LA

BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS.



Saint-Quentin, imp. J. Moureau.

LA

BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS

PAR

LE R. P. VINCENT HOUDRY

De la Compagnie de Jésus.

NOUVELLE ÉDITION

complètement revue et améliorée dans la disposition des matières

PAR M. L'ABBÉ V. POSTEL

Chanoine titulaire et Vicaire-Général d'Alger, Chanoine honoraire de Nancy et d'Antioche,

Docteur en Théologie, Missionnaire apostolique

TOME QUINZIÈME.

PANÉGYRIQUES.

II

LES SAINTS FONDATEURS D'ORDRES RELIGIEUX.





PARIS

ADOLPHE JOSSE, ÉDITEUR

31, RUE DE SÈVRES, 31

1868.





LA BIBLIOTHÈQUE
DES PRÉDICATEURS.

PANÉGYRIQUES.

SAINT BENOIT,

Fondateur de la vie monastique en Occident.

AVERTISSEMENT.

Après les saints dont il est parlé dans le Nouveau-Testament, j'ai cru que, dans le choix que j'ai été obligé de faire de ceux que l'on prêche plus ordinairement, je devais préférer les fondateurs d'ordres, puisqu'on ne peut se dispenser d'en faire l'éloge, le jour de leur fête, dans les églises qui leur sont dédiées.

Or, entre ces saints patriarches, le plus ancien, le plus connu, et même le premier qui dans l'Occident a fondé ou rétabli l'ordre monastique, c'est le grand S. Benoît, *si célèbre dans tout le monde chrétien, la lumière du désert, et l'un des plus illustres et des plus grands saints de l'Eglise. Ce saint, dis-je, est le premier qui se présente dans le dessein que je me suis proposé; et, comme l'ordre dont il est le fondateur est le plus étendu, et qu'il n'y a ni royaume ni pays où l'on n'en fasse l'éloge le jour de sa fête, un discours sur ce sujet ne peut être que très-utile aux prédicateurs. Je n'aurai pas grand'peine à fournir de quoi remplir un discours sur ce sujet, vu la multitude des auteurs qui en parlent, l'éclat et la grandeur de ses actions, son éminente sainteté, les miracles qu'il a faits, les vertus héroïques qu'il a pratiquées et dont il a donné l'exemple, surtout le progrès étonnant de son ordre,*

le grand nombre des hommes illustres en dignité, en science et en sainteté qu'il a donnés à l'Eglise, et le grand fruit qu'il y a fait durant tant de siècles. Tout cela sans doute donnera un beau champ et fournira une ample matière pour un discours en l'honneur de ce grand saint.



§ I.

Desseins et Plans.

I. — L'on peut faire voir dans S. Benoît la conduite ordinaire de Dieu, qui, selon ses différents desseins, cache et montre ce saint homme au monde. Il se plaît à former en lui cet amas de vertus qui mettent une âme à couvert de la corruption du siècle ; mais, lorsque le temps de la manifestation de ses grâces est arrivé, il élève sur ce fond d'humilité et de sagesse une sainteté de gloire et d'éclat. Il faut donc considérer S. Benoît sous ces deux vues.

1°. Dieu cache ce saint au monde, pour le sanctifier dans la retraite.

2°. Dieu produit ce saint au monde, pour réformer le monde par ses exemples et par ses règles.

Premier point. — 1°. La retraite et la séparation du monde, dans les siècles relâchés et corrompus, a toujours été regardée, selon les principes de l'Evangile, comme une condition nécessaire à ceux qui ont un véritable désir de s'avancer et de se perfectionner dans la piété. A la naissance du christianisme, rien n'était si utile aux chrétiens que la société et le commerce qu'ils avaient entre eux ; mais, depuis que le monde a commencé à se corrompre et que les chrétiens n'ont plus conservé que le nom de leur chef, sans se soucier de la pureté des mœurs qui doit soutenir un si grand nom, et qu'il est même dangereux aux plus gens de bien de vivre dans la société civile, de crainte d'être entraînés par l'exemple et la coutume, il a fallu que ceux qui voulaient conserver la piété se soient séparés de tout commerce avec les gens du siècle, pour mettre leurs âmes en sûreté, comme le dit l'ange à Loth : *Salva animam tuam.* — 2°. Dieu fit comprendre à S. Benoît cette importante vérité dès son enfance, ayant déjà, dans ses premières années, la sagesse d'un âge avancé, et les divines inspirations lui tenant lieu d'expérience, il connaît tout d'une vue les dangers qu'il y a à vivre dans le monde, et prend dessein de le quitter, lorsque tout semblait concourir pour l'y

attacher : la noblesse de ses ancêtres, un heureux naturel, la volupté, l'exemple de la jeunesse romaine. Ce chemin est semé de fleurs, mais il conduit au précipice, et Benoît entend au fond de son cœur cette voix : *Salvum te fac, ne et tu simul pereas.* (Gen. XIX.) — Avec quelle fidélité Benoît répond à la grâce. Il ne balance point, il suit cette voix intérieure, et, désabusé du monde avant de le connaître, savant sans études, il quitte grandeurs, plaisirs, compagnies, pour se retirer dans un antre, sur un rocher inaccessible, où il ne vit que d'un peu de pain et d'eau que lui apporte un fidèle ami ; il sort, pour ainsi dire, de la nature pour s'ensevelir dans un sépulcre ; il est déjà mort au siècle, et devient en peu de temps citoyen du ciel. Voyons maintenant comment DIEU le manifeste au monde.

Second point. — Il faut considérer : 1°. La multitude des miracles et des prodiges que DIEU opéra par ce saint homme, et qui égalèrent ceux des patriarches de l'Ancien-Testament, le don de prophétie que DIEU lui donna. — 2°. DIEU le fit connaître par la quantité de personnes qui allèrent le trouver pour embrasser la vie religieuse, par les grands de tous les états qui l'allaient consulter, même jusqu'à un roi barbare. — 3°. DIEU manifesta encore son serviteur par les règles saintes qu'il donna pour la réformation des mœurs, règles embrassées par une multitude innombrable de personnes de toute condition, qui par son moyen sont parvenues à la plus haute perfection. (*Fléchier.*)

—

II. — *Tanquam prodigium factus sum multis.* (Ps. LXX, 7). — On peut considérer les saints comme des prodiges, lorsque DIEU fait voir en leur personne les vertus qui semblent opposées et lorsqu'il tire, selon l'expression de l'Ecriture, la lumière des ténèbres, et la vie de la mort. C'est de la sorte que nous admirons dans S. Benoît un prodige de sainteté, par des vertus et des actions qui tiennent plus du miracle que de la manière ordinaire d'agir de DIEU dans le commun des saints, et de la fidélité des mêmes saints dans l'accord de ces vertus qui paraissent contraires. Benoît a joint

1°. L'obscurité de la solitude, où il a été inconnu à tout le monde, avec l'éclat d'une réputation qui a attiré dans son désert les grands de la terre et les personnes les plus distinguées.

2°. Une humilité profonde avec toute la grandeur que l'ambition des hommes a coutume de souhaiter : savoir, la puissance sur la nature par une infinité de miracles, dans une multitude presque infinie de sujets et de personnes qui ont été sous sa conduite, et enfin dans le succès des plus glorieuses entreprises.

3°. Une pauvreté et un dénûment de toutes les choses du monde avec l'affluence des biens temporels et spirituels, qui en ont été la récompense.

III. — Nous trouvons des saints qui se sanctifient par des voies bien différentes. Les uns ont une sainteté publique, qu'ils acquièrent par des vertus éclatantes; les autres ont une sainteté particulière et secrète, qu'ils acquièrent par des vertus obscures et sans éclat; mais il s'en trouve de privilégiés, qui, réunissant dans leur personne toutes les vertus, glorifient Dieu d'une manière extraordinaire. C'est cet heureux mélange que nous remarquons dans S. Benoît; puisqu'il a comme deux saintetés différentes.

1°. Une sainteté particulière et secrète, qu'il a acquise dans la solitude et dans la vie obscure et cachée de l'état religieux.

2°. Une sainteté publique et éclatante, par les miracles et les prodiges; ayant d'ailleurs fait revivre, pour ainsi dire, les vertus qui paraissaient mortes dans le monde. (*Biroat.*)

—

IV. — *Justum deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum* Dei, *et dedit illi scientiam sanctorum; honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius.* (Sapient. x.) Ces paroles du Sage peuvent fournir la division d'un discours sur ce grand saint.

1°. Dieu l'a conduit par des voies droites, en lui inspirant le désir de quitter le monde pour se retirer dans la solitude, où il a pratiqué les vertus les plus héroïques, l'humilité, le détachement de toutes les créatures, l'union la plus étroite avec Dieu, et la mortification la plus étonnante.

2°. *Et ostendit illi regnum* Dei, *et dedit illi scientiam sanctorum.* Il lui a fait connaître la voie qui conduit plus sûrement au royaume de Dieu, en le faisant père et instituteur d'un ordre qui a produit une infinité de saints, qui s'est multiplié dans tout le monde chrétien, dont les règles et les statuts ont servi de modèle à tous les ordres religieux qui ont ensuite paru dans l'Eglise.

3°. *Et honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius.* Le succès que Dieu a donné à ses travaux, le fruit inestimable qu'il a fait dans l'Eglise par la conversion de tant de royaumes, la multitude des grands hommes que ce saint ordre a produits et qui ont gouverné l'Eglise, ont rendu ce saint célèbre et glorieux par toute la terre.

—

V. — 1°. S. Benoît a renouvelé la ferveur du christianisme dans l'Eglise, où elle était presque éteinte, en convertissant une infinité de personnes et de pays, et faisant revivre la piété et les devoirs de la religion dans les autres où il n'en restait presque aucun vestige.

2°. Il a rappelé et renouvelé l'ancienne discipline des solitaires de

l'Orient et l'a établie le premier dans l'Occident, où elle a fleuri durant plusieurs siècles.

3°. Il a servi de modèle de la perfection évangélique, et de règle à tous les religieux.

—

VI. — *Faciam te in gentem magnam; benedicam tibi, et magnificabo nomen tuum, erisque benedictus.* (Gen. XII.) Je te ferai le père d'une grande nation; je rendrai ton nom glorieux par toute la terre; je répandrai sur toi mes bénédictions.

Se peut-il voir de plus magnifiques promesses que celles qui sont comprises dans ces paroles que DIEU dit autrefois à Abraham? et d'ailleurs, qui vit jamais un attachement plus inviolable au service de DIEU que celui de ce grand patriarche, qui a surpassé, comme dit S. Ambroise, par ses actions, toutes les idées que les philosophes se sont formées des plus grands hommes? Mais voici que cet ami de DIEU, si saint et si parfait que la vérité même a prononcé par la bouche du Sage qu'il n'avait point encore trouvé son semblable, le trouve aujourd'hui dans le glorieux S. Benoît. En effet, le rapport m'en a semblé si juste et la comparaison si noble, que je n'ai rien trouvé ni de plus propre ni de plus avantageux pour son panégyrique que de vous dire que, si Abraham a été béni par excellence dans l'Ancien-Testament, S. Benoît a été l'Abraham du Nouveau; c'est-à-dire le père, le patriarche et l'instituteur des religieux, qui sont comme les premiers fidèles entre les chrétiens. Si le premier eut une postérité si nombreuse qu'elle a égalé les étoiles du ciel et les sables de la mer, y eut-il jamais une sainteté plus féconde que celle de notre saint, lequel a été comme un grand arbre qui a étendu ses branches d'une mer à l'autre, et qui a produit des fruits inestimables dans toute l'Eglise? Mais ne croyez pas que l'un et l'autre aient été comblés de tant de faveurs avant d'avoir passé par de rudes épreuves, et comme parle l'Ecriture, par de fâcheuses tentations, qui ont fait reconnaître et admirer leur fidélité. C'est pourquoi nous verrons dans ce discours,

1°. Comment DIEU a conduit S. Benoît par les mêmes voies et l'a fait passer par les mêmes épreuves que le Père des croyants.

2°. Comment DIEU lui a donné les mêmes récompenses et les mêmes bénédictions qu'à cet ancien patriarche.

Première partie. — Comme la vertu la plus solide et la piété la plus constante est celle qui a été le plus souvent et le plus fortement éprouvée, vous ne devez pas trouver étrange si, pour mettre en son jour celle du grand S. Benoît, je commence d'abord par les rudes épreuves que DIEU a voulu faire de lui, comme d'un autre Abraham, puisque c'est ce qui l'a fait connaître, et que c'est sur ce pied-là que nous pouvons juger de son mérite. Or, vous savez, je m'assure, que DIEU voulut éprouver la fidélité de ce premier patriarche particulièrement en trois choses, qui l'ont fait

admirer de tous les siècles et qui ont obligé DIEU même à lui rendre ce glorieux témoignage : *Nunc cognovi quòd timeas* DEUM, c'est maintenant que je reconnais que tu m'aimes véritablement. — La première fut en l'obligeant de quitter sa demeure et son pays, pour aller s'établir dans le lieu où DIEU l'appelait : *Egredere de terrâ tuâ et de cognatione tuâ.* — La seconde, en lui donnant la loi rigoureuse de la circoncision pour marque de l'alliance qu'il voulait contracter avec lui, et pour être le caractère qui le devait distinguer, lui et sa postérié, de toutes les autres nations, et le séparer entièrement d'elles, lui et sa famille. — La plus rigoureuse de toutes, en lui commandant de lui sacrifier ce qu'il avait au monde de plus cher : *Tolle unigenitum tuum, quem diligis, Isaac.* — C'est la même conduite que DIEU garde à l'égard de Benoît, qui après lui avoir sacrifié sa liberté, sa volonté et toutes ses affections en embrassant la vie religieuse, en a été le modèle et le premier père dans l'Occident.

Seconde partie. — Je n'ai qu'à vous montrer que Benoît après avoir donné à DIEU les mêmes preuves de fidélité que le patriarche Abraham, eut ensuite les mêmes récompenses et les mêmes bénédictions. — Pour cela, il faut faire attention aux promesses que DIEU fit autrefois à celui qu'il avait choisi pour être le père de son peuple : — La première sur sa personne même, en le comblant de biens et de gloire : *Magnificabo nomen tuum* ; — La seconde, sur ses enfants et sur sa postérité, qu'il rendit aussi nombreuse que les étoiles du ciel et les sables de la mer : *Multiplicabo semen tuum sicut stellas cœli, et sicut arenam quœ est in littore maris;* — la troisième, sur toutes les nations de la terre en sa considération, puisqu'elles participeront, dans la suite des temps, aux fruits de cette bénédiction : *Et in te benedicentur omnes cognationes terrœ.* — Ne vous semble-t-il pas que ces paroles contiennent en même temps une promesse de DIEU à ce premier père des fidèles, et une prophétie des faveurs qu'il destinait à ce premier patriarche des religieux?

—

VII. — *Omnis qui reliquerit domum, vel fratres aut sorores, aut patrem aut matrem, propter nomen meum, centuplum accipiet* (Matth. XIX). — Le centuple se prend en deux manières : l'une, selon S. Jérôme, que quiconque quittera pour DIEU quelques biens ou quelque avantage temporel recevra des biens et des avantages spirituels qui, pour leur dignité et leur excellence au-dessus des autres biens, peuvent tenir lieu du centuple ; — l'autre, selon Cassien, et plusieurs autres SS. Pères, que ce centuple doit être entendu à la lettre, et, autant qu'il se peut faire, en même espèce de biens que ceux qu'on a abandonnés. Selon ce principe,

1°. Benoît a renoncé à toute la gloire du monde, en menant une vie cachée et obscure, renonçant aux charges et aux honneurs qu'il eût pu

espérer dans le monde : et DIEU l'a récompensé d'une gloire infiniment plus grande en le rendant célèbre et illustre dans toute l'Eglise.

2°. Il a renoncé à tous les biens de la terre en embrassant la pauvreté religieuse : et DIEU lui a fait trouver dans la pauvreté de cœur un trésor qui l'a rendu véritablement riche devant DIEU, comme parle l'Ecriture ; et de plus, il l'a comblé de richesses temporelles, en sorte qu'on croit que son ordre a possédé la troisième partie des biens ecclésiastiques, ce qui est effectivement au-delà du centuple.

3°. Il a renoncé à sa liberté en embrassant et fondant l'état religieux de la manière dont il est à présent dans l'Eglise : et DIEU semble avoir soumis à son pouvoir toute la nature par de surprenants miracles, et de plus lui a sonmis une infinité de religieux, qui ont suivi ses règles et ses volontés.



§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères et autres auteurs]. — **S. Grégoire-le-Grand**, dans ses *Dialogues*, a décrit toute la vie de S. Benoît, ses miracles, sa sainteté, ses actions, les bénédictions de DIEU sur sa personne et sur son ordre ; en un mot, ce que les auteurs en ont dit est pris de cette source, et c'est un éloge particulier du grand S. Benoît qu'un grand pape, un docteur de l'Eglise, un vicaire de JÉSUS-CHRIST, en ait dressé le panégyrique, et que la même bouche qui a prononcé les décrets du Ciel ait publié ses louanges.

S. Bernard, Sermons *de tempore,* en a un sur la fête de S. Benoît, où il relève sa justice, sa piété, sa sainteté, sa règle, qu'il croit avoir été dictée par le Saint-Esprit.

L'Abbé Guerry a aussi composé quatre sermons sur S. Benoît, et **l'Abbé Goffridus** en a deux, **Lanspergius** un.

Aymolnus Monachus, *Serm. in festiv. S. Benedicti.* Il réunit dans ce sermon tout ce que les autres ont dit avant lui à la louange de Benoît, et le compare à tous les plus grands saints.

Le V. Bède, *Homil. in natali S. Benedicti,* prouve la promesse du centuple à l'égard de ce grand saint.

S. Bruno a un sermon sur la fête de S. Benoît, et prend pour thème: *Nemo accendit lucernam et ponit sub modio, etc.*

S. Pierre Damien a deux sermons sur ce sujet: l'un pour la veille de la fête, où il parle de la mort du saint et de ses circonstances, et l'autre pour le jour, sur ce thème : *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te.*

S. Odon Abbé, dans un sermon sur ce saint, parle de ses miracles, et de la dévotion des peuples envers lui.

S. Thomas d'Aquin a deux sermons : l'un sur ces paroles *Dilectus Deo et hominibus*, où il montre qu'il a été figuré par Moïse dans sa retraite et dans sa sortie du désert ; l'autre sur ce texte : *Nemo accendit lucernam et ponit eam sub modio.*

[Livres spirituels]. — **Le P. Haineufve**, *Méditations,* en a une sur la fête de S. Benoît.

Le P. Suffren, *Année chrétienne.*

Le P. Nouet a pareillement une méditation assez étendue dans le tome intitulé *Vie de Jésus dans ses saints.*

Conférences de **l'Abbé de la Trappe :** il y en a une sur S. Benoît.

Le P. Thomassin, *de Festis*, I, 7, traite assez au long du même saint.

Le P. Pagi, 26 Mars,

[Les Prédicateurs]. — **Molinier**, Panégyriques.

Le P. Senault, Panégyriques,

Le P. Le Jeune, sermon sur S. Benoît.

Le P. Duneau, Panégyriques.

Biroat, Panégyriques.

Le P. Texier, Panégyriques.

Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, Panégyriques. (**Houdry**).

Eloges historiques.

Essais de Panégyriques : trois desseins de suite.

[Recueils]. — Outre la vie de S. Benoît écrite dans un si grand détail par S. Grégoire-le-Grand, et ce qu'en disent les Ménologes, **Paul** Diacre, religieux du Mont-Cassin, dans *l'Histoire des Lombards.*

S. Léon d'Ostie, **Trithemius**, *de vir. illust. Benedict.*

Vie de ce Saint et abrégé de l'histoire de son Ordre par le **R. P. Dom Joseph Mége**, religieux de la congrégation de Saint-Maur.

A défaut de ces auteurs, les seules leçons de l'office, au jour de la fête du saint, fournissent assez de matière pour faire son panégyrique.

§ III.

Passages, Exemples, Figures, Applications de l'Écriture.

Egredere de terrâ tuâ, et de cognatione tuâ, et de domo patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi. Genes. XII, 1.

Faciam te in gentem magnam, et benedicam tibi, et magnificabo nomen tuum, erisque benedictus. Ibid. 2.

Leva oculos tuos et vide, à loco in quo nunc es ad Aquilonem et Meridiem, ad Orientem et Occidentem; omnem terram quam conspicis dabo tibi et semini tuo usque in sempiternum. Gen. XIII, 14.

Faciam semen tuum sicut pulverem terræ; si quis potest hominum numerare pulverem terræ, semen quoque tuum numerare poterit. Ibid. 16.

Attendite ad Abraham patrem vestrum...; quia unum vocavi eum, et benedixi ei, et multiplicavi eum. Isaiæ LI, 2.

Dilectus DEO *et hominibus, cujus memoria in benedictione est.* Eccli. XLV, 1.

Similem illum fecit in gloriâ sanctorum. Ibid. 2.

Glorificavit illum in conspectu Regum. Ibid. 3.

Dedit illi coràm præcepta, et legem vitæ et disciplinæ. Ibid. 6.

Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus. Oseæ II, 14.

Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine. Ps. 54.

Elias, dùm zelat zelum legis, receptus est in cœlum. I Machab. II, 58.

Quid exîstis in desertum videre? Arundinem vento agitatam? Sed quid exîstis videre? Prophetam? Etiam dico vobis, et plusquàm prophetam. Matth. X, 7.

Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine. Jobi XXXI, 1.

Averte faciem tuam à muliere comptâ. Eccli. IX, 8.

Sortez de votre pays, de votre parenté, de la maison de votre père, et venez dans la terre que je vous montrerai.

Je vous ferai le père d'un grand peuple; je vous bénirai; je rendrai votre nom célèbre, et vous serez comblé de bénédictions.

Levez les yeux et voyez, du lieu où vous êtes à l'Aquilon et au Midi, à l'Orient et à l'Occident; je vous donnerai, et à votre postérité après vous, pour toujours, le pays qui est devant vous.

Votre postérité sera aussi nombreuse que la poussière de la terre; si quelqu'un peut compter les grains de poussière qui couvrent la face de la terre, il pourra compter le nombre de vos enfants.

Jetez les yeux sur Abraham votre père...: car je l'ai appelé seul, je l'ai béni, et j'ai multiplié sa postérité.

Il a été chéri de DIEU et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction.

Il lui a donné une gloire pareille à celle des saints.

Le Seigneur l'a glorifié devant les rois.

Il lui a donné publiquement ses préceptes et sa loi pour régler la vie et les mœurs.

Je la conduirai dans la solitude, et je parlerai dans le secret à son cœur.

Voilà que je me suis éloigné par la fuite, je me suis retiré dans la solitude.

C'est par la grandeur de son zèle pour la loi de DIEU, qu'Élie a mérité d'être reçu dans le ciel.

Qu'êtes-vous allés voir au désert? Un roseau agité par le vent? Qu'êtes-vous allés voir? Un prophète? Oui, et plus qu'un prophète.

J'ai fait un pacte avec mes yeux, pour ne penser pas même à une femme.

Détournez les yeux de la femme parée;

Qui viderit mulierem ad concupiscendum eam jam mœchatus est eam in corde suo. Matth. v, 28.

Celui qui regardera une femme avec un mauvais désir a déjà commis le crime dans son cœur.

Hic est qui fuit in Ecclesia, in solitudine, cum Angelo qui loquebatur ei. Apocal.

Voilà cet homme qui a été solitaire dans l'Eglise, et qui a conversé dans le désert avec les anges.

FIGURES ET EXEMPLES DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT.

[Abraham]. — Lorsque l'on considère les paroles de Dieu à Abraham : Sortez de votre terre, de votre parenté et de la maison de votre père, et je ferai sortir de vous un grand peuple ; je vous bénirai, et je rendrai votre nom célèbre, et vous serez béni : *Egredere de terrâ tuâ, et de cognatione tuâ et de domo patris tui... ; faciamque te in gentem magnam, et benedicam tibi, et magnificabo nomen tuum, erisque benedictus*, il semble qu'elles soient dites pour S. Benoît, et que sous la figure du patriarche de l'ancienne loi on trace l'image du patriarche de la nouvelle. Touché, comme lui, d'un mouvement intérieur de l'Esprit de Dieu, étouffant dans son jeune cœur les affections et les tendresses de la nature, ne renonça-t-il pas, dès qu'il se sentit et qu'il se connut, à ces désirs et à ces espérances que le monde et l'amour-propre ne donnent que trop à ceux de son âge, de son esprit et de sa naissance ? Ne sortit-il pas du séjour de la volupté et des délices romaines, pour aller dans une grotte sauvage se jeter dans les saintes horreurs de la solitude ? Ne demeura-t-il pas, durant tout le cours de sa vie, entre les mains de la Providence, ayant la loi de Dieu devant les yeux, sa sainte parole à la bouche, sa miséricorde dans la pensée, sa charité dans le cœur ? Aussi Dieu le remplit de l'esprit de détachement, comme Abraham ; comme ce patriarche, il le combla de ses bénédictions et de ses grâces. Ces vertus cachées percèrent l'obscurité de sa retraite ; Dieu lui fit un grand nom comme au père des croyants ; comme à cet ancien, il lui révéla les secrets du ciel. L'un et l'autre virent des peuples à leurs pieds ; et Dieu leur ouvrant l'avenir, leur fit voir, au travers des nuages des temps, la multitude et la gloire de leur postérité spirituelle : *Et magnificabo nomen tuum, faciamque te in gentem magnam, erisque benedictus.*

[S. Jean-Baptiste]. — Ce que le Fils de Dieu dit autrefois aux peuples qu'une innocente curiosité de voir Jean-Baptiste dans son désert avait fait sortir de leurs villes : *Quid existis in desertum videre ?* c'est ce que je puis aussi vous dire, pour satisfaire votre piété, ou plutôt pour entre-

tenir dans vos esprits cette haute idée que vous avez conçue de Benoît, disciple fidèle, et parfait imitateur de cet humble et austère précurseur du Sauveur. Tous deux se sont retirés dans la solitude dès leurs plus tendres années; tous deux y ont prêché le baptême de la pénitence par leurs exemples encore plus que par leurs discours. Tous deux, marchant sur des traces presque entièrement effacées, Jean-Baptiste sur celles des Elie et des Elisée, Benoît sur celles des Paul et des Antoine, ont attiré les hommes à leur désert et préparé les voies au Seigneur; tous deux, animés du même esprit, tous deux appelés au même ministère, tous deux prévenus de grâces presque semblables, ont condamné l'inconstance du monde, qui comme un roseau obéit à tout vent, par leur persévérance dans la vertu, ont condamné sa mollesse par l'austérité de leur vie. Que venez-vous donc voir dans le désert de S. Benoît ? *Un prophète?* il pénètre, comme les prophètes, dans les siècles les plus reculés, et les événements futurs lui sont connus. Que venez-vous donc voir? *Un prophète,* qui, comme un fidèle disciple, écoute DIEU et se remplit de son esprit; un homme, qui, *plus que prophète,* conduit comme un savant maître ses disciples à DIEU, et leur fait part de son esprit : *Plus quàm prophetam.*

[Moïse]. — Nous apprenons de l'Ecriture que Moïse, après qu'il eut passé quarante jours sur la montagne dans un entretien avec DIEU, descendant ensuite pour apporter aux hommes les deux tables de la loi, leur parut avec un visage lumineux et enflammé. Ne pouvons-nous pas dire qu'il en arriva de même à S. Benoît, ce grand législateur de l'ordre religieux, qui reçut tant de clarté dans son esprit et tant de feu dans son cœur, pendant les trois années de sa conversation si familière avec DIEU sur cet affreux rocher, si éloigné de tout commerce avec les hommes ? Il est croyable que, venant de là vers le monde pour lui faire part des grâces que DIEU lui avait communiquées, il en sortit tout lumineux, afin d'éclairer les ténèbres du monde, d'échauffer la froideur mortelle qui possédait tous les cœurs, et de les embraser de l'amour des choses célestes, par les exemples de sa sainte vie, par les divins préceptes qu'il leur dressa, par les instructions de sa règle, qui élevèrent tellement les cœurs à l'amour de la vertu, que ce saint homme changea, ce semble, toute la face de la terre.

[Noé]. — Lorsque Noé s'occupait à bâtir l'arche, les hommes insensés se moquaient de lui et de son entreprise; ces âmes abandonnées à leurs plaisirs en étaient entièrement enivrées, pendant que Noé, à mesure qu'il avançait le bâtiment de l'arche, pensait à la colère de DIEU et aux châtiments qu'il devait exercer sur les coupables. Les hommes alors, séparés en deux classes, avaient des sentiments bien différents, et tenaient une conduite bien opposée; les mondains suivaient la voie large qui conduit

à la perdition, Noé et sa famille suivaient la voie étroite qui conduit à la vie ; les premiers composaient le grand nombre, et Noé le petit nombre des élus. — Voilà le portrait naturel du temps et des personnes du siècle où vivait Benoît. Rome chrétienne voyait encore avec douleur les restes du paganisme dans son sein ; le culte des idoles était à la vérité ruiné, mais le culte des démons subsistait toujours ; le luxe était porté jusqu'à l'excès ; les pompes, les richesses, les honneurs, les plaisirs, tenaient encore la première place ; on les poursuivait avec ardeur. Telles étaient les idoles de ceux qui, ayant abandonné le culte extérieur des morceaux de marbre, de bois et de pierre, avaient substitué en leur place le plaisir et la volupté ; ainsi, le démon régnait encore dans Rome. Benoît entend au fond de son cœur une voix qui lui dit : Fuyez du milieu de Babylone, qui vous présente sa coupe pour vous y faire boire le vin empoisonné dont elle enivre les habitants de la terre. Benoît obéit ; il se bâtit une arche dans la solitude, pour sauver son âme et sa famille du déluge de la corruption qui inondait la terre, et devenir ensuite, comme Noé, le père d'une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel, et les sables de la mer, et qui devait subsister dans le sein de l'Eglise jusqu'à la consommation des siècles.

[S. Benoît apôtre]. — Ne croyez pas que la gloire de S. Benoît soit renfermée seulement dans un si petit espace que celui de son ordre particulier. Nous pouvons avancer hardiment qu'avec cette qualité de premier fondateur des religieux d'Occident, il a été encore l'apôtre de l'ordre religieux en général. La preuve en est assez évidente. Comme le Fils de Dieu s'est servi du ministère des Apôtres pour l'établissement de l'Eglise et pour porter la foi dans les divers endroits du monde, de même, étant résolu de fonder l'état religieux dans l'Eglise, comme un état encore plus parfait que la condition ordinaire des autres chrétiens, il a choisi des personnes excellentes pour l'exécution de ce dessein, comme les Paul, les Antoine pour l'Egypte, les Basile en Orient, les Augustin en Afrique. Mais l'avantage que S. Benoît possède par-dessus tous est que son ordre est le plus nombreux qu'il y ait, et que, si les religieux d'Egypte et d'Orient ne sont plus, le sien subsiste toujours, et subsistera jusqu'à la fin dans l'Eglise. Ajoutez à tout cela que presque tous les ordres religieux qui sont venus depuis le sien, ou sont sortis du sien, ou ont été formés sur le même modèle, ou suivent son institut, et ont pris de lui la plus essentielle partie de leurs règles. S. Bernard compare cet ordre à un grand arbre dont les autres sont comme les branches, et Urbain II dit que c'est comme le fleuve du paradis terrestre, qui se partage dans les autres ordres religieux, comme autant de fleuves, quoique ce soit toujours la même eau.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Egredere de terrâ tuâ et de cognatione tuâ (Gen. XII). — Ces paroles furent assez puissantes, à la vérité, sur l'esprit d'Abraham pour lui faire quitter la patrie, pour laquelle tous les hommes ont une inclination si forte et si tendre tout à la fois ; mais, après tout, s'il changea de demeure, ce ne fut que pour s'établir avec plus d'autorité dans une autre. Benoît n'a pas plus tôt entendu la même voix qui lui parle intérieurement, qu'il renonce à ses biens, et à l'espérance même d'en posséder jamais d'autres ; il abandonne ses proches pour vivre dans la solitude, et n'avoir plus d'autre compagnie que celle des bêtes sauvages ; il sort de sa maison pour se retirer dans le creux d'un rocher, et là il ensevelit tout à la fois la noblesse de son sang, les lumières de son esprit, tous les avantages de la nature et ceux que la fortune lui promettait ; et cela à quatorze ans, lorsque l'éclat du monde commence à donner dans les yeux, et que le plus bel âge de la vie fait espérer une plus longue jouissance des biens et des honneurs qu'on y prétend.

Tolle filium tuum unigenitum, quem diligis, Isaac (Gen. XXII). — Comme Dieu, pour dernière épreuve de la fidélité d'Abraham, lui commanda de lui faire un sacrifice de ce qu'il avait de plus cher au monde, qui était son Fils unique, la joie de son cœur et l'espérance de sa postérité, c'est aussi par cette dernière épreuve qu'il veut connaître la fidélité de Benoît. Il attend de lui une victime qui le touche encore de plus près qu'Isaac ne faisait Abraham, et qui lui soit plus chère que ce fils unique l'était à son père. Quelle est-elle, à votre avis ? C'est ce premier-né de notre cœur, l'amour de notre liberté, notre volonté propre. Voilà ce que ce grand saint immole, en fondant et en embrassant tout à la fois l'état religieux, que je puis appeler le plus grand et le plus parfait des sacrifices qu'on puisse faire à Dieu, parce que, dans tous les autres, tout ce que nous lui pouvons offrir est hors de nous : honneurs, richesses, biens de fortune, tout cela ne touche, pour ainsi dire, qu'à fleur de peau ; les enfants mêmes ne sont tout au plus qu'une partie de ceux qui leur ont donné l'être. Mais, comme dit S. Augustin, rien n'est plus à nous, et par conséquent rien ne nous est plus cher, que nous-mêmes : *Quid tàm tuum quàm tu ? et quid non tàm tuum quàm tu, si alicujus es id quod es ?* Les autres sacrifices sont des actions libres, dont on retient la puissance

qui les produit : ce sont des reconnaissances de notre volonté, qui offre quelque chose à DIEU, mais qui ne se donne pas elle-même ; ce sont des dons qui marquent les sentiments de notre cœur, mais ce cœur demeure toujours en notre disposition : au lieu que celui-ci donne la liberté même. Disons mieux : ce n'est pas seulement offrir uu sacrifice à DIEU, c'est être soi-même le sacrifice, la victime, le prêtre et l'autel tout à la fois, selon le sentiment du même S. Augustin : *Ipse homo,* DEI *nomine consecratus, in quantum mundo moritur ut* DEO *vivat, sacrificium est.*

Tolle filium tuum quem diligis, Isaac (Gen. XXII). — Si nous considérons la grandeur de cette action en elle-même, cette épreuve de la fidélité de S. Benoît vous semble-elle moindre que celle que DIEU fit de ce premier père des fidèles ? N'est-ce pas donner son premier-né que de donner sa volonté ? n'est-ce pas lui donner ce qu'on chérit le plus que d'engager sa liberté pour jamais ? n'est-ce pas faire à DIEU un grand sacrifice que de s'immoler soi-même, corps et âme, à son service, et se faire une hostie vivante par cette obéissance volontaire dont parle le Prince des Apôtres : *Hostiam viventem,* DEO *placentem, rationabile obsequium ?* Mais ne croyez pas qu'il n'y ait que les religieux et les personnes consacrées à DIEU par leur état qui doivent imiter ce grand saint, et donner à DIEU les mêmes preuves de leur fidélité : tous les chrétiens y sont obligés, autant qne leur état le peut permettre. DIEU ne demande pas de tous, à la vérité, qu'ils se séparent du monde de corps et d'effet, comme S. Benoît ; mais tous le doivent faire de cœur et d'affection, et même s'éloigner de temps en temps de la foule et de l'embarras du monde, pour penser plus sérieusement à l'affaire de leur salut dans la solitude et dans la retraite. Car, comme toutes les personnes du siècle sont remplies de fausses maximes, celles de l'Evangile ne peuvent entrer dans leurs pensées qu'à force de méditation, d'étude et d'application : il faut donc pour cela se retirer, du moins pour quelque temps, du bruit du monde, où nos moments, nos heures et nos jours sont exposés en proie aux bagatelles, aux vanités, à tous les divertissements qui en font l'occupation.

Erat lucerna ardens, et lucens (Joan. V). — A peine Benoît commence-t-il à paraître, que, comme un autre S. Jean, il éclaire aux environs ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. L'Italie se réveille au bruit de cette trompette évangélique, qui des rivages du Tibre se répand dans les villes et dans les cours des rois ; et cet oracle sorti du fond du désert a tant d'autorité sur les peuples, qu'ils courent avec empressement pour l'entendre. On vole en foule à ses saintes et éloquentes prédications. Il apprend à porter le joug du Seigneur à de jeunes disciples que des pères chrétiens lui confient. DIEU joint à la sainteté de sa vie et à la force de ses discours les dons de prophétie et des miracles ;

ce vase d'élection est enrichi de tout ce qui peut le rendre précieux et vénérable.

Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus (Oseæ II). — DIEU, qui est admirable dans les saints, les prépare souvent par la retraite aux fonctions de la vie apostolique. Quand il voit la vertu des solitaires parvenue à un degré d'élévation et de force qui la met au-dessus des exemples contagieux du siècle, il les donne quelquefois au monde pour en combattre les dérèglements et les scandales ; et, après les avoir formés dans la solitude, comme dans une école céleste, aux combats de la religion, sa providence, trompant l'humilité de ses serviteurs, toujours amis de l'obscurité et du silence, leur suscite des occasions pour mettre en usage la science du salut dans laquelle il les a rendus maîtres. De tous les ouvriers du Seigneur, il n'en est point de plus propres à la conversion des peuples que ces hommes admirables, qui, élevés dans le fond des déserts, paraissaient tout à coup comme miraculeusement envoyés du ciel pour enseigner aux hommes les voies du salut. Tel fut le glorieux S. Benoît. DIEU, qui en voulait faire une grande lumière de l'Eglise, le couvrit long-temps sous des nuages obscurs, pour le faire paraître ensuite avec plus d'éclat.

Ecce quàm bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum (Psalm. CXXXII)! — Nous remarquons deux sortes de vie religieuse dans l'Eglise. Les uns vivent dans des solitudes, retirés du monde et de tout commerce avec les hommes, pour s'adonner tout entiers à la contemplation ; les autres mènent une vie régulière, assemblés en communauté, sous la conduite et l'autorité d'un supérieur, que l'on appelle aussi abbé. Comme ces deux façons de vivre ont leurs rapports et leur différence, elles ont aussi leurs avantages particuliers. Nous ne faisons pas ici un simple examen de ces deux sortes de vie, savoir laquelle est la meilleure : tout ce qu'on peut dire en passant, c'est que S. Jérôme, qui avait pratiqué ces deux sortes de vie, semble donner tout l'avantage à la vie de communauté. Le vénérable Bède et plusieurs Pères sont de ce sentiment. Cassien prétend que la vie solitaire est d'une si haute élévation, que tout le monde n'en est pas capable, et que dans une communauté on apprend plus facilement toutes les vertus. S. Benoît, le patriarche si parfait et si savant dans l'une et dans l'autre de ces deux vies, semble être du sentiment de ce dernier ; cependant il permet aux religieux qui auront été suffisamment instruits dans un monastère de se retirer et de suivre la vie solitaire, comme la plus parfaite. Pour accorder ces deux sentiments, il faut joindre ensemble ces deux manières de vie. C'est ce qu'a fait S. Benoît : quoiqu'il ait assemblé en communauté plusieurs religieux, il veut cependant que, quand ils auront acquis un certain degré de vertu, ils s'adonnent à la vie solitaire, pour monter à une plus haute perfection.

Magnificabo nomen tuum, erisque benedictus (Gen. XII). — Cette promesse que DIEU fit autrefois au patriarche Abraham s'est magniquement accomplie dans S. Benoît, et selon la lettre et selon l'esprit, tant en sa personne qu'en celle de ses disciples. Ce père des religieux s'est glorieusement distingué par le nombre et la sainteté de ses enfants spirituels. De-là cette multitude de monastères; de-là ces prodigieuses libéralités des premiers fidèles, qui, animés de zèle, apportaient de toutes parts leurs richesses aux pieds de notre saint et de ses successeurs, ne pouvant employer leurs biens à un plus saint usage qu'à éterniser les louanges de DIEU dans la bouche des religieux. De là la durée de cet ordre, qui, parmi tant de révolutions arrivées dans les Etats chrétiens, s'est si longtemps maintenu, faisant voir que son origine ne peut venir que du ciel. C'est de cet ordre que sont sortis tant de lumières de l'Eglise, de pontifes, de prélats, de docteurs : de sorte que l'on peut dire que S. Benoît a été béni dans sa propre personne et dans celle de ses enfants, et que cette bénédiction a été si abondante, qu'elle durera jusqu'à la fin des temps.

Qui non renuntiat omnibus quæ possidet non potest meus esse discipulus (Luc. XIV). — C'est ce que S. Benoît a parfaitement accompli. Il a renoncé à toutes les espérances qu'il pouvait avoir dans le siècle, et s'est appliqué à se rendre toujours plus pauvre : mais DIEU l'a enrichi de toutes manières. Il a renoncé à son propre esprit, et DIEU l'a rempli de l'esprit de tous les justes; il a renoncé à la grandeur du siècle, et DIEU lui a donné une puissance absolue sur les créatures ; il a renoncé aux biens de la terre, et DIEU les lui a rendus au-delà du centuple. Ce saint homme s'est caché au monde, et DIEU l'a fait paraître avec éclat ; il s'est jugé indigne et incapable de rien entreprendre, et DIEU s'est servi de lui pour un des plus hauts desseins qui puissent entrer dans la pensée d'un homme. Il a fait tout son possible pour se dérober aux yeux du siècle, et DIEU l'a rendu vénérable à la postérité. Il fuyait le monde, mais les grands du monde, les évêques, les maîtres des fidèles, les rois, le venaient consulter de toutes parts, pour apprendre la vérité de sa bouche. Voilà l'avantage que rapporta à ce saint patriarche son humilité profonde : c'est la manière dont DIEU le récompensa pour avoir renoncé à tous les avantages de la nature et de la fortune qu'il pouvait espérer.

Det tibi DEUS *de rore cœli et de pinguedine terræ* (Gen. XXVII). — Cette bénédiction que Jacob reçut de son père nous semble marquer en même temps l'abondance des bénédictions que DIEU donna à S. Benoît et à tous ses religieux. Par la rosée du ciel nous pouvons entendre les biens célestes, qui sont les vertus, et par la graisse de la terre les biens terrestres. S. Benoît a été avantagé, lui et les siens, de ces deux sortes de bénédictions, et en plus grande abondance. Il eut une foi vive, par la-

quelle il a fait une infinité de prodiges; une ferme espérance, qui lui fit abandonner tous les biens du siècle et mépriser ce que le monde a de plus cher; il a été doué d'une très-ardente charité pour DIEU, d'une très-tendre et affectueuse miséricorde pour le prochain, d'une admirable prudence pour sa propre conduite et pour celle des autres; d'une force et d'une patience invincibles. Ajoutez à toutes ces vertus les dons du SAINT-ESPRIT, d'entendement, de sagesse, de science, de conseil, de force, de piété, de crainte du Seigneur. Joignez-y les grâces gratuites, le don des miracles, les guérisons, la connaissance des cœurs, et une infinité d'autres grâces que l'on ne peut mériter de soi-même; toutes ces bénédictions viennent proprement du ciel, *de rore cœli.* Si nous observons les autres biens, qui se peuvent dire bénédictions de la terre, *De pinguedine terrœ,* quoique ce saint homme les ait toujours méprisés pour sa propre personne et pour les siens, comme ils étaient absolument nécessaires pour fonder des monastères et y entretenir ses religieux, DIEU lui en a donné en telle abondance, que l'on peut dire avec vérité qu'il a possédé ces deux sortes de bénédictions : de telle sorte que jamais, selon toutes les apparences, ni lui n'en a manqué pendant sa vie, ni son ordre ne peut craindre d'en manquer jusqu'à la fin du monde.



§ IV.

Passages et Pensées des SS. Pères.

Relictâ domo rebusque patris, soli DEO *placere desiderans, scienter nesciens, et sapienter indoctus.* Gregor., Vita S. Benedicti.

Il laissa la maison et les biens de son père; désirant ne plaire qu'à DIEU, il se retira du monde par une sage ignorance et une simplicité éclairée.

Ab ipso pueritiæ tempore, cor gerens senile, ætatem moribus transiens, nulli voluptati animam dedit. Id. Ibid.

Dès sa plus tendre jeunesse, ayant le cœur d'un homme dans la maturité de la vieillesse, sa vertu était au-dessus de son âge, et jamais il ne se laissa séduire par les attraits du plaisir.

Romæ liberalibus studiis traditus fuerat; sed, cùm in eis multos ire per abrupta vitiorum cerneret, quem quasi in ingressu mundi posuerat, retraxit pedem, ne, si quid de scientiâ ejus attingeret, ipse quoque in immane præcipitium totus iret. Id. Ibid.

Envoyé à Rome pour y apprendre les belles-lettres, ayant vu plusieurs de même rang que lui qui marchaient dans les voies de l'iniquité et s'adonnaient à toutes sortes de vices, il quitta ce monde corrompu dès la première démarche qu'il fit pour y entrer, de peur que, s'il en apprenait la science, il n'en prît aussi les maximes, et ne tombât avec lui dans l'abîme.

Diebus certis Romanus monachus panem ei ferebat. Id. Ibid.

Un religieux lui portait à certains jours un peu de pain pour vivre.

Hunc in specu latitantem pastores invenerunt, quem dùm vestitum pellibus inter fruteta cernerent, aliquam bestiam crediderunt. Id. ibid.

S'étant caché et comme enseveli dans le creux d'un rocher, des pasteurs le découvrirent par hasard, et, le voyant vêtu de peaux entre des broussailles, ils le prirent pour une bête sauvage.

Inter tot miracula quibus in mundo claruit, doctrinâ quoquè et verbo non mediocriter fulsit. Id. ibid.

Parmi tant de miracles qui l'ont rendu célèbre dans le monde, il ne s'est pas moins signalé par sa doctrine céleste et la divine parole qu'il annonçait.

In aquâ è rupe productâ Moysen, in ferro quod e profundo aquæ rediit Elisæum, in aquæ itinere Petrum, in corvi obedientiâ Eliam video. Idem, ibidem.

Quand je vois qu'il tire l'eau d'un rocher, je me représente Moïse; quand il fait surnager le fer, je le regarde comme un Elisée ; quand je vois son disciple marcher sur les eaux, je me souviens de S. Pierre, et dans l'obéissance que lui rend le corbeau je vois le service que cet oiseau a rendu autrefois à Elie.

Secundùm magnitudinem gratiæ, magnitudine gloriæ sanctus Benedictus est exallatus. Bernard. Serm. de S. Benedicto.

La multitude des degrés de grâce que Benoît a reçus en cette vie a été la règle et la mesure de la gloire où il est élevé dans l'autre.

In Monte Cassino contrivit idolum, subvertit aram, succendit lucos, atque in ipso templo Apollinis oratorium beati Martini construxit, et commorantem circumquaquè multitudinem prædicatione continuâ vocabat. Gregor. Vita Benedicti.

Il brisa une idole au Mont-Cassin, renversa l'autel, brûla les bois sacrés des faux dieux, et dans le temple même d'Apollon il dressa un autel en l'honneur de S. Martin, et il invitait tous les peuples voisins à entendre ses discours.

Cùm sanctus vir diù in solitudine virtutibus signisque succresceret, multis ab eo in eodem loco ad omnipotentis Dei servitium congregatis, ità ut duodecim monasteria, cum omnipotentis Dei opitulatione, construeret. Id. Ibid.

Ce saint homme éclatant dans cette solitude par plusieurs prodiges, plusieurs se rangèrent sous sa conduite, pour apprendre à servir le Tout-Puissant, en sorte que, par le secours de celui qui peut tout, Benoît bâtit douze monastères.

Quem Spiritus-Sanctus hominum spiritualium auctorem et rectorem de mundo eduxit, et in solitudinem duxit. Guillelm. Paris. Serm. 52.

Le Saint-Esprit l'a tiré du monde, et l'a conduit dans le désert, pour en faire le chef et le père des religieux et des hommes spirituels.

Vivere in solitudine, jàm in æternitatis vitâ partem habere est. Ambros. Epist. 26.

Vivre dans la solitude, c'est participer par avance à la vie éternelle.

[*Il y a plusieurs passages à la louange de la retraite et de la solitude, au tome VIII*e *de la* **Bibliothèque des Prédicateurs**, *Titres* **Retraite**, *etc., mais qui sont communs à tous les solitaires*].

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Avantages que l'on trouve dans la solitude]. — La solitude a toujours été regardée comme une admirable école, où les plus grands hommes qui ont successivement paru dans les différents âges du monde sont venus s'instruire des volontés de DIEU ; comme une source de lumières, où ils ont vu et appris les plus importantes maximes de la vie spirituelle ; comme un séminaire et une pépinière (car c'est ainsi que l'appelle S. Chrysostôme) d'où, malgré la stérilité naturelle, sont sortis ces incomparables génies que leurs siècles ont regardés comme des prodiges de vertus, et ces rares plantes qui ont fait l'un des plus beaux ornements de l'Eglise. Là, à la faveur du secret et du silence, dans l'agréable repos que produit une conscience tranquille, on goûte un bonheur qui ne fut jamais pour les enfants du monde ; là, loin des tumultueuses agitations du siècle, on est tout recueilli, et comme tout renfermé en soi-même ; et, si un ancien croyait que, sans le bruit confus des créatures, on entendrait l'agréable concert que forment les cieux, on peut dire, pour rendre chrétienne cette pensée profane, que dans ces lieux inhabités, où règne un grand calme, rien n'empêche une âme qui s'y est retirée d'écouter son DIEU, de jouir en paix du charme et de la douceur de sa voix. C'est aussi le moyen que S. Benoît crut être le plus sûr pour parvenir à la plus haute perfection.

[Solitude au milieu du monde]. — Il est facile, et même assez ordinaire à des personnes qui vivent dans la solitude et dans la retraite d'y vivre comme les gens du monde, d'en conserver tout l'esprit, d'être sujettes aux mêmes passions, en se formant dans la pensée les différents objets qui s'y rencontrent, en se représentant les affaires du siècle ; et c'est une chose assez commune de voir des personnes retirées et séparées du reste des hommes être sujettes aux mêmes désordres, qui sont d'autant plus dangereux, qu'ils sont tout spirituels, et qu'ils ne subsistent pas par les actions, mais par les fréquents désirs que l'on forme en soi-même, et que l'on n'a pas le moyen de remplir, parce que l'on est mal partagé des présents de la fortune. Mais qu'une personne qui a abandonné le siècle en soit si détachée qu'elle ne porte sa pensée que vers DIEU ; qu'elle con-

serve dans le monde l'esprit de la retraite ; qu'étant grande dans l'estime du monde elle n'en soit que plus humble ; que, dans les tumultueux embarras que lui suscite le monde, elle conserve toujours une unité d'esprit, une parfaite simplicité : cela ne semble permis qu'à ces sublimes esprits qui paraissent, à la vérité, vivre sur la terre parmi les hommes, mais dont la conversation est dans les cieux. C'est le secret que S. Benoît a si heureusement trouvé.

[Solitude de Benoît]. — Il y a deux solitudes bien différentes l'une de l'autre. L'une, où nous conduit l'esprit tentateur, et où l'on s'égare dans les sentiers malheureux de l'iniquité ; car il y a eu des solitaires parmi les païens, qui se séparaient du commerce des hommes, pour leur cacher plus facilement des défauts dont la connaissance eût été incompatible avec l'admiration qu'ils voulaient s'attirer ; qui, débitant, comme dit S. Augustin, avec leurs bouches enflées d'orgueil, les dogmes fastueux de leur vaine science, attendaient que le bruit des applaudissements et des louanges les vînt charmer jusque dans le fond de leurs grottes, et qui de la tranquillité apparente dont ils jouissaient se faisaient un voile honorable pour couvrir la passion insatiable de gloire dont ils étaient avides. Mais il y a une autre sorte de solitude, où le Saint-Esprit nous guide pour nous faire marcher dans les voies de la justice et pour y entendre la voix de Dieu : *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.* S. Benoît, le père des solitaires, est trop connu dans l'Eglise par ce caractère glorieux pour nous le représenter sous un autre ; à cet illustre patriarche l'Eglise doit les premiers fondements de la vie monastique et religieuse. Ne considérons donc pas dans ce saint patriarche un de ces solitaires aussi inutiles aux hommes qu'ils leur sont inconnus, mais un solitaire agissant pour la sanctification du prochain, ou travaillant pour la sienne propre ; un imitateur de la vie cachée et un disciple de la vie publique du Sauveur ; qui a prêché sur les toits les vérités que Dieu lui a révélées à l'oreille, et qui a fait servir à l'instruction du monde les leçons salutaires que le Saint-Esprit lui donna dans la solitude. C'est sur ce fondement que nous devons établir tout l'éloge de ce saint patriarche, dont le premier caractère est d'avoir été un solitaire chrétien et évangélique, un véritable imitateur de la vie obscure et cachée du Sauveur.

[La sainteté cachée]. — Nous avons dit qu'il y a deux sortes de saintetés : une sainteté de silence et de retraite, qui ne se plaît point à paraître et qui demeure dans l'obscurité ; et une sainteté d'éclat, qui n'est point bornée par la solitude. Dans la comparaison de ces deux états, si opposés en apparence, les théologiens tiennent que la sainteté cachée a quelque avantage particulier qui semble la rendre plus considérable : car, outre qu'elle honore par profession cette vie cachée du Sauveur qui trouve peu d'imitateurs, la voie austère et rude où elle marche est bien plus difficile

à tenir. La sainteté qui paraît au dehors, par les actions éclatantes de vertu, a quelque rayon de gloire qui en adoucit la difficulté, au lieu que les vertus que nous pratiquons en secret ont leurs difficultés tout entières et sans douceur. Dans les vertus qui paraissent, il y a toujours quelque mélange secret et quelque réflexion sur nous-mêmes ; mais quand un homme est saint dans la solitude, où il n'a que DIEU pour témoin, c'est purement pour l'amour de DIEU qu'il est saint, c'est à lui seul qu'il veut plaire : *Secreta virtus solum* DEUM *judicem respicit.* Nous pouvons donc avancer, à la gloire de S. Benoît, que sa vertu a été d'autant plus pure que DIEU, à qui il désirait uniquement plaire, fut le seul témoin de ses héroïques actions.

[Grâces destinées à un chef d'ordre]. — C'est le commun sentiment des maîtres de la vie spirituelle, que, quand DIEU veut établir quelques ordres religieux, il pourvoit les fondateurs de toutes les vertus qui doivent s'y pratiquer dans la suite des temps, et de toutes les grâces particulières nécessaires pour les acquérir. D'où nous pouvons inférer que les fondateurs d'ordres ont une telle abondance de grâces, que non-seulement aucun autre de leur ordre en particulier n'en a été si bien partagé qu'eux, mais qu'en général même l'ordre n'a point plus de grâces propres de son état que le fondateur, de qui découle, comme de sa source, tout ce que chaque religieux possède ; parce que, s'étant servi de ce chef d'ordre comme de modèle, il est la règle et la mesure des autres. Il peut bien se faire, à la vérité, que quelque religieux en particulier ait plus de science ou plus de talent, ou même ait fait plus de miracles ; mais, en ce qui touche au véritable esprit de la religion, on ne peut dire qu'un religieux en particulier, ni tout l'ordre en général, ait plus de ces grâces spéciales, que le saint qui l'a fondé. — Nous pouvons tirer de ce principe une autre conclusion. Si un chef d'ordre est plus abondamment pourvu de grâces que tout son ordre, tant en particulier qu'en général, de quelle excellence de grâces fut pourvu S. Benoît, dont l'esprit s'est répandu sur tout son ordre, et, de plus, sur quantité d'autres ordres religieux qui suivent sa règle, aux mérites desquels par conséquent il participe !

[Le fondateur d'un ordre participe aux mérites des religieux]. — Ce n'est pas une chose moins constante que, si les fondateurs d'ordres sont plus ornés de grâces, ils participent aussi à tous les mérites des religieux de leur ordre, puisqu'ils ont été les premiers moyens de l'acquisition de ces mérites. Mais, si les autres chefs d'ordres ont été si bien partagés en cela, à quel comble de mérites n'est point parvenu S. Benoît, et quelle gloire doit être la sienne, puisqu'il a le bonheur de participer, non pas aux mérites des seuls religieux de son ordre, mais d'une infinité d'autres qui suivent sa règle, et qui combattent, pour ainsi dire, sous ses étendards ! A quel comble de mérite n'est-il point parvenu, puisqu'il a part à la gloire que

tant de saints religieux ont rendue à DIEU, et lui rendront par la suite des temps ; à tant de sacrifices qu'ils lui ont offerts, à tant d'âmes qu'ils ont gagnées à DIEU, à tant d'infidèles qu'ils ont convertis, de fidèles qu'ils ont sanctifiés, de peuples instruits, de paroisses gouvernées, de sacrements administrés ! Ce dénombrement irait à l'infini : et nous pouvons juger de là en quelle manière et de combien sa gloire accidentelle et extérieure s'est augmentée, et s'augmentera jusqu'à la fin des temps, puisque ce saint patriarche est l'auteur, après DIEU, de tous ces biens. Il les a désirés avec ardeur pour la gloire de DIEU ; il les a demandés par ses prières, et les a mérités par ses bonnes œuvres. Et si les SS. Pères tiennent que les peines des hérésiarques augmentent à mesure que les âmes se damnent par leurs erreurs, il est certain aussi que S. Benoît, et les autres personnes qui sont cause de plusieurs biens, y participent à proportion.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Désolation de l'Italie au temps de la retraite de S. Benoît]. — Quelle était la désolation de l'Italie, lorsque S. Benoît prit le parti de la retraite ! Les divisions l'avaient affaiblie, les guerres l'avaient désolée, les hérésies l'avaient corrompue. Ses tyrans étaient devenus ses maîtres, ses pontifes étaient opprimés : l'idolâtrie respirait encore sur ses ruines, et, si le culte des dieux était aboli, les mœurs des païens n'étaient pas changées. Les Goths, les Huns, les Hérules et les Vandales, avaient porté dans ce pays de politesse et de religion l'impiété et l'ignorance ; Rome, par un juste jugement de DIEU, était devenue successivement la proie de tant de nations barbares ; et cette ville orgueilleuse, qui, dans le temps de ses triomphes, avait pris les vices des peuples qu'elle avait vaincus, dans le temps de sa servitude prenait les vices aussi bien que les lois de ses vainqueurs. L'injustice, la cruauté, la flatterie, l'incontinence, régnaient dans cette capitale du monde chrétien. Plus de pudeur, plus de piété, peu d'honneur et de religion. Fuyez, Benoît, sur la montagne, et ne demeurez pas aux environs de cette ville infidèle ! Benoît suit la voix de DIEU qui l'appelle : désabusé du siècle presque avant que de le connaître, fuyant

les hommes et ne voulant plaire qu'à Dieu, savant sans étude et sagement ignorant, il quitte science, grandeurs, compagnies, et se renferme dans une caverne éloignée, sur un rocher inaccessible, se mettant non-seulement au-dessus des consolations mais encore des nécessités de la nature, ne vivant que d'un peu de pain, que lui apportait avec peine, et de temps en temps, l'unique confident de sa pénitence. (**Fléchier**):

[Benoît dans sa retraite]. — C'est dans ce lieu affreux que ce nouveau soldat du Fils de Dieu fait les premières épreuves d'une sainte milice, sous la conduite du Saint-Esprit, qui l'y attire ou qui l'y pousse, comme fit autrefois le Sauveur. Benoît y demeure, non pas quarante jours, mais trois ans entiers ; et il y mène une vie qui non-seulement passe les forces de son âge, mais qui semble au-dessus de la nature, et par conséquent ne peut être que l'effet d'une grâce extraordinaire, qui lui apprend à vaincre le monde avant de l'avoir connu. Si vous lui demandez ce qui l'oblige de renoncer de la sorte à ce qu'il pouvait posséder sans crime, et pourquoi il a fui la compagnie de ceux avec qui la Providence l'avait fait naître, je m'imagine qu'il vous répondra qu'il a vu le monde rempli de piéges, d'écueils et de précipices, qui causent tous les jours tant de chutes lamentables, tant de funestes naufrages : et qu'ainsi, comme le monde est capable de corrompre un saint, il faut qu'un saint se sépare du monde. Benoît a dit, dans l'esprit d'une sainte prudence, ce qu'un pécheur disait, à la naissance des siècles, dans les mouvements de son désespoir : *Omnis qui invenerit me occidet me :* quiconque me rencontrera m'ôtera la vie ; de quelque côté que je jette les yeux, ils verront les charmes et les attraits du monde, et mon cœur se corrompra ; mes oreilles entendront ses discours trompeurs, et en apprendront les maximes, et mon innocence se perdra. Toutes les créatures enfin se présenteront à mes sens ; mais c'est pour donner la mort à mon âme par le péché : *Omnis qui me invenerit occidet me.* Il faut donc sortir de ce monde, si je veux vivre en assurance. — Ce n'est pas seulement à l'égard de S. Benoît que Dieu garde cette conduite, c'est à l'égard de tous ceux qui veulent véritablement être à lui, lesquels doivent le chercher dans la solitude et la retraite : car comment pourrait-on entendre sa voix pendant que le monde nous étourdit de tous côtés ? Comment prendrait-il plaisir à nous parler, au milieu de ses ennemis ? Fuyez les Chaldéens et sortez de Babylone, dit le Saint-Esprit par un prophète : tirez-vous de la foule et du bruit, et venez chercher le Seigneur dans la solitude et la retraite. C'est là qu'il appelle ceux à qui il veut parler ; c'est là qu'il parle à ceux qu'il appelle ; c'est comme un rendez-vous qu'il leur donne. Trouvons-nous-y, et il se fera un plaisir de nous y entretenir.

Quand je considère ce grand saint demeurant des années entières dans une caverne, ne puis-je pas dire que c'est un homme tout divin, puisqu'il ne connaît que Dieu, que son esprit n'est occupé que de Dieu ? Qui pour-

rait savoir les sentiments de son cœur durant un si long séjour ? C'est ce que son humilité a dérobé à la connaissance des hommes. Mais du moins ce rocher, qui en a été le dépositaire, ne peut-il faire retentir ses échos jusqu'à nous? Quels entretiens ! quels soupirs, quels amoureux colloques ne répéterait-il point ! Mais jugeons nous-mêmes quelle devait être l'union de son cœur avec ce divin objet, pour passer les jours et les nuits dans cette grotte sans ennui, sans lassitude, sans dégoût. Quelles furent les délices célestes dont il jouissait, pendant qu'il se fermait à toutes les consolations de la terre ! Regardons ce rocher, non-seulement comme le berceau de son ordre, dont Dieu lui découvrit dès lors le projet, mais comme un temple consacré par ses prières et par ses larmes, et surtout par les rigueurs de la plus austère pénitence et de la plus rigoureuse mortification qui fut jamais. (**Houdry**, *Sermons*).

[Sa mortification]. — Ce rocher, en effet, où S. Benoît est comme enseveli, lui sert en même temps de logis et de lit, où il n'y a que la nécessité qui le puisse faire rendre au sommeil, sans cesse interrompu par ses prières et par ses soupirs. Son repas n'est pas plus délicieux que son repos : quelque morceau de pain et un peu d'eau, qu'un seul confident de sa retraite lui descend de la pointe de ce rocher, en fait tout l'appareil ; encore le peu qu'il en prend ne doit pas tant passer pour un jeûne que pour un prodige. Son habit n'a pas plus de délicatesse que l'un et que l'autre ; il n'est vêtu que d'un rude cilice de crin, dont le poil hérissé et piquant, et les mailles arrêtées par de gros nœuds, servent plutôt à le tourmenter qu'à le couvrir ; outre que sa grotte est plutôt une affreuse prison qu'une retraite, étant creusée au pied d'un rocher haut de plus de cent coudées, pour se priver, dans la solitude même, des plaisirs innocents qu'elle présente aux autres, par l'aspect des campagnes, des bois et des ruisseaux, qui entretiennent doucement nos pensées, et ont des charmes qui la font quelquefois rechercher. Mais ce saint homme, dans son austérité, trouve des raffinements de mortification, si j'ose parler ainsi, et autant l'amour-propre a d'industrie dans la plupart des hommes pour inventer de nouvelles délicatesses afin de flatter le corps, autant la sainte haine que Benoît porte au sien est ingénieuse à trouver de nouveaux genres de mortification. C'est jusqu'où l'esprit de pénitence et le désir de son salut a porté ce grand saint. Mais il faut avouer que les chrétiens d'aujourd'hui ont une idée bien basse du christianisme, esprit de croix et d'austérité, lorsqu'ils s'imaginent que, pourvu qu'ils s'abstiennent de ce qui est absolument criminel, c'est mener une vie innocente, et qu'on peut avec cela passer sa vie dans tous les divertissements, se permettre tous les plaisirs des sens. Qu'en dit l'Evangile? quelle a été la pratique des premiers chrétiens sur ce chapitre ? que nous enseigne là-dessus l'exemple de tous les saints ? Il ne faut point d'autre témoignage que de voir la rigueur surprenante qu'exerce Benoît sur son corps inno-

cent, particulièrement quand Dieu permet qu'il soit attaqué de quelque tentation fâcheuse, pour éprouver sa fidélité et pour augmenter sa couronne. C'est alors que, le danger présent donnant, pour ainsi dire, main-levée à cette haine de soi-même, elle a passé jusqu'à ces rigueurs et à ces excès qui nous causent aujourd'hui tant d'étonnement. (*Le même*).

[Insensibilité pour les choses du monde]. — S. Benoît commença cette vie austère et retirée à la fleur de son âge. Non-seulement il quitte le monde ; il sort, pour ainsi dire, de toute la nature ; il s'ensevelit comme dans son sépulcre ; il ne sait plus la différence des jours et des nuits, et ses ténèbres sont comme sa lumière. Occupé de l'éternité, il a perdu la suite des temps, et ne sait pas même quand on célèbre le jour de Pâques. Rempli de Jésus-Christ tout entier et l'adorant dans tous ses mystères ensemble, il n'en sépare point ni la solennité ni l'ordre. Il croit que, pour un pécheur comme lui, il n'y a ni réjouissance ni fête, et que tous ses jours doivent être des jours de larmes et de pénitence. Ainsi, mort au siècle et citoyen du ciel par avance, il oublie presque la région où il est ; il n'est plus ni d'aucun temps ni d'aucun pays, ni d'aucun commerce ; il est tout en Dieu, tout avec Dieu, tout pour Dieu. (**Fléchier.**)

[Benoît tenté]. — Bien que la solitude mette l'homme à couvert des passions et des habitudes ordinaires du siècle, il ne doit ni présumer de sa vertu ni s'assurer sur son innocence. Les passions croissent en tous lieux, la nature se trouve partout, et il n'y a point de paradis sur la terre où le serpent ne s'insinue. Quelque éloigné qu'on soit des occasions, on n'est jamais hors de péril tant que l'on est avec soi-même. Grâce à Jésus-Christ, Benoît se sauva de ces illusions qui jetèrent le trouble et le désordre dans son âme. Représentez-vous ce saint solitaire, à qui Dieu a donné pour prémices de son esprit le désir de la perfection et la grâce même des miracles ; qui s'est fait de ses rochers comme un rempart inaccessible à tous les attraits du siècle ; à qui une continuelle oraison a fait perdre le sentiment et le souvenir des choses créées ; qui sacrifiait cent fois le jour, par la pénitence, un cœur que le péché n'avait presque pas effleuré, et cependant près de succomber à une tentation, et de perdre dans le désert cette innocence qu'il avait conservée au milieu du monde. Le démon de l'impureté répand je ne sais quel poison dans cette grotte ; il vole autour du saint et infecte l'air qu'il respire. Le saint se trouble : il sent refroidir sa ferveur, et obscurcir insensiblement ses lumières accoutumées. Il s'élève du fond de ses sens mortifiés une vapeur grossière dans la surface de son âme ; les restes presque effacés d'une tentation ancienne se retracent dans sa mémoire ; le souvenir importun d'une beauté qu'il avait vue autrefois à Rome se renouvelle malgré lui. De cette mortelle pensée commence à naître le désir ; de ce désir un dégoût

secret de la solitude. Vous le permîtes ainsi, mon Dieu, pour l'attacher plus fortement à vous par la reconnaissance de vos bontés et par l'expérience de sa faiblesse. Il se repent, il gémit, il pleure, il prie presque au même temps ; et, se roulant tout nu dans des ronces et des épines que produisait son désert, favorable en tout à sa pénitence, il se déchire sans pitié, guérissant la plaie de son cœur par la blessure de tout son corps, expiant un commencement de plaisir par une infinité de douleurs, versant par mille endroits un sang que ses austérités n'avaient pas assez amorti, et relevant sa chasteté par les débris de sa chair rebelle. Un regard sans dessein, sans malice, échappé à des yeux tout au plus inconsidérés, a presque renversé une des colonnes du christianisme. Quel sujet donc n'avons-nous point de craindre, nous qui, faibles comme des roseaux, nous exposons si hardiment à des tentations volontaires, et qui nous engageons tous les jours sans considération dans ces périls évidents ! (*Le même.*)

[Les desseins de Dieu sur Benoît]. — Quelle étrange conduite de la grâce sur S. Benoît, qu'elle oblige à s'enfoncer dans un désert, à s'ensevelir tout vivant dans une caverne profonde, à passer trois années dans ce tombeau ! S'il sortait de la ville de Rome pour mener la vie ordinaire des solitaires, je pourrais dire que la connaissance qu'il avait de sa faiblesse, la crainte de se laisser surprendre par ces agréables ennemis qui perdent tant d'âmes dans le monde, le mépris qu'il fit de toutes les vanités du siècle, lui ont inspiré de s'éloigner des occasions dangereuses pour s'appliquer avec plus d'assurance et avec plus de tranquillité à son salut, dans la familière conversation avec Dieu seul. S'il n'avait eu que ces vues, qui lui auraient été communes avec tant d'autres que le Saint-Esprit a conduits au désert, il aurait pu se retirer dans une solitude moins sauvage ; il aurait pu choisir un genre de vie moins rigoureux. Mais, quand je considère un jeune homme de treize à quatorze ans, qui, sans avoir consulté autre que Dieu, va chercher à travers des rochers affreux cette épouvantable demeure dans le fond des montagnes, quand je vois cette horrible sépulture où il s'ensevelit tout vivant, je suis obligé de dire que Dieu ne le pousserait jamais dans ces extrémités s'il n'en voulait faire un prodige, en l'élevant à une vie tout extraordinaire par cette extraordinaire mortification. (**Le P. Texier.**)

[Benoît dans la solitude]. — S. Benoît, comme un autre Jean-Baptiste, se retira dans le désert dès ses plus tendres années. Il ne put être arrêté ni par la faiblesse de son âge ni par son tempérament délicat ; il ne fut point ébloui par l'éclat des dignités consulaires qu'il trouvait dans sa maison, ni engagé par les caresses de ses parents, ni retenu par le projet d'une puissante fortune ; il ne se laissa point vaincre par l'espérance de se faire, par son application aux belles-lettres, un chemin à la gloire ; il

ne put être effrayé de l'austérité de la vie qu'il embrassait dans ces lieux d'horreur où il allait entrer : il suivit, sans délibérer davantage, le mouvement de l'esprit qui l'y conduisait. N'attribuez pas une si généreuse résolution à une légèreté de jeunesse, à une ferveur indiscrète d'une dévotion naissante, à un dessein précipité. Benoît, dans un âge tendre, a toute la sagesse d'un âge plus avancé ; Dieu a rempli de son esprit celui de ce jeune Daniel, qui bientôt enseignera la prudence aux vieillards : doublement heureux d'avoir porté le joug du Seigneur dès sa jeunesse et de ne l'avoir jamais quitté, d'avoir écouté sa voix de bonne heure et de n'en avoir jamais pris d'autre pour la sienne. Ce fut là qu'il apprit à connaître le monde, à connaître Dieu, à connaître son propre cœur : à connaître le monde, pour en mépriser la vanité et en vaincre les tentations ; à connaître Dieu, pour en bénir les miséricordes et en adorer les grandeurs ; à connaître son propre cœur, pour en régler les affections et en sanctifier les mouvements : trois choses qui font tout le secret de la vie spirituelle, et tout ce qu'une âme attentive à la voix de Dieu peut savoir pour sa plus grande perfection. (*Eloges historiques*).

[Vocation de S. Benoît]. — Benoît, envoyé à Rome dans un âge encore tendre, pour cultiver par l'étude des lettres la belle éducation qu'il avait reçue de ses parents, suivit d'abord les voies ordinaires de ceux de sa naissance et de son rang. Il répondit mal aux intentions de ses proches, qui, prenant soin de son éducation, ne songèrent qu'à le dresser pour le monde. Il pensa dès lors à se faire un établissement non sur la terre mais dans le ciel ; il commença, comme Moïse, à se faire instruire des voies qui conduisent non à la fortune mais au souverain bonheur ; il prit grand soin de cultiver pour la gloire de Dieu ces grands talents, qui parurent depuis avec tant d'éclat dans sa personne ; et les études, qui fraient ordinairement le chemin aux honneurs et à la fortune, furent les premiers pas qui le conduisirent à Dieu dès sa jeunesse. C'est communément à l'entrée de cette carrière que s'offrent à l'imagination qui n'est pas encore occupée mille différents objets qui ne sont que trop capables de la séduire, et qui répandent dans l'âme, alors peu éclairée sur les perfidies des hommes, une foule de pensées agréables ; c'est alors qu'on se donne à soi-même mille applaudissements, et que, rempli de ces idées chimériques de plaisir, de fortune, d'établissement, on croit presque voir à ses pieds les astres du firmament qui viennent nous adorer. Benoît ne se laisse point surprendre à toutes ces fausses imaginations du siècle : il retire promptement le pied de la voie du siècle, dans la crainte de s'y trop engager ; il suit la voix de Dieu qui l'appelle et l'attire à lui ; il interrompt ces études que la vanité fait commencer, et qui sont soutenues par des intérêts temporels ; il renonce à toutes ces vaines sciences qui ne conduisent point à Jésus-Christ crucifié ; il regarda dès lors comme inutiles et pernicieux tous les moyens de parvenir aux grands états, et

résolut de s'éloigner du monde, à un âge où il est plus dangereux et plus séduisant par les faveurs chimériques qu'il promet que par celles qu'il a déjà accordées. (*Sermon manuscrit*).

[Benoît et les choses de la terre]. — Vous le savez, S. Benoît, dans l'ardeur de son oraison, se sentit élevé au-dessus de lui-même : le ciel s'ouvrit ; il sortit du milieu même de la nuit une espèce de jour extraordinaire, et, la vision se joignant à la foi, le monde, recueilli dans un rayon du soleil par une permission divine, vient se présenter à ses yeux, et lui découvre le néant et la difformité des choses humaines. Soit que DIEU eût resserré pour lui le ciel et la terre, soit qu'il eût élargi son cœur et son esprit, dit S. Grégoire, il vit les révolutions et les vicissitudes d'ici-bas, les créatures forcées à servir à la vanité, tout l'univers assujetti aux convoitises des hommes. Il voit, à la faveur de cette lumière céleste et des grâces intérieures qu'il reçoit, décroître ces grandeurs qui, selon l'opinion du monde, font tout le bonheur d'ici-bas. Il voit rétrécir ces vastes espaces que l'ambition dilate dans l'imagination des hommes, disparaître cette figure du monde qui passe, cette fiction et cette hypocrisie universelle du siècle, où le vice se fait honorer comme la vertu, et la vertu paraît méprisable comme le vice ; où l'on fuit de fausses misères, où l'on court après de fausses félicités. Il voit un assemblage de désirs frivoles, d'espérances mal fondées, de haines injustes, d'amours déréglés. Il voit la vanité de nos pensées, l'extravagance de nos plaisirs, la folie de notre sagesse, l'inutilité de nos occupations, l'instabilité de nos fortunes, le vide de nos désirs, la petitesse de nos intérêts : avec cela, l'immobilité de DIEU, la sainteté de ses opérations, l'immensité de son être, l'éternité de sa durée. Que le monde lui parut petit ! Faut-il s'étonner si S. Benoît le méprise, et s'il fait avec lui un divorce éternel. (**Fléchier**).

[Prodiges et miracles]. — Je pourrais vous dire, après S. Grégoire, que S. Benoît éclata par la puissance de ses œuvres ; qu'à l'imitation de Moïse il tira des eaux du rocher pour la nécessité de ses frères ; qu'il commanda aux corbeaux de porter le pain, et leur traça dans les airs, comme un autre Elie, la route qu'ils devaient suivre ; qu'il ranima, par son souffle et par sa parole, des enfants dans le sein de la mort, pour la consolation des familles affligées, à l'exemple d'Elisée ; qu'il fit marcher sur les eaux, comme avait fait le Sauveur, son disciple qui devait être l'héritier de son esprit ; qu'il lut dans l'avenir les secrets de DIEU, et qu'il fut rempli de l'esprit presque de tous les justes. Mais je prétends tirer sa gloire du fonds de ses vertus, et non de la réputation de ses miracles. (*Le même*).

[Dieu manifeste son serviteur]. — La grotte où s'était caché S. Benoît, pour se dérober aux yeux de tous les hommes, ne put renfermer plus long-

temps l'éclat de sa sainteté : Dieu le découvre lui-même par une voie venue du ciel, laquelle avertit un saint prêtre de le venir chercher. C'en fut assez pour en répandre le bruit partout ; chacun accourt aux premières lumières de cette vertu cachée, qui perce les ténèbres, et qui éblouit d'abord les yeux ; et, comme si les échos de son désert n'eussent répété que son nom, les peuples sortent en foule des villes ; les princes, les prélats, tout ce qu'il y a de grand en Italie, viennent fondre dans sa solitude, les uns pour consulter cet oracle, les autres pour recevoir des préceptes de bien vivre, et tous enfin pour honorer la vertu. (**Houdry,** *Sermons.*)

[Totila roi des Goths]. — Quelle merveille, après cela, si le respect qu'on porte à S. Benoît en vient jusqu'au culte et à la vénération ; si l'on ne parle d'autre chose que de son pouvoir auprès de Dieu, et si les rois même attirés par le bruit de son nom, se font honneur de le venir visiter ! Témoin Totila, ce fameux roi des Goths qui se rendit maître de Rome et de l'Italie. Ce fut sans doute un spectacle agréable de voir ce barbare, fier de son naturel et enflé de ses victoires, cet homme qui ne marchait qu'à la tête de deux cent mille hommes, ce conquérant qui portait la terreur et l'effroi partout ; cet homme, dis-je, prosterné aux pieds d'un pauvre religieux, après avoir en vain tâché de le surprendre en donnant ses habits et les marques de la royauté à un de sa suite, pour lui parler sans en être connu. Il faut bien dire que Dieu imprime quelque caractère d'autorité sur le visage des saints, lequel efface celui même de la majesté des rois, et qui les fait respecter de ceux qui font trembler le reste des hommes. Car ce prince n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur S. Benoît, que, ébloui des éclairs de son visage, il se jeta à ses pieds, le corps courbé jusqu'à terre, et tout tremblant, jusqu'à ce que le saint lui eût tendu la main, et l'eût lui-même rassuré ; ensuite il lui parla en saint, c'est-à-dire qu'il ne le flatta pas sur sa puissance ni sur ses conquêtes ; mais, après lui avoir reproché, avec autant d'autorité que de douceur, les ravages et les cruautés qu'il exerçait dans l'Italie : « Allez, lui dit-il ; Dieu, justement irrité contre les péchés de son peuple, se servira de vous pour le châtier : vous prendrez Rome, et vous régnerez encore neuf ans ; mais le dixième mettra fin à votre vie et à toutes vos grandeurs. » Je ne sais pas si ce barbare profita d'un avis si salutaire ; mais je sais qu'avec toute sa fierté il écouta cet arrêt en posture de criminel, et apprit de la bouche de ce saint homme le succès de ses entreprises et la fin de ses destinées. Un homme peut-il être élevé à un plus haut degré d'honneur que de se voir respecté des rois, et d'être comme le maître et comme l'arbitre de leur sort ? Mais ce que je compte pour le plus grand de ses miracles, c'est de voir que ce saint s'abaisse d'autant plus que Dieu l'élève davantage, et qu'il conserve l'humilité de cœur parmi l'éclat de la gloire qui l'environne de tous côtés : car, pendant que les

rois le viennent visiter, que les souverains-pontifes le viennent consulter comme un oracle, que tous les peuples le suivent et le révèrent comme un saint, c'est un miroir qui réfléchit vers Dieu tout l'éclat qu'il en reçoit, et qui ne se sert des lumières du ciel que pour découvrir la vanité de celles de la terre. (*Le même*).

[Bénédictions de Dieu sur Benoît et sur son ordre]. — Si la bénédiction de Dieu sur la propre personne de S. Benoît a été si ample, je m'assure que celle qu'il a répandue sur son ordre et sur sa postérité, en considération de ses mérites, ne vous paraîtra pas moins admirable ; et si vous y faites un moment de réflexion, vous avouerez que la grâce n'a pas été moins féconde en ce patriarche des religieux que la nature le fut en ce premier père des fidèles auquel Dieu promit d'égaler ses enfants aux étoiles du ciel et aux sables de la mer. En effet, la lumière des vertus et de la sainteté de ce solitaire, qui jeta d'abord tant d'éclat, n'alluma pas moins d'ardeur dans les cœurs pour lui attirer des imitateurs et des disciples, lesquels, s'étant ensuite multipliés et perpétués durant plusieurs siècles, lui ont justement acquis le nom de premier père des religieux. Je dis de premier père : car, bien que plusieurs solitaires eussent déjà paru, et que plusieurs même, s'étant assemblés, eussent formé quelque espèce de société religieuse, ce n'était néanmoins qu'un projet informe, sans règle, sans union et sans conformité ; chaque monastère ayant sa manière particulière de vie, et toute différente des autres, comme une lumière errante, sans être attachée à aucun sujet, je veux dire sans forme de vie réglée, sans vœux et sans engagement. Mais Benoît n'eut pas plus tôt paru, que cette lumière se réunit dans cet astre, qui la communiqua ensuite à tous les ordres, et fit dans l'Occident ce que S. Basile avait déjà fait dans l'Orient, et S. Augustin dans l'Afrique. C'est donc avec raison qu'on peut lui appliquer ces paroles que Dieu dit autrefois à Abraham : *Faciam te in gentem magnam,* il sera père d'une nombreuse nation. (*Le même*).

[Action de Benoît sur l'Eglise]. — Outre la bénédiction que Dieu a versé sur la personne de Benoît, et ensuite sur son ordre et sur sa postérité en sa considération, il l'a encore répandue par les travaux de ce saint solitaire sur toute l'Eglise, qui en a reçu des fruits inestimables. Car cet homme admirable, que je puis appeler, dans un sens particulier, le désiré des nations d'Occident, a rempli cette partie du monde de l'esprit de sainteté, et lui a fait changer de face presque au même temps qu'il a commencé à paraître. Ce fut dans un siècle que l'on peut appeler la lie de tous les siècles, auquel un débordement furieux de nations barbares vint fondre dans l'Italie, et dont les unes étant idôlâtres et les autres hérétiques, avaient infecté presque tous les esprits et entièrement corrompu les mœurs. C'est assez de dire que les dissolutions, les meurtres

etles blasphèmes y étaient publics, et que Rome, la source de la religion, après avoir éprouvé tout ce que la guerre a de plus terrible et de plus inhumain, devint le théâtre des plus abominables profanations, sitôt qu'elle fut devenue la conquête de ces barbares. Ce fut durant ces troubles et ces ténèbres que S. Benoît parut pour éclairer le monde, lequel devint non-seulement une seconde fois chrétien par son moyen, mais encore presque tout saint. Car on vit d'abord une image de la primitive Eglise dans toute l'Italie ; et ensuite, ce saint continuant ses conquêtes par ses disciples en France, en Espagne et dans les autres Etats de l'Europe, non-seulement il empêcha qu'ils devinssent ou hérétiques ou païens, mais il fit en peu de temps une réformation générale des mœurs, ou plutôt un changement universel, dans tout l'occident : tant l'exemple et la sainteté d'un seul homme a de pouvoir sur les esprits ! — Cette bénédiction de DIEU sur les travaux de Benoît ayant commencé avec un si heureux succès, elle a continué depuis à l'égard de ses enfants : et avec quel fruit ! et qui le pourrait exprimer, puisque, durant plusieurs siècles, presque tous les biens qui se sont faits dans l'Eglise se sont faits par leur zèle et par leurs travaux ? Les uns l'ont gouvernée, et en ont été les pasteurs ; les autres l'ont étendue par leurs prédications, et en ont été les apôtres ; les autres l'ont instruite et éclairée par leur science, et en ont été les docteurs ; et les autres enfin en ont été les défenseurs, en éloignant les schismes et les hérésies : de manière que je ne craindrai point de dire que, durant des siècles entiers, l'Eglise a été redevable, après DIEU, de ce qu'elle a eu tant d'éclat, de foi, de doctrine et de sainteté, à S. Benoît, puisque ce sont ses enfants qui ont presque tous seuls exercé tous ces emplois. (*Le même*).

[Gloire des bénédictins]. — S. Antonin archevêque de Florence, voyant le fruit que l'ordre de S. Benoît faisait dans l'Eglise par sa doctrine et par sa sainteté, n'a point craint de l'appeler *Magnam Ecclesiæ columnam,* le grand appui de l'Eglise, parce qu'il l'a soutenue si longtemps. Certes, cet ordre aurait mérité ce nom, quand il ne lui aurait donné que ce grand nombre de docteurs qui l'ont éclairée et défendue, puisque, outre les Bède, les Pierre Damien, les Anselme, les Ildephonse et les Rupert, qui en ont été les lumières, un savant auteur témoigne avoir vu plus de cinq mille volumes composés par les religieux de S. Benoît, sans les autres qui sont venus depuis, et qui ont été en même temps le fruit des veilles des enfants et des bénédictions de DIEU sur le père : *Magnam Ecclesiæ columnam.* Il pourrait porter ce titre pour la seule multitude des personnes apostoliques qui l'ont étendue par toutes les parties du monde, puisqu'il y a peu de peuples qui ne soient redevables à cet ordre de leur avoir annoncé la foi. L'Angleterre reconnaît un S. Augustin qui l'y a porté le premier, l'Allemagne un S. Bonifiace, la Bohême, la Hongrie et la Pologne un S. Adalbert, et presque tous les pays du Septentrion un S. Anschaire

qui en a été appelé le grand Apôtre : comme si les enfants de S. Benoît avaient partagé entre eux toutes les nations pour les faire jouir du fruit des bénédictions de leur père : *Magnam Ecclesiæ columnam*. Le Ciel même ne lui peut dénier ce nom, puisque, après lui avoir donné plus de cinquante mille saints, déclarés tels par l'oracle du Saint-Siége, il fallut faire un décret pour défendre la canonisation des autres, de crainte que la multitude n'en diminuât l'estime et le respect. Ce qui fait que les religieux de cet ordre peuvent dire : *Filii sanctorum sumus*, nous sommes les enfants des saints. Mais ce que je publierai, et que leur modestie aura peine à souffrir, c'est que la sainteté du père a passé dans les enfants, et que leur austérité, leur solitude et leur charité, qui a recommencé avec tant de ferveur, ne doit pas moins attendre que la continuation des bénédictions du Ciel sur tout l'ordre, dont la régularité peut assurément servir de modèle aux autres, et faire connaître quelle en est la vertu et la sainteté.

Parmi ceux qui accoururent de tous côtés pour voir Benoît, un grand nombre, touchés de DIEU, ne le voulurent point quitter, et il s'en trouva assez pour peupler douze grands monastères, qu'il fonda d'abord, et qui furent comme la première semence de ce grand arbre, qui ensuite a étendu ses branches dans toutes les parties du monde et couvert presque toute la terre. Ce qui ne vous semblera pas une exagération, si vous considérez qu'on a compté dans cet ordre jusqu'à trente-sept mille abbayes remplies de religieux, quatorze mille prieurés, et plus de quinze mille monastères de filles. Ce sont autant de rameaux de cette tige féconde, et autant d'instruments vivants de cette grande âme, qui a agi en autant d'endroits. Et comme chaque maison s'est maintenue durant plusieurs années, n'est-ce pas égaler sa postérité aux étoiles du ciel et aux sables de la mer? *Multiplicabo semen tuum sicut stellas cœli, et sicut arenam quæ est in littore maris*. Outre que ce grand saint n'est pas seulement le père de ce grand ordre qui porte son nom, et qui est sans contredit le plus nombreux et le plus étendu, mais encore, en quelque façon, de tous les ordres religieux qui ont été depuis, selon le sentiment d'un grand Pape, qui l'appelle une fontaine et une vive soure qui arrose toutes les autres religions : *Fons hortorum irriguus, cœteras rigans religiones et ordines*. Ou, si vous voulez, c'est une source qui s'est partagée en une infinité de ruisseaux, puisque les unes lui ont emprunté ce qu'elles ont de plus saint de ses règles les autres se sont formées à son imitation, et douze des plus grands et des plus étendus ordres de l'Eglise se sont rendu propres ses constitutions, et vivent sous la règle de S. Benoît, quoique sous un autre nom et un autre habit. De manière que ce saint patriarche a une influence générale sur tous les ordres religieux, comme le soleil sur tous les astres, qui n'ont de lumière, d'action et de vertu, que par la réflexion de ses rayons. (**Houdry**, *Sermons*).

[Caractère de S. Benoît]. — Formez-vous l'idée d'un solitaire enrichi de

toutes les vertus, un homme inaccessible aux plus légères impressions de l'envie, au-dessus des plus subtils sentiments de l'orgueil, insensible aux plus délicates amorces de la volupté, exempt des moindres taches de l'avarice, à couvert des plus soudaines surprises de la colère, impénétrable aux traits les plus perçants de la calomnie. Figurez-vous un esprit toujours tranquille dans les douceurs de la contemplation, ou toujours vigilant dans les emplois de la charité ; un cœur partagé entre les transports de son amour pour DIEU et les mouvements de son zèle pour le prochain; un corps qui était l'instrument d'une charité infatigable, ou la victime d'une pénitence continuelle ; des yeux fermés à toutes les pompes du siècle ; une bouche pleine des louanges de DIEU, des mains toujours ouvertes pour les pauvres. Mettons sous ses pieds le monde vaincu, la chair domptée, les démons confus. (*Essais de Panégyriques*).

[**La règle de S. Benoît**]. — Ce fut par ses règles que S. Benoît forma des hommes fidèles, pour en faire de saints religieux. Quelle profondeur de sagesse et de discrétion dans le recueil de ces préceptes évangéliques ! Avec quelle tendresse s'adresse-t-il à ses enfants, pour les disposer à recevoir la loi et la doctrine de leur père ! Avec quelle prudence forme-t-il ce tempérament de douceur et de fermeté, qui est le caractère des supérieurs ! Avec quel soin et quelle exacte brièveté propose-t-il à ses religieux les différents moyens de sanctification que le SAINT-ESPRIT a marqués dans ses Ecritures ! Avec quel discernement va-t-il creuser, pour ainsi dire, les fondements de l'humilité, passant par tous les degrés et par toutes les circonstances qui la composent ! Avec quelle efficace persuade-t-il aux inférieurs l'obéissance et le silence ! Avec quelle précaution ordonne-t-il l'attention dans la prière et dans les saints offices ? Avec quelle sévérité prescrit-il la retraite et l'éloignement du siècle, les jeûnes et les abstinences, le désintéressement et la pauvreté évangélique, la régularité et l'observance ! Voilà sa règle, et voilà sa vie. Nous pouvons voir en ce qu'il a enseigné ce qu'il a pratiqué lui-même. Ce serait peu s'il n'avait laissé que des préceptes à ses frères, il leur a laissé l'exemple d'une solitude exacte. On ne l'a point vu sortir de son désert, je ne dis pas pour vaquer aux affaires temporelles, je dis même aux spirituelles. Il ne s'est pas permis d'entretenir des correspondances dans le siècle, d'aller solliciter les intérêts de son ordre naissant dans les cours des rois de la terre, et, sous prétexte de piété, leur rendre des civilités mondaines, que le monde exige de ceux qui le servent, comme des bienséances nécessaires. Il ne voulut jamais sortir du Mont-Cassin pour se commettre à aucun embarras du siècle. Si ce rocher fut sa demeure, il fut aussi son tombeau ; il servit en tout à ses frères de modèle de toutes les vertus ; il leur enseigna surtout avec quelle patience et quelle douceur ils devaient se conduire pendant toute leur vie. (**Fléchier**).

[L'ordre de S. Benoît]. — On ne peut assez honorer la mémoire de ces grands hommes qui, par la sainteté de leur institut, ouvrant l'asile des cloîtres à tant d'âmes qui se perdraient parmi les scandales du monde, sont comme les moyens auxquels la Providence attache la prédestination de leurs disciples. Or, plus les rameaux de ces arbres s'étendent, plus les observateurs de leur discipline se multiplient; plus l'antiquité de leur origine est éloignée, plus les fruits qu'ils portent dans la vigne du Seigneur sont grands, et plus le père de famille leur est redevable. Sur ce principe, quels éloges sont dus au grand S. Benoît! Combien de saints révérés dans son ordre, mis en ce rang par de célèbres canonisations, ou conservés dans des annales authentiques! combien se sont sanctifiés dans des cellules obscures, éloignés de toute société humaine, dans des déserts écartés, sans aucun témoin que Dieu, et qui, cachés pendant leur vie dans le secret de la face du Seigneur, paraîtront avec d'autant plus d'éclat au grand jour de la révélation! combien y en a-t-il qui se sanctifient encore dans une infinité de monastères, où la règle du saint patriarche est observée! combien d'âmes, enfin, louent et loueront à jamais Dieu dans le ciel, qui seraient les victimes éternelles de ses vengeances, si l'institut de ce saint fondateur ne leur eût marqué la voie qui les a conduites à ce bienheureux terme! — O Seigneur, vous avez donc accompli en faveur de Benoît, votre serviteur, la promesse solennelle que vous fîtes autrefois à Abraham; vous avez multiplié la famille de ce grand patriarche comme les étoiles du ciel et comme les sables de la mer; vous y avez fait entrer les princes et les monarques, et la postérité du père des solitaires est devenue presque aussi nombreuse que la race du père des fidèles. Après cela, s'il est vrai que *ceux qui ont fait et enseigné brilleront comme des astres dans le firmament,* de quels rayons de gloire, de quelle éclatante splendeur S. Benoît ne doit-il pas être environné dans le ciel, puisque tout ce qu'il y a eu de prédestinés parmi ses disciples sont autour de lui comme autant de rayons qui composent la couronne immortelle que le juste juge lui a préparée? et si ce saint homme a été le père des solitaires, il a été aussi le modèle de la vie solitaire : ce qui n'est pas une légère augmentation de la gloire dont Dieu a bien voulu le partager. (*Essais de Panégyriques*).

[Imitons S. Benoît]. — Comme S. Benoît n'a pas senlement été donné au monde pour servir d'exemple à son ordre en particulier, ni même aux religieux en général, mais encore à toute l'Eglise, il ne tiendra qu'à nous de jouir du fruit des bénédictions que Dieu y verse encore maintenant en sa faveur. Mais, pour cela, il faut imiter ses vertus qui les ont méritées, et pratiquer, comme lui, la mortification des sens, l'humilité chrétienne, la fuite du monde, le mépris des honneurs et de toutes les grandeurs de la terre. S. Grégoire rapporte que, au moment où ce saint homme expira en Italie, un de ses disciples qui était en France vit une

nuée éclatante et épaisse laquelle, s'étendant depuis la cellule où était son saint corps jusqu'au ciel, fit voir comme un chemin de lumière orné de riches étoffes, avec tout l'appareil d'un magnifique triomphe, et qu'au même temps que ses yeux étaient attachés à ce spectacle, une voix du ciel fit retentir ces paroles à ses oreilles : *Hæc est via quâ dilectus Domini cœlum Benedictus ascendit :* voilà le chemin par où le bien-aimé de Dieu, Benoît, est monté au ciel. Ce chemin du ciel parut beau, lumineux et plein de gloire après sa mort ; mais qu'il fut rude durant toute sa vie ! qu'il fut semé de croix et hérissé d'épines ! C'est pour avoir marché par la voie la plus étroite qu'on lui a fait ce chemin large et spacieux ; c'est par l'humiliation qu'il y a été élevé, et qui est figurée par cette nuée, laquelle est tirée de la terre, et qui demeure longtemps sombre et obscure avant d'être pénétrée des rayons du soleil. Ce grand saint a foulé aux pieds les grandeurs et les pompes de la terre avant d'arriver au ciel : *Hæc est via quâ dilectus Domini cœlum Benedictus ascendit.* Ah ! croyons-nous qu'il y ait en cette vie une voie de croix, d'austérités, de mortification pour lui, et une autre de délices et de plaisirs pour nous ? Non : il faut suivre le même chemin si nous voulons arriver au même terme. Et en vérité, quand vous entendez prêcher si souvent que la voie du ciel est étroite, avez-vous jamais fait cette réflexion sur vous-même : Cette vie si voluptueuse que je mène, cette aversion pour la croix et l'austérité, cette recherche de mes aises et de toutes mes commodités, est-ce la voie qui conduit au ciel ? les saints ont-ils marché par là ? est-ce celle que nous a tracée le Fils de Dieu, et que S. Benoît a suivie durant toute sa vie ? Si tout le monde n'a pas assez de courage pour vivre dans les grottes et les solitudes comme lui, et pour imiter cette grande austérité, du moins est-ce trop demander de vous que de vous retirer de ces compagnies dangereuses, et de penser un peu plus souvent à Dieu ? Si l'on ne vous oblige pas de vous contenter, comme ce saint homme, d'un peu de pain et d'eau, quoique peut-être vos péchés dussent être expiés par une plus rude pénitence, quelle délicatesse de vous entendre si souvent vous plaindre du carême et des jeûnes, et vous dispenser, pour le moindre sujet, de ces petites mortifications que l'Eglise a même tant adoucies ? Reposerez-vous sur les roses, vous qui êtes toujours dans le danger de perdre une innocence que le saint patriarche, quoique loin des occasions de la perdre, a cru ne pouvoir conserver qu'en se roulant dans les épines ? C'est cependant dans sa mortification qu'il le faut imiter, si nous voulons participer à ses mérites et à sa gloire. (**Houdry**, *Sermons*).

SAINT FRANCOIS DE PAULE

Fondateur de l'Ordre des Minimes.

AVERTISSEMENT.

S. François de Paule, *l'ornement et la gloire de son siècle ; cet homme si extraordinaire, si humble et si universellement honoré ; ce prophète et ce faiseur de miracles, qui a renouvelé durant sa vie toutes les merveilles des siècles passés ; ce grand homme, en un mot, dont les éminentes vertus sont autant de miracles, est si connu, si célèbre et loué par tant d'habiles écrivains, qu'on ne peut manquer de matière pour en faire l'éloge. Mais, d'ailleurs, la multitude des vertus, des miracles et des actions illustres dont sa vie est remplie fait qu'il est difficile de réunir tant de choses dans un corps de discours, sans rien omettre qui ne rende son panégyrique imparfait.*

Il y a pourtant deux principales vertus qui font comme le caractère de ce saint, et auxquelles on peut rapporter tout ce qui l'a rendu plus admirable et plus imitable à tout le monde : savoir l'humilité et la charité, dont l'une lui a donné le nom, et l'autre a été comme l'étendard dont le Ciel lui fit présent, marque de distinction de son ordre. C'est donc par rapport à ces deux vertus fondamentales, et qui sont devenues comme propres à François de Paule, *que nous rapporterons tout ce que nous avons pu recueillir pour l'éloge de cet homme incomparable, qui, par une humble simplicité et par une charité vraiment chrétienne, a acquis une gloire solide, à laquelle ni la politique la plus raffinée ni la puissance la plus absolue des souverains ne parviendra jamais.*

§ I.

Desseins et Plans.

I. — *Qui humiliatus fuerit erit in gloriâ* : Celui qui aura été humilié se verra dans la gloire. (Job. XXII). — Quoiqu'il semble que l'humilité soit seulement la vertu propre des pécheurs qui se reconnaissent, et qui, touchés du repentir de leurs fautes, entrent dans la voie de la pénitence, on peut dire qu'elle est proprement la vertu favorite des saints : parce que, étant plus convaincus de leurs faiblesses, plus éclairés des lumières célestes, plus persuadés de la majesté de DIEU, plus touchés de ses bienfaits et plus soumis à ses volontés, ils lui rendent aussi plus d'honneur, et se méfient plus de leurs propres forces, se confiant seulement en DIEU, convaincus qu'ils sont de leur infirmité et de leur bassesse. C'est sur ce fondement que nous pouvons établir la preuve de la sainteté de S. François de Paule. Son esprit, son cœur, toutes ses affections, son nom, son ordre, tout respire l'humilité ; c'est avec elle qu'il était né, c'est pour elle qu'il a vécu. Mais comme, dans l'ordre de la divine Providence, la gloire suit de près l'humilité, même dès ce monde, selon l'oracle de la Vérité même, *Qui se humiliat exaltabitur,* cet homme, caché dans son désert et comme anéanti en lui-même, devient un des plus nobles instruments dont DIEU se soit servi dans l'Eglise pour faire éclater sa puissance ; cet homme, qui s'était mis au-dessous du reste des hommes, devient le maître des rois et des puissants de la terre ; cet homme, qui conserva l'innocence et l'heureuse simplicité des enfants, apprit la sagesse aux prudents et aux politiques du siècle. Nous pouvons donc considérer François de Paule,

1°. Grand dans son humilité.

2e. Grand dans son élévation.

Ce seront les deux parties de ce discours ; ce sont là les deux vues sous lesquelles nous mettrons au jour toutes ses vertus. (*Fléchier*).

—

II. — Prendre pour thême ces paroles du Cantique : *Ordinavit in me charitatem;* ou, comme porte une version : *Vexillum ejus super me charitas* (Cant. II).— Comme les Ordres religieux, qui font l'ornement de l'Eglise, sont autant de troupes auxiliaires qu'elle oppose au vice et à toutes les

forces de l'enfer, ces ordres ont aussi chacun leur étendard et leur symbole, qui les distinguent les uns des autres, c'est-à-dire quelque exercice de vertu, quelque emploi, quelque manière de vie qui leur est propre, ou quelque maxime de l'Evangile dont ils font une particulière profession. Ainsi, l'on peut dire que la marque ou l'étendard des uns est la prière, la contemplation celle des autres; de ceux-ci le zèle du salut des âmes, et de ceux-là les exercices de la pénitence et de la mortification. Non qu'ils se bornent à une seule vertu ou à un seul exercice de religion, mais parce que c'est leur esprit, la fin de leur institution, le caractère qui les distingue, comme l'habit en fait remarquer la différence au dehors. — C'est en ce sens que le grand S. François de Paule a eu pour symbole et pour étendard la charité, la plus noble de toutes les vertus, le plus saint de tous les exercices de la religion et le plus glorieux emploi du christianisme : *Vexillum ejus super me charitas.* Cet illustre étendard lui fut apporté du ciel, et donné pour symbole et pour devise. C'est ce qui est spécialement marqué dans sa vie, et c'est ce que je prends aujourd'hui pour fondement de son éloge. Et voici comment j'ai médité d'en faire le sujet de ce discours : en considérant ce glorieux étendard de la charité :

1°. Sur son cœur, comme faisait l'épouse des Cantiques : et cela pour marquer que le Dieu des armées en a pris une entière possession. Les moyens qu'il a pris pour l'élever à un si haut degré de sainteté.

2°. Entre ses mains : c'est ce qui l'a rendu victorieux, tout-puissant, glorieux devant Dieu et devant les hommes.

Cet étendard sur son cœur marque les effets de la charité dans ce grand saint, le motif de tous ses desseins, l'objet de tous ses désirs, l'âme de toutes ses actions ; et ce même étendard entre ses mains nous marquera les victoires et les triomphes de sa charité.



III. — *Qui humiliatus fuerit erit in gloriâ,* (Job. XXII). — S. François de Paule, cet homme qui avait travaillé toute sa vie à se cacher, qui s'était mis sous les pieds des autres, et qui ne connaissait point de désert assez obscur ni de rang assez bas pour répondre au désir qu'il avait de s'humilier et de s'anéantir, s'est vu comblé d'honneur et de gloire devant les hommes. C'est sous cette idée que je veux aujourd'hui vous le faire considérer.

1°. Il s'est humilié.

2°. Il a été élevé.

Ce sont ses abaissements, c'est aussi sa gloire que je veux aujourd'hui étaler à vos yeux, pour que vous puissiez en tirer du fruit, en profitant de ses rares exemples : *Qui humiliatus fuerit, etc.*



IV. — Nous avons en S. François de Paule un homme admirable,

qui, dans l'état de la nature corrompue, conserva l'innocence que le premier homme avait perdue dans l'état de la nature saine et entière. Ce saint homme a conservé la grâce et la sainteté baptismale jusqu'au dernier soupir de sa vie, et l'a conservée par des vertus tout opposées au péché du premier homme. Nous pouvons donc le considérer sous ces trois chefs.

1°. Adam perdit la grâce par son orgueil, croyant trop légèrement aux fausses promesses du serpent, qu'il serait semblable à Dieu : et François de Paule, par une vertu tout opposée, se regarda toujours comme le plus petit, le dernier, un néant non-seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes.

2°. Adam, par une lâche condescendance, et de crainte de déplaire à sa femme, viola le commandement de Dieu en mangeant du fruit défendu : et notre saint, bien loin de se laisser séduire par les princes et les rois, qui lui faisaient de grandes promesses, bien loin de se laisser aller à la crainte de leur déplaire, les reprenait courageusement de leurs vices et de leurs excès.

3°. L'intempérance d'Adam le porta à manger du fruit défendu : mais François de Paule porta si loin la vertu d'abstinence, que non-seulement il ne mangea pas du fruit défendu, mais il se priva même des nourritures permises.

En suivant ces trois vertus, d'humilité, de générosité, d'abstinence, nous nous conserverons en la grâce de Dieu contre trois ennemis : — Par l'humilité, contre l'orgueil, qui est la source de tous les vices ; par la générosité, contre les vaines terreurs qui nous peuvent venir de la part du monde ; et par l'abstinence, contre les tentations de la chair. (**Le P. Lejeune**).

—

V. — On peut faire voir le caractère du grand S. François de Paule en ce qu'il a réuni en sa personne : — 1°. Une grande innocence, qu'il a conservée pendant tout le cours de sa vie, avec la plus austère pénitence qui se pratique dans l'Eglise de Dieu ; — 2°. Une grande simplicité, telle que prescrit l'Evangile, avec une éminente sagesse, qui l'a fait révérer, consulter et admirer de tous les sages du monde ; en sorte que les rois et les souverains ont écouté ses paroles comme des oracles ; — 3° une profonde humilité, avec une estime et une réputation de sainteté reconnue de tout le monde, pour les miracles sans nombre qu'il opérait en toutes occasions, et qui étaient la preuve du pouvoir qu'il avait auprès de Dieu.

—

VI. — S. François de Paule a exercé la charité au plus haut degré, et il a pratiqué l'humilité jusqu'aux plus profonds abaissements. En effet,

qui a jamais uni ces deux vertus par une plus étroite alliance? L'humilité lui a donné son nom, et la charité son écusson, qu'un ange lui apporta du ciel. L'humilité l'a mis sous les pieds de tous les hommes, la charité l'a élevé jusqu'au sein de la Divinité. Sur quoi on peut considérer l'alliance étroite de ces deux vertus, dont le Fils de Dieu a voulu que nous apprissions la première de lui-même : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde;* et de la seconde il a fait un précepte particulier. Ainsi, on peut considérer, dans ce grand Saint,

1°. Les plus profonds sentiments d'humilité et la pratique des humiliations les plus admirables.

2°. L'amour et la pratique de la charité la plus excellente et la plus élevée.

—

VII. — L'humilité, la charité et la mortification sont les trois vertus qui ont le plus éclaté dans S. François de Paule; mais on peut le considérer en trois états différents où ce saint a vécu, et où il a pratiqué ces trois vertus si excellentes, et qui ont fait son caractère propre.

1°. Dans le désert, où il se retira dès son bas âge, où il commença à se donner à Dieu, s'éloignant de tout commerce avec le monde.

2°. Dans l'état religieux, ayant institué un ordre où ces trois vertus se pratiquent, à l'exemple du glorieux fondateur.

3°. A la cour des rois, où il n'a rien changé de sa conduite ordinaire, de son austérité, de sa pauvreté, de sa charité et de l'humilité la plus profonde, parmi les applaudissements et l'estime universelle des hommes.

—

VIII. — Pour faire l'éloge de S. François de Paule et vous faire connaître ses mérites et sa sainteté, n'attendez pas que je vous entretienne de l'ardente charité qui brûlait dans son âme, ni que je vous parle de cette foi merveilleuse par laquelle il calmait les orages et transportait les montagnes, ni de cette austérité extraordinaire qui le rend plus admirable qu'imitable; non plus que de cet esprit prophétique dont Dieu l'avait honoré, qui lisait les secrets de l'avenir et voyait les intentions des hommes. Mais, accommodant ses louanges à ma faiblesse, je vous entretiendrai de son humilité glorieuse, et je vous montrerai que, comme il a été un des plus humbles de tous les saints, il a été aussi un des plus honorés, la sublimité de sa gloire ayant été proportionnée à la profondeur des abaissements de son humilité. (**Le P. Senault**).

§ II.

Les Sources.

[Les historiens]. — Le témoignage que **Philippe de Commines** a rendu de ce grand saint, qu'il a vu et connu. On ne peut dire rien de plus avantageux que ce qu'en rapporte ce fidèle historien, qui en parle sans prévention et sans autre intérêt que celui de la vérité.

Livre intitulé *Vie et miracles de S. François de Paule,* par **le P. Claude Duvivier**, imprimé à Douai.

Le P. Hilarion de Coste, religieux de cet ordre, livre intitulé *Le portrait de S. François de Paule, ou l'Histoire abrégée de sa vie.*

Le P. François Victon a composé en latin la vie du saint.

Le cardinal Simoneta a fait aussi un abrégé de cette vie, d'où l'on a tiré les huit leçons de l'office qu'on récite dans tout l'Ordre durant l'octave.

Le P. d'Attichy, qui depuis a été évêque d'Autun, a fait un gros volume, où il a ramassé tout ce que les autres ont dit sur ce sujet.

Isidorus Tuscanus de Paulo est celui qui en a écrit en italien le plus amplement.

Baptista Fulgosus, *Miscellan,* II : cet auteur qui vivait presque du temps de S. François de Paule, rapporte avec quel honneur il fut reçu de Louis XI.

Le P. Théoph. Reynaud, *Agiologium exoticum,* a décrit fort au long la vie et les actions de trois fondateurs d'ordres, dont le second est *Franciscus Paulanus,* où il prouve par faits, exemples et autorités, tout ce qui a rendu ce saint grand devant Dieu et devant les hommes.

Il y a d'autres auteurs qui ont parlé de S. François de Paule, cités dans les *Bollandistes,* au mois d'avril; on y trouvera les actes, témoignages, attestations, qu'on a produits à la canonisation de ce saint, et tout ce qui se peut dire à sa louange et à sa gloire.

[Livres spirituels]. — **Le P. Nouet,** *Méditations sur la vie de* Jésus-Christ *dans ses saints*, en a une belle sur ce sujet pour le 2 d'avril.

Le P. Haineufve, *Méditations.*

Le P. Croiset, *Exercices de piété,* Avril, a fait un abrégé de la vie, des vertus, des miracles et des principales actions de cet illustre saint.

[Les prédicateurs]. **Fléchier**, Panégyriques.
Biroat, Panégyriques.
Le P. Senault, de l'Oratoire.
Le P. Lejeune.
Ogier, *Actions publiques.*
Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, Panégyriques. (**Houdry**).
Essais de Panégyriques : il y a trois desseins ou trois abrégés de Sermons sur S. François de Paule.



§ III.

Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Écriture.

Ego minimus in domo patris mei (Ait Gedeon.) Judic. VI, 15.	Je suis le plus petit dans la maison de mon père.
Qui humiliatus fuerit erit in gloriâ. Job: XXII, 29.	Celui qui aura été humilié sera glorifié.
Ponit (DEUS) *humiles in sublime.* Job. X, 11.	Le Seigneur place les humbles dans un rang élevé.
Humilem spiritu suscipiet gloria. Proverb. XXIX, 23.	La gloire sera le partage de l'humble d'esprit.
Quantò magnus es, humilia te in omnibus, et coràm DEO *invenies gratiam.* Eccli. III, 20.	Plus vous êtes grand, plus vous vous humilierez en toutes choses, et vous trouverez grâce devant DIEU.
Ubi est humilitas, ibì et sapientia. Prov. XI, 2.	Où est l'humilité, là est aussi la sagesse.
Si quis est parvulus, veniat ad me. Ibid. IX, 4.	Quiconque est simple et petit à ses propres yeux, qu'il vienne à moi.
Erexit eum (*Dominus*) *ab humilitate ipsius.* Eccli. XI, 13.	Le Seigneur l'a tiré de l'humilité où il était.
Discite à me quia mitis sum et humilis corde. Matth. XI, 29.	Apprenez de moi, que je suis doux et humble de cœur.
Exi à me, quia homo peccator sum, Domine. Lucæ V, 8.	Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur,
Ecce verè Israëlita, in quo dolus non est. Joan. I, 47.	Voici un véritable Israélite, dans l'esprit duquel il n'y a point d'artifice.
In humilitate superiores sibi invicem arbitrantes. Philipp. II, 3.	Mettez dans l'humilité la raison de votre supériorité sur les autres.
Omnes invicem humilitatem insinuate. I Petri, V, 5.	Insinuez-vous l'humilité les uns aux autres.
Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine. Ps. 54.	Je me suis éloigné par la fuite, et j'ai demeuré dans la solitude.

Rectas facite in solitudine semitas DEI *nostri.* Isaiæ XL, 3.
Rendez droits, dans la solitude, les sentiers de notre DIEU.

Agebatur à Spiritu in desertum. Lucæ IV, 1.
Il fut poussé dans le désert par l'Esprit de DIEU.

Humiliabam in jejunio animam meam. Ps. 34.
J'humiliais mon âme par le jeûne.

Exhibeamus nosmetipsos sicut DEI *ministros, in multâ patientiâ..., in jejuniis, etc.* II Cor. VI, 4.
Comme de fidèles ministres de DIEU, rendons-nous recommandables par une grande patience, par les jeûnes, etc.

Pertransiit benefaciendo et sanando omnes. Act. X, 38.
Il a passé en faisant du bien et en guérissant les malades.

Charitas Christi urget nos. II Cor. V, 14.
La charité de JÉSUS-CHRIST nous presse.

Charitas vestra magìs ac magìs abundet. Philipp. I, 9.
Que votre charité abonde de plus en plus.

In charitate radicati et fundati. Eph. III, 17.
Enracinez-vous de plus en plus dans la charité ; qu'elle soit le fondement de votre vie.

Omnia vestra in charitate fiant. I Cor. XVI, 14.
Que tout ce que vous faites ait la charité pour principe.

Ordinavit in me charitatem (vel *Vexillum super me charitas*). Cantic. II, 4.
Il a réglé en moi la charité (*Ou* La charité est l'étendard déployé sur ma tête).

Amplificatus est (Elias) *in mirabilibus suis : et quis potest similiter sic gloriari tibi?* Eccli. XLVIII, 4.
Il a été grand dans ses merveilles : et qui peut s'en glorifier comme vous?

Qualis est hic, quia venti et mare obediunt ei? Matth. VIII, 27.
Quel est celui-là, à qui les vents et la mer obéissent?

Signa apostolatûs mei facta sunt super vos in signis et prodigiis et virtutibus, II Cor. XII, 12.
Les marques de mon apostolat ont paru parmi vous, dans les miracles, les prodiges, les effets extraordinaires de la puissance divine.

EXEMPLES ET FIGURES TIRÉS DE L'ÉCRITURE.

[Le prophète Elie]. — Le sage fils de Sirach, au 48e ch. de l'Ecclésiastique, dit ces paroles du prophète Elie : *Amplificatus est in mirabilibus suis : et quis potest similiter sic gloriari tibi ?* Il a été grand dans ses merveilles ; et qui peut se glorifier en vous comme lui ? Ce fut un prophète des plus grands que DIEU ait jamais donnés à son peuple ; un prophète qui, maître de la nature, donnait des lois aux éléments et trouvait dociles à sa voix les créatures les plus insensibles ; qui, plus fort que la mort même, arrachait d'entre ses bras ceux qu'elle avait enlevés au monde ; qui, presque souverain dispensateur des faveurs du Ciel, en ouvrait et en fermait les sources à son gré ; un prophète que la puissance des princes les plus redoutables n'intimida jamais, et que ces princes redoutèrent eux-mêmes jusque sur leur trône ; un prophète dont tous les avantages humains ne purent affaiblir la vertu, et dont les rois recherchèrent l'amitié, et qui ne s'en servit que pour les faire rentrer dans les bonnes grâces de DIEU. C'est là cet homme si grand en merveilles que nul ne peut lui être comparé : *Amplificatus est in mirabilibus suis : et quis potest similiter sic gloriari tibi?* — Voici cependant un homme que j'ose dire lui être compa-

rable. C'est François de Paule, qui fut autrefois l'admiration de nos pères, et qui fait aujourd'hui l'objet de notre vénération. Oui, Dieu, voulant faire paraître dans ces derniers siècles que son bras n'est point raccourci, a retracé dans ce saint homme tous les traits qu'il avait donnés au prophète. Il l'a tiré, comme lui, de la solitude où sa piété lui avait fait chercher un asile contre la corruption du monde, afin que le monde trouvât encore dans un solitaire de quoi confondre son orgueil, par les mêmes choses qui pouvaient paraître les plus méprisables, en sa personne, aux yeux des mondains.

[Samuel]. — La mère de ce nouveau Samuel le destina dès sa naissance à la piété : elle voulut que la maison de Dieu devînt la sienne. Dès qu'il fut capable de connaître la vertu, elle l'envoya la pratiquer parmi de saints et humbles religieux, afin que l'humilité lui devînt comme naturelle. Elle se priva volontairement de la consolation de voir un fils qu'elle avait désiré pour Dieu plus que pour elle, de peur que la contagion du siècle ne ternît en quelque chose la pureté de son innocence. Ce fut pour favoriser l'humilité naissante de cet enfant que Dieu permit qu'il fût élevé, non pas dans la science qui enfle, mais dans la charité qui édifie. Les discordes civiles ayant jeté le trouble et la confusion dans toutes les parties de la Sicile, et les universités étant ou dissipées ou inaccessibles pour lui, Dieu lui servit lui-même de maître dans la retraite et dans le silence, et lui apprit cette science des saints qui fait les véritables humbles. Jamais disciple ne fut plus docile ni plus attentif. Il travaillait à purifier son cœur, et non pas à polir son esprit; il employait à la prière ce temps qu'on donne à des études humaines, amusement sérieux d'un âge inutile, et fondement ordinaire de l'orgueil et de l'ambition de ceux qui s'y attachent; études qui ne servent souvent qu'à faire gémir une faible raison sous le poids des difficultés qui s'y rencontrent; études qui, n'étant rapportées ni à la gloire de Dieu ni au service de l'Eglise, ne font que confondre la vérité par des sublimités recherchées, et nourrir dans l'esprit une vaine complaisance en soi-même.

[La persécution]. — Voici une occasion qui me donne sujet de dire que l'on peut comparer à juste titre S. François de Paule au prophète Elie, avec lequel on a déjà pu voir qu'il a plusieurs rapports. Croiriez-vous que ce saint homme eût pu avoir un persécuteur dans la personne d'un prince chrétien? Il en eut un. Ferdinand, roi de Naples, et ses deux fils, donnant trop à la passion de certaines personnes de leur cour, à qui François ne plaisait pas, ordonnèrent à un capitaine de l'arrêter. Qu'il est dangereux de s'opposer aux passions de ceux à qui le trop grand pouvoir persuade qu'ils ont droit de faire tout ce qui leur plait! Notre saint ne peut s'empêcher de blâmer la conduite d'un jeune prince dans une importante occasion sans trahir la cause de Dieu, et c'est ce qui lui

attire une grande persécution. Représentez-vous ce que la haine de l'impie Jésabel lui fit faire contre le prophète Elie : il en arriva ainsi à François de Paule. Le capitaine envoyé par le roi de Naples investit sa retraite avec une troupe de soldats, de peur qu'il n'échappe à sa vengeance. Les disciples du saint en prennent l'alarme : le saint homme est sans crainte, dans un danger pressant qui ne menace que lui. Il rassure ses enfants en leur disant : « Ne savez-vous pas que nous sommes sous la protection du Dieu des armées, et qu'en vain les hommes ont conjuré ma perte, si le Maître du ciel et de la terre veut que je vive plus longtemps? » Voyant approcher l'officier et ses satellites, il n'en est pas plus indigné contre eux ; il ne fait pas descendre le feu du ciel, comme le prophète Elie, pour les consumer ; mais, allant avec sa douceur ordinaire au devant d'eux, il leur dit : « Me voilà prêt à servir de victime à la colère de votre maître ; donnez-moi, quand il vous plaira, le coup de la mort qui doit m'immoler à la gloire du Seigneur. » Le capitaine, surpris du charmant abord du saint, de sa douceur, et des merveilles qu'il opérait, se jetant à ses pieds, le supplie de prier Dieu pour lui et pour les princes ; et, rapportant à la cour ce qu'il avait vu du saint homme, il fit changer tous les cœurs. Tant il est vrai que les personnes les plus faibles en apparence trouvent en Dieu une force au-dessus de la puissance humaine.

[S. Arsène]. — Le Fils de Dieu se comporta d'une toute autre manière à l'égard de François de Paule qu'il ne le fit à l'égard de S. Arsène. Ce saint, étant précepteur des empereurs Arcadius et Honorius, pria Dieu longtemps et ardemment de lui montrer la voie par laquelle il pourrait mieux plaire à sa divine majesté et assurer son salut, et il entendit une voit qui lui dit : *Fuge, late, tace :* fuyez la cour, qui est le règne ordinaire de toutes les passions ; cachez-vous aux yeux des hommes, et taisez-vous. Arsène obéit : il quitte la cour, se retire au fond d'un désert parmi les bêtes, et garde un si profond silence, qu'il semble en être devenu tout sauvage et avoir perdu l'usage de la parole. François de Paule, au contraire, s'étant retiré dans une pauvre cellule, le Fils de Dieu lui commande, par l'entremise de son vicaire, de sortir de sa retraite, d'aller à la cour et de se manifester au monde. La grâce de Dieu, qui accompagnait toujours l'humble François, l'avait si bien fondé dans l'humilité, qu'il était invulnérable à la vanité.

[François imitateur de N.-S.-J-C.]. — Les ordres religieux sont les images de l'Eglise, et les fondateurs qui les ont établis, sont les figures du Fils de Dieu. Comme le Sauveur n'a rien fait de plus grand que son Eglise, les instituteurs d'ordres n'ont rien fait de plus illustre que leurs ordres. Ce sont les chefs-d'œuvre de leurs mains, les expressions de leurs vertus et les caractères de leur esprit. Ils ont eu pour eux les mêmes dispositions

et la même affection que Jésus-Christ a eues pour son Eglise; et comme il a même voulu mourir pour elle, ces grands hommes ont aussi consumé leur vie pour l'établissement et la conduite de leurs ordres. Quoiqu'il semble que ce soit le hasard, l'opinion, le lieu, qui ait contribué à donner le nom à quelques-uns, plusieurs de ces saints fondateurs ont aussi nommé les leurs, et ont voulu que ces noms représentassent en même temps leurs obligations à leurs enfants. Le prophète Elie nomma le sien l'ordre du Mont-Carmel, lieu où il habita le premier, afin que ses enfants, se souvenant où leur ordre avait pris naissance, se souvinssent aussi qu'ils étaient des solitaires qui ne devaient point avoir de commerce avec les gens du siècle. S. Dominique appela le sien l'ordre des Prédicateurs, afin que les religieux comprissent que leur principal exercice était de prêcher l'Evangile, et que, s'ils acquéraient de la science et de la vertu, elles devaient être employées pour gagner des sujets au Fils de Dieu. S. Ignace donna le nom de Compagnie de Jésus à son ordre, pour apprendre à ses enfants qu'ils devaient être les copies vivantes du Sauveur, et qu'ils étaient obligés de l'exprimer dans leurs actions comme ils l'exprimaient dans leur nom. Mais quand S. François de Paule voulut donner un nom à son ordre, il consulta son humilité ; il prit avis de sa vertu favorite ; et, comme elle paraissait la règle de toutes ses autres actions, il voulut aussi qu'elle fût la première en celle-ci, et que, puisque son ordre devait être le monument éternel de son esprit, il fût aussi la marque éternelle de son humilité. Il choisit donc le plus humble de tous les noms : comme le Fils de Dieu avait appelé son Eglise un petit troupeau, *Pusillus grex*, et les membres qui la composent ses petits, *Quod uni ex minimis meis fecistis*, François jugea que, pour l'imiter, il devait appeler ses enfants *Minimes*. En effet, il leur donna cet humble et et glorieux nom, qui les distingue de tous les autres religieux, et qui leur apprend que l'humilité a été la vertu bien-aimée de leur père ; que, si les autres ordres portent les uns le nom de la solitude ou de la pénitence de leurs fondateurs, celui de François de Paule portera éternellement le caractère de l'humilité de ce saint instituteur, et, toutes les fois qu'on se souviendra qu'il a nommé ses enfants *Minimes*, on se persuadera facilement qu'il leur a laissé cette vertu pour héritage, et qu il prétend qu'elle fasse aussi bien leur gloire dans l'Eglise, qu'elle y fait leur différence.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Quatuor sunt minima terræ, et ipsa sunt sapientiora sapientibus (Prov. xxx). — Tous les saints ont été humbles, ou ils ne sont pas saints : mais les

uns plus, les autres moins, selon leur coopération. S. François de Paule a eu cette grâce particulière, d'être parfaitement humble et petit, comme l'a enseigné le Fils de Dieu. Ce qui fait que les hommes sont petits, de cette petitesse qui fait les plus grands et les plus sages, se rapporte à quatre vertus qui sont très-remarquables dans sa vie, et desquelles on peut dire ce que disait le Sage, qu'il y a quatre choses qui sont les plus petites et les plus sages. Ces quatre vertus sont la pauvreté des biens, la simplicité d'esprit, la soumission à tout le monde et l'amour des souffrances. Il n'y a rien de plus petit, de plus méprisable et de plus méprisé dans le monde, que ces quatre vertus. Ce sont les pauvres, les simples, les gens qui sont dans les souffrances et ceux qui sont de vile condition, qui sont les petits : comme les riches, les savants, les aisés et les grands du monde sont les plus estimés et les plus honorés. Quand un homme fait choix de l'état de pauvreté, de simplicité, de soumission, et de souffrance, qu'il s'y plaît, qu'il en fait sa gloire, il se met dans l'état le plus bas et le plus petit qu'il y ait. C'est ce qu'a fait S. François de Paule, qui pour cela a tant aimé la pauvreté qu'il ne vivait que d'aumônes, a tant cultivé la simplicité d'esprit qu'il voulait paraître ignorant, a tant aimé la dépendance, qu'il se mettait toujours au-dessous de tout le monde et ne voulut jamais être honoré du sacerdoce, a tant aimé d'être méprisé que c'était tout son plaisir qu'on n'eût de lui aucune estime. Si ce saint homme fonda un ordre, ce ne fut que par amour de cette petitesse, ce ne fut que pour faire autant de petits qu'il y avait de religieux ; et, afin que la mémoire en fût plus durable à jamais, il voulut qu'on appelât ses religieux *Minimes*, pour leur faire entendre qu'ils devaient s'estimer les plus petits, les plus pauvres, les plus soumis, les plus éloignés de toutes les prétentions du monde et de tous les avantages qui peuvent revenir de l'ambition.

Qui major est in vobis fiat sicut minor (Lucæ XXII).—Les Apôtres, après tant d'instructions du Fils de Dieu, tant d'exemples d'humilité, eurent beaucoup de peine à la pratiquer, et disputèrent même lequel d'entre eux semblerait être le plus grand : *Facta est contentio inter eos quis eorum videretur esse major*. Mais S. François de Paule pense bien d'une autre manière : bien loin d'ambitionner d'être le plus grand, il dispute à qui sera le plus petit, et veut être appelé, non pas *major*, mais au contraire *minimus,* minime, le très-petit ; et il n'en prend pas seulement le nom, mais il le met en pratique et en fait voir l'effet ; et on pouvait dire de ses religieux : *Facta est contentio inter eos quis eorum videretur esse minor,* qu'il y avait entre eux une grande dispute à qui serait le plus petit, et que le saint patriarche François l'emportant sur les autres, se rendit le plus petit des plus petits, à l'exemple de S. Paul, qui, pour exprimer sa petitesse, et son humilité, dit : Je suis le plus petit de tous les saints, *Mihi minimo omnium sanctorum.*

Ordinavit in me charitatem.. (seu *Vexillum ejus super me charitas*) (Cant. II.) DIEU a ordonné en moi la charité... ou, comme porte une autre version, Il m'a donné la charité pour étendard. — Comme la charité a des fonctions différentes dans la vie chrétienne, nous ne devons pas être surpris si elle est représentée dans l'Ecriture sous différents symboles, dont les uns nous marquent sa nature et les autres ses effets. C'est, au sentiment du Prince des Apôtres, un voile qui couvre les péchés d'autrui pour énormes qu'ils soient et pour grande qu'en puisse être la multitude : *Charitas operit multitudinem peccatorum.* S. Paul l'appelle une armure à l'épreuve de tous les traits de nos ennemis, et qui nous défend contre leurs attaques : *Induti loricam fidei et charitatis.* Le Fils de DIEU l'exprime sous la figure du feu qui embrase et consume tout : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?* Mais l'Epouse des Cantiques qui en était toute pénétrée, et dont les paroles sont autant de mystères, nous en donne un portrait qui semble n'être fait que pour représenter celle du grand François de Paule, lorsqu'elle appelle cette charité un étendard que l'Epoux des âmes avait mis sur son cœur, pour marquer qu'il était sa conquête et qu'elle en a pris une entière possession : *Vexillum ejus super me charitas.*

Ordinavit in me charitatem (Cant. II). L'ordre que DIEU a mis dans le cœur de S. François de Paule est qu'il n'a agi que par les impressions de la charité divine, qu'il en a fait en même temps le principe, la règle et la fin de toute sa conduite. On peut même dire qu'elle a été le principe de sa naissance, puisqu'on sait que ses parents l'obtinrent de DIEU comme le fruit de leurs prières et de leurs bonnes œuvres, par les mérites du séraphique S. François d'Assise, comme s'il eût fallu qu'un séraphin en l'amour de DIEU en eût donné un autre, dans un temps auquel la charité semblait refroidie sur la terre. Le jour même qu'il vint au monde fut marqué par le symbole de la charité ; un feu céleste fut vu sur la maison où il naquit. Elevé ensuite, dès ses plus tendres années, dans la crainte et dans l'amour de DIEU, il fit voir que la grandeur de la charité ne se mesure point sur la force du corps ni sur le nombre des années. Il n'était encore qu'un enfant quand il en ressentit les premières ardeurs, ou, pour mieux dire, quand elle prit possession de son cœur. Il n'aima que DIEU, il ne chercha que lui, il ne voulut converser qu'avec lui ; et, afin de l'aimer de tout lui-même et de lui consacrer les premières affections de son cœur, il se retira de tout commerce du monde, dans un désert. C'est ce que l'Eglise publie dans son Office : *Divino ardore succensus, in eremum secessit.* Ce fut là que, s'abandonnant entièrement à cette divine charité qui possédait toutes ses affections, il jouit avec plaisir de ses divines ardeurs ; ce fut là que s'élevant comme à l'infini au-dessus de ces bassesses de la terre, de tous ces embarras du siècle, dont les gens du monde font toutes leurs délices, et qu'ils regardent comme leur principe

et leur fin; il vola comme la colombe sur cette montagne sainte, mettant tout son bonheur et sa félicité à y être consumé par les divines ardeurs du saint amour.

Discite à me quia mitis sum et humilis corde (Matth. XI). S'il est vrai qu'il ne faut qu'une vertu portée au plus haut degré pour faire un grand saint, en recherchant laquelle a élevé S. François de Paule à ce haut degré de sainteté où il est parvenu, il est certain que c'est l'humilité, et comme cette vertu est le fondement général de toutes les autres, nous pouvons assurer que c'est par elle qu'il s'est avancé à une si haute perfection, que le plus haut point de sa gloire est d'avoir pratiqué une très-profonde humilité. C'est cette humilité que nous recommande le Sauveur, lorsqu'il nous dit : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde.* Il n'enseigne point par ces paroles, à faire des miracles, à redresser des boiteux, à faire voir des aveugles, à ressusciter des morts; il est vrai qu'il enseigne une vertu aussi difficile à pratiquer qu'il est difficile de ressusciter des morts, puisqu'il est plus difficile d'être humble que de faire de tels miracles, l'orgueil étant comme l'essence de l'homme; mais, pour nous en donner la voie, il a bien voulu lui-même nous en montrer la facilité par les effets qu'il nous en a montrés si fréquents, que nous n'avons rien à y opposer. Et c'est en quoi nous pouvons découvrir l'excellence du saint patriarche François de Paule, qui pratiqua toute sa vie une vertu si au-dessus de l'homme, et qui n'inspira à ses disciples autre chose que cette reine des vertus.

Scientia inflat, charitas verò ædificat (I Cor. VIII). — Dès que la science surpasse la charité et qu'elle est plus abondante que cette vertu, il est assez ordinaire qu'elle l'efface. La science ne doit croître qu'en proportion de la charité. La charité, selon S. Paul, est préférable à la science : *Supereminentem scientiæ charitatem.* Comme s'il disait : *Charitatem quæ supereminet scientiæ.* Ou bien il veut dire, au sentiment de quelques-uns, que la charité est elle-même une science suréminente : *Supereminentem scientiam charitatis,* parce que quiconque possède la charité parviendra bientôt à la plus sublime connaissance de Dieu. Aussi y a-t-il cette différence, dit S. Augustin, entre les connaissances des choses divines et les connaissances des choses naturelles, que celles-ci précèdent nécessairement l'amour qu'on leur porte, parce qu'elles en sont la cause ; au lieu que la charité précède d'ordinaire les grandes lumières que nous avons de Dieu, parce que c'est lui-même qui se communique à ceux qui l'aiment : *Vos dixi amicos, quia omnia quæcumque audivi à Patre meo nota feci vobis.* De là vient que nous voyons quelquefois des personnes simples, sans étude et sans pénétration, avoir de plus nobles sentiments de Dieu que les plus grands génies, parce qu'elles l'aiment d'un plus ardent amour, et que Dieu remplit leur esprit de lumières à mesure que leur cœur est rempli

d'ardeur. La charité fut la science choisie par S. François de Paule ; et, quoiqu'il fût d'un esprit assez élevé pour s'avancer dans le monde par les sciences humaines, il chercha toujours d'avantage une humble simplicité, qui l'avança à un si haut degré d'amour de Dieu, que de là il acquit toutes les connaissances les plus hautes, inaccessibles à une infinité d'autres, ce qui lui fit prendre la charité pour la devise de son ordre.

Caritas non inflatur (I Cor. xiii). — La science, dit S. Paul, en parlant de la science même divine et relevée, donne de la vanité ; mais la charité édifie ; charité dont l'humilité est la compagne inséparable. C'est cette vertu qui a perfectionné la foi de S. François de Paule ; c'est celle des vertus chrétiennes qu'il a davantage aimée, qu'il a cultivée avec plus de soin, qu'il a pratiquée avec plus d'ardeur et de courage. Du côté par où elle regarde Dieu, elle a animé sa foi, pour le voir souverainement grand et infiniment aimable. Du côté par où elle regarde le prochain, elle a porté cette même foi à ne produire ces merveilles, à ne faire aucun miracle, que pour l'édifier, le consoler, le secourir dans ses maladies ou le retirer de ses vices : emploi et occupation où il a réussi si heureusement. Il ne savait pas, à la vérité, la philosophie ; mais il met en désordre toutes ses maximes par des miracles, pour établir la foi dans l'esprit des incrédules. Il ne savait pas la médecine ; mais il guérit des maladies incurables ; il rend désert des hôpitaux, et repeuple des villes entières, dont la peste avait fait une horrible solitude. Il ne savait pas la jurisprudence ; mais il apaise mille différends, il termine mille procès, il réconcilie les haines les plus invétérées et les plus mortelles. Il ne savait pas les mathématiques ni l'art de fortifier les places ; mais il est le rempart qui résiste à toute la puissance des Ottomans, menaçant l'Italie d'une effroyable servitude après la prise d'Otrante. Enfin, il ne savait pas la rhétorique et l'éloquence ; cependant les savants et les docteurs de tous les états sont instruits, par son moyen, en bien des choses qu'ils ignoraient, et il leur fournit des lumières pour se conduire eux-mêmes et pour enseigner les autres. On peut donc dire de ce saint homme qu'il était tout à tous pour les gagner tous : *Omnibus omnia factus.*

Gladius Domini et Gedeonis..... Tenuerunt lampades sinistris manibus (Judic. ii et vii). — C'est avec des armes toutes semblables à celles dont Gédéon se servit pour détruire entièrement les Madianites que S. François de Paule remporta une signalée victoire sur les Turcs et les chassa de l'Italie. Gédéon et ses soldats portaient tous des lampes en leurs mains pour les éclairer dans leur victoire, et, ayant attaqué les Madianites, ils les défirent entièrement. S. François de Paule, auquel le comte d'Arena s'était adressé dans le désespoir des affaires publiques, ne trouva point d'armes plus convenables que de donner à ce général des cierges bénis, avec lesquels, aidé des prières du saint, marchant plein de con-

fiance et de courage contre les infidèles, il remporta une si parfaite victoire qu'il les chassa absolument de l'Italie. Ce n'est donc point sur cette sagesse humaine qu'il faut s'appuyer, ce n'est point sur le courage ; un pauvre solitaire, par sa confiance en DIEU, par ses prières et ses larmes, exécute ce que les plus braves n'auraient jamais osé se promettre de leur valeur.

Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum (Matth. XVI). — Le Fils de DIEU, voulant instruire ses disciples de l'état où doit être une âme fidèle pour être capable du royaume du ciel, prit un enfant et le mit au milieu d'eux, en leur disant que, s'ils n'étaient semblables à cet enfant, ils n'entreraient point au royaume des cieux. Il me semble qu'il fait quelque chose de semblable aujourd'hui en nous proposant l'image de l'innocence, de la simplicité, de l'humilité de S. François de Paule, en la personne de ses disciples : *Nisi efficiamini, etc.* Quand nous aurions toute la sagesse du siècle dans notre tête, quand nous serions plus savants que tous les philosophes, plus puissants et plus riches que tous les monarques, plus prudents que tous les politiques, tout cela ne nous servirait de rien si nous ne ressemblons à ce petit enfant, à ce plus petit que l'on appelle communément *Minime;* je veux dire si nous n'avons son humilité, si nous ne participons à sa simplicité chrétienne.

Qui se humiliat exaltabitur (Joan. XIV). — Quelle est la conduite ordinaire de DIEU à l'égard des saints ? N'est-ce pas de les élever à proportion qu'ils s'humilient, remplissant ainsi cet oracle émané de sa bouche divine : Celui qui s'humilie sera exalté ! S. Bernard ne nous apprend-il pas que c'est une loi fondée de toute éternité : *Hoc est æternâ lege fundatum.* Comme DIEU sait confondre l'orgueilleux, il sait honorer l'humilité du juste ; il le tire donc de la poussière où sa vertu l'avait mis, pour le placer avec les princes de son peuple. C'est ce que le Seigneur nous enseigne en plusieurs endroits, pour nous rendre aimable la vertu d'humilité par l'espérance de ses récompenses. La gloire, dit le Sage, est le partage de l'humble : *Humilem spiritu præcedit gloria* (Prov. XXIV). Il nous dit ailleurs que l'humilité est un préjugé certain et un présage infaillible de la gloire qui la doit suivre : *Gloriam præcedit humilitas* (Ibid. XV). — Il nous dit que l'élévation est une suite nécessaire et la récompense naturelle de celui qui s'est abaissé.

C'est ainsi que, par le tempérament d'une admirable sagesse, DIEU entretient et gouverne ses élus ; c'est ainsi qu'il a humilié et élevé S. François de Paule. Il a commencé par l'humilier, l'enracinant fortement dans cette vertu principale, afin qu'il ne fût point accablé par ce poids de gloire qu'il lui destinait, et où il l'a ensuite élevé de peur qu'il ne succombât sous le poids de la connaissance de son infirmité, et de son néant. Il a fait sentir à ce saint qu'il ne pouvait rien par lui-même, et il lui a fait

après cela éprouver qu'il pouvait tout en celui qui le soutenait et qui le fortifiait. Dieu l'a tiré du néant où il s'était concentré par son humilité, pour le revêtir de sa force et de sa sagesse, et pour l'exposer en spectacle à son siècle, comme l'un de ces hommes rares à qui il a confié, comme à Moïse, le don des prodiges et le pouvoir de commander à la nature. — Mais, ô mon Dieu ! tous ces dons, sans votre amour, ne nous rendent à vos yeux que comme un airain sonnant. Nous ne sommes que des serviteurs inutiles, et nous n'aurons point de part à votre royaume si, avec le pouvoir de changer les saisons et de faire obéir la nature, nous ne joignons encore votre amour, comme S. François de Paule. Au dernier jour vous nous méconnaîtrez lorsque, vous interpellant comme celui au nom duquel nous aurons fait tant de miracles, vous nous répondrez : Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité ; car je ne vous connais pas ! Pour éviter ce malheur infini, donnez-nous donc, Seigneur, la grâce de vous aimer, et non pas de faire des prodiges, afin que nous soyons les imitateurs de François de Paule dans sa charité, et ses admirateurs dans le don des miracles.



§ IV.

Pensées et passages des saints Pères.

Fode in te fundamentum humilitatis, et pervenies ad fastigium charitatis. Augustin.

Creusez en vous-mêmes un fondement d'humilité, et vous vous élèverez jusqu'au faîte de la parfaite charité.

Verum humilem patientia ostendit injuriæ. Id. super Joann.

La patience à souffrir les injures fait connaître celui qui est véritablement humble.

Humilitate omnia facta nostra condiantur. August. Epist. 58.

Que toutes nos actions soient assaisonnées d'humilité ; que cette vertu ait part à tous nos dessseins.

Semper habet undè det cui plenum est pectus charitatis. August. in ps. 36.

Celui dont le cœur est rempli de charité trouve toujours de quoi donner.

Stabile fundamentum est humilitas : nempè, si mutet, illa virtutum congregatio nonnisi ruina est. Bernard. v Considerat.

L'humilité est le fondement solide; s'il vient à s'ébranler, l'amas des vertus n'est plus qu'une ruine.

Honorari appetunt multi in scholâ humilitatis. Id. Serm. I in *Missus est.*

Il y a bien des gens qui cherchent l'estime des hommes jusque dans l'école de l'humilité.

Humilitas duplex est: una quam parit veritas, altera quam inflammat charitas. Bernard. Serm. in Cantic.

Il y a deux sortes d'humilité: l'une que produit la vérité (la connaissance de soi-même), l'autre qui est l'effet de la charité.

Humilitas, simplicitas et innocentia decor sunt animæ. Ibid. Serm. 45.

L'humilité, la simplicité et l'innocence sont l'ornement de l'âme.

Humilitas et mansuetudo collectaneæ sunt. Id. Serm. de Virg. Mariâ.

Humiliatos plures videmus, sed non humiles. Bernard. de Verbis Apost.

Dives est iste in miraculis, dives in virtutibus, dives in signis, reddidit cæcis visum, surdis auditum, mutis loquelam, claudis gressum, aridis sospitatem. Id.

In summo honore summa sit humilitas: honoris laus est humilitatis virtus. August. Serm. 215.

Mensura humilitatis unicuique data est ex mensurâ magnitudinis. Id. de Virginit. 31.

In infirmitate humilitatis perficitur charitas. Id. IV Trinit.

Tota et vera christianæ sapientiæ disciplina in verâ et voluntariâ humilitate consistit. Id. Serm. 8 de Eucharistiâ.

Humilitas charitatis est meritum, charitas humilitatis est præmium. August. Tract. in Joann.

Si quæris quid primum sit in religione et disciplinâ Christi, respondebo: Primum est humilitas. Quid secundum? Humilitas. Quid tertium? Humilitas. Id. Epist. 56.

Rara et magna profectò virtus est ut, magna licet operantem, magnum te nescias. Bernard.

DEUM *nonnisi humiles contemplari possunt.* Gregor. Moral. XXVII.

Humilitas magnitudinem animi facit. Chrysost. Homil. I in I Cor.

Humilitas non est sine magnitudine animi. Id. in Joann. Homil. 7.

Charitas id potest quod natura negat. Chrysost. Homil. ad popul. Antioch.

Humilitas sublimioris philosophiæ mater. Id. Homil 39 in Matth.

Nullus ad eum accessit qui quasi divino spiritu plenus ab eo non recesserit. Bulla canonisationis S. Francisci.

L'humilité et la douceur sont deux sœurs inséparables.

Nous voyons bien des personnes qui sont humiliées, mais non pas humbles.

Il a été riche en prodiges, riche en vertus, riche en miracles; il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, il a redressé les boiteux et guéri les paralytiques.

Une extrême humilité dans l'extrême honneur: la gloire de l'honneur, c'est la vertu d'humilité.

La mesure de l'humilité que chacun se doit prescrire est celle de son élévation.

C'est dans la faiblesse de l'humilité que se trouve la perfection de la charité.

Toute la science de la sagesse chrétienne consiste dans la véritable et volontaire humilité.

L'humilité donne son mérite à la charité, et la charité est la récompense de l'humilité.

Si vous me demandez quelle est la première chose dans la doctrine de JÉSUS-CHRIST, je répondrai que c'est l'humilité. Quelle est la seconde? L'humilité. La troisième? L'humilité.

C'est une grande vertu, mais bien rare, de ne pas se croire grand, quoique l'on fasse de grandes actions.

Il n'y a que les humbles qui soient propres à contempler DIEU.

L'humilité fait la véritable grandeur d'âme.

Point d'humilité sans grandeur d'âme.

La charité peut faire ce qui passe les forces de la nature.

L'humilité est mère de la plus sublime philosophie.

Personne n'est sorti d'auprès de lui sans être pénétré de l'esprit de DIEU.



V.

Ce qu'on peut tirer de la théologie.

[Humilité du saint mesure de sa gloire]. — Comme, dans la nature, les plus grandes choses commencent ordinairement par les plus petites, la Providence divine garde la même conduite dans l'ordre de la grâce et dans celui de la gloire. L'humilité est le principe de l'élévation des saints, et le Fils de Dieu, qui est la vérité même, nous apprend que les plus petits sur la terre sont les plus grands dans le ciel. Pour devenir grands, il faut qu'ils s'approchent de Dieu, l'unique source de toute grandeur ; et ils ne peuvent s'en approcher qu'à proportion qu'ils sont humbles, parce que plus ils sont près de lui plus ils découvrent sa grandeur, et plus il leur paraît grand plus ils se trouvent petits et méprisables devant lui. Ajoutez que les vertus qui font les saints doivent être dans un degré d'éminence qui les relève au-dessus du commun : or, à mesure qu'elles s'y élèvent, par le mouvement de la charité qui les y porte, il faut qu'elles s'abaissent par le mouvement de l'humilité, fondement qui les soutient, racine qui les fait croître, et règle qui mesure la sainteté angélique et humaine : *Mensura hominis quæ et angeli.* C'est par-là que nous pouvons juger de l'excellence de S. François de Paule, et le plus glorieux témoignage qu'on puisse rendre à sa vertu est de dire qu'il a été très-petit dans la maison de Dieu : *Ego minimus in domo Patris mei.* S'il y a été très-petit, il faut aussi qu'il y soit très-grand, par une suite infaillible ; et l'on peut dire qu'il ne serait pas si grand s'il n'avait été très-petit.

L'humilité ne saurait être véritable si elle n'est intérieure. A la vérité, toutes les vertus doivent être formées au-dedans avant d'éclater au dehors ; car, leur fin générale étant de plaire à Dieu, qui ne peut être trompé par les apparences, que leur servirait de régler l'extérieur du chrétien pendant que son intérieur demeurerait dans le désordre ? De-là vient que le Sauveur du monde nous recommande si expressément, dans l'Evangile, de fuir la présence des hommes quand nous faisons de bonnes œuvres, et de ne chercher que Dieu pour témoin de vertus qui ne doivent avoir que lui pour objet et pour terme : *Attendite ne justitiam vestram faciatis coràm hominibus.* Or, si cela est vrai de toutes les vertus en général, à plus forte raison le doit-il être de l'humilité. Avec quel soin donc devons-nous travailler à couvrir le fondement de la vie chrétienne, puisque nous devons même cacher l'édifice ! et combien intérieure sera

une vertu par qui toutes les autres doivent être spirituelles et intérieures ! L'humilité de S. François de Paule ne consistait point dans les apparences ; son intérieur fut pénétré de ses humiliations et du bas sentiment de soi-même, avant que son extérieur en portât les marques. Son cœur, son esprit, sa naissance, ses actions, son ordre, son nom, tout respire l'humilité. La vie humble et retirée d'une mère pieuse, et le vœu qu'elle fit de son fils à S. François d'Assise, modèle d'une vie pénitente et humiliée, furent favorables à ce disciple fidèle du Sauveur humble et anéanti.

[L'humilité source des vertus]. — L'âme véritablement humble est capable de toutes les vertus et de toutes les grâces que Dieu prend plaisir à y verser : car il n'y a point de danger de vanité, d'abus de grâces, de s'attribuer la gloire qui n'appartient qu'à Dieu ; l'humilité remédie à tous les dangers. L'humble fait moins de péchés que les autres, et il s'estime le plus grand pécheur, et il fait une plus grande pénitence. C'est ainsi que se conduit S. François de Paule : il oblige même ses religieux, par vœu, à un jeune perpétuel qui leur est particulier. L'humble fait plus que tous, et, après avoir tout fait, il s'estime un serviteur inutile, et croit qu'il ne fait que commencer ; c'est pourquoi il s'avance toujours, ne s'arrête jamais, et arrive ainsi en peu de jours où peu d'autres personnes ne peuvent parvenir que bien tard. De sorte que, si notre saint n'eût vécu que vingt ou trente ans dans cette ferveur, il n'eût pas moins amassé de mérites en cet espace de temps, qu'un autre en une centaine d'années. Quel mérite aura-t-il donc acquis pendant près d'une centaine d'années qu'il a vécu dans un continuel exercice de toutes les vertus, et dans un renouvellement perpétuel de lui-même, par lequel il multipliait tous les jours les grâces du Ciel, sans en souffrir aucune diminution ? N'est-ce pas là de quoi faire un grand saint sur la terre, et encore plus grand dans le ciel ? Pensons un peu à quel degré de gloire il peut être arrivé ; et, pour ne nous point tromper, prenons ces trois règles, aussi sûres pour juger de la béatitude des saints que nous pouvons en avoir d'assurance ici-bas. — La première est celle de l'humilité, en faveur de laquelle Notre-Seigneur a donné sa parole qu'on serait élevé à proportion qu'on se serait humilié. Sur cette règle, notre saint patriarche ne doit-il pas être des premiers dans le royaume de Dieu, puisque nous savons qu'il s'est estimé le plus petit de tous, et s'est toujours mis au dernier rang sur la terre ? — La seconde règle se prend de l'excellence des vertus et des bonnes œuvres exercées pendant cette vie. Il ne faut quelquefois qu'un ou deux actes de vertus héroïques pour faire un grand saint. Et quels actes plus signalés peut-on voir de pénitence, d'humilité, de mortification, de charité, qu'en la vie de ce saint homme ? — Si c'est des vertus les plus sublimes, et que ces actes soient multipliés et en grand nombre, c'est une troisième règle pour croire que la gloire et la récompense en sera aussi plus grande, puisque assurément chaque acte

porte son mérite, et que par conséquent, le nombre de ces actes de vertu étant multiplié, il y a aussi plus grande abondance de mérites. D'où nous pouvons conclure que, puisque S. François a vécu un si long temps dans des actes continuels des vertus les plus sublimes, il s'est assurément amassé un trésor immense de mérites, qui lui a acquis un comble d'honneur au ciel qui n'est connu que de Dieu et des saints, et qui doit lui attirer le respect et la vénération de tous les hommes.

[La véritable humilité doit être dans le cœur]. — L'humilité est fausse quand elle n'est que dans l'extérieur, mais elle est imparfaite quand elle n'est que dans l'intérieur. Il faut que nous portions au-dehors les marques de l'humilité que nous avons au-dedans. Ce n'est pas qu'il faille affecter de l'étaler aux yeux des hommes, ce serait une hypocrisie grossière ; mais il faut que l'on découvre notre humilité, sans que nous cherchions à la découvrir nous-mêmes ; que l'esprit et le cœur, pénétrés de ces sentiments, entraînent, pour ainsi parler, le corps avec eux par une suite nécessaire, et qu'ils impriment sur lui les caractères sensibles de l'humilité intérieure dont ils doivent être remplis. Il en est à peu près comme des parfums, qu'on ne saurait renfermer trop soigneusement, de peur que leur vertu ne se perde et ne se dissipe, mais qui cependant, tout cachés qu'ils sont, ne laissent pas de répandre au-dehors une odeur qui les fait connaître sans les voir. Nos vertus, et surtout celle de l'humilité, ne sauraient être trop cachées, de peur que, venant à paraître, une vanité secrète n'en corrompe le mérite ; mais, toutes cachées qu'elles doivent être, il faut que l'odeur s'en répande au-dehors ; que, sans vouloir passer pour humbles, nous paraissions toujours modestes. François de Paule, convaincu de cette obligation, ne se contenta pas de cette humilité toute renfermée au-dedans, sur laquelle se reposent ces chrétiens abusés qui, rougissant en secret de leurs défauts et de leurs misères, se permettent tout le luxe et l'éclat extérieur de la vanité : semblables à Saül, qui aurait souffert, disait-il, les reproches du prophète en particulier, pourvu qu'il l'eût honoré devant tous les hommes. La conduite de ce grand saint, son entretien, son vêtement, tout son extérieur, ne respirait qu'humilité et mépris de lui-même. Ce fut pour en laisser un exemple éternel dans l'Eglise qu'il voulut que son ordre ne se distinguât entre les autres que par la profession particulière d'humilité qui lui est attachée, et que ses enfants portassent un nom qui, les faisant sans cesse souvenir de leur obligation, ferait connaître la modestie du fondateur par celle qu'il prescrit à ses disciples. Pendant que l'on affecte des noms pompeux dans le monde, et que l'on achète si chèrement des titres inutiles, vains et superbes, François de Paule, qui ne s'étudie qu'à combattre la vanité du siècle, laisse en héritage à ses enfants un nom qui marque le dernier degré de la petitesse ; il vérifie dans sa personne et dans son ordre ce que disait Gédéon : *Familia mea minima est in domo* Dei, *et ego sum omnibus*

minimus : ma famille est la dernière de toutes dans la maison de DIEU, et je suis le plus petit et le plus méprisable entre mes disciples. C'était le désir ardent de pratiquer les œuvres extérieures de l'humilité qui lui faisait regarder les emplois les plus bas comme les plus précieux, et qui le portait avec joie à rendre toutes sortes de services les plus vils non-seulement aux plus considérables mais aux moindres sujets de son ordre.

[Pourquoi l'humilité est une vertu si nécessaire]. — Ce qui rend l'humilité si considérable parmi les vertus chrétiennes, c'est qu'elle est comme le principe général d'où elles sortent. Car comme l'orgueil est un péché capital, qui entre dans tous les autres péchés, l'humilité est une vertu générale, qui a part à toutes les autres vertus, et sans laquelle elles ne sont que l'ombre et le fantôme de ce qu'elles paraissent. C'est l'humilité qui captive l'entendement sous le joug de la foi, et qui l'empêche de s'égarer dans des raisonnements vains et curieux lesquels conduisent ornairement à l'infidélité. C'est elle qui tient l'âme dans le juste équilibre d'espérance et de crainte, qui lui donne une sage confiance, en l'éloignant d'une présomption téméraire ; c'est elle qui, découvrant à l'homme ses infirmités et ses misères, le néant et la fragilité des grandeurs périssables, le remplit d'une sainte ambition, pour l'élever au-dessus du monde et ne lui faire chercher que DIEU. On ne doit pas s'étonner si François de Paule ayant été si humble, il a possédé les autres vertus dans un si haut degré de perfection, et si la hauteur de l'édifice a été proportionnée à la solidité du fondement. C'est parce qu'il était humble que, nonobstant l'innocence et la pureté de sa vie, il ne laissa pas d'embrasser les plus rudes et les plus longues austérités. C'est parce qu'il était humble que, craignant toujours de perdre la grâce de DIEU, il fut assez heureux pour conserver l'innocence baptismale jusqu'à la mort. C'est parce qu'il était humble qu'il a toujours vécu dans un détachement parfait de toutes choses. C'est parce qu'il était humble que, au lieu de traiter les pécheurs avec une dureté et une rudesse dont l'orgueil est le principe, il les regardait dans un esprit de compassion et de miséricorde. Parce qu'il était humble, sa foi, dont l'humilité est le fondement, était si grande, qu'il pouvait tout auprès de DIEU. Parce qu'il était humble, il vécut dans une si extrême pauvreté, qu'il ne possédait rien que sa robe et un cilice. C'est par sa profonde humilité qu'il conserva la modestie chrétienne, dans les plus grands dangers où il se trouva de la perdre.

[Prophéties et miracles]. — Les deux plus glorieux priviléges de la sainteté, dans cette vie, sont le don de prophétie et le don des miracles. Ces deux priviléges parurent avec éclat dans le Sauveur, qui fut véritablement un prophète puissant en œuvres et en paroles. Mais, parmi les saints auxquels ils ont été communiqués, François de Paule tient un des premiers

rangs. Il pénètre dans l'avenir, il découvre du fond de sa solitude des choses impénétrables aux plus grands esprits ; il démêle jusque dans les conseils des puissances du monde, les faits les plus cachés et les plus secrets. Nous rapporterons ailleurs plusieurs exemples, qui montrent qu'il posséda le don de prophétie au souverain degré. Mais si ce saint homme se rendit admirable par-là, il ne fut pas moins bien partagé du côté des miracles. Ce fut un de ces hommes extraordinaires que Dieu suscite de temps en temps pour ranimer la ferveur des gens de bien par leurs exemples, et pour confondre les pécheurs opiniâtres par des prodiges qui surpassent les forces de la nature Or, les miracles de S. François étaient si fréquents, qu'il semblait qu'il fût maître de la nature : de sorte que c'est avec juste raison qu'il est appelé le Thaumaturge de son siècle.

[Dieu élève les justes à proportion de leur humilité]. — C'est la conduite ordinaire de Dieu à l'égard des saints, de les élever à mesure qu'ils s'humilient. Comme il sait confondre l'orgueil des pécheurs, il sait honorer l'humilité des justes, soit pour donner plus d'autorité et de créance à la vertu, qui d'elle-même paraît infirme, et pour la rendre plus vénérable aux yeux des hommes ; soit pour faire éclater sa providence par ces moyens inconnus mais infaillibles qu'il a de tirer, quand il lui plaît, la lumière des ténèbres, et la gloire du fond des abaissements ; soit pour faire voir à ceux qui le suivent, et à ceux mêmes qui s'éloignent de lui, qu'on ne perd rien en le servant, et qu'on retrouve dans le monde les biens et les avantages mêmes qu'on y méprise et qu'on y sacrifie pour lui. Cet ordre d'équité et de justice, cette compensation de grandeur et d'abaissement, ne parut jamais mieux que dans la vie de l'humble, du pauvre, et en même temps du grand et illustre François de Paule. Dieu le tira, pour ainsi dire, du néant de son humilité, pour le revêtir de sa force et de sa sagesse, et pour en faire un de ces hommes singuliers qu'il se plaît à donner de temps en temps comme un spectacle à son Eglise, par les grandes vertus que sa grâce produit en eux, et par les œuvres merveilleuses que sa puissance fait par leur ministère, afin d'exciter la ferveur des gens de bien par les fréquents exemples d'une piété extraordinaire, et de confirmer la foi des pécheurs par la vue des prodiges qu'il plaît à Dieu d'opérer par ses serviteurs.

L'humilité n'est pas difficile à pratiquer dans l'obscurité d'une vie cachée, où l'on n'a pour témoins de ses vertus que Dieu et la conscience. La vanité n'a guère de prise sur ceux qui n'ont ni mérite ni réputation, qui ne font rien d'éclatant aux yeux des hommes, et qui ne trouvent, au dehors et au-dedans d'eux, que des leçons d'humilité. Mais, lorsque de l'obscurité d'une vie inconnue on se voit conduit, par un mérite extraordinaire, aux honneurs et aux places éminentes, il est bien difficile que ce grand éclat de la gloire humaine n'éblouisse, que cette douce ivresse de la vanité ne surprenne l'âme, et que la tête ne tourne dans

une élévation si soudaine. Tout ce qui peut jamais tenter une humilité profonde a tenté celle de François de Paule ; mais l'attaque la plus dangereuse fut l'applaudissement, l'amour des peuples et la vénération des grands. Ne craignons rien pour lui cependant : son humilité a un si solide fondement, que bien loin de redouter les secousses, elle se fortifie d'autant plus dans chaque épreuve qu'elle soutient.

[De la croyance aux miracles]. — Il y a une simplicité superstitieuse, qui se fait un mérite de religion de tout croire sans distinction, qui assure tout d'un ton si décisif, qu'elle met presque au même rang les faits historiques qui n'auraient pas de fondements assurés, avec des dogmes de notre foi ; qui se plaît, par une dévotion erronée, à donner au mensonge la forme de la vérité, pourvu qu'elle le puisse couvrir de quelque prétexte de religion. C'est une crédulité populaire, qui établit de faux miracles, comme la vaine sublimité des savants et la sagesse aveugle des libertins refusent de reconnaître les véritables. Mais ne sait-on pas que Dieu a ses serviteurs choisis, comme S. François de Paule, à qui il a communiqué plus abondamment sa sagesse et sa puissance ; et que le bras du Seigneur, loin d'être raccourci, se déploie de temps en temps pour communiquer, comme il a fait en la personne de ce saint, les forces et la vertu de sa toute-puissance ? Jésus n'a-t-il pas dit lui-même que ceux qui croiraient en lui feraient de plus grands miracles que les siens : *Majora horum faciet?* Ainsi, l'incrédulité de ces gens qui contestent les miracles des saints, au lieu de donner une preuve de la force de leur esprit, comme ils prétendent, donne un juste sujet de douter de leur religion, et une marque de leur témérité s'ils s'inscrivent en faux contre le témoignage des rois, des cardinaux, des plus illustres prélats, et enfin de l'Eglise, qui les a reconnus après un exact examen et des preuves incontestables.

[L'humilité de S. François de Paule est son plus grand prodige]. — Quel est, à votre avis, le plus grand miracle de notre saint ? Est-ce d'avoir marché sur les eaux comme sur la terre ferme, comme un autre S. Pierre ? Est-ce d'avoir, par la force de sa prière, élevé son corps de terre, et cent autres semblables prodiges ? N'est-ce pas plutôt de n'avoir point été ébloui par la gloire que ce grand nombre de miracles lui avait acquise ? Pendant que le monde l'élevait jusqu'au ciel, comme un saint dont on prévenait déjà la canonisation, François se tenait renfermé dans son néant, renvoyant au Dieu tout-puissant la gloire et l'honneur, et ne se réservant que l'humble confession d'être un serviteur inutile. Autant nous avons soin de sonner la trompette pour publier nos bonnes œuvres, autant François cachait à sa gauche, et aux yeux de tous les hommes, ce que sa droite opérait. On eût dit qu'il rougissait de bien faire, et dans ses œuvres miraculeuses il ne regardait que l'avantage du prochain : tantôt rejetant les opérations divines sur la vertu de quelques herbes qu'il cultivait lui-

même, tantôt donnant des cierges bénits, pour faire retomber les effets merveilleux sur les bénédictions de l'Eglise. Ainsi l'on peut dire que François de Paule se méconnaissait lui-même en quelque sorte, tant il était convaincu de sa faiblesse. Par son humilité comme avec un voile, il couvrait, autant qu'il pouvait, et ses vertus et les merveilles qu'il opérait, et les dérobait ainsi et aux autres et à lui-même. La grâce, en opérant en lui des effets opposés en apparence, le faisait paraître saint aux autres et vil à lui-même. Il était saint sans s'en apercevoir, et il avait heureusement atteint ce haut point d'humilité dont le Fils de Dieu est le véritable modèle, paraître pécheur et ne l'être point.



§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[La charité a été le caractère de ce grand saint]. — Si c'est la charité qui fait tous les saints, et si elle est la mesure de leur perfection sur la terre et de leur gloire dans le ciel, pour juger de la sainteté et de la gloire de l'incomparable François de Paule, dont j'entreprends de faire aujourd'hui l'éloge, je n'ai qu'à vous dire, en un mot, que ce qui est commun à tous les saints lui est en quelque manière devenu propre et tout particulier. La charité est sa devise, le panégyrique abrégé de toutes ses vertus, l'écusson d'armes qui montre sa noblesse, et enfin le caractère, pour ainsi dire, qui le distingue des autres saints. Et c'est pour cela que ce nom, écrit en lettres d'or et entouré de rayons de lumière, lui fut envoyé du ciel, comme l'étendard sous lequel il a assemblé et rangé un saint ordre religieux, pour combattre le monde et pour conduire les hommes à Dieu. Ne vous imaginez donc pas que ce soit dire peu de chose à la gloire de ce grand saint, en qui toutes les vertus semblent disputer la préférence, de les réduire toutes à sa charité. Car, outre que, étant la reine des vertus, il est difficile qu'elle n'attire pas après elle une partie de sa suite, j'espère la faire voir dans un tel jour, que, si d'un côté les autres vertus sont effacées par son éclat, de l'autre elles en recevront un avantage tout singulier, étant transformées en la charité même, qui les élève à un degré de perfection incomparable. De manière que, si S. Bernard nous assure que

la charité est comme la quantité de l'âme, qui fait la règle et la mesure de sa grandeur devant DIEU, tout doit être grand dans ce saint, quoique son humilité ne lui ait fait porter et retenir que le nom de *très-petit*. (**Houdry,** *Sermons*).

[François a quitté le monde avant de le connaître]. — Considérons avec attention S. François de Paule, comme les Apôtres, renonçant à lui-même, abandonnant tout, parents, amis, biens, patrie, pour suivre JÉSUS-CHRIST, et quittant le monde avant que le monde l'eût connu, et avant qu'il eût connu le monde. En admirant les démarches de ce saint, tâchons de les imiter dans le degré que notre vocation nous permet. Car enfin, à qui est-ce que JÉSUS-CHRIST ne dit pas : suivez-moi ? A qui est-ce qu'il ne ne dit pas : Fuyez du milieu de Babylone, ô mon peuple ? et à qui est-ce que le monde n'a pas fait ressentir ses cruelles atteintes, qui nous doivent servir de leçons ? S. François de Paule fuit cette funeste Babylone ; il se retire dans la solitude, et s'avance dans la perfection sans empêchement et sans obstacles. Les déserts de la Calabre furent le lieu où cette colombe s'envola pour parler au Seigneur cœur à cœur, et pour l'entendre parler sans être interrompu par le bruit des créatures. Comme Jean-Baptiste dans le désert, François de Paule ne voulut avoir d'autre témoin de ses actions que DIEU même, parce que lui seul en devait être la récompense. Il n'avait pas en vue la réputation et l'éclat de la vertu, mais son mérite et le prix qu'elle avait aux yeux de DIEU et des anges spectateurs de sa sainte vie. Il crut que tout son bonheur consistait à être aimé de DIEU, et que sa sûreté était d'être inconnu aux hommes. Il ne travailla donc qu'à s'établir dans l'humilité, qu'à donner des conseils d'humilité, qu'à fonder un saint ordre où cette vertu fût particulièrement cultivée, et où la discipline de l'humilité fût si exacte qu'elle retînt tous les sujets dans les bornes de cette vertu : persuadé que celui qui veut bâtir un édifice élevé doit creuser un profond fondement, afin que tout l'ouvrage soit plus solide, moins sujet à être renversé des vents, et en état de résister à toutes les secousses qui pourraient survenir par les orages, par la chute des pluies et les inondations des eaux. De même, sachant que l'édifice des vertus, étant tout spirituel, ne doit point avoir d'autre fondement que l'humilité, et que les vertus seront d'autant plus parfaites que leur fondement a été creusé plus bas, il a toujours travaillé à se perfectionner dans cette vertu, et il en fit la vertu chérie de son ordre. Peut-on rien voir de plus saint que ses principes, rien de plus édifiant que les pratiques qu'il prescrit, rien de plus conforme à l'Evangile dans sa fin, puisque cet institut n'est appuyé sur d'autre base que l'humilité ? (**Anonyme**).

[François ne cherche que Dieu]. — Etre recherché avec empressement des grands de la terre, malgré toute la fierté que leur élévation a coutume

de leur inspirer ; avoir auprès des princes un crédit supérieur à celui des favoris les plus fameux ; être consulté par ceux-là même qui passent pour les oracles du monde, et dont on regarde toutes les paroles comme autant de décisions ; posséder l'estime et l'affection de peuples entiers, et pouvoir disposer de tout ce qu'il y a sur la terre : c'est ce qu'on a coutume de regarder comme le partage des sages mondains. On croit qu'on n'y peut arriver que par les routes que leur prétendue sagesse leur trace, et la plupart des hommes sont persuadés que les simples n'ont rien à y prétendre, abandonnés qu'ils sont à leur génie. Qui que vous soyez qui êtes dans cette pensée, François de Paule va vous faire avouer que vous êtes dans l'erreur. Peut-on disconvenir qu'il arriva à cet état si glorieux et si éclatant que je viens de décrire ? Pour peu qu'on sache l'histoire de ces temps-là, on doit regarder ce que j'ai dit en général comme une peinture de ce qui se passa en particulier en sa personne. En France, en Italie, partout où son nom fut connu, les grands et les petits l'honorèrent de concert ; et, ayant l'estime et l'amitié des uns et des autres, il se vit maître de tous. Par quel chemin parvint-il là ? Par des chemins bien différents de ceux par où la sagesse humaine conduit ses sectateurs. La sagesse du monde, que l'on apprend à grands frais, inspire une estime présomptueuse de soi, et un souverain mépris d'autrui. Cette sagesse n'a pour point de vue que nos intérêts, notre fortune ; elle ne regarde les richesses, les grandeurs, les plaisirs, que comme son unique fin. Mais ces maximes de la prudence de la chair ne furent point du goût de notre saint ; son étude et ses réflexions n'eurent d'autre but que de plaire uniquement à Dieu. (**Le P. Martineau**, *Sermon manuscrit*).

[Heureuse éducation de S. François]. — La grâce laissa peu à faire à l'éducation de S. François de Paule. Il était né avec un si grand penchant à la vertu, que, bien qu'enfant, il ne trouvait de plaisir qu'à prier Dieu et à être à l'église. Sa dévotion prévint sa raison, et cette vie si austère qu'il mena jusqu'à la mort commença dès sa première enfance. Son père et sa mère, qui l'avaient reçu de Dieu par une faveur singulière, travaillèrent de bonne heure à le former à son service. De sorte que, pour lui appliquer ce qu'on a dit d'un autre saint, il apprit qu'il était né pour le ciel, avant presque de savoir qu'il était né sur la terre : *Prius cœlum quàm terram didicit*. Heureuse éducation ! Mais qu'il est rare d'en trouver de semblables, dans un siècle où les premières impressions qu'on s'empresse de donner aux enfants tournent leur cœur vers les vanités du monde, malgré la pente naturelle qui le porte vers celui pour qui il a été fait ; dans un siècle où, abusant de la docilité de leur âge, on fait entrer dans leurs âmes tendres et susceptibles de tout, des idées qui réveillent bientôt la concupiscence avec laquelle ils sont nés, pour leur faire perdre le précieux dépôt de la grâce qu'ils reçoivent, en entrant dans l'Eglise, par le Sacrement de la régénération. (*Le même*).

[S. François de Paule se retire dans le désert]. — François de Paule, élevé si chrétiennement dans la maison paternelle, comprit que, pour conserver son innocence, l'unique parti qu'il avait à prendre était celui de la retraite. Il savait que dans le monde, parmi tant d'objets qui enflamment les passions, parmi tant d'occasions qui se présentent de les satisfaire, parmi tant d'exemples qui en autorisent les excès les plus condamnables, on se voit à tout moment engagé dans des combats où l'on est dans la fatale nécessité de vaincre ou de périr : *Necesse habes quotidiè aut vincere aut perire.* Et voilà ce qui lui fit tout quitter pour se retirer dans la solitude la plus écartée du commerce des hommes. Mais la sagesse éternelle, qui exécute sans que nous nous en apercevions les desseins qu'il lui plaît de former sur nous, voulut qu'il y allât afin que, vivant sans instruction, sans étude, sans aucun des secours qui forment l'esprit, il en sortît un jour pour confondre, dans le plus grand éclat du monde même, toute la sagesse mondaine. Il n'est que trop vrai que les sages du siècle sont persuadés qu'il faut en toutes choses penser à son propre intérêt, rapporter toutes ses actions à soi-même, pour s'élever toujours davantage au-dessus des autres, pour se distinguer du commun des hommes, pour faire un établissement solide à sa famille ; que, sans cette vue, il faut s'attendre à vivre dans le mépris, dans l'obscurité, à être le rebut du monde. C'est là le fondement de toute la politique du siècle. François de Paule, conduit par la grâce, pensa bien autrement : il ne se crut point à couvert de tous ces piéges qu'il n'eût quitté entièrement le monde pour se donner tout à Dieu, dans la solitude la plus écartée. (*Le même*).

[Même sujet]. — Ce fut afin d'aimer Dieu de tout lui-même, et de lui consacrer les premières affections de son cœur, que S. François de Paule se retira de tout commerce du monde, dans un désert. C'est ce que l'Eglise publie dans son office : *Divino ardore succensus, in eremum secessit.* C'est là que, dès l'âge de treize ans, ce nouveau soldat fait le premier apprentissage d'une sainte milice, sous la conduite du Saint-Esprit, qui est la charité même, qui le pousse dans ce désert, comme il fit autrefois le Sauveur, ou plutôt qui l'y attire et qui l'y retient durant cinq ou six années entières. Son occupation unique, et presque continuelle, est l'oraison, qui allume sans cesse et qui entretient cette ardente charité, pour faire un parfait holocauste de son cœur dans les pures flammes de l'amour de Dieu. On regarde comme un prodige qu'il ait pu vivre dans ce désert dépourvu de tous les secours nécessaires à la vie ; et tout ce qu'on en peut dire, c'est que la Providence, qui pourvoit aux besoins des plus vils animaux, a des ressources qui nous sont inconnues à l'égard de ceux qui renoncent à tout pour son amour. Il est encore plus surprenant de voir qu'il s'est défendu contre les attaques du démon, et garanti de ses piéges et de ses surprises ; à moins que nous ne disions que le même esprit de charité qui l'a conduit dans cette solitude le prit sous sa protection par-

ticulière. Effet surprenant de la charité, qui règle et qui conduit ceux qu'elle anime, et qui instruit ceux qu'elle appelle : un enfant sans étude, sans expérience, sans maître, sans directeur, sans secours et sans conseil, passe des années entières dans la contemplation, à l'épreuve de toutes les illusions de l'esprit de ténèbres, qui se transforme si souvent en ange de lumière pour séduire même les plus éclairés ! Il est vrai qu'il n'a pas la première teinture des lettres ; mais il est consommé dans cette éminente science de la charité, comme l'appelle S. Paul, parce que quiconque sait aimer Dieu n'a plus besoin de rien apprendre. Car de quoi servent toutes les sciences et les connaissances les plus sublimes, si elles ne contribuent à nous embraser de son amour ?

Ce n'est que dans la retraite et la solitude que l'on cherche et que l'on trouve Dieu, quand on l'aime véritablement. C'est là qu'il instruit l'âme sur la vanité des choses de la terre et sur l'importance du salut ; c'est là que s'entretient le feu de cette divine charité, qui s'évapore, pour ainsi dire, dans le grand monde, où tout concourt à l'éteindre et à l'étouffer, plaisirs, affaires, compagnies. C'est pourquoi, quand le Saint-Esprit, qui est la charité essentielle, veut prendre une entière possession d'un cœur, il le conduit dans la solitude, ou du moins lui inspire l'amour de la retraite, et le renoncement parfait à toutes les choses du monde. C'est la conduite qu'il tint à l'égard de notre S. François, qui par ce moyen se rendit si éclairé dans cette science des saints, que sans étude il discourait admirablement de tout, disputait avec les plus grands docteurs et les confondait ; il pénétrait les plus difficiles questions de la théologie, prêchait et convertissait les pécheurs, parce qu'il parlait de l'abondance d'un cœur tout rempli de charité ; il lisait même dans le fond des consciences ; le passé et l'avenir, les choses présentes et les choses futures, étaient pour lui une même chose, par un don de prophétie continuel ; son cœur était abondant en toute lumière. (**Houdry**, *Sermons*).

[Pénitence et innocence]. — Les saints qui ont été les plus humbles ont été aussi les plus austères : soit parce que, ayant plus de lumières pour connaître leurs défauts, ils avaient aussi plus de ferveur pour les punir ; soit parce que, en prenant la vengeance sur leurs corps par de plus grandes rigueurs, ils nourrissaient et augmentaient sensiblement la haine et la douleur que l'humilité leur en imprimait dans le cœur. Ce fut sans doute ce qui porta S. François de Paule à choisir un genre de vie si rigoureux aux sens et si délicieux à l'esprit, joignant étroitement tout ce que les plus rudes pénitents ont pratiqué de plus contraire à la nature avec la pureté que la plus parfaite innocence peut acquérir par la force de la grâce. On remarque que, ayant commencé à servir Dieu dès ses plus tendres années, puisqu'il se retira au désert à l'âge de treize ans, il lui garda une fidélité parfaite jusqu'au dernier soupir de sa vie ; et que, comme elle fut un miracle de nature dans sa naissance, elle fut depuis un

miracle de vertu dans son progrès, qui dura près de cent ans. En sorte que l'on peut dire que, comme son humilité en fit le plus pur et le plus innocent de son siècle, elle en fit aussi le plus austère pénitent : car il mêla tellement les jeûnes et les macérations du corps avec les délices de l'esprit, qu'il est difficile de comprendre lequel est le plus admirable dans ce grand saint, ou d'une pénitence de quatre-vingts ans ou d'une innocence de quatre-vingt-dix ans, exempte de toute sorte de vice et d'imperfection. (**Le P. Nouet**).

[Rigoureuse pénitence de François]. — C'était sans doute un beau spectacle de voir François de Paule, dans son désert, exercer sur son corps innocent toutes les rigueurs que la pénitence peut faire sentir à des membres coupables et profanés par les raffinements d'une délicatesse indigne de la profession chrétienne, dont il ne fut jamais taché ; de le voir enfoncé dans une grotte que sa petitesse rendait peu différente d'un sépulcre ; sans autre vêtement qu'un habit de grosse bure, sans autre lit que la pierre même du rocher ; point d'autre aliment que les herbes que produisait cette terre inculte, et les racines d'un petit bois voisin ; l'eau d'un ruisseau assez éloigné lui servait de boisson ; il portait un rude cilice, qu'une corde qui lui servait de ceinture serrait sur sa chair innocente. Il se regardait comme un néant devant Dieu ; il rendait de continuels hommages à la divine Majesté par les plus profonds abaissements. La lecture des livres de piété, la prière, la contemplation, furent son occupation ordinaire. Mais ce qui est plus admirable, c'est qu'il porta la pénitence jusque dans la cour des rois, et qu'elle ne perdit rien de sa force dans cet élément contagieux, où les saints ne vivent que par violence, ne se trouvent qu'à regret, et ne se conservent que par miracle. Jamais il ne but de vin pendant tout le cours de sa vie, jamais il ne mangea de chair ; il ne coucha que dans le roc ou sur la terre ; jamais il ne quitta le cilice serré sur sa chair ; il ne relâcha jamais rien de ses veilles, dérobant les heures de son sommeil pour s'adonner à la prière ; ses jeûnes furent fréquents, et il les continua quelquefois quatre jours entiers sans prendre aucune nourriture, quelquefois même quarante jours ; ses disciplines étaient journalières, ses larmes continuelles ; et l'on peut dire que sa vie fut un continuel martyre. (*Tiré de divers auteurs*).

[Abstinence de François]. — En parlant de la mortification de S. François de Paule, je ne puis passer sous silence cette abstinence perpétuelle, ce carême éternel, qui est le propre caractère de son sacrifice, et qu'il commença dans le désert pour le continuer toute sa vie. Il est vrai que le jeûne est une vertu sombre et sans éclat ; mais elle ne laisse pas d'être d'assez difficile pratique pour mériter le nom de sacrifice, et d'avoir assez de dignité pour être ajoutée aux triomphes de la croix. Car, outre la mortification du goût, qui est celui de tous nos sens dont les plaisirs

semblent les plus légitimes et les plus permis, parce qu'il semble que la nécessité les justifie, cette vertu d'abstinence est une peine générale de tout le corps; au lieu que les autres austérités ne gênent que quelque membre particulier et partagent leurs tourments. Comme la nourriture se distribue par toutes les parties du corps et porte la vie par tous les membres, aussi cette rigoureuse vertu qui soustrait les aliments fait glisser partout une espèce de mort. C'est une croix lente qui tue peu à peu, et qui, par réflexion, immole encore toutes les passions et les empêche d'être si vives. C'est cependant cette croix particulière qu'il imposa à ses enfants, en les obligeant à un quatrième vœu, qui était de n'avoir jamais de nourriture que du poisson ou des légumes, et de s'abstenir entièrement de chair et de laitage. C'est ce qui fit que les Souverains-Pontifes, en approuvant cet institut, l'ont déclaré le plus austère de l'Eglise, à raison de cette abstinence qu'ils pratiquent par vœu, et de ce carême éternel, qui fait de leur vie une plus lente croix à la vérité, mais plus rigoureuse que toutes les autres. (**Biroat**).

[L'humilité de S. François de Paule]. — Qui n'admirera cette aimable simplicité et cette humilité profonde de S. François de Paule ? Il s'était acquis, par les œuvres surnaturelles qu'il faisait, sans y penser, une estime si universelle, que les princes de la terre semblaient disputer à qui l'aurait en sa possession ; mais ce qui surpasse la pensée est que, ce saint patriarche étant si grand dans l'opinion des hommes, et si digne de leur estime, il croyait fermement être le plus vil et le plus méprisable de tous les hommes, et se faisait un plaisir d'en porter le nom, d'en faire l'emploi, d'être traité comme tel et d'en avoir les sentiments et l'habit. Il portait avec délices le nom du *plus petit*, car il regarda comme une faveur singulière d'obtenir du Saint-Père le nom de *Minime*. Il en faisait volontiers l'emploi : car il travaillait parmi les manœuvres, quoiqu'il fût général de son ordre. Il aimait d'être pauvrement vêtu, car il choisissait toujours le plus méchant habit. Il se plaisait d'être traité le plus mal, car il ne vivait que d'herbes et de racines. Il avait de très-bas sentiments de lui-même, car il avait en horreur les louanges, et toutes les marques d'honneur lui étaient insupportables. Cependant ce saint homme, ce thaumaturge incomparable, ce bien-aimé de DIEU et des hommes, ne se peut souffrir lui-même ; il a tant de confusion de ses défauts, qu'il est surpris que la terre le veuille bien porter ; il est si pénétré de la pensée de son néant, si convaincu de sa bassesse, qu'il n'ose approcher des autels, s'estimant indigne du sacerdoce, parce qu'il se croyait le plus grand pécheur qu'il y eût au monde. La charité peut-elle être poussée à un plus haut degré, et jamais l'humilité put-elle descendre plus bas? (**Le P. Nouet**).

[François se juge indigne des ordres sacrés]. — Qui est-ce qui méritait mieux d'entrer dans le sacerdoce du Fils de DIEU que S. François de Paule, qui par sa vie et par ses mœurs s'était rendu si conforme à lui ? Lui

manquait-il quelque qualité nécessaire à ceux qui s'engagent au ministère des autels? Il avait cette foi, dont parle le Sauveur, capable de transporter les montagnes ; il brûlait du feu de cette charité puissante qui détache le cœur du monde et de tout ce qui lui appartient, et qui fait que l'on n'aime que DIEU, et nulle créature que pour DIEU. S'il faut être pauvre pour imiter ce souverain prêtre qui s'est dépouillé de tout dans l'Eucharistie, François n'avait que des racines pour vivre et un cilice pour se couvrir. S'il faut être pur d'esprit et de corps pour offrir cet Agneau sans tache, la solitude où il s'était retiré dès ses plus tendres années pouvait répondre de son intégrité et de son innocence. S'il faut être désintéressé quand on a choisi DIEU pour son partage, François ne se servait point de l'ascendant qu'il avait sur l'esprit des princes ; il n'accepta pas les présents et les libéralités qu'ils lui offrirent ; il ne procura point à ses religieux toutes les commodités temporelles qu'il eût pu leur procurer. Il fut fort éloigné de ce zèle ardent et empressé que l'on ne voit que trop souvent dans les maisons même les plus réglées et dans les ordres religieux les plus réformés, où les particuliers, par un désir séculier de paraître habiles, ou par la vanité de se rendre utiles et nécessaires à leurs frères, tâchent d'agrandir la communauté et de faire tout à son profit, aux dépens de leur propre vertu, et remplissent souvent leur propre cupidité sous le titre spécieux de la commodité commune. Qu'y avait-il à désirer en lui ? La pénitence? Depuis les jours de Jean-Baptiste on n'avait vu une austérité de vie plus étonnante. La science ? Il avait puisé dans l'oraison et dans la retraite des connaissances plus pures et plus élevées que celles que l'on acquiert par les lettres humaines. Enfin, quel homme fut jamais plus propre à sacrifier le corps et le sang du Sauveur que celui qui lui avait fait un sacrifice de tous les moments de sa vie ? Cependant cet homme si saint, à qui JÉSUS-CHRIST donnait, par la bouche de son vicaire, des marques d'une vocation indubitable, se regarde comme absolument indigne de cet excellent mais redoutable mystère. — Que peuvent penser, sur cet exemple, ceux qui, étouffant tous les sentiments de la foi et de la piété chrétienne, usurpent le sacerdoce de JÉSUS-CHRIST sans qu'il les y appelle, et se chargent inconsidérément d'un fardeau qui les presse et qui les accable? Que diront ceux qui se jettent dans l'Eglise sans avoir expié leurs péchés passés par une pénitence sincère, et qui, après avoir mené une vie profane dans le monde, vont encore au pied des autels mener une vie sacrilége? Que diront ceux qui ne regardent la prêtrise que comme un passage aux dignités ecclésiastiques, qui font servir d'instrument à leur ambition les mystères les plus saints de la religion et le sacrifice du Sauveur même ? qui regardent le sacerdoce comme un métier qui les doit nourrir, et non pas comme un état qui les doit sanctifier, eux et les autres ? Que ces malheureux admirent et imitent l'humilité de François, et qu'ils gémissent devant DIEU de leur orgueil et de leur insolence. (**Fléchier**).

[Il conserve son humilité parmi les honneurs]. — L'humilité, la fidèle compagne du saint homme, ne l'abandonne point parmi les honneurs qu'on lui rend, et dans les grands emplois qu'on lui donne. Cette vertu ne fut jamais plus admirable en lui que lorsqu'elle se trouva comme hors de son centre, et que la providence de DIEU le tira de l'obscurité de sa vie cachée pour le faire paraître dans la plus éclatante partie du monde, je veux dire dans les cours des princes. Quand je me le représente assis à côté du Souverain-Pontife, qui reçoit ses conseils comme des oracles ; quand je vois un des grands rois de la terre à ses pieds, implorant humblement son secours, et l'honorant comme l'arbitre de sa vie ou de sa mort ; quand je regarde les peuples et les grands du monde accourant à l'envi pour avoir part à ses bénédictions et à ses prières, je juge avec raison que cette tentation est délicate, et que c'est une grande et rare vertu qu'une humilité qui est honorée. Il n'est pas difficile de se tenir dans les bornes d'une juste modération, et de se resserrer en soi-même, quand on est réduit aux ténèbres d'une vie obscure ; on résiste aisément à l'orgueil quand on n'est pas soutenu par une grande réputation ou fortifié par un grand mérite. On a quelque honte de se croire, quelque bonne opinion qu'on ait de soi, quand on est seul à s'estimer et à s'applaudir, et quand on n'a pour soi d'autre approbateur ni d'autre flatteur que soi-même : mais, lorsqu'on se voit honoré et qu'on fait du bruit dans le monde, lorsqu'on s'attire la louange et l'admiration par des talents ou par des vertus extraordinaires, qu'il est dangereux qu'on ne soit de l'avis du public, qu'on ne vienne à s'admirer et à se louer un peu soi-même, malgré toute sa modération, et qu'on ne mêle quelque grain de son propre encens à celui qu'on reçoit des autres ! S. François de Paule évita ce péril : il se jugea par sa conscience, et non pas par sa réputation ; il n'oublia pas ce qu'il était devant DIEU, quelque glorieux qu'il fût devant les hommes. C'est pour cela que DIEU, qui résiste aux superbes en renversant les projets de leur ambition, et qui ne résiste pas moins aux humbles en faisant éclater leur vertu et en les faisant connaître à mesure qu'ils s'efforcent de demeurer dans l'obscurité, DIEU, dis-je, voulut que le nom de son serviteur François passât les mers, même pendant sa vie, et fût connu de toutes les nations. Le saint homme n'était pas plus tôt près d'entrer dans une ville que les habitants accouraient en foule au-devant de lui ; dans quelque pays qu'il s'arrêtât, on ne parlait que de ses vertus et de ses miracles, et les prélats mêmes et les seigneurs semblaient disputer à qui lui rendrait le plus d'honneur. (**Fléchier**, *et autres auteurs*).

[Il établit son ordre sur la charité et l'humilité]. — DIEU ayant fait notre saint homme le chef d'un ordre qui devait combattre sous l'étendard de la charité, comme il était déjà fondé sur la profondeur de l'humilité, il l'obligea bientôt de quitter les douceurs de sa solitude afin d'embraser le monde du même feu dont il brûlait. Il commença avec douze compagnons, qui

s'étaient mis sous sa conduite, et les rangea sous ce même étendard comme les douze apôtres de la charité, et ce fut par-là que ce grand saint jeta les premiers fondements de son ordre, qui ne fut pas seulement établi par inspiration divine, comme tous les autres, mais qui a eu Dieu même pour fondateur, d'une manière toute particulière, puisque ce fut dans le premier projet de son institution que Dieu envoya à François l'étendard dont nous parlons, avec ce mot, *charitas,* écrit en caractères lumineux, et qu'une voix descendue du ciel lui fit entendre distinctement ces paroles : *Hæc erunt insignia ordinis tui.* Voilà l'enseigne sous laquelle cet ordre doit combattre. Il ne tirera pas sa noblesse de son antiquité, mais de la sainteté de son origine, qui est la charité même. C'est l'âme qui doit animer ce grand corps, c'est l'esprit qui le doit conduire, l'étendard sous lequel il doit se ranger. De manière que, comme Dieu a voulu faire de la charité l'abrégé de son Evangile, François a renfermé les règles et les statuts de son ordre dans cette même charité, qui contient toutes les maximes les plus excellentes du christianisme. Mais, en considérant attentivement cet illustre étendard entre les mains du saint fondateur, il est aisé de voir qu'il a eu les mêmes succès qu'ont ordinairement les étendards des conquérants. Il l'a rendu victorieux de tout ce qu'il a attaqué et combattu ; il l'a rendu tout-puissant par les prodiges qu'il a faits dans la nature, qui lui a été soumise ; il l'a rendu enfin glorieux sur la terre et dans le ciel. (**Houdry,** *Sermons*).

[Lumières de François]. — Que ne puis-je ici vous représenter cet homme simple et sans étude, avec la seule autorité que lui donnait sa vertu, et la seule éloquence que le Saint-Esprit lui inspirait, changeant, par ses discours touchants et persuasifs, les mœurs d'une province entière, que le dérèglement des princes et la licence des guerres passées avaient pervertie ! Que ne puis-je vous le faire voir, au milieu des plus célèbres docteurs, expliquant les mystères les plus profonds de la théologie, et montrant combien ces lumières et ces connaissances que l'on tire d'une humble et fervente oraison sont supérieures à celles qu'on acquiert par le travail et par la force du génie ! S'il m'était possible de vous le représenter exposant à ses disciples les sentiments de son esprit et de son cœur sur les règles de son institut, et confirmant par son exemple ce que disait autrefois un Père de l'Eglise, qu'il n'appartient de parler dignement des maximes évangéliques qu'à ceux mêmes qui les aiment et qui les mettent en pratique ! Que ne puis-je vous le représenter attirant à soi tous les peuples par les charmes de sa voix diserte, et par la douce odeur que respiraient ses vertus dans tous les lieux où il se transportait pour y porter la semence évangélique ! Mais ne nous arrêtons pas à ces talents, quoique glorieux, dont le Ciel l'avait orné pour l'instruction et pour le secours des peuples ; nous avons encore mille endroits éclatants de sa vie, par lesquels il paraît visiblement que la Providence divine, l'élevant

au-dessus de toutes les grandeurs de la terre, semble l'établir le protecteur et, si je l'ose dire, comme l'arbitre du salut des rois et des royaumes (**Fléchier**).

[Ses miracles]. — Partout où François porte l'étendard de la charité, il est victorieux ; il devient en quelque manière tout-puissant par son moyen ; c'est un instrument de prodiges entre ses mains, et une marque du souverain pouvoir qu'il a reçu du Ciel. Il semble, en effet, que ce pouvoir n'ait point eu d'autres bornes que celles de sa charité même. Le feu perd son activité en sa présence : il prend entre ses mains des charbons ardents, pour rallumer la charité d'un prédicateur qui l'avait décrié, et qui avait publiquement déclamé contre lui ; il en fait autant devant un officier du souverain-pontife venu pour examiner de quel esprit il était poussé. Il entra une fois dans une fournaise ardente que la violence du feu avait fait crever de tous côtés ; et sa charité, pour empêcher la perte que cet incendie allait causer à tout le voisinage, suspend l'ardeur de ces flammes jusqu'à ce qu'il ait réparé les brèches et les ruines qu'elles avaient faites ; il marche sur ces brasiers, il touche de ses mains ces briques ardentes, et il est tout entouré de feu, par un miracle aussi surprenant que celui de la fournaise de Babylone ; pas un fil de sa robe ni un cheveu de sa tête ne fut consumé. Ce pouvoir n'a pas moins éclaté sur l'eau que sur le feu ; car, sans parler des tempêtes dont il a souvent calmé la violence, est-il possible d'entendre sans admiration la manière dont il s'avisa de passer le détroit de Messine ? Il trouve sur le port un vaisseau prêt à faire voile ; il demande d'y être reçu par charité, n'ayant pas de quoi payer son passage : la rusticité d'un pilote avare lui fait refuser cette grâce ; mais la charité de François, qui le portait en Sicile, ne lui permet pas de différer plus longtemps ce voyage. Que faire donc en cette rencontre ? Le trajet est de plus de trois lieues ; la mer, qui y est un peu resserrée par les côtés, y est toujours agitée, et, quand même elle est calme, on a toujours besoin de toute l'adresse des pilotes les plus expérimentés pour passer sans danger entre ces deux fameux écueils qui le bordent de deux côtés, et où tant de vaisseaux ont fait naufrage. Mais y a-t-il rien dans la nature qui soit impossible à la charité de ce grand saint ? Animé d'une sainte confiance, qui en était inséparable, il fait une barque de son manteau, l'étendant sur l'eau ; il monte dessus, lui et deux compagnons, et, comme s'il eût été en assurance sur ce vaisseau fragile, il passe le détroit, domptant la furie des flots, et fait, lui et ses compagnons, un voyage sur cet élément, où le prince des Apôtres, tout fervent de charité qu'il était, put à peine faire trois ou quatre pas sans trembler, et sans être obligé de recourir à la prière. N'avons-nous pas sujet de dire de notre saint ce que l'Evangile rapporte du Sauveur même : *Quis est hic, quia venti et mare obediunt ei ?* C'est l'incomparable François de Paule, dont toutes les eaux de la mer n'ont pas été capables d'arrêter la charité,

et encore bien moins de l'éteindre : *Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem.*

Qu'est-il nécessaire de rapporter les autres prodiges de notre saint patriarche, et de vous dire qu'il a exercé son pouvoir sur l'air, en arrêtant les foudres et en détournant les orages ; qu'il l'a fait sentir à la terre, en lui commandant de rendre des morts qu'elle renfermait dans ses tombeaux ; qu'il arrêta dans l'air un rocher d'une grosseur énorme qui par sa chute allait accabler le logis où il demeurait ; qu'il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds ; guéri les malades les plus désespérés, multiplié les pains, etc.? Tout cela perdait le nom de miracles à son égard, parce qu'il lui était devenu ordinaire, et le nombre en est si prodigieux, qu'après cinq ou six mille, de compte fait, les historiens de sa vie sont obligés d'omettre le reste pour n'en pas grossir des volumes. Je dirai seulement que, pour marque que c'était à sa charité que Dieu avait accordé ce souverain pouvoir, il avait coutume de dire, en faisant ces prodiges si surprenants : *Par la charité recouvrez la vue ; Par la charité recevez une parfaite santé :* comme si la charité eût été l'ouvrière de toutes ces merveilles. (**Houdry**).

[Même sujet]. — Il n'y a qu'à parcourir tout cet univers, et à vous découvrir tout d'un coup toute la face de la nature : on eût dit que Dieu en avait fait S. François de Paule le seigneur et le maître. Est-il besoin de confirmer la vérité ; faut-il instruire, secourir, ou édifier le prochain : tout cède à sa foi ; sa charité n'a point de bornes. Les éléments, pour lui obéir, semblent renverser toutes les lois que Dieu a mises entre eux, et perdent leurs qualités les plus naturelles. Les astres arrêtent leurs malignes influences, les vents étouffent leur souffle le plus violent, la mer brise ses flots écumeux et se calme, la terre fait violence aux saisons et devient fertile et abondante en tout temps, des sources d'eau vive sortent des veines d'un rocher aride, à la parole de ce Moïse ; le feu divise ses flammes et les amortit à la descente de cet ange du Seigneur dans la fournaise ; le ciel s'ouvre ou se ferme, retient, répand ses rosées, à la prière de ce nouvel Elie ; les montagnes s'ébranlent, et ces masses sans soutien demeurent suspendues par la force de la foi de ce faiseur de miracles ; les créatures les plus insensibles se meuvent ou s'arrêtent à la volonté d'un homme mortel ; et toute la nature, étonnée, attentive, obéissante, reconnaît en lui le pouvoir de son Créateur, et révère sa sainteté et son innocence. (**Fléchier**).

[Honneurs rendus à François]. — Il n'est pas surprenant que S. François de Paule, remplissant le monde de miracles, se soit acquis, sans y penser, une estime si universelle que les plus grands rois de la terre disputaient à qui le possèderait dans son royaume. Un légat du Saint-Siége n'eût pas été reçu avec plus d'honneur qu'il le fut à la cour du roi de Naples. Le

pape Sixte IV le reçut à Rome comme un ange du ciel, le consulta sur les plus importantes affaires de la Religion, et par honneur le fit asseoir auprès de sa personne. Il parla au roi de Naples en prophète, et l'obligea à verser des larmes de repentir sur bien des faits. Les peuples sortaient des villes en foule au-devant de lui, et peu de gens se retiraient qui n'eussent été témoins de quelque miracle. Il fut reçu en France comme l'homme de Dieu ; le dauphin, qui fut depuis Charles VIII, l'alla recevoir. Arrivé au château du Plessis, Louis XI alla au-devant de lui avec sa cour, et le reçut avec autant d'honneur et de respect que si c'eût été le Souverain-Pontife même ; ce prince se jeta à genoux devant François, le conjurant de faire en sorte que Dieu voulût lui prolonger la vie. Il fit loger le saint Homme dans un appartement du château, pour avoir la commodité de l'entretenir plus souvent, et il passait chaque jour deux ou trois heures avec notre saint. Le jeune roi Charles VIII l'honora d'une manière encore plus particulière que n'avait fait le défunt roi son père : il ne voulut rien faire que par ses avis, dans toutes les choses qui regardaient sa conscience, et même dans les affaires d'Etat : tant la sainteté est respectable, même aux princes du monde. Charles fit tenir à notre saint son fils sur les fonts du baptême, et voulut qu'il le nommât ; il lui bâtit deux couvents en France, et un à Rome. Louis XII, successeur de Charles, enchérit encore sur ses prédécesseurs en affection et en bienfaits à l'égard de S. François. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Miracle particulier et surprenant]. — Ce n'est pas assez, ce me semble, de rapporter en général les prodiges que François de Paule a opérés : il est bon de vous en citer un entre les autres, par lequel vous pourrez voir quel était son pouvoir auprès de Dieu. Sa sœur, par une tendresse peu réglée, empêche un de ses fils d'embrasser l'institut de son oncle : cet enfant meurt ; on porte son corps dans l'église du saint Homme pour y être enterré. Au lieu de le mettre dans le tombeau, François ordonne qu'on le porte dans sa chambre ; il y fait sa prière, et rend la vie à son neveu. La mère, qui ne savait pas encore ce miracle, désolée, vient chercher quelque consolation auprès du saint, et avoue que, si elle ne l'eût pas empêché de se faire religieux, l'enfant ne serait pas mort. « Mais y consentiriez-vous à présent ? repart le saint. — Hélas ! mon consentement vient trop tard, » dit la mère affligée. S. François lui dit de l'attendre : il remonte à sa chambre, donne l'habit à son neveu, et vient le présenter lui-même à la mère. C'est le célèbre père Nicolas d'Alesso, qui accompagna ensuite son oncle en France, et qui y est mort saintement. (*Le même*).

[Généreuse liberté de S. François de Paule]. — François de Paule, avec une générosité toute sainte, entra dans les cours des rois pour y annoncer la vérité, que la flatterie de leurs sujets et leurs propres passions leur ca-

chent ordinairement. N'osa-t-il pas remontrer au roi de Naples les misères des peuples, qui gémissaient sous le poids des tributs excessifs qu'il leur imposait? Ne lui dit-il pas, avec un zèle discret mais généreux, qu'il n'était riche que du bien d'autrui ; qu'il ne devait pas se regarder comme le maître de ses trésors pour en disposer à sa volonté, mais comme le dispensateur, pour les employer au salut public ; qu'il était établi ministre de Dieu pour rendre les peuples heureux, non pas pour en faire des misérables, en consumant en luxe et en débauches les subsides tirés du travail et de la substance des peuples? Ne fit-il pas distiller du sang d'une pièce de monnaie qu'il rompit en la présence de ce roi, pour le convaincre par ce miracle, s'il ne pouvait le convertir par les remontrances, pour lui inspirer la compassion par cette preuve sensible de la misère et de la calamité publique, et pour lui faire connaître sa violence et son inhumanité, en lui montrant, sur cet insensible métal, une image touchante de la plaie qu'il faisait dans le cœur des peuples? **(Fléchier)**.

[S. François et Louis XI]. — Avec quelle fermeté François de Paule annonça-t-il à Louis XI la nouvelle de sa mort! Ce prince, dont la dissimulation fut le partage, implacable dans ses vengeances, toujours occupé à surprendre les autres et craignant toujours d'être surpris lui-même, traînait dans une vieillesse chagrine les restes d'une vie qu'il s'efforçait de prolonger par tous les artifices imaginables : recourant tantôt à des dévotions superstitieuses, tantôt à des remèdes inutiles. Enfin, après avoir tenté tous les secours humains, il mit sa dernière espérance dans la vertu de notre saint ; et, comme le bruit de ses miracles se répandait partout, il se flatta d'obtenir par ses prières une guérison miraculeuse. Tant il est vrai que la mort est amère à ceux qui jouissent, comme dit l'Ecriture, d'une paix sensuelle au milieu des biens et des délices. Un homme d'une piété moins solide que S. François de Paule eût été touché de quelque complaisance ; il eût été bien aise de flatter la passion d'un roi qui l'appelait pour prolonger le cours de sa vie, et, ne pouvant lui rendre la santé, il lui en aurait du moins donné quelque espérance. Mais François annonce la mort à ce prince : *Morieris tu, et non vives.* Il ne met point en usage ces ménagements qu'on emploie pour adoucir cette triste et affligeante parole : car à peine ose-t-on dire aux rois qu'ils sont mortels, lors même qu'ils sont mourants. Mais ce prophète envoyé de Dieu ne garde point ces lâches mesures : il représente aux yeux du prince le tombeau, qui s'ouvre pour recevoir son corps ; il fait succéder dans son âme, aux terreurs de la mort, une crainte salutaire des jugements de Dieu ; et, tout opposé à la cruelle compassion de ces faux amis qui laissent périr l'âme pour soulager le corps, il crut faire davantage pour ce roi en lui ménageant quelques moments de pénitence avant sa mort, que s'il eût ajouté une plus longue suite d'années à sa vie. (*Essais de Panégyriques*).

[Même sujet]. — Quelle fut la fermeté de S. François de Paule lorsque, après avoir essayé d'apprendre à vivre à un roi de Naples, il vint enseigner à un roi de France à bien mourir! C'est de Louis XI que je parle. Ce prince, impénétrable dans ses desseins, implacable dans ses colères, toujours soupçonneux et toujours suspect, accoutumé à tendre des piéges et à craindre les piéges qu'il avait tendus, odieux aux autres et à lui-même, traînait dans une triste retraite les misérables restes d'une vie qu'il avait passée à troubler les autres et à s'inquiéter lui-même. Dieu, qui punit souvent les pécheurs par leurs propres péchés, le livra à ses chagrins et à ses soupçons, et, faisant du sujet de ses passions la matière de ses supplices, permit qu'il fût déchiré par ses propres défiances, et que, après s'être fait craindre de tout le monde, il craignît tout le monde aussi. Il avait la mort sans cesse devant les yeux, non pas pour s'y préparer, mais pour s'en défendre. Quelque habile qu'il fût en l'art de feindre, il ne put dissimuler cette faiblesse. Plus touché du désir de conserver son autorité que de l'appréhension de perdre son âme ; entreprenant des pèlerinages plutôt par timidité que par pénitence ; cherchant à se soutenir dans ses frayeurs et à calmer sa conscience inquiète par des dévotions superstitieuses, et se faisant contre la mort comme un rempart d'images et de reliques de ces mêmes saints qui l'ont si sagement attendue ou si généreusement endurée ; il cherchait vainement tous les secours imaginables, et, ne pouvant rien se promettre ni de l'art ni de la nature, il se flattait enfin de l'espérance d'une guérison miraculeuse : *O mort! que ta mémoire a d'amertume pour ceux qui vivent dans les biens et dans les grandeurs de ce monde!* Ce fut alors que ce prince, après avoir invoqué tous les saints du ciel, eut recours à ceux de la terre, et que, donnant tout pour son âme, ainsi que parle l'Ecriture, il envoya des ambassadeurs jusqu'au fond des montagnes de la Calabre pour obliger notre saint homme à venir faire un miracle en sa faveur et à lui prolonger la vie. Un personnage d'une vertu moins solide aurait cru qu'il fallait se hâter d'aller recevoir un honneur qu'on voulait rendre à sa réputation et à sa vertu ; il aurait regardé la France comme un théâtre propre à faire éclater la gloire de Dieu, et par accident la sienne propre. Il aurait porté le roi à la justice et à la piété, mais il aurait tâché de gagner ses bonnes grâces. Il eût pris cette occasion de mettre en crédit son nouvel institut, et d'attirer la protection et les libéralités du prince, en lui donnant au hasard des espérances d'une longue vie, et, faisant les affaires de Dieu, il n'eût pas négligé les siennes propres. Mais non : notre François est trop bien fondé en l'amour de son Dieu, il est trop humble et trop grand zélateur de l'équité, pour agir si obliquement : il annonce à ce prince embarrassé que ses jours sont bornés, qu'il est temps de mettre ordre à son âme, et de penser à éviter les jugements de Dieu, par une sincère quoique très-courte pénitence, s'il voulait aspirer à la gloire future. (**Fléchier**).

[Pouvoir de S. François de Paule auprès de Dieu]. — Rappelez, s'il vous plaît, dans votre mémoire, le grand danger que courut l'Italie quand elle fut près d'être assujettie au pouvoir de Mahomet II et ravagée par ses troupes infidèles. Ce prince, aussi puissant qu'ambitieux, après avoir ruiné l'empire des Grecs, entreprit de détruire le royaume du Fils de Dieu dans son siége capital. Il crut que le secret était nécessaire pour faire réussir son dessein : il feignit de tourner tout l'effort de ses armes contre ses voisins, afin de tromper plus facilement ceux qui étaient éloignés; il couvrit les préparatifs de guerre qu'il faisait pour perdre les Romains sous le voile d'un traité renouvelé avec eux. Mais, ô mon Dieu, que vos jugements sont admirables, et que vous savez bien confondre et renverser, quand il vous plaît, les desseins des hommes les mieux concertés, et dont le succès paraît le plus infaillible! François de Paule, ce prophète puissant en œuvres et en paroles, caché dans son désert, ignorant ce qui se passe autour de lui, uniquement attentif sur lui-même, sans connaissance des affaires du siècle et des intérêts des princes, pénètre du fond de sa retraite les secrets de ce politique infidèle, et, éclairé des lumières du ciel, il découvre une entreprise impénétrable à la sagesse humaine. Il interrompt le cours de ses contemplations : il exhorte les princes à une rigoureuse défense, les peuples à la pénitence, les prêtres à la prière, et il redouble lui-même ses austérités, pour désarmer ce prince impie et détourner la colère de Dieu de dessus les chrétiens. Mais Dieu, qui voulait châtier son peuple, permit que les avertissements charitables de son serviteur fussent regardés comme de vaines imaginations, des visions inutiles et les rêveries d'un bon homme facile à être trompé ou prévenu. L'événement néanmoins justifia la prophétie du saint. La ville de Trente éprouve les premières fureurs de cette armée d'infidèles, et, étant prise par ce prince barbare, jette avec raison, mais un peu tard, l'épouvante dans tout le monde chrétien. On voit le croissant arboré où la croix avait été adorée, et Rome, cette capitale de l'empire chrétien, en danger de tomber sous la domination de l'ennemi commun de toutes les nations, et de devenir le siége d'une puissance infidèle. Il me semble que je vois ici toute la fureur des flots d'une mer agitée et en courroux venir se briser contre un grain de sable. Tyrannique et redoutable ambition! après avoir excité tant de tempêtes, tu n'iras point plus avant : *Hùc usquè venies, et hìc confringes tumentes fluctus tuos*. Ce ne sera ni la puissance des armées, ni les ligues des princes, ni la valeur des soldats, qui arrêteront les progrès de ce conquérant barbare : ce seront les prières d'un solitaire pauvre et dénué de tout qui opposeront une digue insurmontable à ce torrent qui allait ravager l'Italie. En effet, François de Paule sort comme un autre Moïse du désert pour délivrer le peuple de Dieu de la captivité de Pharaon; il fait succéder la confiance à la terreur dans l'âme des fidèles; il met entre les mains du comte d'Aréna, général des chrétiens, un cierge bénit, qu'il lui donne comme un gage

sûr de la victoire, qu'il obtint en effet. Et l'Eglise croit devoir à ses prières une des plus considérables victoires que les chrétiens aient remporté sur les infidèles. (*Essais de Panégyriques*).

[Mort sainte et précieuse de François.] — S. François de Paule ne tint aucun compte de la gloire du monde pendant sa vie : il aspirait à une gloire plus solide, qui est celle du ciel, dont sa charité le mit en possession par une mort aussi sainte et aussi glorieuse que l'avait été sa vie, puisqu'elle fut causée par un effort de l'amour de Dieu plutôt que par la violence de la maladie, comme on a jugé par les circonstances de cette mort, arrivée le propre jour du Vendredi-Saint, à la même heure que le Sauveur expira. Après s'être fait lire et répéter souvent l'histoire de la passion, dont toutes les paroles furent autant de traits qui lui percèrent le cœur, il finit sa vie par un acte de fervente charité. Mort précieuse devant Dieu, et qui n'est pas moins glorieuse devant ses yeux que de mourir pour la charité même; quoique la gloire d'un martyre réel et véritable, qui lui a manqué pour couronner une vie si sainte, semble lui avoir été accordée après la mort par un martyre posthume, s'il m'est permis de l'appeler ainsi. Car les hérétiques, ennemis du culte des saints aussi bien que de celui que l'on rend à Dieu même, voyant que la charité de François vivait encore dans son tombeau par la multitude des miracles qui s'y faisaient tous les jours, brûlèrent inhumainement son saint corps, qu'ils trouvèrent entier cinquante ans après sa mort, et achevèrent ainsi le sacrifice qu'il avait fait durant sa vie, comme l'Eglise même dit en son honneur : *Longum tulit martyrium.* Tellement que, après que son cœur a été brûlé d'une ardente charité durant tout le temps qu'il a vécu, son corps fut réduit en cendres par ces barbares, qui se servirent même du bois du crucifix pour en allumer les flammes, comme s'il n'eût pu être consumé d'un autre feu que de celui qu'on fit de la croix où un Dieu a fait voir le grand excès de son amour envers les hommes. Sacrifice glorieux, précieux mélange du bois de la croix et du corps du grand François de Paule, qui, après avoir porté partout l'étendard de sa charité, est consumé, après sa mort, du feu sorti de l'étendard de la croix! (**Houdry,** *Sermons.*)

[Éloge de ses vertus.] — On ne saurait comprendre comment un seul homme pouvait fournir à une telle multiplicité de soins et d'actions que S. François de Paule. Il était seul l'âme de son ordre naissant, prodigieusement multiplié dès son vivant; il en réglait seul tous les mouvements. Consulté de toutes parts comme l'oracle du monde chrétien, il répond à tout, et les grands et le peuple viennent en foule chercher auprès de lui du soulagement pour toutes sortes d'infirmités et de maladies; et, avec cette accablante continuité de travaux, il passait presque toutes les nuits en prières; il n'avait d'autre lit qu'une pierre et un ais. Sa vie

était un jeûne continuel. Il déchirait son corps par de sanglantes disciplines, avec des fouets armés de pointes de fer, et son habit n'est, à proprement parler, qu'un cilice couvert ou une haire. Il était si embrasé du feu de l'amour du Sauveur, qu'il ne fallait que la vue d'un crucifix, qu'un coup-d'œil vers le ciel, pour le faire entrer en extase ; et sa dévotion envers la Mère de Dieu était si tendre, qu'il ne pouvait retenir ses larmes à la seule prononciation de son saint nom. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Invocation]. — Grand Saint, de quelque part du ciel que vous regardiez la France, je ne doute pas qu'elle ne vous soit encore aussi chère qu'elle a jamais été. Vous l'avez honorée de votre présence l'espace de vingt-cinq ans ; vous y avez laissé vos précieuses dépouilles ; et, quelque rage que l'hérésie ait pu exercer sur vos reliques sacrées en brûlant votre corps avec le bois de la croix, elle n'a servi qu'à vous donner après la mort la couronne du martyre, que vous aviez tant désirée pendant votre vie. Vous avez fait descendre cent fois les bénédictions du ciel sur nous, sur les rois et sur leur royaume : vous n'avez pas maintenant moins de pouvoir et d'amour que vous en aviez sur la terre. Par charité, grand Saint, écoutez donc nos prières, vous à qui la charité a tout accordé, et qui n'avez jamais rien refusé à la charité. Recevez favorablement nos vœux ; arrêtez vos yeux sur nous ; soyez notre protecteur comme vous l'avez été de nos ancêtres. Détournez les malheurs que la guerre, l'hérésie et le vice pourraient causer dans ce royaume, et que la piété et la paix nous rendent aussi saints sur la terre qu'heureux dans l'éternité. (Le **P. Nouet**.)

SAINT PHILIPPE NÉRI,

Fondateur de la congrégation de l'Oratoire en Italie.

AVERTISSEMENT.

La providence du souverain Pasteur, toujours attentive aux besoins de son Eglise, lui a donné dans la personne de S. Philippe Néri *un parfait modèle de la sainteté qu'il exige de ceux qui en sont la plus noble et la principale partie, savoir les ministres du Seigneur, appelés à cet état afin de rendre par leur moyen son sacerdoce éternel.*

Il est vrai que toute la sainteté de l'homme incomparable dont nous célébrons la mémoire en ce jour est renfermée dans une suite d'actions assez communes et dans les devoirs d'un ministère dont il s'est fidèlement acquitté, mais qui ne donnent pas tant de lieu à l'éloquence du prédicateur que le ferait une vie apostolique consommée dans de pénibles missions, et dans de grandes entreprises à glorieux succès. On peut dire néanmoins que les vertus et les travaux de S. Philippe Néri, *pour n'avoir pas tant d'éclat aux yeux des hommes, n'ont pas moins de mérite devant* Dieu, *et que son zèle à procurer la gloire du Seigneur par toutes sortes de moyens, la conversion d'une infinité de pécheurs, la réformation des mœurs dans les villes et dans les provinces entières, le renouvellement de la ferveur dans les ecclésiastiques, sa constante fidélité dans des emplois laborieux, et enfin le fruit inestimable qu'il a fait dans toute l'Eglise, l'ont rendu comparable aux plus grands saints.*

Il faut seulement remarquer — 1°. *Que,* S. Philippe Néri *ayant vécu dans ces derniers sièles, on ne peut citer dans son éloge ni passage de l'Ecriture, ni autorité des SS. Pères, sinon par application.* — 2°. *Comme* Dieu *l'a mis dans son Eglise pour servir de modèle particulièrement aux ecclésiastiques, on peut voir les devoirs attachés à cet état, et par lesquels ce grand homme s'est sanctifié, dans le tome III*[e] *de notre* **Bibliothèque des Prédicateurs,** *titre* Etat ecclésiastique.



§ I.

Desseins et Plans.

I. *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxtà cor meum et animam meam faciet: et ædificabo ei domum fidelem, et ambulabit coràm Christo meo cunctis diebus.* (I. Reg. ii). On peut prendre, pour faire l'éloge de ce saint,

1°. Les dispositions qu'il a apportées pour recevoir le sacerdoce, et de-là prendre occasion de montrer avec quelle pureté d'intention se doivent présenter à ce terrible ministère ceux qui aspirent à une si éminente dignité.

2°. Les occupations de son sacerdoce ; et par cet exemple insinuer à ceux qui y sont entrés que, n'étant plus à eux mais à l'Eglise qui les a appelés, ils doivent s'occuper entièrement au salut des âmes.

Premier point. 1°. L'état du sacerdoce est le plus relevé de tous. — 2°. Il n'y en a point qui demande de plus grandes dispositions. — 3°. Philippe Néri, connaissant la grandeur du sacerdoce, s'y est préparé de la manière la plus parfaite. — Les prêtres ne sont-ils pas à Dieu par une consécration particulière, et ne doivent-ils pas lui être les plus attachés ? Ils approchent de Dieu par le privilége de leur caractère, et ils doivent être plus purs que les autres. Ils prient et ils apaisent Dieu pour les fidèles, et ils sont auprès de Dieu comme des intercesseurs pour le salut des hommes, représentant la personne adorable du Sauveur. Ils offrent et dispensent les saints mystères : Il faut donc qu'ils en recueillent les premiers fruits. Ils corrigent les autres, et ils doivent être irrépréhensibles. Comme il leur est plus difficile de se relever de leur

chute, ils doivent se conserver dans l'innocence avec plus de soin et plus de crainte. — Ce détail prouve deux choses : l'une, que l'état du sacerdoce est infiniment relevé ; l'autre, que les dispositions de ceux qui y sont appelés doivent être excellentes, à proportion de l'excellence de cet état. Et ces deux vérités sont comprises dans ces paroles : *Je me susciterai un prêtre fidèle, qui agira selon mon cœur et selon mon âme : je lui établirai une maison stable, et il marchera toujours devant mon Christ.* — Ces considérations touchèrent S. Philippe Néri dès sa jeunesse ; et Dieu, par des progrès étonnants de vertu, disposa lui-même son cœur pour les emplois qu'il lui destinait. Quelque capable que fût son esprit de toutes sortes de connaissances, il s'appliqua à celles qui pouvaient nourrir sa piété. Il corrigea, par la simplicité des Ecritures, l'orgueil que donnent les sciences humaines, et tira du fond même de ses études la matière de ses oraisons et de l'exercice de ses vertus. On le vit, dans l'intervalle de ses leçons, tantôt au fond d'une chapelle, baigné de larmes, portant secrètement aux pieds de Jésus crucifié les premières tendresses de son amour et les premiers essais de sa pénitence ; tantôt, sous le portique de saint Pierre, au milieu d'une troupe de pauvres, leur enseignant les principes de la foi et les éléments de la religion ; à la faveur de quelques épargnes qu'il faisait sur ses propres nécessités, employant à la charité les restes de sa pauvreté et les fruits de ses abstinences. Tantôt on le voyait dans les hôpitaux, consoler les malades par ses soins et par ses discours, et les assister de ce peu de forces que ses mortifications et ses jeûnes lui avaient laissé. C'est ainsi que, par l'exercice de ses vertus, Philippe se préparait au sacerdoce. Il fit de nouveaux progrès lorsque, lassé des stériles spéculations de la science, il résolut de ne plus savoir que Jésus crucifié, et ne put supporter d'autres lumières que celles qu'il recevait de son oraison. Ce commerce intime qu'il avait avec Dieu lui ouvrait le sanctuaire, et lui donnait une sainte liberté d'offrir au Tout-Puissant la victime divine pour les péchés des hommes.

Second Point. — 1°. La prêtrise n'est pas un titre sans fonctions et sans travail ; c'est un ministère rempli d'une multitude de devoirs essentiels, difficiles à remplir. — 2°. S. Philippe, comme un digne ministre, s'est parfaitement acquitté de tous ces devoirs. — Pour la première de ces vérités, on trouve la preuve dans ces paroles de S. Paul à un évêque : *Tu vero vigila, in omnibus labora :* l'Apôtre exhorte Timothée à se fortifier dans sa vocation par la grâce de Jésus-Christ, et à travailler comme un soldat dans la milice sacrée du Fils de Dieu. *Opus fac Evangelistæ :* Tantôt à faire la charge d'un évangéliste. Tantôt à conserver la doctrine de la foi pure, et à la dispenser avec crainte et discernement : *Depositum custodi.* — Pour la seconde vérité, il suffit d'entrer dans le détail de la vie de S. Philippe pour connaître qu'il était un ouvrier apostolique, digne de la naissance de l'Eglise, tout occupé de sa vocation, qu'il voulait rendre certaine par ses bonnes œuvres. Il faut montrer que

toute sa vie n'a été qu'un tissu d'œuvres de miséricorde et de charité, ne se lassant point, et se croyant débiteur de tous pour les gagner tous. N'est-ce pas là l'image d'un prêtre qui a toujours marché selon les lois de l'Evangile, d'un prêtre selon le cœur de DIEU ? *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxtà cor meum et animam meam faciet* (I Reg. II). (*Fléchier*).

II. — (*Dedit illi* DEUS) *fungi sacerdotio et habere laudem in nomine ipsius*. (Eccli. XLV, 19). — DIEU l'a destiné au ministère du Sacerdoce, et il a mérité, à ce titre, une louange toute particulière. Si la vocation au sacerdoce est un choix particulier que DIEU fait d'une personne pour le plus noble et le plus saint ministère qui soit dans l'Eglise, si ceux qu'il y appelle ont le bonheur d'approcher de plus près le souverain de l'univers, qui daigne bien prendre tous les jours une nouvelle naissance entre leurs mains ; s'ils sont son propre bien, sa portion et son héritage, comme parle DIEU même dans l'Ecriture ; si c'est pour exercer un pouvoir souverain sur son corps naturel et mystique ; si c'est pour ouvrir le ciel aux fidèles, par la puissance qu'il en donne à ses ministres, en leur en mettant les clefs entre les mains ; si c'est, enfin, pour dispenser avec une sage disposition le sang de JÉSUS-CHRIST ; dites-moi quel doit être celui qui est choisi de DIEU pour se sanctifier dans un état si élevé ? Afin de réussir en ce glorieux emploi, S. Philippe a institué et formé de sa main une illustre congrégation, remplie de personnes consommées en science et en vertus, imitateurs de son zèle pour travailler à ce grand ouvrage, pour rallumer le feu de la dévotion presque éteint, et pour exécuter le projet que DIEU lui en avait inspiré. Concevez, par le haut dessein de DIEU sur ce grand homme, quel a dû être le zèle, la charité, la piété, l'union avec DIEU, en un mot, la sainteté de celui qui fut choisi pour un si noble emploi : et vous ferez vous-même le portrait du glorieux saint Philippe Néri. Il vous sera plus aisé de le reconnaître par l'idée que vous vous formerez d'un homme parfait et consommé en toutes sortes de vertus, qu'à moi de vous le représenter par les actions particulières de sa vie, car son humilité nous en a dérobé la plus grande partie. Cependant ce qu'il n'a pu cacher aux yeux des hommes suffira pour en faire un juste éloge, si je vous fais voir

1°. Comme il a rempli dignement lui-même les devoirs et les obligations d'un état si saint et si élevé, en soutenant son caractère par les vertus qui lui sont propres.

2°. Le grand service qu'il a rendu à DIEU et à l'Eglise en appliquant son zèle et ses soins à former les autres à la perfection.

L'un fera voir la sainteté personnelle et les trésors de grâces et de mérites qu'il possédait, et l'autre la voie et le moyen qu'il a pris pour les communiquer au prochain, en leur montrant les sources qui doivent répandre la sainteté partout. Ce sera le partage de ce discours.

III. — On peut considérer S. Philippe Néri comme un homme d'un mérite très-distingué, tout à fait extraordinaire, et le regarder

1°. Comme un homme vivant qui converse avec les morts, et qui nous apprend par son exemple à mourir au monde, aux plaisirs, aux honneurs, afin de ne vivre qu'à Dieu et pour Dieu.

2°. Comme un homme juste qui converse avec les pécheurs, qui tâche de les convertir, pour les attirer à Dieu et les attacher à son service pour toujours.

3°. Comme un homme mortel qui converse avec les anges, qui tâche de les imiter par une pureté de vie incomparable, par une charité tout ardente, et un attachement à Dieu, et à tout ce qui regarde le service de Dieu, dont rien n'est capable de le détourner. (*Senault*).

IV. —*Ecce sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit* Deo *et inventus est justus*. (Eccli. xliv, 17).—On peut représenter S. Philippe Néri, dans le siècle dépravé où il vivait, comme le grand-prêtre choisi de Dieu pour arrêter sa colère, et pour ménager auprès de lui la réconciliation des pécheurs.

1°. Ç'a été un homme juste, qui, n'étant encore que laïque, s'est rendu recommandable en toutes sortes de vertus ; en sorte que sa vie était, comme celle de S. Paul, une odeur de vie : *Odor vitæ sumus*. (II Cor. ii, 16).

2°. Il a porté les hommes à la vertu par ses exemples, ses instructions, ses exhortations ferventes, en leur marquant les voies du salut.

3°. *Et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio*. Il a détourné les fléaux de la justice divine de dessus les pécheurs, en plusieurs manières. Par ses sacrifices, car c'est la fonction principale du prêtre, selon S. Paul, car il doit offrir des dons et des sacrifices pour le peuple : *Ut offerat dona et sacrificia pro peccatis*. Par ses prières et ses mortifications, comme un pénitent public, qui se rend la victime du peuple, pour lequel il s'offre à Dieu afin d'apaiser sa justice.

V. — On peut considérer S. Philippe Néri, comme un excellent modèle de la sainteté des prêtres. C'est pourquoi on lui peut approprier ce glorieux témoignage que l'Ecriture donne à Judas Machabée : *Elegit sacerdotes sine maculâ, voluntatem habentes in lege* Dei : Il a choisi des prêtres sans tache, qui aiment la loi de Dieu, et il leur a tracé dans sa vie un parfait exemple

1°. — De la sainteté qu'ils doivent avoir pour se disposer à une si haute vocation.

2°. — De celle qu'ils doivent pratiquer dans l'exercice de leur charge.

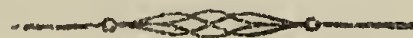
3°. — De celle qu'ils doivent chercher à l'autel, en célébrant les divins mystères et consacrant le corps du Sauveur, qui est la source de toutes les grâces et le principe de la perfection de tous les saints. (*Nouet, Vie de Jésus dans les saints*).

VI. — Considérer S. Philippe Néri, dans les différents états de sa vie, comme un modèle parfait des grandes qualités que doivent avoir ceux qui font profession de ce haut ministère.

1°. — Dans sa vocation au Sacerdoce, qui fut un ouvrage du Saint-Esprit, lequel lui en fit porter la parole par son directeur, afin qu'il entrât dans cet état par obéissance, à l'exemple du Fils de Dieu, qui n'a point pris de lui-même la qualité glorieuse de pontife, mais qui l'a reçue de celui qui lui a dit : *Vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech.*

2°. — Philippe Néri s'est disposé à ce saint ministère par l'innocence de sa vie, par la mortification de toutes ses passions et par la ferveur de sa charité envers Dieu et le prochain.

3°. — Pour les fonctions de ce ministère si saint, jamais ministre ne fut plus fidèle à s'appliquer à tous les devoirs qui y sont attachés, à en remplir toutes les obligations, jamais ministre ne fut plus zélé pour en soutenir l'honneur, et en porter partout le culte et la vénération : ce qu'il a fait non-seulement par lui-même, mais encore par la congrégaion toute sainte et pleine de zèle qu'il a instituée.



§. II.

Les Sources.

Nous ne saurions marquer de source plus pure, ni d'auteur plus fidèle, d'où nous puissions tirer la matière de l'éloge de S. Philippi Néri, que les actes de sa canonisation et les vies du saint données au public peu de temps après sa mort. J'appelle ces relations et ces vies les premières sources, parce que tous ceux qui ont parlé et écrit, depuis, des actions, des vertus, des miracles et du fruit inestimable qu'il a fait dans l'Eglise par le moyen de la Congrégation qu'il a instituée, ont tiré de là tout ce qu'ils en ont dit.

La première Vie de S. Philippe, qui parut bientôt après sa mort, est écrite par un de ses disciples, **Antonius Gallonius**, lequel proteste qu'il n'a rien rapporté des actions de ce saint, et principalement de ses miracles, qui n'ait été attesté par le serment de 250 témoins, entre lesquels il nomme six cardinaux. Ce qu'il faut entendre de quelques faits particuliers, car on ne peut l'assurer de tous.

La seconde Vie est écrite par **Jacobus Baccius**, prêtre de la même congrégation. Cette vie, qui fut d'abord composée en italien, et ensuite en latin par le même auteur, n'est différente de l'autre qu'en ce qu'elle est plus ample, et qu'elle contient les actes de la canonisation, et les témoignages de ceux qui ont connu plus particulièrement ce grand saint.

La troisième, un peu postérieure aux deux autres, par **Jérôme Barnabæus,** outre quelques faits et quelques circonstances particulières, est mise en meilleur ordre et écrite d'un style plus cultivé.

Le cardinal Baronius, qui a été le principal ornement de la congrégation de l'Oratoire, et qui l'a le mieux connu, dans ses annotations sur le Martyrologe romain parle de ce saint en des termes qui marquent assez la haute idée qu'il avait de sa sainteté.

Sponde et **Raynaldi**, dans leurs *Annales*, font une mention honorable des vertus et du mérite de S. Philippe.

Tous ceux qui ont travaillé sur les Vies des saints, comme les auteurs des *Actes des Saints,* mois de Mai; **Baillet** et quelques autres; **Hermant**, auteur de l'*Histoire de l'établissement des ordres religieux.*

Le P. Croiset a fait un abrégé de sa vie et de ses vertus dans ses *Exercices de piété pour tous les jours de l'année;* mais ce n'est pas en simple historien : le récit qu'il en fait peut beaucoup servir à un prédicateur.

Le P. Nouet, dans les *Méditations des saints,* en a une très-belle sur S. Philippe Néri.

Fléchier a un excellent sermon sur ce sujet, dans ses Panégyriques.

Le P. Senault, de l'Oratoire, Panégyriques.

Sermons sur tous les sujets, Panégyriques. (**Houdry**).

Pour les *Recueils* sur ce sujet, je ne crois pas qu'on en puisse trouver de plus ample que dans les *Actes des saints* des Bollandistes.



§ III.

Passages, Exemples, Figures, Applications de l'Écriture.

Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxtà cor meum et animam meam faciet. I Reg. II, 35.

Je me susciterai un prêtre fidèle, qui agira selon mon cœur et selon mon âme.

Qui ad justitiam erudiunt multos quasi stellæ in perpetuas æternitates. Daniel XII, 3.

Ceux qui instruisent dans les voies de la justice luiront comme des étoiles pendant l'éternité.

Quia tu scientiam repulisti, repellam te, ne sacerdotio fungaris mihi. Oseæ IV, 6.

Parce que vous avez rejeté la science, je vous rejetterai aussi.

Labia sacerdotis custodient scientiam, et legem requirent ex ore ejus. Malach. II, 7.

Les lèvres du Prêtre sont les dépositaires de la science; et c'est de sa bouche que l'on recherche la connaissance de la Loi.

Elegit sacerdotes sine maculâ, voluntatem habentes in lege DEI. I Machab. IV, 42.

Il a choisi des prêtres dont la vie est sans tache, et qui ont mis leur affection dans la loi de DIEU.

Inventus est perfectus, justus, et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio. Eccli. XLIV, 17.

Il a été juste et parfait, et il est devenu, au temps de la colère, la réconciliation des hommes.

Dilectus DEO *et hominibus, cujus memoria in benedictione est.* Eccli. XLV, 1.

Il a été aimé de DIEU et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction.

In fide, et lenitate ipsius sanctum fecit illum. Ibid. 4.

Il a été sanctifié dans sa foi et dans sa douceur.

Dedit illi coràm præcepta, et legem vitæ et disciplinæ. Ibid. 6.

DIEU a mis devant lui ses préceptes et la loi de la vie et de la science.

(*Dedit illi* DEUS) *fungi sacerdotio, et habere laudem in nomine ipsius.* Ibid. 19.

Il lui a donné le sacerdoce, et l'a comblé de bonheur et de gloire.

Separavit vos DEUS *Israël ab omni populo et junxit sibi, ut serviretis ei in cultu tabernaculi, et ministraretis ei.* Numer. XVI, 9.

DIEU vous a séparés de tout le peuple et vous a joints étroitement à lui, pour le servir dans le culte du tabernacle, en faisant les fonctions de votre ministère.

Constituit (DEUS) *coràm arcâ Domini de levitis, qui ministrarent et recordarentur operum ejus, et glorificarent atque laudarent Dominum* DEUM *Israël.* I Paralip. XVI, 4.

DIEU établit des lévites, pour servir devant l'arche du Seigneur, pour le glorifier et lui rendre de continuelles actions de grâces de toutes ses merveilles, et pour chanter les louanges du Seigneur DIEU d'Israël.

Sic nos existimet homo ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum DEI. I Cor. IV, 1.

Que les hommes nous considèrent comme les ministres de JÉSUS-CHRIST, et comme les dispensateurs des mystères de DIEU.

Dedit nobis ministerium reconciliationis. II Cor. V, 18.

DIEU nous a confié le ministère de la réconciliation.

Pro Christo legatione fungimur. II Cor. V, 20.

Nous exerçons la charge d'ambassadeurs de JÉSUS-CHRIST.

Vide ministerium quod accepisti in Do-

Faites réflexion sur le ministère que vous

mino, ut illud impleas. Coloss. IV, 17.

avez reçu dans le Seigneur, afin de vous en acquitter parfaitement.

Exemplum esto fidelium, in verbo, in conversatione, in charitate, in fide, in castitate. 1 Tim. IV, 12.

Soyez l'exemple des fidèles, dans vos discours, dans votre conduite, dans ce qui regarde la charité, la foi, la chasteté.

Sollicitè cura teipsum probabilem exhibere DEO, *operarium inconfusibilem, rectè tractantem verbum veritatis.* II Tim. II, 15.

Mettez-vous en état de paraître devant DIEU comme un ministre digne de son approbation, qui ne fait rien dont il ait sujet de rougir, et qui sait dispenser convenablement la parole de vérité.

In omnibus teipsum præbe exemplum bonorum operum, in doctrinâ, in integritate, in gravitate. Tit. II, 7.

Montrez-vous en toutes choses un exemple de bonnes œuvres, dans ce qui regarde la doctrine, l'intégrité, la sagesse.

Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à DEO, *tanquàm Aaron.* Hebr. V, 4.

Personne n'a droit de prétendre à cet honneur, que celui qui est appelé de DIEU, comme Aaron.

Attende lectioni, exhortationi et doctrinæ: 1 Tim. IV, 13.

Appliquez-vous à la lecture, à l'exhortation, à l'instruction.

EXEMPLES ET FIGURES TIRÉS DE L'ÉCRITURE-SAINTE

Ce fut un étrange spectacle pour les Israélites quand Aaron alla se jeter au milieu des flammes, l'encensoir à la main, pour délivrer le peuple qu'elles dévoraient, et que, levant les yeux vers le ciel, il apaisa la colère de DIEU par la ferveur de ses prières. Car il méprisa le danger qui le menaçait ; il s'exposa aux foudres qui tombaient des nues, et, se mêlant parmi les morts et les vivants, il laissa douter à tous ceux qui le regardaient s'il ne perdrait point lui-même la vie en la voulant sauver aux autres. Mais il me semble que ce n'est pas un spectacle moins surprenant de voir un prêtre qui, pour s'acquitter de son devoir, s'oppose à la justice de DIEU, se mêle avec les morts pour les ressuciter, avec les vivants pour les convertir, et avec les anges et le DIEU des anges pour les apaiser. C'est cependant ce qu'a fait S. Philippe. Comme il était prêtre, et choisi de JÉSUS-CHRIST pour réformer les prêtres de son Eglise, il a fait tous ces miracles pendant qu'il a vécu sur la terre ; plein d'amour et de zèle, il s'est jeté dans le péril pour en délivrer les autres. Il a prié pour les morts, et il les a ressuscités ; il a prié pour les vivants, et il les a convertis ; il a prié DIEU et les anges, et il les a apaisés.

[Philippe aux tombeaux des martyrs]. — Nous apprenons, dans l'histoire de la vie de notre saint, que souvent il se séparait des vivants pour aller s'entretenir avec les morts dans les catacombes ; qu'il allait consulter ces saints corps qui, pour être réduits en poudre, ne laissaient pas d'être encore les temples du Saint-Esprit ; qu'il allait apprendre d'eux à mépriser la vie et à souhaiter la mort ; qu'il s'instruisait, à leur école, à pratiquer les vertus les plus pures du christianisme, et qu'il s'animait par

leurs exemples à souffrir toutes les misères de la terre pour acquérir la félicité du ciel. C'était la pratique constante des premiers chrétiens, comme nous l'apprenons de l'histoire Ecclésiastique : ils passaient les nuits sur les tombeaux des martyrs, et ils allaient apprendre de ces illustres héros à supporter courageusement les douleurs qu'ils avaient souffertes, à vaincre la mort qu'ils avaient vaincue pour la cause du Sauveur. C'est là que S. Ambroise envoyait les hommes à qui leur orgueil avait fait oublier la misère de leur condition, afin de les faire rentrer en eux-mêmes et de leur apprendre en même temps à vaincre le monde. Mais, quoique tous les sépulcres, généralement parlant, soient des écoles où l'on peut s'instruire sur la vanité des choses de la terre, ceux de ces premiers martyrs sont des académies plus saintes, où nous pouvons apprendre non-seulement à mépriser tout ce que le monde recherche avec tant de passion, mais à répandre notre sang, à perdre la vie pour la gloire de JÉSUS-CHRIST, puisque c'est dans ces saints lieux que les premiers fidèles se préparaient à soutenir courageusement les persécutions les plus cruelles. Ce furent sans doute ces considérations qui obligèrent S. Philippe Néri à visiter si souvent les sépulcres des saints martyrs, et à passer la meilleure partie des nuits dans le cimetière de Caliste, si recommandable par le nombre prodigieux de reliques dont il est le dépositaire sacré.

[Dieu est l'héritage propre du prêtre]. — DIEU, dans l'ancienne loi, n'assigna point de terre ni de fonds aux lévites, dans le partage qu'il fit aux douze tribus d'Israel, comme tout le monde sait : et la raison qu'il en apporta fut qu'il serait lui-même leur part, leur héritage et leur possession. « Je serai moi-même, leur dit-il, votre héritage et votre bien. » C'est donc en quoi consiste l'avantage et le bonheur de ceux qui sont destinés à l'Eglise, de posséder DIEU à titre d'héritage, et d'une façon toute particulière, en sorte qu'il leur tienne lieu de tout : et c'est ce que signifie le nom même de *clergé*, qui a DIEU pour son sort, pour son partage. Mais ceci marque l'obligation particulière qu'ils ont d'être saints. C'est déjà, en quelque façon, l'être en effet que de posséder DIEU de la sorte dès cette vie, puisqu'on ne le possède que par la grâce et par la sainteté, et que l'héritage de son royaume dans le ciel n'est dû qu'à ceux qui se trouveront en possession de la grâce au sortir de ce monde. Or, DIEU a choisi les ecclésiastiques pour arriver à cette fin par une voie plus noble que les autres : il veut qu'ils prennent DIEU même sur la terre pour leur héritage, c'est-à-dire qu'ils ne possèdent que lui, qu'ils ne s'appliquent qu'à le servir et à être entièrement à lui, afin qu'il soit réciproquement tout à eux : et pour exprimer tout ceci en un mot, la fin de leur vocation à un état si relevé, c'est d'être saints. C'est de quoi était si persuadé S. Philippe Néri, que, dès sa plus tendre jeunesse, il tourna le dos au monde, aux plaisirs, aux honneurs, aux richesses, se réservant DIEU

seul pour partage et résolu de travailler uniquement à sa sanctification.

[Pureté des personnes consacrées au culte des autels]. — Dans l'ancienne loi, où la chasteté et la continence n'étaient pas si en usage ni dans la perfection où le Sauveur les a élevées depuis, DIEU les exigeait tellement de ses ministres, qu'avant d'offrir le sacrifice il avait ordonné que le prêtre mît la main sur la tête de la victime et fît une protestation publique et solennelle, en présence des autels, qu'il était pur, et que, s'il se sentait coupable de quelque désordre en cette matière, il n'aurait pas la hardiesse de s'ingérer dans un ministère si saint. C'était une cérémonie légale et une figure ; mais, maintenant que les ombres ont fait place à la vérité, elle nous marque quelle doit être la pureté de ceux qui sont consacrés au service de l'autel, qui portent entre leurs mains celui qui est la pureté même, qui offrent le corps et le sang de leur DIEU, et qui autant de fois se nourrissent de cette chair virginale et de ce vin qui produit les vierges. S. Chrysostôme s'étend avec une grande éloquence sur ce sujet, et dit que, comme le pouvoir que les prêtres exercent sur DIEU même, passe infiniment celui des anges, et que leur fonction est incomparablement plus noble, ils les doivent du moins imiter dans leur Pureté, si l'infirmité de notre nature ne les peut pas égaler. C'est ce que S. Philippe a tâché d'exécuter pendant toute sa vie, s'étant toujours maintenu dans une pureté si excellente, qu'on peut hardiment le donner pour un parfait modèle de l'innocence que demande l'état sacerdotal.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Tu es sacerdos in æternum (Ps. CIX). — C'est une question, sur laquelle j'ai souvent consulté le sentiment des Pères et des docteurs, pourquoi, de tous les états que le Sauveur a voulu prendre, et de toutes les fonctions qu'il a exercées, il n'y a que son sacerdoce qui dans l'Ecriture soit appelé éternel, comme le dit aussi l'apôtre S. Paul : *Sempiternum habet sacerdotium :* et je trouve qu'ils conspirent tous dans cette réponse, que, comme DIEU n'est plus honoré que par le sacrifice, qui est l'acte le plus essentiel de notre religion, le Fils de DIEU, pour honorer éternellement la grandeur de la souveraine majesté, et la dépendance qu'il a, en tant qu'Homme-DIEU, de son Père éternel, a voulu que son corps fût offert en sacrifice jusqu'à la fin des siècles. Mais, comme DIEU mérite d'être honoré dans tous les lieux aussi bien que dans tous les temps, il a fallu rendre ce même sacerdoce, non-seulement éternel, mais encore immense en quel-

que manière, afin que ce sacerdoce fût offert partout, comme son prophète l'avait prédit; et c'est pour cela que, au lieu qu'il y avait peu de prêtres dans l'ancienne loi, il a voulu dans la nouvelle qu'ils fussent multipliés à l'infini. Ajoutez que, comme Dieu a souvent plusieurs vues dans un ouvrage et dans un même dessein, j'ai cru qu'on ne désapprouverait pas une autre raison de cette conduite de Dieu, laquelle est plus morale, et qui me donne lieu de faire voir le grand service que S. Philippe de Néri a rendu à toute l'Eglise. C'est que, comme dans cette Eglise qu'a établie le Fils de Dieu les prêtres, et ceux qui sont appelés au service des autels, doivent servir d'exemples au reste des chrétiens, et que la sainteté de leur état doit être soutenue de la sainteté de leur vie, il a voulu qu'ils fussent répandus presque en tous lieux, et que cette profession de vie fût étendue comme l'Eglise même, dont ils font la principale partie, afin qu'on trouvât partout des exemples de sainteté sur lesquels on pût jeter les yeux.

Messis quidem multa, operarii autem pauci (Matth. xi). — Combien y a-t-il d'hommes grossiers qui ignorent les principes de la religion ! combien de pécheurs engagés dans de vieilles habitudes dont ils se mettent peu en peine de sortir! Que de terres qui ne rapportent point de fruit parce qu'elles ne sont point cultivées! que de peuples qui n'entendent point parler des vérités de la religion! que de pécheurs qui demeurent dans l'ombre de la mort, parce qu'on ne leur fait pas connaître le malheur de leur état! On n'est que trop disposé à en rejeter la faute sur les pasteurs et à les taxer de négligence : mais, si on considère les choses de plus près, on trouvera que c'est la faute des ministres subalternes, que c'est la négligence des inférieurs qui est la cause de tous ces désordres. Demandez donc à Dieu de donner de saints prêtres à son Eglise, connaissant l'excellence de leur état, soutenant le nom dont ils sont honorés par l'éminence de leurs vertus; qui soient autant distingués du peuple par la sainteté de leur vie qu'ils le sont par l'élévation de leur caractère; qui soient dignes d'appartenir au Fils de Dieu, et d'exercer aussi dignement les fonctions du saint ministère que S. Philippe Néri les a exercées jusqu'à la fin de ses jours, employant sa vie à les remplir avec toute l'attention possible.

Sicut populus, sic et sacerdos (Isaiæ xxiv). — Le peuple suit l'exemple des prêtres. Le grand saint dont nous parlons crut que ce n'était pas assez d'avoir institué une congrégation de saints prêtres s'il ne convertissait tous les prêtres de l'Eglise, et s'il ne les unissait à lui pour convertir tous les pécheurs. Il savait qu'il n'y a rien de plus pernicieux à la religion que la vie scandaleuse des prêtres; que, comme les meilleures choses deviennent les plus mauvaises quand une fois elles viennent à se corrompre, les ministres du Fils de Dieu qui doi-

vent être les plus saints, deviennent les plus impies quant ils se jettent dans le désordre. Ce saint homme savait aussi que le moyen le plus efficace et le plus court pour convertir tous les fidèles c'est de commencer par convertir les ecclésiastiques, parce que, selon la maxime de l'Ecriture, le peuple ressemble à ses prêtres et suit leurs exemples. C'est pourquoi ce grand saint n'eut point de repos qu'il n'eût réformé tout le clergé d'Italie, qu'il n'eût remis les ecclésiastiques dans le train de la piété, qu'il n'eût rallumé dans leurs cœurs cette ancienne ferveur, ce zèle qui consumait les premiers disciples du Sauveur. Il conspira avec le digne archevêque de Milan, S. Charles, cardinal de la sainte Eglise romaine, pour un si noble dessein, et ils travaillèrent tous les deux, l'un à Milan, et l'autre à Rome, avec tant de succès à ce grand et saint ouvrage, que l'Eglise changea bientôt de face, les prêtres de mœurs, et les chrétiens de vie.

Qui facit angelos suos spiritus, et ministros suos flammam urentem (Ps. CIII). — La fin que se proposa saint Philippe Néri dans l'institution de sa congrégation fut de rendre les prêtres semblables aux anges en pureté et en charité, comme ils sont élevés au-dessus d'eux en pouvoir et en dignité. Car les anges ont véritablement plus de lumières que les prêtres, mais ils ont moins de puissance. Si l'ange annonce la venue du Fils de Dieu sur la terre par ses paroles, le prêtre l'y fait venir par les siennes; si l'ange le montre aux hommes, le prêtre le leur donne; si l'un a pouvoir, par voie de conseil, de détourner les fidèles, qui sont le corps mystique de Jésus-Christ, du mauvais chemin pour les ramener dans la droite route du salut, l'autre a pouvoir de les transférer du péché à la grâce, et de la mort à la vie, par voie d'autorité. Enfin, si, selon S. Paul, Dieu n'a dit à aucun des anges, comme à Jésus-Christ, « Vous êtes mon Fils, et je vous ai engendré aujourd'hui, » il n'y en a point à qui le Sauveur ait dit ces paroles, qu'il peut dire aux prêtres : « Vous êtes comme mon père sur la terre : car, de même que lui, vous m'avez produit et me produisez tous les jours sur les autels. » Si donc on peut mesurer la grandeur de la perfection où les prêtres sont appelés par la sublimité de l'état où Dieu les a mis, ils devraient encore surpasser les anges en sainteté. Et certes, c'est particulièrement à eux que cette parole du Sauveur s'adresse : *Estote ergò perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.* Et ils doivent être d'autant meilleurs que les anges, que leur état est incomparablement plus élevé que le leur. Du moins ne pourra-t-on douter que, étant appelés *anges* dans l'Ecriture, ils doivent être d'une perfection angélique, des hommes tout spirituels, tout dégagés du corps et des choses corporelles par la sublimité de leur vocation, comme les anges le sont par leur être et par leur nature. Il faut que, comme eux, ils soient tout remplis de zèle pour la gloire de Dieu, tout de feu quand il s'agit de son service et de ses intérêts; que, comme eux, ils soient tout prêts à porter ses paroles

où elles sont adressées et à exécuter ses commandements. Il faut que, comme eux, ils travaillent incessamment à servir ceux qui sont destinés, en qualité de leurs frères, à posséder l'héritage du salut. C'était la croyance, c'était la doctrine, c'était le modèle que proposait aux prêtres de sa congrégation S. Philippe Néri.

Videte vocationem vestram (I Cor. 1). — C'est là la plus forte et la plus pressante exhortation que l'on puisse faire à ceux qui s'engagent dans l'état ecclésiastique, et surtout dans la prêtrise. Réfléchissez sérieusement sur le dessein que Dieu a eu sur vous en vous appelant à son service, et en vous choisissant pour ministre de ses autels : *Videte vocationem vestram.* Vous concevrez qu'il ne vous a pas appelé à cet état pour y posséder de riches bénéfices, ni pour employer le bien du crucifix à vous procurer une vie commode ; pour trouver un asile et une honnête ressource dans les débris d'une famille ruinée, ni pour vous tenir lieu de partage dans le bien de votre maison, que le droit de la naissance a voulu qu'on laissât presque tout entier à un aîné ; ni enfin pour y soutenir, par quelque dignité considérable, le nom et le rang de vos ancêtres ; mais que c'est pour devenir saints dans cet état, puisque c'est la profession déclarée d'une vie plus sainte que celle du commun des chrétiens.

Qui non intrat per ostium in ovile ovium fur est et latro (Joan. x). — Ceux qui méritent plus particulièrement le nom de voleurs, et qui seront punis comme tels, ce sont ces gens qui entrent dans l'état ecclésiastique, qui se font prêtres par des vues d'intérêt, tout dévoués d'ailleurs au monde, et se conduisant par son esprit ; qui ne connaissent pas même ce que c'est que cet état ; qui, bien loin d'avoir aucune des dispositions nécessaires pour être élevés au ministère sacré, ne sont pas dignes d'être appelés chrétiens. Ce sont des gens enivrés de l'esprit du monde, et de ses plaisirs, qui passent leurs jours dans les compagnies du monde et dont les divertissements du siècle partagent toutes les occupations. Leurs bénéfices seraient suffisants pour nourrir plusieurs ecclésiastiques vertueux, qui languissent dans la pauvreté : ils n'ont rien d'ecclésiastique, ni dans leurs mœurs ni dans leurs discours ni dans leurs maximes. Leur propreté affectée, leur délicatesse, cet air séculier et mondain qui se fait voir dans toute leur conduite ; leur assujettissement aux lois du monde, auquel seul ils ont dessein de plaire ; l'ardeur avec laquelle ils recherchent toutes les commodités de la vie, toutes ces choses scandalisent avec raison ceux qui connaissent la sainteté de l'état qu'ils ont embrassé. Peut-il y avoir un vol plus criminel que de faire servir à l'entretien de son luxe et de sa vanité un bien destiné au soulagement et à la nourriture des pauvres ?

§ IV.

Passages et Pensées des SS. Pères.

Qui Christi servit Ecclesiæ, interpretetur primò vocabulum, et, nominis definitione prolatâ nitatur esse quod dicitur. Hieron. Epist. ad Nepoti.

Que celui qui sert l'Eglise, en qualité de ministre du Seigneur, entende bien, premièrement, la signification de son nom, et, en comprenant la force du mot, qu'il s'efforce d'en remplir les devoirs.

Quod sumus professione, actione potiùs quàm nomine monstremus. Ambros. de sacerd. dignit. 3.

Montrons ce que nous sommes plutôt par nos actions que par le nom que nous portons.

Cùm sacerdotalis dignitas aliis videatur dignitatibus eminere, ità quisquis eâ ornatus est, cunctis se imitandum debet ostendere. Gregor. VII Regist., Epist. 117.

Comme la dignité sacerdotale semble être élevée au-dessus de toutes les autres dignités, de même quiconque en est revêtu doit servir de modèle à tout le monde.

Cujus vita despicitur, necesse est ut ejus prædicatio contemnatur. Id. Homil. in Evang.

On méprise nécessairement les discours et la prédication de ceux dont la vie est méprisable.

Si sacerdos est, sciat legem Domini; si ignorat legem Domini, ipse se arguit non esse sacerdotem Domini. Hieron. in Aggœum proph.

Si c'est un prêtre, il doit savoir la loi du Seigneur ; et s'il l'ignore, il montre par là qu'il n'est pas un véritable prêtre du Seigneur.

Tantùm interesse debet inter sacerdotem et quemlibet virum probum, quàm inter cœlum et terram discriminis est. Isidor. Pelus II Epist., 205.

Il doit y avoir autant de différence entre un prêtre et un autre homme de bien du commun, qu'il y en a entre le ciel et la terre.

Sacerdotem virum oportet esse divinum. Sines. Epist. 105.

Il faut que le prêtre soit un homme tout divin.

Professio vestra vita cœlestis est. Cassiod. Epist. 24.

Votre état et votre profession est de mener une vie toute céleste.

Sacerdos est miraculum stupendum, potestas ineffabilis: cœlum attingit, cum angelis versatur, cum Deo *familiariter agit.* Ephrem. De sacerdot.

Un prêtre est un miracle, un assemblage de prodiges surprenants; il a un pouvoir qui ne se peut exprimer: c'est un habitant du ciel; il entretient commerce avec les anges, et converse familièrement avec Dieu même.

Custodes animarum sacerdotes. Gregor. Nazianz. Orat. ad sacerd.

Les prêtres sont les gardiens des âmes.

Medius stat sacerdos inter Deum *et humanam naturam : illinc venientia beneficia ad nos deferens, et Dominum iratum reconcilians.* Chrysost. Homil. V in Isaiam.

Le prêtre tient le milieu entre Dieu et la nature humaine ; d'un côté, il attire sur nous les bienfaits du Ciel ; de l'autre il présente à Dieu nos prières, pour nous réconcilier avec lui lorsqu'il est irrité.

Sacerdos quasi communis quidam omnium pater est : dignum est igitur ut omnium curam agat omnibusque provideat, sicut et Deus, *cujus fungitur vice.* Idem homil. VI in primam ad Timoth.

Le prêtre est comme le père commun de tous les fidèles : il est donc bien juste qu'il prenne soin de tous, qu'il pourvoie aux besoins spirituels de tous, comme Dieu, dont il tient la place.

Ecce sacerdos factus es : non allevâsti onus tuum, sed arctiori jàm alligatus es

Vous voilà élevé à la dignité de prêtre : vous n'avez pas rendu votre fardeau plus

vinculo disciplinæ, et ad majorem teneris perfectionem. Imitat. Christi, IV, 5.

léger, mais vous avez contracté une obligation plus étroite de vous acquitter de vos devoirs et d'aspirer à une plus haute perfection.

Sacerdos omnibus virtutibus debet esse ornatus, et aliis bonæ vitæ exemplum præbere. Ibid.

Le prêtre sera doué de toutes les vertus, afin de montrer aux autres l'exemple d'une sainte vie.

Nihil est quod alios magis ad pietatem et DEI *cultum assiduè instruat quam eorum vita et exemplum qui se divino ministerio dedicârunt* Concil Trident. sess. 22.

Rien n'instruit mieux et n'excite davantage à la piété et au culte de DIEU que la vie sainte et exemplaire de ceux qui se sont dévoués aux divins mystères.

Cùm à rebus sæculi in altiorem sublati locum conspiciantur, in eos tamquàm speculum reliqui oculos conjiciunt, ex iisque sumunt quod imitentur. Ibid.

Comme ils sont, par leur état, placés dans un rang plus élevé, les autres ont les yeux sur eux pour voir, comme dans un miroir, et apprendre d'eux ce qu'ils doivent imiter.

Zelo domûs DEI *comeditur qui omnia adversa quæ videt cupit emendare ; et, si emendare non potest, tolerat et gemit.* August. Joan. 3.

Celui-là a vraiment le zèle de la maison de DIEU qui ne voit aucun mal auquel il n'ait envie de remédier et, s'il ne peut le corriger, le supporte et s'afflige.

Si ad DEUM *tenditis, curate ne ad eum soli veniatis.* Id. Ibid.

Si vous soupirez après DIEU, veillez à ne point aller seul à lui.

Quid est zelus, nisi intima quædam stimulatio charitatis, piè nos sollicitantis æmulari fraternam salutem ? Bernard. Hom. 58 in Cantic.

Qu'est-ce que le zèle, sinon un secret aiguillon de la charité, qui nous presse et nous sollicite en faveur du salut de nos frères ?

Zelum tuum inflammet charitas. informet scientia, firmet constantia; sit fervidus, sit circumspectus, sit invictus. Id. in Cantic.

Que la charité enflamme votre zèle, que la science le règle, que la fermeté le rassure; qu'il soit ardent, circonspect, courageux,

Quomodò quis potest dicere se diligere DEUM *et ejus amorem appetere, qui ejus imaginem videt in sterquilinio jacere, et non curat* ? Bonavent. Pharet. div. amoris.

Comment un homme peut-il dire qu'il a la charité de DIEU et qu'il soupire après son saint amour, lorsqu'il voit son image dans l'ordure, sans se mettre en peine de l'en retirer ?



§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Les deux choses nécessaires à un prêtre]. — Deux choses sont nécessaires à ceux qui veulent être revêtus de la dignité et jouir des avantages du sacerdoce de la loi nouvelle. — Il faut y entrer par JÉSUS-CHRIST, par son inspiration, par sa volonté, par son esprit, par la pratique de ses vertus, par le désir du salut. C'est ainsi qu'il parle dans son Evangile : *Per me si quis introierit, salvabitur.* — La seconde, c'est de travailler pour JÉSUS-

Christ. Son Père est agissant en lui, il est agissant pour son Père : il faut donc que ceux qui sont comme unis à lui par la consommation de l'ouvrage de la rédemption et de la réconciliation des hommes agissent sans cesse avec lui. Ce sont les deux qualités essentielles et inséparables, la vocation et le ministère. L'oisiveté et le dégoût suivent ordinairement la précipitation et l'imprudence, dit S. Bernard. Celui qui est usurpateur de sa prêtrise en sera du moins inutile possesseur ; n'ayant pas consulté Dieu, il ne fera pas l'ouvrage de Dieu ; ayant fermé dès l'entrée la porte à ses grâces, il n'accomplira pas les fonctions que la seule grâce de Dieu lui peut faire accomplir dignement : au lieu que la pureté de la vocation produit ordinairement la ferveur de l'action, et qu'il est difficile que celui qui a mis tous ses soins et toute sa joie à être reçu au service de Dieu ne mette son mérite et son application à l'honorer. C'est ce qu'a fait S. Philippe Néri, s'occupant toute sa vie à l'usage ou à l'administration des sacrements, au zèle de sa perfection et de la conversion de ses frères, à la recherche des dons de Dieu et à la distribution de ces mêmes dons.

[L'ancienne loi]. — Le ministère de l'ancienne loi était moins élevé que celui de la loi nouvelle, et par conséquent il faut maintenant plus de perfection pour approcher des autels qu'il n'était nécessaire dans ce temps-là. Cependant, dès le temps de l'ancienne loi, Dieu voulait rester maître de son choix; il réprouvait ceux qui se présentaient d'eux-mêmes. C'était une témérité que d'exercer quelque fonction du ministère sacré, à moins que l'on n'eût des preuves évidentes de sa vocation. Or, s'il était d'une si grande nécessité d'être appelé dans le temps de l'ancien testament, vous jugerez aisément que la vocation divine est encore plus nécessaire aux ministres de la nouvelle alliance. Ecoutez la sentence que S. Paul a prononcée ; elle est générale ; elle comprend tous ceux qui aspirent au ministère des autels : *Nul ne s'attribue cet honneur, mais il faut être appelé de* Dieu *comme Aaron.* L'Apôtre enseigne que Jésus-Christ a voulu se soumettre à cette loi, qu'*il n'a point pris de lui-même la qualité glorieuse de pontife, mais qu'il l'a reçue de celui qui lui a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui.* N'est-il donc pas équitable que Dieu se choisisse des ministres, et que personne n'entre dans sa maison que conformément à sa volonté ? Les hommes, qui sont bien éloignés d'avoir les mêmes droits que Dieu, veulent que ceux qui se donnent à eux leur soient agréables, et s'accommodent à leur humeur. Quoi de plus juste donc que de garder cette loi à l'égard de Dieu ? Quelle témérité plus grande que de vouloir, malgré lui, être au rang de ses ministres ! Quelle témérité plus condamnable que de vouloir donner à Dieu celui qu'il ne veut pas !

[De la vocation au sacerdoce]. — Puisque c'est une loi indispensable que nul ne doit se présenter de lui-même au ministère des saints autels, et qu'il

y faut être appelé, il faut, pour y être admis, connaître si c'est la volonté de Dieu ; et il la fait savoir par des signes qu'il a établis dans son Eglise. Il est nécessaire d'être porté à cet état par un désir sincère de servir Dieu, sans aucun mélange d'intérêt temporel. Il faut avoir les talents nécessaires pour en remplir tous les devoirs. Il faut, enfin, s'en rapporter aux supérieurs, par la voie desquels Dieu a coutume de s'expliquer. Une personne donc qui veut servir Dieu dans son Eglise doit considérer quelle est la fin qu'elle se propose ; elle doit examiner avec beaucoup d'humilité les talents que Dieu lui a donnés ; elle doit découvrir le fond de son cœur à ses supérieurs légitimes ; elle doit consulter ceux dont la lumière et la piété sont telles qu'elle ait lieu de croire que Dieu s'expliquera par eux. S. Philippe a rempli parfaitement ces conseils de l'humilité chrétienne : il a été bien éloigné de s'ingérer de lui-même dans le ministère sacré ; il a voulu savoir quelle était la volonté de Dieu, et il n'aurait jamais embrassé cet état s'il n'eût été persuadé, par des personnes fort éclairées dans les voies de Dieu, qu'il était pourvu des talents et des qualités indispensables pour remplir tous les devoirs d'un digne ministre des autels.

[Préparation au sacerdoce]. — La dignité du sacerdoce est si relevée, et les mystères qu'elle met entre les mains du prêtre sont si terribles, qu'il semble que l'on n'y puisse aspirer sans être saisi d'une sainte frayeur, et qu'on ne s'y puisse engager que comme on fait dans des entreprises extraordinaires, où la gloire cache la plus grande partie du péril. A peine aurait-on le courage de s'en approcher, si l'amour ne fermait les yeux aussi bien que la foi; et, pour se mettre en cette place éminente, qui tient le milieu entre les hommes coupables et Dieu irrité, il faut être encore dans le transport divin où était Aaron lorsqu'il se jeta entre le peuple d'Israël et le feu du ciel qui le dévorait. Mais si, d'un côté, cette fonction est si haute et si redoutable, que pour se résoudre à s'en charger il faille, pour ainsi dire, n'y penser point, elle est d'ailleurs si sainte que, quand il s'y faut préparer, on ne saurait y penser assez longtemps ; et, pour présenter dignement cette adorable victime dans les dernières années de notre vie, nous aurions besoin de faire comme cette victime même, qui s'offrit et qui se disposa dès le premier instant de sa conception au sacrifice qu'elle ne devait faire qu'à sa mort. Tout saint qu'était Jésus-Christ dès qu'il entra dans ce monde, il voulut néanmoins se préparer durant l'espace de trente-trois années pour faire une seule fois ce que nous faisons tous les jours ; attendant à nous en donner l'exemple et le précepte à son dernier jour, il nous apprit que, pour être digne d'une action si sainte, il faut que le prêtre soit déjà mort à toutes les créatures ou prêt à y mourir. C'était sans doute un parfait imitateur de ce souverain sacrificateur que S. Philippe Néri. On ne peut dire quelle préparation il apporta pour entrer dans l'état sacerdotal, où il ne put se résoudre à

s'engager qu'après une quantité de retraites, de réflexions sur la hauteur de ce ministère sacré, sur son indignité qui l'en avait toujours détourné ; encore, après tout cela, ne put-il se résoudre à y entrer qu'à l'âge de trente-six ans, et ce fut même par le conseil des personnes les plus éclairées qu'il y fut contraint.

Il n'en est pas de la dignité du sacerdoce, dans le christianisme, comme dans l'ancienne loi, où elle était tellement attachée à une famille et à l'une des dix tribus du peuple en particulier, que l'on entrait en possession de ce saint ministère comme par droit d'héritage, jusque-là que c'eût été un crime d'en choisir d'autres pour en exercer les fonctions. Mais le Fils de Dieu ayant établi une église et une religion où il a voulu être lui-même offert en sacrifice et se faire, comme parle le prophète, une victime pure immolée dans tous les temps et par tous les lieux du monde, il a aussi multiplié les prêtres de sa nouvelle loi, lesquels, au lieu des droits de la naissance, doivent maintenant se distinguer par leurs vertus, s'élever au-dessus du reste des hommes par une sainteté plus exemplaire et plus édifiante, qui les rende de dignes ministres de ses autels. De là vient qu'il ne veut pas qu'ils s'engagent sans une vocation spéciale dans un emploi si auguste et si terrible en même temps, comme l'assure S. Chrysostôme, parce qu'il demande pour cela des qualités et des dispositions qui ont souvent effrayé les plus grands saints ; en sorte que, par un juste sentiment d'humilité, ils n'ont osé recevoir un caractère qu'ils n'ont pas cru pouvoir soutenir par la sainteté de leur vie. C'est de ce nombre qu'a été notre incomparable Philippe Néri : quoiqu'il fût un miracle d'innocence, né avec des inclinations toutes saintes et portées à la vertu, avec tant d'avantages de la nature, tellement prévenu de ceux de la grâce, qu'il s'est toujours préservé de la corruption du siècle par une rare et insigne faveur, qui ne laissait pas lieu de douter que le Ciel ne l'eût choisi, formé et disposé pour être un des plus riches ornements de cet état ; et quoique, enfin, dès ses plus tendres années, il se sentît appelé au service de Dieu, jamais il ne crut avoir assez de vertu pour se consacrer aux autels ; il n'y eut que l'obéissance qui le put faire plier sous le poids d'un ministère redoutable aux démons et respectable aux anges. Il fallut même une vocation toute particulière de Dieu, laquelle lui fut déclarée par celui qui avait le soin de sa conduite, et qui connaissait le trésor des grâces que ce jeune homme cachait sous une vie commune ; sa vertu, en effet, perçait les ténèbres et les obscurités de sa retraite.

[Ceux qui prennent les ordres s'approchent de Notre-Seigneur]. — Que les prêtres qui s'approchent du Seigneur se sanctifient : *Sacerdotes qui accedunt ad Dominum, sanctificentur* (Exodi xix). Quoique ces paroles regardent ceux qui sont déjà prêtres, et par conséquent ceux qui s'approchent effective-

ment des autels pour servir la divine Majesté, on les peut cependant fort bien appliquer à ceux qui aspirent à cet état, et qui commencent d'y entrer, comme sont ceux qui prennent les ordres sacrés, qui sont comme divers degrés pour y monter, et par lesquels on se dispose peu à peu à s'approcher de Notre-Seigneur. Et, pour entendre ce que c'est que s'approcher de Dieu, on peut distinguer trois sortes d'approche dans la réception des ordres. — La première se fait par la consécration qui se doit faire quand on ordonne le prêtre : car l'ordre est une chose sacrée, et la personne qu'on ordonne est consacrée par cette action, elle devient une chose sainte et sacrée, comme le calice qui est sanctifié par la consécration : car si l'autel, le temple, et autres choses destinées au service de Dieu sont tenus pour saints, à plus forte raison le prêtre, qui est plus capable de sainteté que toutes ces choses inanimées. Donc, comme on dit qu'une chose est consacrée à Dieu lorsque, de profane qu'elle était, et destinée à des usages profanes, elle est entièrement appliquée au service de Dieu, sans qu'elle puisse être désormais employée à d'autres usages saints, de même on peut dire, lorsqu'elle est ainsi consacrée, qu'elle s'approche de Dieu. C'est ainsi que le ministre du Fils de Dieu doit être uniquement attaché à lui, et il ne lui est plus permis de vaquer aux affaires du monde comme auparavant, ni de trafiquer comme les marchands, ni de porter les armes comme les soldats, ni de s'engager aux liens du mariage et aux soins des enfants que cet état traîne après lui, mais de vaquer uniquement au culte de Dieu, à son salut et à celui des autres. N'est-ce pas là s'approcher de Dieu, et cela d'une manière toute noble et excellente ? — La seconde manière de s'approcher de Dieu est encore plus excellente, et elle se fait par société d'office et par communication de ministère et d'emploi avec Jésus-Christ. Car on peut dire que les prêtres et ceux qui prennent les ordres, sont compagnons d'office de Jésus-Christ et comme ses confrères : nom qui se donne à tous ceux d'un même corps et d'une même communauté, comme les prêtres et les évêques, les conseillers en un même parlement, et, en un mot, à ceux qui sont d'une même profession : d'où vient que l'on dit que ceux qui sont reçus en une même compagnie sont plus étroitement unis et liés ensemble, et se touchent véritablement de plus près. Donc, de la même manière, nous pouvons dire que les prêtres s'approchent de Jésus-Christ, parce qu'étant lui-même consacré à Dieu par état, et eux comme lui, on peut dire qu'ils sont d'une même profession et dans un même état. Ce mot est remarquable ; car c'est autre chose d'être consacré à Dieu simplement et de l'être par état ; qui dit état n'est autre chose qu'une profession stable, arrêtée, qui lie et oblige tellement la personne qu'elle n'en peut sortir. Le prêtre, étant donc consacré à Dieu par état, est lié et obligé plus étroitement à Dieu que les personnes qui entrent en quelque état civil et politique ne sont liées à leurs charges et à leur emplois : car ces liens se peuvent rompre, et non pas ceux du prêtre.

C'est pourquoi, si ceux d'un même corps et d'une même profession sont unis étroitement ensemble, les diacres et les prêtres doivent l'être plus étroitement entre eux, et par conséquent avec Notre-Seigneur, puisqu'il est de même profession. D'où vient qu'ils portent son nom, et sont non-seulement appelés chrétiens, mais *Christs,* comme lui, parce qu'ils ont reçu l'onction du sacerdoce, et qu'ils le touchent de plus près. — Enfin, la troisième manière de s'approcher de DIEU est encore plus sainte : elle se fait par affinité, par ressemblance intérieure, par grâce et par vertu : ce qui les rend semblables aux anges, et à DIEU même : car, au service de DIEU, les noms qu'on impose ne sont point des noms sans effet. Si quelqu'un reçoit l'onction sacrée, il est appelé *Christ,* et reçoit en même temps l'effet caché sous ce nom, et au-dedans l'onction spirituelle de la grâce, comme en effet il la reçoit au-dehors avec l'huile et le baume.

[Le but du sacerdoce]. — Quand le Fils de DIEU appela les Apôtres, ce ne fut pas pour être oisifs et inutiles, mais afin qu'ils allassent dans tous les lieux, qu'ils prêchassent partout, qu'ils portassent la loi de la nouvelle alliance de tous côtés, et qu'ils instruisissent les peuples par paroles et par exemples : *Ego posui vos,* leur dit-il, *ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat.* Et S. Paul nous apprend que toutes les Eglises étaient l'objet de ses soins; que, s'il prêche l'Evangile, il est obligé d'exercer ce ministère, et que ce serait pour lui un grand malheur s'il ne s'en acquittait pas avec fidélité. En effet, quelle a été la vie des premiers ministres de l'Eglise, et de tous ceux qui ont travaillé à se sanctifier dans leur état ? Il est certain que leur vie a été une suite continuelle de soins, de peines et de travaux. Il est encore certain que, quand ces ministres zélés ont travaillé sans aucune relâche, ils ont cru qu'ils ne faisaient que ce qu'ils étaient obligés de faire. Le ministère ecclésiastique, de lui-même et de sa nature, est établi afin que ceux qui y sont élevés travaillent fortement. Peut-on dire que maintenant il ait changé de nature, et que les obligations n'en soient plus les mêmes? La plaie de l'Eglise, c'est qu'on introduit dans son sein un grand nombre de ministres qui vivent à ses dépens, et dont elle ne retire aucune utilité. Ceux donc qui n'ont point les talents nécessaires pour servir l'Eglise doivent être exclus du ministère des autels, et il est sûr que DIEU ne les y appelle point.

[Obligation du bon exemple]. — L'obligation de donner bon exemple est une des plus importantes de la vie ecclésiastique, et surtout des prêtres. C'est sur quoi les Apôtres ont le plus insisté dans les avertissements qu'ils ont donnés à leurs disciples. Ecoutez comment S. Paul parle à son disciple Timothée : « Rendez-vous l'exemple et le modèle des fidèles, dans les entretiens, dans la manière d'agir avec le prochain, dans la charité, dans la foi, dans la chasteté. » S. Paul répète le même avis à Tite : « Ren-

dez-vous un modèle de bonnes œuvres en toutes choses, dans la pureté de votre doctrine, dans l'intégrité de vos mœurs, dans la gravité de votre conduite. » Pourquoi l'Apôtre presse-t-il si vivement ses disciples d'édifier les fidèles par leurs bons exemples ? C'est qu'il en connaissait la force et l'efficace : celui qui instruit et qui met en pratique persuade mieux que celui qui instruit de la parole seulement. Les vérités de l'Evangile sont expliquées dans toute leur force, les chrétiens en sont peu touchés : ils le seraient davantage si ceux qui les instruisent avaient plus de soin de pratiquer exactement les maximes de l'Evangile. C'est ce que S. Philippe Néri s'efforça toujours de mettre en pratique ; il observa toujours ce qu'il enseignait aux autres. Il se rendait aimable par sa douceur, par sa charité ; et, en même temps qu'il annonçait la parole évangélique, il rendait attentifs, par la sainteté de ses mœurs et par ses bonnes œuvres, ceux à qui il voulait inspirer la doctrine évangélique.

[Union avec le Sauveur]. — Pour que ceux qui sont appelés au sacerdoce remplissent dignement ce sublime état, ils ont besoin de deux choses. — 1°. D'une très-grande perfection et sainteté : car c'est un état saint et sacré dans son institution ; cet office est divin dans tous ses usages et dans son ministère, et c'est même l'origine de toute la sainteté qui doit être dans l'Eglise de Dieu. — 2°. D'une union particulière avec le Sauveur, auquel les prêtres sont intimement liés par leur ministère d'une manière si spéciale, et avec un pouvoir si grand qu'il ne convient pas même aux anges dans l'état de la gloire : c'est pourquoi les prêtres doivent tâcher de remplir entièrement ces deux points, et les regarder comme essentiels à leur état. — C'est aussi de quoi s'acquitta excellemment S. Philippe Néri. Il s'attacha tellement à la perfection de son état, que les grands et les peuples étaient tout prévenus en sa faveur, et le canonisaient déjà par avance. Il aima tellement le Sauveur, il s'unit tellement à lui, que l'on peut dire avec vérité que ce fut un de ses plus familiers et des plus favorisés de ses dons.

Les prêtres de la nouvelle loi, aussi bien que ceux de l'ancienne, selon la doctrine de l'Apôtre, tenant comme un milieu entre Dieu et les hommes, et traitant les affaires des hommes auprès de Dieu et celles de Dieu auprès des hommes, il faut qu'ils approchent plus près que les autres de cette souveraine Majesté, par la prière, qui les élève au-dessus de la terre pour les unir à Dieu, et pour en faire des hommes tout divins, qui ne pensent qu'au ciel et qui n'aient de désir que pour les choses éternelles. Car enfin, peut-on moins exiger d'une personne dévouée par sa consécration au ministère des autels, tenant la place de Dieu même, parlant en son nom, et agissant de sa part ? Ayant si souvent son corps adorable entre les mains, peut-il ne lui pas donner du moins son esprit ? et comme un de ses premiers emplois est de chanter ses louanges et de le prier pour les autres, peut-il s'en acquitter dignement sans être intime-

ment uni à cet Homme-Dieu ? Ce fut par-là que S. Philippe Néri jeta les premiers fondements de cette sainteté qui l'éleva si haut, et ce fut la principale disposition qu'il apporta au saint ministère auquel Dieu le destinait. Il reçut de Dieu le don d'oraison dès sa plus tendre enfance, et il le cultiva toute sa vie.

[Peines du sacerdoce]. — Quand un homme s'est proposé pour fin de se consacrer au saint ministère et à l'état sacerdotal, il doit se représenter qu'il n'y a rien de plus saint, ni de plus relevé devant Dieu que cet état sublime, mais en même temps qu'il n'y a rien de plus pénible, de plus difficile et de plus accablant. La gloire de Dieu doit être son unique motif; il doit consacrer ses biens, son corps et sa vie au service de Dieu, et au salut des âmes ; c'est la seule fin qui le doive animer. Si d'autres motifs le font agir, il doit être convaincu qu'il n'estpoint appelé de Dieu, et que, s'il entre dans le saint ministère, ce n'est point par la porte. Après avoir examiné la fin proposée, il doit considérer sérieusement quelles sont ses dispositions, quels sont ses talents : car pourquoi embrasser l'état ecclésiastique s'il n'a aucune capacité pour en remplir les fonctions ? S. Philippe, quoique très-capable du sacerdoce, puisque pendant une longue suite d'années il avait toujours servi Dieu fidèlement et ne s'était étudié qu'à lui plaire, n'a pas laissé de s'examiner lui-même sur ses dispositions, et il a voulu s'en rapporter aux personnes savantes qui le dirigeaient; encore ne s'est-il pu résoudre à prendre l'ordre de prêtrise qu'y ayant été contraint par obéissance.



VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Eloge de S. Philippe de Néri]. — C'est dans ces derniers siècles où l'erreur, l'ignorance, l'avarice, et l'oisiveté désolaient la maison de Dieu, que naquit, pour le bien et pour la gloire de l'Eglise S. Philippe de Néri (1), qui ralluma le feu presque éteint du sanctuaire, par la ferveur de sa piété et

(1) Nous conservons le texte de Fléchier tel qu'il est, mais nous rappellerons que le vrai nom du saint est *Philippe Néri*, et non *de Néri*. Houdry avait lui-même mis partout le *de* fautif. — (Éditeur).

par l'ardeur de son zèle ; qui remit l'esprit de discipline et de religion dans le centre de la religion même, et qui, par la seule autorité que lui donnait sa vertu et la force de son exemple, sans dignité et sans prééminence ecclésiastique, rétablit l'ordre et la pénitence, et réforma le clergé de Rome ; qui mourut dès son enfance à toutes les passions, méprisa les prospérités, et ne craignit pas les traverses ; qui, bien loin de recevoir ou de prendre le bien d'autrui, donna le sien propre ; qui s'éleva au-dessus des hommes par la sublimité de son oraison, et redescendit à eux par la compassion et l'humilité ; pur et chaste dans ses pensées, vénérable dans ses actions, régulier et uniforme dans sa conduite, discret dans son silence, utile dans ses discours, toujours rempli de ses devoirs et plein de Dieu même. (**Fléchier**).

[Philippe modèle du prêtre]. — Comme, parmi les hommes, il n'y a point d'emploi ni d'état de vie auquel Dieu n'ait destiné des grâces et des secours pour remplir les devoirs qui y sont attachés, il n'y en a point non plus où la Providence n'ait appelé quelque personne pour servir aux autres de modèle, et pour les porter par l'exemple à acquérir la perfection de cet état. C'est même une réflexion que plusieurs ont déjà faite, que, parmi tant de conditions et de genres de vie qui composent les villes et les royaumes, parmi tant d'ordres qui font cette admirable variété de l'Eglise, et parmi tant de métiers et de professions dont il est dangereux de faire le choix sans une particulière vocation, il n'y en a point que Dieu, par une conduite admirable de sa sagesse, n'ait pourvu de quelque personne éminente en sainteté, pour servir de guide et de flambeau à ceux qui marchent dans la même route, qui sont de profession semblable et engagés dans la même carrière. L'indication en serait ennuyeuse, et il faudrait un long temps pour faire cette énumération. Je me contente de dire que, le plus saint de tous les états et de tous les emplois étant le sacerdoce, les ministres qui y sont appelés étant établis pour sanctifier les autres, et cet état rendant les hommes dispensateurs des divins mystères, il semble aussi que Dieu ait pris à tâche d'y faire paraître de temps en temps de nouvelles lumières pour éclairer ses autres ministres, pour les animer de nouveau, pour rallumer le feu du sanctuaire, pour ressusciter le zèle et l'esprit de sainteté qui en a toujours fait le caractère. C'est dans ces vues que Dieu a produit au monde S. Philippe Néri ; c'est pour cela qu'il l'a orné de tant de vertus, qu'il lui a communiqué tant de grâces et de faveurs, que l'on peut assurer que ce saint homme est monté au plus haut degré de la perfection de cet état. (**Houdry**, *Sermons*).

[Education de Philippe et premiers exemples de vertu]. — La sagesse et la piété de S. Philippe croissaient avec l'âge, et il commençait à goûter la vie sainte et pénitente des religieux dont il hantait souvent les maisons,

lorsque son père fut obligé de l'envoyer à la campagne chez un de ses oncles, qui, n'ayant point d'enfants et étant riche, le destinait pour être son héritier. Philippe demeura deux ans chez cet oncle, édifiant toute la ville par sa modestie et par de grands exemples de vertu. Les richesses de cet oncle le touchèrent peu, ayant à cœur une plus haute fortune, qui était l'amour de la retraite et du service de Dieu. Plus il voyait le monde, plus il soupirait après la solitude. Son oncle, quoique chagrin de voir éloigner de lui son neveu, craignit de mettre des obstacles à sa vocation s'il le retenait plus longtemps. Notre saint partit donc pour Rome, et à peine y fut-il qu'il s'y distingua par son esprit, par sa vertu. Il fit en peu de jours de si grands progrès dans la piété et dans les sciences, qu'on le regardait déjà dans Rome comme un des plus habiles théologiens et comme un des plus grands saints de son siècle. Sa sainteté éclatait dans toute sa conduite, et rejaillissait même jusque sur son visage et sur son extérieur. Sa pudeur et sa modestie le rendaient respectable aux plus libertins. Il s'en trouva cependant d'assez effrontés pour tendre des piéges à son innocence, mais ce fut toujours à leur confusion. Dieu permit qu'il eût à soutenir durant longtemps de pareils combats, pour éprouver sa vertu et lui faire remporter un plus grand nombre de victoires. Les courtisanes les plus dangereuses, feignant d'être malades, le faisaient appeler pour se convertir, et c'était pour le tenter. Mais, avec le secours du ciel, sa vertu en devint plus pure, et toutes ces épreuves ne servirent qu'à le rendre plus humble, plus recueilli et plus mortifié. (**Croiset**, *Exercices de Piété*).

[Austérité de sa vie]. — La manière de vivre de notre saint était austère : car il ne mangeait, pour l'ordinaire, qu'une fois le jour, et, s'il ajoutait quelquefois un peu de légumes au pain et à l'eau, il avait soin qu'ils fussent si mal assaisonnés, que ce soulagement devenait une vraie pénitence. Son oraison était continuelle ; elle était peu interrompue par le sommeil. Après avoir visité chaque jour les sept basiliques de Rome, il allait employer une grande partie de la nuit aux catacombes, pour y continuer ses exercices de piété sur les tombeaux des martyrs. Ce fut par ces pieuses pratiques que le feu du divin amour embrasa si fort son cœur, qu'il eut besoin, dans la suite, de demander à Dieu qu'il en modérât les divines ardeurs. Attiré tous les jours davantage à l'intime union avec Dieu, il s'interdit, à l'âge de vingt-trois ans, tout commerce avec le monde, et, se livrant tout aux bonnes œuvres, il résolut de ne travailler plus qu'à sa propre perfection et au salut du prochain. Les hôpitaux, les prisons, les maisons de refuge, devinrent le théâtre de sa charité ; et, comme s'ils n'eussent pas suffi à son zèle, il n'y avait point de jour qu'on ne le trouvât dans quelque lieu d'assemblée, dans les colléges, dans les places publiques et les halles même, pour y porter tout le monde à la vertu par ses entretiens familiers et par ses exemples. Dieu bénit de

telle sorte une charité si agissante, que l'on vit un changement considérable dans tous les lieux qu'il fréquentait. Les querelles, les blasphèmes, les obscénités, furent bannis des lieux publics, et Rome s'aperçut avec admiration d'une réforme générale des mœurs, avant même qu'elle eût connu l'auteur de cette réforme. (*Le même*).

[Ses travaux à Rome]. — On commença dès lors à révérer la vertu et le mérite d'un si excellent ouvrier. Plusieurs personnes de piété vinrent se joindre à lui pour avoir quelque part à ses bonnes œuvres. Ce ne furent pas seulement les enfants et les pauvres honteux qui ressentirent les effets de son zèle ; sa charité se répandit sur tous les états. On le voyait continuellement dans l'action, pour procurer toutes sortes de secours aux hôpitaux, aux prisonniers et aux pauvres maisons religieuses. Ce fut aussi à Rome même que, par le secours et à la sollicitation d'un saint ecclésiastique son confesseur, il établit la célèbre confrérie de la sainte Trinité dans l'église de Saint-Sauveur *del Campo,* pour le soulagement des pauvres étrangers, des pèlerins, des convalescents, qui n'avaient point de retraite. Philippe était comme l'âme de ce nouveau corps, et il avait toujours la meilleure part aux plus pénibles fonctions des membres. Le confesseur de notre saint, ne pouvant assez admirer les grands fruits que cette ardente charité de son pénitent produisait dans l'Eglise, crut que son ministère deviendrait bien plus utile s'il était élevé à la dignité sacerdotale. La seule proposition qu'il lui en fit alarma son humilité. Il fallut cependant obéir ; et, pour ne lui pas laisser le temps de faire tous les jours de nouvelles difficultés, il lui fit recevoir avec dispense, dans un interstice seulement de deux mois, la tonsure, les quatre mineurs, le sous-diaconat, le diaconat, et la prêtrise. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Sa dévotion à l'autel].— S. Philippe Néri, prévenu de son indignité pour un si haut ministère, fut plusieurs années sans pouvoir se résoudre à entrer dans cet état ; mais, y ayant été obligé par obéissance, on ne peut exprimer avec quelles dispositions saintes il y entra. Il célébra sa première messe avec une si intime union à Dieu et au Sauveur, que l'on peut dire que son esprit était tout absorbé et abîmé dans ce mystère de majesté et d'amour ; et, à juger par la langueur de son visage des feux qui brûlaient son cœur, on eût dit qu'il était venu non tant pour sacrifier une autre victime que pour s'immoler lui-même au pied des autels. Les grâces qu'il reçut à sa première messe ne furent que les préludes, pour ainsi dire, des faveurs singulières qu'il devait recevoir dans la suite. Il disait la messe tous les jours et tous les jours avec une nouvelle ferveur ; l'on eût dit qu'il était en extase. Depuis la consécration, il restait d'ordinaire des heures entières immobile et sans sentiment ; et les douces larmes qu'il répandait faisaient assez connaître l'ardeur de l'amour divin qui

l'embrasait. Il ne quittait le saint autel qu'avec violence. Obligé de dire la Messe dans une chapelle domestique à cause de ses infirmités, et souvent même pour satisfaire à loisir sa dévotion, le ministre qui le servait à l'autel avait ordre de le laisser seul un peu avant la communion, et de ne revenir qu'une ou deux heures après pour achever la Messe. Il est aisé de comprendre les communications intimes qu'il avait alors avec Jésus-Christ, et de quelles délices spirituelles cette âme pure était inondée. (**Houdry**, *Sermons*).

Qui pourrait comprendre ce qui se passait dans le cœur de Philippe pendant ces entretiens intérieurs avec Dieu, pendant cette intime union avec lui ! Il faudrait, pour nous en découvrir les secrets, qu'il levât le voile de ce sanctuaire, pour nous y faire voir, non le Sauveur mort et enseveli dans un tombeau, mais vivant, et communiquant une abondance de vie à cette âme sainte et tout embrasée des feux du divin amour. Le saint homme même aurait eu de la peine à nous en donner la connaissance, étant plus vivant en Jésus-Christ qu'en lui-même. L'esprit de l'homme ignorait ce qui se passait dans l'homme par l'esprit de Dieu ; et, dans cet entier abandon qu'il faisait de soi-même aux bontés de Dieu, il opérait en son âme de grandes choses, quoiqu'il ne le sût pas. Notre saint offrait tous les jours le saint sacrifice, et, s'il en était empêché par quelque maladie, il recevait le Saint-Sacrement. Quand il disait la Messe, il était touché de sentiments si vifs et si pénétré d'amour, qu'il était souvent contraint de s'arrêter pour reprendre ses forces. Quelquefois, en élevant l'hostie ou le calice, il demeurait ravi sans pouvoir abaisser les mains pour remettre ce qu'il tenait sur l'autel ; d'autrefois, après avoir célébré, il était si abstrait de ses sens, qu'il semblait plutôt mort que plein de vie ; et il goûtait une telle abondance de douceurs, quand il consommait la sainte hostie, que les assistants s'en apercevaient visiblement. Venant un jour d'offrir le saint sacrifice, et se sentant pressé d'un plus ardent désir d'aimer Dieu, il demandait avec instance au Saint-Esprit ce divin amour dont il est la source, lorsqu'il se sentit tout-à-coup si embrasé de ce feu divin, que son cœur, se trouvant trop resserré, fit séparer deux côtes, qui, en s'élargissant un peu, laissèrent au cœur un plus grand espace. Le saint vécut encore cinquante ans depuis cette insigne faveur, et après sa mort tout le monde fut témoin de ce miracle. (**Le P. Saint-Jure**).

[Zèle pour le salut du prochain]. — Depuis que Philippe eut été appelé au sacerdoce et qu'il fut prêtre, il n'eut plus d'autre occupation que de converser avec les pécheurs, de les réduire en leur devoir par ses conseils, de leur rendre la vie par la pénitence, de la leur conserver par les bonnes œuvres, et de les avancer dans la vertu par des conférences familières et par des exhortations publiques. Il se souvenait qu'il était prêtre, et que son principal emploi, en cette honorable qualité, était de

réconcilier les pécheurs avec Dieu ; qu'il tenait la place de Jésus-Christ dans l'Eglise, qu'il avait dans la bouche la parole de réconciliation, et qu'il devait consommer sa vie dans cet emploi glorieux et difficile. Il méditait continuellement ces admirables paroles de S. Paul : *Dedit mihi ministerium reconciliationis :* le Père éternel nous a donné le ministère de la réconciliation ; et, comme il était en son Fils pour réconcilier le monde pécheur, il est encore en nous pour achever le même ouvrage. Mais rien ne l'encourageait davantage à travailler au salut des pécheurs que quand il considérait que les prédicateurs et les prêtres tiennent la place de Dieu, parlent en son nom, et sont plutôt d'autres lui-même que ses ambassadeurs ou ses ministres : *Pro Christo legatione fungimur.* Toutes ces considérations animaient si puissamment Philippe à la conversion des pécheurs, qu'il ne faisait et ne disait rien qui ne tendît à cette fin ; et, comme s'il se fût consacré au service des pécheurs, et qu'à l'exemple de Jésus-Christ il en voulût être la victime, toutes ses actions n'étaient employées que pour eux, et il se consumait entièrement dans ce charitable exercice. (**Le P. Senault**, *de l'Oratoire*).

[Journées du saint]. — S. Philippe, qui faisait toute son occupation du salut du prochain, passait toute la matinée dans le confessionnal pour délier les pécheurs de ces funestes liens qui les attachaient au service du monde et du démon, et pour briser ces invincibles chaînes qui leur ôtaient, non pas l'usage de leurs bras, mais l'usage de leurs cœurs. Il employait les après-dînées ou en des conférences particulières, ou en des exhortations publiques, pour réduire ces rebelles à leur devoir ; et, comme il se croyait redevable à tous, il faisait faire des méditations à ceux qui s'étaient convertis, afin que, considérant les grâces qu'ils avaient reçues du Fils de Dieu, ils en conservassent le souvenir, et qu'ils s'en procurassent de nouvelles par la reconnaissance des anciennes. Mais, parce que ce grand saint s'affligeait qu'étant seul il ne pouvait faire l'ouvrage qui aurait occupé quantité d'autres prêtres, l'amour, qui est ingénieux et inventif, lui suggéra d'ériger une compagnie qui pût fournir autant de prêtres qu'il pourrait presque y avoir de sujets à convertir, afin que, étant comme multiplié en leurs personnes, il pût, pour ainsi dire, parler et agir en plusieurs églises et se rendre présent en plusieurs endroits, et qu'il fît par ses enfants ce qu'il ne pouvait pas faire par lui-même. Notre saint tâcha en tout d'imiter le Fils de Dieu. Il établit en Italie une congrégation qu'il nomma *de l'Oratoire*, et il la composa de prêtres qui, ayant le même dessein que lui, travaillaient à la conversion des pécheurs, les écoutaient, les instruisaient et les secouraient : de sorte que, étant comme multiplié, il agissait presque partout ; il prêchait partout, et il confessait en autant de tribunaux qu'il avait établi de confesseurs. (*Le même*).

[Le prêtre mondain]. — De combien de vertus doit être orné celui qui est engagé dans le sacerdoce de JÉSUS-CHRIST ! Sa conscience ne doit-elle pas être comme un vase pur, sanctifié et consacré au Seigneur pour son honneur et pour l'utilité de tous. *Vas in honorem, sanctificatum et utile,* dit S. Paul. Ne doit-il pas être l'homme de DIEU, toujours préparé à reprendre, à instruire, à édifier, à réconcilier, en toute justice ; parfait et disposé à toute sorte de fonctions que la vérité, la justice, la sagesse lui imposent ? Tel était l'ouvrier apostolique dont nous parlons : prêchant le jour, priant la nuit ; gémissant des fautes des particuliers et des maux de l'Eglise universelle. Philippe Néri sera votre condamnation, hommes profanes que la cupidité a menés au pied des autels pour y chercher un appui à votre ambition, un refuge à votre indigence, un asile à votre paresse ; vous qui n'avez eu d'autre principe de votre vocation que de vivre à votre aise, dans une douce et molle oisiveté ; qui êtes entré dans la vigne du Seigneur non pour la cultiver, mais pour en cueillir les fruits ; vous qui ne vous êtes proposé, en vous engageant dans le sacerdoce, que l'établissement d'une fortune paisible, ou dans l'éclat des premières dignités ou dans l'opulence des riches bénéfices. Jetez les yeux sur S. Philippe Néri, qui, n'ayant pas reçu, comme vous, la grâce de l'ordination en vain, a servi l'autel, non pas pour en vivre, mais pour s'y consacrer comme une victime. Il s'est fait un mérite de dispenser la parole de DIEU, et d'annoncer aux pécheurs les vérités que vous retenez captives par une lâche complaisance. Toute sa vie n'a été employée qu'à rompre aux enfants un pain que vous mangez sans l'avoir mérité par vos travaux et par vos sueurs. Avec quelle sagesse a-t-il dispensé la puissance de lier et de délier que vous dissipez, et dont vous n'êtes, ce semble, les dépositaires que pour la prostituer à votre caprice et selon le désir des pécheurs ! Quelle dignité et quelle décence dans l'extérieur de Philippe Néri, qui condamne vos manières séculières ! Réformez donc vos mœurs sur la sainteté de ce modèle. C'est un miroir où vous voyez les vertus qui vous manquent et les vices qui vous déshonorent. Que cette connaissance ne soit pas stérile en vous. (**Anonyme**).

[S. Philippe confesseur]. — Quelque abondante que fût la moisson dans la confrérie de la Trinité, ce champ n'était pas assez vaste pour son zèle. Il entra, sur l'avis de son confesseur, dans la communauté des prêtres de S. Jérôme, qu'on appelait *de la Charité*, et il fut employé à entendre les confessions. Philippe redoutait ce formidable ministère, et ce ne fut que par obéissance qu'il se détermina à confesser. On ne peut dire quelle infinité de biens fit notre saint dans ce ministère sacré. On vit des conversions insignes dans toute sorte d'âge et dans tous les états. Se confesser au saint et être converti, c'était la même chose. Embrasé d'un ardent amour de DIEU, le peu de mots qu'il prononçait pénétrait l'âme de ses pénitents. Nul pécheur, si endurci qu'il fût dans l'habitude du péché, nul

libertin, nulle courtisane même, qui ne fondît en larmes à ses pieds. Rien ne pouvait tenir contre une exhortation de Philippe ; une seule parole de ce saint homme amollissait et faisait fondre les cœurs les plus glacés. Tant de merveilleuses conversions étaient trop de son goût pour s'épargner. Après avoir passé une partie de la nuit en prières, il disait la Messe à la pointe du jour ; et à peine avait-il fait son action de grâces, qu'il entrait dans le confessionnal, et n'en sortait souvent que bien avant dans la nuit, sans autre réfection, bien des fois, que le salut des âmes. (**Croiset**).

[Il veut aller aux Indes]. — S. Philippe ayant appris les conversions miraculeuses que Dieu opérait dans le Japon par le ministère des Pères de la Compagnie de Jésus, il lui vint en pensée de passer les mers et de s'aller joindre à tant de zélés missionnaires ; mais on l'en détourna en lui faisant voir que la ville de Rome seule pouvait lui tenir lieu de toutes les Indes et de tout le Nouveau-Monde. Ce fut environ ce temps-là que, le nombre de ses disciples croissant, et la multitude de ceux qui s'adressaient à lui devenant à charge à l'église où se tenaient ses assemblées, il demanda aux confrères de la Charité un lieu qui était au côté droit de leur église, assez vaste : il l'obtint ; et là par ses disciples il faisait faire des instructions et des conférences à différentes heures du jour. Et les grands et les petits y vinrent en telle quantité, que notre saint fut obligé de pratiquer un oratoire dans ce même lieu, où, à la fin de l'instruction, on faisait la prière publique. Dieu bénit de telle sorte ce pieux établissement, qu'on ne parlait dans Rome que d'aller à l'oratoire de Philippe Néri. La moisson devenant plus abondante, Dieu eut soin d'augmenter le nombre des ouvriers, et ce fut alors que commença cette sainte société, qui depuis plus d'un siècle édifie l'Eglise. (*Le même*).

[Dévotion envers Marie]. — Il n'est pas étonnant que les anges aient souvent visité S. Philippe, puisque la Reine des anges lui faisait le même honneur. L'histoire de sa vie et la bulle de sa canonisation nous apprennent que la Sainte Vierge, assisté de ces bienheureux esprits, lui apparaissait assez souvent. Il n'entreprenait rien de notable qu'il ne l'eût consultée, l'ayant choisie pour sa mère et pour sa souveraine ; il s'adressait à elle dont les besoins de l'Eglise et de sa congrégation ; et, la prenant pour son avocate, il était toujours assuré d'obtenir du Ciel des faveurs considérables. Sa tendresse pour elle répondait à celle qu'il avait pour son Fils : il ne l'appelait d'ordinaire que sa chère mère, ses délices, son amour ; nulle exhortation, nul entretien, nul discours, où il ne fît entrer le nom de Marie. « Honorez Marie, aimez Marie, mes enfants, disait-il sans cesse aux Pères de sa congrégation ; c'est la dispensatrice de toutes les grâces ; nulle faveur du ciel, pour ainsi dire, que par ses mains. » Il attribuait à sa toute-puissante intercession toutes les conversions et les

autres merveilles que Dieu opérait par lui, et il en recevait lui-même tous les jours d'insignes faveurs. Etant un jour malade à l'extrémité et près de rendre l'âme, la Sainte Vierge lui apparut : sa présence lui donna de nouvelles forces. Tous les assistants furent surpris de le voir tout-à-coup tressaillir de joie et s'écrier en se mettant sur son séant et levant les mains et les yeux vers l'objet qu'il voyait seul : « Eh ! voilà ma bonne mère ! » Il fut sur l'heure même rétabli en santé, et, sa joie l'emportant sur son humilité, il avoua qu'il devait sa prompte guérison à la visite que lui avait faite la très-sainte Vierge. (**Anonyme**)

[Don d'oraison]. — Si S. Philippe était un parfait homme d'oraison avant d'entrer dans les ordres sacrés, on peut juger que cette dignité y mit la dernière perfection. Partout ailleurs il priait, comme étant en la présence de son Dieu, et comme s'il l'eût vu de ses propres yeux; mais à l'autel, réfléchissant sur le bonheur qu'il avait de le tenir entre ses mains et de l'avoir en son pouvoir, il fondait en larmes, ses yeux et son visage en étaient baignés. Ce sont là des grâces et des faveurs que tout le monde ne doit pas espérer, je le sais; mais aussi, comparons la froideur de notre cœur avec l'ardeur et l'embrasement du cœur de ce saint homme, le peu de temps que nous employons à la prière avec les journées et les nuits entières qu'il y consacrait. C'est particulièrement ce que doivent faire ceux qui ont, comme lui, le bonheur de servir à l'autel; ils devraient, comme lui, commencer par le sacrifice de leur cœur, et occuper souvent leur esprit des mystères redoutables qu'ils opèrent. « Ah ! un homme qui se nourrit tous les jours du corps et du sang d'un Dieu, disait notre saint, ne vivre pas de Dieu, cela est surprenant ! » Oui, sans doute ; mais ce qui nous doit encore surprendre davantage, c'est de voir avec combien peu de recueillement la plupart s'acquittent des prières auxquelles l'Eglise les oblige, avec quelle dissipation d'esprit ils vont à l'autel, qu'au lieu d'être des hommes d'oraison, parlant plus souvent à Dieu qu'aux hommes, ils sont les uns des gens d'affaires et d'intrigue, les autres des gens de divertissement et de plaisir. Les uns tout occupés des soins de la terre, s'appliquent uniquement à accroître leurs revenus ou à briguer quelques bénéfices ; les autres vivent avec aussi peu de dévotion et d'union à Dieu que les personnes les plus engagées dans le commerce du monde. C'est le reproche qu'un prophète faisait aux prêtres de son temps: *Sicut populus, sic et sacerdos* (Isai. xxiv). Ah ! ne font-ils point réflexion sur leur état, sur la dignité de leur caractère qui les distingue des autres, et sur la sainteté de leur ministère et de leurs fonctions qui les approchent de Dieu? Espèrent-ils s'en rendre dignes par d'autres voies? Non, ils ne le doivent pas espérer. (**Houdry,** *Sermons*).

[Eloge de la congrégation de l'Oratoire de Rome]. — La congrégation de l'Oratoire de S. Philippe Néri à Rome fut célèbre par les grands hommes

qu'elle produisit, estimable par la sagesse de ses règlements et par les vertus éclatantes de ses sujets. Elle est si utile à l'Eglise par les fruits continuels de son zèle et par son attachement inviolable à la saine doctrine, qu'il ne s'est peut-être jamais fait un plus avantageux ni plus saint établissement en Italie. Les constitutions de cette congrégation furent approuvées par un bref exprès du Souverain-Pontife, qui instruit des grands biens que faisait cette nouvelle société, lui accorda avec plaisir sa protection. Il s'en fit bientôt plusieurs établissements dans l'Etat Ecclésiastique, dans le royaume de Naples, dans la Toscane et dans le Milanais. Tant d'avantages ne pouvaient qu'alarmer l'Enfer; l'envie s'éleva contre le saint, et lui suscita des ennemis jusque parmi ses confrères. On tendit mille piéges à sa prudence et à son zèle ; on attaqua sa réputation ; on employa même pour le surprendre le ministère des personnes les plus débauchées et les plus impénitentes ; on eut recours à la calomnie, il fut même accusé de donner dans des nouveautés, et de conduire ses pénitents par des routes de dévotion jusqu'alors inconnues; il fut cité, averti, observé. Mais enfin, son innocence et sa sainteté étant reconnues, l'orage fut conjuré, et le saint homme confirmé dans son ministère. Sa congrégation était trop sainte pour ne pas souffrir toutes ces contradictions ; l'enfer se déchaînait tous les jours et contre les membres et contre le chef. Les calomnies les plus grossieres ne furent pas épargnées; mais la haute vertu de S. Philippe se fit aisément jour à travers tous ces artifices de l'esprit malin. On admira tous les jours davantage sa sainteté, que Dieu confirmait très-souvent par le don de prophétie et des miracles. **(Croiset).**

[Pureté angélique de S. Philippe Néri]. — S. Philippe passa toute sa vie avec une si grande pureté et fut si parfait en ce genre, par les soins et la vigilance continuelle qu'il y apporta, qu'il en sera admirable à tous les siècles, puisque jamais il n'a commis aucun péché dont il pût s'accuser contre une vertu aussi délicate qu'elle est précieuse et éclatante, et que, durant l'espace de trente ans, il n'a pas seulement ressenti le moindre mouvement déréglé, par un don aussi rare qu'il est admirable. On a même su de sa propre bouche que, par les soins et les précautions qu'il apportait de ce côté-là, il était devenu insensible à tous les attraits et à tous les charmes qui excitent les autres à l'incontinence, et à la sensualité : ce qui semble au-dessus de la nature de l'homme, qui porte dans lui-même la matière d'un feu qui s'allume et qui s'embrase au moindre souffle, et qui ne s'éteint jamais si parfaitement qu'il n'en reste assez pour faire craindre les plus grands saints, et les obliger à se tenir toujours en garde contre un ennemi si flatteur. Mais si ce grand saint semble avoir été privilégié en ce point, ç'a été ou l'effet ou la récompense de la vigilance continuelle avec laquelle il a cultivé cette vertu tout angélique, qui lui a fait donner le nom d'*ange* par tous ceux qui

l'ont connu : tant on remarquait de retenue dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions ; jusque-là que, ayant gouverné trente ans entiers la conscience d'une dame de la première qualité, il ne la connaissait pas de visage, parce qu'il eût cru commettre un grand crime de jeter un regard curieux sur une personne d'un autre sexe. On dit même qu'il inspirait la pureté par une odeur toute céleste qui s'exhalait de son corps, comme si DIEU eût voulu rendre cette vertu sensible par un miracle continuel, et que ses paroles avaient une force toute particulière pour donner de l'horreur de l'impureté ; que les plus débauchés devenaient chastes dans sa conversation, et que les personnes qui souffraient les plus importunes tentations, ou s'en sentaient délivrées, ou recevaient de nouvelles forces pour les vaincre.

Les grâces singulières que recevait de DIEU Philippe Néri, au sujet de sa pureté, étaient la récompense du soin et de la vigilance extrêmes qu'il y apportait de sa part. Sa vertu méritait d'être manifestée après ce qu'il faisait pour la conserver : car jamais on n'a tendu plus de piéges à l'innocence d'une personne en la fleur de son âge. On s'est servi de mille artifices pour le surprendre, en le menant dans des lieux où sa pureté eût infailliblement fait naufrage s'il n'eût témoigné toute la constance d'une généreuse résolution. Ce qui n'est arrivé qu'une fois au saint patriarche Joseph semble avoir été renouvelé sept ou huit fois à l'égard de saint Philippe avec un pareil succès ; et il avait une telle délicatesse de conscience et conservait avec un tel soin son innocence baptismale, qu'il assura un jour au cardinal Baronius, son confesseur, que, s'il se fût senti coupable de quelque souillure en cette matière, il en fût mort de douleur et de confusion. Certes, une pureté de ce caractère et une fidélité si éprouvée était digne sans doute d'un ministre de l'autel : aussi n'y a-t-il rien de plus sagement institué ni de plus édifiant que les avis qu'il donne lui-même aux prêtres sur ce sujet, et la conduite qu'il a voulu que les siens gardassent à l'égard des personnes de différent sexe, que la charité les oblige d'assister, ou dans le sacrement de Pénitence ou par les discours de piété. (**Houdry**, *Sermons*).

[Mortification et prière]. — S. Philippe accomplit parfaitement le précepte de S. Paul par sa mortification, et l'austérité de vie qu'il menait : *Glorificate et portate* DEUM *in corpore vestro*. Il est vrai que ce précepte est commun à tous les chrétiens, qui participent au sacerdoce du Fils de DIEU par le sacrifice qu'ils doivent faire de leurs passions ; mais il est sans doute de toute autre obligation pour ceux qui sont consacrés à l'autel et qui y offrent si souvent le même sacrifice qui fut offert sur la croix : ils doivent par conséquent lui être plus semblables que les autres par cet endroit, en vertu de l'état où ils sont élevés et de la sainteté du ministère qu'ils exercent. C'était le sentiment et la maxime de notre saint, et ce fut comme la règle et le plan de vie qu'il se proposa d'abord

pour sa conduite; mais j'aime mieux dire que ce fut la voie par laquelle Dieu le voulut conduire, pour le dessein qu'il avait sur lui, comme si le Calvaire eût été le chemin de l'autel, et qu'il eût dû être un homme crucifié, pour offrir dignement sur l'autel, quoique d'une autre manière, le sacrifice qui ne fut offert qu'une fois sur la croix. C'est dans cette vue que, selon l'historien de sa vie, dès les plus tendres années il pratiquait un jeûne continuel au pain et à l'eau, qu'il s'abstenait de tous les divertissements auxquels cet âge se porte avec tant d'ardeur, qu'il domptait son corps par des cilices et des chaînes de fer pour le réduire en servitude, à l'exemple de S. Paul; que ses veilles étaient continuelles, et que les rigueurs des saisons suppléaient aux autres innocentes cruautés que sa ferveur n'eût pas manqué de mettre en usage. C'était un homme véritablement crucifié au monde, qui ne souhaitait que la croix; un ministre qui s'efforçait d'imiter son maître, non-seulement dans ses douleurs extérieures, par la pénitence et la mortification, mais qui du corps les faisait passer à l'esprit, par les confusions et les humiliations qui, selon Tertullien, sont la mortification de l'âme.

Je sais bien que jamais personne n'a entendu à la lettre ce conseil du Sauveur du monde, qu'il faut prier sans cesse et ne se jamais lasser d'un exercice si divin; mais si jamais saint l'a pratiqué autant que la faiblesse de l'homme le peut permettre, ç'a été Philippe. Sa vie fut une prière continuelle. Il y sentait tant d'attraits, qu'après avoir achevé ses études d'assez bonne heure, parce que les lumières du Saint-Esprit lui en avaient plus appris que toute son application et son travail, il en fit toute son étude et la plus importante occupation de sa vie, passant les jours et les nuits en contemplation. Et si autrefois un saint solitaire, après être demeuré en prière toute la nuit, se plaignait du soleil qui le venait interrompre en lui frappant les yeux par sa lumière, notre saint trouvait toujours trop court le temps qu'il y employait, et, après y avoir consacré quarante heures, il gémissait quand on l'en venait retirer pour prendre ou son repas ou son repos; comme s'il ne se fût nourri que de la manne du ciel, je veux dire des lumières et des douces affections qu'il y ressentait, et qu'il ne pût trouver d'autre repos qu'avec Dieu, qui est le centre de l'homme, comme parle S. Augustin, parce qu'il ne trouve qu'en lui de véritable joie, amertume partout ailleurs, Philippe s'y sentait porté et attiré par un penchant si fort, qu'il ne prenait plaisir à nulle autre chose; et, quand il y était une fois, il semblait qu'il fût alors dans son lieu naturel, d'où l'on ne pouvait l'arracher que par la violence. (*Le même*).

[Humilité]. — S. Philippe avait un désir plus ardent des mépris et des opprobres que les plus ambitieux n'en ont d'acquérir de la gloire. Ce n'est point exagérer que de dire que la vanité la plus subtile ni l'orgueil le plus raffiné n'ont jamais inventé plus d'artifices ou fait plus d'efforts pour se faire valoir et s'attirer l'estime des hommes, que ce grand saint

avait de passion d'être rebuté, moqué, méprisé, de passer même pour un homme de petit esprit et de médiocre génie, de nulle vertu, de nulle capacité. Dispensez-moi d'en apporter les exemples, et de vous faire un détail des actions particulières, qui ne seraient pas du goût de ceux qui ne sont jamais entrés dans les sentiments des saints, et qui n'ont pas compris la haute sagesse qui se trouve dans la sainte folie de la croix. Les voies par où DIEU conduit les saints sont élevées au-dessus de celles par où DIEU conduit le commun des hommes, et ne sont pas à suivre en toutes sortes d'états. Ç'a été pour notre saint une route toute particulière. Il a voulu, à l'exemple du Fils de DIEU, s'enivrer d'opprobres, comme parle un prophète; il s'est exposé, comme lui, à la risée des hommes, et a tenté toutes les voies imaginables pour se faire mépriser. Mais, ce qui est étonnant, plus il s'efforçait de donner mauvaise opinion de sa personne, de son esprit, de sa vertu, par les manières qu'il affectait et par des actions capables de décrier un homme dans l'esprit de tous les sages, plus on avait une opinion avantageuse de sa vertu; et plus il fuyait la gloire par une conduite capable de la lui faire perdre en effet, plus il était suivi, estimé, honoré, chéri des grands, et des petits; plus il tâchait de cacher la lumière de sa sainteté, plus elle éclatait. (*Le même*).

[Les moyens dont il se servit pour gagner les âmes à Dieu]. — Quoique les charités corporelles occupassent une grande partie du temps de S. Philippe, elles ne furent cependant que les premières leçons de ce grand maître de la perfection chrétienne à ceux qu'il élevait pour l'état ecclésiastique. Il leur montra et leur ouvrit une plus noble carrière : *Adhuc excellentiorem viam vobis demonstro :* et cette voie plus excellente fut de s'employer au salut des âmes par les fonctions les plus propres à cet état. Il en forme donc quelques-uns à faire des exhortations ferventes et animées pour porter les personnes déjà converties à la pratique des bonnes œuvres, à faire des instructions familières aux peuples pour tâcher de convertir les plus grands pécheurs; suivant en cela le conseil de l'Apôtre, qui voulait que les Prêtres, et les personnes à qui il confiait la conduite des autres, fussent capables d'instruire et d'annoncer la parole de DIEU; laquelle est comme l'instrument général de toutes les conversions, le canal de toutes les grâces, le principe de toutes les pensées et de toutes les bonnes résolutions, enfin le moyen le plus universel du salut des hommes. Ce fut par ce moyen que Philippe gagna une infinité d'âmes à DIEU, employant des prêtres fervents et zélés partie à des missions apostoliques, partie à instruire les peuples et les enfants, et partie à prêcher dans les églises, avec une telle onction, que l'on vit en peu de temps Rome toute changée; pendant que lui-même s'appliquait à la conversion des Juifs et des hérétiques, avec un tel fruit, qu'il semblait que la Providence les eût ramassés tous à Rome pour opérer par son moyen leur conversion. (*Le même*).

[Sa précieuse mort]. — Toutes les particularités de la mort de S. Philippe sont si remarquables, que ce serait un crime de les omettre. Ce grand saint, pressé de la charité, soupirait après le Sauveur, et souhaitait de mourir, comme S. Paul, pour jouir de sa présence. Le Ciel exauça ses vœux, et choisit le jour du Saint-Sacrement pour satisfaire à ses désirs. Philippe, à qui le courage donnait de la force, se leva malgré sa faiblesse, monta à l'autel pour se sacrifier lui-même avec le Fils de Dieu. Il sentit en cette action des transports qui ne se peuvent exprimer ; son cœur se fût fondu par la violence de son amour, s'il ne se fût éventé par ses soupirs et déchargé par ses larmes. Son visage parut enflammé, et l'on y remarqua des lumières qui présageaient que ce saint allait jouir de la gloire des bienheureux. Il ne voulut point quitter le Fils de Dieu qu'il ne l'eût contraint de le bénir, et qu'il n'eût tiré parole de lui que son exil finirait avec ce jour. Il descendit avec joie de l'autel après une si agréable promesse, et, se laissant consumer à son amour, il acheva le même jour son sacrifice, et il joignit heureusement la qualité de victime à celle de prêtre. (**Le P. Senault**, *de l'Oratoire*).



SAINT NORBERT

Fondateur de l'Ordre des Prémontrés.

AVERTISSEMENT.

Les grands éloges que les écrivains ont donnés à S. Norbert *avant et après sa mort nous ont, à la vérité, laissé une haute idée de sa piété, de sa sagesse et de son zèle ; et l'on se sent porté à croire qu'un saint de ce caractère, dans un temps d'erreur et de confusion, a fait pour la religion et pour la discipline de l'Eglise tout ce qu'on pouvait attendre d'un homme qui joignait à une grande doctrine une plus grande vertu. Mais il faut avouer qu'il est assez difficile de réunir dans un dessein et dans un plan de discours tant de vertus, de glorieuses entreprises, d'actions éclatantes, et tant d'événements qui ont partagé sa vie en différents emplois, dans lesquels il s'est également sanctifié.*

C'est pourquoi, pour faire un juste panégyrique de ce grand saint, il faut le représenter par autant de caractères différents qu'il a rempli de devoirs : pénitent austère, fondateur et général d'un ordre régulier, qu'il a conduit par des voies sûres à la plus haute perfection; ouvrier évangélique, infatigable dans le ministère de l'apostolat ; et enfin, pasteur vigilant dans le gouvernement d'un grand diocèse, et zélé pour soutenir les droits de son Eglise. Si ces caractères différents rendent son éloge moins régulier, la diversité des matières le rendra plus agréable, et les réflexions que chaque situation fera naître plus fructueux, pourvu qu'on trouve le moyen de rapprocher les choses et de les rapporter à une même fin.

§ I.

Desseins et Plans.

1. — *Sapientia deduxit illum per vias rectas; ostendit illi regnum* Dei; *dedit illi scientiam sanctorum; honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius.* La Sagesse a conduit le juste par des voies droites : elle lui a montré le royaume de Dieu et le moyen de l'acquérir; elle lui a donné la science des saints, et l'a rendu glorieux par ses longs et fructueux travaux(Sapient. x).

C'était le saint patriarche Jacob que le Sage avait devant les yeux quand il a voulu faire admirer la conduite de la Providence sur ce grand homme, et faire passer à la postérité le souvenir des travaux qu'il essuya afin de répondre aux grands desseins qu'elle avait sur lui. Cette divine sagesse, qui l'avait choisi dans l'ancienne loi pour en faire un modèle de force, de patience et de soumission aux ordres de Dieu, le conduisit à ses fins par des voies droites à la vérité, mais rudes et difficiles. Elle lui montra, dit le texte sacré, le royaume de Dieu, c'est-à-dire le chemin qu'il devait prendre pour y parvenir, sitôt qu'il fut choisi pour être la figure des prédestinés; elle lui enseigna la science des saints, qui est une vie de souffrances et de fatigues, durant quarante ans entiers ; et enfin elle l'exerça par divers travaux, qui le rendirent glorieux et qui furent récompensés du bonheur d'être l'un des ancêtres du Messie, et de donner son nom au peuple de Dieu. — Dirai-je que la sagesse divine a tenu une conduite toute semblable à l'égard du saint dont l'Eglise célèbre la mémoire en ce jour ! Ayant voulu pourvoir l'Eglise d'un nouveau secours, d'un nouveau fondateur d'ordre, d'un nouvel apôtre, et d'un nouveau pasteur, elle a conduit le grand saint Norbert par des voies sûres et droites,

1°. Elle lui a montré le chemin du ciel dans l'état séculier, lorsqu'il était engagé dans le monde et dans la voie de perdition, en le rappelant de ses égarements par une rude et sincère pénitence : *Ostendit illi regnum* Dei.

2°. Comme cette même Providence l'avait choisi pour l'élever à une haute perfection, elle lui apprit la science des saints, dans l'état religieux, par la pratique des conseils évangéliques : en quoi il est devenu si grand maître, qu'il a enseigné cette même science à tout un grand ordre, dont il est le père et le fondateur : *Dedit illi scientiam sanctorum.*

3°. Enfin, comme Dieu l'avait destiné à être une lumière de son Eglise dans la dignité d'archevêque et de primat, il s'est rendu digne de cet honneur par ses travaux apostoliques, et en a rempli tous les devoirs par son zèle et par ses glorieuses entreprises pour les intérêts de Dieu et de la religion : *Honestavit illum in laboribus.*

Telles sont les voies par lesquelles la divine sagesse a conduit ce grand homme. Voilà le plan de toute sa vie, le caractère de sa personne et l'exemple de sainteté qu'il a laissé dans les trois états où il a vécu. Les gens du monde qui sont ou qui ont été dans le dérèglement y peuvent apprendre la voie qu'ils doivent tenir pour retourner à Dieu et reprendre le chemin du ciel. Les religieux doivent se former sur cet exemple, pour parvenir à la plus sublime sainteté. Les prélats et les personnes qui tiennent les premiers rangs dans l'Eglise peuvent apprendre de ce parfait modèle les devoirs attachés au ministère qu'ils exercent et à la dignité qu'ils occupent. C'est le portrait que j'ai à vous faire de l'admirable S. Norbert. Je l'appelle de ce nom, parce que tous les grands hommes de son siècle n'ont eu que de l'admiration pour sa vertu, et ont unanimement publié que tous les éloges étaient au-dessous de son mérite.

—

II. — *Dextera Domini fecit virtutem, dextera Domini exaltavit me : non moriar, sed vivam, et narrabo opera Domini* (Ps. cxvii).

A ces paroles de mon texte, je me représente le nom et la vie de S. Norbert, le péril dont il a été tiré, les vices qu'il a combattus, les qualités d'archevêque et de patriarche d'un grand ordre dont il a été orné, les admirables choses qu'il a faites dans l'Eglise et dans le cloître, et qui ont éternisé sa mémoire et la reconnaissance envers lui. J'ai cru pouvoir me servir de cette pensée du prophète pour faire en abrégé l'histoire de sa vie et le fondement de son éloge. C'est pourquoi, sans m'éloigner des paroles de mon texte, vous l'allez voir,

1°. Soutenu par la droite du Seigneur, et tiré de la corruption du monde par la force de la grâce : *Dextera Domini fecit virtutem.*

2°. Elevé aux premières dignités de l'Eglise par la main du Seigneur et par ses propres vertus : *Dextera Domini exaltavit me.*

3°. Vivant toujours, et devenu comme immortel pour annoncer les œuvres du Seigneur, par l'établissement de son ordre : *Non moriar, sed vivam, et narrabo opera Domini.*

—

III. — Pour faire l'éloge de l'illustre archevêque S. Norbert, fondateur d'un grand ordre, on peut dire que les souverains pontifes l'ont employé dans les plus délicates conjonctures de l'Eglise, que les princes l'ont consulté dans les plus importantes affaires de leur salut et de leurs

Etats, que les empereurs l'ont honoré de leur amitié et de leur confiance. Ce saint homme confondit l'orgueil de l'hérésie dans les Pays-Bas, il éclaira l'Allemagne et la France par ses prédications, il réforma la Saxe par la sagesse de ses ordonnances. Sur quoi nous pouvons remarquer :

1°. Que la grâce qui l'enleva du milieu de la cour et des grandeurs du siècle en fit le modèle et tout ensemble le héros de la pénitence.

2°. Que la religion trouva dans sa personne un vengeur de la pureté de ses dogmes et de sa discipline.

3°. Que l'Eglise l'opposa avec succès aux efforts des schismatiques.

—

IV. — On peut considérer ce saint en trois états où il a vécu, et dans lesquels il peut être distingué des autres saints par la manière singulière dont il s'y est comporté.

1°. Dans l'état de *pénitent*. On sait comment il a été converti et sa rigoureuse pénitence pour satisfaire à la justice divine pour la vie déréglée et toute mondaine qu'il avait menée à la cour.

2°. Dans l'état de *religieux* et de fondateur d'un ordre, où il a mené une vie sainte et régulière, et dont l'austérité a mérité l'approbation de l'Eglise, comme en ayant fait l'ornement.

3°. Dans l'état de *pasteur* et d'archevêque de Magdebourg, et ensuite de primat, ayant joint la qualité d'apôtre à la vigilance d'un excellent pasteur, qui a défendu les droits de son Eglise et banni tous les désordres d'un grand diocèse.

—

V. — En prenant pour texte *Gratiâ* Dei *sum id quod sum* (I Cor. xv), — On peut faire voir dans ce grand saint un ouvrage tout singulier de la grâce, et un exemple de ses plus merveilleux effets.

1°. La force de la grâce y paraît, en ce qu'il a remporté sur lui une des plus signalées victoires qu'on ait vue dans tous les siècles, puisqu'elle l'a détaché du monde, auquel il tenait par autant de liens qu'il y avait d'habitudes et qu'il y trouvait d'agréments. Car il était dans la fleur de l'âge, d'une maison illustre, possédant de grands biens et l'espérance d'un établissement avantageux, avec tous les talents naturels pour y faire une belle figure. C'est pourquoi il semble que Dieu employa toute la force de son bras pour l'obliger à se rendre, comme un autre S. Paul, en le terrassant et l'éclairant, comme cet apôtre, d'une lumière tout extraordinaire, qui lui fit connaître le danger où il était de son salut éternel. Norbert ne fut pas rebelle à cette lumière et à la voix du ciel qui l'appelait, puisque tout d'un coup il renonça aux vanités du siècle et parut tout un

autre homme, par un des plus admirables changements que la grâce ait opérés dans un saint.

2°. La conduite de la grâce dans ce saint, qui ne fut pas plus tôt converti qu'elle le conduisit, par des voies toutes particulières mais très-sûres, jusqu'à la plus haute perfection évangélique, dans un ordre dont il fut le fondatour, et ensuite le modèle de toutes sortes de vertus.

3° Les triomphes de la grâce sur le schisme, sur l'hérésie et sur tous les désordres qui régnaient alors dans le monde, et qu'il déracina par son zèle apostolique, avant et après avoir été élevé à la dignité d'archevêque.

—

VI. *Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coràm gentibus et regibus et filiis Israël : et ego ostendam ei quanta oporteat eum pro nomine meo pati* (Act. IX). — Dieu a converti Norbert, comme un autre Paul, pour porter son nom

1°. Aux peuples, qu'il édifia par son changement de vie, et ensuite par ses prédications ferventes, pour les exciter à la pénitence par un zèle tout à fait apostolique, soutenu de son exemple et de l'austérité de sa vie.

2°. *Et Regibus :* aux souverains et aux grands de la terre, qu'il pacifia entre eux, et dont il porta quelques-uns à embrasser la vie religieuse, et excita les autres à user chrétiennement de leur pouvoir, etc.

3°. *Et filiis Israël* : aux enfants d'Israël, c'est-à-dire aux ecclésiastiques et aux personnes religieuses, en réformant les uns, et appelant les autres, de l'un et de l'autre sexe, qui sont dans la suite devenus de grands saints,

—

VII. — Trois sortes de personnes se sont, de tout temps, consacrées au service du Seigneur, et ont fait comme trois classes ou trois ordres de sainteté, dans le christianisme.

1°. Les pénitents, qui, après avoir mené une vie déréglée, criminelle et toute mondaine, se sont véritablement convertis et ont embrassé une vie austère en quittant le monde pour ne penser qu'à Dieu et à leur salut. Tels ont été ces fameux solitaires, qui ont vécu dans les déserts, et qui ont exercé sur leurs corps les austérités les plus surprenantes.

2°. Ceux qui ont mené une vie assez réglée, et qui, appelés à la vie contemplative, vivent en communauté, séparés des gens du monde et uniquement occupés à louer le Créateur : tels que sont aujourd'hui une infinité de religieux de tous les ordres, qui font sur la terre ce que les anges font continuellement dans le ciel.

3°. Ceux que Dieu appelle au ministère de la parole, et qui mènent

une vie apostolique, appliqués à convertir le monde, à détruire et déraciner les vices, à combattre les ennemis de DIEU et de l'Eglise.

Il est aisé de faire voir comment S. Norbert s'est signalé dans ces trois genres de vie, et comment il a fait un fruit inestimable en chacun.

—

VIII. — *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (I Cor. XI). — Ce sont les paroles de S. Paul, qui n'a guère eu de personnes qui l'aient imité et représenté plus parfaitement que S. Norbert,

1°. Dans sa vocation toute miraculeuse.

2°. Dans les travaux de son apostolat et dans les persécutions qu'il a souffertes en portant le nom de JÉSUS-CHRIST à différents peuples.

3°. Dans le soin et la vigilance qu'il apportait à gouverner les églises qu'il avait établies, à corriger les vices et les abus qui s'y étaient glissés : *Sollicitudo omnium Ecclesiarum. Quis infirmatur, et ego non infirmor ? Quis scandalisatur, et ego non uror.*



§ II.

Les Sources.

[Témoignages que de grands hommes ont rendus à S. Norbert]. — **Gauthier**, évêque de Maguelone, dans la *Bibliothèque des Pères,* appelle S. Norbert un homme incomparable dans la prédication, savant dans les saintes Ecritures, recommandable par l'éclat de ses vertus.

Guibert, abbé de Nogent, qui jouit pendant quelques années de la conversation de ce saint, parle de lui comme du premier homme de France, pour sa pénétration et son intelligence dans les voies de la vie intérieure, dans les mystères de la religion, et dans la profondeur des divines Ecritures. (*Biblothèque des Pères*).

S. Bernard, *Epist.* LVI, le nomme par excellence l'organe du Saint-Esprit et le canal céleste par lequel DIEU expliquait ses volontés aux hommes.

Anselme, évêque d'Havelberg, le propose comme un saint fameux par les progrès de son apostolat, illustre par ses vertus, l'objet des délices et de l'admiration des hommes (I *Dialog., T.* XIII, *Spici. p.* 111).

Herman, III *De miracul. S. Mart.*, dit que, depuis les Apôtres, il n'y a personne qui se soit plus signalé dans l'Eglise, par le nombre de ses conquêtes, et dont la réputation se soit répandue avec plus de rapidité dans le monde.

Albéric et **Robert du Mont**, *ad annum* 1116, nous assurent que Norbert était un homme miraculeux, distingué par sa naissance, par ses richesses, par son éloquence, chéri des souverains-pontifes, considéré des empereurs, honoré des princes, l'appui du Saint-Siége, l'ennemi déclaré des schismatiques et des hérétiques.

Le Cardinal de Vitry l'appelle une trompette qui annonçait avec majesté les vérités évangéliques ; un homme juste, un véritable adorateur de Dieu, l'organe du Saint-Esprit (*Histor. Occid.* xxii).

La *Chronique de Westphalie,* c. i, ajoute que c'était un soleil qui éclairait l'Eglise de ses lumières, un héros de la pénitence qui la persuadait par la force de ses exemples et les charmes de ses discours. — C'était un homme, continue l'abbé **Trithème**, *ad annum* 1127, d'une sainteté éminente ; un prédicateur célèbre, dont le nom et les mérites retentissaient par tout l'univers. — C'était enfin un homme, dit Baronius (*ad annum* 1127), établi de Dieu comme un flambeau ardent et luisant dans l'Eglise.

[Histoire de S. Norbert].—La première Vie de ce saint a été écrite, comme l'on croit, par Hugô, son premier disciple et son successeur dans le gouvernement de l'ordre de Prémontré. Cette Vie, recueillie de plusieurs manuscrits, se trouve dans les Bollandistes au 6 juin. Cette vie néanmoins ne remplit pas l'attente qu'on a conçue d'un si grand homme, quand on lit avec attention les historiens étrangers. C'est pourquoi,

Il parut, quelque temps après, une Vie du saint plus ample et plus détaillée, composée par un chanoine de Prémontré, contemporain du saint; elle se trouve dans les Bollandistes.

Il y a une troisième Vie en français, et très-bien écrite, par *Louis-Charles* **Hugô,** chanoine du même ordre. C'est de cette Vie que nous avons tiré la plupart des faits et des matériaux qui peuvent être mis en œuvre pour le panégyrique de S. Norbert.

Voir aussi le livre intitulé *Bibliothèque de l'ordre de Prémontré.*

[Prédicateurs]. — Dans les *Eloges historiques des Saints,* il y en a un sur S. Norbert.

Duneau, Panégyriques.

Croiset, *Exercices de piété.*

Sermons sur tous les sujets, par **Houdry**, etc. : il y en a un sur ce saint.

Le P. Nouet, *Vie de* Jésus-Christ *en ses saints ;* Méditation sur la fête de S. Norbert.

Les autres matériaux dont on s'est servi pour le panégyrique de ce grand saint ont été tirés de différents sermons manuscrits.

§ III.

Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Écriture.

Dixit adolescentior ex illis patri: Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit... Et peregrè profectus est in regionem longinquam, et ibì dissipavit substantiam suam. Luc. xv, 13.

Le plus jeune de ses fils lui dit: « Donnez-moi la part de mon bien. » Et il s'en alla aussitôt dans un pays éloigné, et là il dissipa tout son bien.

In se autem reversus dixit: Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus! ego autem hìc fame pereo. Ibid. 17.

Etant rentré en lui-même, il dit: « Combien de mercenaires, dans la maison de mon père, se rassasient de pain, pendant que je meurs ici de faim! »

Surgam, et ibo ad patrem meum, et dicam ei: Pater, peccavi in cœlum et coràm te; jàm non sum dignus vocari filius tuus: fac me sicut unum de mercenariis tuis. Ibid. 19.

« Je me lèverai et j'irai trouver mon père, et je lui dirai: Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils; traitez-moi comme l'un de vos mercenaires. »

Vidit illum pater ipsius, et misericordià motus est; et accurrens cecidit super collum ejus, et osculatus est eum. Ibid. 20.

Son père, l'ayant aperçu, fut ému de tendresse, et, courant au-devant de lui, il se jeta sur son cou et l'embrassa.

Dixit autem pater ad servos suos: Citò proferte stolam primam et induite illum, et date annulum in manum ejus, et calceamenta in pedes ejus. Ibid. 22.

Or, le père dit à ses serviteurs: « Revêtez-le promptement de son premier habit, mettez un anneau dans sa main, des souliers à ses pieds.

Hic filius meus mortuus erat, et revixit; perierat, et inventus est. Ibid. 24.

« Mon fils que voici était mort, et il a recouvré la vie: il était perdu et il est retrouvé. »

Dico vobis quòd ità gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente quàm supra nonaginta-novem justis qui non indigent pœnitentià. Ibid. 7.

C'est ainsi, je vous le dis, qu'il y aura une plus grande joie dans le ciel sur la pénitence d'un seul pécheur que sur quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

Qui non renuntiat omnibus quæ possidet non potest meus esse discipulus. Luc. xiv, 33.

Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple.

Sicut egentes, multos autem locupletantes, tanquàm nihil habentes, et omnia possidentes. II Cor. vi, 10.

Nous paraissons pauvres, et nous enrichissons plusieurs; nous paraissons n'avoir rien, et nous possédons tout.

Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti simus. I Tim. vi, 18.

Ayant ce qui est nécessaire pour nous nourrir et pour nous vêtir, nous devons être contents.

Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. Matth. v, 3.

Heureux les pauvres de bon gré, parce que le royaume des cieux est à eux.

Scio opera tua, et laborem et patientiam tuam, et quia non potes sustinere malos; et tentàsti eos qui se dicunt apostolos esse, et non sunt: et invenisti eos mendaces...,

Je sais quelles sont vos œuvres, quel est votre travail et votre patience, que vous ne pouvez supporter les méchants, et que, ayant éprouvé ceux qui se disent apôtres, et qui

et sustinuisti propter nomen meum, et non defecisti. Apocalyp. II, 2-3.

ne le sont pas, vous avez reconnu qu'ils étaient menteurs ; vous avez combattu pour mon nom et ma gloire avec courage.

Sed hoc habes, quia odisti facta Nicolaïtarum, quæ et ego odi. Ibid. 6.

Ce que vous avez de plus recommandable, c'est que vous haïssez les actions des hérétiques, que j'ai en horreur moi-même.

Novi opera tua, et fidem et charitatem tuam, et opera tuæ novissima plura prioribus. Ibid. 19.

Je connais vos œuvres, votre foi, votre charité, et vos actions plus illustres que les premières, et en plus grand nombre.

Scio tribulationem tuam et paupertatem tuam ; sed dives es; et blasphemaris ab iis qui se dicunt Judæos esse, et non sunt, sed sunt synagoga Sathanæ. Ibid. 9.

Je sais vos peines, la pauvreté que vous souffrez; mais vous êtes riche ; et vous êtes calomnié par ceux qui se disent fidèles, et qui ne le sont pas, mais qui sont de la synagogue de Satan.

Hæreticum hominem, post unam et secundam correptionem, devita; sciens quia subversus est qui ejusmodi est. Tit. III, 10.

Evitez l'hérétique après un avertissement ou deux, sachant que celui qui a été ainsi perverti est perdu.

Oportet episcopum sine crimine esse, amplectentem eum qui secundùm doctrinam est fidelem sermonem, ut potens sit exhortari in doctrinâ sanâ, et eos qui contradicunt arguere. Titi I, 7-9.

Il faut qu'un évêque soit sans crime, embrassant les vérités de la foi telles qu'on les lui a enseignées, afin qu'il soit capable d'exhorter selon la saine doctrine, et de convaincre ceux qui enseignent le contraire.

Zelus domûs tuæ comedit me. Ps. 68.

Le zèle de votre maison m'a dévoré.

Tabescere me fecit zelus meus, quia obliti sunt verba tua inimici mei. Ps. 118.

Mon zèle m'a fait sécher, parce que mes ennemis ont oublié votre loi.

Zelo zelatus sum pro Domino DEO *exercituum, quia dereliquerunt pactum tuum filii Israël.* III Reg: XIX, 10-14.

J'ai été enflammé de zèle pour les intérêts du DIEU des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné l'alliance qu'ils avaient faite avec vous.

Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum DEI: I Cor. IV, 1.

Que les hommes nous regardent comme les ministres de JÉSUS-CHRIST et les dispensateurs des mystères de DIEU.

EXEMPLES ET FIGURES TIRÉS DE L'ÉCRITURE.

[**Entrée de S. Norbert dans Magdebourg**]. — Voulez-vous savoir quelle fut l'entrée de S. Norbert dans la ville de Magdebourg ? Elle fut semblable à celle que fit le Sauveur à Jérusalem. Le Fils de DIEU y entra vêtu simplement, monté sur un animal vil et méprisable, accompagné d'une multitude du simple peuple, gémissant en lui-même sur les crimes énormes de cette ville meurtrière et sur la terrible punition qu'il voyait devoir tomber sur elle. Il y entra dans le dessein de s'offrir à son Père pour le salut de cette ville ingrate. Notre saint archevêque imita parfaitement le Fils de DIEU en tous ces chefs. Il fit son entrée couvert d'une mauvaise soutane, avec un air pénitent, nu pieds, monté, comme le Fils de DIEU, sur un vil animal, le visage exténué, l'esprit contrit, non sans verser des larmes, dans la pensée des obligations auxquelles l'engageait un état si relevé. Le saint homme vint d'abord descendre à la cathédrale pour y consacrer à DIEU les prémices de sa charge, et lui demander la grâce d'en soutenir le poids avec courage et fidélité. Il fut conduit ensuite

au palais épiscopal ; mais le portier, ayant fait entrer les personnes de qualité qui le précédaient, trouva à propos de repousser Norbert, qui terminait la marche, lè prenant pour un homme de la lie du peuple qui s'était glissé dans la presse par curiosité ; il le chassa même, avec des paroles dures, et lui dit avec hauteur de se tenir parmi les pauvres. Ce fut dès cet instant que notre saint commença, comme le bon pasteur, à travailler au salut de son troupeau : car, bien loin de se fâcher contre ce domestique, non-seulement il lui répondit avec douceur, mais il lui conserva son poste, et le combla de bienfaits dans la suite.

[Norbert, comme le Sauveur, chasse les marchands du temple]. — S. Norbert n'eut pas plus tôt pris possession de sa charge, qu'il n'eut rien de plus à cœur que de travailler avec ardeur à défricher la terre inculte de son diocèse ; il s'appliqua avec un zèle infatigable à en déraciner les vices et à y réformer les mœurs. Mais ce qui toucha davantage le cœur du saint homme, ce fut le trafic continuel des choses saintes qui y était établi, et fort en usage dans ce temps-là. Norbert donc, à l'imitation du Fils de Dieu, tout embrasé du zèle de la sainte maison, entreprit de retirer des mains profanes l'héritage du Seigneur, et de chasser entièrement du temple ces sacriléges marchands. Il envoya par tout son diocèse des commissaires pour avertir ses ouailles qu'étant obligé, par son ministère, de subvenir aux nécessités des pauvres, il n'avait pu apprendre sans douleur, et ne pouvait tolérer sans trahir ses devoirs, que les biens de la mense archiépiscopale passassent, à titre d'hérédité, de famille en famille, et fussent devenus, par la négligence de ses prédécesseurs, le patrimoine de leurs neveux et le fruit de l'usurpation des puissances voisines ; qu'il ne devait pas laisser ce sacrilége impuni, ni souffrir que des évêques eussent élevé la fortune de leurs parents sur les ruines du temple, et dépouillé les autels pour enrichir leurs neveux ; que, quand il dissimulerait ces injustices, la conscience des détenteurs devait être un suffisant reproche pour les obliger à la restitution ; que, pour rendre leur péché sans excuse et sa conduite sans reproche, il ordonnait, sous peine d'anathème, aux ravisseurs des biens ecclésiastiques de son diocèse, qu'ils les eussent par succession, fraude ou violence, de les restituer incessamment. C'est ainsi que ce saint pasteur s'employait infatigablement aux intérêts de l'épouse du Sauveur, qu'il lui avait donnée lui-même en garde.

[Norbert comparé à David et à S. Paul]. — Quelles étaient les armes de Norbert lorsqu'il trouvait des obstacles à ses desseins ? Semblable à David, il se couvrait comme lui d'un cilice, et humiliait son âme par le jeûne pendant que des langues empoisonnées semaient contre lui des calomnies. Tantôt, comme ce prophète, traitant ses ennemis avec complaisance, comme s'ils eussent été ses amis et ses frères : *Ego autem, cùm mihi molesti essent, induebar cilicio ; quasi proximum et quasi fratrem nostrum, sic*

complacebam. Tantôt, s'adressant à Dieu dans l'amertume de son âme, il persévérait dans la prière, prosterné sur le pavé, pour obtenir la délivrance des faibles de la main des puissants, et des pauvres de l'oppression de ceux qui les ruinaient : *Et oratio mea in sinu meo convertetur*. Tantôt, comme S. Paul, il disait : Je vais à Jérusalem, sans savoir ce qui doit m'arriver ; sinon que l'Esprit de Dieu me fait connaître que des chaînes et des persécutions m'y attendent : *Vado in Hierusalem, quæ in eâ mihi ventura sunt ignorans ;* et il affermissait son âme contre les dangers et contre les plus furieux orages, disant en lui-même : Je ne crains rien, je suis prêt à exposer ma vie, pourvu que je finisse glorieusement ma course, que j'accomplisse le ministère que j'ai reçu du Seigneur de prêcher l'Evangile. Tantôt, comme S. Ambroise, qui, menacé d'une mort violente par un officier, lui dit : « Si vous me faites mourir, vous ferez ce que les eunuques ont coutume de faire, et si je meurs par vos mains, je souffrirai ce que les évêques ont coutume de souffrir, » Norbert s'élevait au-dessus des menaces avec un courage intrépide ; et, comme sa vie lui était moins chère que les intérêts de son Eglise, il préférait à toutes choses la persécution pour la justice, et s'estimait du nombre des heureux de l'Evangile.

[Norbert comparé à S. Paulin]. — « Vous savez, Seigneur, disait S. Paulin, où sont toutes mes richesses : je les ai enfermées dans votre sein ; vous en êtes le dépositaire, vous me les rendrez, selon votre divine parole, au centuple, au jour de la rétribution. C'est par une sainte avarice que j'ai été libéral jusqu'à la prodigalité. Plein de confiance en votre divine parole, qui nous apprend à faire ici un saint commerce de nos biens en les envoyant, comme d'habiles banquiers, dans le ciel avant nous, jusqu'au jour où vous devez paraître : *Negotiamini dùm venio* ; croyant d'une foi inébranlable que c'est vous que l'on nourrit en nourrissant le pauvre : *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis ;* j'ai dispensé à ces changeurs les biens et les royaumes entiers que j'avais reçus de mes pères, *Paulina regna*, dans l'espérance d'une ample récolte. J'espère que mon attente ne sera point vaine, parce que je sais qui est celui en qui j'ai mis ma confiance : *Scio cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem, justus judex.* » S. Norbert n'est-il pas dans les mêmes termes que S. Paulin ? N'a-t-il pas distribué aux indigents les biens de ses parents ? A-t-il retenu la moindre portion de ses revenus ecclésiastiques ? Ne les a-t-il pas considérés comme le patrimoine des pauvres ? N'avait-il pas devant les yeux, et souvent dans la bouche, cet oracle de S. Paul : « Jésus-Christ s'est rendu pauvre pour nous, afin de nous enrichir par sa pauvreté : *Propterеà egenus factus est, ut illius inopiâ divites essemus.* » Dans un temps de famine. ne nourrissait-il pas tous les jours plus de cinq cents pauvres, croyant nourrir le Sauveur en leurs personnes ? — Mais d'où est-ce que ce grand saint tirait le fonds

nécessaire pour la subsistance des pauvres de presque toute une province? Son crédit, l'estime que les riches avaient de sa vertu, lui fournissaient ce qui était nécessaire pour la subsistance des pauvres et des religieux de son ordre. Les enfants, animés du même zèle que leur père, pleins de la même foi aux paroles du Sauveur, qui nous avertit qu'il a substitué les pauvres en sa place et dans ses droits, aidaient les pauvres, je ne dis pas de leur superflu, mais, comme la veuve si célèbre dans l'Evangile par sa charité, de leur nécessaire, dans l'espérance du centuple au jour de la rétribution.

[Allusion à la colonne de feu]. — Quand le prophète, parlant du peuple de Dieu, dit : *Erit lumen Israël in igne, et sanctus ejus in flammâ* (Isaiæ x) ; la lumière d'Israël sera comme un feu consumant, et le Saint d'Israël sera comme la flamme qui dévorera ses ennemis : on voit clairement qu'Isaïe fait allusion à la colonne de feu qui éclairait Israël durant la nuit, et qui le mettait à couvert des ardeurs du soleil durant le jour ; qui lui marquait la route qu'il devait tenir dans ce désert inhabité, où l'on ne trouvait aucune trace d'homme ; qui foudroyait les ennemis de ce peuple chéri, et les écartait de son passage. L'ange du Seigneur était dans cette nuée ; il la conduisait ; il répandait partout la terreur. — Tel fut S. Norbert par la destination de la Providence, éclairant ceux qui étaient dans les ténèbres, les tirant d'Egypte pour les faire passer dans la terre promise ; les défendant des ardeurs du démon du Midi par ses sages conseils, et par les célestes rosées qu'il attirait par le mérite de ses prières sur ceux qu'il avait convertis.

APPLICATION DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Justum deduxit Dominus per vias rectas (Sap. x). — La prédestination des saints, et le choix que Dieu fait de leurs personnes avant tous les siècles, est à la vérité la première source de leur bonheur éternel; mais, comme Dieu a voulu qu'ils méritassent la couronne de gloire qui leur était destinée, et qu'ils fissent, avec le secours de sa grâce, la conquête du royaume du ciel, le premier effet que Dieu fait paraître dans le temps de cette prédestination éternelle à leur égard, c'est de les conduire par des voies droites et sûres, et de leur montrer, comme parle le Sage, la route qu'il faut prendre pour y parvenir : *Justum deduxit per vias rectas.* Ces voies et ces routes, vous le savez, sont différentes, et l'on peut dire en général qu'il y en a autant qu'il y a de sortes de vertus et d'espèces de bonnes œuvres conduisant à cet heureux terme. Toutes cependant se réduisent à deux, qui partagent comme en deux ordres ceux qui sont

reçus dans le séjour des bienheureux. — L'une de ces voies est l'innocence, que peu de personnes conservent jusqu'à la fin de leur vie ; et l'autre est la pénitence, qui répare cette innocence perdue, et qui nous rétablit dans tous nos droits sur ce royaume éternel. Que la première de ces voies est rare ! que la seconde est difficile ! C'est pourtant par l'une des deux que tous les saints ont marché : en sorte que ceux qui, par une conduite déréglée, se sont écartés de la première en perdant l'innocence, y sont rentrés par la pénitence, que Dieu leur a montrée comme une ressource après être relevés de leur chute ; et souvent ils ont marché avec une telle ferveur dans la voie du service de Dieu, qu'ils sont parvenus à un plus sublime degré de sainteté que s'ils n'eussent jamais abandonné les sentiers de la justice. Telle fut la conduite de la bonté divine envers S. Norbert, qu'une conversion éclatante et soudaine, après une vie mondaine et assez peu réglée, remit dans le chemin du ciel.

Dextera Domini fecit virtutem (Ps. CXVII). — On ne peut assez admirer la force de la grâce dans la conversion soudaine de Norbert. Dans la fleur de son âge, avantageusement partagé des présents de la fortune et des biens de la nature, attiré de tous côtés par les charmes du siècle, par les honneurs et les plaisirs, il rompt tout à coup ses liens pour marcher dans la route pénible et difficile de la pénitence. Qu'il est rare de réformer alors sa raison par la foi, de lui faire changer ses voies, d'avoir pour ce monde caressant et imposteur cet esprit de renoncement, de mépris, de haine, que demande l'Evangile, dans un âge où mille objets flatteurs prennent les devants pour séduire l'esprit et corrompre le cœur, sans qu'on ait le loisir ni presque la liberté de se reconnaître ; dans un âge où les passions les plus vives et les plus tendres sont enflammées par tant de créatures officieuses qui préviennent même nos désirs ; dans un âge où l'espérance d'une longue vie permet si peu de penser à la mort, que, par une illusion semblable à celle de l'optique, on la croit très-éloignée lorsqu'elle est très-proche ! Représentez-vous un jeune seigneur, illustre par sa naissance, considérable par ses grands biens, pourvu de tous les talents et de toutes les grâces naturelles, élevé avec délicatesse chez ses parents, d'un cœur libéral et magnifique ; une âme occupée uniquement des divertissements de la vie : quelle grâce n'a-t-il pas fallu pour le tirer du sein des plaisirs, où plutôt de l'abîme des voluptés où il était comme enseveli ? et ne puis-je pas dire très-véritablement à son sujet : *Dextera Domini fecit virtutem ?*

Dedit illi scientiam sanctorum. (Sap. x). — La science des saints, dont je parle ici, et dans laquelle Norbert se rendit en peu de temps si éclairé, n'est pas, comme peut-être vous pourriez vous l'imaginer, la connaissance des plus sublimes vérités, ni même les lumières de la foi, en quoi ce

Saint se signala tellement, qu'entre les dons et les prérogatives singulières que la voix publique attribuait aux grands hommes de ce temps-là, la foi de Norbert était célèbre et reconnue partout. Mais j'appelle science des saints celle qui met en pratique les vérités de la foi et les plus hautes maximes de l'Evangile, puisque c'est elle proprement qui fait les saints et qui les élève à la plus haute perfection, par les voies les plus droites et les plus opposées à l'esprit du monde. Or, cette science n'est autre que la pratique des conseils évangéliques qu'embrasse l'état religieux, lequel, pour cela, est communément appelé un état de perfection, la voie qui y conduit, la science qui l'enseigne, et le moyen le plus assuré d'y parvenir.

C'est dans cette voie que Norbert, parfaitement converti et déjà dans le chemin du royaume de Dieu, va marcher dorénavant, y va même conduire une infinité d'autres en qualité de chef d'un ordre florissant, et d'une âme éclairée dans cette haute science des saints dont nous parlons : *Dedit illi scientiam sanctorum.* Il y avait, à la vérité, de son temps, des ordres religieux célèbres pour leur régularité, pour la retraite et pour la solitude, qu'ils observaient exactement ; et lui-même, après avoir été éclairé et touché de Dieu, l'avait appris, dans cette école où il s'était retiré pour quelque temps afin de méditer la manière dont il devait vivre à l'avenir. Mais Dieu, qui l'avait destiné pour établir un ordre tout nouveau, lui en inspira aussi le plan et le projet. La divine Providence en voulait faire un apôtre et un religieux en même temps, pour faire en sa personne, et en ceux qui se rangeraient sous sa conduite, un mélange de l'action et de la contemplation ; et enfin elle voulait que, après qu'il serait parfaitement instruit dans cette science des saints, il y fût le maître des autres, et qu'il s'en servît pour sanctifier tous les états. C'est ce qu'on peut appeler, dans S. Norbert, une seconde vocation, à laquelle il ne se rendit pas moins fidèle qu'à la première.

Adhuc excellentiorem viam vobis demonstro (I Cor. xii). — S. Norbert avait passé trois ou quatre années dans une vie austère, employant ses revenus et ses bénéfices à faire des charités et de bonnes œuvres. Tout le monde en était dans l'admiration, et l'on commençait déjà à le regarder comme un saint ; mais, comme S. Paul disait aux Corinthiens, qu'il y avait une voie de sainteté plus parfaite et un état plus excellent qu'il leur voulait enseigner, *Adhùc excellentiorem viam vobis demonstro,* Dieu la fit aussi connaître à son serviteur Norbert, qui ne cherchait qu'à lui marquer son zèle par les plus grandes entreprises pour la gloire de son nom. Il commença donc par ce que l'Evangile enseigne de plus parfait, qui est la pauvreté évangélique : *Si vis perfectus esse, vende omnia quæ habes, et da pauperibus.* Il se défit de ses bénéfices, et distribua aux pauvres tout ce qu'il put faire d'argent de son patrimoine, selon le conseil du Fils de Dieu, résolu non-seulement de le suivre, mais d'em-

brasser l'état religieux, qui est une voie plus excellente, et de la montrer aux autres. L'exemple, en effet, d'une si sublime perfection ne tarda guère d'avoir des imitateurs : c'est pourquoi, s'étant associé quelques disciples, il va à Rome nu-pieds, et, dans un entier dépouillement de toutes choses, se jette aux pieds du Souverain-Pontife pour lui rendre compte de ses désordres passés et des nouveaux desseins que Dieu lui inspire pour le service de l'Eglise. Le Souverain-Pontife, persuadé que c'était l'Esprit de Dieu qui conduisait ce nouveau S. Paul, forma lui-même le dessein de le retenir à sa cour pour se servir de ses conseils dans la réformation du clergé et des mœurs du peuple, qui vivait dans la dernière ignorance et dans un pareil dérèglement. Mais l'homme de Dieu lui fit entendre qu'il avait quitté la cour pour s'éloigner lui-même des désordres qui s'y commettaient, et que ce serait le replonger dans le malheur et dans le danger dont la miséricorde de Dieu l'avait miraculeusement retiré ; que l'unique grâce qu'il lui demandait était de lui permettre de publier les miséricordes du Seigneur, et d'annoncer à tous les peuples les voies du salut, pendant qu'il tâcherait de suivre celles de la plus haute perfection, à laquelle il ne pouvait douter que Dieu l'appelait.

Dextera Domini fecit virtutem, dextera Domini exaltavit me (Ps. cxvii).— Ces paroles, dit S. Jean-Chrysostôme, sont consacrées pous les âmes choisies, que Dieu a destinées à être des vases d'honneur et de gloire, et qui, distinguées des autres, doivent davantage faire éclater les perfections du Tout-Puissant, soutenir ses intérêts dans les circonstances les plus importantes, défendre son Eglise dans les plus rudes attaques, et remplir les postes les plus distingués. A ces traits on reconnaît S. Norbert. Rien de médiocre dans tout le cours de sa vie ; elle tient de l'extraordinaire, à proportion des rares faveurs qu'il a reçues de Dieu. Il l'a tiré des plus grands périls ; et où ce saint ne serait-il pas allé dans le mal, avec un esprit si pénétrant, des manières si engageantes, si vous ne l'eussiez arrêté, Seigneur, comme au milieu de sa course ? C'est l'effet de la droite de Dieu, c'est elle qui a fait ce prodige : *Dextera Domini fecit virtutem.* Ce saint homme n'a eu que de grands ennemis à combattre, les hérésies et les plus dangereux hérésiarques, le schisme et les puissances de la terre qui le fomentaient, les grands vices répandus comme un torrent dans toutes les conditions. Les victoires ont suivi ces combats, parce que la droite du Seigneur combattait avec ce grand saint. — Si Norbert est grand dans sa pénitence, s'il est encore plus grand dans son zèle à réprimer le vice et à insinuer la vertu, s'il est profond dans son humilité, libéral jusqu'à s'épuiser pour les pauvres, connu, respecté par toute la terre ; s'il y vit encore dans la personne de ses enfants, c'est la puissance de la droite du Très-Haut qui a produit ces merveilles. La gloire en doit être rendue à votre grâce, ô mon Dieu ! L'homme n'a rien

de bon de lui-même ; il ne peut rien qu'en celui qui le fortifie ; mais ce rien peut tout par celui qui le soutient. Imprimez en nous, Seigneur, ces dignes sentiments, une humilité profonde, par la connaissance de notre néant, une confiance sans bornes, par la connaissance de votre grandeur.

Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à DEO, *tanquam Aaron* (Héb. v).— Quelle fut la vocation de S. Norbert dans le ministère ecclésiastique ? S'y appela-t-il de lui-même ? Non, ce fut DIEU qui le choisit pour l'élever sur le siége épiscopal de Magdebourg. Ses parents ne l'avaient destiné dès le berceau aux premières dignités de l'Eglise que par une ambition toute profane ; son élection ne fut cependant ni un effet de sa brigue ni une récompense de ses services, mais la marque d'une vertu reconnue, et une disposition de la providence de DIEU, qui voulut donner à son Eglise un pasteur vigilant, ferme, éclairé, pénitent, instruit des règles de la sainte discipline, détaché des biens et des honneurs du siècle ; enfin, un pasteur selon son cœur, prêt à tout moment à livrer sa vie pour le salut de son troupeau. Norbert considéra avec frayeur l'état sublime où la Providence l'élevait : il savait qu'il n'y a rien de si grand ni de si saint dans le christianisme que le ministère épiscopal et l'office des pasteurs évangéliques, que le SAINT-ESPRIT a établis pour gouverner son Eglise, pour être les ministres de la nouvelle alliance et de la réconciliation des hommes, les dispensateurs des sacrés mystères, les lumières qui doivent éclairer et enflammer le monde, le sel de la terre, qui la préserve de la corruption. Norbert savait que, par la sublimité de cet emploi, il était appelé à être parfait et à perfectionner les autres ; que non-seulement il devait être séparé des pécheurs, mais que DIEU le tirait de l'ordre commun des fidèles afin qu'il fût saint et qu'il sanctifiât les autres, qu'il fût tout à DIEU et lui offrît comme un holocauste les âmes qui lui étaient confiées. Un emploi si éminent l'effrayait, et produisait en lui la même crainte qu'avaient ressentie autrefois les pères des premiers siècles.

Oportet episcopum irreprehensibilem esse (I Tim. III).— La grâce de l'épiscopat est toujours égale en elle-même, mais les dispositions de celui qui la reçoit y apportent une différence considérable. Ainsi, l'évêque est d'autant plus irrépréhensible qu'il a de plus grands sentiments de cet état si élevé. Plus il a de courage à défendre la vérité et à maintenir la discipline, plus DIEU augmente cette grandeur d'âme, surtout dans les conjonctures difficiles. C'est ce dont Norbert était persuadé, et par les saintes Ecritures et par les exemples des SS. Pères, qu'il ne perdait jamais de vue. Aussi demanda-t-il à DIEU d'être un évêque tel que S. Paul le dépeint : il lui demandait d'avoir une telle clarté d'entendement, le cœur si dégagé des affections de la terre, le courage si ferme

pour résister à l'iniquité, le zèle si ardent pour s'opposer au relâchement, une charité si vive et si agissante, une si prudente sévérité et une vie si pure et si irrépréhensible, qu'il parût que Jésus-Christ l'avait choisi lui-même pour être un pasteur selon son cœur, une image de sa vie, un imitateur de son sacerdoce. Tels furent les désirs et les vœux de S. Norbert lorsqu'il fut nommé à l'archevêché de Magdebourg. Il regarda cette Eglise comme l'épouse du Sauveur. Il eut pour elle un amour pur; il s'employa tout entier à son service, pour la sanctifier en se sanctifiant lui-même, pour être un évêque irrépréhensible : *Oportet episcopum irreprehensibilem esse.*



§ IV.

Pensées et passages des saints Pères.

Nos cum magnâ jucunditate audimus cùm audimus quàm exultantis pastoris humeris reportetur ovis quæ perierat, et drachma referatur in thesauros suos, collætantibus vicinis mulieri quæ invenit. August. VIII Confess. 3.

C'est avec joie que nous apprenons cette nouvelle, lorsqu'on nous dit que le pasteur a rapporté sur ses épaules la brebis qui s'était égarée, et nous prenons part avec toutes les voisines à la joie de la femme qui a retrouvé la drachme qu'elle avait perdue.

Quàm suave mihi subitò factum est carere suavitatibus nugarum, et quas amittere metus erat jàm dimittere gaudium fuit : ejiciebas eas à me, et intrabas pro eis omni voluptate dulcioz. Id. IX Confess.

Qu'il m'a été doux, Seigneur, d'être délivré tout d'un coup du plaisir que je ressentais dans ces niaiseries, que je craignais tant de perdre, et que j'ai une joie infinie d'avoir perdues. Vous les éloigniez de moi, Seigneur, et vous entriez en moi, vous dont la douceur est plus grande que celle que l'on peut espérer de tous les plaisirs.

Descendit gladius pius in viscera peccatoris, et uno eodemque ictu, incolumni manente corporis materiâ, interficit veterem hominem, et creat novum. Zeno Veron. III Pænit. ad neophit.

La pénitence est un glaive manié par la piété, lequel pénètre dans l'intérieur du pécheur, et d'un même coup, sans blesser le corps ni l'intéresser le moins du monde, donne la mort au vieil homme, et en crée un tout nouveau.

Hæc est magnificentia Domini justificatio peccatoris; hæc est magnificentia Domini, quoniam ubi abundavit dilectum, superabundavit et gratia. August. in ps. 3.

La justification du pécheur, voilà en quoi la magnificence du Seigneur éclate davantage, parce que, comme dit l'Apôtre, là où il y eut abondance de péché, Dieu a répandu une plus grande abondance de grâce.

Stetit Ninive, an eversa est? Ego autem æstimo impletum fuisse quod propheta prædixerat. Respice quæ fuit Ninive, et vide quia eversa est in malo, ædificata est in

Ninive subsista-t-elle après la prédication de Jonas, ou est-elle renversée? Pour moi je crois que la prédiction du prophète a été accomplie. Faites réflexion à ce qu'é-

bono, sicut eversus Paulus persecutor, ædificatus Paulus prædicator. August. in ps. 60.

tait Ninive avant cette effrayante menace, et vous trouverez qu'elle est détruite pour le mal, et qu'elle subsiste pour le bien, comme Paul persécuteur a été renversé, et Paul prédicateur s'est relevé.

Plerumquè fit gratior Deo *post culpam amore fervens vitâ quàm securitate torpens pœnitentia.* Gregor.

Souvent une vie fervente dans l'austérité est plus agréable à Dieu qu'une pénitence languissante et faite avec une trop grande sécurité.

Nemo dicat: Admonere non sufficio, adhortari idoneus non sum. Quantùm potes, exhibe ne malè servatum talentum quod acceperas in tormentis perdere cogaris. Id. Homil. vi in Matth.

Que personne ne dise : Je n'ai point le talent de donner un avertissement, je ne suis point propre à bien exhorter : de peur d'être forcé dans l'enfer de reconnaître qu'on a laissé perdre le talent qu'on avait reçu.

In quantùm vos profecisse putatis, etiam alios vobiscum trahite, in viâ Domini socios habere desiderate; si ad Deum *tenditis, curate ne ad eum soli veniatis.* Id. ibid.

Autant vous croyez avoir profité, tâchez d'en attirer d'autres; souhaitez de marcher avec d'autres dans la voie du salut; si vous soupirez après Dieu, tâchez de ne pas aller seuls à lui.

Quid est zelus, nisi intima quædam stimulatio charitatis, pie nos sollicitantis æmulari fraternam salutem? Bernard. Homil 85. in Cant.

Qu'est-ce que le zèle, sinon un secret aiguillon de la charité, qui nous presse et nous sollicite en faveur du salut de nos frères.

Planta, riga, fer curam: tuas explevisti partes; sanè incrementum, ubì voluerit, dabit Deus, *non tu; ubì fortè voluerit, tibi deperit nihil.* Id. iv Considerat.

Plantez, arrosez, prenez soin, et vous avez fait ce qui était de votre devoir. Ce sera Dieu, et non pas vous, qui donnera l'accroissement; et quand il ne le voudra pas, vous n'aurez toutefois rien perdu.

Absque igne quis ignem accendat? et sine charitate quis officia charitatis consummabit? Poteris tu planè inflammatus. Laurent. Justin. Homil 25 in i Cor.

Comment allumer le feu sans feu? et qui, sans charité, pourra remplir les devoirs de la charité?... Si vous brûlez de ces saintes ardeurs, vous pourrez aisément en embraser les autres.

Noli diffidere: curam exigeris, non curationem. Si Paulus loquitur: Plùs omnibus laboravi, *non ait* plùs omnibus profui, *aut* plùs omnibus fructificavi. Bernard. iv Considerat.

Ne tombez point dans la défiance. On vous demande des soins, et non des succès. Ainsi parle saint Paul : *J'ai plus travaillé que les autres.* Il ne dit pas : *J'ai mieux réussi*, ou *j'ai fait plus de fruit.*

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la théologie.

[Il y a dans l'ordre de la Providence des grâces décisives]. — Quoique toutes les grâces en général contribuent à notre salut, selon l'ordre de la Providence, on peut dire cependant qu'il y en a de certaines plus importantes, desquelles dépend notre prédestination. Ce sont des moments critiques, comme les appellent quelques docteurs ; ou, si vous l'aimez mieux, des grâces décisives, qui font le grand coup de notre éternité bienheureuse, auxquelles si nous manquons, c'en est fait, elles ne reviendront plus ; et, quoique nous ayons toujours ce qui est nécessaire pour nous sauver, cependant nous ne le ferons jamais. C'est à peu près comme dans les choses de cette vie : ce qu'on appelle fortune dépend de bien choisir le temps et de le prendre quand il faut, si on veut avancer ; et celui qui connaîtrait cet heureux moment trouverait sans doute le moyen de réussir toujours. De même, chrétiens (et il n'y a rien de plus constant dans l'Ecriture que cette vérité), Dieu attache souvent notre salut à certaines occasions et à certaines conjonctures ; et, selon la fidélité qu'on y apporte, il nous prédestine ou nous réprouve. Ne peut-on pas, là-dessus, avancer sûrement que ce qui causa la conversion de S. Norbert fut sa fidèle correspondance à la grâce, dans cet heureux moment où Dieu lui fit connaître sensiblement le malheureux état de son âme ? Nous voyons par cet exemple, et par plusieurs autres, cette vérité, que Dieu, par un conseil impénétrable de sa justice, a attaché notre bonheur ou notre malheur éternel à l'usage que nous ferons de telle ou telle grâce que vous et moi ne connaissons point ; et qu'ainsi il faut observer avec attention ce moment favorable ; si nous refusons de profiter de cette grâce particulière, nous sommes sans doute perdus.

Il est vrai qu'en bonne théologie on peut dire que notre salut dépend de l'usage que nous faisons de toutes les grâces en général, n'y en ayant aucune qu'il ne faille faire profiter ; mais aussi est-il constant que, comme c'est la conduite de Dieu d'attacher notre salut à quelque chose de plus considérable, il faut principalement veiller sur ces moments précieux où Dieu nous déclare plus ouvertement sa volonté. Quand Dieu parle, il se fait toujours entendre ; mais il faut avouer qu'il parle quelquefois si haut qu'il ne nous est pas possible de faire la sourde oreille à ce qu'il veut de nous : et c'est lorsque, par des attraits plus puissants, par des sollicita-

tions plus vives et plus pressantes, il demande quelque chose de nous. Ah ! c'est alors qu'il faut se donner de garde de laisser perdre une si favorable disposition, parce que ces grâces extraordinaires sont communément suivies d'un abandon entier et total, quand nous manquons à y répondre, et qu'à ces grands coups de la miséricorde de Dieu succèdent les grands coups de sa justice ; après ces grâces extraordinaires suivent les mépris et les rebuts, que tous les saints ont regardés comme les plus terribles effets de sa colère et les marques les plus visibles de la réprobation d'un pécheur. — Ce fut de cette manière que Dieu eut la bonté de troubler Norbert, au milieu des ambitieux projets qu'il formait d'une vaste fortune. Il l'éclaira sensiblement. Norbert ne laisse pas échapper le moment de cette grâce supérieure ; il en profite, il la met en usage, il change de vie, il fait une pénitence rigoureuse, il devient un saint.

Nous pouvons encore remarquer qu'il y a une autre occasion où il est infiniment dangereux d'étouffer les grâces de Dieu et de se rendre infidèle à ses inspirations ; c'est lorsqu'il vient, pour ainsi dire, à heure indue, c'est-à-dire dans un temps où il semble que nous devions moins attendre les effets de sa bonté. Car il arrive quelquefois que ces pensées viennent trouver un pécheur au milieu de ses débauches, et que, lorsqu'il s'éloigne le plus de Dieu par ses crimes, Dieu s'en approche le plus par ses pressantes sollicitations. Cet homme engagé depuis longtemps dans le désordre semblait avoir fermé à Dieu toutes les portes de son cœur : cependant il ne laisse pas d'y entrer. Ce temps, ce lieu, toutes les autres circonstances, semblent être le moins propres pour recevoir une visite si extraordinaire ; mais Dieu, qui est le maître de ses faveurs, les donne quelquefois lorsqu'on y pense le moins. C'est une marque que Dieu demande et attend de nous quelque chose d'extraordinaire, puisqu'il vient en un temps où il est si peu attendu. C'est donc une marque que Dieu nous veut avoir, puisqu'il nous presse si fort, dans un temps où nous sommes si peu disposés à lui répondre. On peut même dire qu'il en arrive ici comme nous voyons assez souvent dans la nature : un flambeau ne jette jamais de plus vives lumières que lorsqu'il est près de s'éteindre. C'est ainsi que Norbert, au plus haut point des vastes desseins qu'il projetait d'un considérable établissement dans le monde, dans le plein contentement qu'il avait de savoir qu'il plaisait aux grands du siècle, se forgeant un monde de plaisirs à venir, se reposant en la pensée des agréments qu'il croyait y trouver dans la suite, frappé d'un lumineux rayon de la grâce, eut le bonheur d'en profiter, abandonna tout à coup ses trompeuses espérances, et, changeant entièrement d'objet, résolut de mourir au monde pour vivre éternellement à Dieu.

[La vraie pénitence]. — C'est une erreur également visible et dangereuse des hérétiques, qui font consister uniquement la pénitence dans le changement et l'amendement de la mauvaise vie, et qui rejettent les rigueurs,

les austérités et tous les exercices laborieux de la pénitence, pratiqués avec tant d'exactitude dans les premiers siècles ; qui les rejettent, dis-je, comme de vaines observances ou de purs règlements de police. C'est l'erreur où étaient les Juifs du temps de S. Jean-Baptiste : ils croyaient par le bain ou baptême extérieur de l'eau du Jourdain, être entièrement lavés de leurs offenses, et avoir évité les justes châtiments de la justice de Dieu. Ce qui obligeait S. Jean de leur dire : *Facite fructus dignos pœnitentiæ.* Les théologiens fondent cette obligation de satisfaire à la justice divine sur trois fâcheux restes que nos péchés, quoique remis et pardonnés, laissent après eux. — Ils laissent dans le cœur de Dieu un reste de colère et d'aversion qu'il faut apaiser ; ils laissent un reste de peine qu'il faut racheter ; ils laissent dans le cœur des pécheurs, quoique convertis, un reste de langueur et de mauvaises habitudes qu'il faut détruire. Il faut donc, de nécessité, ajouter à la conversion du cœur et au changement de vie 1°. la satisfaction de la justice divine offensée, 2°. l'expiation de nos offenses, et 3°. arracher les mauvaises habitudes qui pourraient revivre en nous par la suite. — Où est le pénitent qui mit jamais une plus juste proportion entre sa vie mondaine et ses regrets que Norbert ? Il n'accordait à la nature que quelques heures de sommeil, interrompu par de fréquents soupirs et des prières ; à l'exemple du prophète David, il trempait sa couche de ses larmes, il faisait tout retentir de ses gémissements, il réduisait son corps sous le joug de la mortification ; il se laissait exténuer par un jeûne continuel ; il faisait de ses yeux deux sources de larmes, pour expier les vanités passées auxquelles il avait pris une complaisance criminelle. Ne peut-on pas dire, après cela, que ce saint homme a fait véritablement de dignes fruits de pénitence ?

[La pénitence est nécessaire à l'ouvrier évangélique]. — La pénitence est fort propre pour former un ouvrier évangélique, et parce qu'elle lui donne une profonde humilité à la vue de ses péchés, et parce qu'elle allume dans son cœur un zèle et une certaine indignation contre le péché, qu'il ne se contente pas de châtier et de persécuter dans soi-même, mais qu'il veut encore détruire dans son prochain. Les Pères de l'Eglise enseignent que la parfaite pénitence est une destruction totale non-seulement du péché, mais de l'homme pécheur, qui meurt à ses vices, à ses passions, à ses affections déréglées. Ce fut en ce sens mystique, dit S. Augustin, que s'accomplit la prédiction de Jonas, que Ninive serait détruite ; Ninive la superbe, la déréglée, fut détruite, et sur ses ruines fut rétablie Ninive la pénitente, l'humiliée, Ninive convertie. — Si vous considérez Norbert après sa conversion, c'est un parfait exemple de pénitence. Il avait aimé le monde, et alors il le fuit ; il était idolâtre de l'honneur et de la gloire, à présent il les regarde comme du fumier ; c'était un jeune seigneur, né dans la grandeur, dans la mollesse, recherchant les plaisirs, allié aux familles les plus distinguées de l'empire, et il ne reste plus en lui que le

néant ; il regarde toutes ces choses comme une ombre vaine et illusoire. Ce courtisan achevé, cet esprit poli, prévenu de son propre mérite, méprise à présent toutes les pompes du monde, et n'a rien de cher que l'humilité et la pauvreté. Ce corps, auparavant fort et robuste, est tellement affaibli, qu'on peut dire que toute sa force est anéantie. Ce n'est plus, enfin, cet ambitieux Norbert qui ne pensait qu'au faste et à la grandeur : c'est un homme tout nouveau, qui, n'ayant auparavant travaillé que pour sa gloire, s'est maintenant dévoué entièrement à procurer et à avancer la gloire de Dieu par tous les moyens imaginables.

[La conversion de Norbert a été un miracle].— Si la conversion du grand apôtre S. Paul est le miracle et le triomphe de la grâce du Sauveur (c'est ainsi que l'appelle le docteur même de la grâce, S. Augustin), à quoi S. Bernard ajoute que jamais Dieu n'a fait éclater plus hautement la grandeur de sa miséricorde et le pouvoir de sa grâce, qui sait le moyen de fléchir les plus rebelles et l'art de soumettre les plus indociles et les plus intraitables, on peut dire que la conversion de Norbert fut, premièrement, l'effet de la prédestination éternelle, par laquelle Dieu en voulait faire un vase d'élection ; et ensuite, que cette voix extérieure qui frappa ses oreilles, et qui se fit entendre au fond de son cœur, fut une vocation éclatante et très-singulière, par laquelle Dieu lui intima ses ordres, l'appela à son service ; et qu'enfin la justification et le changement que fit la grâce dans le cœur de Norbert acheva sa conversion, mit la dernière main à cet ouvrage de la grâce, et le rendit propre aux desseins que la divine Providence avait sur sa personne. *Quos* Deus *præscivit et prædestinavit, hos et vocavit ; et quos vocavit, hos et justificavit.*

[Norbert prêche par l'exemple]. — Il n'y a personne qui ne tombe d'accord que les œuvres sont plus éloquentes que les paroles, et que les exemples persuadent beaucoup plus que les raisons. Celui qui fait ce qu'il dit, selon les maximes de l'Ecriture, est un parfait ministre de l'Evangile : *Qui facit quod docet*, dit S. Augustin, *maximus in cœlestibus sententiâ Domini declaratur ;* et l'on écoute avec bien plus de respect et d'attention celui qui pratique ce qu'il enseigne que celui qui combat sa doctrine par sa vie. Un ministre de la parole trouve bien plus de créance dans l'esprit de ses auditeurs quand ses bonnes œuvres appuient ses raisons, et qu'il ne leur commande rien qu'il n'observe le premier. Le Fils de Dieu exige de lui ce devoir, et, quand il condamne les pharisiens, qui ne faisaient pas ce qu'ils disaient, il ordonne à tous les ministres de ne rien dire en chaire qu'il ne pratiquent dans le particulier. Et n'est-il pas dit du Sauveur même : *Cœpit* Jésus *facere et docere?* S. Augustin a fort bien rencontré quand il a dit que le Fils de Dieu ne voulait pas des peintres de ses actions, mais des imitateurs, et qu'il punirait un jour ceux qui, ayant décrit ses vertus, ne les auraient pas imitées : *Factorem quærit* Deus *fac-*

torum suorum, non pictorem. De là vient que l'Apôtre des gentils se propose aux fidèles et pour ministre de la parole et pour exemple, et, sachant bien selon le témoignage de sa conscience qu'il était une fidèle copie du Sauveur, il disait, avec autant de vérité que d'humilité : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.* C'est aussi particulièrement en ce point essentiel que Norbert peut être appelé un fidèle ministre de l'Evangile : car il n'a rien enseigné aux fidèles qu'il n'ait pratiqué tout le premier. La vie qu'il menait s'accordait parfaitement avec sa doctrine ; ses actions n'ont jamais été contraires à ses paroles ; il était puissant en raisons, mais il l'était encore davantage en bonnes œuvres : *Potens in opere et sermone* (Lucæ XXIV), et fortifiant son discours par ses actions, il ne trouvait point de résistance dans l'esprit de ses auditeurs ; il méprisait les grandeurs du siècle dans lesquelles il était né, pour prendre plus facilement part aux opprobres de la croix, et persuadait ainsi l'humilité aux assistants. Il avait quitté tous ses biens et les avait donnés aux pauvres : n'était-ce pas le moyen de persuader à ses auditeurs l'excellence de la pauvreté évangélique, tant recommandée par le Sauveur ?



§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Norbert suscité de Dieu]. — L'histoire du douzième siècle est remplie d'événements considérables. On y voit l'empire et le sacerdoce divisés, le Saint-Siége troublé par des schismes opiniâtres, les papes en guerre avec les empereurs, la foi combattue par des hérésies monstrueuses, la sainteté de nos sacrements profanée par des ministres sacriléges, les immunités ecclésiastiques attaquées par des princes ambitieux. Mais on voit aussi, à travers ces affreux nuages, paraître d'intrépides défenseurs de l'Eglise, qui s'intéressent à sa gloire, des hommes éclairés qui dissipent les ténèbres de l'hérésie, des évêques pleins de zèle qui réparent les ruines de la discipline, des conciles nombreux qui s'opposent aux entreprises des puissances temporelles, des saints qui se liguent pour le rétablissement des pontifes légitimes. De sorte que, dans le temps même où l'enfer armait des empereurs contre l'Eglise, des anti-papes contre le

souverain sacerdoce, et plusieurs hérétiques, la Providence, qui a toujours les yeux ouverts sur le besoin de son troupeau, suscitait des hommes selon son cœur, qu'elle remplissait de sagesse et de courage pour affermir l'Eglise chancelante, venger la foi opprimée, et maintenir les immunités ecclésiastiques violées dans les droits les plus sacrés. — Le saint dont j'entreprends de faire l'éloge fut un de ces héros que Dieu donna à l'Eglise, au milieu des troubles qui l'agitèrent. Sa naissance, ses talents, ses emplois, l'engagèrent de bonne heure dans les affaires les plus importantes du douzième siècle. Il suivit la cour des princes et des empereurs dès ses premières années ; il eut pendant ses missions apostoliques, d'étroites liaisons avec les papes et les évêques ; il assista à plusieurs conciles, il combattit les hérésies, réforma les mœurs du clergé, pacifia les schismes, présida aux conseils de l'empereur Lothaire II, dont il fut le chancelier et le confident. Sa science, égale à sa sainteté, le fit admirer comme le modèle des évêques de son temps, et l'oracle des docteurs de son siècle. C'est le témoignage que les historiens ont rendu à S. Norbert, fondateur de l'ordre de Prémontré, archevêque de Magdebourg et primat de Germanie. (*Préface de* l'Histoire de sa Vie *par le* **P. Hugô**, *prémontré*).

[Grandes qualités de S. Norbert]. — Dieu, qui avait donné Norbert au monde pour servir de spectaele et de défense à son Eglise, lui donna en même temps toutes les qualités nécessaires pour soutenir avec succès les desseins de sa providence. Il était d'une constitution robuste, à l'épreuve des travaux ; il avait un air également agréable et majestueux, une taille riche, un esprit pénétrant, une âme grande et héroïque, une piété tendre, un cœur docile aux vérités de la foi, une ardeur merveilleuse pour les sciences, un génie heureux dans un âge que l'on considère comme la saison des plaisirs, et qui souvent est l'écueil de l'innocence. Tant que le jeune Norbert demeura sous la conduite paternelle, il ne démentit point par ses actions les espérances que l'oracle du ciel avait fait concevoir à sa mère pendant sa grossesse. Ses parents touchés de ce naturel heureux qui ne laissait presque rien à faire à l'éducation et à la vertu, comprirent qu'ils ne pouvaient, sans résister aux volontés de Dieu, le soustraire à ses autels. Ils l'y engagèrent en lui faisant conférer le sous-diaconat par l'archevêque de Cologne, et par le canonicat dont il fut pourvu dans l'église impériale de Santen. La prédiction que l'ange avait faite à sa mère s'accomplissait ainsi, lorsque tout à coup, la réputation de sa doctrine l'ayant enlevé du sein de ses parents, il fut obligé de suivre la cour de son archevêque. Le nouvel engagement troubla d'abord la délicatesse de sa conscience. Les embarras d'une vie tumultueuse rebutèrent son esprit accoutumé aux douceurs de la vie intérieure ; mais peu à peu ces difficultés s'évanouirent ; il s'apprivoisa insensiblement aux manières de la cour : les plaisirs ne lui parurent pas longtemps avec cet air farouche

qui les lui avait fait mépriser. Alors, l'ambition se mêlant au feu de la jeunesse, il sut se procurer, par des ménagements de politique, un canonicat dans la cathédrale de Cologne ; et, par un abus que l'usage autorisait alors, et dont la cupidité se couvre encore aujourd'hui, il accumula plusieurs bénifices sans rendre aucun service à l'Eglise. Ces dignités, quoique considérables, ne purent servir de bornes à ses désirs. La cour de l'archevêque de Cologne n'eut plus assez de charmes pour arrêter l'esprit ambitieux d'un jeune homme déjà enflé des avantages de la fortune, et que l'idée de la noblesse de sa maison remplissait d'espérances beaucoup plus vastes et plus étendues. Il quitta donc la cour de l'archevêque pour s'attacher au service de l'empereur. Ce nouveau maître, prévenu en faveur du jeune ecclésiastique, lui donna bientôt la meilleure part en sa confiance et en son amitié. Norbert, de son côté, qui savait assez manier les esprits, qui savait s'insinuer adroitement et qui possédait parfaitement l'art de plaire aux princes, mit toute son application à se rendre digne des grâces de l'empereur. La supériorité d'esprit que parut avoir ce jeune ecclésiastique, et dont il donna des marques dans ses négociations différentes, certaine affabilité par laquelle il plaisait à tout le monde, sans s'attirer cependant aucun mépris, son parfait discernement, qui lui faisait prendre le bon parti dans les affaires douteuses, déterminèrent l'empereur à lui donner la charge d'aumônier ou de chapelain de son palais. Cet emploi qui en ce temps était la récompense du mérite, de la doctrine et de la naissance, mit Norbert en crédit à la cour, et lui ouvrit l'entrée dans le gouvernement de l'Etat. Il était de tous les conseils du prince, et l'accompagnait dans toutes les diètes. Il assista à la diète de Ratisbonne, où il fut résolu que l'Empereur irait à Rome pour s'y faire couronner. Norbert fut nommé pour le suivre dans ce voyage, avec plusieurs autres savants ecclésiastiques, afin de faciliter un accommodement avec le Saint-Père, et de procurer la paix de l'Eglise sans intéresser l'honneur de la majesté impériale. (*Le même*).

[Conversion de Norbert]. — Norbert, pour être engagé d'abord dans une profession sainte, n'en eut pas une conduite plus régulière ni plus chrétienne. S'il gardait quelques mesures au-dehors, et s'il n'était pas plongé dans les débauches outrées qui l'eussent perdu de réputation et qui lui eussent fermé l'entrée des dignités où il portait ses vues, du moins menait-il une vie qu'on peut appeler profane par rapport à son état. Il ne pensait à autre chose qu'à passer agréablement le temps, employant le bien du crucifix, avec ce qu'il avait de patrimoine, à entretenir un train et une table magnifiques, à passer le temps au jeu et à toutes sortes de divertissements, marquant peu de sentiments de piété, peu de soin de remplir ses devoirs, et, comme on peut facilement s'imaginer, ne pensant guère à son salut, lorsqu'il plut à la divine miséricorde de l'y faire penser tout de bon en le rappelant de son égarement et en le retirant du bord

du précipice où il était près de tomber. Il avait déjà contracté de si fortes habitudes et tenait au monde par des liens si étroits, qu'il fallut un coup du Ciel et un effort extraordinaire de la main de DIEU pour rompre ses attachements, et pour lui faire tenir une conduite tout opposée à celle qu'il avait eue jusqu'alors. — La manière, en effet, en est surprenante, et fait un favorable préjugé des grands desseins de DIEU sur lui. Il est renversé comme un S. Paul, pour devenir, sinon d'un persécuteur un apôtre, du moins d'un chrétien peu régulier, et d'un ecclésiastique qui mène une vie peu édifiante, un grand saint, un modèle de vertu et de perfection évangélique, l'un des plus fermes appuis de l'Eglise en son siècle, le fléau des hérétiques et des libertins. Il était au milieu d'une campagne, sans train, contre sa coutume, et accompagné d'un seul serviteur, pendant un temps doux et serein, sans nulle apparence de l'orage furieux et imprévu qui le surprit tout-à-coup : en sorte que, effrayé des éclairs et du tonnerre, il tombe de cheval, et, la foudre tombant à ses pieds, une voix terrible se fit entendre distinctement : « Arrêtez : où allez-vous ? DIEU, qui poursuit les pécheurs, est près de décharger sur vous les plus rudes coups de sa vengeance. » Quelle surprise et quel coup de miséricorde ! Quel autre que vous, ô mon DIEU , eût pu donner un avis si salutaire ? Quelle autre puissance que la vôtre a pu faire un changement si subit dans l'air ? et quel autre pouvoir que celui de votre grâce en a pu opérer un autre encore plus miraculeux sur ce cœur endurci ? — Une heure se passa dans l'agitation et dans des troubles salutaires que la pénitence a coutume de causer dans un cœur touché de DIEU. Des nuages se formèrent dans son âme, plus épais que ceux qui avaient obscurci l'air et formé l'orage dont il venait d'être surpris. Une confusion de pensées se présenta à son esprit encore tout étonné ; il entendit le reproche secret de sa conscience, qui ne l'effraya pas moins que le bruit du tonnerre ; mais d'autres éclairs plus perçants et d'autres lumières plus vives dissipèrent peu à peu ses ténèbres passées. Il fit des réflexions sérieuses sur les jugements de DIEU, sur le danger où il avait vécu jusqu'alors de se perdre éternellement, et sur toutes les vérités de l'autre vie, auxquelles ils n'avait jamais bien pensé, et qui se présentèrent alors en foule. Il répéta cent et cent fois les effrayantes paroles qu'il venait d'entendre, et qui l'avaient si fort frappé. Tout ce qu'il put répondre, dans le trouble et dans l'émotion où il se trouva, fut de s'écrier, avec S. Paul ? *Domine, quid me vis facere ?* Que souhaitez-vous de moi, mon DIEU, et que voulez-vous que je fasse pour répondre aux effets de votre miséricordieuse bonté ? (**Houdry,** *Sermons*).

[Abrégé de la vie du saint]. — Voici, Chrétiens, comme dans un point de vue, tout ce que l'on peut dire de S. Norbert. Né de parents riches, dans le duché de Clèves, son éducation répondit à sa naissance, à ses grands biens et à la beauté de son esprit ; grand, vif, agréable, il se

conciliait l'amitié de tout le monde. Mais, hélas! faut-il considérer comme un avantage ce qui fut pour lui un motif d'engagement qui pensa lui être funeste. Car le siècle le reçut avec plaisir, comme il y entra de sa part avec beaucoup d'agrément et d'inclination. Que l'on va loin, lorsque le monde nous plaît et que nous plaisons au monde! N'est-ce pas cette région si reculée dont il est parlé dans l'Evangile, où le prodigue s'enfonça? *Abiit in regionem longinquam.* Mais laisserez-vous, Seigneur, périr votre ouvrage? De si rares qualités qui brillent dans Norbert serviront-elles à orner votre ennemi, fier de si riches dépouilles? Norbert rentre en lui-même : il écoute la grâce qui lui parle au fond du cœur ; il commence comme les plus parfaits, en s'engageant dans l'état de perfection. Il souffre avec modération qu'on lui crache au visage, en se souvenant des opprobres de JÉSUS-CHRIST. Les conseils évangéliques deviennent des commandements pour lui. Il distribue tous ses biens aux pauvres, pour suivre nu JÉSUS-CHRIST nu. A quel degré de perfection cette démarche ne l'a-t-elle pas élevé! La bonne odeur de sa vie lui attire des disciples, dont il compose un corps. Les personnes du premier rang s'y sanctifient, comme dans un asile, contre la corruption du siècle. C'est ainsi, mon DIEU, que vous conduisez vos élus par de différentes routes, et qu'après leur avoir ouvert les yeux vous vous en servez pour éclairer les autres. (**Anonyme**).

[Conversion de Norbert]. — C'en est fait, la résolution en est prise, Norbert quitte le monde et la cour de l'empereur. Impatient de se dépouiller du vieil homme et de ses vices, pour se revêtir du nouveau dans la sainteté et dans la justice, il s'engage dans les ordres sacrés, et se dévoue au ministère des saints autels. Ce ne fut pas pour soutenir par des dépenses excessives un train magnifique, et s'en faire honneur dans le monde ; ce ne fut pas pour goûter, dans une profession plus tranquille, un doux repos, dont on ne peut jouir dans une vie tumultueuse, ni pour passer de l'agitation d'une cour mondaine à une indolente oisiveté dans la maison du Seigneur. Ce ne fut pas pour porter dans Jérusalem les vices de Babylone, ni faire servir une hypocrite piété à son avarice. L'on ne vit pas ce jeune chanoine, occupé tantôt de DIEU et puis du monde, se donner alternativement à l'un, puis à l'autre ; mener dans une profession toute sainte une vie dont un sage païen rougirait. Norbert, changé de cœur, d'esprit et de mœurs, a le vice en horreur, à proportion de ce qu'il l'avait aimé. Se faire une violence continuelle pour courber les épaules sous le fardeau de la croix, qu'il avait fui jusque-là ; combattre ses passions les plus vives, rompre ses plus douces habitudes, briser ces chaînes qui l'attachaient si fortement au monde, mépriser ce même monde qui se moquait d'un si prompt changement, fuir les plaisirs qui ne lui inspiraient que la mollesse ; en un mot, tourner le dos à cet ennemi

de la piété, auquel il ne pensait plus que pour se reprocher d'y avoir trop pensé : voilà ce qu'il fera désormais. (*Le même*).

[Même sujet]. — Vous sentîtes, grand Saint, cette main favorable et toute-puissante, qui vous tira précipitamment de ce centre d'iniquité. Une divine et subite lumière vous fit ouvrir les yeux au péril que vous ne voyiez pas et aux désordres d'une vie mondaine, dans lesquels vous vous étiez plongé sans vous en être aperçu. Vous commençâtes à connaître le monde tel qu'il est : vain dans ses honneurs, criminel dans ses plaisirs, inconstant dans ses amitiés, perfide dans ses caresses, intéressé dans ses complaisances, impur dans ses engagements ; ennemi de Dieu, malheureux objet de son indignation et de ses vengeances. Vous commençâtes à comprendre qu'il vous serait impossible de travailler sérieusement à la réformation de vos mœurs si vous ne vous déterminiez à faire avec le monde un divorce certain, que vous n'aviez pas encore fait ; qu'aimer les pompes, les divertissements, les plaisirs de la cour, et vouloir vous convertir, c'étaient deux choses contradictoires ; que la sévérité évangélique et la vie mondaine avaient entre elles une invincible antipathie ; que la grâce du christianisme consiste, premièrement et avant toutes choses, dans cette séparation ; que plus on lie de commerce et d'intrigue dans le monde, moins on est chrétien, de même que plus on y renonce, plus on est fidèle à la grâce de son Baptême. Pénétré de ces vérités, vous vous écriâtes, avec ce saint abbé que vous avez toujours regardé depuis comme votre maître et consulté comme votre modèle : « Que j'ai trouvé de douceurs à n'en point avoir ! que j'ai de joie d'abandonner ce qu'autrefois je craignais tant de perdre ! Périssent pour moi ces badineries et ces plaisirs que j'ai tant estimés au préjudice des véritables biens que j'ai méconnus jusqu'ici ! C'est à vous, ô mon Dieu, que j'en ai l'obligation, à vous qui avez éclairé mes ténèbres et rompu ma surdité ; à vous qui avez chassé de mon cœur ces divinités terrestres pour vous mettre à leur place. » (*Eloges historiques*).

[Merveilles de ses prédications]. — S. Norbert était un prédicateur digne de la sainteté de son emploi. Il ne parlait de Dieu en public qu'après l'avoir longtemps écouté en particulier, suivant en cela le précepte du Fils de Dieu : *Quod in aure auditis prædicate super tecta.* Ce saint avait de rares talents : cependant il prêcha toujours Jésus-Christ, et ne se prêcha jamais lui-même. Il ne regarda jamais la prédication comme un moyen pour se distinguer, ni comme un degré pour se pousser aux dignités. Jamais il n'a démenti par ses œuvres la sainteté de ses paroles, et il pratiquait dans sa cellule les vérités qu'il enseignait aux autres. L'Ecriture-Sainte, les Pères de l'Eglise étaient les sources où il allait puiser des motifs pour toucher et pour convaincre. Quels merveilleux effets ne produisait pas une doctrine céleste distribuée par un ministre

prudent et fidèle! Les larmes que répandaient ses auditeurs marquaient tout à la fois et la douleur dont ils étaient pénétrés, et l'efficace du prédicateur plein de Dieu. On vit dans ce temps les riches faire de leurs richesses un sacrifice volontaire; les pauvres furent contents de leur pauvreté, la tenant plus précieuse que les trésors d'Egypte. On voyait entrer dans le monastère de Prémontré des têtes faites pour commander, qui se soumettaient au joug de l'obéissance. Ainsi la cour devenait un désert, le monde se dépeuplait : la solitude de Norbert profitait de leurs dépouilles. Mais son zèle se borna-t-il à réconcilier les cœurs des enfants avec leurs pères? Il s'éleva encore contre les esprits vains, qui, voulant accommoder la raison humaine avec l'Evangile, et les mystères du Sauveur avec les sentiments des philosophes, arrachaient les bornes que nos pères ont plantées, et ne s'attachaient qu'à des nouveautés profanes, que l'Apôtre nous commande d'éviter. (**Anonyme**).

[Son action puissante]. — S. Norbert avait conçu que la vie des ministres évangéliques est une vie de travail, non-seulement dans les combats qu'ils se livrent à eux-mêmes, mais encore dans les engagements laborieux où ils se trouvent, quand Dieu par sa providence les appelle à la réformation des mœurs et de la discipline. Ce saint homme entra dans cette carrière avec un courage et une grandeur d'âme qui lui aplanissait toutes les difficultés. Aussi jamais solitaire ne fut plus désiré par les personnes de considération. L'humilité et la pénitence l'avaient fait enterrer tout vivant dans la solitude de Prémontré ; mais les grands du siècle le réclament pour le faire paraître au jour et travailler à leur salut. Il se fait donc une solitude intérieure, et il opère son salut avec crainte et avec tremblement; sans en sortir et sans se dissiper, il éclaire tous les lieux qu'il fréquente, parce que la vertu de ce saint homme est, pour ainsi dire, si enracinée qu'il est tout à tous, sans aucune diminution de sa vertu. Il est fait pour l'action quand la Providence l'y appelle, et pour la contemplation quand la même Providence le retient dans le secret; tantôt au prochain, tantôt à lui-même, mais toujours à Dieu. Il portait dans sa solitude le monde pour l'offrir au Seigneur, et il portait sa solitude dans le monde pour s'y tenir à couvert de l'embarras et du tumulte que les affaires entraînent nécessairement avec elles. Il pensait aux besoins publics, et il y travaillait comme s'il eût été chargé de toutes les âmes, et il veillait sur lui-même comme s'il n'eût eu que son âme à sauver : se souvenant qu'il est écrit qu'en vain on gagne le monde entier, si l'on perd son âme : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur?* (*Le même*).

[D'où lui venait sa science]. — La science de Norbert était acquise moins par l'étude que par la prière. Comme il savait qu'il y a une érudition qui produit l'enflure, mais qui n'échauffe pas le cœur et ne persuade pas

la volonté, il eut soin de l'éviter, ne cherchant pas dans son ministère une admiration stérile, qui ne fait point de conversions. Mais il demanda à Dieu avec instances, comme Salomon, cette sagesse et cette science d'en haut qui se fait écouter quand elle parle, qui convainc l'esprit, gagne le cœur, inspire la foi et la croyance des saints mystères, et force, en quelque sorte, d'acquiescer à la vérité. Telle fut la science de S. Norbert : il apprit Jésus-Christ, il ne prêchait que lui seul. Paraît-il en public pour parler aux gens du siècle, c'est un nouveau Moïse, qui, descendant de la montagne après avoir eu commerce avec le Seigneur, porte partout une lumière et une chaleur qu'on a peine à soutenir. Parle-t-il des jugements de Dieu, on croit déjà le voir descendre du ciel revêtu d'une majesté infinie, accompagné des ministres de sa justice, tant le portrait que Norbert en fait est naturel. Il combattait le vice à droite et à gauche, selon le précepte de l'Apôtre, et il se servait du glaive de la parole pour pénétrer jusqu'à l'intime du cœur. Le concours des pleuples le regardait sortant de sa solitude comme un autre Jean-Baptiste sortant du désert. Ils envisageaient Norbert comme un prédicateur chrétien, que le zèle du salut des âmes avait tiré de sa retraite, et considéraient les paroles qui sortaient de sa bouche comme les paroles de Dieu, et non comme les paroles d'un homme, dont ils savaient profiter pour leur salut. (*Le même*).

[Esprit de pénitence.] — Norbert ne se contente pas de détester le mal qu'il avait commis, et d'en marquer une sincère douleur, s'il ne pratique encore la seconde partie de la pénitence, qui consiste à expier ses péchés par les rigueurs qu'elle impose, pour satisfaire à la justice divine. C'est pourquoi les jeûnes les plus austères, les veilles continuelles, les cilices les plus rudes et les plus piquants, tout ce que l'ingénieuse ferveur des pénitents avait inventé de plus rigoureux jusqu'alors ne pouvant contenter l'ardeur de son courage, il voulut que sa pénitence eût du rapport avec ses désordres passés, en prenant tout le contrepied de la vie qu'il avait menée. Pour cela, comme le luxe et la pompe des habits avait été l'une de ses plus fortes passions, par un sentiment d'orgueil qui lui faisait affecter cette marque de distinction, il ne voulut plus se distinguer que par l'habit le plus vil et le plus méprisable, dont il était à peine à demi couvert dans la plus rude saison. Il avait auparavant recherché les louanges et les applaudissements : maintenant, les affronts les plus sensibles, les mépris les plus outrageux et les confusions les plus humiliantes sont ses chères délices. Il avait auparavant appliqué tous ses soins à se concilier l'amitié de tout le monde par ses manières honnêtes et agréables ; mais le changement de mœurs qui parut en sa personne changea à son égard tous les cœurs des personnes vicieuses ; jamais homme ne fut plus persécuté, et ne souffrit avec une pareille tranquillité les persécutions ; et on peut dire que ce fut là la voie du ciel que

Dieu lui montra, puisque c'est celle par où les plus grands saints sont arrivés. Il avait aimé les divertissements, recherché les commodités, mené une vie molle, sensuelle, oisive. Ah! Dieu quel changement ne fait point l'esprit de pénitence dans un pécheur véritablement converti? Les travaux les plus pénibles, les fatigues des longs voyages qu'il entreprenait nu-pieds, la pauvreté à laquelle il s'était réduit, allant parmi les glaces et la neige quelquefois jusqu'aux genoux, la faim, la soif, et tout ce que S. Paul rapporte de ses travaux, sont les exercices ordinaires de la pénitence de notre saint. Si c'est cette vertu qui remet les pécheurs dans la voie du ciel et qui leur montre le royaume de Dieu, qu'ils avaient comme perdu de vue, je ne craindrai point de dire que la pénitence de S. Norbert, qui renferme toutes les rigueurs que les plus austères pénitents ont jamais pratiquées, leur peut servir de modèle en ce point, et qu'elle leur enseigne par quelle voie ils doivent retourner au lieu d'où ils se sont si malheureusement écartés. (**Houdry**, *Sermons*).

[Sa patience]. — Norbert, invectivant avec chaleur contre les désordres des ecclésiastiques, s'attira leur indignation. Quelques jeunes chanoines, lassés de ses charitables avertissements, formèrent le dessein d'arrêter par leurs outrages le progrès de son zèle. Un clerc, de naissance assez obscure, s'offrit à être le ministre de leur fureur, et, chargé du soin de leur vengeance, il insulte le saint, lui dit mille injures, et, comblant ses affronts par la dernière des infamies, il lui crache au visage, et eût poussé plus loin sa brutalité si quelques personnes présentes n'eussent arrêté la main de ce malheureux. Quoique l'outrage fût très-sensible, Norbert n'en fut pas ému. Il ne s'emporta point contre ce clerc ; il essuya son visage sans se plaindre ; il bénit Dieu de lui avoir fait part des ignominies de sa passion, et le remercia de lui avoir donné lieu, par l'insulte qu'il venait de recevoir, de satisfaire à sa justice, et, bien loin de se plaindre à Dieu contre son persécuteur, il lui offrit encore ses prières pour sa conversion. (*L'Auteur de la Vie du saint*).

[Désordres auxquels il remédie]. — Dans le siècle où vivait S. Norbert, la plupart des grandes villes étaient sujettes aux plus grands désordres. Anvers, étant alors très-peuplée, était aussi toute remplie d'infamies, et les débauches les plus énormes y étaient communes, y ayant, outre cela, peu d'ecclésiastiques qui ne fussent de la même trempe que les habitants ; d'où venait que chacun vivait à sa mode, et croyait de même. Tanchelin, hérétique fameux, ne pouvait manquer d'y trouver des cœurs tout disposés à recevoir ses impostures. Cet homme, ennemi de Dieu, décriait les sacrements de l'Eglise, se moquait des évêques et des prêtres, et, faisant de grandes libéralités et de magnifiques repas, attirait presque tout le monde à lui, et tout le monde était si prévenu en faveur de cet homme, que tout ce qu'il touchait était conservé comme des choses

saintes, quoique sa religion, sa vie et ses mœurs, en particulier et en public, ne fussent qu'un monstrueux assemblage de toutes les débauches les plus abominables. Cette ville, remplie de tant d'horreurs, fut une des plus belles moissons pour le saint patriarche Norbert. Il y vint, il y prêcha tous les jours avec tant de ferveur, de lumière et d'onction, que bientôt la ville changea de face. Les habitants, pénétrés des éloquents discours du saint, et surtout de ses bons exemples, avaient recours à Norbert et aux siens pour les remettre en grâce avec Dieu, et les chanoines mêmes de l'Eglise de Saint Michel furent si charmés de la vie et des discours du saint, qu'ils lui cédèrent leur église pour en faire une maison de son ordre. (**Le P. Duneau**).

[Etablissement de l'ordre de Prémontré]. — Dieu, qui sut rendre le Saint-Siége favorable aux desseins de Norbert, lui suggéra bientôt les moyens de les exécuter. Ses compagnons se multiplièrent, et, après qu'il en eut gagné un assez grand nombre par ses ferventes prédications, il chercha le lieu le plus solitaire, le plus éloigné du bruit du monde, pour leur apprendre la science des saints, que Dieu lui avait découverte, en joignant les autres conseils évangéliques à celui de la pauvreté, qu'ils avaient déjà embrassée en se rangeant sous sa conduite. Le désert de Prémontré lui parut le plus propre de tous ceux que l'évêque de Laon lui offrit ; et ce fut par une particulière disposition du Ciel qu'il choisit ce saint lieu pour jeter les fondements de ce grand ordre qui en porte le nom, et qui de là s'est étendu par tant de provinces et de royaumes. Il n'y fut pas plus tôt établi qu'animé de l'esprit de Dieu il commença à faire des excursions dans le pays voisin, prêchant avec tant de zèle, de ferveur, qu'il en revint chargé de dépouilles, après avoir fait de nouvelles conquêtes : je veux dire qu'il amena avec lui une foule de nouveaux disciples, qui furent encore suivis d'une multitude d'autres, accourus de tous côtés pour se ranger sous sa discipline : de sorte que ce désert se trouva bientôt peuplé, je ne sais si je dois dire d'anges ou d'hommes, car la vie qu'ils menaient était toute céleste, et n'avait rien de la faiblesse humaine. Les jeûnes étaient presque continuels, et les prières n'étaient interrompues que par les exercices de la plus ardente charité ; et, comme s'ils n'eussent point été assujettis aux nécessités communes à tous les autres hommes, ils n'en reconnaissaient qu'une seule, celle de s'avancer et de se perfectionner dans cette science des saints. Aussi y devinrent-ils bientôt autant de maîtres parfaits, qui, sortant ensuite de leur retraite, se dispersaient de tous côtés pour l'enseigner aux autres ; excitant les pécheurs à la pénitence, conduisant les personnes vertueuses à la plus haute sainteté, et portant le feu de l'amour de Dieu partout ; ensuite, retournant dans leur solitude pour reprendre de nouvelles forces, et pour acquérir de nouvelles lumieres, ils semblaient en ce point représenter le ministère des Anges, qui, pour être toujours présents devant le trône de Dieu, ne

laissent pas d'être occupés à la conduite des hommes et de s'intéresser à leur salut. (**Houdry**).

[Sentiments que Norbert inspire à ses frères]. — Nous sommes Chanoines, dit Norbert à ses frères, pour être des modèles de vertu exposés aux yeux du peuple, à l'édification duquel nous devons travailler avec tant de précaution que nous soyons en droit de lui dire : *Soyez nos imitateurs, comme nous le sommes de* Jésus-Christ ; pour disputer entre nous, par une sainte émulation, et nous efforcer à qui fera mieux son devoir, qui aura plus de recúeillement dans ses prières, plus de mortification dans ses sens, plus de douceur dans ses paroles, plus de désintéressement, d'humilité, de piété, d'anéantissement dans sa conduite. Dès que nous avons choisi ce parti, nous nous sommes engagés, par la sainteté de notre état, à l'accomplissement de tous ces devoirs ; nous l'avons promis à Dieu par serment, serment que nous lui avons fait sur son Evangile, au pied des saints autels, dont les hommes et les anges sont témoins ; serment revêtu de toutes les conditions et de toutes les clauses les plus authentiques, sur lequel nous serons ou justifiés si nous l'avons tenu fidèlement, ou réprouvés si nous l'avons volontairement violé. A quelle confusion donc ne nous exposerions-nous pas devant les hommes, et quels trésors de colère n'amasserions-nous pas au jour des vengeances de Dieu, si, vivant hors du monde, nous vivions de l'esprit du monde ; si, séparés des laïques par notre vocation, nous étions aussi déshonnêtes dans nos paroles, aussi superbes dans nos meubles, aussi intempérants dans nos repas, aussi dissolus dans nos plaisirs, aussi empressés à nous procurer des divertissements et à éloigner de nous la mortification et l'austérité chrétienne, aussi occupés des intrigues du siècle, aussi enivrés des beautés mortelles, aussi occupés à leur plaire et à entrer par une basse complaisance dans tous leurs intérêts ! (*Eloges historiques*).

[Norbert comme évêque]. — A peine S. Norbert eut-il pris possession de son archevêché, qu'il fit bien savoir qui il était et ce qu'il y était venu faire. Ses premiers soins furent de régler, d'instruire et de pacifier ce grand diocèse par ses travaux apostoliques ; et le plus grand obstacle qu'il trouva à ses glorieux desseins fut de retirer les revenus de son église, qui avaient été usurpés par les seigneurs du pays. Il ne put souffrir que le patrimoine du Sauveur fût employé à des usages profanes, et dissipé par d'injustes possesseurs. C'est pourquoi il voulut commencer par faire un fonds, afin de fournir à la subsistance des pauvres, dont il se déclara le père, le protecteur, et l'économe. Mais, pour cela, quelles contradictions n'eut-il point à souffrir de la part des personnes puissantes qui en étaient en possession ! et quelles bénédictions ne reçut-il point de tous les gens de bien, qui admirèrent la fermeté de son courage, d'être venu à bout d'une entreprise que tous les autres n'avaient pas seulement osé tenter !

Ce fut ce qui lui donna le moyen d'entretenir un grand nombre de missionnaires évangéliques qui pussent l'aider à cultiver la vigne du Seigneur! et ce fut par ce secours qu'il pourvut, en différentes occasions, aux nécessités publiques, et qu'il s'acquit l'estime et la confiance de tout son peuple, qui le regardait comme l'asile des misérables et des affligés. Ce secourable pasteur exposa même souvent sa vie pour le repos et pour la liberté de son troupeau, et il s'est vu jusqu'à dix ou douze fois en danger de mort par la faction de quelques impies, qui ne pouvaient souffrir ce censeur importun de leurs crimes. Il parut intrépide au milieu d'une foule de séditieux animés à sa perte. Tantôt il découvrait par révélation divine les conspirations que les hérétiques tramaient contre lui, et tantôt il s'exposait généreusement aux plus évidents dangers, aimant mieux souffrir tous les outrages et toutes les violences que de manquer aux devoirs de son ministère. (**Houdry**, *Sermons*).

[Sa tendre charité envers les pauvres]. — Avant que Norbert eût pris possession de l'épiscopat où la Providence l'avait appelé, il s'éleva entre lui et ses religieux une pieuse contestation à qui serait le plus pauvre, en distribuant une grande quantité d'aumônes. Cinq cents pauvres, nourris tous les jours à Prémontré, épuisaient le peu d'argent des religieux ; et, dès que notre saint avait trouvé quelque ressource par les libéralités d'un grand seigneur, il priait ses religieux d'ajouter cent vingt pauvres à ceux qu'ils nourrissaient déjà. Tout autre que ce saint homme eût cru que c'était là le vrai moyen de détruire un ordre naissant ; mais pour lui, il le regardait comme le fondement de la grandeur de son ordre, très-persuadé que c'était le véritable moyen, non-seulement de le rendre plus fécond en bons sujets, mais aussi plus constant dans sa durée et plus inébranlable à tous les orages et les traverses qui lui pourraient survenir, dans la suite des temps, de la part des gens du monde. Et DIEU a répandu tant de bénédictions sur ses enfants, qu'il eut sujet de dire aussi bien que Joseph le patriarche, que DIEU l'avait fait croître dans la terre de sa pauvreté : *Crescere me fecit* DEUS *in terrâ paupertatis meæ*. (Eloges historiques).

[Lutte contre le schisme]. — Les travaux apostoliques du saint archevêque n'eurent pas un moindre succès contre le schisme que contre l'hérésie. Il est vrai qu'il ne fut pas le seul qui travailla à l'éteindre, et que la première gloire en est due à S. Bernard : ce qui n'empêche pas que Norbert n'y ait eu grande part ; et, si l'un a eu l'honneur d'avoir heureusement terminé le schisme que Pierre de Léon avait formé dans l'Eglise, comme tout le monde sait, on peut dire que l'autre amena cette affaire au point où S. Bernard la trouva, quand le concile le choisit pour en être l'arbitre et s'en rapporta à sa décision. Car, comme les plus grands hommes de ce temps-là furent appelés à Rome pour accorder les partis et réunir les es-

prits animés et partagés en deux puissantes factions soutenant chacune le pape qu'elles avaient élu, et que la division en était déjà venue à une guerre déclarée, Norbert fut un des premiers à accourir éteindre le feu qui avait causé un embrasement presque universel; et ce fut l'un de ceux qui contribuèrent davantage à rendre la paix à l'Eglise par ses conseils, par sa prudence et par le crédit que la haute opinion de sa sainteté lui avait acquis sur les esprits. Ce sont là sans doute de glorieux travaux, dont l'issue et le fruit ont été utiles à toute la chrétienté. De manière que ce grand saint, comblé de vertus et de mérites, après avoir vu son ordre florissant, l'hérésie éteinte par son moyen, l'Eglise en paix par ses soins, et après avoir rétabli la religion en une infinité d'endroits, alla recevoir la récompense de tant d'illustres travaux par une sainte mort, qui lui ouvrit le ciel, où quelques saints de son temps le virent monter avec une branche d'olivier à la main, marque et symbole de la paix qu'il avait procurée aux autres pendant le cours de sa vie. (**Houdry**, *Sermons*).

LE PROPHÈTE ÉLIE

Père et Fondateur des religieux du Mont-Carmel.

AVERTISSEMENT.

Encore que le prophète Elie *appartienne à l'ancienne loi, et qu'il n'ait de rapport à la nouvelle qu'en tant qu'il doit paraître à la fin des siècles pour défendre l'Eglise, je n'ai point hésité à lui donner rang parmi les fondateurs d'ordres, puisqu'un grand nombre de SS. Pères en parlent comme du premier instituteur de la vie solitaire, que nous appelons monastique, et que maintenant un ordre religieux, célèbre pour sa piété et sa doctrine, appuyé sur la tradition et sur l'autorité de six souverains pontifes, est en possession de le reconnaître et de l'honorer comme son patriarche et son fondateur.*

C'est ce que j'ai cru devoir présupposer d'abord, afin qu'on n'attende autre chose de moi sur ce sujet que ce que j'ai pu recueillir pour l'éloge d'un saint qui, avant l'Evangile, a pratiqué toutes les vertus évangéliques, qui a souffert les plus rudes persécutions pour le culte du vrai Dieu, *qui a combattu et détruit l'idolâtrie avec un zèle invincible, et qui, pour comble de gloire, est réservé vivant jusqu'à la fin des temps pour défendre l'Eglise contre le plus grand et le plus furieux de ses persécuteurs, l'Anté-Christ.*

§ I.

Desseins et Plans.

I.— Entre plusieurs éloges que l'Ecriture donne au saint prophète Elie, celui d'être l'homme de Dieu est sans doute le plus glorieux : *Homo* Dei. Quoique ce titre glorieux lui ait été donné d'abord par une espèce d'insulte et de raillerie, par ses plus cruels ennemis, qui étaient venus pour se saisir de sa personne et le livrer à le vengeance d'un prince furieux, ce nom cependant est celui qui exprime le mieux l'autorité, le mérite et la dignité de ce grand prophète, qui, dans l'ancienne loi, a été une des figures qui, selon S. Ambroise, a eu le plus de rapport au Verbe incarné. C'est pourquoi je n'ai pas cru pouvoir faire un caractère plus juste ni un portrait plus naturel de ce grand homme, si célèbre dans l'ancienne loi pour avoir soutenu les intérêts du Seigneur et s'être signalé contre ses ennemis, et qui, de plus, est réservé pour les défendre à la fin des siècles ; je n'ai pas cru, dis-je, donner une plus noble idée de ce grand homme que de faire voir, dans la *première partie,* qu'il a été véritablement l'homme de Dieu, puisque c'est le nom que l'Ecriture lui donne ; et, dans la *seconde*, que réciproquement il est le Dieu de l'homme, au même sens que Dieu avait établi Moïse le Dieu de Pharaon. Ces deux titres, qui, sélon la langue originale, sont renfermés dans le nom d'Elie, feront le partage de son éloge.

Première partie. — Il a été à juste titre appelé *l'homme de* Dieu :

1°. Parce qu'il a été son agent, son ministre d'Etat, son ambassadeur, et qu'il a été employé de Dieu même dans les plus importantes commissions, dont il s'est acquité dignement.

2°. Parce qu'il a été entièrement dévoué à son service, Qu'il a eu un zèle ardent pour sa gloire : à peu près comme nous appelons un serviteur homme zélé pour le service de son maître, l'homme qui a soin de ses affaires, l'intendant de sa maison, qui fait valoir son bien. Tel fut Elie à l égard de Dieu : il a été zélé pour ses intérêts, jaloux de son culte, vengeur des injures qu'on lui faisait, ayant pour cela tout son pouvoir en main.

3°. Ç'a été l'homme de Dieu, c'est-à-dire son envoyé, pour annoncer ses ordres ; son héraut pour déclarer la guerre ; son plénipotentiaire, qui, instruit des volontés du Seigneur, a été comme l'arbitre souverain du

sort des coupables et des innocents. Tout cela se prouve par des faits que l'Ecriture a eu soin de marquer et de décrire fort au long.

Sur quoi nous pouvons nous examiner nous-mêmes, si nous sommes des hommes de Dieu, si nous avons à cœur ses intérêts, si nous prenons part à tout ce qui le regarde, et si nous avons du zèle pour son culte et pour sa gloire.

Seconde partie. — Si ce prophète a été l'homme de Dieu par tant de titres, on peut dire, en un bon sens, qu'il a réciproquement été le Dieu de l'homme, comme Moïse, au rapport de l'Ecriture, fut le Dieu de Pharaon :

1°. Parce qu'il a été l'arbitre de la vie et de la mort, ce qui n'appartient en propre qu'au souverain maître de toutes les créatures : il a rendu la vie au fils de la veuve de Sarepta, et puni de mort les faux prophètes, sans que le roi Achab, qui les protégeait, pût ou osât s'y opposer. De plus, ne donna-t-il pas la mort aux officiers qui étaient venus de la part du roi se saisir de lui, en faisant descendre le feu du ciel sur eux pour les consumer.

2°. Il semble avoir été le Dieu de l'homme en exerçant son pouvoir sur les éléments, sur l'eau, la terre et le feu, et sur le ciel même, qu'il ferme et qu'il ouvre quand il lui plaît, pour arrêter et pour répandre les pluies, qui donnent à la terre sa fertilité, et dont la longue suspension cause la disette de tous les biens.

3°. En créant ou multipliant les choses nécessaires à la vie, comme l'huile de la veuve, et le pain que Dieu produisit en sa faveur pour soutenir ses forces et pour le nourrir, par le ministère d'un corbeau. C'est de la sorte que Dieu a voulu honorer ce grand prophète, qui a tant souffert et travaillé pour la gloire et pour les intérêts du Seigneur.

—

II. — Comme l'Ecriture attribue à S. Jean-Baptiste les qualités d'Elie, en disant que ce glorieux précurseur viendra dans l'esprit et dans la vertu de ce prophète, *In spiritu et virtute Eliæ,* il me semble qu'on peut dire, réciproquement, qu'Elie est venu avec l'esprit et les vertus de Jean, à la sévérité près, qui n'est pas du caractère de la nouvelle loi, ni du génie de ce saint précurseur ; mais du reste ils ont un parfait rapport

1°. Dans l'innocence de leur vie, parce que l'un et l'autre l'ont passée dans la solitude, éloignés de toute occasion de péché, et qu'ils n'en sont sortis que par l'ordre de Dieu, pour s'acquitter des fonctions de leur ministère tout semblable : l'un a porté les idolâtres au culte du vrai Dieu, l'autre les Juifs à recevoir le Messie.

2°. Dans le zèle que l'un et l'autre ont témoigné pour la gloire de leur maître.

3°. Dans la générosité et le courage par où l'un et l'autre se sont signalés dans les persécutions et dans le martyre, que l'un a souffert en effet, et que l'autre souffrira un jour en défendant la cause du Seigneur, à la fin des siècles.

—

III. — Quelques anciens Pères ont eu une si haute opinion du prophète Elie, que les uns ont assuré qu'il était plus qu'homme, les autres l'ont pris pour un ange, non pas à la vérité en nature, mais en office, en sainteté et en perfection : ce que l'Ecriture même semble insinuer en donnant le nom d'ange à S. Jean-Baptiste, à cause qu'il devait venir avec l'esprit et la vertu d'Elie : *Mittam angelum meum, qui præcedet te.* Ne peut-on pas aussi donner à Elie ce même nom d'ange, puisque c'est dans le même esprit que l'un et l'autre sont venus. Si Tertullien a dit que Josué est très-dignement nommé ange à cause des grandes et héroïques actions qu'il a faites, et que ce n'est pas chose nouvelle que le Saint-Esprit ait appelé des anges ceux qui sont destinés à exécuter ses ordres, et si S. Isidore dit que le prophète Malachie était pris communément pour un ange, parce qu'un ange confirmait visiblement tout ce qu'il disait, ne peut-on pas dire qu'Elie a été un ange, non par nature mais par grâce ?

1°. Ange en fidélité et en promptitude à exécuter les ordres de Dieu, selon cette parole du prophète : *Ministri ejus, qui facitis voluntatem ejus* (Ps. CII).

2°. Ange en zèle pour défendre la gloire et les intérêts de Dieu, comme S. Michel a fait dans le ciel, et comme les anges ont fait souvent dans l'ancienne loi.

3°. Ange en force et en vertu, pour résister aux puissances de la terre quand elles se sont élevées contre le culte de Dieu.

—

IV. — On peut faire voir que ce saint prophète, dans les trois états où il s'est trouvé, a fait et soutenu trois illustres personnages.

1°. De prophète, dont il a retenu le nom et exercé l'office.

2°. De confesseur, ayant souffert mille persécutions pour la cause de Dieu.

3°. De martyr ; il le sera effectivement à la fin des siècles.

—

V. — *Zelo zelatus sum pro Domino* Deo *exercituum.* (III Reg. XVII).

Le zèle de ce saint prophète étant comparé au feu, dans l'Ecriture sainte : *Surrexit Elias propheta quasi ignis, et verbum ipsius quasi facula ardebat* (Eccle. XLVIII, 1) ; on peut dire qu'il en a eu les propriétés.

1°. Un zèle ardent, qui l'a fait sécher de regret et de douleur de voir Dieu offensé par le culte des idoles.

2°. Un zèle éclairé, qui a porté sa lumière dans les secrets de l'avenir, dans les secrets des cœurs et dans les secrets de la Divinité.

3°. Un zèle consumant comme le feu, ainsi qu'il fit voir en attirant le feu du ciel sur les officiers du roi Achab.

—

VI. — Sur le même texte : *Zelo zelatus*, etc.

Faire voir les autres qualités du zèle d'Elie :

1°. Il a un zèle ardent, mais soumis à la volonté de Dieu, qui lui ordonnait de l'employer contre les ennemis de son nom.

2°. Un zèle courageux, qui lui a fait tout entreprendre et tout souffrir pour soutenir les intérêts du Seigneur.

3°. Un zèle charitable et compatissant, comme il parut à l'égard de la veuve de Sarepta.

—

VII. — Sur le même texte : *Zelo zelatus sum*, etc. Il y a trois choses à considérer dans le zèle de ce grand prophête.

1°. L'objet de ce zèle : savoir, les crimes qui se commettaient contre Dieu, l'idolâtrie, l'injustice et les persécutions cruelles que l'on faisait aux prophètes du Seigneur.

2°. Le motif de ce zèle, qui était de venger Dieu et de soutenir ses intérêts : c'est ce qui l'anima à tout entreprendre.

3°. L'autorité et la force que Dieu donnait à ce zèle pour venir à bout de tout ce qu'il entreprenait.

—

VIII. — On peut prendre pour sujet et pour division de l'éloge d'Elie ce passage de S. Bernard : *Zelum tuum inflammet charitas, informet scientia, firmet constantia ; sit fervidus, sit circumspectus, sit invictus.*

1°. Le zèle d'Elie a été violent, mais sans témérité, puisqu'il a été toujours soumis aux ordres de Dieu.

2°. Il a été pur et désintéressé, n'ayant jamais eu en vue que l'intérêt de Dieu, qu'il a soutenu aux dépens de son repos et au danger de sa vie.

3°. Courageux, intrépide et invincible, rien n'ayant été capable de le fléchir ni de lui faire changer de conduite.

—

IX. — Comme l'Ecriture nous apprend que Dieu a choisi un nouveau

genre de guerre, on peut dire aussi qu'il a des victoires nouvelles et inusitées. Ainsi, on peut représenter partout le prophète Elie comme un victorieux.

Premièrement. — N'a-t-il pas triomphé, pendant qu'il était sur la terre, de trois puissants ennemis ? 1°. Des rois de Juda et d'Israël, qui, s'étant abandonnés à l'idolâtrie, poursuivaient avec fureur les adorateurs du vrai Dieu. — 2°. Des prêtres des idoles, qui animés par la flatterie et par l'intérêt, soutenaient le culte des faux dieux. — 3°. Des démons, qui animaient le peuple d'Israël, déserteur du culte de ses pères, contre ce saint prophète, afin de l'effacer de la terre.

Secondement. — Elie a triomphé des misères de la vie, lorsqu'il a été enlevé miraculeusement dans le paradis terrestre. Car 1°. Dans le lieu où il est, il n'est sujet ni à la soif ni à la faim, ni aux autres peines de ce monde. — 2°. Il n'est point exposé au péché, n'en ayant nulle occasion, et éloigné des attaques du démon.

Troisièmement. — Ce saint prophète est destiné pour triompher de l'Anté-Christ : — 1°. Par la force de la vérité ; — 2°. Parce qu'il fera de plus grands prodiges ; — 3°. Parce qu'il donnera sa vie pour la gloire du Sauveur, et que sa mort confirmera les fidèles dans les vérités qu'il leur aura annoncées.



§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin,** Serm. 101 *de tempore,* fait une allégorie ingénieusement continuée des actions d'Elie à celles du Fils de Dieu ; et il montre que ce grand prophète a été une des plus excellentes figures du Messie. — Serm. 201 *de tempore :* allégorie du fils de la veuve de Sarepta, ressuscité par Elie, au Sauveur du monde mort et ressuscité pour la résurrection des fidèles. — *Ad Simplicianum quæst.* v : que Dieu permit la mort du fils de cette veuve pour la gloire de Dieu, et pour donner une haute estime du pouvoir de son prophète. — Sermon 203 *de tempore,* sur le zèle d'Elie à reprendre Achab, et sur le corbeau. — Serm. 146 ; la veuve de Sarepta. — Homél. 18 ; *Même sujet.*

S. Prosper remarque que le prophète Elie se rétrécit en s'appliquant sur l'enfant mort de la veuve, pour représenter le mystère de l'Incarnation, où un Dieu s'est comme rétréci, et, pour parler avec l'Apôtre, anéanti.

S. Basile, Homél. 8, *in divites avaros,* représente la manière pauvre dont Elie vivait sur le Mont-Carmel.

S. Isidore, *De ortu et interitu prophetarum*, 35, parle des vertus de ce prophète, de son innocence, de son austérité et de sa vie solitaire.

S. Jérôme, I *Contrà Jovinianum, et ad Eustochium De custodiâ virginitatis*, loue merveilleusement la grande pureté d'Elie. — *In ps.* 37 : explication du raccourcissement d'Elie sur l'enfant mort.

S. Ambroise, I *de Virg,* et **S. Ephrem**, *Parænesi* I, s'étendent sur le même sujet. — I *De Caïn*, 2, remarque que le nom *Elias* veut dire *Deus Dominus.* — *De viduis* : explication du miracle de Sarepta.

S. Chrysostôme, *Homil.* 2 *de Petro et Elia*, représente la stérilité que le prophète Elie envoya sur la terre en punition de l'idolâtrie d'Achab.

S. Denys, *Epist. ultima ad Joannem evangelistam,* parle de la puissance d'Elie.

S. Dorothée, qui a fait un abrégé de la vie des prophètes (*Bibliothèque des Pères*), parle de la naissance et de l'éducation d'Elie. Il rapporte qu'il a été le premier qui ait montré aux hommes la voie de la terre au ciel, et leur ait enseigné à mener la vie des anges.

S. Grégoire-le-Grand, *Moral.* et sur la *Genèse* 1 et 3, explique la raillerie du prophète Elie sur les faux prophètes de Baal. — Homél. 29 sur l'Evangile, il s'étend sur l'enlèvement d'Elie. — *In* II *Job* : Elie viendra prêcher le dernier avènement de Jésus-Christ, et quelles seront ses fonctions. — XIV *Moral* : il sera le dernier que l'Anté-Christ fera mourir. — Homél. 22 sur Ezéchiel : détail du fruit de la prédication d'Elie en ce dernier temps. — I *Moral.* 18 : du courage d'Elie, et du serment qu'il fit devant Achab. — XXXIV *Moral* : explication de ces paroles de S. Matthieu : *Elias, cùm veniet, restituet omnia.* — I *Dialog.* sur ce qu'Elie laissa tomber son manteau lorsqu'il fut enlevé dans un chariot de feu.

L'Abbé Rupert, expliquant un passage des Cantiques et en faisant l'application à ce prophète, rapporte plusieurs circonstances de sa vie.

[Il y a un grand nombre tant de Pères que d'autres savants auteurs anciens qui enseignent unanimement que le prophète Elie est le premier instituteur de la vie érémétique].

[Prédicateurs et auteurs]. — **Biroat**, Panégyriques, en a un sur ce sujet.

Le P. Senault, de l'Oratoire, Panégyriques, en a un également.

Cornelius à Lapide, Commentaire sur le IIIe livre des Rois, ch. 17, traite tout ce qui regarde ce saint prophète, et en particulier ses principales vertus.

Livre intitulé. *La vie des prophètes, avec des réflexions tirées des Pères.* Nous avons recueilli de cet auteur, qui ne s'est point nommé, tout ce que nous avons jugé utile pour la chaire.

§ III.

Passages, Exemples, Figures, Applications de l'Écriture.

Zelo zelatus sum pro Domino DEO *exercituum, quia dereliquerunt pactum tuum filii Israël.* III Reg. XIX, 14.

Je brûle de zèle pour le Seigneur DIEU des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance.

Tabescere me fecit zelus meus, quia obliti sunt verba tua inimici mei. Ps. 118.

Mon zèle m'a fait sécher de douleur, parce que mes ennemis ont oublié vos paroles.

Surrexit Elias propheta quasi ignis, et verbum ipsius quasi facula ardebat. Eccli. XLVIII, 1.

Le prophète Elie s'est élevé comme un feu, et ses paroles brûlaient comme un flambeau ardent.

Dejecit de cœlo ignem ter. Ibid. 3.

Il fit tomber le feu du ciel par trois fois.

Verbo Domini continuit cœlum. Ibid. 3.

En parlant au nom du Seigneur, il ferma le ciel.

Sic amplificatus est Elias in mirabilibus suis et quis potest similiter sic gloriari tibi? Ibid. 4.

Quelle gloire Elie s'est acquise par ses miracles, et qui peut se glorifier comme vous?

Qui sustulisti mortum ab inferis, de sorte mortis, in verbo Domini Dei. Ibid. 5.

Vous qui, par la parole du Seigneur votre DIEU, avez fait sortir un mort des enfers, et l'avez arraché au trépas.

Qui dejecisti reges ad perniciem, et confregisti facilè potentiam ipsorum. Ibid. 6.

Vous qui avez fait tomber les rois dans le précipice, et qui avez brisé sans peine toute leur puissance.

Qui ungis reges ad pœnitentiam et prophetas facis successores post e. Ibid. 8.

Vous qui sacrez les rois pour venger les crimes, et qui laissez après vous des prophètes pour vos successeurs.

Qui receptus es in turbine ignis, in curru equorum igneorum. Ibid. 9.

Vous qui avez été élevé au ciel dans un tourbillon de feu, dans un char tiré par des chevaux ardents.

Qui scriptus es in judiciis temporum lenire iracundiam Domini. Ibid. 10.

Vous qui avez été destiné pour adoucir la colère du Seigneur, par les jugements que vous exercerez au temps prescrit.

Beati sunt qui te viderunt, et in amicitiâ tuâ decorati sunt. Ibid. 11.

Heureux ceux qui vous ont vu, et qui ont été honorés de votre amitié!

Elias quidem in turbine tectus est, et in Eliseo completus est spiritus ejus. Ibid. 13.

Elie a été enlevé dans un tourbillon, mais son esprit est demeuré dans Elisée.

Ecce currus igneus, et equi ignei diviserunt utrumque. IV Reg. II, 11.

Voilà qu'un char de feu et des chevaux de feu les séparèrent tout d'un coup l'un de l'autre.

Elias quidem venturus est, et restituet omnia. Matth. XVII, 11.

Elie doit venir, et il rétablira toutes choses.

Præcedet (Joannes Baptista) *ante illum in spiritu et virtute Eliæ.* Lucæ I, 17.

Jean-Baptiste marchera devant le Seigneur et dans l'esprit d'Elie.

Quem dicunt homines esse Filium Homi-

Que disent les hommes du Fils de

nis? at illi dixerunt: Alii Joannem-Baptistam, alii autem Eliam, etc. Matth. XXI, 13.

l'Homme? Ils lui répondirent : Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres Elie, etc.

Apparuerunt illis Moyses et Elias. Matth. XVII, 3.

(Dans la transfiguration du Sauveur), on vit paraître Moïse et Elie.

Elias homo erat similis nobis, passibilis. Jacobi V, 17.

Elie était un homme sujet comme nous à toutes les misères de la vie.

Requievit spiritus Eliæ super Elisæum. IV Reg. II, 25.

L'esprit d'Elie se reposa sur Elisée.

Exaudivit Dominus vocem Eliæ, et reversa est anima pueri intrà eum, et revixit. III Reg. XVII, 22.

Le Seigneur exauça la voix d'Elie; l'âme de l'enfant rentra en lui, et il recouvra la vie.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ÉCRITURE.

[Elie a fait sur la terre ce que Michel a fait dans le ciel]. — La première fois que DIEU fut attaqué dans le ciel par l'orgueil des démons, il voulut être défendu par la fidélité des anges. Le zèle de S. Michel fut, pour ainsi dire, sa première défense, et ce saint archange fut le premier qui dit: *Quis ut* DEUS? On pourrait aussi y ajouter : *Zelo zelatus sum pro Domino* DEO *exercituum.* Ainsi, quand les démons ont combattu la gloire de DIEU par le ministère des hommes, il s'est servi des autres hommes pour combattre les démons et pour soutenir sa gloire. Mais celui de tous les hommes qui a succédé en cela plus glorieusement à S. Michel, et qui a participé davantage à l'ardeur de son zèle, est sans doute le saint prophète Elie, et nous pouvons dire qu'il a fait à peu près sur la terre ce que S. Michel fit dans le ciel. Comme cet archange a été le protecteur de la gloire de DIEU et qu'il a eu l'honneur d'être toujours occupé à sa défense, de même Elie a soutenu cette gloire dans toutes les occasions où les démons l'ont attaquée. Il l'a défendue contre les idolâtres, il l'a défendue contre les pécheurs, et la doit soutenir encore contre les attaques des mauvais chrétiens et contre les dernières persécutions de l'Anté-christ. Et comme S. Michel triompha de la rage des démons, renversant les mauvais anges par ces paroles foudroyantes: *Quis ut* DEUS? et que par son ardeur il invitait les anges fidèles à le suivre, de même Elie domptera les démons dans la personne des pécheurs et des idolâtres, et animera à la fin des temps les fidèles à imiter son zèle, à défendre jusqu'à la fin la gloire de DIEU, et à soutenir l'Eglise des derniers temps, contre les attaques de l'Anté-christ et de ses ministres.

[Elie comparé à Moïse et à Josué]. — Moïse et Josué, les deux plus puissants ministres que DIEU ait jamais eus dans le monde, n'ont eu qu'une autorité bornée, et quoiqu'ils aient fait tant de prodiges, ils n'ont jamais été absolus dans l'univers. Moïse agissait sur la terre et sur la mer ; ces deux éléments respectaient ses ordres ; les rochers se fendaient pour lui

obéir, et jetaient des ruisseaux d'eau quand ce prophète les frappait; la mer ouvrait ses abîmes à sa parole, elle se faisait violence pour favoriser le passage des Israélites, et formait des murailles de ses eaux, pour exécuter les commandements de ce grand homme. Josué exerçait son autorité dans le ciel: il arrêta le soleil au milieu de sa course, et, agissant plutôt en homme qu'en dieu, il fit prolonger le jour, de peur que la nuit ne lui dérobât la victoire. Mais Elie reçut une puissance qui n'avait point de bornes: l'univers était le théâtre de ses miracles, et, en quelque endroit qu'il voulût agir, il trouvait de l'obéissance dans toutes les créatures. Il ferma le ciel par sa parole, et pendant trois ans les nuées lui obéissant ne répandirent plus de rosée sur la terre. Il ouvrit le ciel quand bon lui sembla, et, lui rendant la fécondité qu'il avait perdue, il lui commanda de verser la pluie et l'abondance sur les campagnes. C'est ce qui a fait dire à S. Chrysostôme que la parole d'Elie était la clef du ciel? *Verbum Eliæ clavis cœli.* Ce saint prophète eut pouvoir sur le feu, et en composa des foudres et des tonnerres, et des armes qui semblent n'être réservées qu'à Dieu il fit les ministres de son zèle. Il n'eut pas moins de pouvoir sur les eaux: car il divisa celles du Jourdain en les touchant de son manteau, et il se fit un chemin au travers de ce fleuve, afin que lui et son compagnon pussent le passer à pied sec. Enfin, son autorité s'étendit jusque dans les enfers, quand il en délivra un mort, et qu'il fit voir à tout le monde que rien ne lui pouvait résister, puisque la mort et l'enfer, c'est-à-dire les entrailles même de la terre, lui rendaient obéissance.

Tertullien compare Elie à Moïse, et dit que, comme Moïse a été celui qui a commencé l'Ancien-Testament, Elie achève et perfectionne la loi de grâce: *Institutor Veteris Testamenti: hic consummator Novi.* Il ne veut pas dire seulement qu'il travaillera à la consommation du Nouveau-Testament et de l'Evangile quand il viendra combattre l'Anté-christ, mais que dès à présent il travaille à ce dessein, quoique caché dans le paradis terrestre, et par ses ardentes prières et par les exemples qu'il a laissés à la postérité.

[Comparaison d'Elie avec Adam au paradis terrestre]. — On peut faire avec justesse la comparaison d'Elie avec Adam innocent. Adam en cet état jouissait de la paix intérieure et extérieure; et, comme il n'avait point encore de différend avec Dieu, il n'avait point de guerre avec lui-même ni avec ses sujets. Ainsi est le prophète Elie dans le paradis terrestre: ses sens sont fidèles à son esprit, ses passions sont soumises à la raison, sa santé n'est point altérée par la maladie; et, comme il est bien avec Dieu, il est bien aussi avec toutes les créatures: *Ibì in magnâ jàm carnis et spiritus quiete vivit, quousquè ad finem mundi redeat et debitum mortis solvat.* — Adam innocent se nourrissait d'aliments si purs qu'il n'appréhendait ni la vieillesse ni les maladies, et le fruit de vie, qu'il prenait de temps en temps, lui donnait tant de vigueur que la faiblesse et la mort ne

le pouvaient attaquer. Le prophète Elie a les mêmes priviléges : il jouit d'une santé si parfaite, qu'elle ne peut être altérée par aucune infirmité, et sa constitution est si forte que tant de siècles écoulés n'ont pu encore l'affaiblir. *Nec morbo nec senectute deficiunt,* dit S. Augustin parlant d'Elie et d'Enoch son compagnon. — Adam, comme nous en pouvons juger par l'Ecriture, conversait avec les Anges, qui se rendaient visibles pour traiter avec lui : et nous pouvons croire qu'Elie a les mêmes avantages, puisque le Sauveur ne lui a point dénié sa conversation sur le Thabor. Il est, selon la pensée de Tertullien, dans un état peu différent de celui des bienheureux : *Enoch et Eliam candidatos æternitatis.* L'homme innocent n'avait d'autre occupation dans le paradis terrestre que de louer Dieu, de l'admirer dans ses ouvrages et de l'adorer dans ses perfections. Le sommeil n'interrompait point ce noble exercice, et si sa langue gardait le silence pendant qu'il dormait, son cœur parlait toujours et s'entretenait avec l'unique objet de son amour. On peut assurer qu'Elie n'est pas, en ce point, de pire condition qu'Adam, qu'il a conservé dans ce lieu de délices ce qu'il avait acquis dans le monde, que son zèle ne lui permet pas de penser à autre chose qu'à Dieu, et que, comme la gloire de son maître faisait autrefois tous ses soins, elle fait maintenant toute sa joie.

[Dieu s'est fait voir à Elie comme il fit à Moïse]. — Dieu fit la même grâce à Elie qu'il avait faite auparavant à Moïse, en se faisant voir à lui sur cette même montagne, quoique d'une manière différente. D'abord il fit passer devant Elie un vent violent et impétueux, qui renversait les montagnes et brisait les pierres. Mais Dieu n'était point dans ce vent violent, dit l'Ecriture. — Après ce vent, il se fit un tremblement de terre, et Dieu n'était point dans ce tremblement. — Après cela il parut un grand feu, et Dieu n'était point encore en ce feu. — Enfin, après ce feu, le prophète entendit comme le souffle d'un zéphir ; et le prophète reconnut que c'était Dieu. Il se voila le visage de son manteau pour lui témoigner son respect, et se tint debout hors de sa caverne. Par là, non-seulement les pasteurs, mais tous les chrétiens en général, doivent apprendre que, pour servir utilement les âmes, comme chacun selon son état doit y travailler autant qu'il le peut, ils doivent éviter autant qu'il est possible de leur parler avec rudesse, mais tâcher, par un esprit de douceur, de les porter à ce qu'ils veulent. Il s'est trouvé des Pères qui ont dit que Dieu par là voulait inspirer à Elie lui-même le désir de mêler à l'avenir un peu de douceur à la sévérité de son zèle, quoiqu'il ne paraisse point qu'il l'ait condamné en rien. Telle est la conduite de Dieu, duquel l'Ecriture dit qu'il dispose tout avec force et douceur : *fortiter et suaviter.*

[Confiance en Dieu]. — Qui n'admirera la ponctualité avec laquelle un cor-

beau apporte soir et matin du pain et de la viande à Elie? Sur cet exemple, les personnes dont le principal emploi est de servir Dieu ne doivent pas douter qu'il ne les secoure dans leurs besoins, et même par les personnes les plus avares et les plus avides du bien d'autrui, comme il secourut Elie par le plus avide des oiseaux, qui, dans toutes les autres rencontres où il n'aurait pas eu à respecter les ordres de Dieu, aurait plutôt dévoré ce pain qu'il portait. Tous les chrétiens apprendront de cet exemple à s'ôter de l'esprit les inquiétudes de l'avenir. Leur principal soin, dans cette vie, est d'être unis intimement à Dieu ; après cela, qu'ils se reposent sur l'adorable Brovidence ; elle fait sortir le miel de la pierre, et l'huile du rocher le plus dur, et elle force, quand il lui plaît, les âmes les plus impitoyables à contribuer au soulagement des siens. C'est là le bonheur et la gloire de ceux qui appartiennent à Dieu, qu'en se déchargeant de ces inquiétudes Dieu veuille bien s'en charger lui-même.

[Devoir des pasteurs de réveiller les âmes]. — Le saint prophète s'étant endormi de lassitude par la fatigue du chemin qu'il avait fait, un ange vint le réveiller : et par là nous voyons quels sont les devoirs des anges visibles de l'Eglise, c'est-à-dire des pasteurs ; ils doivent toujours exciter, toujours animer même les plus parfaits à le devenir encore davantage, en leur représentant ce qu'il leur reste de chemin à faire dans la voie de la piété. Et l'ange lui dit : « Levez-vous, mangez, car vous avez beaucoup de chemin à faire. » A quoi le prophète obéissant, il se leva, il mangea, il but ; et, par la vertu secrète de cette nourriture divine qu'il avait prise, il passa tout d'un coup d'une extrême faiblesse à une grande vigueur. — L'Eglise a toujours regardé ce pain cuit sous la cendre comme une figure admirable de la sainte Eucharistie. Car c'est véritablement ce pain des anges, pain de Dieu, qui nous fortifie et qui nous soutient pendant tout le chemin de cette vie, marquée par les quarante jours du voyage et du jeûne d'Elie. Sans le secours de ce pain, nous n'avons ni force ni vigueur, et nous demeurons dans l'état où était ce saint prophète avant de l'avoir pris ; mais aussi les anges, c'est-à-dire les pasteurs de l'Eglise, doivent attentivement considérer ceux à qui ils peuvent donner ce pain de vie.

[L'enlèvement d'Elie figure de l'ascension du Sauveur]. — Il fallait que le plus excellent des prophètes soutînt dans sa personne la figure de la plus grande gloire du Fils de Dieu, qui fut celle de son ascension. Les autres prophètes nous ont figuré ses divins abaissements ; ils nous ont marqué ses souffrances ; Jonas nous a même figuré la gloire de sa Résurrection. Mais cet éclat d'Elie, dans son enlèvement, nous marque l'éclat de l'ascension du Sauveur. Ainsi le Ciel, en l'enlevant à la terre, le lui rend en quelque sorte d'une manière bien avantageuse, puisqu'il lui laisse, en la personne de ce prophète, une figure sensible de l'ascension du véritable Elie. — Faites-nous la grâce, ô mon Dieu ! d'avoir toujours devant les

yeux ce ravissement plein de gloire, qui nous marque un des plus grands objets de notre foi et de nos vœux. Suivons des yeux ce prophète avec la même application qu'Elisée et avec la même ardeur que les Apôtres, lorsqu'ils regardèrent le vrai Elie montant au ciel. Adorons Jésus-Christ, qui se peint ainsi dans Elie, et qui veut que ce prophète l'imite encore dans une circonstance de son ascension, qui est celle des dons qu'il fit alors à ses disciples, comme Elie donna son esprit à Elisée. Comme on dit du Sauveur montant au ciel qu'il reviendra, de même on peut dire d'Elie qu'il imitera le Sauveur, puisqu'il reviendra à la fin des siècles en ce monde, de la même manière qu'il en sort, dans un char de feu, c'est-à-dire avec un zèle ardent de la gloire de Dieu; et que, comme le Fils de Dieu viendra pour juger les hommes, le saint prophète viendra pour les préparer à ce jugement.

[Parallèle de Jean-Baptiste avec Elie]. — Si l'Ecriture nous apprend que Jean-Baptiste est le plus grand d'entre les hommes, principalement parce qu'il fut le précurseur de Jésus, et qu'il soutenait cette haute dignité par des qualités rares, ne peut-on pas dire qu'Elie a part à cet éloge, et que, le Fils de Dieu ayant dit que Jean-Baptiste était un Elie, il a fait l'éloge de ces deux précurseurs, à qui il a donné le même nom, la même fonction, le même zèle, les mêmes qualités? Il paraît même que le prophète Elie enchérisse sur Jean, parce que Jean n'a fait aucun miracle : *Joannes quidem signum fecit nullum :* au lieu que la vie du prophète Elie n'est qu'un tissu de miracles. Jean-Baptiste a montré à toute la Judée l'Agneau qui était venu effacer les péchés du monde : Elie viendra montrer à toute la terre l'Agneau de Dieu qui doit juger les vivants et les morts, et il annoncera aussi son avènement. Jean-Baptiste annonça le premier avènement en esprit de pénitence et d'humilité, parce que le Sauveur devait s'humilier et embrasser la pénitence et la mort de la croix : Elie viendra comme un précurseur de la majesté souveraine, dont la présence ébranlera les fondements de l'univers. Ces deux précurseurs sont chargés de la même fonction : l'un a crié sur les bords du Jourdain, et l'autre criera dans le même lieu; et l'un et l'autre, suivant la prophétie qui leur est également appliquée, prendront les intérêts de son peuple. — Ces deux précurseurs auront le même sort : car Jean-Baptiste a été la victime et de l'incestueuse Hérodiade et de son ravisseur; Elie sera la victime de la fureur du dernier monstre qui osera s'élever contre la majesté du souverain de l'univers. Mais il aura cet avantage, qu'en mourant il fera mourir ce tyran, et qu'en perdant la vie pour la gloire de son maître il le vengera du plus insolent et du plus cruel de ses ennemis. *Moriturus Elias reservatur,* dit Tertullien, *ut Anti-Christum suo sanguine extinguat.* (Lib. *de anima*). Que ce grand saint sera donc glorieux dans son combat! Il y sera enseveli comme dans son triomphe : *Proprio sepultus triumpho,* dit S. Ambroise en parlant de Judas Machabée. Il a suivi

les voies de la justice pendant sa vie, il trouvera la gloire dans son tombeau.

[Elie devant Achab]. — La Providence est admirable dans la conduite qu'elle a constamment tenue pour défendre, soutenir et mener à une heureuse fin ceux qui ont le bonheur d'être à lui. Nous voyons dans tous les temps de l'ancienne alliance et de la nouvelle, ces marques éclatantes de la bonté divine sur son peuple. Pourquoi DIEU suscita-t-il le prophète Elie pour l'envoyer à Achab? Ce fut afin d'arrêter l'ardeur de ce roi impie et de Jézabel son épouse pour les faux dieux; ce fut pour déraciner entièrement l'idolâtrie, pour effacer de la terre d'Israel le culte abominable des démons, pour affermir le peu de fidèles qu'il y avait en ce royaume dans la foi d'un seul DIEU. C'est pour cela que DIEU donna à Elie un zèle tout de feu, et un courage invincible pour s'opposer à ces tyrans, à ces faux prêtres de Baal, à tous les idolâtres. C'est ainsi que DIEU avait opposé son serviteur Moïse au roi Pharaon, qui opprimait le peuple de DIEU, afin que ce saint le délivrât de cette dure servitude. Ce fut pourquoi il opposa à Jéroboam, qui avait élevé des veaux d'or pour les adorer, le prophète Ahias. N'opposa-t-il pas aussi Isaïe au cruel Manassès? à Antiochus les Machabées! Et, dans la nouvelle alliance, ne voyons-nous pas que, l'hérésie arienne ravageant toute la terre, DIEU oppose à ce furieux torrent le grand Athanase? Ce fut ainsi que S. Augustin combattit et renversa les pélagiens, S. Cyrille les nestoriens, S. Jean de Damas les iconoclastes, S. Dominique les Albigeois, S. Ignace et plusieurs autres savants les luthériens, les calvinistes, et tous les monstres qui en ont pris naissance en ces derniers siècles. — Admirons ce saint homme, image visible du Sauveur, selon que S. Augustin le remarque par ces paroles : *Elie a prié, et ensuite il a offert son sacrifice.* JÉSUS-CHRIST a prié de même, et s'est offert en sacrifice pour tout le monde. Elie a prié sur le Mont-Carmel : JÉSUS-CHRIST a prié sur le Mont des Oliviers. Elie a prié afin que la pluie descendît sur la terre : le Fils de DIEU a prié afin que la grâce descendît dans le cœur des hommes. Cette petite nuée qui parut s'élever de la mer représentait l'humanité du Sauveur, qui devait s'élever de ce monde comme d'une mer. Comme à la prière d'Elie, après plus de trois années, la pluie descendit sur la terre, ainsi, après un peu plus de trois ans de la prédication du Fils de DIEU, sa parole, comme une pluie féconde, a heureusement inondé la terre; et comme alors Elie extermina tous les prêtres des idoles, le Sauveur a renversé le culte sacrilége des impiétés du paganisme.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Homo DEI (IV Reg. I). — Quand l'Ecriture fait le panégyrique de S. Elie, sans considérer sa noblesse ni l'antiquité de sa maison, elle nous dit tout ce qui se peut dire de lui en nous apprenant qu'il est envoyé de DIEU, et que, s'il ne tire pas sa naissance du ciel, il en tire sa mission, son autorité et sa grandeur, car il est l'homme de DIEU, *Homo* DEI. Quand on considère cet éloge, il est si grand que l'éloquence n'y peut rien ajouter; tout ce qu'elle peut faire, c'est d'expliquer et de découvrir les merveilles que ce titre renferme. Il paraît que le dessein du Saint-Esprit est de nous faire voir que cet homme divin est l'image la plus accomplie du Verbe incarné, et que, comme celui-ci est l'Homme-DIEU, *Homo*-DEUS, celui-là est l'homme de DIEU. Si le Père éternel fit un chef-d'œuvre sur la terre en la personne du Verbe fait homme, il fit son coup d'essai en la personne d'Elie ; avant de donner l'Homme-DIEU au monde, il voulut lui donner l'Homme de DIEU, comme un gage de sa promesse. En effet, le prophète Elie a de merveilleux rapports avec le Fils de DIEU ; et, si tous les saints de l'ancien testament sont les figures de JÉSUS-CHRIST, on peut dire qu'Elie en est la plus accomplie et la plus parfaite. Les anges prédirent la naissance du Sauveur, et ils annoncèrent celle d'Elie. Le Fils de DIEU est la fin de la loi ancienne et le commencement de la loi nouvelle : Elie est le nœud qui les lie ensemble, puisqu'il appartient à toutes les deux, et que, s'il est né sous la première, il doit mourir sous la seconde. Le Fils de DIEU est le martyr de son Père, et il est mort pour sa gloire dans la plénitude des temps : Elie est le martyr de JÉSUS-CHRIST, il doit mourir pour lui à la fin des siècles.—Mais la plus admirable convenance, c'est que comme JÉSUS est homme et DIEU tout ensemble, et que, selon le langage de S. Paul, il a été autrefois, il est encore à présent, et il sera toujours, ainsi le prophète Elie peut dire qu'il a été dans l'Eglise judaïque, qu'il est dans l'Eglise bienheureuse, et qu'il sera dans l'Eglise chrétienne ; qu'il fut le plus zélé des prophètes dans la première, qu'il est bienheureux, quoique voyageur, dans la seconde, et qu'il sera le dernier des martyrs dans la troisième. (*Tiré du P. Senault*).

Homo DEI. — Le surnom dont le SAINT-ESPRIT honora le prophète Elie, en l'appelant l'Homme de DIEU, nous fait voir qu'il était en lui, qu'il agissait par ses mouvements, qu'il ne respirait que sa gloire, et qu'il ne

vivait sur la terre que pour étendre les bornes de son empire. Les officiers généraux d'un souverain sont communément appelés les hommes du roi, parce qu'ils déclarent ses intentions, conservent ses droits, représentent sa personne et soutiennent son autorité. A plus juste titre notre prophète devait-il être appelé l'homme de Dieu, puisqu'il agissait en son nom, défendait ses autels, vengeait ses injures et poursuivait ses ennemis. En effet, ce grand prophète n'avait d'autre passion que les intérêts de son maître ; il était content quand le peuple observait la loi de Dieu, qu'il chargeait de victimes ses autels et qu'il faisait retentir les voûtes du temple de ses louanges ; il était affligé quand le peuple abandonnait Dieu, qu'il sacrifiait aux démons et oubliait les grâces qu'il avait reçues de son libérateur. Ce saint prophète montra bien qu'il était homme de Dieu à ce superbe officier d'Achab qui, ayant ordre de se saisir de sa personne, vint à la tête de cinquante hommes, et d'un ton assez ordinaire à ces âmes basses qui croient, en attaquant les serviteurs de Dieu, n'avoir affaire qu'à des personnes méprisables, lui dit : « Homme de Dieu, le roi vous commande de descendre. » Le saint homme vit bien que c'était par moquerie que ce malheureux l'appelait ainsi, et que, en l'honorant en apparence, il le déshonorait en effet. Mais, plus touché des intérêts de Dieu, que l'on outrageait en sa personne, que des siens propres, il reprit les paroles de cet officier avec cet esprit de feu qui lui était ordinaire : « Si je suis homme de Dieu, que le feu descende du ciel et qu'il vous consume, vous et vos cinquante hommes d'armes ! » Cela fut exécuté sur l'heure. Dieu fit sentir à cet officier, et connaître à toute la terre, qu'Elie était véritablement un homme de Dieu, non-seulement par ce titre général, commun à tous les hommes, mais par le privilége d'une grâce toute particulière, qui, selon notre langage, nous fait dire qu'un favori ou ministre d'Etat est l'homme du roi. C'est de cette manière qu'Elie était l'homme de Dieu ; il représentait Dieu sur la terre, et il avait sa puissance entre les mains, comme il le fit voir en cette rencontre.

Zelo zelatus sum pro Domino Deo *exercituum* (III Reg. xvii). — Si ces paroles marquent le zèle ardent du prophète Elie, le temps et le lieu auxquels elles furent prononcées le marquent beaucoup mieux. Car ce saint homme, persécuté, fuyait la fureur de l'impie Jézabel, et, ne trouvant point de sûreté dans les villes, il était allé se cacher dans les cavernes des lions. Un ange lui apparut et lui demanda la cause de son inquiétude et de sa peine : *Quid agis, Elia ?* Il semble que cette demande était inutile, et que l'ange connaissait assez la peine d'Elie par sa retraite ; et, s'il m'était permis de prendre la parole pour lui, je dirais qu'il s'afflige d'être persécuté par une princesse infidèle, d'être contraint de se retirer parmi les bêtes farouches pour éviter la fureur des hommes ; qu'il s'afflige d'être comme abandonné de Dieu, pour lequel il est si cruellement per-

sécuté ; qu'il s'afflige et qu'il se plaint que, dans son exil, la nourriture lui manque, et que, si les lions respectent sa personne, la faim qui le dévore n'épargnera pas ses entrailles. Toutes ces réponses eussent été raisonnables, et l'on n'eût pu blâmer le prophète accablé de tant de maux ; il eût fait ces justes reproches à l'ange qui l'interrogeait. Mais, comme la langue est le fidèle interprête du cœur et que nos paroles expliquent les pensées qui nous occupent, Elie ne se plaint que des outrages qu'on fait à Dieu ; il ne se plaint que de l'infidélité de son peuple, et, oubliant les peines qu'il a souffertes et les dangers qui le menacent, il ne songe qu'aux intérêts de son souverain : *Zelo zelatus sum pro Domino* Deo *exercituum*. Mon zèle, dit-il, cause ma douleur ; l'offense des Juifs fait mon supplice ; je ne suis affligé que parce que le peuple est ingrat et que Dieu est déshonoré. — Avouons que nous ne serions pas si désintéressés qu'Elie, que notre persécution nous serait plus sensible que la gloire de Dieu, et que, si nous étions bannis ou emprisonnés pour son service, nous nous plaindrions autant, pour le moins, de nos douleurs que de ses injures.

Dominus regit me, et nihil mihi deerit. (Ps. XXII). — Le prophète sortit de cette profonde solitude où il s'était retiré près du torrent de Carith. Il eut ordre d'aller dans un pays étranger, dans une ville des Sidoniens, nommée Sarepta, pour y trouver une sûreté qu'il ne pouvait avoir dans son propre pays. Dieu l'assura qu'il trouverait là une femme à qui il avait donné ordre de le nourrir. Cet homme divin obéit à Dieu avec la même fidélité, en quittant sa solitude, qu'il lui avait obéi en y entrant. Il sort à sa parole de son pays, pour passer sans rien craindre dans un royaume étranger et idolâtre, d'où l'impie Jézabel avait tiré sa naissance, car elle était fille du roi des Sidoniens. Il y va sans connaître ni la femme qui le devait nourrir, ni le lieu où il la pourrait trouver. C'était assez pour lui de suivre Dieu comme son guide : *Dominus regit me*. Nous ne sommes pas touchés de cet état d'Elie, parce que nous en savons le succès, qui lui fut avantageux ; mais, s'il eût voulu écouter la raison humaine et parler comme nous qui avons peu de foi, que n'aurait-il point pu dire ! Dans quelle frayeur n'aurait-il pas été ? il n'ignorait pas le meurtre de tant de prophètes que Jézabel faisait tuer ; il n'ignorait pas non plus que cette princesse, animée par la fureur de quatre cents faux prophètes qu'elle nourrissait elle-même, avait particulièrement en vue de l'avoir entre les mains pour le faire mourir, et que, ne se contentant pas de l'avoir fait chercher par tout son royaume, elle avait fait instamment prier par le roi son mari les royaumes voisins de lui faire savoir des nouvelles d'Elie, et de le lui envoyer, en quelque endroit qu'on le pût trouver. Cependant c'est dans le pays même où cette princesse était née que Dieu envoie le prophète pour y trouver sa sûreté.

Usquequo claudicatis in duas partes? Si Dominus est Deus, sequimini eum; si autem Baal, sequimini illum (III Reg. XVII). — Peut-on voir rien de plus sensible que cette exhortation du prophète Elie? Son zèle pour la gloire de DIEU et pour le salut du peuple n'y éclate-t-il pas visiblement? Il prévenait par ces discours la maxime de l'Evangile, que nul ne peut servir deux maîtres; que le véritable DIEU ne peut souffrir de partage dans le culte qui lui est rendu; qu'il fallait prendre parti, sans espérer d'allier ce qui est absolument inalliable; il tâchait de ramener Israël de son égarement. — Mais ce grand prophète ne parle-t-il pas encore à chacun des chrétiens de nos jours? C'est lui qui nous dit aussi maintenant que rien n'est plus en abomination devant DIEU que cette alliance que nous prétendons faire, dans la religion chrétienne, non pas du culte extérieur des idoles avec le culte de JÉSUS-CHRIST, ce que l'on ne souffrirait pas, mais d'une autre idôlatrie plus subtile, qui rend l'homme adorateur, des richesses, et idolâtre tant du monde que de lui-même; en sorte qu'il ne donne à DIEU que l'apparence, et consacre au démon du siècle l'amour de son cœur. C'est encore ce même prophète qui nous dit: Jusques à quand boîterez-vous des deux côtés: *Usquequò claudicatis in duas partes:* jusques à quand irez-vous aujourd'hui au spectacle, demain au tribunal de la pénitence? aujourd'hui serviteurs de Bélial, demain serviteurs du Seigneur? maintenant dans les compagnies dangereuses, puis dans les parties de dévotion.

Et nunc, Reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram (Ps. II). — Et maintenant, ô souverains du monde! instruisez-vous; et vous qui êtes les juges de la terre, comprenez vos devoirs! Tout le pouvoir des rois devient inutile quand il plaît à DIEU de l'ordonner ainsi; leur puissance a des bornes, et ils ne les passent jamais, parce qu'ils n'ont leur pouvoir qu'en dépôt et qu'il dépend de DIEU. Voyez Achab, ce roi dont la fureur égalait l'impiété; il fait chercher Elie dans les villes et dans les bourgades, dans les déserts et dans les campagnes, dans les antres et dans les forêts, pour le faire mourir, comme la source de tous les maux qui accablent Israël. Le prophète paraît devant ce prince idolâtre, qui l'avait fait chercher avec empressement; Elie confond ce roi impie, lui, ses dieux et ses prophètes, et, après avoir joint les reproches à la raillerie, il fait mourir en sa présence tous les prophètes de Baal. Achab, pendant ces actions éclatantes du prophète de DIEU, demeure comme enchaîné par une vertu invisible, sons oser toucher celui qui paraissait si rempli de l'esprit et de la vertu du Très-Haut. Quatre cents prophètes sont plus faibles devant Elie qu'une toile d'araignée, quand DIEU veut faire éclater la gloire de son nom. — Ne vous confiez donc point dans un bras de chair, puissants du monde, qui prétendez faire trembler la terre! Souvenez-vous qu'une petite pierre, détachée de la montagne sans le secours d'aucune main d'homme, renversa un grand colosse, que votre

grandeur n'est fondée que sur le sable mouvant, et humiliez-vous dans la vue des châtiments que Dieu prépare à ceux de votre rang.

Elias quidem venturus est, et restituet omnia (Matth. xxvii).— Elie viendra et rétablira toutes choses; il rendra à Dieu par ses actions toute la gloire que l'ennemi lui aura ravie par ses crimes, et cela en qualité de son apôtre. Ce n'est pas une qualité trop relevée pour ce saint homme de dire qu'il reviendra en qualité d'apôtre. S. Ambroise lui donne ce nom, quand il dit qu'Elie et Hénoch viendront avec ce titre : *Henoch et Elias, qui ultimo tempore futuri sunt Apostoli.* Quelle extraordinaire mission de voir sortir un homme âgé de trois ou quatre mille ans, un homme de l'ancien testament, que Dieu a gardé par miracle pour venir prêcher l'Evangile à la fin des siècles ! quel spectacle de le voir paraître une seconde fois dans le monde, mais avec le même pouvoir et la même application que les Apôtres quand ils furent envoyés par le Fils de Dieu à la conquête des nations, avec un pouvoir absolu de faire des miracles, avec la grâce de la prédication, avec les lumières des premiers apôtres, revêtu du sac de la pénitence et de la mortification, comme le témoigne l'Apocalypse ! Selon plusieurs docteurs, il est assez probable que dans cette occasion Elie aura quelque chose de l'apostolat de S. Pierre, et qu'il fera pendant quelque temps la fonction de chef visible de l'Eglise. Ils croient que, comme S. Pierre et S. Paul ont été envoyés pour la fonder, Hénoch et Elie seront députés pour la défendre : avec cette différence, qu'Hénoch sera pour prêcher aux gentils, comme S. Paul, et Elie pour convertir les Juifs, comme S. Pierre. Et comme S. Pierre, qui était particulièrement attaché au salut des Juifs, fut établi le chef de l'Eglise, ainsi Elie, en ces derniers temps, aura la même dignité. Mais, quoi qu'il en soit de ce caractère de son apostolat, disons qu'il s'acquittera de sa commission avec un zèle digne de son ministère et des victoires qu'il a remportées autrefois, mais convenable à l'état pitoyable de l'Eglise.

Usquequò claudicatis in duas partes ? — Lorsqu'Elie vint sur le Carmel pour confondre les faux prophètes, tout le monde avait les yeux arrêtés sur lui : on ne s'étonna point de voir un homme seul d'un côté, et tant de faux prophètes de l'autre, et le peuple était tout disposé à entendre ce qu'il leur voudrait dire. Elie, devenu le prédicateur de la vérité dans le plus nombreux auditoire qui fut jamais, parlant comme un homme qui fuyait les chemins détournés, commença ainsi son discours à cette assemblée : — « Jusques à quand vous partagerez-vous de la sorte entre Dieu et Baal ? Jusques à quand serez-vous comme des boiteux, tantôt suivant le vrai Dieu, et tantôt vos idoles ? Si Dieu est le vrai Dieu, servez-le lui seul ; si Baal est le vrai Dieu, donnez-vous à lui tout entiers. » Il se tut alors, et personne ne lui répondit. Tous se sentirent

frappés de cette parole soutenue de la véhémence du prophète. — Il serait à souhaiter que ce ne fût pas seulement au peuple Juif qu'il adressât ces paroles de feu, mais que de cette montagne fameuse, comme d'un théâtre élevé, il les lançât jusqu'à nous, pour nous reprocher à nous-mêmes notre inconstance et notre irrésolution : nous qui voulons servir deux maîtres, en nous partageant si souvent entre Dieu et le monde, en suivant Dieu par intervalles, et en donnant d'autres fois au monde toutes nos affections, par un injuste partage, que Dieu, qui est indivisible, ne peut souffrir, et qui le blesse plus, sans comparaison, que nous ne sommes blessés du désagrément de voir une personne boiter. C'est là, dit S. Augustin, c'est là, chrétien, l'état de votre âme, lorsque vous professez une vie sainte et que vous en menez une toute autre, qui y est entièrement opposée, lorsque vous n'êtes chrétien que de nom, et que vous vivez en païen ; que, sans tenir la parole que vous avez donnée à Dieu, tantôt vous allez à l'église pour le prier, et qu'ensuite vous courez à vos divertissements. Pourquoi êtes-vous ainsi comme boiteux des deux côtés ? Si vous avez résolu d'être à Dieu, vivez selon ses ordres ; si vous voulez être au monde, ne faites point l'hypocrite ; déclarez-vous, et ne feignez point de vouloir être à Dieu.

Mortuum prophetavit corpus ejus. (Eccli. XLVIII, 14). — Après que l'Anté-Christ aura fait mourir le prophète Elie, il exposera son corps pendant trois jours dans les rues de Jérusalem pour contenter sa fureur, comme il est marqué dans l'Apocalypse. Mais on pourra dire de ce corps saint ce que le Saint-Esprit dit du corps de son disciple Elisée, qu'il est encore prophète après sa mort. Car la vue de sa mort prouvera évidemment la vérité de l'Evangile, et, comme le sang des martyrs est un sensible témoignage de la gloire du Fils de Dieu, sans doute le sang d'Elie l'annoncera d'une voix aussi efficace, parce qu'il aura été versé avec un zèle admirable. Il opposera le sceau à tous les autres martyres, et il confirmera tous les oracles de leur sang par le sien. Il prophétisera encore après sa mort, parce qu'il demandera vengeance contre cet impie. Et c'est principalement aux prières d'Elie martyrisé, et à la voix de son sang, que Tertullien attribue la défaite de l'Anté-christ. Il dit qu'Énoch et Elie ont été réservés pour l'éteindre par leur sang. Il veut dire qu'ils le détruiront doublement, premièrement en ce qu'ils doivent détruire ses desseins et ses ouvrages, et ensuite parce qu'ils le feront mourir lui-même ; car ils obtiendront sa mort par leurs prières, et par les dernières voix de leur sang. N'est-il pas juste, après cela, qu'Elie remonte une seconde fois au ciel, non plus sur un char de feu, mais avec un corps glorieux, afin de voir confirmer par cette élévation son apostolat et son martyre ?

IV.

Pensées des SS. Pères.

Elias Prophetarum excellentissimus. Augustin.

Elie est le plus excellent des prophètes.

Elias typum Christi gerens. Cyprian. Eleemos.

Elie est la figure qui représente parfaitement JÉSUS-CHRIST.

Summus prophetarum. Theodoret. in III Reg. 17.

C'est le plus considérable entre les prophètes.

Prophetarum caput. Chrysost. Homil 18.

C'est le chef des prophètes.

Operibus Christum demonstravit Elias Thesbites, Basil. Seleuc. Orat. 10.

Elie a prophétisé et fait connaître JÉSUS-CHRIST par ses œuvres.

Henoch et Elias ultimo tempore futuri sunt Apostoli Ambros.

Hénoch et Elie, dans les derniers temps, doivent être des apôtres.

Cum natus esset Elias, vidit illum pater salutari ab angelis, et igne tanquàm fasciis involvi, et flammâ ignis velut cibo ali, Epiphan.

Elie ne fut pas plus tôt né que son père vit des anges qui le saluaient avec respect, l'enveloppaient de langes de feu, et le nourrissaient de flammes. (Pronostic du zèle dont il serait un jour animé).

Elias maximo amore DEI *succensus.* Chrysost. in ps. 14.

Elie a été embrasé d'un grand et ardent amour de DIEU.

Clavis cœlorum fit sermo Eliæ: jubet, et clauditur cœlum: orat, et postmodùm aperitur. Id. ibid.

La parole d'Elie devient la clef du ciel: Elie commande, et le ciel se ferme; Elie prie, et le ciel s'ouvre (et la pluie est abondamment répandue sur la terre).

Moriturus, Elias reservatur ut Anti-Christum sanguine suo extinguat. Tertul. VI de animâ.

Quoiqu'Elie doive mourir un jour, il est pourtant réservé jusqu'à la fin des siècles, afin que, par son sang qu'il répandra alors, il éteigne la persécution de l'Anté-Christ.

Nedùm gustatâ morte, æternitatis candidatus. Tertul. Adversus Judæos (agens de Henoch.)

N'ayant point encore souffert la mort, il aspire à l'éternité.

Alis caritatis volavit Elias, curru igneo, et equis igneis ad superna translatus. S. Ambrosius. l. 5 de Trinit. c. 14.

Elie, élevé sur les ailes de la charité, fut transporté dans un char de feu tiré par des chevaux de feu.

Noster princeps Elias, noster Elisæus, nostri duces filii prophetarum, qui habitabant in agris et solitudinibus, et faciebant sibi tabernacula propè fluenta Jordanis. Hieron. Epist. 13, ad Paulin.

Nous reconnaissons Elie pour notre chef. Elisée est des nôtres, les enfants des prophètes sont nos guides, eux qui habitaient dans les campagnes et dans les solitudes, et dressaient leurs tentes près des eaux du Jourdain.

In Veteri Testamento, professionis hujus (Nempè vitæ eremiticæ) *fundâsse primordia, Eliam scilicet et Elisæum, divinarum scripturarum auctoritate monstratur.* Cassian. I Institut. 2.

Il est constant, par l'autorité des Ecritures, que dans l'ancien testament Élie et Élisée ont les premiers embrassé cette profession de vie que nous appelons érémitique ou solitaire.

Omnes divites vincebat Elias, quoniam pauper erat; ipsam verò paupertatem ex mentis opulentiâ elegit. Chrysost. Homil II ad pop. Antioch.

Élie, parce qu'il était pauvre, était élevé au-dessus de tous les riches du monde; lui-même avait fait choix de la pauvreté par l'abondance des richesses de son âme.

Anachoretæ vastos eremi recessus pene-

Les anachorètes ne craignent point de se

trare non timent, ad imitationem scilicet Joannis Baptistæ, Eliæ quoque et Elisæi. Cassian. Collat. 8.

retirer dans les solitudes et de s'enfoncer dans les déserts les plus affreux, à l'imitation de Jean-Baptiste, d'Élie et d'Élisée.

Omnes quotquot ad exemplum prophetæ illius Eliæ vitam suam instituunt, ornamentum Ecclesiæ fiunt. Gregor. Nyss. Homil. VII in Cantic.

Tous ceux qui, à l'exemple d'Élie, mènent une vie solitaire sont la gloire et l'ornement de l'Église.

Antonius ad vasta desertæ, et hominibus avia loca contendit, Eliæ prophetæ secutus exemplum. S. Basil. in laud sancti Gordii.

Antoine, animé par l'exemple d'Élie, se retire dans les vastes déserts, où les hommes peuvent à peine pénétrer.

Hujus vitæ normam in Veteri Testamento Elias cœpit, Elisæus aucto discipulorum collegio dilatavit. Petrus Damiani, Opuscul. 15, 2.

Élie, dans l'ancienne loi, donne commencement à cette forme de vie que nous appelons monastique ou solitaire; Élisée l'étend ensuite, le nombre de ses disciples s'étant accru.

Elias, ibì (nempè in Paradiso terristri) *in magnâ jam carnis ei spiritûs quiete vivit, quousquè ad finem mundi redeat, el debitum mortis solvat.* Greg. Homil XX in Evangel.

Élie vit dans le paradis terrestre dans un parfait repos d'esprit et de corps, jusqu'à ce qu'il revienne à la fin du monde et paie le tribut à la mort.

Henoch raptus, Elias translatus, felices planè, quia soli jàm Deo *vivunt, soli vacant intelligendo, diligendo, fruendo.* Bernard. Serm. VI de Ascens.

Hénoch a été ravi et Élie transporté dans un lieu inconnu à tout le monde: heureux sans doute ces deux grands saints, parce qu'ils ne vivent plus que pour Dieu; leur esprit n'est occupé que de Dieu, ils jouissent sans cesse de son amour et de son entretien.

Elias fuit forma justitiæ, sanctitatis speculum, pietatis exemplar, fidei defensor, doctor Israëlis, refugium oppressorum, pauperum advocatus, judex viduarum, ultor scelerum, malleus tyrannorum, propheta Altissimi, præcursor Christi, Christus Domini, Deus Achab, idololatrarum fulmen. Id. IV Considerat.

Élie a été un modèle de justice, un miroir de sainteté, un exemple de piété, le défenseur de la foi, le docteur d'Israël, l'asile et le refuge des opprimés, l'avocat des pauvres, le juge favorable aux veuves, le vengeur des crimes, la terreur des tyrans, le prophète du Très-Haut, le précurseur de Jésus-Christ, l'oint du Seigneur, le Dieu d'Achab, la foudre qui a écrasé les Idolâtres.

Elias sacerdos magnus atque propheta, habitator solitudinis, fide plenus, devotione summus, in laboribus fortis, industriâ solers, in sanctâ meditatione assiduus, metuque emorti intrepidus. Isidor. de ortu et interitu prophet.

Élie est le grand-prêtre et le prophète du Seigneur, habitant les déserts, plein de foi, fervent dans sa dévotion, courageux dans les travaux, industrieux, sans cesse occupé dans la méditation des choses saintes, intrépide dans les dangers, sans crainte de la mort.

Elias omnibus prophetis sanctior fuit. Thomas in Matth. 17.

Élie a été sans contredit le plus saint de tous les prophètes.

Angelis ducentibus raptus ad cœlum est, et quadrigâ igneâ impositus quasi in quodam triumpho victor ascendit, non gentium barbararum, sed sæcularium voluptatum, siquidem graviores sunt inimici, mali mores quàm hostes infesti. S. Ambros. Serm. I de Elia.

Élie a été élevé au ciel et conduit par les anges sur un chariot de feu, comme un vainqueur, non des nations barbares, mais des voluptés du siècle, ennemis plus redoutables que les plus furieux adversaires.

Elias curru igneo in cœlum sublevatus asseritur, quia profectò ad superna gaudia sustolli non poterit qui ea per alta et ferventia desideria non inquirit. Gregor. IV Reg. 9.

Elie est élevé au ciel sur un char de feu, pour marquer son grand zèle, et que nul n'y pourra être élevé s'il ne désire la céleste patrie avec une affection sincère et toute de feu.

Elias ad cœlum ire festinans non potest ire cum pallio, sed mundi in mundo vestimenta dimittit. Hieron. Epist. 14.

Elie montant au ciel ne peut s'y élever avec son manteau: il laisse dans le monde les habits du monde.

V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Vocation et mission d'Elie]. — Les chrétiens ne sont pas assez persuadés aujourd'hui de l'obligation qu'ils ont d'honorer les prophètes, ces hommes de Dieu, qui par leurs paroles, par leurs actions et par toute leur vie, annonçaient d'avance Jésus-Christ et en étaient autant de figures. On n'est guère attentif à considérer l'éclat de ces flambeaux que Dieu a allumés pour luire pendant la nuit, et qui ont précédé le véritable soleil, lequel devait se lever bientôt après dans le monde. S. Pierre, qui après Jésus-Christ est le chef de l'Eglise sainte, y exhorte pourtant les fidèles, et suppose même qu'ils le font : *Habetis firmiorem propheticum sermonem. cui benè facitis attendentes* (II Petri, I). Ce saint apôtre n'ignorait pas que les écrits des prophètes étaient beaucoup plus pour l'Eglise que pour les Juifs, et que ce qui est caché sous leur écorce, ce qui en est la fin et le fruit, nous regardait sans comparaison plus que ce peuple. Dieu dès lors pensait à nous, et ceux même qui écrivaient ces livres admirables avaient dans l'esprit ce peuple nouveau que Dieu devait former un jour beaucoup plus que ce peuple charnel parmi lequel ils vivaient. C'est pourquoi ils soupiraient sans cesse après ce temps bienheureux, et ils souhaitaient avec ardeur de voir les merveilles que nous voyons de nos yeux, et d'entendre les paroles que nous entendons de nos oreilles, mais que, par un malheur que l'on ne peut assez déplorer, nous voyons et entendons avec assez d'indifférence. Le prophète Elie, cet excellent homme de Dieu, ne fit pas seulement quelques actions passagères, comme plusieurs d'entre les prophètes dont l'Ecriture ne nous rapporte que peu de chose, et dont, à l'égard de quelques-uns, il ne nous reste que le nom : il eut à soutenir une longue persécution, et il fit paraître en plusieurs occasions son zèle intrépide pour la gloire de Dieu. Il semble que Dieu, pour lui ouvrir une carrière digne de son grand courage, voulut exprès le faire naître sous le plus impie de tous les rois d'Israël, afin d'avoir en la personne de ce prophète, dont le zèle était sans bornes, un homme courageux et intrépide, qu'il pût opposer au malheureux Achab, prince qui portait ses impiétés jusqu'au délire.

[Véritable caractère du prophète Elie]. — C'est sans doute le caractère de la sainteté d'Elie, qu'un zèle ardent pour Dieu et un esprit tout de feu pour sa gloire. Tous les saints en général ont cet esprit de zèle pour l'hon-

neur de Dieu; ils prennent différentes voies, et, suivant la diversité même des humeurs et des tempéraments, ils ont différentes sortes de zèle et différentes forces : soit que Dieu ait voulu accommoder les diverses sortes de grâces à la nature, pour les rendre plus agissantes; soit que, pour l'ornement de son Eglise, il ait voulu employer différentes sortes de saintetés, qui eussent du rapport d'un côté à nos tempéraments, et de l'autre à ses divines perfections. Ainsi, il y a eu des saints qui ont honoré Dieu par une sainteté triste et solitaire, et qui ont cherché sa gloire dans les déserts; il y en a eu d'autres dont l'humeur était plus douce, et qui ont eu une sainteté compatissante aux infirmités du prochain. Mais il y en a d'autres qui ont une sainteté rigoureuse et sévère, qui se sont voulu condamner eux-mêmes à de continuelles mortifications et à une perpétuelle indigence. — Nous pouvons dire qu'Elie a comme renfermé en sa personne ces différentes saintetés : il eut une sainteté solitaire, dans les déserts, où il a mené une vie secrète ; une sainteté charitable, dans le secours qu'il a donné au prochain ; mais sa sainteté propre a été une sainteté impérieuse, un zèle sévère et ardent. C'est à quoi la grâce de Dieu a travaillé dans le cœur de ce saint prophète, pour en faire une image et un instrument de sa justice.

[Son pouvoir sur la nature]. — Dieu, qui voulait qu'Elie soutînt sa gloire non-seulement en lui-même mais à la vue des peuples et des rois, lui avait donné un pouvoir absolu sur les astres et sur les éléments; et, quoique la théologie dise que Dieu ne peut pas communiquer à une créature un pouvoir absolu sur l'univers, il semble avoir donné ce privilége à Elie. Mais, pour montrer qu'il le tenait de lui et d'une façon dépendante, il attache son pouvoir et ses miracles à ses oraisons. Dieu ne paraît jamais plus puissant que dans le ciel : cependant la parole d'Elie a la clef des cieux même, dit S. Chrysostôme : *Clavis cœlorum fit sermo Eliæ.* Il le ferme quand il lui plaît, et arrête les pluies dans les nues, et il l'ouvre quand il veut. Le feu est celui des éléments qui montre mieux le pouvoir de Dieu : c'est pourquoi il est le symbole de la Divinité. Cependant notre prophète en a la disposition : il le fait descendre quand il veut, contre l'inclination naturelle de cet élément. Mais à qui Dieu donne-t-il ces priviléges éclatants? A un homme semblable à nous, ainsi que le remarque S. Jacques : *Elias homo erat similis nobis.* On pourrait dire que c'est pour récompenser sa sainteté et son détachement du monde, ou bien pour faire voir l'empire de la prière ; mais nous pouvons ajouter que c'est pour exécuter sa commission. Il a affaire aux idolâtres, il doit les convaincre de la vanité et de l'impuissance de leurs faux dieux : comment le pourra-t-il faire plus efficacement que par des miracles sensibles?

[La manière dont Elie usa de son pouvoir]. — On peut remarquer deux parties

dans la puissance de Dieu : l'une est pour punir, l'autre pour faire miséricorde ; l'une pour profiter, l'autre pour châtier. Je trouve que le prophète Elie n'a usé que rarement de ce pouvoir doux et compatissant. C'est bien à d'autres conditions que l'empire de l'univers fut donné au Verbe incarné. Il n'en a jamais presque usé que pour faire du bien aux hommes. De là vient que Clément d'Alexandrie appelle le Sauveur *Benignitatis* Dei *instrumentum,* l'instrument de la douceur de Dieu. Ou si quelquefois, pour la gloire de son Père, il a fallu employer cette partie de sa puissance qui peut nuire, S. Isidore remarque qu'il ne s'en est servi que contre un figuier seulement, que sa malédiction rendit stérile. Notre prophète, au contraire, usa rarement de son pouvoir pour faire du bien, et presque toujours pour punir. Pour un miracle qu'il a fait afin de pourvoir à la nourriture d'une veuve, il a fait mourir de faim une infinité de peuples ; pour un enfant qu'il a ressuscité, il a mis en danger la vie de cent mille hommes. Il prend en main la clef du ciel, mais c'est pour le fermer, et pour causer cette sécheresse épouvantable qui dura plus de trois ans ; encore fallut-il, ce semble, que Dieu usât d'adresse afin de fléchir le cœur de ce prophète et de le faire consentir aux mouvements de sa miséricorde. Il fait descendre le feu du ciel, mais c'est pour consumer ceux qui étaient venus le chercher de la part du prince ; il le fait descendre une autre fois sur son sacrifice, mais c'est pour punir de mort les prêtres de Baal et les sacrifier à la gloire de Dieu. Etrange providence, d'avoir mis les foudres de sa justice et de son pouvoir entre les mains d'un homme impétueux et ardent, et de suivre, pour ainsi parler, tous les mouvements et la sévérité de son zèle ! En voulez-vous savoir la raison ? C'est que la nécessité demandait cette conduite. Dans la loi de grâce et de douceur, comme le remarque S. Augustin, Dieu voulait user de miséricorde et détruire le péché en conservant le pécheur ; mais dans la loi de crainte, qui était un temps de rigueur, il voulait user de justice en détruisant le péché et punissant de mort le pécheur.

[Elie sera le précurseur de Dieu au second avènement]. — Comme l'Eglise reconnaît deux avènements du Fils de Dieu, elle reconnaît aussi deux précurseurs. Le premier a été Jean-Baptiste, le second sera Elie. Jean-Baptiste sortit du désert pour montrer le Fils de Dieu, et, joignant sa voix à celle du Père éternel, il apprit à toute la Palestine qu'il était l'Agneau de Dieu venu pour effacer les péchés du monde. Il vint humble et pénitent, parce que l'avènement dont il était le précurseur devait se passer en secret, et que le Sauveur devait cacher sa gloire, pour achever l'ouvrage de notre salut. Ce précurseur perdit la vie pour la défense de la vertu, et celui qui avait été le témoin du Fils de Dieu mérita d'être la victime de la chasteté. Il s'opposa courageusement à l'impie Hérode, et montra qu'il ne fallait pas épargner le crime, même dans la personne des grands et des puissants du monde. Le saint prophète Elie descendra

un jour du lieu où Dieu l'a placé, pour avertir le monde de l'arrivée de son juge. Il élèvera la voix, et, parlant à toutes les nations de la terre, il les remplira d'étonnement et d'effroi. Il viendra avec pompe, et peut-être que le même char qui l'enleva le ramènera sur la terre, afin que l'éclat du ministre fasse juger de la majesté du souverain qui le doit suivre. Il confirmera ses raisons par ses miracles ; et, non moins puissant à son retour qu'avant son départ, il ébranlera la terre, suspendra les influences du ciel, et, pour étonner les coupables, en fera descendre les foudres. Il attaquera généreusement le plus grand ennemi du Fils de Dieu ; il déclarera la guerre à ce monstre que l'Eglise appelle l'homme de péché ; et pendant que l'univers, ébloui de ses faux miracles, lui élèvera des autels et lui bâtira des temples, l'homme de Dieu lui reprochera son insolence, lui prédira son malheur et prononcera son arrêt.

[Elie actuellement]. — Il ne faut pas s'imaginer qu'Elie, pour avoir été élevé dans le ciel ou bien dans le paradis terrestre cesse de travailler à ce premier dessein d'établir la gloire de Dieu partout, ou que cette vie secrète et miraculeuse qu'il mène en cet état s'arrête seulement au commerce qu'il a avec Dieu. Non ; elle s'étend, en quelque façon, et sur les derniers temps de la Synagogue, qui a resté jusqu'à l'Incarnation, et puis sur toute l'Eglise : de telle manière que, après avoir défendu la gloire de Dieu contre les superstitions des idolâtres, il la soutient encore aujourd'hui contre les crimes des chrétiens. Car, après même que l'Eglise a été fondée sur les ruines du paganisme, les démons tâchent d'introduire dans les mœurs des fidèles une autre sorte d'idolâtrie, puisque nous pouvons appeler les vices des chrétiens une idolâtrie d'action et de pratique, et que nous pouvons dire de tous les péchés ce que S. Paul dit de l'avarice, que c'est un véritable culte des idoles. N'en voilà-t-il pas assez pour animer une seconde fois le zèle d'Elie, et pour le faire sortir du fond de cette solitude inconnue, afin de secourir l'Eglise contre de si dangereuses persécutions, et défendre la gloire de Dieu contre les attaques des vices ?

[Le martyre de ce saint prophète sera très-cruel]. — Considérons les qualités du martyre de ce saint prophète, pour en comprendre l'excellence. Si la longueur qui accompagne un supplice le rend plus considérable, et si nous estimons davantage les martyrs qui ont porté plus de chaînes, enduré plus de prison, souffert plus de tourments et surmonté plus de bourreaux, il faut avouer qu'il ne s'est point vu de martyrs qui ne doive céder cette gloire au prophète Elie. Car, outre qu'il combattra le plus détestable tyran dont l'Eglise ait jamais éprouvé la cruauté, qu'il lassera les bourreaux par sa patience, qu'il étonnera les infidèles par son courage, qu'il mettra l'Anté-christ au désespoir par sa liberté, il peut se vanter que son martyre a commencé dès son enfance : que, dans l'endroit où il est, il

n'a pas été interrompu ; qu'il a eu la mort présente au milieu même de la gloire ; et que, comme le Sauveur s'entretint avec lui de sa croix parmi l'éclat de sa transfiguration, il s'entretient de son martyre avec les anges, au milieu de la félicité. Ainsi, il unit la douleur avec la joie en sa personne, il se prépare au combat pendant qu'il est dans le triomphe, il se dispose à la mort pendant qu'il goûte les plaisirs de la vie, et, pour tout dire en un mot, il est martyr et bienheureux tout ensemble.

[Il s'offre dès maintenant à Dieu]. — Il faut présupposer ce principe de théologie, que, comme le Fils de Dieu, pour être monté au ciel, ne laisse pas de gouverner et de secourir son Eglise, ainsi les saints, pour être élevés dans la gloire, ne laissent pas de défendre par leurs prières cette même Eglise, qu'ils ont autrefois soutenue par leurs travaux, et de continuer en quelque façon les premières fonctions de leur zèle. Un apôtre, par exemple, continue son apostolat, bien qu'il soit dans le ciel ; et, s'il ne peut plus prêcher aux nations que Dieu lui avait recommandées, il leur obtient par ses prières des grâces qui suppléent à son zèle, comme S. Chrysostôme le dit de S. Paul, qu'il prêchait même après sa mort : *Etiam post mortem prædicat.* C'est que les saints dans le ciel connaissent aussi bien les nécessités de l'Eglise que lorsqu'ils étaient sur la terre ; ils ont autant de bonne volonté et de zèle pour la secourir ; ils sont aussi puissants pour le faire. Il est vrai qu'Elie, dans le lieu où il est, est encore voyageur, et qu'il ne jouit pas de la gloire ni de la vision de Dieu ; mais nous pouvons dire qu'il est confirmé en grâce, et qu'ainsi il a à proportion les mêmes avantages que les saints du ciel pour soutenir la gloire de son maître. D'ailleurs, il n'a pas moins de zèle en cet état que lorsqu'il était sur le Mont-Carmel : au contraire, il est évident que son zèle est plus ardent, ou parce que sa charité est augmentée, ou parce que, ayant vu le Fils de Dieu dans sa transfiguration, les intérêts de son sang lui inspirent de nouvelles ardeurs pour le défendre, et pour dire encore de nouveau : *Zelo zelatus sum pro Domino* Deo *exercituum :* Je brûle du zèle de soutenir la gloire d'un Dieu qui est mort pour me sauver. — Enfin, la puissance de ses prières n'est pas diminuée par ce privilége extraordinaire : au contraire, nous pouvons ajouter qu'elles sont plus efficaces que lors même qu'il commandait aux éléments, et que, comme le Sauveur prie incessamment dans le ciel pour le salut des hommes, et qu'en offrant aux yeux de son Père les plaies qu'il a reçues sur la croix il fait une extension de son sacerdoce, ainsi Elie, dans le lieu où il a été transporté, prie d'autant plus efficacement qu'il offre comme un double sacrifice à la gloire de Dieu, en lui offrant son zèle et son sang. D'ailleurs, comme il est assuré qu'il doit un jour souffrir une mort très-cruelle par la fureur de l'Anté-christ, et que l'idée de ses tourments se présente incessamment à son esprit, qui peut douter que, s'offrant à ce rigoureux martyre, il ne

fasse en quelque façon, par avance, de sa vie et de son sang à peu près le même sacrifice que le Sauveur offrit à son Père, dans tous les moments de sa vie, lorsqu'il lui offrait la disposition où il était de mourir pour le salut du monde ?



VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Zèle et lumières d'Elie]. — Sans doute Elie avait de grands avantages sur tous les autres prophètes : car il ne lisait pas seulement les plus secrètes pensées des cœurs, comme eux, mais il lisait celles qui n'y étaient pas encore formées, et il ne connaissait pas seulement les résolutions que prenaient les rois, il connaissait celles qu'ils devaient prendre : si bien que ce saint homme, entrant dans la lumière de DIEU, voyait les choses avant qu'elles fussent, et, pénétrant les desseins de ses ennemis, évitait heureusement leurs embûches. S'il avait tant de lumière, on peut dire avec vérité qu'il avait incomparablement plus de zèle. Cette vertu faisait son caractère particulier ; elle brûlait son cœur de ses flammes ; elle lui inspirait un généreux désir de venger DIEU de tous les pécheurs, et d'immoler ces victimes criminelles à sa justice. Ce zèle lui fut inspiré à sa naissance : car DIEU le choisit dès ce moment pour défendre ses intérêts, et, par une conduite merveilleuse, il mit le soin de sa gloire entre les mains d'un enfant. S. Epiphane, dont l'autorité est si grande dans l'Eglise, nous apprend que les anges saluèrent Elie dès son berceau, qu'ils l'arrachèrent des mamelles de sa mère, qu'ils l'enveloppèrent de langes de feu, et qu'au lieu de lait ils le nourrirent de flammes : *Cùm natus esset Elias, vidit illum pater salutari ab angelis, et igne tanquàm fasciis involvi, et flammâ ignis velut cibo ali.* Le père, étonné de ce prodige, consulta les prêtres, pour apprendre de leur bouche, qui est l'oracle de la vérité, les destinées de son fils. Ils augmentèrent son étonnement par leur réponse, et ils lui apprirent que, cet enfant tenant plus de l'ange que de l'homme, il n'aurait point d'autre demeure que la lumière : *Erit filii tui domicilium lumen ;* que toutes ses paroles seraient des oracles : *Sermo ejus, senten-*

tia ; et qu'il gouvernerait le peuple juif avec le fer et le feu : *Et judicabit Israël cum igne et romphœâ.* Ces prédictions ne peuvent être suspectes, puisqu'elles s'accordent si bien avec l'éloge que l'Ecriture a fait d'Elie. Car, quand elle parle de sa mission, elle dit qu'il fut envoyé comme un foudre, que sa parole, plus brillante qu'un éclair, portait la lumière et la chaleur dans le cœur des Israélites : *Surrexit Elias propheta quasi ignis, et verbum ejus quasi facula ardebat* (Eccli. XLVIII) ; et que sa conduite, plus forte que le fer et plus ardente que le feu, dissipait tous les ennemis de DIEU, anéantissait tous leurs projets, et renversait toutes les entreprises que leur ambition leur suggérait de former contre sa gloire. (**Le P. Senault**).

[Elie en face d'Achab]. — Le prophète Elie, nourri depuis longtemps dans le secret où DIEU le tenait caché, sortit enfin de son silence, et parut à la cour d'un prince idolâtre, non pour le flatter dans ses désordres, mais pour lui prononcer l'arrêt de la justice de DIEU. S'étant contenté jusque-là de voir avec une douleur profonde les dérèglements d'Achab et le progrès de son idolâtrie, il se taisait, parce que DIEU ne lui avait pas encore donné ordre de parler, et il offrait à DIEU ses gémissements en secret. Mais, aussitôt que DIEU lui eut ouvert la bouche, ni l'impiété d'Achab, ni les emportements de Jésabel, ni aucune considération humaine, ne le purent intimider. Il parut devant eux ayant le feu dans le cœur, dans la bouche et dans les yeux. Il leur déclara qu'en punition de leurs péchés il ne tomberait pas une goutte de pluie sur la terre, et que la famine allait réduire leur royaume à la dernière désolation. Il parla comme s'il eût eu entre les mains les clefs du ciel, pour l'ouvrir et le fermer d'un mot; et comme s'il eût été le maître des éléments, il les employa pour venger l'outrage que ce prince idolâtre faisait à celui qui les avait créés. C'est la première démarche que l'Ecriture nous rapporte du prophète Elie ; mais une démarche que le Saint-Esprit, qui certainement en était l'auteur, relève ensuite lui-même dans le livre de l'Ecclésiastique, et que l'apôtre S. Jacques, qui était aussi plein du même Esprit, a témoigné admirer, lorsqu'il nous dit, dans son Epître : « Elie était un homme sujet comme nous à toutes les misères de la vie : cependant, ayant prié DIEU avec une grande ferveur qu'il ne plût point, il cessa de pleuvoir sur la terre pendant plus de trois ans ; et ayant prié DIEU de nouveau, le ciel donna de la pluie, et la terre produisit son fruit. » (*Vies des prophètes*).

[La stérilité de la terre]. — Avant de passer outre, je ne puis me dispenser de faire réflexion sur cette stérilité dont DIEU frappa les Israélites pour les punir de leurs offenses. Comme tout était prophétique pour ce peuple, cette stérilité nous en marquait une autre, tout intérieure, sans comparaison plus à redouter. Quand DIEU voit les hommes endurcis dans leurs péchés, et que, au lieu de penser à gémir de ceux qu'ils ont déjà commis,

ils en ajoutent de nouveaux, sans être touchés de sa crainte, il fait ce qu'il a marqué partout dans l'Ecriture : il ferme le ciel, il ne laisse tomber aucune goutte de la rosée de sa grâce ; il commande aux nues, comme dit Isaïe, de retenir leurs pluies, c'est-à-dire qu'il ordonne à ses ministres de cesser leurs prédications, et d'abandonner enfin ces âmes ingrates, qui ont été toujours insensibles à leurs avis. C'est alors que l'âme, comme une terre desséchée, ne produisant aucun fruit, n'est couverte que de ronces et d'épines, destinées au feu. Elle peut bien garder encore quelques apparences, pour ne se pas faire horreur à elle-même, et faire quelques actions qui paraissent bonnes aux yeux des hommes, et qu'elle se persuade aussi être telles : mais, en les faisant, elle n'est arrosée d'aucune goutte de la grâce ; c'est son amour-propre, c'est son orgueil secret, et non pas Dieu, qui en est le principe. Comme c'est là le plus grand des maux, il faut aussi beaucoup le craindre. Quand on est dans un temps de famine, tout le monde le sent et s'en afflige ; on crie vers Dieu, on le prie d'y apporter du remède : mais, dans cette sécheresse intérieure dont nous parlons, on a encore le malheur de s'y plaire et de trouver son repos dans cette affreuse stérilité. On se fâcherait même contre les nues de Dieu si elles venaient répandre sur nous la pluie, c'est-à-dire contre ses ministres qui viendraient nous réveiller de notre assoupissement, et étonner nos âmes par leurs salutaires réprimandes. On se mettrait peu en peine que les prophètes, tels qu'Elie, nous quittassent : nous les prierions nous-mêmes et les forcerions de le faire. Tant il est vrai que l'âme joint à cette stérilité intérieure une insensibilité qui l'empêche même de connaître son état. (*Le même ouvrage*).

[**Obéissance d'Elie aux ordres de Dieu**]. — Quand Dieu ordonna au prophète Elie de se retirer dans un pays étranger et idolâtre, d'aller à la ville de Sarepta pour y être en sûreté, ce saint homme ne raisonna point sur les ordres de Dieu ; il soumit toutes ses lumières et toute cette grandeur d'âme qui éclatait en lui, pour obéir avec simplicité et ne faire aucune démarche que par ses ordres. Il fait à Sarepta ce voyage, qui était tout plein de mystères, et dont Jésus-Christ nous a parlé depuis lui-même dans l'Evangile, pour nous faire adorer en tremblant les secrets ressorts de sa grâce, qui sauve les uns et semble laisser les autres, et négliger quelquefois ceux qui semblaient être proches, pour aller vers d'autres très-éloignés. Ainsi, Elie était alors une figure de ce qui devait arriver au Sauveur, lorsque ses propres concitoyens le rejetteraient et le contraindraient d'aller porter ailleurs les grâces dont ils s'étaient rendus indignes. Car, lorsque ce saint prophète alla trouver cette veuve de Sarepta, c'était plus pour le bien de cette veuve même que pour son propre avantage ; c'était plus pour remédier à son indigence, dans ce temps de famine, que pour secourir la sienne propre. Rien n'eût pu cependant résoudre le prophète à une fuite, si Dieu lui-même ne lui eût donné ordre de se re-

tirer, et d'aller à un torrent nommé Carith, pour y demeurer caché dans une caverne. Il lui dit qu'il ne se mît en peine de rien ; il l'assura qu'il n'y aurait que lui qui le trouverait dans cette retraite, et qu'il se chargerait du soin de lui envoyer de quoi vivre. On tremble, lorsque d'un côté l'on voit ce soin de Dieu, qui entre dans le particulier de ce qui regarde ceux qui sont à lui, et lorsque nous considérons, de l'autre côté, combien nous voulons mêler nos soins avec ceux de Dieu. Il n'est pas libre à Elie de choisir lui-même le lieu de sa retraite, c'est Dieu qui le lui marque : et nous voulons choisir, selon nos inclinations, les lieux et les personnes avec qui nous avons à demeurer. Elie laisse agir Dieu, qui veille à tout : et nous, nous voulons veiller à tout, sans laisser agir Dieu, ou comme s'il n'agissait pas. (*Ibid*).

[Elie se retire pour éviter la colère d'Achab]. — Sitôt donc qu'Elie eut reçu cet ordre, il obéit à Dieu avec la même fidélité que les éléments lui obéissaient à lui-même. Cet homme d'un courage intrépide, qui était plus en état de faire trembler ses persécuteurs que de trembler devant eux, ne rougit point de cette proposition que Dieu lui fit de s'aller cacher, comme si elle eût eu quelque chose de disproportionné à la puissance souveraine du maître qu'il servait, et à cette grandeur de courage qu'il avait reçue de lui. Ainsi, il quitte sa demeure ordinaire, et, retraçant l'obéissance d'Abraham, il sort de son pays, non avec ce grand nombre de personnes ni avec ces grandes richesses qu'avait le saint patriarche, ni avec l'assurance de devenir riche au lieu où on lui commandait d'aller, comme elle fut donnée à Abraham ; mais il s'en va tout seul, sans autre assurance que de recevoir ce qui lui serait nécessaire, d'un corbeau qui soir et matin viendrait lui apporter de quoi vivre dans sa caverne. Ce fut la vie que mena pendant quelque temps un homme séparé du monde, et dont le monde n'était pas digne. Un prophète qui venait de parler à un prince avec une force si pleine de zèle est, par l'ordre du même Dieu qui l'avait rempli d'un si grand courage, relégué dans cette solitude, peut-être plus pour le cacher à lui-même qu'au reste des hommes, de peur que l'action héroïque qu'il venait de faire n'altérât cette humilité qui tenait son âme, au milieu même de ses plus grandes élévations, toujours abaissée, toujours soumise sous la main de Dieu. On vit donc alors un de ces exemples de la providence admirable avec laquelle Dieu entremêle dans la vie de ses serviteurs, des événements tout contraires, afin de tempérer les choses, et qui, après les avoir élevés en quelque rencontre, leur donne aussitôt comme un contrepoids pour les rabaisser. Quelque pénible que nous paraisse une vie si solitaire et si retirée de la société des hommes, à laquelle la persécution d'Achab et de Jézabel avait réduit ce prophète, on peut dire néanmoins qu'elle était douce à Elie, et que sa plus grande persécution jusque-là avait été de voir les méchants qui violaient la loi de Dieu. C'est ce qui le faisait dessécher : *Zelo zelatus sum*. — Comme

ces exemples sont rares de nos jours, on peut dire plus en général que tous ceux que DIEU retire dans les asiles saints des monastères et des religions, pour les y mettre à couvert contre les violences d'un persécuteur plus à craindre que n'était Achab, doivent bénir, à l'exemple d'Elie, la main qui les conduit si heureusement. Que leur soin soit de se cacher eux-mêmes autant que DIEU le veut faire; qu'ils l'écoutent toujours, comme s'il leur disait de sa propre bouche ce qu'il dit à Elie : *Ibi abscondere,* tenez-vous caché en ce lieu; n'en sortez point pour voir le monde, ne l'ouvrezpoint pour y recevoir le monde et ne vous manifestez point, de peur de vous perdre vous-même lorsque je veux vous sauver. Qu'ainsi ces âmes retirées vivent toutes pour DIEU, toutes en DIEU, sans aucun embarras des choses même qui sont les plus nécessaires à la vie (*Ibid.*).

[Confiance que le prophète eut en Dieu]. — Elie, étant ainsi caché par l'ordre de DIEU, fut sur le point de se sentir lui-même de la punition dont il avait frappé la terre : car ce torrent, dont il tirait le peu d'eau dont il avait besoin pour soutenir sa vie, séchait à vue d'œil. Il n'est point cependant marqué que le prophète, manquant de ce secours, fît aucun dessein par lui-même, ni qu'il se mît en peine de chercher un remède à ce mal qui le menaçait, par une précipitation humaine qui aurait été une preuve de son peu de foi. Il lui suffisait de savoir que c'était DIEU qui l'avait mis où il était, et que rien ne lui était inconnu, que sa providence pourvoyant tous les jours à sa nourriture d'une manière si miraculeuse, pourrait bien aussi suppléer au reste. Ainsi, il voyait avec une foi intrépide ce torrent s'écouler de jour en jour et ses eaux diminuer, sans qu'il diminuât rien de la confiance qu'il avait en DIEU. — Ceux qui font profession d'une vie sainte et retirée devraient jeter les yeux sur ce modèle, et tâcher de témoigner à DIEU une aussi grande fidélité qu'Elie, au regard des choses qui sont les plus nécessaires à la vie: car il plaît quelquefois à DIEU d'éprouver leur foi, lorsqu'ils sont dans un état qui paraît déjà assez pénible, et dont il semble que l'on ne pourrait rien retrancher sans les réduire aux dernières extrémités : il permet néanmoins que ces secours, qui étaient absolument nécessaires, leur manquent tout à coup. Qu'ils souhaitent, dans ces rencontres, la disposition d'Elie; qu'ils voient sans s'étonner le temps de ces besoins et de ces manquements s'approcher. Si les eaux du torrent qui les soutient s'écoulent, c'est-à-dire si ce petit bien qui les nourrissait dépérit, qu'ils apprennent, dans cet admirable modèle, jusqu'où ils doivent étendre leur foi. Qu'ils craignent de chercher des secours humains dans ces rencontres, et d'aller mendier des hommes ce que jusque-là ils n'avaient reçu que de DIEU. — Voilà les exemples que nous ont donnés ces hommes que DIEU a suscités dans l'ancienne loi. Heureux si, nous qui sommes dans la nouvelle, nous rougissons au moins de notre peu de foi, lorsque nous nous comparons avec eux, et si nous concevons à l'avenir quelque résolution de témoigner en

ce point plus de fidélité à Dieu, en n'hésitant jamais dans la confiance que nous avons en lui au regard des besoins de cette vie, dont nous devons nous décharger sur sa providence, sans nous embarrasser de nouveau de ces soins, comme si nous étions plus capables de nous procurer du secours que Dieu même. Quand Dieu nous verra bien affermis dans cette résolution de ne rien attendre que de lui, nous éprouverons alors, comme Elie, qu'il pense à tout, qu'il voit nos besoins autant et plus que nous-mêmes, et après qu'il aura reconnu notre fidélité, il nous fera voir aussi de sa part qu'il nous est fidèle. (*Le même ouvrage*).

[La veuve de Sarepta]. — Elie arrive à Sarepta, et Dieu qui disposait tout par sa providence, lui fait aussi rencontrer cette veuve. Ce prophète si humble dans sa haute élévation, qui voyait tous les éléments assujettis à sa voix, a besoin d'un peu de pain et d'eau pour rétablir ses forces épuisées par la fatigue d'un voyage. Lui qui parlait aux plus grands princes avec une autorité qui le fait paraître, à l'exemple de Moïse, comme le Dieu d'un prince qui n'était pas moins endurci ni moins impie que Pharaon, ne rougit pas de mendier, comme un pauvre, le secours dont il a besoin. Cette bonne veuve, que S. Augustin appelle une religieuse veuve, entendant Elie lui demander un peu de pain, se crut obligée de lui déclarer l'état de ses affaires et l'extrémité où elle était. « Je jure par le Dieu que vous servez, lui dit-elle, que je n'ai pas un seul petit morceau de pain. » Et, afin de lui faire voir que ce n'était point pour se dispenser de lui accorder ce qu'il demandait qu'elle lui parlait de la sorte, quoique tant d'autres personnes ne se seraient crues que trop dispensées de passer outre, elle lui avoua de bonne foi qu'il lui restait un peu de farine et un peu d'huile ; qu'elle venait de la campagne ramasser deux ou trois morceaux de bois, et qu'elle allait cuire un petit pain pour elle et pour son enfant, afin d'attendre ensuite la mort, à laquelle elle s'était disposée il y avait déjà longtemps. Le saint prophète, qui était extrêmement tendre, quoiqu'il fût si sévère quand il s'agissait des intérêts de Dieu, fut touché jusqu'au cœur du misérable état de cette veuve, et voyant, comme la veuve de l'Evangile fit depuis, qu'elle lui offrait dans ce peu d'huile et dans ce peu de farine qui lui restait tout ce qu'elle avait, il crut devoir user de générosité envers elle, et répandre sur elle les profusions de sa charité. C'est pourquoi il l'assura que ce peu de farine et ce peu d'huile ne diminuerait point, et que ce qu'elle abandonnait charitablement à un étranger allait devenir une source inépuisable, qui ne tarirait point jusqu'au jour où la pluie tomberait sur la terre. — Cet exemple nous apprend, d'un côté, que, lorsque l'on reçoit chez soi quelque serviteur de Dieu, on tire sans comparaison plus d'avantage de cette charité qu'il n'en retire lui-même. Mais il nous apprend aussi, de l'autre côté, que rien ne doit être si précieux à une personne qui fait profession de servir Dieu d'une manière plus parfaite que le commun du monde, que de don-

ner partout des marques de désintéressement, de croire, comme dit S. Paul (en le citant du Sauveur) que l'on est plus heureux de donner que de recevoir; et que, si l'état des choses et l'ordre de la providence de DIEU les engage nécessairement à entrer dans quelque maison pour y recevoir l'hospitalité, ils doivent y vivre avec une telle réserve qu'ils paraissent être persuadés que l'aumône qu'ils y reçoivent est une chose sainte ; qu'ils doivent n'en prendre, comme ce prophète, que ce qu'il leur en faut; qu'ils sont obligés de la recevoir avec autant de piété que les autres sont obligés de la faire, afin que DIEU ne voie dans l'un et dans l'autre rien qui ne lui soit agréable, comme dans Elie et cette bonne veuve.

Nous pouvons encore apprendre de là que ce qui rend les œuvres de miséricorde agréables à DIEU, c'est la grandeur de la charité avec laquelle on les fait : car cette pieuse veuve ne donne à Elie qu'un peu d'huile et un peu de farine. Ce n'est point non plus la grande sainteté de celui à qui on les fait qui la rend d'un grand mérite; c'est la grande pureté d'intention avec laquelle on agit. Ce qui condamne ces personnes difficiles qui cherchent tant de circonstances et tant de conditions dans ceux auxquels elles font la charité, et qui voudraient presque un Elie; encore aurait-il bien quelquefois de la peine à satisfaire leur délicatesse. Mais que ceux qui reçoivent les saints chez eux considèrent bien encore dans cet exemple, que c'est DIEU qu'ils doivent regarder en leurs personnes, et ne pas borner à des intérêts bas, ou à des grâces toutes temporelles, l'avantage qu'ils ont lieu d'espérer de leur visite (*Ibid.*).

[Reproches aux Israélites infidèles]. — Peuple ingrat et infidèle, qui fûtes autrefois mon peuple chéri, ma possession et mon héritage; vous que j'avais rendus terribles par des victoires si miraculeuses qu'un seul de vos soldats faisait fuir dix mille soldats ennemis; vous qui aviez fait un pacte avec moi, en présence du ciel et de la terre, pour me jurer une fidélité inviolable, vous quittez le DIEU qui vous a créés, qui vous a conservés : *Dereliquisti* DEUM *factorem tuum.* (Deuter. XXXII). — Ainsi parlait le prophète Elie au peuple d'Israël. Vous adorez les dieux étrangers, et c'est le DIEU du ciel qui, étendant son bras sur Pharaon, vous a tirés d'Egypte. Vous courez dans les temples de Baal, comme s'il avait ouvert devant vous les mers pour vous affranchir de la servitude ou vous gémissiez. Les rois d'Israël choisis de DIEU pour venger les outrages qu'il recevait des autres nations, emploient leur autorité à établir l'idolâtrie en ruinant le culte dû au souverain Seigneur. Achab et Jézabel, élevés sur le trône, deviennent les ministres de Satan, renversent les autels consacrés au Tout-puissant, pour en élever aux dieux des nations impies. Les temples édifiés et bâtis par la piété de vos pères sont devenus la retraite des démons. Si mon ennemi avait commis ces impiétés, je les aurais souffertes avec moins de peine. Providence du Seigneur, où

êtes-vous donc? Abandonnez-vous ainsi vos droits, et laissez-vous entre les mains des usurpateurs la gloire d'être adorés, après avoir juré avec serment que vous ne transporteriez point ce privilége à un autre : *Gloriam meam alteri non dabo?* Israël, ce peuple chéri, périra-t-il dans son aveuglement, et tous les prodiges que vous avez opérés seront-ils vains et infructueux? Autrefois vous cherchâtes un homme juste qui s'opposât à votre colère, et qui ramenât votre peuple de ses égarements : ne le trouverez-vous pas dans tout Israël? Elie est choisi pour être ce mur d'airain et cette colonne de fer qui doit briser les efforts des puissances du siècle et celles de l'enfer, dissiper les ténèbres de la nation et la faire rentrer dans ses devoirs : *In tàm multis tenebris solum Eliam facit victorem tenebrarum* (Chrysost.). Pour opérer ces admirables effets, DIEU lui donna un zèle très-ardent pour sa gloire, une puissance souveraine sur les cieux et sur les éléments, une disposition intérieure pour concevoir de grands desseins, la force de les exécuter avec éclat; un rayon de sa justice et de sa colère pour venger les injures faites à sa gloire; une participation de sa puissance pour soutenir sa mission. Aussi, ce zèle ardent et tout de feu est le caractère de ce grand prophète, DIEU ayant proportionné la grâce à la nature et au tempérament de ce saint homme, qui était d'un naturel tout de feu, comme l'esprit qui l'animait. (**Anonyme**).

[La scène du Carmel]. — Elie, ayant parlé à Achab avec toute la hardiesse et la fermeté possible, lui dit encore d'assembler tout Israël sur le Mont-Carmel, et que tous les prêtres de Baal s'y trouvassent en même temps. Achab fit exécuter ses ordres avec exactitude. On vit aussitôt tout un royaume se mettre en mouvement à la parole d'un homme, et le roi même ne manqua pas de s'y trouver avec les prêtres de Baal. Tous les esprits étaient agités de pensées bien différentes : le peuple ne souhaitait rien tant que de voir quelque chose de nouveau; le roi espérait voir bientôt la sécheresse finir, et les prêtres de Baal, se fiant sur leur grand nombre, paraissaient sur cette montagne avec une fière hardiesse, se promettant que, soutenus de la présence d'Achab, ils avaient enfin trouvé cette favorable occasion qu'ils cherchaient depuis si longtemps de pouvoir opprimer Elie et relever plus que jamais l'honneur de leur faux dieu que ce seul prophète combattait. Mais l'affaire alla bien autrement. Elie paraît sur la montagne, au milieu de cette confusion de monde, avec un visage tout de feu. Tout ce peuple arrête ses yeux sur lui, et, ayant fait un grand calme, se dispose à écouter paisiblement tout ce qu'il avait à leur proposer. Elie commença son discours avec cette voix de tonnerre : « Jusques à quand vous partagerez-vous entre DIEU et Baal? si le Seigneur est DIEU, servez le Seigneur; si Baal est dieu, donnez-vous à lui tout entiers. » Voyant un grand silence, il commande d'amener deux bœufs, un pour lui et l'autre pour les prêtres de Baal; il ordonne de les couper par morceaux, et que chacun mette son sacrifice sur l'autel, et il

prononce que celui qui obtiendra de son Dieu que le feu du ciel descende pour consommer le sacrifice, celui-là serait le vrai Dieu. Ces malheureux sacrificateurs eurent beau prier et crier après leur dieu à la sollicitation du saint prophète qui se raillait d'eux, Baal fut sourd à leurs vœux et à leurs cris. Le sacrifice d'Elie fut consumé par le feu descendu du ciel à la vue de tous; et le peuple, surpris de ce prodige, s'écria tout d'une voix: « Le Seigneur est Dieu ! » Elie, dans cette ferveur populaire, qu'il ne crut pas devoir laisser refroidir, fit conduire tous les faux prophètes, sous les yeux même d'Achab, sur le bord du torrent de Cison, et les fit mettre à mort, pour venger la gloire du Seigneur. (*Vies des Prophètes*).

[La vigne de Naboth]. — Nous apprenons de l'Ecriture qu'un homme nommé Naboth avait une vigne près du palais d'Achab, à Samarie. Le roi désira l'avoir pour agrandir ses jardins, et en échange en fit offrir à Naboth une autre qui était meilleure. Cet homme, avec le respect qu'il devait à son prince, lui dit : « A Dieu ne plaise, seigneur, que je vous cède l'héritage que j'ai reçu de mes pères ! » Achab, chagrin au dernier point de ce refus, s'alla jeter sur son lit, sans vouloir prendre aucune nourriture. Jézabel, ayant trouvé Achab dans ce triste état, et en ayant su la cause, se railla de lui comme d'un prince qui ne savait pas se servir de son autorité, et qui s'abaissait trop en traitant avec un sujet comme avec un égal. « Voilà, dit-elle, un prince de grande autorité, et qui sait bien conduire le royaume d'Israël ! » Ayant donc consolé Achab et promis de lui livrer la vigne en question, elle trouva assez de gens dévoués à toutes ses passions pour faire accuser Naboth d'avoir parlé mal de Dieu et du roi, et pour le faire mettre à mort sur cette accusation. On ne manqua pas, aussitôt après, de mener hors de la ville cette innocente victime de l'avarice d'Achab et de la cruauté de Jézabel. Il fut lapidé ; et la nouvelle de sa mort étant apportée à cette reine, s'applaudissant elle-même, elle alla dire au roi que la vigne était à lui, et sans argent. Sur l'heure Achab en prit possession. Dieu ne manqua pas d'employer le zèle d'Elie contre le malheureux Achab. Il commanda à ce prophète d'aller au-devant du roi, qui allait se mettre en possession de la vigne, de lui prononcer son arrêt et de troubler sa joie présente par les menaces de l'avenir. — « Vous avez fait mourir un homme, lui dit Elie, et vous avez possédé son bien : Dieu m'ordonne de vous dire que, au même lieu où vos chiens ont léché le sang de Naboth, ils lècheront aussi le vôtre. » Ce furent les paroles du prophète à ce prince qui faisait trembler tout le monde ; et il lui fit voir, d'un ton assuré, au moment même où le crime venait d'être commis, que la justice de Dieu punit les crimes à proportion de la cruauté avec laquelle ils ont été commis. — Bien qu'Achab eût témoigné plus de faiblesse que de malice, il ne laissa pas d'être repris comme s'il eût été le premier auteur de la mort de Naboth.

Toute la cruauté artificieuse de Jézabel lui fut imputée, parce qu'elle se commettait sous son nom. C'est à ce roi même que s'en prend le prophète, c'est lui qu'il en rend responsable, quoique ce meurtre se fût fait sans sa participation. (*Vies des prophètes*).

[Différence de l'esprit d'Elie et de celui de J.-C.]. — Personne n'ignore que l'esprit de Jésus-Christ et celui qu'il a inspiré à son Eglise est un esprit de douceur, et que les prophètes ont dit de lui qu'il ne briserait point un roseau rompu, et qu'il n'éteindrait point une mèche fumant encore. On sait que quelques-uns de ses disciples, irrités contre une ville qui refusait de le recevoir, ayant sans doute cette action d'Elie dans l'esprit, lui demandèrent permission de faire descendre le feu du ciel sur ses habitants, et qu'il arrêta leur zèle par la douceur de son esprit. Mais, comme remarque S. Augustin, en inspirant aux Apôtres un esprit plus doux que celui d'Elie, il ne condamne pas l'action du prophète. S'il est plus doux, adorons sa douceur, et prenons garde d'en abuser. Il retient maintenant ses feux, il n'exerce plus de vengeances si visibles, quoique S. Pierre fit mourir Ananie et Saphire, parce que son but est de nous toucher maintenant plus par l'amour que par la crainte ; mais, si nous abusons de cette bonté extrême, nous serons un jour plus à plaindre que ces personnes que nous trouvons avoir été traitées avec tant de sévérité. (*Le même ouvrage*).

[Le manteau d'Elie]. — Si c'est un grand honneur pour le prophète Elie d'avoir eu, pendant le temps qu'il a vécu ici-bas, un esprit si ardent et un zèle tout de feu, il ne lui est pas moins honorable d'avoir donné ce même feu à un autre, comme par héritage. Ce prophète s'entretenant avec son disciple Elisée, un char enflammé et des chevaux de feu vinrent les séparer tout-à-coup l'un d'avec l'autre, et aussitôt un tourbillon enleva Elie dans le ciel. Elisée, qui le regardait, saisi d'étonnement et de tristesse, déchira ses vêtements et criait : « Mon père, mon père ! vous qui êtes le char d'Israël et celui qui le conduisez ! » Et, le suivant des yeux autant qu'il le pouvait faire, la rapidité de ce chariot lui enleva bientôt son cher maître, qui, en montant au ciel, laissa à ce disciple pour héritage le manteau qui lui avait toujours servi ; nous laissant dans ce doute, si nous devons plus le plaindre de la perte de son maître que le congratuler de ces dons précieux. Ce fut ainsi que se terminèrent, non pas la vie, mais les actions de ce prophète, au moins pour un temps, puisque l'on ne peut dire que la vie d'un homme qui s'est retiré d'avec nous sans mourir soit terminée. Comme ce saint homme avait été tout extraordinaire pendant qu'il avait vécu ici-bas, il fallait aussi qu'il le fût par la manière dont il nous quitterait. Tout est nouveau dans ce prophète : nouveau char, nouveau guide, route nouvelle et demeure nou-

velle, où, sans avoir quitté son corps, il est comme dans une espèce d'éternité. (*Ibid*).

[Idée de la grandeur d'Elie]. — Il faut avouer que, quand je compare le prophète Elie avec lui-même, et que je le considère dans les trois Eglises différentes où il a soutenu les trois personnages de prophète, d'ange et de martyr, je ne puis dire où il est plus digne d'envie, ni où il mérite plus de louanges. Il est grand dans l'Eglise judaïque, puisqu'il dispose de la foudre, qu'il réduit les pécheurs en cendres, qu'il renverse les rois impies de leur trône, et qu'il défend avec tant d'ardeur, partout et si heureusement, les intérêts de son Seigneur. Il est grand dans le paradis terrestre, puisqu'il est délivré des misères de cette vie, qu'il est affranchi de tant de nécessités dont nous sommes accablés continuellement, qu'il converse familièrement avec les anges, qu'il ne peut plus pécher, et qu'il peut encore acquérir de nouveaux mérites. Mais il sera encore bien plus grand dans l'Eglise chrétienne, puisqu'il doit être le précurseur du Fils de Dieu, qu'il doit précéder son second avènement, qu'il doit combattre le plus redoutable des ennemis du Sauveur, qu'il viendra pour affermir l'état de l'Eglise lorsqu'elle sera en plus grand péril, qu'il prêchera le nom de Dieu lorsqu'il sera presque oublié, et qu'il perdra la vie pour la gloire de son maître lorsqu'elle sera le plus obscurcie. (**Le P. Senault**).

[Elie à la fin du monde]. — Elie, pendant qu'il était sur la terre, ne trouva point d'ennemi qui ne pliât sous lui, point de rebelle dont son zèle ne triomphât : au lieu que, à la fin des siècles, il succombera sous la violence de ses ennemis, et, par un prodige nouveau, il se trouvera dans le monde des scélérats qui triompheront de lui. Mais sa mort sera sa couronne ; il sera mille fois plus glorieux par le pouvoir que les pécheurs auront sur lui que par celui qu'il eut autrefois sur eux : car ils lui feront enfin trouver cette mort depuis si longtemps désirée et depuis si longtemps différée.— O saint Prophète ! on fut autrefois trop heureux de vous posséder ici-bas : on le sera encore plus lorsqu'on vous verra à la fin des temps. N'y aura-t-il que nous qui, dans cet intervalle, n'aurons point de part à cette joie ? Nous ne sommes point curieux de savoir quels sont les lieux cachés où le Saint-Esprit vous a enlevé : cela nous est impénétrable. Que ce lieu néanmoins, tel qu'il puisse être, ne soit pas si écarté que vous ne puissiez de là jeter les yeux sur l'Eglise d'un Dieu dont les intérêts vous ont toujours été si fort à cœur pendant que vous viviez sur la terre, et dont vous avez soutenu la gloire avec tant de zèle et de vigueur. Voyez-la, cette Eglise sainte, cette épouse du Sauveur, qui jette de loin les yeux sur vous comme sur celui qui doit la soutenir de son zèle contre le plus redoutable adversaire qu'elle ait jamais eu à combattre. Si on osait prendre la liberté de vous parler, de quoi s'entretiendrait-on avec vous,

sinon des mêmes excès dont vous vous entreteniez avec le Fils de Dieu, lorsque vous parûtes à ses côtés sur le Thabor, c'est-à-dire des combats qu'il aurait à soutenir, de ses souffrances et de sa mort? Vous en aurez, grand Saint, des souffrances ; elles nous font horreur, et sans doute vous les souhaitez. Nous les fuyons, nous les craignons, et vous les attendez avec une grande impatience. Vous attendez cet homme de péché, ou plutôt ce monstre, que vous devez combattre, pour avoir en lui un ennemi digne de vous. Il aura, à la vérité, le pouvoir de vous ôter la vie ; mais il sera entièrement exterminé par votre mort même. Vous passerez ainsi, à l'imitation du véritable Elie, de la gloire au mépris, du repos au travail, et de la paix à la guerre, pour passer ensuite de ce mépris à la gloire, et des souffrances à un bonheur qui ne finira jamais. (*Vies des prophètes*).

[Combien nous sommes éloignés du zèle d'Elie]. — Pendant que le prophète Elie a vécu sur la terre, il a toujours brûlé de zèle pour la gloire de son Dieu, il n'a usé de sa puissance que pour le venger de ses ennemis ; il ne s'est affligé que de ses injures. il ne s'est réjoui que de ses victoires, et les divers intérêts de son maître ont fait toute sa joie ou toute sa peine. Que nous sommes éloignés de ces sentiments ! que les offenses que l'on commet contre Dieu nous touchent peu ! que nous sommes insensibles aux outrages qu'on lui fait, et que nous témoignons peu de douleur quand il est déshonoré ! Ne craignons-nous point que ce prophète ne nous reproche quelque jour notre lâcheté ? qu'il ne s'élève contre nous, à la fin du monde, et qu'il ne condamne notre ardeur à soutenir nos intérêts et notre froideur à défendre ceux de Dieu ? A présent qu'il est dans le paradis terrestre et qu'il jouit de l'entretien des anges, il envie la condition des martyrs ; il soupire après le moment auquel il doit perdre la vie pour la gloire du Sauveur, et il souhaite de revenir sur la terre pour y donner des preuves de son courage et de son amour, au milieu des supplices. Et nous, par une lâcheté qui ne peut être assez blâmée, nous avons peine à quitter le monde, quoiqu'il nous persécute de toutes parts. Nous appréhendons la mort, quoiqu'elle doive finir notre exil, et nous ne pouvons nous résoudre à subir un arrêt qui n'épargne pas même les justes, et qui étant bien ménagé, peut être converti en un sacrifice agréable au Seigneur. Enfin, quand notre ange incarné quittera le lieu où il est pour venir chercher sur la terre la couronne du martyre, il essaiera de convertir tous les pécheurs, de réduire tous les infidèles, de ramener tous les Juifs, de réconcilier tous les hommes avec leur juge : et nous, par une horrible impiété, nous essayons de séduire ceux qui nous approchent, nous servons d'organes au démon, nous sommes les ministres de sa malice ; nous augmentons le nombre des criminels, et nous pensons qu'il y a de l'avantage ou de la gloire à nous damner en compagnie. Quittons de si injustes desseins ; laissons-nous convertir par ce saint prophète ; et

puisque, après la gloire du Sauveur, il ne souhaite rien davantage que notre salut, procurons-lui ce contentement, en nous procurant à nous-mêmes ce bonheur. (**Le P. Senault**).

[Exhortation]. — Oh ! si nous pouvions imiter ce feu et ce zèle du prophète Elie, nous pourrions sans doute renouveler les villes et les royaumes, nous en bannirions les vices, nous y rétablirions les vertus. Considérons l'état pitoyable où la plupart des chrétiens sont réduits : presque nul d'entre eux ne fait le bien, et c'est ce qui nous devrait embraser de zèle. L'objet du saint prophète était l'état malheureux de la Palestine, il pleurait les misères de ceux qui ne les pleuraient pas. Rochers sacrés du Carmel, si souvent les témoins de ses gémissements, combien de fois vos antres ont-ils répété les prières qu'il offrait à Dieu dans l'ardeur de son zèle ! Mais son amour n'a pas toujours été renfermé ni dans son cœur ni dans cette sainte retraite ; il en descendait souvent pour soutenir la gloire de Dieu et pour venger les insultes qu'il recevait de l'impiété des hommes. A leur vue, il commandait aux astres et aux éléments ; il leur faisait voir que Dieu peut communiquer, quand il lui plaît, un pouvoir absolu à une simple créature. Elie faisait voir que ce grand pouvoir n'était qu'une participation gratuite de celui de Dieu, que c'était un dépôt qui lui était confié. Aussi en usa-t-il toujours avec prudence et humilité, quand il eut besoin de s'en servir pour la cause de Dieu. Et S. Jacques ne dit-il pas que ce prophète était un homme sujet aux mêmes misères que nous ? Cependant il obtenait tout de Dieu. Nous voyons que toute chair ne doit point se glorifier devant Dieu, mais lui référer la gloire des bonnes actions qu'il lui plaît de faire par nous : car, comme dit le saint Apôtre, tout don parfait vient du Père des lumières. (**Anonyme**).

SAINT IGNACE,

Fondateur de la Compagnie de Jésus.

AVERTISSEMENT.

S. Ignace *étant connu dans tout le monde chrétien, et célèbre par tant d'endroits, d'ailleurs ayant eu tant de panégyristes, bien loin de manquer de matière pour en faire l'éloge, on n'a besoin que de règles pour tirer parti de tous ces secours.*

Comme il y a une infinité de choses à dire sur ce sujet, et qu'il est difficile de réunir dans un même dessein des vertus et des actions fort différentes, la première règle que je conseillerai de suivre à celui qui entreprend d'en faire le panégyrique, c'est de voir ce qui en fait proprement le caractère, et d'y rapporter tous ses desseins, ses vues et ses actions : tels le zèle du salut des âmes, le désir de la gloire de Dieu, *la prudence chrétienne, les services rendus à l'Eglise dans ses plus pressants besoins, etc. — La seconde règle est de faire en sorte qu'on joigne à ses travaux ceux de sa Compagnie, parce que c'est lui qui en est le chef, qui lui a inspiré son esprit, et qui s'en est servi pour l'exécution de ses glorieux desseins : par ce moyen, il n'y a rien d'illustre et de grand qui ne puisse entrer dans cet éloge. — La troisième est qu'on ne s'étende point sur l'éclat de ses actions extérieures, en oubliant ce qui fait proprement les saints : ses vertus intérieures, son humilité, son amour envers* Dieu, *sa patience dans les persécutions, et toutes les vertus morales qu'il a possédées dans un souverain degré. Je crois qu'on ne peut faire un plus beau panégyrique de ce saint que de le faire connaître par cet endroit, puisque lui-même a préféré la vertu à tous les talents et aux plus grandes actions, que le commun des hommes admire davantage.*

§ I.

Desseins et Plans.

I. — *Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum* : Je rendrai glorieux celui qui me glorifiera (I Reg. II).

Si Dieu n'est pas moins magnifique dans ses récompenses qu'il est fidèle dans ses promesses, pourrais-je choisir un sujet qui fût en même temps plus grand et plus avantageux à la gloire de ce saint fondateur, que de vous faire voir qu'ayant consacré sa vie, ses soins et ses travaux à procurer la plus grande gloire de Dieu, Dieu s'est fait en quelque manière un point d'honneur de le glorifier à son tour, par le grand succès qu'il a donné à ses héroïques actions? *Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum.* Je suivrai donc dans ce discours la pensée de Tertullien, qui, pour faire l'éloge du saint homme Job, ne dit que ces deux mots, qui valent un panégyrique tout entier : C'est, dit-il, l'ouvrier par excellence de la gloire du Seigneur ; *Operarius gloriæ* Dei. Par-là ce Père rend raison de ce que Dieu a fait en faveur de Job pour le rendre glorieux, en le proposant à tous les hommes comme un objet d'admiration, comme un spectacle digne d'attirer tous les yeux, et, si nous en croyons S. Chrysostôme, comme un théâtre où il se passe un admirable combat entre le maître et le serviteur, à qui se procurerait mutuellement le plus de gloire. Voilà l'idée que je me suis proposée dans l'éloge que j'entreprends de faire du grand S. Ignace. Nous verrons donc

1°. Comment cet homme incomparable, après avoir renoncé à la gloire mondaine et fragile qu'il cherchait dans la profession des armes, fut tout dévoué, tout appliqué à procurer la plus grande gloire de Dieu par tous les moyens imaginables.

2°. Comment les glorieux succès que Dieu a donnés aux travaux qu'il a entrepris pour ce sujet lui ont acquis une gloire plus solide devant Dieu et devant les hommes.

—

II. — Quoique Dieu ait produit toutes les créatures pour sa gloire, et qu'il n'y en ait aucune qui ne porte quelque trait de ses divines perfections, ce sont néanmoins les plus nobles et les plus excellentes qui s'acquittent plus particulièrement de cette commission : ainsi nous voyons

que ce sont les chefs-d'œuvre et les ouvrages les plus parfaits de l'art qui font la vogue et l'estime de l'artisan. Ce qui fait dire au prophète qu'entre toutes les œuvres de DIEU ce sont les cieux qui font éclater davantage sa gloire et qui publient mieux la grandeur de leur auteur, parce qu'il n'y en a point dont l'étendue, la vitesse et la beauté donnent plus d'admiration à notre esprit : *Cœli enarrant gloriam* DEI. J'en dis autant des ouvrages de la grâce, qui sont les saints ; ce sont les plus grands et les plus glorieux que DIEU a choisis pour porter et étendre sa gloire partout l'univers, à l'exemple du Saint des saints, qui est le Sauveur du monde, lequel étant la gloire essentielle de son Père, comme l'appelle l'Apôtre, *Splendor paternæ gloriæ,* lui a encore procuré la plus grande gloire accidentelle qui soit sur la terre, et qu'il pouvait attendre, en travaillant au salut des hommes, comme il dit lui-même : *Pater, ego te clarificavi super terram : opus consummavi quod dedisti mihi ut facerem : manifestavi nomen tuum hominibus :* qu'il l'a glorifié en achevant ce grand ouvrage pour lequel il l'avait envoyé, manifestant son nom aux hommes, et les éclairant de ses connaissances, en quoi consiste proprement la gloire de DIEU. Or, je dis encore une fois, que notre saint a été choisi en ces derniers temps pour continuer cet ouvrage et avancer cette même gloire de DIEU :

1°. Parce qu'il a eu le même dessein de procurer le salut des âmes.

2°. Parce qu'il s'y est pris de la même façon, y employant les mêmes moyens.

3°. Parce qu'il a eu, à proportion, le même succès. Ce qui se trouve dans les paroles de mon texte : *In gloriam meam creavi eum, formavi eum et feci eum* (Isaïæ XLIII).

—

III. — *In gloriam meam creavi eum, formavi eum et feci eum* (Isaiæ XLIII).

On peut avancer avec justice qu'entre tous les saints, Ignace est du nombre de ceux à qui conviennent parfaitement les paroles de mon texte, et faire voir

1°. La main de DIEU occupée à créer, c'est-à-dire à tirer Ignace du néant du péché par une parfaite pénitence : *Creavi eum.*

2°. A le former par les croix, les travaux et les souffrances : *Formavi eum.*

3°. A le perfectionner et l'achever par son zèle apostolique : *Et feci eum.* (*Le P. Texier*).

—

IV. — *Fuit magnus secundùm nomen suum, maximus in salutem electorum* DEI, *expugnare insurgentes hostes.*

En suivant ce texte, on peut faire voir

1°. Quelle fut la ferveur de S. Ignace dans sa pénitence.

2°. Quel fut son zèle pour le salut du prochain.

3°. Quel fut son courage pour résister aux ennemis de l'Eglise. (**Fléchier**).

—

V. — *Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum* (I Reg. II).

C'est l'oracle des saintes Ecritures que nous employons dans le panégyrique de S. Ignace, afin de prendre la mesure de ses louanges, parce qu'il a glorifié DIEU et qu'il a eu gravées dans son cœur ces paroles, qu'il avait toujours dans la bouche : *A la plus grande gloire de* DIEU. Ce qui a été le motif de ces actions sera aujourd'hui le sujet de son éloge, et nous prendrons les degrés de sa gloire de celle qu'il a rendue à DIEU pendant toute sa vie. Ainsi, ayant à louer ce saint patriarche, j'ai cru ne pouvoir établir un plus fort fondement de son élévation. Nous le pouvons donc considérer ou comme une personne particulière, ou comme fondateur de la Compagnie de JÉSUS, et assurer qu'en ces deux qualités il a glorifié DIEU :

1°. Par ses propres mains, employant tous ses soins, tous ses travaux et ses veilles à la plus grande gloire de DIEU, selon sa propre devise : *Ad majorem* DEI *gloriam.*

2°. Par les mains de ses enfants, qui travaillent tout le temps de leur vie sur le modèle d'un père si saint, et montrent évidemment par leurs œuvres qu'ils en sont les véritables successeurs, et les suppléments de son zèle. (*Biroat*).

—

VI. — *Sapientiam ejus enarrabunt gentes, et laudem ejus enuntiabit Ecclesia* (Eccli. XXXIX, 14).

Si chaque saint a son caractère propre et particulier, qui non-seulement l'a distingué des autres, mais qui l'a rendu le plus semblable à celui qui est le modèle de tous les saints, je ne doute point que vous ne reconnaissiez déjà le grand S. Ignace aux seules paroles que j'ai prises pour sujet de son éloge, puisque c'est par une sagesse toute céleste et par une prudence plus qu'humaine qu'il s'est particulièrement fait connaître. C'est sous ce titre que tant de peuples, qui lui sont redevables de leur salut, le respectent encore aujourd'hui, et c'est par cet endroit que toute l'Eglise le louera dans les siècles à venir, comme l'un des saints les plus éclairés des lumières de la sagesse divine qui ait jamais paru : *Sapientiam ejus enarrabunt gentes, et laudem ejus enuntiabit Ecclesia.* Aussi a-t-elle grand intérêt, cette Eglise, dans l'éloge que j'entreprends de l'incomparable sagesse d'Ignace, puisqu'elle n'eut jamais plus besoin d'un saint de ce caractère, pour soutenir les colonnes du temple et défendre les portes

du sanctuaire contre les ennemis de Dieu, qui se sont efforcés de les renverser par l'erreur, et qui ont mis en œuvre tous les artifices d'une prudence mondaine, ou plutôt d'une politique diabolique, pour venir à leurs fins. L'Espagne a vu briller les premières lumières d'une sagesse si extraordinaire ; la France en a vu le progrès ; l'Italie en a vu le succès, et le monde ensuite en a ressenti les heureux effets. Ce serait à la vérité une conséquence assez juste, de conclure que le grand Ignace a été sage, puisqu'il s'est fait saint : car, sans cela, qu'est-ce que toute la sagesse du monde, qu'une pure folie devant Dieu? Mais c'est ce qui lui a été commun avec une infinité d'autres. — Dire aussi qu'il a été éclairé d'une sagesse extraordinaire, parce qu'il a pris pour règle de sa conduite les maximes éternelles, ce n'est pas un éloge qui lui soit singulier : tous les véritables chrétiens y doivent avoir part. Mais, comme la sagesse et la prudence, selon l'idée que l'on nous donne de cette vertu, qui règle toutes les autres et qui fait le caractère d'un grand homme, consiste à se proposer une fin noble et à concevoir de grands desseins, ensuite à faire le choix des moyens les plus propres pour y réussir, et enfin à prendre si bien ses mesures, que le succès réponde à nos soins et à nos travaux, vous concevez, je m'assure, par ces traits, que je ne puis vous faire un portrait plus ressemblant du saint dont j'entreprends le panégyrique que de vous le représenter comme un modèle achevé de la prudence chrétienne

1°. Qui a conçu le plus noble dessein qu'on puisse imaginer : celui de procurer la plus grande gloire de Dieu : ç'a été sa fin unique, sa devise et le mobile de toutes ses actions.

2°. Qui a su employer les moyens les plus efficaces pour l'exécution de ce grand projet.

3°. Qui a réussi enfin dans cette glorieuse entreprise, malgré les plus grands obstacles et toutes les contradictions imaginables.

Voilà en peu de mots l'esprit de ce grand homme, le caractère de sa sainteté et l'éloge abrégé de ses glorieux travaux.

—

VII. — Quoique Dieu puisse lui seul défendre et venger, procurer et inspirer sa gloire, il ne laisse pas pourtant de se servir du ministère des hommes pour ce dessein ; sans doute afin de faire éclater sa puissance, qui ne paraît jamais davantage que quand il se sert de ce qu'il y a de plus faible pour opérer ce qu'il y a de plus merveilleux. C'est dans cette vue qu'il a confié aux saints les intérêts de sa gloire. Il a donné aux uns un zèle plein d'ardeur pour la venger, comme au prophète Elie, dont la conduite, plus ardente que le feu, dispersait ou détruisait en un instant ceux qui en étaient les ennemis ; il a donné aux autres assez de courage et de force pour l'étendre au prix de leur sang dans l'univers,

comme ont fait les apôtres, qui n'ont pas craint de souffrir la mort pourvu que Dieu fût glorifié par toutes les nations de la terre; enfin, il a donné à quelques autres un esprit capable de l'inspirer à des disciples pour en avancer le progrès après leur mort, et jusqu'à la fin des siècles, comme ont fait quelques patriarches d'ordres, qui, pour éterniser l'immensité de leur zèle pour la gloire de Dieu, ont engagé leurs enfants à lui donner une nouvelle étendue, en travaillant au salut des âmes. — On voit dans la vie de S. Ignace ces trois manières de travailler à la gloire de Dieu, tantôt en la vengeant, tantôt en l'inspirant, tantôt en l'augmentant. Je puis donc avancer avec vérité

1o. Qu'il l'a vengée sur lui-même dans sa conversion.

2o. Qu'il l'a augmentée dans le monde par ses travaux et par ses missions.

3o. Qu'il l'a inspirée à ses enfants dans la fondation de sa Compagnie.

—

VIII. — *Danti mihi sapientiam dabo gloriam* (Eccli. LI, 23). — Ce texte nous trace un heureux plan pour le panégyrique de S. Ignace.

1o. Ignace étant doué d'une prudence naturelle pour se conduire dans les affaires du monde, Dieu s'en est servi pour une fin plus noble et plus excellente, qui est de procurer la gloire du Seigneur, en lui donnant les moyens d'y réussir, dont nous avons déjà parlé.

2o. Dieu, réciproquement, a rendu Ignace glorieux, en lui donnant les moyens de parvenir à une haute sainteté, en l'employant aux plus illustres fonctions de l'apostolat, et par les témoignages d'estime que lui ont rendus les saints et les plus grands hommes de son siècle.

—

IX. — La force et la prudence, qui font les grands hommes dans la vie civile, font aussi les grands saints dans la religion et dans l'Etat du Fils de Dieu.

1o. La force d'Ignace a paru dans sa conversion, ayant eu le courage de renoncer au monde, de vaincre ses passions, de rompre tous les obstacles qui s'opposaient à ses généreux desseins.

2o. Sa prudence a éclaté dans la conversion d'une infinité de personnes, par les différents moyens qu'il a employés pour ce sujet : de sorte qu'il s'est sanctifié lui-même, ce qui est le plus haut point de la prudence chrétienne ; et de plus il a travaillé heureusement au salut et à la sanctification des autres.

C'est ce qui fait le caractère propre de ce grand saint : il a procuré la gloire de Dieu, premièrement en lui-même, et ensuite dans les autres.

X. — *Estote imitatores mei, sicut et ego Christi* (I Cor. iv). — Le Fils de Dieu demanda un jour à ses Apôtres ce que les hommes pensaient de lui : *Quem dicunt homines esse Filium Hominis?* Et ils répondirent : *Alii Joannem-Baptistam, alii Eliam, alii Jeremiam.* Il n'y eut que S. Pierre qui répondit : *Tu es Christus Filius* Dei *vivi.* Le Sauveur, en effet, était, comme S. Jean-Baptiste, austère dans sa vie, quoiqu'il ne fît pas paraître ces dehors de pénitence, comme le précurseur; il avait le zèle d'un Elie, quoiqu'il n'en eût pas la rigueur; il avait les gémissements et l'esprit de prière d'un Jérémie, mais c'était pour détourner des malheurs plus effroyables et plus funestes que ceux qui menaçaient la ville de Jérusalem.

Comme jamais personne n'est mieux entré dans l'esprit de Jésus-Christ que S. Ignace, il a aussi réuni ces trois choses ensemble :

1°. L'austérité d'un Jean-Baptiste, et une pénitence rigoureuse dans une vie commune comme celle du Sauveur.

2°. Un zèle ardent avec une prudence consommée, comme le même Sauveur, qui avait plus de douceur qu'Elie.

3°. L'esprit de prière avec l'action au-dehors, pour le salut du prochain : en quoi il a aussi parfaitement imité Jérémie et le Sauveur.

—

XI. — 1°. S. Ignace a méprisé, combattu et sacrifié la gloire du monde, par les humiliations, les mépris, les persécutions des ennemis de Dieu.

2°. Il a étendu la gloire de Dieu dans l'univers par les moyens que chacun sait et que nous allons rappeler.



§ II.

Les Sources.

[Bulles des Souverains-Pontifes]. — La bulle d'Urbain VIII pour la canonisation de S. Ignace (rapportée au tome III[e] du grand Bullaire) rend un témoignage authentique des vertus, des miracles et des héroïques actions de ce grand saint : en sorte que ce qui est contenu dans cette bulle peut

suffire pour en faire un magnifique éloge, sans le secours des autres auteurs.

Sur quoi il faut remarquer que le procès de la canonisation de S. Ignace avait déjà été fait sous Grégoire XIII; mais la mort de ce grand Pape avait empêché d'en expédier les lettres.

De plus sous Paul III, dans la confirmation de la Compagnie, faite du vivant de S. Ignace, on avait examiné, loué et approuvé cet institut, sa forme et sa fin, aussi bien que les moyens d'avancer la gloire de DIEU qu'il embrasse, ce qui n'est pas un des moindres endroits de l'éloge de celui qui en est le fondateur.

[Auteurs de la Vie de S. Ignace]. — **Ribadéneira** est le premier qui a écrit la vie de ce grand saint, lequel l'avait reçu dans sa Compagnie et formé de sa main.

Massée, qui se plaint que Ribadéneira a omis plusieurs choses, en a fait une autre, dans un style poli et très-élégant.

Orlandin, dans l'*Histoire de la Compagnie*, a compris toute la vie de son fondateur et tout ce qui s'y est fait de son temps.

Le petit livre intitulé *Gloria S. Ignatii*, a résumé tout ce qui s'est dit de plus beau et de plus grand sur ce sujet.

Bartoli, jésuite, en a fait un gros volume en italien.

Vigilio Notarci, autre auteur Italien, s'est particulièrement étendu sur les miracles du saint, et en rapporte des faits tout particuliers.

Le P. Bouhours, si connu pour sa manière de bien écrire, a fait la Vie d'Ignace en français, avec toute l'exactitude qu'on peut souhaiter.

Le P. Croiset, *Exercices de piété pour tous les jours de l'année.*

[Livres spirituels]. — **Le P. Nouet**, *Méditations sur la Vie de* JÉSUS *dans ses saints,* a plusieurs Méditations sur les vertus de S. Ignace.

Le P. Haineufve, *Méditations,* en a une sur ce sujet.

Le P. Orlandin, à la fin du 1er tome de l'*Histoire de la Compagnie,* fait une récapitulation des vertus et des actions de S. Ignace qui peut tenir lieu d'un excellent panégyrique.

[Prédicateurs]. — **Biroat,** Panégyriques des saints.

Le P. Lejeune, de l'Oratoire, Sermons.

Le P. Texier, Panégyriques.

Fléchier, Panégyriques.

Bourdaloue, Panégyriques.

Discours chrétiens.

Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne (**Houdry**), Panégyriques.

Fromentier, Panégyriques.

Eloges historiques des saints : il y en a un sur S. Ignace.

Essais de Panégyriques : trois desseins ou abrégés de sermons sur ce sujet.

[Il y a, de plus, une infinité de sermons manuscrits, et d'autres imprimés, en toutes les langues, qu'il serait inutile et même impossible de rapporter.]



§ III.

Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Écriture.

Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum. I Reg. II, 30.

Celui qui me glorifiera, je le glorifierai à mon tour.

Zelo zelatus sum pro Domino DEO *exercituum; quia dereliquerunt pactum tuum filii Israël.* III Reg. XIX, 10.

J'ai été enflammé de zèle pour les intérêts du Dieu des armées; parce que les enfants d'Israël ont abandonné l'alliance qu'ils avaient faite avec vous.

Accendetur velut ignis zelus meus. Ps. 78.

Mon zèle s'allumera comme un feu.

Protector salvationum Christi sui. Ps. 27.

Il est le protecteur des conquêtes que l'Oint du Seigneur a faites (en sauvant les âmes).

(DEUS) *mandavit illis unicuique de proximo suo.* Eccli: XVII, 12.

DIEU a ordonné à chacun d'eux d'avoir soin de son prochain.

Zelus domûs tuæ comedit me, et opprobria exprobantium tibi ceciderunt super me. Ps. 68.

Le zèle de votre maison m'a dévoré, et les insultes de ceux qui vous méprisent sont tombées sur moi.

Tabescere me fecit zelus meus, quia obliti sunt verba tua inimici mei, Ps. 118.

Mon zèle m'a fait sécher de douleur, parce que mes ennemis ont oublié votre loi.

Vidi prævaricantes, et tabescebam, quia eloquia tua non custodierunt. Ibid.

Je séchais en voyant les prévaricateurs, parce qu'ils n'observaient pas votre loi.

Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam. Ps. 113.

Ne nous donnez point, Seigneur, ne nous donnez point la gloire, mais donnez-la à votre nom.

Danti mihi sapientiam dabo gloriam. Eccli LI, 23.

Je donnerai la gloire à celui qui m'a donné la sagesse.

Servus meus es tu, Israel, quia in te gloriabor. Isaïæ XLIX, 3.

Israël, vous êtes mon serviteur, je me glorifierai en vous.

Sacerdos magnus, qui in vitâ suâ suffulsit domum, et in diebus suis corroboravit templum. Eccli. L, 1.

Ce grand pontife a soutenu la maison du Seigneur tant qu'il a vécu, et il a fortifié le temple pendant les jours de sa vie.

Misit (DEUS) *ignem in ossibus meis, et erudivit me.* Thren. I, 13.

Le Seigneur a envoyé un feu dans mes os, et c'est lui qui m'a instruit.

Qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates. Daniel. XII, 3.

Ceux qui auront instruit plusieurs dans les voies de la justice luiront comme des étoiles pendant l'éternité.

In gloriam meam creavi eum, formavit eum et feci eum. Isaiæ XLIII, 7.

Je l'ai créé, je l'ai formé, je l'ai fait pour ma gloire.

Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum: estote ergo prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ. Matth. X. 16.

Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups: soyez prudents comme des serpents, simples comme des colombes.

Beati estis cùm maledixerint vobis, et dixerint omne malum, mentientes, adversùm vos propter me. Ibid. 11.

Vous serez bienheureux lorsque les hommes vous chargeront d'injures, et qu'à cause de moi ils diront faussement toute sorte de mal contre vous.

Quis, putas, est fidelis servus et prudens, quem constituit Dominus super familiam suam? Id. XXIV, 45.

Que pensez-vous que soit le serviteur fidèle et prudent que le Seigneur a établi pour prendre soin de sa famille?

Ignem veni mittere in terram: et quid volo nisi ut accendatur? Lucæ XII, 49.

Je suis venu apporter le feu sur la terre: et qu'est-ce que je désire, sinon que ce feu soit allumé?

In his quæ Patris mei sunt oportet me esse. Lucæ II, 49.

Il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Père.

Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est. Joann. VIII, 54.

Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien.

Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum DEI. I Cor. IV, 1.

Que les hommes voient en nous les ministres de JÉSUS-CHRIST, les dispensateurs des mystères de DIEU.

Imitatores mei estote, sicut et ego Christi. Ibid. 16.

Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de JÉSUS-CHRIST.

Glorificate et portate DEUM *in corpore vestro.* I Cor, IV, 20.

Glorifiez et portez DIEU dans votre corps.

Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos. I Cor. IX, 22.

Je me suis fait tout à tous, pour les sauver tous.

Fidelis DEUS, *per quem vocati estis in societatem Filii ejus.* I Cor. I, 9.

Il est fidèle, le DIEU par qui vous avez été appelés à la compagnie de son Fils.

Quis infirmatur, et ego non infirmor? quis scandalizatur et ego non uror? II Cor. XI, 26.

Qui est-ce qui est infirme, sans que je sois infirme avec lui? qui est-ce qui est scandalisé, sans que je me consume de zèle?

Filios, quos iterum parturio donec formetur Christus in vobis. Galat. IV, 9.

Mes petits enfants, que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que JÉSUS-CHRIST soit formé en vous.

Qui converti fecerit peccatorem salvabit animam ejus à morte. Jacobi V, 20.

Celui qui convertira un pécheur sauvera une âme.

Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ. Marci XVI, 16.

Allez par tout le monde, prêchez l'Évangile à toutes les créatures.

FIGURES ET EXEMPLES.

[Moïse instruit par Dieu]. — Comme DIEU promit autrefois à Moïse de le mettre dans l'ouverture d'un rocher, afin de lui faire voir sa gloire en passant. *Cùm transibit gloria mea, ponam te in foraminibus petræ,* il semble de même que, voyant Ignace renfermé dans la grotte de Manrèse, il lui découvre en quoi consiste sa gloire, et ce qu'il doit faire pour la lui procurer. Il lui fait connaître que, toutes les créatures n'étant faites que pour le glorifier, elles ne peuvent avoir de plus noble fin que de s'immoler et se consumer pour ce sujet. Dès-lors donc, comme si ce devoir et

cette obligation l'eussent regardé seul et en particulier, il en fait sa devise : « *Ad majorem* Dei *gloriam*. Tout à la plus grande gloire de Dieu. » C'est le principe général d'où il tire toutes ces conclusions pour la conduite de sa vie. Il ne connaît plus d'autre noblesse que de servir Dieu, ni de fin plus désirable que Dieu même, qui a tout créé pour sa propre gloire. Glorieux dessein ! généreuse résolution ! Aussi n'est-ce pas l'effet de la prudence humaine ; la sagesse divine y a eu la meilleure part, et, comme c'est à elle de suggérer ces grands desseins, c'est elle aussi qui suggère les moyens de les exécuter.

[Instruction de la jeunesse]. — Autrefois Dieu, pour confondre l'orgueil et déconcerter les desseins de ces ambitieux qui voulurent élever la tour de Babel jusqu'aux cieux, ne fit autre chose que de confondre leur langage et renverser toutes les notions qu'ils avaient de chaque chose en particulier ; mais croiriez-vous bien que, pour bâtir la Jérusalem céleste, composée de tous les justes, le même Dieu s'est servi d'un artifice tout contraire, et que, pour l'élever à cette hauteur, il a projeté le plus excellent moyen, suggéré à Ignace, celui d'enseigner les langues aux enfants, de leur donner les premières notions des choses, et de les former à la piété en leur apprenant les premiers éléments des sciences. Si ce que dit Sénèque est vrai, que ceux qui s'adonnent à cet exercice servent avantageusement la société, non-seulement parce que de l'éducation dépend tout le reste de la vie, mais encore parce que tous les états et toutes les conditions en ressentent le fruit, *In privato publicum negotium gerunt*, n'est-ce pas, en un seul emploi, réunir en quelque manière tous les emplois, et travailler pour toutes sortes de personnes, que de se charger de l'instruction de la jeunesse ? Et quand Ignace n'aurait embrassé que cette mission seule, ne pourrait-on pas dire qu'il a choisi un emploi vraiment apostolique ? Nous en avons un pape pour garant : Paul III dans la bulle de la confirmation de la Compagnie de Jésus, appelle cet emploi le plus digne d'un apôtre, parce qu'il n'y en a point de plus utile au prochain, et où toutes les vertus apostoliques se pratiquent avec plus d'avantage et de fruit : *Occupatio nulla fructuosior, vel proximis ad ædificationem vel nobis ad charitatis et humilitatis officia exercenda*. Outre qu'il n'en est point dont le fruit semble être plus certain et de plus longue durée. En effet, si toute la rage de l'enfer et la cruauté des tyrans n'a rien pu inventer de plus capable de saper le christianisme jusqu'aux fondements que d'empêcher l'instruction de la jeunesse, et de fermer les écoles aux enfants des chrétiens, comme l'ordonna Julien-l'Apostat (ce qui lui réussit mieux que le carnage et le sang, qui ne faisait, disait-il, que d'affermir plus inébranlablement leur religion), disons, tout au contraire, que l'expédient le plus propre pour l'établir solidement est le soin de l'instruction de la jeunesse, et c'est à quoi Ignace a obligé par un vœu exprès les profès de son ordre.

[Jésus enseignant les docteurs]. — Je ne sais si Ignace fit jamais rien pour Dieu de plus héroïque et de plus grand que de se réduire à la condition des enfants dans la poussière d'une classe. Pourquoi? Parce que jamais il n'eut plus de violence à se faire pour réprimer tous les sentiments humains et vaincre les répugnances de la nature. — Ici, bien différent de son adorable maître, lors même qu'il travaillait à pouvoir un jour l'imiter. Jésus, encore enfant, s'assit au milieu des docteurs dans le temple de Jérusalem : Ignace, cet homme déjà formé, est assis parmi des enfants dans une école publique. Jésus s'élève au-dessus de son âge pour enseigner : Ignace s'abaisse au-dessous du sien pour recevoir des leçons. Le Fils de Dieu, dans sa douzième année, fait la fonction de docteur : Ignace, à trente-trois ans, prend la qualité de disciple. Les scribes et les pharisiens furent dans l'étonnement de voir la sainte assurance de Jésus : et tout ce qu'il y a dans Barcelone de gens sensés et raisonnables est ravi d'admiration en voyant la docilité d'Ignace. Quelle différence, et tout ensemble quel rapport, entre l'un et l'autre ! car l'un et l'autre n'eurent en vue que de s'employer aux affaires de Dieu et de lui témoigner leur fidélité. *Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse.*

[La nuée des Israélites au désert]. — Lorsque les Israélites traversaient d'affreux déserts pour aller à la terre promise, l'Ecriture rapporte que Dieu, pour les conduire dans ces chemins inconnus et peu praticables, leur donna un guide tout miraculeux : c'était une colonne, qui durant la nuit paraissait un feu lumineux qui leur servait de flambeau pour les éclairer, et par son mouvement marquait la route qu'ils devaient tenir ; durant le jour, elle se changeait en une nuée épaisse et visible, qu'ils n'avaient qu'à suivre pour arriver à leur terme. Peut-on trouver une figure plus naturelle du secours dont Dieu pourvut son Eglise en la personne de S. Ignace, pour éclairer et conduire les fidèles, dans un temps de nuit et de ténèbres, c'est-à-dire lorsque l'ignorance, l'erreur et l'aveuglement de tant d'hérétiques passionnés avaient obscurci les plus éclatantes lumières de la foi et de la religion? Il fut, en effet, une colonne pour soutenir le temple du Seigneur, mais une colonne de feu et de lumière pour éclairer presque tout le monde en même temps. Le nom même d'Ignace fut comme un augure de cette vérité. Mais il faut ajouter que cette colonne fut aussi une nuée, symbole d'une personne apostolique : nuée qui répandit ses influences sur une infinité de nations, et presque dans tous les pays ; nuée qui fit pleuvoir les grâces et les bénédictions partout où elle passa. De sorte qu'on peut dire de ce grand saint ce que dit l'Ecriture de la colonne qui conduisait les Israélites : *Nunquàm defuit columna ignis per noctem, neque columna nubis per diem.*

[Mot de Théodose]. — L'empereur Théodose avait confié au grand Arsène

son fils Arcade, à qui il ordonna de le regarder comme son second père ; et, reconnaissant les bons services que ce saint et habile maître lui avait rendus : « Vous êtes plus le père de mon fils, lui dit-il, que je ne le suis moi-même ; je lui ai donné la vie, mais il vous est redevable de ses beaux talents ; il me doit son auguste naissance, mais, après Dieu, il vous doit sa piété et son érudition ; je lui laisserai ma couronne, mais, s'il la porte avec honneur, ce sera pour avoir profité de votre science et de vos vertus. » Glorieux témoignage, qu'on peut rendre au grand Ignace et à ces savants maîtres qui, depuis leur institution, ont été si utiles à l'Eglise et à l'Etat, aux grands et aux petits, aux héritiers de la foi et à ceux qui, comme dit S. Paul, sont du dehors, à l'ancien et au nouveau monde.

[Zèle désintéressé de S. Ignace]. — Si, sur la fin de sa vie, Ignace brûlait du désir du ciel, ce n'était pas pour fuir les travaux et les misères de ce monde, ni même pour assurer son salut, comme plusieurs le désirent, mais purement pour voir le Sauveur et le glorifier davantage. Nous admirons S. Martin, qui près de recevoir la récompense de ses longs travaux, ne refusait pas de la différer autant que Dieu le jugerait nécessaire pour le salut du prochain. Nous apprenons avec étonnement le zèle de S. Dunstan, archevêque de Cantorbéry, lequel étant convié par les séraphins d'aller avec eux célébrer la fête de l'Ascension dans le ciel, s'excusa sur la solennité du jour, disant qu'il ne pouvait abandonner son peuple ce jour-là sans lui distribuer le pain de la parole de Dieu et lui apprendre le moyen de suivre Jésus-Christ dans la gloire. S. Paul nous ravit lorsqu'il dit aux Philippiens : « Je me trouve pressé de deux côtés, désirant de mourir et d'être avec Jésus-Christ, ce qui est sans comparaison le meilleur pour moi ; mais il est plus nécessaire pour votre bien que je demeure encore en cette vie. » A la vérité, voilà des sentiments bien désintéressés et des intentions bien pures, qui ne regardent que la gloire de Dieu : cependant je n'admire pas moins le zèle de S. Ignace, disant que, s'il était assuré, d'une part, qu'en mourant bientôt il irait au Ciel, et de l'autre qu'en vivant plus longtemps il pourrait contribuer en quelque chose de plus au service de Dieu en procurant le salut du prochain, quoique avec incertitude du sien propre, il préférerait le bien spirituel des âmes, et la gloire qui en reviendrait à Dieu, à l'assurance de son bonheur éternel. Et ne pensez pas que ce fût une saillie passagère qui lui prît à l'instant : ce feu céleste brûlait incessamment son cœur, sans jamais s'éteindre.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Mandavit illis unicuique de proximo suo (Eccli. XVII, 12). Le SAINT-ESPRIT a chargé chacun du salut de son frère, mais de différentes manières. — Les personnes publiques, qui sont en charge, qui ont de l'autorité, ne doivent se servir de cette autorité que pour procurer le salut des autres. Ainsi, c'est une obligation indispensable à un père de travailler au salut de sa famille, de s'appliquer à l'éducation de ses enfants. Un magistrat doit avoir du zèle pour tout ce qui regarde son emploi, et son zèle doit être aussi étendu que son pouvoir : il est responsable de tous les désordres publics qu'il n'empêche pas, et qu'il s'imagine n'être sans remède que parce qu'il est lui-même sans zèle. Quelque homme de bien qu'il paraisse pour lui-même, s'il ne l'est pour les autres, DIEU le regarde comme un méchant homme ; ce pourraît être un saint s'il était homme particulier, mais, parce qu'il est homme public, il sera réprouvé. Mais ce sont surtout les pasteurs des âmes qui sont le plus obligés d'avoir du zèle ; c'est à eux particulièrement que DIEU commande de paître ses brebis : *Pasce oves meas ;* et il les regarde comme des meurtriers de celles qu'ils ont laissé périr faute d'instructions : *Qui non pavisti, occidisti.* — Les particuliers sont aussi obligés d'avoir du zèle, mais d'une autre manière. La correction fraternelle est d'obligation pour tout le monde, quand elle peut être utile ; et elle l'est presque toujours, quand elle se fait avec discrétion, avec douceur et par un esprit de charité. Si je voyais un homme se jeter dans un abîme, ne serais-je pas coupable de sa mort si je ne tâchais de l'en empêcher ? Un charitable avis, donné à propos, peut empêcher la perte d'une âme : peut-on n'être point coupable devant DIEU si on manque à le donner ? Il y a aussi un zèle qui oblige tout le monde : c'est celui de donner bon exemple. L'exemple d'une personne vertueuse fait quelquefois plus de bien que les sermons d'un prédicateur. — S. Ignace prêchait par ses bons exemples aussi bien que par ses paroles : son humilité, sa modestie, tout son extérieur, était une excellente prédication. — Nous avons encore un autre moyen très-efficace d'exercer notre zèle, et il est propre à tout le monde : c'est la prière, qui est aussi un moyen très-sûr pour opérer le salut des âmes. C'est le puissant moyen dont se servent toutes les pieuses vierges retirées du monde, qui font leur occupation de la prière, à l'exemple de Ste Thérèse, qui gémissait souvent devant DIEU sur les désordres du monde, et qui offrait avec une ardeur incomparable de continuelles prières à DIEU pour la conversion des pécheurs, qui est bien souvent l'effet de la prière d'une âme fervente et inconnue. Nous devons donc avoir

autant de zèle que notre condition nous le permet, et, si nous ne pouvons, comme S. Ignace, procurer par nos paroles et par toutes nos actions et mouvements le salut des âmes, au moins l'imiterons-nous autant qu'il est en nous, par nos exemples et par nos prières pour la conversion des pécheurs.

Ego dedi te ut sis salus mea usquè ad extremum terræ (Isai. XLIX). — Il est vrai que ces paroles d'Isaïe s'entendent à la lettre de JÉSUS-CHRIST. Car quel autre que lui a été formé dès le sein de sa mère, non-seulement pour réparer les tribus de Jacob et convertir les restes d'Israël, mais pour être la lumière des nations et porter la grâce du salut jusqu'aux extrémités de la terre. Cependant, quoique cette grâce du salut répandue par tout le monde appartienne uniquement à JÉSUS-CHRIST, qui, l'ayant opéré par lui-même, a été seul cet homme puissant devant DIEU et devant le peuple, il est certain qu'il y a des hommes d'un caractère et d'un mérite distingués, avec lesquels il veut bien, par le choix qu'il en a fait, partager ce glorieux mais pénible ministère. Ici, le nom et les admirables actions d'Ignace se présentent à vos esprits. A peine est-il converti, qu'il fait déjà des projets et des leçons de conversion ; à peine a-t-il formé le dessein de se donner entièrement à DIEU, qu'il conçoit celui de lui faire de nombreuses conquêtes. Disciple et maître tout à la fois, enfant et instrument de la grâce, il sait et il révèle, il connaît et il communique ce qui l'a touché et converti.

Dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea ad extremum terræ (Isaiæ XLIX). — C'est vous, Ignace, que j'ai choisi pour porter par vos enfants la lumière de mon nom jusqu'aux extrémités du monde. C'est vous que j'ai marqué pour distribuer le pain de la parole évangélique aux nations les plus reculées. *Servavi te et dedi te in fœdus populi, ut suscitares terram et possideres hæreditates dissipatas, et diceres his qui vincti sunt : surgite ; et his qui in tenebris sunt : Revelamini* (Ibid.). C'est vous que mon éternelle providence a réservé pour les derniers siècles, afin de renouveler la terre, de réparer mon héritage désolé, de consoler mon Eglise affligée. Voilà le champ où se doit exercer votre zèle. Souvenez-vous que vous aurez en tête l'impiété, l'idolâtrie et l'hérésie. Il ne s'agit plus, Ignace, de grotte, d'hôpital, de vertu particulière : il faut embrasser le salut des hommes vos frères.

Beatus qui invenit sapientiam et qui affluit prudentiâ (Prov. I). — Il y a une sagesse qui n'est qu'une pure folie devant DIEU, un fantôme de piété, un vain extérieur du monde ; qui ménage avec soin les dehors de la religion, quand ils peuvent servir à l'accomplissement de ses desseins, et qui viole sans scrupule les lois les plus sacrées quand elles sont contraires à nos intérêts et à nos passions ; qui s'occupe sans cesse à cher-

cher des détours pour conserver la réputation de la vertu avec toute la douceur du crime, qui rapporte même au monde ce qu'elle semble faire pour Dieu, et qui, après nous avoir convaincus par ses fausses lumières que nous devons faire notre unique soin du bonheur de cette vie, nous oblige, par une suite de ce principe malheureux, de sacrifier tout au monde et à nous-même. C'est cette sagesse qui est ennemie de Dieu, dit l'Apôtre, et qui renverse toutes les lois de la religion : *Sapientia carnis inimica est* Deo, *legi enim* Dei *non est subjecta.* Mais il y a une sagesse véritable, qui n'agit que par les vues et par les principes de la foi, laquelle, rapportant tous les devoirs de la société à ceux du christianisme, remplit fidèlement les uns sans négliger les autres, qui ne s'éloigne jamais du milieu à garder entre cet excès de relâchement ou de sévérité, de rigueur ou de condescendance, que la charité chrétienne exige de nous, et qui, tirant avantage de tout, fait tout servir à la gloire de Dieu, à notre propre sanctification et au salut de nos frères. C'est là le véritable caractère de S. Ignace ; et il me semble que cette divine sagesse, cette reine des vertus chrétiennes, morales et civiles, est la vertu particulière de ce saint patriarche, et qu'il n'en est point dans l'Eglise à qui l'on puisse appliquer avec plus de raison ces paroles du Saint-Esprit : *Beatus qui invenit sapientiam et qui affluit prudentiâ.* Ce n'est pas assez de dire, à la gloire de S. Ignace, qu'il a trouvé la sagesse, si nous n'ajoutons qu'il l'a trouvée avec abondance. Il l'a trouvée, puisqu'il en a suivi les maximes dans toute l'exactitude ; il l'a trouvée avec abondance, puisqu'il en a laissé des exemples et des règles infaillibles en héritage à ses enfants. C'est en quoi consiste proprement sa félicité.

Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei *mei* (Apoc. xxx). — Cette prophétie n'est-elle pas maintenant accomplie dans la personne du saint patriarche Ignace ? et n'est-il pas évident que ce héros chrétien a non-seulement combattu avec courage, mais qu'il a triomphé avec gloire, puisque, selon la parole du Fils de Dieu, il l'a placé dans son Eglise comme une colonne inébranlable ? Dieu, qui par sa lumière éternelle pénètre jusque dans l'obscurité de l'avenir, avait prédit qu'il viendrait un temps où la foi, obscurcie par le père du mensonge et de l'erreur, où la charité, refroidie par l'inondation et le débordement des vices, n'aurait de protecteurs que quelques imitateurs de son Fils, qui lui seraient fidèles jusqu'à la consommation des siècles. Ces temps malheureux étaient arrivés ; temps où les troubles et les divisions achevaient d'éteindre le peu de foi qui restait dans le monde, et où la discorde entre les hommes était presque universelle. Dans ce siècle, si proche du nôtre, et si fatal au monde chrétien, l'Eglise eut le malheur de produire des enfants qui rompirent le doux lien de la charité, étouffèrent le germe de la foi, semèrent partout l'erreur, et par une cruelle apostasie déchirèrent les entrailles de la mère qui les avait enfantés. Dans ce siècle, où les

fondements de la religion commençaient à manquer, et où le règne de l'infidélité se voyait déjà répandu par toute la terre, la Providence, toujours sage dans sa conduite, fit naître le grand Ignace pour arrêter le cours d'un malheur si funeste. Dieu, qui en voulait faire le défenseur de son nom, lui donna le courage et la force pour servir de colonne à son Eglise, et la soutenir contre les attaques des hérétiques et des libertins.

Ite, Angeli veloces, ad gentem convulsam et dilaceratam, ad populum terribilem, ad populum post quem non est alius, ad gentem expectantem et conculcatam (Isai. xxviii). — Je considère les disciples et les premiers associés d'Ignace, au sortir de ce lieu saint, consacré par le sang de tant de martyrs, je les considère animés du même esprit que lui, embrasés du même zèle de la gloire de Dieu, dans le dessein de se disperser par toute la terre : et il me semble que je puis dire ces paroles du prophète : *Ite. angeli veloces*, etc. Allez, anges et apôtres ; puisque vous devez joindre la vitesse des uns à l'ardeur et au zèle des autres, allez, ne tardez pas davantage. Et où ? *Ad gentem convulsam et dilaceratam* : tantôt au Levant, où le christianisme semble avoir péri depuis qu'il n'est plus appuyé sur la pierre ferme sur laquelle le Fils de Dieu a établi son Eglise ; tantôt aux pays septentrionaux, où le schisme et l'hérésie ont déchiré tant de florissants royaumes en autant de factions qu'il y a de sentiments différents qui les partagent. *Ad populum terribilem :* parmi des peuples dont le seul nom effraie les autres, et dont la cruauté peut faire trembler les plus fermes et les plus courageux. *Ad populum post quem non est alius :* il faut que ceux-ci traversent les mers, et pénètrent jusqu'aux extrémités de la terre pour y découvrir de nouveaux pays et y étendre la gloire de Dieu. *Ad gentem expectantem et conculcatam :* et ceux-là doivent être prêts à aller tantôt aux nations qui nous tendent les bras, et tantôt à celles où l'on renouvelle les plus sanglantes persécutions de l'Eglise. Il faut, en un mot, instruire et éclairer tous les peuples, sans différence et sans acception de personnes : *Non patiamur aliquem in ignorantiæ tenebris vivere;* ne pas souffrir que personne vive dans l'ignorance des choses de son salut, ni que le soleil éclaire des nations où l'on ne porte le flambeau de l'Evangile. Que cette entreprise marque de grandeur et de courage ! mais que le moyen que prend Ignace pour l'exécuter fait voir de sagesse et de prudence !

In gloriam meam creavi eum, formavi eum et feci eum (Isai. xliii). — Il est vrai que Dieu, qui a fait toutes choses pour lui-même, a créé tous les saints pour sa gloire, et que toutes les vertus qui les ont rendus recommandables l'humilité, la patience, la charité, ne seraient rien devant lui si elles n'avaient été rapportées à sa gloire, qui est la fin de toutes les vertus. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait certaines personnes qu'il semble avoir engagées par état à en soutenir les intérêts avec plus de

zèle. Et comme, entre toutes les créatures, le prophète attribue particulièrement aux cieux la publication de la gloire de Dieu, non qu'ils la publient davantage que la terre, mais seulement parce qu'ils la publient avec plus de pompe, de même, quoique les saints aient été tous également créés pour la gloire de Dieu, cet avantage néanmoins fait par excellence le caractère de S. Ignace de Loyola. Tous les mouvements de son cœur n'ont eu d'autre objet que celui-là ; et il semble que ç'ait été principalement pour lui que le prophète Isaïe a prononcé ces paroles : *In gloriam meam creavi eum, formavi eum et feci eum.*

Qui Spiritu Dei *aguntur, ii sunt filii* Dei (Eccles. vii). — Ceux qui sont inspirés par l'esprit de Dieu sont véritablement ses enfants. Je crois ne pouvoir faire plus dignement l'éloge du glorieux S. Ignace qu'en vous faisant connaître son esprit par ses maximes. Vous verrez qu'il a été rempli de la science des saints, que sa doctrine est ce qu'il y a de plus pur dans l'Evangile, que ceux qui se conduisent par les conseils de ce grand maître de spiritualité marchent par des voies sûres, et qu'il doit tenir un des premiers rangs parmi les enfants du Père céleste, puisqu'il a été si visiblement guidé par ses lumières et inspiré par son esprit : *Qui spiritu* Dei *aguntur, ii sunt filii* Dei. Ceux qui auront persévéré dans la pratique de la vertu brilleront comme la splendeur du firmament, mais ceux qui auront été les guides et les maîtres des autres dans la science du salut, éclateront comme des étoiles dans l'éternité. Cela étant, on peut dire qu'Ignace est du nombre de ces astres lumineux : car, après avoir marché dans les voies du Seigneur avec une exacte fidélité, il nous a laissé, dans ses écrits et dans ses exemples, des règles et des maximes infaillibles pour nous y conduire nous-mêmes.

Protector salvationum Christi sui (Ps. xxvii). — Eh quoi ! Dieu a-t-il besoin d'un homme pour conserver ses conquêtes? ne semblent-elles pas assez puissamment établies sur les mérites et les grâces d'un Dieu Sauveur ? et, quand il resterait quelque chose à faire pour la rédemption du monde, un homme pourrait-il achever le plus grand des ouvrages de Dieu ? Oui : Dieu n'a pas achevé ses ouvrages ; il souffre qu'un homme y mette la main avec lui, pour les porter à leur dernière perfection. Je sais que Jésus-Christ est le grand réparateur de la gloire de son Père et du salut des hommes ; mais il souffre un homme pour son associé et son coadjuteur dans l'exécution de ses entreprises. Eh ! quel est cet homme choisi de toute éternité, par une providence particulière, pour coopérer dans le temps aux desseins les plus avantageux que Dieu communique au dehors de lui-même ? C'est un homme dégagé de la matière ; c'est un homme uni d'esprit à sa fin, un génie extraordinaire, qui se fait craindre et aimer tout ensemble, qui entre dans les esprits, qui change les volontés, qui apprivoise les sauvages, qui sauve les désespérés, qui dompte les

tyrans et les démons : *Protector salvationum Christi sui.* Enfin, c'est un petit sauveur, l'apôtre du monde, portant par toute la terre la gloire de Dieu et conservant ses conquêtes. Mais quel est cet homme? Je ne le dis pas sans crainte : c'est le grand S. Ignace. Non, non, je ne vous fais pas d'excuse de la liberté que je prends de le louer ; je vous demande pardon par avance, et particulièrement à ce grand saint, de ce que je dirai trop peu ses louanges. Quand je loue les autres saints, c'est par respect ; mais quand j'entreprends l'éloge de mon père, c'est par un devoir indispensable : *Laudemus viros gloriosos, parentes nostros.* Ce ne sera pas la modestie qui m'empêchera de lui dresser un panégyrique digne de ses vertus, ce sera mon insuffisance.

Transiens in Macedoniam, adjuva nos (Act. xvi). — Je m'imagine que, dans le dessein et le désir ardent qu'avait Ignace d'avancer par toutes sortes de voies la gloire de Dieu et de l'étendre partout, je m'imagine qu'autant d'états et de conditions il y a dans le monde se présentèrent à son esprit pour lui dire, comme ce fantôme ou cet ange tutélaire des nations, lequel apparut à S. Paul dans son sommeil : *Transiens in Macedoniam, adjuva nos :* grand apôtre, secourez-nous et ne nous abandonnez pas. La jeunesse, dont l'instruction est d'une si grande importance, lui tend les bras, et lui dit : *Adjuva nos* : et Ignace établit des colléges dans toutes les villes, pour l'instruire dans les lettres et dans la piété ; parce que, comme autrefois la rage de l'enfer et la cruauté des tyrans ne put rien inventer de plus propre pour renverser les fondements du christianisme que de fermer les écoles publiques à la jeunesse chrétienne, notre saint crut qu'il ne la pouvait affermir plus inébranlablement que par la bonne éducation de cet âge, d'où dépend toute la suite de la vie et le bonheur de tous les états. — *Adjuva nos.* Il y a un nouveau monde découvert, et l'idolâtrie n'en est pas encore bannie : grand saint, on implore pour cela votre secours ! Il a pourvu à ce pressant besoin : car il a institué des missions, dont le fruit dure encore aujourd'hui, et l'on peut dire qu'il n'y a point de nation si éloignée ni si barbare où ses enfants n'aient pénétré.—*Adjuva nos.* Les âmes saintes et spirituelles ont besoin de lumières pour leur conduite : Ignace les abandonnera-t-il, dans un siècle si plein de ténèbres? Non : car il a déjà réduit la sainteté par art et par méthode, dans le livre de ses *Exercices,* qui a plus fait de saints qu'il ne contient de paroles et de syllabes, et qu'un grand saint de l'ordre de S. Bernard appelle *Tyrocinium generi humano institutum,* une école où tout le monde peut apprendre la science des saints. — *Adjuva nos.* Les catéchumènes, Juifs et infidèles convertis, s'adressent à lui : il n'a garde de leur refuser son assistance : il établit des maisons pour les recevoir et des catéchistes pour les instruire. — Mais surtout les orphelins, qui sont aussi dépourvus d'instruction que des avantages de la fortune, lui donnent des entrailles de compassion : il entend leurs cris avant que la nature

leur ait donné des voix : aussi trouve-t-il de quoi les faire subsister et les faire élever dans la piété.

Accendetur velut ignis zelus meus (Ps. LXXVI). — Le zèle de S. Ignace était comme le feu qui embrase tout ; notre hémisphère ne lui suffit pas, il cherche un nouveau monde, il s'étend jusqu'aux nations les plus reculées. Il ne se contente pas de sanctifier les fidèles, il veut convertir les infidèles. S. Jacques dit que celui qui convertit un seul pécheur fait le salut de son âme : combien plus celui qui en convertit des milliers. *Qui converti fecerit peccatorem salvabit animam.* Remarquez qu'il ne dit pas seulement *qui converterit,* celui qui aura converti, mais celui qui aura fait convertir, *qui converti fecerit.* S. Ignace en a converti des milliers en France, en Espagne, en Italie, et en d'autres provinces où il a été ; mais il en a fait convertir des millions en Afrique, en Asie, en Amérique, par les hommes apostoliques qu'il y a envoyés. L'Eglise, dans l'office divin, appelle S. Grégoire l'Apôtre des Anglais, parce qu'il envoya en Angleterre des hommes apostoliques, non pour planter la foi, qui y était déjà établie depuis longtemps, mais pour la ressusciter. A plus forte raison devons-nous appeler Ignace l'Apôtre des Indes, du Japon, de la Chine et de quantité d'autres pays, où il a envoyé des ouvriers évangéliques, pour annoncer la foi, qui n'y avait jamais été.

Ecce dedi eum præceptorem gentibus (Isaï. LV). — Ce que j'admire davantage dans la vocation de S. Ignace, c'est la conduite que la Providence y fait paraître pour retrancher la source des maux dont son Eglise était affligée. Car prenez garde que, de plusieurs désordres d'où l'hérésie avait pris naissance, le principal était celui-ci : l'ignorance des choses de la foi, qui régnait parmi les peuples, jointe à la mauvaise éducation de la jeunesse. Consultez les écrivains qui en ont parlé : voilà la porte par où entra le démon de l'erreur pour porter ses coups à l'Eglise et pour ruiner l'ancienne religion. Mais que fait DIEU en suscitant Ignace ? Il donne à l'Eglise un préservatif contre ce mal si dangereux et si pernicieux. Car à quoi Ignace est-il spécialement appelé, et pour quelle fin ? Pour enseigner, pour instruire, pour apprendre aux peuples à connaître ce qu'ils sont, pour déraciner de leur esprit l'ignorance de nos mystères, pour y jeter les premières semences de la doctrine de la foi ; en un mot, pour former de vrais chrétiens, de même que le prophète avait été envoyé pour servir de Maître aux Nations : *Ecce dedi eum præceptorem gentibus.* C'est pour cela que, parmi les grandes affaires dont il était chargé, et sur lesquelles on le consultait de toutes parts comme un oracle, il faisait une de ses plus importantes occupations d'aller dans les rues de Rome catéchiser la populace, d'expliquer aux simples les points de la foi, d'assembler les enfants dans les places publiques, pour leur donner les principes du salut : spectacle qui seul attirait toute la ville, jusqu'aux prélats

mêmes et aux cardinaux, à qui il prêchait par l'exemple de son humilité, tandis qu'il instruisait les autres et qu'il les touchait par la vertu de sa parole.

Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos (I Cor. IX). — Ce qu'il y a de particulier dans la mission de S. Ignace est qu'il n'y a office de charité qu'il n'ait pratiqué par lui-même et par ceux de sa Compagnie. Il veut que ses enfants enseignent dans les colléges, qu'ils prêchent et confessent dans les villes, qu'ils catéchisent dans les missions, qu'ils se travestissent et se déguisent parmi les hérétiques, qu'ils s'exposent ouvertement au martyre parmi les idolâtres et les Turcs, qu'ils consolent les prisonniers dans leurs cachots, qu'ils visitent et servent les malades dans les hôpitaux, qu'ils donnent leur vie quand il est besoin pour secourir les pestiférés. En un mot, s'ils sont ses vrais enfants et s'ils possèdent son esprit, il faut que, à l'exemple du grand Apôtre, ils soient toutes choses à tous, *omnia omnibus ;* et, après tout cela, il faut encore qu'ils soient persuadés qu'ils sont des serviteurs inutiles, que tout ce qu'ils font est peu de chose en comparaison des grands services que rendent à Dieu tant de savants et zélés ecclésiastiques, tant de saints et fervents religieux, qu'ils doivent considérer comme leurs aînés et leurs modèles.

Et per illam defunctus adhùc loquitur (Heb. II). — Ce que S. Paul a dit en parlant d'Abel et de l'offrande qu'il présenta à Dieu pour l'honorer, je puis bien ici l'appliquer au saint instituteur dont je fais l'éloge, et à la Compagnie qu'il a laissée après lui comme la dépositaire de ses sentiments et l'héritière des grâces dont il fut si abondamment pourvu : *Et per illam defunctus adhùc loquitur.* Oui, c'est par elle qu'Ignace, tout mort qu'il est, parle encore et fait retentir sa voix dans toute la terre ; c'est par elle qu'il distribue le pain d'une saine doctrine aux enfants de la maison du Père céleste ; c'est par elle qu'il va, à travers les tempêtes et les orages, au milieu des bois et dans le fond des déserts, chercher les brebis égarées d'Israël et les appeler ; c'est par elle qu'il dirige tant d'âmes saintes, qu'il touche tant de pécheurs, qu'il convainc tant d'hérétiques et qu'il éclaire tant d'idolâtres. Pardonnez-moi, et me permettez de rendre aujourd'hui ce témoignage à une Compagnie dont je reconnais avoir tout reçu et à qui je crois devoir tout ; témoignage fondé sur une connaissance certaine de la droiture de ses intentions et de la pureté de son zèle, malgré tout ce que la calomnie a prétendu lui imputer, et les noires couleurs dont elle a tâché de la défigurer et de la ternir. Au reste, quand je m'explique de la sorte, ce n'est point à l'avantage des enfants que je le fais ni pour les relever, mais uniquement pour relever le père, ou plutôt pour relever la gloire de Dieu, à qui les enfants comme le père doivent tout rapporter. (**Bourdaloue**).

§ IV.

Pensées et passages des saints Pères qui peuvent convenir à différentes vertus ou actions de ce saint.

Zelo domûs Dei *comeditur qui omnia perversa quæ videt cupit emendare, et, si emendare non potest, tolerat et gemit.* Augustin. in III Joann.

Celui-là a véritablement le zèle de la maison de Dieu, qui ne voit aucun mal auquel il n'ait envie de remédier, et, s'il ne peut pas le corriger, le supporte avec douleur.

Ille in charitate Dei *est perfectior qui ad eius amorem complures convertit, gratissimumque* Dei *sacrificium zelus est animarum.* Id.

Celui-là possède la charité de Dieu dans un degré plus parfait, qui fait aimer Dieu à plus de personnes, et le zèle des âmes est le sacrifice le plus agréable qu'on puisse faire à Dieu.

Munus suum ut præstet Apostolus, magis est opus pietate orationum quàm orationis facultate, ut orando pro se, et pro illis quos est allocutus, priùs sit orator quàm doctor. August. IV Doctr. christ. 15.

Le don d'oraison est plus nécessaire à un apôtre, pour s'acquitter dignement de son ministère, que l'art de bien parler; en priant pour soi-même, et pour ceux à qui il doit parler, il emploiera la prière avant d'en venir aux enseignements.

Qui diligitis Christum, rapite omnes ad amorem Christi; nolite cessare lucrari animas Christo, qui lucrati estis à Christo. Id.

Vous qui aimez Jésus, entraînez tout le monde à cet amour; vous que Jésus a gagnés à lui, ne cessez de gagner des âmes à Jésus.

Si diligis me, pasce oves meas; sicut meas pasce, non sicut tuas; gloriam meam in eis quære, non tuam; lucra mea, non tua, August. Tract. 23 in Joann.

Si vous m'aimez, paissez mes brebis; paissez-les comme les miennes, et non comme les vôtres. Dans leur salut, cherchez mon avantage et ma gloire, et non pas votre gloire et votre utilité propre.

Quò zelus fervidior ac vehementior spiritus, profusiorque charitas, eo vigilantiori opus scientiâ est, quæ zelum supprimat, spiritum temperat, ordinat charitatem. Ambros. in ps. 118.

Plus le zèle a de ferveur, l'esprit de vivacité, la charité d'étendue, et plus la discrétion est nécessaire, pour régler le zèle, modérer la vivacité de l'esprit, et exercer la charité à propos et avec ordre.

Zelum qui habent, omnes sibi inimicos suos putant qui sunt hostes Dei, *quamvis patrem, fratres, etc.* Id. in Exod.

Une personne qui a du zèle regarde comme ses ennemis ceux qui sont les ennemis de Dieu, fût-ce son père, ses frères, etc,

Divinorum omnium divinissimum est cooperari Deo *in salute animarum.* Dionys. Cœlest. Hierarch. 3.

Il n'y a rien de plus divin que de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

Si magnæ mercedis est à morte eripere carnem quandòque morituram, quanti est meriti à morte animam liberare in cœlesti patriâ sine fine victuram! Gregor. IX Moral. 16.

Si l'on mérite une grande récompense quand on sauve la vie d'un corps qui doit un jour mourir, c'est une action de tout autre mérite de sauver une âme qui doit vivre éternellement dans le ciel.

Majus miraculum prædicationis verbo

C'est un moindre miracle de ressusciter

atque orationis solatio peccatorem convertere quàm carne mortuum suscitare. Id. Dialog. 17.

un mort que de convertir un pécheur par la force de la parole et par l'efficacité de la prière.

Nullum omnipotenti Deo *gratius est sacrificium quale est zelus animarum.* Gregor. Homil. XII in Ezech.

Le zèle des âmes est plus agréable à Dieu que tout autre sacrifice.

Nullum valdè magnum potest esse lucrum quandò nullum in proximo lucrum confertur. Chrysost. Homil. XXV in I Cor.

On ne peut faire aucun gain considérable quand il n'y a rien de profitable pour le salut du prochain.

Nihilità gratum Deo *et ità curæ ut animarum salus.* Id. Homil. III in Genes.

Dieu n'a rien plus à cœur, rien ne lui est plus agréable, que le salut des âmes.

Quid huic zelo potest æquipari? Quod neque jejunium, neque humicubationes, neque pervigiliæ, neque aliud quidquam potest efficere, efficit procurata salus. Id. Tract. V adv. Judæos.

Qu'y a-t-il de comparable au zèle? Le salut du prochain qu'on a procuré peut faire ce que ni les veilles, ni les jeûnes, ni de coucher sur la dure, ni toutes les autres austérités ne peuvent obtenir.

Etsi ingentes erogaveris pecunias pauperibus, plùs tamen efficeris si converteris animam. Id. ibid.

Vous avez fait quelque chose de plus grand, si vous avez converti une âme, que si vous aviez répandu d'immenses aumônes dans le sein des pauvres.

Zelus absque scientià quò vehementiùs irruit, graviùs corruit, impingens nimirum atque resiliens. Bernard. Serm. IV de Verb. Isaiæ.

Le zèle sans science, plus il est ardent, plus il tombe dangereusement, parce qu'il est trop impétueux, trop précipité.

Zelum tuum inflammet charitas, informet scientia, firmet constantia; sit fervidus, sit circumspectus, sit invictus. Id. in Cantic.

Que la charité enflamme votre zèle, que la science le règle, que la fermeté le rassure; qu'il soit ardent, circonspect, infatigable.

Poteris tu planè inflammare cæteros si fueris tu charitate inflammatus. Laurent. Justin. Homil. 25 in II Cor.

Si vous brûlez du feu sacré de la charité, vous pourrez aisément en embraser les autres.



§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[La gloire que S. Ignace a procurée à Dieu]. — La gloire des créatures raisonnables consiste à glorifier Dieu; et, comme il n'est point de plus honteuse occupation que de l'offenser, il n'est point d'emploi plus honorable que de coopérer à sa gloire. Il ne s'agit pas de cette gloire intérieure et essentielle de Dieu, qu'il se donne nécessairement lui-même par la connaissance particulière qu'il a de ses perfections. C'est un avantage qui ne dépend pas du culte des hommes, et qu'ils ne peuvent ôter ni donner. Il a, outre cela, un ornement et une gloire extérieurs, qu'il peut recevoir de ses créatures par la reconnaissance et par l'amour, qui sont comme

un éclat visible représentant en quelque façon l'estime que Dieu a de soi-même : et c'est en cela que consiste la gloire des hommes, non-seulement à cause qu'ils ont été faits pour cette fin, mais parce que Dieu a établi une secrète alliance entre notre gloire et la sienne, comme il le promet : *Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum* (I Reg. II). Ainsi, pour louer dignement S. Ignace, on ne peut prendre un plus légitime fondement de sa gloire que celle qu'il a donnée à Dieu, en montrant les grandeurs de l'un par l'accroissement de l'autre.

[La sagesse et la prudence fait les grands saints]. — C'est la sagesse et la prudence qui fait les grands hommes dans la vie civile, lorsqu'elle a pour objet la conduite d'un Etat, le gouvernement des peuples, la gloire et le bonheur des royaumes de la terre. Il faut aussi convenir que c'est cette même sagesse qui fait les grands saints, quand elle a pour fin le bien et l'intérêt de celui qui a tout créé pour sa gloire, qu'il exige ensuite de toutes ses créatures, comme l'hommage et le tribut le plus juste dû à sa grandeur. Il est vrai que, dans l'établissement de l'Eglise, où il a davantage fait éclater sa gloire, il n'a point voulu se servir des sages du monde, de crainte, dit l'Apôtre, que ces sages et ces grands génies ne s'attribuassent l'honneur qu'il ne veut partager avec personne ; mais il est vrai aussi que, dans la suite des temps, il a changé de conduite, et que, pour réparer sa gloire que les hommes lui ravissent continuellement par leurs crimes, pour procurer son avancement et pour l'étendre en travaillant à la conversion des pécheurs, au salut des peuples et à la réformation des mœurs, il a choisi des personnes d'une prudence consommée, qu'il a lui-même éclairées des plus hautes lumières de sa sagesse, et remplis de son esprit, pour faire dans son Eglise ce que les intelligences du premier ordre font dans le ciel ; c'est-à-dire pour réfléchir sur les autres les lumières qu'ils ont reçues immédiatement de Dieu, afin de le faire connaître et aimer du reste des hommes, en quoi consiste toute la gloire qu'ils peuvent lui rendre. On ne peut balancer un moment à mettre S. Ignace dans cet illustre rang, ayant pour garant l'oracle de l'Eglise, qui a rendu un témoignage public que le zèle de la gloire de Dieu, dont le nom même de ce grand saint était un heureux présage, a été soutenu d'une prudence toute divine, qui a fait trouver à ce saint patriarche les moyens de l'étendre partout.

[Tout chrétien est obligé de procurer la gloire de Dieu]. — On regarde le zèle de la gloire de Dieu comme une vertu appartenant aux parfaits : et cependant elle n'est pas moins d'obligation que la charité, qui en est le principe unique et nécessaire. Point de salut pour nous sans charité, mais point de charité sans zèle de la gloire de Dieu. Ce que l'ardeur est au feu, le zèle l'est à la charité. Peut-il y avoir du feu sans ardeur? Peut-il y avoir de la charité sans zèle? Tout homme, dès là qu'il est chrétien et en-

fant de DIEU par adoption, doit dire, aussi bien que celui qui est Fils de DIEU par nature : *C'est une nécessité pour moi de m'occuper des intérêts de* DIEU, de procurer sa gloire. On appelle l'homme du roi, dans les tribunaux de la justice, celui qui a soin de maintenir les intérêts du monarque. S. Paul appelle pour cette raison son disciple Timothée *l'homme de* DIEU, parce qu'il était chargé des intérêts de DIEU dans son Eglise. On peut dire que S. Ignace était l'homme de DIEU dans tout l'univers, puisqu'il a toujours cherché et procuré en tout et partout non-seulement la gloire de DIEU, mais la plus grande gloire de DIEU. Tout chrétien doit être l'homme de DIEU dans son état : un roi dans son royaume, un prélat dans son diocèse, un magistrat dans son office, un père dans sa famille. Leur principale occupation est d'y ménager les intérêts de DIEU, et ils ne peuvent les négliger sans infidélité, mais ils ne peuvent les trahir sans une insigne perfidie.

[Même sujet]. — Quand nous ne serions pas aussi obligés que nous le sommes à avoir du zèle pour la gloire de DIEU, nous devrions nous faire un honneur de la procurer, parce que rien n'est si glorieux pour nous. La gloire de DIEU est le bien de DIEU : c'est donc quelque chose de divin, c'est donc quelque chose d'infini. En effet, si la gloire croît à proportion de la dignité de celui à qui elle appartient, quelle doit être l'excellence de la gloire de DIEU ? Toutes les créatures, quelque excellentes qu'elles soient, ne sont rien devant DIEU : que peut donc être la gloire de toutes les créatures, comparée à la gloire de DIEU ? La gloire de JÉSUS-CHRIST, en tant qu'homme, était quelque chose de très-excellent et de très-parfait ; et cependant, quand il la compare à celle de son Père, il avoue lui-même qu'elle n'est rien : *Gloria mea nihil est*. Qu'est-ce donc que la gloire de toutes les créatures, comparée à celle de DIEU ? Il faut dire qu'elle est moins que rien. Comme il n'y a proprement rien de grand que DIEU, il n'y a rien non plus de grand que sa gloire, et nous n'avons de véritable grandeur qu'autant que nous avons de zèle pour la procurer. Jugez par là combien S. Ignace a été grand. Cette vérité doit inspirer aux bonnes âmes une ardeur incomparable pour toutes les actions qui peuvent contribuer à la gloire de DIEU, une ferveur toujours nouvelle dans les exercices de piété, une grandeur d'âme, une noble et sainte fierté, un profond mépris pour tout ce qui n'est point DIEU, pour tout ce qui n'a point de rapport à sa gloire. Ignace en était bien persuadé, lui qui protestait qu'il croyait tous les travaux de sa vie bien employés quand il n'aurait empêché de commettre qu'un seul péché mortel. Quel zèle de la gloire de DIEU dans le cœur de ce grand saint ! mais quelle froideur, quelle lâcheté dans les nôtres ?

[Ignace n'a point d'autre vue]. — DIEU, qui hors de lui ne peut rien trouver qui ne soit infiniment au-dessous de l'incompréhensible majesté de son

être, ne peut non plus rien faire que pour soi ; et autant il est funeste aux créatures de rechercher dans léurs actions leur propre gloire, autant il est impossible au Créateur de faire quelque chose qui ne se rapporte point à la sienne. S'il forme les cieux, c'est afin qu'ils le louent ; s'il crée des anges et des hommes, c'est pour leur apprendre qu'ils ne peuvent être plus heureux qu'en le connaissant et en travaillant à sa gloire. Les pécheurs, aussi bien que les justes, ceux qui paraissent le plus éloignés des voies du salut comme ceux qui y marchent avec plus de droiture et de courage, ceux qui semblent le plus opposés à ses desseins comme ceux qui les remplissent avec plus de fidélité, ne sont au monde que pour le glorifier et le bénir. S. Ignace, considérant avec attention les obligations qu'ont toutes les créatures de travailler sans relâche à la gloire de Dieu, comme si cette obligation n'eût regardé que lui seul, s'en est fait un devoir particulier : *Ad majorem* Dei *gloriam;* et, pour remplir sa devise, il porte ses vues non sur une ou deux provinces, mais sur le monde entier ; encore ne semble-t-il pas lui suffire pour y travailler à la gloire de celui qui daigne se servir de lui pour un si noble dessein.

[Amour de Dieu, amour du prochain]. — Si nous aimons Dieu, nous aimons tout ce qu'il aime, et de la manière dont il l'aime. Or, Dieu aime infiniment mon prochain, et son amour aboutit à ne rien épargner pour le sauver : je dois donc aussi, si j'aime Dieu, aimer mon prochain, et ne rien épargner pour procurer son salut. Le Fils de Dieu dit à chacun de nous ce qu'il a dit à S. Pierre : *Si vous m'aimez, paissez mes brebis;* c'est-à-dire, contribuez autant que vous pourrez au salut de vos frères ; vous le ferez si vous m'aimez ; vous ne m'aimez pas, quelque protestation que vous me fassiez, si vous le négligez. Si nous faisions attention au prix que ces âmes ont coûté, nous ne manquerions jamais de zèle pour leur salut : or, nous ne pouvons l'ignorer en voyant l'estime que Dieu en fait. Son jugement là-dessus doit être la règle du nôtre. Tout ce que Dieu fait, dans l'ordre de la nature et de la grâce, aboutit au salut des âmes. S'il envoie son Fils au monde, s'il le fait mourir sur la croix, c'est pour le salut des âmes. Le Sauveur entre dans les sentiments de son Père à ce sujet, quoi qu'il lui en doive coûter. *Parce que je connais mon Père,* dit-il, *et que je sais ce qui lui plaît, c'est pour cela que je donne ma vie pour les brebis* (Joan. x). Il fait paraître son zèle et sa tendresse pour les pécheurs dans la parabole du bon pasteur, dans son empressement à chercher la brebis égarée, dans la douleur qu'il témoigne par ses larmes sur la perte de Jérusalem, dans l'ardeur avec laquelle il invite ses disciples à demander à son Père qu'il envoie des ouvriers pour travailler à la vigne à laquelle il les presse de travailler eux-mêmes ; dans la compassion qu'il témoigne sur l'abandon où il voit tant de peuples, qui sont comme des brebis sans pasteur ; dans le désir

empressé de boire le calice de sa passion. S. Ignace s'efforça toujours d'imiter le Sauveur en toutes ces choses : il ne put voir l'amour et le zèle du Fils de Dieu pour les âmes, ce qu'il a fait et ce qu'il a souffert pour notre salut, et ne les pas aimer, et n'être pas prêt à tout souffrir pour elles. Il dit encore à ses enfants, sur ce zèle, ce que S. Paul disait aux premiers chrétiens : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.*

[Zèle pour le salut des âmes]. — Si nous aimons Jésus-Christ, pouvons-nous voir sans douleur la perte de tant d'âmes qu'il a si tendrement aimées, pour lesquelles il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang? Pouvons-nous ne pas faire au moins quelque effort pour les empêcher de se perdre? Une infinité d'âmes tombent tous les jours dans les enfers : et qui se met en peine de les en empêcher? Si nous voyions un aveugle près de tomber dans un précipice, nous crierions pour l'avertir, nous courrions pour l'arrêter. Nous voyons tant d'hommes aveugles ou insensés, qui sont nos frères, se précipiter avec fureur dans le dernier des malheurs : l'humanité seule ne nous obligerait-elle pas à leur crier : Vous allez vous perdre ! à les avertir des maux infinis où ils s'engagent? A quoi notre charité ne doit-elle pas nous exposer pour le salut des âmes, si nous considérons le prix infini du sang de Jésus-Christ, dont elles sont rachetées? Pouvons-nous regarder avec indifférence et avec tranquillité cette perte éternelle des âmes teintes du sang d'un Dieu? Quand il faudrait sacrifier notre vie pour les secourir, nous ne pourrions nous en défendre si nous aimons véritablement le Sauveur. Or, nous le pouvons à moindres frais, et nous demeurons tranquilles, et nous ne voulons pas nous donner la plus légère peine! Certes, notre tranquillité sur la perte de ces âmes que le Sauveur a tant aimées est une marque de notre indifférence pour lui. Cette indifférence peut-elle s'accorder avec l'amour que nous lui devons? Personne n'ignore avec quel zèle le grand S. Ignace se porta à travailler à leur salut, quels mouvements il se donna à ce sujet, combien de peines, de fatigues, de travaux il essuya, par cette ardeur extrême qu'il avait pour le salut de ces âmes. Ce fut le seul but que se proposa ce grand saint, lorsqu'il institua une compagnie de religieux, qu'il destina à parcourir le monde à dessein de le faire entrer tout entier dans les voies du salut.

[Le zèle doit être accompagné de science]. — Il est certain que la science est un moyen très-avantageux pour procurer la gloire de Dieu. S'il faut donner de bons exemples, qui doute que ces exemples ne soient plus puissants quand les lumières de la science sont jointes à celles de la sainteté? Quand on peut dire avec vérité que ceux qui se mortifient pour Dieu ne sont pas des esprits faibles ou des mélancoliques ignorants, mais que ce sont des personnes savantes, éclairées, qui doute que ces raisons ne servent à confondre les athées et à convertir les libertins?

S'il faut donner des instructions ou prêcher dans les chaires, qu'y a-t-il de plus vrai que la science est un moyen de faire triompher l'Evangile? Encore peut-on, en apprenant les sciences, enseigner la vertu. Mais, si c'est un moyen avantageux en tout temps, il était nécessaire quand S. Ignace fonda sa Compagnie. Il en est des nécessités de l'Eglise comme des maladies des Etats, qui demandent des remèdes différents suivant la diversité des temps où elles arrivent. Autrefois, quand elle était persécutée par la cruauté des tyrans ou par l'obstination des idolâtres, elle avait besoin d'une sainteté qui fût ou puissante pour faire des miracles, ou courageuse pour souffrir d'effroyables tourments; les plus forts raisonnements pour persuader la foi étaient alors le sang des martyrs; mais, depuis que les vices des chrétiens ont succédé à la cruauté des tyrans, et l'obstination des hérétiques à l'infidélité des païens, l'Eglise a eu besoin d'une sainteté savante, qui prît la place des miracles que faisaient les martyrs, surtout dans le siècle où vint Ignace : siècle où les ténèbres de l'ignorance étaient répandues partout, et même dans la plus grande partie de ceux qui devaient éclairer les autres, les ministres des autels : ce qui avait donné occasion à l'insolence des hérétiques de combattre la foi et la gloire de Dieu tout ensemble. C'est pour dissiper cette nuit épaisse que S. Ignace voulut établir un ordre religieux qui fît profession particulière de science. Pourquoi cela? — 1°. Pour rendre ses enfants plus propres à procurer la gloire de Dieu. — 2°. Afin de conserver un fonds perpétuel de lumières dans l'Eglise, pour la secourir dans ses nécessités, quand même, par impossible, elle serait éteinte d'ailleurs. — 3°. Afin de communiquer aux autres ces sciences, et de multiplier ainsi partout des flambeaux pour éclairer l'Eglise et faire un jour immortel à sa gloire.

[Des qualités que doit avoir le zèle]. — La charité doit être le principe du véritable zèle. Il y en a un faux, qui est l'effet ou d'une humeur bouillante, ou d'une activité naturelle, ou d'une ambition secrète. Tout cela ne mérite point le nom de zèle, mais celui seul qui est animé par la charité; et celui-là est ardent à embrasser tous les moyens qui peuvent contribuer au salut des âmes, quelques difficultés qui s'y trouvent; il est constant pour ne se point rebuter; il est universel, pour n'excepter personne. Tel fut le zèle d'Ignace. Il fut ardent, puisqu'il n'y mit d'autres bornes que celles de l'univers; il fut constant, puisque ni les peines qu'il eut à souffrir dans les commencements, ni les oppositions de la part du monde, ni les veilles, ni les travaux continuels qu'il fallut essuyer, ne furent capables de l'étonner; enfin, il fut universel, puisqu'il embrassa toutes les nations : chrétiens, infidèles, barbares, tous les états et toutes les conditions; grands, petits, rois, sujets, pauvres, riches, esclaves, libres. et les pécheurs les plus abandonnés. — De plus, le zèle doit être réglé par la prudence. Il y a un zèle indiscret, qui n'est pas selon la

science, dit l'Apôtre. La prudence du zèle consiste à commencer toujours par soi-même ; notre salut doit être le premier objet de notre zèle, et ce serait une pure folie de penser à la sanctification des autres, et de négliger la sienne. *L'homme sage,* dit le SAINT-ESPRIT, *est premièrement sage pour son âme* (Eccli. XXXVII). Tel fut le zèle de S. Ignace : il ne pensa à convertir les autres qu'après s'être entièrement converti lui-même. Il se disposa par sa propre sanctification à travailler utilement et efficacement à la sanctification du prochain. Sa mortification, le mépris généreux qu'il fit du monde, sa profonde humilité, furent comme un essai et en même temps un moyen pour réussir, comme il fit, dans la conquête des âmes. — Enfin, le véritable zèle doit être tempéré par la douceur : il est vrai que ces deux qualités semblent incompatibles, aussi sont-elles fort rares. Ignace trouva pourtant moyen de les accorder : il eut un zèle ardent pour la conversion des âmes et la destruction du péché, et il sut en même temps attirer les pécheurs les plus abandonnés, par une admirable affabilité ; la grandeur de leur misère ne servait qu'à augmenter sa compassion et sa tendresse : aussi n'y avait-il point de pécheur, pour endurci qu'il fût, qui pût tenir contre les adresses de son zèle et les charmes de sa douceur.

[La grâce s'accommode aux différents naturels]. — C'est un secret tout particulier de la providence de DIEU dans la prédestination des saints, que la grâce se conforme, pour ainsi dire, aux différentes humeurs des hommes qu'il appelle à lui. Cette grâce ne détruit pas même les passions qui les ont rendus coupables ; elle s'en sert pour les faire saints, et, changeant seulement les objets de leurs inclinations, elle établit les qualités de leurs vertus sur les sources de leurs vices. Ainsi, quand DIEU convertit S. Paul, il n'éteignit pas par sa grâce cette ardeur naturelle qui l'animait contre les chrétiens : il appliqua seulement cette ardente passion à la prédication de son Evangile, faisant de la colère d'un persécuteur le zèle d'un Apôtre. De même, dans la prédestination d'Ignace, DIEU ne lui ôte pas ce courage et cette ambition qui l'avaient rendu criminel ; il donne seulement de plus illustres emplois à ses inclinations généreuses. Aussi parut-il d'abord que le caractère de sa sainteté serait d'être une sainteté conquérante, une vertu guerrière. Il ne conçoit que des desseins généreux, et il a pour la cause de DIEU les mêmes ardeurs qu'il avait eues pour son honneur particulier.

[Les naturels vifs et ambitieux]. — Quoiqu'il semble qu'il n'y ait rien de si opposé à ce haut dessein d'avancer la gloire de DIEU que la passion avec laquelle naissent tous les grands hommes pour la gloire du monde, parce que l'une demande un cœur vide de soi-même, et que l'autre n'a pour objet que ses propres intérêts ; il est constant néanmoins, et l'expérience l'a fait voir dans tous les siècles, qu'il n'y a rien de plus propre à entre-

prendre quelque chose de grand pour la gloire de cette divine majesté qu'un cœur noble et généreux, piqué du désir de se faire une belle réputation dans le monde, et d'y acquérir de la gloire ; ce qu'un ancien appelait l'âme de tous les héros, qui ne peuvent lui survivre, et qui ne semblent vivre que pour elle. Tel fut le naturel de notre Ignace, tel était la passion dominante de son cœur, laquelle servit de fond aux grands desseins que Dieu avait sur lui. La sagesse divine qui sait proportionner les moyens à la fin, ne détruisit pas ce naturel ambitieux ; elle y accommoda sa grâce, en lui faisant changer d'objet, et en lui inspirant la même ardeur pour la gloire de Dieu qu'il avait eue pour celle du monde. Elle fit même que tout contribua à ce grand et noble projet : la noblesse de son sang, qui ne le portait qu'aux grandes choses ; son grand courage, qui ne pouvait s'abaisser à rien d'indigne de lui ; la solidité de son esprit, naturellement doux et sincère ; sa pénétration, accompagnée d'un grand sens pour discerner en toutes choses le vrai du faux et pour raisonner juste sur tout. Tout cela ne fut pas d'un petit secours pour lui faire tourner ses vues et ses pensées vers les biens solides et éternels. Ainsi Ignace, élevé dans le faste, enflé par l'espérance d'une grande fortune, flatté par les fausses douceurs de la cour où il s'attendait à passer ses jours avec éclat, plein de mille projets ambitieux et encore plus plein de lui-même, est choisi de Dieu pour travailler à sa gloire et pour l'étendre par tout le monde.

[Zèle et prudence]. — Il y a deux vertus, selon S. Bernard, qui rendent un homme utile au prochain : le zèle et la prudence. Le zèle, qui anime toutes les vertus chrétiennes et les empêche d'être molles et languissantes ; la prudence, qui les retient dans leur ordre et les empêche de sortir de leurs limites. — Le zèle tout seul s'emporte à des extrémités dangereuses ; il aigrit souvent ceux qu'il faudrait ramener avec douceur ; il brûle ceux qu'il ne faudrait qu'échauffer, et appesantit le joug du Seigneur ; il rend souvent la loi divine odieuse à ceux à qui il la faudrait rendre aimable. La prudence seule est trop circonspecte et trop retenue ; elle se contente souvent de gémir lorsqu'il faut agir ; elle voit les impies avec horreur, mais elle ne les arrête pas avec courage ; elle pleure les dérèglements des hommes sans s'y opposer ; et devenant souvent, de vertu chrétienne qu'elle est, une vertu politique, elle abandonne la justice de Dieu, de crainte de blesser la délicatesse des hommes. Ces deux vertus, unies ensemble, qui font le véritable tempérament d'un homme apostolique, furent le caractère propre du patriarche Ignace.

[Usage des créatures]. — Le principe fondamental de la vie chrétienne, que S. Ignace établit avec tant de solidité dès l'entrée de son incomparable livre des *Exercices,* est que tout est fait pour l'homme, et que l'homme est fait pour Dieu ; que, comme il n'y a rien dans l'univers qui ne soit de

quelque usage pour l'homme, il n'y a rien dans l'homme qu'il ne doive consacrer au service de DIEU. De là vient que nous ne devons nous servir ou nous abstenir des choses de ce monde que suivant le rapport ou l'éloignement qu'elles ont avec cette souveraine félicité pour laquelle nous sommes créés : si bien que tout nous doit être indifférent, excepté ce qui nous éloigne de cette dernière fin ou ce qui nous en approche. En sorte que, demeurant suspendus entre l'amour de la pauvreté ou des richesses, des honneurs ou des mépris, des plaisirs ou des souffrances, comme des choses qui nous peuvent être ou avantageuses, ou nuisibles, selon le bon ou le mauvais usage que nous en faisons, l'intérêt de notre salut doit être le seul poids qui nous fasse pencher d'un côté ou de l'autre. Ce saint homme pouvait-il expliquer d'une manière plus forte cette grande leçon, que le Sauveur du monde nous a si souvent renouvelée dans son Evangile, qu'il n'y a qu'une seule chose nécessaire, la recherche du royaume de DIEU, et que la conquête de tout l'univers ne saurait dédommager celui qui perd son âme.

[Fidélité d'Ignace à procurer la gloiré de Dieu]. — Vous savez que la gloire est un bien propre de DIEU, et qui n'appartient qu'à DIEU. Il nous abandonne toutes les autres choses, jusqu'à la grâce, dit S. Augustin ; mais pour la gloire, c'est son fonds, et un fonds inaliénable. Il ne la cède à personne, et, s'il y a quelque bien qu'il puisse attendre de la part des hommes, et en particulier de ses ministres, c'est celui-là. Voilà pourquoi le Fils de DIEU disait de lui-même qu'il était venu sur la terre pour y chercher non pas sa gloire mais celle de son Père, que c'était l'unique fin de sa mission et l'unique fin de la mission de ses Apôtres : *Non quœro gloriam meam;* et, parce que cette gloire de DIEU consiste en partie à être connu des hommes, à en être adoré et aimé, c'est pour cela que ce même Sauveur ajoutait qu'il était venu pour la conversion des pécheurs et la réparation du monde. Or, ceci posé, voulez-vous juger de la fidélité d'Ignace dans l'exécution des desseins de DIEU sur lui? Voyez quelle fut l'ardeur et l'étendue de son zèle pour la gloire divine et pour le salut des âmes. Quel vaste champ s'ouvre devant moi ! Puis-je vous marquer mille traits particuliers? Puis-je vous dire tout ce qu'Ignace a entrepris, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert, non-seulement pour la gloire de DIEU, mais pour sa plus grande gloire ; non-seulement pour le salut des âmes, mais pour leur plus haute perfection? (**Bourdaloue**).

[Dévouement héroïque aux âmes]. — Les auteurs de la Vie de S. Ignace ont rapporté qu'il disait que, si DIEU lui présentait d'un côté le bonheur éternel, et de l'autre l'occasion d'augmenter sa gloire par le gain d'une âme, à condition de demeurer au monde sans être assuré de son salut, il choisirait plutôt le second parti que le premier. Il est vrai qu'il s'est trouvé des personnes qui ont taxé ce choix de témérité, et qui ont mieux aimé

nier que ce saint homme ait jamais parlé de la sorte que d'approuver ce qu'ils ne peuvent exempter de péché. La raison qu'ils en apportent est que tout homme est obligé, par la charité qu'il se doit à soi-même, de mettre son salut en assurance s'il peut, et de préférer le certain à l'incertain en une matière si importante, ce que ne ferait pas celui qui refuserait le ciel pour demeurer au monde avec cette incertitude de son salut. Mais je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement révoquer en doute que S. Ignace ait témoigné ce sentiment, puisque non-seulement ceux qui ont écrit sa vie l'assurent, mais qu'on le sait encore par la tradition de ceux qui l'ont entendu de sa bouche. Je crois que ce sentiment est soutenable en toute rigueur, mais qu'il ne peut partir que d'un cœur consumé de l'amour de Dieu et du zèle de sa gloire ; et je le prouve ainsi. La gloire de Dieu est préférable à tous les biens de toutes les créatures ensemble, comme il se voit en ce que Jésus-Christ a préféré la gloire de son Père à sa propre vie, qui était plus précieuse que la vie de tous les anges et de tous les hommes ; d'ailleurs, l'incertitude du salut n'est pas un mal que nous soyons obligés d'éviter, lorsque nous avons des raisons suffisantes pour ne le pas éviter, parce que l'on peut, avec cette incertitude, se sauver et pratiquer toutes sortes de bonnes œuvres : on peut donc raisonnablement préférer la gloire de Dieu, qui résulte du salut d'une âme, à l'assurance de sa propre béatitude. Mais c'est le partage de ces grandes âmes, qui, semblables aux séraphins, sont consumées des plus vives ardeurs du saint amour, et chacun peut sentir en soi-même s'il aurait assez de courage pour une si haute entreprise. On peut ajouter qu'il n'est nullement croyable que Dieu voulût laisser périr une âme qui s'exposerait de la sorte pour son amour, et qui, par une sainte confiance en sa bonté, se jetterait entre les bras de sa divine providence, d'où suivrait une certitude morale de salut.



§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Providence de Dieu sur son Eglise]. — C'est la gloire qui est la fin des plus grandes actions, comme elle en est presque toujours le principe : aussi fait-elle les délices des plus grands génies, l'âme des plus hautes entreprises et l'idée des plus grands saints. Dieu même, lorsqu'il a voulu agir hors de soi en créant ce grand monde, n'a pu se proposer une fin plus noble que sa gloire : aussi l'exige-t-il ensuite de toutes ses créatures, comme l'hommage le plus juste qui soit dû à sa grandeur. Mais je ne sais comment cette obligation, qui regarde universellement tous les hommes, fondée sur l'impression qu'ils portent de l'image de Dieu plus parfaite que tous les êtres créés, a toujours été si peu connue, et que ce qui est le premier de nos devoirs semble être le dernier de nos soins; je veux dire que le vice et la corruption du siècle en auraient entièrement effacé le souvenir, si de temps en temps Dieu n'avait suscité dans son Eglise des saints qui ont été tout à la fois les objets et les héros de cette gloire, c'est-à-dire qui ne se sont pas contentés de glorifier Dieu dans eux-mêmes par une sainteté particulière, mais qui, poussés d'un saint zèle et animés d'un désir ardent de le faire connaître et aimer, ce qui est proprement la gloire de Dieu, ont consacré leur vie, leurs soins et leurs travaux dans ce glorieux emploi. C'est ce que l'on peut dire de S. Ignace, et ce qui fait le sujet de son éloge, puisque Dieu l'a choisi en ces derniers temps pour être le restaurateur et le défenseur de sa gloire, dans le même esprit et sur le même projet qu'a eu le Sauveur du monde qui n'est descendu sur la terre que pour ce dessein, et qui n'a travaillé que dans cette vue de rétablir la gloire de son Père (**Anonyme**).

[Caractère de S. Ignace et de ses compagnons]. — Qu'est-ce qu'Ignace, selon les vues de Dieu? C'est un homme né pour la destruction de l'hérésie; voilà son caractère. Fondateur d'un institut dont l'essence est de combattre les ennemis de la foi, comme il est déclaré dans les bulles des Souverains-Pontifes : voilà sa profession. De qui tout le zèle a été employé pour l'Eglise, à étendre ses conquêtes, à faire observer ses lois, à maintenir

l'usage de ses sacrements, à inspirer aux peuples du respect pour ses cérémonies, à conserver les fidèles dans son obéissance, à y ramener les hérétiques, sans que pour cela il ait jamais épargné ni soins ni travaux, ni forces ni crédit, ni repos ni santé, ni réputation ni vie : voilà quels ont été les emplois d'Ignace. Un homme qui, dans l'ordre qu'il a établi, ne s'est proposé que de transmettre ce zèle à un nombre infini de successeurs, c'est-à-dire de préparer à toutes les nations du monde des missionnaires fervents, des prédicateurs évangéliques, des hommes dévoués à la croix et à la mort, des troupes entières de martyrs, dont il a été le père : voilà les fruits de sa Compagnie. Encore une fois, un homme de ce caractère, dans un temps où le schisme et l'erreur entreprenaient de renverser tout et de tout perdre, n'était-ce pas un secours manifeste et nouveau, comme le chante l'Eglise même, que Dieu réservait à son Eglise ? **(Bourdaloue).**

[Ignace imitateur de N.-S.] — Je ne puis vous parler plus avantageusement de la sainteté d'Ignace qu'en vous apprenant, d'abord, qu'il est venu faire dans les derniers siècles, par le mouvement de l'Esprit de Dieu, ce que Jésus-Christ a fait par lui-même dans la plénitude des temps, et que, nonobstant la différence infinie qu'il faut toujours mettre entre l'un et l'autre, on peut dire, en quelque sens, du disciple comme du maître, qu'il a travaillé à la gloire de Dieu en procurant le salut des âmes. A cette seule idée se rapportent tous les desseins qu'il a formés, toutes les peines qu'il a essuyées, toutes les conquêtes qu'il a faites, tous les heureux succès qu'il a eus, toutes les bénédictions que le Ciel a répandues sur ses travaux. Quand je le vois quitter les armes des princes de la terre pour combattre sous de plus glorieux étendards, à la tête des forts d'Israël, qu'il a élevés dans ses exercices, conduits par ses constitutions, rangés sous sa discipline, accoutumés comme lui à la guerre et aux victoires ; quand je le vois dissiper l'ignorance par ses instructions, confondre l'hérésie par sa doctrine, défendre l'Eglise par son zèle, porter dans des régions de ténèbres le flambeau de l'Evangile par ses missions, rallumer le feu de la piété chrétienne par ses écrits et par ses exemples ; se faire tout à tous, enfant avec les enfants dans les colléges, malade avec les malades dans les hôpitaux, sage avec les sages dans les cours des grands, pour les gagner tous à Dieu ; je rappelle toutes ces différentes idées de grandeur et d'emplois à une seule, et, pour faire en peu de mots l'éloge d'un saint qui est au-dessus de tout éloge, je me contente de vous l'exposer comme un homme qui a mis toute son attention à travailler à la gloire et à la plus grande gloire de Dieu, en procurant le salut des âmes par tous les moyens imaginables. Ces deux objets que le Fils de Dieu s'est toujours proposés, je veux dire la gloire de son Père et le salut des hommes, ont toujours été présents à l'esprit et infiniment chers au cœur d'Ignace, qui, dans tout ce qu'il a dit, a toujours recherché la plus

grande gloire de DIEU, par les moyens les plus humiliants et les plus pénibles ; qui, dans tout ce qu'il a fait et dit, a toujours travaillé à la plus grande sanctification des âmes, par les voies les plus sûres et les plus heureuses. (*Eloges historiques*).

[Conversion de S. Ignace]. — Ce fut au siége de Pampelune, capitale de la Navarre, que le DIEU des armées fit cet illustre conquête. On y vit en même temps deux places fortes attaquées, et deux siéges formés : car, pendant que les Français, animés par leur propre courage et par la justice de leurs armes, emportent la ville d'assaut, DIEU, de son côté, attaque le cœur d'Ignace, qui s'était jeté dans la citadelle pour la défendre, avec tout ce qu'il avait pu ramasser de braves ; il l'abat comme un autre S. Paul, pour le relever plus glorieusement, et pour en faire un vase choisi, propre à porter sa gloire par toutes les nations. L'éclat d'une pierre qu'un coup de canon détacha de la muraille, lorsqu'Ignace était sur la brèche, lui blessa une jambe, et le boulet même, quoique repoussé et ralenti, lui cassa l'autre et le mit hors de combat. Cet accident semble un coup de hasard, à en juger selon les règles de la prudence humaine ; mais DIEU, qui avait ses desseins, porta par-là un coup mortel à l'hérésie, renversa les mosquées des mahométans en une infinité d'endroits, rétablit la foi en mille autres, détruisit le libertinage et affermit la piété et la religion. Ce nouveau Paul, frappé ainsi de la main de DIEU plutôt que de celle de ses ennemis, fut aussitôt conduit au lieu que la Providence avait marqué pour y être guéri de l'aveuglement où il était, plutôt que des plaies qu'il avait reçues dans le combat. Car alors, se voyant prisonnier de guerre, sans habitude et sans commerce avec ses amis, obligé de garder le lit et un régime de vie bien contraire à son naturel, il cherche du moins à charmer sa douleur et son ennui par la lecture de ces livres divertissants qui lui puissent remplir l'esprit des exploits et des aventures de quelque héros fabuleux, qui, par de feintes intrigues, par des combats imaginaires et par de folles passions, ne font que trop souvent de véritables et de fâcheuses impressions sur le cœur. C'est ici où DIEU l'attend : il ne trouve point d'autres livres que la Vie du Sauveur et un recueil de quelques histoires des saints, qu'il semble que la Providence eût ménagés exprès. Il les parcourt d'abord par amusement ; il est ensuite touché de ce qu'il lit ; et enfin celui qui ne cherchait qu'à charmer son ennui est charmé lui-même du courage des martyrs et des véritables combats qu'ont soutenus tant de saints pour emporter le ciel. Il ressent là-dessus de puissantes émotions de la grâce ; il est confus de se voir si éloigné de la force et de la générosité de ceux dont il lit les victoires et les grandes actions. Déjà il se reproche sa lâcheté, et se demande à lui-même si ces héros du christianisme étaient d'une autre nature que lui, et pourquoi il ne pourrait pas mettre en pratique ce qu'il lit : *Tu non poteris quod isti et istæ ?* Le fruit d'une lecture si salutaire, à laquelle la grâce du

Ciel se joignit si à propos et dans une conjoncture si favorable, ne tarda pas longtemps à paraître : car, pendant que mille considérations humaines l'arrêtent et le retiennent, et que mille pensées confuses, qu'il ne peut encore bien démêler, lui viennent en foule dans l'esprit, touché plus vivement des exemples de vertu qu'il a lus, il se sent rebuté du faux éclat de la grandeur humaine ; l'idée des plaisirs de la terre s'efface à mesure que la grâce lui en retrace une autre de ceux qu'il peut espérer dans le ciel. Il fait de sérieuses réflexions sur la vie qu'il a menée jusqu'alors, sur la fin pour laquelle il était au monde, sur l'inutilité des soins et des travaux qu'il a pris, et sur tous les mouvements qu'il s'est donnés pour acquérir une fumée d'honneur. Il appelle aussitôt au conseil toutes les lumières de sa prudence naturelle, dans une délibération où il s'agit de son bonheur éternel ; et enfin, éclairé des lumières célestes et fortifié d'une vertu divine, après les agitations d'un esprit inquiet, irrésolu, chancelant dans ses desseins, il se rend à la voix de Dieu qui l'appelle, et prend une résolution digne de son grand courage, celle de faire à l'avenir pour la gloire de Dieu ce qu'il a fait jusque-là pour la gloire du monde. (**Houdry**, *Sermons*).

[Ses résolutions]. — Dans le dessein de se donner entièrement à Dieu, qui est l'effet d'une sagesse divinement éclairée, à peine Ignace est-il en état de marcher qu'il abandonne biens, parents, amis, et renonce à toutes les espérances de la fortune ; et, après avoir passé en prières, dans l'église de Mont-Serrat, toute la nuit de cet heureux jour consacré à la mémoire de l'incarnation du Verbe éternel, pénétré de la pensée de cet auguste mystère, il conçut ce grand dessein d'imiter celui qui se faisait homme pour réparer la gloire de son Père, et, s'il m'est permis de m'exprimer par les paroles de Tertullien, pour être à l'avenir un fidèle ouvrier de sa gloire : *Operarius gloriæ* Dei. Il se pare aussitôt des livrées de ce nouveau maître, en se dépouillant de ses habits et de tout l'appareil d'un guerrier, pour se revêtir d'un sac et d'un cilice, et pour s'offrir en ce nouvel équipage au service du Roi du ciel. Certes, si une noble entreprise ou une noble fin est le premier effet ou plutôt la première partie de la prudence, y en eut-il jamais, peut-il même y en avoir une plus excellente que celle que se propose ce grand Saint, puisque Dieu même n'en peut avoir une plus grande, dans tous ses ouvrages, que sa propre gloire, qu'il a toujours en vue ? (*Le même*).

[Pénitence d'Ignace]. — Ce dessein pourtant n'est encore qu'ébauché : car Ignace ne sait comment s'y prendre, ni par où commencer ; il conçoit seulement qu'il faut se dépouiller du vieil homme avant de se revêtir du nouveau, et réparer le mal qu'il a fait avant d'entreprendre le bien que Dieu lui inspire. Dans cette vue, il se retire dans une grotte près de la ville de Manrèse, pour y mener une vie pénitente, ne voyant rien encore de

plus grand ni de plus agréable à DIEU que de dompter son corps par les jeûnes et par les plus surprenantes austérités, afin de venger sur lui-même l'injure qu'il avait faite à la divine Majesté, et de réparer la gloire qu'il lui avait ravie par la vie peu chrétienne et peu réglée qu'il avait menée jusqu'alors, quoiqu'il n'eût jamais donné dans un libertinage déclaré, ni dans ces débauches outrées auxquelles s'abandonnent tant de personnes de son âge et de sa profession, et qu'il eût toujours gardé les mesures et les bienséances d'une personne engagée dans le monde, à qui la réputation d'honnête homme est nécessaire pour parvenir à quelque illustre emploi. Mais, pour réparer le mal qu'il avait fait de ne s'être pas plus tôt donné à DIEU, il ne garde presque point de mesure dans sa pénitence. Solitude de Mont-Serrat, grotte de Manrèse consacrée par le sang de ce pénitent, vous fûtes les témoins de ses larmes et de ses gémissements ; vous le fûtes de l'amertume de son cœur et des saintes rigueurs qu'il exerça dès-lors, plutôt par le motif de la gloire de DIEU et par le désir de porter sur lui-même la mortification de JÉSUS-CHRIST, que dans le dessein de satisfaire pour ses désordres passés, et d'éviter par-là les peines qu'il avait mérité de souffrir dans l'autre vie ? (*Le même*).

Anges du Seigneur, qui avez plus de joie de voir un seul pécheur qui fait pénitence que plusieurs justes qui n'en ont pas besoin, avec quelle complaisance vîtes-vous ce jeune seigneur, dans ce lieu, n'avoir pour vêtement qu'un cilice, pour ceinture qu'une chaîne de fer, pour lit que la cendre, pour compagnons que les pauvres, pour meubles et pour équipage qu'un bourdon et un sac, pour mêts qu'un peu de pain et d'eau, pour patrimoine que la libéralité d'autrui, pour divertissement que le service des malades, pour exercice que la prière et la pénitence, pour héritage que la croix et les douleurs de JÉSUS-CHRIST ? Et vous, adorable Sauveur, qui avez répandu dans son âme ces premières semences de votre grâce, avec quelle joie les vîtes-vous croître dans un homme qui, animé de votre esprit, se préparait à marcher sur vos augustes traces, et à se rendre, en travaillant à la gloire de DIEU, puissant en œuvres et en paroles devant lui ! (*Eloges historiques*).

[Réforme intérieure]. — Ignace, après les premières agitations de son esprit et les premiers mouvements de son cœur, éclairé des lumières du Ciel et fortifié d'une vertu toute divine, travailla à sa conversion, non pas, comme nous, par quelque réforme extérieure, par quelque froide prière, par quelque retraite de bienséance, et par quelques exercices apparents d'une piété superficielle. Il alla droit au changement du cœur et au renversement de ses passions dominantes. Il descendit en jugement avec lui-même : il vit son cœur rempli de l'esprit du monde, des folles idées d'une fausse gloire et d'une vaine ambition : il entreprit d'étouffer en lui tous les mouvements de l'orgueil et de l'amour-propre. On vit cet

homme, qui, pour conserver toute sa propreté et sa bonne grâce, avait souffert les incisions les plus sensibles, ceindre ses reins d'une chaîne de fer, ne prendre pour habillement qu'un cilice couvert de toile, et négligé dans toute sa personne, cacher sous un morne maintien et sous des grossièretés affectées cet air noble et grand qui paraissait sur son visage. On vit cet homme, qui, par sa fierté naturelle, voulait s'élever au-dessus des autres et se rendre comme indépendant, mendier son pain de porte en porte, servir les malades dans les hôpitaux, et souffrir sans se plaindre les raillleries et les outrages des libertins. On vit cet homme, qui avait une si grande passion de s'avancer, renverser en un moment tous ces grands projets de fortune, et ne connaître plus rien de grand que le mépris des grandeurs humaines. Sa vie ne fut plus qu'une longue et sévère pénitence. (**Fléchier**).

[Manrèse]. — Suivons notre saint à Manrèse, dans cette grotte devenue si fameuse par sa pénitence. Faut-il vous dire quelle vie il y mena, quelles austérités il y pratiqua, quelles abstinences et quels jeûnes il y observa ? C'est ce que vous ne pouvez ignorer. Vous savez où le porta une sainte haine de lui-même : qu'il ne voulut point d'autre nourriture que le pain et l'eau, ni d'autre lit que la terre ; que les disciplines sanglantes, et réitérées chaque jour jusqu'à trois fois, furent ses exercices les plus ordinaires ; qu'il fit du cilice son vêtement ; que, par un stratagème particulier et nouveau, pour repousser les attaques de l'ennemi qui le troublait, et pour calmer les peines intérieures qui lui déchiraient cruellement l'âme, il refusa à son corps, durant huit jours entiers, tout soulagement et tout aliment ; que, dans cette guerre si vive et si animée qu'il déclara à ses sens, toute sa prudence consista à ne point écouter la prudence humaine ; que par-là, il se réduisit bientôt dans la dernière faiblesse, et que dès lors il sembla prendre pour maxime non pas de vivre, mais d'endurer une longue et perpétuelle mort tous les jours, en châtiant son corps par une pénitence très-sévère, qu'il ne prétendait finir qu'avec sa vie. (*Le même*).

[Ardeur d'Ignace]. — Dieu, qui pour sa gloire voulait employer Ignace et l'engager dans une milice sainte, se servit de ses dispositions naturelles, et lui laissa ses idées guerrières, mais en les tournant vers un autre objet, et lui proposant, non plus des provinces et des terres, mais des âmes à conquérir. Il quitta les armes du siècle, pour se revêtir des armes de la foi. Il cessa de combattre les ennemis de l'Etat, mais pour combattre les ennemis de l'Eglise ; et la compagnie qu'il entreprit de former, et dont Dieu lui inspira le dessein, fut la Compagnie de Jésus-Christ. D'autres fondateurs, avant lui, n'avaient point cru blesser les règles d'une humilité chrétienne et d'une modestie religieuse en donnant aux saints ordres qu'ils ont établis, les augustes noms de l'adorable Trinité, du Saint-Esprit,

des personnes divines : et c'est sur le modèle de ces grands hommes, et par la même inspiration d'en-haut, que S. Ignace de Loyola choisit pour la compagnie dont il a été l'instituteur l'adorable nom de Jésus ; c'est pour faire comprendre à ses disciples la nécessité où ils étaient d'imiter en tout les exemples du Fils de Dieu, de marcher sur ses pas, et d'employer tous leurs soins et leurs travaux à continuer l'ouvrage auquel il s'était occupé pendant qu'il conversait avec les hommes. (**Bourdaloue**).

[Son zèle pour les âmes]. — Quand Ignace fut appelé aux fonctions de l'apostolat, vous le savez, l'Eglise avait besoin de secours, et Dieu, par les règles de sa providence, était engagé à lui en fournir. C'était un temps où l'hérésie s'élevait de toutes parts, et déjà commençait à souffler le feu de ces fameuses rébellions dont les restes fument encore. Or, le Fils de Dieu ayant promis authentiquement à son Eglise que jamais les portes de l'enfer ne prévaudraient contre elle, il ne pouvait lui manquer dans une pareille rencontre ; et, en conséquence de sa parole, il lui devait donner de nouvelles forces pour la défendre. Je ne prétends point vous faire entendre par-là que S. Ignace ait été un homme nécessaire à l'Eglise de Jésus-Christ, il est vrai ; mais aussi lui ferais-je tort, et au Fils de Dieu même, si je ne disais qu'Ignace, tout serviteur inutile qu'il était, fut choisi de Dieu pour la défense de l'Eglise, et que sa vocation a été l'un des moyens que Dieu avait préparés pour faire voir à son Eglise qu'il ne l'abandonnait pas. Reconnaissez-le d'abord, par un trait admirable de la Providence. Bien d'autres en ont fait la remarque, et c'est pour cela que la vérité en est plus évidente, et que l'on peut avec plus de raison la faire à présent. Tandis que Luther lève l'étendard contre l'Eglise et lui déclare ouvertement la guerre, Dieu touche le cœur d'Ignace, et l'appelle pour l'opposer à cet hérésiarque. — Quelle providence, Seigneur ! Ainsi en aviez-vous autrefois usé, faisant naître un Augustin en Afrique le même jour que Pélage, l'ennemi de votre grâce, était né en Angleterre : et vous n'avez jamais permis, dans la suite des siècles, que votre Eglise fût attaquée par un nouveau persécuteur sans lui procurer d'ailleurs, et en même temps, un nouveau défenseur. (*Le même*).

[Consolations intérieures]. — Il ne faut pas se figurer que la pénitence d'Ignace fût sans consolation et sans douceurs intérieures. Dieu répandait ses onctions sur ses croix, et la charité, qui supporte tout, adoucissait toutes ses peines. Qui pourrait vous découvrir ici les sentiments les plus secrets de son cœur, et tirer le voile qui couvrait ce sanctuaire ? Vous verriez la tranquillité de son âme, la pureté de sa conscience, la sincérité de sa pénitence et l'ardeur de sa charité. Combien de fois, s'élevant au-dessus de lui-même, s'écria-t-il : *Ah! Seigneur, si les hommes vous con-*

naissaient ! Combien de fois, touché de douleur pour les péchés qu'il avait commis, et s'excitant à la reconnaissance pour les grâces qu'il avait reçues : *Y a-t-il de plus grandes preuves que moi,* disait-il, *de la misère de l'homme ? Y a-t-il de plus grande preuve que moi de la miséricorde de* Dieu ? Combien de fois, exhalant en soupirs le feu de l'amour divin qui le transportait : *Seigneur,* redisait-il, *je ne demande pour toute grâce que de vous aimer, et pour toute récompense que de vous aimer encore davantage.* Voilà quel était le motif de sa pénitence. Ses intérêts propres ne le touchaient plus, et dans les austérités de sa vie, au lieu de penser à satisfaire aux peines qu'il avait méritées, il ne songeait qu'à réparer l'injure qu'il avait faite à la Majesté divine. C'était sur ce principe de la charité et de la plus grande gloire de Dieu que roulait cette sainte vie. S'il reçoit des consolations sensibles, sa joie redouble sa ferveur ; s'il est dans les sécheresses, sa crainte redouble son exactitude ; s'il se dérobe aux yeux des hommes, c'est pour se donner tout entier à Dieu ; s'il entreprend le pénible voyage de la Terre-Sainte, c'est pour baiser les vestiges du Sauveur, pour mourir au pied de la croix. Aussi rien ne lui parut-il difficile lorsqu'il put avancer la gloire de Dieu. (**Fléchier**).

[Changement surprenant d'Ignace]. — Ignace ne fut pas plus tôt entré dans la solitude où l'esprit de Dieu l'avait conduit, que le voilà comme transformé dans un autre homme. Il avait passé toute sa vie dans l'embarras de la cour et le bruit des armes : dans un instant, il est rempli de dons extraordinaires. Il reçoit la grâce d'une oraison sublime ; les jours et les nuits suffisent à peine pour contenter le goût qu'il y trouve. Il y emploie les semaines entières, sans prendre aucun aliment ni autre soutien, tant il est absorbé dans ce saint exercice. Ce ne sont que ravissements, qu'extases, où son corps paraît élevé de terre. Dieu se découvre à lui par les communications les plus intimes. Il voit sensiblement Jésus-Christ dans le sacrifice de l'autel ; il traite avec la Reine des anges ; il pénètre jusque dans le sanctuaire, pour y contempler Dieu même et la Trinité de ses personnes. Jamais cet adorable mystère ne fut révélé à un homme plus clairement qu'à Ignace. On pourrait dire que c'est un autre S. Paul, transporté dans le ciel, et jouissant par avance de la vision bienheureuse. Lui-même proteste qu'après ce qu'il a vu il est tout prêt à mourir pour la foi, quand il n'y aurait plus d'Ecriture ni de tradition. — Mais d'où peut venir un si subit changement ? C'est qu'Ignace, pour remplir parfaitement sa vocation, doit être tout à Dieu, doit être un homme de Dieu ; et parce qu'il a été jusqu'à présent tout autre, tout dévoué aux maximes du monde, il faut que Dieu en fasse un homme tout nouveau. Or, il le fait par cette profusion de lumières et de grâces, et c'est en cela même que consiste la fidélité de Dieu envers ce saint patriarche. (**Bourdaloue**).

[Le monde se raille d'Ignace]. — La prudence humaine ne manqua pas de tourner en ridicule la pénible entreprise de ce saint homme (celle de refaire toutes ses études); mais l'événement fit voir que c'était l'effet d'une sagesse beaucoup supérieure à celle du siècle. L'esprit de ténèbres lui représenta cent fois cette occupation comme un amusement d'enfant, qui consumerait à apprendre le temps qu'il devait employer à agir. Tantôt il lui fait envisager l'étude comme un travail ingrat et infructueux, qui ne convenait ni à son âge ni à la grandeur de son dessein; tantôt il s'efforce de lui persuader qu'un homme d'oraison comme lui, et accoutumé aux douceurs de la contemplation, ne pourrait s'accommoder d'un exercice qui dessèche le cœur, et qui fait une trop grande diversion de l'application d'esprit qu'il devait donner à la piété; et tantôt enfin, il tâche de l'en détourner, et de lui faire prendre le change, par les goûts extraordinaires qu'il ressentait à la prière. Mais Ignace, par sa prudence, découvre le piége qu'on lui tend, démêle l'artifice; et, bien loin de donner dans cette illusion si subtile, il se plaint amoureusement à Dieu de ce qu'il semble qu'il l'appelle et qu'il le renvoie en même temps; qu'il veut qu'il acquière de la science comme un moyen d'avancer sa gloire, et qu'il y met lui-même obstacle en remplissant son esprit de tant de douceurs et de consolations; qu'au lieu de faire une étude, il se trouve souvent qu'il fait une oraison. Quelles furent, grand Saint, les lumières de la sagesse qui vous fit juger que, comme la science seule, sans le zèle de la charité, ne sert qu'à nourrir l'orgueil, le zèle de même, sans la science, est plus capable de détruire que d'édifier; mais que l'union de ces deux choses est le véritable moyen d'avancer la gloire de Dieu; que c'est ce qui fait les prédicateurs, desquels l'emploi propre est de porter les paroles de vie et de salut; que les docteurs, qui sont les lumières du monde, comme le témoigne le Sauveur, ne deviennent tels que par les belles connaissances qu'ils acquièrent par les travaux d'une longue étude; que les doctes écrits, par lesquels on défend la foi et l'on réfute les erreurs, ne se peuvent composer sans une science profonde; et que le Saint-Esprit même voulut être le maître des Apôtres, qui étaient grossiers et ignorants, et les remplir de science et de sagesse avant de les appliquer aux fonctions de l'apostolat, pour les rendre par-là plus capables de dissiper les ténèbres de l'idolâtrie, dont la terre était couverte, de confondre la sagesse orgueilleuse des philosophes et des sages du monde, et de porter jusqu'aux extrémités de l'univers le nom et la connaissance du vrai Dieu. Ainsi, on peut assurer que ce ne fut ni l'ambition, ni l'intérêt, ni la curiosité, ni aucune considération humaine, mais le seul zèle de procurer la plus grande gloire de Dieu, qui fit résoudre ce saint homme à employer un moyen si difficile et épineux, mais en même temps si nécessaire pour réussir dans un si noble et si magnifique dessein. (**Houdry**, *Sermons*).

[Le livre des *Exercices*]. — S. Ignace commença à travailler au salut des âmes par ses *Exercices* spirituels, ouvrage que tant de saints ont loué et qui a produit tant de saints. C'est là que, joignant aux lumières de l'esprit de Dieu ses propres réflexions et son expérience, et découvrant à l'homme la malice du péché, la dignité de sa fin, la reconnaissance qu'il doit à Dieu, il conduit un chrétien à la perfection de son état, par une longue suite de vérités éternelles, comme par autant de degrés. C'est là que, par des considérations capables de convaincre l'esprit et de toucher le cœur, il enseigne à réprimer ses passions et à se détacher des créatures pour s'unir au Créateur. C'est là enfin que, réduisant la science du salut en art et en méthode, il apprend aux autres à se convertir comme lui, et à pratiquer les vertus qu'il a pratiquées. Le succès a repondu aux intentions qu'il avait de porter les pécheurs à la pénitence : et l'on a vu, au sortir d'une retraite de plusieurs jours, des impies réparer le scandale qu'ils avaient donné, et devenir les défenseurs de la religion qu'ils avaient méprisée ; des avares non-seulement restituer leur bien mal acquis, mais encore se dépouiller du légitime ; des savants renoncer à toute la gloire de l'esprit, pour ne savoir que Jésus-Christ crucifié ; des dames mondaines, les unes se consacrer dans les hôpitaux aux plus vils ministères de la charité chrétienne, les autres se retirer dans les plus austères solitudes pour couvrir d'un voile une beauté dont elles étaient idolâtres, et pour expier par des austérités perpétuelles la vanité de leur vie passée. Plût au Ciel que l'usage de ces retraites fût aujourd'hui plus fréquent ! On verrait moins d'injustice dans les jugements, moins de médisances dans les conversations, moins de doutes dans la foi et de tiédeur dans les exercices de la religion. (**Fléchier**).

[La compagnie de Jésus]. — Cette même prudence, qui conduisait S. Ignace dans la glorieuse entreprise du salut des âmes, lui fit faire réflexion que tout ce qu'il pourrait faire serait toujours fort peu de chose eu égard au désir embrasé qu'il avait de la gloire de Dieu. Voici la seconde voie qu'il tenta pour en venir plus facilement à bout. Comme le Sauveur avait choisi pour ce même effet quelques disciples et quelques apôtres, qu'il forma de sa main afin de les envoyer ensuite par toute la terre porter son nom et la connaissance du vrai Dieu, Ignace crut ne pouvoir prendre de plus juste mesure pour l'exécution de son dessein, qui était le même que celui du fils de Dieu, que d'assembler à peu près le même nombre de personnes apostoliques, afin de les disperser de la même manière, après les avoir engagées par un vœu exprès à travailler sur le même projet. Ce fut pour cela qu'il donna à cette société le nom de *Compagnie de* Jésus, pour la faire souvenir qu'elle ne s'est rangée sous cet illustre étendard que pour imiter de plus près le Sauveur, pour continuer ses travaux et ses conquêtes, et pour entrer dans le même esprit. Il jeta les premiers fondements de cet ouvrage à Paris, sur cette montagne où est le tom-

beau de l'apôtre de notre France, et qui fut arrosé autrefois du sang de tant de martyrs, dont elle a pris le nom. C'est là qu'ils puisèrent la force des martyrs et le zèle des apôtres, comme porte encore l'inscription qui se voit au même lieu : *Siste, spectator, et, in hoc Martyrum sepulchro, probati ordinis cunas lege!* Societas Jesu *hìc nata est.* C'est de ce lieu saint qu'Ignace et ses disciples, tous embrasés comme lui du zèle de la gloire de Dieu, sortirent pour se disperser par toute la terre, et porter la lumière de l'Evangile aux nations les plus reculées.

Examinons, je vous prie, plus en particulier les proportions du moyen que prit Ignace, avec la fin qu'il eut devant les yeux. Nous verrons que, pour rendre éternel et irrévocable ce zèle de travailler à la gloire de Dieu, il s'oblige, lui et ses enfants, par un vœu exprès à obéir au chef de l'Eglise, pour être employés à toutes les nécessités les plus pressantes, afin qu'il n'y ait jamais faute de personnes apostoliques qui, par état et par profession, soient toujours prêtes à sacrifier leur vie pour le salut du prochain. Quelle prudence de s'être précautionné contre tout ce qui pourrait causer la ruine de son ouvrage, et rendre inutile un moyen si bien imaginé, en éloignant d'un côté l'ambition, et obligeant les principaux membres de cette compagnie, par un autre vœu tout particulier, à n'accepter jamais aucune dignité dans l'Eglise sans y être contraint par l'autorité de celui qui y tient la place du Fils de Dieu ; afin que, pendant que les prélats et les pasteurs gouverneraient cette Eglise et en seraient comme les yeux pour la conduire, les enfants en fussent comme les bras pour la défendre : *Brachium Sedis apostolicæ :* c'est le nom que leur a donné un Souverain-Pontife dans la bulle de la confirmation de cet ordre. D'un autre côté, le saint patriarche n'en a pas moins écarté l'intérêt, qui se mêle quelquefois parmi les meilleurs desseins, pour les gâter et les corrompre ; ne voulant pas que, pour quelque fonction que ce soit, on puisse exiger la moindre récompense du monde, afin d'avoir uniquement en vue la gloire de Dieu, et de s'y employer avec le plus parfait désintéressement. (**Houdry**).

[Les enfants de S. Ignace]. — Le zèle de S. Ignace ne pouvait pas se contenir dans les bornes d'une vie aussi courte que celle d'un homme mortel : il trouva le moyen de passer les limites du temps, et de le faire croître avec les siècles, en formant des hommes apostoliques qui pussent suivre ses pas, et leur laissant ses idées, également solides et relevées, dans ses Constitutions, qui sont toutes remplies du zèle de la plus grande gloire de Dieu et du salut des âmes, qu'il leur voulait inspirer : car il en parle si souvent, qu'il fait assez connaître combien il avait à cœur qu'ils l'eussent toujours en vue. C'est pour cela qu'il a voulu qu'ils ne fussent point attachés à certains lieux, ni à certaines maisons, ni à certaines provinces, mais qu'ils fussent prêts à aller et à demeurer partout où ils pourraient procurer la plus grande gloire de Dieu, *Sub quâcumque mundi*

plagâ, comme portent ses règles, afin de travailler dans toutes les contrées de la terre habitable. Chose merveilleuse ! dix personnes, dans la naissance de cette compagnie, animées de l'esprit de S. Ignace et remplies du même zèle, entreprennent tout l'univers. Faber s'efforce d'exterminer l'hérésie de l'Allemagne ; Jaïus tâche d'éteindre le schisme d'Angleterre et de réunir ce royaume à l'Eglise ; Lainez et Salméron assistent en qualité de docteurs et de Théologiens du Pape, au concile de Trente ; S. François Xavier embrasse lui seul tout l'Orient, et dans l'espace de dix ans baptise plus d'un million d'âmes ; les autres s'occupent à rétablir la piété et le fréquent usage des sacrements dans l'Italie, dans la France, dans l'Espagne et dans toute l'Europe ; tout cela par la sage conduite de S. Ignace, qui a vu, en l'espace de quinze ans qu'il fut général, son ordre étendu par toute la terre en plus de cent maisons, et plus de peuples gagnés à JÉSUS-CHRIST par ses enfants que Luther et Calvin n'en ont infectés et corrompus en un siècle, depuis que leur hérésie s'est répandue comme un mal contagieux parmi les fidèles. — C'est par le même motif que ce saint homme a embrassé toutes sortes de fonctions, d'où l'on peut recueillir un plus grand fruit pour le salut des âmes. Dans quelques ordres, comme remarque S. Thomas, les emplois sont limités, les pénitences réglées, et le supérieur n'y peut rien ajouter sans excéder son pouvoir ; mais, dans la compagnie de ce saint instituteur, le supérieur peut donner à un religieux tel emploi qu'il lui plaira, lui ordonner tout ce qui n'est point péché, et imposer les pénitences qu'il croira lui pouvoir être plus utiles. Ailleurs, les Missions font un ordre, la Doctrine Chrétienne en fait un autre, la Rédemption des Captifs un autre, l'assistance qu'on rend aux malades un autre ; mais, selon le dessein de S. Ignace, un religieux de sa compagnie doit travailler aux missions, enseigner le catéchisme aux enfants, secourir les soldats sur mer et sur terre, visiter les malades dans les hôpitaux, s'exposer au service des pestiférés, se mêler parmi les captifs, et demeurer avec les forçats à la chaîne, pour contribuer par là au salut de ces pauvres abandonnés. Les plus nobles créatures de l'univers n'ont que des fins limitées : des Anges, les uns travaillent à la conservation des éléments, les autres à la garde des créatures raisonnables, et ils rapportent tous leurs ministères à la gloire de DIEU. Mais, ô étendue admirable du cœur d'Ignace ! son zèle embrasse toutes sortes de fonctions, sans épargner aucun travail, pour conduire les âmes à leur fin ; il fuit les charges honorables, et en prend tout le travail. Tout le corps de la Compagnie et chaque particulier travaille sur les mêmes idées et dans le même esprit (**Le P. Nouet**, *Médit.*).

[Immensité du zèle d'Ignace]. — Il n'y a lieu du monde si peu connu où Ignace n'étende ses soins. Son esprit est partout, sa charité embrasse tout ; son cœur est un abîme ou le monde ne paraît qu'un atome. Le zèle de ce saint homme s'étend à tous les âges, aussi bien qu'à toutes les con-

ditions, sans en excepter une seule. Considérez un enfant dans le sein de sa mère, comme un fruit encore attaché à l'arbre qui le porte : Ignace prend soin de son baptême, et fait des miracles sans nombre pour sauver la mère et l'enfant, le fruit et l'arbre tout ensemble. Regardez-le dans son enfance : Ignace prend soin de son instruction ; c'est un ange visible qui lui apprend le chemin du ciel et les premiers éléments de la doctrine chrétienne, par un emploi charitable qu'il a fait passer en vœu dans son institut. Prenez-le dans sa jeunesse : Ignace a soin de ses études : et, s'il ouvre ses écoles comme des sources publiques où l'on puise les sciences humaines, c'est afin qu'en passant par des bouches sacrées elles deviennent chrétiennes et divines. Prenez-le dans un âge plus mur : Ignace se charge de sa direction, et n'abandonne point le soin de son âme, qu'il ne l'ait mise dans le ciel. Il n'a point égard à la condition, parce qu'on peut se sauver en tout état. Il ne distingue point le noble du roturier, parce que le sang du Sauveur fait toute notre noblesse, et la vertu notre grandeur. Il ne met point de différence entre les âmes, parce qu'elles sont toutes d'une même espèce et coûtent toutes le même prix. Il va dans les hôpitaux, pour faciliter le salut des âmes par le soulagement des corps. Il va dans les prisons, pour briser les chaînes du péché ; il assiste les criminels jusqu'au lieu du supplice, pour faire d'un infâme poteau une échelle du paradis ; et, comme s'il n'était pas satisfait en suivant les vivants, il ressuscite les morts, pour leur donner le moyen de se confesser et de se garantir de l'enfer. (*Le même*).

[Il l'a éternisé]. — S. Ignace eût voulu se partager en tous les endroits où il y avait des âmes à gagner à Jésus-Christ ; au moins songea-t-il à se multiplier, en établissant une compagnie d'hommes apostoliques, qui devaient être ses compagnons, ou ses successeurs dans les fonctions de sa charité. Déjà depuis longtemps il considérait les besoins et les nécessités de l'Eglise, les relâchements du siècle, la corruption de tous les états, le progrès de l'hérésie naissante. Il n'y avait presque plus parmi les chrétiens de piété ni de discipline ; les peuples vivaient dans une extrême ignorance de la loi de Dieu ou dans les désordres d'une vie licencieuse : le sacerdoce était tombé en opprobre, et le monde, ne distinguant plus la sainteté du ministère d'avec la profanation du ministre, avait du mépris pour l'état ecclésiastique. Les maux étaient pressants, et personne n'y aportait les remèdes. Les pasteurs, comme des sentinelles endormies, abandonnaient leurs troupeaux ; les anciens ordres religieux, fondés la plupart sur la retraite et le silence, ou chargés de règles et d'observances monastiques, ne pouvaient pleinement vaquer au salut des âmes. — Ignace, suscité de Dieu pour venir au secours de son Eglise affligée, choisit, pour l'assister dans ce dessein, des hommes qui fussent capables d'avancer la gloire de Dieu par leurs travaux, par leurs prières, par leurs instructions et leurs exemples, prêts à sacrifier

leur repos, leur honneur et leur vie même pour le Sauveur ; qui, ne trouvant rien de bas ni de difficile dans les ministères de l'Eglise, et renonçant à toutes les dignités, ne refusassent aucune peine en cette vie, et n'attendissent de récompense que dans l'autre. (**Fléchier**).

[Amour des persécutions]. — Ce grand saint a toujours envisagé, comme le moyen le plus infaillible pour réussir en ses desseins, les souffrances et les persécutions, dont la sagesse éternelle a toujours su tirer sa plus grande gloire, depuis qu'elle a choisi la croix pour être l'instrument du salut des hommes. Ce moyen, à la vérité, comme témoigne l'Apôtre, a passé pour une folie dans l'esprit des gentils, et a été aux Juifs une occasion de scandale ; mais ce même apôtre nous assure que c'est en cela que la puissance et la sagesse de Dieu a davantage éclaté, d'avoir su réparer sa gloire par un moyen si opposé à la sagesse du monde, qui regarde les contradictions des hommes comme le plus grand obstacle à ses desseins. Ainsi, notre Ignace aurait injustement donné le nom de Jésus à sa compagnie, et lui-même n'aurait pas suivi ses traces, si, ayant entrepris de travailler sur le même projet, il n'avait eu part à ses souffrances et à ses persécutions. C'est pourquoi ce grand saint les a toujours envisagées comme le plus sûr moyen d'avancer la gloire de Dieu, depuis que le Sauveur portant sa croix lui eut apparu, lorsqu'il allait à Rome pour faire approuver son ordre par le Saint-Siége, et qu'il lui eut promis de lui être favorable ; il regarda les contradictions et les croix comme un augure certain de l'issue de ses entreprises et de ses travaux ; comme s'il eût vu écrit autour de ce glorieux étendard ces paroles qu'y vit autrefois le grand et religieux empereur Constantin : *In hoc signo vinces ;* toutes les persécutions qui s'élevaient contre lui ne servaient qu'à relever son courage et à affermir ses espérances. (**Houdry**, *Sermons*).

[Œuvres variées d'Ignace]. — Je ne vous parlerai ni des ferventes prédications d'Ignace, ni des fruits merveilleux qu'elles produisirent, ni de ses soins auprès des malades pour sauver leurs âmes encore plus que pour soulager leurs corps, ni de ses pénibles voyages, tantôt pour courir au secours d'un fugitif qu'il eût pu poursuivre selon les lois d'une rigoureuse justice, et qu'il assista selon l'esprit de la plus pure charité ; tantôt pour visiter les saints lieux, et pour réparer la gloire de son maître là où elle avait été et où elle était tous les jours si outrageusement blessée ; tantôt pour parcourir les villes et les bourgades, et pour répandre partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Je ne vous dirai rien des saints établissements qu'il institua et des maisons qu'il bâtit pour être consacrées à la pénitence, se souvenant que son Sauveur n'avait pas exclu du royaume céleste les femmes perdues, et qu'elles pouvaient autant glorifier Dieu dans leur retraite qu'elles l'avaient déshonoré dans leur péché. Tout cela, et bien d'autres preuves de son zèle, je les laisse, parce que le détail en

serait infini. Représentez-vous Ignace ramassant des disciples, donnant partout ses ordres, envoyant partout des coopérateurs de son zèle, en Allemagne, en France, en Italie, en Espagne, en Portugal, en Irlande, dans les Indes Orientales, dès la première année de l'institution de sa Compagnie ; Ignace établissant à Rome une maison pour l'entretien des catéchumènes, deux hôpitaux pour les orphelins, deux lieux de retraite pour les femmes séparées de leurs maris, et pour les filles que la nécessité pourrait exposer à de grands désordres. Il n'y a nul moyen qu'il ne tente, de chute qu'il ne pleure, d'infidélité qu'il n'essaie de prévenir, d'occasion favorable dont il ne profite, de saint établissement qu'il ne ménage, d'instruction à donner qu'il ne donne, de correction à faire qu'il ne fasse, d'œuvre de miséricorde, et corporelle, et spirituelle, dont il ne s'acquitte. (**Bourdaloue**).

[Grandeur d'Ignace]. — Faut-il s'étonner, après cela, si Dieu, qui se plaît à rendre glorieux ceux qui travaillent pour sa gloire, semble avoir pris à tâche de glorifier S. Ignace sur la terre aussi bien que dans le ciel ? C'est pour cela que tous les grands hommes de son siècle n'en parlent qu'avec admiration. S. Philippe Néri et le grand S. Charles Borromée le reconnaissent pour leur maître. S. François Xavier, par respect, ne lui écrivait jamais qu'à genoux. Ste Thérèse en parlait en des termes que la modestie m'empêche de rapporter. Le savant et pieux Louis de Grenade l'appelait un géant en matière de sainteté. Les Souverains-Pontifes et les cardinaux qui l'ont connu l'ont traité de saint, même durant sa vie. Mais surtout celui qu'il avait choisi pour son confesseur, et qui était un saint homme, auquel il avait découvert le fond de sa conscience, demandait à Dieu de survivre seulement deux heures à S. Ignace, afin de découvrir des choses, disait-il, qui donneraient de l'étonnement à tout le monde. Mais les prières d'Ignace furent plus puissantes que les siennes, et il obtint qu'il mourût trois jours avant lui, comme si l'humilité de notre saint lui eût donné le coup de la mort. (**Houdry**).

[Piété de S. Ignace]. — Il ne fallait que la vue d'une fleur pour ravir en Dieu ce saint homme ; et, ce qui est merveilleux, en quelque conjoncture d'affaires ou d'accidents fâcheux qu'il se trouvât, le seul souvenir de Dieu, comme dit l'auteur de sa Vie, le comblait de joie et le faisait reposer dans le sein de la Providence avec une tranquillité merveilleuse. *Quantùmlibet pressus curis ac molestiis fatigatus, in solâ* Dei *recordatione et quasi amplexu, per summam delectationem acquiescebat.* Si bien qu'il pouvait dire, comme David : « J'ai recherché le Seigneur au jour de mon affliction, et je ne me suis pas plus tôt souvenu de Dieu que j'ai été ravi de joie. » Son cœur était si tendre aux sentiments de la dévotion, qu'aussitôt qu'il entrait dans l'oraison, soit mentale soit vocale, il fondait en larmes, qui coulaient avec une telle abondance qu'il en pensa perdre les

yeux. La vue du ciel, qu'il regardait presque continuellement, lui était si agréable et lui donnait tant de dégoût des choses de la terre, qu'on l'entendait souvent soupirer et s'écrier amoureusement : *Quàm sordet tellus cùm cœlum aspicio!* Oh ! que la terre me semble vile lorsque je regarde le ciel ! (**Nouet,** *Méditations*).

[Fruits immenses du zèle d'Ignace]. — Que serait-ce si je vous parlais des millions d'âmes qu'Ignace a enlevées à l'hérésie et à l'idolâtrie par ses enfants, des grands services qu'il a rendus et qu'il rend encore tous les jours à l'Eglise par les congrégations, les assemblées de piété, les retraites spirituelles dont il nous a laissé de si belles règles ; de tant de bénédictions que le ciel a abondamment répandues sur les travaux apostoliques de sa Compagnie, sur les prédications et les missions de ces ouvriers évangéliques qui ont porté la gloire de Dieu dans l'un et l'autre monde ? En quel endroit le plus reculé de l'univers n'ont-ils point été, pour lui communiquer la lumière de l'Evangile ? Quelle est la région la plus inconnue à laquelle ils n'aient donné la connaissance du Fils de Dieu ? Je n'aurais jamais fini si je voulais rapporter en détail tous les triomphes que le Sauveur a remportés par le zèle d'Ignace et par celui de ses enfants, toutes les conquêtes qu'il a faites, toutes les idoles qu'il a renversées, toutes les nations barbares qu'il a converties et ramenées dans l'arche de la nouvelle alliance. (*Eloges historiques*).

[En quoi chacun peut imiter S. Ignace]. — Quant à vous, Chrétiens, qui n'êtes pas consacrés pour ces sublimes ministères, vous ne laissez pas d'être obligés de prendre part à cette glorieuse fonction, soit en édifiant le prochain par vos instructions et par vos bons exemples, soit en assistant de vos biens les pauvres, pour les retirer de cette extrême nécessité qui devient souvent la source de leur damnation en les engageant dans mille désordres. Demandez donc à Dieu qu'il vous accorde quelque étincelle de ce feu qui consumait le cœur d'Ignace, pour vous employer à votre manière et selon votre état, autant qu'il vous sera possible, au salut et à la sanctification des âmes, qui est la plus grande gloire que vous puissiez rendre à Dieu. Nous sommes tous capables d'y travailler, de quelque condition que nous soyons ; et il n'y a que les réprouvés qui disent, avec Caïn, qu'ils ne sont point chargés de la garde de leurs frères : *Numquid custos fratris mei sum?* Tous les prédestinés n'ignorent pas la parole de l'Ecclésiastique, que chacun, à sa manière, est chargé du salut de son prochain : *Unicuique mandavit* Deus *de proximo suo.* Il faut donc que chacun s'acquitte de ce devoir. Nons ne pouvons pas tous composer des livres spirituels, comme S. Ignace ; mais nous pouvons tous si nous voulons, être des lettres vivantes et animées, écrites du doigt de Dieu, comme dit S. Paul, dans lesquelles on lira le panégyrique de la grâce et une instruction sur toutes les vertus. Nous ne sommes pas appelés à fon-

der de nouveaux ordres, comme ce saint homme ; mais nous pouvons nous associer et nous liguer saintement pour soutenir les intérêts de Dieu et de son Eglise, et pour défendre la vertu persécutée. Nous ne sommes pas tous appelés à la prédication de l'Evangile, comme S. Ignace ; mais, sans monter en chaire, nous pouvons persuader le bien par un langage plus fort que celui des paroles, savoir, par nos bons exemples. Et non-seulement nous pouvons imiter son zèle, mais nous le devons, puisque chacun dans nos familles nous avons charge d'âmes, et Dieu veut que nous soyons les instruments du salut éternel de nos enfants, de nos serviteurs, de nos parents, de nos amis : car nous sommes, aussi bien que l'Apôtre, chacun en notre état et selon notre condition, redevables à tous. Faisons donc tous nos efforts, employons tous nos soins à nous acquitter de ce devoir ; imitons en cela ce saint homme, et faisons pour ce sujet profiter les grâces que Dieu nous présente ; et nous pourrons dire alors, avec l'Apôtre, chacun dans notre état : *Cursum consummavi* : que nous avons accompli notre course, que nous avons rempli les devoirs dont Dieu même nous avait chargés. (**Le P. Texier**).

SAINT DOMINIQUE

Fondateur de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

AVERTISSEMENT.

L'orateur qui entreprend de faire le panégyrique du grand S. Dominique *doit se rappeler qu'il fait l'éloge du fondateur d'un ordre dont la vocation et l'emploi est d'annoncer la parole de* Dieu, *et par conséquent de donner à l'Eglise autant de prédicateurs que de sujets. Ce glorieux titre cependant, cette éloquence admirable et si puissante sur les cœurs, par laquelle ce saint s'est distingué et rendu célèbre dans le monde, et ce don de* Dieu *si rare, ne l'aurait pas rendu plus considérable devant la divine Majesté, s'il n'avait été soutenu d'une sainteté éminente, des vertus les plus héroïques, et d'une application fidèle et continuelle à procurer la gloire de* Dieu. *Voilà ce qui lui a fait gagner une infinité d'âmes au Seigneur, bannir les désordres des villes et des royaumes où il a paru, et rendre des services incomparables à l'Eglise.*

Or, quoique ce grand talent, ce mérite si distingué et ces actions si éclatantes, fournissent assez de matière et ouvrent un grand champ à l'éloquence, je ne doute point que le recueil que nous en avons fait ne puisse être d'un grand secours pour son panégyrique, par le détail des faits qu'on y trouvera dans une assez juste étendue.

§ I.

Desseins et Plans.

Fuit vir potens opere et sermone coràm Deo *et omni populo* (Luc. xxiv.) — Cet éloge illustre et glorieux n'est pas tellement propre au Fils de Dieu qu'il n'ait été quelquefois communiqué aux hommes appelés par lui au ministère de sa parole, pour être les prédicateurs de son Evangile, qu'ils ont fait voir en pratique, et qu'ils ont en quelque manière autorisé par leurs actions. C'est ce que je prétends démontrer aujourd'hui par l'admirable S. Dominique, qui, dans l'emploi tout divin de prêcher la parole de Dieu, peut servir de modèle à tous ceux qui sont appelés et envoyés pour l'annoncer. Il a été le prédicateur par excellence, l'instituteur d'un ordre qui en porte le nom et qui en remplit encore les fonctions avec tant de fruit et d'éclat. Mais j'ose dire que ce nom et cette qualité, à laquelle tant de personnes prétendent avoir part, ne distingueraient pas assez l'admirable fondateur, si lui-même n'en avait rempli admirablement les devoirs, et s'il n'avait soutenu ce glorieux ministère par la force de ses paroles et l'exemple de ses actions. C'est par ce moyen qu'il a honoré un ministère si illustre, ainsi que parle S. Paul, et que réciproquement cet illustre ministère l'a honoré, puisqu'il en a fait le destructeur de l'hérésie, le soutien de la religion, le restaurateur de la piété, parce qu'il a été également puissant en œuvres et en paroles : *Vir potens opere et sermone.* — Or, il suit de là que, dans ce ministère si sublime, communément confondu avec celui de l'apostolat, il y a particulièrement deux choses à considérer. — La première est la personne du prédicateur : il doit être animé de l'esprit de Dieu, pour soutenir cette haute dignité, comme nous voyons que les Apôtres, premiers prédicateurs de l'Evangile, reçurent d'en haut le Saint-Esprit, qui les remplit de sainteté, de lumière et de charité, pour les rendre capables d'accomplir les devoirs attachés à cette divine fonction. — La seconde, c'est le grand fruit que peut faire cette divine parole dans la bouche d'un prédicateur animé de l'esprit de Dieu : car c'est à cette parole que la religion chrétienne doit son établissement, et le monde sa conversion. C'est pourquoi ces deux choses seront le sujet et le partage de l'éloge de ce grand saint.

1°. C'est un prédicateur qui, par un zèle saintement réglé, soutenu d'une science profonde, comme le demande S. Paul, et d'une charité

généreuse et désintéressée, a honoré le ministère que Dieu lui avait confié.

2°. C'est un prédicateur que son ministère si dignement rempli a honoré lui-même par le fruit incomparable qu'il y a fait, et qui a répondu à ses glorieux travaux. C'est de cette manière qu'il a été puissant en œuvres et en paroles. (*V. Sermons d'Houdry*).

—

II. — *Positus sum ego prædicator et apostolus et magister gentium.* (II Tim. II). — Quoique ces paroles s'entendent, à la lettre, de S. Paul, j'ai cru que, sans leur faire violence, je les pouvais appliquer à S. Dominique. Car, encore que S. Paul soit par excellence le prédicateur du monde, l'apôtre des nations et le maître des gentils, il me semble que S. Dominique partage avec lui toutes ces éminentes qualités, et qu'ayant été choisi par le Fils de Dieu pour renouveler l'esprit de la prédication dans son Eglise, il peut se vanter qu'il est le prédicateur de l'univers, le père des prédicateurs, le maître de tous ceux qui annoncent l'Evangile sur la terre. En effet, la prédication est le caractère qui distingue ce grand saint de tous les autres, et fait tout ensemble sa différence et sa gloire. Il laisse à S. Brunô le soin de séparer du monde ses enfants, de les conduire dans les déserts et de leur faire trouver l'innocence dans la solitude. Il laisse à S. François l'obligation de renouveler la pénitence et la pauvreté dans l'Eglise, et de faire de tous ses disciples des hommes crucifiés et des pauvres volontaires. Il laisse même au grand S. Bernard le soin de veiller au pied des autels, et de faire de tous ses enfants des anges mortels, n'ayant d'autre occupation que la prière. Mais il s'est réservé le soin de ressusciter l'esprit de la prédication, d'animer les hommes à ce glorieux et charitable exercice, et de faire de tous ses disciples des prédicateurs et des apôtres : *Positus sum ego prædicator et apostolus et magister gentium.* De sorte que, pour réussir dans un emploi si difficile, il faut qu'il regarde ces grands hommes, dans lesquels le Fils de Dieu a renfermé toutes les qualités nécessaires pour un si sublime ministère, et qu'il considère que, quand le Sauveur choisit S. Dominique pour ressusciter l'esprit de la prédication, il lui donna tout ce qui peut rendre un prédicateur accompli, et qu'il joignit en sa personne :

1°. La science avec la grâce.

2°. Les œuvres avec les miracles.

3°. Le zèle avec la prudence. (*V. Senault*).

—

III. — *Rogate dominum messis ut mittat operarios in messem suam.* (Luc. x). La Providence fit naître S. Dominique pour réveiller la foi assoupie par les miracles surprenants qu'il opéra ; pour peupler le monde

chrétien de prédicateurs zélés et infatigables, dont il fut le père; pour dissiper de nombreuses armées d'hérétiques, dont il confondit les erreurs et arrêta la furie; pour attacher dans les temples de JÉSUS-CHRIST les dépouilles des nations barbares, dont il fut le fléau; pour faire pleuvoir un déluge de grâces sur les fidèles, en excitant dans tous les cœurs la dévotion envers la Mère de DIEU : en un mot, pour changer les gémissements de l'Eglise en des chants de joie et de triomphe. C'est donc sous l'idée d'un homme extraordinairement envoyé de DIEU dans la nécessité pressante de la religion que je veux représenter cet homme incomparable. *Dieu a répandu sa miséricorde, et la terre donnera son fruit*, dit le prophète. Nous pourrons donc considérer :

1°. Le don que DIEU a fait de S. Dominique à son Eglise.

2°. Les fruits que l'Eglise a portés par les travaux de ce grand saint; ou bien la mission extraordinaire de S. Dominique.

—

IV. — La Providence divine ne laisse jamais son Eglise sans lui donner des hommes éclairés de son esprit, pour la purger des erreurs dont l'ignorance et l'orgueil peuvent altérer la pureté de sa doctrine. Elle fournit à l'Eglise des hommes pleins du zèle de la loi pour s'opposer aux dérèglements des mœurs, combattre les vices du siècle, réformer les abus qui s'introduisent contre la régularité de la discipline, afin que, parmi tant d'altérations de la vérité et tant de corruptions de la loi, il y ait toujours une règle infaillible de ce que nous devons croire et de ce que nous devons faire. Que si cette règle n'est pas toujours suivie, elle peut du moins être toujours connue; et la vraie religion, qui consiste à croire précisément ce que DIEU a révélé et à observer exactement ce qu'il a commandé, ne doit souffrir jamais aucune atteinte. Or, les hommes que DIEU fait les dépositaires de la science pour défendre la pureté de la doctrine n'ont pas toujours le don de parler dans les chaires contre les pécheurs, et ceux à qui la Providence donne le talent d'une éloquence évangélique manquent quelquefois de cette érudition profonde, nécessaire pour soutenir les dogmes de la religion. Mais, comme S. Dominique fut un ministre extraordinaire, il réunit dans un degré éminent ces deux talents, qui se trouvent si souvent partagés.

1°. Il combattit les erreurs de son temps.

2°. Il fit la guerre aux vices de son siècle, avec autant de succès que de zèle.

—

V. — *Mirabilis facta est scientia tua ex me* (Ps. CXXXVIII). — DIEU donne à ses saints des dons différents, selon la diversité des temps et les besoins de son Eglise. Quand il voulut établir la religion, il fit paraître

des saints qu'il remplit des dons éclatants des langues, de prophétie et des miracles, pour convertir les idolâtres. Lorsque l'Eglise, déjà fondée et établie, fut persécutée par les tyrans, il remplit les martyrs des dons de force et de patience, pour résister à leurs attaques. Mais lorsque l'Eglise, fondée, établie, fortifiée dans les persécutions, n'a plus eu d'autres ennemis que les hérétiques et les mauvais chrétiens, Dieu a suscité des serviteurs fidèles, qu'il a remplis des dons de science et d'intelligence, pour réformer le dérèglement des mœurs et de la discipline. Tel fut le grand S. Dominique. Dieu lui donna une sainteté savante et éclairée, dont l'Eglise avait alors besoin pour combattre les erreurs qui s'élevaient dans son sein, et pour arrêter les progrès de l'impiété et du vice ; mais la science de ce prédicateur extraordinaire agit

1°. Sur lui-même, en le nourrissant intimement des maximes de l'Evangile.

2°. Sur son ordre, en lui enseignant toutes les maximes dont il était pénétré, pour les communiquer aux autres.

3°. Sur l'Eglise et sur le prochain, parce qu'il publia, par lui-même et par ses enfants, ces mêmes maximes, et éclaira le monde des lumières dont Dieu l'avait éclairé le premier.

—

VI. — *Ecce dedi te in lucem gentibus, ut sis salus mea usque ad extremum terræ* (Isaï. XLIX). En suivant cette idée du prophète, on peut donner à S. Dominique le titre d'Apôtre des nations, et montrer

Premier Point : Que le premier moyen dont S. Dominique s'est servi, c'est d'opposer toutes ses vertus aux vices contraires, qui, comme un torrent, emportaient les personnes de tout âge et de tout sexe. — 1°. Il oppose, au feu de l'avarice qui dévorait presque tous les hommes, le mépris des biens de la terre et la pauvreté évangélique. — 2°. A l'ambition qui régnait dans toutes les conditions, l'opprobre de la croix, la fuite des honneurs et des dignités ecclésiastiques, qu'on lui offrit plusieurs fois et qu'il refusa constamment. — 3°. Au luxe et à la volupté du siècle, une vie austère, portant sur son corps la mortification de Jésus-Christ, comme parle S. Paul.

Second Point : Que le second moyen dont S. Dominique se servit pour réformer les mœurs et porter la lumière du salut jusqu'aux extrémités de la terre, ce fut la prédication, qu'il a soutenue — 1°. Par une sainteté d'éclat, qui rejaillissait dans tout son extérieur, en sorte qu'il était la bonne odeur de Jésus-Christ ; — 2°. Par le don des miracles dont Dieu l'avait gratifié, et dont ce saint homme se servit pour établir les vérités de la religion ; — 3°. Par sa science et par celle de ses enfants, qui font profession particulière d'étudier, pour dissiper les ténèbres de l'ignorance.

Troisième Point : Que le troisième moyen dont S. Dominique s'est servi pour être la lumière des peuples, ç'a été la dévotion envers la Mère de Dieu, par l'établissement du Rosaire : car c'est par là qu'il a sanctifié — 1°. Les personnes de tout âge et de tout sexe ; — 2°. Les personnes de toutes conditions, et même tous les ordres religieux, qui, par le secours du rosaire, obtiennent les grâces dont la très-sainte Vierge est la dispensatrice.

Voilà comme S. Dominique a rempli la parole du prophète : *Je vous ai donné pour être la lumière des nations.* (*Tiré des Méditations du P. Nouet*).

—

VII. — Comme le prédicateur est un maître qui enseigne les fidèles, il faut nécessairement qu'il soit savant, qu'il entende l'Ecriture-Sainte, qu'il pénètre les mystères, qu'il connaisse les desseins de Dieu et qu'il les fasse connaître aux autres. C'est pourquoi S. Augustin, décrivant les obligations d'un prédicateur, les réduit à ces trois points :

1°. Chasser l'erreur des esprits :

2°. Y faire entrer la vérité.

3°. Y allumer la charité.

Tollat errorem, inserat veritatem, et nutriat charitatem (De bono viduit. XVIII). On peut dire que S. Dominique a pratiqué excellemment ces trois chefs, et qu'il en a rempli parfaitement toutes les obligations, par lui-même pendant tout le cours de sa vie, et par ses enfants après sa mort. (*Le P. Senault*)

—

VIII. — Pour faire l'éloge de S. Dominique, fondateur de l'ordre des Prédicateurs, on peut dire qu'il a su parfaitement unir en sa personne et dans celle de ses enfants deux choses qui semblaient entièrement incompatibles, et qui se trouvent rarement ailleurs :

1°. Le pénible travail de la prédication.

2°. L'austérité de la vie.

(*Tiré du dessein du P. Lejeune, de l'Oratoire*).

—

IX. — *Sollicitè cura te ipsum probabilem exhibere* Deo, *operarium inconfusibilem, rectè tractantem verbum veritatis* (II Tim. II) : Travaillez avec soin à paraître devant Dieu comme un ministre qu'il approuve ; ne faites rien dont vous ayez sujet de rougir ; mais traitez avec honneur et respect la parole de vérité.

Tout ce qu'un fidèle ministre de l'Evangile peut obtenir pour s'acquitter avec succès de son ministère : l'approbation de Dieu, qui bénit son tra-

vail ; l'estime des hommes avec lesquels il converse ; la grandeur de l'emploi dont il doit soutenir la dignité : tout est compris dans ces paroles de mon texte. Car prêcher cette parole et être approuvé de Dieu, dont on a reçu la vocation ; la prêcher par une vie édifiante, qui rende sensibles et aimables les obligations qu'on impose ; la prêcher par des événements qui semblent être au-dessus des forces humaines ; la perpétuer de siècle en siècle et la rendre comme éternelle : c'est ce qui fait la perfection des hommes apostoliques. Disons, sans tenir davantage vos esprits en suspens : c'est ce qui fait celle de S. Dominique. — Ce serait trop peu de dire que jamais il ne s'est témérairement ingéré dans la prédication de l'Evangile ; disons qu'il a pris tout le soin possible de s'y rendre agréable à Dieu : *Sollicitè cura te ipsum probabilem exhibere* Deo. Ce serait trop peu de dire que jamais il n'a terni par le moindre vice, dont il ait eu sujet de rougir, la sainteté de l'Evangile : *Operarium inconfusibilem :* disons qu'il en a toujours soutenu la grandeur par un travail infatigable et saint. Ce serait trop peu de dire qu'il n'a jamais traité indécemment les vérités de l'Evangile : disons que, non content de les avoir prêchées et honorées par lui-même, il a voulu les faire passer de siècle en siècle par le ministère de ses enfants : *Rectè tractantem verbum veritatis.* — 1°. Avant de prêcher l'Evangile, il s'y est préparé par de grandes vertus. — 2°. Prêchant l'Evangile, il en a porté le poids par un opiniâtre travail. — 3° Combattant pour l'Evangile, il en a étendu et perpétué la gloire et l'étendue par l'établissement de son ordre.

—

X. — 1°. Dieu, qui n'appelle jamais personne à un ministère important pour sa gloire et pour l'utilité du prochain sans lui donner en même temps les talents nécessaires pour le soutenir, Dieu a donné ces talents, naturels ou surnaturels, à S. Dominique, et toutes les vertus nécessaires à un prédicateur Apostolique : un grand zèle, qui a été modéré et conduit par la prudence dans tous ses desseins et ses entreprises ; une force et un courage admirable ; une austérité accompagnée de douceur, de condescendance et d'humilité ; pour former une vertu qui ne rebute pas le monde.

2°. S. Dominique a mis en usage ses talents par une fidèle correspondance à la vocation de Dieu : ayant vaincu, par sa douceur, sa patience et sa prudence, toutes les difficultés qui se sont trouvées dans l'exécution de ses grands desseins ; il a rendu inutiles les efforts et les artifices des ennemis de Dieu qui s'y sont opposés.

3°. Le succès a répondu aux entreprises et aux desseins de ce grand homme, par le secours et les bénédictions du Ciel : — 1°. Dans l'établissement d'un nouvel ordre de prédicateurs et de théologiens, qui ont continué les fonctions de leur saint fondateur. — 2°. Par la conversion

des hérétiques et des idolâtres, à qui ce saint et ses enfants ont annoncé l'Evangile, animés du zèle de leur père. — 3°. Par la conversion d'une infinité de pécheurs, à qui il a ouvert le chemin du ciel, en les retirant de leurs désordres par la dévotion envers la Mère de Dieu dans l'institution du Rosaire.

—

XI. — *Lex veritatis fuit in ore ejus, et iniquitas non est inventa in labiis ejus ; in pace et æquitate ambulavit mecum, et multos convertit* (Malach. II). — Ne semble-t-il pas que le Saint-Esprit ait voulu faire l'éloge du grand S. Dominique par la bouche du prophète Malachie ? et pouvait-il plus clairement exprimer son caractère et ses admirables vertus ?

1°. La loi de la vérité a toujours été dans la bouche de ce saint homme, et l'iniquité ne s'est point trouvée dans ses lèvres. Voilà la pureté et la sainteté de sa doctrine.

2°. Il a conversé avec Dieu dans une étroite union et dans une parfaite justice. Voilà la sainteté et l'innocence de sa vie.

3°. Il a converti beaucoup de pécheurs, dont le nombre est si grand, qu'on ne le peut compter. Voilà le fruit de ses prédications et de ses vertus tout ensemble. (*Méditations du P. Nouet*).



§ II.

Les Sources.

[SS. Pères et autres]. — **S. Thomas** a fait un Sermon pour la fête de S. Dominique, sur ces paroles de l'Ecclésiastique : *Sol illuminans per omnia respexit, et gloriâ Domini plenum est opus ejus.*

S. Antonin, III *parte*, XXIII, 12.

Guillelmus Parisiensis, *Sermo in festivitate S. Dominici*, où il parle des vertus de ce saint et de l'établissement de son ordre.

Les bulles d'**Honorius III** et de **Grégoire IX.**

Les *Constitutions* de l'ordre approuvées du Saint-Siége.

L'admirable vision de Ste **Catherine de Sienne**, religieuse de cet ordre, rapportée par *Surius*, dans la vie de S. Dominique.

[Ceux qui ont écrit la Vie du saint]. — **Surius** est celui qui a le plus amplement parlé de la vie, des miracles, des vertus, des actions et de tout ce

qui regarde ce grand saint ; il cite les auteurs d'où il a tiré ce qu'il a écrit, savoir :

Le B. *Jourdain,* second général de l'ordre, qui a fait la première légende, le F. *Constantin*, qui, par l'ordre du quatrième général, a composé la seconde légende ; le P. *Humbertus*, cinquième général, qui a fait la troisième, etc. (1).

Théodoric de Potio, ou **du Puits**, a écrit la vie du saint en huit livres, comme témoigne le même Surius.

Leander Albertus, *De viris illustribus.*

Histoire de **Ferdinand de Castilio**, écrite en italien.

Joannes-Franciscus Flaminius, *De vita fratrum ejusdem ordinis.*

Bzovius, Sponde, Rainaldi, parlent de S. Dominique comme d'un homme incomparable.

L'*Histoire ecclésiastique* de **Fleury**, années 1216 et les suivantes, rapporte fort au long l'établissement des ordres de S. Dominique et de S. François, les actions, les vertus, les miracles de ces deux saints pariarches.

Herman, *Histoire de l'établissement des ordres religieux.*

Croiset, *Exercices de piété.*

[Prédicateurs]. — **Biroat**, Panégyriques.

Le P. Duneau, Panégyriques.

Le P. Le Jeune, Sermons.

Le P. Senault, Panégyriques.

L'Abbé Ju Jarry, Sermons.

Dans les *Eloges historiques*, il y en a un sur ce sujet.

Sermons sur tous les sujets de la Morale chrétienne (**Houdry**), Panégyriques.

Essais de Panégyriques : trois desseins.

Le P. Nouet, la *Vie de* Jésus *en ses saints*, a une méditation sur ce saint laquelle peut être réduite en sermon.

Le P. Texier, Panégyriques.

(1) De nos jours, c'est surtout à l'admirable ouvrage de Lacordaire, *Vie de saint Dominique,* qu'il faut avoir recours. — (*Édit.*).

§ III.

Passages, Exemples, Figures, Applications de l'Écriture.

Implevi eum spiritu DEI, *sapientiâ et intelligentiâ.* Exodi XXXI, 3.

Spiritus meus qui est in te, et verba mea quæ posui in ore tuo, non recedent de ore tuo et de ore seminis tui, amodò et usquè in sempiternum. Isaiæ LIX, 21.

Ecce dedi te in lucem gentibus, ut sis salus mea usquè ad extremum terræ. Isaiæ XLIX, 6.

Zelus domûs tuæ comedit me. Ps. 68,

Surrexit Elias propheta quasi ignis, et verbum ipsius quasi facula ardebat. Eccli. XLVIII, 1.

Mirabilis facta est scientia tua ex me. Ps. 138.

Spiritus Domini super me, eò quòd unxerit Dominus me; ad annuntiandum mansuetis misit me, ut mederer contritis corde. Isaiæ XLI, 1.

Quàm pulchri super montes pedes annuntiantis et prædicantis pacem, annuntiantis bonum, prædicantis salutem. Isaiæ LII, 7.

Super montem excelsum ascende, tu qui evangelizas Sion, exalta in solitudine vocem tuam, qui evangelizas Jerusalem ; exalta, noli timere. Dic civitatibus Juda : Ecce DEUS *vester.* Isaiæ XL, 6.

Dominus dabit verbum evangelizantibus virtute multâ. Ps. XLVII, 12.

Lucerna pedibus meis verbum tuum... Ignitum eloquium vehementer. Ps. 118.

Clama, ne cesses ; quasi tuba exalta vocem tuam. Isaiæ XLVIII. 1.

Qui ad justitiam erudiunt multos quasi stellæ in perpetuas æternitates. Daniel XII, 3.

Je l'ai rempli de l'esprit de DIEU, de sagesse et d'intelligence.

Mon esprit qui est en vous, et mes paroles que j'ai mises en votre bouche, ne tariront point dans votre bouche, ni dans la bouche de vos enfants, dès ce moment jusqu'à l'éternité.

Je vous ai donné au monde pour être la lumière des nations et le salut que j'envoie jusqu'aux extrémités de la terre.

Le zèle que j'ai, Seigneur, pour votre maison me dévore.

Le prophète Elie s'est élevé comme un feu, et ses paroles brûlaient comme un flambeau ardent.

Votre science a été merveilleuse en moi.

L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, parce que le Seigneur m'a rempli de son onction : il m'a envoyé annoncer sa parole à ceux qui sont dociles, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé.

Qu'ils sont beaux les pieds de celui qui annonce et qui prêche la paix sur les montagnes, les pieds de celui qui annonce la bonne nouvelle, qui prêche le salut !

Montez sur la montagne, vous qui annoncez l'Evangile à Sion ; élevez votre voix avec force, vous qui annoncez l'Evangile à Jérusalem ; élevez-la, ne craignez point. Dites aux villes de Juda : Voici votre DIEU.

Le Seigneur mettra les paroles dans la bouche de ceux qui prêchent l'Evangile avec beaucoup de vertu.

Votre parole est une lampe qui éclaire mes pieds... Elle est brûlante comme le feu.

Criez sans cesse, faites retentir votre voix comme une trompette.

Ceux qui instruisent plusieurs personnes dans les voies de la justice brilleront comme des astres dans toute l'étendue des siècles.

Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum. Matth. v, 19.

Celui qui fera et qui enseignera, sera grand dans le royaume du ciel.

Messis quidem multa, operarii autem pauci: rogate ergò Dominum messis ut mittat operarios in messem suam. Luc. ix, 37.

La moisson est abondante, les ouvriers sont en petit nombre ! priez donc le maître de la vigne qu'il y envoie des ouvriers.

Cœpit Jesus *facere et docere.* Act. i, 1.

Jésus a commencé par faire, puis il a enseigné.

Nos orationi et ministerio verbi instantes erimus. Act. vi, 4.

Pour nous, nous nous appliquerons entièrement à la prière et au ministère de la parole.

Fuit vir potens in opere et sermone coràm Deo *et omni populo.* Lucæ xxiv, 19.

Ç'a été un homme puissant en œuvres et en paroles, devant Dieu et les hommes.

Sanctificans Evangelium Dei. Rom. xv, 16.

En sanctifiant l'Evangile du Seigneur.

Sermo meus et prædicatio mea non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritûs et virtutis. I Cor. ii, 14.

Je n'ai point employé, en vous parlant et en vous prêchant, les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'esprit et de la vertu de Dieu.

Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei. Ibid. iv, 1.

Que les hommes nous considèrent comme les ministres de Jésus-Christ, dispensateurs des mystères de Dieu.

In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum. Rom. x, 18:

Leur voix a retenti par toute la terre, et leur parole s'est fait entendre jusqu'aux extrémités du monde.

Dei *sumus adjutores.* I Cor. iii, 9.

Nous sommes les coopérateurs de Dieu.

Collabora Evangelio secundùm virtutem Dei. II Tim. i, 8.

Travaillez pour l'Evangile selon la force que Dieu vous donne.

Positus sum ego prædicator et apostolus, et magister gentium. Ibid. i, 11.

J'ai été établi prédicateur, apôtre et docteur des nations pour les instruire dans la foi.

Prædica verbum; insta opportunè, importunè; argue, obsecra, increpa, in omni patientiâ et doctrinâ. II Tim. iv, 2.

Prêchez la parole de Dieu ; insistez à temps et à contre-temps ; reprenez, conjurez, corrigez, en toute patience et en toute science.

Tu verò vigila, in omnibus labora, opus fac evangelistæ: ministerium tuum imple. Ibid. iv, 5.

Pour vous, veillez continuellement, acceptez tous les travaux, faites la charge d'un évangéliste; accomplissez votre ministère.

Sollicitè cura teipsum probabilem exhibere Deo, *operarium inconfusibilem, rectè tractantem verbum veritatis.* Ibid. ii, 15.

Travaillez avec soin à paraître devant Dieu comme un ministre qui approuve; ne faites rien dont vous ayez sujet de rougir ; mais traitez avec honneur et respect la parole de Dieu.

Audite, insulæ, et attendite, populi de longè: Dominus ab utero vocavit me, de ventre matris meæ recordatus est mei. Isaiæ xlix, 1.

Ecoutez, îles, peuples éloignés, soyez attentifs; le Seigneur m'a appelé dès le sein de ma mère, il s'est souvenu de mon nom.

Posuerunt omnes in corde suo dicentes: Quis, putas, puer iste erit? Etenim manus Domini erat cum illo. Lucæ i, 66.

Ils eurent dans leur cœur, et ils prononcèrent de bouche ces paroles : Quel pensez-vous que doive être un jour cet enfant ? car la main du Seigneur est avec lui.

Dixit: Parum est ut sis mihi servus, ad suscitandas tribus Jacob, et fæces Israel convertendas: ecce dedi te in lucem gentibus, ut sis salus mea usquè ad extremum terræ. Isaiæ xlix. 5.

Le Seigneur m'a dit: C'est peu que vous soyez mon serviteur pour renouveler mon culte, dans les tribus de Jacob et pour convertir le rebut d'Israël : Voilà que je vous ai donné pour être la lumière des gentils, et pour recueillir mes élus jusqu'aux extrémités de la terre.

Cùm autem placuisset qui me segregavit ex utero matris meæ et vocavit per gratiam

Lorsqu'il a plu à celui qui m'a séparé du sein de ma mère, et qui m'a appelé par sa

suam, ut revelaret Filium suum in me, ut evangelizarem illum in gentibus, continuò non acquievi carni et sanguini. Galat. I, 15.

grâce, de me faire connaître son Fils, et de m'envoyer pour le faire connaître aux gentils, aussitôt je n'ai point acquiescé à la chair et au sang.

Surge, et loquere ad eos omnia quæcumque præcipio tibi. Ne formides à facie eorum; nec enim timere te faciam vultum eorum. Jerem. I, 17.

Levez-vous, et annoncez-leur tout ce que je vous mettrai dans la bouche. Ne vous effrayez point de leur présence : je vous donnerai la force et le courage de ne les point craindre.

Ego dedi te hodiè in civitatem munitam, et in columnam ferream, et in murum æreum, super omnem terram, regibus Juda, principibus ejus, et sacerdotibus, et populo terræ. Jerem. I, 18.

Je vous ai établi aujourd'hui comme une ville fortifiée, comme une colonne de fer, comme un mur d'airain, sur toute la terre, devant les rois de Juda, les princes, les prêtres, et devant les peuples de la terre.

Ego libentissimè impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris. II Cor. XII, 15.

De grand cœur je donnerai tout, et je me donnerai moi-même, pour le salut de vos âmes.

Potens sit exhortari in doctrinâ sanâ, et eos qui contradicunt arguere. Tit. I, 9.

Il doit être puissant à exhorter dans la sainte doctrine, et à convaincre ceux qui la combattent.

EXEMPLES ET FIGURES DE L'ÉCRITURE.

[Dominique a suivi l'exemple de Josias]. — *Ipse est directus divinitùs in pœnitentiam gentis, et tulit abominationes impietatis, et gubernavit ad Dominum cor ipsius, et in diebus peccatorum corroboravit pietatem* (Eccli. XLIX). Deux rois impies, Manassès et son fils Ammon, avaient, ce semble, entrepris d'abolir le culte du vrai Dieu ; ils avaient profané le temple, violé le sanctuaire, persécuté les prêtres, planté des bois sacriléges, offert des victimes aux dieux de leurs mains, et employé tout leur pouvoir pour effacer jusqu'aux moindres traces de la piété de leurs pères. Josias, qui succéda à leur couronne, ne succéda point à leur impiété : il mit son autorité à rétablir la religion, purifia le temple et le sanctuaire, rétablit les prêtres, coupa les bois sacriléges, et ne permit plus qu'on offrît des victimes à d'autre qu'au Dieu vivant : et par une conduite si religieuse, il mérita l'éloge, que lui donne le Saint-Esprit, d'avoir été destiné divinement pour faire rentrer le peuple dans la pénitence, d'avoir exterminé les abominations de l'impiété, d'avoir marché devant Dieu avec un cœur droit, et d'avoir affermi la piété dans un temps de péché. Quoi ! vous qu'un esprit de religion assemble dans ce saint lieu, à ces traits ne reconnaissez-vous pas l'illustre saint dont l'Eglise honore aujourd'hui la mémoire, et n'appliquez-vous pas déjà à S. Dominique tout ce que l'Ecriture dit de Josias ? Car enfin, quels désordres ce grand homme ne trouva-t-il point dans le monde ? Si l'on ne plantait pas des bois sacriléges, on abolissait le culte du Dieu vivant ; si l'on n'offrait pas des victimes aux faux dieux, on cessait d'offrir l'Agneau sans tache au Père éternel ; si l'on ne méprisait pas les sacrements, et si l'on n'égorgeait pas les prêtres, on

tâchait de pervertir et de corrompre les sujets de l'Eglise ; on profanait les lieux saints, et le père du mensonge triomphait en quelque manière du Dieu de la vérité. Voilà le triste état où Dominique trouva l'Eglise, et voici ses occupations marquées par le doigt de Dieu dans les divines Ecritures : il a été destiné divinement pour faire rentrer le peuple dans la pénitence ; il a marché devant Dieu d'un cœur droit ; il a exterminé les abominations de l'impiété, et, dans un temps de péché, il a affermi la piété : *Ipse est directus divinitùs in pœnitentiam gentis*, etc.

[Dieu délivrant son peuple]. — Lorsque Dieu envoie au monde des hommes apostoliques qu'il remplit de ses talents, il y est déterminé par de pressants motifs, qui lui font ouvrir les trésors de sa miséricorde pour en tirer ses précieux dons. Pour envoyer Moïse, il attend que son peuple, accablé sous le joug insupportable de Pharaon, pousse un cri d'affliction qui monte jusqu'à lui, et sa providence se sert de la cruauté de ce roi barbare pour faire élever dans sa cour le libérateur d'Israël. Pour envoyer Elie, il attend que ses prêtres, immolés par l'ordre de l'impie Jézabel, laissent son temple sans sacrifice, et que des autels sacriléges, érigés de toutes parts à l'idole de Baal, lui enlèvent ses adorateurs. Pour envoyer le Messie, il attend que la terre soit plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie, et que, dans le seul endroit de l'univers où son nom est reconnu, la pureté du culte légitime soit corrompue par les superstitions d'un judaïsme charnel et terrestre. Cette providence, qui trouve des remèdes proportionnés aux plaies dont elle éprouve son Eglise, lui envoie Dominique pour sa consolation. La robe de cette épouse sans tache, quoique toujours indivisible, était alors déchirée par les attentats et les progrès de l'hérésie albigeoise, qui avait infecté de son poison presque tous les royaumes chrétiens. Les princes catholiques étaient la plupart divisés par des guerres sanglantes, souvent aussi fatales à la piété qu'aux Etats qu'elles désolent. Le ministère de la prédication, moyen efficace et permanent pour maintenir la religion, et pour servir comme de digue au torrent de l'impiété et du libertinage, était négligé et interrompu. Ce fut dans ce malheureux temps que, pour remédier à ces maux, Dieu suscita S. Dominique, et lui inspira le dessein de renouveler l'esprit de cette fonction apostolique.

[Les Israélites rebâtissent le temple]. — Il ne suffit pas de regarder S. Dominique comme un docteur et un prédicateur qui confond l'hérésie dans les conférences par la force de ses raisons, qui la combat dans ses écrits par la solidité de sa doctrine, qui la foudroie dans les chaires par le zèle de ses prédications : il lui déclare une double guerre, dans laquelle il triomphe de la fausseté de ses maximes et de la rébellion de ses partisans. Il emploie à sa destruction le glaive à deux tranchants de la parole divine, et l'épée redoutable que le Seigneur a mise à la main des

rois, pour abattre toute puissance illégitime qui s'élève contre leur autorité sacrée. Semblable à ces vaillants Israélites qui rebâtirent le temple sous la conduite d'Esdras, pendant qu'il réparait les ruines de la maison du Seigneur d'une main, il combattait de l'autre les peuples qui osaient l'interrompre dans le cours d'un si saint ouvrage. Après que sa langue avait fait retentir les oracles de la vérité dans les temples, il attachait à leurs voûtes les dépouilles de l'erreur et de ses défenseurs.

[Vision de S. Dominique]. — Dieu n'a-t-il pas fait part à S. Dominique des connaissances de l'avenir, lorsqu'il lui montra, dans une mystérieuse vision, Jésus-Christ comme un juge sévère qui, ayant trois lances en main, venait de l'une percer tous les orgueilleux, de l'autre tous ceux qui s'abandonnaient à leurs débauches ? C'est ainsi qu'il fit autrefois connaître à David les fléaux qui devaient ravager son royaume. Ainsi David et Dominique, chacun dans leur temps, animés l'un et l'autre de l'esprit de Dieu, pleins de zèle pour le salut du peuple, disaient, comme Moïse : « Pardonnez, Seigneur, à votre troupeau : faites tomber sur nous le châtiment de ses fautes, ou bien effacez-nous du livre de vie. » Jésus-Christ cherchait un saint qui arrêtât sa colère, et il le trouva en la personne de Dominique, à qui il fit connaître que Marie, cette mère de miséricorde, priait son Fils de se souvenir qu'il avait versé son sang pour les pécheurs, et ajoutait qu'elle avait un serviteur fidèle qui, en se joignant à un autre ministre du Seigneur d'une vertu éminente (c'était le séraphique S. François), les ramènerait dans la voie du salut. Dans cette vision, Jésus parut à Dominique se rendre à la prière de sa mère et accepter notre saint pour médiateur, destiné, avec S. François, à travailler au salut des âmes. Ce fut ainsi que la Sainte Vierge trouva en la personne de Dominique et de François deux justes pour délivrer la chrétienté de la colère de Dieu, que le patriarche Abraham chercha autrefois en vain à détourner de la ville de Sodome.

[Elie et les prêtres de Baal].—Dans cette célèbre conférence que Dominique eut avec les Albigeois, on vit se renouveler le prodige du prophète Elie en présence du peuple d'Israël, lorsqu'il leur dit : « Jusques à quand balancerez-vous entre deux voies ? Si Baal est la divinité que vous devez adorer, brisez les autels du Dieu d'Israël ; mais, si le Seigneur est le vrai Dieu, renversez les autels de Baal ; et, pour vous éclaircir de la vérité, convenons que le Dieu qui fera descendre le feu du ciel sur le sacrifice qui lui sera offert sera le vrai Dieu. » Vous savez les circonstances de cet événement, et comment les prêtres de Baal ayent vu leur Dieu sourd à leurs invocations et à leurs figures superstitieuses, virent le feu du ciel consumer en un moment le sacrifice d'Elie, sur lequel le prophète avait fait verser une grande quantité d'eau pour rendre le prodige plus admirable. Nous voyons ce miracle renouvelé par ce qui se

passa entre S. Dominique et les docteurs albigeois, lorsque, après une convention semblable faite entre eux, le livre qui contenait les dogmes de cette secte, livré aux flammes, fut aussitôt consumé, pendant que celui que Dominique avait composé contre cette erreur, jeté trois fois dans le feu, loin d'être tant soit peu endommagé, ne put même être noirci par la fumée. Le parti schismatique fut ébranlé par cette épreuve. — Mais le zèle de Dominique ne se borna pas à la conversion des hérétiques ; il s'étendit sur tous les pécheurs : car, comme il brûlait d'ardeur pour Jésus-Christ, il était plein d'une compassion charitable pour les misères de l'Eglise, accompagnée d'une sainte colère contre les ennemis de Dieu et de son peuple.

[Jérémie et Jean-Baptiste sanctifiés]. — Si l'on ne peut pas dire, en parlant exactement, que Dominique a été sanctifié dans le sein de sa mère, comme Jérémie et comme S. Jean-Baptiste, il y a cependant entre notre saint et ces deux prophètes des rapports suffisants, qui en justifient le parallèle. N'a-t-il pas été destiné au ministère de la parole dès les premières années de sa naissance, puisque sa mère eut un pressentiment de la grandeur future de son fils, ayant vu le fruit qu'elle portait dans son sein avec un flambeau à la bouche, dont il embrasait le monde ? Ce mystère ne marquait-il pas assez clairement que Dieu enverrait Dominique, comme Jérémie, convertir une nation perverse, et qu'il l'établirait comme un mur d'airain et comme une forte colonne, contre laquelle les puissances de l'enfer viendraient se briser? Par cette vision céleste, Dominique n'était-il pas désigné, comme Jean-Baptiste, pour être un jour la voix criant dans ce monde, qui est un affreux désert : « Préparez les voies au Seigneur, rendez droits ses sentiers ! » et qu'il réconcilierait, lui aussi, les cœurs des pères avec ceux des enfants, pour préparer au Seigneur un peuple parfait ? La piété de Dominique, encore enfant, confirmait ce présage et ce parallèle. Un grand cœur porté au bien, son innocence conservée, rien de puéril ni de bas dans son enfance ; à l'âge de sept ans, il était déjà adonné à la contemplation, comme les plus élevés en cette manière d'oraison. Comme Jean-Baptiste, il accoutumait déjà son corps délicat aux mortifications, aux jeûnes, aux prières de la nuit, à coucher sur la terre. Comme les peuples se disaient les uns aux autres, au sujet des prodiges arrivés à la naissance de Jean-Baptiste : *Quis, putas, puer iste erit ?* de même ceux qui remarquaient dans le saint enfant Dominique des vertus si avancées, surpris de ce prodige, s'écriaient : « Quel pensez-vous que doit être un jour cet enfant ? car la main du Seigneur est avec lui. »

[Moïse sur la montagne]. — Ne vous semble-t-il pas voir en la personne de S. Dominique un autre Moïse, qui lève les bras au ciel, pendant que le vaillant comte de Montfort, comme un autre Josué, poursuit et défait

les amalécites? Il me semble voir, dans ce rosaire, dans cette bulle de croisade, dans ce crucifix que Dominique porte à la main au milieu du combat, quelque chose de cet appareil mystérieux qui fit tomber autrefois les murailles de Jéricho. Ce fut avec ces armes, où la force de la main du Très-Haut était attachée, que notre saint renversa l'autel sacrilége que Baal avait élevé contre Jésus-Christ. Ce fut par cette journée mémorable que le Ciel autorisa la sainte et vénérable dévotion du rosaire, sous les étendards duquel cette religieuse guerre fut entreprise et terminée. Aussi Dominique en rendit-il un hommage éclatant à la Sainte Vierge, lorsque, passant du champ de bataille dans une chapelle consacrée à la Reine des anges, il lui adressa pour la première fois cette louange que l'Eglise a répétée si souvent à sa gloire : *Cunctas hæreses sola interemisti;* éloge d'autant plus juste et plus véritable, que l'hérésie albigeoise était un amas monstrueux de toutes les erreurs détruites dans une seule. L'air retentit des cris de victoire que pousse le soldat, et le temple résonne des hymnes de joie et de reconnaissance que Dominique commence pour rendre à Dieu ses actions de grâces d'une victoire si signalée : semblable en cela à David, qui, d'une main encore teinte du sang des ennemis de Dieu, prend un instrument de musique pour chanter les cantiques de Sion, et qui, revenant vainqueur des Philistins, porte l'arche d'alliance en triomphe. Dominique met toute sa gloire au pied des autels, et ne célèbre la mémoire de ce combat que pour l'ajouter aux autres triomphes de l'Eglise, élevée sur les débris de tant d'hérésies qui l'ont combattue, et qui, comme les vagues d'une mer écumante, vont se briser contre l'édifice fondé sur la pierre inébranlable de la vérité.

[Comparaison de S. Dominique avec Josué]. — Nous pouvons comparer les conquêtes de S. Dominique à celles de Josué, quand il assiégea, prit et ruina Jéricho. Il la tint assiégée pendant sept jours, durant lesquels il en fit faire sept fois le tour à son armée ; il fit porter l'arche autour des murailles au son des trompettes sacerdotales, et le septième jour on vit tomber miraculeusement ces murs. C'était ainsi que l'hérésie des Albigeois avait élevé ses remparts dans un coin de la France : elle était armée de l'obstination des peuples et de la puissance des grands, qui prirent les armes pour la défendre. Que fait Dominique ? Il l'assiége pendant sept ans ; il fait passer et repasser plusieurs fois à ses yeux l'arche du Testament et la vérité de l'Evangile ; il fait sonner les trompettes sacerdotales de ses prédications, et enfin il voit tomber les murailles de cette insolente Jéricho, de cet amas confus d'hérésies, pour servir de trophée à l'Eglise qu'il défend, et de monument éternel au triomphe de son zèle.

[S. Dominique et S. Jean-Baptiste]. — Il n'est rien qui édifie davantage et qui excite plus le peuple à recevoir et à mettre en pratique les vérités évan-

géliques annoncées par un prédicateur, que l'austérité de sa vie, conforme à ses paroles. Nous voyons cela en S. Jean-Baptiste. Les prophètes avaient prédit que le Messie tant souhaité sortirait de la tribu de Juda, qu'il naîtrait à Bethléhem, et qu'il opérerait de grands miracles. S. Jean-Baptiste ne fait rien de tout cela : et néanmoins, à cause de la grande austérité de sa vie, les scribes et les pharisiens, qui lisaient les Ecritures, soupçonnaient qu'il était le Messie ; les soldats, les publicains et les autres pécheurs publics se convertirent par ses prédications. Ainsi, la bonne édification que Dominique donna au monde par la sainteté de sa vie et la pureté de ses mœurs fit une si grande impression sur le cœur et sur l'esprit des hommes, que, au lieu que Jonas ne convertit qu'une ville, notre saint homme convertit des provinces, des royaumes et des nations, et il réussit heureusement en plusieurs très-importantes et très-difficiles affaires qu'il entreprit pour le service de Dieu, pour l'honneur de la Sainte Vierge et pour le bien de l'Eglise.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE A CE SUJET.

Positus sum ego prædicator et apostolus et magister gentium (II Tim. II). — Ces paroles s'entendent, à la lettre, de S. Paul, dont la vocation a été divine, et qui n'a pas appris l'Evangile par le secours des hommes et des livres, mais par une spéciale révélation de Dieu. Cependant on ne leur fait pas violence en les appliquant à S. Dominique, parce qu'il a partagé en quelque manière avec cet apôtre toutes les qualités qui conviennent à de si grands titres. Faut-il, en effet, comme S. Paul, être appelé divinement pour être nommé l'Apôtre des nations ? Le prodige qui parut à la naissance de Dominique ne démontrait-il pas que Dieu l'avait choisi dès le sein de sa mère pour être la lumière des peuples : *Segregavit me ex utero matris meæ* ? S'il faut une grande science, comme S. Paul, Dominique n'a-t-il pas enseigné le premier la théologie d'une manière méthodique, et n'a-t-il pas approfondi les secrets et mesuré les dimensions de la science éminente de Jésus-Christ : *Scire etiam supereminentem scientiam* Jesu Christi ? S'il faut un grand zèle à l'épreuve de tout, Dominique, comme le saint apôtre, n'a-t-il pas souffert la faim, la nudité, la soif, et n'a-t-il pas été pressé d'une sainte sollicitude pour toutes les Eglises, comme S. Paul ? S'il faut prêcher de jour et travailler des mains pendant la nuit, comme S. Paul ; s'il faut châtier rudement son corps, afin qu'en prêchant les autres on ne soit pas réprouvé, Dominique, toujours revêtu d'un cilice, affaibli par les jeûnes et par les veilles, prê-

chait de jour, priait et étudiait la nuit ; son zèle dévorant le tenait dans une action continuelle. Notre saint peut donc prendre le titre de prédicateur, puisqu'il en a rempli les fonctions si dignement pendant toute sa vie, et qu'il en a laissé le nom comme un héritage à ses enfants, nom qu'ils portent avec tant de dignité. On doit lui accorder le nom glorieux d'apôtre, puisqu'il a été envoyé de Dieu, et que les nations converties ont été le fruit de son apostolat : *Positus sum ego prædicator et apostolus et magister gentium.*

Omnia facio propter Evangelium (I Cor. IX). — Dominique fait tout concourir à ce but principal, théologie, éloquence, lettres humaines et divines, content si elles sont employées à la conversion des âmes et à étendre le royaume de Jésus-Christ. Ses rares talents pouvaient lui procurer les auditoires les plus considérables, en ne prêchant que dans les principales villes ; mais Dominique se croit redevable aux sages et aux simples, et il est prêt à annoncer l'Evangile et à ceux qui sont proches et à ceux qui sont éloignés, dans les hameaux et dans les bourgades, comme dans les villes ; à prêcher ou à catéchiser, à faire des leçons de théologie ou à enseigner les éléments de la religion aux enfants qui ne font encore que bégayer, parce qu'il est prêt à s'employer selon ses forces et au-dessus de ses forces pour le salut des âmes, et qu'il fait tout pour l'Evangile, afin de recueillir les récompenses qui y sont attachées : *Omnia facio propter Evangelium, ut particeps ejus efficiar.* Il réduisait son corps en servitude par la mortification, se refusant toutes les commodités de la vie, et, pratiquant la science des Apôtres, il savait souffrir et se passer de toutes choses ; il prêchait la pénitence par son extérieur abattu plus efficacement que par ses paroles. La foi, la charité, l'exemple, le zèle, la grâce des guérisons, la gloire des miracles, étaient l'appareil de sa qualité de prédicateur. Dominique ne voulait point d'autre autorité que celle qu'il tirait de son ministère, de ses vertus, et non de la qualité et des titres de sa famille ; et ce détachement fit plus d'impression sur l'esprit des peuples que l'éclat de la maison dont il était sorti. Plus il s'abaissait, et plus les peuples le relevaient. Il ne croyait pas que l'on dût prêcher l'Evangile, sinon en embrassant l'état que l'Evangile nous commande, et celui qu'il nous conseille. Ainsi, Dominique faisait profession d'une pauvreté parfaite, d'une humilité profonde, d'une mortification qui affligeait tous les sens. Sans se borner aux commandements, il pratiquait les conseils évangéliques, comme s'ils lui eussent été prescrits : *Omnia facio propter Evangelium, ut particeps ejus efficiar.*

Potens sit exhortari in doctrinâ sanâ, et eos qui contradicunt arguere (Tit. I). — Un prédicateur apostolique doit joindre la grâce avec la doctrine, la sainteté avec l'éloquence, pour devenir un organe et un interprète digne d'être animé de l'esprit de Dieu. C'est ce que Dominique

possédait dans un souverain degré. En lui, la science des saints avait fait un accord merveilleux avec la grâce, car il ne puisait la science qu'au pied des autels, dans les plaies de Jésus-Christ et dans la lecture des livres saints. S'il convertissait les volontés des pécheurs en amollissant leurs cœurs et y allumant le feu sacré, c'est parce qu'il avait reçu ce même feu dans la ferveur de ses oraisons, et qu'il était allumé dans son cœur comme un brasier. L'amour de la vérité était assoupi dans son siècle : il le ressuscite par la force de ses paroles, qui étaient comme des étincelles sortant d'une fournaise. Les Souverains-Pontifes, récompensant l'excellence de son mérite et voulant le mettre en état d'être vu de plus loin afin qu'il fît plus de fruit, ne créèrent-ils pas la dignité de Maître du Sacré-Palais afin qu'il fût écouté comme l'oracle vivant de la sainte théologie, à qui la puissance était donnée de Dieu pour dissiper l'ignorance et enseigner une saine doctrine dans les écoles ; pour prêcher en public les maximes de l'Evangile dans toute leur pureté, et pour combattre ceux qui s'élèvent contre la science de Dieu, portant faussement le nom et le titre de savants ? Il avait aussi de Dieu la puissance sur les esprits et sur les cœurs. Qui eût pu résister à la grâce qui parlait par sa bouche ? C'étaient les paroles de Dieu, et non celles d'un homme, que l'on entendait. Lorsque Dominique parlait, Dieu remplissait à l'égard de ce nouvel apôtre ce qu'il avait promis aux premières colonnes de son Eglise : il lui donnait une bouche et une sagesse à laquelle nul ne pouvait résister.

Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usquè ad extremum terræ (Isaïæ XLIX). — Ces paroles, dans leur sens naturel, s'entendent de la mission du Verbe incarné, qui est la lumière du monde et le Sauveur des hommes : *Lumen ad revelationem gentium.* Mais ne peut-on pas les appliquer aux prédicateurs apostoliques, et surtout à S. Dominique, puisque le pape Innocent III le vit, une nuit, qui soutenait l'Eglise de S.-Jean-de-Latran et l'empêchait de tomber en ruines ? Le Seigneur n'a-t-il pas encore donné d'autres présages qu'il destinait Dominique à être la lumière des peuples, puisque l'on rapporte qu'un prêtre, en célébrant le saint sacrifice, animé ou plutôt transporté par l'Esprit de Dieu, s'étant tourné vers le peuple pour dire *Dominus vobiscum,* montra S. Dominique, qui était entre les bras de sa mère, et dit à haute voix, par trois fois : Voici le restaurateur de l'Eglise, *Ecce restaurator Ecclesiæ ?* — Ajoutons, pour mettre le dernier sceau à la mission apostolique de notre saint, ce qui lui arriva dans une extase, en priant dans l'église de S.-Pierre de Rome. Après avoir reçu la confirmation de son ordre, il vit le Seigneur irrité contre les pécheurs, tenant trois dards avec lesquels il allait percer les voluptueux, les avares et les ambitieux, si la très-sainte Vierge n'eût présenté à son Fils notre saint pour apaiser sa colère et travailler à la réformation du monde ? Dans ce temps-là même, Dominique devint

l'homme de DIEU, établi médiateur entre DIEU et les hommes pour ménager les intérêts de la justice et de la miséricorde. La prophétie peut donc être appliquée à S. Dominique ; il a donc été véritablement choisi de DIEU pour être la lumière des gentils et pour travailler au salut des peuples qui sont aux extrémités de la terre : en sorte que notre saint parut à ceux qui étaient assis dans les ombres de la mort comme un nouvel astre que le Seigneur leur envoyait. *Sedentibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis* (Matth. IV).

Signa apostolatûs mei facta sunt super vos in omni patientiâ, in signis et prodigiis, et virtutibus (II Cor. XII). — Qu'un prédicateur est heureux quand il peut dire, comme S. Paul : Vous êtes ma joie, vous êtes ma couronne devant le Seigneur ! C'est une preuve que son apostolat a été béni de DIEU. Qu'un ministre évangélique est satisfait, dès ce monde même, de ses travaux, lorsqu'il voit une ample moisson, et que le Seigneur lui dit au fond du cœur : *Je voyais Satan tomber sous vos pieds comme un foudre ?* Telle a été la consolation de Dominique : il a vu les pécheurs convertis embrasser les voies de la pénitence ; et il a pu leur dire : Vous êtes devant le Seigneur les marques de mon apostolat ; je vous ai engendrés à JÉSUS-CHRIST. Pour mériter cette conquête, quels travaux n'ai-je pas essuyés parmi vous ? N'ai-je pas exhorté le marchand à ne chercher que le trésor du ciel, et non les richesses périssables de la terre ? N'ai-je pas invité les magistrats à exercer la justice en gardant les plus exactes règles du droit, sans acception de personnes, fermant les oreilles aux supplications et à la faveur, et à devenir l'exemple de la piété et de l'équité dans leurs jugements ? N'ai-je pas arrêté la licence du soldat, en lui apprenant, comme Jean-Baptiste, à se contenter de sa paie, à louer DIEU, changeant ses blasphèmes en prières, et lui inspirant la douceur et la pénitence ? N'ai-je pas enseigné aux riches, comme S. Paul le prescrit, de ne point mettre leur espérance dans des biens qui leur échappent contre leur gré, qu'ils ne possèdent qu'avec crainte, et qu'ils n'acquièrent qu'avec beaucoup de peines ? Si donc la vertu fleurit parmi vous ; si le riche ne cherche qu'à s'enrichir des trésors célestes, si le soldat est modéré, si le magistrat est équitable, si le marchand est plein de bonne foi dans son commerce, ce sont les preuves et les marques de mon apostolat : *Signa apostolatûs mei facta sunt super vos.*

Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos (I Cor. IX). — S. Dominique avait besoin de cette charité pleine de condescendance qui se fait toute à tous, puisque son dessein était de renverser les préjugés de l'esprit humain, et de détruire entièrement les préventions des cœurs, afin de persuader aux hommes ce qu'ils ne voulaient pas croire parce qu'ils ne le voulaient pas aimer ; de leur ôter les biens auxquels ils étaient attachés, et de leur donner en échange des biens qu'ils ne voyaient

pas. Pour parvenir à une fin si difficile, ne fallait-il pas que Dominique s'accommodât aux besoins et à l'humeur de tous, qu'il s'abaissât pour bégayer avec les enfants, qu'il s'élevât pour raisonner avec les sages? Ne fallait-il pas qu'il entrât dans ce tempérament que S. Paul nous décrit, et qu'il pleurât avec ceux qui pleuraient, qu'il fût infirme avec les infirmes, qu'il se multipliât en quelque sorte par la charité, et qu'il eût autant de cœurs et d'esprits qu'il avait de sujets à convertir et à acquérir à l'Eglise? Il avait sans doute besoin d'entrer dans le caractère de S. Paul, d'être revêtu de son esprit, et de se conduire avec autant de tendresse qu'une mère qui élève ses petits, en se faisant tout à tous. Tant il est difficile de remplir parfaitement un ministère si élevé sans être exposé à la haine de ceux mêmes que l'on veut attirer à Dieu! tant il est difficile de faire aimer la croix de Jésus-Christ, si l'on n'y est attaché soi-même? tant il est difficile de remplir des fonctions aussi sublimes que celles de l'apostolat sans le secours de cette charité qui est douce, qui est patiente, qui est persévérante dans la patience!



§ IV.

Passages et pensées des SS. Pères qui peuvent convenir à différentes vertus ou actions de ce saint.

Prædicatores nubes sunt, quia tonant minis, coruscant miraculis, pluunt doctrinis. Bonavent. in ps. 17.

Les prédicateurs sont des nuées, parce qu'ils tonnent par des menaces, brillent par des miracles, et font tomber la pluie d'une doctrine céleste.

Docente te in ecclesiâ, non clamor populi sed gemitus suscitentur; lacrymæ auditorum laudes tuæ sint. Hieron. Epist. II, ad Nepotian.

Lorsque vous prêchez dans l'église, n'excitez que les gémissements, et non les applaudissements des peuples; que les larmes des auditeurs soient votre triomphe.

Prædicator quisque plùs actibus quàm vocibus insonet, et benè vivendi vestigia sequacibus imprimat, ut potiùs agendo quàm loquendo quò gradiatur ostendat. Gregor. III Pastoral. 6.

Le prédicateur doit faire plus de bruit par ses actions que par ses paroles, afin de tracer à ceux qui le suivent le chemin de la vertu, et qu'il montre plutot par sa conduite que par son discours par où il faut marcher.

Quidnam cœlorum *nomine nisi cœlestium prædicantium vita designatur, de quibus per Psalmistam dicitur*: Cœli enarrant gloriam,

Qu'est-ce qui nous est désigné par *les cieux?* n'est-ce pas la vie céleste des prédicateurs, dont le saint roi David dit: *Les*

Dei, *etc. Et ipsi cœli, ipsi sol memorantur.* Id. IX Moral. 4.

cieux publient la gloire de Dieu. Il les appelle des cieux, et ils sont de véritables soleils.

Illius doctoris libenter audio vocem qui non sibi plausum sed mihi planctum movet. Bernard. Serm. 59 in Cant.

J'écoute volontiers la voix d'un docteur qui n'arrache point mes applaudissements, mais les larmes de mes yeux.

Panes propositionis super mensam positi semper: doctores sunt spirituales qui, in lege Domini die ac nocte meditantes, cunctis ecclesiam intrantibus refectionem verbi cœlestis offerunt. Beda, de Taber. 2.

Les pains de proposition, toujours exposés sur la table, désignent les docteurs spirituels qui, méditant la loi de Dieu nuit et jour, offrent la nourriture spirituelle de la parole divine à ceux qui entrent dans l'église.

Est magna auctoritas prædicantium in quorum receptione Deus *recipitur, et contemptu contemnitur; ipsi enim sunt os Domini verba ejus annuntiando.* Bonavent. in x Lucæ.

Les prédicateurs ont une grande autorité, puisque Dieu est reçu quand on les reçoit, et qu'il est méprisé lorsqu'on les méprise; ils sont la bouche du Seigneur lorsqu'ils annoncent sa parole.

Ignoro an possit hâc gratiâ majorem alicui Deus *homini conferre quàm ut ejus ministerio perversi homines in melius mutentur, ut ex filiis diaboli filii* Dei *efficiantur. An fortè cuiquam magis videbitur esse mortuos suscitare?* Richard. S. Victore.

Je doute que Dieu puisse faire un plus grand honneur à un homme que de convertir les hommes par son ministère, de les rendre enfants de Dieu d'enfants du démon qu'ils étaient. Quelqu'un croira-t-il que ressusciter les morts est un plus grand privilége?

Deo displicent concionatores si taccnt; hominibus si loquuntur. Salvianus, IV Provid.

Les prédicateurs déplaisent à Dieu s'ils taisent la vérité; et, s'ils la disent, ils encourent la disgrâce des hommes.

Cujus vita despicitur, restat ut oratio contemnatur. Gregor.

Celui dont la vie et les mœurs sont méprisables doit s'attendre qu'on méprisera ses discours.



§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Dominique envoyé de Dieu pour prêcher l'Evangile]. — Comme la religion n'a d'autorité sur les esprits qu'autant qu'elle vient de Dieu, elle tire toute sa force de la mission dont Dieu est le principe. La loi judaïque était toute fondée sur la mission de Moïse et des prophètes : la loi de l'Evangile est toute appuyée sur la mission de Jésus-Christ et des Apôtres. Or, il n'y a eu proprement de mission extraordinaire que celle de Moïse et du Messie; ce sont les deux missions capitales, dont toutes les autres sont descendues. — Moïse, envoyé pour délivrer le peuple d'Israël de la servitude, donna, par l'ordre du Seigneur, à son frère Aaron l'onction

sacrée du sacerdoce éternel, qui se perpétua dans sa famille : JÉSUS-CHRIST, en donnant la mission à ses Apôtres, leur communiqua le pouvoir d'envoyer comme ils étaient envoyés, et leur autorité, qu'ils reçurent immédiatement du fils de DIEU, a passé de siècle en siècle jusqu'à ceux qui tiennent leur place dans l'Eglise. Mais, comme, dans la loi judaïque, DIEU envoyait de temps en temps des hommes qu'il distinguait par les dons éclatants de prophétie et de miracles, pour ramener au culte du vrai DIEU ce peuple inconstant, toujours prêt à sacrifier aux fausses divinités, ainsi, dans la loi de grâce, la Providence fait quelquefois naître des hommes qui, sans sortir de l'ordre de la mission établie et légitime, paraissent extraordinairement envoyés de DIEU pour secourir l'Eglise dans les besoins et les périls où elle se trouve. Le grand S. Dominique fut de ce nombre. La mission de ce grand homme, envoyé principalement pour renouveler l'esprit de la prédication évangélique, vous paraîtra tout extraordinaire : soit que vous considériez les motifs qui la causèrent qui fut l'hérésie des Albigeois, déjà comme enracinée dans plusieurs provinces de la France, ou les qualités du sujet qui reçut cette mission, qui furent les incomparables vertus dont était orné ce grand saint ; soit que vous fassiez attention aux marques éclatantes dont sa mission fut accompagnée, un grand nombre de miracles et de prodiges, que DIEU daigna opérer par le ministère de ce saint et nouveau prédicateur.

[Desseins de Dieu]. — Lorsque DIEU suscite des ministres extraordinaires de ses volontés, il ne découvre pas d'abord tous les desseins qu'il veut accomplir par leur ministère. Il semble ne choisir Moïse que pour délivrer les Israélites de la servitude de Pharaon : cependant son intention est de se servir de ce saint législateur pour leur ouvrir le chemin miraculeux de la terre promise. Il lui prescrit en particulier une loi, sur la montagne de Sinaï, dont l'obligation est générale pour tous les autres peuples, afin que nous puissions trouver dans les miracles, dans les cérémonies, dans les sacrifices, dans les guerres, dans les voyages, en un mot, dans toutes les choses qui arrivent à ce peuple, cette foule d'ombres, et de figures qui, fidèlement accomplies, font cette belle et éclatante preuve de la religion chrétienne, sortie, pour ainsi dire, du sein de la religion mosaïque. Lorsque DIEU envoya S. Dominique en France, il ne découvrit d'abord que la moindre partie des desseins qu'il avait sur lui. C'est pourquoi la mission de ce grand homme paraît n'avoir d'autre fin que l'extirpation d'une hérésie établie déjà puissamment : mais la Providence disposait en cela un moyen efficace pour les détruire toutes, en détruisant celle des Abligeois, par la prédication de Dominique, qui, comme un glaive à deux tranchants, devait couper les racines de l'erreur dans les âmes et rétablir les âmes dans l'intégrité de la foi.

[Vocation de Dominique]. — C'est une chose digne de nos réflexions, que

DIEU, qui n'a voulu se servir d'aucun instrument dans les ouvrages de la nature, veut bien s'en servir dans les ouvrages de la grâce. Il n'a point voulu d'aide pour créer les astres du ciel : il en veut avoir pour produire les saints, qui en sont le plus bel ornement. Il ne s'est pas servi du ministère des anges pour créer le monde visible et corporel, et il veut bien se servir de celui des hommes pour créer le monde invisible et spirituel. Les hommes, dans l'ordre de la grâce, sont un monde nouveau, un monde divin et surnaturel, plus noble et plus excellent que le monde naturel, et la production de ce monde, la conversion des pécheurs, est une vraie création : *Creati in Christo* JESU, *ut simus initium aliquod creaturæ ejus;* et DIEU daigne se servir des hommes pour cette création. Ce qui montre, dit S. Chrysostôme, la noblesse de cet emploi. Quelle est donc l'excellence de S. Dominique, puisque DIEU a voulu se servir de son ministère pour cette création du monde de la grâce, et qu'il l'a choisi pour fonder un ordre qui se nomme par excellence l'ordre des Prédicateurs, qui en fait profession, qui en exerce les fonctions par état et par une vocation particulière, et qui remplit tous les devoirs nécessaires à un emploi si important et si utile à l'Eglise. DEI *adjutores sumus* (I Cor. III).

[Pouvoir des miracles]. — Il faut encore remarquer, avec les théologiens, que, quand DIEU appelle extraordinairement une personne à quelque haut ministère, tel qu'est celui de l'apostolat, il lui communique une partie de sa puissance, il lui donne le don des miracles, soit pour autoriser sa mission, soit pour rendre sa personne plus vénérable, soit pour confirmer les vérités qu'il annonce. C'est ainsi que DIEU voulut agir avec le grand S. Dominique. Ne semble-t-il pas que, lorsqu'il l'envoya contre les hérétiques, il lui dit la même chose qu'à Moïse : *Ego ero in ore tuo:* Allez, je serai dans votre bouche : vous changerez les éléments à votre volonté, et renverserez les lois de la nature ? Ce fut cependant avec cette différence que Moïse n'exerca cette puissance que pour faire des miracles funestes, tandis que Dominique, ce nouvel apôtre, l'emploie pour guérir les maladies, soulager les infirmités des hommes et ressusciter les morts, sur qui il semblait avoir une jurisdiction particulière ; mais il rapporte ces miracles sensibles à de plus excellents miracles qu'il faisait sur les âmes, n'opérant toutes ces merveilles que pour convertir les pécheurs et réduire les hérétiques.

[Nécessité de la grâce]. — Il est absolument nécessaire qu'un prédicateur qui veut travailler efficacement à la conversion des âmes joigne la grâce avec la doctrine, la sainteté avec l'éloquence, afin que, étant animé de l'esprit de DIEU, il devienne véritablement son organe et son interprète. Car si les hommes, pour faire de bonnes œuvres, ont besoin d'être assistés de la grâce de JÉSUS-CHRIST, le prédicateur, pour les persuader aux autres, a besoin d'en être tout à fait animé ; il ne peut prétendre convertir

les pécheurs si le SAINT-ESPRIT ne réside dans son cœur et ne s'explique par sa bouche. Le prédicateur, comme dit admirablement S. Augustin, est indigne de son emploi s'il n'entreprend de changer les volontés, d'exciter les lâches, d'échauffer les tièdes, de corriger les vicieux et de réduire les rebelles. Or, quelle science, quelle éloquence, dit le même saint, peut prétendre à faire tous ces miracles, si elle n'est inspirée par le SAINT-ESPRIT ? Quoique la science soit lumineuse, que l'éloquence soit puissante, que la première convainque, que la seconde persuade, que l'une éclaire l'esprit, que l'autre enlève la volonté, il faut pourtant avouer que ni l'une ni l'autre ne peuvent changer le cœur humain, si elles ne sont assistées de la grâce. Il n'y a que cette divine maîtresse de la liberté qui puisse exécuter ce dessein ; il n'y a qu'elle qui puisse dissiper par sa lumière les ténèbres de l'ignorance, et rompre par sa vertu les chaînes du péché. *Quantùmlibet homo præpolleat solertiâ disputandi et suavitate dicendi, sine adjutorio gratiæ non inseret veritatem, non nutriet charitatem.* C'est pourquoi, quand DIEU veut donner un excellent prédicateur à son Eglise, il unit en lui la science avec la grâce, afin qu'il puisse éclairer les esprits, échauffer les volontés, convertir les pécheurs. C'est ce qu'il a fait en la personne de S. Dominique, en qui la science et la grâce ont été également éminentes : de sorte que l'on peut dire que DIEU avait uni excellemment en ce saint homme toutes les grâces de l'apostolat, pour en faire un digne ministre de ses volontés et de sa puissance.

[La prédication accompagnée de l'exemple]. — Pour s'acquitter dignement d'un ministère aussi saint et divin qu'est celui de gagner les âmes à DIEU, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous persuader par de fortes raisons que le zèle du prédicateur doit être soutenu de l'exemple et de la sainteté de sa vie. Cette vérité est trop claire pour avoir besoin de preuves : la grâce ayant plus de part à ce sublime ministère que tous les talents naturels et acquis, DIEU n'a pas coutume de se servir d'instruments qui n'ont nul rapport à la fin qu'il en attend, qui est la conversion des pécheurs, l'instruction des peuples et la réformation des mœurs. De manière qu'un prédicateur qui ne fait pas ce qu'il dit, ou qui ne prêche pas d'exemple aussi bien que de parole, est un prédicateur équivoque, sur lequel on ne peut faire aucun fond, dont le zèle est mal réglé ; car, dans l'ordre que DIEU a établi dans la charité, on doit commencer par soi-même, et travailler à sa propre sainteté, si l'on veut se rendre capable de sanctifier les autres. Peut-être pourrait-on même ajouter qu'il ne peut réussir dans ce noble et divin emploi qu'à mesure qu'il se rend plus saint et plus parfait en toutes sortes de vertus. Si cette règle est juste, comme on n'en peut douter, qui s'étonnera que S. Dominique ait été puissant en paroles après avoir commencé par se rendre puissant en œuvres, c'est-à-dire à se faire saint presque aussitôt qu'il a commencé à vivre ?

[Esprit de l'ordre des Dominicains]. — Il faut remarquer que, suivant l'esprit différent des ordres religieux et les diverses nécessités de l'Eglise, leurs fondateurs ont établi dans leurs familles une sainteté différente comme le propre caractère de leur religion. Quelques-uns y ont établi une sainteté de solitude et de retraite, pour combattre la liberté et le dérèglement des conversations, comme S. Benoît et S. Brunô. Quelques autres ont suivi des saintetés austères et rigoureuses, pour combattre les plaisirs des sens, comme S. Romuald et S. Bernard. D'autres ont établi une sainteté pauvre et indigente, contre les richesses et les vanités, comme S. François ; les autres une sainteté militaire et de combat, comme les chevaliers de S. Jean de Jérusalem, les Teutoniques de Sainte-Marie, et autres. Mais quel a été l'esprit que Dominique a établi, et le caractère particulier de son ordre ? Ç'a été une sainteté savante, et de faire que ses enfants fussent docteurs et prédicateurs par état et par profession. — Pourquoi cela ? c'est que les différents membres de l'Eglise demandent ces différents genres de sainteté. Quand il a été question de la fonder, DIEU lui a fourni des saints qui faisaient des miracles et à qui les prodiges ne coûtaient rien. Quand elle a été attaquée par les tyrans, il lui a donné de courageux martyrs, qui, par une sainteté constante et inébranlable dans les tourments, rendissent les fondements de l'Eglise plus solides. Mais, quand les erreurs des hérétiques commencèrent à s'y glisser, que la corruption des mœurs eut succédé à l'obstination des idolâtres et à la persécution des tyrans, elle a eu besoin d'une sainteté savante, pour instruire, convaincre et persuader. Ainsi, la divine providence opposa les Athanase aux ariens, les Augustin aux pélagiens ; et, voyant naître l'hérésie des Albigeois, DIEU envoya Dominique, et lui inspira le dessein de fonder un ordre religieux qui eût pour sa part et son caractère essentiel la profession d'une sainteté savante, pour instruire et prêcher, afin de s'opposer par ce moyen à toutes les hérésies, de porter la lumière de l'Evangile partout, de convertir les pécheurs, et d'effacer par ce moyen la corruption de l'univers.

[Usage qu'on doit faire de la science]. — La science n'est estimable qu'autant qu'elle est unie à la sainteté : si elle se trouve dans un profane, elle est profane ; si elle se trouve dans un saint, elle est sainte. Un saint savant est un ange par la pureté de son corps et par les lumières de son esprit ; ainsi, il participe doublement à la perfection de ces sublimes intelligences. S. Dominique posséda ces deux avantages dans leur plus haut degré. On peut se le représenter comme un séraphin brûlant de l'amour de DIEU, purifié des ardeurs de la concupiscence par le feu de la charité, et en même temps, comme cet ange de l'Apocalypse qui volait au milieu de l'air tenant l'Evangile à la main : *Vidi angelum volantem per medium cœlum, habentem Evangelium in manu suâ.* Ce livre divin passe en sa substance, il se nourrit de ses vérités, il se remplit de ses maximes ; il se

sert de sa science pour purifier les motifs de sa vertu ; son entendement n'est éclairé que pour rendre la volonté plus enflammée. Ce n'est que par accident que la science nuit quelquefois à la piété ; elle est plutôt un remède pour guérir l'âme qu'un poison pour la corrompre. S. Augustin compare les sciences aux instruments des chirurgiens : on peut s'en servir pour mutiler les membres, quoiqu'ils soient faits pour les conserver ; mais c'est contre l'intention de l'art. La science est un flambeau qui, entre les mains d'un furieux, peut mettre le feu dans le temple ; mais, entre les mains d'un saint, elle est une lumière propre à briller sur les autels. C'est à cet usage que S. Dominique fit servir la sienne. Quels rayons cet astre ne répand-il pas dans l'Eglise ! Mais ce grand saint se sert de ses connaissances sublimes pour en cacher l'éclat ; son humilité est comme un sombre nuage dont il voile ses clartés à ses propres yeux, pendant que toute l'Eglise admire en lui cette science divine dont il est rempli ; il s'humilie autant qu'on l'élève ; il voudrait, s'il était possible, exercer les talents admirables qu'il a reçus sans en tirer aucune gloire, et sa modestie s'oppose en secret à son zèle.

[L'hérésie des Albigeois]. — S. Dominique était puissant en œuvres et en paroles : les merveilles qu'il opéra furent sans nombre ; il vivait et prêchait comme un apôtre, et on pouvait dire de lui avec vérité ce qui est dit du Sauveur même : *Cœpit facere et docere*. Les hérésies des Albigeois étaient si absurdes et si grossières, qu'il était plus aisé de les convaincre que de les convertir : néanmoins ce saint homme en convertissait beaucoup. Ils introduisaient, comme les manichéens, deux créateurs, l'un des choses invisibles, qui était bon, et l'autre des choses visibles, qui était mauvais. Ils attribuaient au bon le Nouveau-Testament qu'ils recevaient, et l'Ancien, qu'ils rejetaient, au mauvais. Ils appelaient l'Eglise romaine une caverne de larrons, et disaient que c'était la prostituée dont il est parlé dans l'Apocalypse. Ils abolissaient tous les sacrements de l'Eglise, disant que l'eau du Baptême n'avait non plus de pouvoir que l'eau dont on se lave les mains ; que la Confirmation et la Confession étaient inutiles ; que le pain de l'Eucharistie ne différait en rien de celui que l'on jette aux chiens ; que le mariage était un concubinage, et qu'il n'y avait point d'ordres sacrés ; ils niaient la résurrection, disant que nos âmes étaient celles des anges rebelles qui furent précipitées du ciel, et qui laissèrent leurs corps en l'air, lesquels ils reprendront après avoir demeuré en terre, et passé par sept corps différents : en quoi ils admettaient la métempsychose. Ils avaient d'autres erreurs déshonnêtes et ridicules ; et, parce qu'ils invectivaient contre le luxe des évêques et contre la mauvaise vie des ecclésiastiques, S. Dominique exhortait tous ceux qui travaillaient avec lui à vivre conformément à la sainteté de leur état.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Desseins de Dieu sur ses saints]. — DIEU, dont la grâce prend plusieurs formes, dit l'Apôtre, et fait ses opérations en plusieurs manières, ne donne pas toujours les mêmes qualités aux ministres qu'il envoie pour être les fondateurs ou les restaurateurs de la religion. Quelquefois il prend des hommes sans naissance, sans éducation, sans science, sans politesse, et même avec des défauts directement opposés aux emplois qu'il leur veut confier, afin que des effets merveilleux, produits par des instruments si disproportionnés, fassent mieux reconnaître, dit S. Augustin, la cause divine et supérieure d'où ils empruntent leur force. Nous lisons dans l'Ecriture que Moïse se défendit d'aller parler à Pharaon de la part de DIEU en lui disant qu'il avait un défaut de langue et qu'il n'était pas éloquent; que Jérémie, voyant que le Seigneur voulait l'opposer comme un mur d'airain à la maison de Judas, lui allégua son bégaiement pour excuse; que les Apôtres, destinés à convertir la terre, étaient des hommes grossiers, tirés de la lie du peuple : mais nous savons aussi qu'Isaïe était sorti de la famille royale; que David monta sur le trône pour y chanter les louanges du Seigneur, et pour devenir l'organe éternel de toutes les voix consacrées à ce saint exercice; que S. Paul joignait une parfaite connaissance de la loi à un zèle ardent pour la défense de ses traditions, et enfin que JÉSUS-CHRIST, appelé le Messie par la singularité de sa mission, voulut sortir de la maison royale de David. Ce fut ainsi que DIEU remplit S. Dominique de talents proportionnés aux grandes choses qu'il voulait opérer par son ministère. — Il fit sortir de l'illustre et ancienne maison de Guzman, en Espagne, cet homme qui devait animer le zèle des souverains-pontifes et des monarques, et porter l'étendard de la croix, en qualité de légat et de conquérant, dans les armées chrétiennes. Il le remplit des trésors de la science et le fit le premier maître de théologie dans Rome, avant de s'en servir pour confondre l'hérésie. Il fit naître avec une éloquence qui entraînait les cœurs ce prédicateur singulier qui devait laisser ce nom en héritage à une postérité sainte, consacrée par un vœu particulier à cette fonction essentielle de la religion. Tout prêchait dans cet

homme apostolique, disent les historiens de sa vie ; toutes ses paroles étaient comme autant d'étincelles du feu divin, dont il était rempli, qui l'allumaient dans les âmes; ou comme autant de flèches aiguës, qui, lancées par la force de son zèle, perçaient le cœur des ennemis de Dieu. Ajouterai-je à ces qualités éminentes de son esprit et de son cœur celles de son extérieur, qui rendait sa piété vénérable aux peuples ; ces singularités prophétiques qui accompagnèrent ou précédèrent sa naissance ; cette étoile lumineuse qui parut sur son front lorsque cet astre de l'Eglise commença de luire au monde ; le soin de la Providence, qui le fit naître en Espagne le même jour que naquit en France le chef fameux de l'hérésie albigeoise, qu'il devait détruire ; ce songe, si glorieusement vérifié , dans lequel sa mère, enceinte de lui, crut voir dans son sein, avec un flambeau allumé , cet animal que l'Ecriture et les Pères nous proposent comme la figure des prédicateurs évangéliques? Je n'ai garde de passer sous silence que, ce grand saint, étant encore au berceau, un essaim d'abeilles se mit sur sa bouche, et que dans son bas âge, assistant un jour au saint sacrifice, le célébrant s'étant tourné vers le peuple, au lieu des paroles qu'il voulait dire, annonça aux assistants que cet enfant était le restaurateur de l'Eglise, ce qui arriva par trois fois à ce prêtre : sur quoi l'évêque du lieu étant consulté, il répondit que cet enfant était sans doute envoyé de Dieu pour annoncer la parole évangélique, pour travailler à la conversion des peuples, à retrancher les abus et à réformer l'Eglise. (*Essais de panégyriques*).

[Vie austère de S. Dominique]. — Nous lisons, il est vrai, que plusieurs saints ont mené une vie très-austère dans le repos de la solitude et de la contemplation; nous trouvons aussi que plusieurs personnes qui avaient commis de grands excès ont fait de grandes pénitences; mais c'est une chose singulière, et qui tient du prodige, que S. Dominique, qui a conservé la grace baptismale jusqu'au dernier soupir de sa vie, ait pratiqué sans relâche de grandes austérités dans les travaux de la prédication, et qu'il ait affligé son corps par de si rudes, de si longues, de si continuelles austérités : car il portait toujours un cilice et une chaîne de fer armée de pointes, dont il ceignait ses reins et qu'il n'ôtait jamais que pour en meurtrir et déchirer son corps, prenant la discipline jusqu'au sang trois fois la nuit : l'une, pour la délivrance des âmes du purgatoire, l'autre pour la conversion des pécheurs, la troisième pour l'expiation de ses propres défauts. Il passait ordinairement les nuits sur les marches de l'autel, faisant retentir l'église de ses gémissements; joignant tantôt les mains pour demander à Dieu la conversion des âmes, tantôt les étendant en forme de croix ; tantôt se prosternant la face contre terre, et disant avec David : *Adhæsit pavimento anima mea : vivifica me :* mon âme s'est attachée à la poussière : Seigneur, rendez-moi la vie; je ne puis vivre si vous ne m'accordez les âmes que je vous demande. Il jeû-

nait tout le carême au pain et à l'eau; il n'usait jamais de chair ni de vin; il marchait toujours les pieds nus, sinon lorsqu'il paraissait en public, pour éviter l'ostentation. En un mot, il pouvait dire, comme le grand Apôtre : *Nous portons partout la mortification de* JÉSUS-CHRIST *dans notre corps;* afin d'y faire paraître l'innocence et la sainteté de sa vie. (*Méditations du* **P. Nouet** *et Sermons du* **P. Lejeune**).

[Pouvoir qu'avaient auprès de Dieu les prières de Dominique]. — Les prières de S. Dominique étaient d'un si grand poids auprès de DIEU, qu'il en obtenait tout l'effet de ses désirs, selon cette parole du Sauveur à ses disciples : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera;* et il est vrai qu'on a quelquefois entendu de la bouche même de ce grand saint, selon le rapport d'un savant évêque, qu'il n'avait jamais rien demandé à DIEU sans l'obtenir : *Numquid aliquid a* DEO *petii quod non assequerer juxtà votum?* Nous voyons, en effet, le pouvoir de ses prières dans ce trait assez singulier, qui est qu'un de ses religieux l'ayant prié de demander à DIEU, pour son ordre, un grand et célèbre docteur, et le saint lui ayant promis de le faire, il ne manqua pas d'obtenir de DIEU ce qu'il demandait : car dès le lendemain matin ce docteur entra dans l'église, et vint prier avec instance notre saint de vouloir bien l'admettre au nombre de ses enfants. — L'austérité de sa vie ne lui servit pas seulement pour la pratique de l'oraison, mais encore pour la mortification de ses passions. Il les avait tellement domptées, qu'il paraissait plutôt un homme mort que mortifié. Plusieurs passions peuvent flétrir la réputation d'un prédicateur, et empêcher le fruit de la parole de DIEU : mais, à mon avis, les principales sont ces quatre : le désir d'être élevé aux grandes charges et aux dignités ecclésiastiques, le trop d'attachement aux biens de la terre, le désir d'en acquérir pour enrichir son ordre, la colère, l'impatience et la perte du temps en conversations inutiles et dangereuses. Ce grand saint fut très-éloigné de toute ambition, puisqu'il refusa successivement cinq évêchés qu'on le pressait d'accepter, et il reçut un mortel chagrin de ce que le Saint-Père avait commandé de publier partout les miracles qu'il avait faits à Rome. Il aima la sainte pauvreté jusqu'à cet excès que d'arrêter le bâtiment d'une maison de son ordre qui lui parut trop somptueuse pour des religieux; il fut si doux et si patient, qu'il semblait n'avoir point de fiel et qu'il endurait patiemment toutes les moqueries et les injures des hérétiques, en quoi il était comparable à Moïse; et enfin il n'eut jamais de conversation particulière ni de familiarité avec les personnes du sexe. (**Le P. Lejeune**).

[La sainteté dans un prédicateur]. — Quelle merveille qu'un prédicateur du caractère dont était Dominique soit devenu dans la suite si puissant en paroles, après l'avoir été en œuvres et en saintes actions? Mais dans

quelle illusion sont ceux qui, parmi les dispositions nécessaires à ce saint ministère, ne comptent point la sainteté de celui qui l'exerce ou qui s'ingère de l'exercer; à qui DIEU semble adresser les paroles qu'il dit autrefois par son prophète : *Peccatori autem dixi : Quarè tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum?* Quelle témérité est la vôtre d'annoncer des vérités que vous ne pratiquez pas? et qui vous donne cette hardiesse de publier avec une bouche toute profane une loi si sainte, que vous ne vous êtes jamais mis en peine d'observer? Le Sauveur même n'avait point de reproche plus sanglant à faire au zèle mal réglé des pharisiens que de leur faire entendre qu'ils ne faisaient pas ce qu'ils disaient : *Dicunt et non faciunt.* Non, ces hommes ne voient pas la liaison secrète mais nécessaire qu'il y a entre notre conversion propre et celle des autres, et ils n'ont jamais fait réflexion sur cette constante maxime du Fils de DIEU, qu'il faut savoir faire pour savoir bien parler; et enfin, qu'on ne devient puissant en paroles qu'après qu'on l'est devenu en œuvres. (**Houdry**, *Sermons*).

[Zèle pour les pécheurs]. — Le zèle de Dominique ne se borna pas à la conversion des hérétiques, il s'étendit sur tous les pécheurs. Comme il brûlait d'ardeur pour JÉSUS-CHRIST, il était tout plein d'une compassion tendre et charitable pour les misères que souffrait l'Eglise, accompagnée d'une sainte colère contre les ennemis de DIEU et de son peuple. Nous lisons, dans l'histoire de sa vie, qu'on ne lui entendit jamais prononcer une parole, qui ne tendît à glorifier DIEU et à lui gagner des âmes. Il était comme un flambeau ardent et lumineux, *lucerna ardens et lucens.* (Joan. v) : lumineux pour éclairer l'esprit, ardent pour échauffer la volonté. Ses discours étaient remplis d'onction et d'une force secrète à laquelle on ne pouvait résister. Quand il annonçait aux peuples la parole évangélique, son visage paraissait tout rayonnant des lumières de sa science et du feu de la charité dont son âme était abondamment remplie ; et nous apprenons de S. Vincent Ferrier qu'on aurait plutôt pris ce saint prédicateur pour un ange que pour un homme. Voulez-vous apprendre un effet merveilleux de la grâce singulière qu'il avait reçue pour ramener les pécheurs les plus obstinés ? Il tombe entre les mains de cinq cents scélérats, qui avaient dépouillé tout sentiment d'humanité, et d'une troupe de voleurs chargés de mille énormes crimes, qui dans les forêts et dans les montagnes, où ils s'étaient retirés, semblaient avoir pris la cruauté des lions et des tigres ; mais ce divin prédicateur les prêche si efficacement, que ces cœurs de fer s'amollirent, et que, faisant sortir, aussi bien que Moïse, des larmes de ces rochers, il leur fit détester la vie monstrueuse qu'ils menaient, pour en embrasser une pénitente.

Le zèle de S. Dominique, trop resserré dans l'étendue d'un royaume, lui fit parcourir l'Espagne, la France, l'Italie. Porté comme une nuée mystérieuse dans plusieurs climats différents, il répandit de toutes parts,

comme les Apôtres, la rosée présieuse et salutaire du sang de Jésus-Christ, par l'abondance des grâces dont sa prédication était accompagnée. Il sortait de cette nuée enflammée des éclairs qui brillaient quand il expliquait les vérités ; il épouvantait les pécheurs, quand il leur rapportait les menaces de l'Evangile ; il terrassait les cœurs endurcis par les malédictions qu'il prononçait contre eux ; et, après avoir ainsi remué et renversé les cœurs de ses auditeurs, il les faisait enfin fondre en larmes. Mais son zèle agit premièrement sur lui-même, avant que de travailler sur les autres. Disciple fidèle du Sauveur, qui commença de faire avant d'enseigner, il châtiait son corps et le réduisait en servitude, de peur qu'après avoir prêché les autres il ne devînt lui-même réprouvé. L'historien de sa vie dit qu'il pratiquait la nuit ce qu'il avait enseigné le jour et qu'il partageait toute sa vie entre cette double prédication d'exemple et de parole, qui se soutiennent l'une l'autre. Son vêtement, sa nourriture, son logement, tout respirait en lui la mortification évangélique ; et il pouvait dire, aussi bien que S. Jean-Baptiste, qu'il n'était qu'une voix, puisque tout parlait en lui et que tout y prêchait la pénitence. — C'est dans ce genre de prédication que nous devons tous nous exercer ; il n'y a que les réprouvés qui disent, avec Caïn : *Numquid custos fratris mei sum ego ?* Tous les véritables chrétiens sont instruits de cette obligation essentielle, marquée dans l'Ecclésiastique : *Unicuique mandavit* Deus *de proximo suo.* Chacun, à sa manière, est chargé du soin de son prochain. Dieu a ses prédicateurs, mais le monde et le démon ont les leurs; ceux-ci prêchent les maximes de l'impiété, et exhalent en tous lieux une odeur de corruption et de mort, pendant que Dominique, envoyé de Dieu, fait tous les efforts possibles pour les anéantir, et élever au-dessus l'étendard de la croix du Sauveur (*Ibid.*).

[Activité surprenante de S. Dominique]. — Il y a encore aujourd'hui de zélés ministres dans l'Eglise ; mais, quelque louange que mérite leur travail et leur zèle, j'ose dire qu'il doit céder à celui de Dominique. Dès que la Providence divine lui ouvre la carrière, il marche, il court, il vole ; rien ne lui coûte, pourvu qu'il accomplisse son ministère, ni les injures qu'il essuie, ni les contradictions qu'il rencontre, ni les dangers où il s'expose. Il déracine de ses propres mains l'ivraie que l'homme ennemi a répandu dans le champ du Seigneur. Des lieux incultes, des esprits indociles et sauvages, sont les plus tendres objets de la charité d'un homme à qui c'est toujours beaucoup de gagner quelques âmes à celui qui ne les a pas jugées indignes du précieux sang qu'il a versé pour elles. Qu'il est agréable de voir Dominique, avec le pieux prélat, fidèle témoin de son zèle, marcher pieds nus parmi les épines et dans des chemins raboteux où l'avait réduit un guide malin, qui espérait, en le rebutant, lui faire perdre le fruit d'une conférence où la vérité devait prévaloir sur les blasphèmes des hérétiques de son parti ! Quel spectacle de voir Domi-

nique courir à la victoire par ces routes teintes de son sang! N'ai-je pas sujet de dire : *Quàm pulchri sunt pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona!* (Eloges historiques).

[Les besoins de l'Eglise]. — La charité prévoyante d'un grand pape lui fit voir en esprit la périlleuse conjoncture où l'Eglise devait être, lorsque S. Dominique parut sur la terre. Il prévit l'ignorance des ministres, les vices des mauvais chrétiens, la multitude et la fureur des hérétiques, l'assoupissement presque général des fidèles, pendant lequel l'homme ennemi semait l'ivraie à pleines mains parmi la bonne semence. Le ministère de la prédication, moyen efficace et permanent pour maintenir la foi et la religion, était ou négligé ou interrompu. Les princes chrétiens étaient divisés entre eux par des guerres sanglantes, ordinairement aussi funestes à la piété qu'aux Etats qu'elles désolaient. C'est dans ce temps que la Providence fit naître Dominique, pour réveiller la foi assoupie par les miracles surprenants qu'il opéra, pour peupler le monde chrétien de prédicateurs zélés et infatigables dont il fut le père ; pour dissiper les nombreuses armées d'hérétiques, dont il confondit les erreurs et arrêta la furie ; pour faire pleuvoir un déluge de grâces sur les fidèles, par la dévotion particulière envers cette Vierge admirable par les mains de laquelle Dieu se plaît à distribuer ses grâces ; en un mot, pour éloigner de l'Eglise sainte toutes ces nuées ténébreuses qui voulaient lui faire ombrage et en offusquer la beauté. S. Dominique fut donc un prédicateur extraordinaire envoyé de Dieu pour servir d'une nouvelle lumière dans l'Eglise, pour rallumer les autres qui semblaient être éteintes, et pour redonner la vie à tous les membres de la maison de Dieu, qui semblaient l'avoir perdue. (**L'Abbé du Jarry**).

[Miracles]. — La mission de S. Dominique fut autorisée par les miracles. En effet, si vous y faites réflexion, tout ce qu'il y a eu, dans l'ancien et le nouveau Testament, d'hommes extraordinairement envoyés de Dieu pour convertir les peuples, ont appuyé leur mission par cette marque. Ce sceau de la Divinité, qui en porte le plus visible caractère, parut avec éclat sur Dominique. En faut-il d'autres preuves que la résurrection des trois morts que ce saint homme rappela à la vie? miracle appuyé par des témoignages incontestables. Ce fut sans doute un genre de prédication bien persuasif que celui de S. Paul lorsque, à la vue de tout un peuple, il rendit la vie à un jeune homme qui s'était tué en tombant de la voûte pendant que l'Apôtre annonçait la parole de Dieu, Mais que ne puis-je vous faire remarquer les rapports glorieux qui se trouvent entre la résurrection d'un jeune homme que Dominique rendit aux larmes de sa mère, et la résurrection de Lazare que le Sauveur rendit aux larmes de Marthe et de Marie! Vous verriez Dominique qui pleure, qui commande au mort de se lever, comme fit Jésus-Christ. La résurrection de celui

qui vient d'expirer dans son sang répandu par un accident tragique vous paraîtrait aussi admirable que la résurrection de Lazare, déjà corrompu dans le sépulcre, et vous ferait appliquer à ce miracle de Dominique ce que dit S. Augustin de ce fameux prodige du Sauveur, qu'il fut une preuve de la Divinité qui devait triompher de l'incrédulité la plus obstinée, et qui passa dans cette occasion l'espérance que la foi des Apôtres avait conçue. (*Le même*).

[Esprit d'oraison]. — Comme le prédicateur n'est, à proprement parler, que l'instrument dont Dieu se sert pour la conversion et pour le salut des hommes, et que l'instrument ne peut rien de lui-même s'il n'est uni à la cause principale qui l'applique et qui le remue, ce fut particulièrement dans les entretiens avec Dieu que Dominique apprit à parler aux hommes. Aussi sortait-il ordinairement de l'oraison comme un autre Moïse, le visage tout brillant de lumière, et l'ardeur dont son cœur était embrasé paraissait au-dehors par des paroles de feu, et, comme parle l'Apôtre, plus pénétrantes qu'un glaive à double tranchant. De manière que, dans l'exercice de la prédication, les vérités qu'il annonçait aux peuples étaient celles qu'il avait méditées dans l'oraison; partageant ainsi son temps entre Dieu et les hommes; apprenant de l'un ce qu'il devait dire aux autres; ou plutôt, il était toujours occupé de Dieu avec le prochain, et toujours occupé du prochain auprès de Dieu, le priant de l'instruire de ce qu'il voulait qu'il enseignât. Certes, un homme de ce caractère était appelé de Dieu au ministère de sa parole, auquel il s'était disposé par un zèle non-seulement réglé et accompagné de la science et de la capacité nécessaires, mais encore par un zèle généreux et désintéressé, qui n'a jamais eu en vue que le salut des âmes et la conversion des pécheurs. (**Houdry**, *Sermons*).

[Zèle désintéressé]. — Le zèle de S. Dominique l'a toujours fait agir par les mouvements d'une pure charité, et a rendu la parole de Dieu puissante dans sa bouche parce qu'elle prenait sa force du motif qui l'animait. Cet homme, en effet, si détaché des choses de la terre, était si éloigné de chercher un sordide intérêt dans ce saint ministère, qu'il ne voulut jamais vivre que d'aumônes, qu'il recevait à genoux de ceux qui les lui présentaient; et, avant qu'il eût fait profession de pauvreté volontaire en embrassant l'état religieux, il était si peu sensible aux avantages de la fortune que sa naissance lui donnait droit d'espérer, qu'il refusa généreusement un riche héritage qu'on lui offrit pour subsister avec éclat dans le monde. Mais d'ailleurs il était si touché des misères du prochain, que, dans une calamité publique, il vendit jusqu'à ses livres pour le secourir, aimant mieux acquérir moins de science que de manquer de charité. Mais Dieu, qui ne se peut laisser vaincre, suppléa au défaut de sa bibliothèque en lui faisant acquérir dans l'exercice de la charité chré-

tienne de plus hautes et de plus nobles connaissances qu'il n'eût fait par l'étude de plusieurs années, et par la lecture des plus excellents livres : de sorte que, quand on lui demanda où il avait puisé tant de science, et des connaissances si admirables, dont ses auditeurs étaient charmés, il répondit : *In libro charitatis :* c'est dans le livre de la charité, où celui qui étudie devient bientôt savant. — Mais quel exemple plus rare et plus héroïque de ce zèle généreux et désintéressé que de le voir, après avoir donné tout son bien aux pauvres, se donner lui-même, ou du moins s'offrir à une pauvre femme, qui le conjurait, les larmes aux yeux, de lui fournir de quoi racheter son frère, tombé entre les mains des Maures ! Il s'offre, dis-je, pour être esclave à la place de cet infortuné captif, et se tient heureux de pouvoir donner pour ce sujet sa liberté et sa vie. Ah ! s'il pousse son zèle jusque-là pour délivrer un malheureux de la captivité du corps, jusqu'où ne le portera-il point pour délivrer tant de malheureux esclaves que le péché a assujettis sous la servitude du démon. (*Le même*).

[Retour sur soi-même]. — Que notre zèle est éloigné de ce zèle ardent ! Je ne parle pas du zèle des chrétiens en général, qui ne veulent rien souffrir pour Dieu, et qui néanmoins souffrent tout pour le monde : je parle de ceux qui sont honorés du sacerdoce, et qui, par une nécessité de leur état, sont obligés d'annoncer l'Evangile. Souvent ils veulent bien prêcher la pauvreté de Jésus-Christ, mais ils veulent vivre dans les commodités et dans l'abondance ; au lieu que S. Dominique prêchait efficacement la pauvreté, ressentant lui-même toutes les incommodités de cet état, ne croyant pas que la parole eût son effet s'il ne commençait, comme le Fils de Dieu, par l'action avant de commencer par la parole. Le plus grand nombre des ouvriers évangéliques n'ignorent pas qu'ils sont redevables de quelques services à l'Eglise ; mais souvent l'honneur qui en revient et les récompenses sont le tribut et l'objet de nos services : au lieu que Dominique, se croyant redevable à tous, se tenait récompensé par le service même qu'il rendait au prochain, et le plaisir de cultiver la vigne du Seigneur était sa première vue. Ce saint homme ne demandait que la peine, et non pas l'honneur, dans le travail. Quel agréable spectacle de contempler cet homme apostolique allant, de ville en ville et par la campagne, repaître ces pauvres troupeaux qui languissaient par la négligence de leurs pasteurs ! Que de contradictions, que de fatigues dans les voyages ! quelle disette dans le cours de ses missions n'a-t-il pas eu à souffrir ? Il était exposé à la faim, à la soif, à la persécution, au glaive ; il se défendait en même temps, et de la faveur, et de la fureur, et des louanges, et des mépris. (**Anonyme**).

[Eloquence de Dominique]. — Quelle était la force de la parole de S. Dominique ? Il avait pouvoir sur les cœurs pour les toucher, pour les con-

vaincre, enfin pour les convertir. S'il prêche, il trouve des âmes dociles qui l'écoutent avec respect et reçoivent la divine semence qui porte du fruit jusqu'au centuple. En trouve-t-il de rebelles, il ranime son zèle, comme Moïse, par l'oraison; il offre l'Agneau sans tache au Tout-Puissant, pour l'opposer à sa justice, et ces pierres deviennent tout à coup des enfants d'Abraham. Les publicains et les femmes débauchées se présentaient au saint pour apprendre de lui les règles de la pénitence. Si le saint homme dispute, l'hérésie frémit en secret et n'ose paraître ouvertement. Elle voit Dominique lui enlever tous les jours les siens. Parle-t-il de la croix du Sauveur, chacun veut à l'envi la porter dans son sein, et les mains les plus délicates se font honneur de la porter. — Votre succès est-il semblable, ministres du Seigneur, qui cultivez la même terre, qui nourrissez le même troupeau? Nous ne cherchons pas ici à diminuer votre gloire pour relever celle de ce zélé ministre; il n'a pas besoin de louanges indirectes pour recevoir de l'éclat. Mais nous souhaitons que DIEU couronne vos travaux par des succès aussi heureux, qu'il augmente vos talents, qu'il embrase vos cœurs du feu de son amour : ce sera toujours vous faire honneur à vous-même que de céder le pas à cet ardent prédicateur, comme des disciples à leur maître. (*Le même*).

[Science et vertu]. — Quand DIEU veut donner un excellent prédicateur à son Eglise, il unit en son âme la science avec sa grâce, afin qu'il puisse illuminer les esprits, échauffer les volontés et convertir les pécheurs. C'est ce qu'il a fait en la personne de l'incomparable S. Dominique, dans lequel la science et la grâce ont été également éminentes. Car il est vrai que ce grand homme réveilla dans son siècle l'amour de la vérité, qui semblait être assoupi; il fut le premier qui entreprit de bannir l'ignorance, parce qu'il savait bien qu'elle est la source du péché; il fut le premier qui enseigna publiquement la théologie, qui donna des disciples à cette reine des sciences, qui en inspira l'amour aux fidèles, et qui, les tirant de la vaine et dangereuse connaissance de la philosophie, les éleva à la connaissance de la véritable sagesse. Ce fut pour lui et pour ses enfants que les souverains-pontifes créèrent un Maître du Sacré-Palais; ce fut lui qui, non content d'avoir appris la vérité, la transmit à tous ses enfants, et les obligea, s'ils ne voulaient être désavoués par leur père, à faire profession d'être savants. Mais, comme la science sans la grâce ne peut faire un parfait prédicateur, le Fils de DIEU communiqua l'une et l'autre avec tant de profusion à S. Dominique, qu'il est impossible de juger s'il a été plus saint que savant, ou plus pieux qu'éloquent. Il fallait bien que ses conférences et ses prédications fussent savantes et saintes, puisqu'en peu de temps il convertit un si grand nombre d'hérétiques, et qu'en l'espace de sept ans il réduisit à la foi la plus grande partie des Albigeois (**Le P. Senault**).

[Le siècle de S. Dominique]. — Quand on parle du zèle de Dominique, je me représente l'état pitoyable où était l'Eglise quand il vint la secourir. La gloire et la beauté qu'elle avait reçue par la sainteté des Apôtres et par le sang des martyrs était comme effacée. Deux choses principalement l'avaient ternie : les vices des chrétiens étaient montés jusqu'au sanctuaire et avaient profané la sainteté de ses prêtres; d'autre part, l'hérésie des Albigeois avait corrompu une partie de la France. Quels furent alors les sentiments de Dominique, à la vue d'un si triste objet! Quel fut son zèle en voyant les autels démolis, les temples renversés, l'Eglise affligée! Quelle douleur saisit son âme à la vue de tant de maux! Mais quelle indignation contre les auteurs de tant de désordres et de crimes! S. Chrysostôme dit qu'il eût souhaité de voir l'amour et le zèle de l'apôtre S. Paul : qu'il serait agréable aussi de voir avec quelle ardeur et quel zèle Dominique prêchait et accomplissait son ministère! Nous verrions sans doute, dans le cœur de notre nouveau prédicateur embrasé du zèle de la gloire de Dieu, l'image du cœur de S. Paul quand il formait le dessein de la conversion du monde entier; nous y verrions ses soupirs et sa crainte, ses inquiétudes et ses résolutions, son courage à tout entreprendre et à tout souffrir pour Jésus-Christ et pour le bien de son Eglise; nous verrions que les désirs de son cœur sont les mêmes que l'Apôtre formait : *Ego impendam et superimpendar ipse.* Quoi! souffrirai-je que l'on déchire ainsi la robe du Sauveur, que l'on profane la sainteté de son temple? Non : je m'exposerai volontiers à la mort pour sa défense. Ce n'est pas assez de mes travaux, de mes veilles; il faut quelque chose de plus; le mal est trop grand, il y faut user de violents remèdes. *Superimpendar :* c'est trop peu de mes prédications, de mes courses apostoliques; je veux donner aussi ma vie. — Mais avec quel zèle ne prêchait point notre nouveau prédicateur! quelle force et quelle sagesse donnait à ses discours l'esprit de Dieu qui parlait par sa bouche! Il savait parfaitement que ce n'était pas assez d'instruire, et que la parole seule n'était pas assez forte pour persuader; aussi y ajoutait-il l'exemple, et la sainteté de ses mœurs servait non-seulement pour confirmer ses discours, mais elle était par elle-même un motif pour persuader et un argument pour convaincre. De là venait que plusieurs personnes qui avaient résisté à ses paroles se rendaient à ses exemples; et, entre autres, une dame qui suivait le parti de ces nouveaux sectaires, et chez laquelle il logea pendant tout un carême, fut si vivement persuadée et convaincue par l'exemple de sa sainte vie, qu'enfin elle se convertit. **(Biroat).**

[Fatigues et persécutions]. — Il est aisé de juger, par l'ardeur de Dominique, quelles peines, quelles fatigues, quels travaux son zèle lui attira, et quel devait être le fruit que l'Eglise en pouvait attendre. Ce fut lui qui alluma la charité presque éteinte dans le cœur des chrétiens. Les ca-

lomnies les plus atroces n'ont pu l'arrêter; il a souffert que de toutes parts on ait noirci sa réputation, avec une tranquillité d'esprit admirable. Il n'a point été épouvanté des menaces qu'on lui a faites, ni des embûches qu'on lui a dressées; et, quand on lui représentait que les hérétiques et les libertins attenteraient sur sa vie, il faisait éclater l'ardeur de son zèle en soupirant après le martyre; et un jour, ayant évité comme par miracle une embuscade qu'on lui avait dressée, quelqu'un des assassins qui l'attendaient étant depuis converti et lui ayant demandé ce qu'il eût fait s'il fût tombé entre leurs mains : « Je vous aurais conjuré, lui répondit le saint homme, de ne me point épargner, de me faire mourir d'une mort lente et cruelle, de me couper en morceaux, et de m'arracher les yeux tous les derniers, pour avoir le plaisir de me voir mourir, et de ne consommer mon sacrifice qu'après que vous auriez épuisé sur moi tous les tourments que votre fureur vous aurait suggérés. » S. Dominique regretta toute sa vie cette occasion qu'il avait perdue de la sacrifier pour la gloire de son Dieu. Mais, grand Saint, vous n'y avez rien perdu, puisque les saints comparent les sueurs des prédicateurs au sang des martyrs, et y trouvent des rapports et même des avantages si singuliers, qu'ils ne savent auxquels donner la préférence. Si vous n'avez pas eu l'honneur de verser votre sang pour celui qui a le premier versé le sien pour vous, ce qui ne vous est pas moins glorieux, vous avez appliqué le fruit du sang d'un Dieu à des millions de personnes; si vous n'avez pas donné votre vie, comme vous le souhaitiez avec tant d'ardeur, vous l'avez consommée en mille travaux et en mille dangers de mort pour le salut des âmes, pour lesquelles le Fils de Dieu a donné la sienne; si vous ne vous êtes pas si tôt ouvert le ciel par le même fer qui eût tranché le cours de vos jours, en récompense vous y en avez envoyé d'autres avant et après vous. (**Houdry**, *Sermons*).

[Eloge de S. Dominique]. — S. Dominique fut cet homme extraordinaire suscité de Dieu pour défendre et soutenir le sanctuaire, attaqué par un amas tumultueux de nouveaux dogmatistes, tous résolus de renverser l'Eglise s'ils en pouvaient venir à bout. Ce fut lui qui, joignant l'exemple d'une vie sainte à un zèle généreux et désintéressé, désabusa les esprits, séduits d'abord par les vertus apparentes des Vaudois, et qui, par la science qu'il avait acquise et par les lumières qu'il avait reçues du Ciel, sut débrouiller et dissiper ce chaos d'erreurs des manichéens, confondus avec les Albigeois. Combien fallait-il que ce saint homme fût puissant en paroles, pour convaincre des gens entêtés et opiniâtres jusqu'à la fureur. Quelles lumières ne fit-il point briller à leurs yeux, durant sept ans entiers qu'il fut aux prises avec eux, allant de ville en ville et de bourgade en bourgade; tantôt les réfutant en public, et tantôt les convainquant en particulier. Ici, il accepte le défi qu'ils lui font d'éclaircir la vérité dans une dispute réglée; là, il réfute par écrit leurs raisons. Je

ne parlerai point de l'acceptation qu'il fit d'en venir jusqu'à l'épreuve du feu pour témoignage de la vérité de la foi qu'il soutenait : il suffit de dire que, DIEU autorisant le zèle de S. Dominique par les prodiges fréquents qu'il opérait, ce saint prédicateur convertit plus d'hérétiques par la force de ses discours que les princes croisés pour arrêter le cours de ces erreurs, n'en défirent par leurs armes. (**Le P. Texier**).

[Dominique a mérité le nom d'Apôtre]. — Le saint homme ne méritait-il pas bien le glorieux nom d'Apôtre, puisqu'il possédait dans un degré éminent toutes les qualités des premiers fondateurs des Eglises, par les peuples qu'il a convertis, par les voyages qu'il a entrepris, par les persécutions qu'il a souffertes pour JÉSUS-CHRIST et pour la propagation de l'Evangile ? Car où est le prédicateur de la nouvelle alliance qui ait travaillé avec plus de soin à s'acquitter de tous les devoirs de l'apostolat ? Approuvé de DIEU, estimé des hommes, il a toujours traité la parole du Seigneur avec le respect qu'elle mérite, montrant la vérité par ses discours et la faisant aimer par sa conduite, confondant les hérétiques par ses raisons et les touchant en même temps par ses vertus ; soutenant la vraie foi par la pureté de sa doctrine et la faisant sentir par la force de ses miracles. Ce saint patriarche renouvela le zèle des premiers temps. La renaissance de son apostolat condamnait les docteurs sans onction qui semaient une nouvelle doctrine. Cet homme, qui par attouchement guérissait des maladies incurables, avait hérité du pouvoir des premiers apôtres, à qui le Fils de DIEU avait dit : *Allez, publiez partout l'Evangile, guérissez les infirmités, les paralysies, ressuscitez les morts.* Dominique, qui confirmait et scellait tous les jours sa doctrine par de nouveaux prodiges, ne donnait-il point par là des preuves d'une mission solide et divine ? Enfin, ce nouvel apôtre, qui n'a pas manqué au martyre, mais à qui le martyre a manqué, puisqu'il n'y avait pas une goutte de sang dans ses veines qu'il n'eût souhaité de répandre pour la gloire du Sauveur, a été le martyr de sa charité et la victime de son zèle. — Il condamne notre lâcheté et notre tiédeur. Rougissons à la vue d'un ministre si saint et si accompli, et à la vue de tant de peuples qui se sont rendus aux vérités qu'il leur a prêchées et par parole et par exemple. (*Eloges historiques*).

[Dévotion à la Sainte Vierge]. — Un des plus puissants moyens dont Dominique se servit pour amener les âmes à la connaissance de la vérité, ou du moins pour les y affermir, fut le culte de la Mère de DIEU : car elle est le canal par où DIEU répand toutes ses grâces et toutes ses lumières. Or, rien n'a jamais plus contribué à établir ce culte, source de toutes bénédictions et du fruit que faisait ce grand saint dans ses prédications, que la dévotion du rosaire, dont il est le premier auteur, dévotion dont le fruit dure encore, et durera autant que l'Eglise même. Il savait bien que c'est par la Sainte Vierge que l'on va à DIEU, et ce fut à elle qu'il

s'adressa pour y attirer tout le monde. Certes, quand il n'aurait tiré d'autre fruit de ses travaux que l'établissement d'une dévotion si sainte, si universellement reçue dans l'Eglise, elle lui serait toujours infiniment obligée, d'avoir gagné à Dieu par ce moyen une si prodigieuse multitude d'âmes, et entre autres deux puissants rois, l'un du royaume de Léon, et l'autre de Galice, et d'avoir obtenu par-là un des plus saints rois à la France, à la prière de la reine Blanche, qui s'engagea à cet effet à réciter le rosaire pour obtenir un fils par le moyen de la Sainte Vierge (**Houdry**).

[Miracles de S. Dominique]. — Que S. Dominique ait persuadé fortement les fidèles et convaincu les hérétiques, personne n'en peut douter, puisqu'il ajouta l'éclat des miracles à la sainteté des bonnes œuvres, et que, soutenant la vérité par la puissance, il força la mort de rendre témoignage à la vérité de l'Evangile. Le miracle est trop pompeux pour n'être pas remarqué, et, parce qu'il a tant de rapport avec celui que fit le Sauveur dans la Judée, il faut vous en faire voir les convenances. Celui qui en fut le sujet était de condition et dans la fleur de son âge, comme Lazare ; sa mort ne fut pas, à la vérité, naturelle, mais sa violence ne servit qu'à rendre ce miracle plus éclatant. Ce jeune homme, poussant un peu trop vivement un cheval fougueux qu'il montait, fut jeté rudement par terre et perdit la vie. Cette triste nouvelle fut portée aussitôt à son oncle, qui était un cardinal de la sainte Eglise, avec lequel S. Dominique conférait alors de quelques affaires d'importance. La pitié ne toucha pas moins le cœur du saint homme que celui de l'oncle, et, suivant les mouvements de la charité, qui n'est pas oisive dans les saints comme dans les hommes du commun, il alla au lieu où était le mort. Là, il lève les yeux au ciel, il répand quelques larmes, il pousse des soupirs ; puis, élevant la voix, comme avait fait le Sauveur, il commande à ce jeune homme de se lever. A peine le commandement est-il fait, que le jeune homme se lève, et rend témoignage par sa résurrection que rien n'est impossible aux hommes à qui le Fils de Dieu a communiqué sa puissance aussi bien que sa sainteté. Ce miracle, répandu par toute la ville, acheva les conquêtes du saint homme, et convertit tous les pécheurs qui s'étaient défendus contre ses paroles et ses œuvres. S. Dominique pouvait-il rien faire de plus grand que d'obliger la mort même à rendre témoignage à la parole de vie qu'il annonçait. (**Le P. Senault**).

[L'ordre des Dominicains]. — Rien n'est capable de remplir l'insatiabilité du zèle de Dominique. Il voudrait avoir mille corps, mille bras, mille mains, mille vies, pour les employer à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Il voudrait être partout, pour s'opposer partout aux ennemis de Dieu. Il voudrait subsister dans le monde aussi longtemps que Dieu y aura des ennemis, pour les combattre. Pour ce sujet, voulant suppléer

au pouvoir qu'il n'avait pas de vivre toujours, et afin de donner quelque espèce d'immensité et d'éternité à son zèle, il fonda un ordre religieux, dont le profond savoir, joint à une éminente sainteté, devait être par la suite l'ornement et la défense de l'Eglise contre ses ennemis. C'est cet ordre qui, appelé par excellence l'ordre des Prédicateurs, a porté les Hyacinthe, les Pierre martyr, les Vincent Ferrier, les Raymond, et un nombre infini de grands hommes, qui, comme les hérauts évangéliques, ont fait retentir la parole de Dieu dans toutes les parties de l'univers, et qui, armés de la vertu du Saint-Esprit, ont renversé partout les ennemis de l'Eglise, confondu le vice et l'impiété. Car où a-t-on vu de plus fameux prédicateur qu'un S. Vincent Ferrier, de plus grand docteur qu'un S. Thomas, un thaumaturge plus admirable que S. Hyacinthe, de plus dévots panégyriste du Verbe incarné et de sa sainte Mère que le B. Henry Suso ; sans parler d'un nombre infini de personnes illustres en sainteté et en science, de papes, de cardinaux, de prélats, de docteurs, qui ont été les lumières de l'Eglise ?

Le saint patriarche, par le moyen de son ordre, n'a pas seulement défendu la religion catholique dans la France, dans l'Espagne, dans l'Italie, dans l'Allemagne, dans la Pologne ; mais il a appelé les Tartares à la foi et travaillé à la conversion des Indes Orientales et Occidentales. Ce grand saint ne s'est pas contenté de fortifier l'Eglise, comme nous venons de voir, par l'institution d'un ordre que nous pouvons appeler un collége d'apôtres ; mais il l'a encore rendu considérable par la fondation d'une assemblée de vierges consacrées à l'amour du Sauveur, qui, par un glorieux sacrifice, se sont entièrement dévouées à ce sublime état. Portez vos yeux jusqu'au bout de l'univers ; comptez, s'il est possible, tous les autels dressés, toutes les croix plantées, toutes les églises bâties dans les terres des infidèles ; faites, si vous pouvez, le dénombrement de tous les chrétiens baptisés parmi les idolâtres, de tous les hérétiques réduits à la vraie religion et de tous les pécheurs convertis ; comptez tous les martyrs de ce saint ordre qui ont souffert la mort pour la foi, et qui, en mourant, ont animé les autres au martyre : tous ces milliers de vierges qui ont saintement vécu dans les cloîtres de S. Dominique et de Ste Catherine de Sienne : en un mot, si vous pouvez, faites la supputation de toutes les bonnes œuvres faites par les soins et les travaux de cette sainte religion, et qui se feront à l'avenir : et dites que voilà les fruits de cet arbre de bénédiction, et qu'il faut ramener tous ces ruisseaux à leur source, qui n'est autre que Dominique. C'est en effet ce saint patriarche qui travaille encore tous les jours, par les mains de ses enfants, qui les anime de son esprit et qui les excite par ses exemples. (**Le P. Texier**).

SAINT BERNARD

Fondateur de plusieurs abbayes.

AVERTISSEMENT.

Il y a tant de choses, et si merveilleuses, à dire de l'incomparable S. Bernard, *qu'il ne faudrait pas moins qu'une éloquence pareille à la sienne pour faire son éloge, et les mettre en leur jour. Il est, en effet, assez difficile de faire le panégyrique de ce grand saint, tant à cause de la multitude de ses vertus et de ses héroïques actions que du mérite de chacune en particulier, qu'il n'est pas aisé de renfermer dans un seul discours.*

C'est pourquoi, la première chose à laquelle il faut avoir égard, dans le dessein dont on fera le choix pour l'éloge d'un saint illustre par tant d'endroits, c'est qu'il a vécu en deux états, dans lesquels il s'est distingué entre les plus grands saints mêmes. Le premier est celui de religieux, où il a servi de modèle à tous ceux de son siècle; le second, d'un homme tiré de la solitude, et employé dans les plus importantes affaires pour la paix de l'Eglise, le bonheur des peuples et du monde chrétien. C'est à quoi peut se rapporter tout ce qu'on peut dire à la louange d'un saint qui a passé pour un miracle et un prodige, en l'un et l'autre état de sa vie. Du reste, la manière uniforme et admirable dont il a rempli les devoirs de ces deux états, qui semblent si contraires, fournira des réflexions morales, utiles aux religieux pour tendre et parvenir à la plus haute sainteté, et aux personnes du monde qui ont quelque autorité pour se sanctifier par le zèle qu'elles doivent avoir pour la paix de l'Eglise et le bien de la religion.

§ I.

Desseins et Plans.

I. — *Fecit mirabilia in vitâ suâ* (Eccli. XXXI). — Vous serez peut-être surpris que je commence l'éloge du saint dont nous honorons aujourd'hui la mémoire par ces paroles. Qu'y a-t-il donc, me direz-vous, de si surprenant en lui pour le distinguer par-là de tous les autres saints, en qui, selon le témoignage de l'Ecriture, Dieu a voulu paraître si admirable : *Mirabilis* Deus *in Sanctis suis* (Ps. LXVII) ? Sont-ce les miracles que Dieu a opérés en sa faveur? Il est vrai que nul n'en a fait et de plus grands et en plus grand nombre ; les éléments étaient sensibles à sa voix, les maladies ne pouvaient soutenir sa présence, et la mort même n'osait lui résister. Ce n'est pas là néanmoins ce qui me fait dire qu'il a fait des merveilles dans sa vie : *Fecit mirabilia in vitâ suâ:* c'est sa vie même, beaucoup plus admirable que tous les miracles, dont l'éclat éblouit les yeux de ceux qui ne regardent les choses que par les endroits qui frappent les sens. Il disait autrefois de lui-même que sa vie avait quelque chose de monstrueux, *Clamat ad vos monstruosa mea vita,* et qu'il était comme la chimère de son siècle : *Ego enim quædam sum Chimæra mei sæculi.* Faisons servir à son éloge les expressions dont il se servait pour se confondre, et ce qu'il a dit de sa propre personne par les sentiments d'une humilité profonde : disons-le pour exprimer les sentiments d'estime et de vénération que nous devons avoir pour lui. Rien de plus prodigieux que la vie de S. Bernard : et pourquoi ? — Trois choses vont vous en convaincre : — La pénitence qu'il a pratiquée, la science qu'il a fait paraître, l'autorité qu'il a exercée. Oui, ces trois choses tiennent du prodige dans la vie de ce grand homme : *Clamat ad vos monstruosa vita mea.*

1°. La pénitence qu'il a pratiquée, parce qu'il a été pénitent sans être pécheur.

2°. La science qu'il a fait paraître, parce qu'il été savant sans étude.

3°. L'autorité qu'il a exercée, parce qu'il a pu toutes choses dans l'Eglise, sans avoir le caractère auquel Dieu a attaché la puissance.

—

II. — *Collaudabunt multi sapientiam ejus, et usquè in sæculum non delebitur* (Eccli. XXXIX, 12). — Il faut avouer que Dieu, ce juste et fidèle rémunérateur des vertus de ses serviteurs, semble s'être plu à rendre quelques-uns d'entre eux plus célèbres que les autres, en les remplissant

des plus riches dons de la nature et de la grâce, et en les produisant au monde avec plus d'éclat et d'applaudissement. C'est ce qui se vérifie dans le glorieux S. Bernard : la science des docteurs, le zèle des Apôtres, la ferveur des martyrs, la piété des confesseurs, la pureté des vierges, toute la sainteté des justes, ont fait un précieux assemblage de gloire pour en orner ce grand saint. Il ne faut donc pas s'étonner si l'Eglise chante en son honneur : *Collaudabunt multi sapientiam ejus :* car, ayant réuni les divers caractères de la justice évangélique, une seule bouche ne suffit pas pour célébrer les différentes merveilles de sa vie, et tous les éloges des saints en général doivent entrer dans son panégyrique. Réduisons-nous, dans un champ si vaste, à le considérer :

1°. Comme un ferme défenseur de l'Eglise.

2°. Comme un sévère censeur du monde.

3°. Comme un guide fidèle à la perfection.

—

III. — *Dedit illi scientiam sanctorum ; honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius.* (Sapient. x). — Dieu lui donna la science des Saints ; il lui donna de glorieuses occupations, et il couronna ses travaux par d'heureux succès. — Lorsque Dieu tire des trésors de sa miséricorde des hommes extraordinaires pour le bien de son Eglise, qu'il les fait paraître au monde dans des temps de troubles et de ténèbres pour être les défenseurs de la religion et les restaurateurs de la discipline, il les remplit d'une science divine, afin qu'ils puissent communiquer leurs lumières aux autres ; il les met dans une haute réputation qui les fait honorer des peuples, afin que sa parole ait plus de poids et d'efficace dans leur bouche, et il répand sur leurs entreprises des bénédictions qui font connaître que Dieu est le principe de leurs actions, comme sa gloire en est la fin. Cette conduite de Dieu à l'égard des saints a paru visible sur S. Bernard. Au milieu de la barbarie et de l'ignorance, il fut rempli de la science du salut, dont il a suivi et enseigné si fidèlement les maximes. Dans un temps d'agitation et de trouble, il se vit élevé par la Providence au-dessus de toutes les puissances humaines, avec un droit de correction et de censure sur tous les états. Enfin, ses travaux glorieux furent suivis de succès encore plus honorables, qui le rendirent l'ornement de son siècle et lui attirèrent l'admiration des siècles suivants. Car

1°. Il fut rempli de la science des saints : *Dedit illi scientiam sanctorum.*

2°. Il fut revêtu de la puissance et de l'autorité de Dieu : *Honestavit illum.*

3°. La bénédiction du Ciel fut répandue sur ses œuvres : *Et complevit labores illius.* (*Fléchier*).

—

IV. — *Tu autem, ô homo* Dei ! (I Tim. vi). — Si, parmi les hommes, la

noblesse d'un serviteur se prend de la dignité du maître qui l'emploie et de la qualité des emplois dans lesquels il lui rend service, vous concevez sans peine que c'est quelque chose de grand et de considérable dans notre idée que d'être l'homme d'un roi ou d'un souverain, parce qu'il n'y a point de maîtres plus grands que ceux que Dieu a élevés sur la tête des autres hommes. Pour juger donc sur ce pied-là du mérite et de la gloire de S. Bernard, nous devons le considérer comme l'homme de Dieu, et je vous prie de remarquer que ce nom et cet éloge, qui n'est pas moins mystérieux qu'il est illustre, peut se prendre en différentes manières, par rapport à ceux que nous avons coutume d'appeler hommes des princes et des souverains de la terre. — Premièrement, on appelle hommes de Dieu ceux qui ont le bonheur de lui appartenir ou de l'approcher de plus près, pour s'être dédiés et consacrés à son service. Tels sont les ecclésiastiques et les religieux, destinés à lui rendre le culte qui lui est dû, et par-là distingués ou séparés du commun des hommes. — En second lieu, on appelle de ce nom ceux qui tiennent la place de Dieu même, comme on appelle l'homme du prince celui qui le représente par quelque caractère d'autorité dont il est revêtu : et c'est en ce sens que les magistrats et tous ceux qui ont reçu quelque puissance légitime portent ce nom. Ce même titre, enfin, est dû à ceux qui soutiennent les intérêts des souverains, comme il semble que l'on donne plus communément le nom d'hommes du roi à ceux qui sont établis pour défendre ses droits. — C'est en ces trois manières que l'incomparable S. Bernard a justement mérité d'être appelé l'homme de Dieu par excellence, dans un temps auquel le monde n'eut jamais plus de besoin d'un saint de ce caractère. Il a été l'homme de Dieu parce qu'il s'est entièrement consacré au service de Dieu dans l'état religieux, même ayant renouvelé et porté la discipline religieuse au plus haut point de sa perfection. Il a tenu ensuite la place de Dieu en disposant et ordonnant de sa part, exerçant une autorité presque souveraine dans l'Eglise, en qualité de ministre, d'agent et d'envoyé de Dieu, revêtu de son pouvoir afin de mettre l'ordre partout. Il a soutenu enfin les intérêts de Dieu en combattant les hérésies, les vices et les désordres de son temps. — Nous considérerons donc ce grand saint

1°. Dans son monastère, comme mort au monde, pour ne vivre plus qu'à Dieu et être entièrement à lui.

2°. Dans l'Eglise, où il décide des plus importantes affaires avec une autorité qui ne pouvait venir que de Dieu.

3°. Dans un monde corrompu par l'erreur, le vice et le libertinage : nous l'y verrons combattre et détruire les ennemis de Dieu.

C'est ce qui fera le sujet de son éloge, et le partage de ce discours. (*Sermons d'Houdry*).

—

V.— *Omnibus omnia factus sum* (I Cor. ix).— C'est la conduite ordinaire

de la Providence de partager ses talents à ses ministres et aux prédicateurs de sa parole selon les besoins des peuples et les emplois auxquels il les destine. Il donne aux uns le pouvoir de faire des miracles, afin de réduire les infidèles à la croyance en Jésus-Christ ; il donne aux autres la grâce de la prophétie, pour exhorter les pécheurs à faire pénitence, en leur représentant les châtiments dont Dieu les menace. Il donne aux autres le don de la parole, pour ramener par de vives exhortations les méchants dans la voie de la vertu. Or, on peut dire qu'il a réuni en faveur de S. Bernard les divers talents qu'il a coutume de distribuer avec poids et mesure aux autres. Bernard est tout à la fois apôtre, prophète, docteur ; il instruit, il prédit, il fait des prodiges. Mais ce qui me paraît le plus admirable dans ce grand saint, c'est

1°. Qu'il a su unir des choses qui paraissent presque incompatibles, savoir, la vie solitaire avec les fonctions de l'apostolat.

2°. Qu'il a su allier le repos de la contemplation avec une action perpétuelle et un mouvement sans relâche.

3°. Qu'il a su joindre à une humilité profonde, les plus sublimes élévations et les plus grands honneurs.



VI. — On peut prendre pour dessein cette pensée d'un auteur moderne :

1°. L'unité de l'Eglise est combattue par les schismes.

2°. Sa vérité par les hérétiques.

3°. Enfin, sa sainteté par les vices et par la corruption des mœurs.

Ces trois monstres se sont élevés du temps de saint Bernard, et il les a combattus et détruits par la force de son zèle et par la grâce de sa sainteté.



VII. — *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus* (Ps. cxxxviii). — Quoique Dieu soit admirable dans ses saints, il est cependant vrai de dire qu'il n'est jamais ni plus loué ni plus admiré que lorsque, pour l'intérêt de sa gloire et le salut de son peuple, il suscite des hommes extraordinaires, qui, tantôt cachés dans le secret de sa face, tantôt tirés de ses trésors, sortent des ténèbres de la solitude, où ils s'étaient ensevelis tout vivants, pour paraître dans l'Eglise, afin d'y remplir les grands desseins qu'il a sur eux. C'est alors que, par les choses surprenantes qu'ils font, on reconnaît certains traits hardis de l'habile main qui les a formés ; c'est alors que, par un mystérieux mélange de vertus éclatantes et de vertus obscures, ils glorifient le Père céleste dans les différentes situations où il les a mis, et que s'accomplit en eux ce que désiraient Azarie et ses compagnons, quand ils voulaient que la lumière et les ténèbres le bénis-

sent : *Benedicite, lux et tenebræ, Domino.* — C'est ainsi que nous pourrons considérer S. Bernard

1°. Dans la solitude, où Dieu le conduisit pour en faire, par sa vie cachée, un prodige de sainteté et de vertu. C'est ce qui se verra dans le premier point.

2°. Nous verrons comment Dieu l'a donné à son Eglise, pour en faire, par sa vie publique, un prodige de science et de force. Ce sera mon second point.

—

VIII. — *Tanquam prodigium factus sum multis* (*Ps.* LXX). — La grâce a ses prodiges aussi bien que la nature, avec cette différence, que les prodiges qui paraissent dans la nature sont pour l'ordinaire difformes et monstrueux, et que ceux de la grâce ont toujours une beauté céleste qui relève leur éclat au-dessus des choses communes. S. Bernard fut en effet un prodige de grâce, un prodige surprenant, non des premiers, mais des seconds, et au même sens que Dieu le dit autrefois au prophète Ezéchiel : *Portentum dedi te domui Israël.* Ce saint homme fut un prodige de la grâce, en trois manières, dont je ferai les trois parties de ce discours :

1°. Il fut un *pénitent* rigoureux, implacable à soi-même, mais un pénitent merveilleux, puisqu'il fut sans crime, quoique non absolument sans péché.

2°. Ce fut un *docteur* sublime et l'oracle de l'Eglise ; il fut néanmoins sans étude et sans travail pour acquérir les sciences humaines.

3°. Ce fut un *contemplatif*, né pour les bois et pour la solitude ; il est cependant en même temps l'arbitre des affaires de l'Eglise, et peut-être le saint le plus agissant qui fut jamais. (*Le P. Texier*).

—

IX. — C'est une célèbre question, souvent agitée, et S. Thomas la propose en divers endroits de ses ouvrages, si la vie contemplative est préférable à la vie active. Il y a des raisons très-considérables de part et d'autre, et tous ceux qui ont voulu porter un jugement équitable sur cette controverse ont trouvé de grandes difficultés. Tout ce que l'on peut dire d'assuré et d'incontestable, c'est que ces deux sortes de vies, quand elles sont séparées, ont leurs perfections et leurs défauts, leurs avantages et leurs disgrâces ; il manque quelque chose à l'une et à l'autre ; et, afin que la vie de l'homme soit parfaite, il faut qu'elle embrasse l'action et la contemplation. Il est vrai que la vie contemplative, considérée dans sa nature, est plus noble, plus pure, et qu'elle porte à Dieu plus directement ; mais il ne suffit pas de connaître et d'aimer Dieu en lui-même, ce n'est qu'une partie de la perfection chrétienne, il faut aimer le prochain, et cette charité est active ; elle passe dans la main

et paraît dans l'action : *Non diligamus verbo neque linguâ, sed opere, et veritate* (I Joan. II). Cette charité contemplative, à l'égard de DIEU, est active ; à l'égard du prochain, elle fait la plénitude de la loi chrétienne : *Plenitudo ergò legis est dilectio* (Rom. XIII, 10) ; mais il faut les joindre ensemble, et chacune prise à part n'en fait qu'une partie. — Il est constant encore qu'il y a certains esprits plus propres à la contemplation, et d'autres qui ont plus de force pour l'action ; il y en a qui sont faits pour la solitude, il y en a qui ne sauraient y vivre, il faut leur donner de l'occupation dans les affaires et dans le commerce du monde, comme il y a du feu qui se repose dans sa sphère auprès du ciel, mais le feu qui est sur la terre s'attache toujours à quelque matière qui l'occupe et qui l'entretient. Disons la vérité, et ne flattons point les personnes qui ne s'adonnent qu'à la contemplation, ni celles qui ne s'emploient qu'à l'action : l'état de leur vie est imparfait, et, quand DIEU veut faire un saint achevé, il l'élève dans le repos de la contemplation, et il l'engage aussi dans le travail de l'action. C'est ce qu'a fait le Fils de DIEU ; ce sont là les deux parties de sa vie : la contemplation dans la solitude de trente ans, et l'action dans le temps de sa prédication. Ce sont aussi les deux parties de la vie de S. Bernard, et elles seront le partage de ce discours.

1°. Il a vécu dans la solitude, où il fut éclairé des pures lumières de la plus haute contemplation.

2°. Il a vécu dans le grand monde, où ses actions miraculeuses lui acquirent une gloire éclatante.

Il est assez difficile de trouver un contemplatif plus éclairé, et il n'est pas moins difficile de trouver un homme plus puissant en œuvres et en paroles.



§ II.

Les Sources.

[Anciens docteurs]. — **S. Thomas d'Aquin** a un discours sur S. Bernard, pour le jour de sa fête.

Guillaume de Paris, *Prop. sanct., serm.* 33, a pris pour thème : *Dilectus* DEO *et hominibus, cujus memoria in benedictione est ;* où il apporte quatre raisons pour lesquelles ce saint a été chéri de DIEU et des hommes : sa pureté, son humilité, sa douceur, l'amour qu'il portait à DIEU.

Gerson, Sermon en l'honneur du même saint, ayant pris pour texte : *Fulcite me floribus, stipate me malis* (Cantic. II) ; ne parle que de son grand amour envers DIEU.

Denys-le-Chartreux a aussi un sermon sur ce grand saint, où il expose les grâces qu'il a reçues du Ciel, ses vertus, ses miracles, etc.

Voir aussi la canonisation de S. Bernard par Alexandre III, laquelle se trouve à la fin des œuvres du Saint.

[Ceux qui ont écrit la vie du Saint]. — **Guillelmus** *Abbas* a écrit la Vie de S. Bernard.

Bernardus, *Abbas Bonæ-Vallis,*, une Vie également.

Gaufridus, *monachus Claræ-Vallis*, a fait une troisième Vie, qui n'est pas moins ample que les autres.

Il y en a une quatrième, dont on ne nomme point l'auteur. — Ces Vies, peu différentes les unes des autres, rapportent fidèlement tout ce qui regarde les vertus et les actions de ce grand saint. On les trouvera, si on les veut consulter, vers la fin des ouvrages du saint.

Le P. Théophile Raynaud, au traité intitulé *Trias fortium*, fait un long discours sur S. Bernard, où il ramasse tout ce qui s'en est dit sous le titre et le symbole d'*Apis gallica*.

Hermand, *Histoire de l'établissement des ordres religieux,* abrégé de la Vie de S. Bernard.

[Livres spirituels]. — **Le P. Nouet**, *Vie de Jésus dans ses saints,* Méditations pour le 23 août ; il n'y parle que de sa dévotion envers le Verbe incarné et sa sainte Mère, dont il a mérité le surnom de *Dévot*.

Le P. Haineufve, *Méditations sur la Vie de Jésus-Christ,* s'étend aussi sur la dévotion de ce saint; mais il trouve le moyen d'y joindre les principales actions de sa vie.

Le P. Mabillon, Préface des œuvres de S. Bernard, fait un bel éloge de ses écrits.

[Les prédicateurs]. — **Fléchier,** Panégyriques.

Biroat, Panégyriques.

Le P. Senault.

Le P. Lejeune, 2e sermon.

Augier, *Actions publiques*.

Le P. Texier, Panégyriques.

Dans les *Eloges historiques*, il y en a un sur ce sujet.

Sermons sur tous les sujets (**Houdry**), Panégyriques.

Discours chrétiens.

Le P. Odet d'Allier, Panégyriques.

Le P. Duneau, *Panégyriques*.

Dans les *Essais de Panégyriques*, il y a trois desseins ou trois abrégés de sermons sur ce sujet.

Si l'on souhaite des recueils ou des matériaux sur ce sujet, on en trouvera abondamment dans le P. Théophile Reynaud et dans les auteurs des Vies que nous avons cités.



§ III.

Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Écriture.

Invenit eum Dominus in terrâ desertâ, in loco horroris et vastæ solitudinis: circumduxit eum et docuit, et custodivit quasi pupillam oculi sui. Deuteron. XXXII, 10.

Le Seigneur l'a trouvé dans une terre déserte, dans un lieu affreux, dans une vaste solitude : il l'a conduit par divers chemins ; il l'a instruit et il l'a protégé comme la prunelle de son œil.

Dedit illi scientiam sanctorum ; honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius. Sapient. X, 10.

La Sagesse lui a donné la science des saints ; elle l'a enrichi de ses travaux, et lui en a fait recueillir de grands fruits.

Justum deduxit (Dominus) per vias rectas. Ibid.

Le Seigneur a conduit le juste par des voies droites.

Glorificavit illum in conspectu regum. Eccli. XLV, 3.

Le Seigneur l'a élevé en honneur en présence des rois.

Quantò magnus es, humilia te in omnibus, et coràm DEO *invenies gratiam, quoniam magna potentia* DEI *solius, et ab humilibus honoratur.* Eccli. III, 21.

Humiliez-vous à proportion que vous êtes élevé, et vous trouverez grâce devant le Seigneur ; car la puissance du Seigneur est grande, et il est honoré par les humbles.

Si Dominus magnus voluerit, spiritu intelligentiæ replebit illum : et ipse tanquàm imbres mittet eloquia sapientiæ suæ. Eccli. XXIX, 9.

S'il plaît au Seigneur, il le remplira de l'esprit d'intelligence, et il répandra comme une pluie les paroles de sa sagesse.

Ipse palàm faciet disciplinam doctrinæ suæ, et in lege testamenti Domini gloriabitur. Ibid. 11.

Il publiera lui-même les instructions qu'il aura apprises, et il mettra sa gloire dans l'alliance du Seigneur.

Collaudabunt multi sapientiam ejus, et usquè in sæculum non delebitur. Ibid. 12.

Plusieurs loueront sa sagesse, et son nom sera honoré de siècle en siècle.

Sapientiam ejus enarrabunt gentes, et laudem ejus enuntiabit ecclesia. Ibid. 14.

Les nations publieront sa sagesse, et l'assemblée sainte célèbrera ses louanges.

Ab altitudine diei timebo. Ps. 55.

Je craindrai le grand jour (c'est-à-dire la gloire et l'estime des hommes).

Superbum sequitur humilitas, et humilem spiritu suscipiet gloria. Proverb. XXIX, 23.

L'humiliation est le partage du superbe, et la gloire est le partage de l'humble d'esprit.

Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum. Matth. V, 19.

Celui qui pratiquera ce qu'il enseigne sera appelé grand dans le royaume des cieux.

Omnis qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur. Lucæ XVIII, 14.

Celui qui s'élève sera humilié et celui qui s'humilie sera exalté.

Non poterant resistere sapientiæ et spiritui qui loquebatur. Act. VI, 10.

Personne ne pouvait résister à la sagesse et à l'esprit qui parlait en lui.

Castigo corpus meum et in servitutem redigo. I Cor. IX, 27.

Je traite rudement mon corps et je le réduis en servitude.

Mortificationem JESU *in corpore nostro circumferentes, ut et vita* JESU *manifestetur in corporibus nostris.* II Cor. IV, 10:

Nous portons toujours en nos corps la mort de JÉSUS, afin que la vie de JÉSUS paraisse aussi dans notre corps.

Omnes invicem humilitatem insinuate. I Petri V, 5:

Inspirez-vous les uns aux autres l'humilité.

Fratres, obsecro vos, ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati estis. Ephes. IV, 1.

Mes frères, je vous conjure de vous conduire d'une manière digne de l'état auquel vous avez été appelés.

Ut jàm non simus parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ, in nequitiâ hominum, in astutiâ ad circumventionem erroris. Ibid. 14.

Ne soyons plus comme des enfants sans consistance, se laissant emporter a tout vent des opinions, par la tromperie des hommes, par l'erreur qui nous séduit et nous perd.

Zelus domûs tuæ comedit me, et opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me. Ps. 68.

Le zèle de votre maison m'a dévoré, et les outrages de ceux qui vous insultent sont tombés sur moi.

Quis infirmatur, et ego non infirmor ? Quis scandalizatur, et ego non uror ? Cor. XI, 29.

Qui est infirme sans que je le sois comme lui ? Qui est scandalisé sans que je sois ému ?

Filioli mei, quos iterùm parturio donec formetur Christus in vobis. Gal. IV, 19.

Mes petits enfants, je vous enfante de nouveau jusqu'à ce que JÉSUS-CHRIST soit formé en vous.

Nonne qui oderunt te, Domine, oderam, et super inimicos tuos tabescebam? Ps. 38.

Est-ce que je ne haïssais pas, Seigneur, ceux qui vous haïssaient ? Je séchais à la vue de vos ennemis.

EXEMPLES ET FIGURES DE L'ÉCRITURE.

[S. Bernard comparé aux patriarches]. — C'est la coutume de ne trouver dans un saint qu'un caractère particulier, avec des vertus communes qui lui servent d'ornement. Tout n'est pas singulier et extraordinaire dans chacun d'eux, parce que, DIEU partageant ses dons, il donne à chacun ce qu'il lui plaît. Mais S. Bernard est singulier en tout : il possède tous les dons, et dans les degrés de distinction, en sorte qu'il est partout dans son point de vue. — Il partage avec Abraham le don d'une foi éclairée et héroïque, et personne n'a plus de droit de se considérer comme l'héritier du Père des fidèles que notre saint. Comme ce patriarche, il est le père d'une postérité nombreuse, puisque ses enfants sont répandus partout, et que, au lieu de se contenter, comme les autres, d'établir un ordre particulier, il est le père général de tous les ordres, puisqu'il a donné des régles pour les réformer, des exemples pour les animer dans la réforme, et des instructions pour les y faire persévérer. — Comme Loth, attentif à la voix de DIEU qui lui ordonne de sortir de Sodome, Bernard s'enfuit de Babylone avec sa famille afin qu'aucun des siens ne soit entraîné par le torrent de la corruption. — Comme Noé, il a bâti une arche pour se

sauver du déluge. — Il a détruit, comme le prophète Elie, tous les hauts lieux, renversé les autels schismatiques; il a enseigné les peuples à adorer sur la montagne de Sion, et non sur le mont de Garizim. — Comme les prophètes Isaïe et Jérémie, il a été envoyé de Dieu pour planter, pour arracher. — Enfin, S. Bernard a été en tout l'homme de Dieu, parce qu'il possédait éminemment les dons de tous.

[Bernard comparé à Samuel]. — S. Bernard fut prévenu, dès son enfance, de grâces singulières, comme un autre Samuel. Comme la mère de ce prophète le consacra au service de Dieu, il est très-croyable que la mère de S. Bernard suivit cet exemple; et, quoique les rapports de notre saint avec ce prophète ne soient pas parfaits en tout, il est visible qu'ils le sont en beaucoup de traits. Dieu accoutuma S. Bernard, dès son enfance, à la révélation des saints mystères, comme il avait fait à l'égard du petit Samuel. Nous pouvons croire sans témérité, sur le témoignage d'un écrivain de sa vie, qu'il garda fidèlement, dans le siècle même, le précieux dépôt de la grâce qui lui avait été confié dans le baptême. Les soins que sa mère prit de l'élever chrétiennement, et ceux qu'il prit lui-même pour se garantir de la corruption du monde, ne nous permettent pas d'en douter. Sa mère, comme la femme d'Helcana, était une dame illustre par l'éclat de sa naissance, mais beaucoup plus illustre par sa piété. Il est vrai que la mère de Samuel était stérile; mais si la mère de Bernard avait plusieurs enfants, elle pouvait passer pour stérile aussi selon le monde, puisqu'elle les consacrait à Dieu dès leur enfance par l'éducation pieuse qu'elle leur donnait. Bien loin de souffrir qu'ils prissent des sentiments d'orgueil, des idées de grandeur et des airs de fierté, tels qu'on a coutume de les inspirer aux enfants de qualité, élevés d'ailleurs à l'oisiveté, à l'indolence, aux divertissements, par lesquels on croit à présent devoir distinguer les enfants de haute naissance, cette pieuse dame les accoutumait au travail dont ils étaient capables, afin de les former tout à fait pour Dieu.

[La baguette de Moïse et la manne]. — S. Jérôme compare l'esprit de Jésus-Christ, dans ses divines communications, à l'arche d'alliance, où il y avait deux choses qui semblaient opposées, la verge de Moïse, et la manne ; l'une symbole de la sévérité, et l'autre de la douceur. S. Bernard éprouva l'une et l'autre dans sa personne. Il fit de la croix et de l'Ecriture sainte ses continuelles occupations. Quand il méditait sur la première, il en goûtait les amertumes; et lorsqu'il méditait sur la seconde, il se remplissait de toutes les onctions de la piété, qui l'ont fait nommer le *dévôt Père* par excellence. Semblable aux abeilles, dont le miel est si délicieux parce qu'elles ne tirent le suc des herbes et des fleurs que pour le convertir en douceur, il lisait l'Ecriture sainte, non dans un esprit de curiosité et pour paraître plus savant, mais pour cueillir de ces paroles

ce qu'elles ont de plus doux afin de nourrir, d'édifier le cœur, de l'embraser de la divine charité, et d'attirer les âmes à Dieu par la douceur de ses odorants parfums.

[L'Ecriture Sainte]. — Nous lisons, dans l'Apocalypse, qu'un ange dit un jour à S. Jean : « Il faut que vous prophétisiez devant des nations et des peuples, devant des hommes de diverses langues, et devant des rois éclairés et puissants ; mais, pour y réussir, prenez ce livre et le mangez ; il remplira votre estomac d'amertume ; mais dans votre bouche, il sera doux comme du miel. » S. Jean prit le livre et le mangea, et il produisit l'un et l'autre de ces effets. — Ce qui se passa dans la personne de ce saint apôtre s'est aussi accompli en quelque sorte dans celle de S. Bernard. Jamais homme ne parla avec plus de zèle et de fermeté que lui aux nations étrangères et domestiques, aux princes et aux rois, aux évêques et aux souverains-pontifes, et jamais homme ne posséda plus parfaitement les saintes Ecritures. L'on dirait que, semblable à S. Jean, il en eût mangé le livre et s'en fût nourri : ses discours et ses pensées n'étant presque toujours qu'une chaîne et un tissu de ses passages. Ainsi, on peut dire que Dieu vérifia dans sa personne non-seulement la promesse que l'ange fit à S. Jean : *Prenez ce livre et le mangez, il remplira votre estomac d'amertume, dans votre bouche il sera doux comme le miel ;* mais encore le problême que proposa Samson, lorsqu'il eut trouvé le rayon de miel dans la gueule du lion qu'il avait mis en pièces : *De forti egressa est dulcedo*, la douceur est sortie de la force. En effet, il adoucissait tellement, par l'action de sa charité, les plus fortes morales de l'Ecriture, qu'il faisait trouver à ses auditeurs des fleurs et du miel là où les autres ne leur eussent fait trouver que de l'amertume et des épines.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus (Ose II, 14.) — La solitude a des charmes que peu de gens connaissent. Celui qui, victorieux du monde, y trouve une manne cachée semble être le seul qui sait en estimer les avantages, en comprendre et goûter les douceurs. Il y en a qui s'y réfugient comme dans un asile ; il y en a qui y écoutent Dieu comme dans son école ; il y en a qui le possèdent et qui se réjouissent en lui comme dans son sanctuaire. C'est un asile pour les timides, une école pour les disciples, un sanctuaire pour les spirituels et les parfaits ; un asile contre les tentations et les dangers du monde, une école contre les erreurs et l'ignorance du siècle, un sanctuaire contre les égarements

et les dissipations ordinaires dans le monde. Bernard trouva dans la solitude tous ces avantages. De combien de tentations et de dangers il s'éloigna dans cet asile! combien d'éminentes vertus il apprit dans cette école! quels ravissements, quelles extases, quelles unions il eut avec Dieu dans ce sanctuaire!

Non poterant resistere Spiritui qui loquebatur (Act. VI, 10). — Qui n'admirera la force de l'esprit de DIEU dans S. Bernard! Il était encore dans le siècle, et peu avancé en âge lorsqu'il tira après soi plus de trente de ses amis ou compagnons d'étude, et les engagea à prendre l'habit religieux dans l'ordre de Cîteaux. Le bruit s'étant répandu dans tout le pays que ce jeune homme avait un merveilleux ascendant sur tous ceux à qui il parlait pour leur persuader de quitter le monde et les attirer à l'état religieux, les mères cachaient leurs enfants, les femmes retenaient leurs maris, dans la crainte qu'en parlant à Bernard, et enchantés par le doux son de sa voix, elles ne se vissent les unes aussitôt veuves, les autres inutilement mères. Les amis même empêchaient leurs amis de lui parler et de traiter en aucune manière avec lui, parce que c'était assez d'avoir communiqué avec Bernard pour être entraîné à suivre tous ses mouvements, et pour être persuadé. *Non poterant resistere sapientiæ et spiritui qui loquebatur.*

Quomodò hic scit litteras, cùm non didicerit? (Joan VII). — La science de S. Bernard ne fut point une science humaine, acquise par un travail laborieux et long : elle fut toute céleste, et ce fut DIEU même qui fut son maître. Les excellents sermons que nous avons de lui sur le Cantique des Cantiques, ses Homélies sur l'Avent et le livre de ses Méditations, sont des preuves suffisantes pour nous faire connaître que DIEU illustrait ce saint homme de ses plus vives lumières. On peut donc avec raison faire cette demande : *Quomodò hic litteras scit, cùm non didicerit?* Il n'étudia jamais la scolastique, et cependant traitant de la sainte Trinité contre Abaylard, il en parle aussi nettement et aussi profondément que S. Hilaire. Faut-il parler de la grâce de DIEU et de l'accord qu'elle a avec le libre arbitre? il en traite aussi solidement que S. Augustin. Du mystère de l'Incarnation? dans les sermons qu'il a écrits sur *Missus est,* il en parle aussi savamment que S. Cyrille d'Alexandrie. — De qui, je vous prie, avait-il appris cette science? c'était du Saint-Esprit; c'était pour vaquer au saint exercice de la méditation qu'il chérissait les déserts et la solitude comme ses plus grandes délices; c'était là qu'il apprenait tous les traits de la plus sublime théologie.

Quantò major es, humilia te in omnibus (Eccli. III). — Ce n'est pas une chose extraordinaire de voir un homme du commun, qui n'a pas de qualités avantageuses, pratiquer l'humilité; il est déjà assez humilié par sa

condition et son état; il ne lui est pas fort difficile d'être soumis, humble, doux, civil. Mais de voir un saint s'abaisser au milieu des grandeurs, être humble au milieu des acclamations et des applaudissements publics et des grands et des peuples, c'est assurément un prodige et une humilité très profonde, et, comme le dit S. Bernard même, *Magna virtus est, humilitas honorata*. C'est une vertu aussi rare qu'elle est grande de faire de grandes choses, et de ne savoir pas qu'elles sont grandes; de paraître avec éclat aux yeux de tout le monde, de faire des actions qui tiennent en suspens tous les esprits, qui imposent silence au monde, et cependant de ne s'estimer rien. C'est ainsi que S. Bernard, en décrivant l'humilité en général, a fait le panégyrique de la sienne. Il pratique ce qu'il enseigne. Il ne faut que voir ses écrits et sa vie pour connaître que jamais homme n'a paru plus éclatant, et en même temps plus humble. L'éclat de la gloire qui environne ce saint docteur de tous côtés venait de sa grande réputation et de l'estime que l'on faisait de lui partout; les peuples, les grands, les rois, les évêques, les papes et les conciles, enfin tous les ordres de l'Eglise, lui portent respect et se gouvernent par ses conseils. La vénération que l'on avait pour ce grand saint lui fit offrir plusieurs évêchés, entre autres ceux de Milan et de Reims. Ses qualités naturelles et acquises lui attiraient aussi cette estime universelle : car c'était le plus bel esprit de son temps, le plus savant et le plus éloquent homme de l'Eglise. Il fit des actions admirables, et remplit l'Eglise de ses miracles et de ses vertus. Il est aisé de comprendre, par ces qualités extraordinaires, que l'humilité de ce grand saint fut parfaite et admirable.

Ab altitudine diei timebo. (Ps. LV). — Je ne crains pas la puissance de mes ennemis, je crains le grand jour de la gloire dont je me vois environné. Plus S. Bernard était élevé par les acclamations et l'estime des hommes, plus il tâchait de se tenir dans l'obscurité et de se concentrer, pour ainsi dire, dans son néant. Il semble qu'il y ait un combat entre la libéralité de Dieu et l'humilité de ce grand saint. Dieu travaille à le rendre grand, illustre, et il travaille de son côté à se rendre plus petit et à devenir plus humble. Dieu l'environne de lumières, et ce saint homme fait tous ses efforts pour se couvrir des ténèbres du plus profond abaissement; il se renfermerait volontiers dans un tombeau pour éviter ce grand jour de la gloire du monde ; il oppose à cet éclat une humilité sans fond. Si on lui témoigne de l'estime, il couvre sa réputation par la basse idée qu'il a de lui-même et par les respects qu'il veut rendre aux autres. Il écrit à un prélat qu'il n'est pas tel qu'on le croit, et qu'on le prend pour un autre : *Non sum talis qualis putor*. Des évêques vont se jeter à ses pieds pour lui demander sa bénédiction : il les prévient, et leur demande le premier la leur. Si on lui présente des dignités ecclésiastiques, il proteste qu'il en est indigne; il les honore dans la personne des prêtres, mais il y renonce absolument pour lui-même. Si on le loue pour son es-

prit ou pour sa science, il assure que l'on se trompe. S'il fait des miracles, c'est à DIEU seul qu'il les rapporte. Enfin, il répond à ceux qui lui écrivent : *Au vénérable premier abbé de Clairvaux* : « Que faites-vous? vous louez un misérable! » C'est ainsi que plus DIEU procurait de gloire à ce saint docteur, plus il cherchait de voiles pour la couvrir.

Discite à me quia mitis sum et humilis corde (Matth. XI). — Le Fils de DIEU dit ces paroles, comme le témoigne S. Bernard lui-même, pour nous montrer que la douceur est un effet de l'humilité, comme la fierté est la preuve la plus sensible de l'orgueil. Il est vrai que la douceur est une des grandes vertus du Christianisme, quand même elle se trouve toute seule; mais, quand elle est unie avec la fermeté de cœur, avec la générosité et le courage dans les actions, c'est un très-haut point de vertu. Quel saint a jamais fait voir une plus grande douceur que S. Bernard? Il était d'un esprit naturellement doux, il avait un cœur extrêmement tendre et compatissant aux peines des autres, et la grâce de JÉSUS-CHRIST s'unissait aux bonnes inclinations de la nature dans ce saint homme. Ajoutez que l'étude qu'il avait faite lui-même de toutes les vertus avait répandu et semé dans ses mœurs, dans ses écrits et dans toute sa conduite, une telle suavité, que, selon l'estime de tout le monde, il ne respirait que douceur. Cependant on ne vit jamais un saint plus résolu quand il s'agissait des intérêts de DIEU, ni qui parlât avec plus de liberté aux rois et aux princes : il reprenait leurs défauts avec une sévérité qui semblait ne convenir qu'à lui seul, et on peut dire de lui, comme de S. Paulin, qu'il agissait en prince avec les princes, et en maître avec les rois.

Mortificationem JESU *in corpore nostro circumferentes, ut et vita* JESU *manifestetur in corporibus nostris* (II Cor. IV). — L'esprit de pénitence occupa tellement S. Bernard, qu'il en fit souffrir à son corps et à son âme toutes les rigueurs. Cette pénitence lui ôta presque l'usage de tous les sens extérieurs. Elle dessécha tellement son corps, qu'il ne semblait qu'un squelette vivant, tourmenté de toutes les maladies. Il se détacha si fort de la matière, que nous pouvons bien dire de lui ce que disait S. Chrysostôme de S. Paul, qu'il avait une âme toute nue; ou bien ce que Tertullien disait d'un chrétien de son temps, qu'il avait trouvé le secret de quitter son corps sans que la mort fît cette séparation. Car comment définir autrement l'âme d'un homme qui marche tout un jour sur le bord d'un étang, et qui n'en sait rien; qui prend une liqueur pour une autre, et qui ne peut pas dire si sa chambre est lambrissée ou non. Voyez-le couvert d'un horrible cilice, s'interdisant le commerce des hommes, dans le fond d'une solitude, accablé de langueur par les jeûnes et les veilles continuelles, passant les jours et les nuits à pleurer, comme s'il était un grand pécheur. Cet amour de la pénitence ne lui donnait point

de trève ni de relâche, non plus que si son corps eût été de bronze ou d'acier. Oui, S. Bernard a été un pénitent de tous les âges, de toutes les saisons et de tous les lieux. Quand il était dans son abbaye de Clairvaux, pour animer ses religieux il vivait dans une austérité effroyable; à peine voulait-il satisfaire à la nécessité de manger et de dormir. Le pain qui lui servait de nourriture fit pleurer le pape Innocent II et tous ceux qui l'accompagnaient, qui s'étonnèrent de ce que des hommes tout célestes se nourrissaient d'un pain terrestre. Lorsqu'il était obligé de quitter sa solitude, il portait partout sa pénitence; il était aussi mortifié dans la cour des rois et des papes que dans son monastère, aussi pauvre au milieu des richesses que dans le sein de sa cellule. — Vous admirez sans doute une si grande rigueur; mais admirez encore plus qu'elle ne se soit jamais démentie. On comprend qu'une personne séparée du monde depuis peu de temps embrasse les exercices les plus pénibles de la vie religieuse, la ferveur ordinaire à ceux qui commencent soutient l'âme dans ses premiers combats livrés au corps auquel elle est attachée. Mais qu'il est difficile, dans la suite du temps, de se garantir de tout ralentissement, et de ne se laisser jamais surprendre par la compassion si naturelle à l'homme pour sa propre chair! Bernard a su le faire : et comment cela? Par une attention continuelle à toutes ses actions, pour prévenir jusqu'au moindre relâchement, qui d'ordinaire se glisse imperceptiblement; par une censure sévère de sa conduite, se faisant rendre compte de tout, et se chicanant lui-même, pour m'exprimer ainsi, dans les choses les plus légères; mais surtout par le soin qu'il eut toujours de conserver son esprit dans la situation où il était lorsqu'il quitta le monde pour embrasser l'état religieux.

Dedit illi scientiam sanctorum (Sapient. x). — Lorsque le SAINT-ESPRIT veut instruire une personne à la sainteté, et la rendre savante extraordinairement dans la science du salut, il la cache aux yeux des hommes, il la retire du monde et la mène au désert, dans la solitude, où il parle en secret à son cœur : *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.* Il parle à son cœur, parce que les premières dispositions de cette science admirable sont dans le cœur : elle est plus la science du cœur que celle de l'esprit, elle est plus charité qu'elle n'est science ; elle est science et charité ; c'est un divin mélange de lumière et d'ardeur, un composé miraculeux de l'un et de l'autre. Ce qui fait dire à l'apôtre S. Paul qu'elle est la charité suréminente de la science : *Supereminentem scientiæ charitatem.* Elle n'est pas seulement science, elle n'est pas seulement charité, elle est science et charité : c'est une charité éclairée des lumières les plus pures de l'Esprit de DIEU, c'est une science embrasée des flammes les plus ardentes du cœur de DIEU ; c'est une excellente participation de la nature du Verbe increéé, qui est la première vérité, et de la nature du SAINT-ESPRIT, qui est la première charité. Elle est

suréminente, parce qu'elle est plus noble, incomparablement, que toutes les autres sciences et tous les autres amours. — Il faut aussi remarquer que la charité domine dans ce divin composé; elle en est la forme et la vie. De-là vient que le Sage parle seulement du cœur : *Loquar ad cor ejus ;* et l'Apôtre nomme la charité la première ; il la nomme directement, et la science même : *charitas scientiæ.* Mais il faut remarquer encore ce qu'il ajoute, et qui est admirable, que tout amour par ce moyen est rempli de Dieu : *Ut impleamini in omnem plenitudinem* Dei.



IV.

Pensées et Passages des SS. Pères.

Tota vita Christiani, si secundùm Evangelium vivat, crux est atque martyrium. Maxim. Serm, de Martyr.

Toute la vie d'un chrétien qui veut suivre les maximes de l'Evangile est une croix et un martyre.

Magna virtus est humilitas honorata. Bernard. super *Missus est*.

C'est une grande vertu de conserver l'humilité parmi l'honneur et l'éclat.

Magna et rara virtus est ut, licet magna operas, magnum te esse nescias. Id. ibid.

C'est une grande vertu, mais rare, de ne pas savoir qu'on est grand alors même qu'on fait de grandes choses.

Insupportabilis est absque scientiâ zelus. Bernard.

Le zèle sans la science est une chose insupportable.

Planè moriar mihi ipsi, ut tu (Deus) *solus in me vivas.* Id,

Que je meure (ô mon Dieu) entièrement à moi-même, afin que vous viviez seul en moi.

Hoc mihi tecum pactum erit: Planè moriar mihi ipsi, ut tu solus in me vivas; totus intrà me silebo, ut tu solus loquaris in me; totus quiescam, ut tu solus opereris in me et per me. Id. in Benedict.

Voici, Seigneur, le pacte que je fais avec vous: Que je meure entièrement à moi-même, afin que vous viviez seul en moi; je garderai intérieurement le silence afin que vous me parliez seul; je m'abstiendrai d'agir, afin que ce soit vous qui agissiez en moi.

Si amittitur humilitas, virtutum aggregatio nonnisi ruina est. Bernard. Epist. 41.

Si l'on vient à perdre l'humilité, tout l'amas des vertus qu'on a fait tombe en ruine.

Humilitas magna virtus, quæ meretur quod non docetur. Id. Serm. 81 in Cant.

L'humilité est une grande vertu, qui mérite de recevoir une science que l'on n'apprend pas par le secours des hommes.

Meretur humilitas ut aliæ virtutes dentur, quoniam humilibus Deus *dat gratiam.* Id. Epist. 41.

L'humilité mérite d'attirer les autres vertus, parce que Dieu donne sa grâce aux humbles.

Quid faceret eruditio absque dilectione? quid absque eruditione dilectio? Erraret. Id. Serm. LXIX in Cant.

Que servirait la science sans la charité? Que servirait (à un homme apostolique) la charité sans la science? L'erreur arriverait.

Modus diligendi DEUM *est diligere illum sine modo.* Id De Diligendo Deo.

La manière d'aimer DIEU c'est de l'aimer sans mesure (sans méthode).

Falleris, fili, si te putas scientiam invenire apud mundi magistros quam soli discipuli Christi, id est mundi contemptores, DEI *munere assequuntur. Nec enim hanc lectio docet, sed unctio; non littera, sed spiritus; non traditio, sed exercitatio in mandatis Domini.* Bernard. Epist. 109.

Vous vous trompez, mon fils, si vous croyez pouvoir apprendre des maîtres du siècle la science que les seuls disciples de JÉSUS-CHRIST, qui ont méprisé le monde, ont acquise par le don de DIEU. La lecture n'enseigne pas cette science, mais l'onction; ce n'est point la lettre, mais l'esprit qui la donne : ce n'est point la science, mais l'exercice dans les voies de DIEU

Cùm amat DEUS, *nihil aliud vult quàm amari: quippe non ob aliud amat nisi ut ametur, sciens amore beatos qui sic amaverint.* Id. Serm. LXXXIII in Cant.

Lorsque DIEU aime, il ne demande autre chose que d'être aimé; car sa fin, quand il aime, c'est d'inspirer l'amour, parce qu'il sait que ceux-là seront heureux qui aimeront ainsi.

Zelo domus DEI *comeditur qui omnia perversa quæ videt cupit emendare, et si emendare non potest, tolerat et gemit.* August in Joann.

Celui-là est dévoré du zèle de la maison de DIEU, qui désire ardemment corriger tout ce qui est contre la Loi, et s'il ne le peut corriger, le souffre en gémissant.

Illi verè doctores sunt qui, cùm per rigorem disciplinæ patres sint, per pietatis viscera matres esse noverunt, qui labores sanctæ conceptionis tolerent. Gregor. III in Job.

Ceux-là sont véritablement Docteurs, qui étant pères par la sévérité de la discipline, sont tendres, comme des mères, par les entrailles de leur amour, qui souffrent les douleurs d'un saint enfantement.

Passages tirés des Auteurs de la vie de saint Bernard.

Absorptus in spiritum, videns non videbat.

Ce saint, ayant l'esprit tout ravi en DIEU, ne voyait pas alors même que ses yeux étaient fixés.

Ità mundum sibi et se mundo crucifixum reddidit, ut confidamus eum martyrum merita obtinere sanctorum. Alexander III ad Episcopos (de ejus canonizatione).

Il était tellement crucifié au monde, et le monde lui était devenu tellement crucifié, que nous pouvons croire avec assurance qu'il a obtenu le mérite des martyrs.

Cujus facta et scripta scintillæ quædam sunt igneæ charitatis. Gerson. Serm. de S. Bernardo.

Il n'échappait à Bernard ni parole ni action qui ne fût une étincelle de charité.

Pro plenitudine devotionis gratiosus. Epist. Alexandri III.

Aimé de toute l'Eglise pour la plénitude de sa dévotion.

Totus omnium, et totus suus. Ibid.

Tout à tous par la charité, et cependant tout à lui-même.

Solitudinem ubiquè sibi efficiens, ubiquè solus.

Il se faisait partout une solitude et partout il était seul.

Cùm mundi fugit honores, honorem non effugit.

Lorsqu'il fuit l'honneur, il ne le peut éviter.

Dicitur publicè quòd nihil ei impossibile quod à DEO *postulat.*

On dit publiquement que rien de ce qu'il demande à DIEU ne lui est impossible.

Romanam Ecclesiam, sub persecutionis turbine laborantem, tam vitæ merito quàm datæ sibi cœlitùs sapientiæ studio sustentavit. Alexand. III.

Il a soutenu l'Eglise romaine près d'être renversée par la tempête d'une furieuse persécution, il l'a soutenue, dis-je, tant par le mérite de sa sainte vie que par la sagesse toute céleste qu'il a reçue de DIEU.

Vincebat sublimitatem nominis cordis humilitas.
L'humilité de son cœur est encore plus grande que l'éclat de sa gloire.

Huic signa facere facilius quàm aliis facta narrare.
Les miracles lui coûtaient moins à faire qu'aux autres à les raconter.

Terror quidam et auctoritas suprà hominem in facie ejus rutilabat.
Il portait sur le visage une dignité plus qu'humaine, qui assujettissait les eprits.

In miraculis faciendis post Apostolos clarissimus. (Hœc verba scripta in ejus tumulo, die translationis ipsius).
Depuis le siècle des Apôtres, le pouvoir de Dieu n'a point paru plus miraculeux que dans ce saint.

Doctor mellifluus. (Ità vocatur commuiter.)
Docteur qui répand la douceur de son éloquence comme le miel.

Decus Ecclesiæ, religionis arbiter, gemma sacerdotum.
Il est l'ornement de l'Eglise, l'arbitre de la religion, la gloire du sacerdoce.



§ V.

Ce qu'on peut tirer de la théologie.

[Pénitence de Bernard]. — Trois raisons peuvent obliger les saints, quoiqu'ils soient innocents, à faire pénitence : — Ils la font pour expier leurs péchés passés, quoiqu'ils soient légers en eux-mêmes ; — pour prévenir le danger de ceux qu'ils pourraient commettre ; — pour imiter le Sauveur, et pour présenter dans leurs corps mortifiés quelque ressemblance de son corps crucifié. — Ce sont ces trois principes de l'Evangile qui animèrent Bernard à l'amour de la pénitence. Il ne commit pas, à la vérité, de grands péchés, et il conserva à l'égard de son corps une parfaite pureté, avec la virginité; mais à un saint qui aime Dieu, l'ombre même du péché demande de rigoureuses vengeances. Ce saint homme embrasse l'état religieux comme un état de pénitence. Ecrivant au pape Honoré II, il dit qu'il prie Dieu dans le monastère où ses péchés l'ont obligé de se retirer ; et, dans cet esprit de pénitence, il ne se contente pas des austérités communes, il y en ajoute de nouvelles de son invention, pour contenter son zèle et expier jusqu'aux moindres restes de ses péchés. Il n'est pas dans un danger évident d'offenser Dieu, outre qu'il est sous une protection spéciale de sa providence ; il s'est retiré au port de la religion, à l'abri des orages qui le pouvaient perdre, mais à un saint qui craint le péché les moindres dangers donnent de grandes alarmes, pour prendre les plus grandes précautions et marcher par la voie la plus étroite, mais la plus sûre. Il dit, avec l'Apôtre : *Castigo corpus*

meum et in servitutem redigo: je châtie ce corps, oui, ce corps pur et innocent, pour l'empêcher de devenir coupable. C'est ce genre de pénitence qu'embrasse S. Bernard, et c'est ce qu'il croit devoir être pratiqué non-seulement dans le cloître, mais dans le monde.

[Autorité accordée à S. Bernard]. — Quoiqu'il y ait un certain ordre établi dans l'Etat et dans l'Eglise, que les rois soient élevés sur les autres hommes pour leur commander, que les évêques soient élevés sur les chrétiens pour les conduire, et les souverains-pontifes sur les évêques pour les gouverner, il y a cependant des personnes qui, par une mission extraordinaire, sont élevées au-dessus de toutes ces puissances, et qui, n'ayant d'autre caractère particulier que celui de leur vertu, commandent aux rois, aux évêques, et même aux souverains-pontifes, et sont comme des dieux dans l'Etat et dans l'Eglise. Tel a été S. Bernard pendant qu'il a vécu sur la terre. Il n'était qu'un simple prêtre, un religieux, dont toute l'autorité était renfermée dans son cloître, ou tout au plus dans son ordre : cependant le Fils de Dieu l'élève au-dessus des souverains pontifes et des rois, et le fait, s'il est permis de parler ainsi, comme le Dieu du monde chrétien. — Quand Dieu envoya Moïse en Egypte, il lui communiqua sa puissance ; et, comme elle est inséparable de sa divinité, en le faisant souverain il le fit aussi le dieu de Pharaon : *Constitui te Deum Pharaonis.* Quoique cette mission fût admirable, elle fut bornée à l'Egypte, et elle ne donna pouvoir à Moïse que sur le prince qui gouvernait ce royaume. Mais l'autorité de Bernard n'a point de limites ; il commande dans tout le monde chrétien ; il semble avoir pour ses sujets les rois, les évêques et les souverains-pontifes, et, quand Dieu le tira de son monastère et l'établit dans une puissance si étendue, il semble qu'il lui tint le langage qu'il avait autrefois tenu à son Fils : *Dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ,* (Ps. II). ou qu'au moins il le traita comme il avait traité les Apôtres, qu'il établit, ainsi que le dit un prophète, les princes de l'univers : *Constitue eos principes super omnem terram* (Ps. XLIII).

[Priviléges surnaturels de Bernard]. — Devenir savant sans étude, ce doit être le privilége de l'état d'innocence : car, dit S. Thomas, la vérité s'y fût présentée comme d'elle-même à l'esprit, sans qu'il eût été obligé de l'aller chercher. Mais que notre destinée est différente, dans l'état où nous a mis le péché ! Nous n'apprenons rien de considérable qu'à force de travail, de sorte que cette parole d'un ancien est très-véritable, que la science ne peut être maintenant que le fruit d'une étude opiniâtre et fâcheuse, l'homme pécheur n'ayant pas moins été condamné à se cultiver soi-même, pour devenir savant et habile, qu'à cultiver la terre avec soin pour la rendre féconde. Ainsi, nous devons regarder comme un prodige une personne devenue parfaitement savante sans le secours

d'une méditation profonde, d'une lecture constante et d'une instruction exacte : car voilà en quoi consiste ce que l'on appelle étudier. Mais la science de Bernard fut une tout autre science : il ne doit point son éloquence divine aux maîtres de la rhétorique, ni sa philosophie aux livres d'Aristote, ni sa théologie et la profonde intelligence des Ecritures aux anciens Pères ni aux interprètes : il l'a puisée immédiatement dans la source même de la vérité, dans le trésor de la science, dans le profond abîme de la sagesse. C'est là qu'il a acquis ces admirables connaissances qu'il a dans la suite enseignées aux autres avec une efficace sans pareillle. Car il n'en est pas de même de la science acquise par l'opération de l'esprit et par le secours d'une étude constante que de celle qui est inspirée de Dieu. La première n'a pas cette secrète influence sur nous qu'a la seconde, principalement quand il est question de persuader et de mouvoir notre volonté. Je ne parle pas seulement de la science humaine, mais de la science divine acquise par le travail ordinaire. Elle s'enseigne tous les jours dans les écoles de théologie, elle se prêche dans les assemblées ecclésiastiques, mais avec quel succès? C'est merveille lorsque, entre plusieurs milliers d'auditeurs, il s'en trouve un qui s'en retourne mieux persuadé de la foi, ou mieux disposé à bien faire : au lieu que cette science que notre saint avait puisée dans la source même de la vérité a cela de propre qu'elle entraîne les auditeurs et les oblige d'acquiescer à la vérité.

[Les Docteurs de l'Eglise]. — L'Eglise appelle *Docteurs* ceux dont elle reçoit la doctrine par une approbation générale, quand elle en reconnaît la sainteté. Elle appelle *Pères* ceux que non-seulement leur science, leur ancienneté, leurs vertus rendent recommandables, mais dont la théologie est plus appuyée sur l'Ecriture et sur la tradition que sur les preuves de l'Ecole. Ainsi, on peut donner le nom de docteurs aux saints qui par leur doctrine sont devenus célèbres dès après leur mort ; mais le nom de Pères n'est attribué qu'à ceux que leur autorité, reconnue depuis longtemps, rend vénérables, et dont la manière de traiter les dogmes de la religion est éloignée des raisonnements philosophiques. — S. Bernard a mérité l'un et l'autre. Alexandre III lui donna le premier à la messe qu'il célébra pour sa canonisation, lorsqu'il y lut l'évangile des docteurs, et Innocent III lui confirma éloquemment cet éloge dans la collecte qu'il composa pour lui, où il l'appelle un docteur illustre. — Sa qualité de Père de l'Eglise a des fondements aussi solides. On peut juger de la pénétration de ses lumières dans les choses surnaturelles par deux sermons sur les *Cantiques,* où il parle de l'image de Dieu telle qu'elle est dans le Verbe et dans l'âme raisonnable, et de la simplicité de l'essence divine, avec tant de profondeur et de convenance que personne, ni avant ni après lui, n'a mieux traité ce sujet. On doit dire la même chose de la manière admirable dont il s'explique dans la lettre 190, au pape Inno-

cent II, sur le mérite infini des souffrances de JÉSUS-CHRIST pour nous. On voit dans ses livres de la *Considération* quelle connaissance il avait de la discipline et des canons ecclésiastiques. On sait que tous ses écrits ne respirent que le langage du SAINT-ESPRIT, et témoignent en mille endroits combien il était versé dans la science des Ecritures. Ce n'est proprement qu'un tissu de paroles détachées de l'ancien et du nouveau Testament, mais dont il a si délicatement enrichi ses ouvrages, qu'elles y paraissent comme des pierreries enchâssées dans leur lieu naturel.



§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Humilité de S. Bernard]. — S'il ne fallait juger des saints que comme ils ont jugé d'eux-mêmes, et s'il ne nous restait d'autre portrait de leur vertu que celui qu'ils nous en ont fait, en vain je m'efforcerais de vous faire ici l'éloge de S. Bernard. Je n'aurais qu'à vous dire que, quelque grand qu'il fût devant DIEU et devant les hommes, il fut toujours petit à ses yeux ; qu'il mérita toutes les louanges, et n'en souffrit jamais aucune ; qu'il crut toujours ses défauts véritables et ses vertus défectueuses ; que tout le monde le crut saint, et que lui seul ne crut pas l'être. Rien ne lui parut si peu estimable que l'estime qu'on fit de lui ; toute gloire qui vint des hommes à son égard lui sembla vaine, et la réputation de sa vertu fut à charge à sa vertu même. Dans les honneurs il ne se reconnaît pas ; dans les humiliations, il se retrouve. Il craint toujours qu'on ne le loue pour le tromper, ou qu'on ne se trompe en le louant. Il appelle du jugement favorable de ses amis au témoignage de sa timide conscience. Il croit que les autres le louent par conjecture, et qu'il se blâme par sentiment et par connaissance. Il craint que tout le bien qu'on dit de lui ne soit un piége qu'on dresse à son humilité chancelante, ou une charité qu'on exerce aux dépens de la vérité et de la justice. Ce sont ses propres termes, et peu s'en faut que, recueillant ces restes de son esprit dans ses ouvrages, je ne suspende ici mon discours pour révérer, par un respectueux silence, ce qu'il eut dessein de cacher par une sainte modestie. Mais l'humilité n'a plus de droit sur des vertus qui sont consommées. Il

faut louer le Seigneur en ses saints, quand il leur a donné lui-même après leur mort la louange qui leur est due. Prenons sur les autels du Tout-Puissant cette portion d'encens, je veux dire d'estime et de louange, qu'il leur destine. Montons dans les chaires où s'annonce la parole de DIEU, pour encourager les fidèles par l'exemple de ceux qui l'ont si sagement et si constamment pratiquée. Craignons seulement, que, dans la bouche d'un pécheur, la louange d'un saint ne perde de son efficace. (**Fléchier**).

[Vocation de S. Bernard à la vie religieuse]. — Ceux que DIEU appelle à la vie religieuse cachent ordinairement le dessein qu'ils ont jusqu'au moment qu'ils l'exécutent. On fait un mystère de sa vocation, de peur qu'elle ne soit troublée par les obstacles qu'on y peut mettre. On se défie de sa force et de son courage, on craint d'être attendri par ses parents, ou d'être gagné par ses amis. On se consulte, on s'éprouve sans se découvrir. C'est un secret qu'on ne veut confier qu'à DIEU, et qu'on cache soigneusement dans sa conscience : trop heureux de se dérober au siècle, à sa famille, à soi-même ; de se sauver dans la solitude à petit bruit, et de commencer à vaincre le monde par la crainte d'en être vaincu. Dans la vocation de S. Bernard, il y a plus de gloire et plus de noblesse. Il informe tous ses amis de son dessein ; il le publie dans sa famille ; il ne se contente pas d'éviter le péril où il se trouve, il veut montrer aux autres le chemin qu'ils ont à suivre pour l'éviter ; non-seulement il s'ôte au monde, il voudrait, s'il pouvait, le dépeupler, ou du moins n'y rien laisser qui lui appartienne, et, conduisant avec lui dans le désert père, frères, sœurs, amis, tout jeune qu'il était, il devint comme le chef de sa maison et le patriarche de sa famille. Mais quelle retraite choisit-il ? Quand il prend, à certains esprits qui ne sont convertis qu'à demi, un désir de séparation et un dégoût des choses du monde, ils cherchent des maisons commodes, des monastères bien fondés, où, sous un habit et des observances de religion, on puisse mettre à couvert ce qu on veut se réserver de l'esprit du monde. S'ils ont dessein d'être solitaires, ils veulent du moins se faire une solitude à leur gré. Ils renoncent aux dignités séculières, mais ils veulent se faire honneur de leur piété ; et, pour se consoler de ce qu'ils se sont éloignés des hommes, ils sont bien aises que les hommes à leur tour se rapprochent d'eux. Mais S. Bernard n'eut pas de ces ménagements, il se dit à lui-même ce qu'il a dit depuis à tous les chrétiens, qu'il fallait rompre tout d'un coup, et sans hésiter, tous les liens qui retiennent une âme quand DIEU l'appelle. Aussi se chercha-t-il une retraite où il pût oublier le monde et en être lui-même oublié, et pratiquer la vertu sans avoir la réputation d'être vertueux. (*Le même*).

[L'abbaye de Cîteaux]. — Depuis treize ans, ou environ, régnait dans l'abbaye de Cîteaux une étroite et sévère discipline ; des jeûnes sans relâ-

che, un silence perpétuel, une solitude impénétrable, de continuelles prières, étaient les premières règles de ceux qui s'engageaient dans cet institut. Ce fut là que S. Bernard se résolut de porter le joug du Seigneur dès sa plus tendre jeunesse ; ce fut là qu'il voulut se cacher et se perdre en Dieu. Ce fut là le premier coup d'essai de notre saint, d'ensevelir tout à la fois la noblesse de sa maison, tous les avantages naturels dont il était bien partagé, et tous ceux qu'il pouvait espérer de la fortune, dans les ténèbres d'une vie humble et inconnue à tout autre qu'à Dieu ; et je puis dire qu'il était déjà maître en la science des saints lorsqu'il n'était encore qu'écolier dans l'étude de la vertu, puisque ce fut là où le Saint-Esprit, qui l'avait déjà rempli d'une sagesse plus haute et plus relevée, lui avait inspiré le désir de quitter le monde étant encore jeune, lorsque son éclat commence à peine de donner dans les yeux des autres, et que la première espérance de la vie leur promet une plus longue jouissance des biens et des honneurs qu'ils prétendent. Il y a dans le monde un art de paraître, comme vous savez, les uns par la science, les autres par le courage et la valeur, et les autres par le rang que leur naissance leur donne ; et cet art est un des éléments du monde et un des premiers principes qu'il enseigne, pour parler avec S. Paul : *Secundùm elementa hujus mundi* (Galat. II). Mais, dans le service de Dieu, il y a un art et une science de se cacher que le Fils de Dieu, qui est la sagesse incarnée, nous a enseigné lui-même par son exemple, en éclipsant trente ans entiers tous les brillants de sa gloire dans une vie cachée et inconnue. Or, notre saint ne semble-t-il pas être parvenu tout d'un coup à la sublimité de cette science, puisqu'il se déroba en un instant, sous la conduite de S. Robert premier abbé de Cîteaux, aux yeux du monde, se sentant intérieurement porté à entrer dans ce nouvel et saint institut, pour marcher sur les pas de ce saint instituteur ? (*Sermon manuscrit*).

[Vie austère de S. Bernard]. — A peine est-il entré dans l'ordre de Cîteaux, que la première règle qu'il s'imposa fut de mourir entièrement à lui-même, afin de ne vivre plus qu'à Dieu, et de faire vivre uniquement Dieu en lui. C'est en ces termes qu'il déclara son généreux dessein : *Hoc mihi tecum pactum erit,* dit-il en parlant à Dieu : *planè moriar mihi ipsi, ut tu solus in me vivas ; totus intrà me silebo, ut tu solus loquaris in me.* Comme jamais personne ne fut destiné à de plus grandes entreprises, Dieu, qui l'avait appelé dans ce désert, l'y alla trouver comme un autre Moïse, pour en faire l'instrument de sa puissance et le dépositaire de son autorité ; mais il voulut l'y éprouver quelque temps, et attendre qu'il fût entièrement mort à tous les sentiments de la nature, selon sa généreuse résolution, et qu'il eût absolument renoncé à sa volonté propre, afin d'être en état de n'apporter jamais aucune résistance à celle de Dieu. Ce fut dans ce lieu, où tout ce que l'austérité d'un ordre naissant a de plus rigoureux, tout ce qu'un grand courage animé d'une sainte ferveur, et

poussé d'un ardent désir de plaire à DIEU, peut inventer de mortifications, tout ce que la haine de soi-même peut exercer de sainte cruauté sur des corps innocents, fut ce que notre saint embrassa d'abord, sans penser aux grands desseins que DIEU avait sur lui, n'en ayant point d'autre alors lui-même que d'être tout à DIEU par un parfait renoncement à tout le reste. C'est dans cette vue qu'il se disait souvent ces paroles : *Bernarde, ad quid venisti?* Qu'es-tu venu faire, Bernard, en ce lieu, et à quel dessein y es-tu entré ? N'est-ce pas pour y mourir au monde ? N'est-ce pas pour y être tout à DIEU ? Il avait coutume de dire à ceux qui se mettaient sous sa conduite qu'ils devaient quitter, à la porte du monastère, leur corps et leur volonté propre, qu'ils avaient apportés du monde, pour n'y faire entrer qu'un esprit docile et soumis à toutes les volontés d'autrui. (**Houdry**, *Sermons*).

[Même sujet]. — Comme Bernard savait que c'est ordinairement le corps qui est la source des plus dangereuses passions, et qui apporte le plus de résistance aux mouvements de l'Esprit de DIEU, il commença, selon le précepte de l'Apôtre, à porter la mortification de JÉSUS-CHRIST dans tous ses membres et dans tous ses sens, à l'égard de tous les objets et dans toutes les occasions. Il la porta dans ses yeux, dont il ne se servait presque que pour pleurer, en les fermant à tous les objets de la terre ; ou bien, on eût dit qu'il eût fait un pacte avec eux, ainsi qu'avait fait le saint homme Job, pour ne regarder jamais aucun objet qui pût souiller son cœur; mais avec quelle fidélité, avec quelle rigueur, puisque, pour les avoir arrêtés trop curieusement sur une personne du sexe lorsqu'il était encore dans le monde, il se jeta dans un étang demi glacé pour éteindre l'ardeur que cette étincelle de feu pouvait allumer dans son cœur ! Religieux, il semblait qu'il se fût condamné à un aveuglement volontaire : non-seulement il ferme les yeux à tous les objets criminels, il ne les ouvre pas même aux plus innocents : de sorte qu'après une année entière il ne savait si le lieu où il demeurait était voûté ni comment il était couvert ; et, après avoir marché tout le jour sur le bord d'un grand lac, il ne l'avait pas seulement aperçu. L'abstinence et le jeûne, dont il s'était fait une habitude, n'avaient pas seulement ruiné son tempérament, mais ils lui avaient entièrement fait perdre le goût et le plaisir que les autres ressentent dans les aliments : aussi ne distingue-t-il plus ce qu'il mange ni ce qu'il boit ; il prend de l'huile pour de l'eau, et ne sait après le repas ce qu'il a mangé ; et, si la qualité des choses qu'il prend ne semble pas être la nourriture d'un homme, le peu qu'il en prend doit plutôt passer pour un prodige que pour un jeûne. Après un repas si frugal, il ne trouve pas un repos plus doux ni plus délicieux ; il passe les nuits entières en oraison ; et, lorsque la lassitude ou plutôt l'accablement du travail l'oblige à prendre un peu de sommeil, c'est le temps dont il regrette la perte le plus amèrement. Il avait coutume de dire que,

si les autres tâchaient de retarder l'heure de leur mort, pour lui il ne savait point d'autre moyen de prolonger sa vie que de retrancher tout ce qu'il pouvait de son sommeil, qu'il appelait une espèce de mort. Le vêtement, qui est à la plupart des hommes un sujet de délicatesse et de vanité, est pour ce grand saint un moyen de couvrir une mortification plus secrète et plus continuelle, par les pointes d'un cilice piquant, qu'il ne quitte que pour en prendre un plus rude, après que le premier est usé. Sa cellule, enfin, est un tombeau où il s'ensevelit tout vivant, pour ne plus vivre qu'à Dieu. C'était l'état où il avait résolu d'en venir : *Planè moriar mihi ipsi, ut tu solus in me vivas.* (**Le même**).

[Consolations et délices spirituelles]. — Oui, n'en doutez pas, il en coûta beaucoup à Bernard pour parvenir à ce haut degré de perfection où il monta; il lui fallut pour cela livrer bien des combats et remporter bien des victoires. Mais qu'il en fut avantageusement récompensé ! Dieu remplissait son cœur à mesure qu'il se vidait de lui-même ; et, comme il se donne tout entier à celui qui quitte tout pour son amour, jamais cœur ne fut comblé de plus de joie et n'a goûté de plus pures délices que le cœur de Bernard. Comme ce saint est l'homme de Dieu, Dieu est réciproquement le Dieu de ce grand saint. Il semblait qu'il le possédât déjà: extases, ravissements, suspensions des facultés de son âme tout abîmée en Dieu, cela lui était si ordinaire qu'on n'en n'était plus surpris ; Dieu y ajoutait des caresses et des faveurs si singulières, qu'en demeurant sur la terre, et dans cette vallée de larmes, il semblait disputer avec les habitants du ciel du bonheur de son état ; au moins pouvait-il dire, avec le prophète : « Mon âme est tombée en défaillance, pour la suavité excessive de vos bontés infinies, ô mon Dieu ! » Ses ravissements furent en effet si particuliers et si délicieux, qu'on tient pour constant que la bienheureuse Mère de Dieu lui distilla un jour sur les lèvres quelques gouttes de cette sacrée liqueur dont elle avait allaité le Verbe incarné dans son berceau ; et l'on ajoute qu'étant un jour à genoux au pied d'un crucifix, et fondant en larmes, l'image du Sauveur attaché à la croix se détacha pour l'embrasser tendrement. De-là venait cette tendresse de dévotion envers le Fils et la Mère, qui paraissait jusque sur son visage et dans ses discours, et qui paraît encore dans ses écrits.

La dévotion tendre et affectueuse de Bernard adoucissait tous ses travaux, et lui remplissait le cœur d'une joie et d'une consolation si sensibles, qu'il avait coutume de répondre à ceux qui admiraient comment il pouvait vivre dans une si grande austérité et supporter les rigueurs d'une si rude pénitence : *Crucem vident, unctionem non vident :* ces gens-là voient bien la croix que nous portons, mais ils ne voient pas l'onction qui l'adoucit, et qui y fait trouver des délices inexplicables. Il en rend ensuite la raison, que ce fut dans un désert que le peuple de Dieu, dépourvu de tous les secours humains, après avoir quitté les viandes grossières de l'E-

gypte, reçut la manne du ciel, et que DIEU en sa faveur tira des sources d'eau vive des rochers les plus durs et les plus secs; que, dans une autre occasion, il adoucit encore les eaux dont ce peuple ne pouvait souffrir l'amertume ; et que, par la même vertu qui avait fait sortir les unes d'un rocher, il changea la qualité des autres; mais c'est toujours le même effet de la puissance et de la bonté de DIEU, qui comble de douceurs et de consolations ceux qui veulent être tout à lui, et qu'on doit considérer comme des personnes extraordinaires et des hommes chéris de DIEU. (**Houdry**).

[Dessein de Bernard à Clairvaux]. — Le premier dessein et le premier ouvrage, pour lequel DIEU voulut se servir de S. Bernard, fut de renouveler l'esprit des anciens solitaires et des cénobites, en attirant une multitude incroyable de saints religieux, dont il remplit plusieurs monastères fondés sur la pauvreté évangélique, et dont la vie a fait l'admiration aussi bien que l'ornement de l'Eglise. Si un seul homme parfait procure plus de gloire à DIEU que des milliers de personnes d'une vertu commune, que sera-ce de tant de personnes qui embrassent la plus grande perfection du christianisme ? et qu'est-ce autre chose de s'appliquer à les y former que d'établir autant d'écoles de sainteté, bâtir autant de temples où s'offrent tous les jours mille victimes consumées par le feu d'une ardente charité ? Et si autrefois, au rapport de S. Jérôme, ce fut un prodige, qui attira l'admiration du monde, de voir les solitudes et les déserts peuplés de saints religieux menant une vie d'anges sur la terre, c'est, à mon avis, quelque chose d'aussi surprenant de voir que Bernard en ait peuplé les villes et les royaumes. S'il faut être poussé de l'Esprit de DIEU pour porter les hommes à quitter les vices, quel feu et quelles lumières ne faut-il pas avoir pour leur inspirer l'amour de la sainteté et la plus haute perfection du christianisme ? C'est ce que je pourrais appeler un apostolat plus élevé et plus éminent que de donner simplement des chrétiens à l'Eglise. (*Le même*).

[Travaux du saint]. — Les fidèles ont toujours été prévenus d'une estime tendre et religieuse pour S. Bernard. Il semble cependant que la plupart n'ont eu de lui, jusqu'à présent, qu'une connaissance imparfaite. Ce n'est pas le connaître tout entier que de le regarder simplement comme un fervent solitaire que les travaux de la pénitence consument peu à peu dans le désert, ou tout au plus comme un patriarche dans l'ordre monastique, qui consacre à JÉSUS-CHRIST une multitude de nouveaux disciples. Il faut encore le considérer comme une lumière qui, du fond de la retraite, se répand par toute l'Eglise, dissipe les nuages de l'erreur, éclaire les conseils des princes, et brille avec éclat dans tous les grands événements de son siècle. Du temps de notre saint docteur, le démon, ennemi de l'Eglise de DIEU, sema la division parmi ses enfants ; le schisme d'autre part

la désola pendant une longue suite d'années, et ne fut détruit que par ce zélé défenseur de l'unité, qui fit ce que les papes et les empereurs n'avaient pu faire. A peine le flambeau de la discorde est-il éteint, que l'hérésie le rallume, et qu'un philosophe superbe tâche en France de soumettre aux subtilités de la dialectique les principaux dogmes de la foi. Enfin, la religion, attaquée dans les lieux de son origine, appelle à son secours les fidèles de l'Occident, et notre saint travaille de tous côtés, en prêchant la croisade, à réunir les fidèles pour aller combattre les ennemis de l'empire du Sauveur. Ces divers événements, et quantité d'autres aussi mémorables, ne font paraître sur la scène que des acteurs illustres. Les souverains-pontifes et les rois, les évêques et les princes, les grands saints et les grands pécheurs, tous agissent, tous se remuent pour les intérêts ou de l'Eglise, ou de la politique, ou des passions. Tout intéresse ici l'attention : la variété des choses, la dignité des personnes, l'importance des matières, la différence des caractères, la grandeur des sentiments. Mais, qui le croirait? dans une si étrange diversité de mouvements, Bernard trouve moyen d'accorder tout le monde ; il pourvoit à tout; tous s'en rapportent à lui; il porte la lumière partout, et, parmi une si grande confusion de sentiments et d'intérêts, il vient enfin à bout de remettre une si grande division dans son point, et de ramener tous les esprits égarés au centre d'une unité parfaite. (*Vie de S. Bernard*).

[Sa science]. — Ce fut immédiatement de Dieu, son unique maître, que le saint docteur reçut son incomparable doctrine, qui fut si pure et si sainte que, quand il rapporte quelques paroles de l'Ecriture, on a peine à distinguer la citation d'avec le texte. Elle fut si vaste et si étendue, que nous n'avons presque point de mystère ni de question considérable que ce saint homme n'ait traité avec beaucoup de lumière et de solidité. Comme il a été le dernier de tous les pères, il a recueilli en soi toute la plénitude de leur esprit. On remarque dans ses écrits la subtilité de S. Augustin, la douceur de S. Ambroise, la solidité de S. Grégoire, la profondeur de S. Jérôme. Nous pouvons ajouter à cela que, s'il faut que la science d'un docteur ait la force des armes, comme dit S. Paul, pour abattre tout ce qui veut s'élever contre la science de Dieu, et pour humilier le faste insolent de la philosophie humaine, nous pouvons avancer avec quelque vérité que, depuis les Apôtres, nous n'avons eu dans l'Eglise personne qui ait soutenu avec plus de force les vérités de la religion catholique contre l'impiété et l'hérésie. (**Le P. Texier**).

[Même sujet]. — La science de S. Bernard a été admirable dans toutes ses circonstances. Dans son principe, elle vient de Dieu et conduit les âmes à Dieu ; dans sa vaste étendue, il sait ce qu'un homme mortel peut savoir. Rien ne lui est caché, ni les mystères de la religion, ni les principes de la morale, ni l'économie de la grâce, ni la hauteur des richesses

et des jugements de Dieu dans la prédestination et la réprobation des hommes. Ouvrez ses savants écrits, vous y trouverez presque autant de sentences que de mots, autant de passages de l'Ecriture que de lignes. Il se l'était rendue si familière, il l'avait lue avec tant de recueillement et d'application, il en avait pénétré le sens avec tant de discernement et de netteté, qu'on eût dit que le Saint-Esprit écrivait et parlait par sa bouche. Il parle de la grâce et du libre arbitre comme si les moyens de concilier la toute-puissante vertu de l'une avec l'indifférence et la volontaire coopération de l'autre lui avaient été rendues sensibles. Il parle du mystère de la Trinité, des notions, des processions et des relations divines, comme si elles lui avaient été manifestées. Il explique la nature, les fonctions, les hiérarchies des anges, comme s'il avait été un de ces bienheureux esprits. Mais de quelle lumière n'éclaire-t-il pas une âme pieuse et docile, quand Dieu l'instruit par lui-même? au lieu que, lorsqu'elle se cherche, quelques efforts qu'elle fasse, elle retombe toujours dans l'ignorance et la faiblesse qui lui sont naturelles. (*Eloges historiques*).

[Les écrits de S. Bernard]. — Nul docteur n'a été plus élevé et plus intelligible tout ensemble; il n'a rien même de commun dans les choses les plus communes. Grand dans les grands sujets, sans s'abaisser dans les petits, il s'élève aux uns et il élève les autres par la pénétration de son esprit. Il ne traite aucune matière, pour stérile qu'elle puisse être, à laquelle il ne donne de l'agrément et de l'abondance, Il sème des fleurs où les autres ne trouvent et ne laissent que des épines. Il instruit, il plaît, il persuade, mais d'une manière si douce et si forte, si puissante et si insinuante, qu'il n'exprime pas seulement ce qu'il veut dire, mais qu'il l'imprime jusque dans le fond du cœur. Comme il avait extrêmement étudié et digéré l'Ecriture, il ne parle presque partout que le langage de l'Ecriture. Il n'en a pas seulement le suc, mais les termes, les pensées et les paroles. Aussi n'y en a-t-il pas une qui ne mérite d'être recueillie avec soin; les plus simples sont souvent pleines des choses les plus essentielles; et comme les moindes feuilles de l'arbre de vie étaient salutaires, tout ce que S. Bernard a écrit est esprit et vie. Ce n'est pas qu'avec toute sa douceur il ne se soit quelquefois rendu formidable et terrible, quand il s'est agi de la gloire et des intérêts de Dieu; mais c'était toujours avec tant d'onction, que les princes et les rois, les évêques et les papes, auxquels il écrivait avec beaucoup de fermeté, ne se sont jamais formalisés de ses paroles; et, comme le Saint-Esprit descendit sur le prince des pasteurs sous la forme d'une colombe et sous celle d'une nuée d'où sortait une voix semblable à un tonnerre, comme il parut sur les apôtres et sur les disciples sous la figure d'un feu qui brillait sans brûler et sous celle d'un vent impétueux qui ébranlait jusqu'aux fondements du Cénacle, pour nous montrer qu'il faut de la tendresse et de la bonté; il

semblait, de même, que ce divin Esprit animât tellement les paroles de S. Bernard, que sa fermeté était toujours tempérée par sa condescendance, et sa douceur soutenue par sa force, suivant la belle maxime qu'il en donne lui-même à tous les pasteurs de l'Eglise : *Suaviter fortis, et fortiter suavis*. On voyait reluire dans ses lettres, et dans tous les ouvrages qu'il écrivait, un génie grand et sublime, doux et fort, qui lui soumettait tous les cœurs, les dociles et les rebelles. Son éloquence est sans fard, ses ornements sont naturels et coulent de source. Son style est pressé, son expression vive, et sa diction pure et châtiée. Ses pensées sont nobles et élevées, tout y respire la piété, et l'on s'y nourrit du suc des saintes Ecritures, qui y coule en abondance. (*Discours chrétiens*).

[Concours autour du saint]. — A peine S. Bernard sort-il de sa solitude, que des peuples sans nombre viennent au-devant de lui. Les uns, impatients de le voir, se mettent, comme Zachée, sur des arbres ; les autres, semblables à ces troupes fidèles qui accompagnèrent le Fils de Dieu dans son triomphe, s'écrient : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !* Ici, les électeurs de Mayence et de Cologne, les archevêques de Reims, les évêques de Chalons et de Liége, se font un plaisir de témoigner la vénération qu'ils ont pour lui ; là, les peuples de Milan et de Metz lui baisent les pieds et attendent de lui une paix et une réconciliation qu'ils ne se peuvent procurer par d'autres voies. La joie des grands, les acclamations des petits, les hommages qu'on rend à sa vertu, les bénédictions qu'on lui donne, lui dressent, par tous les lieux de son passage, des trophées infiniment plus respectables que ne l'ont été tant de statues érigées dans les sénats et les places publiques à l'honneur des savants et des grands hommes de l'antiquité païenne. — Vous parlerai-je des lettres que les papes, les rois, les cardinaux, les princes chrétiens, lui ont écrites pour s'éclaircir des affaires les plus embarrassées ; recueillir de la bouche et de la plume de ce savant maître la science du salut et de la perfection évangélique ; de leur consentement unanime à le prendre pour arbitre de leurs différends ; de l'autorité qu'ils lui ont donnée dans les conciles, l'appelant pour décider les questions les plus épineuses, pour terminer les plus aigres contestations survenues entre eux, pour démêler la bonne cause d'avec la mauvaise, et le vrai d'avec le faux, regardant ses décisions non tant comme l'opinion d'un docteur particulier que comme la croyance de l'Eglise universelle ? Aussi leur communiquait-il à tous, sans prévention, sans acception de personnes, sans respect humain, ces trésors de sagesse et de science qu'il avait tirés du sein de Dieu. (*Eloges historiques*).

[La science de S. Bernard]. — Il n'y a personne, après les apôtres, en qui ce miracle de la science ait été plus évident et plus commun qu'en S. Bernard. Le Saint-Esprit, qui habitait en son cœur, parlait par sa langue,

et lui suggérait les choses qu'il devait dire à ses auditeurs. Quand il prêchait dans les églises, la foule y était si grande, que les princes avaient peine à y trouver place. Quand il expliquait les mystères les plus obscurs, c'était avec tant de clarté que les plus simples esprits pouvaient les comprendre. Quand il reprenait les pécheurs, c'était avec tant de force que son auditoire retentissait de leurs cris, qui témoignaient leur repentir et leur douleur : *Cujus rei certa probatio, tunsio pectorum, et effusio lachrymarum.* Quand il parlait aux rois, c'était avec tant d'autorité qu'il semblait qu'ils fussent devenus ses sujets, ou qu'il fût devenu leur souverain. Les plus attachés à leurs intérêts, les plus opiniâtres dans leurs crimes et les plus aveugles dans leurs erreurs, se laissaient persuader à ses raisons ; et ces hommes, qui défendent leurs sentiments avec les armes de leurs soldats, faisaient gloire de se laisser vaincre aux paroles de S. Bernard. (**Le P. Senault**).

[Recueillement et contemplation]. — Il faudrait être rempli de l'esprit de S. Bernard pour parler dignement de la hauteur de sa contemplation, de l'élévation continuelle de son esprit en Dieu, de ses fréquentes extases, qui le tenaient dans une suspension continuelle des sens. Combien de fois la grâce, le dérobant à lui-même, lui faisait-elle goûter ces consolations divines et ineffables que la faiblesse humaine ne saurait soutenir si les moments n'en étaient abrégés ! Ah ! disait-il au retour de ses ravissements, que les heures sont courtes et précieuses quand on les passe avec Dieu ! *Rara hora, et brevis mora!* Mais cette grande élévation d'esprit, qui le tenait toujours attaché à Dieu, ne l'empêchait pas de travailler infatigablement pour le bien de l'Eglise, qu'il édifiait par ses exemples, qu'il instruisait par ses prédications, qu'il animait par son zèle. Il était dans les mêmes dispositions que sont ces séraphins que vit autrefois le prophète Isaïe dans une de ses plus hautes révélations. Ces bienheureux esprits étaient immobiles auprès du trône de Dieu : *Seraphim stabant;* et cependant ils ne laissaient pas de voler et d'être dans un continuel mouvement. Comment se peut-il faire, dit notre saint docteur, qu'ils fussent dans le mouvement et sans mouvement, qu'ils fussent debout et qu'en même temps ils volassent ? *Si stabant, quomodò volabant?* Ah ! dit-il avec une délicatesse digne de son esprit, ils étaient immobiles parce que la charité, qui est leur vertu, est toujours constante : *Stabant, quia charitas nunquàm cecidit;* et ils étaient toujours dans le mouvement parce que la charité est toujours agissante : *Volabant, quia charitas nunquam quiescit.* C'était la disposition dans laquelle était continuellement S. Bernard ; l'union qu'il avait avec Dieu ne l'empêchait pas de descendre de la montagne pour subvenir aux besoins et aux nécessités pressantes de l'Eglise ; et, joignant la contemplation de Marie avec l'action de Marthe, il rendait d'agréables services à Jésus-Christ comme l'une, et

goûtait la douceur d'entendre et de méditer sa parole comme l'autre. (*Essais de Panégyriques.*)

[Humilité de S. Bernard]. — Si S. Bernard a été un prodige de sainteté et de science, il a été aussi un prodige d'humilité. Il n'est pas nécessaire que Dieu lui donne de contrepoids pour empêcher que ses grands emplois ne l'élèvent ; il est assez ingénieux pour en trouver lui-même, et il se précautionnait avec d'autant plus de soin contre ce poison de la vaine gloire, qu'il s'y voyait plus exposé par les hommages et les respects que sa piété lui attirait de toutes parts. Les rois le cherchent dans la solitude ; le Souverain-Pontife entre dans son cloître avec toute sa cour pour lui rendre visite, et il veut être lui-même témoin de sa sainteté et de celle de ses religieux. Mais son humilité se fortifiait parmi tant d'occasions de s'affaiblir. On le loue de sa vertu, et il supplie qu'on ait pitié de son âme, il veut qu'on le croie dans le mal qu'il dit de lui-même, non par conjecture, mais par sentiment, au lieu d'ajouter foi à ce qu'en disent les autres, qui ne le connaissent, dit-il, que par l'apparence : *Volo mihi credi magìs quam alteri; de me loquor non ex conjecturâ sed ex scientiâ.* On reconnaît publiquement ses éminentes perfections, mais il rougit en secret de ce qu'on révère et de ce qu'on aime en lui non ce qu'il est, mais ce qu'il paraît être. Le bruit de ses vertus se répand partout, et il prie Dieu que ceux qui le louent trop soient couverts de confusion, et rougissent d'avoir loué un homme qui mérite si peu de l'être. « Plût à Dieu, dit-il, que je fusse autant humilié devant les hommes, pour les véritables défauts qui sont en moi, que je suis souvent loué pour les fausses vertus qu'on m'attribue. » Les différents emplois de sa vie, au lieu de lui inspirer de la complaisance pour la diversité de ses talents, font qu'il se regarde comme la chimère de son siècle : *chimæra hujus sæculi.* « Je ne suis, dit-il, ni dans le monde, ni hors du monde, ni solitaire ni personne publique, ni religieux ni courtisan ; mais je suis un composé monstrueux de tous ces états divers : *Monstruosa vita mea.* » (*Même ouvrage.*)

[Miracles de S. Bernard]. — S. Bernard n'était pas moins puissant en œuvres qu'en paroles : car le don des miracles, qui en la personne des plus grands saints n'est qu'une grâce passagère, lui a été accordé pendant toute sa vie. Il guérissait les malades quand il lui plaisait ; il n'exigeait pas même de disposition de leur part ; et, comme si sa puissance n'eût point été bornée, il faisait ce qu'il voulait dans l'empire de son maître. On le peut voir par ce qui lui arriva à Sarlat, près de Toulouse, où, après qu'il eut prêché aux peuples, plusieurs personnes présentèrent des pains au saint abbé pour les bénir. Alors, avec un certain caractère de confiance et d'autorité dont il y a peu d'exemples, il fit sur eux le signe de la croix, et dit : « Vous connaîtrez que je prêche la vérité et que

l'hérétique est un menteur, si vos malades, après avoir mangé de ces pains, recouvrent tous la santé. » L'évêque de Chartres, croyant la proposition trop générale, ajouta : « Ceux qui en mangeront avec foi. » Sur quoi S. Bernard répéta que tous seraient guéris sans exception. « Afin qu'ils sachent, dit le saint abbé, que je prêche la vérité. » Et tous furent guéris sans exception après en avoir mangé. En quoi il est visible que la plénitude de la foi de S. Bernard suppléa au défaut de tous ces malades. — En vérité, lorsque je fais réflexion sur ces prodiges, une douce pensée console mon esprit et fortifie ma foi. Il est évident que nous suivons la même foi que S. Bernard, et que nous sommes héritiers de sa doctrine ; il est clair aussi que la doctrine et la foi de ce saint abbé était la véritable doctrine et la véritable foi, puisque c'est elle qui a formé sa sainteté privée et publique, et qui a été accompagnée de miracles si prodigieux, si fréquents, si incontestables. Quel prodige est-ce ici ? La foi de S. Bernard est la même que la nôtre : et cependant elle fait de ce saint abbé un homme tout céleste, tout détaché du monde, et de nous que des hommes de boue et de terre, toujours ensevelis dans la matière et attachés au monde. Quel est, en ce point, le plus grand prodige, ou S. Bernard, ou nous ? (*Vie de S. Bernard, Sermons du* **P. Texier.**)

[Désintéressement de S. Bernard]. — Si l'autorité de S. Bernard a été si grande, sa fidélité ne l'a pas été moins. Aussi ne lui était-elle pas moins nécessaire pour être un homme de Dieu : car il fallut pour cela un désintéressement parfait, un entier détachement de toutes les choses du monde, pour chercher uniquement la gloire et les intérêts de celui dont il était le ministre et l'agent. Mais faut-il d'autres preuves de ce fidèle attachement aux intérêts de son souverain Maître que de voir qu'il n'a jamais cherché les siens propres, que de tant de négociations, d'entreprises et de commissions éclatantes, il n'a remporté que la peine et le travail, et rendu toute la gloire à Dieu ? La faveur des princes, qui l'ont considéré comme le premier homme de son siècle, lui pouvait faire espérer les plus grands revenus et les plus riches bénéfices de l'Eglise. Ayant un pape qui avait été son disciple, et un autre qui lui était uniquement redevable de son élection, que n'en pouvait-il point obtenir pour lui, pour son ordre et pour ses proches ? Ayant eu le pouvoir de faire un souverain-pontife, et toutes les voix d'un conclave en sa disposition, ne pouvait-il pas lui-même prétendre à cet honneur ? Mais l'homme de Dieu n'a jamais eu en vue que les intérêts de son maître. Il est nommé archevêque de Milan par l'élection de tout le clergé : il refuse constamment cette charge et cet honneur. Le peuple et le sénat de Gènes font les derniers efforts afin de l'avoir pour leur pasteur, et lui seul s'y oppose. Châlons et Langres le demandent pour leur évêque : il demeure inflexible dans sa résolution. On lui présente l'archevêché de Reims ; mais ce fidèle ministre se charge volontiers de toutes les peines et de tous les travaux,

et fuit les honneurs et les dignités, que les autres regardent comme leur récompense.— S. Paul était en peine, à la naissance du christianisme, de trouver un ministre fidèle, qui n'eût en vue que Dieu : *Jàm quœritur inter ministros ut fidelis quis inveniatur* (I Cor. IV): mais en voici un, sur le déclin du monde, des plus fidèles qu'on ait jamais vus, uniquement occupé des intérêts de son maître, sans égard aux siens propres, si éloigné d'usurper le bien de Dieu, qui est sa gloire, qu'il la lui réserve et la lui renvoie tout entière, ne voulant pas même se faire honneur d'avoir méprisé les dignités et les grandeurs ; et ce qui est souvent un raffinement d'orgueil dans quelques-uns était dans ce grand saint une fidélité rare et désintéressée, qui rejetait jusqu'aux prétextes les plus spécieux dont les autres ont accoutumé de couvrir leur ambition ; bien loin de faire comme tant de personnes qui ne se jettent dans l'Eglise et ne se dévouent au service des autels que dans la vue des dignités et des bénéfices qu'ils espèrent, et qui se croient assez fidèles et assez désintéressés dans ces ministères redoutables quand ils peuvent se persuader à eux-mêmes qu'ils n'aspirent aux plus hauts rangs que pour y trouver les moyens et les occasions d'y rendre des services plus considérables à Dieu et à l'Eglise. Prétextes trop ordinaires, et qui ne servent souvent qu'à couvrir l'ambition déréglée et la présomption de ces personnes, aussi éloignées de la capacité et du mérite de notre saint qu'elles le sont de son humilité et de sa fidélité incomparable : *Jàm quœritur inter ministros ut fidelis quis inveniatur*. (**Houdry**, *Sermons*).

[Recueillement dans les travaux et les affaires]. — Jamais solitaire ne fut si employé que ce saint abbé dans les affaires publiques : jamais humble religieux ne fut si honoré par les puissances mêmes du monde ; jamais particulier ne fut si autorisé sur toutes les conditions du christianisme. Formez-vous donc dans l'esprit l'idée d'un saint que l'humilité et la pénitence avaient fait enterrer tout vivant dans un monastère, et que l'obéissance et la charité font revenir au monde ; tantôt caché sous le boisseau, pour posséder en repos son âme et opérer son salut avec tremblement et avec crainte ; tantôt mis sur le chandelier, pour éclairer toute la maison ; se partageant sans se diviser et sans se distraire ; occupé sans dissipation, solitaire sans oisiveté ; fait pour l'action quand la Providence l'y appelle, fait pour la contemplation quand la même Providence l'y retient ; tantôt au prochain, tantôt à lui-même, et toujours à Dieu ; portant le monde dans sa solitude pour l'offrir au Seigneur dans ses prières ; portant sa solitude dans le monde pour s'y tenir à couvert dans l'embarras et dans le tumulte des affaires ; songeant aux besoins publics comme s'il eût été chargé du salut de toutes les âmes ; veillant sur lui comme s'il n'eût eu que la sienne à sauver. (**Fléchier**).

[Occupations, voyages, travaux]. — On pourrait difficilement se persuader que

les occupations de S. Bernard fussent celles d'un seul homme. Lui seul, dans la triste division de l'Eglise, apaise le schisme de l'anti-pape Pierre de Léon. Que de travaux, que de voyages n'entreprit-il pas pour ce sujet! Il fallut désarmer le roi Roger dans la Sicile, affermir l'empereur Lothaire dans l'Allemagne, gagner le roi d'Angleterre. Cet ange de paix courait dans tous ces grands royaumes avec une vitesse inconcevable. On l'exposait à tout pour le bien public de l'Eglise : à la chicane de ce fameux canoniste Pierre de Pise, qu'il fallait convaincre; à la fureur de Guillaume, comte de Poitou, qu'il fallait surmonter ; au désespoir de Gérard, évêque d'Angoulême, qu'il fallait réprimer. Il fallut par trois diverses fois passer les Alpes, parcourir toute la France, infectée de l'hérésie de l'apostat Henri ; pénétrer au fond de l'Allemâgne, prêcher, disputer, écrire, répondre aux uns et aux autres, sans que le saint docteur pût avoir un moment de repos. Trois grands papes, Honorius, Innocent II et Eugène, qui avait été son disciple, le chargent de toutes les affaires de l'Eglise. Deux rois de France, Louis-le-Gros et Louis-le-Jeune son fils lui commirent souvent leurs intérêts. Les princes de Bourgogne n'avaient point d'autre appui que le saint abbé contre l'invasion des rois leurs voisins. Chose admirable ! il fournissait à tout. Oui, ce pauvre religieux accablé d'une infinité de maladies, exécutait toutes ces grandes choses par un esprit toujours le même en soi, et si différent en toutes ses actions. Jamais homme, ce semble, n'en fit davantage et il est rare, depuis les Apôtres, d'en trouver un qui le fît mieux : car il faisait tout en saint, gardant l'humilité profonde d'un simple religieux, et demeurant toujours obstiné à refuser les dignités ecclésiastiques. Mais il ne laissait pas, en même temps, de faire la loi à tout ce qu'il y avait de grand dans l'univers. Les papes, les rois, les républiques, ne le voyaient jamais dans leurs cours sans admiration et sans une crainte respectueuse. C'était ce saint religieux qui dirigeait, qui décidait, qui exécutait tant et de si grandes choses tout seul, et sans l'assistance d'autre que de DIEU, qui lui donnait la force et le courage de travailler à sa gloire en tout temps et en tout lieu. (**Le P. Texier**).

[Le comte d'Aquitaine]. — La chaire de pestilence abattue, le schisme enfin dissipé n'a plus que le comte d'Aquitaine qui fait tous ses efforts pour l'entretenir. Ce dernier et redoutable défenseur se présente à la porte du temple où S. Bernard vient de célébrer les saints mystères en présence des prélats, et d'un grand nombre d'ecclésiastiques. Notre saint fera-t-il descendre le feu du ciel, comme un autre Elie, pour exterminer ce rebelle ? Commandera-t-il à la terre d'ouvrir son sein pour l'engloutir, comme autrefois Moïse punit Coré, Dathan et Abiron ? Ira-t-il lui défendre l'entrée de l'église, comme S. Ambroise osa l'interdire à Théodose ? Non, non, le zèle et la charité de Bernard lui font prendre la sainte hostie à la main : il s'approche en cet état de ce superbe comte ; il le re-

garde ; il l'effraie par ses menaces ; il lui parle avec une véhémence apostolique. « Jusqu'à cette heure, lui dit-il, nous avons employé les prières, et vous les avez méprisées ; nous vous avons fait des remontrances, vous vous en êtes raillé ; les prélats vous ont sollicité, vous ne les avez pas voulu écouter. Voici le Fils de la Vierge, le seigneur et le chef de l'Eglise que vous persécutez ; voici votre juge, devant le tribunal duquel vous devez paraître, en présence de qui le ciel, la terre et les enfers tremblent : refuserez-vous de l'entendre, et d'accorder à son Eglise la paix qu'il vous demande par ma bouche ? » Le comte sentant l'impression de la vertu de Dieu, se trouble, tombe par terre ; on le relève ; il est consterné, sans pouvoir parler. L'homme de Dieu s'approche ; il lui rend, par un second miracle, la parole qu'il lui avait ôtée par le premier ; il le fait revenir de ses erreurs ; il l'oblige de se réconcilier avec les évêques, de les rétablir sur leurs siéges, et de reconnaître l'autorité du pape, auquel il avait toujours été contraire. Qu'il est bien vrai que la voix du Seigneur est accompagnée de vertu et de magnificence ; qu'elle ébranle les déserts et qu'elle renverse les cèdres du Liban, puisqu'elle triompha, dans cette occasion, de cet audacieux schismatique, terreur de l'Eglise ! (*Essais de Panégyriques*).

[Autorité de S. Bernard au concile d'Etampes]. — Si l'autorité de S. Bernard fut grande, il est aisé de le voir dans la tenue du concile d'Etampes, où il décida cette fameuse contestation; savoir qui était le véritable chef de l'Eglise. Car quels soins ne prit-il point de réunir alors les partis qui se formèrent, et qui étaient capables d'ébranler l'Eglise de Jésus-Christ, si elle n'eût été fondée sur la pierre ferme et immobile, et si les portes de l'enfer eussent pu prévaloir contre elle ! Je parle de ce schisme sanglant et universel qui désolait le royaume de Dieu en le divisant. On voyait sur le même trône un pontife légitime et un pontife usurpateur. L'un se soutenait par la bonté de sa cause, l'autre par la violence des armes. Les ténèbres étaient répandues sur la face de la terre ; l'artifice cachait la vérité, la force étouffait la justice ; les droits étaient confondus; les raisons particulières l'emportaient sur l'utilité publique ; les princes étaient entraînés par leurs conseils ou par ceux des autres, et le monde chrétien prenait parti selon qu'il était ou prévenu par ses passions ou engagé par ses intérêts ou conseillé par sa politique. Le schisme rompait tous accords ; la foi des chrétiens était chancelante, la charité refroidie, le gouvernement partagé. Le concile d'Etampes s'assemble, et remet à la prudence et aux lumières de S. Bernard la décision de la plus importante affaire du monde. On demeure en suspens pour attendre la réponse de l'oracle ; tous les suffrages de cette nombreuse et savante assemblée vont s'unir au sien, comme si c'eût été une témérité de penser et de juger autrement que S. Bernard, pour prononcer décisivement sur une élection que les affections diverses et les présomptions avaient rendue dou-

teuse. Il est lui seul tout le conclave, il est lui seul tout le concile ; il représente lui seul toute l'Eglise. — Que votre gloire est grande, mon Dieu ! que vous êtes admirable en vos saints, quand il vous plaît de les honorer ! A la voix d'un homme mortel, toute la prudence humaine s'arrête ; les passions s'apaisent : la sérénité et la paix se répandent dans les consciences ; la religion se réveille de l'assoupissement où elle semblait être comme ensevelie ; tous les voiles qui couvraient la vérité tombent comme d'eux-mêmes ; et le troupeau, épars avant cela de tous côtés, se rassemblant, accourt au véritable pasteur, le reconnaît, et rejette le mercenaire. — Si cet emploi fut honorable à S. Bernard, on peut dire aussi que cet honneur lui coûta bien des travaux. On le vit aller d'Eglise en Eglise, courir de province en province, de nation en nation, traverser les plus épaisses forêts et les plus rudes montagnes, au hasard de tomber dans les piéges qu'on lui dressait, de périr dans des précipices ; aux dépens d'une santé faible, qu'une excessive pénitence n'avait déjà que trop usée ; ramenant les peuples à l'obéissance, et les brebis égarées à leur véritable pasteur ; plaidant devant des rois mal affectionnés la cause d'un pape errant et abandonné, contre des langues disertes et vénales qui déguisaient la vérité avec toutes les couleurs que leur industrie pouvait fournir à leur avarice ; jusqu'à ce que ce saint abbé eut réconcilié les esprits, et qu'après avoir étouffé jusqu'aux derniers restes du schisme, il eut rendu le légitime successeur de S. Pierre paisible possesseur de son siége. (**Fléchier**).

[Lutte contre les hérésies]. — Plusieurs hérésies s'étant élevées dans le siècle de S. Bernard, elles réduisirent l'Eglise dans un déplorable état. Un savant et subtil philosophe, nommé Pierre Abaylard, le meilleur esprit de son temps, consommé dans la dialectique et toutes les sciences profanes, en fut le plus fort appui, et tout cédait à la force de son génie. Il y avait entre ces hérétiques plusieurs qui ne tendaient qu'à la révolte et à la sédition : tel fut Arnaud de Bresse, un hypocrite fin et rusé, duquel S. Bernard fait le portrait par ces paroles (Epist. I) : *Homo sitiens sanguinem animarum, inimicus Christi, seminator discordiæ, fabricator schismatum, turbator pacis, unitatis divisor*. Il y avait encore les hérésies grossières et populaires du fameux apostat Henri de Toulouse, qui abattait les autels, renversait les églises et massacrait les prêtres. Il y avait des erreurs subtiles et délicates, comme celles de Gilbert de la Porée, évêque de Poitiers, savant homme à la vérité, mais qui, voulant prendre son vol trop haut, s'était perdu en attaquant la simplicité et l'unité de l'être de Dieu. Cette confusion d'erreurs était répandue par toute l'Europe, et soutenue par les meilleurs esprits du monde. La providence de Dieu se servit du seul S. Bernard pour dissiper toutes ces ténèbres par ses lumières, et pour combattre et renverser toutes ces nouveautés profanes par sa science toute céleste. (**Le P. Texier**).

[Comment il confondit Abaylard]. — Avec quelle sainte et noble confiance S. Bernard parut-il dans le concile de Sens, pour remontrer à Pierre Abaylard les conséquences et les erreurs de la doctrine qu'il enseignait! Il l'exhorte, il le redresse, il le convainc; il oppose à la hardiesse de ce savant philosophe la retenue, à la nouveauté la foi de nos pères, à l'esprit de l'homme la science de Dieu. Tout cède à ses lumières, et cet homme nourri dans les écoles, accoutumé aux spéculations et à la dispute, consommé dans les sciences humaines, qu'il avait acquises par la force de son esprit et par une étude infatigable; cet homme, qui se croyait à l'épreuve de toutes les difficultés qu'on pouvait lui faire, qui se glorifiait de ne rien ignorer que ce que l'esprit de l'homme peut comprendre, et de n'avoir jamais prononcé cette parole : *Je ne sais;* cet homme, dis-je, est confondu, perd la mémoire, et confesse qu'il ne peut résister à l'esprit de S. Bernard, ou, pour mieux dire, à l'esprit de Dieu, qui, quand il veut, éclaire les saints et aveugle les savants du monde. **(Fléchier).**

[La croisade]. — C'est une chose fort singulière que, S. Bernard ayant ayant été nourri et élevé dans le cloître, il ait été cependant employé en tant et de si importantes affaires, qui regardaient, les unes l'avancement et le progrès de son ordre, les autres, le bien, la paix et l'union de l'Eglise. Pour ce qui est des premières, il suffit de dire que, de son vivant, il y eut cent soixante monastères établis et fondés en divers lieux par sa sagesse ; tellement que, quoiqu'il ne soit pas fondateur de l'ordre de Cîteaux, il l'a si bien établi et agrandi, que tous les religieux de ce grand ordre sont connus sous le nom de Bernardins ; et il y a eu dans cet ordre de si grands hommes, que, sans parler d'une quantité d'abbés et de simples religieux éminents en savoir et en sainteté, on y compte quatre souverains-pontifes, douze cardinaux, quatorze patriarches, huit cents archevêques, mille quatre cents évêques, qui tous ont été tirés de divers monastères de cet ordre illustre ; dans lequel, outre cela, on compte trois rois, dix enfants de rois et un très-grand nombre de princes. — Quant aux affaires de la religion et de l'Eglise, il est difficile de trouver, ou dans les siècles qui ont précédé ce saint abbé, ou dans les siècles qui l'ont suivi, un homme qui ait traité tant et de si importantes affaires. Les Sarrazins avaient envahi la Terre Sainte, à la honte des chrétiens, et avaient entièrement défait leur armée. Mais le monde n'étant pas fort ardent à se croiser pour la guerre sainte, Bernard, étant puissant en œuvres et en paroles, persuada si bien les peuples par son éloquence, qu'en peu de temps on amassa une puissante armée, et qu'au rapport des auteurs contemporains les maris laissaient leurs femmes, les enfants leurs parents ; les gentilshommes vendaient leurs terres pour s'enrôler sous les étendards de la croix ; les rois, les princes et les prélats mêmes voulaient être de la partie, et suivre le train des armes ; et, ce

qui semblerait incroyable si les historiens n'en rendaient témoignage, dans une assemblée qui se tint à Chartres, le saint abbé fut élu généralissime de toute l'armée. Ce saint homme, en étant averti, s'écria : « Qui suis-je pour commander à une armée, ou pour paraître devant le camp des ennemis ? Qu'y a-t-il de plus contraire et de plus éloigné de ma profession que cet emploi, quand même j'aurais les forces pour le soutenir, et l'expérience pour m'en rendre digne ? » Mais si une entreprise si glorieuse, confirmée par tant de miracles que le saint abbé opéra, eut un succès si peu heureux, c'est que les jugements de Dieu sont impénétrables. Cependant on lui en attribua le mauvais succès, et il s'éleva un murmure contre lui, comme s'il eût été la cause de tous les malheurs qui arrivèrent. Il souffrit cette rude épreuve avec une patience digne de son grand courage, et il s'écria : « Que l'on me mette en butte aux mauvaises langues comme un cruel, pour sauver mon Dieu de l'atteinte des blasphèmes des impies : *Non recuso ingloriosus esse, ut non irruatur in gloriam* Dei. » Paroles, certes, dignes de son ardent amour pour le Sauveur, qui consumait le cœur tout embrasé de Bernard. (**Le P. Duneau.**)

[Exhortation]. — Que nous reste-t-il donc à dire de notre saint abbé, sinon que nous nous efforcions de l'imiter, en nous rendant nous-mêmes autant d'hommes de Dieu ? Hélas ! il y a aujourd'hui dans le monde, autant que jamais, des hommes d'affaires, qu'une longue expérience a rendu capables des plus importantes négociations et des plus illustres emplois ; on voit une quantité d'hommes de lettres qui ont blanchi sur les livres et qui, à force de travail, ont acquis une profonde érudition ; on trouve encore quantité d'hommes d'intrigue, d'hommes de cabinet, d'hommes raffinés dans la politique du siècle : mais qu'il y a peu d'hommes de Dieu, en quelque sens que nous prenions ce beau nom ; peu qui soient véritablement à lui ; peu qui s'appliquent à le servir fidèlement, et qui n'aient en vue que sa gloire et ses intérêts ! La plupart des chrétiens d'aujourd'hui sont des hommes du monde, qui se piquent d'en avoir l'air, d'en étudier les manières et d'en suivre les maximes : *Tu autem, ô homo* Dei, *hæc fuge*, disait S. Paul à son disciple Timothée. Pour être homme de Dieu, il faut commencer par fuir le monde, par aimer la solitude et la retraite, et par devenir homme d'oraison, parce que c'est par ce moyen que Dieu nous instruit de nos devoirs et nous apprend ce qu'il souhaite de nous. Etre homme de Dieu, c'est s'employer aux bonnes œuvres et aux saintes actions, pour sa gloire et pour le salut du prochain. Mais, quand je vois qu'on se donne tant de mouvement pour un léger intérêt, et quand au contraire je vois tant d'indifférence et de froideur pour le service de Dieu, je dis, encore une fois, qu'il y a peu de personnes qui soient véritablement à Dieu. Etre enfin homme de Dieu, c'est être zélé pour sa foi et pour sa religion, se déclarer contre les vices et le libertinage, et prendre partout le parti de la piété et de la vertu ; mais

qu'il y en a peu de la sorte ! Grand saint, que vos soins et votre zèle trouveraient d'emploi en ce temps ! Vous avez défendu l'Eglise par vos travaux : défendez-la maintenant par votre crédit, par votre protection ; inspirez ce zèle à tous ceux qui la gouvernent, et à tous ceux qui m'écoutent, afin qu'après avoir été des hommes de DIEU sur la terre, ils reçoivent la même récompense de leurs services. (**Houdry**, *Sermons.*)



SAINT AUGUSTIN.

AVERTISSEMENT.

Il n'y a personne ayant connaissance des grands hommes de l'antiquité qui, entendant parler de S. Augustin, *ne se forme une plus haute idée de son mérite que celle que tous les éloges en pourraient faire naître. C'est pourquoi l'avoir seulement nommé ce serait en avoir fait le panégyrique, si l'usage de la chaire n'obligeait de faire voir, par un plus ample détail, son éminente sainteté, jointe à la plus profonde doctrine, son génie supérieur, ses grands travaux, ses glorieux combats contre les hérétiques; en un mot, les services inestimables qu'il a rendus à l'Eglise, qui le reconnaît pour le premier et le plus grand de ses docteurs et pour son plus illustre défenseur.*

Afin donc de faciliter le moyen d'en faire le panégyrique dans les formes à ceux qui l'entreprendront, nous suivrons l'ordre et la méthode que nous avons observés jusqu'à présent, après avoir averti que nous n'entrons point dans toutes les disputes sur la grâce, ni dans les questions agitées depuis si longtemps par les différentes écoles, dont chacun tire à son avantage les paroles et les sentiments de ce grand docteur. Nous nous en tenons à la doctrine de l'Eglise et à ses décisions sur ces matières.

§ I.

Desseins et Plans.

I. — *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum.* (Matth. v). — Enseigner la vertu sans la pratiquer, c'est une vanité de philosophe ; la pratiquer sans l'enseigner, c'est une dévotion louable, mais stérile ; la pratiquer et l'enseigner tout ensemble, c'est la grandeur et la perfection des saints : c'est par ce double esprit que la religion s'est établie. Les peuples n'ont pu résister aux persuasions efficaces de ceux qui réduisaient les enseignements en exemples, et qui montraient, en faisant connaître la vérité, qu'on pouvait la pratiquer et la suivre. Je sais que la vérité ne dépend pas des œuvres de ceux qui l'enseignent ; par quelque canal qu'elle coule, elle retient toujours sa pureté ; et, soit pécheur soit saint qui l'annonce, elle est toujours également pure en elle-même, également vénérable à ceux qui l'écoutent. Mais lorsqu'on joint à l'utilité de l'instruction l'autorité de l'exemple, et que, ouvrant les voies de la sagesse et de la justice, on apprend aux hommes à connaître Dieu et à le servir, comme c'est le plus noble ministère du royaume de Jésus-Christ, Dieu lui prépare dans le ciel une couronne plus éclatante. Qui est-ce qui 'a jamais mieux méritée, cette couronne, que le grand Augustin, lui qui n'a pas moins édifié l'Eglise par sa sainteté qu'il l'a éclairée par sa doctrine, et qui, par ses vertus et par ses ouvrages, a contribué si solidement à maintenir la foi et à régler les mœurs des fidèles ? Il fut le docteur de la vérité et le modèle de la piété chrétienne ; le même esprit anima ses actions, ses pensées, ses paroles.

1° Il enseigna la vérité, et il la suivit.

2° Il enseigna l'humilité, et il la pratiqua.

3° Il enseigna la charité, et il en fut pénétré.

Voilà tout l'éloge de S. Augustin. Je n'ai garde d'entreprendre ici de relever par ce discours la matière que je traite ; je mets aujourd'hui ma gloire à demeurer au-dessous de mon sujet. Heureux si je puis vous donner quelque légère idée des vertus que je vous prêche, et vous inspirer le désir de les imiter. (*Fléchier*).

—

II. — *Non ego, sed gratia* Dei *mecum* (I Cor. 15). — Dès que nous

nommons un S. Paul ou un S. Augustin, tous ceux qui les connaissent, sans qu'il soit besoin d'autre discours, conçoivent que ce sont les plus riches ouvrages de la grâce, c'est-à-dire des personnes en qui la grâce a triomphé d'une part, et qui de l'autre ont fait triompher la grâce, de sorte qu'ils peuvent dire : *Gratiâ* Dei *sum id quod sum;* parce que c'est d'elle que j'ai puisé gratuitement tout le bien que je possède. Mais aussi ils peuvent ajouter : *Gratia ejus in me vacua non fuit,* puisque je l'ai remplie par une fidèle et généreuse coopération. Voilà proprement le caractère de S. Augustin. Il est, d'un côté, le riche ouvrage de la grâce, et de l'autre l'ouvrier accompli de la grâce. Voilà, ce me semble, le plus juste sujet de son éloge. — Nous verrons donc, premièrement, ce que la grâce a fait dans S. Augustin, et ensuite ce qu'Augustin a fait par la grâce. La grâce a fait trois choses considérables en faveur d'Augustin : elle l'a prévenu dans son indignité, elle l'a attendu dans ses remises et ses délais, elle l'a forcé dans ses résistances opiniâtres. Augustin a rendu aussi trois offices admirables à la grâce :

1°. Il a défendu généreusement la grâce, en qualité de docteur.

2°. Il l'a remplie fidèlement en qualité de prélat.

3°. Il l'a heureusement perpétuée en qualité de fondateur. (*Le P. Texier*).

—

III. — *Gratiâ* Dei *sum id quod sum.* (I Cor. xv). — Je ne prends point l'un pour l'autre quand je dis de S. Augustin ce que S. Paul dit de lui-même. Le disciple et le maître ont tant de rapports dans leurs pensées et dans leurs sentiments ; ces deux oracles de l'Eglise ont une telle ressemblance dans leur conduite et dans leur doctrine ; ces deux persécuteurs de la foi, lesquels en sont par la suite devenus les deux plus fermes appuis, sont si conformes dans leurs égarements et dans leur conversion ; ces deux grands ennemis de la grâce ont tellement couru la même fortune dans les combats qu'ils lui ont donnés et dans les victoires qu'elle a remportées sur l'un et sur l'autre, qu'on peut dire sans crainte que S. Paul est l'Augustin de la primitive Eglise, et qu'Augustin est le S. Paul de son siècle, puisque tous les deux se sont signalés par les mêmes aventures et par les mêmes travaux ; jusque-là qu'un S. Père n'a point fait difficulté de dire que ce sont les deux grands astres que Dieu a mis dans son Eglise, semblables à ceux qu'il créa dans le ciel à la naissance du monde : *Fecit* Deus *duo lumiraria magna.* Car, quoique l'un emprunte de l'autre tout son éclat et qu'ils ne paraissent pas en même temps, on sait bien néanmoins qu'ils se succèdent, et que l'on ne verrait jamais le second sans le premier. C'est pourquoi je ne crains point de mettre dans la bouche de notre incomparable docteur ces paroles prononcées par le grand Apôtre : *Gratiâ* Dei *sum id quod sum :* tout ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu, sans laquelle je ne suis rien. — Ce n'est

pas cependant mon dessein de vous faire un juste parallèle de ces deux grands saints, qui ont chacun leur caractère, et qui passent pour les deux premiers hommes que Dieu ait donnés à son Eglise, mais seulement de vous faire voir ce qu'un homme peut, avec la grâce, pour un Dieu qui daigne se servir de lui pour sa gloire. Nous verrons donc

1°. Ce que la grâce a fait sur Augustin, les grandes victoires qu'elle a remportées sur cet esprit opiniâtre dans ses erreurs, sur ce cœur attaché à ses vices et à ses désordres.

2°. Ce qu'Augustin a fait, avec la grâce, pour le service de son Dieu et de l'Eglise attaquée par ses plus cruels ennemis. — Ce sera tout le partage de ce discours. (*Voir Houdry*, sermons).

—

IV. — *Gratiâ* Dei *sum id quod sum* Je suis par la grâce de Dieu ce que je suis. (I Cor. xv) : — Quoiqu'il n'y ait point de saint à qui l'on ne puisse appliquer ces paroles de S. Paul, puisqu'ils sont tous redevables à la grâce de Dieu de leur sainteté, il n'en est point à qui elles conviennent plus particulièrement qu'au grand S. Augustin, puisque la grâce de Jésus-Christ est non-seulement le principe de la gloire dont il jouit devant Dieu, mais de celle qui est attachée à son nom devant les hommes. Il a ressenti tous les mouvements de la grâce, il en a développé tous les secrets, il en a expliqué tous les mystères : de sorte qu'on ne saurait bien parler de la grâce que par l'organe de S. Augustin ; comme on ne saurait parler d'Augustin sans mêler son éloge avec celui de la grâce. Leurs combats, leurs victoires et leurs triomphes sont confondus ensemble. S. Augustin n'a pu devenir ce qu'il est sans le secours de la grâce ; la grâce n'en a pu faire ce qu'il est devenu, sans le secours de sa fidélité. Dieu a commencé et l'homme a fini ce grand ouvrage. Mais quoi que Augustin ait fait de son côté pour travailler avec Dieu, ce n'est pas lui mais la grâce de Dieu avec lui qui a fait ces grandes choses : *Non ego, sed gratia* Dei *mecum*. Nous pouvons donc considérer, dans cet éloge,

1°. Augustin, converti par la grâce, la faisant triompher des passions qui lui résistaient dans son cœur.

2°. Augustin, défenseur de la grâce, la faisant triompher des hérétiques qui l'attaquaient dans son siècle.

3°. Augustin, changé et devenu tout contraire à lui-même par la grâce, la faisant triompher des impies qui ne veulent point la reconnaître.

—

V. — *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ.* (Luc. 1). — Je pourrais vous représenter S. Augustin comme le modèle des théologiens par l'éminence de sa doctrine, que l'Eglise révère ; comme le modèle des reli-

gieux par tant d'ordres célèbres qu'il a établis ; comme le modèle des évêques par son intégrité, par sa charité, par son zèle; comme le modèle des savants par cette profonde humilité qu'il a su joindre avec une sublime doctrine. Mais puisque, dans les éloges des saints, nous devons chercher notre édification et notre instruction autant que leur gloire, je me propose aujourd'hui de vous faire voir S. Augustin comme le modèle des pénitents, qui a porté ces dignes fruits de pénitence que S. Jean demandait aux Juifs : *Facite ergò fructus dignos pœnitentiœ.* — En effet, la pénitence, disent les théologiens, n'est autre chose qu'une compensation du péché ; c'est une satisfaction que le pécheur rend à la majesté de DIEU qu'il a irrité par ses offenses, une justice anticipée que le pénitent exerce sur lui-même pour apaiser la colère de DIEU. Mais, afin que la pénitence, par la proportion qui doit se trouver entre elle et le péché, soit véritable et fructueuse, il est nécessaire que le pénitent, après sa conversion, oppose des vertus contraires aux vices auxquels il était sujet avant sa conversion, dit S. Thomas : *Tàntùm studeat ad benè agendum quantùm studuit ad peccandum.* C'est ce que S. Augustin a fait parfaitement. Son cœur, son esprit et son corps avaient été les instruments du péché : il en a fait les instruments de la plus parfaite pénitence.

1°. — Parce que son cœur avait brûlé de l'amour profane, il a ressenti les plus ardens transports de l'amour divin.

2°.— Parce qu'il avait livré son esprit à une infinité d'erreurs, où sa curiosité et sa vanité l'avaient engagé, il en consacra toutes les lumières à la défense de la vérité, que DIEU lui avait fait connaître.

3° — Parce qu'il avait abandonné son corps aux voluptés impudiques, il en fit la victime de la mortification chrétienne.

—

VI.—*Gratiâ* DEI *sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit* (I Cor. XV.) — Pour représenter au naturel le véritable caractère de S. Augustin, il faut considérer la grâce selon trois différents regards :

1° — Comme *puissance* qui se rend maîtresse des cœurs, sans néanmoins intéresser leur liberté, qui s'assujettit les plus rebelles, et qui fait de ses plus grands ennemis ses plus dociles serviteurs. C'est ainsi que le cœur du grand Augustin, après avoir été longtemps rebelle à la grâce, en fut à la fin tout occupé.

2° — Comme *vérité*, ou comme *lumière*, qui dissipe les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur. C'est par cette vérité et cette lumière qu'Augustin fut pénétré et éclairé ; c'est par elle que son esprit ayant été tant d'années comme enseveli dans les ténèbres de différentes erreurs, il en fut enfin retiré.

3° — Comme *amour*, ou comme *suavité*, qui embrase tous les cœurs et qui les unit au souverain bien. C'est par cette suavité et cet amour qu'Au-

gustin, auparavant tout occupé de l'amour des beautés mortelles, fut enfin très-étroitement uni au Sauveur, et tout dévoué au bon plaisir de son Dieu.

C'est donc puissance, vérité, amour, par où nous pouvons présenter le véritable caractère de ce grand saint et dresser son éloge. (*Le P. Senault.*)

—

VIII.— *Qui vicerit, faciam illum columnam in templo* DEI *mei* (Apoc. III) Jamais homme n'a eu tant d'ennemis à combattre sur la terre que le grand Augustin, et jamais homme ne remporta aussi sur eux tant et de si éclatantes victoires ; jamais chrétien ne fut plus fortement combattu, et jamais vainqueur ne fut plus glorieusement couronné. La nature, prodigue à son endroit des plus grands avantages, lui suscita autant d'ennemis qu'elle lui donna d'excellentes qualités ; la grâce, le faisant triompher des forces de la nature, mit en fuite ses ennemis, et fut la source de ses victoires ; et la religion, reconnaissant dans ses victoires une fermeté que rien ne pouvait ébranler, le choisit pour être sa colonne, son plus fidèle défenseur. La conduite de la grâce à l'égard du pécheur tend à ces trois fins : le rappeler dans ses égarements, le soutenir dans ses combats, le couronner quand il est vainqueur. — Je vais donc vous faire voir Augustin tout entier, sans vous rien cacher ni de ses vertus, ni de ses défauts, bien éloigné des vains artifices de ces peintres infidèles qui ne montrent qu'en profil le visage qu'ils veulent flatter. Je vous découvrirai ses défauts, comme ses rares qualités ; sa défaite par le péché, comme sa victoire par la grâce. Vous le verrez dans ses égarements comme dans sa sainteté, toujours également grand partout : grand dans l'ordre de la grâce, qui le perfectionne et le fortifie ; grand dans la religion, qui le couronne et le récompense selon ses mérites. Vous verrez ainsi le grand Augustin, par ce discours, comme une colonne merveilleuse dans les différents états :

1° — Colonne renversée par le péché.

2° — Colonne redressée par la grâce.

3° — Colonne, enfin, placée dans le sanctuaire par la religion même.

—

VIII. — *Ipse est directus divinitùs in pœnitentiam gentis : tulit abominationem impietatis ; in diebus peccatorum corroboravit pietatem* : Il a été établi de DIEU pour porter le peuple à la pénitence ; il a ôté les abominations de l'impiété, et dans les jours des pécheurs il a affermi la piété (Eccli. XLIX). — Je ne puis mieux vous faire l'éloge du grand Augustin qu'en rassemblant tant de différentes vertus que le Saint-Esprit attribue à Josias,

l'un des plus grands rois d'Israël, et qui se trouve aussi dans notre Augustin. En effet, ce grand saint fut, dans sa conversion,

1° — Un excellent modèle de pénitence, et qui a conduit par son exemple les pécheurs dans les voies du salut : *Ipse est directus divinitùs in pœnitentiam gentis.*

2° — Le plus redoutable ennemi de l'impiété : car ce fut un docteur qui la combattit avec force : *Tulit abominationem impietatis.*

3° — Le plus ferme appui de la piété dans les jours des pécheurs, puisque, par ses lumières et par son zèle infatigable, il affermit la piété avec un succès extraordinaire : *In diebus peccatorum corroboravit pietatem.*

—

IX. — *Dixit* (Deus) *de tenebris lucem splendescere* (II Cor. iv). En suivant les paroles de mon texte, nous pouvons considérer le grand S. Augustin

1° — Comme un aveugle défenseur des plus déplorables erreurs, devenu une des plus fermes colonnes et un des plus lumineux flambeaux de l'Eglise.

2° — Nous verrons dans ce même saint la honteuse servitude de la chair qui fait place à la sainte rigueur de la mortification chrétienne et à l'amour de Dieu.

3° — Nous verrons en lui la science humaine qui enfle purifiée par l'humilité de la croix. (*L'Abbé du Jarry*).

—

X. — *Gratiâ* Dei *sum in quod sum* (I Cor. xv.). — Nous pouvons nous représenter le grand docteur Augustin en trois différentes manières :

1° — Comme contraire à la grâce, et résistant avec opiniâtreté à tous ses mouvements.

2° — Comme travaillant avec la grâce, avec laquelle il n'y eut rien dont il ne vint à bout.

3° — Comme travaillant pour la grâce, en la soutenant et la défendant contre une infinité d'hérétiques qui vivaient de son temps.

—

XI. — *Dixit* (Deus) *de tenebris lucem splendescere* (II Cor. iv.). — On peut dire que Dieu a opéré trois grandes merveilles dans la personne d'Augustin :

1° — Il a fait du cœur d'Augustin, tout consacré à l'amour charnel, un cœur tout dévoué à l'amour de Jésus.

2° — D'un savant superbe, tout rempli de lui-même, il a fait un savant docteur de l'humilité de la croix.

3°. D'un hérétique opiniâtre il a fait un des plus fermes appuis et défenseurs de l'Eglise.

—

XII. — La grâce a produit deux grands effets dans la conversion d'Augustin :

1°. Elle s'est servie de ses égarements pour le ramener dans le chemin de la vérité.

2°. Pour ne point laisser son ouvrage imparfait, au lieu de le laisser périr dans les désordres, elle lui a fait une route par laquelle il est monté au comble de la gloire. Son esprit était occupé de toutes les erreurs qui combattent la vérité, et c'est dans ces épaisses ténèbres que la grâce le va chercher, pour l'éclairer de toutes ses lumières. Son cœur était comme enseveli dans l'amour profane des créatures, et c'est dans cet état que la grâce lui fait changer d'objet, pour lui donner des affections plus justes et plus raisonnables.

—

XIII. — 1°. S. Augustin s'est longtemps défendu contre la grâce, qui l'a attendu, vivement poursuivi et sollicité, et enfin heureusement vaincu.

2°. S. Augustin a généreusement défendu la grâce contre tous ses ennemis, qui sont les hérétiques, et cela par ses prédications, par ses disputes et par ses écrits, lesquels sont autant d'armes pour défendre les vérités catholiques et combattre les hérésies anciennes et nouvelles.

—

XIV. — *Desiderium animæ ejus tribuisti ei, Domine, et voluntate labiorum ejus non fraudâsti eum* (Ps. 20). — Tout le monde sait que S. Augustin, touché d'une sainte curiosité, digne de sa piété et de son grand génie, a eu trois désirs exprimés en ces termes : *Paulum videre prædicantem, Christum conversantem, Romam triumphantem ;* voir S. Paul, animé du zèle de la gloire de DIEU, prêchant aux gentils et portant le nom du Sauveur à toutes les nations ; voir JÉSUS-CHRIST conversant avec les hommes, et uniquement occupé à procurer leur salut avec cette douceur charmante qui gagnait tous les cœurs ; et enfin, voir Rome dans un jour de triomphe, ne concevant rien sur la terre qui lui pût faire naître une plus haute idée du ciel et de la magnificence de DIEU. — Or, ces trois souhaits de S. Augustin, qui étaient impossibles à son égard, se sont vus en quelque manière accomplis en sa propre personne : car,

1°. Il a fait voir en sa personne le zèle et l'ardeur d'un S. Paul prêchant et convertissant les pécheurs sitôt que lui-même fut converti.

2°. On a vu en sa personne une image de la douceur et de l'humilité de Jésus-Christ conversant parmi les hommes, puisque, par sa manière d'agir et de traiter avec les pécheurs, il les attirait tous au service du Sauveur, auquel il s'était lui-même entièrement consacré.

3°. Il a vu Rome, c'est-à-dire l'Eglise, triompher après avoir vaincu tous ses ennemis, hérétiques, schismatiques, tous ceux qui se sont opposés aux vérités de la foi : ce qui lui a mérité un triomphe éternel dans le ciel.

—

XV. — Quoique la science soit d'un grand secours pour défendre la religion, et pour s'affermir soi-même dans les vérités du christianisme, c'est néanmoins un préjugé assez ordinaire, et même autorisé par l'expérience, que la science a trois effets opposés en quelque manière aux plus essentiels et plus importants devoirs d'un chrétien : savoir : — 1°. Elle inspire aux savants un esprit de présomption et d'orgueil incompatible avec l'humilité chrétienne, selon cette parole de S. Paul : *Scientia inflat.* — 2°. Elle dessèche la piété et la dévotion, parce que plus l'esprit est occupé de spéculations des choses créées, moins il est touché des sentiments de tendresse et d'amour envers Dieu. — 3° Les savants, et particulièrement les philosophes, ont de tout temps été les plus opposés à la foi, laquelle veut qu'on captive son entendement, et qu'on soumette les lumières de son esprit à l'autorité d'un Dieu qui oblige de croire des vérités au-dessus de la raison. — Mais l'exemple du grand Augustin semble détruire cette opinion ou ce préjugé, et convaincre que la science n'est nullement incompatible avec la religion et la piété, puisqu'elle a fait voir dans ce docteur incomparable :

1°. Le plus savant homme qui ait jamais été, et en même temps le plus humble.

2°. Un savant qui, dans ses sublimes spéculations, a été pénétré du plus grand amour de Dieu et des plus tendres sentiments de la piété.

3°. Un savant infiniment zélé pour la défense des vérités de la foi contre tous les hérétiques.

—

XVI. — Comme S. Augustin nous dit lui-même que la perfection de la vie chrétienne consiste en trois vertus et qualités excellentes, qui en règlent toutes les actions et en partagent toute la gloire : *Scienter, amanter, piè :* — la *science,* qui est la lumière de ce feu sacré ; la *charité*, qui est l'ardeur et la flamme ; la *piété*, qui en est le mouvement et l'effet ; — je vous parlerai

1°. Des lumières incomparables de notre saint docteur.

2°. De sa charité et de son amour pour Dieu.

3°. Enfin, des œuvres de sa piété.

Et par-là je vous ferai voir, dans un savant incomparable, le modèle de tous les docteurs; dans un contemplatif brûlant de l'amour divin, un saint et parfait religieux, et dans la piété ardente et laborieuse d'un grand évêque l'exemple de tous les prélats chrétiens.



§ II.

Les Sources.

[Témoignages de S. Augustin]. — **S. Augustin** traite lui-même assez au long : et d'abord son éducation : I *Confess.* IX. — II *Confess.* III : son amour pour la vanité et la gloire humaine. — *Ibid.* II et III : par quelle voie il était tombé dans le dérèglement. — III *Confess.* IV : progrès qu'il faisait dans ses études. — IV : comment il s'était engagé dans l'hérésie des manichéens, et comment il y avait engagé ses amis. — V *Confess.* III : comment il fut détrompé de cette grossière erreur en conférant avec Fauste, manichéen éloquent, mais séducteur, dont il reconnut le faible. — VIII, 6 : sa conversion, après un long retardement, et les irrésolutions de son esprit. — III, 4 : le grand amour qu'il avait pour DIEU.

Le même : *Epître* CXLVII, il confère avec les donatistes et les convainc. — *Epist.* IX, écrivant à S. Jérôme, il fait paraître son humilité. — *Epist.* XCII : comment il fut chargé, au concile de Milève, de répondre et de dresser des canons. — *Serm.* 140 précis de la conférence qu'il eut avec Maximin, évêque Arien, et comment cet hérétique fut confondu.

[SS. Pères]. — **S. Jérôme**, en plusieurs de ses *Lettres*, s'étend sur les louanges de S. Augustin, qu'il élève au dessus de tous les docteurs de son siècle, et qu'il appelle le fléau et la terreur des hérétiques.

S. Paulin, dans les *Lettres* qu'il lui adresse, fait l'éloge de ce saint docteur; et, dans la 35e il marque les précipices où notre saint était tombé et comment il suivait ses passions, qui l'enchantèrent d'abord comme des syrènes.

Possidius, évêque de Calama, son cher disciple, et qui a vécu près de quarante ans après lui, fait le détail de la vie de son maître; la pauvreté qu'il embrasse, comment il vit en communauté, etc. — Au chap. 5e il rapporte comment le saint évêque Valère choisit Augustin pour son

successeur, et même l'associa au gouvernement de son évêché, et comment notre saint établit un monastère à Hippone. — Il rapporte aussi ses disputes, ses conférences, cette foule de lettres, de traités et de livres, qu'il a composés pour confondre les hérétiques, ouvrage que cet auteur fait monter jusqu'à mille trente, sans y comprendre un grand nombre d'autres qu'on a recueillis depuis.

Hugues de Saint-Victor a fait trois panégyriques de S. Augustin.

S. Antonin, *part.* II, *titulo* XX, en fait l'éloge.

S. Vincent Ferrier, S. Thomas de Villeneuve, S. Thomas d'Aquin, Denys le Chartreux, Guillaume de Paris, Thaulère, ont fait des sermons sur ce saint docteur.

[Livres spirituels]. — **Le P. Caussin**, *Cour sainte,* dans la vie de S, Ambroise, parle de la manière dont S. Augustin fut converti.

Le P. Nouet, *Vie de* JÉSUS-CHRIST *dans ses saints*, a quatre méditations fort amples sur ce saint.

Le P. Haineufve, III[e] part. de ses *Méditations*, en a aussi une.

[Prédicateurs]. — Il y a une infinité de Sermons sur ce sujet,

Fléchier, — **Biroat**, — l'abbé **de Maruc**,— l'Abbé **du Jarry**, — **le P. Texier**, — **Ogier** dans ses *Actions publiques*, *Eloges historiques*, — **le P. Senault** et **le P. Lejeune**, de l'Oratoire, — **le P. Duneau**, — **le P. Odet d'Allier**, (*Sermons sur tous les sujets,* — par **Houdry**).



§ III.

Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Écriture.

Augustin pécheur.

Non tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem: subitò enim veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te. Eccli. V, 8.

Ne différez point de vous convertir au Seigneur, et ne remettez pas de jour en jour ; car sa colère éclatera tout d'un coup, et il vous perdra au jour de la vengeance.

Qui facit peccatum servus est peccati. Joan. VIII, 34.

Celui qui commet le péché, est esclave du péché.

Ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ, et hæc vidua erat: quam cùm vidisset Dominus, misericordiâ motus super eam, dixit illi: Noli flere. Lucæ VII, 12.

On portait en terre le fils unique d'une mère qui était veuve: le Seigneur, l'ayant vue, fut touché de compassion, et il lui dit: Ne pleurez point.

Domine, jàm fœtet, quatriduanus est enim... Nonne dixi tibi quoniam, si credideris, videbis gloriam Dei ? Joan: xi, 39.

Seigneur, il sent déjà mauvais ; il y a quatre jours qu'il est mort... Ne vous ai-je pas dit que, si vous aviez la foi, vous verriez la gloire de Dieu ?

Non in comessationibus et ebrietatibus, non in cubilibus et impudicitiis, non in contentione et æmulatione, sed induimini Dominum Jesum. Rom. xiii, 13.

Ce n'est ni dans la débauche qu'il faut vivre, ni dans l'ivrognerie, ni dans la luxure, ni dans l'impudicité, ni dans les divisions, ni dans les jalousies ; un chrétien doit se revêtir de Jésus-Christ.

Augustin converti.

De propitiato peccato noli esse sine metu, neque adjicias peccatum super peccatum. Eccli. v, 5.

Ne soyez pas sans crainte de l'offense qui vous a été remise, et n'ajoutez pas péché sur péché.

Dominus purgavit peccata ipsius, et exaltavit in æternum cornu ejus, et dedit illi sedem gloriæ in Israel. Eccli. xlvii, 13.

Dieu l'a retiré de son péché et l'a élevé pour jamais, et il lui a donné un trône de gloire dans Israël.

Vas electionis est mihi iste ut portet nomen meum coràm gentibus et regibus et filiis Israel. Act. ix, 15.

Celui-ci est un vase d'élection pour porter mon nom devant les peuples, les rois et les enfants d'Israël.

Ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati. Ibid. 16.

Je lui montrerai combien il doit souffrir pour mon nom.

Gratiâ Dei *sum id quod sum, et gratia* Dei *in me vacua non fuit.* I Cor. xv, 10.

Tout ce que je suis, je le tiens de la grâce de Dieu, et la grâce de Dieu n'a pas été inutile en moi.

Non ego, sed gratia Dei *mecum.* Ibid.

Ce n'est pas moi qui opère ces choses, c'est la grâce de Dieu en moi.

Continuò non acquievi carni et sanguini. Galat. i, 16.

Aussitôt je n'acquiesçai point à la chair ni au sang.

Tremens ac stupens, dixit : « *Domine, quid me vis facere?* » Act. ix, 6.

Tremblant et plein de frayeur, il s'écria : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? »

Et continuò..: prædicabat Jesum, quoniam hic est Filius Dei. Ibid. 20.

Aussitôt il prêchait Jésus-Christ, prouvant qu'il est le Fils de Dieu.

Saulus autem convalescebat et confundebat Judæos. Ibid. 22.

Saul se fortifiait tous les jours et confondait les Juifs.

Dirupisti vincula mea : tibi sacrificabo hostiam laudis, et nomen Domini invocabo. Ps. 115.

Vous avez rompu tous mes liens, Seigneur : je vous offrirai un sacrifice de louange, et j'invoquerai le nom de mon Dieu.

Ubi abundavit delictum, superabundavit et gratia. Rom. v, 20.

Là où le péché avait abondé, la grâce a surabondé.

Augustin docteur.

Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum. Matth. v, 19.

Celui qui aura pratiqué ce qu'il enseigne sera appelé grand dans le royaume des cieux.

Sapientiam omnium antiquorum exquiret sapiens, et in prophetis vacabit ; narra-

Le sage recherchera la sagesse de tous les anciens, et il fera son étude des prophètes ;

tionem virorum nominatorum conservabit, et in versutias parabolarum simul introibit; occulta proverbiorum exquiret, et in absconditis parabolarum conversabitur. Eccli. xxxix, 1-3.

il conservera dans son cœur les instructions des hommes célèbres, et il entrera dans les mystères des paraboles; il pénètrera les secrets des proverbes et des sentences obscures, et il se nourrira de ce qu'il y a de plus caché dans les paraboles.

Si Dominus magnus voluerit, spiritu intelligentiæ replebit illum, et ipse tanquàm imbres mittet eloquia sapientiæ suæ. Ibid. 8.

S'il plaît au souverain Seigneur, il le remplira de l'esprit d'intelligence, et alors il répandra comme une pluie les paroles de la sagesse.

Ipse palàm faciet disciplinam doctrinæ suæ, et in lege testamenti Domini gloriabitur. Ibid. 11.

Il publiera lui-même les instructions qu'il a apprises, et il mettra sa gloire dans la loi et dans l'alliance du Seigneur.

Ecce dedi verba mea in ore tuo; ecce constitui te hodiè super gentes et super regna, ut evellas et destruas, et disperdas et dissipes, et ædifices et plantes. Jerem. I, 9-10.

Voilà que j'ai mis mes paroles dans votre bouche; je vous ai établi sur les nations et sur les royaumes, pour arracher, pour détruire, pour dissiper, pour planter et pour édifier.

Ego dedi te hodiè in civitatem munitam, et in columnam ferream, et in murum æreum super terram, regibus Juda, principibus ejus, et sacerdotibus populo terræ. Ibid, 18.

Je vous ai établi aujourd'hui comme une ville forte, comme une colonne de fer et un mur d'airain sur la terre, en face des rois de Juda, de ses princes, de ses prêtres et du peuple qui habite la Judée.

Et bellabunt adversùm te, et non prævalebunt, quia ego tecum sum, ait Dominus, ut liberem te. Jerem. I, 19.

Ils vous feront la guerre, mais ils ne prévaudront pas contre vous, parce que je suis avec vous pour vous délivrer, dit le Seigneur.

Erat lucerna ardens et lucens. Joan. v, 35.

C'était un flambeau ardent et luisant.

Dixit (Deus) *lucem de tenebris splendescere.* II Corinth. IV, 6.

Dieu commanda que la lumière sortît des ténèbres.

Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus. Ps. 138.

Ses ténèbres et sa lumière sont également admirables.

Omnia possum in eo qui me confortat. Philipp. IV, 13.

Je puis tout par la vertu de celui qui me fortifie.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ÉCRITURE.

[Augustin comparé à l'enfant prodigue]. — C'était, en effet, l'état de ce grand saint quand Dieu le prévint par sa grâce : il l'avoue lui-même dans ses Confessions : *Deflexi ego à te et erravi*, Deus *meus, nimìs devius factus à stabilitate tuâ :* Dès mes premières années, je m'éloignai de Dieu, et je me perdis dans les détours et les labyrinthes de cette honteuse Babylone, où, comme le prodigue, je dissipai ma substance, c'est-à-dire toutes les bonnes qualités et les talents que j'avais reçus de Dieu. C'est dans cet égarement qu'il se livra à toutes sortes de passions déréglées, et qu'il devint l'esclave de ces trois cupidités qui composent le monde : l'ambition, l'avarice et la volupté. *Inhiabam,* dit-il, *honoribus, lucris, conjugio, et patiebar in eis cupiditatibus amarissimas difficultates.* — Ne dissimulons point les crimes d'Augustin : il n'y avait rien en lui qui ne s'opposât à la grâce. Si vous considérez son esprit, l'orgueil en avait fait un

démon : *Ex homine dæmonem facit superbia.* Si vous regardez son corps, l'amour déréglé pour les plaisirs des sens l'avait ravalé à la condition des bêtes : *Comparatus est jumentis insipientibus.* Nous pouvons dire que la grâce trouvait en lui toutes sortes de contrariétés, toutes sortes d'ennemis. Il brûlait d'un amour impudique, comme Madeleine. Il était animé de fureur, comme Saul. Il avait la vanité d'un philosophe et l'opiniâtreté d'un hérétique. Tout le grand esprit de cet homme, toute la capacité de son cœur, toutes les forces de son corps étaient occupés, épuisés, corrompus par des passions désordonnées, qui disputaient entre elles, dit-il lui-même, laquelle serait dominante : *Certabam in meipso et de meipso cujus potissimum esse viderer.*

[Augustin comme un autre Jonas]. — La grâce regarde Augustin dans ses égarements, comme un autre Jonas. Vous savez que ce prophète ayant reçu de Dieu l'ordre de se rendre à Ninive, bien loin d'en prendre le chemin, s'embarque pour aller à Tharse : la tempête s'élève tout d'un coup, les flots soulevés menacent le vaisseau d'un prochain naufrage. Le sort tombe sur Jonas pour être jeté à la mer : la baleine le reçut aussitôt dans son sein, et vint le rejeter sur le rivage, et le prophète se trouva arrivé dans cette grande ville, d'autant plus vîte qu'il avait fait plus d'efforts pour s'en éloigner davantage. *Deum videbat non ire, citiùs ibat,* dit excellemment un Père de l'Eglise. Tant il est vrai que Dieu sait faire réussir ses desseins malgré les précautions de la prudence humaine. — Vous l'avez reconnu, Augustin : lorsque vous vouliez vous éloigner de Dieu, vous alliez à lui sans le savoir. Lorsque vous ne suiviez que les inspirations d'un ange de ténèbres, un ange de lumière vous conduisait, comme un autre Tobie, vers S. Ambroise. Ce grand maître le fit entrer dans les voies de la justice; il le guida comme par la main dans cette terre de promission où coulent le miel et le lait; il le conduisit dans cette solitude où Dieu parle à l'âme cœur à cœur.

[Le feu sacré que les Israélites cachèrent]. — Il semble que la grâce veuille renouveler dans le cœur d'Augustin ce miracle du feu sacré que les Israélites cachèrent dans un puits lorsqu'ils furent emmenés à Babylone. Ils creusèrent, à leur retour, dans ce puits pour y retrouver le feu; mais l'ayant trouvé changé en boue, ils l'exposèrent aux rayons du soleil, et elle devint aussitôt à sa première forme. — Appliquons ceci à notre saint. L'amour de Dieu fut comme caché dans le cœur d'Augustin. L'amour de ce cœur, qui ne devait avoir de mouvement que pour Dieu, fut comme changé en boue par l'amour profane des créatures : car, dit-il lui-même, notre cœur est tel qu'est notre amour. Si vous aimez Dieu, vous êtes des dieux : *Si* Deum *amas, deus es ;* si vous aimez la terre, vous n'êtes que boue : *Si terram amas, terra es.* Que fera la grâce du cœur d'Augustin ? l'empêchera-t-elle d'aimer ? non, sans doute ; c'est son incli-

nation la plus forte ; mais elle tournera son feu vers un objet plus saint et plus glorieux. Ce fut l'amour qui corrompit les inclinations du cœur d'Augustin, et c'est l'amour qui le sanctifie. Voilà ce que la grâce fait pour Augustin. Mais qu'est-ce qu'Augustin fera pour la grâce ? Ayant reçu tout ce qu'il était de ses libéralités, il rapportera tout ce qu'il est à sa gloire.

[Le chaos]. — S. Augustin compare lui-même son état de ténèbres au chaos et aux ténèbres répandues sur la terre les trois premiers jours de la création. — Le soleil, la lune, les étoiles étaient lumineux, mais enveloppés tellement par l'obscurité, qu'aucune clarté ne paraissait. Tel fut Augustin avant sa conversion. — Les clartés de cet esprit sublime et sa pénétration étaient couvertes d'un nuage épais, formé par ses passions ; le jour y paraissait quelquefois, mais comme dans un lieu ténébreux : *Quasi lucerna lucens in caligine noctis* (1 Petr. II). Mais, comme par votre voix puissante, Seigneur, s'élevant sur le chaos du monde, vous en avez fait sortir ces deux grands luminaires qui nous éclairent, et tous les astres du firmament, vous parlâtes aussi d'une voix tonnante à l'oreille intérieure de mon cœur, s'écrie S. Augustin. Vous dîtes : *Que la lumière soit faite* ; et en même temps le nuage épais et ténébreux qui offusquait mon cœur se dissipa. Mille brillantes lumières sortirent de ce chaos : une foi vive, un amour ardent, une ferme espérance, une humilité profonde, un goût exquis pour vos Ecritures divines, un zèle ardent pour votre Eglise sainte, une tendresse paternelle pour les pécheurs, une charité à l'épreuve pour tous mes frères. — Ajoutons que, comme toutes les lumières qui étaient dispersées pendant les trois premiers jours de la création furent réunies le quatrième dans le corps du soleil, il semble que les lumières de la vérité, qui étaient dispersées en divers docteurs dans les trois premiers siècles de l'Eglise, se recueillirent toutes en S. Augustin, lorsque DIEU eut prononcé sur lui cette parole efficace et toute-puissante, qu'il prononça sur les ténèbres couvrant la face de la terre. *Intonâsti voce grandi in interiorem aurem cordis mei :* Fiat lux *; et facta est lux. Discessit et liquefacta est nubes quæ operuerat oculos meos, et vidi luminare* (Confess.). Faites-nous entendre, Seigneur, la même voix; dissipez les ténèbres de nos esprits : faites-nous passer dans votre admirable lumière, afin que, vous ayant connu comme Augustin, nous ayons le bonheur de vous aimer comme lui.

[S. Paul avant sa conversion]. — J'avoue que ce fut un spectacle digne de DIEU et des anges, de voir Saul, ce premier persécuteur de l'Eglise, dans le temps qu'il ne respirait que le sang, renversé par un coup du Ciel, tout changé par une conversion parfaite. N'est-ce pas un exemple qui fait voir à tout le monde le triomphe de la miséricorde du Sauveur sur Saul les armes à la main et la fureur dans le cœur ? *Saulus adhùc spi-*

rans minarum et cædis. Ne peut-on pas dire que la miséricorde ne s'est pas moins signalée dans la victoire qu'elle remporta sur Augustin, possédé d'une passion toute contraire ? Car, quoique la haine de Saul fût plus furieuse, on ne peut douter que l'amour déréglé dont Augustin était possédé, et les erreurs dans lesquelles il était engagé ne formassent un obstacle et une barrière aussi forte contre les miséricordes de Jésus-Christ. Sa liberté n'était-elle pas enchaînée comme avec des liens de fer ? Ne résistait-il pas aux inspirations célestes ? Les retardements qu'il nous dépeint dans ses confessions ne sont-ils pas une preuve de cette résistance ? *Modò et modò*, disait-il, *et illud modò non habebat modum; et « sine paululùm » in longum ibat.* Ses passions, comme des syrènes, ne l'avaient-elles pas enchanté ? Elles me tiraient, dit-il, par la robe, en me disant : Augustin pourrez-vous vivre séparé de nous ? *Succutiebant vestem meam, dicentes : Dimittisne nos ?* La vertu étalait ses charmes aux yeux d'Augustin, mais en vain : le plaisir était supérieur, et l'emportait toujours dans son âme. Mais enfin Dieu termina ces combats : il affranchit cet esclave, il rompit ces liens. Frappé, comme Saül, par une voix du Ciel, il est converti comme Saul ; il n'écoute plus la chair ni le sang : *Continuò non acquievi carni et sanguini.* Il prend les Epîtres de S. Paul, il les lit : et comme Jésus-Christ parla lui-même à ce persécuteur pour en faire le plus grand docteur de la grâce, le Sauveur se sert aussi du ministère de ce même Paul pour faire d'Augustin le plus grand disciple de l'apôtre de la grâce. Comme le Fils de Dieu avait reproché à Saul ses persécutions : *Saule, quid me persequeris ?* S. Paul reproche à Augustin ses débauches : *Non in comessationibus et ebrietatibus,* etc. Aussitôt les chaînes d'Augustin tombent, son esprit est éclairé, sa volonté est affermie dans le bien. Comme Saul converti, il prêche Jésus-Christ dans les synagogues ; il confond et convertit les manichéens, dont il avait suivi les erreurs, comme Saul celles du judaïsme.

[Les Israélites au retour de Babylone]. — Quand les enfants d'Israël entreprirent de rebâtir la sainte cité, l'Ecriture remarque qu'ils tenaient l'épée d'une main et la truelle de l'autre : soldats et architectes tout ensemble, prêts à s'opposer aux insultes des ennemis du dehors, prêts à assurer le repos des peuples au-dedans. Rangés en haie, avec leurs lances, ils étaient préparés pour écarter ceux qui les attaqueraient ; sonnant de la trompette et s'invitant, par une sainte émulation, à offrir leurs prières et leurs travaux à Dieu, afin qu'il les bénît. La même Ecriture remarque que tout cet ouvrage se faisait sous les yeux et par les conseils du pieux Néhémie, de ce digne et zélé chef qui, nonobstant ses grandes occupations, était le premier à réparer les brèches de Jérusalem, à en élever les murs, à encourager ses frères par sa présence, ses exhortations, son exemple. — Si on fait quelque attention sur ce zèle infatigable des anciens Israélites, on peut lui comparer les schismes dissipés, les hérésies

confondues, les abominations et les impiétés exterminées du royaume de Dieu, en un mot, l'Eglise, pour ainsi dire, toute renouvelée : on aura vu en cet exemple Augustin, comme ce brave Néhémie, soutenant presque seul tout le poids de la religion et les opiniâtres attaques de ses ennemis ; présidant dans les conciles, animant les autres à une sainte guerre contre les ennemis de l'Eglise, et préparant à la victoire de nouvelles troupes combattant sous ses ordres.

[Vision d'Esdras]. — On peut dire qu'Augustin était semblable à cet homme qu'Esdras nous représente dans ses visions, lequel, sortant de la mer, fut assailli par les vents et par les hommes et jeta de sa bouche des étincelles et du feu, qui réduisirent les peuples en cendres : ce sera assez qu'Augustin regarde les ennemis de l'Eglise pour les faire trembler, et qu'il leur fasse entendre sa voix pour les mettre en fuite. Quelque redoutables que soient les efforts de leur multitude, l'Eglise a toujours trouvé dans Augustin la vérité des éloges qu'Esdras a donnés à cet homme extraordinaire, qui se sauva si heureusement du naufrage, de la bouche duquel sortaient des feux. C'est ainsi qu'Augustin dissipe tous les ennemis de Dieu et de son Eglise. Nouveaux hérétiques, vous aurez beau vous élever contre elle pour troubler sa paix : Augustin lui a donné des armes pour se défendre jusqu'à la fin du monde. Il a prévenu vos nouveautés ; et, s'il manquait quelque chose à son bonheur pour vous confondre, il a fondé un ordre dans l'Eglise, où il a d'illustres enfants qui y suppléent.

[Jésus conduit au désert]. — Comme, incontinent après le baptême du Fils de Dieu, l'Esprit Saint, qui, selon la pensée du prophète Isaïe, reposait sur lui, le conduisit dans le désert : S. Augustin, après avoir été baptisé par l'eau matérielle et par le feu céleste du Saint-Esprit, comme parle l'Evangile, évita le commerce et la compagnie des hommes, qu'il savait étouffer souvent dans nos cœurs ou rendre languissantes ces divines flammes. C'est dans cette retraite, et dans la contemplation continuelle des nouvelles beautés qui viennent de charmer son âme, que ces ardeurs du grand Augustin redoublèrent tous les jours ; c'est là que cette grâce victorieuse, qui avait emporté son cœur après une si longue résistance, y établit de plus en plus sa domination, y assure ses conquêtes, et s'y rend enfin toute-puissante. Elle y renverse toutes ces babitudes funestes qui sont autant de tyrans impérieux qui nous tiennent dans leurs chaînes ; elle y étouffe ces maximes pernicieuses du sang et de la chair qui sont ennemies de l'Esprit de Dieu ; elle y anéantit ces indignes sentiments, ces convoitises basses et terrestres, qui tiennent nos cœurs dans une captivité si déplorable. Le seul amour du ciel y triomphe et y est victorieux. Il change dans ce cœur tous les sentiments, toutes les maximes, tous les mouvements, dont l'amour de la terre l'avait rempli ; il y fait ces grandes révolutions, ces changements heureux, ces saintes merveilles, dont notre

saint même parle si souvent, lorsqu'il dit que la vérité succède à la vanité, la charité à la convoitise, l'amour de Dieu à celui du monde ; que les beautés de la sainteté se découvrent par de nouvelles lumières, et que les douceurs ineffables de la vertu touchent notre goût et nous remplissent d'une sainte joie.

[Les quatre fleuves du paradis terrestre]. — Un ancien auteur compare S. Augustin au paradis terrestre, d'où sortent quatre grands fleuves qui arrosent toute l'Eglise. Le premier fleuve est l'intelligence de l'Ecriture-Sainte, le second la théologie scolastique, qui a pris sa source de ses brillantes lumières, et où l'Ange de l'Ecole, qui fait gloire d'être disciple de notre saint, a pris plaisir de s'instruire ; le troisième est la science des controverses, et le quatrième la théologie mystique, ou la science de la piété. C'est aussi notre saint docteur qui apparut à S. Bernard jetant de sa bouche un fleuve où tous les écrivains sacrés et les prédicateurs évangéliques allaient puiser pour se remplir de l'esprit de sagesse et de vérité. S. Paul apprit cette sagesse dans le troisième ciel, et S. Jean sur le sein du Sauveur, où il avait reposé, mais Augustin l'a tirée de l'Ecriture-Sainte, qui est la solide expression des vérités éternelles, et un océan inépuisable des plus sublimes sentiments. Comme dans la mer il y a deux sortes de richesses, les unes qu'elle renferme dans son sein et dans le fond de ses abîmes, et les autres qu'elle jette sur le rivage, comme étant moins rares et moins précieuses, pour ramasser celles-ci il ne faut que se promener sur les côtes, mais pour avoir celles-là il faut sonder bien avant et plonger au fond de cet élément : ainsi je puis dire que les autres se sont contentés de ramasser sur le bord des abîmes de la sagesse divine les richesses qui y sont répandues, et qui se présentent à tous ceux qui les veulent prendre, mais qu'Augustin est allé jusqu'au fond puiser ce qu'il y a de plus précieux, de plus rare et de plus caché : et c'est ce qu'exprime fort bien S. Paulin, par le nom qu'il donne au saint docteur, quand il l'appelle *Omnium reserator Augustinus :* comme s'il voulait dire que notre saint a été pourvu de toutes les plus belles connaissances inconnues à beaucoup d'autres, et qu'il a découvert les secrets les plus impénétrables à l'esprit humain.

[Le premier des anges]. — La Providence a fait en faveur d'Augustin quelque chose de semblable à ce que la sagesse divine fait dans le ciel en faveur du premier des anges. Cet esprit bien heurenx, ce chef-d'œuvre de la puissance de Dieu, possède trois avantages singuliers, qui le distinguent de tous les autres. — Il ne reçoit ses lumières que de Dieu seul, il va puiser jusque dans le centre et dans la source de la science les connaissances les plus sublimes, qui le rendent si parfaitement éclairé ; au lieu que les autres ne reçoivent leurs lumières que par le ministère de leurs supérieurs. — Secondement, Dieu réunit dans lui seul toutes les lumières

qui sont répandues dans les autres. — Troisièmement, il communique sa science à tous les autres esprits bienheureux. — Tel est Augustin dans l'Eglise : il ne reconnaît que Dieu comme auteur de sa science et source de toutes ses lumières ; il réunit dans sa personne tous les avantages de lumière et de science qu'ont possédés les autres docteurs en particulier ; on l'a reconnu pour le maître et le docteur commun de l'Eglise, et ses lumières furent si éclatantes, qu'il ne peut reconnaître que Dieu seul pour son maître. — Car quel fruit a-t-il pu recueillir de ses premières études, qu'il n'entreprit point pour Dieu ? Quel progrès pouvait-il faire dans la véritable science, lorsqu'il ne s'attachait qu'à un vain fantôme d'éloquence humaine, lorsque son esprit était enveloppé des ténèbres de l'erreur et du mensonge ? Enflé par la vanité de sa science, il apprenait à séduire les autres, étant lui-même séduit. Il ignorait ce qu'il faut savoir, pour savoir ce qu'il faut ignorer.

[L'Ange de l'Apocalypse]. — La voix de S. Augustin est semblable à celle de l'Ange de l'Apocalypse, qui ressemblait à la voix d'un peuple entier, et qui prévalait sur toutes les autres : *Vox sermonum ejus quasi vox multitudinis*. Les conciles d'Orange et de Trente font gloire de prendre dans les écrits d'Augustin plusieurs règles de foi. Ils ont un si grand respect pour ses écrits, qu'ils les citent mot à mot dans leurs canons. Je pourrais ajouter ici les éloges glorieux des plus célèbres académies. Passons sous silence ces louanges, qui seraient infinies et dont la matière est inépuisable ; contentons-nous de dire que si les Fulgence, les Prosper, les Hilaire, les Thomas, sont reconnus pour docteurs de l'Eglise, ce n'est que parce qu'ils ont été les disciples d'Augustin. Il n'est pas jusqu'aux hérétiques, qui ne respectent ses doctes écrits ; ils n'osent les soupçonner des moindres erreurs. Ils ne tâchent, pour se dire eux-mêmes orthodoxes, qu'à couvrir leurs hérésies des habits de ce nouveau David ; mais ils imitent en cela Michol, qui n'en couvrit qu'une statue morte.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE A CE SUJET.

Multiformis gratia Dei (I Petri, iv). — S. Pierre dit que la grâce a plusieurs formes, pour nous montrer qu'elle en prend de plusieurs sortes pour la conversion des pécheurs. Il faut convertir Augustin : que fait-elle ? Tantôt elle entre dans son esprit le flambeau à la main, pour dissiper ses ténèbres ; tantôt elle inonde sa volonté d'absinthe et de fiel, pour les verser sur ses plaisirs les plus doux ; tantôt elle lui prêche par la voix des Simplicien et des Ambroise ; tantôt elle lui parle par les larmes de sa

mère Ste Monique. Quoi de plus? cette grâce le suit partout; elle s'embarque sur mer avec lui, elle monte sur le même vaisseau, elle le suit de Carthage à Rome, et de Rome à Milan, pour trouver quelque lieu propre à l'attaquer et quelque favorable occasion pour le vaincre. Grand Dieu, quels soins et quels empressements pour avoir à votre service ce fugitif! quelle application à éclairer cet homme! que de lumières, que d'inspirations employées! Et tout cela pour Augustin, non pas encore saint et docteur de l'Eglise, mais pour Augustin criminel! C'est, mon Dieu, la gloire de votre bonté, qui triomphe de l'indignité de ce coupable, pour montrer le pouvoir de votre grâce, d'avoir triomphé des résistances de son péché.

Dixit Deus *de tenebris lucem splendescere* (II Cor. iv). — Si les commencements de la vie étaient toujours des préjugés infaillibles de ce qu'on doit être dans la suite et dans sa fin, je n'aurais garde de parler aujourd'hui d'un homme dont la jeunesse fut accompagnée de beaucoup de désordres; mais parce que Dieu même a tiré la lumière du sein des ténèbres, que la vertu s'établit quelquefois sur les ruines du péché, et que les eaux qui tirent leur source de la mer perdent leur amertume en passant par les entrailles de la terre, je ne crains point de parler des ténèbres, des erreurs et des égarements de l'esprit d'Augustin durant les premières années de ses études, puisque c'est de-là que la grâce et la vérité ont tiré, comme d'un second néant, tout ce qui nous rend sa conversion et le reste de sa vie si admirable. Mais est-ce vous donner une juste idée des ténèbres et des égarements de ce jeune philosophe, que de les comparer au néant? Est-ce donner à la grâce et à la vérité toute la gloire qu'elles méritent que de comparer leur triomphe sur son esprit à la force de cette parole impérieuse qui tira toutes choses du premier néant? Non: le néant ne fut jamais rebelle à la voix du Créateur, et il n'eut qu'à commander une fois pour être obéi: et l'esprit d'Augustin forma mille obstacles à son vainqueur, avant de se rendre. Il lui résista plusieurs années, avant de se soumettre à ses lois. Il redoubla ses ténèbres, pour ne point donner d'entrée à ses lumières. Il se fortifia longtemps dans l'étude de sa vaine philosophie, pour ne point se laisser surprendre par ses saints artifices. Il épuisa les larmes, les prières et les forces d'une mère désolée, qui le suivit de Tagaste à Carthage, de Carthage à Rome, et de Rome à Milan, avant que de sentir son courage ébranlé. Il fit gloire enfin, d'établir sa réputation sur l'opiniâtreté dans ses erreurs, et, par un sentiment de vanité, de faire entendre à tous les savants de son siècle, comme il se le reproche à lui-même, qu'il n'est rien de si difficile à la grâce et à la vérité que de forcer un esprit qui s'est retranché dans ses ténèbres. « Mes ténèbres, dit-il, étaient comme ces horribles ténèbres de l'Egypte, qui n'ôtaient pas seulement aux Egyptiens la vue du ciel, mais la force et la liberté de marcher: car ils étaient immobiles dans ces té-

nèbres, sans pouvoir faire un pas ni changer de place : *Unâ catenâ tenebrarum erant omnes colligati* (Sap. XVII). » C'est l'état où se trouvait Augustin dans la captivité de ses erreurs et de son péché. Il était enveloppé de tant de nuages, il était si fort enchaîné dans cette nuit et dans ces ténèbres, qu'il ne pouvait faire un seul pas dans le chemin de la vérité.

Lucerna ardens et lucens (Joan. V). — S. Augustin fut ce flambeau de l'Evangile, aussi ardent que lumineux, aussi ardent par la ferveur de sa charité que luisant par l'éclat de sa doctrine. On ne lui a pu reprocher ce que S. Bernard reproche à Lucifer : *Habuisti lucem, sed non habuisti ardorem* : vous avez eu beaucoup de lumière, et peu de feu. On peut dire que notre saint docteur était parvenu à ce comble de perfection que le même S. Bernard loue par ces paroles : *Lucere et ardere, perfectum.* C'est là justement sa devise : car, si sa profonde érudition l'a rendu tout lumineux, tout revêtu de clarté et de belles connaissances, il a été aussi un séraphin tout embrasé et tout ardent de charité. Que la pensée de ce peintre est ingénieuse, qui le premier fit le portrait du saint docteur ! Il le peignit tenant en main un cœur semblable au buisson de Moïse, mais un cœur tout environné de flammes, un cœur vivant dans les ardeurs du saint amour. Effectivement, dès le moment de sa conversion, ce saint n'eut point d'autre élément que le feu de l'amour divin ; ses pensées, ses paroles, ses actions, étaient toutes de flammes ; il ne vivait, il ne respirait que feu ; l'amour de DIEU, et le plus pur amour, était toujours son but ; son cœur et son âme tendaient uniquement à cette fin.

Hæc mutatio dexteræ Excelsi (Ps. LXXVI).—Voilà, en effet, un grand changement. Augustin n'est plus lui-même. Si vous demandez qu'est-ce que DIEU a regardé en lui pour le convertir de la sorte, il vous répondra ces seules paroles de l'Ecriture : *Creati in Christo : Cor mundum crea in me,* DEUS. La création se fait de rien, et ce changement sans aucun mérite précédent. DIEU l'a fait par sa pure miséricorde, par sa charité gratuite, par le bon plaisir de sa volonté : *Propter nimiam charitatem suam* (Ephes. II) ; et c'est ce qui rend sa conversion et son élection plus extraordinaire. Car plus le motif d'une action est noble et élevé, plus aussi l'effet en est excellent. Si, pour sanctifier Augustin, DIEU eût considéré son bel esprit, son bon naturel, sa grande capacité ou la prévision de ses mérites, ce motif serait trop bas, puisqu'il serait fondé sur la créature, DIEU ne pouvant agir que pour soi-même et pour faire sa volonté. Il nous a choisis, dit S. Paul, selon le bon plaisir de sa volonté ; *Secundum propositum voluntatis suæ.* (Ibid). Et l'Apôtre en rend la raison : *In laudem gloriæ gratiæ ipsius*, afin qu'on loue la puissance et la gloire de sa grâce. Aussi S. Augustin n'avait-il point de plus puissant motif pour s'exciter à la douleur de ses péchés que cette admirable bonté de DIEU à son égard. « Quoi ! disait-il, que j'aie offensé un DIEU si bon, dans le

temps même qu'il me faisait le plus de bien et qu'il usait de la plus grande miséricorde à mon égard ! Ah ! où prendre des larmes, ô mon Dieu, pour vous en marquer ma douleur ? Ah ! puisque vous ne voulez point la mort du pécheur, mais plutôt qu'il vive pour se convertir, il faut du moins que le reste de ma vie soit employé à vous servir, puisque la meilleure partie s'est passée en des rébellions continuelles. »

Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum (Matth. v). — Puisque cet oracle, prononcé par la vérité même, doit servir de fondement pour faire l'éloge de S. Augustin, il est à remarquer que le Sauveur n'a pas dit : Celui qui aura fait seulement sera grand au royaume des cieux ; mais il a joint l'un à l'autre, puisqu'il a dit : Celui qui aura fait et enseigné. D'où nous apprenons que celui qui n'aura ni fait ni enseigné, ne sera ni grand ni petit au royaume des cieux, parce qu'il n'y entrera point du tout, comme le Fils de Dieu avait dit auparavant : *Qui solverit unum de mandatis istis minimis, et docuerit sic homines, minimus vocabitur in regno cœlorum :* c'est-à-dire, selon l'interprétation de notre saint docteur, et de S. Chrysostôme : *Minimus, id est nullus* ; il n'y aura nulle part. De plus, celui qui n'aura pas fait, quoiqu'il ait enseigné les autres, n'entrera point dans le ciel, parce qu'il ressemble à ces pharisiens et ces scribes condamnés par le Fils de Dieu, lesquels, assis sur la chaire de Moïse, donnaient de beaux enseignements sans les pratiquer. Plût à Dieu qu'on n'en vît point aujourd'hui dans l'Eglise beaucoup de semblables parmi les pasteurs des peuples, les prédicateurs et les docteurs, auxquels on pourrait faire ce reproche de S. Paul : *Qui alium doces, teipsum non doces; qui prædicas non furandum, furaris; qui dicis non mœchandum, mœcharis.* (Rom. ii).

In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi (Coloss. ii). — Ces paroles, que S. Paul dit du Verbe incarné, peuvent se dire aussi, avec quelque proportion, de S. Augustin. Vous avez cent fois entendu dire que son esprit était un prodige ; que la grandeur, l'élévation et l'étendue de son génie donnaient de l'étonnement, comme lui-même disait de son fils : *A Deo datus, horrori mihi erat illud ingenium* ; que sa mémoire était un trésor où rien ne se perdait, et qui était enrichi de tout ce qu'il y avait de rare dans l'antiquité ; jusque là que la chose était passée en proverbe, que ce qu'Augustin ne savait pas ne se trouvait écrit dans aucun lieu, et n'avait jamais été dit de personne : *Cùm ad Augustinum venitur, legi deest quidquid contigerit ignorari.* (*Volusianus,* Ep. i. ad Augustin.) Je ne sais si la sagesse se montra à lui comme à Salomon ; mais je suis assuré qu'elle ne versa peut-être jamais plus de clarté dans l'esprit de ce sage roi que dans celui d'Augustin. Sans parler des connaissances naturelles qu'il apprit sans maître, jusqu'à percer les questions les plus obscures par sa seule pénétration, je ne m'arrête qu'à ces connaissances

divines que l'on doit proprement appeler sagesse, laquelle en cela est différente de la science, qu'elle s'acquiert par des principes plus hauts et plus élevés. Or, il semblait que cette sagesse fût toute ramassée dans sa tête, qu'elle s'expliquait aux fidèles par sa langue, qu'elle foudroyait les impies par ses écrits, qu'elle réunissait toutes ses forces dans ses pensées, qu'elle étalait tous ses charmes dans ses discours, et qu'elle renfermait toutes ses richesses dans ses livres. Et quand je dis cela, je ne dis encore rien d'approchant des éloges pompeux que lui donnent les SS. Pères et tous les grands hommes, dont les uns l'appellent communément l'Aigle et le Phénix des grands esprits, les autres, avec un savant cardinal, dans le concile de Bâle, l'Aristote de la théologie, c'est-à-dire, selon l'idée que l'on s'est formée de ce philosophe, le sublime degré et le plus haut faîte d'élévation où peut atteindre l'esprit humain.

Forma facti gregis ex animo (I Petri, III). — Ceux en qui DIEU a mis une partie de sa puissance doivent moins faire de fond sur la vertu de leurs inférieurs que sur leur propre vertu, quand il s'agit de les porter à une légitime obéissance. Sans cela, ils ont beau être jaloux de leur autorité, poussant à bout ceux qui leur résistent ; on croira toujours qu'ils appellent zèle ce qui n'est qu'emportement, vigueur ce qui n'est que dureté, gloire de DIEU ce qui n'est que l'effet de leur vanité. Et comment voudraient-ils qu'on jugeât autrement de leur conduite, quand on voit qu'ils sont si exacts à tirer tous les avantages du rang qu'ils tiennent, si ingénieux à diminuer toutes les peines qui y sont attachées ; quand on voit en eux, pour me servir de l'expression de S. Bernard, cette alliance monstrueuse d'un haut rang et d'une âme basse, d'un poste considérable et d'une vie méprisable ! S. Augustin fut fort éloigné de ces défauts ; il fut tendre, compatissant, charitable ; chaque particulier de son troupeau avait un facile accès auprès de lui ; en un mot, il se fit tout à tous pour les gagner tous.

§ IV.

Pensées et passages des saints Pères et autres.

(*Ce que saint Augustin rapporte de lui-même avant et après sa conversion.*)

Excessi omnia legitima tua, nec evasi flagella tua: quis enim hoc mortalium? Nàm tu semper aderas misericorditer sæviens, et amarissimis aspergens offensionibus illicitas jucunditates meas. II Confess. 2.

Je violais toutes vos lois; mais je n'évitais pas les châtiments: car qui est l'homme mortel qui les peut éviter? Vous me faisiez toujours sentir votre présence par les peines et les plaies secrètes dont vous me frappiez en répandant l'amertume sur mes plaisirs déréglés.

Instabas tu in occultis meis, flagella ingeminans timoris et pudoris. Id. VIII, 11.

Vous me poursuiviez sans cesse intérieurement, redoublant vos châtiments par la crainte et la honte.

Nec me revocabat à profundiore voluptatum gurgite nisi metus mortis et futuri judicii tui, qui per varias quidem opiniones numquàm tamen recessit de pectore meo. VI, 16.

Il n'y avait que la crainte de la mort et de votre jugement futur qui fût capable de me retirer du gouffre profond de mes voluptés charnelles: car jamais cette crainte ne s'est effacée de mon cœur, parmi la diversité des opinions dont j'ai été agité.

Suspirabam ligatus, non ferro alieno, sed meâ ferreâ voluntate. Velle meum tenebat inimicus, et indè mihi catenam fecerat, et constrinxerat me. VIII, 5.

Je soupirais, lié que j'étais non par des fers étrangers, mais par ma volonté, devenue aussi dure que le fer. Mon ennemi, maître de mes inclinations, en avait formé une chaîne dont il me serrait.

Ex voluntate perversâ facta est libido, et dum servitur libidini, facta est consuetudo, et dùm consuetudini non resistitur, facta est necessitas. Ibid.

Ma volonté perverse s'était tournée en passion déréglée, et, m'étant asservi à ma passion, elle s'était changée en coutume, et, ne résistant pas à l'accoutumance, la nécessité de pécher y avait succédé.

« *Tolle, lege.* » *Oborta est procella ingens, ferens imbrem lacrymarum.* Ibid. VIII, 52.

« Prenez, lisez. » Une grande tempête suivit ces paroles, laquelle produisit une pluie de larmes.

Immortalitatem sapientiæ concupiscebam æstu cordis incredibili. Quomodò ardebam, Deus *meus ! quomodò ardebam avolare à terrenis ad te, et nesciebam quidquid ageres mecum.* Ibid. III, 4.

Je désirais avec une ardeur incroyable l'immortalité de la sagesse, ô mon Dieu! Que mes désirs étaient violents ! Je voulais me dégager des choses présentes pour voler à vous, et je ne savais pas, Seigneur, à quoi vous me destiniez.

Æstuabam, suspirabam, flebam, turbabar, non requies erat ulla. VII, 16.

Je m'agitais avec force, je soupirais, je versais des larmes, je me troublais, je n'avais plus de repos.

Nomen Salvatoris mei in ipso adhùc lacte matris cor meum piè biberat et altè retine-

J'avais sucé avec le lait, au sein de ma mère, le nom de mon Sauveur; et mon

bat; et quidquid sine hoc nomine fuisset, quamvis litteratum et politum et veridicum, non me totum rapiebat. III, 4.

cœur encore tendre s'en souvenait, ne goûtant rien où je ne voyais pas ce saint nom, encore que ce que je lisais fût étudié, poli et véritable.

De sanguine cordis matris meæ per lacrymas ejus, diebus ac noctibus, pro me sacrificabatur. V, 7.

Ma mère me pleurait nuit et jour, et offrait pour moi le sacrifice de ses larmes, qui étaient le sang de son cœur.

Dimisi habenas lacrymis, et proruperunt flumina oculorum meorum, acceptabile sacrificium. VIII, 12.

J'abandonnai mes yeux aux larmes; il en sortit des fleuves. Ce sacrifice, Seigneur, vous fut agréable.

Pères et autres.

Pater patrum, doctor doctorum, par angelis in fervore, par prophetis in absconditorum mysteriorum revelatione, par Apostolis in prædicatione; imago divinitatis, abyssus sapientiæ. Possidius, Vita S. Augustini.

C'est le père des pères, le docteur des docteurs; il est égal aux anges par sa ferveur, aux prophètes par la pénétration des mystères les plus cachés, aux Apôtres dans la prédication; il est l'image de la Divinité et un abîme de sagesse.

Nullum finem fecit prædicandi verbum DEI, *nisi gravi morbò oppressus.* Id. ibid.

Il ne cessa point d'annoncer la parole de DIEU, que sous le poids de quelque grave maladie.

Testamentum nullum fecit, quia undè faceret pauper Christi non habebat. Id. ibid.

Il ne fit point de testament; ce pauvre de JÉSUS-CHRIST n'avait pas lieu d'en faire, n'ayant aucun bien.

Catholici te conditorem antiquæ rursùs fidei venerantur atque suscipiunt, omnes hæretici detestantur. Hieron.

Les catholiques vous respectent et vous admirent comme le second fondateur et le réparateur de l'ancienne foi; les hérétiques vous ont tous en horreur.

Pater theologorum; fons orbis, oraculum legis, ut nihil è sacris litteris possit nisi eo duce intelligi, eo interprete explicari. Hugo à S. Victore, Serm. 52.

Il est le père des théologiens, une source de biens, l'oracle de la loi, en sorte qu'on ne peut sans ce guide entendre les Ecritures, et qu'on ne peut les bien expliquer sans lui.

Omnes doctores qui venerunt post ipsum sustentantur super ejus doctrinam puram, sanctam, catholicam. Vincent. Ferrer. Serm. de S. Augustino.

Tous les docteurs qui sont venus après lui s'appuient sur sa doctrine, qui est pure, sainte, catholique.

Vir intellectu propè divino, et qui humanæ intelligentiæ terminos visus est transcendere. Thomas de Villan. Serm. de S. Augustino.

Ce fut un homme d'un entendement presque divin, et qui semble avoir surpassé les bornes de l'intelligence humaine.

Egregius omnium litterarum magister. Cassiodor. Prolog. super Psalm.

L'excellent maître en toute sorte de littérature.

S. Augustinus omnia quæ fidem turbare poterant hæreticorum venena enervavit. Beda, I de Turb. 3.

S. Augustin a ôté toute la force au venin des hérétiques qui pouvait troubler la foi.

Augustinus validissimus malleus hæreticorum. Bernard. Serm. 80 in Cantic.

Le puissant marteau des hérétiques.

Bellator hæreticorum. Cassiodor. Divin. Instit.

Le grand adversaire des hérétiques.

Defensor fidelium, et famosorum palma certaminum. Id. ibid.

Le défenseur des fidèles orthodoxes, qui a remporté la palme dans les plus fameux combats.

In aliis sacerdotibus toleratur inscitia;

On tolère l'ignorance dans les autres

at, cùm ad antistitem Augustinum venitur, legi deest quidquid contigerit ignorare. Volusian. Epist. II, apud August. — prêtres; mais, si Augustin ignore quelque chose, il faut dire que cela n'est pas contenu dans la loi de Dieu.

Scriptorum maximus. Ennodius, Epist. ad Cæsar. — Le plus grand des écrivains.

Lucerna mundi. S. Paulinus. — Le flambeau du monde.

Nullus eum falsæ suspicionis saltèm tumor aspersit. Cælestinus papa, Epist. VIII. — Jamais il ne fut même soupçonné de la moindre erreur.



§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[L'amour de la vérité et de la justice].— Deux choses faisaient la perfection de l'homme avant le péché : la justice et la vérité. La vérité éclairait son esprit, la justice réglait ses actions. La vérité lui donnait une claire connaissance de ses devoirs, la justice lui donnait une heureuse inclination pour les accomplir. Ainsi, l'erreur n'obscurcissait pas la raison, la convoitise ne s'opposait point à la volonté ; et, se trouvant affermi dans l'amour du vrai bien, il ne pouvait que suivre avec plaisir ce qu'il connaissait avec certitude. C'est sur ce modèle que l'homme nouveau, selon l'Apôtre, a été créé dans la justice et la sainteté de la vérité (*Ephes. IV*). S'il est donc constant que la perfection du chrétien consiste à connaître la vérité, ce qui est la vraie sagesse ; et à l'aimer, ce qui est la véritable justice, nous trouvons sans contredit ces deux qualités dans S. Augustin, malgré tous ses égarements.

[La pénitence preuve de la grâce].— Toutes les conversions des pécheurs célèbres, qui font succéder une vie pénitente à une vie criminelle, sont des preuves de la vertu toute-puissante de la grâce, qui sans faire violence à notre liberté, fait des changements si extraordinaires et si surprenants dans l'homme, qu'ils ne peuvent venir d'un principe naturel ; les traces du doigt de Dieu y paraissent visiblement : *Digitus* Dei *hìc est.* En effet, lorsqu'on voit une Madeleine, plongée dans l'amour des vanités, des plaisirs et des pompes du siècle, sacrifier en un moment tout ce qu'elle aimait avec tant d'ardeur, pour passer d'une vie molle, sensuelle et voluptueuse, à une vie pénitente et mortifiée, dont elle continue les rigueurs jusqu'à la mort; un S. Paul, qui de persécuteur de Jésus-Christ, ne respirant que sang et carnage contre ses membres, devient l'apôtre le plus zélé de ce même Sauveur; parcourt les villes et les royaumes

pour prêcher son Evangile aux nations, qui par ses actions, ses travaux ses discours, ses épîtres, ses chaînes, sa mort, soutient jusqu'au bout ce changement admirable qui s'est fait en lui; un Augustin, qui, après avoir aimé les voluptés jusqu'à croire qu'on ne pouvait vivre sans elles, conçoit une horreur extrême pour ce qui avait été l'objet de ses délices et le but principal de toute son attention; — quand on considère, dis-je, ces grands et incomparables effets de la grâce, qui est tout admirable dans les saints, on ne peut s'empêcher de remonter jusqu'à la cause divine qui produit des effets si merveilleux. C'est en vain que l'esprit d'impiété et de libertinage s'efforce de n'y rien voir que d'humain et de naturel ; la raison y peut facilement découvrir que c'est un de ces grands ouvrages de la droite du Très-Haut: *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.*

[Les grandes intelligences de Dieu].— Toutes les lumières de l'esprit ne doivent servir qu'à perfectionner le cœur ; et plus nous sommes éclairés, plus nous devons être saints. Dieu demandera plus à ceux qui auront plus reçu. De-là vient que le Sauveur dit à ses apôtres : *Nisi abundaverit justitia vestra plusquàm scribarum et pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum.* Les chrétiens, à qui Dieu a révélé toutes les vérités de l'Evangile, doivent sans doute être plus parfaits que les Juifs, à qui Dieu n'avait parlé qu'en énigme et en figure ; et, parmi les chrétiens, ceux à qui Dieu fait le plus de part des trésors de la science, à qui il donne de plus vives idées de ses perfections divines, à qui il manifeste plus clairement les mystères de la religion, ceux-là, dis-je, doivent aimer et servir Dieu avec d'autant plus d'exactitude qu'ils en connaissent mieux l'obligation . C'est sur ce principe qu'Augustin converti jugeait de la grandeur de ses fautes. Elles étaient grandes en elles-mêmes ; mais lorsqu'il les considérait par rapport à ses connaissances, elles lui paraissaient énormes. Ainsi l'élévation de la science redoublait de jour en jour la ferveur de sa pénitence ; et comme il connaissait de plus en plus la beauté de Dieu et l'obligation indispensable de l'aimer et de le servir ; il voyait aussi plus clairement le bonheur d'une âme qui marche et qui avance toujours de plus en plus dans les voies de la vérité et de la justice.

[Dieu s'est communiqué à Augustin en qualité de lumière et de vérité]. — La théologie nous enseigne que Dieu se communique aux hommes et aux anges selon la diversité de ses perfections, et que ces différentes communications font différents ordres parmi les hommes, aussi bien que parmi les anges. La bonté de Dieu qui se communique aux séraphins, en fait des esprits qui brûlent toujours et ne se consument jamais ; sa lumière, qui se communique à d'autres intelligences inférieures, en fait des lumières vivantes, qui n'ont d'autre exercice que de connaître la première vérité et de trouver leur bonheur dans sa connaissance ; etc. — Ce que la gloire

fait là-haut dans les anges, la grâce le fait ici-bas dans les hommes. Dieu se donna à Moïse comme puissance, et lui laissant la disposition de toutes les créatures, il le constitua le souverain de Pharaon. Il se communiqua à Salomon comme sagesse, et lui ouvrant l'esprit, il lui enseigna tous les secrets de la nature et tous les détours de la politique. Il se donna au prophète Elie comme zèle ; et brûlant les os de cet homme de feu, il lui inspira cette sainte jalousie qu'il avait conçue pour sa gloire. Mais certes on peut dire que Dieu se communiqua au grand Augustin sous l'idée de la vérité, qu'il lui montra toutes les beautés de son essence divine, qu'il lui enseigna tous les mystères de la religion, qu'il lui découvrit tous les secrets de la prédestination, et qu'il remplit son esprit de tant de lumières qu'il semblait que l'ignorance et l'erreur en fussent tout à fait bannies. Jugez-en par le nombre de ses écrits, par la solidité de sa doctrine, par les oracles qui sont sortis de sa bouche, par les difficultés qu'il a expliquées, par les doutes qu'il a résolus, et par les hérésies qu'il a confondues. Tous les pères de l'Eglise ont été dans ce sentiment; ils ont reconnu cet accord de l'esprit d'Augustin avec la vérité ; ils ont remarqué que Dieu s'était communiqué à lui comme lumière, et que rien n'était caché à ce docteur, depuis que la Sagesse éternelle avait contracté cette alliance avec lui : *Vir cœlestis sapientiœ*, dit un Père ; c'est l'homme de la sagesse divine ; *Doctrinœ culmen christianœ*, c'est le comble, dit un autre, de la doctrine chrétienne; et il semble qu'elle ne se puisse étendre plus loin ni élever plus haut. Mais surtout ce que dit Possidius, qui a écrit la vie du saint docteur, est admirable : *Par*, dit-il, *angelis in fervore, par prophetis in revelatione* ; *imago Divinitatis*, *abyssus sapientiœ*.

[Grâces intérieures].— Il faut présupposer un principe de théologie , qui est que quand Dieu fait quelques grâces extérieures, il les accompagne toujours de grâces intérieures. La raison de cela se prend de ce que les grâces extérieures, tels que sont les exemples, les événements extraordinaires, les prodiges et les miracles qui frappent nos sens, sans les grâces intérieures , sont équivoques et inutiles. Si S. Augustin n'avait reçu que des avis de S. Ambroise et les bons conseils et sollicitations de sa mère, et qu'il n'en eût reçu d'intérieurs qu'au moment où il se convertit, il ne dirait pas comme il dit, que la grâce l'a attendu, et il n'attribuerait pas, comme il fait, l'éloignement de sa conversion à la paresse de son cœur et à la lâcheté de sa volonté : *Expectas torpentem*. Il est donc évident qu'au même temps que S. Ambroise et Se Monique pressaient le cœur d'Augustin par leurs remontrances, la grâce agissait aussi intérieurement sur ce même cœur. C'était donc aussi cette grâce intérieure de Dieu qui pressait et qui attendait Augustin, et qui, dans cette attente, lui disait ces aimables paroles de l'Apocalypse : *Ecce sto ad ostium et pulso*. Mais les mauvaises dispositions du cœur d'Augustin

l'obligeaient à différer sa conversion. Ses affections déréglées, ses longues habitudes dans le vice, étaient, dit-il, comme des chaînes qui le tenaient captif, et qui le faisaient soupirer inutilement dans ses fers : *Suspirabam ligatus, non ferro alieno, sed ferreâ meâ voluntate.* En un mot, le péché avait pris un empire si absolu sur sa volonté, qu'il y régnait comme un tyran, qui, par une conduite surprenante, se faisait craindre et aimer tout à la fois.

[La grâce ne détruit pas la nature]. — C'est un sentiment commun des Théologiens, que nous avons souvent rapporté, que la grâce ne détruit pas la nature, et qu'au contraire elle l'élève et la perfectionne. Elle ne détruit pas les inclinations d'un pécheur, elle les tourne seulement vers leur véritable objet. Madeleine pécheresse aimait le monde, Madeleine pénitente aima Dieu encore davantage. Paul avait un grand zèle pour la tradition de ses pères lorsqu'il persécutait l'Eglise ; il en eut encore un plus grand lorsqu'il défendit cette même Eglise. *Passiones non auferuntur sed mutantur.* C'est ce qui se vérifie par l'exemple de S. Augustin : ses passions furent heureusement changées par sa conversion. Augustin pécheur aimait le monde d'un amour déréglé : Augustin pénitent aime Dieu d'une ardeur incomparable.

[Combien l'hérésie est un mal dangereux.] — Il faut avouer que l'hérésie, en elle-même et dans quelque sujet qu'elle se trouve, est un grand empêchement à la grâce, parce qu'elle consiste dans l'orgueil et l'obstination, qui sont comme ses deux caractères. Mais quand elle se trouve dans un grand esprit, c'est un mal presque incurable. D'un côté, ces grands génies sont infiniment amoureux de leurs sentiments ; et, comme ils sont naturellement ambitieux, ils croient qu'il y va de leur honneur de soutenir fermement les pensées erronées qu'ils ont une fois conçues. D'ailleurs, comme l'inflexibilité des anges vient de ce qu'en prenant un sentiment ils ont en même temps prévu toutes les raisons qui leur pourraient découvrir le contraire, ainsi les grands esprits s'opiniâtrent dans leurs erreurs parcequ'ils ont regardé et pénétré ce qu'on pourrait leur dire ; et, quand enfin ils sont persuadés, il est malaisé de les désabuser. C'est ce qui rendit difficile la conversion d'Augustin ; son esprit est son crime et son malheur ; c'est pourquoi un saint évêque, à qui Se Monique sa mère avait demandé de travailler à la conversion de son fils, répondit sagement qu'il ne fallait pas espérer de le convertir avec des raisons humaines, mais avec des oraisons et des larmes.

[Science et plaisir]. — Il y a longtemps qu'on établit cette maxime, que les sciences et la mollesse ne sont guère d'accord ensemble ; qu'un esprit touché d'une forte passion de se distinguer par l'étude ne laisse guère de temps à son cœur pour s'abandonner à la tendresse. C'est néanmoins

ce qui s'est trouvé dans le grand Augustin. Son cœur, aussi tendre et aussi susceptible de divers mouvements de l'amour déréglé que son esprit était avide de toutes les fausses lumières qui peuvent rendre la réputation d'un philosophe et d'un orateur recommandable dans le grand monde, fut toujours d'une entière intelligence avec lui.

[Quatre vérités capitales].— Nous avons quatre vérités capitales dans la religion chrétienne, qui ont été furieusement attaquées par les hérétiques des premiers siècles. — La première est l'unité d'un premier principe, contre laquelle les manichéens ont introduit deux principes souverains, l'un bon et créateur des bonnes choses, l'autre mauvais et créateur des mauvaises.— La seconde, c'est l'unité de la divine essence en trois personnes, que les ariens ont rejetée, soutenant que le Fils et le Saint-Esprit avaient des natures différentes du Père. — La troisième, c'est l'unité de l'Eglise sous un même chef, qui est Jésus-Christ, et sous les souverains-pontifes successivement, qui sont ses vicaires sur la terre, combattue par les donatistes, qui s'étaient séparés de l'Eglise catholique sous de faux prétextes. — La quatrième, l'unité et la nécessité de la grâce, que les pélagiens niaient, disant que chacun pouvait mériter le ciel par les seules forces naturelles de son libre arbitre.— Toutes ces vérités étaient tenues pour certaines dans l'Eglise ; mais il faut avouer que S. Augustin les a tellement éclaircies, soutenues et défendues contre les hérétiques qui avaient entrepris de les détruire, que son siècle et les suivants lui ont cette obligation de les avoir préservées presque partout des erreurs qui étaient opposées aux dogmes reçus dans l'Eglise.

[Ce qui engage dans l'hérésie].— Il ne faut pas s'imaginer que ce soit toujours la vérité apparente qui fasse entrer dans le parti de l'hérésie, ou que ce soit assez d'être convaincu par la force de la raison pour en sortir : car souvent on se fait un point d'honneur de soutenir son opinion, pour ne pas avouer que l'on a été trompé. A quoi il faut ajouter que c'est comme l'instinct des grands esprits, que, quelque parti qu'ils embrassent, ils apportent une obstination aveugle à le soutenir, et, pour éviter le blâme d'être inconstant, ils deviennent inébranlables dans leurs sentiments : en cela semblables aux anges, qui sont inflexibles parce qu'ils ont pesé de part et d'autre toutes les raisons contraires qu'on leur peut opposer. C'est ce qui retint si longtemps Augustin dans l'erreur ; car, méprisant les pures sources de la vérité, par un juste jugement de Dieu il était tombé dans les abîmes du mensonge. Celui qui ne pouvait s'assujettir à la doctrine du Sauveur se soumit aux erreurs et aux extravagances des manichéens. Il crut avec eux qu'il y avait deux principes éternels, l'un du bien, et l'autre du mal, qui étaient comme deux divinités contraires, se combattant l'une l'autre ; qu'il y avait deux âmes dans l'homme, l'une qui le portait à la justice, l'autre qui le déterminait au péché. Augustin,

dans ces principes, rejetait aussi l'ancienne loi et les prophètes, et, renonçant à l'usage de son libre arbitre, il se persuadait que c'était une fatale nécessité qui entraînait nos volontés ou à l'amour ou à la haine ; quelque crime qu'il commît, il s'estimait à la vérité plus malheureux, mais il ne s'estimait pas moins innocent, parce qu'il suivait sa destinée et qu'il croyait avoir en lui une âme qui s'attachait au bien, pendant que l'autre se déréglait. « Je croyais, disait-il à Dieu dans le temps de sa pénitence, je croyais que ce n'était pas moi qui péchais, mais une nature étrangère qui péchait en moi. Infidèle et orgueilleux que j'étais, j'avais du plaisir à m'imaginer que je n'étais jamais coupable. Je vous offensais sans implorer votre miséricorde, et, cherchant à me justifier moi-même à moi-même en rejetant toutes mes fautes sur je ne sais quel principe distingué de moi, quoique pourtant il fût en moi, j'étais moi-même la véritable cause de mon aveuglement ; et mon péché était d'autant plus incurable que je ne croyais pas être pécheur. » — Sa volonté ne fut pas moins agitée que son esprit. Que de désirs ! que de passions ! que d'engagements ! Il languit plusieurs années dans les bras de la volupté, entraîné par l'amour profane ; insensible aux larmes d'une mère tendre et affligée, inflexible aux prières et aux remontrances de ses amis, touché, sans être converti, des amertumes qu'il trouvait au milieu même de ses plaisirs. Mais que peut-on espérer d'un pécheur qui aime et recherche la vérité, qui la reçoit quand elle se présente, qui se condamne quand elle l'accuse ?

[Il y a des grâces victorieuses]. — Je n'entreprends point ici de disputer de l'efficacité de la grâce, et du tempérament que Dieu y apporte pour vaincre notre liberté ; je dis seulement que je ne doute point qu'il n'y ait dans les trésors de la miséricorde certaines inspirations victorieuses qui, par une douce et agréable violence, obligent infailliblement la volonté à se rendre. S. Augustin les appelle *Delectationes victrices*, et Tertullien avant lui les avait nommées *Traductiones cordis*, des changements du cœur, qui se font avec une violence tout aimable. Comme Dieu fait quelquefois des miracles dans la nature, dont il ne faut pont tirer de conséquence pour la conduite ordinaire du monde, ainsi il fait quelquefois des coups miraculeux dans la grâce, qui n'ont point de suite pour le commun des pécheurs. Il y a apparence que Dieu s'est servi de cette sorte de grâces extraordinaires pour convertir les Apôtres, et principalement un S. Paul, et pour appeler à la foi Madeleine. Tel fut, à mon jugement, la grâce victorieuse qui acheva la conversion d'Augustin. Etant dans un jardin, tout transporté d'une sainte fureur contre lui-même, et comme à l'agonie d'une mort qui devait le faire passer à la vie, sentant son cœur agité d'une grande tempête qui fut suivie d'un torrent de larmes, il s'écria : « Jusques à quand, jusques à quand, Seigneur, serez-vous en colère contre moi ! oubliez, s'il vous plaît, mes iniquités passées ! »

Cette force et ce pouvoir victorieux, qui enleva le cœur d'Augustin, ne s'exerça point avec violence : il n'y eut ni contrainte ni nécessité ; ce fut par un attrait victorieux, qui donne à la grâce le nom de douceur, qui attire et sollicite si puissamment qu'elle triomphe enfin de la dureté d'un cœur, et se rend maîtresse de la volonté en la rendant plus maîtresse d'elle-même : de manière que, dans cette entière liberté qu'elle lui laisse, elle ne manque jamais son coup : c'est pourquoi S. Augustin la nomme lui-même *delectationem victricem,* une impression de l'esprit de Dieu qui emporte tout ce qu'elle attaque, par sa douceur conquérante et par un plaisir victorieux ; jusque-là qu'il l'appelle par excellence *suavitatem,* la douceur même, la joie même, le plaisir même. Or, c'est particulièrement par cette douceur que la grâce fait reconnaître son pouvoir, en touchant de telle sorte tous les ressorts de notre cœur, qu'elle adoucit la fierté des plus rebelles, soumet les plus impérieux, et fléchit la dureté des plus insensibles, sans qu'il y ait rien de si difficile dont elle ne vienne à bout. C'est ce qui parut en ce grand saint ; et il n'y a point de sujet de s'étonner de ce qu'il l'a exprimé en de si beaux termes dans ses ouvrages puisqu'il en parlait par expérience, et que ce qu'il en dit est comme le récit fidèle de ce que la grâce opéra en lui-même.

[Hérésies combattues]. — S. Augustin a combattu et détruit toutes les hérésies de son temps, et il a fourni des armes aux catholiques, pour combattre celles des autres siècles. Nous voyons dans l'histoire que, au temps de ce saint docteur, qui vivait dans le quatrième siècle, l'enfer a vomi les plus dangereuses hérésies, et en plus grand nombre qu'en aucun autre siècle. Augustin les a toutes attaquées et confondues ; il a converti, ou convaincu, en des disputes ou des conférences, par sa plume ou par sa langue, les ariens, les apollinaristes, les circoncellions, les donatistes, les helvidiens, les jovinianistes, les lucifériens, les manichéens, les mélétiens, les pélagiens, les sémipélagiens, les priscillianistes, les rogatiens, les sabatiens, les sabelliens , sans parler de ceux des siècles précédents, comme les ébionistes, les valentiniens et les novatiens, que ce saint docteur renversait aussi. Sa doctrine a brillé même hors de la maison de Dieu, puisqu'il a fait l'apologie du christianisme dans les livres de la *Cité de Dieu*, pour convaincre et pour convertir les païens.

[Des endroits difficiles dans S. Augustin]. — Sur quelques expressions un peu fortes dont S. Augustin s'est servi, on objecte qu'il a parlé quelquefois si obscurément de la prédestination et de la réprobation des hommes, aussi bien que de l'accord de la grâce avec le libre arbitre, qu'il semble avoir donné sujet à quelques-uns de suivre des opinions écartées de la commune croyance de l'Eglise. Luther et Calvin ont abusé de ses écrits ; et il ne s'en faut pas étonner, puisqu'ils ont abusé avec bien plus d'audace de l'Ecriture-Sainte, et particuliérent des écrits de S. Paul, où les mêmes

principes de la grâce sont si puissamment établis. Dès le temps du saint Docteur, pour ne pas bien entendre la doctrine de l'Apôtre, certains hérésiarques soulevèrent de grandes disputes, qui portèrent les uns à une extrémité, et les autres à une autre, toutes deux cependant contraires à la véritable doctrine de notre saint. Il est vrai qu'il y a dans ses écrits quelques propositions qui, étant prises séparément et détachées du corps entier de sa doctrine, sont un peu dures; il y en a de pareilles dans les épîtres de S. Paul; mais, si on les confronte avec ce que le saint dit en d'autres lieux, on en peut facilement trouver le véritable sens, qui est conforme aux sentiments orthodoxes. Et il y a bien de l'apparence que, si S. Augustion eût prévu les dangereuses conséquences qu'on a voulu inférer de certains termes et de certaines façons de s'exprimer dont il s'est servi quelquefois, il s'en serait abstenu. Mais, comme lui-même l'a remarqué, en répondant aux pélagiens qui lui objectaient les paroles des SS. Pères plus anciens que lui, qu'ils parlaient alors plus librement et sans crainte, nous pouvons dire la même chose du saint docteur, qu'il écrivait contre ce que les pélagiens disaient, et non pas contre ce que les luthériens et les calvinistes devaient dire tant de siècles après lui.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Il est difficile de faire le panégyrique de S. Augustin]. — Il n'y a rien, ce semble, de plus difficile et de plus aisé tout ensemble que de faire l'éloge du grand Augustin. Tous les grands hommes qui ont fleuri depuis douze siècles l'ont fait avant nous ; les plus illustres en doctrine et en piété ont reconnu ce saint docteur pour leur maître et leur modèle; les papes et les conciles ont puisé leurs décisions dans ses écrits, et sa vie est si pleine de merveilles, qu'elle sera éternellement dans l'Eglise une source inépuisable de bénédictions et de louanges. Cette abondance me trouble, cette variété me confond; et, parmi un nombre infini de qualités admirables, parmi tant de dons éclatants de la nature et de la grâce, parmi tant de

merveilleuses actions d'une vie passée dans l'exercice des plus héroïques vertus, le choix de ce que j'ai a dire est très-difficile. Je demeure étonné et incertain, et je ne sais comment renfermer dans un seul discours un sujet de si vaste étendue. Tout est rare et extraordinaire en ce docteur, tout est grand, tout est sublime. C'est un docteur dont l'esprit n'a point de bornes, dont la doctrine n'a point de ténèbres, dont les écrits sont sans nombre et sans comparaison. C'est un saint qui possède dans une élévation admirable toutes les vertus chrétiennes. C'est un Père et un chef d'ordre religieux, duquel toute la vie, depuis que Dieu l'attira à lui, est un modèle de perfection. Il faudrait avoir la force du grand génie de notre saint et son éloquence victorieuse, il faudrait avoir cette piété ardente qui l'animait, il faudrait être possédé d'un zèle aussi vif que le sien, et entretenir une union aussi parfaite avec le Père des lumières, pour bien faire son éloge, pour expliquer tant de merveilles d'une conduite si éclairée, pour décrire tant d'actions d'une vertu si héroïque, et pour exprimer les sentiments intérieurs de cette grande âme. (**Verjus**).

[Caractère de S. Augustin]. — Dieu avait donné à S. Augustin un esprit éclairé, pénétrant, universel. Il n'y a rien de sublime dans les sciences humaines où il ne s'élevât par la force de son génie, rien de si obscur qu'il ne perçât par la vivacité de sa raison et de ses lumières, rien de si embrouillé qu'il ne démêlât par un juste dicernement et par une profonde pénétration; prévenant les difficultés et voyant les conséquences dans les principes. Maître et disciple tout ensemble, il comprit par sa seule méditation et par une simple lecture, ce que les philosophes ont imaginé de plus subtil, pour gêner les esprits des hommes plutôt que pour les instruire. Sa curiosité n'eut besoin ni de temps ni de travail pour se satisfaire. Les sciences manquaient à son esprit plutôt que son esprit aux sciences, et, dans la facilité qu'il avait à les apprendre, on eût dit qu'il les inventait. Ses inclinations furent proportionnées à son esprit, et un heureux naturel lui servit de fondement pour acquérir et pour posséder la sagesse. Son exactitude en tous ses devoirs, son équité dans ses jugements, sa fidélité dans ses amitiés, son estime pour les gens de bien, sa compassion pour les malheureux, son désintéressement et sa probité dans les offices de la vie civile, faisaient voir dès sa jeunesse qu'il y avait en lui un fonds d'équité naturelle, et que, si son esprit semblait être fait pour connaître la vérité, son cœur était fait pour la suivre. Cependant Dieu permit, soit pour humilier et pour aplanir les hauteurs superbes de son esprit, soit pour lui faire sentir la faiblesse et la corruption de la nature, et le besoin qu'il avait de cette grâce du Seigneur dont il devait parler avec tant de force dans la suite, Dieu permit, dis-je, qu'il tombât dans tous les désordres, que causent l'erreur dans l'entendement et les passions dans la volonté. (**Fléchier**).

[Désordres où tomba S. Augustin]. — Augustin était enseveli dans les ténèbres de l'erreur, et, comme il parle lui-même avec le prophète, il était dans les ombres de la mort, puisqu'il était engagé dans l'erreur des manichéens qu'il avait non-seulement embrassée mais soutenue plusieurs années, durant lesquelles cet esprit, grand jusqu'au prodige mais curieux jusqu'à l'excès et présomptueux jusqu'à la témérité, cherchait la vérité par les faibles lumières de la raison humaine, flottant comme un vaisseau sans pilote et sans gouvernail, courant après toutes les nouvelles opinions en matière de religion, et, comme parle l'Apôtre, tournant au gré de tous les vents, sans trouver où fixer les inquiétudes de sa curiosité : *Ut non circumferantur omni vento doctrinæ.* De sorte que, s'éloignant des vérités du christianisme, dans lesquelles il avait été élevé par les soins de Ste Monique, il en avait presque étouffé tous les sentiments et n'en pouvait souffrir les maximes, Il était du nombre de ceux qui demandent raison de tout : *Languens circa quæstiones* (I Tim. VI), ainsi que parle encore le même apôtre. Comme si ce n'était pas assez d'avoir un Dieu pour caution, et les oracles de sa parole pour assurance, il contestait et pointillait sur tous les articles de notre religion, et, par une illusion funeste, il s'imaginait trouver plus de sûreté dans ses propres lumières que dans celles de la foi. A cette présomption et à cette curiosité il joignait une ambition vaste, un désir ardent et empressé de faire paraître son grand esprit : c'est pourquoi il tâchait sans cesse de faire de nouvelles découvertes dans les sciences, par une étude continuelle et par un travail infatigable, qui n'avait pour but que l'éclat et l'applaudissement, qu'il cherchait dans toutes les académies de l'Afrique et de l'Italie. Mais Dieu, qui se plaît à confondre l'orgueil des superbes, permit qu'il s'aveuglât lui-même, et que non-seulement il tombât dans l'hérésie, mais qu'il se fît honneur d'être le soutien et le défenseur de la plus ridicule opinion qui puisse tomber dans l'imagination d'un homme. Tant il est vrai qu'il n'y a faiblesse dont ne soient capables les plus grands esprits quand ils veulent se conduire par leur propre sens dans les mystères de la religion. (**Houdry,** *Sermons*).

[Son mépris pour l'Ecriture-Sainte]. — Augustin, enflé de l'orgueil des sciences humaines et rempli de son propre esprit, commença à se moquer des expressions humbles et basses de l'Ecriture. Ses yeux n'étaient pas encore assez perçants pour découvrir les vérités cachées sous le voile des figures et des mystères. Sa vanité lui faisait trouver une fausse majesté dans les écrits des philosophes, qui lui donnait du dégoût pour la simple et modeste sagesse des livres sacrés. Il n'avait pas encore appris ces grandes maximes qu'il a depuis enseignées : qu'il y a dans les divines Ecritures une sainte simplicité pour les rendre utiles, et une sainte obscurité pour les rendre plus vénérables ; qu'il est de la grandeur de Dieu de n'y pas découvrir ses mystères, mais qu'il est de sa bonté d'y expliquer ses vo-

lontés; que celui qui n'y cherche que son salut y trouve la science même qu'il n'y cherche pas, et que celui qui les lit par un vain désir de savoir devient plus ignorant et plus aveugle; que rien ne sert tant à l'intelligence de la doctrine que la pratique de la vertu, et que le moyen le plus sûr pour entendre ce que Dieu nous dit, c'est de faire ce qu'il nous ordonne. Méprisant ainsi les pures sources de la vérité, Augustin tomba dans les abîmes du mensonge, et celui qui ne pouvait s'assujettir à la doctrine du Sauveur se soumit aux erreurs et aux extravagances des manichéens. (**Fléchier**.)

[Ses qualités naturelles]. — Comme il y a un art de découvrir sous une superficie stérile et sèche les mines d'or qui sont cachées dans les entrailles de la terre, comme il y a certaines marques de la fertilité d'un champ, lors même qu'il est encore couvert d'épines, ainsi il y a certains présages heureux et certaines traces d'un regard favorable de Dieu sur des âmes prédestinées, qui s'entrevoient au milieu même de leurs désordres, dont la première est l'amour de la vérité et la recherche de la sagesse. Telle était la disposition d'Augustin dans les dérèglements de sa jeunesse. Il conserva une passion ardente de connaître Dieu. Il fit paraître, dans la nuit ténébreuse dont il était environné, des étincelles de ce feu qui, brûlant son âme, devait éclairer toute l'Eglise, et l'on vit, au travers d'Augustin pécheur, un Augustin prédestiné. En effet, il courait après le mensonge, mais il était attiré par quelque lueur de la vérité. Il marchait par des chemins détournés, mais son intention était d'aller au souverain bien. Il aimait le nom même de Jésus-Christ, lorsqu'il rejetait sa doctrine. Tout ennemi de Dieu qu'il était, il se souvenait quelquefois qu'il était sa créature. Combien de fois fit-il des efforts, mais efforts impuissants, pour dissiper les ténèbres dont il était enveloppé ! Combien de fois, pressé d'un juste remords, malgré les préventions de la coutume, eut-il envie d'échapper à ses passions et de se révolter contre elles ! Combien de fois, une partie de lui-même soupirant pour son salut, pendant que l'autre semblait entraînée à sa perte, combien de fois tourna-t-il les yeux vers le ciel pour lui demander du secours contre lui-même ! (**Fléchier**.)

[Etat déplorable d'Augustin avant sa conversion]. — Augustin, tout rempli de lui-même, et voulant par un vain orgueil décider et juger en maître, au lieu de s'instruire avec la docilité et l'humilité d'un disciple, était confondu par sa propre vanité. Car c'est lui-même qui le confesse, dans le livre qu'il nous a laissé touchant l'utilité de la foi. « Je passais, dit-il, de secte en secte, et d'opinion en opinion, selon les divers mouvements de mon esprit. Tantôt je me déclarais pour l'une, et tantôt pour l'autre ; il n'y en avait pas une que je ne voulusse embrasser, et pas une que je ne voulusse abandonner. Aujourd'hui j'étais manichéen, et demain je ne

l'étais plus; je désespérais même souvent de parvenir à la vérité; et, après un long combat, fatigué de mes propres pensées, je me laissais emporter au sentiment des académiciens, qui ne tenaient rien de certain dans le monde, aimant mieux, avec eux, douter de tout que de prononcer avec les autres sur des probabilités : *Sœpè miki videbatur non posse omninò inveniri quod quœrebam*, etc. » Sur quoi on peut remarquer qu'au moins S. Augustin n'était pas sujet à ce vice, si commun dans notre siècle, de se préoccuper d'un sentiment sans en vouloir écouter d'autre; de croire toujours une chose parce qu'on l'a crue d'abord, ou de n'y acquiescer jamais parce qu'on l'a une fois combattue; de s'entêter qu'elle est, parce qu'on veut qu'elle soit; de la contredire avec obstination, parce qu'on a intérêt qu'elle ne soit pas; et, quelque parti qu'on prenne, de se faire un faux honneur d'y demeurer, sans avoir d'autre règle de sa conduite qu'un attachement opiniâtre à son sens. (**Bourdaloue.**)

[Conversion miraculeuse d'Augustin]. — Comme Dieu fait quelquefois des miracles dans la nature dont il ne faut pas tirer de conséquence pour la conduite ordinaire du monde, aussi fait-il quelquefois des coups miraculeux dans l'ordre de la grâce, qui n'ont point de suite pour le commun des pécheurs. Telle sans doute fut la grâce victorieuse qui acheva la conversion d'Augustin, dans des circonstances qui contribuent à son triomphe. Cette voix miraculeuse qui lui commanda de lire les Epîtres de S. Paul qu'il tenait dans ses mains, la rencontre du passage si conforme à son état, cette source de larmes qui coulait de ses yeux presqu'en dépit de son cœur, tout cela était comme l'attaque extérieure de la grâce qui le combattait au dehors, tandis qu'elle se rend victorieuse de son cœur au-dedans. Admirable victoire de la grâce, que nous pouvons comparer à celle d'un S. Paul et d'une Ste Madeleine : avec cette différence néanmoins, que, dans la conversion de ce persécuteur ou de cette pécheresse, la grâce n'a déployé que la moitié de ses forces, et n'a remporté que des triomphes partagés, mais elle gagne dans Augustin une pleine et entière victoire. Pourquoi? parce que dans S. Paul elle n'a eu à vaincre que les vices de l'esprit, dans Madeleine elle n'a eu à surmonter que les vices du corps : pour ce persécuteur, il ne fallait que corriger l'impétuosité de son zèle; au moins les passions du corps ne s'opposaient pas à la grâce. Dans Madeleine, il ne fallait que dompter les passions et les inclinations des sens, son esprit était disposé à l'Evangile. Mais, pour Augustin, il a fallu vaincre l'un et l'autre; il a fallu une grâce pour l'orgueil et pour l'hérésie de son esprit; il en a fallu une autre pour rompre l'inclination brutale de ses sens. Ainsi, il a fallu une double grâce pour vaincre ces deux ennemis et remporter une pleine victoire. (**Biroat.**)

[Même sujet]. — Augustin obtint enfin ce secours qu'il ne pouvait attendre que du ciel. Il me semble que j'entends cette voix divine qui, frappant

son cœur encore plus que ses oreilles, lui dit avec autorité : *Prends et lis.* Il me semble que je le vois d'une main tremblante ouvrir ce volume fatal, où il devait trouver son jugement. Je me le représente ici lisant dans les épîtres de S. Paul l'obligation de se revêtir de Jésus-Christ, et de renoncer à toutes les convoitises. Quel changement ! ses inquiétudes s'apaisent, ses ténèbres se dissipent, sa raison se purifie, ses doutes s'éclaircissent, sa foi s'affermit, son zèle s'échauffe ; et par ces paroles d'un maître divin, auquel la Providence l'avait renvoyé, il devient le disciple fidèle de la vérité. Comme les rois, par grandeur et par dignité, ont accoutumé de traiter leurs grandes affaires par l'entremise de leurs ministres, Dieu, voulant appeler à lui Augustin, se servit du ministère de son apôtre. Il commit le salut et la conversion de ce grand homme à celui à qui il avait commis l'instruction de tous les peuples ; le plus savant des Pères de l'Eglise devait être la conquête du plus savant d'entre les Apôtres. Il était juste que celui qui avait été le docteur de la grâce de Jésus-Christ enfantât par la parole de la vérité celui qui en devait être le défenseur le plus zélé ; qu'il lui laissât, comme par titre d'héritage, cette portion de son apostolat, et qu'il le formât comme le successeur de son esprit et l'interprète de sa doctrine. **(Fléchier.)**

[Combat d'Augustin, ses résistances]. — Le péché avait pris un empire si absolu sur l'esprit d'Augustin, qu'il régnait comme un tyran sur sa volonté ; et, par une conduite surprenante, il se faisait aimer de lui et craindre tout ensemble. De là naissaient ces faibles et inutiles désirs pour le bien, ou, pour mieux dire, ces volontés bizarres, incertaines et chancelantes ; les prières contradictoires qu'il adressait à Dieu, le priant de lui donner la continence, mais de ne la lui donner pas si tôt. De là ces vains efforts pour changer de vie, accompagnés si longtemps d'une si grande inconstance. Tantôt la beauté de la grâce de Dieu l'enlevait, tantôt les chaînes de ses passions le retenaient plus étroitement serré ; tantôt la pesanteur même de ses péchés l'accablait ; il se levait, puis il tombait, et semblait devoir être éternellement enseveli dans le désordre de ses tumultueuses passions. Vous eussiez dit que dans Augustin il y avait encore un autre Augustin ; l'un qui se déclarait pour Dieu, l'autre qui tenait toujours pour le monde. S. Augustin compare lui-même cette lâcheté à suivre les mouvements de la grâce aux efforts de ceux qui, désirant s'éveiller, sont surmontés par le sommeil et retombent dans leur assoupissement. Ils voudraient bien ne plus dormir, parce qu'ils voient qu'il est temps de se lever ; cependant ils se laissent aller à la douceur et aux charmes du sommeil. Ainsi, Seigneur, dit-il, je ne doutais plus qu'il ne valût mieux se jeter entre les bras de votre amour que de me laisser emporter à ma passion déréglée ; mais j'approuvais l'un et suivais l'autre. **(Le P. Texier.)**

[Considération qui contribua à la conversion d'Augustin]. — Une des considérations qui ébranla davantage Augustin, et qui fit le plus d'impression sur son esprit, ce fut lorsque, balançant encore sur le parti qu'il avait à prendre et à quel maître il devait se livrer, DIEU d'une part le sollicitant puissamment par ses grâces intérieures, et de l'autre le monde le retenant par les chaînes de ses habitudes déréglées, cette pensée enfin lui frappa fortement l'esprit, un jour qu'il tentait tous les moyens d'avoir audience de l'empereur, et qu'il ne la pouvait obtenir. — Eh quoi ! disait-il, je ne puis par mille travaux mériter un coup d'œil d'un prince de la terre ; et quand est-ce donc que je pourrai parvenir à lui plaire? Mais, pour être ami de DIEU, et même pour entrer bien avant dans sa confidence, je n'ai qu'à le vouloir ; il me recherche d'amitié tout le premier ; il m'en porte la parole par la voix secrète de ses grâces ; et, comme si nos services lui étaient si considérables et nécessaires qu'il ne s'en pût passer, il dissimule plus avec nous qu'il ne faut dissimuler avec les grands du monde pour se maintenir dans leur faveur ; il a pour nous les tendresses d'une mère passionnée, les soins d'un père charitable, les empressements d'un ami généreux ; il prend intérêt à tout ce qui nous regarde ; il est sensible à toutes nos afflictions, il cherche à nous consoler dans nos disgrâces ; c'est un ami de toutes les heures et de tous les moments, toujours disposé à écouter nos demandes, toujours prêt à pourvoir à nos besoins. — Ah ! puisque cela est ainsi, disait Augustin, je n'aurai jamais d'autre maître que DIEU, puisque le monde reconnaît si mal les services qu'on lui rend, et qu'il est un maître non-seulement cruel et fantasque, mais encore injuste et ingrat. — Une autre raison qui pressa encore Augustin de se convertir fut l'exemple de ces deux courtisans qui, ayant trouvé par hasard la vie de S. Antoine, et vu par là la facilité qu'il y avait à servir DIEU, s'étaient résolus de quitter le service de l'empereur pour ne plus penser qu'à faire leur salut, honteux d'avoir employé en vain tout le temps de leur jeunesse et leurs plus beaux jours pour plaire à un homme mortel, au service duquel ils ne s'étaient pas plus avancés pour y avoir consumé les plus beaux de leurs jours. (**Houdry**, *Sermons.*)

[Puissance de la grâce]. — C'est une vérité dont on doit être convaincu, qu'il n'est rien d'impossible avec la grâce de DIEU, comme nous le voyons par l'exemple de S. Augustin. Que disons-nous? Que nous sommes faibles, que nos passions sont violentes, que nos attaches sont grandes, que nous ne pouvons rompre nos liens, vaincre nos passions, ni surmonter nos faiblesses? Cela serait vrai si nous étions tout seuls, ou ne pouvant nous aider que des seules forces de la nature ; mais, ayant le Sauveur pour notre secours, assistés de la force de sa grâce, nous pouvons dire avec l'Apôtre : *Omnia possum in eo qui me confortat.* J'atteste les plaies du Rédempteur, qui saignent pour tout le monde, que son secours ne nous manquera pas ; il ne tiendra qu'à nous de nous en servir;

et avec cela peut-on dire que nous ne pouvons pas? Que répondrons-nous à S. Augustin, quand il nous dira qu'il était aussi faible que nous; qu'il avait de plus violentes passions à surmonter, de plus forts attachements à rompre ? Et cependant il les a surmontés avec la grâce que DIEU présente à nos cœurs. Et nous disons que nous ne pouvons pas ! Disons plutôt que nous sommes trop attachés à nos sens, et que nous flattons trop nos passions, pour pouvoir être entièrement à DIEU et à la grâce. (**Biroat**).

[Les confessions de S. Augustin]. — L'humilité de S. Augustin lui a inspiré de rendre sa pénitence éternelle, et de pleurer encore après sa mort les désordres de sa vie. Avec quel soin remonte-t-il dans les premières années de son enfance, pour y examiner les premiers effets et pour ainsi dire la naissance du péché dans la faiblesse de cet âge ! Avec quelle douleur déplore-t-il les égarements de sa jeunesse, à la face de toute l'Eglise et des chrétiens de tous les siècles ! Avec quelle application porte-t-il cette vue, que la nature et le Saint-Esprit avaient rendu si claire et si pénétrante, dans les plus sombres replis de son âme, pour y découvrir les moindres défauts et les moindres faiblesses qui pouvaient y être restés ! Avec quelle exactitude sonde-t-il les trois sources empoisonnées de tous les péchés des hommes, le désir de la volupté, la curiosité inquiète de savoir et l'amour de la grandeur et de la gloire, qui avaient corrompu son cœur ! Rien n'est plus naturel au pécheur que de vouloir cacher son péché. Le Sauveur nous enseigne que tout homme qui fait mal haït la lumière, et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient connues. On ne rougit pas de commettre des fautes, mais on rougit de les avouer ; au lieu de les couvrir devant DIEU par l'humilité, on y ajoute un nouvel orgueil qui s'efforce de les cacher, surtout quand on est dans quelque rang élevé, où l'on croit avoir besoin de sa réputation pour le bien même du public. (**Fléchier**).

[Ses contemplations]. — Depuis qu'Augustin eut appris dans les livres sacrés l'union du Verbe divin avec la nature humaine, il s'embrasa de l'amour de Dieu. Tantôt, sortant comme hors de lui-même et s'élevant par la force de son esprit au-dessus de toutes les choses créées, il va se perdre heureusement dans le sein de son Créateur ; tantôt, se renfermant dans son propre cœur et ramenant ses pensées sublimes à la connaissance de lui-même et à des réflexions humbles, il descend jusqu'à l'humilité du Rédempteur. Quand il s'élève, pénétré de la grandeur et de la majesté de DIEU, il s'écrie : « Eternelle vérité, c'est après vous que je soupire ; vous êtes mon DIEU, et tout ce qui n'est pas vous ne m'est rien ! » Quand il s'abaisse, touché des sentiments les plus vifs d'une tendre reconnaissance à la vue d'un DIEU fait homme, il s'écrie : « Quand je vous vois, Seigneur, revêtu de ma pauvreté et de mes fai-

blesses, je ne puis assez me confondre, je ne puis assez vous aimer. » Ainsi, se partageant, sans se diviser, entre DIEU et DIEU même, se prosternant au pied de son trône, se jetant au pied de sa croix, par l'un, il guérit son orgueil, par l'autre il nourrit son amour; il se fait en lui comme un cercle de flammes et de lumières. Sa science produit sa charité, sa charité produit sa science, et l'une et l'autre se soutiennent par l'humilité. Il adore ce qu'il connaît, il aime ce qu'il adore. C'est là quel fut le fondement de son humilité, et c'est sur cette vertu qu'il fonda son amour. (**Fléchier**).

[Amour de Dieu que la grâce produit dans Augustin]. — Le premier et principal effet que la grâce produit dans l'âme d'Augustin, après qu'il fut converti, ce fut un ardent amour de DIEU : car dès lors il se repentit d'avoir aimé si tard cette suprême beauté, qui pour être si ancienne, ne laisse pas d'être toujours nouvelle, parce qu'étant éternelle, elle accorde par un miracle la jeunesse avec l'antiquité : *Quàm serò te amavi, ô tàm nova et tàm antiqua pulchritudo* ! Il fit des imprécations contre le temps qu'il avait inutilement employé dans l'amour des créatures, et pendant lequel il avait insolemment méprisé le Créateur : *Væ tempori illi quandò te non amavi* ! Il protesta qu'il n'aimerait plus personne que pour DIEU, et que c'était lui faire une horrible injustice quand on aimait quelque chose que l'on n'aimait pas pour lui : *Minùs te amat qui aliquid amat quod propter te non amat.* (X Confess. 49). Aussi disait-il souvent à DIEU dans le transport de son amour : « Quand vous verrai-je, Seigneur, et quand serai-je assez heureux pour vous posséder, ô souverain bien que j'aime avec tant d'ardeur et que je désire avec tant d'impatience ! Mais peut-être direz-vous qu'on ne vous peut voir sans mourir, qu'il faut acheter ce bonheur par la perte de sa vie, et qu'on ne peut vivre et jouir de vous tout ensemble : *Fortassè dices mihi : Nemo me videbit et vivet.* S'il est ainsi, Seigneur, j'accepte ces conditions avec joie, et je vous demande la grâce de mourir, afin que je vous voie, et de vous voir afin que je meure ! » Il désirait avec la même impatience que la charité le consumât, comme le feu du sacrifice consumait autrefois les victimes. Il demandait avec un extrême empressement que le feu du saint amour dévorât son cœur, qu'il ne laissât rien en lui de lui-même, et que, pour le convertir en ce qu'il aimait, il le détruisît entièrement : *Tantùm cor meum flamma tui amoris accendat.* « Ne m'épargnez point, ne laissez rien en moi de moi-même ! » Ce sont là les derniers efforts du tendre amour qu'Augustin tout changé avait pour son DIEU, de souhaiter l'entière destruction de son être pour le pouvoir entièrement posséder et être possédé de lui. (**Le P. Senault**).

[Onction et lumière]. — Le S.-Esprit était le véritable maître d'Augustin, qui lui apprit cette science des saints qu'on goûte mieux par les senti-

ments du cœur qu'on ne la pénètre par la force de l'esprit, qui fait que nous entrons dans la vérité et que la vérité entre en nous, et que nous sommes tout en elle. Qu'on lise ses ouvrages ; on y trouvera autant d'ardeur que de lumière, autant d'onction que de raison. Ce ne sont pas de simples efforts de l'esprit humain, ce sont des productions de l'âme purifiée par la piété, qui instruisent et qui touchent, qui éclairent et qui embrasent. Qu'on examine sa doctrine, on y verra partout ces grands principes que tous les devoirs des chrétiens se réduisent à l'amour de Dieu, comme à un centre mystérieux où se réunissent toutes les lignes de la religion ; que toute la loi n'est qu'amour, et que, pour l'accomplir, il ne faut qu'aimer ; que, Dieu étant le souverain bien, dont la possession seule peut nous rendre heureux, il doit être la règle de tous nos désirs et le but de toutes nos actions ; et qu'ainsi toute l'occupation d'une âme fidèle ne doit être qu'à retrancher du poids de la cupidité pour renforcer la charité, parce qu'on ne déplaît à Dieu que par l'une, et qu'on ne la sert que par l'autre.

Qu'on repasse la vie de S. Augustin, depuis le temps de sa conversion, on verra que ce cœur naturellement grand et élevé ne pouvait avoir d'autres bornes que Dieu même ; tout autre amour ne pouvait le satisfaire. Quoique toutes les créatures soient bornées, il croyait qu'elles n'étaient pas bonnes pour lui, parce qu'elles auraient pu lui être un obstacle à l'amour divin s'il s'y fût attaché. Il eût voulu recommencer à vivre, pour en marquer tous les moments par quelque mouvement d'amour de Dieu. Quel regret n'eut-il pas de l'avoir aimé si tard, et de ne l'avoir pas aimé autant qu'il mérite qu'on l'aime. Je ne crains pas que vous vous ennuyiez d'entendre si souvent redire ce terme : Augustin, dont je vous parle, ne se lassait jamais de le prononcer et de l'écrire. Il lui semblait que toutes les choses créées, dans leur langage muet et cependant intelligible, l'exhortaient à aimer leur Créateur et le sien. Il les exhorte lui-même à s'unir toutes ensemble pour louer les grandeurs du Seigneur qui les a faites, et qui les maintient par son amour et par sa puissance. C'est de tous ces mouvements de son cœur qu'il recueillait cette confiance avec laquelle il disait à Dieu : « Je sais qu'il est difficile à l'homme de sonder la profondeur de son cœur, et votre Ecriture nous enseigne que l'on ne peut juger si l'on est un vase d'honneur ou un vase de colère, si l'on est digne d'amour ou de haine : mais, après avoir examiné mon cœur, je sens que je vous aime, Seigneur, et je n'en puis douter. Mes craintes ne sont pas serviles, mes espérances ne sont pas intéressées. Eteignez le feu de l'enfer : je ne crains que parce que j'aime. Détruisez votre paradis ; ma joie, mon espérance et ma félicité ne consistent qu'à vous aimer. » (**Fléchier**).

[Eloge de S. Augustin]. — La vie de S. Augustin a été partagée par des événements si extraordinaires, dans toutes les occasions où il s'est ren-

contré il a fait paraître tant d'habileté et de force, ses desseins ont été si vastes et ses entreprises si heureuses, ce qu'il a fait pour DIEU, pour soi, pour l'Eglise, a éclaté par des circonstances si singulières, la grandeur de son nom et la bonne odeur de sa réputation s'est répandue en tant d'endroits ; les prélats et les ordres religieux, les pasteurs et les peuples, les savants et les ignorants, ceux qui mènent une vie retirée et ceux que leurs emplois appellent à la prédication de l'Evangile, y ont pris tant de part, qu'il semble qu'au lieu de faire le panégyrique d'un saint il faut faire celui de tous les autres ensemble, dont il a réuni en sa personne les différentes vertus. — Vous dirai-je que, semblable à Josué, il a conduit dans la terre promise le peuple choisi auquel il a appris l'art de combattre et de vaincre tous les ennemis des environs ; que, comme Elie et Elisée, il a renversé les autels des faux dieux, humilié et fait périr leurs aveugles adorateurs, qu'à leur exemple il a amassé et formé des disciples, dignes successeurs de sa piété et de son zèle ? Rapporterai-je les combats qu'il a soutenus et les fameuses conquêtes qu'il a faites, les Conciles où il a paru, les livres qu'il a composés, les éloges que les papes, les évêques, les princes, les SS. Pères et tous les docteurs catholiques lui ont donnés? Tout cela ne contribuera qu'à vous faire connaître que ce n'est pas tant un saint dont on fait le panégyrique que celui de tous les saints et de toutes les vertus ensemble : *Non tàm Augustinum quàm virtutes omnes prædicabo.* (Eloges historiques.)

[Zèle du saint docteur]. — Le zèle de ce grand homme fut infatigable. On le vit bégayer avec les enfants, raisonner avec les doctes, semer quelquefois même sans espérance de moisson, servir des ingrats, persuader des obstinés, adoucir des barbares, et perdre enfin pour DIEU et pour son Eglise ce repos qu'il avait tant aimé. On le vit tantôt exhorter les catéchumènes à conserver la pureté de leur baptême, tantôt instruire les clercs qu'il avait assemblés, et leur communiquer les trésors de la science et de la sagesse qu'il avait puisés en DIEU ; tantôt donner des règles à ceux qui étaient appelés à suivre les conseils évangéliques, et conduire les Vierges de JÉSUS-CHRIST dans les voies de la pureté chrétienne. Quelle erreur s'éleva de son temps dont il ne fût le destructeur ? Quel doute fut agité dont il ne fût comme l'arbitre ? Quelle vérité fut attaquée dont il ne devînt le défenseur ? Quelle persécution souffrit l'Eglise qu'il ne partageât avec elle ? Quel avantage remporta-t-elle sur ses ennemis dont il ne triomphât lui-même ? Ne sont-ce pas des marques certaines d'une charité fervente et infatigable ? (**Fléchier**).

[Augustin théologien]. — Notre saint fut un sublime théologien, et ses écrits sont une source inépuisable où tous les savants, depuis douze siècles, ont puisé sans la faire tarir. N'est-ce pas une chose qui surpasse toute admiration que, n'ayant reçu aucune instruction de nos mystères

avant sa conversion, il composa, incontinent après qu'il eût été baptisé les trois livres *De libero arbitrio et De verâ religione*, et quelques autres qui contiennent des matières si sublimes et si relevées, que, pour se les rendre intelligibles, il faut les lire plus d'une fois et y faire une grande attention ? Il n'est pas concevable qu'un homme ait pu, par les seules forces naturelles de son entendement, pénétrer dans ces profonds abîmes, et développer des matières si difficiles avec tant de netteté. C'est pourquoi il n'y a point de doute que ce grand docteur n'ait reçu le don de l'intelligence des saintes Ecritures et des vérités chrétiennes par-dessus tous les autres docteurs de l'Eglise tant grecque que latine; et c'est la raison qui le fait comparer à l'aigle parmi les quatre docteurs, comme S. Jean entre les quatre Evangélistes, parce que tous les deux ont volé si haut, que très-peu de personnes ont la vue assez forte pour supporter tant de lumière.

Il ne faut pas s'étonner si, après tant d'excellents ouvrages, qui sont les preuves de la doctrine incomparable de S. Augustin, tous les grands hommes qui ont été et de son temps, et depuis, lui ont donné tant et de si magnifiques éloges. Plusieurs conciles n'ont parlé que par sa bouche, et ont dressé des canons de ses sentences pour le règlement de la foi, particulièrement en la matière de la grâce ; comme ceux de Carthage, de Milève, le second concile d'Orange, et même celui de Trente. Les pontifes romains ont reçu et approuvé sa doctrine, et même ils ont commandé qu'elle fût suivie comme étant la même que celle de l'Eglise. Nous en avons pour preuve les témoignages d'Innocent I, du pape Zozime, du pape Célestin, de Léon-le-Grand, d'Hormisdas, de Félix II, de Jean II et de Clément VIII. De sorte qu'on peut l'appeler le *Docteur des docteurs*, le plus excellent de tous , celui qui a le plus d'autorité dans l'Eglise après les écrivains canoniques; et certes on peut dire que ce saint docteur était également solide, subtil et admirable. (**Le P. Duneau**).

[Travaux d'Augustin]. — La divine Providence, qui veille toujours sur son Eglise, suscita le grand Augustin pour la défendre en l'opposant à tous les hérétiques qui faisaient des efforts incomparables pour y jeter de la division. On en peut facilement juger par le nombre de ses écrits, par la solidité de sa doctrine, par les difficultés qu'il a expliquées et mises au plus grand jour ; cela se peut voir par le grand nombre des savants ouvrages où il a renfermé toute la science de Dieu dont l'esprit humain est capable. Ses incomparables écrits sont les témoins de ce que je dis, et ils seront pendant tous les siècles un dépôt sacré et un monument précieux de l'esprit, de la science et de la piété du grand Augustin. Il n'est point de dignité ni d'emploi dans l'Eglise qu'il n'ait rempli, ou par son caractère ou par ses travaux. D'un côté il élève des temples à Dieu, d'un autre il forme de dignes ministres pour les autels ; ici il réforme des communautés, là il règle celles où son absence avait introduit le relâchement. Il préside dans les conciles, il décide dans les écoles ; il semble se multi-

plier lui-même par l'activité de son zèle et le nombre de ses occupations. C'est lui qui a formé les Fulgence, les Grégoire, les Bernard, les Hilaire, et les écrits de cet incomparable docteur subsisteront autant que l'Eglise, afin qu'elle y trouve toujours de quoi se défendre contre ses ennemis. (*Essais de panégyriques*).

[Humilité de S. Augustin]. Quoique S. Augustin fût comme l'oracle de l'Eglise et l'arbitre des Conciles, il s'anéantit devant Dieu et s'humilie profondément devant les hommes. Que cela montre visiblement, ô mon Dieu, l'autorité de votre croix et la puissance de votre grâce ! Ce n'est pas une grande merveille de voir des esprits faibles et abattus par eux-mêmes s'humilier devant Dieu : cette vertu ne leur est pas difficile. Mais des esprits élevés, des Augustin, quitter toutes ces pensées de grandeur que leur donnent les avantages de leur science, cela montre bien l'empire de Dieu. A quoi donc serviront à ce saint toutes ses éclatantes lumières, si ce n'est à faire le sacrifice de son humilité, afin de les faire toutes mourir en lui-même pour les faire vivre en Dieu, pour ne souffrir pas que le moindre rayon de gloire rejaillisse sur son esprit, ou qu'il en forme la moindre complaisance du monde, mais que tout retourne à la gloire de Dieu : *Sicut tenebræ ejus, ità et lumen ejus,* (Ps. CXXXVIII), que les ténèbres de son humilité soient proportionnées aux lumières de sa gloire? Il me semble que je vois cette sombre vertu toujours veillant pour cacher partout et en tout ses lumières, de quelque côté qu'elles viennent : si bien qu'on peut dire de la grâce dans Augustin ce que le saint homme Job dit de la puissance de Dieu dans la nature : Dieu enferme les étoiles comme sous un cachet, et ne leur permet de luire que du côté du ciel. C'est ainsi que Dieu par sa grâce cache les belles lumières d'Augustin sous le sceau de l'humilité; il n'est rien de plus éclatant quand il prêche et quand il instruit; quand il confond les hérétiques il fait plus paraître la gloire de Dieu : mais il n'est rien de plus humble qu'Augustin en lui-même. Il rappelle la mémoire de ses péchés pour se garantir des impressions de la vaine gloire. Voyez quelle est l'invention de la grâce, de se servir des lumières de l'esprit d'Augustin pour cacher ses lumières mêmes! Il avait fait beaucoup de livres qui pouvaient servir à sa gloire, et pendant sa vie et après sa mort : et il en compose un pour s'humilier et pour diminuer la gloire qu'il pourrait acquérir des autres : c'est le livre de ses *Rétractations*, où il devient le censeur de ses propres ouvrages, où il découvre des taches dans ses propres lumières que les autres admirent en lui. (**Biroat**).

[Même sujet]. — Je pourrais vous représenter ici Augustin lorsque, par un mouvement de l'Esprit de Dieu, il fut ordonné prêtre malgré toute sa résistance, fondant en larmes, se reprochant à lui-même son insuffisance ; craignant que ce ne fût un effet de la justice de Dieu pour le punir de ses

péchés, plutôt qu'un effet de sa providence pour l'élever à ce haut ministère; entrant dans le sacerdoce de Jésus-Christ, avec toute sa science et toute sa vertu, avec plus de crainte que n'en ont ceux qui s'y engagent sans disposition et sans connaissances. Je pourrais vous le représenter, quand il fut appelé à la dispensation de la parole et des sacrements du Fils de Dieu, implorant la pitié, la charité et la justice de son évêque pour obtenir de lui le temps de méditer dans le silence et dans la retraite les mystères qu'il devait annoncer au peuple. Que penseront ici ceux qui, par une vaine et indiscrète passion de paraître, se produisent avant le temps dans les fonctions évangéliques, et se hâtent de distribuer aux âmes une nourriture qu'ils n'ont pas assez digérée, et qui, n'ayant ni intelligence des Ecritures ni l'usage de la prière, se mêlent de parler de Dieu avant que de l'avoir écouté dans la retraite? Je pourrais vous faire voir Augustin dans une sainte horreur des charges et des dignités, s'éloignant des Eglises dont les siéges étaient vacants, et regardant comme un fardeau redoutable ces dignités qu'on regarde comme une gloire mondaine, que l'on recherche avec une avidité sans bornes, qu'on demande comme la récompense de ses services, qu'on prétend comme le fruit d'une longue patience, qu'on poursuit sans épargner ni veilles ni travaux, qu'on acquiert même souvent par mille indignités et mille bassesses. Cette ambition démesurée ne fut point du goût d'Augustin; il fit toujours et en tout temps tous les efforts possibles, il prit toutes les peines imaginables d'éloigner de dessus sa tête ces fardeaux qui lui paraissaient absolument au-dessus de sa faiblesse. (**Fléchier**).

[Humilité]. — Nous voyons, par un des ouvrages de ce saint docteur, qu'il se dressa un tribunal contre lui-même, où il s'examina en juge sévère, et condamna par une censure publique et impitoyable tout ce qu'il trouva de faux, de défectueux ou d'imprudent dans ses ouvrages. J'appelle ici ces hommes vains et inflexibles qui ne rétractent jamais leurs pensées quand ils les ont une fois produites; qui voudraient, selon le langage du prophète, graver tous leurs sentiments sur des tables de diamant, pour les rendre éternels et ineffaçables; et qui, pour se décharger du soin de s'examiner ou pour s'épargner la peine de voir ce qu'ils ont ignoré, idolâtres de leurs propres ouvrages, ont honte de se détromper et n'ont pas la force de se dédire. (*Le même.*)

[L'hérésiarque Pélage]. — Pélage, ce monstre qui a tant causé de troubles dans l'Eglise, était un homme présomptueux, plein de lui-même, inconstant dans la foi, ingrat envers le Sauveur et envers sa grâce; jaloux de sa liberté et de son indépendance; capable de gagner la bienveillance des hommes en flattant leur orgueil et leur amour-propre; assez faible pour tomber dans l'erreur, assez hardi pour la soutenir, assez adroit pour y engager les autres. Tel, et plus dangereux encore, était Pélage dans

le royaume du Sauveur. La profession religieuse qu'il avait embrassée, la réputation de sainteté qu'il s'était acquise, l'austérité de vie qu'il affectait, la correspondance qu'il avait avec les plus saints personnages de son siècle, lui donnèrent lieu de produire son erreur avant même qu'on eût osé l'en soupçonner ; et, l'innocence apparente de sa vie répondant au public de la pureté de sa foi et de sa doctrine, il prépara si bien son poison, qu'il était difficile de l'éviter, parce qu'il n'était pas aisé de le connaître. Il niait le péché originel, et rendait la grâce dépendante de nos mérites. Il assurait que l'homme se suffisait à lui-même, et qu'il avait en lui une capacité naturelle de faire le bien et le mal ; que la raison seule, sans le secours du ciel, pouvait résister aux plus fortes tentations de la vie ; que, comme il y avait dans la volonté des chutes du bien au mal, il y avait aussi dans la même volonté des retours du mal au bien ; que notre âme n'avait qu'à faire ses choix et à se déterminer elle-même ; que nos volontés étaient les principes de nos bonnes actions, et que nous étions nous-mêmes les principes de nos bonnes volontés ; qu'enfin il y avait dans nos âmes un fonds d'innocence et pour ainsi dire une justice naturelle, qui préside à toutes nos facultés, qui discerne le bien d'avec le mal, qui forme les bons désirs en nous, et, qui selon les règles d'une conscience naturelle, approuve les bonnes actions et condamne les criminelles. Cet homme perdu trouvait par avance dans l'esprit de ceux qu'il voulait corrompre les semences de la corruption. Sa doctrine était approuvée par la philosophie, qui ne peut souffrir que nous ayons perdu la liberté de faire le bien par nos seules forces, était fortifiée par l'orgueil de l'esprit humain, qui veut qu'on soit maître de son salut. Ses principes étaient gravés dans le cœur des hommes, où la nature corrompue défendait elle-même ses intérêts ; et, si Tertullien a dit autrefois que nous naissons tous hérétiques, parce que les ténèbres de l'erreur sont répandues dans la nature, on peut encore mieux dire que nous naissons tous pélagiens, parce que le premier péché nous a laissé comme en partage l'orgueil de l'esprit, l'amour de nous-mêmes, le désir de l'indépendance et la confiance en nos propres forces.(**Fléchier**.)

[Pourquoi S. Augustin défendit la grâce]. — Ce qui porta S. Augustin à soutenir avec tant de force et de vigueur la nécessité de la grâce, à arracher du champ de l'Eglise l'ivraie de tant de schismes et d'hérésies, c'est qu'il avait lui-même fait un mauvais usage de la grâce ; c'est qu'il avait été lui-même une pierre d'achoppement à ses frères, et que, autant il avait affligé l'Eglise par ses erreurs et ses scandales, autant il devait l'édifier par la pureté de sa doctrine et la sainteté de ses mœurs. Mais cette obligation ne regarde pas seulement Augustin : ces grâces dont nous avons tant de fois abusé, ces inspirations et ces lumières que nous avons étouffées, n'exigent-elles pas de nous une réparation qui ramène dans le chemin de la vertu ceux que nous avons conduits dans les sen-

tiers de l'iniquité ? N'avons-nous jamais parlé avec mépris des vérités orthodoxes ? Ne les avons-nous jamais rendues suspectes par une trop pointilleuse discussion ? Si cela est, rien de plus juste que de réparer les outrages que nous leur avons faits, et que nous nous efforcions de ramener dans le centre de l'unité comme S. Augustin, ceux que nous en avons détournés. (*Eloges historiques.*)

[Combien grande était l'autorité de S. Augustin]. — Lisez les ouvrages de S. Augustin : vous verrez que, bien loin d'exagérer les choses, elles perdent même une partie de leur force, et qu'elles sont au-dessus de tout ce que l'on en dit ; et vous trouverez sans doute dans ses admirables ouvrages de quoi couronner, pour me servir d'une expression de S. Ambroise, de quoi, dis-je, couronner ce génie qui lui donna un ascendant surprenant sur ce qu'il y avait de plus sublime au monde : *Laureatus spiritus scriptis coronatur suis.* Prodige d'autorité ! Augustin parlait, et on écoutait ; Augustin décidait, et l'on souscrivait ; Augustin ordonnait, et on exécutait ; Augustin menaçait, et on tremblait : et néanmoins Augustin n'avait point de caractère dont les droits s'étendissent au-delà d'Hippone. Comment donc pouvait-il avoir une autorité aussi étendue que celle que nous admirons en lui ? C'est qu'il était l'homme de son siècle le plus droit, le plus désintéressé, le plus zélé, le plus éclairé ; c'est qu'on voyait en lui une humilité encore plus grande que toutes les qualités qu'on y admirait, et l'univers entier, par ses louanges, ne pouvait l'élever autant qu'il s'abaissait lui-même par son humilité. (**Anonyme.**)

[Douceur de S. Augustin]. — La douceur de S. Augustin tempérait l'ardeur de son zèle, et lui faisait recevoir les plus grands pécheurs avec des entrailles de compassion, soit en pardonnant à ses plus grands ennemis, soit en gagnant à Dieu tous ceux qu'il pratiquait, par l'affabilité et la condescendance dont il usait envers tout le monde : de manière que le zèle et la douceur faisaient dans ce grand saint un accord et un tempérament si admirable, que l'ardeur de l'un n'empêchait pas la modération de l'autre ; et c'est l'assemblage de ces deux vertus qui attirait tous les cœurs et qui ravissait tous les esprits, parce qu'on ne sait que trop, par expérience, que le zèle est sujet à s'aigrir, et que le vent, excité par le Saint-Esprit, se change quelquefois en tourbillons et en nuages, et que ce feu consume et dévore, au lieu d'échauffer. Le zèle du saint évêque était sans doute éloigné de ces molles complaisances qui favorisent le relâchement des mœurs, exempt de ces lâches craintes qui glacent le courage et la voix, et ennemis de ces honteux ménagements qui font que l'on n'ose prendre le parti de Dieu ni se déclarer contre les désordres. (*Le même.*)

[S. Augustin enseigne encore par ses livres].—Un grand saint disait qu'un de ses

plus grands désirs eût été de voir S. Paul en chaire, et d'ouïr prêcher cet apôtre. Il me semble que ce serait aussi un désir bien juste et bien raisonnable, que celui de voir S. Augustin aux prises avec les hérétiques et d'entendre les subtils et puissants raisonnements dont il se servait, au Concile de Carthage ou au concile de Milève, pour faire triompher la foi catholique de tous les mensonges et de toutes les erreurs des hérétiques. Nous jouissons en quelque façon de ce bonheur, puisque nous pouvons dire que S. Augustin dispute et combat encore tous les jours en la personne des catholiques. Il prêche par la bouche de tous les prédicateurs, il instruit dans les chaires de tous les docteurs, parce qu'il nous a laissé dans ses écrits un fonds inépuisable de lumière et de doctrine, qui servira éternellement à la défense de la grâce. C'est dans cette bibliothèque tout entière, que cette savante plume nous a donnée, que les papes puisent leurs oracles, les conciles leurs décisions, les théologiens leurs lumières, et les prédicateurs la doctrine solide qu'ils enseignent à leurs auditeurs. Jugez, après cela, si le cardinal Pierre Damien n'a pas eu raison de l'appeler *Ecclesiæ linguam*, et si ce n'est pas avec raison que les papes et les conciles lui ont fait part du nom qu'ils donnent à S. Paul, qui est le défenseur magnifique de la grâce : *Magnificus defensor gratiæ*. (**Le P. Texier**).

[S. Augustin évêque]. — DIEU demande trois choses à un prélat pour être véritablement le serviteur fidèle que le Seigneur a établi sur sa maison : — 1°. Une dévotion tendre, qui, l'unissant avec DIEU, lui donne le moyen, non-seulement de conserver, mais de fortifier et d'augmenter les bonnes qualités dont DIEU l'a orné, pour se bien acquitter de toutes les fonctions apostoliques. — 2°. Un charitable soin et un zèle ardent pour le troupeau que DIEU lui a commis. — 3°. Une profonde humilité, qui lui fasse laisser à DIEU toute la gloire des bons succès de ses soins, ne s'en attribuant rien. — Or, toutes ces vertus se sont trouvées dans S. Augustin pour remplir tous ses devoirs. Sa dévotion fut si tendre, que les peintres ont grand sujet de le représenter ordinairement avec un cœur à la main, tout enflammé et tout embrasé d'amour. Il ne faut que lire ses ouvrages pour connaître que toutes ses paroles sont autant d'étincelles et de flammes qui procèdent de ce grand incendie que la charité alluma dans son sein. Ecoutez-le parler : — « O Seigneur, dit-il dans son *Manuel*, mon âme, toute dévouée et consacrée à votre amour, ne respire que pour vous et n'aspire qu'à vous ; elle ne trouve de douceur qu'à parler de vous ou à entendre parler de vous ; l'unique objet de ses désirs est de procurer votre gloire. » (**Le P. Texier**).

[Nous pouvons imiter S. Augustin]. — Je sais bien que tous ne peuvent pas, comme S. Augustin, combattre les hérétiques et détruire les hérésies, que tous n'ont pas l'esprit ni la science de ce grand docteur, pour éclai-

rer l'Eglise par les lumières de leur doctrine; mais tous le peuvent par les lumières de leur vertu et de leur sainteté, et même par la victoire sur leurs vices, puisque, selon S. Ambroise, l'Eglise n'a jamais un plus juste sujet de triomphe que dans la conversion des pécheurs : *De me in cœlo, de me in terris triumphus agitur.* Certes, il n'y a point de pécheur qui, voyant la puissance de la grâce dans la conversion de S. Augustin, doive désespérer de la victoire sur ses passions : car si cet homme, plongé dans les désordres d'une jeunesse déréglée, a pu se défaire de ses mauvaises habitudes, changer entièrement de vie et de naturel, et devenir un grand saint, quel prétexte pourrons-nous apporter pour ne pas tâcher de sortir du malheureux état où nous sommes? Je veux que nous soyons faibles, que nos passions soient violentes, que nos attaches soient grandes : mais, avec le secours de la grâce, nous pouvons aussi bien que lui rompre nos liens et triompher de nos faiblesses. Il est vrai que Dieu n'use pas toujours de la même miséricorde envers tous; mais ménageons si bien les moments de la grâce qui nous est présentée, que sa miséricorde ne se lasse point et ne nous abandonne pas à la rigueur de sa justice. (**Houdry**, *Sermons*).

[Augustin fondateur d'ordre]. — L'histoire de l'Eglise nous enseigne que, comme S. Basile a été choisi de Dieu pour établir l'état religieux en Asie et S. Benoît en Europe, ainsi S. Augustin a été choisi pour être le patriarche et le premier fondateur des religieux en Afrique. Il fonda en même temps, dans la ville d'Hippone, deux monastères, l'un de chanoines réguliers, et l'autre d'ermites, et, depuis, plus de quarante ordres religieux ont combattu sous cette règle. Car Dieu donna une si merveilleuse fécondité à l'ordre de S. Augustin, que dès son vivant il se répandit par toute l'Afrique. Il se multiplia d'une telle manière dans l'Egypte et dans l'Ethiopie, qu'il possédait un nombre presque infini de monastères ; et S. Augustin même témoigne qu'il avait cette consolation de voir toute l'Afrique si remplie de ses religieux, qu'il n'y avait presque point de ville ni de bourgade où il n'y eût quelques monastères de cent ou de deux cents religieux. (*Serm.* 27 *ad fratres in eremo*). Un an après sa mort, son ordre passa de l'Afrique en l'Italie, en Angleterre, en Irlande, et dans plusieurs autres royaumes. En ce temps-là, presque tous ceux qui étaient appelés au sacerdoce et élevés à l'épiscopat étaient choisis et pris des maisons religieuses de S. Augustin. Mais ce qui est bien plus honorable à ce grand saint, et qui fait mieux voir qu'il a perpétué la sainteté dans la suite des siècles après sa mort, c'est que, au rapport de savants hommes, ce saint ordre compte jusqu'à seize mille deux cents bienheureux, qui, par l'autorité de l'Eglise, ont été mis au catalogue des saints. Il n'y a pas sujet de s'étonner de ce nombre, puisque l'histoire ecclésiastique nous apprend que, environ cinquante ans après la mort de S. Augustin, les Vandales et les Goths, qui étaient ariens, ayant inondé toute

l'Afrique, il y eut deux mille cinq cents religieux augustins qui souffrirent la mort pour la défense de la foi ; et parmi eux sept illustres martyrs qui furent crucifiés, dont le martyrologe romain fait mention. Ce généreux défenseur de la grâce a laissé, en mourant, comme un héritage à ses enfants, ce courage et cette foi pour résister aux efforts des hérétiques, comme le témoignent les religieux de ce même ordre, qui, après avoir combattu l'arianisme en Afrique, vinrent aussi, au rapport de S. Grégoire, combattre plusieurs hérétiques en Italie. (**Le P. Texier**).



SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Fondateur de l'Ordre des Frères mineurs etc.

AVERTISSEMENT.

Tout ce qu'on peut dire à l'honneur du séraphique S. François d'Assise *se réduit à trois excellentes vertus, qui font les saints du premier ordre, lesquelles, pour lui être communes avec une infinité d'autres, peuvent faire son éloge particulier parce qu'il s'y est distingué entre tous. Ces vertus sont : l'amour de la pauvreté évangélique, que personne n'a pratiquée dans une plus haute perfection ni avec un plus grand détachement ; l'amour du mépris et de l'humiliation, que personne n'a porté plus loin ; et enfin l'amour des souffrances et de la croix, qui a passé tout ce qu'on peut s'imaginer.*

C'est à ces trois choses qu'on doit rapporter toutes ses vues, ses pensées, ses désirs, ses actions, en un mot, ce qui l'a fait un des plus grands saints que révère l'Eglise. En effet, il a pratiqué ces vertus dans un tel degré d'excellence, que chacune en particulier peut l'élever à un haut degré de gloire ; mais, réunies et soutenues d'une foi vive, d'une charité ardente et d'un zèle tout embrasé de la gloire de DIEU, *elles en ont fait un prodige de sainteté : de manière que, sans user d'exagération, on peut l'appeler un Evangile vivant, qui en fait voir en pratique les maximes les plus difficiles et les plus admirables. Ce qui fournit aux prédicateurs qui font le panégyrique de l'incomparable S. François différents tours et une ample matière pour s'étendre et exciter les auditeurs à l'imiter.*

§ I.

Desseins et Plans.

I. — *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus, et prudentibus; et revelâsti ea parvulis* (Matth. xi). — Ce que Dieu fait, ce que Dieu dit pour la production des plus grands chefs-d'œuvre de la nature, il le fait et il le dit aussi souvent pour la production des plus grands chefs-d'œuvre de la grâce. Que fit cet admirable ouvrier quand il voulut former les cieux et les astres, ces chefs-d'œuvre qui chassèrent les ténèbres de l'univers, et qui firent succéder de si beaux jours à cette affreuse nuit qui y régnait? Il ne chercha pas de nobles matériaux; il ne se servit que du néant, et ce fut de lui seul qu'il tira toutes les créatures qui font aujourd'hui l'ornement aussi bien que l'admiration de l'univers. Que fit ce même Dieu quand il voulut former les cieux et les astres dans l'ordre de la grâce ? je veux dire les Apôtres, ces hommes de lumière et de flamme comme les appellent les SS. Pères. Il fit succéder ces heureuses lumières de l'Evangile à la nuit funeste du péché qui s'était répandue dans le monde. Mais, pour cet effet, il ne s'adressa pas à ces grandes âmes, à ces génies sublimes que la terre admire : il ne choisit que de pauvres pécheurs, des hommes qui paraissaient des néants à leurs propres yeux et à ceux de leurs semblables. Que fera Dieu pour former un de ces mêmes hommes, ou plutôt un de ces astres lumineux, dans la nuit du onzième siècle, que l'on a toujours regardé comme un siècle ténébreux, où le débordement des péchés avait inondé la face de l'Eglise? Sages du monde, esprits-forts, ce n'est pas à vous qu'il s'adressera; loin de paraître quelque chose devant ses yeux, vous n'êtes que des néants rebelles, plus propres à attirer ses foudres que ses faveurs. Qui sera donc cet homme heureux sur qui l'œil de Dieu s'arrêtera? *Confiteor tibi, Pater,* etc. C'est François, cette âme si humble et si petite à ses propres yeux, qu'elle s'est réduite comme au néant; c'est cette âme, dis-je, qu'il a choisie pour lui révéler ses secrets, et faire rendre à l'Eglise les mêmes lumières et les mêmes secours qu'elle avait autrefois reçus des Apôtres. Mais savez-vous quels sont ces grands secrets qui ont été révélés à l'humble François, et cachés aux superbes du siècle? Les voici : c'est que la souveraine sagesse, la souveraine force, la souveraine gloire, consiste dans la croix de Jésus-Christ; c'est que la souveraine sagesse consiste à chercher cette croix, qui ne paraît que folie aux yeux

de tant de chrétiens ; c'est que la souveraine force consiste à s'attacher à cette croix, que tant d'âmes superbes traitent de bassesse et d'infirmité ; c'est que la souveraine gloire consiste à prêcher cette croix, qui n'est que honte et ignominie aux yeux de tant de faux sages du siècle.

Voilà quels sont ces grands secrets révélés à l'humble François ; mais secrets dont il a si bien profité, que je puis dire que jamais homme n'a cherché la croix si ardemment, que jamais homme ne l'a portée si généreusement, que jamais homme ne l'a prêchée si efficacement. Cela étant, disons aujourd'hui, à sa gloire, qu'il est un des plus *sages*, des plus *forts*, et des plus *grands* de tous les hommes.

1°. François est un des plus *sages* de tous les hommes, puisque jamais homme n'a cherché avec tant d'ardeur la croix de son maître.

2°. François est un des plus *forts* de tous les hommes, puisque jamais homme n'a porté plus courageusement la croix de son maître.

3°. François est enfin un des plus *grands* de tous les hommes, puisque jamais homme n'a prêché plus efficacement la croix de son maître.

Ce sont là trois vérités que je consacre aujourd'hui a sa gloire : fasse le Ciel que nous profitions de l'exemple de ce grand homme, et que ces vérités ne servent pas à notre confusion !

—

II. — *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* (Galat. VI). — Il n'est personne qui ne sache ou qui ne voie d'abord que le monde, pour lequel l'Apôtre fait une protestation si solennelle d'avoir le dernier mépris et de le regarder comme un crucifié, n'est autre que ce monde moral, dont les lois sont si opposées à celles de la sagesse éternelle. Or, ce monde est composé de ces trois maximes que le disciple bien-aimé appelle concupiscences : *Quidquid est in mundo, concupiscentia est oculorum, concupiscentia carnis et superbia vitæ.* — Le désir des biens de fortune est cette concupiscence des yeux, parce que, comme l'œil ne se lasse jamais de voir, ainsi que dit le Sage, le cœur n'est pareillement jamais rassasié de la possession des biens de la terre. Le désir et la recherche des plaisirs est exprimé par la concupiscence de la chair, parce que c'est une inclination naturelle de procurer à son corps ses aises, ses commodités et ses plaisirs. Et enfin, la passion qu'on a pour la gloire et pour la réputation est appelée l'orgueil de la vie, parce que c'est l'idole à laquelle on consacre ses soins et ses travaux, et que l'on préfère assez souvent à la vie même. Mais, par un prodige de la libéralité de Dieu à récompenser ses fidèles serviteurs, François, ainsi mort et crucifié au monde,

1°. Est plus content et plus heureux dans sa pauvreté que les riches du siècle ne le sont dans l'affluence de leurs biens.

2°. Il fait ses délices de ses austérités surprenantes.

3°. Il trouve sa gloire dans les humiliations, dans les mépris et les confusions qu'il reçoit de la part du monde.

Nous verrons tout ceci dans les trois parties de son éloge. (*Sermons d'Houdry*).

III. — *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (Galat. VI). — Le monde est mort et crucifié pour moi, comme je suis mort et crucifié pour le monde. Quelle déclaration le grand Apôtre fait-il ici de ses sentiments, et quelle protestation du mépris qu'il a conçu pour tout ce qui fait l'objet des plus ardentes passions des hommes ! Mais, en même temps, quelle condamnation ne prononce-t-il point contre les richesses, contre la gloire et contre les plaisirs du monde ? A la vérité, l'obligation que la loi de Jésus-Christ impose à tous ceux qui en font profession est indispensable de renoncer, du moins de cœur et d'affection, aux pompes, aux honneurs et aux plaisirs du siècle ; mais il n'y a que les chrétiens parfaits et les saints du premier ordre qui ajoutent le mépris à ce détachement, et qui conçoivent enfin la même idée du monde, c'est-à-dire de toutes les choses dont le monde fait ses idoles et en quoi il établit son bonheur, que l'on avait autrefois pour un homme attaché à la croix, que les Juifs regardaient comme un sujet de malédiction et comme l'objet de l'exécration du reste des hommes. Cet apôtre pousse encore plus loin les maximes de l'Evangile : car, pour marquer davantage son mépris pour tout ce que le monde a de plus capable de nous séduire, il souhaite que ce même monde ait réciproquement pour sa personne la même idée, le même sentiment et le même mépris : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo*: en sorte que, au lieu qu'il n'a de considération que pour les grands et les riches, il le regardât comme le dernier des hommes, et, comme cet Apôtre parle ailleurs, comme le rebut et la balayure du monde ; que, au lieu de la gloire qui consiste dans l'estime et dans l'opinion avantageuse qu'on a pour les personnes de mérite, il le chargeât de confusion, d'opprobres et de malédictions, comme l'on faisait un crucifié, et qu'enfin, au lieu des joies, des plaisirs et des délices qu'il fait goûter aux partisans qui suivent ses maximes, il n'eût pour lui que des croix, des amertumes et des supplices. — Or, si par cette idée et par ces sentiments humbles, que l'Apôtre S. Paul avait de lui-même, nous jugeons du haut degré de sainteté et de perfection où il était parvenu, je veux aujourd'hui me servir de la même règle pour vous faire connaître celle où est arrivé le grand et séraphique S. François, puisque ce saint, éclairé des mêmes lumières et conduit par une sagesse toute divine, que le même Apôtre appelle, par rapport aux sentiments du monde, la *folie de la Croix*, a pareillement été crucifié au monde, et que le monde lui a été réciproquement crucifié, c'est-à-dire

1°. Qu'il a pris tout le contrepied de ses maximes et de sa conduite.

2°. Qu'il n'a eu que du mépris et de l'horreur pour tout ce que le

monde estime, et pour ce qu'il recherche avec le plus d'empressement.

3°. Qu'il s'est si peu mis en peine quelle idée et quel sentiment le monde avait de lui, qu'il a fait sa joie et ses délices de s'en voir méprisé.

C'est donc par cet endroit, qui me semble le caractère le plus juste et le plus naturel, que j'ai dessein de vous faire considérer ce grand saint, qui a été parfaitement mort et crucifié au monde, en pratiquant dans la plus haute perfection la sagesse de la croix. (*Le même*).

—

IV. — C'est un principe solidement établi dans l'Ecriture, et fortement autorisé par S. Augustin et par les Pères, que toute la vie chrétienne, réglée par l'esprit de l'Evangile, n'est qu'un martyre continuel, et doit se rapporter à la croix de Jésus-Christ : *Vita christiani, si secundùm Evangelium vivat, crux et martyrium est.* En effet, ce que la cruauté des Juifs exerça sur le Sauveur, la sévérité de sa morale évangélique le renouvelle en quelque sorte sur les chrétiens ; et plus ils sont zélés sectateurs de la religion du Fils de Dieu, plus ils sont de fidèles imitateurs de son amour pour la croix et pour les souffrances. Ce caractère a paru dans tous les Saints ; mais il a si visiblement éclaté dans S. François, que je ne puis vous le représenter sous une idée qui vous le rende plus reconnaissable. Si ce fidèle disciple du Sauveur est sensible dans le ciel aux honneurs qu'on lui rend sur la terre, c'est surtout quand nous le considérons comme crucifié avec Jésus-Christ. En effet, les vertus évangéliques ont fait sur l'un ce que les soldats, les prêtres et le peuple firent sur l'autre, lorsqu'ils conduisirent le disciple à la croix, comme les bourreaux y avaient traîné le maître.

1°. La pauvreté a dépouillé S. François comme Jésus-Christ.

2°. La pénitence a livré S. François au mépris et à la risée du monde comme Jésus-Christ.

3°. La charité a crucifié S. François comme Jésus-Christ. (*Essais de Panégyriques*).

—

V. — *Non in sapientiâ carnali, sed in gratiâ Dei, conversati sumus in hoc mundo* (II Cor. xii). — Le grand apôtre, qui nous assure que la sagesse du monde n'est que folie devant Dieu, nous avertit aussi que ce qui est le plus haut point de la prudence et de la sagesse divine passe, aux yeux et au sentiment du monde, pour une folie, parce que, l'un étant l'ennemi déclaré de l'autre, ils sont, par une conséquence nécessaire, opposés dans leurs maximes, dans leurs sentiments et dans leurs manières. La question est seulement de savoir lequel des deux se trompe ou porte un jugement plus sain des choses de cette vie. La sagesse du monde est une

pure folie au jugement de Dieu, parce qu'elle ne fait état que des choses vaines, périssables et de peu de durée; qu'elle n'applique son esprit qu'à poursuivre les petits avantages que le monde lui présente, et ne travaille que pour le temps: la sagesse de Dieu, tout au contraire, laquelle est une folie devant le monde, ne s'occupe que des choses éternelles; et, si elle travaille dans le temps, c'est toujours en vue de l'éternité qui suit, où elle porte ses espérances et ses désirs. Sans doute, il ne faudrait que comparer ces deux sagesses ensemble pour juger laquelle des deux est la véritable, et faire le dilemne si fameux de S. Bernard : *Aut Christus fallitur, aut mundus errat*: *impossibile est divinam falli sapientiam*, etc. Il faut nécessairement que Dieu ou le monde se trompe, puisqu'ils assurent les deux contradictoires à l'égard des mêmes objets. Mais, comme il est impossible que la sagesse divine se puisse tromper, la conclusion est aisée à tirer, que le monde est donc dans l'erreur, que la sagesse est une véritable folie, et que, tout au contraire, ce qui paraît une folie aux hommes est l'effet d'une sagesse toute divine : *Quod stultum est* Dei *sapientius est omnibus hominibus*. (I Cor. ii). Or, quoique cette conséquence soit évidente, et qu'il ne faille que les lumières de la raison pour s'y rendre, il n'y a rien cependant qui soit plus contesté et qui trouve plus d'obstacles dans la pratique, puisque tant de personnes suivent le parti du monde, et que, comme parle l'éloquent Salvien, la vie de la plupart des chrétiens est une opposition et une guerre déclarée contre les lois et les maximes de l'Evangile : *Bellum adversùs Evangelii præcepta*. En vain le Fils de Dieu a prononcé l'arrêt de condamnation contre le monde, en vain il a réprouvé ses maximes pour en établir de toutes contraires : autant il est constant que la véritable sagesse ne se trouve que dans la profession du christianisme, autant il est vrai qu'elle a toujours été rare parmi les chrétiens et qu'il n'y a que les saints qui soient véritablement pénétrés de ces vérités, puisqu'il n'y a qu'eux qui les prennent pour la règle inviolable de leur vie. Mais je puis dire qu'entre les saints l'un de ceux qui s'est le plus efforcé de se conduire par les règles de cette divine sagesse, c'a été le grand S. François, puisque

1°. Il a toujours fui les grandeurs et l'estime du monde, que les grands du siècle recherchent avec tant d'avidité et sans mesure.

2°. Les plaisirs lui ont été en horreur : et les riches en font leurs idoles.

3°. Il a toujours recherché les croix, que le monde estime une pure folie.

—

VI. — Tout est admirable dans la vie de S. François; tout y paraît singulier : le commencement, le progrès, la fin de sa vie, tout vous y fait admirer un saint à qui la pauvreté a fait tout perdre, la gloire tout craindre, la pénitence tout souffrir. Voilà, ce me semble, son vrai caractère, à

moins que je n'ajoute que sa pauvreté, en le dépouillant, l'a enrichi ; que sa gloire, en l'élevant, l'a humilié ; que sa pénitence, en le mortifiant, l'a couronné.

1°. La pauvreté a fait tout perdre à S. François pour lui faire tout gagner : et cela en trois manières. — 1°. La pauvreté lui a fait perdre son père, sa mère, ses parents, son pays, et elle lui a fait trouver d'autres parents, d'autres amis, un autre pays, DIEU, le ciel, les anges, les saints. — 2°. La pauvreté lui a fait perdre ses héritages, tout ce qu'il pouvait posséder en ce monde et ce qu'il y pouvait acquérir ; mais elle lui a fait gagner le centuple dans cette vie et dans l'autre. — 3°. La pauvreté lui a prescrit de ne rien posséder, même en commun ; mais elle lui a acquis les biens de tous, parce que la charité possède tout dans les autres, et que plus elle se dépouille plus elle s'enrichit spirituellement.

2°. La gloire a fait tout craindre à S. François ; et pour ce sujet il a aimé les humiliations en trois manières : — 1°. En regardant avec indifférence toutes les injures. C'est le premier degré de l'humilité. — 2°. En se réjouissant des mauvais traitements qui lui étaient faits, au lieu de s'en aigrir. C'est le second degré de l'humilité. — 3°. En allant au devant des affronts et des injures, et plaignant ceux dont ils les recevait, priant pour eux, et les considérant comme ses véritables bienfaiteurs. C'est le troisième degré de l'humilité.

3°. La pénitence a fait tout souffrir à S. François, en deux manières : — 1°. En lui faisant embrasser ce qu'il y avait de plus dur et de plus fâcheux pour se conformer à l'homme nouveau. — 2°. En lui faisant embrasser ce qu'il y a de plus dur dans le travail, de plus pénible dans la mortification, de plus amer dans les souffrances. — L'un des degrés de la pénitence, c'est de recevoir tout ce que la Providence nous offre de fâcheux, dans un sentiment de soumission, disant avec David : J'ai observé vos voies, quoique difficiles et dures, parce que vous l'avez ainsi ordonné: *Propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras.* (Ps. XVI). Ce degré n'est pas le plus parfait ; aussi S. François est-il allé plus loin en embrassant ce qu'il y avait de plus amer dans la pénitence. Ce degré est celui des parfaits. (*Eloges historiques*).

—

VII. — L'exemple du séraphique S. François a fait voir, dans toutes les actions de sa vie

1°. Qu'on peut trouver l'abondance de toutes choses dans la plus extrême pauvreté.

2°. Qu'on peut mépriser les honneurs et tout ce que le monde estime grand, et néanmoins être honoré des grands du monde, et acquérir une réputation plus illustre que par les plus grands exploits.

3°. Que l'on peut porter la croix et pratiquer la plus austère pénitence, et y trouver de la douceur et de la joie.

VIII. — On peut tourner le même sujet d'une autre manière, et montrer

1°. Que S. François a fait son trésor de la pauvreté et du dépouillement de toutes choses.

2°. Qu'il a mis toute sa gloire dans l'humiliation, à souffrir les rebuts, les mépris, les outrages et les ignominies.

3°. Qu'il a fait ses plus grandes délices de ce que la pénitence a de plus rude et de plus contraire à la nature corrompue.



IX. — Nous ne pouvons mériter le ciel que par des voies contraires à celles qui nous l'ont fait perdre, qui sont l'abondance, l'orgueil et le plaisir. L'abondance, parce que l'homme, se trouvant dans le Paradis terrestre, dans ce lieu de délices, avec un empire absolu sur toutes les créatures et dans une plénitude entière de tout, n'ayant rien à souhaiter davantage, mit sa fin dernière dans ce qui ne devait servir que de moyen pour y arriver. L'orgueil fut la seconde cause de la perte de ce malheureux : ce pauvre aveugle, trop crédule aux paroles du serpent, s'imagina qu'il pouvait devenir immortel : *Eritis sicut Dii*: ce qui fit que, s'élevant au-dessus de sa condition, il conçut des sentiments d'une vaine et orgueilleuse complaisance, qui le fit tomber dans ce crime, et lui fit perdre tous les droits qu'il avait sur le ciel. Enfin, le plaisir de manger du fruit défendu fut pour lui un poison fatal; et, pour un plaisir d'un moment, il se perdit, et avec lui toute sa postérité. C'est ce que la foi, les saintes Ecritures et les Pères nous enseignent. D'où il suit que, si DIEU dans la création du monde a agi sur les contraires, nous ne pourrons jamais posséder le ciel que par des actions opposées à celles qui nous l'ont fait perdre. Disons donc que, comme l'abondance, l'orgueil et le plaisir nous ont fait perdre le droit que nous avions au paradis, nous ne pouvons y espérer que par des vertus opposées, qui sont la pauvreté, l'humilité et les souffrances. Mais, si un saint a jamais mérité le ciel, ç'a été S. François. Il l'a mérité par la pauvreté, par l'humilité, et par les souffrances ; et, quoique cela se puisse dire de quantité de saints, j'espère vous faire voir, dans ce discours, que cela se peut dire particulièrement de ce saint patriarche. Mais, pour donner quelque ordre à son éloge, nous considérerons en lui

1°. Un pauvre, mais abondant en tous biens.

2°. Un humble, mais tout comblé d'honneurs.

3°. Un pénitent, mais tout rempli de consolations.



X. — Le péché, ayant aveuglé notre esprit et corrompu notre cœur, a procuré la mort à notre corps. Le Fils de DIEU, qui voulait sauver

l'homme par sa bonté infinie, est descendu sur la terre pour réparer ces trois désordres par le triple sacrifice, qu'il a fait à son Père, de son esprit, de son cœur et de son corps. De son esprit, par son humilité et son obéissance ; de son cœur, par la charité extrême qu'il avait pour nous, de vouloir prendre la figure du pécheur ; de son corps, par ses souffrances et par sa mort. — S. François, qui voulait suivre et imiter JÉSUS-CHRIST en tout, voulut aussi faire à DIEU les mêmes sacrifices. L'orgueil ayant chassé les anges du ciel et les hommes du paradis terrestre, ce grand saint voulut aussi subir en sa personne la punition d'un si funeste attentat.

1°. Il sacrifia son esprit par une humilité si profonde, qu'il semblait vouloir s'anéantir, pratiquant pour cela les actions les plus basses et les plus viles ; souffrant tous les affronts et toutes les injures avec une constance angélique, jusque là qu'on le prenait dans Assise pour un insensé, de même que le Sauveur du monde le fut dans la ville de Jérusalem. S. François était trop embrasé de zèle pour en demeurer là.

2°. Il fait encore à DIEU le sacrifice de son cœur, en bannissant pour jamais l'amour-propre et toutes les passions qui l'avaient pu posséder jusqu'à ce moment. — Enfin son amour et son humilité étant si bien de concert,

3°. Il fait un sacrifice de son corps. En effet, il le tourmenta et l'affligea par tant de jeûnes et d'austérités, qu'il ressemblait plutôt à un squelette qu'à un corps vivant. On ne doit pas en être surpris : ce corps ne tenait plus à la terre que par les usages et par les fonctions nécessaires pour soutenir la vie dans le corps qu'elle animait, lequel il voulait sacrifier tous les jours, et dont il voulait en quelque manière perpétuer le supplice. François n'était pas content de tous les sacrifices qu'il avait faits à DIEU, de ses biens, de ses passions, de son esprit, de son cœur, de son corps ; il voulait encore sacrifier son sang et sa vie, à l'exemple du divin Maître. Mais la grâce, qui voulait toujours faire des coups extraordinaires en notre saint, acheva ce qu'elle avait si heureusement commencé : elle fait porter à sa personne les marques de son amour et de sa justice en même temps ; elle lui imprime les cicatrices du Fils de DIEU ; elle crucifie entièrement son corps avec JÉSUS-CHRIST. C'est le dernier trait et le dernier coup de pinceau de la main du Tout-Puissant sur François, pour en faire une parfaite image du Sauveur, et pour en imprimer sensiblement le souvenir aux hommes dans l'esprit et dans le cœur desquels il était presque entièrement effacé.

—

XI. Texte : *Christo confixus sum cruci.*

Premièrement. — François a participé aux opprobres de la croix dans un souverain degré de perfection ; car il a excellemment pratiqué :

1°. Le dépouillement de toutes choses par la pauvreté la plus étroite que l'on puisse imaginer.

2°. L'humiliation la plus profonde, en souffrant avec joie les affronts, les insultes, les mépris et les confusions, jusqu'à passer pour un insensé.

3°. La mortification du corps, pour imiter les souffrances du Fils de DIEU, en sorte qu'il a égalé les plus rudes.

Secondement: — Il a participé, réciproquement, à la gloire de la croix: car,

1°. Comme le Sauveur y a été reconnu pour vrai DIEU, S. François a été connu pour saint dès cette vie.

2°. Comme l'Eglise est sortie des plaies du Sauveur, S. François a enfanté son ordre, qui a eu les qualités de l'Eglise, savoir, la sainteté, l'étendue et la perpétuité.

3°. Comme le Sauveur a mérité la gloire du ciel par la croix, François a mérité la gloire des confesseurs, des apôtres et des martyrs, par ses travaux et ses souffrances.

—

XII. — *Semper mortificationem* JESU *in corpore nostro circumferentes, ut et vita* JESU *manifestetur in corporibus nostris* (II Cor. IV). — Si le ciel ne s'emporte que par la force et la violence. certes je ne m'étonne pas de le voir ouvert aujourd'hui à un saint dont les désirs n'ont été que la croix, l'étude que la pénitence, et toute la vie qu'une continuelle mortification, Mais l'Eglise, inspirée du Saint-Esprit, qui l'expose en ce temps au culte et à la vénération des chrétiens, pouvait-elle leur présenter un plus beau modèle à imiter qu'en leur proposant l'admirable François d'Assise, qui est une copie achevée et une expression parfaite de la mortification du Fils de DIEU ? Je sais bien que tous les saints qui sont dans le ciel sont autant d'images qui portent quelques traits de la sainteté du Sauveur; mais S. François d'Assise le représente dans tous les différents états de sa vie mortelle, ce qui me fait dire avec justice : *Mortificationem* JESU *in corpore nostro circumferentes ut et vita* JESU *manifestetur in corporibus nostris.*

1°. — Il a représenté la vie cachée du Sauveur, puisque la mortification lui a fait mener une vie pauvre et inconnue à tout le monde, par l'amour des humiliations, qu'il a recherchées en toutes choses.

2°.— Il l'a représenté dans sa vie agissante, laborieuse et conversante, en travaillant à la conversion des peuples, et menant une vie apostolique prêchant de paroles et d'exemple, comme le Fils de DIEU : *Cœpit facere et docere.*

3°. — Il a imité sa vie souffrante, par une mortification étonnante, qu'il a exercée sur son corps, et que le fils de DIEU même lui a procurée, en lui imprimant les stigmates de ses plaies, qui lui ont causé d'étranges douleurs. C'est ce qui va faire le partage de ce discours.

Sur les stigmates de S. François.

XIII. — *Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum?* (Zach. XIII) : Que signifient ces plaies au milieu de vos mains ?

1°. — Elles forment en François une parfaite image du Sauveur crucifié ; et, comme ce saint passait toute sa vie dans les transports du plus pur amour du Fils de DIEU, il était convenable qu'il devînt la plus vive expression de la chose aimée, qui était JÉSUS-CHRIST crucifié : *Totum Christum in Francisco videbis, si vulnera ejus inspicies..*

2°. — Elles sont dans ce grand saint une vive représentation des vertus du même Sauveur, que François imita parfaitement, par la pauvreté qu'il chérit toujours comme son épouse, par la charité qui l'éleva au rang des séraphins, par sa profonde humilité qui l'abaissait dans sa propre estime au-dessous des plus grands pécheurs.

3°. — Elles sont une invitation que François nous fait de mener une vie pénitente, mortifiée, pauvre, pour imiter parfaitement le Sauveur dans ce dénûment de toutes choses, ce dépouillement de tous biens, et cette nudité où il voulait mourir sur la croix pour notre amour. Rougissons d'avoir tant d'horreur de cette pauvreté que le Sauveur, S. François et tous les saints ont pratiquée pour se rendre dignes de la récompense que nous pensons acquérir par notre mollesse.



§ II.

Les Sources.

[Quelques SS. Pères et autres]. — **S. Bonaventure,** *Opuscula*, IV, a écrit la Vie de ce saint patriarche.

S. Thomas, *Serm. de Sanctis,* a fait un sermon sur ce saint, et a pris pour thême : *Justum deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei.*

S. Bernardin, *Serm.* 16.

Denys-le-Chartreux, *Propr. Sanctorum,* a un sermon.

Guillaume de Paris, dans l'éloge qu'il fait de notre saint, s'étend particulièrement sur son humilité, et sur la gloire que son humilité lui a acquise sur la terre et dans le ciel.

Dans la *Chronique de S. François,* liv. 1, 2 et 3, il est amplement parlé de ses actions et de ses vertus.

Surius, au jour de la fête de ce grand saint, a ramassé tout ce que les autres en ont dit avant lui.

Franciscus Gonzaga a fait un livre sur l'origine et le progrès de l'ordre de S. François.

Beuchier a fait l'*Histoire des martyrs Franciscains.*

Ribadeneira, *Fleurs des Vies des saints.*

Sancti Franscisci Regula et Testamentum, cum declaratione per Clementem V.

[Quelques livres spirituels]. — **Grenade,** *Traité de l'Oraison,* § 1, parle de S. François, comme du plus parfait imitateur de la pauvreté de Jésus-Christ. — § 9 du même traité, il parle des faveurs que ce grand saint recevait dans l'oraison, et comment il était souvent élevé de terre miraculeusement.

Le P. Haineufve, *Méditations pour tous les jours de l'année*; vers la fin de la 4e partie, il y a une méditation sur le séraphique père S. François.

Le P. Nouët, dans ses *Méditations sur les saints*, en a une sur la fête des Stigmates de S. François, 17 Septembre. — Au 4 octobre, pour la fête du même saint, sur sa pauvreté.

Le P. d'Argentan, capucin, *Grandeurs de* Jésus, Confér. 25, éloge de la pauvreté de S. François. — Confér. 26, tendre amour de ce saint pour la passion du Sauveur.

Prédicateurs]. — **Biroat,** Panégyriques.

Le P. Senault, sur les Stigmates. — Panégyriques.

Le P. Lejeune, Sermons.

Eloges historiques.

Dans les *Essais de Panégyriques*, il y a trois différents desseins ou abrégés de sermons.

Fromentier, t. III de ses Sermons.

Le P. Duneau, Panégyriques.

Sermons sur tous les sujets, Panégyriques. (**Houdry**).

§ III.

Passages, Exemples, Figures, Applications de l'Écriture.

Passages que l'on peut appliquer à son amour pour la pauvreté.

Pater meus et mater mea dereliquerunt me, Dominus autem assumpsit me. Ps. 26.

Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur m'a reçu entre ses bras.

Tibi derelictus est pauper; orphano tu eris adjutor. Ps. 10.

C'est à vos soins que le pauvre est abandonné; vous serez le protecteur de l'orphelin.

Etiam proximo suo pauper odiosus erit. Prov. XIV, 20.

Le pauvre sera odieux même à ses proches.

Inventâ unâ pretiosâ margaritâ, vendidit omnia quæ habuit et emit eam. Matth. XIII, 46.

Celui qui a trouvé une perle de grand prix vend tout ce qu'il a et l'achète.

Nolite possidere aurum neque argentum, neque pecuniam in zonis vestris; non peram in viâ, neque duas tunicas, neque calceamenta, neque virgam. Matth. X, 9.

Ne possédez ni or ni argent, n'ayez point de monnaie dans votre bourse; ne prenez point de sac, ni deux habits, ni de souliers, ni de bâton.

Qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus. Lucæ XIV, 33.

Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple.

Omnis qui in agone contendit ab omnibus se abstinet, et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam. I Cor. IX, 25.

Celui qui combat dans la lice se prive de toutes choses, afin de mériter une couronne périssable; mais nous combattons pour une couronne incorruptible.

Existimo omnia detrimentum esse, propter eminentem scientiam Jesu-Christi *Domini mei, propter quam omnia detrimentum feci et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam.* Philip. III, 8.

Pour posséder la science éminente de mon Sauveur Jésus-Christ, j'ai cru devoir tout sacrifier; c'est pour lui que j'ai tout perdu, et je regarde toutes les choses du monde comme de la boue, pour posséder Jésus-Christ.

Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti simus. I Tim. VI, 8.

Si nous avons le nécessaire pour nous nourrir et pour nous couvrir, contentons-de cela.

Scio abundare et penuriam pati. Philipp. IV, 12.

Je sais vivre pauvrement, et je sais vivre dans l'abondance.

Passages qui peuvent s'appliquer à son humilité.

Ego sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis. Ps. 21.

Pour moi je ne suis qu'un ver de terre, et non pas un homme; je suis l'objet du mépris et de l'opprobre des hommes.

Vilior fiam plusquàm factus sum, et ero humilis in oculis meis. II Reg. VI, 22.

Je m'abaisserai plus que jamais et je serai humble à mes propres yeux.

Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus, et revelâsti ea parvulis. Matth. XI, 25.

Je vous rends gloire, mon Père, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, pendant que vous les révélez aux simples et aux petits.

Tanquàm purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema. I Cor. IV. 13.

Nous sommes regardés comme les balayures et comme l'ordure de ce monde.

Amen dico vobis, nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. Matth. XVIII, 3.

Je vous le dis en vérité, si vous ne devenez petits comme des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

Quicumque se humiliaverit sicut parvulus iste, hic major est in regno cœlorum. Ibid.

Quiconque s'humiliera comme ce petit sera le plus grand dans le royaume des cieux.

Nos stulti propter Christum, vos autem prudentes in Christo: nos infirmi, vos autem fortes: vos nobiles, nos autem ignobiles. I Cor. IV, 10.

Nous sommes insensés pour Jésus-Christ, mais vous êtes prudents; nous sommes faibles, mais vous êtes forts; vous êtes nobles, mais nous, nous sommes d'une naissance basse.

Ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniàm digni habiti sunt pro nomine Jesu *contumeliam pati.* Act. V, 41.

Ils quittèrent plein de joie le tribunal pour avoir été trouvés dignes de souffrir quelque affront pour le nom de Jésus-Christ.

Omnes humilitatem invicem insinuate, quia Deus *superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* I Petri V, 5.

Inspirez-vous l'humilité les uns aux autres : car Dieu résiste aux superbes, et il donne sa grâce aux humbles.

Passages qui peuvent être appliqués à ses austérités.

Cum malediceretur, non maledicebat; cum pateretur, non comminabatur, tradebat autem judicanti se injustè. I Petri II, 23.

Quand on l'a chargé d'injures, il n'a point répondu d'autres injures; quand on l'a maltraité, il n'a point fait de menaces; mais il s'est livré entre les mains de celui qui le jugeait injustement.

Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. Galat. VI, 14.

Le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour le monde.

Christo confixus sum cruci. Galat. II, 19.

Je suis crucifié avec Jésus-Christ.

Vivo jàm non ego, vivit verò in me Christus. Ibid.

Je vis, non je ne vis plus; C'est Jésus qui vit en moi.

Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ. Coloss. I, 24.

J'accomplis en ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ.

Ego stigmata Domini Jesu *in corpore meo porto.* Galat. VI, 17.

Je porte imprimées sur mon corps les marques du Seigneur Jésus.

Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi. Ibid.

A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Jésus-Christ.

Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. Galat. V, 24.

Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec leurs concupiscences.

Qui voluerit animam suam salvam facere, perdet eam; qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. Matth. XVI, 25.

Celui qui voudra sauver son âme la perdra, et celui qui perdra son âme à cause de moi la sauvera (son âme, c'est-à-dire sa vie).

Qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam. Joan. XII, 25.

Celui qui hait son âme en ce monde la conserve pour la vie éternelle.

Amen, amen dico vobis, nisi granum fru-

Je vous le dis en vérité, si le grain de

menti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet, si autem mortuum fuerit, multum fructum affert. Ibid. 24.

froment qui tombe en terre ne meurt, il demeure seul et sans fruit; mais, s'il meurt il porte beaucoup de fruit.

Semper mortificationem Jesu *in corpore nostro circumferentes, ut et vita* Jesu *manifestetur in corporibus nostris.* II Cor. iv, 10.

Nous portons toujours dans notre corps la mortification de Jésus-Christ, afin que la vie de Jésus-Christ soit manifestée en nous.

Hoc scientes, quòd vetus homo noster simul crucifixus est, ut destruatur corpus peccati, et ultrà non serviamus peccato. Rom. vi, 6.

Instruits de cette vérité, que notre vieil homme a été crucifié avec le Fils de Dieu, afin que le corps du péché soit détruit, et que nous ne soyons plus ses esclaves.

Passages qui peuvent lui être appliqués comme fondateur d'ordre.

Patrem multarum gentium posui te. Rom. iv, 17.

Je vous ai établi pour être le père de plusieurs nations.

Qui contra spem in spem credidit, ut fieret pater multarum gentium secundùm quod dictum est ei; Sic erit semen tuum, Ibid. 18.

Il a cru contre toute espérance, et il est devenu le père de plusieurs peuples, selon la promesse qui lui fut faite, que sa postérité serait nombreuse comme les étoiles du ciel.

Si decem millia pædagogorum habeatis in Christo, sed non multos patres: nàm in Christo Jesu *per Evangelium ego vos genui.* I Cor. iv, 15.

Quand vous auriez plusieurs maîtres en Jésus-Christ, vous n'avez pas plusieurs pères: c'est moi qui vous ai engendrés à Jésus-Chrst par l'Evangile.

Filioli, quos iterùm parturio donec formetur Christus in vobis. Galat. iv.

Mes petits enfants, pour qui je souffre encore les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Chirst soit formé en vous.

Altissima paupertas eorum abundavit in divitias simplicitatis eorum. II Cor. viii, 2.

Leur profonde pauvreté s'est abondamment répandue dans les richesses de leur simplicité: (c'est-à-dire de leur charité simple et sincère).

Nolite conformari huic sæculo. Rom. xii, 2.

Prenez garde de vous conformer à l'esprit de ce siècle.

In omnibus exhibeamus nosmetipsos sicut Dei *ministros, in multâ patientiâ, in tribulationibus, in necessitatibus.* II Cor. vi, 4.

Conduisons-nous en toutes choses comme les ministres de Dieu, dans une grande patience, dans les afflictions, dans les pressantes nécessités.

Ego recipiam vos, et ero vobis in Patrem, et vos eritis mihi in filios. Ibid.

Je vous recevrai, et je serai votre Père, et vous serez mes enfants.

Charitas mea cum omnibus vobis. I Cor. xvi, 24.

Ma charité est avec vous tous.

EXEMPLES ET FIGURES DE L'ÉCRITURE.

[François comparé à Job]. — Nous lisons dans les livres saints que Job, ayant inopinément reçu de plusieurs endroits de fâcheuses nouvelles, tantôt de l'enlèvement de ses troupeaux et du meurtre de ceux qui les gardaient, tantôt de la mort de ses enfants accablés sous les ruines de la

maison où ils étaient, déchira ses habits de douleur, et, s'étant rasé la tête, se jeta par terre, en s'écriant : « Je suis sorti nu du sein de ma mère, et j'y retournerai nu. » On pourrait attribuer cette action à quelque impatience ou à un excès d'emportement : mais Origène en juge tout autrement. Ce Père prouve que c'est une pleine et entière résignation aux ordres de Dieu, et une sage précaution, un parfait dénûment de tout ce que saint homme pouvait posséder, pour ne laisser sur soi aucune prise à l'ennemi du genre humain. Le démon, dit ce Père, venait de lui ravir tout ce qu'il possédait, et, de crainte que cet ennemi ne fût pas encore content, il lui abandonne aussi jusqu'à ses habits, le saint homme ne voulant pas qu'il restât sur lui quelque chose qui pût donner prise à Satan. — C'est dans ce même esprit que François d'Assise se dépouille généreusement de tout, jusqu'à ses habits mêmes, en présence de son évêque et de son père. C'est dans ce même esprit qu'on lui rase la tête, et qu'il se prosterne par terre, avec ces nobles sentiments : « Je suis sorti nu du sein de ma mère, je retournerai nu dans le sein de la terre ; je ne me dépouille que de ce que j'ai reçu ; je quitte, par un pur amour de la pauvreté, ce que j'aurais un jour perdu par nécessité. »

[La veuve Tabitha]. — Nous lisons, aux *Actes des Apôtres*, que les premiers chrétiens de Jérusalem, affligés de la perte d'une vertueuse veuve nommée Tabitha, que la mort leur avait enlevée, prièrent S. Pierre de la ressusciter, et que, pour l'exhorter à leur faire cette grâce, les uns lui montraient les vêtements que cette sainte veuve leur avait donnés, les autres montraient les robes qu'elle leur avait tissues de ses propres mains. C'était là, sans doute, un éloge funèbre des plus magnifiques. N'en peut-on pas faire un semblable de François d'Assise, et exposer aux yeux des hommes et des anges les habits dont il s'est généreusement dépouillé pour se revêtir de Jésus-Christ, comme parle l'Apôtre, et pour en revêtir Jésus-Christ lui-même en la personne des pauvres? Car combien de malheureux dont il a couvert la nudité en leur donnant ses vêtements ! Le Fils de Dieu ne s'en est-il pas paré lui-même, comme il fit autrefois d'une partie du manteau que S. Martin donna à un pauvre lorsqu'il n'était encore que cathéchumène ? Ne peut-on pas croire que ce sont les aumônes de notre saint, lorsqu'il n'était encore que séculier, lesquelles ont été la source des grâces et des faveurs qu'il a reçues du ciel, puisque c'est l'effet de l'aumône de les attirer, et que Dieu, qui ne peut se laisser vaincre en libéralité, l'a revêtu dans le ciel d'un vêtement de gloire tout particulier? *Induit illum Dominus stolam gloriæ*, comme chante l'Eglise.

[François comparé à Jean-Baptiste], — Dieu fait paraître dans tous les temps des pénitents illustres, qui par une vie extraordinaire réveillent les hommes de leur assoupissement, pour les exciter à apaiser sa colère

par les travaux de la pénitence. C'est ainsi qu'à la naissance de l'Eglise il suscita Jean-Baptiste, précurseur de son fils, qui, afin de réunir les cœurs des enfants avec les cœurs des pères pour préparer au Seigneur un peuple parfait, prêcha la pénitence sur les bords du Jourdain, et fit retentir sa voix dans toute la Judée. Voici un nouveau Jean-Baptiste en la personne de François, suscité de Dieu pour prêcher la pénitence et préparer au Seigneur un peuple parfait, qui marche dans les voies de la justice. Que de rapports entre ces deux pénitents publics ! L'un est prédit par les prophètes comme une voix qui doit crier dans le désert ; l'autre, né dans une étable, prêche la pénitence en naissant, et par ce présage fait connaître qu'il sera un jour un des plus grands héros de la pénitence. Jean-Baptiste ne vit que de miel sauvage et de sauterelles, et il en mange si peu, que l'Ecriture dit de lui qu'il ne buvait et qu'il ne mangeait point. François ne se nourrit que de pain et d'eau, si rarement et en si petite quantité, qu'on peut dire de lui qu'il ne buvait et ne mangeait rien. Aussi disait-il à son corps : Je te ferai périr par la faim : *Fame te conficiam.* Il n'était qu'un squelette animé. Jean-Baptiste n'était vêtu que d'un habit rude, tissu de poil de chameau, qu'il ceignait d'une ceinture. Ce portrait est autant celui de François que du saint précurseur; notre saint était vêtu d'un sac et ceint d'une corde. — Les peuples qui habitaient le long du Jourdain, venaient entendre ce prédicateur de la pénitence, attirés, non par ses prodiges, mais par ses austérités extraordinaires, qui étaient assurément un grand prodige. François n'a-t-il pas eu le même succès ? Les peuples couraient en foule l'entendre : en voyant l'homme de Dieu, ils prenaient la résolution de quitter le crime pour suivre la voie qui conduit à Dieu, et l'apaiser par leurs larmes et leur pénitence.

[François comparé au Fils de Dieu]. — S. François nous présente par sa vie pénitente une expression parfaite de la vie de Jésus-Christ. Comme le Fils de Dieu a voulu que son anéantissement fût le fondement de son ouvrage et le commencement de la réparation du genre humain, c'est aussi par ce grand anéantissement de soi-même que François commence à se disposer à réformer les désordres et la corruption de son siècle. — Le Sauveur pratique avant de se produire en public pour enseigner : François s'exerce plusieurs années en toutes sortes de bonnes œuvres, et dans la pratique des plus éminentes vertus chrétiennes, avant que de prêcher. — C'est du désert que sort le Fils de Dieu, après un jeûne de quarante jours, pour prêcher aux hommes la pénitence : c'est d'une profonde solitude et du milieu des forêts que se produit François, ce héros de la pénitence, à qui le pape même donne le nom de prédicateur de cette vertu. — Le Sauveur paraît dans la Judée, accompagné de douze apôtres : et François en Italie avec douze disciples. — Jésus publie son Evangile, condamnation des lois corrompues du monde, l'extinction des

vices, le rétablissement de toutes les vertus ; François propose sa sainte règle, qui peut s'appeler le pur esprit du christianisme, l'expression de la sainteté de l'Eglise. — Le grand emploi du Sauveur, pendant les trois ans de sa vie publique, fut de prêcher tout le jour et de passer la nuit en prières : *Erat pernoctans in oratione :* et toute l'occupation de François est de s'élever, par la sublimité de la contemplation, dans le sein de DIEU, de s'unir intimement à lui par l'oraison, et de sortir ensuite parmi les hommes, tout éclatant de lumière et embrasé du feu de l'amour divin, dissipant les ténèbres de l'ignorance par ses clartés, foudroyant le vice par son zèle. — Si le Fils de DIEU prouvait la sainteté de sa parole par une foule innombrable de prodiges, François ne peut-il pas dire aussi avec S. Paul : *An experimentum quœritis ejus qui in me loquitur, Christus ?* (II Cor. XIII). Il donne des preuves manifestes et convaincantes que c'est l'esprit et la vertu toute-puissante du Sauveur qui agit en lui et qui l'anime.

[François comparé à Elie]. — Quoi de plus pauvre qu'Elie, s'écriait autrefois S. Chrysostôme: *Quid Elia pauperius*? Enfoncé dans sa grotte, tout lui manquait, il était dénué de tout ; mais dans sa pauvreté, quoi de plus puissant ? Avec la faiblesse apparente de sa misère, n'était-il pas plus fort que tous les hommes ensemble ? *Omnia vincebat, quia pauper erat.* Je pourrais ici, de même, m'écrier: — Quoi de plus pauvre que François ? mais quoi de plus puissant que lui. Ces deux hommes pauvres font tous deux éclater leur puissance au milieu de leur pauvreté, mais cependant bien différemment. Elie n'est puissant que pour détruire, pour étonner, pour consumer, pour faire trembler : et François, au contraire, ne l'est que pour consoler, pacifier, établir. — Elie parcourt les villes de Samarie pour y confondre la fausse sagesse des rois, et faire égorger les faux prophètes ; partout il porte la terreur et l'épouvante ; on voit le feu du ciel rouler autour de lui, et prêt à obéir à sa voix, dévorant et consumant tout. François parcourt les villes de l'Italie, pour y consoler les peuples, et on ne voit autour de lui que la candeur et la simplicité ; et avec cela il apporte l'abondance et la paix dans toutes les contrées où il va. — Tout fuit devant Elie, parce que la pompe et l'éclat l'accompagnent, et que la frayeur marche devant lui et saisit tous les cœurs. Tout le monde court au-devant de François, chargé de branches et de rameaux en signe de paix, pour aller se prosterner à ses pieds, parce qu'il est plein de douceur et de tendresse. — La sévérité d'Elie le rend redoutable aux plus grands de la terre, et la douceur de François lui attire l'amour et la confiance de tout le monde. On va puiser dans ses yeux la modestie, dans ses mains la charité, dans son air la simplicité, dans son esprit l'humilité, et dans son cœur la tendresse et la consolation. En un mot, Elie était vainqueur de tout, parce que DIEU le rendait intrépide et indépendant des hommes ; mais François surmontait tout.

parce que DIEU le rendait maître du cœur et de la volonté des hommes : *Omnia vincebat, quoniàm pauper erat.*

[Les stigmates]. — Quand un orfèvre jette de l'or fondu dans un moule, l'or y entre sans aucune forme ; mais il reçoit la figure empreinte dans le moule ; et, quoique l'un et l'autre soient de différente nature, ils deviennent néanmoins semblables en figure, égaux en grandeur, conformes dans leur fin et dans leur usage ; et, s'ils avaient quelque action de vie, elles seraient toutes pareilles : en un mot, ils seraient dans une conformité entière, généralement, de toutes choses. Telle est l'opération de la grâce dans l'âme de S. François. Le feu qui fait fondre son cœur comme l'or, c'est l'amour divin; le moule dans lequel il s'écoule, c'est la croix ; l'image qu'il reçoit est celle de JÉSUS, qui lui imprime ses plaies. L'un est le moule, et l'autre l'image ; l'un est l'original, et l'autre la copie. Ils sont différents en leurs personnes, mais non pas en leurs qualités. Ils ne sont pas seulement unis en superficie ; ils sont intimement l'un dans l'autre. JÉSUS est dans le cœur de François, et François est dans le cœur de JÉSUS. C'est une communication réciproque des volontés, une sympathie si grande, que le corps même s'en ressent et en porte les précieuses marques. Ce grand serviteur de DIEU, voyant dans le séraphin lumineux qui lui apparaît sur la montagne d'Alverne l'image de JÉSUS crucifié, sent son âme attendrie se fondre, pour ainsi dire, de compassion et d'amour. Son imagination s'applique si fortement à lui représenter les blessures du Sauveur, que ses yeux les voient parfaitement exprimées ; son entendement en reçoit de si vives images, sa volonté en est tellement pénétrée, que l'impression passe jusqu'au corps, sur lequel cet ardent séraphin darde des rayons d'une clarté qui imprime extérieurement dans la chair l'ouverture réelle des plaies qui sont déjà intérieurement dans l'âme.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Non in sapientiâ carnali sed in gratiâ DEI *conversati sumus* (II Cor. XII). — C'est la protestation que fait l'apôtre S. Paul, de n'avoir jamais réglé sa vie selon les maximes de la sagesse du monde et de la chair, mais d'avoir pris pour règle de sa conduite les vérités de l'Evangile, et suivi les lumières de la grâce, qui les lui a fait prêcher aux autres et pratiquer lui-même tout le premier. Mais s'il y a un saint dans le ciel qui puisse faire aujourd'hui la même déclaration, de n'avoir jamais suivi les maximes du monde et d'en avoir pris le contrepied dans ses manières et dans ses sentiments, pour se gouverner par des vues plus

hautes, inconnues à la prudence du siècle, vous avouerez que c'est l'admirable S. François, ce séraphin incarné, qui, vivant sur la terre avec l'ardeur de ceux qui sont dans le ciel, avait aussi puisé ses lumières dans la même source, qui est le Verbe éternel, la sagesse même, mais que les hommes suivent si peu, que je puis dire que ce qui fait l'éloge particulier de ce grand saint fait en même temps la censure et la condamnation des chrétiens d'aujourd'hui. Il est vrai que ce saint a été illustre par tant d'endroits, il nous a laissé tant de saintes actions à imiter, que, quelque tour qu'on leur donne et en quelque jour qu'on les mette, elles serviront toujours de modèle aux plus parfaits. Mais, après y avoir bien pensé, je crois que le caractère le plus juste, et le portrait qui le représente le plus au naturel, est de vous le faire voir comme un homme qui a vécu dans le monde pour déclarer la guerre au monde, pour renverser ses maximes par une prudence toute céleste, pour fouler aux pieds ce qu'il estime et recherche avec plus de passion, et pour embrasser les choses dont il a le plus d'horreur. Je crois qu'à ces traits, qui n'en sont que la première ébauche, vous reconnaissez déjà le véritable caractère de ce grand saint.

Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum (Matth. v). — Que ceux-là sont heureux qui n'ont nulle attache aux richesses qu'ils possèdent, et nul désir de celles qu'ils ne possèdent pas ! mais que plus heureux sont ceux qui, pour se consacrer eux-mêmes à Dieu, renoncent de bon cœur à tout ce qu'ils ont et à tout ce qu'ils peuvent avoir ! Cette pauvreté volontaire les enrichit beaucoup plus que ne pourraient faire tous les biens de la terre, parce qu'elle est le prix dont Dieu est convenu avec eux pour un royaume que tous les biens du monde ne sauraient payer ; et c'est aussi de ce royaume que leur viennent dès cette vie des douceurs qui leur font par avance une espèce de paradis sur la terre. « Mon fils, disait Tobie, nous menons une vie pauvre ; mais nous serons assez riches si nous avons la crainte de Dieu. » Bienheureux est le peuple qui possède un Dieu si riche et si libéral. N'est-ce pas une partie considérable de ce centuple promis à la pauvreté volontaire, que ceux qui servent fidèlement le Fils de Dieu soient honorés par les plus hautes puissances de ce monde, et que, bien qu'ils fuient la gloire des hommes, ils soient cependant respectés jusqu'au milieu des persécutions ? Dès qu'ils se sont consacrés au service de Dieu, ils deviennent vénérables à ceux qui les auraient méprisés dans le monde, et personne n'ose plus leur reprocher la bassesse de leur naissance ni la pauvreté de leur condition, ou bien ils s'estiment honorés des reproches qui feraient rougir les autres. Combien en a-t-on vu que les monarques consultaient comme des oracles, qu'ils ne regardaient qu'avec respect, et qu'ils considéraient comme les médiateurs de leur salut auprès de Dieu. C'est ainsi, dit S. Bernard, que le titre de la pauvreté nous ennoblit davantage que tous

les trésors des rois. C'est cette même pauvreté évangélique, cet abandon volontaire de tous les biens de ce monde, qui éleva le grand patriarche S. François à ce haut degré de sainteté où il est parvenu, ayant auparavant reçu dès ce monde le centuple que la vérité même avait promis à ceux qui renonceraient à tout pour le suivre.

Mendicitatem, et divitias ne dederis mihi.(Proverb. xxx).— Quelque élevée que fût la sagesse de Salomon, elle était encore bien éloignée de cette divine sagesse que le Sauveur est venu enseigner aux hommes. Ce prince demandait à Dieu un milieu entre la pauvreté et les richesses, et le Fils de Dieu répond à ce jeune homme qui lui demande le moyen d'arriver à la perfection qu'il doit vendre tous ses biens et les donner aux pauvres. Ce milieu, que Salomon cherchait, tient quelque chose de la prudence de la chair : la sagesse de l'Evangile ne veut point que ses disciples gardent de mesure dans l'amour de la pauvreté ; la plus extrême est la plus conforme à la prudence du salut, parce qu'elle approche davantage de celle du Fils de Dieu. Cette pauvreté, honteuse avant l'incarnation du Verbe, est devenue glorieuse, dit S. Bernard, depuis qu'il l'a comme consacrée et déifiée en sa personne : *Sacram in suo corpore dedicat paupertatem.* La condition du disciple, dit S. Jérôme, ne doit pas être meilleure que celle du maître. Le Sauveur s'est fait pauvre pour nous sauver : nous nous devons faire pauvres pour le suivre : *Nudum Christum nudus sequar.* Tout le monde sait avec quelle exactitude S. François pratiqua ces maximes adorables, si contraires à l'esprit du monde ; comment, ayant été conduit devant son évêque par son père offensé de ses aumônes excessives, pour le faire renoncer à sa succession, il ne balança point à lui abandonner même jusqu'au vêtement qu'il tenait de lui. Il fit voir, en se dépouillant; que la nudité du Sauveur devait être désormais son partage ; et, témoignant la joie qu'il avait dans le cœur : « Ah ! c'est maintenant que je pourrai dire avec plus de justice que jamais : *Mon père qui êtes aux cieux, c'est en vous que j'ai mis toute ma confiance !* »

Crevit mecum miseratio (Job. xxxi).— Comme le saint homme Job disait que la miséricorde était née et avait crû avec lui, on peut dire que la pauvreté a pris naissance avec S. François : non qu'il fût né dans cette indigence honteuse et héréditaire qui n'est de nul mérite pour le ciel, à moins qu'on ne la souffre pour Dieu et avec une parfaite résignation ; mais parce que la pauvreté eut pour François des attraits qui la lui firent aimer sitôt qu'il en eut connu le prix, et ensuite pratiquer dans la plus grande rigueur. On peut dire qu'il en a comme levé l'étendard en instituant un ordre qui l'observe dans la plus haute perfection.

Etiam proximo suo pauper odiosus erit. (Proverb. xiv). — L'expérience vérifie dans le monde cette parole du Saint-Esprit ; mais le plus beau trait

de ce pauvre évangélique, je veux dire du patriarche François d'Assise, c'est d'avoir aimé la pauvreté, dans lui-même et dans les autres. De là vient qu'il ne conversait ordinairement qu'avec les pauvres. Il regardait la pauvreté comme une chose précieuse, qui, ayant été consacrée dans la personne du Sauveur, devait être en vénération à tous ses disciples. Dans les transports de son amour pour cette vertu, si rebutante aux yeux du monde, il l'appelait sa chère compagne, et jamais l'amour profane n'a inspiré de si tendres mouvements que S. François en ressentit pour la pauvreté. C'est pour cela qu'il en fit comme le caractère particulier de son ordre, croyant ne pouvoir laisser de plus grands biens à ses enfants que l'obligation étroite de n'en posséder aucun.

Nonne DEUS *elegit pauperes in hoc mundo, divites in fide et hæredes regni quod repromisit* DEUS *diligentibus se?* (Jac. II). — A quel point les Apôtres n'ont-ils pas porté toutes les vertus évangéliques ! N'ont-ils pas été les premiers qui en ont frayé le chemin aux saints ? Ils en ont ôté les premières épines, car ils ont fait voir que toutes ces vertus, avec le secours de la grâce, étaient praticables. Véritables pauvres d'esprit, ils ont aimé l'humilité, et en même temps la pauvreté, qui, aux yeux des hommes, les rendaient vils et méprisables, mais, aux yeux de DIEU, les plus pures de ses créatures. C'est ce point de perfection que S. François a acquis ; il a porté la pauvreté évangélique au plus haut degré. Il faudrait des termes non communs pour exprimer combien il l'a aimée, et comme, pour exprimer l'excellence de la nature divine, nous sommes obligés de chercher de nouvelles expressions, et de dire que DIEU n'est pas seulement bon, mais qu'il est la bonté même ; qu'il n'est pas seulement sage, mais qu'il est la sagesse même ; qu'il n'est pas seulement puissant, mais qu'il est la puissance même, François tient en cela quelque chose de la Divinité. Il s'est tellement rendu toutes les vertus naturelles, et surtout la pauvreté, que, pour exprimer le glorieux mépris qu'il a fait de toutes les choses de la terre, il ne suffit pas de l'appeler pauvre par excellence, ni de dire qu'il a aimé la pauvreté, mais il faut dire qu'il est la pauvreté même. C'est aussi le nom qui lui fut donné du ciel. *Benè veneris*, *Domina paupertas :* ô sainte pauvreté, soyez la bien-venue. En effet, si les vertus avaient une forme humaine, comme les platoniciens les ont figurées, la pauvreté n'aurait-elle pas le corps, l'esprit, la naissance, la vie et la mort de S. François ? Sa naissance, car il naquit dans une étable ; sa mort, car il voulut mourir sur la cendre, dans un habit déchiré, qui lui avait été donné par aumône ; sa vie, car il ne posséda jamais rien sur la terre, et dès le commencement de sa conversion il se dépouilla de tous ses habits, parce qu'il voulait être du nombre de ces pauvres, choisis dans ce monde pour être riches dans la foi, héritiers de ce royaume que DIEU a promis à ceux qui l'aiment.

Nudus egressus sum de ventre matris meæ, nudus revertar illùc. (Job. I). C'est en vain qu'un philosophe ancien a dit que personne ne vivait aussi pauvrement qu'il avait vécu. Ce philosophe ignorait que la nature a ses pauvres, qu'il y en a qui le sont par leur condition, et d'autres par prodigalité ; mais il ignorait encore plus que l'Evangile a des saints qui, étant nés pauvres, choisissent leur état et vivent par choix dans la pauvreté. Sortis nus du sein de leur mère, ils y rentrent nus : ce qui a fait dire à S. Ambroise que la religion chrétienne nous voulait recevoir dans son sein aussi nus et aussi dépouillés que nous sommes sortis du sein de nos mères. Qui est-ce qui peut avec plus de justice dire qu'il est sorti nu du sein de sa mère, qu'il est entré nu dans le sein de l'Eglise, qu'il a vécu nu et dépouillé de toutes choses, et qu'enfin il est entré nu dans le sein de la terre, que S. François d'Assise ? *Nudus egressus sum de utero matris meæ, nudus revertar illùc.* Aussitôt qu'il eut entendu le Fils de DIEU, qui lui dit : *Allez vendez tous vos biens et les donnez aux pauvres,* il quitte tout. Qui d'entre les plus fidèles imitateurs de JÉSUS-CHRIST a mieux profité de ce conseil ? Dans quel apôtre, dans quel disciple la pauvreté a-t-elle eu plus de conformité avec celle du Fils de DIEU que dans notre saint ? Pour être plus semblable au Sauveur, il vient au monde dans une étable comme lui ; faut-il être couché sur un peu de paille, dans une retraite empruntée, on trouve en ce point le disciple comme le maître ; comme si François, tout enfant qu'il était, rougissait déjà d'être mieux que son maître ; comme s'il avait déjà appris de l'Evangile que bienheureux sont les pauvres, parce que le royaume des cieux leur appartient ; comme si, déjà instruit à l'école du Sauveur, il savait que l'un des grands moyens de s'enrichir c'est de s'appauvrir, et que les richesses spirituelles croissent avec la pauvreté ; comme si l'Evangile, écrit dans son cœur, lui inspirait que DIEU n'arrête ses yeux que sur les pauvres. Ces premiers essais de François encore enfant ne montrent-ils pas quel goût il aura pour la pauvreté ? Cœurs avares, soyez touchés ou confondus de cet exemple. Votre naissance vous égale au reste des hommes les plus pauvres, puisque vous êtes sortis nus du sein de vos mères ; votre mort vous réduira encore au même état, puisque vous rentrerez nus dans le sein de votre mère. Renoncez donc aux dictinctions vaines que vous tirez de vos richesses, pour vous égaler par religion au commun des hommes.

Invenietis infantem in præsepio, pannis involutum. (Luc. I). Quel plus favorable préjugé de la grandeur de S. François que d'avoir des commencements si semblables aux premiers moments de la vie du Fils de DIEU ! Cette adorable victime, entrant dans le monde, s'offre à son Père pour être la victime de sa justice ; et dès les premiers instants de sa vie, dès qu'il est né, il se met dans un état à être immolé, en reposant dans une étable, où il fait profession ouverte d'humilité, de pauvreté et de souffrance. Pasteurs, vous ne trouverez donc pas ce roi nouveau-né dans un

palais, mais dans une étable, enveloppé de langes vils, tels qu'une mère pauvre lui a pu fournir : *Invenietis infantem pannis involutum.* François, fidèle imitateur de Jésus-Christ, s'offre déjà à son Sauveur. Entrant dans le monde, il lui dit : Me voilà : vous m'avez formé un corps propre aux souffrances, à l'humilité, à la pauvreté : je viens, ô mon Dieu ! vous l'offrir dans le même lieu, sur le même autel, dans une étable, dans une crèche, sur un peu de foin ; et je vous l'offre avec la même intention que vous vous êtes offert : *Ingrediens mundum, dicit : Ecce venio* (Hebr. x). Ne cherchz donc point François dans la maison de son père, à couvert des incommodités de la saison ; cherchez-le, comme le Sauveur, dans une étable : c'est là que vous trouverez cette jeune victime, qui consacre les prémices de sa vie à celui de qui il la reçoit. Quel pensez-vous donc que doive être un jour cet enfant ? La main de Dieu n'est-elle pas avec lui ? *Quis, putas, puer iste erit? et enim manus ejus cum ipso est.* Nous entendrons un jour de la bouche de François même une renonciation généreuse, et peut-être la plus éclatante que les histoires nous aient fournie. C'est pour remplir les grands desseins que Dieu avait sur cet enfant, qui ne peut naître que dans une étable : *Invenietis infantem in præsepio, pannis involutum.*

Si vis perfectus esse, vende omnia quæ habes, et da pauperibus. (Matth. xix). — C'est à ce haut point de perfection que Salomon, avec toute sa sagesse, n'avait pas atteint, lorsqu'il demandait à Dieu un milieu entre la pauvreté et les richesses. Il n'appartient qu'à l'Evangile d'aller plus loin et d'ordonner que, pour être parfait, il ne faut rien retenir de ce que la naissance ou l'industrie avaient acquis. Depuis que nous adorons un Dieu dépouillé et nu, mort sur une croix pour notre salut, il n'y a plus que de l'honneur à marcher nu après lui. Que les autres, dit S. Jérôme, cherchent tant qu'ils voudront des motifs du détachement où ils paraissent être de leurs biens, que les uns embrassent la pauvreté comme l'asile de toutes les vertus, les autres comme l'amie des sciences, d'autres même comme l'occasion de leur repos : pour moi, je ne veux point d'autre motif de mon dépouillement que celui de Jésus-Christ. Il est né dans une crèche, il a expiré sur la croix dépouillé et nu. Il est, à la vérité, impossible qu'un homme, pour se faire pauvre, quitte tout ce qu'a pu quitter un Dieu ; mais si, pour être cru tel, il suffit de quitter tout ce que l'on possède et tout ce que l'on peut désirer, qui refuserait cette qualité à S. François, quand on lui voit non-seulement distribuer tout ce qu'il a, mais renoncer même à ce qu'il peut prétendre ; quand il ne regarde que Dieu seul dans ses besoins, qu'il refuse tous les secours de son père temporel, et que, selon les excellentes paroles qu'il avait toujours à la bouche, il se contente de réserver toutes choses à son Dieu : Deus *meus et omnia ?* — Gens du monde, qui nourrissez dans vos cœurs d'insatiables désirs de conserver et d'augmenter vos biens, que vous êtes in-

justes et aveugles dans vos desseins ! L'abondance, que vous recherchez avec tant de passion, ne se trouve qu'en Dieu ; et, à moins que vous ne le preniez, comme François, pour votre unique héritage, vous demeurerez toute votre vie dans une honteuse et criminelle indigence. Cependant, qui de vous est dans cette sainte disposition ? Qu'il est rare, dit S. Ambroise, de trouver des gens qui n'aient rien de commun avec le monde, et qui puissent dire à Dieu : Seigneur, vous êtes mon seul partage ! *Quàm rarus, qui possit dicere : Portio mea, Domine, tu es !* Mais, si cela est, que deviendra cette étrange parole du Sauveur, qu'on ne peut être son disciple à moins qu'on ne renonce à tout ce que l'on possède.

Qui amat patrem aut matrem plusquàm me non est me dignus (Matt. x). Nous sommes exposés en spectacle aux yeux de Dieu et des Anges, dit S. Paul. Ces esprits célestes sont mêlés parmi nous ; ils prennent intérêt à tout ce qui nous regarde, puisqu'ils se réjouissent sur la pénitence d'un pécheur qui retourne à Dieu dans la sincérité de son cœur. Quelle fut donc votre joie, Esprits célestes, lorsque vous vîtes François d'Assise traduit devant le tribunal de son évêque pour renoncer à toutes les choses de la terre, à ses parents et à tous les héritages qu'ils pouvaient lui laisser ! Quels furent vos transports lorsque vous vîtes, d'un côté, un père passionné se plaindre du dépérissement de son négoce, causé par les libéralités d'un fils estimé prodigue, et, d'autre côté, un fils plein de respect pour son père, lui représentant humblement qu'il ne pouvait voir souffrir des pauvres sans souffrir avec eux ; qu'en leur donnant ou ses habits pour les vêtir, ou sa nourriture pour apaiser leur faim, il croyait vêtir et nourrir Jésus-Christ ! Quelle sera la fin de cette dispute entre un homme qui se plaint, qui accuse et qui menace, et un fils qui se justifie, qui rend raison de sa conduite ? Les paroles de Jésus-Christ gravées dans le cœur de notre saint, font la décision : il faut tout quitter et même renoncer à ses parents et à tout ce que l'on a de plus cher, pour être disciple du Sauveur. S. François ne balance pas un moment, aimant mieux appeler Dieu son père unique que de donner ce nom à un père qui s'opposait à la sainteté de sa vocation. François fit donc une renonciation solennelle, ratifiant de sa bouche ce que ses parrains avaient dit pour lui à son baptême. L'evêque d'Assise reçoit publiquement l'acte de François, qui se dépouille de tout, et même de son père charnel ; un autre père, plus puissant, plus sage, adopte François pour son fils. L'Eglise, ravie de ce renoncement, tend affectueusement les bras à François pour le recevoir dans son sein ; et, pour remplir à la lettre les oracles de l'Ecriture, qui prescrit de dépouiller le vieil homme, François se dépouille de tous ses habits, pour ne rien devoir aux hommes. Que ce parfait renoncement a peu d'imitateurs dans le monde ! que cette générosité est rare !

Qui reliquerit patrem aut matrem, aut agros, centuplum accipiet (Matth. XIX). Personne n'abandonne son père, sa mère, ou ses possessions pour moi, qu'il n'en reçoive cent fois davantage dès la vie présente. Si les hommes traitant ensemble se fient à une promesse quand elle est signée de leur main, quoique l'on soit communément persuadé que tout homme est menteur, ne devons-nous pas nous fier à DIEU, qui est la vérité essentielle quand il nous fait une promesse et qu'il la signe de son propre sang? Voulez-vous voir l'exécution de cette promesse ? Regardez S. François et toute sa pauvre famille, qui est si nombreuse. Ne voyez-vous pas clairement que au lieu d'un père et d'une mère qu'ils ont quittés, DIEU leur suscite non-seulement cent, mais plus de mille pères et plus de mille mères, qui prennent soin de leur nourriture, avec des bontés qui surpassent de beaucoup celles des pères et des mères qui les ont mis au monde. Ne remarquez-vous pas visiblement ce centuple promis par le Fils de DIEU, lorsque, pour une ou deux maisons qu'ils auront abandonnées, ils en trouvent des milliers qui leur sont ouvertes, où ils sont reçus beaucoup mieux qu'ils n'eussent été dans les leurs propres ? Le Sauveur seul leur vaut tout cela. Comme c'est pour l'amour de lui qu'ils ont tout quitté, c'est aussi pour l'amour de lui qu'on leur fournit toutes les choses nécessaires à leur subsistance . Il est leur possession, leur unique trésor, et ce trésor fournit à tout. C'est l'esprit du même Sauveur qui, par sa providence paternelle, inspire les hommes à nourrir ainsi ceux qui se mettent à sa suite après un parfait dépouillement de toutes choses. Pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, ils n'ont rien voulu posséder dans ce monde : il les rend en quelque façon les maîtres du monde. C'est ainsi que la parole de S. François se trouve vérifiée, non-seulement dans lui, mais dans ses enfants : « Vous êtes mon DIEU et mon tout. »



§ IV.

Pensées et Passages des SS. Pères.

Reverà omnia contemnit qui non solùm quantùm potuit sed etiam quantùm voluit habere contemnit. Sed in eo quod cupiebatur, oculi DEI *testes sunt; in eo quod habebatur, et hominum.* August. Epist. XXXIV, ad Paulin.

Celui-là a véritablement tout abandonné qui n'a pas seulement quitté ce qu'il pouvait posséder, mais qui a méprisé ce qu'il pouvait désirer... Les yeux de DIEU sont les témoins de ce qu'il pouvait désirer ; ceux des hommes sont les témoins de ce qui était en son pouvoir.

Felicitas magna christianorum, quibus datum est ut paupertatem faciant pretium regni cœlorum. Id. Serm. XX de Vocat. Apost.

C'est un avantage et un bonheur incomparable pour les chrétiens de faire que la pauvreté soit le juste prix dont ils peuvent acheter le royaume des cieux.

Multum reliquit qui sibi nihil retinuit; multum reliquit qui, quamvis parum, totum deseruit. Gregor. Homil. V in Evangel.

Celui-là a beaucoup abandonné qui ne s'est rien réservé, qui a tout quitté, quand même ce tout serait peu de chose.

Affatìm dives est qui cum Christo pauper est. Hieron. Epist. ad Heliod.

Celui-là est riche qui est pauvre avec JÉSUS-CHRIST.

Sic abundat, ut universum mundum parvi pendat. Id. Homil. XLVIII in Matth.

Il est dans une telle abondance qu'il ne fait nul cas de ce qui est dans ce monde.

Nudum Christum nudus sequere. Durum hoc, grande, difficile; sed magna sunt præmia. Id. Epist. ad Rustic.

Suivez nu JÉSUS-CHRIST nu. Cela est dur, difficile, une grande entreprise ; mais la récompense est grande.

Verè dives est qui in conspectu DEI *potest dives videri, in cujus conspectu terra exigua, mundus ipse angustus est; sed solum* DEUS *divitem novit qui sit dives æternitati; qui non opum sed virtutum fructus recondat.* Ambros. II Epist. 4.

Celui-là est véritablement riche qui peut paraitre tel devant DIEU, en présence duquel la terre n'est qu'un point et le monde entier un atôme. DIEU ne reconnaît pour riche que celui qui l'est pour l'éternité, par la vertu.

Paupertas inopia mentis est, non in quantitate possessionis; nàm cui in paupertate benè convenit dives est. Gregor. In VI Ezech.

La pauvreté consiste dans l'esprit dépouillé de tout, et non dans ce que l'on possède, grand ou petit ; car celui-là est riche à qui plaît la pauvreté.

Felices qui vos et vestra sine omni exceptiuncula reliqueritis. Bernard. Serm. de quadr. debit.

Que vous êtes heureux, vous qui avez quitté tous vos biens et vous-même sans réserve, sans exception !

Paupertas est abdicatio sollicitudinum sæculi, iter ad DEUM *sine impedimento, expulsio omnis tristitiæ, fundamentum pacis, munditia vitæ, quæ nos liberat curis omnibus vitæ transeuntis, et facit ut* DEI *mandata perfectè exsequamur.* Joan. Climac.

La pauvreté volontaire est l'exemption des soins de ce monde, un chemin libre qui conduit à DIEU, l'affranchissement des chagrins et de la tristesse, le fondement inébranlable de la paix, qui nous met en état d'observer toujours les commandements de DIEU.

Sic metuebat paupertatis suæ securitatem perdere, ut avari solent perituras divitias custodire. Gregor. III Dialog. 14.

Ce saint homme avait autant de crainte de perdre l'avantage certain qu'il retirait de sa pauvreté que les avares ont coutume d'apporter de soins à conserver leurs richesses périssables.

Paupertatem fortè et inopiam exprobrabunt : at istæ sunt divitiæ meæ; hæc me non solùm gloriantem, sed et arrogantem facit. Gregor. Nazianz. Apol.

Peut-être me reprochera-t-on mon indigence et ma pauvreté : mais ce sont-là mes richesses ; c'est de quoi je me glorifie, ce qui fait mon orgueil.

Qui renuntiavit jàm sæculo major est honoribus ejus et regno : et idèò qui se DEO *et Christo dedicat, non terrena sed cœlestia regna desiderat.* Cyprian. Orat. Domin.

Celui qui a renoncé au siècle est au-dessus des dignités, et même de la royauté. Celui qui se consacre au service de DIEU et de JÉSUS-CHRIST ne souhaite point les royaumes de la terre, mais celui du ciel.

Non laudabile est possidere divitias, sed eas pro Christo contemnere. Hieron. Epist. 17.

Ce n'est pas un honneur de posséder de grandes richesses; l'honneur, c'est de les mépriser pour JÉSUS-CHRIST.

Passages qui peuvent être appliqués à son humilité et à sa mortification.

Verus humilis non vult humilis prædicari, sed vilis reputari : nec reputat solùm quàm sit vilis in præsenti, sed quàm vilis esse possit, imò quàm vilis esset ac fieret nisi DEUS *violenter à peccato eum retraxisset, et nisi ei tentationes subtraheret.* Bernard. Serm. VI in Cantic.

Le véritable humble ne veut point être loué de son humilité, mais qu'on l'estime vil et méprisable. Il ne regarde pas seulement combien il est vil pour le présent mais combien il le peut devenir, et même combien il le deviendrait si DIEU ne l'avait retiré du péché comme malgré lui, et s'il ne détournait de lui les tentations.

In cunctis se despicit qui in suis oculis esse humilem profitetur. Gregor. Moral.

Celui-là se méprise en tout qui fait profession d'être humble à ses propres yeux.

Magnus unusquisque esse studeat, sed tamen aliquo modo se esse nesciat. Ibid.

Que chacun s'efforce d'être grand devant DIEU ; mais, pour y parvenir, qu'il ignore ce qu'il est.

Ille humilis censendus est qui pro nihilo se reputat et ab aliis reputari vult. Thom. a Villan., Conc. I de S. Martino.

Celui-là doit être estimé humble qui croit n'être rien, et qui veut être ainsi regardé par les autres.

In infirmitate humilitatis perficitur virtus charitatis. Augustin. IV de Trinit.

C'est dans la faiblesse de l'humilité que se trouve la perfection de la charité.

Tota et vera christianæ sapientiæ disciplina in verâ et voluntariâ humilitate consistit. Id. Serm. VIII Epiphan.

Toute la science et la sagesse chrétienne consistent dans la véritable et volontaire humiliation.

Tutam veramque ad cœlum viam molitur humilitas, sursùm cor levans ad Dominum. August. XVIII Civit. 14.

L'humilité conduit au ciel sûrement et véritablement en nous faisant élever notre cœur à DIEU.

Priùs tibi displiceat quod es, ut possis esse quod non es. Id. Serm. II feriæ 5 Pasch.

Il faut premièrement que vous conceviez du déplaisir et de la douleur de ce que vous êtes, afin de devenir ce que vous n'êtes point.

Humilitas charitatis est meritum, charitas humilitatis est præmium. Id. Tract. in Joan.

L'humilité donne du mérite à la charité, et la charité est le prix et la récompense de l'humilité.

Fundamentum sanctitatis semper fuit humilitas. Cyprian. Nativ. Domini.

L'humilité a toujours été le fondement de la sainteté.

Qui verè magnus est nihil de se magni sentit aut loquitur; sed omnium se ultimum judicat. Chrysost. II Compunct. cordis.

Celui qui est véritablement grand, ne s'imagine pas qu'il y ait rien de grand en lui ; il ne parle jamais de son mérite, et se croit toujours le dernier de tous.

Qui sibi vilis est Deo *charus est.* Bernard. De intern. domo, 28.

Humilitas est virtus quâ homo verissimâ suî cognitione sibi ipsi vilescit. Id. De 12 grad. Humil.

Caro, id est corpus, sic crucifigitur si desideria ejus calcantur. Ambros. I Offic.

Hunc hostem (nempè corpus) *habemus perpetuum et fœderis nescium.* Chrysost. Homil. LX in Genes.

Christus non ex parte sed integer est crucifixus, ut nos ex toto moriamur peccato. Anselm.

Quantò magis corpus oneratur, tantò amplius animus exoneratur. Bernard. Sentent.

Non solùm mortuus mundo fuit, sed et crucifixus, quod est ignominiosum genus mortis. Bernard. Serm. VII Quadrages.

Mundus ei crucifixus fuerat, quia hunc cordi suo jàm mortuum non amabat; sed et semetipsum mundo crucifixerat, quia talem se exhibere studuit ut ab eo quasi mortuus concupisci non posset. Gregor. VIII Moral. 26.

« Christo confixus sum cruci. » *Declarat Apostolus per hæc verba duplex miraculum: alterum, quòd crucifixus est; alterum, quòd vivit, et quòd vivens ac spirans simul crucifixus est.* Chrysost.

Christianus perdit animam suam, sive ponit eam ut martyr, sive affligendo ut pœnitens. Bernard. Serm. XXX in Cant.

Inerat juvenis Francisci præcordiis divinitùs indicta quædam ad pauperes miseratio. Bonavent. Vita S. Francisci.

Franciscus, pauper et humilis, cœlum dives ingreditur. Ecclesia, Offic. hujus sancti.

Celui qui est méprisable à ses propres yeux est chéri de Dieu.

L'humilité est une vertu par laquelle l'homme, par la véritable connaissance de soi-même, est vil à ses propres yeux, et se croit digne de mépris.

Le crucifiement de la chair, c'est de réprimer ses désirs.

Notre corps est notre infatigable ennemi, avec lequel on ne peut avoir de trêve.

Jésus n'a pas été crucifié à demi, afin de nous apprendre à mourir nous-mêmes entièrement au péché.

A mesure qu'on charge le corps, l'âme est déchargée.

Ce grand saint ne fut pas seulement mort au monde; mais il y fut entièrement crucifié.

Le monde lui était crucifié, parce qu'il le regardait comme mort dans son cœur et ne le pouvait aimer; mais, réciproquement, il était crucifié au monde, parce qu'il se comportait en telle sorte que ce monde n'avait nulle considération pour lui.

« *Je suis crucifié avec* Jésus-Christ. » L'Apôtre par ces paroles exprime un double miracle : l'un, qu'il est crucifié, et l'autre, qu'il est encore vivant, et qu'ainsi il est vivant et crucifié tout à la fois.

Le chrétien sacrifie sa vie pour Dieu, soit qu'il la perde dans les tourments comme martyr, soit qu'il l'abrége par la mortification comme pénitent.

S. François, tout jeune qu'il était, avait dans son cœur une tendre compassion pour les pauvres.

Le pauvre et humble François monta au ciel chargé de richesses spirituelles.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[L'Evangile en pratique]. — C'est une excellente pensée de S. Grégoire d'appeler la vie des saints une explication de l'Evangile et un commentaire vivant qui nous interprète ses maximes par la pratique. Mais nous pouvons dire que la vie du patriarche S. François est un commentaire vivant de l'Evangile rigoureux, et de cette partie de ses lois qui choque davantage la nature, puisqu'il a porté les vertus les plus sévères au plus haut point ou un homme puisse les pratiquer. D'où vient qu'on peut dire qu'il les a élevées jusqu'au ciel, c'est-à-dire d'une façon si sublime qu'elle est au-dessus de la commune portée des hommes. Or, il me semble que les plus sensibles rigueurs de l'Evangile peuvent se réduire à deux chefs: — Premièrement, à ses maximes, qui choquent notre inclination pour les biens du monde, et qui obligent un chrétien à tout quitter pour suivre le Sauveur ; — Secondement, à ses lois, qui mortifient tous les sens, et qui commandent à un homme de renoncer à lui-même et d'employer une partie de lui-même pour sacrifier l'autre à la gloire de la croix.

[La pauvreté d'esprit]. — La pauvreté en esprit et le renoncement de cœur aux biens de la terre est le premier fondement de la sagesse évangélique et de la perfection chrétienne : c'est la première vérité que le Fils de Dieu a prêchée aux hommes, le premier exemple qu'il leur a donné en naissant dans une étable, c'est la dernière leçon qu'il leur a faite en expirant dépouillé sur une croix. Il est aussi évident que la première maxime de la sagesse du siècle est de tâcher de s'établir dans le monde par le moyen des biens de la fortune, qui sont comme le fondement et le soutien de tout le reste. Ainsi, renoncer aux biens de la terre et embrasser la pauvreté, c'est proprement ce qu'on peut appeler être mort et crucifié au monde, parce que c'est n'y tenir aucun rang, n'être de nulle considération ni capable d'y rien faire de grand, et enfin se rendre l'objet de ses mépris et de ses rebuts. C'est la raison pour laquelle les hommes sont tellement passionnés pour les richesses, qu'ils les appellent leur bien, comme s'ils y avaient mis tout leur bonheur ; et c'est pourquoi l'Ecriture les nomme leur *substance*, par l'attachement qu'ils y ont, comme si elles faisaient une partie d'eux-mêmes. Pour mourir parfaitement au monde,

et, comme parle l'Apôtre, pour y être entièrement crucifié, François a commencé par s'élever contre cette première maxime, par l'amour de la pauvreté et par la profession publique de la perfection évangélique, laquelle consiste dans le renoncement universel à tout ce que l'on possède en cette vie. Aussi est-ce ce qui semble l'avoir distingué de tous les saints qui ont paru depuis le premier établissement de l'Eglise : *Pauper et humilis Franciscus,* comme l'appelle le dévot *Thomas à Kempis* ; et je trouve que ce fut le nom qu'on lui donna d'abord avec celui de *Séraphique*, comme s'il eût été la pauvreté même, par un dépouillement universel des biens de ce monde et par le mépris constant et généreux qu'il en a fait.

[Deux sortes de pauvreté]. — Nous devons distinguer deux sortes de pauvreté : l'une est fausse et criminelle, l'autre sainte et véritable. La pauvreté fausse et criminelle se rencontre dans l'abondance même, par le sordide et infâme attachement de l'homme pour les richesses, qui l'aveuglent jusqu'à le priver de ses propres commodités, et même des choses les plus nécessaires à la vie. La pauvreté sainte et véritable est proprement un détachement intérieur et extérieur des biens temporels, que le chrétien néglige ou abandonne volontiers, afin de donner tous ses soins à acquérir les richesses éternelles. — La pauvreté fausse et criminelle est injurieuse à Dieu, contraire à la raison, ennemie de la société civile et de la charité. Injurieuse à Dieu, qui ne nous donne des biens que pour nous en servir et pour en secourir les pauvres ; contraire à la raison, qui nous en prescrit l'usage pour la société civile ; ennemie de la charité, qui nous inspire de la compassion pour nos frères dans leurs nécessités. La sainte pauvreté au contraire, est glorieuse à Dieu, très-conforme à la raison et pleine de charité. C'est cette pauvreté sainte à laquelle François d'Assise se livra tout entier. Il se servit des biens que Dieu lui avait donnés pour le soulagement de tous les indigents, et il s'en servit si excellemment, que non content de donner de son abondance, il donna même de son extrême indigence, en se dépouillant des choses les plus nécessaires à la vie, pour subvenir aux nécessités des indigents, puisqu'il donna plusieurs fois ses propres habits ne croyant pas imiter parfaitement le Sauveur s'il ne pratiquait comme lui un dénûment entier.

[Pauvreté dans l'humilité]. — Renoncer aux choses extérieures sans renoncer à soi-même, quitter ses biens sans se quitter, se défaire de ses richesses sans mortifier ses passions, se réduire à un état de pauvreté et n'avoir pas celle de l'esprit et du cœur, ce n'est là qu'une vertu païenne dont on se fait un faux mérite, pendant qu'on nourrit au-dedans de soi une secrète vanité, ennemie mortelle de toutes les vertus. Sur ce principe, on parlerait inutilement de la pauvreté de François d'Assise, si on ne montrait qu'il l'a gardée, choisie, aimée, comme une grande disposi-

tion à l'humilité évangélique. Dès qu'un homme est pauvre, où est l'ami qui le loue, ou qui le félicite dans son indigence ? On lui insulte, comme au saint homme Job ; on lui jette des pierres comme à Elisée ; on lui suscite de mauvaises affaires, comme à Tobie ; on dit de lui, comme du Fils de Dieu : D'où vient-il ? qui est-il ? n'est-ce pas le fils d'un charpentier ? Il n'en fallut pas davantage à François d'Assise pour se déterminer au choix de son état. On méprise les pauvres, c'est pour cela qu'il le veut être ; on les croit indignes de charges et de dignités, c'est pour cela que cette condition lui plaît ; on les rebute, on les maltraite, on les opprime, c'est là ce qu'il cherche et ce qu'il désire.

L'amour des pauvres et de la pauvreté, ce sont deux amours bien différents. Pour aimer les pauvres, il ne faut qu'un cœur humain, capable de compassion et de pitié ; mais aimer la pauvreté ce ne peut être que l'effet de la plus haute perfection du christianisme et d'une sublime vertu. Aimer les pauvres, c'est s'attendrir sur leur misère et leur prêter du secours dans leurs nécessités; mais aimer la pauvreté, c'est vouloir devenir malheureux sur la terre, lorsqu'on y peut être le plus heureux. François à l'amour des pauvres joint encore l'amour de la pauvreté : c'est peu pour lui d'exciter les pauvres à l'amour de leur état et de leur condition ; il se croirait malheureux s'il ne devenait plus pauvre qu'eux. C'est peu pour lui de s'être dépouillé pour les revêtir, il faut qu'il prenne lui-même leur habit pour en couvrir sa nudité.

Ce n'est pas la pauvreté en elle-même qui est méritoire, c'est le motif qui la cause, ou l'usage que l'on en fait. Il y a des riches qui, au milieu de l'abondance, sont pauvres d'esprit et détachés de cœur ; il y a des pauvres qui, dans l'indigence, soupirent après les richesses avec ardeur et sont riches d'affection. Mais il n'est rien de plus rare que de trouver des riches et des pauvres qui aiment la pauvreté, qui l'embrassent lorsqu'ils en sont exempts, ou qui s'y plaisent quand ils s'y trouvent. Rien de plus rare que de trouver des chrétiens assez dégagés pour ne rien attendre que de celui qui nourrit les oiseaux et qui vêtit les fleurs et les arbres. C'est ce que l'Eglise a vu et admiré dans le glorieux S. François, et on peut lui appliquer ces paroles, que S. Chrysostôme a dites du Sauveur : *In præsepio nascitur, pauperibus stipatur, nudus in cruce moritur.*

[Humilité de François]. — Il est beaucoup plus difficile de résister aux louanges que de souffrir avec patience les mépris, les rebuts et les affronts. Une vertu philosophique suffit presque pour ne point s'élever contre les injures que l'on reçoit; une patience stoïque s'étudie à les étouffer par un froid silence, ou à les mépriser par une hypocrite modestie. Ceux même qui sont de meilleure foi se savent en quelque manière bon gré de n'être pas tels qu'on veut les faire passer, de voir que l'erreur tombe sur des vices qu'on a raison de blâmer, non sur la personne qui n'a rien fait de blâmable. « Quelque jugement que vous formiez de

moi, dit le grand apôtre, je m'en soucie très-peu : DIEU, qui connaît le fond de mon âme, est le seul juge que j'appréhende. » Il n'en est pas ainsi des louanges que l'on nous donne : c'est là le dernier piége que le démon tend aux grandes âmes. Ce fut celui qu'il tendit à François. Mais que produisit en lui une tentation si délicate ? Ressembla-t-il à ceux qui, ayant horreur des grands péchés, se laissent agréablement séduire au doux poison des flatteries et des louanges, et entraîner par une secrète estime d'eux-mêmes ? A force d'être loué et respecté, s'imagina-t-il, comme eux, qu'il méritait quelque chose, et, déjà idolâtre de soi, consentit-il a paraître l'idole d'autrui ? Non : François ne se laissa point séduire, et toutes les louanges qu'on lui donna, et tous les respects qu'on eut pour lui, ne servirent qu'à l'humilier davantage.

[Sa mortification et son austérité]. — Cette vie de croix et de souffrances, dont le Fils de DIEU a fait une des plus générales et des plus importantes maximes de son Evangile, est appelée par S. Paul la sagesse de la croix, toute opppsée à cette sagesse charnelle que le monde fait voir en toute sa conduite, recherchant partout ses aises et ses commodités, rapportant ses vues, ses désirs et ses projets aux plaisirs du corps et des sens ; au lieu que, dans la maxime du Fils de DIEU, dont l'Apôtre est l'interprète, nous devons faire de notre corps une hostie vivante, en portant sur nous la mortification de JÉSUS-CHRIST, afin de représenter sa vie dans nous-mêmes : *Mortificationem* JESU *in corpore nostro circumferentes : ut et vita* JESU *manifestetur in corporibns nostris* (II Cor. IV). De manière que, en ce point, être crucifié au monde et porter la croix du Sauveur c'est une même chose : plus la vie que nous menons est mortifiée, plus elle est opposée à cette concupiscence de la chair qui règne dans le monde, et plus elle est semblable à celle de JÉSUS-CHRIST, qui n'a été qu'un perpétuel crucifiement. Or, telle fut la vie de François, crucifiée par une vigoureuse et volontaire mortification, crucifiée par une violence étrangère dans les outrages qu'il a soufferts, et par le désir du martyre, qu'il est allé chercher parmi les infidèles ; crucifiée par une opération miraculeuse de DIEU même sur son corps. Ecoutez ceci, gens du monde, écoutez, esclaves des plaisirs que S. Paul appelle les ennemis de la croix du Sauveur : *Nunc autem, et flens dico, inimicos crucis Christi* (Philip, III) : toute la vie de François a été une vie de croix, opposée à celle du monde, par une mortification continuelle sur lui-même, exercée avec une rigueur que je ne crains point d'appeler impitoyable : car, bien que dans le monde il eût mené une vie assez éloignée des désordres, et des dérèglements où les autres se laissent emporter, je ne sais si l'on en trouvera beaucoup qui aient fait une plus austère pénitence.

[L'Evangile en deux mots]. — L'Evangile peut se réduire à deux chefs : — le premier, aux maximes qui choquent les inclinations que nous avons

pour les biens du monde, et qui obligent un chrétien à tout quitter pour Jésus-Christ ; — le second, à ses lois, qui intéressent les sens, et qui commandent absolument de renoncer à soi-même. — Ces deux espèces de lois peuvent être comparées à ce glaive à deux tranchants qui sortait de la bouche de l'ange : *Gladius ex utrâque parte acutus* (Apoc. 1). François embrasse avec amour ces lois, qui paraissent rigoureuses aux autres, mais qui n'ont pour lui rien que d'aimable. Il se soumet à la première avec plaisir : car, assistant un jour aux divins mystères, et entendant ces paroles : Ne possédez ni or ni argent, *Nolite possidere aurum, neque argentum;* un évangile secret pénétra son cœur, une voix impérieuse et triomphante lui fit ce commandement, et aussitôt il obéit comme à un arrêt du ciel. Mais, parce que François était persuadé que ce n'était que le premier degré de la perfection que de tout quitter, et qu'il faut encore renoncer à soi-même pour se mettre à la suite du Sauveur : *Qui vult venire post me abneget semetipsum;* il se soumet à cet ordre, il l'exécute, et se livre une guerre sans relâche. Voilà les deux sentiments qui ont occupé son cœur. C'est dans cette voie qu'il a trouvé la récompense dont il jouit, parce qu'il a combattu généreusement.

[La vie et la mort]. — C'est dans la théologie une vérité qui, pour être mystique, n'en est pas moins solide, que dans l'ordre de la nature il faut vivre avant que de mourir, et que la vie est un passage à la mort. On va de l'une à l'autre, mais le terme que l'on quitte c'est la vie, et celui où l'on arrive c'est la mort : *Quid est vita, nisi cursus ad mortem*? Qu'est-ce que la vie ? demande S. Augustin : c'est une course continuelle à la mort. Mais l'ordre de la grâce est contraire à celui de la nature : car on passe de la mort à la vie ; la mort précède, et la vie est postérieure à la mort : *Si mortui sumus cum Christo, credimus quia simul etiam vivemus cum Christo* ; si nous mourons avec Jésus-Christ, la foi nous apprend que nous vivrons avec lui : car il fait vivre ceux qui sont morts : *Vivificat mortuos.* Le Roi-Prophète, éclairé des mêmes lumières, avait vu cette vérité longtemps auparavant : *Dominus mortificat et vivificat ;* le Seigneur donne la mort, et après la mort il donne la vie. — Sur quoi S. Grégoire nous oblige de faire une excellente réflexion touchant l'ordre de ces deux paroles : il mortifie, et il vivifie. Il dit, premièrement, que Dieu mortifie parce qu'il fait mourir. Il dit, en second lieu, que Dieu vivifie parce qu'il donne la vie après la mort : *In his etiam verbis ordo servandus est : priùs quippè* mortificare *dicitur, deindè* vivificare : *quia, nisi sæculo moriamur,* Deo *per amorem vivere non valemus* (In I Reg. II). Il est aisé de donner la raison d'une si notable différence, et elle est belle : c'est que, au moment où la nature nous produit et nous donne la vie et l'être, nous sommes, et puis nous cessons d'être ; nous vivons, et puis nous perdons la vie. Mais la première chose que nous recevons dans l'être moral, ce n'est pas la vie, c'est la mort : car, au moment de notre génération

dans le monde, nous mourons par le péché de notre origine, et à l'instant de notre régénération dans la religion chrétienne, nous mourons par la grâce du Baptême : *Consepulti sumus cum Christo per baptisma in mortem.* Le moment donc qui nous fait hommes nous fait des hommes morts à la grâce, et le moment qui nous fait chrétiens nous fait des hommes morts au monde. Il est donc vrai que, pour vivre dans l'ordre de la grâce il faut premièrement mourir. — Il est facile de comprendre que S. François a éprouvé, comme les autres, cette première mort qui nous donne entrée dans ce monde ; mais on peut dire aussi que par l'ardent désir qu'il avait d'imiter en tout le Sauveur et d'acquérir une vie durable à jamais, non-seulement il a éprouvé cette première mort, mais il a voulu subir toutes les sortes de morts imaginables, au monde, au péché, à la chair, à toutes les créatures, pour se rendre plus parfaitement semblable à ce divin Sauveur, lequel a détruit entièrement l'empire de la mort.



§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Naissance de S. François]. — La Providence fit naître S. François de parents aisés et assez accommodés des biens de la fortune, situés dans un certain milieu qui est entre l'écueil des grandes richesses et la misère de la grande pauvreté, capable de le faire vivre dans une honnête médiocrité parmi le monde. On reconnaît cependant, dès le premier instant de sa naissance, que la pauvreté, écueil ordinaire de tant de gens, est le port assuré où Dieu l'appelle pour faire son salut. Il naquit à Assise, dans une pauvre étable; et non-seulement il y prit naissance, mais sa mére ne le put mettre au jour jusqu'à ce que, par le conseil d'une personne inspirée d'en haut, elle eût choisi pour l'enfanter un lieu conforme à celui où voulut naître avant lui le Sauveur du monde. Il semble que le Ciel ait voulu suspendre la naissance de cet enfant jusqu'à ce qu'on lui eût trouvé un berceau semblable à celui de son maître, et qu'il descendit du sein de sa mère dans le sein de la pauvreté même. Aussi, dès qu'il commença à paraître dans le monde avec l'usage de la raison, il conçut un si grand amour pour les pauvres qu'il ne songea plus, en toute occasion, qu'à par-

tager ses propres biens avec eux ; en sorte que tout ce qu'il trouvait de biens propres dans la maison de son père ne lui semblait que des biens communs où tous les pauvres avaient autant de droit que lui. Ce fut ainsi qu'il fit revivre, dans les derniers temps, l'ancienne ferveur des premiers chrétiens, et le désintéressement de ces siècles heureux où non-seulement toutes choses étaient en commun, et où tous n'avaient qu'un seul et même patrimoine, mais où tous n'étaient ensemble qu'un cœur et une âme : *Erant illis omnia communia.* Nécessaire et superflu : vaine distinction, inconnue à la parfaite charité. (*Recueil de Sermons*).

[Amour des pauvres].— Quoiqu'il en soit de l'inclination, soit naturelle ou surnaturelle, que S. François avait pour les indigents, il est constant qu'il eut toute sa vie un amour tendre pour eux, et que ses entrailles étaient émues de compassion à la vue de ces pitoyables objets que la nécessité ou l'injustice des hommes avaient réduits à ce triste état : en sorte, dit S. Bonaventure, qu'il semblait tout transformé en miséricorde et en compassion : *Inerat juvenis Francisci præcordiis divinitùs indita quædam ad pauperes miseratio.* Il les chérissait comme ses enfants ; il n'avait rien qu'il ne leur distribuât ou qu'il ne partageât avec eux, jusque-là qu'en ayant un jour refusé un assez brusquement, par quelque promptitude qui lui échappa, il rentra en même temps en lui-même, et courut après ce pauvre pour lui faire la charité, avec un tel regret de l'avoir rebuté de la sorte, qu'il s'obligea par vœu de ne refuser jamais rien de ce qu'on lui demanderait au nom du Sauveur et de ce qui serait en son pouvoir ; de manière qu'il n'avait rien que pour donner : et, comme s'il eût eu tous les pauvres logés dans son cœur, ou que son cœur se fût épanché par la charité sur tous les pauvres, il en faisait ses amis, recherchait leur conversation, s'informait de leurs besoins, et ce que la sympathie ou la ressemblance fait dans les amitiés du monde, la pauvreté était le lien qui attachait François à tous les pauvres ; le plus nécessiteux était son meilleur ami, et le plus misérable faiait l'objet de ses plus tendres affections. (**Houdry**, *Sermons*).

[Attendre tout de Dieu]. — Qu'il est rare de trouver des chrétiens qui n'attendent rien ici-bas que de celui qui vêtit les lis dans les campagnes, et qui nourrit les oiseaux dans les airs, sans qu'ils sèment ni recueillent! Aussi S. Augustin, expliquant ces paroles du Prophète, *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor,* assure qu'il aurait peine à trouver un pauvre sur la terre qui n'espérât qu'en Dieu, et un pupille qui eût mis en lui toute sa confiance. Mais S. François a fait voir au monde ce que S. Augustin cherchait ; il a été ce pauvre évangélique qui mit en Dieu tout son trésor et toutes ses espérances. Après avoir trouvé cette pierre précieuse du royaume de Dieu, il vendit tout pour l'acheter : *Vendidit omnia quæ habuit, et comparavit eam.* Son dépouillement fut si parfait

et si entier, qu'il fallut que son évêque lui donnât un habit par aumône. Il se trouva plus riche en cet état qu'avec toutes les espérances de la maison paternelle, parce qu'il approchait davantage de la nudité du Sauveur sur la croix. Il prononça avec joie ces belles paroles, qu'il avait toujours dans la bouche : DEUS *meus et omnia*, Mon DIEU et mon tout ! S'est-il jamais trouvé des avares qui aient désiré les richesses avec tant d'avidité et d'ardeur que François a souhaité et recherché la pauvreté ? S. Jérôme, en faisant l'éloge de Se Paule, dit qu'elle aimait tellement la pauvreté du Sauveur, qu'elle faisait souvent des vœux au ciel pour obtenir la grâce de mourir dans la mendicité. S. François ne s'est pas contenté de faire ce vœu ; il l'a accompli, et toutes ses richesses ne furent plus qu'un sac et une corde. Quelques sages païens se sont dépouillés volontairement de leurs richesses, et se vantaient de porter avec eux toutes leurs possessions ; mais l'affectation d'une superbe singularité était le seul motif de leur dépouillement ; ils devenaient plus orgueilleux en devenant plus pauvres : témoin celui à qui l'on reproche que l'on découvrait la vanité au travers même des trous de sa robe. (*Essais de Panégyriques*).

[Amour de la pauvreté].— François était si grand amateur de la pauvreté évangélique, qu'il portait une sainte jalousie à ceux qu'il voyait plus pauvres que lui : s'il rencontrait quelqu'un plus mal vêtu, il se faisait une joie de changer d'habit avec lui, se parant ensuite de ses haillons comme d'une dépouille remportée sur le luxe et la vanité du monde. Il prend le conseil de l'Evangile à la lettre, pour être la règle de sa conduite : car, entendant un jour lire à la messe ces paroles du Fils de DIEU, qui, en envoyant ses disciples par les villes et par les bourgades de la Judée, leur ordonnait de ne porter ni or ni argent, ni une double robe, ni souliers ni bâton, il quitta sur l'heure le peu d'argent qu'il avait mendié, se contenta d'une simple robe de l'étoffe la plus grossière, et voulut toujours depuis marcher sans souliers et sans bâton. Il se mit en ce même équipage à prêcher, et à pratiquer tout à la fois la plus austère pauvreté qui puisse être, et par conséquent, la sagesse évangélique, dont la pauvreté est le premier fondement. Salomon, à quelque haut degré de sagesse qu'il fût parvenu, n'avait pas atteint cette sublime perfection, lorsqu'il demandait à DIEU un milieu entre l'indigence et les richesses ; et il était bien éloigné de la mettre en pratique, lorsqu'il accordait à ses sens et à ses passions tout ce qu'ils pouvaient désirer. Il n'appartenait qu'à l'Evangile de donner aux hommes des préceptes et des conseils sur ce chapitre ; mais on peut ajouter qu'il n'appartenait qu'à S. François d'observer ces conseils et ces préceptes à la lettre et dans la dernière rigueur, puisqu'il semble renoncer même aux plus légitimes soulagements de la pauvreté ; qu'il est exposé à la faim, à la soif et aux

injures du temps et des saisons, parce que ce sont des suites et des apanages de la pauvreté.

Un ancien avait beau dire que personne ne peut vivre aussi pauvre qu'il est né : François a démenti cet oracle, puisqu'il naquit dans une étable, qu'il n'a vécu que d'aumônes, qu'il a voulu mourir sur la cendre et sur un lit emprunté, et que, dans tout le reste, les choses dont il a cru pouvoir se passer, c'est ce dont il a cru être obligé de se défaire pour pratiquer la pauvreté dans la dernière et extrême rigueur, afin de mourir et d'être entièrement crucifié au monde. C'est pour cela qu'il a levé, pour ainsi dire, l'étendard de la pauvreté en instituant l'ordre religieux le plus opposé à l'esprit, aux maximes et à toutes les manières du monde. Pour cela, il n'a rien trouvé de plus propre que de l'établir sur ce fondement de toute la perfection évangélique, je veux dire sur cette pauvreté, qu'il y a fait observer sur le modèle que le Fils de DIEU lui en avait donné qu'il a pratiqué lui-même. C'est, en effet, la plus grande pauvreté et la plus austère qu'on puisse s'imaginer, et telle, en un mot que ses frères ne crurent pas d'abord qu'ils pussent s'élever à une plus haute perfection sans une voix venue du ciel qui les en assura ; et le Souverain-Pontife, entrant dans la même pensée, qu'elle était au-dessus des forces humaines, eût absolument refusé d'approuver une règle si austère, si François ne l'eût convaincu que tout ce qu'il avait ordonné sur cet article lui avait été inspiré de DIEU. Mais quelle était à votre avis, cette pauvreté, pour avoir eu besoin de miracles afin de persuader que l'observation et la pratique n'en étaient pas impossible ? (**Houdry**, *Sermons*).

[Dépouillement du cœur].— La pauvreté de S. François est d'autant plus admirable qu'il ne se contenta pas de quitter tout son bien présent et futur, mais il quitta son propre cœur, et, prenant les hommes et les anges à témoins il protesta que, de toutes les choses du monde, il ne voulait posséder que DIEU seul : DEUS *meus et omnia*. Il y a deux choses, dit S. Augustin, dans le mépris des richesses, quelque chose que l'on possède et que l'on quitte, et les hommes peuvent être les témoins de cette séparation ; mais il y a encore quelque chose de caché ; c'est le cœur, qui pouvait désirer ces biens ; et il n'a que DIEU et les anges pour témoins. C'est le cœur de François, qui, par l'immensité de ses désirs, pouvait souhaiter tout le monde, et qui, ne possédant qu'une partie de la terre en effet, pouvait la posséder tout entière en espérance. (**Biroat**).

[Les franciscains et la pauvreté]. — Les fidèles, à la naissance de l'Eglise, pour faire connaître qu'ils n'avaient qu'une âme et qu'un cœur, avaient aussi tous leurs biens en commun, après avoir apporté de leur plein gré aux pieds des Apôtres le prix des fonds et des héritages qu'ils avaient

vendus, d'où, comme d'un trésor public, l'on tirait ce qui était nécessaire pour pourvoir aux besoins de chaque particulier. C'est le modèle sur lequel tous les ordres religieux se sont formés. Mais François semble porter la pauvreté de son ordre encore plus loin : il ne se réserve ni fonds ni rentes, ni possessions ni domaines ; il ne veut pas qu'il ait rien en particulier ni en commun ; nul héritage, nul revenu, nulle ressource, afin de dépendre absolument du secours et de la providence de celui qui nourrit les oiseaux du ciel. C'est par ce moyen qu'il veut que ses enfants aussi bien que lui, soient morts et crucifiés au monde, tellement dépouillés de tout droit sur les biens de la terre, qu'il n'a pas voulu même qu'ils soient les maîtres des maisons qu'ils habitent, que les vêtements qu'ils portent soient à eux, que le pain qu'ils mangent leur appartienne, non plus que les vases sacrés et les temples où ils célèbrent les saints mystères : En sorte que l'on puisse dire qu'ils n'ont rien que par emprunt. Ce qui fait que quelques-uns appellent ce grand saint le patriarche des pauvres, parce qu'il a établi son ordre sur la pauvreté, comme le remarque S. Bonaventure : *Hanc sui dicebat ordinis fundamentum.* Il l'a recommandée, en mourant à ses enfants, comme celle qui les rendrait heureux et puissants, tant qu'ils vivraient sous la douceur de son empire ; et, interrogé par ses frères, quelle vertu les rendait plus agréables au Fils de Dieu, il leur répondit que c'était la pauvreté, qui était la voie qu'il leur avait spécialement marquée pour arriver à la perfection de la sainteté. On peut donc véritablement dire de ce saint patriarche qu'il était la plus vive image de celui qui s'est fait pauvre pour notre amour, et qui n'a point eu de plus parfait imitateur de sa pauvreté, non plus que de ses souffrances, que le grand S. François. (**Houdry**).

[Même sujet]. — Vous savez combien l'ordre du saint patriarche François est célèbre : or, le fonds qui fait subsister cette nombreuse famille du fils de Dieu, c'est la pauvreté. Ses disciples n'ont reçu de leur saint fondateur que cette pauvreté pour partage. Leur vêtement n'est autre chose qu'un symbole de la pénitence et de la pauvreté évangélique ; les lambeaux sacrés de la robe du Sauveur sont leurs plus précieux ornements. Combien de fois ces haillons précieux ont-ils été relevés par la pourpre des souverains-pontifes, des cardinaux et des prélats tirés de ce grand ordre ! Combien de saints religieux qui, par cet habit pauvre et méprisable, ont acheté le vêtement immortel de la gloire dont ils brillent, et portent les marques de son triomphe, après avoir porté avec S. François les signes de sa pauvreté et de ses souffrances ! (*Essais de panégyriques*).

[S. François raillé par le monde]. — Dès qu'un homme fait une profession ouverte de vivre chrétiennement, il est en butte aux railleries et aux contradictions des pécheurs ; mais il faut avouer que rien n'est plus ca-

pable d'attirer le mépris et la haine du monde que la pauvreté. Celle de S. François le rendit bientôt l'abjection et l'opprobre du peuple. Le monde, voyant toutes ses maximes foulées ouvertement aux pieds par un dépouillement si extraordinaire, s'efforça de s'en venger par les traitements indignes dont il accabla notre saint. On le fait passer pour un fou ; on le charge d'affronts dans les places publiques ; on couvre ses disciples de plaies et d'injures. Il fallait que le monde eût déclaré une guerre générale à cet illustre pauvre, puisqu'il entreprit de le rendre méprisable même au Souverain-Pontife. L'austérité de son habit et la pauvreté de son extérieur rebutèrent le vicaire du Fils de Dieu, et, s'il n'eût vu dans un songe miraculeux l'Eglise penchante, comme près de tomber, mais soutenue par S. François, il l'eût renvoyé avec honte. Mais ce grand saint s'estimait heureux, comme les Apôtres, lorsqu'il était digne de souffrir des opprobres pour l'amour de la pauvreté. Il voulut se rassasier d'abjections, comme le Sauveur : *Saturatus est opprobriis.* (Thren. III). N'est-ce pas cette soif des humiliations qui lui fit trouver du plaisir à se donner en spectacle de risée aux yeux des hommes, quand il voulut qu'un de ses religieux le traînât par les rues, la corde au cou, comme un criminel et un scélérat, qu'il le foulât aux pieds, et qu'il le traitât avec autant d'indignité que le Sauveur l'avait été par les Juifs et par les bourreaux ? (*Les mêmes*).

[Profonde humilité de S. François]. — C'est l'humilité chrétienne, inconnue aux païens, qui, dans sa perfection, a la vertu de faire mourir l'homme entièrement à lui-même, de l'arracher du propre fond de sa substance et de le séparer de tous les dons, tant de nature que de grâce, pour ne vivre plus qu'à celui qui est le principe de tous les biens et l'auteur de toutes les faveurs. C'est cette humilité qui vide l'homme de soi-même, et qui fait écouler et retourner tout son être dans la première source d'où il dérive, Dieu. Cette belle vertu est singulièrement propre à S. François, qui, appelé par l'Eglise, le pauvre et l'humble par excellence : *Franciscus pauper et humilis.* N'a t-il pas commencé, poursuivi, couronné l'ouvrage de sa sainteté par la pratique d'une humilité profonde et extraordinaire ? Il meurt d'abord entièrement à l'estime des hommes, et il fait un sacrifice à Dieu de sa réputation, embrassant une manière de vie si étrange, que le monde, ne pouvant souffrir l'éclat d'une vertu si éminente, condamna à son ordinaire ce qu'il ne comprenait pas, et prit ce véritable sage pour un insensé. Le peuple de la ville d'Assise, le voyant si défiguré et vêtu d'une manière si grossière, le suit par les rues, lui jette des pierres, le couvre de boue, et crie après lui comme après un insensé. Son père l'emprisonne, tout chargé de fers, comme s'il était forcené. Quoi de plus humble que ses premiers emplois, de servir les lépreux dans l'hôpital de la ville d'Engubbio, de leur laver les pieds, de baiser et de nettoyer leurs plaies ? Quoi qu'ensuite Dieu élevât cet

homme au plus haut faîte de la sainteté, quoiqu'il l'enrichit de toutes sortes de dons, et qu'il le fit l'admiration de son siècle, à cause des grands et prodigieux miracles qu'il lui plaisait d'opérer par lui, François demeura toujours très-petit à ses propres yeux, toujours anéanti devant Dieu. Il ne s'attribua rien de tout ce qui était en lui, reconnaissant qu'il ne venait pas de lui. Lorsqu'on le loue, il veut que le frère qui l'accompagne lui dise des injures et lui fasse des affronts. Il ne veut jamais être prêtre, par humilité, se contentant d'être diacre. Il faut, pour le contenter, qu'on lui permette de quitter le généralat de son ordre, pour obéir à un simple gardien. Ce fut l'amour qu'il avait pour l'humilité qui l'obligea de quitter le nom qu'il avait reçu du pape Innocent III, de Prédicateur de la pénitence, pour lui et pour ses frères, afin de prendre celui de Frère Mineur, voulant que tout ce qui appartenait à son ordre ne marquât et ne prêchât que l'humilité. Mais ce n'était pas assez à l'humilité de François de se tenir toujours profondément anéanti ; elle l'abaissait beaucoup au-dessous du néant, lui faisant prendre la qualité du plus grand pécheur du monde. Bien éloigné de cet esprit orgueilleux qui, s'aveuglant de ses propres lumières, n'a en vue que sa propre excellence, François n'avait devant les yeux que la propre bassesse qu'il avait de son fond. Il n'avait garde de rien présumer des grâces que Dieu lui faisait ; il croyait, au contraire, qu'il n'y avait personne au monde qui ne s'en fût mieux servi que lui. (**Le P. Texier**).

[Dieu élève S. François à proportion de son humilité]. — La divine Providence, qui se plaît à procurer, même dès ce monde, à de vrais humbles l'honneur que mérite leur humilité, se hâta de rendre vénérable et illustre celle de François. Plus il voulut se cacher aux yeux du monde, plus ses vertus le manifestèrent. Se regardant comme l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple, il en fut honoré comme un homme d'un rare mérite ; faisant tous ses efforts pour être méprisé, il s'attira malgré lui une gloire très-capable de flatter la vanité de tout autre que lui ; et il pouvait dire : *Exaltatus autem, humiliatus sum.* (Ps. 87). Voulez-vous que je vous marque, par des traits encore plus distingués, l'humilité de ce grand saint ? — Il y a comme trois degrés qui rendent cette vertu plus ou moins parfaite, dont le premier est une grande indifférence pour tout ce qui nous regarde. Parle-t-on mal de nous, nous dit-on des injures ? si nous sommes véritablement humbles, bien loin d'en concevoir du ressentiment, nous en bénirons la Providence. Telle fut la disposition de François. Nous nous plaignons des moindres injures, et il était indifférent aux insultes les plus atroces ; nous nous choquons de ce qu'on nous attaque, et il s'étonne de ce qu'on ne le traite pas encore plus mal ; nous nous échauffons sur les péchés qu'on nous impute peut-être avec vérité, et il demeure tranquille sur ce que l'on pense et sur ce que l'on dit de lui ; délicats sur un vain point d'honneur, nous nous abandonnons à d'étranges

impatiences, et François, chassé à coups de pierres, traité tantôt comme un criminel, tantôt comme un fou, n'a pour tous ces outrages qu'une froide indolence. — Le second degré d'humilité, pratiqué par ce saint homme, fut non-seulement de ne se point aigrir des mauvais traitements qu'on lui faisait, mais de s'en réjouir ; non-seulement de ne pas ambitionner les premiers rangs, mais de choisir les derniers ; non-seulement de s'anéantir devant la majesté de Dieu, mais encore de s'avilir et de s'abaisser sous les pieds de tout le monde. Destiné pour gouverner ses frères, il veut les servir ; digne du caractère sacerdotal, à peine peut-il se résoudre à être fait diacre ; recommandable par ses vertus héroïques, il ne se représente que les égarements de sa jeunesse. — Que vous semble d'une humilité de ce caractère ? Ce n'est pas là seulement se tenir dans l'abjection, dans le mépris ; c'est les désirer et s'y plaire. Mais, comme il arrive quelquefois que plus un saint se méprise et s'humilie, plus la gloire qu'il fuit l'accompagne, voici un dernier effort de l'humilité de notre saint. Sa plus grande peine fut de se voir recherché, estimé, honoré, pendant qu'il ne pensait qu'à se rendre plus vil et plus méprisable. Il disait tout le mal de soi-même, quoique tout le monde en dît du bien. Il ne cherchait qu'à se rendre inconnu, et des peuples entiers s'assemblaient pour lui demander sa bénédiction. Les Puissances du siècle se jetaient à ses pieds, et ceux mêmes qui tenaient les premiers rangs dans l'Eglise se croyaient heureux d'être honorés de son amitié. Mais François s'en humiliait davantage ; et, tout confus, tout mortifié, tout troublé des excessives louanges qu'il recevait de la part du monde, il se tenait comme concentré dans la plus profonde bassesse de son néant.

Trop délicats dévots, cessez après cela de dire, qu'il faut avoir soin de sa réputation ; que, pour la gloire même de Dieu, on doit laisser dans le monde une bonne odeur de soi ; que de se relâcher sur ce point, ce serait, en de certaines rencontres, une indolence criminelle. A la bonne heure, conservez votre réputation, ne faites jamais rien qui puisse vous attirer de justes reproches : mais souvenez-vous qu'à cela près, quand le Seigneur n'est pas offensé, aimer les humiliations et les mépris c'est une éminente vertu. Souvenez-vous de cette belle parole d'un grand saint, que si Dieu vous donnait le choix de deux états, l'un obscur, l'autre éclatant, et s'il pouvait être également glorifié dans l'un et dans l'autre, le vrai désir d'imiter Jésus-Christ devrait vous faire préférer l'abjection à la grandeur, les mépris aux louanges, la confusion et l'ignominie à la gloire. (*Eloges historiques.*)

[Humilité]. — Ne fallait-il pas que l'humble François eût entièrement étouffé en lui-même cet ardent désir que le disciple bien-aimé appelle l'orgueil de la vie, pour en être venu jusqu'à cette profonde humilité et à ce mépris de lui-même, que d'aimer l'humiliation et de chercher à être méprisé de tout le monde ? C'est pourtant ce qui n'a pas moins éclaté

dans la vie de ce grand saint que l'amour des humiliations et des souffrances qu'il a porté au plus sublime degré. Car enfin, l'on sait qu'il n'avait point d'autre sentiment de lui-même que comme du dernier des hommes et du plus grand de tous les pécheurs. Ce fut la réponse qu'il fit à un de ses frères, à qui DIEU avait fait voir un trône magnifique dans le ciel, et qui, ayant demandé quel serait l'homme si heureux et si élevé dans la gloire pour posséder une place d'une si grande distinction : C'est l'humble François, lui répondit-on; c'est la récompense due à sa profonde humilité. A peine la vision eut-elle disparu, que ce saint religieux courut tout transporté de joie à son père S. François, pour le conjurer de lui dire quelle idée il avait de lui-même et ce qu'il pensait de son propre mérite. Je n'en puis penser autre chose, répondit ce grand saint, que ce que je crois très-véritable ; je suis le plus méchant homme du monde. — O DIEU ! répliqua l'autre, et comment pouvez vous avoir cette pensée sans choquer également et la vérité et la raison ? — C'est, repartit le saint, parce que, si DIEU avait fait au plus criminel de tous les hommes les mêmes grâces qu'il m'a faites, cet homme en serait plus reconnaissant et aurait été incomparablement plus fidèle à DIEU que moi. » — Certes, si la mesure de notre gloire et de notre élévation dans le ciel dépend de la profondeur de nos abaissements sur la terre, selon l'oracle de l'Évangile ; jugez si la place que S. François occupe parmi les séraphins, selon la révélation authentique qui en a été faite, n'est pas autant due à sa profonde humilité qu'à l'ardeur de la charité dont son cœur a brûlé durant toute sa vie. (**Houdry**, *Sermons*).

[Mortification de S. François]. — Jamais tyran, pour cruel et inexorable qu'il pût être, n'eût fait souffrir à S. François un si rude et si violent martyre que celui que le divin amour, joint à la sainte haine de soi-même, a exercé sur son corps. Depuis le moment de sa conversion jusqu'au dernier soupir de sa vie, il a vécu dans de continuelles souffrances. Son lit était la terre dure, son chevet une pierre, son habit un sac de pénitent, sa boisson de l'eau claire. Il ne mangeait rien de cuit pour l'ordinaire, sa nourriture n'étant que du pain sec, encore bien souvent mêlé de cendres. Je ne dis rien de ses sanglantes disciplines, de ses carêmes réitérés, de ses veilles continuelles, et de toutes les nouvelles austérités qu'il inventait tous les jours pour mortifier et affliger sa chair. Nous voyons dans sa vie qu'il s'est plusieurs fois plongé au cœur de l'hiver, dans des eaux glacées, qu'il s'est roulé tout nu dans la neige, qu'il s'est couché même par deux fois sur des charbons ardents. Quoique, par le secours de la grâce, sa chair fût tellement soumise à l'esprit et douée d'une pureté si angélique, que DIEU révéla à un de ses premiers compagnons que ce saint homme était compté au ciel au nombre de ceux qui étaient vierges de corps et d'âme, il ne relâcha néanmoins jamais rien de toutes ces innocentes cruautés, et il traita toujours son corps, ainsi qu'il disait quel-

quefois lui-même, comme ces bêtes de voiture, dont le partage ordinaire est d'être beaucoup chargées, d'être bien battues, et de ne manger guère. C'est pourquoi ce fut avec quelque sorte de justice qu'un peu avant que de mourir, voyant ce pauvre corps, accablé de maladies et de cuisantes douleurs, qui n'avait plus que la peau et les os, il lui demanda pardon de ce qu'il l'avait si rudement traité. (**Le P. Texier**).

[Mortifications qui lui venaient du dehors]. — S. François était dans des sentiments bien contraires aux gens du monde, lorsque, non content des souffrances et des mortifications volontaires, il acceptait encore de grand cœur celles qui venaient d'une violence étrangère, qu'il souhaitait avec ardeur et qu'il recherchait avec empressement, au lieu que tout le monde applique tous ses soins à s'en défendre et à les fuir. En effet, avec quelle patience ce grand saint ne souffrit-il point une rude captivité, lorsque, dans une guerre qui s'éleva entre les habitants d'Assise, et ceux de Pérouse, il fut fait prisonnier et traité avec toute l'indignité imaginable. Ne reçut-il pas avec la même patience un traitement encore plus fâcheux, lorsqu'il tomba entre les mains des voleurs, qui, ne lui ayant point trouvé d'argent, le chargèrent de coups et le jetèrent, tout couvert de blessures, dans une fosse pleine de neige, dont ils ne croyaient pas qu'il pût se retirer ? Je passe sous silence les persécutions qu'il eut à souffrir de la part de son propre père, et quelquefois de la part d'une populace entière animée contre lui, et qui l'a souvent poursuivi à coups de pierres. C'est ce que ce grand saint comptait entre les plus grandes faveurs qu'il avait reçues du Ciel ; il en triomphait de joie, comme un autre S. Paul : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra* (I Cor. VII). Je ne m'arrêterai point à toutes ces traverses que la Providence ménageait pour exercer la patience de notre saint, il ne soupirait qu'après les croix, et le désir ardent qu'il avait du martyre lui fit chercher deux ou trois fois le moyen d'accomplir ce généreux dessein. (**Houdry**).

[François chez les infidèles]. — Quoique S. François se soit crucifié lui-même, qu'il n'y ait point de partie sur son corps qui ne porte des marques de sa colère ; quoiqu'il n'ait plus que la peau collée sur les os ; quoiqu'il ne soit plus qu'un squelette vivant par miracle ; quoique le monde l'ait persécuté, que ce cruel ennemi l'ait couvert d'injures et de coups, et qu'il lui ait ôté l'honneur, ne lui pouvant raisonnablement ôter la vie, il n'est pas encore content, et il cherche par toute la terre des bourreaux qui le crucifient. Il passe la mer et va en Afrique, dans l'espérance d'y trouver des infidèles qui l'attachent à la croix. Il y prêche avec une sainte liberté les mystères les plus sublimes de la religion chrétienne ; il ne leur parle que de la crèche et du Calvaire, les plus tendres objets de son amour ; et, comme s'il avait plus d'envie de les

scandaliser que de les instruire, il ne les entretient que des souffrances et des humiliations du Sauveur. Mais qu'il est trompé dans ses espérances! Au lieu d'animer ces barbares contre lui, ils admirent sa doctrine, quoiqu'ils ne l'entendent pas; ils révèrent sa personne, quoiqu'ils n'approuvent point sa conduite. S'ils ne se laissent pas persuader à ses raisons, ils sont étonnés de ses exemples, et ils ne sauraient comprendre quels charmes a la mort pour obliger ce pénitent à la venir chercher en Afrique. Comme notre saint voit que ces tyrans deviennent ses admirateurs, et qu'il trouve de la gloire où il ne venait chercher que de l'infamie et de la douleur, il repasse en Italie, se plaignant à toutes les créatures de n'en trouver aucune parmi elles qui veuille bien lui faire la grâce de l'attacher à la croix. — Que vos souhaits, grand Saint, ont peu de rapports avec les nôtres! — Nous ne désirons que des plaisirs ou des honneurs, nous ne cherchons que des occasions où, contentant notre ambition et notre avarice, nous puissions nous élever ou nous enrichir. Mais vous, fidèle disciple du Calvaire, vous ne demandez que des affronts et des supplices, et vous bornez vos souhaits à vous voir crucifier avec le Fils de Dieu. Ne vous mettez point en peine, le Ciel exaucera vos désirs : il enverra un de ses anges, qui sera le ministre de votre sainte fureur, et qui, pour satisfaire à votre pieuse ardeur, vous attachera à la croix que vous aimez avec tant de passion. En effet, après que ce saint eut bien soupiré dans un désert, où il s'était retiré, un séraphin descendit du ciel et lui imprima les plaies de son maître, lui perça les pieds et les mains, lui ouvrit le côté et le cœur, et le rendit la plus vive de toutes les expressions de Jésus crucifié. (**Biroat**).

[Les Stigmates]. — *Mirabiliter me crucias,* disait Job, et François le peut dire à bien plus juste titre, lorsqu'il se voit honoré des stigmates du Sauveur. — C'est de cette manière que, au lieu d'une croix matérielle où il souhaitait d'être attaché, il devient lui-même un crucifix vivant, et peut dire, aussi bien que S. Paul : *Stigmata Domini* Jesu *in copore meo porto.* Les clous n'entrent pas dans ses pieds et dans ses mains, et ils y font pourtant la même impression : car le sang en coule, et il en ressent la même douleur; la lance ne perce pas son côté, et elle y laisse pourtant la même ouverture que si elle y était entrée bien avant. Ce que S. Bonaventure, qui a lui-même dépeint admirablement ce prodige, explique par la comparaison d'un cachet ardent qui, étant appliqué, laisse les traits qui y sont gravés. Ainsi, par un tourment miraculeux, il se fit en François comme une transfusion des douleurs et des plaies que souffrit autrefois le Sauveur. C'est un prodige dont plusieurs cardinaux furent témoins, et que le pape Alexandre IV, a témoigné avoir vu de ses propres yeux. C'est de cette manière que ce grand saint a satisfait le désir ardent qu'il avait de souffrir et de porter la croix, dont le monde a tant d'horreur. Pouvait-il mieux marquer qu'il était mort et crucifié au monde qu'en

souhaitant avec tant de passion d'être crucifié avec Jesus-Christ? Son désir fut si agréable au Sauveur, que, sans se servir du ministère des hommes, il trouva à propos de le lui accorder. (**Houdry**).

[Dieu emploie les miracles pour le faire souffrir]. — Ce n'est pas assez que François souffre des mortifications communes, Dieu y emploie des miracles, et il aura dans soi-même des occasions continuelles de souffrir, et de demeurer jusqu'à la fin de sa vie dans cet état de souffrances, pour présenter éternellement à ses yeux cet Evangile éternel de grâces avec des caractères de sang, dans l'ouverture de ses plaies. En effet, je trouve comme deux impressions de douleurs qui furent faites alors sur ce saint pour en faire un sacrifice : l'une sur son corps par les plaies, l'autre sur son cœur par la douleur intérieure qu'il ressentit à ce moment. Car, outre cette douleur naturelle qu'il ressentit dans ses plaies, il sentit encore comme un contre-coup de ces plaies mêmes, par la compassion extraordinaire qu'il reçut des plaies du Sauveur. Il vit paraître au-dehors de soi un Dieu crucifié, en la même posture qu'il était sur la croix : il apprit par l'expérience de ses douleurs quelles avaient été celles de son maître. O Dieu, quelle violente impression fit alors ce sensible objet sur le cœur préparé de ce grand saint ! S. Bonaventure explique ceci par une comparaison admirable : *Tanquàm si, ad ignem liquefactus, virtutum prœsensibilium sigillativa quœdam esset impressio*. Il y avait, dit-il, deux qualités différentes dans ce crucifix qui parut à François ; l'une de cachet, l'autre de feu. Si vous appliquez un cachet brûlant à la cire, il fera deux effets, dont l'un servira de disposition à l'autre ; il amollira la cire comme feu et il la disposera à recevoir les impressions, et puis comme cachet il lui gravera ses marques. Qu'est-ce que ce crucifix qui s'applique sur le corps et sur le cœur de François? C'est un cachet marqué de clous et de plaies, c'est un cachet brûlant d'amour ; il l'amollit par son ardeur, pour lui imprimer ses marques ; et c'est sous ces feux et sous cette impression, qu'il peut dire excellemment, avec Job sur son fumier : *Mirabiliter me crucias :* mon Dieu, vous me tourmentez miraculeusement; vos tourments sont des miracles. (**Biroat**).

[Le chrétien doit se crucifier lui-même]. — Quelle gloire eut François de souffrir pour Jésus-Christ par les mains de Jésus-Christ et comme Jésus-Christ même! S. Paul se glorifie de porter les stigmates du Sauveur : *Tanquàm aliquis de trophœis signisque regalibus gloriatur,* dit S. Chrysostôme. Il ne dit pas qu'il les a seulement, mais qu'il les porte comme des trophées et comme des marques de royauté. Ce n'étaient que des cicatrices des coups de fouets et des impressions de ses chaînes. Mais, parce qu'il les a reçues pour Jésus-Christ et pour autoriser son Évangile, ce sont des marques d'honneur, dont il tire plus de gloire que d'être monté au troisième ciel. S. François a cet avantage, que souffrant ces plaies pour Dieu, il les re-

çoit des mains du Sauveur même. Tous les tourments des autres martyrs sont appliqués par les mains des bourreaux ; ils portent les marques des fouets et des fers qui ont été appliqués sur leurs membres : mais ceux de S. François descendent du ciel, le Fils de Dieu en est seul et l'instrument et la cause. Il est vrai que toutes les occasions de souffrir viennent de Dieu, qui les permet, et qui s'en sert par une réflexion de providence, pour honorer ses saints ; mais il y a de la peine à reconnaître la main de Dieu, qui conduit et qui ménage ces supplices. François seul est blessé par le Sauveur : il voit ses yeux et ses aimables mains qui le blessent, et il peut dire mieux que Job : *Manus Domini tetigit me.* Enfin, il souffre en quelque façon les tourments du Sauveur, puisqu'il reçoit sur ses membres les stigmates des plaies que le Sauveur a reçues sur son corps : *Complantati facti fumus similitudini mortis ejus.* — On ne demande que votre cœur, pour y imprimer des stigmates ; vous n'êtes pas assez saints pour recevoir des miracles, vous êtes trop délicats pour souffrir ces tourments: mais comment vous pourrez-vous dispenser du commandement de l'Apôtre, qui oblige tous les chrétiens de porter la mortification de Jésus-Christ sur leurs corps, c'est-à-dire de porter une innocente image de ses plaies en renonçant aux plaisirs illégitimes des sens, en faisant quelque violence à cette loi coupable ? François porte les cicatrices aux yeux de Dieu comme un sacrifice qui l'honore, et aux yeux des hommes comme un exemple qui les instruit ; ce sont les miracles qu'il demande de nous, et nous pouvons satisfaire à nos obligations sans nous faire la moindre plaie. Enfin, nous ne sommes pas tous appelés pour annoncer l'Evangile ni pour souffrir le martyre, mais tous y peuvent participer par l'ardeur de leur amour, et c'est à tous, avec proportion, à y contribuer par la bonne odeur d'une sainte vie. (*Le même*).

[François immole son corps comme une victime]. — François savant dans la science des saints, avait appris, non par le ministère des hommes, mais par l'onction de la grâce qui se fait sentir aux cœurs droits et humbles, qu'un chrétien doit traiter son corps comme on traite un malade, à qui on refuse les choses qu'il désire, parce qu'elles sont nuisibles à sa santé et à sa guérison, et qu'il le faut contraindre de prendre beaucoup de choses dont il a de l'éloignement : *Sic habere corpus suum sicut ægrotum, cui, etiam multum volenti, inutilia sunt neganda ; utilia verò etiam nolenti sunt ingerenda,* dit S. Bernard (*Epist. ad frates de Monte* Dei). François refusait à son corps et le superflu, et souvent le nécessaire : jusque-là qu'à sa mort il se crut obligé de lui demander pardon de l'avoir traité en ennemi. Il craignait toujours que ce qu'il lui accorderait sous prétexte de la nécessité ne fût un superflu, une matière de révolte à la chair rebelle. C'est pourquoi la guerre qu'il lui livra n'eut point de relâche, parce que le capital d'une âme consacrée à Dieu par la religion c'est de porter toujours les armes et de combattre jusqu'au dernier soupir, jusqu'à ce qu'elle soit

dans le sein de Dieu, asile où il n'y a plus rien à craindre ; on y est en sûreté contre les attaques et contre les insultes de Satan : *Bellum militum breve, sed monachi pugna quoadusque migret ad Dominum durat*, dit S. Ephrem (*Exhortat ad piet.*). — O vous qui engraissez vos corps comme des victimes pour les flammes éternelles, soyez sensibles à cet exemple, que l'Église ne vous propose pas aujourd'hui comme un spectacle vain, mais comme un modèle que vous devez imiter, où bien vous résoudre à périr éternellement. Ce corps pour qui vous avez tant d'égards, est la victime que Dieu vous demande; vous avez au-dedans de vous tout ce qui est nécessaire pour le sacrifice. Votre orgueil, dit Origène, est une des victimes que le Seigneur attend ; l'avarice, l'envie, la colère, sont les animaux que l'on attend pour être égorgés dans son sanctuaire. Faites couler le sang de ces victimes, comme François, et votre offrande sera reçue devant le trône du Tout-Puissant en odeur de suavité : *Has pecudes occide, et ritè litabis* Deo. (**Le P. Chauchemer**, *Sermon manuscrit*).

[Zèle de François pour la maison de Dieu]. — Jamais l'Eglise ne fut plus fortement ni plus dangereusement attaquée que dans ce temps malheureux où vivait S. François, qu'un savant auteur appelle temps de nuit et de ténèbres, jours infâmes par l'énormité de toutes sortes de vices, par les cruelles et sanglantes discordes, par les horribles et abominables hérésies. Les Sarrasins inondaient tout l'Orient, et ravissaient au Sauveur les premières conquêtes des Apôtres ; l'Occident était agité et troublé par un grand nombre d'hérétiques, qui, différents et partagés dans leurs détestables erreurs, s'accordaient tous en un point, qui était d'opprimer et abolir l'Eglise Romaine. Le trône de S. Pierre était alors fortement attaqué et ébranlé par les persécutions de l'empereur Frédéric II. Mais l'extrémité de tous les malheurs était que le peuple chrétien, profondément enseveli dans le sommeil du vice, était insensible à tous ces maux et, bien loin d'en chercher le remède par la pénitence, provoquait encore la colère de Dieu par toutes sortes de crimes : l'athéisme, l'impiété, le mépris des Sacrements, la simonie, l'usure, la dissolution, et mille autres crimes régnaient dans le monde, et ceux qui se disaient encore catholiques n'étaient rien moins que cela. Alors François, instruit des volontés de Dieu et du dessein de la providence sur lui, s'abandonne entièrement à ses ordres ; et, comme un second Elie, tout embrasé du feu de son zèle, il se lève et s'oppose aux ennemis de Dieu et de l'Eglise. Toutes les paroles qui sortent de sa bouche sont autant de feux qui fondent la glace des cœurs des plus obstinés pécheurs ; *Surrexit Elias tanquam ignis, et verbum ejus quasi flamma ardebat.* (*Eccli.* XXXXI).

François voyant que les âmes rachetées du sang du Fils de Dieu se perdaient en tous les lieux, et ne pouvant tout seul les secourir, fonde un ordre dont le zèle ne reconnaît point d'autres bornes que la longueur et la largeur de l'univers, et qui de son temps même s'étendait déjà dans

tout le monde chrétien. C'est ce même zèle de S. François qui l'obligea d'entreprendre le voyage d'Afrique, et qui le fit aller par deux fois dans l'Egypte pour annoncer l'Evangile aux Sarrasins et à leur sultan. C'est ce même zèle qui apprit aux enfants de ce saint à se familiariser avec les cannibales et tous ces peuples antropophages, qu'ils ont apprivoisés par la prédication de l'Evangile. C'est le même zèle de notre saint qui a porté ses enfants à pénétrer jusque dans les pays les plus éloignés, où la convoitise des marchands n'avait jamais été. C'est le zèle de leur patriarche qui leur a fait, et leur fait encore tous les jours, traverser les mers, braver tous les dangers, s'exposer à tous les périls de la navigation et des fréquents naufrages, aller d'un bout de l'Océan à l'autre pour suivre l'esprit tout ardent de François, et étendre les limites de l'empire du Sauveur, pour arborer l'étendard de la croix sur les ruines des temples des faux dieux et sur les cendres des idoles. (**Le P. Texier**).

[Zèle de François à réparer les temples].— François, faisant sa prière dans une église du saint martyr Damien, entend une voix sortir du crucifix, qui lui ordonne une chose en apparence au dessus de ses forces ; savoir, de réparer ce temple près de tomber en ruines, et de redresser les autels abattus. Que de riches tenaient alors les premières places dans cette superbe ville ! que de nobles y étalaient leur magnificence et leur luxe ! que de négociants songeaient à se bâtir de superbes édifices, et ne pensaient nullement au rétablissement des églises et autels ! C'était plutôt, ce semble, à tous ces riches qu'au pauvre François que cette voix de Dieu devait s'adresser pour une entreprise si digne de leur opulence. Non, ils ne méritent pas d'être choisis de Dieu pour un si excellent emploi, en vue des richesses et des biens dont ils font un si mauvais usage, et qu'ils dissipent en tant de dépenses inutiles. Dieu ne veut point d'eux ni de leurs biens ; il n'a que faire de leur puissance ni de leur autorité. Il s'adresse à François, pauvre, dénué de tout, abandonné de tout le monde, et de son père même ; il fait ce commandement à François, qui est sans biens, sans crédit, sans appui, sans secours : C'est à ce pauvre que Dieu dit : Rétablis mon temple, redresse mes autels. Qui n'admirera ici le zèle de ce grand saint ? A la vue d'une entreprise qui à tout autre aurait paru impossible, il ne balance pas un moment et ne songe qu'à obéir. Il ne cherche que les moyens de mettre cet ordre de Dieu en exécution : mais quels moyens, et où les trouvera-t-ils ? Pauvre, et seul comme il est, il ne peut ni assembler les ouvriers nécessaires pour élever ce bâtiment, ni trouver les matériaux propres à ce grand dessein, ni l'entreprendre sous le nom et par le moyen de ses amis, puisqu'on n'était guère prêt à l'écouter. Mais il a un corps et des bras durs au travail ; il remue lui-même les pierres, il traîne les matériaux d'un courage sans égal, il travaille seul. On voit un pauvre tout seul autour d'un grand édifice ; on l'admire, on le considère, et, à la vue

d'un objet si touchant, on se sent piqué d'une sainte émulation. Les honnêtes gens se joignent à lui et lui offrent du secours ; Les riches n'osent plus sans honte demeurer insensibles à l'œuvre de DIEU ; les plus indifférents sont entraînés par les bonnes âmes qui les sollicitent à prêter leurs secours à François. Peu de temps après, l'ouvrage s'avance ; le temple est entièrement rétabli, et le pauvre seul fait plus par sa vertu que toutes les richesses du pays jointes ensemble n'auraient pu faire. — Alors François, tout rempli d'une nouvelle ardeur et encouragé par un succès si inespéré et si merveilleux, se croit encore appelé par la divine Providence à rétablir plusieurs autres saints édifices : il emploie tous ses soins à de semblables ouvrages. Il trouva une église dédiée à S. Pierre entièrement ruinée ; il y apporta tant de promptitude, qu'elle fut entièrement relevée par ses soins. Il en fit autant d'une autre église dédiée à Notre-Dame des Anges, désolée par l'injure des temps, et qui devint encore l'objet de sa piété et de son zèle. (*Recueil de Sermons*).

[Réforme des mœurs].— Que les puissants de la terre aillent, avec toute leur autorité, crier aux riches avares qu'il faut quitter tout ce qu'ils ont et se dépouiller de tout ; ils auront beau dire aux ambitieux de quitter leurs charges, de s'anéantir, aux débauchés de mortifier leur chair et de rompre tout commerce avec les créatures ; ils auront beau promettre, exciter et flatter, ils n'y gagneront rien, parceque cela n'est point de leur ressort. Mais François entreprend de réformer le monde et d'attirer à lui une infinité de personnes, sans promettre d'autres biens, que la pauvreté et la pénitence, sans leur faire espérer d'autre récompense que celle du siècle à venir : et cependant on vient de tous côtés se ranger sous son étendard, et il réussit dans cette entreprise jugée impossible. Que fait-il pour cela ? Eclairé des lumières de la grâce, il prend en main le livre des Evangiles ; il l'ouvre, le lit, l'explique. Il y rencontre ces paroles : *Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as ;* et celles-ci : *Quand vous serez en chemin, ne portez rien avec vous, ni or ni argent ;* et ces troisièmes : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même :* c'en est assez à François pour attirer ceux qu'il veut gagner au Sauveur. N'est-ce pas, au contraire, de quoi rebuter tous ceux même qui auraient eu quelque envie de se ranger sous sa discipline ? Ce fut cependant par là qu'il les gagna, et c'est par cette morale que chacun vient le joindre, pour pratiquer avec lui la pénitence et porter la croix du Sauveur. (*Le même ouvrage*).

[Etablissement de l'ordre de S. François].— C'est une chose des plus admirables qu'un homme pauvre, dénué de tout, sans appui, sans secours, sans protection ; qui semblait être le rebut du monde, qui ne prêchait que pauvreté et misère par exemples et par paroles, ait pu assembler tant d'enfants que S. François. Nonobstant tout cela, on accourait à lui de

toutes parts, et l'on s'empressait à le suivre. Mais quelles traverses n'eut-il pas à surmonter dans l'établissement de son ordre ! que de combats, que de contrariétés, que d'oppositions de toutes parts ! Un des plus saints papes est tout prêt d'arrêter un si glorieux progrès ; une voix du ciel l'en détourne. Il ne veut point approuver la règle de S. François, et une autre voix du ciel lui ordonne de l'approuver : et ces choses étant apaisées, François étant devenu vainqueur, ce fut alors que son ouvrage commença à fleurir. Le nombre de ses disciples et de ses enfants s'accrut tellement, qu'au premier chapitre général qui fut tenu, cinq mille religieux que les troubles avaient tenus cachés, se trouvèrent aussitôt rassemblés sous la règle et la discipline de leur père, tous enfants de l'humble et pauvre François. (*Recueil de Sermons*).

[Gémissements de François sur la mort du Sauveur]. — François avait l'âme pénétrée des sentiments de la passion du Sauveur : ce qui faisait qu'à toute heure il était contraint d'éclater en plaintes et de pousser des cris qu'il ne pouvait retenir. Cela l'obligeait à fuir la présence des hommes, et à chercher de profondes solitudes, où il pût donner une pleine liberté à ses pieux sentiments. Il est vrai qu'à l'entendre, les tigres et les rochers mêmes se fussent attendris. Tantôt il parlait à Jésus-Christ comme s'il l'eût vu présent de ses yeux corporels. Tantôt il l'apostrophait : « Hélas ! disait-il, vous souffrez pour moi, ne valait-il pas mieux que je ne fusse jamais sorti du néant ? » Tantôt il s'étonnait que les créatures les plus insensibles ne fussent pas pénétrées de ses mêmes sentiments, et qu'elles n'eussent pas toutes versé des larmes sur la mort de leur créateur. Tantôt il apostrophait les oiseaux, les arbres, les rochers ; et voyant couler de petits filets d'eaux qui tombaient des rochers voisins : « Vous êtes donc touchés jusqu'aux larmes, mes frères ? Ah ! que vous me plaisez ! disait-il : pleurons ensemble, nous ne pouvons trop verser de larmes ! Que votre sensibilité m'est douce et agréable. » (**Le P. d'Argentan**, *capucin*, *Grandeurs de J.-C. Confér.* 26.)

[Ses miracles]. — Le pouvoir qu'il plut à Dieu de communiquer à S. François fut si grand, qu'on peut dire qu'il s'étendait sur toutes les parties de la nature. Il calma les tempêtes, apaisa les orages, et délivra plusieurs fois ceux qui l'invoquaient dans un évident naufrage, ou les retira du fond des eaux. Il eut puissance sur la terre, la rendant de stérile féconde et abondante, comme il fit en Espagne, faisant sortir des fontaines miraculeuses pour étancher la soif de ceux qui le priaient. Il domina sur l'air, changeant les ténèbres de la nuit en lumière, lorsque lui et son compagnon étaient près de tomber dans un précipice. Il eut pouvoir sur le feu, l'empêchant de lui causer de la douleur, lors même qu'il le brûlait. Il commandait aux animaux, aux oiseaux de venir à lui, de chanter ou de se taire. Il guérissait toutes les maladies, quelque in-

vétérées qu'elles pussent être, tantôt par un seul signe de croix, tantôt par un peu d'eau où l'on avait trempé le bout de la corde dont il était ceint. Il fit marcher droit les boiteux, il fit ouïr les sourds, il fit voir les aveugles et parler les muets. Enfin, le nombre de ses miracles et des merveilles qu'il opéra est si excessif, que l'on peut dire avec vérité que toutes les parties de l'univers rendaient témoignage à sa vertu. (**Le P. Texier**).

[Gloire et puissance par la croix]. — Il est aisé de vous faire voir que la croix ne procura pas moins de puissance à S. François que de gloire. Elle l'avait rendu tout-puissant dans l'empire de son maître. En effet, il commandait aux éléments, et toutes les parties de l'univers, qui ne relèvent que de Dieu seul, obéissaient aux volontés de notre saint. Il prêche aux poissons, et ces animaux, qui ne sont guère moins sourds que muets, écoutent avec attention la parole du Seigneur qui sort de la bouche de François. Il impose silence aux oiseaux qui l'incommodent pendant son office, et ils sont si religieux à garder ses ordres qu'ils ne recommencent leur innocente musique qu'après qu'ils en ont reçu la permission. Il chasse les maladies par un simple commandement, et ces filles du péché, respectant l'innocence de François, quittent les malades qu'elles tourmentent, et en même temps qu'il a parlé. Les démons révèrent ses volontés et sans résistance abandonnent les corps qu'ils possèdent. Les portes des prisons et des cachots s'ouvrent à sa parole, et les prisonniers recouvrent la liberté sitôt qu'ils implorent son assistance. La mer calme ses orages à la menace du saint, et elle épargne les matelots qui dans le fort de la tempête réclament son nom. Enfin, il n'y a point de créatures qui ne révèrent ses ordres, et qui ne rendent hommage à l'innocence de ce saint homme.

Nous apprenons de l'Ecriture, qu'il n'y avait rien dans la personne du Fils de Dieu qui ne fût salutaire aux malades : aussi n'y a t-il rien dans ce grand saint qui ne fasse des prodiges, et qui n'opère des merveilles ! Mais, comme s'il eût voulu s'exprimer en la personne de François, et nous faire adorer en lui sa puissance comme il nous y avait fait admirer ses douleurs, il veut que tout ce qui vient de lui fasse des miracles. Le pain qu'il bénit est un antidote à toutes les maladies ; les pièces de son habit chassent les démons et écartent les orages. L'eau même dans laquelle il avait lavé ses pieds faisait des cures merveilleuses ; et, comme si sa vertu se fût répandue dans toutes les choses qui le touchaient, ils ne s'en trouvait pas une qui ne se rendît signalée par quelque fameux prodige. Ses ordres, même en la bouche de ses disciples, étaient redoutables aux démons, et, quand il leur faisait commandement par ses enfants ou d'abandonner un possédé, ou de sortir d'une maison, ils étaient contraints d'obéir à sa puissance. Enfin, ce saint patriarche fut si puissant en œuvres aussi bien qu'en paroles, qu'il ressuscita huit morts ; et

il n'est pas étonnant qu'un saint qui avait si naïvement représenté en sa personne celui qui est la résurrection et la vie par excellence fût participant de la puissance souveraine de ce divin maître, qui avait promis à ceux de sa suite qui seraient fidèles qu'à leur parole ils pourraient transférer les montagnes d'un côté à l'autre. (**Le P. Senault**).

[Mort de S. François]. — S. François, se voyant près de sa fin, se fait porter dans une église, où demandant un drap par aumône pour se couvrir, il veut achever de répandre la bonne odeur de sa pauvreté, et, après avoir vécu sans biens, mourir plus pauvre qu'il n'a vécu. Il fait venir ses enfants : tous récitent des prières pour leur bienheureux père. Il se fait lire la passion du Sauveur, après quoi, élevant sa faible voix pour prononcer le psaume 141e, il eut encore assez de force pour adresser à Dieu ces paroles, qui en sont le dernier verset : *Educ de custodiâ animam meam, ad confitendum nomini tuo : me expectant justi :* Seigneur, tirez mon âme de cette prison, pour qu'elle aille dans le ciel confesser votre saint nom avec les anges. *Me expectant justi, donec retribuas mihi :* les justes attendent comme moi l'effet de vos promesses, et je suis impatient jusqu'à ce que vous vouliez bien récompenser les petits travaux que j'ai supportés et entrepris pour votre gloire. Quelle mort, et quelle confiance à ce terrible moment ! C'est un saint pénétré du plus ardent amour de Dieu : pouvons-nous en douter ? et n'avons-nous pas assez de preuves de l'élévation, de la sublimité et de la pureté de son amour, par les saintes extases, les doux ravissements, les heureux transports dont Dieu l'a gratifié pendant sa vie ? Il est pénétré du plus pur amour, cependant son dernier soupir est pour l'espérance. Il attend, il espère, il n'est pas indifférent aux récompenses que le Seigneur a promises à ceux qui l'aiment : *Me expectant justi, donec retribuas mihi.* Pourrions-nous, après cela, ignorer encore la vue que François a eue de cette espérance chrétienne ? Quelle mort ! et quelle confiance à la mort ! Il attend la mort, mais ce n'est qu'après s'être humilié, mortifié, déchiré de haires et de cilices, desséché de jeunes et d'austérités, ce n'est qu'après avoir porté sans cesse la croix pendant sa vie. — Et nous, à la mort, nous sommes assez présomptueux pour attendre la récompense : et comment ? dans les honneurs, dans les plaisirs, dans les richesses, dans la mollesse. Ne craignons-nous pas qu'au lieu de recevoir de Dieu les récompenses, nous ne recevions plutôt les justes châtiments des malheureux ? et l'osons-nous dire, que pour recevoir les récompenses de François il ne soit pas besoin de mourir comme lui, que pour mourir comme lui il ne faille pas vivre comme lui ? Il faut, comme lui, se préparer un trésor dans le ciel par l'humilité, la pauvreté, la mortification ; et pour mourir avec cette confiance de François, il faut avoir mené une vie semblable à la sienne. (*Recueil de Sermons*).

[Comment nous pouvons imiter S. François]. — C'est le modèle de sainteté que je vous présente maintenant; et si l'endroit par lequel je vous l'ai fait voir n'est pas le plus éclatant, j'ai cru que c'était celui par lequel il était le plus imitable. C'a été un homme parfaitement mort et crucifié au monde, par une pauvreté extrême, par une entière mortification de tout ce qui flatte les sens, et par une profonde humilité, qui lui a toujours fait rechercher les humiliations et chérir l'ignominie de la croix. C'est par là qu'il a renversé et détruit, à l'exemple du Sauveur, les principales maximes de ce monde ennemi de Dieu, et c'est en cela que nous devons nous efforcer de l'imiter. Je ne vous ai dit que peu de choses de ses sublimes contemplations, de son ardente charité, qui lui a fait mériter le nom de Séraphique, et de son zèle apostolique, par lequel il a gagné une infinité d'âmes à Dieu, parce que ce sont, ou des dons du Ciel, auxquels nous ne devons pas prétendre, ou des vertus qui ne sont pas propres à toutes sortes de personnes, ni à tous les états: mais nous devons mourir et être crucifiés au monde pour vivre à Dieu et pour être de véritables chrétiens. Nous en faisons une solennelle profession au baptême, en nous enrôlant sous l'étendard de la croix: mais n'avons-nous point démenti cette profession publique en suivant les maximes de ce même monde et en nous rendant esclaves de nos passions? Pour nous, si Dieu ne nous a pas appelés à un si haut degré de perfection, rien ne peut nous dispenser d'être crucifiés au monde, selon l'état et la condition où la Providence nous a mis. Si l'Evangile ne vous impose pas une nécessité absolue de renoncer à tous les biens de la terre pour embrasser une pauvreté aussi étroite que celle de S. François, comment ce même Evangile ne peut-il vous obliger, par tant de préceptes, tant de menaces et tant de malédictions même contre les richesses, à rompre du moins l'attachement que vous avez à ces sortes de biens? S'il n'exige pas de vous que vous mettiez votre joie dans les croix, et que la mortification fasse vos délices, pensez du moins que le ciel ne s'emporte que par violence, que la Croix c'est le chemin pour y arriver, et que la pénitence et la mortification sont les moyens pour l'acquérir. Si l'on ne vous oblige pas à rechercher les humiliations et à vous glorifier dans les opprobres, comme a fait S. François, rien du moins ne vous peut exempter de souffrir patiemment, et de pardonner même du fond du cœur à ceux qui vous font injure. C'est en imitant, autant qu'il est en notre pouvoir, les vertus de ce grand saint, que nous acquerrons la même récompense qu'il a reçue. (**Houdry**, *Sermons*).

SAINTE THÉRÈSE,

Fondatrice des religieuses Carmélites.

AVERTISSEMENT.

Dieu *a suscité dans ces derniers siècles l'incomparable* Se Thérèse, *pour réformer les religieux du Carmel, qui s'étaient relâchés de leur premier esprit et de la première austérité de leur règle. Or, ce grand ouvrage, entrepris avec tant de zèle et exécuté avec un si heureux succès, malgré toutes les oppositions des puissances séculières et ecclésiastiques, et mille autres obstacles qui semblaient invincibles: cet ouvrage, dis-je, où le doigt de Dieu a paru si visiblement, lui a mérité à juste titre un glorieux rang parmi les fondateurs d'ordres religieux de l'un et de l'autre sexe.*

Ajoutez que, outre le titre de fondatrice, qui lui est commun avec quelques autres, l'éminence de l'esprit de cette grande sainte, son courage héroïque, sa science sublime, ses écrits remplis d'une onction et d'une doctrine toute céleste, ses révélations et les faveurs singulières qu'elle a reçues du Sauveur, ses vertus et toutes les grâces surnaturelles qui peuvent enrichir une âme, dont la sienne a été comblée, et enfin ses travaux pour la gloire de Dieu, font que l'Eglise l'honore aujourd'hui comme une de ses grandes lumières, et qu'une infinité de prédicateurs en font l'éloge. Mais je crois que, pour un panégyrique sur les grands avantages qui ont distingué Se Thérèse, *sur les dons qu'elle a reçus du ciel et sur les prérogatives singulières qui l'ont rendue si illustre, on ne*

doit point mettre en œuvre d'autres matériaux que ceux qu'elle fournit elle-même dans l'histoire de sa vie, qu'elle a écrite par l'ordre de ses confesseurs, et qu'il ne faut qu'ajouter quelques ornements au récit qu'elle fait de ses actions avec une modestie et une humilité qu'on ne peut assez admirer (1).



§ I.

Desseins et Plans.

I. — *Multæ filiæ congregaverunt divitias : tu supergressa es universas* (Prov. XXXIII) : Plusieurs filles ont amassé des richesses : vous les avez toutes surpassées.

La sainte dont je dois vous entretenir en ce jour n'a pas besoin que j'emploie pour elle ces comparaisons odieuses qu'une dévotion préoccupée et un zèle inconsidéré peuvent tirer quelquefois de la bouche même des prédicateurs. A DIEU ne plaise que je vienne louer une sainte aux dépens de toutes les autres. Il faut laisser au Sauveur, qui les a sanctifiées par sa grâce, d'en connaître les proportions et les mesures. Je n'ai qu'à nommer Se Thérèse pour vous donner une grande idée de la vertu et de la perfection évangélique. Soit que je la voie dans cette élévation d'oraisons et de connaissances où DIEU l'avait appelée, soit que je la regarde à la tête d'un peuple nouveau que DIEU avait commis à sa conduite, soit que je la considère dans ces excès d'amour et de charité dont son âme fut ordinairement transportée, il me semble que je la vois au-dessus des autres. Elle a quitté les voies battues de la vertu pour aller à DIEU par des routes nouvelles et inconnues. Je ne veux pas me contenter de vous donner aujourd'hui quelque connaissance de ses actions : je veux, si je puis, vous découvrir le fond de son esprit et de son âme, et vous montrer ce qu'elle a connu, ce qu'elle a désiré, ce qu'elle a promis ; c'est-à-dire

(1) Le nom de cette sainte doit s'écrire comme l'a écrit Houdry et comme nous l'écrivons après lui. C'est par une erreur inexplicable que le R. P. Bouix, traducteur de sainte Thérèse, a prétendu qu'on doit écrire *Térèse*. Ce nom est grec ; il a été porté d'abord par la femme de saint Paulin, vénérée en Espagne comme une sainte ; et, bien que l'espagnol mette *Teresa*, cette langue n'ayant pas un seul exemple du *th*, le français restitue le *thêta* grec à tous les mots qu'il s'approprie. *Sainte Thérèse, Questions de philologie, de linguistique et d'histoire*. Paris, Martin-Beaupré, 1864. (*Editeur.*)

1°. Ses connaissances sublimes, qui découvrent la grandeur de son esprit.

2°. Ses désirs héroïques, qui marquent la grandeur de son cœur.

3°. Ses promesses extraordinaires, qui impriment une vénération profonde pour les dons qu'elle avait reçus du Ciel.

Ce sont trois choses qui vous donneront sans doute de la vénération pour mon sujet. Fasse l'esprit de DIEU, qui a produit ces grands mouvements dans le cœur de Thérèse, que le récit de ses vertus produise en nous, non pas une admiration stérile, mais une sincère imitation de sa sainteté ! (*Fléchier*).

—

II.— *Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intùs* (Ps. XIV) : toute la gloire de cette fille du Roi vient de son intérieur.

Ce serait en vain que la vie de S^e^ Thérèse n'offrirait à nos yeux qu'un assemblage de merveilles et de vertus ; tout leur éclat pourrait être suspect, si cette vierge admirable ne tirait son éclat principal de son intérieur. Toute la perfection de la vie intérieure consiste dans un parfait usage du cœur, et ce parfait usage du cœur dépend de trois choses : d'une entière pureté, d'un continuel exercice, et d'un exercice qui tende toujours à la plus grande perfection. Le cœur doit avoir une entière pureté d'intention, pour chercher DIEU uniquement ; il doit être toujours dans le mouvement et dans l'exercice ; et cet exercice doit être toujours le plus parfait qu'il est possible. Tel est l'usage que Thérèse a fait de son cœur.

1°. Elle a cherché DIEU sans réserve et sans partage.

2°. Elle a cherché DIEU sans relâche et sans interruption.

3°. Elle lui a rapporté toutes ses pensées, toutes ses paroles et toutes ses actions, avec toute la perfection imaginable.

—

III. — *Obsecro ut fiat in me duplex spiritus tuus* (IV Reg. II, 9). — Comme l'admirable S^e^ Thérèse appartient en quelque manière à l'ancien et au nouveau Testament, et qu'elle a réuni en sa personne la sainteté de l'un et de l'autre, comme on l'a dit autrefois du glorieux précurseur du Fils de DIEU, il ne faut pas s'étonner si j'avance que son esprit a été aussi divisé et partagé. Comme fille du Carmel et du grand Elie, elle a hérité de son double esprit : les lumières de ce prophète infiniment éclairé, les ardeurs de son zèle tout de feu. Comme fille de l'Eglise, nom qu'elle s'est donné elle-même, elle a hérité de l'esprit de la croix et des souffrances que le Sauveur des hommes a laissé à tous ses enfants, mais dont il a fait un présent tout particulier à notre sainte, comme à son

épouse, qui l'a reçu pour dot et qui en a voulu porter la devise, comme de la chose qu'elle a le plus ardemment chérie. — Voilà sur quoi je veux aujourd'hui établir l'éloge de cette admirable sainte, qui est au-dessus de tous les éloges. De sorte qu'elle n'a pas eu seulement le double esprit que demandait Elisée, mais le triple esprit qui lui était nécessaire pour les grands desseins de Dieu sur elle, et qui font son caractère particulier. Elle a joint

1°. L'esprit de la pénitence et de la croix avec l'innocence de la vie.

2°. Les plus hautes lumières de la contemplation avec la soumission et la simplicité d'un enfant, se laissant conduire à l'esprit de Dieu, qui l'a gouvernée par ses directeurs.

3°. Le zèle d'un Elie avec la douceur de la charité, qui modère l'esprit de l'ancienne loi, pour gagner tout le monde à Jésus-Christ.

—

IV.— *Certamen forte dedit illi, ut vinceret* (Sap. I). — Les saints ont fait de grandes choses pour Dieu ; mais, si on le peut dire de tous en général, on le doit particulièrement croire de l'incomparable Ste Thérèse dont la constance a été invincible, et l'amour qu'elle avait pour Dieu sans bornes et sans mesure. Elle fut longtemps exposée à de longues et rudes épreuves ; elle fut affligée par de continuelles et fâcheuses maladies ; des langueurs mortelles, des sécheresses inconcevables, des mortifications non interrompues, la tinrent longtemps suspendue entre la vie et la mort. Elle se crut souvent abandonnée de son Dieu, sans consolation, ni du côté du ciel, ni du côté de la terre. Toutes choses semblaient s'opposer à ses desseins et conspirer sa perte. Cependant Thérèse demeura toujours ferme, constante et fidèle à son Dieu. Vingt-deux années d'épreuves ne furent point capables d'altérer sa fidélité ni de ralentir son zèle ; et, quelque rudes que fussent les combats qu'elle eut à soutenir contre les hommes et contre les démons, Jésus-Christ, dont l'intention est sainte et adorable, ne l'y engagea que pour la rendre plus glorieuse et plus triomphante : *Certamen forte dedit ut illi vinceret*. Victorieuse dans le combat de son humilité contre la science sublime, victorieuse dans le combat de son amour contre ses sécheresses et ses aridités, victorieuse par la force de son courage contre toutes les oppositions au dessein de réformer son ordre. Vous verrez donc dans cette admirable sainte,

1°. Son humilité, d'autant plus profonde que ses lumières furent plus brillantes et plus sublimes.

2°. Un amour de Dieu d'autant plus ardent que ses sécheresses étaient plus mortifiantes.

3° Un courage aussi invincible et aussi fervent que les obstacles qu'elle surmonta paraissaient insurmontables.

V. — *Dominus mortificat et vivificat, Dominus pauperum facit et ditat* (I Reg. II) : c'est le Seigneur qui mortifie et qui vivifie, qui appauvrit et qui enrichit, qui humilie et qui élève. Nous pouvons considérer, dans l'éloge de Ste Thérèse, les alliances de la grâce de Jésus-Christ avec cette admirable vierge : car,

1° Il a joint dans son cœur les douceurs de son amour avec les rigueurs de ses souffrances : *Dominus mortificat et vivificat.*

2°. Il a joint dans son esprit les plus grandes élévations de la grâce avec les soumissions de la profonde humilité : *Humiliat et sublevat.*

3°. Il a joint dans son corps virginal la stérilité et la pauvreté avec les richesses et la fécondité dans la fondation de son ordre : *Dominus pauperem facit et ditat.* (*Biroat*).

—

VI. — *Ego sum Dominus Deus tuus, fortis, zelotes, et faciens misericordiam his qui diligunt me.* (Exode, XX) : Je suis le Seigneur ton Dieu, fort, jaloux, faisant miséricorde à ceux qui ont de l'amour pour moi.

On ne peut exprimer de quelle condescendance et de quels excès de bonté Dieu use à l'égard des âmes qu'il veut attirer à lui.

1°. Il est le premier à les aimer : c'est l'amour prévenant qui le conduit.

2°. Il ne veut point de partage dans le cœur qu'on lui donne ; c'est l'amour jaloux qui l'inquiète.

3°. Il comble de biens et de faveurs ceux qui, une fois attachés à lui, lui gardent une fidélité inviolable ; c'est l'amour prodigue qui les répand.

C'est ce qui a paru dans Ste Thérèse, et ce qui fera le partage de son éloge. (*Recueil de Sermons*).

—

VII. — On peut dire avec vérité que Ste Thérèse a été le miracle de son sexe, et des personnes qui dans son siècle ont ardemment aimé le Sauveur du monde. Nous pouvons observer dans cette admirable fille.

1°. Ce qu'elle a fait pour Jésus-Christ.

2°. Ce qu'elle a souffert pour l'amour de lui.

3°. Ce qu'elle a dit et écrit de lui et pour lui.

Ces trois choses nous donneront indubitablement des marques très-évidentes de son tendre amour pour le Sauveur. (*Le P. Saint-Jure, De la connaissance et de l'amour de Notre-Seigneur*).

—

VIII. — *Venite, et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram* (*Ps.* 45).

Venez, voyez les œuvres admirables de DIEU et les prodiges qu'il a mis sur la terre.

Que DIEU soit admirable dans ses œuvres, si quelqu'un en pouvait douter, il est clair comme le jour que toute la nature et toutes les parties de cet univers pourraient facilement le désabuser : mais si DIEU fit jamais des prodiges, et dans l'ancienne alliance et dans la nouvelle, nous pouvons certainement avancer qu'il en a fait un incomparable en la personne de l'admirable fille dont nous prétendons faire l'éloge, ce que nous pouvons voir particulièrement en trois choses :

1°. Il a fait de cette sainte vierge un prodige de l'amour divin, qu'elle porta au plus haut degré de perfection, comme il est facile de le voir dans toutes les parties de sa vie.

2°. Il a fait un prodige de confiance et de force en cette vierge incomparable ; ce que nous remarquons par les traverses fréquentes et les oppositions qu'elle a surmontées dans les desseins où DIEU s'est voulu servir d'elle.

3°. DIEU a fait un prodige surprenant de connaissance et de science en cette sainte, comme il est aisé de le voir dans les ouvrages incomparables qu'elle nous a laissés.

IX. — *Ordinavit in me charitatem.* (ou bien, selon une autre version, *Vulnerata charitate ego sum.* (Cantic. II). — Il est marqué, dans la vie de Ste Thérèse, que son cœur fut percé par une flèche ardente que lui lança un séraphin : sur quoi nous pouvons voir que la charité fait ordinairement trois blessures, que notre sainte a souffertes :

La première est la douleur de ses péchés, qui bien que très-légers, lui causèrent une contrition amère.

La seconde est l'amour ardent qu'elle a eu pour son DIEU, par l'ardeur duquel on peut dire qu'elle a presque toujours été réduite entre la vie et la mort.

La troisième fut la ferveur de son zèle pour le salut du prochain, par lequel elle a souffert tout ce que l'on peut humainement souffrir.

X. — Sainte Thérèse a été douée d'une si excellente vertu et d'une sainteté si sublime que l'on peut dire

1°. Que ses commencements ont été les vertus des personnes les plus éminentes en perfection.

2°. Que ses progrès ont été jusqu'au prodige, comme nous le voyons par les actions où le divin amour l'a portée.

3°. Que sa perfection tenait en quelque manière de l'état de la gloire

et du repos des bienheureux ; ce qu'il est aisé de remarquer par la sublimité de ses contemplations.

XI. — *Misericordias Domini cantabo* (Ps. 88).

La vie de Sainte Thérèse est féconde en prodiges : nous y remarquons trois sortes de merveilles :

1°. Dans le choix que DIEU a fait d'elle de toute éternité pour la réformation du Carmel.

2°. Dans le choix que DIEU a fait de cette admirable fille, de toute éternité, pour éclairer le monde par la lumière de sa doctrine, plus divine qu'humaine.

3°. Dans le choix que DIEU a fait d'elle pour montrer aux hommes jusqu'à quels excès d'élévation peut nous porter l'ardeur du divin amour, quand une fois il s'est emparé de nos cœurs. (*Le P. Nouet, Méditations*).



§ II.

Les Sources.

[Auteurs qui ont écrit la vie de Ste Thérèse]. — **Ste Thérèse** ayant elle-même écrit sa vie par l'ordre de ses confesseurs et directeurs, et ayant rapporté en détail ses actions, tout ce que l'on sait de ses vertus, des grâces et des faveurs qu'elle a reçues du ciel, tout ce qu'on peut dire de cette incomparable sainte et tout ce qui peut servir de matériaux pour son panégyrique, est pris de cette source.

L'histoire générale des Carmes déchaussés rapporte la même vie.

Dans les *Fleurs des vies des Saints* de **Ribadeneira,** on a ajouté celle de Ste Thérèse, avec quelques autres.

Baillet, dans la *Vie des Saints*, a rapporté historiquement et exactement toutes les circonstances de ses actions, et sur la fin en a fait un bel éloge.

Hermant, *l'Histoire de l'établissement des ordres religieux.*

[Livres spirituels qui en parlent]. — **Le P. Croiset**, *Exercices de piété* pour tous les jours de l'année.

Le P. Haineufve, *Méditations*, 4e partie, fête de Ste Thérèse.

Le P. Nouet, *Méditations sur la vie de* Jésus *dans ses saints*, au 15 Octobre, en a trois sur Ste Thérèse.

Le P. Saint-Jure, *De la connaissance et de l'amour de Notre-Seigneur*, met Ste Thérèse au nombre des personnes qui ont le plus ardemment aimé le Fils de Dieu, et en rapporte les preuves (4e partie).

[Prédicateurs]. — **Fléchier**, Panégyriques.

Biroat, Panégyriques.

Le P. Senault, de l'Oratoire, Sermons.

Le P. Lejeune, de l'Oratoire, Sermons.

Le P. Duneau, Panégyriques des principaux fondateurs d'ordres religieux.

Sermons sur tous les sujets, Panégyriques (**Houdry**).

Essais de Panégyriques : trois desseins ou abrégés de Sermons.

Le P. Texier, Panégyriques.



§ III.

Passages de l'Écriture qui peuvent convenir à sainte Thérèse en général.

Omnis gloria filiæ Regis ab intùs. Ps. 44.	Toute la gloire de la fille du Roi vient du dedans.
Confitebor tibi, Domine Deus meus, et glorificabo nomen tuum in æternum, quia misericordia tua magna est super me, et eruisti animam meam ex inferno. Ps. 8.	Seigneur mon Dieu, je vous louerai de tout mon cœur, et je glorifierai votre nom dans l'éternité : car votre miséricorde envers moi est grande, et vous avez tiré mon âme du fond de l'enfer.
Misericordias Domini in æternum cantabo. Ps. 88.	Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur.
Mulierem fortem quis inveniet. Prov. xxxi, 10.	Qui trouvera la femme forte ?
Multæ filiæ congregaverunt divitias : tu supergressa est universas. Ibid.	Plusieurs filles ont amassé des richesses, vous les avez toutes surpassées.
Sponsabo te mihi in sempiternum, et sponsabo te mihi in justitiâ et judicio, et in misericordiâ et miserationibus. Osee ii, 19.	Je vous regarderai éternellement comme mon épouse; je vous épouserai en justice et en jugement, en miséricorde et en bonté.
Qui coronat te in misericordiâ et miserationibus. Ps. 102.	Le Seigneur vous environne de sa miséricorde et de ses bénédictions.
Vivo jàm non ego; vivit verò in me Christus. Galat. ii, 20.	Je vis ; non, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.
Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo. Philipp. i, 23.	Je désire d'être dégagée des liens du corps et d'être avec Jésus-Christ.
Venite, videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram. Ps. 45.	Venez et voyez les œuvres admirables que Dieu a faites sur la terre.

Passages que l'on peut appliquer à ses souffrances, à ses mortifications et à l'amour de la croix.

Propter te morificamur totâ die: æstimati sumus sicut oves occisionis. Ps. 45.

Nous sommes destinés à la mort tous les jours; on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie.

Hoc scientes, quia vetus homo noster simul crucifixus est ut destruatur corpus peccati, et ultrà non serviamus peccato. Rom. VI, 6.

Nous savons que notre vieil homme a été crucifié avec JÉSUS-CHRIST, pour détruire le corps du péché, et afin que nous n'en soyons plus les esclaves.

Qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt, cum vitiis et concupiscentiis suis. Galat. V, 24.

Ceux qui appartiennent à JÉSUS-CHRIST ont crucifié leur chair, avec leurs vices et leurs mauvais désirs.

Semper mortificationem JESU *in corpore nostro circumferentes, ut et vita* JESU *manifestetur in corporibus nostris.* II Cor. IV, 10.

Nous portons toujours sur nos corps la mortification de JÉSUS, afin que la vie de JÉSUS soit manifestée dans nos corps.

Dominus mortificat et vivificat. I Reg. II, 16.

C'est le Seigneur qui ôte la vie et qui la donne.

Fidelis sermo: nàm, si commortui sumus, et convivemus; si sustinebimus, et conregnabimus. II Tim. II, 12.

C'est une vérité constante que, si nous mourons avec JÉSUS-CHRIST, nous vivrons avec lui, et que, si nous souffrons avec lui, nous régnerons aussi avec lui.

Mortui estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in DEO. Coloss. III, 3.

Vous êtes morts, et votre vie est cachée en DIEU avec JÉSUS-CHRIST.

Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. Matth. XI, 12.

Le royaume des cieux souffre violence, et il n'y a que ceux qui se font violence qui l'emportent.

Passages sur son humilité, sa pauvreté, sa charité.

Libenter gloriabor, in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi. II Cor. XII, 9.

Je prendrai plaisir à me glorifier dans mes faiblesses, afin que la puissance de JÉSUS-CHRIST réside en moi.

Pro me autem nihil gloriabor, nisi in infirmitatibus meis. Ibid.

Pour moi, je ne me glorifierai que dans mes infirmités.

Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum-Christum, et hunc crucifixum. I Corinth. II, 2.

Je n'ai jugé savoir autre chose parmi vous que JÉSUS-CHRIST et JÉSUS-CHRIST crucifié.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ÉCRITURE.

[L'Arche et la verge d'Aaron]. — Les consolations sensibles dont DIEU a comblé Ste Thérèse, et les rigueurs dont il l'a éprouvée, la rendent semblable à l'Arche ancienne, qui renfermait la manne, symbole de la douceur, et la verge d'Aaron, symbole de la sévérité. Comme c'est sur la croix que JÉSUS contracte une étroite union avec les âmes saintes, il les conduit sur le Calvaire avant de les conduire au Thabor. C'est à ces conditions rigoureuses que vous entrez en participation des biens qui appartiennent à votre époux, ô incomparable Thérèse ! Vous avez eu des priviléges dans les douceurs de son amour : vous en aurez dans ses souffrances. Il permettra que vous soyez affligée par de longues et cruelles maladies, que vous soyez exercée par les persécutions des hommes et exposée à la rage des démons. Ainsi votre bien-aimé vous fera ressentir des peines et de la part de la nature et de la part de votre prochain et du côté des démons. JÉSUS-CHRIST, véritable arche du nouveau Testament, entrant dans votre cœur, y est venu avec la verge d'Aaron et avec la manne : c'est son appareil ordinaire; nulle épouse n'est reçue sans éprouver qu'il est époux de sang. La saison des consolations aura son temps ; mais aussi vous ressentirez ses amertumes à proportion qu'il vous aime. Vous boirez de son calice ; vous en deviendrez même altérée, car vous reconnaîtrez qu'il est doux et consolant, comme il est glorieux, de porter la croix avec JÉSUS-CHRIST.

[Vision d'Elie]. — Le premier degré de l'oraison est appelé par les Pères une élévation de l'esprit vers DIEU, *ascensus mentis in* DEUM, par laquelle l'homme s'élève au-dessus des sens, de l'imagination et de la raison, pour méditer les mystères de DIEU et pénétrer les vérités divines. Le second degré c'est la contemplation, qui est un acte plus élevé, plus simple, plus pénétrant dans la vue de DIEU, où l'esprit agit moins et où DIEU opère davantage, imprimant lui-même ses connaissances, que l'on peut comparer au chariot d'Elie. Ce prophète fut emporté vers le ciel par un mouvement tout étranger ; il contribua fort peu à son élévation : il se laissait emporter par l'ange qui remuait cette machine. C'est ainsi que l'esprit de Thérèse est enlevé dans la contemplation. On peut dire que DIEU l'a mise dans son Eglise pour être un exemple de cette sainteté extraordinaire où elle est parvenue par l'oraison, par la contemplation et par le don de prophétie. Elle rapporte d'elle-même que, avant d'être entièrement détachée du monde, elle faisait beaucoup de prières vocales, dont elle ressentit le fruit, car c'est par ce premier degré qu'elle goûta la méditation

et qu'ensuite elle entra dans les voies sublimes de la contemplation, des extases, des suspensions de l'esprit abîmé en DIEU. L'esprit de DIEU l'entraînait alors, comme le char d'Elie était emporté par le mouvement de l'ange. Elle n'agissait pas, mais elle recevait tout de DIEU, qui imprimait l'image de ses perfections dans l'âme de cette incomparable sainte, comme un objet s'imprime sur le miroir. Alors elle sortait toute lumineuse de ce divin commerce. Elle étonnait ses confesseurs par le récit qu'elle était obligée de leur faire de ses grâces singulières, comme elle étonne encore les plus savants dans les livres où elle a écrit ses révélations.

[Ste Thérèse et Madeleine]. — Jamais sainte n'a porté si haut l'amour de DIEU, jamais sainte n'en a ressenti des effets plus merveilleux. Madeleine suit le Sauveur dans les premières démarches de la grâce : Thérèse le suit dans les premiers et derniers temps de sa vie. Celle-là se laisse gagner sans beaucoup de résistance : Thérèse ne cesse presque jamais de combattre, et même avec cette différence, que, s'il y a eu des combats continuels dans Thérèse, ce n'a pas été, comme dans Madeleine, contre sa propre volonté, mais contre les plaisirs criminels du monde, qui voulait l'engager. S'il y a dans Madeleine un modèle parfait d'amour pour les âmes voluptueuses et criminelles, il s'en trouve un dans Thérèse, plus parfait encore, pour les âmes saintes et innocentes. Admirons donc ici le triomphe de l'amour de DIEU sur l'amour funeste de la vanité : car ce sera là que nous trouverons toutes les marques de sa grandeur et de sa souveraineté sur les cœurs des mortels. Comme DIEU veut aimer toujours le premier, il est jaloux de la conquête qu'il a faite. Mais heureuse jalousie, qui attire de lui tant de bénédictions quand on lui est fidèle ! *Ego sum Dominus* DEUS *tuus, fortis, zelotes, et faciens misericordiam his qui diligunt me.*

[Le double esprit d'Elie]. — La demande que le prophète Elisée fit à son maître le grand Elie, qui était sur le point de le quitter, convient parfaitement à Ste Thérèse. Elie ayant demandé à son disciple ce qu'il souhaitait de lui pour gage de son amitié, avant de se séparer pour ne plus se revoir en cette vie, ce prophète, disciple d'un autre prophète, et éclairé comme lui des lumières du Ciel, lui fit cette prière, aussi judicieuse et aussi sage qu'elle était sainte et désintéressée : que puisqu'il l'établissait son successeur pour être chef des prophètes et des saints qui habitaient le Carmel, et qu'il devait être privé de sa personne, de son conseil et de son exemple, du moins il lui laissât son esprit également éclairé et ardent, rempli de lumières et de feu ; esprit élevé dans la plus haute contemplation des grandeurs de DIEU, et animé du zèle le plus embrasé de sa gloire, afin de laisser un disciple digne de lui, et qui pût soutenir son ministère et sa dignité, en lui laissant ce double esprit : *Obsecro ut fiat in me duplex spiritus tuus.* — Thérèse est aussi une fille du Carmel, choi-

sic pour marcher sur les pas du grand Elie, pour rétablir l'ordre qu'il a institué, pour suivre l'ancienne voie qu'il a tracée à ses enfants, et pour faire refleurir son saint ordre, après une si longue suite d'années. C'est cette incomparable Thérèse qui a réuni l'ancienne et la nouvelle loi dans la sainteté de sa vie; qui, par la pureté admirable de ses mœurs, a été un ange visible sur la terre, un séraphin incarné, le chef-d'œuvre de la grâce, le miracle de l'amour divin, qui a fait, enfin, l'étonnement et la merveille de son siècle, et non-seulement de son siècle, mais de la suite des temps, auxquels cette grande sainte servira de modèle admirable de la consommation des plus éminentes vertus.

[Thérèse et les apôtres]. — Si autrefois, au rapport de S. Jérôme, ce fut un prodige de voir les solitudes et les déserts peuplés de religieux qui semblaient plutôt venir du ciel que de la terre, n'est-ce pas encore une chose plus surprenante que Ste Thérèse en ait peuplé les villes, les provinces et les royaumes? Si ceux qui ont porté les premiers rayons de la foi et de la connaissance d'un Dieu dans les pays les plus éloignés ont mérité le nom d'apôtres, quels éloges ne mérite point l'admirable Thérèse, pour y avoir porté la perfection de l'Evangile? S'il faut être poussé de l'esprit de Dieu pour porter les autres à quitter les vices, quel feu et quelle ardeur faut-il avoir pour leur inspirer l'amour de la sainteté et de la plus haute perfection du christianisme! C'est ce que je pourrais appeler un apostolat plus élevé et plus éminent que de donner simplement des chrétiens à l'Église, mais pour lequel il n'a pas fallu moins de courage et de travaux. Car combien de courses et de voyages n'a-t-il point fallu que cette grande sainte entreprît pour en venir à bout! combien lui fallut-il souffrir de persécutions? Comme cette entreprise était nouvelle et extraordinaire, elle y trouva des obstacles et des difficultés étranges. Elle vit s'élever contre elle les villes et les provinces, dont les gouverneurs employèrent leur autorité pour renverser ses desseins. Les magistrats fulminèrent de sanglants arrêts pour en entraver l'exécution. Elle se vit exposée à la raillerie de la noblesse et du peuple. Elle s'attira mille persécutions de la part des gens d'Eglise et des laïques. Elle fut citée devant les tribunaux de l'Inquisition. Les prédicateurs déclamèrent contre elle publiquement dans les chaires, et la rendirent suspecte d'erreur et de vanité dans l'esprit de leurs auditeurs. Elle fut mise en prison par l'ordre du nonce, comme une rebelle qui troublait la paix et le repos de la religion. Mais elle ne se rebuta pas pour cela. Elle portait dans son sein deux grands ordres et deux grandes nations: *Duæ gentes sunt in utero meo*. Mais elle ne se plaignit point, comme Rebecca, dans les douleurs de l'enfantement: *Si sic mihi futurum erat, quid necesse fuit concipere?* Elle fut de ville en ville et de province en province, jetant les fondements de sa réforme; elle l'établit à Avila, à Tolède, à Séville, à Burgos, à Avila, à Salamanque. Elle fit de longs et pénibles voyages; elle courut une infi-

nité de hasards ; mais son zèle fut plus fort que toutes les puissances de la terre et de l'enfer, et surmonta tous ces obstacles.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE A CE SUJET.

Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ (Isaiæ XXXVIII). — Ste Thérère a pleuré très-amèrement quelques années passées dans l'amour des vanités du siècle. La crainte et l'amour de DIEU étaient cachés dans le fond de son cœur, mais les opérations de ces divines vertus étaient arrêtées par les épines du siècle, prêtes à les étouffer. Thérèse, éveillée de son assoupissement, découvrit le précipice où la conduisaient les vanités du monde; jamais elle n'en perdit la vue. Elle pleura toujours ces moments pendant lesquels, au lieu de vous aimer, Seigneur, elle avait aimé le monde votre ennemi. Par combien d'austérités esseya-t-elle d'expier ces égarements d'une jeunesse imprudente ! Les membres de son corps devinrent des armes pour venger votre justice ; et, au lieu d'observer la mesure que vous avez prescrite, de se punir autant que l'on a pris de plaisir, *Quantùm fuit in deliciis, tantùm date illi tormentum* (Apoc. XVIII), elle est allée au-delà, dévouant toute sa vie à une rigoureuse pénitence. Qu'eût-elle donc fait si, comme vous dames du monde, elle eût passé sa jeunesse à examiner des modes et des ajustements, et à se faire une étude des vanités et des extravagances du siècle ? Qu'eût-elle donc fait si, comme vous, elle eût couru les spectacles et les divertissements du monde, recueillant les passions d'autrui et se livrant aux siennes propres ? Qu'eût-elle donc fait si elle eût attendu, pour quitter le monde, que le monde l'eût quittée, et si elle n'eût plus eu à donner à DIEU qu'un cœur usé et les restes d'une vie scandaleuse ? Qu'eût-elle donc fait si, comme vous, elle eût abusé de l'esprit et de la beauté que DIEU lui avait donnés, et qu'elle les eût employés à séduire les âmes que DIEU avait créées pour sa gloire ?

Illumina oculos meos ne unquàm obdormiam in morte (Ps. XII). — Les nuages qui couvraient les yeux de Thérèse se dissipèrent bientôt : certains rayons de lumière, échappés par intervalles, lui découvraient ses infidélités. Son cœur, inquiet d'être séparé de son centre, réclamait son premier état, et ce sentiment confus était le cri d'une âme qui, se trouvant mal avec le monde, vous conjurait, Seigneur, de l'éclairer afin qu'elle ne s'endormît point dans la mort. Thérèse fut exaucée : elle ouvrit les yeux à la lumière d'en haut qui la visitait. Elle reconnut que le monde n'est qu'une mer orageuse, où tous sont menacés d'un commun naufrage ; une

région malheureuse, où la corruption est si générale qu'être corrompu et corrompre les autres est la fonction mutuelle des hommes. Thérèse reconnut que le naturel le plus heureux est souvent perverti par l'impression que fait le mauvais exemple, comme le champ le plus fertile est souvent ravagé par une grêle fortuite. Convaincue de ces vérités et étonnée de ces dangers, elle rallume dans son cœur ses premiers désirs ; et, n'ayant pu donner sa vie pour vous, ô mon Dieu, elle résolut au moins de passer ses jours dans une action de grâces continuelle de sa délivrance, de se tourner vers le ciel comme vers son pôle. Semblable au cerf altéré après la source des eaux, elle désirait, Seigneur, se perdre en vous, dès les premières années de sa vie et de son enfance. Elle eut autant de désirs que vous lui donnâtes d'amour. Dédaignant tout ce qui est terrestre, elle s'élevait au ciel, pour lequel elle sentait qu'elle était née : et, comme la raison mûrit tout d'un coup en elle, et qu'elle eut une ferveur qui faisait agir sa raison, la vie de cette grande sainte se passa en continuels désirs. C'est de là que ses prières ne finissaient point : car, dans la doctrine de S. Augustin, c'est le cœur qui prie par les désirs. L'on ne prie jamais lorsque l'on n'aime point, et que l'on ne désire point le ciel. En vain, dit ce Père, faisons-nous du bruit avec les lèvres, en vain mêlons-nous nos voix avec celle des fidèles, si notre cœur n'est tout enflammé : *Multi sonant ore et tacent corde.* Donnez-nous donc, Seigneur, la grâce de vous aimer et de ne désirer que vous. Montrez-nous les biens célestes, en nous donnant une foi vive qui fasse naître en nous cette faim et cette soif des biens célestes.

Quæsivi per noctem quem diligit anima mea (Cant. III). — Dans les cruelles incertitudes où est une âme si elle plaît à Dieu, lorsque la sécheresse s'est emparée de son cœur, elle cherche son bien-aimé dans cette obscurité, et souvent elle ne le trouve pas. Ste Thérèse a souffert cette cruelle incertitude. « Vous ai-je perdu, disait-elle, Seigneur ? ne vous retrouverai-je plus ? Vous sentais-je autrefois sans vous posséder ? vous possédé-je aujourd'hui sans vous sentir ? D'où vient cette suspension de secours et de protection ? Est-ce vous qui vous cachez à moi ? est-ce moi qui me cache à vous ? Aimer Dieu, être incertain si on lui plaît ? » — Ames élevées, que Dieu conduit par des voies de crainte et de défiance de vous-mêmes, pour vous préserver de l'orgueil et vous purifier de tout amour-propre, vous entendez : je me contente de dire à ceux qui font la plus grande partie de mon auditoire que c'est là la plus rude pénitence des saints. — Mais ne croyez pas que la ferveur de l'admirable Thérèse en fût moindre. L'appréhension de déplaire à Dieu ne faisait que redoubler dans son cœur le désir de lui plaire ; la grâce était obscure en elle, mais elle n'y était pas oisive. Elle était privée de cette présence intime que Dieu fait sentir à l'âme lorsqu'il se communique à elle avec plus d'abondance ; mais cette privation produisait en elle une

soif ardente, qui la faisait soupirer aprés la présence de ce Dieu dont elle conservait encore une idee assez vive pour exciter ses désirs. Avec quelle avidité recevait-elle de temps en temps quelques rayons échappés, qui, comme des éclairs, lui faisaient apercevoir que Jésus-Christ ne l'avait point abandonnée. Avec quelle reconnaissance ouvrait-elle son cœur pour recevoir cette rosée du ciel, qui ne tombait que goutte à goutte ! Enfin, après avoir cherché son bien-aimé pendant ces temps d'obscurité, elle le trouva enfin pour ne le plus perdre : *Tenui eum, nec dimittam* (Cantic. III).

Prævenerunt oculi mei ad te diluculò, ut meditarer eloquia tua : Mes yeux se sont tournés vers vous le matin pour méditer votre sainte parole (Ps. 118). — Les premiers moments du jour doivent être consacrés à Dieu. Le démon essaie de nous les enlever, comme les plus précieuses dépouilles ; il occupe l'esprit, dans ce temps, pour nous détourner de nous offrir à Dieu en holocauste, et nous devons redoubler notre vigilance pour payer le tribut au Dieu créateur, à qui nous devons les premières actions d'une vie qu'il a garantie de tout danger pendant la nuit. — Il en faut dire autant des premiers mouvements de notre raison. Dès qu'elle s'ouvre, nous en devons à Dieu le premier usage ; et, en nous tournant vers lui, nous devons lui dire comme David : Mes yeux se sont tournés vers vous dès le matin : *Prævenerunt oculi mei ad te diluculò.* Ste Thérèse s'offrit à Dieu dès que sa raison fut ouverte : elle lui fit une offrande du premier usage de son esprit et de son cœur, par un acte héroïque de l'amour le plus pur. Son amour accompagna sa connaissance. Le premier essai de sa liberté naissante fut un sacrifice volontaire d'elle-même. Elle suivit, en commençant, les exemples des plus parfaits. Les premières démarches qu'elle fit dans la voie de Dieu la conduisirent à la croix de Jésus-Christ, qui en est le terme, et, pour dire tout en un mot, son premier désir fut le désir d'être martyre. Quelques docteurs ont cru, et il est juste de le croire, que, dans cet instant où la raison commence à poindre et où les puissances de notre âme se développent, nous sommes obligés indispensablement de tourner notre âme vers Dieu, d'adorer cet être souverain, qui est l'unique fin de nos actions. Thérèse, comme David, s'acquitta parfaitement de ce devoir, puisqu'elle aima Dieu et se consacra à son service sitôt qu'elle l'eut connu, et dans un âge où les autres à peine se connaissent eux-mêmes.

Quæ sursùm sunt sapite, non quæ super terram ; quæ sursùm sunt quærite (Coloss. III). — S. Augustin nous apprend que la vie d'un chrétien n'est qu'un désir continuel, parce que, reconnaissant devant Dieu ses besoins et son impuissance, et ne voyant que de loin le souverain bien, il est nécessaire qu'il étende la capacité de son âme afin qu'il la puisse remplir ; qu'il regarde avec affection le bien dont il ne peut jouir avec plé-

nitude; qu'il soupire après ce bonheur éternel, et qu'il désire longtemps ce qu'il doit posséder toujours. Rien ne découvre mieux le détachement et le grand cœur de Ste Thérèse que ces désirs redoublés pour l'éternité. Comme elle aimait pleinement le souverain bien, elle le désirait de toute la capacité de son âme.

Vidi prævaricantes, et tabescebam (Ps. 118). Si Thérèse fut zélée pour la gloire de Dieu, elle ne fut pas moins sensible à ses outrages. Combien de fois tombait-elle en défaillance avec le prophète, à la vue de ce grand nombre de pécheurs qui violent la loi de Dieu. Qui pourrait décrire les gémissements douloureux de cette chaste colombe dans sa solitude, en considérant les ravages que faisait l'hérésie dans ce siècle malheureux, où Dieu semblait avoir abandonné son héritage à ses ennemis ! Quel torrent de larmes ne versait-elle pas, en se représentant ce grand nombre d'églises ruinées par les hérétiques qui chassaient honteusement le Sauveur de sa propre maison, pour me servir de ses termes, et qui semblaient ne vouloir pas lui laisser un endroit où il pût reposer sa tête ! Quels mouvements d'une sainte indignation s'élevaient dans son cœur à la pensée des traitements indignes que l'ingratitude des hommes faisait à son cher époux, jusque sur le trône de ses miséricordes, et dans ce sacrement adorable où il a épuisé pour eux toutes les richesses de son amour ! Ne pouvait-elle pas dire, avec S. Paul: *Libenter impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris :* Je m'emploierai selon mes forces, et au-dessus de mes forces, pour le salut de vos âmes. De quelle ardeur de zèle brûlait-elle pour acquérir des âmes à Jésus. Tous les jours elle offrait ses prières à Dieu pour cet effet. Elle animait les prédicateurs, elle formait des ministres et des ouvriers évangéliques. Elle eût voulu porter par tout l'univers la lumière de la foi, si les bienséances de son état le lui avaient permis ; et, considérant les désordres de son siècle, elle s'écriait : « Hélas ! Seigneur, le monde et le démon vous enlèvent tous les jours des âmes : et moi, ne pourrai-je jamais vous en gagner une ? »



§ IV.

Pensées et Passages des SS. Pères.

Non est satis reclè facere, nisi etiam maturare adjicias quod facis ; uberiores fructus habet celerata devotio. Ambros. I de Caïn, 5.

Ce n'est pas assez de bien faire, si vous n'ajoutez la diligence à ce que vous faites. La ferveur qui est active recueille des fruits plus abondants.

Sicut ignis quò plus accipit nutrimenti, eò majorem accipit remunerationem (eâ enim accessione materiæ augetur non obtunditur), ità Dei *dilectio accenditur divinarum rerum contemplatione.* Theodor. Orat. de Charitate.

Comme le feu croît à proportion qu'on lui donne plus d'aliments (car l'abondance de la matière ne l'étouffe pas, mais l'augmente), de même l'amour de Dieu prend de l'accroissement dans la méditation plus fréquente des choses célestes.

Magnum quiddam est generosus et ingens animus: et propterea promptitudine opus est, ardore multo, animo ad mortem expedito: alloqui non licet nisi cruci confixum regnum assequi; ne nos ipsos fallamus. Chrysost. Homil. XXXI ad Popul.

C'est quelque chose de grand qu'un esprit généreux et vaste: c'est pourquoi nous avons besoin de beaucoup de diligence, de beaucoup d'ardeur pour nous exposer généreusement à la mort. Car, ne nous trompons point, il n'y a que ceux qui sont attachés à la croix qui acquièrent le ciel.

Invisibilia tua conspexi, Deus *meus, sed aciem figere non valui, et repercussâ infirmitate ad solita reversus, non mecum ferebam nisi amantem memoriam, et quasi olfacta desiderantem quæ comedere nondùm possem.* Aug. VII Confess. 17.

Je vis vos beautés invisibles, ô mon Dieu, et je ne pus y arrêter mon esprit. Je retombai dans mes faiblesses accoutumées, et il ne me restait qu'un souvenir plein d'amour et un désir de choses dont j'avais senti le parfum, et dont je n'étais pas encore en état de me nourrir en cette vie.

Quæ amat ardentiùs currit celeriùs, et citiùs pervenit; perveniens, non dico expulsionem sed nec cunctationem patitur. Sine morâ aperitur, tanquàm domesticæ, tanquàm charissimæ, tanquàm specialiter dilectæ. Bernard. III in Cantic.

L'âme qui aime avec plus d'ardeur court plus vite et arrive plus tôt au but; ses désirs non-seulement ne sont point rebutés, mais ils ne sont pas même retardés. On lui ouvre sans délai, comme à l'enfant de la maison, comme à celle qui est aimée avec prédilection.

Da mihi ut amem te semper quantùm volo et quantùm debeo, ut tu sis solus tota intentio mea et omnis meditatio mea. Aug. Medit. 25.

Donnez-moi, Seigneur, la grâce de vous aimer toujours autant que je le désire et autant que je le dois, afin que seul vous soyez l'objet de mes désirs et de mes pensées.

Fac me in tuo conspectu cor contritum et humiliatum semper habere, cum lacrymarum abundantiâ. Id. ibid.

Donnez-moi, Seigneur, d'avoir toujours en votre présence un cœur contrit et humilié, et de verser des larmes en abondance.

Fac me ex toto desiderio huic mundo penitùs extingui, et transeuntium rerum oblivisci, præ magnitudine timoris et amoris tui. August. ibid.

Donnez-moi, Seigneur, de mourir à tous les désirs du siècle, et d'oublier les choses passagères du monde ; que ce soit le fruit de votre crainte et de votre amour.

Quia tuâ valida est ut mors dilectio, absorbeat, quæso, mentem meam ab omnibus

Parce que votre amour est aussi fort que la mort, qu'il absorbe mon esprit, afin que

quæ sub cœlo sunt ignita et melliflua vis amoris tui, ut tibi soli inhæream solâque suavitatis tuæ memoriâ pascar. Id. ibid.

cette ardente et douce force fasse que je ne pense plus aux choses qui sont sous le ciel, mais que je m'attache uniquement à vous, et que je me nourrisse de l'aimable souvenir de votre bonté.

Dilectio vacare non potest... Amor ipsum nomen difficultatis erubescit. Id.

La charité ne peut être oisive.. L'amour aurait honte de trouver quelque difficulté à à ce qu'il entreprend.

Fuit devotio suprà ætatem, virtus suprà naturam. Ambros. de S. Agnete.

Elle avait une dévotion plus grande que son âge, une vertu supérieure à la nature.

Præceptorem habuit Spiritum-Sanctum. Basil. de quod. martyre.

Elle eut le Saint-Esprit pour maître.

Virgo castitate, mater est prole. Ambros.

Elle fut vierge par la pureté de son corps, et mère par le grand nombre d'enfants spirituels qu'elle a donnés à l'Eglise.

Martyrium horrore quidem mitius, diuturnitate molestius. Bernard. (de religionis statu loquens).

La vie religieuse est un martyre moins rude que le martyre ordinaire, mais plus pénible par la durée.



§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[C'est par la charité qu'on parvient à la connaissance de Dieu]. — Il y a deux moyens d'arriver à la connaissance de Dieu : l'étude et l'oraison. L'une le découvre par les raisonnements de l'esprit, l'autre par les sentiments du cœur. Elles considèrent le même objet, elles tendent à la même fin ; mais il y a cette différence : l'étude produit souvent la présomption, parce qu'il y a dans l'esprit comme un levain d'orgueil qui s'enfle et se dilate par la science. L'oraison produit la charité, parce qu'il y a dans le cœur de celui qui prie un fond de bonne volonté qui dispose à embrasser et à sentir la vérité. Dans l'étude, c'est l'homme qui acquiert, dans l'oraison c'est Dieu qui donne ; et la libéralité de Dieu est infiniment au-dessus de toute l'industrie de l'homme. Par l'étude, on s'élève aux choses invisibles de Dieu par celles qui sont visibles, et à l'excellence du Créateur, par celle des créatures. Par l'oraison, on descend de la grandeur de Dieu au détachement et au mépris de toutes les choses créées. Ce ne fut pas par la voie du raisonnement que Ste Thérèse parvint à ces connaissances sublimes, ce fut par la voie de la charité et de la prière. Comme elle compta tout savoir quand elle saurait Jésus crucifié, son amour fut son raisonnement, et son oraison son étude. Ce divin

Sauveur, par une grâce singulière, voulut lui servir lui-même de livre.

Il y a trois choses qui rendent une âme éclairée : le recueillement, l'humilité et la charité. La première empêche les ténèbres, la seconde attire les lumières, la troisième les produit. Ce fut par ces trois moyens que Ste Thérèse parvint à ses sublimes connaissances. D'où vient qu'on demeure dans l'obscurité, qu'on prie, et qu'on n'en devient ni plus intelligent ni plus éclairé dans les choses de Dieu ? C'est qu'on se répand trop dans le monde. On y ramasse tous les jours une foule d'images qui s'impriment dans l'esprit et s'y renouvellent à tout moment. On donne toute liberté à ses sens et à ses pensées : et quelle apparence qu'on puisse les réduire et les ramener à Dieu quand on veut ? On laisse échapper son cœur après mille objets mondains : croit-on le trouver toutes les fois qu'on en a besoin dans l'oraison ? On oublie Dieu tout le long du jour : a-t-il promis qu'il viendrait se présenter lui-même à nous aux heures que nous lui aurions marquées ? On aurait tort de s'y attendre, comme si la grâce pouvait entrer dans une âme remplie de désirs séculiers ; comme s'il était possible de joindre la vanité avec la vérité, les choses éternelles avec les choses temporelles, les biens du ciel avec ceux de la terre ! — Ste Thérèse prit bien d'autres précautions. Elle garda toutes les avenues de son cœur, selon le précepte du Sage ; elle accompagna toutes ses actions d'une secrète vue de Dieu. Tous les objets qui frappaient son esprit lui étaient comme des occasions de prier et d'honorer Dieu. Elle regardait attentivement sa loi, comme un artisan regarde son modèle pour le suivre, toujours occupée ou à le servir dans ses actions ou à le consulter dans ses desseins, ou à le regarder dans ses intentions, ou à recourir à lui dans ses besoins, ou à l'admirer dans ses ouvrages, ou à l'aimer dans ses bienfaits. Faut-il s'étonner si, n'étant troublée d'aucune passion, elle recevait les lumières du Saint-Esprit, et si, étant uniquement appliquée à connaître Dieu, Dieu s'appliquait aussi à se faire connaître à elle ?

[Deux sortes de ferveur et de dévotion]. — Il y a deux sortes de ferveur : une de sentiment, une de résolution. — La première c'est lorsqu'une âme, attirée par des grâces sensibles et prévenue de ces bénédictions de douceur dont il est parlé dans l'Ecriture, court dans les voies de Dieu, à l'odeur de ses parfums, comme l'épouse des Cantiques. La loi devient non-seulement facile, mais encore agréable ; les difficultés qui accompagnent la vertu s'aplanissent comme d'elles-mêmes, et le joug du Seigneur est doux, parce que le Seigneur le soutient lui-même. Heureux celui à qui Dieu daigne ainsi dilater le cœur, et donner le goût de sa vérité et de sa justice ! Mais il est dangereux de se plaire trop à ces prospérités spirituelles ; on doit craindre que la fidélité ne soit un peu intéressée, qu'on aime le don de Dieu autant que Dieu même, et que le plaisir qu'on trouve à faire le bien ne soit une partie de la récom-

pense qu'on peut espérer. — Il y a, au contraire, une ferveur de résolution entièrement spirituelle, qui fait qu'on s'approche de Dieu, encore qu'il semble qu'on s'en éloigne. On sent toute la pesanteur de la croix, et on ne laisse pas de la porter avec patience. On trouve à tout moment des obstacles, mais il y a dans le fond du cœur un courage sans présomption, et une force secrète qui les surmonte. On n'a pas la tendresse de la dévotion, mais on en a la fermeté. Etat plus rude, mais plus parfait pour des âmes fidèles, parce qu'elles sont plus conformes à Jésus crucifié, qu'elles rentrent par là dans une connaissance plus profonde de leur néant et de leur misère, et que l'amour n'est jamais plus grand que lorsque, privé de tout aliment, il se nourrit en quelque façon de lui-même, et subsiste au fond du cœur, parmi ces froideurs et ces obscurités qui l'environnent. — Thérèse a su se maintenir dans ces deux états de ferveur. Quel progrès ne fit-elle pas lorsque Dieu lui fit goûter ces douceurs et ces délices surnaturelles qui sont les effets de sa bonté et de son amour ! Nul travail ne suffisait à son zèle, nulle douleur ne pouvait lasser sa patience.

[Ce que Dieu exige de nous pour devenir des saints]. — Lorsque Dieu demande de nous que nous soyons saints, il veut seulement que nous fassions nos efforts pour acquérir la sainteté la plus parfaite dont nous sommes capables avec le secours de sa grâce. C'est ce devoir principal que Thérèse a rempli dans toute sa perfection. Les deux grands écueils de la vertu, et les deux sources de corruption qui se répandent sur toute la vie intérieure et spirituelle, sont la recherche et l'estime de soi-même. Les deux grands préservatifs que la religion leur oppose sont l'obéissance et l'humilité. Ce fut avec le secours de ces deux vertns fondamentales de la vraie piété que Thérèse se sanctifia. Son obéissance parfaite la préserva de ces déguisements cachés de l'amour-propre dont les âmes qui ne sont pas véritablement dociles et soumises ne sauraient s'apercevoir ni se défaire. Son humilité profonde la garantit, dans le cours d'une vie tout extraordinaire, des erreurs et des illusions déplorables auxquelles Dieu abandonne souvent les âmes superbes.

[En quoi consiste la force de l'esprit]. — Il ne faut pas confondre la force du corps avec celle de l'esprit. Il y a des personnes qui dans un corps fort et robuste ont l'esprit faible ; d'autres, au contraire, dans un corps infirme ont l'esprit fort. La force d'esprit, de laquelle nous parlons ici, consiste à entreprendre de grandes choses pour une fin bonne et honnête, et à soutenir avec fermeté les oppositions et les difficultés qui se rencontrent dans la poursuite du bien. Ce sont les deux fonctions de cette vertu. Pour la première il faut avoir un grand courage, et pour la seconde une grande patience. Selon la philosophie, *fortiùs est sustinere quàm aggredi,* il faut plus de courage et de résolution pour souffrir que pour

entreprendre. En effet, nous en voyons qui entreprennent de grand cœur certaines choses difficiles, et qui se relâchent après, surmontés par les obstacles qui se présentent. C'est, à mon avis, ce qu'a voulu dire le Sage; *Melior est patiens viro forti* (Prov. XVI): appelant fort celui qui entreprend, et patient celui qui soutient. C'est la raison pour laquelle on attribue particulièrement la patience aux martyrs, qui est la principale partie de la force, et celle qui nous est la plus nécessaire: d'où vient que l'Apôtre a dit: *Patientia vobis necessaria est, ut voluntatem* DEI *facientes, reportetis promissionem* (Hebr. X). Mais il n'a pas dit que l'autre partie de la force nous fût nécessaire, et l'*Ecclésiastique* a dit : *Væ eis qui perdiderunt sustinentiam* ! malheur à ceux qui ont cessé de soutenir ! Il ne dit pas: Malheur à ceux qui ont cessé d'entreprendre. Toute l'obligation du chrétien se réduit à résister aux tentations ; s'il le fait, il n'offense jamais DIEU ; et s'il n'offense jamais DIEU il s'acquitte de son devoir. Mais il y a des âmes plus généreuses, qui forment et soutiennent ensuite de glorieuses entreprises, comme a fait Ste Thérèse.

[L'amour précède la science]. — Quoique l'amour suppose la connaissance et que l'on ne puisse aimer ce qui est absolument inconnu, *Ignoti nulla cupido*, il est vrai pourtant que, dans la Religion chrétienne, l'amour produit la lumière, et que pour bien connaître DIEU, il suffit de le bien aimer. L'amour divin; selon S. Grégoire, est une connaissance; il n'est point aveugle, comme l'amour profane : il éclaire l'entendement de ceux dont il échauffe la volonté : *Amor ipse notitia est.* Cela est si vrai, que, selon la pensée de S. Bernard, on ne connaît qu'autant que l'on aime, et l'on n'avance dans la science des bienheureux qu'autant qu'on avance dans leur amour : *Quantùm quisque diligit, tantùm intelligit.* Cette vérité n'a jamais été plus évidente qu'en la personne de l'admirable Thérèse. Car, quoiqu'elle n'ait point fait d'études, qu'elle n'ait jamais fréquenté les écoles ni lu les écrits des théologiens, elle est néanmoins savante aussitôt qu'elle aime ; elle devient un chérubin dès qu'elle est devenue un séraphin de l'Eglise ; et, en même temps que l'amour embrase son cœur, il répand des lumières dans son esprit. L'Eglise, qui savait bien que cette sainte était éclairée et qu'elle n'avait pas eu d'autre maître que l'amour, ne l'appelle pas seulement la mère mais la maîtresse de son ordre ; et, dans l'oraison de son office, qui renferme son éloge, elle ne la loue pas seulement de sa pureté ou de son humilité, comme les autres vierges, mais de sa doctrine et de ses lumières, *Cœlestis ejus doctrinæ pabulo nutriamur* ; et, lui donnant le nom de Céleste, elle témoigne assez clairement qu'elle lui avait été infuse dans l'école du saint amour.

[Amour crucifié]. — Quoiqu'il n'y ait rien en apparence de plus doux que l'amour, il n'y a rien de plus cruel en effet, et, si son empire n'était volontaire, il serait le plus tyrannique du monde. Il se nourrit de la peine

de ses sujets, il s'abreuve de leurs larmes, il se baigne dans leur sang, et il n'est jamais plus content que quand il sont plus malheureux. L'amour sacré n'est pas moins rigoureux que l'amour profane; et, soit qu'il ait pris naissance sur le Calvaire, soit qu'il ait tiré cette humeur de la justice divine, il crucifie ses sujets et il n'admet personne dans son école qu'il ne l'oblige à devenir martyr. Mais ce que je trouve de plus rigoureux dans sa conduite, c'est qu'il détrempe toutes ses faveurs dans l'amertume, et qu'il n'accorde aucune grâce qui ne soit accompagnée de douleur. Il inspire à une personne de se transformer en Jésus-Christ, qui est le plus haut degré d'honneur auquel elle puisse aspirer : ce n'est jamais un Sauveur glorieux, mais un Sauveur souffrant; et, si ce divin amour veut faire l'un de ses sectateurs bienheureux en l'autre monde, il en fait toujours des misérables en celui-ci, du moins au sentiment des hommes. Ce principe établi une fois, il est facile de faire voir que tout amour a le pouvoir de transformer les hommes en ce qu'ils aiment, et que le divin amour transforme toujours les fidèles en Jésus crucifié.

[L'oraison de sainte Thérèse]. — La contemplation, les visions, les ravissements, les extases, l'oraison de quiétude, ne trouvent que trop de censeurs dans le monde, même parmi les savants, parce que ce genre d'oraison n'est marqué ni dans les saintes Ecritures ni dans l'histoire de l'Eglise, et que nous n'avons aucun témoignage évident qu'il ait été pratiqué ou par la Sainte Vierge, ou par les Apôtres, ou par les premiers fidèles. Mais, outre que l'Ecriture ne dit pas tout ce qui se passe en ce point non plus qu'en beaucoup d'autres, comme cette matière n'est pas de celles qui sont importantes au salut, il n'a pas été besoin que l'Ecriture en fît mention. Ceux à qui Dieu n'a pas donné ces manières sublimes d'oraison ne doivent pas s'en estimer plus imparfaits et moins agréables à Dieu, pourvu qu'ils le servent fidèlement selon la portée de leur esprit et la capacité qu'il leur a donnée. La vraie sainteté est de pratiquer toujours la vertu, et de faire toutes ses actions en la présence de Dieu, ce qui est plus méritoire que la pure contemplation. La véritable dévotion est de faire plus d'état des bonnes œuvres que de ce genre élevé d'oraison, vu que l'effet est préférable à sa cause, quand le mérite est plus dans l'effet que dans la cause. Comme la puissance de Dieu est infinie et sa providence admirable, il peut combler de biens deux personnes qu'il aimera, quoique ces biens soient des grâces toutes différentes, et quelles nous semblent contraires. Une de ces personnes sera dans l'élévation, l'autre dans l'abaissement; la voie de l'une sera remplie de fleurs, celle de l'autre pleine d'épines. Ne voyons-nous pas cela sensiblement dans les voies de sainte Marthe et de sa sœur? Celle-là ne plaisait pas moins au Sauveur que Madeleine : pourquoi? C'est qu'il est certain qu'exercer les œuvres de charité est au moins d'un aussi grand mérite

que jouir par avance de l'agréable situation des bienheureux par la seule douceur de la contemplation.

[Action et souffrances]. — Le chemin qui nous conduit à DIEU par les voies de la vie active et de la croix est un chemin frayé et battu par le Sauveur même : cette voie est très-sûre, et tous les sentiers en sont connus. Celui de la contemplation est obscur et incertain, il est sujet à plusieurs illusions, que le démon sème ordinairement dans cette voie, dans laquelle il a trompé une infinité de personnes. L'admirable Thérèse était elle-même si persuadée que la voie de la contemplation n'était pas la plus sûre, et qu'elle était sujette à beaucoup d'illusions, que, bien qu'elle ait employé la plus grande partie de son temps à ce genre d'oraison, et qu'elle y ait reçu des grâces éminentes, elle exhorte cependant ses filles à la pratique des vertus, qui est la vraie vie spirituelle et parfaite, et dit ouvertement que celles qui marchent par cette voie certaine n'ont pas sujet de porter envie à d'autres qui marchent dans des voies plus sublimes, mais beaucoup plus périlleuses et moins certaines. En effet, ce n'est pas une conséquence infaillible que les âmes que DIEU élève à ce haut degré d'oraison soient pour cela plus parfaites que celles qui marchent dans les voies communes. Quand une âme est élevée à ce sublime état d'oraison, elle a beaucoup plus besoin de s'humilier, de se représenter ses péchés, ses infirmités, et de se souvenir toujours de ce qu'a souffert le Sauveur, pour s'exciter par ce moyen à la douleur de ses fautes.

[Dieu agissant dans l'âme de Thérèse]. — Il est à remarquer que l'élévation de nos esprits se fait par la connaissance de DIEU et par la communication de ses lumières, et que, selon les théologiens mystiques et scolastiques, nous pouvons arriver à cette connaissance par trois voies : l'oraison, la contemplation, la révélation. — Le premier degré, l'oraison, que les Pères appellent une ascension et une élévation de l'esprit en DIEU, élève l'homme au-dessus des sens, de l'imagination, et de la raison, pour méditer les mystères de DIEU, pour pénétrer ses vérités, et pour en tirer les conséquences nécessaires pour son instruction. — Le second degré est la contemplation, qui est un acte plus élevé que la simple oraison, plus pénétrant dans les vues de DIEU, celui où l'esprit agit moins, et où DIEU opère davantage, imprimant lui-même ses connaissances. — Le troisième degré, c'est la révélation, degré le plus haut et le plus sublime; parce que DIEU y est tout seul en action, et qu'il n'y découvre pas seulement à l'âme ses vérités et ses mystères, mais encore ses secrets, que S. Paul appelle *profunda* DEI, comme qui dirait la profondeur de DIEU : admirable faveur dont DIEU gratifie les âmes qui lui sont les plus chères ; communication miraculeuse de grâces éminentes, que DIEU répandit dans l'esprit de sainte Thérèse avec des priviléges tout particuliers : de sorte que l'on peut dire que cette admirable vierge fut mise

dans l'Eglise comme un exemple de cette sainteté extraordinaire, partagée et gratifiée des trois dons les plus sublimes d'oraison où puisse être élevée une âme qui est encore dans la voie.



§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

| Caractère de Se Thérèse |. — Dieu avait donné à Ste Thérèse un esprit vif, pénétrant, appliqué, porté naturellement à s'attacher aux grands objets et à le faire par de grands principes ; un jugement solide, qui ne se laissait pas prévenir par des imaginations ni éblouir par des apparences, qui allait toujours à de bonnes fins, et par les moyens les plus justes et les plus nobles ; un cœur fidèle, généreux, capable de beaucoup aimer, et incapable d'aimer que ce qu'il fallait ; un courage que rien ne rebutait lorsqu'il y allait de l'intérêt de son salut ou de la gloire de Jésus-Christ. Toutes ces qualités, qui la rendaient propre à aimer la vérité, à la chercher et à la suivre, furent comme les fondements de tant de lumières et de vertus qui ont édifié et éclairé toute l'Eglise. Comme elle sut que la connaissance de Dieu était toute la perfection de la sagesse elle commença à purifier tout ce que les sens ont de grossier et de terrestre, pour jouir de la vérité sans dissipation. Elle prit son vol, et s'éleva de temps en temps comme un jeune aiglon, pour essayer à regarder la lumière jusque dans sa source ; et, par les communications qu'elle eut avec Dieu, elle se remplit de cette doctrine que l'Eglise appelle divine et céleste. (**Fléchier**).

| Grandes lumières et hauts sentiments de piété |. — Cette grande sainte apprenant ce que Dieu avait fait pour elle et ce qu'elle devait faire pour Dieu, elle s'instruisait de sa religion et de ses devoirs. Contemplant le mystère de l'Incarnation, elle s'animait à s'anéantir avec le Fils de Dieu, à naître avec lui, à mourir et à ressusciter avec lui. Elle avait appris dans la vie du Sauveur à espérer en sa miséricorde, à craindre sa justice, à reconnaître ses bienfaits et à lui deman-

der ses grâces. Ce fut par des communications fréquentes avec le Fils de Dieu qu'elle perfectionna son esprit : car, s'il est impossible que, Dieu étant la souveraine charité, l'âme qui s'en rapproche ne s'enflamme et ne s'embrase, comment pourrait-il arriver qu'étant la souveraine vérité, ceux qui communiquent plus intimement avec lui n'obtinssent à proportion une plus grande lumière et une plus parfaite connaissance de ses vérités et de ses mystères ? C'est ce que Ste Thérèse éprouva avec tant d'abondance, qu'elle confesse qu'elle en fut durant plusieurs jours toute confuse et épouvantée. Il semblait que les livres de l'éternité lui fussent ouverts. Elle eut une claire intelligence des grandeurs adorables du Verbe fait homme, des richesses inépuisables de la sagesse, des trésors merveilleux de sa grâce, de la différence de ses conduites, et de l'impression que fait son esprit sur des âmes qui lui sont soumises. Aussi la terre lui était devenue comme un lieu d'exil ; sa conversation était dans le ciel. C'est là que, s'élevant au-dessus de toutes les choses sensibles, elle va chercher Dieu comme la source de toute perfection et de toute beauté, le considère comme l'origine de tout bien, l'embrasse comme le principe de vérité et de bonté, s'abîme dans la contemplation de son immensité et de sa majesté, tantôt par les ravissements, les transports et les extases où son corps demeurait suspendu et immobile tantôt par les réflexions où l'esprit, s'unissant à Dieu, ne laissait presque aucun usage à ses sens. (*Le même*)

[Caractère de Thérèse].— Ste Thérèse était née avec un cœur qui, bien loin de se sentir des faiblesses ordinaires de son sexe, était presque exempt des imperfections de notre nature. Elle avait une bonté généreuse et compatissante à toutes les misères d'autrui ; un courage invincible, capable d'entreprendre et d'exécuter les plus grandes choses ; mais surtout elle était capable d'un amour noble et héroïque, qui, avant même que la grâce le purifiât, était en quelque sorte tout spirituel, et qui, n'ayant rien de ces faiblesses honteuses qui corrompent souvent la noblesse de cette passion, n'était dans le cœur de Thérèse qu'une inclination forte et puissante, qui la rendait capable de se donner toute entière à ce qu'elle aimait. (*Essais de Panégyriques*).

[Sa grande foi et ses autres vertus].— Nous n'avons point de plus vif portrait de l'admirable Thérèse que celui qu'elle nous a laissé d'elle-même. C'est en cet endroit où elle nous a laissé des marques très-certaines de la beauté de son âme ; où sans songer à nous peindre autre chose que ses imperfections et les faveurs de Dieu à son égard, elle nous a représenté une foi également pure et vive, qui a toujours préféré la moindre parole de l'Ecriture et la moindre décision de l'Eglise à toutes ses lumières extraordinaires ; une espérance inébranlable contre toutes les raisons humaines, qui ne fut jamais frustrée ni confondue ; une charité telle que

S. Paul l'a décrite ; un amour pour la vérité qui lui fit prendre pour faux tout ce qui n'était pas Dieu ou qui n'était pas de Dieu, et pour mensonge tout ce qui ne lui était pas agréable ; une humilité qui était proportionnée à la grandeur où Dieu l'avait élevée, et qui était mêlée avec toutes les qualités naturelles de son esprit et les vertus de son âme ; une pureté de conscience qui la rendait si délicate sur la moindre ombre de péché, que, donnant quelquefois la couleur des vices à de véritables vertus, elle jetait dans l'embarras les confesseurs les plus éclairés et les plus féconds en expédients ; un zèle pour les intérêts de Dieu et de l'Eglise qui marquait bien qu'elle avait l'esprit d'Elie ; un amour ardent pour la pauvreté où elle prétendait trouver toutes les richesses du monde ; un détachement inimitable de toutes choses créés, comme si elle eût été déjà dans le ciel; une magnanimité héroïque et un courage mâle, qui l'élevait beaucoup au-dessus de son sexe, pour l'exécution des choses les plus difficiles ; une patience à l'épreuve de tout dans les maladies du corps, dans les peines d'esprit, dans les persécutions des méchants et dans les contradictions des gens de bien ; un abandon et une confiance en Dieu sans réserve ; une union avec lui qu'elle-même n'a pu nous faire comprendre, et dont les mystiques les plus profonds n'auraient peut-être pas pu atteindre même l'idée. C'est là l'image tracée de sa main même. C'est l'image que nous devons honorer d'un culte pareil à celui que nous rendons à tous les saints, en qui Dieu a couronné ses propres dons. (*Vies des saints, par* **Baillet**).

[Les grands desseins de Dieu sur Ste Thérèse].— Comme Dieu avait formé de grands desseins sur Ste Thérèse, et que, dans l'éternité de ses conseils, il l'avait choisie non-seulement pour tenir une des premières places parmi ces âmes d'élite, toutes pénétrées de l'ardeur du divin amour, mais encore pour enseigner un jour dans son Eglise la sublime science de la charité, et pour peupler les cloîtres de séraphins incarnés, il lui donna dans le temps toutes les qualités qui peuvent servir à cette fin : un riche naturel, un esprit sublime et élevé, un cœur grand et capable d'aimer beaucoup. Ce saint amour ne manqua pas aussi, pour l'exécution de ses desseins, de prévenir Thérèse de bénédictions singulières. Dès son enfance, il imprima dans son esprit une forte pensée de l'éternité : si bien que cette petite fille répétait souvent ces grandes paroles ; « Pour jamais, éternellement heureuse ou éternellement malheureuse ! Choisis, Thérèse ! » La vue de cette immense éternité lui découvrit d'abord la vanité des créatures, pour qui dès-lors elle concevait tant de mépris et de dégoût que tout son plaisir était de vivre retirée avec Dieu dans la solitude. Cette sainte enfant se faisait des ermitages dans la maison de son père, où elle passait des jours entiers soupirant après la grâce de son Dieu. La lecture des combats et des souffrances des martyrs fit de si fortes impressions sur son cœur, que le désir de pouvoir, à

leur exemple, donner son sang et perdre la vie pour son Dieu lui fit persuader à son petit frère de sortir secrètement de la maison de leurs parents pour s'en aller ensemble en Afrique chercher le martyre parmi les Maures et les infidèles. Elle n'avait que douze ans lorsque, ayant perdu sa mère, elle se jeta aux pieds d'une image de la glorieuse Vierge, la conjurant avec beaucoup de larmes, de lui vouloir servir de mère, ce qu'elle fit avec tant d'ardeur et de tendresse de dévotion, et avec des sentiments si agréables à la mère de la sainte dilection, que dès-lors elle l'adopta pour sa fille. Ce sont là les grâces par lesquelles Dieu prévenait cette sainte âme ; ce sont là les bénédictions dont il enrichissait ce jeune et tendre cœur qui lui devait servir de sanctuaire. (**Le P. Texier**).

[Prééminence de Thérèse sur le commun des vierges]. — Puisque l'Ecriture relève des saints par dessus les autres, donnant une préférence de vertus et de louanges à ceux-là qu'elle ne donne pas à ceux-ci, et qu'elle nous apprend que, dans la maison du père de famille, il y a plusieurs demeures parce qu'il y a différents degrés de mérite, que les étoiles ne brillent pas également, que des saints n'ont point eu de semblables dans certaines espèces de vertus qu'ils ont pratiquées, ce n'est pas un éloge outré de dire à la louange de Thérèse que plusieurs vierges ont amassé des richesses, mais qu'elle les a surpassées : *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.* Son mérite est, en effet, tellement supérieur au mérite du commun des vierges, que beaucoup lui cèdent la première place. L'Eglise est si prévenue des lumières extraordinaires accordées à cette admirable vierge et des grâces qu'elle a reçues de Dieu, que le nom de Thérèse est un éloge qu'on ne peut assez remplir. L'on en sent plus que l'on n'en peut expliquer. Ce n'est donc point donner à cette sainte un éloge outré, aux dépens des autres vierges; ce n'est point s'ériger en juge du mérite et de la vertu des saints, et ce n'est point usurper les droits du Sauveur qui les a sanctifiés par sa grâce, que de dire que Thérèse est cette vierge dont il est parlé au livre des Cantiques : cette vierge si parfaite, suivie d'un grand nombre d'autres vierges, est présentée à Jésus-Christ sous ces termes : *Veni, columba mea ; una est perfecta mea. Viderunt eam filiæ Sion, et beatissimam prædicaverunt.* (**Anonyme**).

[Élévation d'esprit de Thérèse]. — N'est-ce pas l'Eglise qui fait elle-même l'éloge de Ste Thérèse, lorsqu'elle canonise sa doctrine en l'appelant divine et céleste ? *Cœlestis ejus doctrinæ pabulo.* Quelle intime communication cette sainte vierge n'a t-elle pas eue avec le Seigneur ? Elle lui parlait familièrement, et si souvent, qu'elle semblait être déjà du nombre de ces âmes qui sont heureuses par sa présence. Comme S. Jean l'Evangéliste, ne prend-elle pas son vol, comme un aigle, pour aller jusque

dans le sein de la Divinité ? Là, elle en jouit sans distraction parce qu'elle a accoutumé ses sens à être obéissants et à ne rien faire sans le congé de la raison. Là elle puise cette sagesse et ces connaissances qui éclairent et qui édifient l'Eglise. C'est là qu'elle se remplit de cet ardent amour qui lui fit tout entreprendre pour la gloire de JÉSUS-CHRIST et pour son salut. Dans cette source divine, elle vit que JÉSUS-CHRIST seul est aimable, et jamais elle n'aima que lui ; elle apprit à mépriser les choses présentes, à n'estimer que les choses invisibles, et à ne vivre que de la foi ; à ne point se laisser éblouir par l'éclat du monde ; à se faire un jugement solide, qui ne se proposa jamais que des fins divines, et qui ne se servit jamais que des moyens les plus légitimes pour y parvenir. C'est vous, mon DIEU ! qui lui aviez donné ce goût élevé qui lui faisait rebuter tout ce qui est terrestre, et qui la transportait d'amour pour les choses du ciel. C'est vous qui lui aviez donné cet esprit rare, vif, pénétrant, et qui, dans un vase d'argile et dans un sexe si faible, avez mis des trésors, dont nous nous enrichissons tous les jours. Que vous êtes admirable dans vos saints ! A vous seul soit rendu l'honneur et la gloire, parce que c'est de votre plénitude que cette admirable fille a reçu tous ces dons, et la gloire qui la couronne dans le ciel. (*Le même*).

[Ses premières démarches dans la vertu]. — Pour remonter aux plus tendres années de la vie de sainte Thérèse et aux premiers mouvements de son enfance, la raison et la charité mûrirent tout d'un coup en elle. Elle eut de la ferveur dès qu'elle eut de la connaissance ; l'essai qu'elle fit de sa liberté naissante fut un sacrifice volontaire d'elle-même. Les premiers exemples qu'elle suivit furent ceux des parfaits ; les premiers pas qu'elle fit dans les voies de DIEU la conduisirent à la croix de JÉSUS-CHRIST, qui en est le terme ; et, pour dire tout en un mot, son premier désir fut le désir d'être martyre. Le premier acte qu'elle fit fut un acte héroïque de religion. Elle s'ennuya de vivre dès qu'elle sut qu'on pouvait mourir pour JÉSUS-CHRIST, et commença d'être chrétienne par la consommation de la charité. Touchée de la gloire et du courage des martyrs, dont elle lisait les histoires, elle entreprit de les imiter pour obtenir leur récompense ; et, sans consulter ni la faiblesse de son âge, ni la difficulté des chemins, ni la grandeur de l'entreprise, elle sortit de la maison paternelle, à peine âgée de sept ans, pour aller courageusement dans un pays étranger et dans un royaume infidèle chercher le glaive fatal qui devait l'immoler à JÉSUS-CHRIST. L'ange qui veille au salut du Carmel et à la gloire même de toute l'Eglise arrêta cette innocente victime. Le ciel accepta ses intentions et ne voulut point son sacrifice. Il la destinait à d'autres combats et lui préparait d'autres couronnes. Quoique DIEU lui rendit cette vie et ce sang qu'elle lui offrait, elle n'en devait pas moins être martyre. Les persécutions, les souffrances, l'amour même pour JÉSUS-CHRIST, devaient un jour faire ce que les tyrans n'avaient pas fait, et l'expérience lui fit

connaître qu'elle était du nombre de ceux qui, par des mortifications continuelles et par un martyre moins sanglant mais aussi plus long, se sanctifient par le débris de leur propre chair et meurent mille fois pour une. Ramenée dans la maison de son père, elle déplora son malheur, et, ne trouvant de consolation qu'à se renfermer dans des ermitages qu'elle bâtissait de ses propres mains pour prier plus tranquillement et pour fuir les yeux des hommes, elle s'accoutumait à cette vie d'oraison et de retraite où, par un secret instinct, elle se sentait appelée, montrant dès cette tendre jeunesse, par ce qu'elle faisait pour Dieu, ce que Dieu opérait en elle, et faisant voir que tout âge est parfait devant lui, quand il daigne le fortifier par sa vertu et le prévenir de ses grâces (**Fléchier**).

[Danger que courut Thérèse dans le siècle]. — La fragilité humaine ne peut se démentir : Thérèse en fit une épreuve qui fut pour elle une source inépuisable de larmes, et qui doit être à toutes les filles du siècle un exemple efficace pour les éloigner d'un écueil contre lequel cette grande âme fut en danger de se perdre. Quoiqu'elle n'eût reçu de la noble famille dont elle était sortie que des leçons de piété, elle se trouva néanmoins engagée par un exemple domestique dans la lecture de ces livres périlleux où les passions sont peintes avec des couleurs si vives, et qui sont d'autant plus pernicieux que le vice, n'y paraissant que sous des voiles qui en cachent toute la laideur, s'insinue plus tôt dans des âmes innocentes, qui en auraient horreur s'il ne s'offrait à leurs yeux avec ce déguisement. Thérèse, qui, dans un âge peu avancé, avait une délicatesse d'esprit qui lui faisait découvrir toutes les beautés de ces sortes d'ouvrages, et qui d'ailleurs était née, comme nous avons dit , avec un penchant dont les suites font le sujet ordinaire de ces livres malheureux, s'y plut de telle sorte qu'elle en faisait moins son divertissement que son occupation. La société d'une parente pleine de l'esprit et des maximes du monde, venant se joindre aux impressions d'une lecture si funeste, la conduisit, selon le rapport qu'elle en fait elle-même, à deux doigts du précipice; et peut-être, ô mon Dieu ! que, si votre main toute-puissante ne l'avait dégagée d'un pas si glissant, celle dont nous faisons aujourd'hui l'éloge, et que vous avez couronnée de tant de gloire, serait devenue la victime éternelle de votre justice. (*Essais de Panégyriques*).

[Même sujet]. — Ce fut la lecture des romans qui pensa dérober à l'Eglise une des plus grandes saintes qu'elle ait jamais produites. Ce fut ce qui pensa perdre Ste Thérèse, et nous priver en même temps de l'établissement de deux grands ordres qui ont peuplé la terre de saintes vierges, et le ciel de tant de martyrs. Hélas ! qu'il faut peu pour pervertir ou au moins pour refroidir nos cœurs ! Que les ouvrages de la grâce sont délicats, et que les fleurs d'une vertu commençante se fanent et tombent aisément ! Cette jeune vierge n'a pas plus tôt contenté sa curiosité par la lec-

ture de ces livres profanes, que la lumière de la grâce s'éteint dans son entendement, ses saintes ardeurs se refroidissent, elle perd sa dévotion, et tombe dans une certaine langueur et dégoût pour le service de DIEU. Quel changement! cette petite Thérèse, qui avait fait un cloître de la maison de son père et qui y bâtissait des ermitages, n'a plus de passion que pour les compagnies du siècle ; elle s'engage dans le grand monde, et, oubliant l'éternité, ne pense qu'à passer et à perdre son temps. En un mot, Thérèse l'innocente, la dévote, la sainte, est devenue une petite mondaine. Celle qui ne parlait auparavant que du courage invincible des martyrs, qui n'avait devant les yeux que les vertus héroïques des saints, ne pense et ne parle d'autre chose que des fictions et des aventures des chevaliers errants, et d'autres folies que le monde lui a mises dans l'esprit. (**Le P. Texier**).

[Même sujet]. — Qu'il est difficile qu'une âme sans expérience échappe à tant de périls et à tant de piéges que lui tend le monde, et que les plus généreuses résolutions ne soient interrompues par quelque faiblesse ! Avouons-le, et ne dissimulons pas une faute que Thérèse elle-même a si fort exagérée. Quelque désir mondain s'éleva dans son cœur et y ralentit l'ardeur de sa première charité ; l'exemple d'une mère, vertueuse à la vérité, mais trop attachée à la lecture des romans, la fréquentation d'une parente entêtée des vanités et des folies du siècle, certains désirs vagues de plaire, de voir, d'être vue ; certaines complaisances que le monde pardonne aisément aux jeunes personnes, quand elles ont de quoi soutenir leur vanité ; certaines propretés affectées, sans autre dessein que celui de satisfaire son amour-propre ; certaines lectures engageantes, qui amusent le cœur par un enchaînement de passions agréablement exprimées, et qui nourrissent dans l'esprit une vaine et frivole curiosité : ce furent des fautes sur lesquelles on ne s'examine pas même aujourd'hui, et que Ste Thérèse a cependant pleurées très-amèrement durant le cours de sa vie, quoiqu'elle reconnût qu'elle n'avait perdu dans cet état dangereux ni la crainte de DIEU ni sa grâce. (**Fléchier**).

[Manière dont on doit élever les filles chrétiennes].— S. Chrysostôme veut que les mères éloignent de leurs filles tout ce qui pourrait leur faire perdre la pureté, et qu'elles pratiquent en leur faveur tout ce qu'elles feraient pour les préserver du feu. Prenez garde, dit-il, qu'elles ne fréquentent ces filles immodestes dans leurs habits, légères dans leurs actions, et trop libres dans leurs paroles. N'ayez point chez vous des servantes effrontées, des suivantes licencieuses ni des filles évaporées, de peur qu'une petite étincelle, tombant dans l'âme de votre fille, n'y cause un grand embrasement. Eloignez-les de la compagnie de ces femmes qui ont l'esprit et l'air du monde, qui se raillent de celles qui sont dévotes, qui montrent au doigt et qui tournent en ridicule celles qui font profession

de piété, de crainte que votre jeune fille, entendant blâmer la dévotion, n'en perde tout à fait le goût. Il ne faut quelquefois que la fréquentation d'une fille ou d'une femme du monde pour en gâter plusieurs autres. Faites en sorte que vos filles ne se trouvent point avec ces jeunes garçons qui ne les flattent que pour les perdre, et surtout qu'elles ne se rencontrent point dans ces tête-à-tête si dangereux à la chasteté, où le démon fait ordinairement le troisième. Il est vrai qu'il ne faut pas donner dans un autre excès, en les tenant toujours liées et toujours captives ; ce serait les traiter en esclaves, et leur donner plus d'envie de goûter du monde, dont on les éloigne si fort, parce que naturellement nous désirons posséder le bien dont on nous prive ; son absence irrite nos désirs et les fait toujours croître, au lieu de les diminuer. C'est pourquoi les mères peuvent faire voir le monde à leurs filles, mais le monde chrétien, le monde civil et poli, afin qu'elles prennent cette bonne grâce, cet air de politesse, cet air honnête et civil, qui distingue celles qui voient le monde d'avec celles qui ne l'ont jamais vu. Elles peuvent converser avec des filles bien sages et bien élevées, qui sont sous la conduite de leurs mères ; elles peuvent aussi voir et converser avec des femmes qui ont une piété solide et une conversation douce, honnête et agréable, dont les maisons sont des académies célèbres de vertu, comme S. Jérome parle de Ste Paule. Nous voyons même que S. Pierre dit que la bonne et louable conversation des dames était nécessaire pour le progrès de l'Evangile. Mais il ne faut pas que les filles sortent sans être accompagnées de leurs mères, ou au moins d'une proche parente qui soit prudente et sage ; elles doivent être gardées à l'œil. C'est de cette manière qu'on doit élever une fille chrétienne ; sans quoi elle est en danger de se perdre comme nous le voyons par le danger que courut Ste Thérèse, pour avoir tant soit peu tourné les yeux du côté du monde : ce qui lui donna sujet de pleurer le reste de sa vie la perte qu'elle avait pensé faire, dans ces amusements du siècle. (**Fénelon**, *Education des filles*).

[Thérèse reprend sa première ferveur]. — Tous les nuages qui avaient jusqu'ici fait ombre à l'esprit de Thérèse furent bientôt dissipés. Dieu, qui la conduisait, lui fit connaîre que le monde est une mer orageuse, où, parmi les ténèbres et les tempêtes, les fragiles vaisseaux se servent comme d'écueils les uns aux autres pour se briser ensemble, et pour périr d'un commun naufrage ; que c'est une région malheureuse où la corruption est si générale, qu'être corrompu et corrompre les autres, comme disait un ancien, c'est la fonction mutuelle des hommes : que le naturel le plus heureux est souvent perverti par l'impression que fait un mauvais exemple, comme le champ le plus fertile est souvent ravagé par une grêle fortuite. Convaincue de ces vérités et étonnée de ces dangers, elle ralluma son premier désir ; et, n'ayant pu donner sa vie pour Dieu, au moins résolut-elle de lui donner sa liberté, en s'attachant à lui dans une profession sainte et

religieuse. Ce fut alors que, se voyant honorée de la qualité d'épouse du fils de Dieu, et se trouvant dans la voie d'une perfection qu'elle avait tant désirée, elle donna toute l'étendue qu'elle put à sa charité. Tous ses soins, toutes ses pensées, toute sa gloire, toutes ses prières, étaient d'être à Dieu et de lui plaire. Tantôt, se renfermant en elle-même après quelque grâce qu'elle a reçue, elle ramasse toutes les forces de son âme pour rendre quelque digne hommage à son bienfaiteur. Tantôt, à la vue d'une image de Jésus-Christ crucifié, attendrie de pitié, touchée de douleur, animée de reconnaissance, embrasée d'amour, et réunissant tous ces mouvements au désir qu'elle a de lui plaire, elle fond en larmes, et s'anéantit devant son Sauveur. Tantôt, lui demandant son assistance afin qu'elle pût le contenter dans toute sa conduite, sentant couler dans son âme un détachement secret de toutes les choses créées et une sensible confiance que ses vœux seraient exaucés, elle sort comme d'elle-même, et la faiblesse de son corps peut à peine supporter la joie de son âme. Sa fidélité fut toujours inébranlable ; les consolations n'amollirent pas sa vertu, les tribulations n'ébranlèrent pas son courage, et dans les temps différents elle fut toujours également soumise et fervente. (**Fléchier**).

[Thérèse unie à Notre-Seigneur]. — L'office de Ste Thérèse témoigne qu'en même temps qu'elle entendit la voix de Jésus-Christ qui lui dit : C'est maintenant qu'en qualité d'épouse, vous aurez un véritable zèle de mon honneur : *Audivit Christum, datâ dexterâ, dicentem sibi : Deinceps, ut vera sponsa, meum zelabis honorem ;* ensuite de cette sacrée alliance, Thérèse n'est plus à soi, elle est tout à son époux ; les créatures ni l'amour-propre n'y ont plus de part. Elle entre aussi en communauté de biens avec son époux : elle n'a plus de familiarité avec les hommes, mais seulement avec le fils de Dieu et les anges. Elle participe à sa divine sagesse par un don excellent de prophétie, par ses hautes et sublimes connaissances qui surpassent de beaucoup toutes les lumières de notre théologie. Plusieurs docteurs et les auditeurs de la Rote, considérant l'excellence et la sublimité de sa doctrine, disent que Dieu l'a donnée à l'Eglise pour être la maîtresse de la science des saints et de la théologie mystique, qu'il l'a destinée pour éclairer le monde et pour accroître la piété. L'Eglise veut que nous nous adressions à elle, dans l'oraison que nous disons le jour de sa fête, comme nous nous adresserions à un docteur, demandant d'être nourris de la viande solide de sa doctrine, qu'elle appelle céleste. C'est là une chose admirable et extraordinaire, parlant d'une fille ; et on ne parlerait pas autrement des Ambroise, des Jérôme et des Augustin. Combien de fois a-t-on vu lorsqu'elle écrivait ses livres sacrés, qui ont tant fait de bruit dans l'Eglise, son visage éclatant d'une lumière merveilleuse ! Combien l'a-t-on vue de fois ravie en extase par l'abondance des lumières et des clartés que Dieu versait dans son âme !

Combien de fois l'a-t-on vue comme absorbée entièrement en Dieu, et comme jouissant par avance de la gloire des bienheureux ! Quelquefois même, revenant de son extase, elle trouvait son ouvrage avancé, plusieurs choses écrites de sa lettre propre, mais cependant d'une autre main, le caractère de laquelle se pouvait reconnaître. Tout cela montre que sa science était une science infuse, et que cette admirable fille était conduite par le Saint-Esprit. (**Le P. Texier**).

[Ses progrès]. — Quels progrès ne fit pas Ste Thérèse dès les commencements de son entrée en religion ? Nul travail ne pouvait suffire à son zèle, nulle douleur ne pouvait épuiser sa patience. Son obéissance était à l'épreuve des plus austères commandements. Les exercices les plus vils de la religion lui paraissaient toujours honorables. Les grâces extraordinaires qu'elle recevait ne faisaient qu'augmenter son humilité. Elle ne craignit pas d'être malheureuse, mais d'être ingrate. Les peines que Dieu lui envoyait lui étaient douces, parce qu'elle satisfaisait à sa justice, et les faveurs qu'elle en recevait lui étaient une espèce de supplice, parce qu'elle appréhendait d'abuser de ses miséricordes, dont elle s'estimait indigne. Aussi ne pria-t-elle jamais que Dieu la favorisât ; et, lui étant un jour échappé, dans une grande aridité, de demander au Ciel une goutte de rosée et un peu de consolation, elle se reprocha cette faiblesse comme peu conforme à l'humilité et à la constance chrétienne. (**Fléchier**).

[Epreuves de Thérèse]. — Je ne sais si jamais personne a fait une plus rude pénitence, et avec une patience plus invincible, que Ste Thérèse. Car croiriez-vous bien qu'au lieu des caresses que Dieu fait aux âmes qui se donnent à lui, au lieu des douceurs intérieures et des consolations qu'il fait ressentir à son service, notre sainte passe vingt années entières, et davantage, dans des peines et des angoisses d'esprit effroyables ; souffre des désolations, des tristesses, des tentations de toutes les manières, et qu'il n'y a sorte d'épreuve à quoi Dieu n'ait mis sa confiance et son amour ? Son imagination fut troublée de fantômes et de spectres affreux, son appétit combattu de craintes et de frayeurs horribles, sa raison obscurcie de doutes. Il permet qu'elle soit persécutée de tous côtés, qu'elle vive dans une continuelle appréhension que les faveurs qu'elle reçoit de Dieu ne soient autant d'illusions, que ses directeurs soient partagés dans le sentiment qu'ils en portent, que les docteurs et les théologiens la combattent et l'accusent d'erreur et de vanité. Il n'y a point d'épreuve à quoi il ne la mette, en même temps qu'il lui fait le plus de caresses ; et, comme si les hommes et les démons conjurés n'eussent pas été assez forts pour tourmenter une pauvre fille, le Sauveur même se voulut mettre de la partie, lui apparaissant dans un état affligeant pour elle. Tantôt il lui découvre son bras sanglant, pour lui reprocher quelque faute qu'elle

avait commise ; tantôt il lui fait voir la place qu'elle devair avoir en enfer si elle ne se fût convertie ; tantôt, lui apparaissant avec sa croix, ce qui la faisait fondre en larmes, et l'animait à expier ses péchés, en ajoutant à ses peines intérieures les plus étranges rigueurs dont elle affligeait son corps. (**Houdry**, *Sermons*).

[Son amour des souffrances]. — Le désir de souffrir pour Dieu fut comme la passion dominante de notre sainte. Elle savait que la croix est le sceau de l'alliance que les vierges ont avec le Sauveur ; leurs corps lui appartiennent par la pureté de leur état, mais ce sont proprement les souffrances qui sont la consommation de ce sacrifice. Quarante années de maladies, si aiguës et si générales qu'il n'y eut aucune partie du corps de cette admirable fille qui ne rendît à Dieu un tribut particulier de patience ; vingt-deux années d'aridité et de sécheresses ; les jeûnes, les mortifications, et tant d'austérités excessives, remplirent à peine l'avidité de son désir. Ingénieuse à trouver des proportions entre les peines dont Dieu l'affligeait et les fautes pour lesquelles elles se croyait châtiée ; rapportant ses souffrances présentes à sa vie passée ; regardant avec horreur les moindres défauts, dont elle était plus touchée que de ses maux mêmes, elle adore la main de Dieu qui la frappait, comme si elle l'eût couronnée. Le pardon qu'elle obtenait lui était comme un nouveau lien qui l'attachait à la croix. Après avoir souffert par justice, elle voulait encore souffrir par reconnaissance. Elle ne se contentait pas d'avoir apaisé la colère de Dieu, elle voulait mériter sa miséricorde. Quand elle n'eût pas eu besoin de satisfaire à Jésus-Christ, elle voulait lui ressembler, et souffrir par charité quand elle n'aurait pas dû le faire par obligation. C'est dans cette vue qu'elle se redisait à elle-même : *Aut pati aut mori* : ou souffrir ou mourir ! pour dire qu'il n'y avait que la mort qui pût interrompre le cours de ses mortifications et de ses souffrances (**Fléchier**).

[Ses mortifications surprenantes]. — Vous savez quelle est la vie des religieuses carmélites : il n'y en a point dans l'Eglise qui mènent une vie plus rude et plus austère : et cependant Thérèse ne s'en contente pas ; elle ajoute, à l'habit rude et pesant qu'elle porte, des cilices et des haires piquantes ; elle joint à leurs mortifications ordinaires des disciplines de sa façon, c'est-à-dire si cruelles qu'on ne peut y penser sans frémir. Son corps, affaibli de maladies, est encore chargé d'une rude chaîne de fer ; et quand il était si déchiré que le sang et le pus sortaient de ses blessures, Thérèse les frottait avec des orties pour les nettoyer, et les rouvrait en se roulant sur des épines pour les guérir. Je ne dis rien de ses jeûnes perpétuels, de ses longues veilles, de ce cilice toujours cousu à son corps, ni de ses maladies habituelles qui la tourmentaient sans cesse et sans relâche. Toutes ces souffrances et ces croix surpassent ce qu'on

en peut dire, mais non pas ce qu'elle en désire. Plus elle souffre, plus elle veut souffrir, par un désir insatiable des croix, que son âme pénitente et contrite lui fait rechercher en toutes choses pour expier des péchés auxquels les autres pénitents ne penseraient pas seulement; et quoique assurée du pardon de la bouche du Fils de Dieu même, elle ne laisse pas d'en conserver le souvenir ; et la plaie de douleur et de componction que la charité a faite à son cœur ne se refermera jamais. Oui, elle les aura toujours devant les yeux comme un autre David, pour être une obligation toujours présente et toujours pressante de les expier par de nouvelles douleurs. « Mes péchés, disait-elle, méritaient que j'endurasse une éternité tout entière, et mon désir serait d'endurer autant que mon Sauveur. Sa bonté n'a pas permis que je fusse précipitée dans les enfers ; mon impuissance m'empêche d'égaler ses peines : il est donc juste de faire toute ma vie ce que je devais faire durant l'éternité : *Aut pati aut mori :* c'était sa devise : ou souffrir ou mourir. Mais encore, grande Sainte, que voulez-vous souffrir davantage ? vos peines pourraient suffire à faire plusieurs martyrs. Non, je n'ai pas encore assez enduré, puisque mes douleurs ne m'ont pas fait mourir.

Que la devise de cette admirable fille est belle ! qu'elle est noble, qu'elle est héroïque ! Les âmes volupteuses disent : Plutôt mourir que de souffrir. Ceux qui sont poussés du désir de la gloire disent, avec ce brave : Ou vaincre ou mourir. Il y en a qui, pour exprimer la violence de leur passion, disent, comme cet amant insensé : Ou l'amour ou la mort. Mais Thérèse, pour exprimer que tout son plaisir, toute sa gloire et tout son amour est dans la douleur que lui cause le souvenir de ses péchés, n'a point d'autre parole en la bouche, que celle-ci : *Ou souffrir ou mourir !* Tobie, se voyant dans la captivité, disait en soupirant : *Expedit mihi mori magis quàm vivere :* il vaut mieux que je meure que de vivre ainsi misérable. Elie, patriarche de notre sainte fille, fuyant la persécution de la reine Jézabel, disait à Dieu : « Seigneur, ôtez-moi de cette vie, j'y ai assez demeuré ; » et l'Apôtre disait : *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo :* je souhaite de me voir délivré et d'être avec Jésus-Christ. Le chagrin faisait parler Tobie et Elie ; le désir d'être bienheureux faisait tenir ce langage à S. Paul ; mais c'était la pénitence et le désir d'être semblable au Sauveur qui mettait à la bouche de Thérèse ces admirables paroles : *Ou souffrir ou mourir !* (**Houdry**, *Sermons*).

[Le Sauveur prend Thérèse pour son épouse]. — La bulle de la canonisation de Ste Thérèse rapporte qu'un jour le Fils de Dieu, par une faveur insigne, qui pouvait être enviée des bienheureux mêmes, voulut l'épouser solennellement, et observer en cela les cérémonies qui se pratiquent dans les mariages du monde. Mais ne vous imaginez pas qu'il lui mette un anneau au doigt, comme il fit autrefois à Ste Catherine : non, il ne voulut donner

à Thérèse que des gages d'un amour douloureux : il lui donna sa main, et avec sa main, le clou qui l'avait percée. C'était lui dire que les souffrances devaient être le fruit du mariage dont il venait de signer le contrat avec une main blessée et un clou trempé de son sang, et qu'il se faisait une alliance admirable des délices de l'amour de DIEU avec les amertumes de la croix, laquelle durerait jusqu'à la mort, qui ne fut que l'effet d'un amour douloureux et pénitent, pour être conforme au Sauveur, qui lui avait communiqué un esprit de douleurs et de souffrances, avant de l'élever au repos de la plus haute et de la plus sublime contemplatation où elle fut, comme une fille d'Elie, éclairée des lumières d'en-haut et embrasée du feu de l'amour divin. (*Le même*).

[Elévation au-dessus de toutes les choses créées]. — Ste Thérèse possédait DIEU d'une si intime et si sublime manière, qu'il lui semblait quelquefois être toute remplie et pénétrée de son essence. Tout le monde sait qu'il lui fit voir un jour la beauté d'une âme en grâce, pour apprendre de-là l'état de la sienne et le plaisir qu'il y avait de sentir et de connaître ce bonheur : plaisir d'autant plus grand qu'il était accompagné de grâces actuelles, de lumières et d'inspirations, que DIEU lui donnait incessamment, comme les fruits de son alliance et les apanages de son mariage. Les grâces sont destinées pour diverses fins et pour différents usages : quelques-uues inspirent le courage, les autres inspirent la tendresse ; il y a des grâces pénitentes qui persuadent la tristesse ; mais elles versent quelquefois des délectations victorieuses, comme les appelle S. Augustin, dont le propre est de consoler et de réjouir les âmes. C'était sous ces aimables effets que la grâce était présente au cœur de notre admirable fille, pour adoucir ses peines et pour lui faire sentir la passion de son époux. Ces grâces étaient miraculeusement augmentées par l'usage de la communion, et par cette présence même du Sauveur dans l'Eucharistie. Il est vrai que c'est un effet propre de ce sacrement de répandre dans le cœur de ceux qui communient une douceur spirituelle qui est comme un avant-goût de l'état des bienheureux, soit qu'il les produise par les grâces actuelles qu'il donne, soit par les réflexions que nous pouvons faire de la présence du Sauveur, que nous possédons au-dedans de nous-mêmes. Mais ce sacrement agit plus vivement dans le cœur des saints, parce qu'ils sont mieux disposés à le recevoir, et qu'ils s'appliquent plus fortement et plus ardemment à connaître et à goûter sa présence. (**Biroat**).

[Lumières communiquées à Ste Thérèse]. — Les lumières que DIEU versait dans l'esprit de Thérèse ne tenaient rien de celles qui sont ordinaires aux hommes. Les nôtres sont obscures, et les siennes étaient très-lumineuses ; les nôtres sont le fruit d'une longue méditation et de beaucoup de veilles, et les siennes étaient infuses ; les nôtres ne nous apprennent les choses

du ciel qu'avec beaucoup d'imperfection, mais les siennes approchaient de celles des bienheureux, et les grands mystères que la foi nous propose sans nous les faire comprendre étaient pour elle sans nuage et sans obscurité. J'aurais, certes, ici un beau champ de parler de tant d'admirables connaissances que DIEU lui communiqua. Je parlerais de ce don d'oraison si éminente et si sublime, durant laquelle son âme semblait se détacher de son corps et de ses sens, pour converser avec DIEU à la manière des purs esprits. Je parlerais de toutes ces manières d'entretien, de suspension, d'images sensibles, de vues intellectuelles, d'infusion lumineuse et de vol extatique, par le moyen desquels elle entendait, comme S. Paul, des choses que la faiblesse d'un mortel ne peut exprimer. Je parlerais de cette grâce incomparable qu'elle a eue, de développer tout ce qu'il y a de plus caché dans la théologie mystique, de démêler tous les secrets de l'amour divin, d'expliquer les différentes impressions, les divers mouvements qu'il produit dans les âmes, et tout ce qui se passait dans un cœur aussi ardent que le sien, qui était toujours uni à DIEU par un amour actuel, sans que le sommeil pût l'interrompre : ce que nous ne lisons que de la Très-Sainte-Vierge, par un privilége spécial, qui lui permettait de dire, comme l'épouse des Cantiques : *Ego dormio, cor autem meum vigilat.* (**Houdry**).

[Don sublime d'oraison]. — Thérèse fut appelé d'abord à l'oraison; elle reçut cet esprit de prière et de méditation lors même qu'elle n'était pas encore pleinement détachée du monde. Elle sentait son âme attirée et élevée à ces occupations sublimes, qui étaient comme les premières sollicitations du divin amour, qui, pour disposer son cœur, se faisait connaître à elle. Elle était comme une colombe qui, animée du feu du Saint-Esprit, s'élevait au-dessus des créatures, pour contempler plus facilement le Créateur. De-là elle passa à un degré plus sublime, mais avec des priviléges si extraordinaires et avec une si vive lumière, qui lui faisait connaître l'essence de DIEU et les mystères du Sauveur, que ce qu'elle en rapporte surprend les plus savants esprits. Il semble que tout le ciel descend dans son entendement pour l'élever dans le ciel, où son corps même était attiré par de fréquents ravissements et par des extases qui lui étaient fort ordinaires. Il ne faut que lire ses livres pour voir la sublimité de ses connaissances, et pour dire que l'Eglise a eu raison de la louer de sa doctrine et de cette théologie mystique dont elle a écrit si solidement et si éminemment, qu'elle semble en vouloir faire un art certain et une règle de science. Enfin, pour marquer davantage l'élévation de cette sainte vierge en DIEU, elle fut douée du don de prophétie : car à peine trouvera-t-on quelque temps dans sa vie qui ne soit remarquable par quelque revélation. (**Biroat**).

[Humilité profonde de Thérèse]. — La grande humilité de Ste Thérèse lui servit

beaucoup à s'avancer dans ses sublimes connaissances. Bien loin de croire que ce fût une récompense de sa vertu, elle croyait que c'était une marque de sa faiblesse : comme si DIEU eût connu qu'elle avait besoin de ces secours pour la retenir dans ses devoirs. Elle reconnaît que la perfection ne consiste pas dans ces connaissances extraordinaires, mais dans l'union de nos volontés à celle de DIEU. Elle n'était pas de ces âmes prévenues qui, par une secrète vanité, veulent se signaler dans la dévotion, qui prennent ce qui se passe dans leur imagination pour des vérités que DIEU leur révèle : car on aime à faire voir qu'on est favorisé de DIEU, et l'on se fait de la piété même un métier où l'on veut réussir comme dans les autres. Que cette sainte fille fut éloignée de cet orgueil ! Elle ne craignit rien tant que d'être le spectacle de son siècle. Ingénieuse à découvrir ses défauts et à cacher les faveurs extraordinaires dont DIEU l'honorait, prête à supprimer devant les hommes toutes les lumières qu'elle tirait de DIEU, elle brûle, au premier ordre d'un confesseur, l'explication qu'elle avait faite des plus beaux et des plus difficiles endroits de l'Ecriture. Elle donne à ceux qui sont chargés du soin de sa conscience la liberté de publier ses péchés, et ne leur demande le secret que pour ses vertus. Elle eût voulu ne savoir écrire que pour publier ses défauts. Faut-il, après cela, s'étonner si l'esprit de DIEU, qui aime à reposer sur les âmes humbles, se plaît à lui communiquer ses lumières ? (**Fléchier**).

[Obéissance de Thérèse]. — Notre sainte vierge se conduisit, non pas par les chemins qui lui plaisaient davantage, mais par ceux que DIEU lui avait tracés et que ses supérieurs lui faisaient connaître. Est-elle appelée à la contemplation ? elle prend l'essor, et va se perdre heureusement dans l'abîme des grandeurs et des perfections de DIEU. Est-elle rappelée de ces élévations? elle descend jusqu'aux moindres offices d'une piété commune. Faut-il augmenter ses mortifications ? elle redouble son courage. Faut-il les modérer ? elle sacrifie son amour-propre. Veut-on qu'elle agisse ? elle se prépare au travail. Veut-on qu'elle souffre ? elle se détermine à la pénitence. Enfin, Thérèse est toujours prête à tout ce qu'on lui ordonne ; tranquille dans ses occupations, occupée dans sa retraite, humble dans les grandes choses, grande dans les petites, et joignant surtout à la pureté de ses intentions le mérite de l'obéissance. (*Le même*).

[Contradictions et tourments]. — Ste Thérèse souffrit de grandes et de fréquentes oppositions sur sa manière de prier, qui était souvent extatique. Plusieurs personnes spirituelles, mais non pas éclairées, persuadées qu'il pouvait souvent y avoir de l'illusion dans sa manière de faire oraison, firent tant auprès de son confesseur qu'enfin il lui défendit le fréquent usage de la sainte communion et de l'oraison. Notre sainte s'en affligea extrêmement, et néanmoins elle obéit ; et DIEU agréa son obéissance, lui promettant de ne la point abandonner. On poussa les choses si loin,

qu'on en vint jusqu'à la vouloir exorciser, comme si elle eût été possédée. Il est facile de juger quel comble d'affliction ce fut pour la sainte. Son confesseur enfin, attribuant à l'illusion les faveurs dont le Fils de DIEU comblait cette sainte fille, et les visions où il se représentait à elle, lui commanda de faire le signe de la croix lorsqu'il paraîtrait, pour le chasser, comme si c'eût été un démon. Quoique la sainte fût très-assurée du contraire, elle obéit à cet ordre indiscret : et le Sauveur, bien loin de se retirer, se communiquait à elle avec une douceur plus intime et plus familière. DIEU, qui, après les grandes désolations que souffrent les saintes âmes qui se donnent entièrement à lui, a coutume de faire succéder la tranquillité à la tempête, la lumière aux ténèbres, et les consolations aux troubles intérieurs des personnes qui lui appartiennent, ne permit pas que cette grande sainte fût plus longtemps comme perdue dans ces fréquents orages ; il lui remplit le cœur de joie et de sérénité, et l'on connut enfin que tous les mouvements de cette sainte vierge n'avaient que l'ESPRIT-SAINT pour auteur. (**Le P. Duneau**).

[Ardent amour de Thérèse pour Dieu]. — Il faudrait que DIEU eût purifié ma langue avec ce charbon ardent qu'un chérubin passa sur les lèvres d'Isaïe, pour entreprendre avec confiance de parler de ce violent amour dont Thérèse brûlait pour DIEU. Mais comment pourrais-je représenter ces langueurs et ces défaillances spirituelles où la violence de son amour la faisait tomber à toute heure ; ces plaintes tendres et affectueuses qu'elle faisait au Sauveur de ce qu'elle ne trouvait pas dans le fond de son cœur des sentiments de reconnaissance assez forts pour répondre à l'abondance de ses faveurs ; ces vives et continuelles impatiences de voir sans nuage et sans voile cette beauté divine dont les rayons passagers qui brillaient à ses yeux, dans le cours de ses ravissements, lui avaient si souvent découvert l'excellence ; ces élancements et ces transports de son âme vers DIEU, qui, la séparant de toutes les choses créées et la conduisant, pour ainsi dire, jusqu'aux portes du ciel, la faisaient gémir tristement sur les fleuves de Babylone, à la vue de la Jérusalem céleste ; ces agitations violentes, et, si j'ose m'expliquer ainsi, ces convulsions violentes de son âme, qui déjà toute purifiée et confirmée dans la grâce, se trouvait dans le monde comme dans un état violent, où sa seule soumission à la volonté de DIEU la retenait ? Ce langage du divin amour serait-il entendu des hommes du siècle, de qui l'on peut dire, avec le prophète, qu'ils ont résolu d'avoir les yeux toujours attachés à la terre : *Statuerunt oculos suos declinare super terram* (Ps. XVI) ; et, dans un autre endroit du même psalmiste : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem ?* — Vierges du Seigneur, heureuses filles de cette illustre mère, ce serait à vous que cette partie de mon discours s'adresserait, si je croyais pouvoir ajouter quelque chose à l'idée que vous avez conçue de cette amante passionnée du Sauveur ; mais il vous suffit de lire sans cesse les ouvrages de

cette admirable fille, dont toutes les pages offrent à vos yeux des leçons et des marques de cet amour sacré ; il vous suffit de suivre de près les traces de votre incomparable mère, pour comprendre par votre propre expérience quelle fut l'ardeur de son amour pour DIEU. (*Essais de Panégyriques*).

[Même sujet]. — Il n'y a point de chemin plus court pour arriver à la perfection que la ferveur de l'amour. Il ne cherche point de détours : il va droit à DIEU. Il n'a pas besoin de raison pour se convaincre, ni de récompense pour s'encourager : il est lui-même sa récompense. Il n'a pas besoin de temps pour agir, ni de repos pour se délasser : il est toujours en mouvement et toujours en repos. Ce mot, *charité*, est une parole abrégée, qui comprend toute la science des vertus et toute la théologie des saints. Enfin, il n'a pas besoin de beaucoup de choses pour se satisfaire : il ne cherche qu'une seule chose, qui comprend tout. Il n'y a donc point de sujet de s'étonner si notre admirable Thérèse, cherchant uniquement DIEU, qui comprend tout et en qui tout est compris, a fait un chemin qui paraîtrait impossible à tout autre en si peu de temps, ni si elle a fait un si merveilleux progrès dans la sainteté, ayant été toute consumée d'un si ardent amour. (**Le P. Nouet**, *Méditations).*

[Zèle pour les âmes]. — Le désir que Ste Thérèse avait de plaire à DIEU fit naître en elle un pressant désir du salut des âmes. Rien ne marque tant l'amour qu'on a pour JÉSUS-CHRIST que le zèle qu'on a de ramener les pécheurs à lui. Ce zèle produit deux effets : il nous intéresse, d'un côté, à l'honneur et à la gloire du Rédempteur, et nous fait ressentir tout ce qui s'oppose au succès et à la plénitude de la rédemption ; de l'autre, il nous inspire une tendresse généreuse pour les pécheurs, et nous fait souhaiter leur conversion ; et mêlant ainsi le désir de la gloire de DIEU et celui du salut des hommes, il nous fait accomplir, comme remarque S. Augustin, les deux préceptes tout ensemble, et renferme toute la perfection de la loi. Or, il est difficile d'avoir le cœur plus touché de cette sainte passion que l'eut toujours cette sainte vierge. De-là venaient ces gémissements et ces larmes au simple récit des ravages ue causait l'hérésie naissante dans la France et dans l'Allemagne, ces prières qu'elle faisait tous les jours à DIEU qu'il fortifiât le courage des prédicateurs et qu'il formât des ministres et des ouvriers évangéliques, cette tendre dévotion qu'elle avait pour tous les saints qui ont étendu l'empire de JÉSUS-CHRIST par leur doctrine, par leurs travaux ou par leurs exemples ; ces exhortations efficaces qu'elle fit à ceux qui, dans une oisive retraite, négligeaient les talents qu'ils avaient reçus pour le salut de leurs frères, et cette douleur qu'elle ressentait de se trouver resserrée par les bienséances de son sexe et par les règles de sa profession, elle qui eût voulu porter par tout l'univers les vérités de l'Evangile. Combien de fois, considérant les désordres du siècle : « Hélas ! Seigneur, s'écriait-elle, le

monde et le démon vous enlèvent tous les jours tant d'âmes : et moi ne pourrai-je jamais vous en gagner une ? » Combien de fois, lorsqu'on lui demandait ses prières pour des prospérités temporelles, répondit-elle avec indignation : « Tant que l'Eglise aura de si pressantes nécessités, il est bien temps de faire à DIEU des prières inutiles et basses ! » (**Fléchier**).

[Même sujet]. — Qui jamais eut plus de zèle pour la gloire de DIEU que Ste Thérèse, qui s'obligea par un vœu exprès à faire toujours ce qui lui paraîtrait être plus glorieux à DIEU. Depuis le moment de sa parfaite conversion, ne s'est-elle pas consumée et épuisée pour le salut de son prochain ? C'est ce zèle des âmes qui lui fit former des entreprises téméraires en apparence, et exécuter des desseins qu'on jugeait impossibles. C'est ce zèle qui lui faisait porter une sainte envie aux prédicateurs, et qui la faisait tant estimer leur ministère qu'elle se croyait heureuse de baiser les traces de leurs pieds. « Mes sœurs, disait-elle à ses religieuses, je vous déclare que je vais aux assemblées pour obtenir de DIEU, par vos larmes, par vos soupirs, par vos austérités, la réduction des hérétiques et la conversion des pécheurs. Voilà votre vocation, ce sont là vos importantes affaires. » C'est ce zèle qui l'a rendue, en qualité d'épouse du Sauveur, mère féconde de deux ordres célèbres, qui comptent déjà grand nombre de docteurs, de martyrs et de personnes éminentes en sainteté et éclatantes en miracles : ordres des plus saints qui soient dans l'Eglise de DIEU ; dont les dignes enfants font voir que le don d'oraison, les rigueurs de la pénitence, l'ardente charité, en un mot, toutes les rares vertus de cette admirable fille, subsistent et vivent encore dans leurs personnes. (**Le P. Texier**).

[Réforme et fondations]. — Le premier sujet du zèle tout embrasé de notre sainte fille fut la maison de DIEU, comme celui du Prophète : *Zelus domûs tuæ comedit me.* Je veux dire qu'elle n'entreprend pas seulement la réforme d'un grand ordre, mais, ce qui ne s'est jamais vu depuis la naissance du christianisme, DIEU se sert de cette illustre fille pour en fonder un tout nouveau de l'un et de l'autre sexe, et pour l'élever jusqu'à la plus haute perfection qui soit dans l'Eglise. C'est ce qui a donné de l'admiration à tout le monde. Car enfin, s'il n'eût été question que de réformer un ou deux monastères de filles, je conçois bien qu'il eût été possible à une personne de les gagner, les unes par raison, les autres par amitié ; celles-là, par le bon exemple, celles-ci par la crainte des jugements de DIEU, et toutes enfin par l'intérêt de leur salut et par des motifs de conscience. Mais notre sainte pousse son zèle plus loin ; elle entreprend de réformer les hommes, une fille sans étude d'enseigner des docteurs, et une jeune religieuse de donner des règles à des personnes consommées dans les emplois et qui ont blanchi dans les premières charges de

l'ordre : mais encore de quel ordre ? le plus ancien et l'un des plus célèbres, celui du Mont-Carmel, institué avant l'Eglise même, et qui ne finira qu'avec elle, puisque son instituteur et ses derniers disciples en doivent être les derniers martyrs.

Cet ordre si saint et si ancien avait éprouvé le sort de toutes les choses humaines ; il s'était, par la longue suite des temps, relâché de sa première ferveur, et l'esprit du patriarche Élie s'y était ralenti. Thérèse entreprend de le rétablir, et d'y faire revivre cette première ardeur qui anime tous les ordres naissants. Pour ce haut dessein, il fallait sans doute un exemple puissant et un courage héroïque, une patience à l'épreuve et une vertu plus qu'humaine, mais surtout un zèle tout de feu, pour ne point se rebuter des travaux et des contradictions inséparables d'une si grande entreprise : car, s'il faut le zèle d'un apôtre pour entreprendre a conversion des pécheurs, ne vous étonnez pas si je dis qu'il faut le plus ardent et le plus embrasé pour faire que des hommes de vertu et déjà convertis portent leurs esprits jusqu'à la plus haute perfection. Si un seul saint rend plus de gloire à Dieu que des milliers de personnes d'une vertu commune et dans une manière ordinaire de vie, que sera-ce de voir une simple fille fonder jusqu'à trente grands monastères, et rétablir plus d'une fois autant d'autres, remplis de personnes qui par profession embrassent la plus grande austérité, et s'élèvent à la plus haute perfection qui se soit encore vue dans l'état religieux ; et ensuite être la première cause de la multiplication et de l'étendue de ces ordres dans tous les royaumes et presque dans toutes les villes de l'Espagne de la France, de l'Allemagne et de l'Italie ? (**Houdry**).

[Travaux et contradictions]. — Notre incomparable fille eut une infinité de combats à soutenir quand elle entreprit la réforme de son ordre. Car, quoique l'amour qu'elle portait au Sauveur lui eût inspiré ce dessein, et qu'elle ne regardât que sa gloire et le salut de ses frères, elle vit toutes sortes de personnes, et de tous états, lui faire une guerre ouverte et condamner publiquement le plus excellent ouvrage de sa charité : elle vit les gouverneurs de provinces employer leur autorité pour la combattre ; elle vit les magistrats la menacer de prison ; mais, ce qui lui devait être plus sensible, elle vit les principaux ministres de l'Eglise s'élever contre elle ; elle entendit publiquement les prédicateurs déclamer contre son honneur dans les chaires, et la faire passer dans l'esprit de leurs auditeurs, pour une fille que l'erreur et la vanité leur devaient rendre suspectes ; enfin, ses directeurs mêmes se mirent de la partie. Ces hommes qui connaissaient son intérieur, qui savaient que son cœur était le trône vivant du Saint-Esprit, ou par aveuglement ou par lâcheté, l'abandonnèrent en cette cruelle persécution, et, changeant de sentiment et de langage, la condamnèrent avec les autres. Que de cruelles épreuves, qui demandaient autant de courage et de charité qu'en avait Thérèse ! que de

sanglantes persécutions ! Mais tous ces obstacles apprenaient à cette admirable vierge que la peine est inséparable de l'amour, et que ceux qui agissent pour la gloire du Sauveur doivent en même temps se préparer aux souffrances les plus excessives pour soutenir son honneur. Toutes ces oppositions, tous ces obstacles, tournèrent à la confusion de ces enfants rebelles, de ces aveugles : car quelle gloire, quelle joie et quel avantage n'en reçut pas notre sainte fille ! Elle réforma en peu de temps cinquante-deux monastères, quoique éloignés jusqu'aux extrémités des royaumes. Qui pouvait s'imaginer que cette sainte, seule et abandonnée des hommes, eût pû réussir en un si excellent ouvrage ? Certes, on peut assurer que ce fut là l'ouvrage de la puissance de Dieu, et que ces terres infécondes et stériles devinrent, par les travaux, les sueurs et les fatigues de cette sainte, une terre de promission, où elle établit un peuple nouveau, auquel elle attira par l'ardeur de ses prières toutes les bénédictions du Ciel. (**Le P. Senault**).

[Abrégé des vertus de Thérèse]. — Je pourrais ici vous faire admirer le zèle infatigable de Ste Thérèse pour le prochain, après avoir considéré l'ardeur de son amour pour Dieu. Mais comment rassembler dans un si petit espace ce que les historiens de sa vie ont à peine ramassé dans de gros volumes ? Louerai-je ce courage héroïque qui la faisait passer sans cesse d'un ouvrage à un autre pour le salut du prochain, et qui semblait s'animer par des difficultés qui eussent été insurmontables à tout autre ; cette invincible patience et cette généreuse confiance en Dieu qui la soutenait dans les extrémités les plus pressantes, et qui lui faisait attendre avec tranquillité l'accomplissement des promesses de Dieu, lorsque toutes les apparences le faisaient paraître impossible ; ces conversations embrasées de l'amour divin, qui répandaient partout des étincelles de ce feu sacré dont brûlait continuellement son tendre cœur, et qui étaient comme autant de semences de conversions à qui la grâce faisait porter leurs fruits dans leur temps, cette prudence, aussi agissante qu'éclairée, qui lui faisait entreprendre, disposer, exécuter presque en même temps des choses qui ne paraissaient possibles qu'après qu'elles étaient faites ; ces avis, ces conseils, si remplis de discrétion et de sagesse, que cette fille admirable a laissés aux supérieurs pour la direction des âmes que la Providence a confiées à leur conduite ! ces exemples si édifiants, ces exhortations si vives, ces prières si ferventes ! Comment traiter dignement un sujet où il semble qu'on ne doive rien oublier, et où il est pourtant impossible de tout dire ? (*Essais de Panégyriques*).

[Même sujet].— Cette sainte vierge s'engagea, par une promesse solennelle, de faire toujours ce qu'elle croirait être de plus parfait et de plus agréable à Dieu. Elle savait, ce que le Sauveur nous enseigne, qu'il ne suffit pas d'avoir une justice commune, qu'il faut en avoir une qui soit

abondante. Elle savait que S. Paul nous exhorte à nous porter avec une sainte émulation aux dons qui sont les plus sublimes. Ce fut dans cet esprit qu'elle s'obligea d'entreprendre non-seulement ce que la loi commande, mais encore tout ce que la charité suggère. Pénétrée de la grandeur et de la pureté de Dieu, elle cherche dans le culte qu'elle lui rend tout ce qui peut le plus contribuer à sa gloire. Des conseils elle se fait des commandements. Ces pratiques évangéliques, qui sont si fort au-dessus de nous, deviennent ses devoirs et ses exercices ordinaires. Elle tire des vertus ce qu'elles ont de plus noble et de plus parfait. Elle porte la charité jusqu'à l'union la plus intime avec le Sauveur, l'humilité jusqu'à l'anéantissement d'elle-même, la pauvreté jusqu'à l'entier dépouillement des biens et du désir de les posséder ; la chasteté jusqu'au crucifiement de sa chair innocente ; l'obéissance jusqu'au renoncement à ses volontés et à ses lumières. Que ne puis-je vous la représenter ici telle qu'elle était ! grande par ses actions, plus grande par ses motifs ; réglant son courage non pas sur des possibilités humaines, mais sur la confiance en la protection divine ; s'animant par des difficultés, espérant même contre toute espérance ; discernant le bien d'avec le bien, et la vertu d'avec la vertu, pour s'arrêter toujours à la plus parfaite, et cherchant à se distinguer dans le service de Dieu par les grands mouvements de son cœur et par les actes d'une charité sans mesure et sans bornes ? Ce n'était pas assez pour elle d'aspirer à la perfection, elle voulut y engager les autres en leur communiquant son zèle, et c'est dans ce dessein qu'elle s'appliqua à établir la réforme de son ordre et à réparer les brèches que le temps y avait faites. (**Fléchier**).

[La science de Ste Thérèse].— Outre le don d'oraison que Thérèse possédait en un souverain degré, Dieu lui donna celui de la science, qui la porta à composer plusieurs livres avec une si grande netteté tout ensemble et d'une manière si sublime, qu'il paraît clairement que ce fut une science infuse, et que ce fut le Saint-Esprit qui conduisit sa plume, comme S. Basile le rapporte du martyr Gordius, *Præceptorem habuit Spiritum-Sanctum*, de même qu'il conduisait son cœur. Ce qui paraît d'autant plus certain, que, ses écrits ayant été soumis à la censure des plus savants théologiens, mis à l'Inquisition pendant douze ans, lus et relus par les docteurs les plus habiles et les plus critiques, il ne s'y est rien absolument trouvé qui ne fût digne d'éloge et d'admiration ; et, par une merveille étonnante, il se trouve que l'original, écrit de sa main, qui est gardé dans l'Escurial avec les œuvres de S. Augustin, est si correct et si net, qu'on n'y voit pas une seule rature : ce qui fait connaître que ce n'est point l'ouvrage de l'esprit humain, mais de l'esprit de Dieu, qui lui dictait jusqu'aux moindres paroles, qui gouvernait tous les mouvements de sa main, ainsi enseignée par le Saint-Esprit, qui lui dicta une théologie mystique et lui donna la connaissance de plusieurs choses

passées, présentes et à venir, jusqu'à l'état même des consciences et aux pensées des hommes, jusqu'à la condition et au bonheur des âmes dans la gloire et au malheur extrême des réprouvés ; enseignée, dis-je, par cet Esprit de vérité, cette admirable fille composa quatre livres qui furent mis en lumière, non qu'elle le souhaitât, mais parce que ses confesseurs et supérieurs le lui ordonnèrent, pour l'instruction du public, et qui furent approuvés par un grand nombre de savants hommes commis à ce sujet : tous livres remplis d'une onction si surprenante, qu'on ne peut les lire sans être touché, sans y goûter les délices dont cette grande âme était si remplie par les douceurs de la grâce, et sans y admirer en même temps les abondantes richesses de l'affection que le Sauveur portait à cette incomparable vierge. (**Nouet**, *Méditations*).

[Comment nous pouvons imiter Ste Thérèse]. — Mais le moyen d'imiter cette grande Sainte ? car je ne doute point que chacun de nous ne dise en soi-même qu'il n'est pas possible d'atteindre à une si haute perfection et à un si sublime degré de sainteté. Il est vrai, c'est trop pour des personnes qui n'ont pas assez de courage et de résolution pour devenir saintes. Mais composons, faisons un partage de la vie et des actions de Ste Thérèse ; laissons à ses chères filles ce qu'il y a de plus difficile et de plus grand ; abandonnons-leur ses rigoureuses pénitences, ses austérités, ses veilles, ses haires, ses jeûnes, son silence et sa solitude, et tout cet appareil de pénitence qui fait peur à la sensualité. Laissons-leur encore tous ces dons extraordinaires dont cette grande sainte fut favorisée, ces unions avec le Sauveur, ces entretiens si tendres et si affectueux qu'elle avait avec lui dans l'oraison, ces élévations, ces extases et ces transports, enfin tout ce qui n'est pas de la conduite ordinaire de la grâce, et que Dieu ne donne qu'aux âmes choisies et privilégiées. Pour nous, pourquoi n'imiterions-nous point sa pénitence et son désir de satisfaire à Dieu pour des péchés incomparablement plus grands que les siens ? Pourquoi ne pourrions-nous pas imiter son zèle, et réparer le tort que nous avons fait à Dieu par nos mauvais exemples, en portant les autres au service et à l'amour de Dieu ? Pourquoi n'imiterions-nous pas cet amour des souffrances, puisque c'est le partage que Dieu donne aux âmes saintes qu'il choisit pour ses épouses, et qu'il veut élever jusqu'au plus haut degré de sainteté ? Abandonnons-nous donc entièrement à la conduite et à la volonté de Dieu, comme cette admirable vierge, puisque c'est par-là que nous lui pouvons témoigner davantage la grandeur de l'amour que nous avons pour lui. (**Houdry**, *Sermons*).

SAINT FRANÇOIS DE SALES

AVERTISSEMENT.

Nous devons d'autant plus nous intéresser dans l'éloge de S. François de Sales, *qu'il s'est fait saint parmi nous, et que nous touchons de plus près au temps où il a vécu ; outre que, dans une vie commune à l'extérieur, il a fait voir qu'on peut pratiquer des vertus héroïques et se distinguer du commun des chrétiens par une éminente sainteté. C'est pourquoi, sans anticiper les éloges que tant de grands hommes lui ont donnés, et que l'oracle du Saint-Siége a confirmés, contentons-nous de dire qu'il serait difficile de trouver un plus excellent modèle de vertu, plus proportionné à l'état ecclésiastique et séculier, et qui, par l'exemple d'une vie passée dans les travaux apostoliques, comme par ses admirables écrits, ait plus contribué à sanctifier toute les conditions et tous les emplois de la vie civile.*

Pour ce qui regarde la forme et la matière du panégyrique de ce grand saint, comme on peut le représenter sous des caractères différents, on trouvera de quoi remplir celui que l'on aura choisi dans les matériaux que nous avons recueillis avec soin, tirés des auteurs de sa Vie et des sermons, tant manuscrits qu'imprimés sur ce sujet.

§ I.

Desseins et Plans.

I.— *In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum* (Eccli. XLV, 4) : c'est par sa foi et par sa douceur que le Seigneur l'a rendu saint. Quoique l'ancienneté soit sujette au relâchement et que la nouveauté soit suspecte d'erreur en matière de religion, il est pourtant vrai qu'il y a, dans tous les saints que DIEU suscite de siècle en siècle dans son Eglise, quelque chose d'ancien et quelque chose de nouveau ; un esprit éternel, immuable, qui les sanctifie, et un caractère particulier qui les distingue des autres saints. On voit en eux la pureté de la religion dans son origine et dans la force de ses progrès ; et, pour former ces âmes choisies, le père de famille, qui travaille à la perfection de ses enfants et à la gloire de sa maison, tire de ses trésors les richesses anciennes et nouvelles : *Profert de thesauro suo nova et vetera* : les anciennes, pour marquer qu'il est la source de tous les biens et qu'il est le DIEU de nos pères ; les nouvelles, pour faire voir que ses miséricordes sont inépuisables, et que, comme il n'y a point d'acception de personnes, il n'y a point non plus de différence de temps auprès de lui. — C'est ce que la Providence divine a voulu découvrir de nos jours dans la personne de S. François de Sales. Il a vécu comme vivaient les anciens chrétiens, dans la pratique des vertus sublimes ; il a appris à ceux d'aujourd'hui à vivre dans la pratique des vertus communes ; comparable aux uns, imitable aux autres, il a su s'élever à la force des premiers, et s'accommoder à la faiblesse des seconds ; et, par les secours de cet esprit qui opérait au commencement et qui opère encore aujourd'hui, il nous a laissé une image de vie ancienne et nouvelle : ce qui me donne lieu de vous montrer

1° — Ce que la foi fait en lui de commun aux premiers saints ;

2° — Ce que la douceur a fait en lui de nouveau et de singulier.

Premier Point. — Il a eu les rares qualités des saints de la primitive Eglise : — 1° Une foi éclairée, dans un temps de trouble, de schisme, d'hérésie. — 2° Une grande innocence, dans un siècle corrompu et pervers. — 3° Une grande ferveur dans ses oraisons. — 4° Une science éminente, s'étant toujours distingué dans ses études. — 5° Il joignit à cette science une humilité profonde, pour se mettre à couvert de l'enflure qui l'accompagne presque toujours. — En sorte que, à voir Fran-

çois de Sales, on l'eût pris pour un des prêtres de l'ancienne Eglise, nourri et élevé comme eux dans la méditation de l'Ecriture-Sainte, dans la pratique des vérités évangéliques ; préparé par la retraite et par la prière ; poussé, non par son esprit, mais par l'esprit de Dieu, dans les ministères ecclésiastiques, et qui regardait son état comme une obligation au travail.

Second Point. — Sa douceur a opéré en lui quelque chose de nouveau et de singulier par-dessus les autres saints de la première Eglise : — 1° En ce que, au milieu de ses études, il a vécu comme un pénitent ; dans les académies, comme un anachorète ; dans le commerce du monde, comme un religieux. — 2° Nul n'a si bien su concilier les devoirs de la vie civile avec les devoirs de sa conscience, et sanctifier le commerce et le bon usage du monde, s'accommodant aux temps et aux personnes, et réduisant tout à l'amour de Dieu et du prochain. — 3° Nul n'a atteint, comme S. François de Sales, ce point d'égalité de vie dans toutes ses actions. Sa modestie était singulière et uniforme, et, bien qu'il s'accommodât à tout, il était en quelque sorte invariable. C'est donc en vain que l'on se plaint que ces derniers temps ne sont point féconds en sainteté ni en saints comme les anciens temps. Il en faut accuser notre infidélité, et non pas la grâce, puisque dans S. François, qui a paru dans ces derniers temps, nous voyons un prodige de sainteté, (**Fléchier.**)

—

II. — Dieu, qui avait élevé S. François de Sales sur le trône épiscopal pour le charger de la conduite des âmes, lui avait donné toutes les qualités nécessaires, pour les diriger et pour les conduire à la plus haute perfection. Car 1° Il lui avait donné des connaissances si sublimes et des lumières si pures, que, sans être trompé et sans jamais tromper personne, il dissipait l'erreur et l'illusion des esprits qu'il conduisait.

2° Lui ayant confié le soin de gagner les hommes à leur Créateur, il lui avait donné une douceur conquérante et une entrée si facile dans les cœurs, qu'il n'en était point de si inaccessible dont il ne se rendit aisément le maître.

3° Enfin, l'ayant mis dans l'état de la perfection et de la sainteté consommée, il lui avait donné une charité parfaite et un zèle à l'épreuve de toutes les peines inséparables de la conduite des âmes.

Pour tout dire en un mot, il en avait fait : — 1° un directeur prudent et éclairé, sans être sujet à l'illusion ; 2° doux et facile, sans donner dans le relâchement ; 3° zélé et charitable, sans être intéressé : qualités que lui-même demandait dans un parfait directeur, et dont l'Eglise lui fait honneur dans l'oraison qu'elle lui consacre.

—

III. — *Si charitatem non habuero, nihil sum* (I Cor. XIII). — Si j'avais à

faire l'éloge de François de Sales devant ces mondains qu'un faux éclat éblouit, je m'attacherais à vous faire remarquer en lui les plus excellentes qualités dont puisse être pourvu un politique. Tantôt je vous le représenterais, dans les plus célèbres académies de l'Europe, s'attirant l'admiration des plus savants hommes par la vivacité de son esprit, par l'étendue de ses connaissances, par la solidité de sa doctrine, par la netteté de ses décisions. Tantôt je vous le ferais voir à la cour des deux plus grands princes de son temps, dont l'un fut Amédée, duc de Savoie, que sa sagesse égala aux plus grands politiques, et l'autre Henri IV, en qui toutes les vertus que l'antiquité vante dans ses héros formèrent l'un des plus grands monarques qui fut jamais ; je vous le ferais, dis-je, voir à la cour de ces deux princes, employé par l'un et par l'autre aux plus importantes négociations. Tantôt je vous dépeindrais mille autres qualités dont l'assemblage, aussi admirable qu'il est rare dans une même personne, touchait si vivement l'esprit et le cœur, qu'à la première entrevue il emportait l'estime, l'amour et la confiance de tout le monde. Mais que pensait-il lui-même de ses propres avantages, lorsqu'il les regardait avec les yeux de la foi ? et qu'en pense-t-il, maintenant qu'il les regarde avec les lumières de la gloire, dont l'éclat lui découvre la vérité en elle-même ? En vain, nous dit-il, avec l'Apôtre, aurais-je possédé ce que les hommes estiment le plus dans ceux qui sont l'objet de leur admiration, si je n'avais pas eu la charité : *Si charitatem non habuero, nihil sum*. Elle seule est le caractère des enfants de Dieu : *Sola dilectio discernit inter filios* Dei *et filios diaboli*, dit S. Augustin. Caractère qui seul peut faire la véritable grandeur des fidèles. Tous les saints ne l'ont-ils pas eue, me direz-vous sans doute, puisqu'elle est ce qu'il y a de plus essentiel à la sainteté ? Elle a paru d'une manière si particulière dans le saint évêque que nous honorons aujourd'hui, qu'elle doit faire la matière de son éloge. — Mais en trouve-t-on beaucoup en qui cette vertu règne, maintenant que, à la honte de notre siècle, nous voyons tous les jours de plus en plus l'accomplissement de cette formidable parole du Fils de Dieu : *Refrigescet charitas multorum* (Matth. xxiv, 12) : accomplissement qui doit nous faire déplorer le malheur du temps où nous vivons, mais qui doit aussi nous faire admirer un saint qui, dans un refroidissement si général, a brûlé de ce feu sacré dont l'Eglise naissante voyait ses pasteurs embrasés ? Car que faisait la charité en eux ? Elle y produisait :

1° Un zèle ardent, qui les animait à s'acquitter parfaitement de leur nistère.

2° Une douceur inaltérable, qui garantissait ce zèle de toute aigreur.

3° Un désintéressement achevé, qui distinguait cette douceur des lâches complaisances qui se trouvent ordinairement dans les âmes intéressées.

Caractères qu'elle a parfaitement retracés dans l'incomparable Fran-

çois de Sales, comme il me sera facile de vous le montrer dans son éloge.

—

IV. — *In fide et lenitate sanctum fecit illum* (Eccli. XLV, 4). — On peut considérer S. François de Sales par rapport à sa foi et par rapport à sa douceur, et montrer, pour *Premier Point*,— Que la foi l'a rendu agréable à DIEU, et que par cette vertu il s'est élevé au plus haut degré de perfection : — 1° parce que tout ce que S. Paul attribue à la foi des plus grands hommes de l'ancien Testament fait le caractère de la foi héroïque de S. François de Sales ; — 2° sa foi fut pleine d'un amour extraordinaire dans la plus fâcheuse de toutes les tentations.

Second Point. — Par sa douceur il a opéré les plus grandes conversions. Ainsi, il s'est sanctifié en sanctifiant les autres : — 1° Parce que cette douceur est le grand caractère d'un évêque. En effet, lorsque les prophètes nous ont promis le Messie, qui est l'évêque de nos âmes, entre les caractères qu'ils lui ont donnés, c'est celui d'une bonté et d'une douceur extraordinaire, puisqu'ils disent que l'on n'entendra point sa voix dans les places publiques, qu'il ne contestera point, qu'il n'éteindra point la mèche qui fume encore. Les évêques doivent partager ce privilége avec le Fils de DIEU, et le recevoir de lui. « Soyez doux envers tous, » dit S. Paul à son disciple. Cette vertu a été si naturelle à ce grand saint, que l'Eglise la lui attribue dans son office. — 2° Par cette douceur il a converti les hérétiques. Ses discours portaient la lumière et l'onction, mais celle-ci dominait ; et, s'il parvenait à ses fins, qui étaient le salut des brebis que le Seigneur lui avait confiées, c'était en cachant toujours la force sous la douceur : *Suaviter et fortiter attingit à fine usque ad finem* (Sap. VII). Voilà les voies par lesquelles il s'est sanctifié, par la foi et par la douceur : *In fide et lenitate sanctum fecit illum ;* et il a rempli par ces deux éminentes vertus les devoirs d'un saint évêque (*Eloges historiques*).

—

V. — *In lenitate ipsius sanctum fecit illum* (Eccli. XLV). — J'avais toujours ouï dire que le ciel ne s'emporte que par la force et par la violence : voici néanmoins un saint qui l'acquiert et qui l'enlève par la douceur, et qui est venu à bout, par cette vertu si tranquille et si pacifique, de ce que les autres, par leur hardiesse et leur courage, n'ont qu'à peine osé entreprendre. Je sais bien que la grâce ne s'accommode pas toujours au tempérament et au naturel des personnes, et qu'elle fait souvent des impressions de sainteté toutes contraires à l'humeur et aux qualités d'esprit de ceux qui la reçoivent ; mais aussi il faut convenir qu'un riche naturel et les nobles inclinations qu'on a reçues de la naissance contribuent beaucoup, sinon à mériter le principe de nos bonnes

actions, du moins à les seconder, soit en levant les obstacles qui arrêtent les mouvements du Saint-Esprit, soit en donnant à nos actions un caractère de sainteté, qui leur est propre et tout particulier. Ainsi, nous voyons que les vertus qui sont dans un esprit impétueux et bouillant ont je ne sais quoi de hardi et de généreux, comme dans un S. Paul et dans les personnes apostoliques ; dans ceux qui sont d'un naturel sévère, elles ont quelque chose d'austère et qui penche toujours du côté de la rigueur, comme dans les anciens anachorètes ; au lieu que dans les esprits doux et modérés, elles ont un certain charme secret par lequel elles s'insinuent dans les cœurs. C'est sur ces différentes vues que j'avance deux choses à la gloire de S. François de Sales ; elles feront tout le sujet de son panégyrique.

1°. — Il s'est fait saint par sa douceur, puisque c'est par cette vertu qu'il s'est élevé à une haute et éminente perfection.

2°. — Il s'est servi de cette même douceur pour sanctifier une infinité de personnes, dont il a tiré les unes de l'erreur, atiiré les autres au service de Dieu, et porté celles-là à la pratique des plus excellentes vertus, par une dévotion aussi douce qu'elle est solide. — C'est ce qui fera le partage de ce discours. (**Houdry**, *dans ses sermons*).

—

VI. — S. François de Sales a instruit les libertins, les hypocrites, les hérétiques. Il a ôté aux gens du monde ces vaines excuses dont ils se servent pour colorer leurs désordres. Il a ôté à la vertu cet air rebutant sous lequel on se la représente pour avoir un prétexte de s'en éloigner. Il a ôté à l'erreur ces fausses couleurs qu'elle emprunte, pour combattre la vérité sous ses propres apparences. Pour tout dire en peu de paroles, — 1°. Il a confondu le libertinage par ses exemples ; — 2°. Il a démasqué la fausse dévotion par sa douceur ; — 3°. Il a triomphé de l'hérésie par ses travaux. Voilà à quel usage la grâce du Sauveur a employé les rares talents dont ce grand évêque était orné. (*Essais de panégyriques*).

—

VII. — *Fecit concordiam in sublimibus suis :* Il a fait un accord des plus grandes choses en sa personne (Job. xxv, 2). — Ce sont des paroles qui conviennent au grand évêque dont j'entreprends de faire l'éloge. « La piété, dit-il, ôte aux mortifications ce qu'elles ont d'amer, et aux consolations ce qu'elles ont de dangereux. Elle adoucit le chagrin des pauvres, elles modère la cupidité des riches ; elle ôte l'abattement dans l'oppression et l'insolence dans l'élévation, la tristesse dans la solitude, la dissipation dans le commerce du monde. Elle sait nous conduire agréablement, dans la pauvreté et dans l'abondance ; elle rend égale-

ment utiles l'honneur et le mépris ; elle reçoit le plaisir et la douleur avec un cœur toujours égal, et nous remplit en tout temps d'une paix merveilleuse. » Tous ces caractères de la vraie vertu, que S. François de Sales décrit si vivement dans son livre incomparable de l'*Introduction à la vie dévote*, ont paru encore plus admirablement dans sa vie, puisque son caractère particulier est d'avoir fait en sa personne une union des qualités qui semblent les plus contraires : *Fecit concordiam in sublimibus suis*. Mais je réduis cette idée générale à deux propositions :

1°. Il a joint la vie civile avec la vie chrétienne, montrant sensiblement que l'on peut parvenir à la plus haute perfection dans tous les états du monde, même dans les plus distingués.

2°. Il a joint la douceur avec la sévérité évangélique, usant tantôt de rigueur, tantôt de condescendance, selon l'esprit de l'Evangile et le besoin des âmes. (*Essais de Panégyriques*).

—

VIII. — On peut considérer S. François de Sales en trois états différents, où il s'est rendu un parfait modèle de piété, de zèle, et de toutes les vertus qui peuvent orner chacun de ces états en particulier.

1°. — *Dans l'état séculier*, où il a demeuré quelque temps, il a passé pour un miracle d'innocence et de pureté, qui l'a fait regarder comme un saint, dans un âge porté au plaisir et sujet à bien des désordres et dans un siècle où le libertinage semblait avoir passé en coutume.

2°. — *Dans l'état ecclésiastique* et de simple prêtre, il a exercé le ministère d'Apôtre, où il a fait un fruit incomparable par son zèle, ses travaux et sa douceur dans la conversion des hérétiques et des libertins : ce qui lui a justement acquis le glorieux nom d'apôtre de ces derniers temps.

3°. — *Dans l'épiscopat*, où il a été élevé malgré lui, il a rempli tous les devoirs de cette dignité avec une sagesse, une exactitude, une douceur, qui lui ont justement mérité la gloire d'un des plus beaux ornements de cet état et d'un des plus grands saints de l'Eglise.

—

IX. — L'éloge que le Saint-Esprit donne à Moïse, d'avoir été aimé de Dieu et des hommes, *dilectus* Deo *et hominibus,* peut servir de sujet et de division au panégyrique de notre saint.

Premier point. — Il a été aimé de Dieu, parce que lui-même, prévenu de l'amour que Dieu avait pour lui, l'a réciproquement aimé : — 1°. Ardemment, depuis le commencement de sa vie jusqu'à la fin, n'ayant jamais eu d'autre dessein ni d'autre vue que de lui marquer son amour, dont il donné tant de marques. — 2°. Par la charité la plus pure et la

plus désintéressée. — 3°. Par la charité la plus généreuse, la plus contante et la plus éprouvée.

Second point. — Il a été aimé et chéri des hommes. Il avait toutes les perfections et toutes les qualités qui rendent une personne aimable: douceur charmante, droiture de cœur; franchise qui lui attirait la confiance de tout le monde ; inclination bienfaisante, et tout ce qui pouvait mériter l'affection de ceux qui ont eu le bonheur de le connaître et de converser avec lui. Mais, comme il est malaisé de se faire aimer si l'on n'aime ceux dont on veut gagner l'affection, jamais personne n'a donné de plus véritables marques qu'il aimait le prochain pour Dieu. — 1° Personne n'a témoigné plus de zèle pour le salut des hommes, ce dont tant d'illustres entreprises peuvent rendre témoignage. — 2° Personne n'a essuyé de plus grands travaux ni couru de plus grands dangers pour leur procurer le véritable bonheur. — 3°. Personne n'a été plus porté à secourir les misérables et à rendre service à tout le monde ; il n'a rien épargné pour ce sujet.

X. — *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram* (Matth. v). Le Sauveur, qui déclare bienheureux ceux qui ont cette douceur chrétienne de laquelle il s'est donné lui-même pour modèle, *Discite à me quia mitis sum et humilis corde,* en donne pour raison la récompense qu'ils reçoivent dès cette vie, et l'assurance de celle qu'ils recevront dans l'autre : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* Ils sont bienheureux parce qu'ils posséderont la terre, comme un empire ou un royaume qui leur est acquis. Sur quoi les Pères et les interprêtes demandent quelle est cette terre où ils exerceront leur domination.

1°. — Les uns disent, avec S. Jérôme, que c'est leur propre cœur et leur âme, qu'ils posséderont en paix, dans un parfait empire sur leurs passions. Ce qui paraît dans S. François de Sales : il a remporté une entière victoire sur les passions les plus violentes, l'ambition, l'avarice, la volupté ; victoire qui l'a rendu paisible possesseur de son âme, c'est-à-dire de cette partie terrestre et animale de nous-même : *In patientiâ vestrâ possidebitis animas vestras.*

2°. — La possession de cette terre, c'est-à-dire de nous-même, dont la douceur nous rend maîtres, ne semble pas suffisante à S. Chrysostôme, qui veut qu'on l'entende à la lettre, c'est-à-dire qu'ils se rendront maîtres de tous les cœurs des hommes, sur lesquels, par le moyen de leur douceur, ils exerceront une espèce de souveraineté, puisque ceux-là même qui résistent à la force et à la violence se rendent à la douceur, comme S. François de Sales l'a fait voir dans toutes ses glorieuses entreprises.

3°. — S. Augustin (et c'est le plus commun sentiment des interprêtes) veut que cette terre ne soit autre que la terre des vivants et le royaume

du ciel, ce royaume pacifique où règne la concorde et l'union, dont la paix et la tranquillité intérieure est déjà un avant-goût et en quelque sorte une prise de possession : ce qu'il est aisé de justifier par l'exemple de S. François de Sales.

—

XI. — *In fide, et lenitate ipsius, sanctum fecit illum :* Dieu l'a fait Saint par sa foi et par sa douceur (Eccli. xxxxv).— S. Francois de Sales a été choisi de Dieu pour deux fins importantes, qui ont également partagé sa vie et ses glorieux travaux:— *Premièrement,* pour combattre l'hérésie et la détruire; — *Secondement*, pour rétablir la piété chrétienne presque entièrement ruinée. — Il a fait pour l'un et pour l'autre tout ce qu'on pouvait attendre d'un homme apostolique, et il a eu des succès que nous aurions peine à croire si les témoignages les plus certains n'en étaient la garantie. Mais je prétends que c'est à sa douceur que ces bénédictions du Ciel doivent être singulièrement attribuées, Voici donc le partage de ce discours :

1° François, par la force de sa douceur, a triomphé de l'hérésie.

2°. François par l'onction de sa douceur, a rétabli la piété dans l'Eglise. (**Bourdaloue**).

—

XII. — Les évêques, dit S. Denis, sont les princes de la hiérarchie ecclésiastique : il leur appartient donc de perfectionner les fidèles, comme les anges, dans la hiérarchie céleste, perfectionnent ceux qui leur sont inférieurs. De-là, ajoute S. Thomas, l'obligation indispensable qu'ont les évêques d'être parfaits, puisqu'il n'est pas possible, au moins dans l'ordre naturel des choses, qu'ils communiquent aux autres, par leur action, ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes. Cette vérité, dont les exemples particuliers ne nous convainquent pas toujours, se trouve pleinement justifiée dans notre illustre prélat. Il a été choisi de Dieu pour répandre l'esprit de piété dans tout le corps de l'Eglise, et il l'a fait par trois excellents moyens :

1°. Par la douceur de sa doctrine.

2°. Par la douceur de sa conduite.

3°. Par la douceur de ses exemples.

C'est ce qui l'a élevé à un si haut rang, et placé comme l'Agneau de Dieu sur la sainte montagne (**Bourdaloue**).

§ II.

Les Sources.

[Historiens du Saint]. — **Charles-Auguste de Sales** est celui qui le premier a écrit la Vie de S. François de Sales, et qui a fourni des mémoires sur lesquels les autres ont travaillé.

Le R. P. Jean de Saint François est un des premiers qui a donné en français la vie de ce saint prélat.

Le P. Talon, de la compagnie de Jésus, a composé la vie de ce saint avant sa béatification.

Henri de Maupas du Tour, évêque du Puy, en fit imprimer une autre en 1657.

Un auteur anonyme en a donné une quatrième au public, imprimée par Barbin en 1587.

Marfolier en a donné une en deux tomes, plus détaillée que les précédentes et fort bien écrite.

Baillet, *Vies des Saints*, 29 Janvier.

Hermant, *Histoire de l'établissement des ordres religieux* (1).

[Livres spirituels]. — **Le P. Nouet** a fait une ample et pieuse méditation sur ce sujet, pour la fête de ce grand saint.

Godeau, *Eloges des évêques*, a fait éloquemment celui de S. François de Sales.

Le P. Croiset, *Exercices de piété* pour le mois de Janvier rapporte ses actions les plus considérables, avec de belles réflexions.

[Prédicateurs]. — **Le P. Senault**, de l'Oratoire, Panégyriques.

Biroat, Panégyriques.

Le P. Texier, Panégyriques.

Fromentier, parmi ses Panégyriques, en a un sur ce sujet.

Fléchier, Panégyriques.

Le P. Duneau, Panégyriques des Saints.

Eloges historiques.

Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, Panégyriques (**Houdry**)

Essais de Panégyriques: il y a trois desseins et abrégés de sermons sur ce sujet.

[1] De nos jours. M. l'abbé Hamon, curé de Saint-Sulpice, à Paris.

Lettre d'Alexandre VII à son neveu, contenant un excellent éloge de S. François de Sales : elle est rapportée dans le P. Nouet, après la méditation sur la fête du saint.

Jean-Pierre Camus, évêque de Belley, après la mort de notre saint, donna au public l'ouvrage qui a pour titre *L'esprit du bienheureux François de Sales*, où il a ramassé jusqu'à ses moindres pensées, et à ses actions qui paraissent les plus communes.



§ III.

Passages, Exemples, Figures, Applications de l'Écriture.

Ceux qui peuvent s'appliquer à sa douceur.

Erat autem Moyses mitissimus super omnes homines. Numer. XII, 3.

Moïse était le plus doux de tous les hommes.

Humilium et mansuetorum semper tibi placuit deprecatio. Judith. IX, 16.

La prière des humbles et de ceux qui sont doux vous a toujours été agréable, Seigneur.

Propter veritatem et mansuetudinem et justitiam deducet te mirabiliter dextera tua. Ps. 44.

Le Seigneur vous prendra sous sa protection, parce que vous aimez la vérité, la douceur et la justice.

Suscipiens mansuetos Dominus, humilians autem peccatores usquè ad terram. Ps. 18.

Le Seigneur élève ceux qui sont doux, et il humilie les superbes le front dans la poussière.

Ipse (Dominus) deludet illusores, et mansuetis dabit gratiam. Proverb. III, 34.

Le Seigneur se moquera des moqueurs, et il donnera sa grâce à ceux qui sont doux.

Mansueti hæreditabunt terram, et delectabuntur in multitudine pacis. Ps. 36.

Ceux qui sont doux posséderont la terre, et ils jouiront d'une paix abondante, qui les fera tressaillir de joie.

Responsio mollis frangit iram, sermo durus suscitat furorem. Proverb. XV, 1.

Une réponse douce brise la colère, les paroles dures excitent la fureur.

Fili, in mansuetudine opera tua perfice, et super hominum gloriam diligeris. Eccli. III, 19.

Mon fils, faites toutes vos actions en paix et votre gloire sera plus grande que celle des hommes.

Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram. Matth. V, 4.

Heureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre.

Beati pacifici, quoniam filii DEI *vocabuntur.* Ibid.

Heureux sont les pacifiques, car ils seront appelés les enfants de DIEU.

Discite à me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris. Matth. XI, 29.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos et la paix de vos âmes.

Charitas patiens est, benigna est; charitas non æmulatur, non inflatur, non est

La charité est patiente, elle est douce ; elle n'est point envieuse, elle n'enfle point

ambitiosa, non quærit quæ sua sunt, non irritatur, etc. I Cor. XIII, 4.

d'orgueil, elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne s'aigrit point.

Servum DEI *non oportet litigare, sed mansuetum esse ad omnes, docibilem, patientem.* II Tim. II, 24.

Le serviteur de DIEU ne doit point disputer, mais être doux envers tous, docile et patient.

Fratres, si præoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos qui spirituales estis, hujusmodi instruite in spiritu lenitatis, considerans te ne et tu tenteris. Galat. VI, 1.

Mes frères, si un homme a été surpris en péché, vous qui êtes spirituels, reprenez-le avec douceur, vous examinant vous-même, de crainte que vous ne soyez aussi tenté.

Passages qui peuvent être appliqués à son amour pour la pureté.

Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine. Job. XXXI, 1.

J'ai fait un pacte avec mes yeux pour ne penser à aucune femme.

Scivi quoniam aliter non possem esse continens nisi Deus *det, et hoc ipsum erat sapientiæ cujus esset hoc donum.* Sapient. VIII, 21.

J'ai su que je ne pouvais être continent, si DIEU n'accorde ce don, et cette connaissance est un effet de la sagesse.

Beati mundo corde, quoniam DEUM *videbunt.* Matth. V, 7.

Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront DIEU.

Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris. Luc. XII, 35.

Que vos reins soient ceints, et ayez dans vos mains des lampes ardentes.

Qui diligit cordis munditiam habebit amicum regem. Prov. XXII, 11.

Celui qui aime la pureté de cœur aura le Roi du ciel pour ami.

Incorruptio facit esse proximum DEO. Sapient. VI, 2.

La parfaite pureté fait que l'on approche de DIEU.

Omnis ponderatio non est digna continentis animæ. Eccli. XXVI, 20.

Tout le prix de l'or n'est rien au prix d'une âme vraiment chaste.

Passages qui peuvent lui être appliqués en qualité d'évêque.

Oportet episcopum irreprehensibilem esse, sobrium, prudentem, ornatum, pudicum, hospitalem, domui suæ benè præpositum, etc. I Tim. III, 2.

Il faut qu'un évêque soit irrépréhensible, qu'il soit sobre, prudent, orné de vertus, chaste, aimant l'hospitalité, qu'il gouverne bien sa propre famille.

Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum DEI. I Cor. IV, 1.

Que les hommes nous considèrent comme les ministres de JÉSUS-CHRIST, comme les dispensateurs des mystères de DIEU.

Talis decebat ut nobis esset pontifex, santus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus, excelsior cœlis factus. Hebr. VII, 26.

Il était convenable que nous eussions un pontife comme celui-ci, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux.

Labora sicut bonus miles Christi JESU, *Nemo militans* DEO *implicat se negotiis secularibus, ut ei placeat cui se probavit.* II Tim. II, 4.

Travaillez comme un bon soldat de JÉSUS-CHRIST. Celui qui est enrôlé au service de DIEU, ne s'embarrasse point dans les affaires séculières, et cela pour plaire à celui à qui il s'est donné.

Sollicitè cura teipsum probabilem exhibere Deo, *operarium inconfusibilem, rectè tractantem verbum* Dei. Ibid. 15.

Mettez-vous en état de paraître devant Dieu comme un ministre digne de son approbation, qui ne fait rien dont il ait sujet de rougir, et qui sait traiter dignement la parole de Dieu.

Omnis pontifex ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur in his quæ sunt ad Deum, *ut offerat dona et sacrificia pro peccatis.* Hebr. v, 1.

Tout pontife pris entre les hommes est établi pour les hommes, en ce qui regarde le culte de Dieu, afin d'offrir des dons et des sacrifices pour les péchés.

Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis. Joan. x, 11.

Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.

Qui misericordiam habet docet et erudit quasi pastor gregem suum. Eccli. xviii, 13.

Celui qui est plein de miséricorde enseigne et instruit comme un bon pasteur son troupeau.

Vidi cunctum Israël dispersum in montibus quasi oves non habentes pastorem. III Reg. xii, 17.

J'ai vu tout Israël dispersé dans les montagnes, comme des brebis qui n'ont point de pasteur.

Ego congregabo reliquias gregis mei, et convertam eos ad rura sua, et crescent et multiplicabuntur. Jerem. xxiii, 3.

Je rassemblerai toutes les brebis qui restent de mon troupeau; je les ferai revenir à leurs champs, et elles croîtront et se multiplieront.

Ego sum pastor bonus, et cognosco oves meas. Joan. xi, 14.

Je suis le bon pasteur, et je connais mes brebis.

Autres passages qui regardent plus particulièrement ce Saint.

Dilectus Deo *et hominibus cujus memoria in benedictione est.* Eccli. xlv, 1.

Il a été aimé de Dieu et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction.

Pertransiit benefaciendo, et sanando omnes. Act. x, 38.

Il a passé en faisant le bien et guérissant tout le monde.

In fide et lenitate sanctum fecit illum. Eccli. xlv.

Dieu l'a sanctifié par sa foi, et par sa douceur.

Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos. I Cor. ix, 22.

Je me suis fait tout à tous, pour les sauver tous.

Zelus domûs tuæ comedit me. Ps. 68.

Le zèle de votre maison me dévore.

Zelo zelatus sum pro Domino Deo *exercituum, quia dereliquerunt pactum tuum filii Israël; altaria tua destruxerunt.* III Reg. xix, 10.

Je brûle de zèle pour le Seigneur des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance et détruit vos autels.

EXEMPLES ET FIGURES TIRÉS DE L'ÉCRITURE.

[Rapports de S. François de Sales avec Moïse]. — Il est dit de Moïse que Dieu le glorifia dans la crainte que les ennemis eurent de lui, et que par ses paroles il apaisa les monstres : *Magnificavit eum in timore inimicorum, et in verbis suis monstra placavit* (Eccli. xlv). Les Egyptiens, les Amalécites, les Chananéens, ennemis des Israélites, le redoutèrent, à cause des signes

et des prodiges qu'il faisait, et qui cessaient par son commandement, quand il le jugeait à propos. S. François de Sales se rendit aussi redoutable aux hérétiques, qui ne pouvaient résister à la force de ses discours et de l'esprit qui parlait en lui. Il faisait aussi cesser les monstres d'iniquité, lorsqu'il convertissait les pécheurs, changeant ainsi les loups en agneaux. Il est dit encore de Moïse que DIEU le glorifia en présence des rois : savoir, de Pharaon roi d'Egypte, d'Agag roi des Amalécites : *Glorificavit illum in conspectu regum.* Notre saint acquit beaucoup de gloire auprès des rois de France Henri-le-Grand et Louis XIII. Le premier lui rendit ce témoignage, qu'il n'avait jamais vu un prélat si digne et si sage. Le second l'eut en singulière vénération, et, peu de temps avant que le saint évêque mourût, il reçut une visite de lui dans la ville d'Avignon, comme celle d'un ange du ciel. — Il est dit de Moïse que DIEU lui donna une loi et des préceptes pour son peuple, et qu'il lui montra sa gloire : *Jussit illi coràm populo suo, et ostendit illi gloriam suam* (Ibid.), ce qu'il ne faut pas entendre comme si DIEU lui avait communiqué la vision de son essence, mais d'une apparition glorieuse, en laquelle il se fit voir à lui sur la montagne du Sinaï. S. François de Sales annonça, aussi bien que cet ancien législateur, la parole de DIEU, la loi et ses commandements, non-seulement aux peuples de son diocèse, mais encore dans plusieurs endroits de la France, de la Savoie et de l'Italie : et partout où il allait on pouvait dire que c'était un ange qui portait aux hommes la paix de la part de DIEU qui lui donna des connaissances si particulières de sa gloire, qu'il n'avait rien tant à cœur que de la publier et de l'augmenter dans toutes les provinces où il allait, de tout son pouvoir. — Il est dit de Moïse que DIEU le fit saint dans sa fidélité et mansuétude, et qu'il le choisit entre tous les hommes pour s'en servir en de grandes choses : *In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum, et elegit eum ex omni carne* (Ibid.). Nous avons au livre des Nombres le témoignage de DIEU même, qui, parlant de Moïse, l'appelle son serviteur très-fidèle. Sa mansuétude est pareillement recommandée au même livre des Nombres. Entre les vertus qui ont le plus éclaté en S. François de Sales, il est certain que sa fidélité et sa mansuétude ont été plus remarquables. Il ne faut pas oublier que DIEU l'élut aussi très-particulièrement, entre tous les hommes de son temps, pour opérer de grandes choses dans la conversion des pécheurs et pour le salut des âmes.

[L'énigme de Samson]. — On ne peut douter que la douceur de notre saint Evêque ne fut aussi accompagnée de force ; et c'était là peut-être le sens caché de cette énigme que Samson proposa autrefois sur le sujet de cet essaim d'abeilles qui avaient fait leur ruche dans la gueule du lion qu'il avait mis en pièces, et la douceur sortie de la bouche du fort nous figurait cette belle vertu qui tient le milieu entre une molle indulgence et une sévérité farouche ; qui, se rendant peu à peu maîtresse d'une

âme, n'y laisse aucune entrée à l'aigreur, au chagrin, et à la colère, et dont l'habitude, formée même dans les naturels qui semblent y avoir plus de penchant, ne peut être assurément que le fruit d'une infinité de combats et de victoires. Telle fut la douceur de S. François de Sales, qu'il sut unir à une sévérité évangélique. Pendant qu'il avait une douceur à toute épreuve pour les autres, il avait une sévérité inflexible pour lui-même. Loin de débiter une morale sévère en public et de s'en faire une commode en particulier, de déplorer les abus du siècle et d'en augmenter le nombre, de former des plans chimériques de réforme pour couvrir des relâchements effectifs, de trouver des adoucissements à des maximes rigoureuses pour ménager des intérêts temporels, d'éluder les préceptes de l'Evangile par des explications détournées, les raisons les plus légitimes et les plus plausibles ne pouvaient le détourner de la droite voie, ni suspendre même l'ardeur de son zèle.

[Joseph, Moïse et S. François de Sales]. — Si la foi de l'ancien Joseph et de Moïse sont un magnifique éloge de ces deux grands hommes, celle de S. François de Sales ne relève pas moins ce grand évêque. Si Joseph s'est débarrassé des mains de son impudique maîtresse, François de Sales, tenté par les sollicitations d'une femme sans honneur, ne lui a-t-il pas craché au visage ? Si Moïse, devenu grand, s'est peu soucié de passer pour le fils de la fille de Pharaon, sacrifiant la gloire et les douceurs d'une si avantageuse adoption au plaisir qu'il trouvait d'être affligé avec le peuple de Dieu dans un pays idolâtre, François de Sales n'a-t-il pas renoncé, je ne dis pas seulement à de grands établissements que son mérite et sa naissance pouvaient lui procurer dans le monde, mais à de riches évêchés et à d'autres éminentes dignités qu'on lui offrait dans l'Eglise ? N'a-t-il pas mieux aimé demeurer avec son petit troupeau que de chercher ailleurs de gras pâturages ? essuyer la fureur et la haine des hérétiques de sa ville de Genève que de goûter un doux repos dans des royaumes catholiques ? N'a-t-il pas mieux aimé s'accommoder à l'humeur rustique d'une nation presque toute sauvage que de jouir de l'honneur dû à son caractère et à ses vertus parmi des peuples civilisés ? défricher des terres désertes, où la moisson pouvait être abondante et où il se trouvait très-peu d'ouvriers, que de profiter des travaux de ceux qui avaient cultivé d'autres contrées, où la récolte était moins considérable et le nombre des ouvriers plus abondant ?

[S. François pleura sur Genève hérétique]. — Jésus-Christ pleura autrefois sur Jérusalem, par un attendrissement de cœur, dans la vue des maux qu'elle devait un jour souffrir, tant pour le spirituel par la privation de la connaissance du Messie, que pour le temporel par le saccagement de cette malheureuse ville et de son temple, que l'on regardait comme une des merveilles du monde. S. François de Sales possédé du même amour

et de la même compassion pleure souvent sur l'état malheureux de l'infortunée Genève : *Videns civitatem, flevit super illam.* Comme le Fils de Dieu parcourait la Judée et la Galilée pour rassembler le troupeau d'Israël dispersé sur les montagnes, François, qui ne se proposait point d'autre modèle, parcourait le territoire de son diocèse pour arracher aux loups ravisseurs la proie qu'ils allaient dévorer. On vit ce saint pasteur aller souvent jusqu'aux portes de cette Samarie sans y entrer, et là adorer les croix qu'il y avait publiquement plantées, essayant ainsi de réparer par les adorations les affronts que l'étendard glorieux du Sauveur recevait dans cette ville, d'où il était banni. On le vit souvent, non pas redemander les revenus de son évêché, dont on s'était emparé, mais les âmes qui avaient été rachetées du sang de Jésus-Christ, sans se mettre aucunement en peine des intérêts temporels qu'il pouvait avoir sur cette ville.

[Autre comparaison avec Moïse]. — L'esprit de Dieu, qui nous a tracé dans l'Ecriture les caractères, et les portraits en abrégé de ces hommes des premiers âges, riches en vertus et puissants en œuvres, qui ont formé l'Eglise des saints et qui ont établi la piété et le culte du Seigneur sur la terre, a fait en ces termes celui de Moïse, conducteur et législateur de son peuple : *Moïse fut chéri de* Dieu *aimé des hommes, dont la mémoire est en bénédiction éternelle :* Dieu *l'a fait semblable aux patriarches qui l'ont précédé, et a voulu ramasser en lui toute leur sagesse. Il l'a revêtu de sa propre gloire, et l'a rendu vénérable aux rois de la terre. Il l'a fait craindre à ses ennemis et lui a donné le pouvoir d'adoucir les monstres les plus farouches par la force de sa parole. Il lui a mis en main ses commandements, et lui a confié la loi de vie et de discipline, afin qu'il enseignât à Jacob son testament, et qu'il annoncât ses jugements à Israël. Enfin, il l'a choisi parmi les hommes, et l'a sanctifié par sa foi et par sa douceur.* (Eccli. IV). Ames religieuses, qui savez juger des vertus des saints parce que vous les pratiquez, feriez-vous autrement l'éloge de votre bienheureux fondateur, béni de Dieu, honoré des rois, aimé des peuples et loué même des pécheurs. Sa mémoire est encore toute vivante dans nos esprits. La réputation de sa piété exhale encore la bonne odeur dans toute l'Eglise. Dieu a réuni en sa personne les vertus des siècles passés, et semble en avoir créé pour lui de nouvelles. Il a rendu les vices soumis, et l'hérésie même docile à ses conseils, à ses remontrances, à ses raisons. Il lui donna sa loi de grâce et de douceur à publier en ces derniers temps, et l'embrasa de son amour, afin qu'il enseignât à son peuple la science de la charité, et l'art, pour ainsi dire, de la dévotion chrétienne.

[La salle du festin]. — En considérant l'affectueuse tendresse avec laquelle S. François de Sales attirait à Dieu toutes sortes de conditions, sans acception de personne, je le comparerais volontiers à ce prudent et

zélé serviteur dont il est parlé dans S. Luc, qui, par l'ordre de son maître, fit entrer et asseoir à sa table les aveugles, les boiteux, les faibles, qu'il trouva errants dans les rues ou couchés sur les places publiques. Il est aisé de comprendre le sens de cette parabole, et, sans que je vous le dise, vous jugez bien que j'entends par ces aveugles les hérétiques, à qui il est nécessaire d'ouvrir les yeux et de montrer la vraie lumière ; par ces boiteux, les pécheurs, qu'il faut redresser dans les voies du salut ; par ces faibles, les pénitents, dont l'esprit chancelant et mal assuré a besoin d'être fortifié contre les rechutes et les langueurs. Qui osera aborder une telle entreprise ? Il faut du courage et du zèle pour en former le dessein, de l'adresse et du bonheur pour y réussir. — Nous trouvons toutes ces qualités dans François de Sales. Car de quoi n'est pas capable ce prudent et zélé serviteur du Fils de Dieu, formé sur l'exemple et animé de l'esprit du plus doux de tous les maîtres? Il voit, à la vérité, de grands obstacles à la conversion des hérétiques, mais il ne s'en étonne point ; de quoi son courage peut-il se rebuter ? Il voit les pécheurs courir à grands pas dans la voie de l'iniquité ; mais sa tendre compassion va au-devant, pour les arrêter et les faire revenir dans les sentiers de la vérité. Les pénitents chancellent dans une route remplie d'épines et d'amertumes : il les fortifie, il va à leur secours, et ne se lasse point de travailler de tout son possible à ramener les brebis égarées dans la bergerie du bon pasteur.

[S. Paul à Milet]. — Les fidèles de la ville de Milet, frappés des dangers et de la mort même dont S. Paul était menacé s'il allait à Jérusalem, et des prophètes lui ayant prédit qu'il serait lié, chargé de chaînes, et qu'il y souffrirait de grands maux, n'oublièrent rien pour le dissuader d'un voyage qui devait, selon toutes les apparences, le ravir à l'Eglise. Mais, comme ils virent qu'il demeurait inflexible dans la résolution d'y aller, et que son zèle l'emportait sur la crainte des plus grands maux, ils se soumirent à l'ordre du Ciel, et le congédièrent les larmes aux yeux, en disant : *Que la volonté du Seigneur soit accomplie.* — Il arriva quelque chose de semblable au sujet de S. François de Sales. Le bruit s'étant répandu dans Annecy que ce saint homme avait été choisi pour la mission du Chablais, et qu'il était résolu de partir au premier jour, ses amis, qui jugeaient de ce que les hérétiques étaient capables de faire pour conserver leur religion par ce qu'ils avaient fait pour l'établir, et qui ne doutaient pas que ce ne fût s'exposer à une mort certaine que d'entreprendre, presque seul et désarmé, ce que le duc de Savoie à la tête d'une armée n'avait pu faire, prirent l'alarme. Il n'y en eut point qui ne fît les derniers efforts pour le détourner de la résolution qu'il avait prise. Ils en écrivirent même au comte et à la comtesse de Sales, dont le saint devait aller prendre congé, et qui ne manquèrent pas de le détourner, par toutes les raisons les plus fortes et les plus plausibles, de s'exposer dans une mission

si dangereuse, et où la mort leur paraissait si certaine. Rien cependant ne put détourner François de suivre en cela son zèle, et, se souvenant des exemples des apôtres et des premiers hommes apostoliques, il s'abandonna entièrement à la conduite de la Providence ; ayant demandé à DIEU avec toute la ferveur possible de vouloir bien lui servir de garde et de force contre tant et de si dangereux ennemis, il partit avec un courage intrépide, résolu de travailler de son mieux à ramener les brebis égarées dans la maison de DIEU.

[Douceur de Notre-Seigneur]. — La douceur peut être appelée la vertu favorite du Sauveur. Il ne s'est pas contenté de nous en faire des leçons, il s'est proposé lui-même pour modèle : *Discite à me quia mitis sum.* Faut-il s'étonner si la douceur a été la vertu familière de tous les disciples de ce même Sauveur ? La douceur et l'humilité de cœur sont inséparables, et semblent caractériser la vraie dévotion. Trouvez un saint qui n'ait pas eu cet esprit de douceur. Moïse, dit l'Ecriture, était le plus doux de tous les hommes. David semble ne fonder sa confiance que sur sa douceur. « Heureux ceux qui ont de la douceur ! » dit le Sauveur. Tout l'Evangile renferme un caractère de douceur qui enlève les cœurs. C'est ce même caractère de douceur qui fut particulier à ce bon pasteur S. François de Sales : il exprima toujours et dans toutes ses actions ces paroles de l'Ecriture : *In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum.* Animé particulièrement de ce véritable esprit de JÉSUS-CHRIST, on ne doit pas être surpris que dans toutes ses actions il ait excellé en cette vertu : il n'y a nul sujet de s'étonner que ce grand saint ait converti tant de pécheurs et ramené au sein de l'Eglise tant d'hérétiques. Cette douceur n'était pas en lui une vertu de tempérament, mais de religion. Il fallut longtemps se mortifier pour l'acquérir : il lui fallut donner bien des combats et remporter bien des victoires. Mais que le fruit de tant de sacrifices fut délicieux, et qu'il est doux d'acquérir une vertu qui est inséparable de tant d'autres !

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE A CE SUJET.

Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis (Ps. 20). — DIEU prévint S. François de Sales par ces bénédictions de douceur qu'il verse quelquefois dans les âmes de ses élus pour attirer les hommes à la piété par les exemples de la leur. Cette bonté d'âme qui est le fruit d'une heureuse naissance, ces avertissements de charité que forme la grâce quand elle trouve un cœur docile, ces travaux soufferts pour l'Eglise, cette fidélité

dans son ministère, cette patience dans les injures, cet esprit de pauvreté dans la jouissance des richesses, cette pureté dans le commerce des hommes, cette humilité dans la vénération publique, ont fait voir que l'on pouvait vivre selon les coutumes du siècle présent et conserver en même temps toute la pureté et la perfection des premiers siècles de l'Eglise. Mais surtout DIEU l'a choisi, par un trait singulier de son amour, pour en faire l'oracle du dernier siècle, le père de la vraie dévotion et le maître de la vie spirituelle, dans tous les états de la perfection chrétienne. C'est ce que signifiait ce mystérieux globe de feu qui tomba sur son oratoire le jour de l'Annonciation, et qui, s'étant divisé en quatre parties, le couvrit d'étincelles : il montrait que DIEU voulait se servir de lui pour rallumer le feu de son amour dans les quatre parties du monde. C'est ce que marquaient encore ces deux colonnes de feu qui se mirent à ses côtés dans sa chambre, comme pour former un trône à cet ange du ciel qui devait, comme un autre Moïse, conduire tant de personnes de l'un et de l'autre sexe par le désert de ce monde. C'est enfin ce que lui fit entendre cette admirable vision qu'il eut le jour de son sacre, lorsqu'il vit en esprit les trois personnes adorables de la très-sainte Trinité opérer dans l'intérieur de son âme ce que les évêques faisaient extérieurement.

Deriventur fontes tui forùs et in plateis aquas tuas divide (Sap. v). — Ce fut le témoignage authentique que le Saint-Esprit rendit à la vertu de S. François de Sales, lorsqu'il fut élevé à la dignité de l'épiscopat, lorsque après un examen célèbre, où ce grand saint venait d'attirer l'admiration du Souverain-Pontife et d'un grand nombre de cardinaux, Clément V le regarda comme l'une des plus fermes colonnes de l'Eglise, et emprunta ces paroles du Sage pour en faire comme le premier et le plus éclatant panégyrique qui fut jamais prononcé en l'honneur de ce grand évêque : *Deriventur fontes tui foràs, et in plateis aquas tuas divide.* Comme s'il eût dit : Ne cachez pas plus longtemps ces trésors dont le ciel vous a fait le dépositaire ; faites briller aux yeux des hommes ces pures et vives lumières que vous avez reçues pour leur instruction. Vous êtes né pour dissiper tous les aveuglements, pour réparer tous les désordres, pour réformer tous les abus, pour confondre toutes les erreurs, pour répandre sur toutes les parties du monde chrétien ces eaux salutaires que DIEU a cachées dans votre âme, et purger l'Eglise sainte de toutes les taches qui la défigurent.

Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram (Matth. v). — Il n'est peut-être point de vertu plus nécessaire à un chrétien que la douceur, puisqu'elle renferme, ou du moins suppose toutes les autres vertus. L'humilité du cœur, qui est comme la base de notre perfection, est inséparable de cette douce tranquillité de l'âme. Ce calme sert d'abri à la pureté. La douceur est toujours le premier fruit d'une constante mortification, comme

la patience l'est d'une douceur inaltérable. On peut dire aussi que la libéralité fait en partie son caractère. Quelle vertu plus bienfaisante? et quelle charité sans douceur? Mais quelle plus aimable vertu! Nulle passion qu'elle ne dompte; nul naturel si âpre, si dur, si grossier, si farouche qu'elle n'apprivoise. Nul cœur si endurci qu'elle n'amolisse, qu'elle ne gagne : tout se rend, tout cède à la douceur. Quelle erreur de s'imaginer que la sévérité soit toujours de saison! L'huile guérit plus de plaies que le feu. D'où vient que les enfants se corrigent si peu? D'où vient que les vices et les défauts se multiplient tous les jours? C'est parce qu'on les néglige, ou qu'on ne les reprend qu'avec passion et avec aigreur. — Cette dure sévérité fut toujours fort éloignée de l'esprit de notre saint; toutes ses actions furent accompagnées d'une douceur inaltérable, et il crut ne pouvoir dignement remplir son ministère s'il ne se fondait entièrement sur cette vertu, qui est ordinairement accompagnée de toutes les autres.

Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos (I. Cor. IX, 22). — Comme le grand Apôtre se faisait tout à tous pour les gagner tous, de même faisait notre saint, duquel on ne peut mieux représenter la conduite qu'en lui appliquant ce que S. Paul a dit de lui-même : *Cùm liber essem ex omnibus, omnium me servum feci, ut plures lucrifacerem. Factus sum infirmis infirmus ut infirmos lucrifacerem.* Le pape Alexandre VII, qui a canonisé notre saint, admirant cette ressemblance de François dé Sales avec S. Paul, ne trouva rien qui fût plus digne d'être inséré dans la collecte, que lui-même composa pour être dite à la messe et à l'office du saint, que ces paroles : DEUS, *qui ad animarum salutem B. Franciscum, confessorem tuum atque pontificem, omnibus omnia factum esse voluisti* etc. Il traitait avec toutes sortes de personnes selon leur humeur, et, pourvu que DIEU ne fût pas offensé, il condescendait à tout. Avec les princes et les grands, il gardait un grand respect, leur parlant toujours avec humilité, mais sans flatterie. Il se rendait familier aux personnes de basse condition, et vivait avec les honnêtes gens sans leur causer aucune contrainte. Par ce moyen il s'insinuait dans les cœurs de tout le monde, et gagnait à DIEU les grands et les petits; les ecclésiastiques, les séculiers et les religieux, les pécheurs et les gens de bien, les hérétiques et les catholiques, les amis et les ennemis, les pauvres et les riches, les affligés de maladie et ceux qui étaient en santé.

Dimitte mortuos sepelire mortuos suos (Matth. VIII). — Laissez les morts ensevelir leurs morts, dit le Fils de DIEU à un jeune homme qui voulait différer à le suivre jusqu'à ce qu'il eût rendu les derniers devoirs à son père. François de Sales enchérit en quelque sorte sur la rigueur de ce conseil : car, sur le point d'annoncer la parole de DIEU à un grand auditoire, il reçut la nouvelle de la mort de son père, qu'il aimait en vérita-

ble fils; mais son cœur était si rempli des mouvements de la charité, qu'il ne s'y trouva presque point de place pour les sentiments de la nature. Il suspend jusqu'à la douleur qu'une plaie si fraîche et si sensible lui peut causer, pour s'acquitter d'un emploi qui demande tout l'esprit et tout le cœur du ministre. Il ne se souvient plus qu'il est le fils de celui dont il apprend la mort; il pense seulement qu'il est le père du peuple assemblé pour l'entendre.

Omnibus omnia factus, ut omnes facerem salvos (I Cor, IX). — Qui pourrait exprimer avec quelle douceur et quelle condescendance S. François de Sales se faisait tout à tout le monde, tantôt en conversant avec les pauvres, et pourvoyant à leurs besoins, tantôt en pleurant avec les plus grands pécheurs, qui fondaient en larmes de douleur et de componction après les discours touchants qu'il leur faisait? On l'a vu, avec une patience qu'on ne peut assez admirer, instruire par signes et par gestes un pauvre muet qu'il nourrissait dans sa maison, et lui apprendre par ce moyen les principes de notre foi, et ailleurs passer les nuits entières auprès d'un frénétique moribond, pour attendre quelque intervalle de raison; le plus souvent enseignant de pauvres femmes avec autant de soin et d'application que s'il n'eût été capable d'autre chose, jusqu'à faire attendre assez longtemps une princesse qui souhaitait l'entretenir, pour consoler une pauvre servante et l'instruire des obligations de son état: tant il était éloigné de cette injuste acception des personnes qu'ont souvent ceux qui enseignent aux autres les voies du salut. Ne vous étonnez donc pas si François de Sales, avec sa douceur et cet accès facile qu'il donnait à tout le monde, avec cette sage condescendance dont il savait user si à propos, n'a pas moins retiré de libertins du vice, et de personnes déréglées de leurs désordres, que d'hérétiques de leurs erreurs. C'était une douceur conquérante, qui exerçait son empire sur toutes sortes de personnes, pour les gagner toutes à Dieu. Aussi n'était-il point du nombre de ceux dont les manières trop sévères rendent les autels déserts, et le sacrifice du Dieu des miséricordes sans victimes, ou qui, par un zèle indiscret, font du trône de la grâce le tribunal d'un juge criminel; il savait parfaitement distinguer la malice du péché, et l'infirmité du pécheur, et il vérifiait ainsi en sa personne ce que le prophète dit des débonnaires: que c'est à eux que Dieu découvre ses secrets et ses voies pour conduire les autres, *Docebit mites vias suas*. (Ps. 24).

Si quis episcopatum desiderat, bonum opus desiderat (1 Tim.). — Lorsque S. Paul dit qu'en désirant l'épiscopat on désire une chose bonne et sainte, il parlait des premiers temps de l'Eglise, où le martyre était presque inséparable de la dignité. Alors il ne fallait pas seulement ne point rougir de Jésus-Christ; mais il fallait confondre la dureté des hommes, en soutenant le nom de Jésus, qui était aux uns un sujet de scandale, aux

autres un sujet de raillerie. Souvent même cette confession devait être scellée par le sang des confesseurs. Il fallait établir l'Eglise de la manière dont JESUS-CHRIST l'avait acquise, et dont il avait mérité cet établissement, par l'effusion de tout son sang. On ne pouvait édifier ce bâtiment spirituel et le cimenter que par le sang, qui devait être la divine semence des autres chrétiens. Alors on n'élevait pas des hommes au-dessus des autres hommes pour dominer, mais pour nourrir le troupeau, comme le dit S. Pierre, pour y veiller par une charité toute volontaire et généreuse : *Pascite qui in vobis est gregem* DEI, *providentes non coactè sed spontanèe, secundùm* DEUM. C'était pour être les premières victimes de JÉSUS-CHRIST, pour encourager les simples fidèles au combat, et leur montrer par leur mort, le chemin de la victoire. — Tel a été le temps et le lieu où S. François de Sales a été élu évêque de Genève ; et ce saint homme est monté à cette dignité avec l'esprit de ces hommes apostoliques, tout prêt à cimenter de son sang le bâtiment spirituel de l'Église.



§ IV.

Pensées et passages des saints Pères et autres.

Regat disciplinæ rigor mansuetudinem, et mansuetudo ornet rigorem : et sic alterum commendatur ab altero, ut ne rigor sit rigidus, nec mansuetudo dissoluta. Greg. XIX Moral.

Que la sévérité de la discipline règle la douceur, que la douceur orne la sévérité; alors l'une sera relevée par l'autre; la sévérité ne sera point excessive, ni la douceur trop molle.

Ne dixeris : Hic est improbus, nec ferre possum. Tunc enim maximè attendenda est mansuetudo, cum res nobis est cum sævis et agrestibus hominibus : quandò cum his qui sunt ab humanitate et mansuetudine longè alienissimi res agitur, tunc virtus ostenditur. Chysost. in ps. 10.

Ne dites point : C'est un méchant homme, je ne le puis souffrir. C'est alors surtout qu'il faut user de douceur, lorsque nous avons à traiter avec des hommes grossiers et méchants ; la douceur paraît lorsque nous sommes forcés de traiter avec des gens intraitables, sans humanité et sans douceur.

Malum hominem tacendo meliùs vincis quàm respondendo, quia malitia non instruitur sermonibus, sed irritatur. Id. Homil. XXXVI in Matth.

Vous vaincrez plutôt un méchant homme par le silence que par les paroles : car la malignité est plutôt excitée qu'instruite par les paroles et les réprimandes.

Me semper sit in ore; per ora mittamus nihil nisi militum, nihil asperum, nihil amarum, sed omnia cœlis dignè. Chrysost.

Que le miel soit toujours dans notre bouche; qu'il n'en sorte que des paroles pleines de douceur; rien de dur, rien d'amer; que tout ce qui en vient soit céleste.

Non faciiè ullum invenies qui, audiens laudare hominem mansuetum, illum videre et osculari non desideret, et non habeat in

Vous en trouverez peu qui, entendant louer un homme doux et affable, ne dési-

aliquâ lucri parte ejus amicitiâ posse frui. Id. Homil. de mansuetad.

rent le voir et l'embrasser, et ne croient avoir beaucoup gagné s'ils peuvent avoir quelque part dans son amitié.

Quid mihi prodest carere sceleribus, nisi fuero mitis atque mansuetus? Ambros. Epist. ad Vercell. episc.

De quoi me sert d'être exempt de crimes, si je n'ai cette douceur et cette mansuétude qui est le caractère du chrétien?

Beatus qui severitatem et mansuetudinem tenet, ut altero disciplina servetur, altero innocentia non opprimatur. Id. in Luc.

Celui-là est heureux qui garde un juste tempérament entre la sévérité et la douceur, si bien que par l'une il observe ce qui est prescrit, et que l'innocence ne souffre point par l'autre.

Mitis est quem non rancor vel ira afficit, sed omnia æquanimiter sustinet; non irritat, nec irritatur; non nocet, nec nocere cogitat. Ambros.

Celui-là est d'un naturel doux qui n'a ni colère ni ressentiment pour les injures qu'il a reçues, mais qui souffre tout patiemment, qui ne s'offense de rien, et qui n'offense personne, qui n'a nul dessein de nuire à qui que ce soit.

Sunt quidam mites, sed quandò nihil dicitur vel agitur nisi pro eorum arbitrio: patebit autem quàm longè sint à verâ mansuetudine, si levis oriatur occasio. Bernard. in Cantic.

Il y a des personnes qui paraissent d'une humeur douce, mais c'est lorsqu'on ne dit ou qu'on ne fait rien contre leur volonté. A la moindre occasion, si on les choque, on verra combien ils sont éloignés de la véritable douceur.

Magna est virtus si non lædas à quo læsus es: magna est fortitudo si etiam læsus remittas; magna est gloria si cui potuisti nocere parcas. Isidor. Solit.

C'est l'effet d'une grande vertu de ne rendre point injure pour injure; c'est une grande générosité de pardonner quand on a été offensé; il est glorieux de pardonner à celui dont on pourrait se venger.

Clemens dicitur animus quandò est tener ad compatiendum, facilis ad remittendum, promptus ad subveniendum. Hugo a S. Vict.

On appelle doux et clément un cœur tendre à la compassion, facile à pardonner, prompt à secourir les autres dans leurs besoins.

Nihil arduum est humilibus, nihil asperum mitibus. S. Leo Serm. v in Epiphan.

Il n'est rien de difficile aux humbles, rien qui soit fâcheux aux personnes débonnaires.

Concivis homo mansuetus lacerabitur? vincet convicia non regerendo. Persecutionibus affligetur? sustinebit. Maledictis proscindetur? exhortabitur. Calumniis agitabitur? orabit. Probris impelletur? Christi societate honorabitur. Percutietur in dexteram maxillam? præbebit et alteram. Gregor. Nazianz. Orat. 6.

Déchirez par les calomnies un homme doux et humble, il les surmontera par son silence; si vous le frappez, il le souffrira; si vous l'accablez de malédictions, il vous rendra grâces; si vous lui dites des injures, il priera pour vous; lui faites-vous des reproches, Jésus-Christ l'honorera de sa compagnie; le frappez-vous sur la joue droite, il vous présentera l'autre.

Hominibus sine lenitate non plusquàm Deo sine fide placere possibile est. Bernard, Serm. v, in Vigil. Nativit.

On ne peut plaire aux hommes sans la douceur, comme il est impossible de plaire à Dieu sans la foi.

Mansuetudo fructus est crucis: atqui fructus arborem redolet à quo productus est. (Ait ipse S. Francisc. Sales.)

La douceur est un fruit de la croix: or, un fruit se ressent de la qualité de l'arbre qui la produit.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Ce que c'est que la douceur].— Il est assez difficile de donner une idée nette et précise de la douceur. On doute si elle diffère de la bonté, et si on la doit confondre avec la miséricorde et la clémence ; on dit seulement qu'elle tient le milieu entre la dureté et la mollesse. On dispute si c'est une heureuse alliance de la patience et de la force, ou un mélange de la modestie et de la grandeur d'âme, ou un assemblage de tout cela. Quoi qu'il en soit, il est constant que cette admirable vertu rend heureux dès ce monde ceux qui sont dans cette belle situation d'esprit et de cœur. *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram*, dit la Vérité même : c'est-à-dire, selon l'explication de S. Jérôme, qu'étant maîtres de leur propre cœur ils se rendront maîtres de celui des autres, et que l'effet de la douceur est de gagner tous les cœurs, et de s'attirer l'affection de tout le monde, parce qu'il n'y a rien qui puisse tenir contre les charmes inévitables et tout-puissants de cette vertu.

[Force et pouvoir de la douceur].— La douceur, pour être paisible et pacifique, ne laisse pas d'être une vertu conquérante et victorieuse, qui fait sentir partout sa force et son pouvoir, et qui n'attaque jamais rien qu'elle n'emporte avec une autorité aussi efficace qu'aimable. Elle est, dit un ancien, à l'égard de l'esprit ce que la beauté est à l'égard du corps : c'est-à-dire qu'elle exerce un empire naturel sur tout ce qui l'approche ; et elle semble avoir cela de commun avec Dieu même, qu'elle remue tout sans se mouvoir. De-là vient que, si nous retraçons dans notre esprit le souvenir des siècles passés, nous trouverons non-seulement que tous ceux que Dieu a choisis pour tenir sa place se sont le plus signalés en cette vertu, comme un Moïse, le plus doux de tous les hommes selon le témoignage du Saint-Esprit même, et un David, qui était l'homme selon le cœur de Dieu, comme l'a remarqué S. Augustin, parce qu'il lui était le plus semblable en douceur ; mais encore parce que les monarques et les souverains qui ont le plus assujetti les peuples sous leurs lois ont été ceux qui ont usé de leurs victoires avec le plus de clémence et de modération. Mais pourquoi chercher ailleurs l'éloge d'une vertu préconisée par le Fils de Dieu même, qui en a voulu être le premier maître

parce que, bien qu'elle semble naturelle à l'homme et qu'on la confonde assez souvent avec l'humanité, pour marquer par-là combien elle lui est propre, il a fallu pourtant la grâce, l'exemple et le précepte d'un DIEU pour l'élever et pour en faire une vertu chrétienne. Ce fut cette aimable vertu qui fut la plus chérie de S. François de Sales, et, comme le saint homme Job témoigne que la miséricorde était née avec lui, notre saint évêque en peut dire autant de la douceur par rapport à lui-même.

[La douceur chrétienne]. — Pour vous donner une idée de la douceur chrétienne, ne pensez pas que ce soit une qualité de tempérament, qui naisse avec nous ; c'est une vertu de la religion, que chacun peut acquérir. A la vérité, il y a des personnes naturellement sauvages et qui semblent être nées avec un fonds d'aigreur qui paraît un obstacle invincible à la douceur de l'esprit : cependant on ne peut douter qu'en faisant violence à leur humeur elles ne puissent, avec le temps, en adoucir la sévérité ; et quoique, avec tous leurs efforts, elles ne puissent empêcher que les traces de leur naturel ne paraissent toujours dans je ne sais quoi d'austère et de chagrin répandu sur tout leur extérieur, le fond de leur âme ne laisse pas de pouvoir être plein d'une douceur sage et éclairée, qui, étant un pur ouvrage de la raison et de la grâce, a quelque chose de plus parfait et de plus agréable à DIEU que cette douceur naturelle qui prend sa source dans le tempérament.

[Il y a deux sortes de douceur]. — Il faut distinguer deux sortes de douceur qu'on doit bien se donner de garde de confondre. — L'une est l'effet d'un beau naturel, d'un esprit paisible et bien fait, tel qu'était celui de Salomon, qui rend ce témoignage de lui-même : *Sortitus sum animam bonam*, et cette douceur a été le fonds sur lequel la grâce a travaillé dans S. François de Sales. — Mais il y en a une autre, chrétienne, acquise, et surnaturelle, qui fait une partie de la tempérance, et qui consiste à réprimer les mouvements de la colère et à tenir en bride toutes les autres passions qui peuvent causer du trouble dans le cœur : de manière que cette douceur, acquise par travail et par étude, est une marque et tout ensemble un effet de la victoire que nous avons remportée sur nous-mêmes, et que nos passions sont enfin parfaitement soumises à la raison, à force de les combattre et de les dompter. Or, c'est de cette vertu qu'on peut proposer pour modèle l'incomparable François de Sales, puisque sa douceur n'a pas seulement été l'effet d'un naturel heureux et paisible, mais le fruit de la plus grande mortification intérieure et la plus parfaite victoire de toutes les passions, ou bien l'éclat qui naissait de l'assemblage de toutes les vertus, lesquelles se rendaient visibles par ce dehors si engageant, ou, si vous l'aimez mieux, l'esprit même de la plus pure charité, à laquelle l'Apôtre donne pour caractère la patience et la douceur ; *Charitas patiens est, benigna est,* et enfin le signe le plus visible

par où l'on puisse juger qu'une personne est parvenue à un sublime degré de sainteté.

[La douceur est le premier effet de la grâce sanctifiante], — La douceur est le premier fruit que la grâce sanctifiante produit dans les âmes, et elle est tellement propre à l'esprit de DIEU, qu'elle en est inséparable : aussi est-elle la marque la plus infaillible de la vraie dévotion. La plénitude de la loi consiste dans la charité, et la douceur de l'esprit est ce qu'il y a de plus pur et de plus excellent dans la charité. De là vient que le Sauveur, ce modèle unique de sainteté, nous propose surtout l'exemple de sa douceur à suivre, comme le moyen le plus propre pour acquérir cette ressemblance glorieuse avec lui, à laquelle l'Apôtre nous assure que notre prédestination est attachée. C'est pour cela qu'il a voulu paraître sous le symbole d'un agneau qui se laisse conduire à la mort sans se plaindre et que le prophète Isaïe lui donne le nom de roi doux et pacifique, et qu'en faisant le dénombrement des qualités adorables que le Messie devait avoir, il s'attache particulièrement à cette douceur qui lui a été si naturelle. En effet, quoique la vraie dévotion n'ait presque point de traits que l'hypocrisie ne s'efforce d'imiter, DIEU a permis, pour la consolation de ses serviteurs, qu'une sévérité extérieure, accompagnée d'un orgueil secret, fût la marque ordinaire des faux dévots, comme la douceur, fondée sur l'humilité, est le caractère des véritables. C'est par cette sévérité apparente que les pharisiens, ces hypocrites aussi odieux que célèbres dans l'Evangile, s'attirèrent la haine et l'indignation du Sauveur ; son infinie douceur à l'égard des autres pécheurs semblait se changer en fiel et en aigreur contre ceux-là, parce qu'ils étaient le plus directement opposés à cet esprit de douceur qu'il a laissé en héritage à ses enfants par ces paroles de son testament : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.*

[Ce que c'est que la vraie dévotion]. — La véritable dévotion n'est autre chose qu'un pur et sincère amour de DIEU, qui nous fait opérer soigneusement, fréquemment et promptement les actions de piété et toutes les choses qui regardent particulièrement son service. Les plus dévots sont ceux qui s'acquittent des devoirs de la piété, et qui en font les actions plus souvent et avec plus de ferveur ; les moins dévots sont ceux qui opèrent le moins ces actions, et les indévots ou impies sont ceux qui ne font aucune action de piété, et qui n'ont nul amour de DIEU. Donc, comme il n'y a personne qui puisse raisonnablement se dispenser d'aimer DIEU et de lui rendre les devoirs auxquels toute personne raisonnable est obligée, aussi n'y a-t-il personne qui se puisse dispenser d'être dévot. Mais, parce qu'il y a des dévotions trompeuses et mal entendues, qui rendent ceux qui les pratiquent méprisables, plusieurs s'imaginent qu'appeler un homme dévot c'est le blâmer, et ceux mêmes qui s'adonnent à la dévotion ne

veulent pas être nommés dévots, parce que les uns et les autres ne savent pas distinguer la véritable dévotion d'avec la fausse. Et c'est ce que ce bon pasteur François de Sales enseigne excellemment à tout le monde dans son livre de l'*Introduction*, où il rapporte si bien tous les traits de la vraie et de la fausse dévotion, qu'il est très-facile de les reconnaître.

[Ce qu'il faut éviter dans le zèle]. — Il y a deux extrémités à éviter dans le zèle. Les uns en ont trop, les autres en ont trop peu ; les uns mesurent leurs inclinations avec la grâce, faisant voir la vertu trop sévère ; les autres tombant dans une autre extrémité, la font voir trop facile. Les uns désespèrent les pécheurs, les autres semblent les favoriser. Mais le sècret que trouva notre saint évêque fut que son zèle était accompagné de force et de douceur dans la conversion des pécheurs et des hérétiques. Il mêle la douceur de l'Eglise avec la rigueur ; il s'accommode aux faiblesses de la nature sans blesser les droits de la grâce ; et si, d'un côté, il faisait craindre la justice de Dieu, de l'autre il faisait espérer en sa miséricorde. C'est avec ce mélange de douceur et de force que notre saint a converti un nombre infini de pécheurs ; c'est ainsi qu'il attira grand nombre d'hérétiques et les fit rentrer dans la communion de l'Eglise ; c'est de cette manière qu'il imprima dans le cœur de son peuple la vraie piété, et nous pouvons attribuer à sa vertu les triomphes que l'Eglise a remportés sur l'hérésie,

[La douceur est le fruit de la charité]. — La douceur chétienne naît de la charité. Un zèle aigre et amer n'est jamais qu'un faux zèle. Ce n'était pas, assurément, l'esprit du Sauveur qui demandait qu'on exterminât ces cœurs rebelles. Ce fut avec du vin et avec de l'huile que le charitable Samaritain pansa son malade. C'est une grande erreur de prendre la passion pour un vrai zèle ; c'est la malignité du cœur, c'est la mauvaise humeur, c'est la jalousie, c'est le naturel, c'est l'orgueil, et souvent même le propre intérêt, qui allument un feu qui ne purifie pas, mais qui brûle. Il est fort à craindre qu'un zèle ardent, sans compassion et sans douceur, ne soit une passion déguisée. Le Fils de Dieu manquait-il de zèle ? Cependant c'était la douceur même, et il recommanda à ses disciples cette vertu sur toute autre. C'est donc sans doute une grossière erreur de ne point se proposer ce modèle. « Mes frères, dit l'Apôtre des gentils, si quelqu'un s'est laissé surprendre jusqu'à commettre quelque faute, vous, qui êtes des personnes spirituelles, donnez-lui de bons avis, dans un esprit de douceur. »

[Quelle est la véritable douceur]. — Quand je parle de la douceur et que je fonde toute la gloire du saint évêque de Genève sur le mérite de cette vertu, ne croyez pas que je veuille parler d'une vertu commune, qui se trouve en de médiocres sujets, et qui n'ait rien de grand et de relevé. La douceur, dit excellemment S. Ambroise, appelée dans l'homme

humanité, est en Dieu l'un des plus spécifiques et des plus beaux attributs de la Divinité. Car, ajoute ce saint docteur, de voir un Dieu aussi puissant et aussi indépendant que le nôtre, souffrir néanmoins ce qu'il souffre des impies, et, malgré leur impiété, conserver pour eux un cœur de père, faire luire sur eux son soleil, les prévenir de ses bienfaits et les combler de ses grâces, n'est-ce pas ce qu'il y a dans ce souverain Maître de plus admirable ? Tout le reste, si je l'ose dire, ne m'étonne point. Qu'étant Dieu il soit éternel, c'est une conséquence de son être qui ne surprend point ma raison, mais qu'étant Dieu il soit patient jusqu'à l'excès, et comme insensible aux injures qu'il reçoit, que même il en aime les auteurs et qu'il les recherche, c'est ce que j'ai peine à comprendre. Demandez à S. Paul ce que c'est que l'incarnation du Verbe, cet ineffable et auguste mystère : Rien autre chose, vous dira-t-il, que la bénignité d'un Dieu Sauveur qui a paru avec éclat et qui s'est révélé au monde : *Cùm benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri* Dei (Tit. iii). Aussi, que n'a pas fait le Fils de Dieu pour exalter cette vertu dans le christianisme, puisqu'il l'a prénonisée si hautement : *Beati mites* : puisqu'il l'a proposée comme l'abrégé de toute sa doctrine : *Discite a me quia mitis sum*; puisqu'il en a fait l'apanage de sa royauté : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus*; puisque son précurseur s'en est servi comme d'une preuve sensible que cet Agneau de Dieu était le Messie : *Ecci agnus* Dei ; puisque l'apôtre exhortant les fidèles et voulant les engager, par ce que Jésus-Christ avait eu de plus cher, à pratiquer leurs devoirs, les en conjurait par la douceur de cet Homme-Dieu : *Obsecro vos per mansuetudinem Christi*; puisqu'au rapport du 6e concile, on ne représentait Jésus-Christ, dans les premiers siècles de l'Eglise, que sous la figure du pasteur ; si cependant on peut appeler figure ce qui était une solide et incontestable vérité ? En voilà trop pour ne pas connaître le prix et l'excellence de la douceur ; laquelle, après tout, n'est pas tant vertu particulière qu'un tempérament général de toutes les vertus.

La grâce a son tempérament aussi bien que la nature, et la douceur chrétienne, au sentiment de S. François de Sales lui-même, n'est qu'une certaine constitution de l'homme intérieur, qui le rend soumis à Dieu, tranquille en lui-même et bienfaisant à l'égard des autres. Or, elle ne peut avoir ces trois effets qu'elle ne se répande en quelque sorte sur toutes les vertus; réglant les entreprises de la force, modérant l'extrême sévérité de la justice, inspirant du courage à l'humilité, corrigeant les excès du zèle, dépouillant la charité de toute affection propre pour lui en donner d'universelles. Un homme, avec de telles dispositions, est sans doute un homme débonnaire et doux. Vertu sublime, mais surtout vertu la plus efficace et la plus puissante, comme nous le voyons dans l'exemple de S. François de Sales. (**Bourdaloue**).

[Douceur ou sévérité]. — C'est une question qui n'a pas encore été décidée,

lequel de ces deux caractères est le plus avantageux, la douceur ou la sévérité. La douceur a de grands charmes, la sévérité est quelquefois nécessaire. Il y a des esprits bien faits, de bons cœurs, que la rigueur aigrit et rebute ; il y a des esprits rebelles, qui veulent être domptés, des cœurs durs qu'il faut briser. La douceur convient mieux à un père, la sévérité à un juge. Les évêques sont l'un et l'autre. Il faut donc qu'ils aient les deux caractères, qu'ils soient tout à la fois doux et sévères. Mais qui doit l'emporter de la douceur ou de la sévérité ? pour lequel de ces deux caractères doit-on avoir plus de penchant ? Le Fils de Dieu semble avoir décidé en faveur de la douceur, ayant traité tous les pécheurs avec une douceur extrême, comme nous le voyons dans l'Evangile, et n'ayant usé de sévérité qu'à l'égard des scribes et des pharisiens, qui, par un orgueil sans égal, étouffaient même jusqu'aux lumières de la raison, et étaient rebelles à toutes les remontrances. Nous voyons encore dans l'exemple de S. François de Sales cette préférence de la douceur sur la sévérité, en ce qu'un ecclésiastique étant saisi d'une frénésie et devenu furieux, personne n'osant l'approcher, le saint prélat entra seul où il était enfermé, et, le prenant par la main, il lui dit : *Ayez confiance en* Dieu, *mon frère* ; et, lui mettant l'autre main sur la tête, le trouble et l'agitation de cet homme cessèrent. Il lui fit donner des habits, le fit manger à sa table, et le renvoya chez lui parfaitement guéri.

[Agir par pur amour de Dieu]. — Ce grand saint ne se contentait pas d'agir par esprit de dilection, il agissait encore par le motif de la parfaite dilection, qui est la divine charité. Elle était le principe, la forme et l'âme de ses vertus, qu'elle rendait aussi toutes théologales, leur faisant porter ses livrées, ses couleurs, ses enseignes, les marquant toutes à son coin, et répandant sur elles la riche diffusion de ses flammes et de ses lumières célestes. Non, il ne faut point chercher dans ce saint différentes espèces de vertus ni multiplicité d'action : vous n'y trouverez que la charité : *Amor, ubi advenit, cœteros in se traducit affectus*, dit S. Bernard. Sa foi n'était qu'un amour savoureux des vérités éternelles ; son espérance n'était qu'une délicieuse confiance que son cœur serait quelque jour abîmé en Dieu ; sa justice était de lui donner tout et de ne se réserver rien; sa gloire, de s'attacher entièrement à lui, malgré les contradictions des créatures ; sa tempérance, de le regarder comme l'unique objet de ses plaisirs, et sa religion, de lui faire un continuel sacrifice de toutes les puissances de son âme.

[De quelle manière François recevait les louanges]. — Il n'y a rien de plus séduisant que les louanges, et, quelque modestie qu'on affecte au-dehors, il est rare qu'on ne succombe point au-dedans à la tentation de s'attribuer au moins une partie de ce qui appartient entièrement à Dieu.

François était bien éloigné de ce défaut, et la manière dont il recevait les applaudissements ne laisse aucun lieu d'en douter. Il répondait aux uns, comme l'Apôtre, que, n'ayant rien que nous n'ayons reçu de DIEU, nous n'avons aucun droit de nous glorifier ; aux autres, que celui qui plante ou qui arrose n'est rien, mais que le succès est dû tout entier à DIEU, qui donne l'accroissement ; que c'est en vain que les hommes parlent au-dehors, si DIEU ne parle point au cœur, et que celui qui avait fait tout de rien pouvait bien faire quelque chose avec les instruments les plus vils. Quand il fut parvenu à la dignité épiscopale, sa conduite répondit à ses sentiments. Il ne pouvait souffrir qu'on eût pour lui plus de déférence qu'à l'ordinaire. Il n'en était ni moins accessible ni moins familier avec les pauvres. Il laissait aux autres les fonctions les plus éclatantes, et se réservait toujours les plus basses et les plus pénibles. Sa douceur et sa patience augmentaient tous les jours, au lieu de diminuer. Jamais il ne se prévalut ni des avantages que donne la naissance, ni de son crédit, ni de l'estime ni de la confiance que le souverain avait en lui. On l'offensait toujours impunément, et il paraissait insensible à toute autre chose qu'aux intérêts de DIEU et de l'Eglise.

[Qualités nécessaires pour diriger les âmes]. — Autant il est rare de trouver un pilote si sûr qu'on n'ait point d'écueils ni de naufrage à craindre sous sa conduite, et un guide à la suite duquel on ne s'égare point, autant est-il rare de trouver un directeur si expérimenté qu'il ne fasse point faire de fausses démarches dans le chemin de la perfection. Les uns se mêlent d'enseigner la science du salut sans l'avoir apprise eux-mêmes; les autres courent à la direction des âmes comme les faux prophètes couraient annoncer les volontés de DIEU sans être envoyés. Ceux-ci s'estiment fort capables de diriger, quand ils savent toutes les formes et toutes les manières de parler des hommes spirituels, et ceux-là, ne sachant qu'un chemin et une adresse pour conduire à la perfection, veulent l'enseigner, et y faire passer toutes sortes de personnes, entreprendre le plus excellent de tous les arts, qui est celui de conduire les âmes, sans en être mieux instruits : *Ars artium regimen animarum.* S. François de Sales fut fort éloigné de ces deux sortes de caractères : il ne s'ingéra pas dans la direction des âmes sans y être appelé de DIEU, sans être parfaitement instruit de la manière dont il fallait les conduire et leur enseigner les routes de la parfaite dévotion, étant lui-même pourvu de la piété la plus éminente.

On ne gâgne jamais rien, ou du moins on gagne très-peu sur les hérétiques, par la voie des discours et des raisonnements. Vous avez beau les battre avec les canons des conciles et les foudres de l'Eglise : leur orgueil fait gloire, en ces occasions, de ne point céder. Ils ont honte d'avouer qu'ils sont tombés dans l'erreur, et plus on les presse, plus ils se raidissent contre la vérité ; ils ferment même les yeux pour ne la

pas voir, ou bien, s'ils la voient, ils ne veulent pas la recevoir d'une main odieuse, qui les a obligés à rendre les armes. C'est pourquoi notre saint y procède par une voie plus sûre et plus efficace, par un zèle doux et patient, qui triomphe de tout.

La charité ne manque jamais de produire un zèle ardent en ceux dont elle possède le cœur. Car, leur faisant paraître d'un côté une vive image de la grandeur et de la bonté de Dieu, et leur montrant de l'autre que, quelques efforts qu'ils fassent, ils ne peuvent l'adorer et l'aimer qu'imparfaitement, elle les oblige de sortir hors d'eux-mêmes pour trouver quelque secours dans ceux qu'ils peuvent engager à lui rendre de concert le tribut de leur adoration et de leur amour. Alors, capables d'entreprendre les plus grandes choses, ingénieux à trouver mille moyens pour y réussir, intrépides à l'aspect de tout ce qui les en peut détourner, confiants au milieu des contradictions les plus propres à ralentir leur courage, en un mot, devenus d'autres hommes, ou, pour parler plus juste, quelque chose de plus que l'homme même, on leur voit faire des conquêtes pour Dieu qui remplissent l'enfer d'effroi, le ciel de joie et la terre d'admiration.

[Modestie de S. François de Sales]. — La modestie n'est pas une qualité si peu considérable que l'Apôtre ne la compte entre celles qu'il croit être nécessaires à un évêque. Dans sa 1re Epître à Timothée, il la recommande à tous les chrétiens; dans son Epître aux Philippiens et dans celle aux Colossiens, il la met entre les fruits du Saint-Esprit, et il conjure les Corinthiens par la douceur et la modestie de Jésus-Christ : *Obsecro vos per mansuetudinem et modestiam Christi*: deux vertus comme liées et unies ensemble, desquelles le Sauveur se servait, en conversant avec les hommes, pour les attirer à lui. Et l'on peut dire avec vérité que le saint évêque de Genève, qui tâchait d'exprimer en sa vie et en ses mœurs la vie et les mœurs du Fils de Dieu, gouvernait par sa douceur et sa modestie tous ceux qui avaient le bonheur de converser avec lui et de jouir de sa présence.

[De la vraie et sûre doctrine]. — La piété tire un merveilleux secours de la doctrine, mais toute doctrine n'est pas propre à la piété. Sans parler de la fausse doctrine qui séduit, de la mauvaise doctrine qui corrompt, de la doctrine profane qui enfle, il y en a d'autres qui, toutes bonnes et saintes qu'elles soient, ou surpassent l'esprit par leur élévation, ou l'épuisent par leur subtilité, ou l'accablent par leur rigueur. Les unes l'éclairent sans l'émouvoir; d'autres le touchent sans l'instruire ; celles-ci sont trop mystérieuses, et l'embarrassent ; celles-là trop austères, et le rebutent. Pourquoi, de tant d'éloquentes prédications et de tant de livres remplis de piété, y en a-t-il si peu qui nous l'inspirent ? C'est que, la doctrine des hommes partant et d'un esprit défectueux et d'un sens par-

ticulier, elle tient toujours des qualités de son principe, et, par conséquent, ne peut être ni parfaite ni universelle. Si elle entre dans un cœur, elle en trouve un autre fermé; pour un qui la reçoit, cent l'écoutent avec indifférence : au lieu que celle qui vient de DIEU se fait comprendre à tous et goûter de tous : *Et erunt omnes docibiles Dei* (Joan. VI). Or, telle est la merveille que l'on découvre dans le grand et incomparable François de Sales. Sa doctrine est une viande, non de la terre, mais du ciel, qui de la même substance nourrit, aussi bien que la manne, toutes sortes de personnes, et de toutes sortes de professions. (**Bourdaloue**).



§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Eloge abrégé de S. François de Sales]. — Faisons justice à ce dernier âge du christianisme ; n'excusons pas ses défauts, mais aussi ne dissimulons pas ses avantages. S'il est fécond en vices, il n'est pas stérile en vertus ; si l'excès et la multitude des pécheurs excite l'indignation, l'excellence et la diversité des vertus d'un seul homme qu'il a porté peut attirer l'admiration des âmes fidèles. Vous entendez que c'est de S. François de Sales que je parle. Cette bonté d'âme qui est le fruit d'une heureuse naissance, ces bénédictions de douceur dont le Seigneur prévient ses élus, ces accroissements de charité que la grâce produit dans les cœurs dociles; ses travaux soufferts pour l'Eglise, sa fidélité dans ses ministères, son courage dans ses entreprises, l'efficace de sa parole dans ses instructions, sa patience dans les injures, sa pureté dans la communication avec toute sorte de personnes, son humilité dans l'estime et dans la vénération publique, et son entier détachement du monde dans le monde même, ont formé en lui une sainteté non-seulement solide mais éclatante. On l'a vu marcher dès son enfance dans les voies de DIEU sans se détourner, et vieillir dans les exercices d'une vie chrétienne, sainte, apostolique. On l'a vu, entre le dérèglement des mauvais chrétiens et l'aveuglement des hérétiques, ranimant dans les uns une foi morte, rallumant dans les autres une charité languissante, par la persuasion de

ses discours et par la force de ses exemples. On l'a vu, dans la corruption et dans la licence de ces derniers siècles, conserver une innocence comparable à celle des premiers fidèles ; honorer, défendre, rétablir la religion par ses vertus extraordinaires, et servir comme de spectacle à toute l'Eglise, quelque soin qu'il prît de couvrir sous le voile d'une piété commune ce qu'il y eut de plus pur et de plus élevé dans l'ancien christianisme. On l'a vu, usant diversement mais toujours fidèlement des grâces qu'il avait reçues, pratiquer dans chaque état de sa vie commune une espèce particulière de sainteté qui y répondait. Il y eut de quoi édifier tout le monde dans sa conduite, et de quoi faire plusieurs saints en un homme seul. (**Fléchier**).

[Déplorable état où l'hérésie avait réduit l'Église]. — Le saint évêque dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge naquit dans un temps où l'Eglise avait grand besoin d'un pareil secours. Elle était comme assiégée au-dehors par un déluge d'hérésies, et défigurée au-dedans par une générale corruption des mœurs, dont aucune condition n'était exempte. L'ignorance, le libertinage et l'impunité, ayant pénétré jusque dans le sanctuaire, y avaient fait les ravages qu'il est aisé de s'imaginer, et dont ceux qui en ont été les témoins nous ont laissé de si tristes peintures. La France en particulier, et les Etats voisins, se trouvaient alors dans une situation déplorable : on n'y voyait que troubles, que divisions, qu'incendies, que meurtres, que sacriléges. On y trouvait partout des feux allumés dans lesquels on brûlait les livres saints, les vases sacrés, les reliques des saints, dont on jetait après les cendres dans les rivières. Les prêtres, arrachés des autels, étaient emprisonnés et massacrés ; les temples profanés, l'ancien culte aboli, formaient partout un spectacle affreux, et faisaient douter si ces pays, autrefois si chéris de Dieu, étaient encore habités par des chrétiens, ou si les infidèles s'en étaient rendus les maîtres. Le concile de Trente, qui venait d'être terminé, s'était jusqu'alors presque en vain opposé à tant de désordres : les remèdes qu'il avait prescrits n'avaient servi, en bien des lieux, qu'à aigrir le mal ; l'embrasement y avait pris de nouvelles forces des précautions même qui semblaient devoir l'éteindre. Son autorité, méprisée des uns, peu respectée des autres, la faiblesse ou la négligence de ceux qui devaient la faire valoir, tout cela semblait concourir à rendre le mal éternel. Mais la sagesse divine, qui a su donner des bornes à la mer, qui laisse quelquefois régner l'impiété pour la confondre ensuite avec plus d'éclat, arrêta enfin le cours de tant de maux ; la religion reprit peu à peu son lustre ; la foi commença de rentrer dans tous ses droits. La piété, de retour, ramena avec elle l'innocence et la pureté des mœurs ; et ce n'est pas une petite gloire à S. François de Sales d'avoir été un des principaux instruments dont la Providence s'est servie pour opérer tant de merveilles. (**Marsollier**, *Vie du Saint*).

[Autre peinture de l'état de l'Église]. — La Providence fit naître S. François de Sales en un temps où l'hérésie dans ses progrès jouissait en repos de ses erreurs et du fruit même de ses crimes, près de ces malheureuses contrées où elle avait élevé ses temples superbes sur les débris de nos autels, et où, par ses usurpations et par sa révolte, elle avait établi non-seulement son impiété mais encore sa tyrannie. Ceux qui, dans un voisinage si contagieux, avaient pu conserver leur foi, avaient perdu beaucoup de leurs bonnes mœurs. La licence s'était introduite où l'infidélité n'avait pu pénétrer. Le souffle de l'ancien serpent affaiblissait ceux que son venin n'avait pu corrompre, et, dans l'ignorance et la confusion où tout se trouvait, on croyait pouvoir être méchant impunément pourvu qu'on fût dans le bon parti, et avoir beaucoup mérité de l'Eglise que d'être demeuré dans sa communion. — François naquit parmi tant de troubles, et dès son enfance on eût dit qu'il avait déjà atteint la plénitude de l'âge de Jésus-Christ. La première parole qu'il prononça fut un acte d'amour de Dieu, une confession et une reconnaissance de ses bontés ; le premier soin qu'il prit fut de conserver la grâce de son baptême ; les premières prétentions qu'il eut furent le ciel et son salut ; les premières actions qu'il fit furent des imitations ou des préludes de son sacerdoce. L'esprit de Dieu, dans l'Ecriture, loue les premiers fidèles de l'estime qu'ils faisaient de leur vocation, de leur persévérance dans la prière, de la distribution de leurs biens aux pauvres, de leur pureté d'esprit et de corps, et d'une sainte simplicité dans leur dévotion et dans la conduite de leur vie : vertus qui ont été comme naturelles à notre saint. Quoiqu'il pût se glorifier de sa naissance, il recueillit toute sa gloire à être enfant de Jésus-Christ ; il mit toute sa noblesse à l'imiter, à le servir. Il ne compta de grandeur dans son origine que du jour de sa génération spirituelle : et ce nom de chrétien, que nous portons sans réflexion et que nous déshonorons si souvent par nos œuvres, fut le seul titre dont il voulut se faire honneur. (**Fléchier**).

[Douceur de François]. — Quand je parle de la douceur, sans doute que l'image de François de Sales se présente d'elle-même à votre esprit : car peut-on parler de cette vertu sans se souvenir d'une personne qui peut disputer à Moïse le glorieux titre que le Saint-Esprit lui a donné en l'appelant, dans l'Ecriture, le plus doux de tous les hommes ? Elle avait mis dans les yeux de François et sur son visage des attraits plus gagnants que ceux de la beauté la plus parfaite. Elle avait répandu dans ses manières toutes les grâces qu'elle peut donner. Elle avait mis, pour me servir de l'expression du Sage, une loi de clémence sur sa langue, et sur ses lèvres un rayon de miel qui distillait toujours. Tant de charmes lui attiraient l'estime, l'amitié, la confiance de tout le monde. Que dis-je ? il attirait tout le monde à Dieu par ces charmes. Car, si la douceur de l'Evangile, comme dit S. Pierre Chrysologue, a soumis autrefois à l'empire de

Jésus-Christ les nations les plus barbares, je puis dire que notre saint gagnait par cette vertu toutes les âmes dont son zèle entreprenait la conquête. (**Le P. Martineau**).

[Naissance et enfance]. — S. François de Sales est si illustre par lui-même, qu'il n'est pas besoin de le louer de la noblesse de sa maison. On peut dire de lui ce que S. Grégoire de Nysse dit de S. Basile, que sa familiarité avec Dieu était sa noblesse, et sa vertu sa patrie. Il n'est donc pas besoin de rapporter les avantages de la chair et du sang en parlant d'un homme qui ne tenait rien ni du sang ni de la chair. La grâce commença d'agir en lui de meilleure heure que dans les autres enfants. La première parole qu'il dit fut: Dieu *et ma mère m'aiment bien.* Il n'est pas étonnant que les caresses de sa mère lui donnassent connaissance de son amour maternel, il n'est besoin que des sens à ce sujet ; mais qu'un enfant qni ne se connait pas lui-même, connaisse que Dieu l'aime, c'est un avancement de sagesse extraordinaire et d'une intelligence exquise ; c'est tressaillir dès le berceau par une abondance de grâces et de lumières ; c'est ne sentir aucun empêchement de l'enfance, comme le dit S. Ambroise de S. Jean-Baptiste. Car en quoi consiste la perfection chrétienne, qu'à reconnaître que Dieu nous aime ? Si on le connait parfaitement, on l'aimera sans doute aussi parfaitement. L'ingratitude des hommes ne vient que de ce qu'ils ne font pas réflexion sur les preuves que Dieu leur donne de son amour. — Comme notre saint naquit le jour auquel on célèbre la fête de S. François d'Assise, cela fut cause qu'on lui donna son nom, et on peut dire qu'en cela il y eut une conduite particulière de la providence. Dieu voulait que François de Sales fût un miroir de la vie cléricale, comme François d'Assise avait été un admirable modèle de la vie religieuse ; que François de Sales vainquît le monde au milieu du monde, comme François d'Assise l'avait vaincu en l'abandonnant ; que François de Sales méprisât les richesses dans leur jouissance, comme François d'Assise les avait méprisées dans leur privation : que François de Sales annonçât la perfection de l'Evangile par ses discours et par ses écrits, comme François d'Assise l'avait enseignée par ses exemples ; que François de Sales fût un homme consumé du divin amour, comme François d'Assise en avait été un séraphin. L'abondance de sa maison l'empêchait de ressentir la pauvreté en sa personne, mais la charité la lui faisait éprouver en la personne des pauvres. David disait qu'il était en participation avec tous ceux qui craignaient le Seigneur : François était dans une étroite communication avec tous les pauvres du Sauveur, et dès les premières années de son enfance il s'en déclara l'avocat. Il en était le pourvoyeur ; il sollicitait pour eux son père, sa mère, ses parents et tous ceux qu'il voyait. Il donnait l'exemple de l'aumône lui-même ; car il retranchait tout ce qu'il pouvait de sa nourriture pour le donner aux pauvres. Avant que de savoir le précepte de l'Evangile, il en pratiquait la plus haute maxime,

qui est de donner aux pauvres même de son nécessaire, ne se contentant pas de donner du superflu. Ainsi, on peut dire qu'il fut nourri dans le sein de la charité, qu'il crût entre les bras de la miséricorde, qu'il suça avec le lait la compassion pour les malheureux. Ainsi, dès qu'il commença à vivre, il commença à faire du bien aux autres, et son cœur, tendre comme il était, fut assurément formé des mains de la bonté même. Il n'y a donc nul sujet de s'étonner si des commencements si extraordinaires ont eu des suites si merveilleuses, et si ce saint évêque imita toute sa vie la tendre compassion de ce bon Pasteur qui aima ses brebis jusqu'à cet excès que de donner sa vie pour elles. (**Godeau**).

[Heureuse éducation de S. François de Sales]. — La comtesse de Sales, mère de S. François, voulut se charger elle-même de sa première éducation, et le former de bonne heure à la vertu. Les heureuses dispositions du fils rendirent efficaces les soins de la vertueuse mère. Les exercices d'une piété prématurée furent les occupations ordinaires de son enfance. Sa tendresse pour les pauvres, dans un âge si peu sensible aux misères d'autrui, fut un présage de sa charité extraordinaire : non-seulement il leur donnait tout ce qu'il recevait pour ses petits divertissements, mais il se retranchait même de sa nourriture quand il n'avait point d'autre moyen de les assister. — Le progrès qu'il fit dans les sciences répondit à celui qu'il avait fait dans la piété. Il avait l'esprit vif, solide, pénétrant, naturellement poli, un fonds d'éloquence peu commun : une mémoire heureuse, et toutes ces rares qualités qui en firent depuis un des plus savants aussi bien qu'un des plus saints prélats de l'Eglise. — Mais, quelque progrès qu'il fît dans toutes les sciences, il en faisait encore de plus considérables dans celle du salut. Les exercices de piété étaient le seul délassement qu'il prit dans ses études. Sa ferveur dès lors eut besoin d'être modérée. On ne peut dire le grand bien que firent sa piété et ses bons exemples parmi ses compagnons d'étude. Il communiait tous les huit jours, et portait le cilice trois jours de la semaine, et, voulant se consacrer à Dieu d'une manière plus parfaite, il fit vœu de chasteté perpétuelle devant l'image de la Ste Vierge, dans l'église de Saint-Etienne-des-Grès. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Innocence et pureté du saint enfant]. — La Providence divine, qui avait, dans l'éternité de ses conseils, choisi François de Sales pour être une des plus pures victimes du saint amour, eut soin, dans le temps, de le conserver pur par l'expression de trois principales vertus familières au Sauveur ; la pureté de son âme et de son corps, la douceur de son cœur, sa soumission parfaite aux volontés de Dieu. Ceux qui ont écrit la vie de ce saint assurent qu'il n'a jamais perdu la grâce de son baptême, ni souillé d'aucune tache considérable la première innocence de son âme. Pour la pureté de son corps, nous pouvons bien ajouter foi à ce qu'il dit un jour

à une personne de qualité et d'une éminente vertu, que Dieu lui avait fait cette miséricorde de le conserver dans la pureté comme l'enfant qui est à la mamelle, et qu'il ignorait entièrement tout ce qui est contraire à cette vertu angélique. Ceux qui ont eu le bonheur de le voir disent qu'il portait sur son visage et dans son maintien l'image d'une parfaite pureté, et qu'il imprimait l'amour de cette vertu en paraissant dans une si grande modestie que sa seule présence tenait tout le monde dans le respect. Je sais bien que nous devons attribuer ce glorieux avantage aux grâces singulières dont Dieu le prévint dès son enfance, puisqu'il a été du nombre de ceux dont parle le psalmiste : *Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis*. En effet, il fut d'un naturel si doux et d'un tempérament si accompli, qu'il semblait que la nature et la grâce s'étaient accordées ensemble pour contribuer l'une et l'autre avec plus d'avantage à sa perfection. Toutes ses inclinations parurent si douces et si traitables, si faciles, qu'à le voir seulement on eût assuré qu'il était né pour la vertu, et que Dieu lui avait donné toutes les qualités du corps et de l'esprit pour être saint. Il est vrai que cette heureuse naissance fut perfectionnée par une sage et sainte éducation, puisque ses parents, aussi considérables pour leur piété que pour la noblesse de leur sang, n'omirent rien de tout ce qui était nécessaire pour lui donner des habitudes conformes à ses inclinations exquises ; mais il y contribua merveilleusement de sa part, et il coopéra dignement à ces premières grâces dont le Ciel l'avait prévenu. (**Marsollier**).

[Fidélité dans l'observation de ses devoirs]. — Quelqu'un pourra dire qu'on ne voit point de rigoureuses mortifications dans la vie commune qu'a menée S. François de Sales. J'en conviens ; mais je réponds que c'est cela même qui fait l'excellence de sa vie, et qui nous en doit donner la plus haute estime. Car c'est-là que, sans qu'il paraisse beaucoup de mortifications, on a sans cesse à se mortifier ; que, sans croix en apparence, on trouve sans cesse à se crucifier ; que, sans nulle violence au-dehors, il faut sans cesse se vaincre et renoncer à soi-même. Et, je vous le demande, pour s'assujettir, comme François de Sales, à une observation exacte et fidèle, à une observation pleine et entière, à une observation constante et assidue, à une observation sainte et fervente des devoirs de chaque état, quelle attention ne faut-il pas avoir ! quelle vigilance, quels retours sur soi-même ! et pour se maintenir dans cette attention et cette vigilance continuelle, de quelle fermeté n'a-t-on pas besoin ! et en combien de rencontres faut-il surmonter la nature. captiver les sens, gêner l'esprit ! D'ailleurs, combien de devoirs difficiles en eux-mêmes, très-onéreux ! combien qui nous exposent à mille contradictions et à mille combats ! combien dont on ne peut s'acquitter sans se faire la victime du public, la victime du bon droit, la victime de l'innocence ! combien qui demandent le plus parfait désintéressement, le sacrifice le plus généreux de toutes

les inclinations, de toutes les liaisons du sang et de la chair! et, comme tout cela se fait selon les obligations ordinaires de la condition où Dieu nous a mis, et n'a pas un certain faste ni un certain brillant que la singularité donne à d'autres œuvres, quelle doit être la force et la pureté de nos sentiments lorsque, sans nul soutien extérieur, sans nul éclat et sans nulle vue de paraître, la seule religion nous anime, la seule équité nous sert d'appui, le seul devoir nous tient lieu de tout! Entrons dans cette voie, et ne craignons point qu'elle nous égare. C'est la voie la plus droite et la plus courte. Elle est ouverte à tout le monde. et François a eu la consolation d'y attirer après lui une multitude innombrable de fidèles. (**Bourdaloue**).

[Grand et admirable dans les plus petites choses]. — On peut dire avec vérité de François de Sales qu'il était grand et admirable dans les plus petites choses, admirablement petit et humble dans les plus grandes, mais toujours égal à soi-même dans les unes et dans les autres; et, si c'est une grande vertu, comme dit S. Augustin, d'être fidèle dans les petites choses, notre saint s'est sans doute signalé en ce point. Il voyait jusqu'aux moindres atomes de ses mouvements, et il avait une lumière si claire, une vue si pénétrante pour les choses qui regardent la pureté de cœur, qu'il apercevait les plus légères taches et ne les pouvait souffrir dans son âme. Autant il avait d'aversion pour les plus petites fautes, autant avait-il d'amour pour les vertus qu'on appelle petites, mais que les grandes âmes estiment précieuses, soit parce que les occasions fréquentes d'en pratiquer les actes, qui se présentent à toute heure, leur donnent moyen d'amasser de grands trésors de mérites, soit parce que, ne donnant point dans les yeux, comme les vertus d'éclat qui attirent l'admiration du peuple, elles sont moins sujettes au pillage des malins esprits qui nous épient, et au vent de la vanité qui brise souvent les cèdres du Liban, et fait tomber par terre les plus hauts fruits. Ce n'est pas que les vertus héroïques qui font les saints ne fussent les vertus propres de notre saint; elles reluisaient dans sa vie avec une merveilleuse splendeur; mais peu de personnes pouvaient les apercevoir. Tout était grand en sa personne : sa foi était accompagnée de tant de clarté, de certitude, de goût, de suavité extrême, qu'elle semblait tenir beaucoup de la lumière de gloire; il voyait les vérités et les mystères de la religion d'un regard si simple, si pur et si vif, qu'il n'avait aucun doute sur ce sujet; sa confiance en Dieu était inébranlable : jamais il n'était plus assuré d'une affaire, ni plus content parmi les hasards, que lorsqu'il n'avait point d'autre appui que celui de la divine Providence, sur laquelle il se reposait avec plus de tranquillité que jamais ne fit un enfant sur le sein de sa mère. C'était l'âme la plus ardente, la plus généreuse et la plus puissante à soutenir les travaux et à poursuivre les entreprises que Dieu lui inspirait; et il disait que, lorsque Dieu nous commet une affaire, il ne faut point l'abandonner, mais

vaincre avec force et courage toutes les difficultés qui se présentent. (**Nouet**, *Méditations*).

[Même sujet]. — C'est présumer de sa propre vertu que de compter sur sa fidélité dans les rencontres importantes, quand on n'a pas accoutumé son cœur à ces petites régularités auxquelles le respect et l'amour que nous devons à DIEU nous obligent. Les simples et humbles vertus, sans art, sans étude, sans ostentation, furent l'amour de S. François de Sales. Il chercha le mérite mais non pas la réputation de la sainteté. Quoiqu'il eût amassé des trésors infinis de grâces, il ne négligea pas ces petits gains de dévotion qui surviennent à tout moment, et qui, étant bien ménagés, font avec le temps un grand amas de richesses spirituelles dans une âme. Supporter certaines petites humeurs fâcheuses du prochain, dissimuler sans ressentiment de petites injustices, endurer de légères importunités sans se plaindre, recevoir avec docilité certaines petites corrections, ou trouver le temps de les faire soi-même avec douceur et avec profit; souffrir un petit refus avec patience; traiter ses domestiques avec humanité; s'humilier quand il le faut, au-dessous même de sa condition : c'étaient ses exercices ordinaires. Ces vertus, petites par leur matière, deviennent grandes par leur principe. Dans les occasions éclatantes, l'âme se recueille tout entière, la raison se mêle avec la foi; on est observé, et l'on observe; on se soutient par sa vertu et par sa réputation tout ensemble, et l'on trouve souvent, dans le bien même que l'on veut faire, la récompense de l'avoir fait. Mais de se régler, dans ces occasions où l'on ne sert de spectacle qu'à soi-même, où l'on n'a pour juge et pour témoin de ce qu'on fait que DIEU et sa conscience, c'est une marque d'un bon cœur et d'une fidélité confirmée. C'est par ces pratiques continuelles que notre saint évêque s'élevait à DIEU presque sans obstacle. Telle est la corruption de la nature, qu'elle ne peut s'accorder avec la vertu ni se soumettre à la raison qu'avec peine : il faut que DIEU, par sa puissance, assujettisse et lie, pour ainsi dire, cette convoitise indocile, pour arrêter ses contrariétés et ses répugnances. Mais notre saint était en paix avec lui-même; il n'y avait rien en lui qui répugnât à suivre la grâce, ni qui s'élevât contre la loi; son âme était entre ses mains. Sa piété croissait tous les jours, par la docilité de la nature et par les progrès de la grâce, et ses passions, tranquilles sous la garde de sa vertu, lui servaient de secours, et non pas d'obstacle à faire le bien. (**Fléchier**.)

[Vocation de François de Sales au sacerdoce]. — Les premières vertus de notre saint ne furent que des dispositions à de plus grandes, et comme les fondements de sa principale vocation et de la sainteté de son sacerdoce. Quand je parle ici de vocation et de sacerdoce, ne vous figurez pas un jeune homme destiné à l'Eglise par l'ambition de ses parents, ou déter-

miné par la sienne propre. Les craintes ni les espérances du monde n'eurent aucune part à la résolution qu'il prit de se consacrer au Seigneur. Il se proposa non-seulement d'être bon, mais encore d'être utile, et ne crut pas qu'il fût permis de porter un talent sans profit, ou un ministère oisif, dans l'Eglise de Jésus-Christ. Ses premiers soins furent d'apprendre tous les devoirs de son état; et, ramenant toutes ses études à la science du salut, il alla porter aux pieds de son évêque, usé par son âge et par les fatigues de ses travaux apostoliques, un esprit éclairé et une volonté soumise, et dit à cet Héli, comme le jeune Samuel : *Me voici*. Figurez-vous un prêtre de l'ancienne Eglise, nourri dans la méditation de la loi et dans la pratique des vérités évangéliques, préparé par la retraite et par la prière, poussé par l'esprit de Dieu dans les ministères ecclésiastiques, qui regarde son état comme une obligation au travail; qui marche, selon les besoins, sous les ordres de son évêque, où l'intérêt de la religion l'appelle ; résolu de prêcher la croix de Jésus-Christ et de la porter, et de sauver son âme en travaillant au salut de celles des autres : tel fut, en ces derniers temps, S. François de Sales. Il se considéra comme un homme choisi et séparé du monde pour conduire, par ses exemples et par ses paroles, les peuples à Dieu ; et, comme la charité d'un prêtre de Jésus-Christ ne doit jamais être oisive, il s'offrit avec joie pour l'emploi le plus rude, le plus difficile et le plus périlleux qui fût peut-être alors dans l'Eglise. Ce fut de faire replanter la croix dans les vallées voisines de Genève, et d'aller briser à la pierre, qui est Jésus-Christ, les enfants de ces misérables filles de Babylone, qui, recevant de plus près les secours et les influences de leur mère, ne souffraient pas même qu'on leur parlât impunément de la religion qu'ils avaient abandonnée. Que ne puis-je vous remettre ici devant les yeux l'image affreuse des ravages que l'hérésie avait faits dans cette malheureuse contrée ! Les églises abattues ou profanées, les autels où Jésus-Christ résidait renversés, son sacrifice aboli, et les prêtres devenus eux-mêmes les victimes; les reliques de ses martyrs brisées sous les ruines de ses temples; sa foi si sainte et si vénérable tournée en risée; sa parole étouffée sous un amas de nouvelles doctrines et de traditions humaines, et son corps même, tout sacré et tout adorable qu'il est, foulé sans respect aux pieds des pécheurs sacriléges : c'était ce désert affreux que François de Sales résolut de défricher sous les ordres de son évêque ; c'étaient les maux récents que l'Eglise pleurait alors, et dont elle avait peine à prévoir les remèdes. (**Fléchier**).

[François devenu prêtre]. — Si notre saint n'eût suivi que les conseils de son humilité, jamais il ne se fût présenté pour recevoir l'ordre de prêtrise, quoique l'on pût dire de lui ce que S. Grégoire de Nazianze disait de S. Basile, qu'il était prêtre avant que d'avoir le sacerdoce. Il en avait imprimé une idée très-haute dans son esprit, par la lecture des li-

vres où les SS. Pères traitent de sa dignité. Mais DIEU, par sa lumière, lui en faisait voir si clairement l'excellence et la sainteté, il en croyait le ministère si redoutable, que, si son évêque ne l'eût déterminé, jamais il n'eût eu la hardiesse de s'approcher de l'autel. Cet innocent Samuel obéit à la voix de DIEU qui l'appelait par la bouche du grand-prêtre. Il crut qu'il devait plutôt se fier à celui que DIEU lui donnait pour conducteur qu'à son propre esprit et à ses lumières. Ses craintes cédèrent à l'obéissance. Il se persuada qu'en marchant par le chemin où elle le mettait il ne devait point craindre de précipice. Il fut donc ordonné prêtre par son évêque, qui en lui imposant les mains lui donna aussi son cœur. Avec le divin caractère, François reçut l'esprit de la prêtrise, esprit de sacrifice et de mort. Il mourut au monde et à la chair avant que d'offrir l'hostie. Il entra dans une parfaite société du sacerdoce du Sauveur, et sortit de lui-même pour ne vivre et ne subsister plus qu'en JÉSUS-CHRIST, comme JÉSUS-CHRIST ne vit et ne subsiste qu'en son Père. Il se regarda comme une personne toute consacrée à DIEU, et qui ne pouvait plus faire aucun usage de soi-même que pour DIEU. Il ne s'arrêta plus à aucune chose de la terre par la plus légère complaisance, résolu de ne s'attacher qu'à DIEU. Ses mains, qui maniaient le corps du Fils de DIEU, ne lui servirent plus qu'à les lever vers le ciel pour lui demander le pardon des pécheurs. Sa bouche, qui le consacrait, ne s'ouvrit plus que pour le bénir. Il regarda son cœur comme un temple sacré où logeait le Sauveur. Enfin cet homme qui offrait le pain des anges commença de mener une vie véritablement angélique. (**Godeau,** *Vie du saint*).

[Caractère particulier de S. François de Sales]. — Le SAINT-ESPRIT, entreprenant lui-même de canoniser Moïse, dit que ce saint législateur eut une grâce spéciale pour être chéri de DIEU et des hommes; que sa mémoire est en bénédiction; que DIEU l'a égalé dans sa gloire aux plus grands saints; que, par la vertu de ses paroles, il a apaisé les monstres; que le Seigneur l'a glorifié en présence des rois; qu'il lui a confié la conduite et le gouvernement de son peuple; qu'il l'a établi pour enseigner à Israël et à Jacob une loi dont la pratique doit être une source de vie; mais surtout qu'il l'a fait saint, en considération de sa foi et de sa douceur. Il est aisé de reconnaître par tous ces traits, le grand évêque de Genève. Un saint chéri de DIEU et des hommes, un saint dont la mémoire est partout en bénédiction; un saint qui a dompté les monstres de l'hérésie et du schisme; un saint respecté et honoré des monarques de la terre; un saint qui n'est entré dans le gouvernement de l'Eglise que par l'ordre exprès de DIEU; un saint qui a instruit tout le monde chrétien des devoirs de la véritable piété; un saint instituteur et auteur de cette admirable règle qui a sanctifié tant d'épouses de JÉSUS-CHRIST; mais particulièrement un saint canonisé pour l'excellent mérite de sa douceur : *In lenitate ipsius sanctum fecit illum :* encore une fois, n'est-ce pas l'incompa-

rable François de Sales? C'est la plus juste, et la plus parfaite idée que nous puissions concevoir de cet homme de Dieu. Il a été l'Apôtre de la Savoie, l'oracle et le prédicateur de la France, le protecteur des intérêts de Dieu dans les cours des princes, le modèle des prélats, le fléau de l'hérésie, le défenseur de la vraie religion, le père d'un ordre florissant; en un mot, l'ornement de son siècle. Mais nous comprendrons tout cela en disant que ce fut, comme Moïse, un homme doux, et, par sa douceur, capable aussi bien que Moïse de faire des prodiges. Douceur évangélique, aimable caractère de notre saint, qui peut toujours faire le sujet de son éloge. (**Bourdaloue**).

[Ses vertus]. — La douceur de S. François de Sales l'a rendu saint dans une vie commune, tranquille, égale et charitable. Dans la maison de son père, dans les études, dans les académies, dans le commerce ordinaire des hommes, il trouve le moyen de se sanctifier comme un religieux, comme un pénitent, comme un anachorète, extraordinaire dans l'ordre commun des chrétiens, particulièrement parfait en ce qu'il n'affecta jamais de perfection particulière ; singulier en ce qu'il n'a point eu de singularité, et que, dans une condition commune et conforme aux coutumes de son siècle, il s'est élevé aux vertus les plus nobles des siècles passés. Plusieurs l'ont égalé dans la bonté des mœurs, quoiqu'il ait conservé jusqu'à la mort l'innocence de son baptême ; dans l'ardeur de son zèle, quoiqu'on compte qu'il ait gagné soixante mille âmes à Dieu ; dans sa patience, quoiqu'il fît ses délices des persécutions et des injures ; dans son humilité, quoiqu'il ait joint la docilité d'un enfant à la capacité d'un homme parfait ; dans le détachement de tout, quoiqu'il ait souvent vu ses bons desseins traversés, et sa congrégation même, qui fut l'espérance de sa sainte postérité, la joie de son cœur, sur le point d'être ruinée par des accidents imprévus.

Qui est-ce qui a su concilier, comme notre saint, les devoirs de la vie civile avec ceux de la conscience ? Il a sanctifié le commerce et les bienséances du monde par le bon usage qu'il en a fait, s'accommodant au temps et aux coutumes, toujours par raison et avec prudence ; sensible aux amitiés raisonnables, et les réduisant toujours à la charité, qui en était le principe, et à l'utilité spirituelle de ceux qu'il aimait, qui en était la fin. S'il attirait les cœurs, ne croyez pas que ce fût pour les retenir ; il savait les conduire à Jésus-Christ, comme un bien qu'il n'avait acquis que pour lui. S'il s'insinuait dans les esprits, il cherchait à y établir la foi et la religion. C'était un préjugé qu'on allait être bien avec Dieu lorsqu'on était bien avec lui. En un mot, aimer S. François de Sales et aimer la piété, c'était presque la même chose. On ne le vit jamais donner dans aucun excès, non pas même de dévotion. Il rendit à Dieu un culte intérieur et parfait, mais prudent et raisonnable, selon le conseil de l'Apôtre. Quelque humble sentiment qu'il eût de lui-même, il ne refusa

pas à sa dignité certains dehors que l'usage semble exiger, quand il n'y a rien de contraire à l'ordre. Il porta dans les compagnies une vertu gaie et modeste, qui ravissait les gens de bien, et qui édifiait les pécheurs, et dans toute sa conduite on admirait une simplicité sans affectation, une prudence sans déguisement, un intérieur sans scrupule, un extérieur sans fard, une science sans vanité, une dévotion sans faste, et une conversation où paraissait la douceur de son esprit, la force de sa raison et la pureté de sa vie. (**Fléchier**).

[Conduite uniforme et constante]. — Qui est-ce qui a jamais égalé ce grand évêque dans la pratique uniforme de la piété, quoiqu'il fût dans les occasions continuelles d'en être ou distrait, ou détourné ? N'a-t-il pas usé du monde comme n'en usant pas, avec cette sobriété que l'Apôtre recommande à tous les fidèles ? Il ne s'est pas caché, mais il s'est tenu recueilli. Il s'est trouvé dans les conversations et les compagnies, mais il a su se faire, au milieu du bruit du siècle, un silence intérieur, et une solitude spirituelle au-dedans de lui. Il faisait les mêmes choses que les autres, mais il les faisait autrement qu'eux ; l'écorce était pareille, mais la racine était différente ; et la charité conduisant jusqu'aux moindres actions de sa vie, il ne faisait rien d'extraordinaire, et c'était cela même qui était extraordinaire en lui. Il ne chercha jamais à se distinguer. Il eut toujours une affection tendre et particulière pour certaines vertus qu'on néglige parce qu'elles ne se font pas voir de loin, qu'elles croissent au pied et à l'ombre de la croix, et que, bien qu'elles fassent quelque peine, elles ne font presque point d'honneur aux personnes qui les pratiquent. C'est l'illusion ordinaire de ceux qui croient avoir de grands talents, et qui regardent la dévotion comme un art où ils voudraient exceller. Pour peu qu'on ait bonne opinion de soi dans la piété, on voudrait exercer des vertus de force, de constance, de magnanimité ; mais, comme elles ont de l'éclat et qu'elles se font admirer, il est à craindre que ce ne soit la vanité qui les produise, ou qu'elles ne produisent la vanité. D'ailleurs, les occasions en sont rares ; et souvent, dans l'attente incertaine et imaginaire de se signaler en quelque grande action, on perd le fruit d'une infinité de petites, qui sont d'usage pour tous les jours. (*Le même*).

[Douceur dans la conversation]. — La douceur extrême de ce grand saint donnait des charmes à sa conversation dont il n'était pas aisé de se défendre. On se sentait prévenu en sa faveur dès qu'il ouvrait la bouche, et il gagnait en même temps l'estime et l'affection de ceux qu'il fréquentait. Les manières brusques et impérieuses des ministres de la nouvelle religion contribuaient à relever la modération des siennes, et la dureté avec laquelle ils le traitaient quand ils traitaient ou conféraient avec lui, les injures dont ils l'accablaient, ne servaient qu'à relever avec plus d'éclat sa douceur, et à lui acquérir une nouvelle estime dans l'esprit de ceux

qui étaient tous les jours les témoins des emportements de ses adversaires et de la patience avec laquelle il les souffrait; patience qui alla jusqu'à ce point que, les calvinistes ayant un jour aposté deux assassins pour tuer ce saint homme, ces misérables l'attendant sur un chemin par où il devait passer accompagné de quelques-uns de ses amis qui s'étaient offerts d'aller avec lui, l'abordèrent l'épée à la main, résolus de lui ôter la vie. Dans ce danger extrême, le saint ne perdit rien de sa fermeté ni de sa douceur ordinaire. Il défendit à ceux qui l'accompagnaient de se servir de leurs armes; et, allant au devant de ces meurtriers, il leur dit : *Vous vous méprenez, mes amis : apparemment vous n'en voulez pas à un homme qui, bien loin de vous avoir offensé, donnerait de tout son cœur sa vie pour vous.* Ce peu de paroles calma la rage de ces furieux qui se jetérent aux pieds du saint et lui demandèrent pardon, ce qu'il leur accorda volontiers. (**Marsollier**).

[Tentation dont fut combattu S. François de Sales]. — L'ennemi du salut ne peut voir tant d'innocence et de vertu dans un âge peu avancé : il attaque le jeune comte par la tentation la plus capable de l'accabler. Il lui suggère que, quelque bonne volonté qu'il ait, quelque parti qu'il prenne, il doit être damné. L'horreur de l'enfer, l'état affreux de réprouvé, la frayeur et le trouble, jetant le saint dans une mélancolie profonde, il en allait être accablé, lorsque, jetant les yeux sur une image de la sainte Vierge, ranimé d'un nouveau courage : « Si je suis assez malheureux, s'écrie-t-il, pour mériter d'être éternellement dans la disgrâce de Dieu après ma mort, je veux du moins avoir la consolation de l'aimer de tout mon cœur durant ma vie ! » Une prière si éloignée des sentiments d'un réprouvé dissipa les troubles du saint, confondit le démon, et ramena le calme dans son âme. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[S. François exempt d'imperfections]. — Ce fut par un exercice continuel de combattre et de vaincre ses passions que notre saint acquit un empire si absolu sur lui-même, que chaque âge de sa vie n'eut rien des imperfections qui semblent y être attachées. Pas la moindre légèreté ne parut dans son enfance, quoiqu'il fût d'un naturel vif et plein de feu; pas la moindre liberté dans sa jeunesse, quoiqu'il fût éloigné de son pays et des yeux de ceux qui pouvaient éclairer sa conduite, et dont l'autorité peut à peine retenir les autres dans un âge plus mûr et plus avancé; pas le moindre dérèglement, pas la moindre impatience ni la moindre marque de chagrin dans tout le reste de sa vie. Toujours avec la même tranquillité d'esprit et avec la même sérénité de visage, parmi tant de contradictions, d'importunités, de traverses, d'infirmités et de maladies, sans jamais se plaindre, sans se rebuter, sans contredire, sans contester. Est-ce un homme, ou un ange qui converse avec des hommes d'un génie si différent? Appelez-le comme il vous plaira; mais c'est l'état et la situation

d'esprit où sa douceur l'avait mis par une continuelle mortification de ses passions, et par une constante victoire sur soi-même : car c'est le témoignage qu'en ont rendu tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître. Cet empire qu'il acquit de la sorte sur lui-même n'a pas été moins entier et moins absolu qu'il a été constant et continu. Il lui a donné une parfaite possession de son âme, ainsi que parle l'Ecriture; il s'est étendu généralement sur toutes les passions. Car, quoique l'effet propre de la douceur soit de retenir et de réprimer les saillies de la colère, et d'empêcher qu'on éclate ou qu'on ne s'emporte, qu'on ne se répande en invectives et en injures, cependant, comme toutes les passions ont cela de commun qu'elles dérèglent l'intérieur de l'homme, et que ce dérèglement passe ensuite au-dehors, la douceur empêche que ce trouble ne paraisse; de manière qu'elle est une marque sûre que l'empire que l'on a sur son propre cœur est entier et absolu. (**Houdry**, *Sermons*).

[Accord de deux choses opposées : Dieu et le monde]. — On peut avancer avec vérité que S. François de Sales trouva le secret d'unir ensemble le service de deux maîtres incompatibles, puisqu'il a su plaire à DIEU et au monde, et pratiquer les préceptes de l'un sans s'éloigner des bienséances de l'autre. Aussi y a-t-il une manière d'unir ces deux choses que le saint prélat a pratiquée. Il y a un secret malheureux d'accorder le monde avec DIEU. L'on ne voit que trop ces alliances odieuses de Baal avec JÉSUS-CHRIST, de ces vies monstrueuses qui sont, pour ainsi dire, moitié vices et moitié vertus; de ces personnes qui, par la pratique de quelques bonnes œuvres apparentes, croient acquérir le droit de commettre des crimes véritables. Ce n'est pas ainsi que S. François de Sales accorda le monde avec DIEU. Quoiqu'il semble s'être partagé entre les devoirs de la société et ceux de la religion, il n'y eut jamais de division dans son cœur. S'exerçant aux vertus civiles pour faire aimer les vertus chrétiennes, prenant des manières du monde ce qu'elles ont d'innocent pour combattre ce qu'il y trouvait de criminel, tempérant toujours l'âpreté du zèle évangélique par l'onction de la douceur chrétienne, se contentant de gémir où il eût été dangereux de vouloir corriger, il se fit aimer des justes, il gagna le cœur des pécheurs, et mérita même l'estime de ceux dont il ne put vaincre la dureté. (*Essais de Panégyriques*).

[Tendresse envers les pauvres]. — Quelle était la ferveur des oraisons de notre saint, lorsque au pied des autels, prosterné, recueilli, immobile, il répandait devant DIEU les premières affections de son cœur, et le fortifiait contre les douceurs et les illusions du monde! Quelle était sa charité et sa tendresse pour les pauvres, lorsque, touché de leurs besoins, dans un âge que le peu de réflexion et le peu d'expérience rend d'ordinaire insensible aux misères humaines, il employait en œuvres de miséricorde ce qu'on lui donnait pour ses nécessités ou pour ses plaisirs! Se retranchant

de sa propre nourriture, il partageait son pain, et sacrifiait à Jésus-Christ les divertissements de sa jeunesse et une portion même de sa vie. Quelle était sa constance, quand le démon, jaloux de sa pudeur, lui livrant de rudes combats, il devint, par ses résistances aux tentations les plus pressantes, l'exemple de la continence, et par ses austérités, qu'il redoubla, le martyr de la chasteté ! Quelle était enfin cette heureuse simplicité, qui le rendit attentif aux ordres de Dieu, docile aux conseils de ceux qui étaient chargés de sa conduite, ennemi du déguisement et du mensonge et toujours zélé pour la vérité ! Ne paraîtrait-il pas déjà un chrétien parfait? Et cependant ce n'est encore que l'image d'un chrétien naissant. (**Fléchier**).

[La patience]. — S. François de Sales s'était acquis une si grande patience par une habitude continuelle, qu'il semblait que cette vertu lui fût naturelle, et qu'il fût devenu insensible. Notre Dieu, disait le prophète Nahum, est un Dieu patient, parce qu'il est aussi le Dieu de la force : *Dominus patiens et magnæ fortitudinis.* On connaît un esprit fort par le caractère de sa patience, et, au jugement de S. Ambroise, chacun a autant de sagesse qu'il a de disposition à souffrir. De là nous pouvons connaître la force de l'esprit, la solidité et la sublimité de la vertu de S. François de Sales, qui, dans une infinité d'occasions pressantes où il fut attaqué dans ses biens, dans son honneur, dans tout ce qu'il pouvait avoir de plus cher, n'a jamais rien perdu de sa douceur et de sa patience, faisant voir partout qu'il avait ce merveilleux rapport avec le Sauveur dépeint par Isaïe sous la figure d'un agneau, qu'il souffre qu'on le dépouille comme lui, et même qu'on lui ôte la vie sans se plaindre : *Sicut agnus, coràm tondente se obtumescet, et non aperiet os suum.* (**Texier**).

[Dévotion douce et aimable].— La dévotion de S. François de Sales ne fut à charge à personne, Il trouva le secret de se faire aimer de ceux qu'il fut obligé de reprendre. Sa croix fut toute dans son cœur, et toute pour lui. Il ne commandait pas la vertu, il la persuadait, et sans rebuter les pécheurs par ses réprimandes, il les ramenait par sa bonté. On n'éprouve que trop tous les jours, l'humeur chagrine de ces dévots qui n'ont ni pour eux ni pour autrui aucune condescendance raisonnable ; qui, sous prétexte de justice, renoncent à la charité, et qui, par leurs censures et par leurs plaintes perpétuelles, se déchargent d'une partie de leur croix sur les personnes qui les approchent, et font porter la peine aux autres de la pénitence qu'ils se sont imposée à eux-mêmes. Si S. François prêche, il ne fait point d'invectives inutiles; il va au fond de la religion, et, sans s'arrêter à de vaines réformes ou à des défauts extérieurs, qui font la matière ordinaire d'une humeur chagrine et d'un orgueil secret, il attaque la cupidité dans sa source, et met à sa place la charité. S'il traite avec les hérétiques, ce n'est pas par ces disputes et ces contro-

verses tumultueuses où l'on est moins en peine de la vérité que de la victoire, où l'on a plus soin de justifier son raisonnement que de persuader sa croyance ; où l'un persiste dans le mal qu'il fait, l'autre gâte le bien qu'il pouvait faire ; où l'un veut soutenir son erreur par opiniâtreté, et l'autre soutient sa vanité aux dépens de l'humilité et de la charité chrétienne. Notre saint montre la justice de sa cause par son instruction ; il la persuade par sa douceur. Dans des entretiens pleins d'onction et d'efficace, il cherche plus à gagner leur cœur à DIEU qu'à convaincre leur esprit. (**Fléchier**),

[Zèle pour la conversion des hérétiques]. — Quelle fut la douceur de François de Sales lorsqu'étant destiné pour la mission du Chablais et y étant entré, il vit l'abomination dont il est parlé dans l'Evangile établie dans ce pays autrefois catholique ! Mais quelle fut son inquiétude quand il trouva ces peuples, éblouis par la nouveauté, séduits par le mensonge, qui joignaient la malice à l'erreur, et l'opiniâtreté à l'ignorance ? Les difficultés presque insurmontables qu'il rencontra dans sa mission ne firent qu'animer son courage. On le menace, et il prépare un fonds inépuisable de patience ; on lui ferme tous les passages, et il s'en fait pour l'Evangile au travers des neiges et des rochers inaccessibles ; on lui refuse une retraite, et il va de masure en masure, dans les débris des temples ruinés, recueillir les restes du christianisme. On défend de le nourrir, et sa nourriture est de faire la volonté du Seigneur qui l'a envoyé, et d'annoncer sa sainte parole, A peine trouve-t-il qui veuille l'entendre, et il ne laisse pas de jeter la semence évangélique dans ce champ désert et négligé, se croyant assez récompensé de tous ses travaux par la conquête d'une seule âme. Mais que ne peut-on pas espérer d'un homme animé de l'esprit de DIEU ? il attire insensiblement ces peuples par sa douceur et par sa confiance, et leur fait d'abord comme une controverse paisible et muette d'actions et d'exemples. Il leur montre en sa personne un prêtre charitable, savant, humble, désintéressé, et justifie les ministres de JÉSUS-CHRIST, qu'on leur avait tant décriés, par la pureté avec laquelle il exerce son ministère. Il plante, il arrose, et DIEU donne l'accroissement ; on vient à lui, on l'écoute, et l'on est instruit ; on lui prête attention, et l'on est touché. Il dispute, et il convainc ; il exhorte et il convertit. Ceux qu'il ne peut ramener par ses discours, il les édifie par sa patience. Il prouve sa religion par ses vertus aussi bien que par ses raisons, et persuade par son humilité ceux qu'il avait éclairés par sa doctrine. Le service de DIEU se rétablit, les autels sont redressés, l'ancienne religion refleurit, les bons pasteurs retrouvent des brebis fidèles, et trente mille conversions sont les fruits de la charité et des travaux de notre Apôtre. (**Le même**).

[Manière dont il traitait avec les hérétiques]. — Ce grand saint agissant contre

les hérétiques, et étant persuadé que l'effet des plus solides raisonnements dépend de la disposition avec laquelle on les examine, s'attachait moins à chercher des preuves à la vérité, qui n'en manque jamais, qu'à disposer les esprits à connaître la solidité de ces preuves, à marquer vivement ces traits divins qui rendent la vraie Eglise reconnaissable, qu'à les mettre dans ce jour favorable qui les fait reconnaître. Il savait que l'esprit serait bientôt éclairé pourvu que le cœur lui permît de s'instruire; que, si l'aveuglement de malice était une fois dissipé, l'aveuglement d'ignorance ne subsisterait pas longtemps, que la lumière de la vérité se répand d'elle-même aussitôt que les voiles qui la couvrent sont levés. Son érudition rendait la lumière présente aux esprits, et sa douceur rendait les esprits présents à la lumière. Ce n'était pas cette douceur artificieuse et concertée qui révolte quelquefois davantage qu'une aveugle liberté : c'était une douceur simple, naturelle, et comme l'épanchement d'un cœur qui, rempli de charité et de zèle, se répandait au dehors par un excès de plénitude. Les hérétiques comprenaient clairement que ce bon pasteur eût voulu les convaincre sans les confondre, qu'il ne cherchait leur estime qu'autant qu'il en avait besoin pour attirer leur créance, et que, donnant tout à la vérité, qui persuade toute seule, il ne comptait pour rien celle du raisonnement qui la faisait connaître. Il savait le secret d'entrer dans leur sens autant que l'intérêt de la religion le lui permettait, pour les ramener plus facilement à celui de l'Eglise ; de leur abandonner certaines pratiques peu importantes, pour les faire convenir des points essentiels ; de bannir des conférences cette ostentation de science si ordinaire aux personnes habiles; de ménager cet orgueil, caché dans le cœur de l'homme, qui l'empêche souvent de reconnaître la vérité que les autres lui découvrent; d'ôter au raisonnement cette force impérieuse qui révolte souvent ceux qu'elle veut entraîner; de présenter simplement à l'esprit la vérité qu'il aime, en lui laissant la satisfaction de la recevoir par son propre mouvement; de ne mêler à ses conférences d'autre ardeur que celle d'un zèle religieux; de rompre les entretiens de controverses lorsqu'ils dégénéraient en disputes; d'adoucir les esprits lorsque, échauffés par l'opposition des sentiments, ils défendaient la vérité avec chaleur, ou qu'ils la combattaient avec emportement. Par cette admirable conduite, il laissait faire aux hérétiques cette réflexion, souvent plus forte que toutes les preuves, qu'une religion qui avait de si saints et de si sages partisans devait être la véritable. (*Essais de Panégyriques*).

[Mission dans le Chablais]. — François de Sales va attaquer l'hérésie jusque dans ses derniers retranchements. La vue des églises abattues, des monastères ruinés et des croix renversées, redouble son zèle. Plein de ce courage et de cette confiance qui font les héros chrétiens, il entre dans Thonon à travers les huées et les insultes des protestants. La patience, la modestie et la douceur furent les seules armes dont il se servit pour

parer aux affronts et à la malice de ce peuple furieux. Sa modération et sa vertu apprivoisèrent ces esprits et ces cœurs apostats. Il parle et il convainc. Tout le parti protestant en est alarmé. On défend si sévèrement de l'écouter, qu'il se voit incontinent abandonné, et plusieurs jours au milieu de la ville aussi solitaire que s'il eût été au milieu d'un désert. Il ne laisse pas d'y venir tous les jours des Allinges ; la pluie, la neige, les glaces, les vents les plus furieux, la nuit même, ne furent jamais capables de l'empêcher de se mettre en chemin. Le froid le saisissait quelquefois jusqu'à le rendre presque immobile, et même en danger d'en mourir : mais rien ne put jamais arrêter ni modérer son zèle. Il passe les nuits exposé à la pluie et à tous les frimas. Il se traîne sur une planche couverte de glaçons, pour aller instruire au-delà d'un ruisseau quelques paysans nouvellement convertis. Il s'expose à tous les dangers ; il souffre tout pour le salut de ce pauvre peuple. Mais, si ses travaux sont excessifs, ses conquêtes sont immenses. Les bailliages de Gex, de Ternier, de Gaillard, rentrent dans le sein de l'Eglise ; tout le Chablais est converti ; rien ne peut résister ni à la force de ses discours ni à la vertu de ses exemples ; et, par un miracle dans lequel paraît si visiblement le doigt de Dieu, comme un agneau parmi les loups, en danger évident d'en être dévoré, il change en agneaux, par sa sagesse, par sa modération et sa Piété, les loups mêmes. Il fait des controverses ; il offre huit ou dix fois de disputer ou de conférer avec les ministres sur les points contestés ; mais, bien loin d'accepter la conférence, on traite avec de nouveaux assassins pour lui ôter la vie. (**Le P. Croiset**, *Exercices de piété*),

[Fruits des missions de notre saint]. — Les grands fruits que faisait François de Sales dans sa mission, et la multitude des personnes qu'il ramenait dans le sein de l'Eglise, engagèrent son évêque à le choisir pour son coadjuteur avec l'agrément du duc de Savoie, persuadé que, se voyant sur l'âge et hors d'état de travailler par lui-même, il ne pouvait mieux faire que de charger notre saint de cette dignité, afin qu'elle donnât plus de poids et d'autorité à ses travaux apostoliques. Il est vrai que, si François eût consulté son humilité, il ne se serait jamais chargé d'une dignité si sublime ; mais, considérant que c'était la volonté de Dieu, il soumit son cou au joug qu'on lui imposait, résolu de travailler, avec tout le zèle dont il était capable, à la conversion de ces peuples abandonnés à l'erreur. Car combien de fois, considérant les ruines de la ville de Genève, cette Jérusalem profane, touché de compassion et de zèle, pleura-t-il, à l'exemple du Fils de Dieu ! combien de fois alla-t-il, dans l'étendue de son territoire, arracher à ces loups ravissants des brebis qu'ils avaient détournées du bercail, et qu'ils étaient sur le point de dévorer ! Combien de fois fut-il jusqu'aux portes de cette cité malheureuse adorer les croix qu'il y avait lui-même solennellement plantées, et réparer par sa piété les outrages qu'on avait faits au Sauveur dans l'en-

ceinte de ces murailles ! Combien de fois fut-il sollicité, par l'ardeur de sa charité et par la délicatesse de sa conscience, d'aller redemander, non pas ces revenus qu'on lui avait usurpés, mais les âmes de son peuple qu'on lui retenait et qu'on lui avait comme volées ! Son zèle aurait-il pu se contraindre s'il se fût estimé nécessaire ou même utile au salut ou à la conversion d'une âme ? Avec quelle résolution alla-t-il presser et convaincre Théodore de Bèze, dont l'esprit, le savoir et l'éloquence auraient mérité des louanges immortelles, s'il y eût joint les bonnes mœurs et s'il s'en fût servi pour défendre la bonne cause ! Il l'ébranla, et il l'aurait sans doute entraîné, si l'intérêt, l'orgueil, la faiblesse de l'âge ne l'eussent retenu ; ou, pour mieux dire, si Dieu, dont les jugements sont terribles, mais toujours adorables, n'eût permis qu'il fût mort dans l'abîme où il était tombé depuis longtemps. Avec quel courage voulut-il administrer à un catholique mourant le sacrement de pénitence, contre toutes les lois et tous les conseils de la prudence de la chair ! Mais avec quel zèle évangélique, appelé par des nécessités de religion, et traversant, sans dissimuler son nom ni sa qualité, cette ville qui massacrait les prophètes, se livra-t-il pour Jésus-Christ à ses ennemis ! Ils en auraient fait sans doute un sacrifice agréable à tout leur parti : un sang si noble et si pur allait être répandu par ces mains impures, et la plus sainte tête du christianisme allait servir de but à leurs coups parricides, si le Fils de Dieu, qui a promis tant de fois la protection à son Eglise, ne l'eût conduit par la main et ne l'eût rendu invisible aux hérétiques, comme il le fut lui-même aux Juifs quand il voulut se dérober à leur cruauté et à leur envie, jusqu'à ce que son heure fût venue. (**Fléchier**).

[Désintéressement du Saint].— Si l'ambition ne trouva point de lieu dans le cœur de notre saint, l'orgueil n'y put non plus prendre place. Ni les témoignages avantageux qu'il reçut des Souverains-Pontifes, ni les hommages publics que les plus grands princes rendirent à ses vertus, ni les efforts que fit le grand Henri pour l'attirer en France par l'espérance des plus hautes dignités, ni la déférence que tous les prélats de l'Eglise gallicane eurent pour lui, lorsque, dans une assemblée publique où il avait pris la dernière place, selon sa coutume, ils le firent passer à la première, ni le choix que le roi d'Espagne et l'archiduc d'Autriche firent de lui pour leur médiateur en des différends considérables, ni la confiance que le duc de Savoie avait en lui pour la conduite des plus importantes affaires de son Etat ; ni l'approbation générale des personnes les plus éclairées de son siècle, ni les applaudissements que lui attirait en foule l'éloquence de ses divines prédications : rien de tout cela ne fut capable de lui inspirer de l'orgueil. Il fut toujours modeste dans les honneurs, comme désintéressé dans les richesses. (*Essais de Panégyriques*).

[Son amour pour la pauvreté]. — Que ne puis-je vous représenter la parfaite

nudité de cœur que notre saint a fait paraître dans toute sa vie ! Il avait tant d'amour pour la pauvreté évangélique, cette chère compagne du Sauveur naissant et mourant, qu'il triomphait de joie lorsqu'il entendait chanter ces paroles de Job : *Je suis sorti nu du ventre de ma mère et j'y retournerai tout nu.* « Pour moi, disait-il, j'ai cette ambition : je veux mourir avec cette gloire de n'avoir rien. Que le monde en dise ce qu'il voudra, je ne changerai point de dessein. » Il a parfaitement pratiqué le principe qu'il donnait à ses enfants spirituels, qui était de vivre au monde comme si on avait déjà le corps dans le tombeau et l'âme dans le ciel. Il avait une satisfaction toute particulière de n'avoir point de maison qui fût à lui, et que le maître du logis où il demeurait le pût mettre dehors quand il voudrait, afin de pouvoir dire avec le Sauveur : *Vulpes foveas habent volucres cœli nidos, ; et Filius autem Hominis non habet ubi caput reclinet.* Enfin, cet amour, l'ayant fait vivre toujours pauvre, lui donna cette satisfaction de mourir comme un pauvre, dans la maison d'un jardinier. C'était de cette parfaite nudité de cœur que provenait le mépris qu'il eut toujours pour tout ce qui paraissait éclatant dans le monde. (**Le P. Texier**).

[Patience héroïque de S. François]. — Notre saint ne s'était pas moins rendu maître de toutes les autres passions, qui étaient encore plus opposées à la douceur de son naturel et à la mansuétude chrétienne, telles que sont la colère, la haine et la vengeance. Aussi les avait-il tellement domptées, que les chirurgiens qui l'ouvrirent après sa mort trouvèrent son fiel pétrifié, comme si le feu de la charité du prochain, dont son cœur brûlait, eût poussé son activité jusqu'à la source où se forme cette humeur. En effet, il fut attaqué dans ses écrits par un prédicateur indiscret, qui décria ce saint en pleine chaire et en présence de tout un parlement, comme un corrupteur de la morale chrétienne, et, par un emportement de zèle qui n'était ni selon la science ni selon la charité, déchira son *Introduction à la vie dévote* comme un livre pernicieux, qui introduisait le relâchement par une molle condescendance. S. François de Sales le souffrit sans s'en ressentir, et sa générosité le porta jusqu'à faire des excuses à cet emporté, si, contre son dessein, il avait écrit quelque chose qui aurait pu le scandaliser. Il a été ensuite attaqué dans sa réputation par des injures atroces ; et, sans parler des calomnies des hérétiques, qui lui étaient trop glorieuses pour s'en plaindre, l'envie de quelques courtisans tâcha de l'envelopper dans un crime d'Etat : et François employa son crédit auprès du roi en faveur de ses calomniateurs mêmes, par une vengeance qu'un saint Père appelle céleste. On en vint jusqu'à ce point de lui présenter un libelle diffamatoire composé contre lui-même, que ce saint lut et relut avec plaisir, dans la pensée qu'on ne pouvait assez dire de mal de sa personne. Et une autre fois, ayant aperçu des écrits inju-

rieux qu'on avait affichés aux portes de son église et jusque dans son confessionnal, il défendit expressément qu'on les en arrachât.

Il ne manquait plus à ce grand saint que d'être outragé en sa propre personne, pour faire voir que sa douceur et sa patience étaient à l'épreuve de toutes les insultes. Il le fit voir dans celle que lui fit un gentilhomme violent et emporté, qui fit un jour irruption dans sa maison, et qui le traita si indignement de paroles et de fait qu'il le mit tout en sang, sans que ce saint en ait jamais conçu ou conservé le moindre ressentiment ; et bien loin de cela, il répondit, à ceux qui le sollicitaient d'en tirer raison par les voies de la justice , que si cet homme lui avait arraché un œil, il le regarderait de l'autre comme le meilleur et le plus obligeant de ses amis. Peut-on voir une patience plus admirable et un plus surprenant exemple de douceur ? (**Houdry**).

[Même sujet]. — Par combien de calomnies l'enfer s'efforça-t-il de décrier le ministère de ce grand homme ! Autant sa réputation est saine et entière en elle-même, autant est-elle déchirée par les ennemis de Dieu. Combien d'insultes a-t-il reçues , et combien sa douceur en a-t-elle remporté de signalées victoires sur ceux mêmes qui l'insultaient ! Il veut rétablir l'église de Thonon : toute la ville se soulève contre lui ; on court aux armes ; les nouveaux convertis les prennent aussi pour sa défense. « Ah ! mes chers enfants, s'écrie-t-il en s'adressant à ses défenseurs, vous ne savez pas encore sous quelle loi vous vivez et de quel esprit vous devez être animés. En pensant défendre le pasteur, vous allez dissiper le troupeau. L'Eglise est fondée sur la croix et nous ne pouvons la rebâtir sur un autre fondement. Prions pour nos persécuteurs : c'est ainsi que nous devons les combattre et nous garantir de leurs coups. » Evénement merveilleux : ces paroles calment l'orage de la sédition ; François fait avec solennité l'ouverture de son église ; trois bourgades entières viennent, par leur présence et par leur soumission, la consacrer, et sa douceur opère ce qu'on n'eût pu espérer de la violence. (**Bourdaloue**).

[Prédication de notre saint]. — Notre saint prélat ne négligeait pas l'éloquence, mais il s'attachait beaucoup plus à la solidité des maximes chrétiennes. Incapable de penser à s'acquérir de la réputation, il ne songeait qu'à la conversion des âmes. Plein de douceur partout ailleurs, il paraissait là plein de zèle. Mais ce qui faisait le plus d'impression sur ses auditeurs est qu'il ne disait rien qu'il ne pratiquât le premier ; et la sainteté de sa vie répondait si bien à celle de ses discours, que ses exemples entraînaient tous ceux que ses prédications n'avaient fait qu'ébranler. Libertins, athées, hérétiques, tous cédaient aux uns ou aux autres ; et ses lumières, jointes à son incomparable douceur, gagnaient les cœurs en même temps qu'elles convainquaient les esprits. (**Marsollier**).

Après mille travaux, dont le fruit répondait à son zèle, ne croyez pas qu'il s'en tienne là. Il recommence tous les ans ses courses apostoliques ; et, après avoir satisfait aux nécessités de son troupeau, il étend ses soins sur toute la France par ses admirables prédications, qui ont retiré tant d'âmes du vice et du libertinage. Paris, Lyon, Grenoble, Dijon et les villes les plus considérables de ce royaume, lui sont obligées d'y avoir rétabli la piété, maintenu la foi, et converti plus d'âmes par sa douceur que les prédicateurs les plus véhéments n'ont fait par les saints emportements de leur zèle. Il ne trouvait presque point de pécheur si endurci qui ne se rendît. François était proprement une voix qui crie dans le désert ; il ne songeait pas à se faire un chemin à la réputation d'éloquent, mais à faire préparer les voies du Seigneur. C'était un ambassadeur fidèle, qui n'altérait point les ordres de son roi pour favoriser la délicatesse de ceux qui devaient les recevoir. Sa façon de prêcher paraissait un peu lente, mais en effet elle était grave et digne d'un évêque. Il songeait à exciter les gémissements de ses auditeurs, et non pas leurs acclamations ; à tirer des larmes de leurs yeux, et non pas des louanges de leurs bouches ; à les persuader, et non pas seulement à les convaincre ; à les convertir, et non pas à leur plaire. Il avait appris de S. Chrysostôme que la chaire du prédicateur évangélique n'est pas un théâtre où le peuple doive accourir pour y trouver du divertissement, mais pour s'en retourner meilleur ; et que l'orateur se doit estimer bien heureux, non pas quand on le loue, mais quand ses auditeurs profitent de tout ce qu'il dit. Le saint évêque n'était pas tellement attaché à son seul troupeau qu'il ne répandît aussi en plusieurs autres contrées les lumières dont le Ciel l'avait éclairé. Il prenait plaisir à aller défricher des terres incultes et désertes, où la moisson pouvait être abondante, et où il se trouvait très-peu d'ouvriers; il aimait mieux travailler, prêcher, catéchiser des peuples rustiques et qui avaient le plus besoin de son ministère, que de profiter des travaux de ceux qui avaient cultivé d'autres contrées où la récolte était moins considérable, et le nombre des ouvriers beaucoup plus grand. Jamais prédicateur ne fut tant goûté que notre saint ; nul aussi ne fit jamais tant de fruit, et l'on disait communément qu'il n'était pas possible, quelque obstiné qu'on fût, de résister ou à la ferveur de François de Sales à l'autel ou à son éloquence en chaire. Il parcourait sans cesse les villages et les hameaux, pour instruire une infinité de pauvres gens qui vivaient dans la religion chrétienne presque sans la connaître, et ses premières courses apostoliques avaient déjà fait autrefois tant de conquêtes à Jésus-Christ que ce fut là le sujet qui l'avait fait déclarer le Missionnaire du Chablais par l'évêque son prédécesseur et par le prince. (Anonyme).

[Sa manière de travailler à la conversion des pécheurs]. — S. François de Sales n'usait pas, à l'égard des pécheurs, d'un zèle amer et inconsidéré : il travaillait à leur conversion avec toute la douceur possible, afin de ne les

point rebuter, remplissant cependant son ministère, et ne prodiguant point mal à propos le sang du Sauveur. Il ne leur disait pas brusquement: Vous êtes perdus, il y a trop longtemps que vous abusez des grâces que vous avez reçues. Il ne s'éloignait pas d'eux avec précipitation, comme ces médecins ignorants ou emportés qui quittent leurs malades en secouant la tête et témoignant, par leurs gestes ou par leurs paroles, qu'il y a plus à désespérer qu'à attendre de leur guérison. Il s'approchait d'eux avec un air doux et insinuant; il les entretenait de la bonté excessive de Dieu, qui était mort pour eux sur une croix, et qui voulait qu'ils se sauvassent. Il les conjurait, par les entrailles de sa miséricorde et par leurs propres intérêts, d'avoir pitié de leurs âmes, de profiter du peu de temps qu'il leur restait, de faire ce qu'ils pouvaient et de demander ce qu'ils ne pouvaient pas, de sortir de leur assoupissement et de penser à faire pénitence. Il leur en découvrait les moyens et en aplanissait les voies; et comme, lorsqu'un homme est tombé, il faut que celui qui veut le relever se courbe et se penche lui-même, sa charité et sa douceur pastorale, le penchant vers les pécheurs, les tiraient du bourbier où ils s'étaient enfoncés. Quand il travaillait à la conversion des dames, il ne commençait pas par leur dire: Arrachez toutes ces frisures, ôtez ce fard et tout cet attirail de vanité ; renoncez à ces parties de divertissement, à ces festins. Il allait d'abord à la source du mal, en leur donnant une vive horreur du péché mortel, et tâchant de leur mettre l'amour de Dieu dans le cœur, persuadé qu'elles quitteraient bientôt ces amusements criminels ou superflus, quand leur cœur commencerait à s'échauffer de l'amour de Dieu. Il suivait en cela l'exemple du Sauveur même, qui, sans rebuter la Samaritaine, ni lui dire qu'elle était une impudique, lui donna d'abord une grande idée du don de Dieu, et un pressant désir de demander et de recevoir cette eau salutaire dont il lui avait donné un avant-goût, assuré qu'elle quitterait bientôt sa cruche et qu'elle renoncerait incessamment à tous ses engagements criminels. (*Eloges historiques*).

[S. François de Sales écrivain]. — Je puis dire, sans blesser le respect que je dois à tous les autres écrivains, qu'après les saintes Ecritures il n'y a point d'ouvrages qui aient plus nourri et entretenu la piété parmi les fidèles que ceux de S. François de Sales. Il est vrai, les Pères ont écrit pour la défense de notre religion, les théologiens pour l'explication de nos mystères, les historiens pour conserver la tradition de l'Eglise; ils ont tous excellé dans leur genre, et nous leur sommes à tous redevables: mais, pour former les mœurs des fidèles et pour établir et conserver dans les âmes une solide piété, nul n'a eu le même don que l'Evêque de Genève. Combien sa seule *Introduction à la vie dévote* a-t-elle converti de pécheurs ! combien a-t-elle formé de religieux ! combien d'hommes et de femmes a-t-elle sanctifiés dans le mariage ! combien, dans tous les états, a-t-elle fait de changements admirables ! Il n'est pas besoin de rappor-

ter ici tous les éloges que lui ont donnés les Souverains-Pontifes, les cardinaux, les princes et les rois, ni combien ce pieux livre a produit de miracles : une des marques les plus évidentes de son excellence et de son prix est que dans le christianisme il est devenu si commun, qu'il est entre les mains de tout le monde, et qu'il a été traduit en toutes sortes de langues (**Bourdaloue**).

[Même sujet]. — Peut-on assez relever le traité que ce saint évêque a composé de l'amour de DIEU ? C'est un tableau très-parfait, où le sien est représenté, et le personnage qui y parle sous le nom de Théotime n'est autre que lui-même, qui y représente ce qu'il sentait dans son propre cœur. Ceux qui voudront prendre la peine de lire les douze livres de ce traité demeureront convaincus que l'amour divin qui brûlait dans le cœur de François en a été l'auteur et l'objet en même temps, et que l'amour s'y est dépeint et représenté lui-même. Notre saint donna plusieurs autres ouvrages de piété également solides. Aussi Alexandre VII, dans la bulle de la canonisation de ce saint, déclare que ses écrits salutaires sont autant de flambeaux ardents qui portent la lumière et le feu dans toutes les parties du corps de l'Eglise. (**Le P. Duneau**).

[Etablissement de l'ordre de la Visitation]. — La piété, le zèle et la capacité de notre saint ont paru principalement dans l'institution qu'il a faite de l'ordre de la Visitation : ordre qui semble renfermer tout ce que les autres ont de plus parfait, et qui fleurit aujourd'hui par tout le monde chrétien, avec l'édification et l'admiration de tous les fidèles. Le saint fondateur, après avoir confessé et communié les premières sujettes de cet institut, leur donna des règles pleines de sagesse et de douceur, dans lesquelles toute la perfection chrétienne, réduite comme en art, devient le fruit d'une vie douce et aisée. C'est ce saint ordre, le grand ouvrage de notre saint, qui se trouve aujourd'hui répandu avec tant d'éclat par tout l'univers, et qui, après un siècle, conserve encore toute la vigueur de son premier esprit, et compte plus de six mille et six cents religieuses, qui édifient l'Église par la bonne odeur de leurs vertus, et sont l'objet de la vénération de tous les peuples. (**Croiset**, *Exercices de piété.*)

[Imitation de saint François de Sales]. — La Providence, qui voulait nous donner François pour exemple, l'a attaché à une vie commune, afin qu'elle n'eût rien que d'imitable. Il n'a point passé les mers pour aller chercher dans un nouveau monde de l'exercice à son zèle : il est demeuré dans sa patrie ; mais il y a été prophète, et plus que prophète, ayant eu en partage ce don merveilleux qui lui a fait si souvent prédire l'avenir. Je ne parlerai point de la communication du pouvoir du fils de DIEU que le saint prélat fit paraître : — premièrement, sur les démons, qu'il a contraints de sortir du corps de plus de quatre cents possédés, ainsi que le

rapportent les historiens de sa vie ; — secondement sur les maladies, témoin cette quantité d'aveugles éclairés, de paralytiques guéris, de moribonds rétablis en santé dans un instant ; — enfin, sur la mort, par plusieurs résurrections authentiques et confirmées par des témoins irréprochables ; et une infinité d'autres prodiges faits par ce saint prélat, qu'il serait ennuyeux de rapporter. Je me contenterai de dire qu'il porta en sa personne une expression parfaite de cette vie cachée du Sauveur, qui, sous un extérieur commun, était ornée de trésors infinis de toutes sortes de vertus. Ce saint, animé et rempli de cet esprit, nous a fait voir qu'une vie civile et ordinaire peut être accompagnée d'une éminente sainteté, et que, pour être saint, il n'est pas nécessaire de fuir le commerce des hommes, de se retirer dans les déserts, ou de s'enfermer dans la solitude des cloîtres. (**Le P. Texier.**)

[Même sujet]. — Voilà quel a été le saint que l'Eglise nous met aujourd'hui devant les yeux comme un modèle facile à imiter, parce qu'il a mené une vie ordinaire. Mais que j'ai grand sujet de craindre qu'il trouve peu d'imitateurs, parce que pour cela il faut commencer par vaincre ses passions, pour acquérir cette douceur et cette tranquillité d'âme qui ne s'obtient que par un parfait empire sur soi-même. Quelque principe que nous ayons de cette vertu dans le fond de notre naturel, nous devons toujours supposer qu'elle doit être élevée par la grâce au-dessus de la nature, et cultivée par l'exercice continuel de la mortification chrétienne, sans laquelle il n'y a point de patience qui ne s'échappe, ni de douceur et de modération qui puisse tenir contre tant de rencontres fâcheuses et imprévues qui troublent incessamment le repos de notre vie. Ajoutez à cela que nous devons bien être persuadés qu'en cela consiste la véritable et solide sainteté, et que c'est aussi par cette règle que nous devons juger combien nous en sommes éloignés. Ainsi, ces impatiences qui vous échappent à la moindre chose qui vous déplaît, ce trouble d'esprit qui paraît jusque sur votre visage à la vue des obstacles qui s'opposent à vos desseins, cette colère et ces emportements où vous vous laissez aller contre les personnes qui vous choquent ou qui sont contraires à vos sentiments, ces plaintes, ces murmures, cette indignation, ces ressentiments que vous ne pouvez empêcher d'éclater à la moindre contradiction, à la moindre parole qu'on vous dit : ce sont autant de marques que vous n'avez pas acquis cet empire sur vous-même, et que, autant vous êtes éloignés de la douceur qui naît de la mortification de toutes les passions, autant êtes-vous éloignés de la sainteté où est parvenu le grand S. François de Sales, lequel, après s'être fait saint par cette vertu, et avoir sanctifié les autres, nous a laissé, par l'exemple de sa vie commune, une facilité plus grande pour le suivre dans la voie du salut. (**Houdry**, *Sermons.*)

[Même sujet]. — Je me suis contenté de vous proposer un homme qui a mené extérieurement une vie commune, sans chercher des routes écartées, et qui cependant s'est fait un grand saint. Pourquoi donc ne le feriez-vous pas en suivant les mêmes voies? Sera-t-il dit qu'il ait sanctifié tous les états, et que vous ne vous servirez pas de cet avantage pour vous sanctifier dans le vôtre? Grands et nobles, vous apprenez de ce grand saint de quelle manière vous devez accorder votre courage avec les lois de l'Evangile, et comment le sang qui coule dans vos veines ne perdra rien de sa teinture par le mélange de celui du Fils de Dieu que vous recevez souvent dans les sacrements. Juges, officiers, magistrats, il vous apprendra le moyen de garder l'humilité chrétienne sur les fleurs de lis, et à vous servir de votre autorité pour faire régner partout la vertu. Vous, peuples, de quelque vocation que vous soyez, il vous enseignera, dans votre trafic, à négocier pour le ciel, ou, parmi les sueurs d'un métier pénible, à travailler pour l'éternité. Mais surtout il semble particulièrement avoir été donné de Dieu pour tracer à ses saintes filles un modèle de vertu : car c'est en quoi il a le mieux réussi, la douceur de la dévotion étant plus propre de leur tendre naturel; et, comme si l'esprit de ce grand saint n'était pas encore assez vivement exprimé dans ses écrits, il a voulu en laisser un modèle vivant en instituant un saint ordre de religieuses, dont ayant conçu le dessein et le projet parmi les douceurs d'un saint ravissement, il a voulu que la douceur en fût comme l'âme et l'esprit, en établissant leur perfection dans l'union avec Dieu, dans la paix et dans la tranquillité de l'âme, lesquelles naissent d'un parfait renoncement à soi-même et à toutes les affections de la terre : de manière que, pour avoir l'esprit de cet ordre, il faut être des hosties vivantes, consumées dans les flammes de la plus pure charité. Ne vous contentez pas, grand saint, d'avoir laissé de la sorte votre esprit à vos saintes filles; faites-en part à toute l'Eglise, et à ceux particulièrement qui ont pour vous une sainte vénération, afin que, après avoir imité vos vertus en cette vie, ils participent dans l'autre à la gloire dont vous jouissez. (*Le même.*)

SAINT JEAN-DE-DIEU

Fondateur des Frères de la Charité.

AVERTISSEMENT.

On ne peut faire le Panégyrique de S. Jean de Dieu *sans faire en même temps celui de la charité même et de la compassion envers les pauvres et les misérables ; non-seulement par la raison que ç'a été le caractère propre de ce grand saint, qui s'est distingué par-là entre ceux qui se sont rendus célèbres par cette aimable vertu, mais encore parce que la divine Providence l'a fait naître et donné à son Eglise pour renouveler, dans ces derniers siècles, la charité qui régnait dans les premiers temps du christianisme.*

Ce n'est pas que ce saint ne soit illustre par d'autres endroits ; par sa pénitence et ses étonnantes austérités, par la confiance en Dieu *et un entier abandon à la divine Providence, par sa patience héroïque à souffrir les plus sanglants outrages et les confusions les plus humiliantes, par un généreux mépris de la gloire du monde et de sa propre réputation, jusqu'à vouloir passer pour un homme hors de son bon sens et être traité comme un insensé. On pourrait enfin dire, à la gloire de* S. Jean de Dieu, *qu'il a donné l'exemple de toutes les vertus, mais que celles en quoi il s'est plus particulièrement signalé et rendu plus imitable sont les œuvres de charité et de miséricorde envers les pauvres et les malades, au service desquels il s'est consacré : aussi est-ce sous cette idée qu'on le doit présenter.*

Pour ce qui est de la manière de traiter ce sujet, qui donne lieu à de solides réflexions morales, toute la difficulté est de réunir dans un dessein les principales vertus et les actions les plus marquées du saint, et de les y rapporter comme des dispositions, des moyens ou des occasions ménagées par la Providence pour se bien acquitter du saint et charitable emploi auquel elle l'avait destiné : ce qui comprend toutes les bonnes œuvres qu'on peut exercer envers le prochain.

§ I.

Desseins et Plans.

I. — *Quis, putas, est fidelis servus et prudens, quem constituit Dominus super familiam suam?* Qui pensez-vous que soit le serviteur fidèle et prudent que DIEU a établi pour avoir soin de sa famille ? (Matth. XXIV).

DIEU, qui est le souverain bien et la source de tous les biens, se communique diversement à ses saints. Comme il les conduit à ses fins par sa grâce, qui, selon S. Pierre, a plusieurs formes, il leur donne divers caractères de sainteté, selon qu'il convient à sa gloire ou à leur propre sanctification, ou à l'utilité de son Eglise, en faisant dominer en eux quelques-unes de ses perfections divines. Il y a des hommes de sa *miséricorde* qu'il enrichit plus pour les autres que pour eux-mêmes, qu'il suscite pour être comme les bienfaiteurs publics et pour soulager les misères du reste des hommes, Il y a des hommes de sa *puissance*, à qui il semble qu'il ait donné toute la force de son bras, qui étonnent la nature et la surmontent par des signes et des prodiges, quand il s'agit de faire connaître sa vérité ou de faire craindre ses jugements. Il y a des hommes de sa *providence*, à qui il a donné non-seulement un cœur docile et fidèle, pour s'abandonner entièrement entre les mains de cette aimable providence en ce qui regarde la conduite de leur vie, mais de plus un cœur tendre, et, comme parle le Sage, un cœur enclin à la miséricorde et à la compassion envers les misérables, afin qu'ils soient les ministres de cette même providence : c'est-à-dire chargés du soin de pourvoir aux besoins de ceux qui sont dans la nécessité et dépourvus des biens de la fortune. — Ainsi, nous pouvons considérer Jean-de-Dieu, dans sa vie particulière (1),

1°. Comme un objet de la divine Providence, qui l'a conduit par des routes extraordinaires, protégé et défendu contre ceux qui se sont efforcés de renverser ses pieux desseins, qui l'a délivré de mille dangers, retiré des désordres où par malheur il s'était engagé, et enfin qui l'a déterminé à l'emploi dont il a fait le bonheur et la gloire de sa vie.

2° Comme le substitut, le ministre et le suppléant de la divine Provi-

(1) Cet exorde est pris du sermon de *Fléchier* sur saint Joseph.

dence afin de pourvoir aux nécessités des pauvres et des personnes les plus abandonnées.

Première partie. — 1° Sorti de la maison de son père dans l'âge le plus tendre, il fut abandonné de celui qui l'en avait tiré et qui s'était chargé de son éducation. Il fut reçu par charité chez un homme de bien, qui le fit berger de ses troupeaux à la campagne. Qui ne reconnaît déjà la conduite de la Providence, qui le disposait au soin et au gouvernement des pauvres ? Là, notre jeune pasteur gagna tellement l'affection de cet homme charitable, durant tout le temps qu'il fut à son service, que celui-ci avait résolu de le faire son héritier en lui donnant sa fille unique en mariage. — 2° Pour éviter cet engagement et cet état auquel la Providence ne le destinait pas, il embrassa la profession des armes. Mais la licence et le mauvais exemple ayant corrompu son beau naturel, et lui ayant fait oublier ses exercices de piété, il se jette dans de grands désordres, dont la miséricorde divine le retire. Elle l'empêche de se perdre par divers événements fâcheux qu'elle ménage pour le dégoûter de cette profession et l'obliger à reprendre son premier emploi de berger. — 3° Là, pressé par son premier maître d'accepter la condition et l'alliance avantageuse qu'on lui avait proposée la première fois, il ne peut s'y résoudre, et aime mieux retourner à la guerre, qui se faisait alors contre le Turc, ennemi du nom chrétien, espérant qu'il expiera les dérèglements de sa première campagne, et même qu'il trouvera l'occasion de souffrir le martyre, ce qu'il désirait avec passion. Mais, quoiqu'il eût signalé son courage et que l'estime et l'affection de son général lui fissent espérer de pousser sa fortune, Dieu, qui le destinait à des emplois plus saints, se servit de la paix faite avec l'Ottoman pour faire retourner notre fugitif de la Providence en son pays, où il apprit la mort de sa mère, causée par le regret de l'avoir perdu dans sa jeunesse, et tout à la fois l'heureuse mort de son père, qui, se voyant sans enfants avait embrassé l'état religieux ; ce qui toucha vivement Jean-de-Dieu, et le fit sérieusement rentrer en lui-même. Autre trait de la Providence, qui l'amenait insensiblement et comme par degrés au point où elle le voulait. Enfin l'occasion qui se présenta d'entendre un sermon d'un saint homme, Jean d'Avila, acheva de le convertir et de lui faire entreprendre la plus rude expiation dont on ait peut-être jamais entendu parler. Ensuite de quoi ce saint pénitent s'anime d'un zèle ardent de se consacrer entièrement au service de Dieu, sans savoir encore ce qui lui serait le plus agréable ni quelle était sa divine volonté. Dieu la lui fit connaître par son directeur, le même saint homme d'Avila, qui le détermine à servir le Sauveur en la personne des pauvres et des malades, par toutes les œuvres de charité que son zèle lui suggéra depuis. — Voilà les voies par où la Providence l'a conduit pour être désormais son substitut et son ministre envers les malheureux ; c'est où commence sa vie publique.

Seconde Partie. —Afin que Jean-de-Dieu s'acquittât dignement de cette

commission, — 1° Dieu lui donna une charité paternelle envers tous les misérables, pour les aimer tendrement et pour se faire aimer d'eux : en sorte qu'il les regardait comme ses enfants, du soin desquels le Seigneur l'avait chargé, et qu'ils le regardaient réciproquement comme celui que Dieu leur avait ménagé pour père. Ce n'était pas seulement un amour tendre et plein de compassion, mais un amour effectif, une volonté ferme et constante de leur procurer tous les soulagements dont ils pourraient avoir besoin. — 2° Dieu lui fit part des soins de sa Providence paternelle envers les pauvres, les malades et les personnes abandonnées, pour les conduire, les nourrir, pourvoir à leurs besoins ; pour les défendre, les protéger, les instruire dans la voie du salut. — 3° Le même Seigneur, père des miséricordes, lui fit part de son pouvoir en le faisant réussir dans toutes ses entreprises, souvent par des miracles et par des voies imprévues et au-dessus de la prudence humaine. Ce qui justifie ce que nous avons annoncé : que S. Jean-de-Dieu a été établi sur la famille du Seigneur comme un serviteur fidèle et prudent : *Quem constituit Dominus super familiam suam.*

—

II. — 1° S. Jean-de-Dieu nous fait voir par son exemple qu'en quelque état où la Providence nous ait fait naître, on peut secourir et assister les pauvres, puisque pauvre lui-même, son zèle et sa charité lui ont fait trouver des ressources pour subvenir à toutes sortes de misères, fonder des hôpitaux et instituer un ordre célèbre par son étendue et par l'excellence de la charité qu'il exerce. Que si nous n'avons pas le moyen de l'imiter par des actions si héroïques, nous le pouvons par nos conseils, nos aumônes, la visite des pauvres et des malades, des veuves, des orphelins, des prisonniers, chacun selon les moyens et les talents qu'il a reçus de la divine Providence.

2° — S. Jean-de-Dieu nous montre l'obligation où nous sommes de soulager les misérables, parce qu'ils sont non-seulement nos membres, selon le langage de l'Ecriture, mais encore les membres de Jésus-Christ ; raisons, sans doute, qui doivent nous animer à cette sainte pratique.

3° — S. Jean-de-Dieu nous fait voir par son exemple que, si nous sommes obligés de subvenir aux nécessités corporelles des malheureux, nous sommes encore plus obligés de les secourir dans les besoins spirituels, soit en les instruisant nous-mêmes, soit en leur procurant des personnes qui puissent les instruire dans la voie du salut, si Dieu ne nous a pas donné les talents nécessaires pour nous acquitter de cette fonction ; persuadés, comme nous le devons être, que cette manière de charité est d'autant plus excellente que l'âme est plus noble et infiniment plus précieuse que le corps.

—

III. — *Nonne* Deus *elegit pauperes in hoc mundo, divites in fide et heredes regni quod repromisit* Deus *diligentibus se?* (Jac. II, 5.) Dieu n'a-t-il pas

choisi ceux qui sont pauvres en ce monde pour être riches dans la foi, et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment? — S. Jean-de-Dieu a été pauvre en ce monde, mais sa charité l'a fait riche selon Dieu, et lui a acquis trois précieux trésors : le trésor des vertus, le trésor des souffrances, le trésor de la gloire.

Premièrement. — Sa charité lui a acquis le trésor des *vertus* par la pratique des œuvres de miséricorde envers les pauvres et les malades. Après avoir été quatorze ans berger, et puis soldat, et enfin petit marchand de livres et d'images, Dieu le choisit pour en faire un grand saint et le combler de toutes les richesses du ciel. Entendant un jour le sermon de ce célèbre predicateur Jean d'Avila, il fut touché d'un si vif sentiment de ses péchés, que, la prédication étant finie, il s'en alla par les rues de la ville de Grenade, criant à haute voix : *Miséricorde, Seigneur, miséricorde à ce pécheur qui vous a offensé!* Le peuple étonné de l'entendre et de le voir tout couvert de boue, dans laquelle il se roulait, le fit mettre par compassion dans l'hôpital des insensés, croyant qu'il était hors de son bon sens. Mais Dieu, qui se sert de la sainte folie de la croix pour confondre la fausse sagesse du siècle, fit bientôt connaître que ce mouvement extraordinaire était un coup de sa main, qui n'avait conduit son serviteur dans ce lieu de miséricorde que pour en faire le père des pauvres et donner un emploi à sa charité, qui attira depuis l'admiration de tout le monde. Car, s'étant consacré au service des pauvres et des malades par le conseil de celui qui l'avait converti, et ayant pris la bénédiction de l'évêque de Thuy, qui lui donna l'habit religieux et le nomma Jean-de-Dieu, il s'appliqua à toutes sortes de bonnes œuvres avec tant de succès, qu'en peu de temps il jeta les fondements d'un ordre aujourd'hui étendu presque dans tout le monde, qui reçoit un secours considérable de la charité de ses enfants.

Secondement. — La charité de Jean-de-Dieu lui a acquis un trésor de *souffrances* par l'exercice d'une patience invincible, que ni la malice des hommes ni la rage des démons n'a jamais su ébranler. Quand on le battait outrageusement, il disait avec un visage riant : *Frappez, mes frères, frappez ce corps qui est la cause de mon malheur.* Quand ses ennemis lui avaient fait quelque tort considérable, il leur disait avec un cœur plein de douceur : *Tôt ou tard, si je veux me sauver il faut que je vous pardonne ; il vaut donc mieux que ce soit dès maintenant.* Quand les démons envieux du bien qu'il faisait, tâchaient de l'étouffer, il n'avait point d'autre défense que la prière : Jésus, disait-il, *sois à mon aide.* La douceur de ce nom sacré était le baume précieux qui guérissait ses plaies. Il n'avait cependant point de plus grand persécuteur que lui-même. Il ne donnait point de trève à son corps : il ne couchait que sur une natte ; il prenait si peu de nourriture à ses repas, qu'à peine pouvait-elle soutenir sa vie ; et, pour dire tout en un mot, il gardait la douceur de sa charité pour le prochain, et ne s'en réservait que la rigueur. C'est pourquoi il ne faut pas

s'étonner si, le Fils de Dieu le visitant une fois, avec sa sainte Mère et S. Jean, il lui mit une couronne d'épines sur la tête. C'est ainsi qu'il couronne ses favoris, qui tiennent à grande gloire de souffrir pour son amour.

Troisièmement. — La charité de ce grand serviteur de Dieu lui a acquis le trésor de la *gloire,* qui n'est autre que Dieu même : car, étant la charité par essence, il en est aussi la récompense par sa bonté. C'est le royaume qu'il promet à ceux qui l'aiment, et dont il déclarera un jour les premiers héritiers ceux qui le servent en la personne des pauvres. C'est à eux qu'il dira, par une singulière faveur : *Ce que vous avez fait au moindre des miens, vous l'avez fait à moi-même. Venez, bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde* (Matth. xxv). Or, ce que le Sauveur doit déclarer au dernier jour du monde, en faveur de toutes les personnes charitables, il le dit par avance à S. Jean-de-Dieu lorsqu'il était encore en vie. Car, comme il lavait un jour les pieds aux pauvres, selon sa sainte coutume, le Fils de Dieu lui apparut et lui dit : *C'est à moi, c'est à moi que vous lavez les pieds, c'est moi que vous assistez en la personne des pauvres.* Oh ! quelle gloire ! oh ! quelle joie ! ô paroles pleines de consolation ! Qui ne s'estimerait désormais heureux de pouvoir faire du bien aux pauvres, de visiter les prisons et les hôpitaux, et d'assister les malades, puisque le Sauveur tient tout cela fait à sa propre personne. (*Nouet, Méditations*).

—

IV. — On peut encore considérer S. Jean-de-Dieu comme une victime dévouée aux exercices de la charité, et faire voir

1°. — Qu'il s'est consacré tout entier, corps et âme, vie et santé, au soulagement des malheureux. Ses yeux semblent n'avoir été employés qu'à chercher les pauvres avec plus de soin et d'attention que les avares n'en ont aux moyens d'amasser de l'argent. Il a employé sa langue à servir de prédicateur aux pauvres et à publier leurs misères ; il a consacré ses mains dans les secours qu'il rendait aux malades, de quelques maladies qu'ils fussent atteints.

2°. — Il a non-seulement négligé mais prodigué sa santé pour le soulagement des malades, soit en assistant les personnes frappées de maladies contagieuses, sans précaution et avec tout l'empressement possible ; soit en épuisant ses forces par les veilles, les travaux et les peines qu'il prenait, de jour et de nuit, pour subvenir à tous leurs besoins, sans se ménager en aucune manière.

3°.— Il a consacré sa vie naturelle pour les pauvres, et surtout pour les pauvres malades, en s'engageant par un vœu exprès, et par conséquent par état et par office, à leur rendre tous les services dont il serait capable ; et il ne s'est pas même contenté de consacrer une fois sa vie à ce charitable emploi, il la consacre encore tous les jours en la personne des

enfants qu'il a donnés à l'Eglise pour lui succéder dans ce saint ministère. Il n'y a personne, de quelque maladie qu'il soit affligé, qui ne ressente les effets de son zèle, et ce saint homme remédie encore, par les mains de ses successeurs, à tous les besoins des plus abandonnés : en sorte que l'on peut dire d'eux, comme de leur saint patriarche : *Isti sunt viri misericordiæ, quorum pietates non defuerunt* (Eccli. XLIV).

—

V. — Comme DIEU, dans les saintes lettres, s'appelle le DIEU des miséricordes, DEUS *misericordiarum et totius consolationis* (II Cor. I), S. Jean-de-Dieu, dont nous faisons ici l'éloge, est véritablement l'homme de DIEU et remplit parfaitement la signification de ce glorieux nom dans l'exercice de la charité et des œuvres de miséricorde envers les pauvres, les malades et tous les misérables, qui sont proprement l'objet de la miséricorde et de la charité des hommes : et cela principalement pour trois raisons.

1°. Parce qu'il a été appelé de DIEU et employé à ce saint exercice après avoir été éprouvé par divers autres emplois qui lui en ont inspiré le désir et toute l'affection qu'on eût pu souhaiter : — dans l'emploi de berger, qui en a été comme l'essai : — dans celui de soldat, qui, l'ayant rendu lui-même un objet de compassion et de miséricorde, lui a enseigné à avoir compassion des autres dans leurs malheurs et leurs besoins ; — dans celui de pénitent, pour s'être écarté quelque temps de son devoir et de la fidélité qu'il devait à DIEU : en cet état d'humiliation et de pénitence, qui lui avait attiré les miséricordes du Seigneur, il ne pouvait qu'avoir des sentiments de compassion et de miséricorde pour les autres.

2°. Parce qu'il a été employé par une vocation particulière, aux plus rudes et aux plus pénibles exercices de la charité : savoir, le soin des pauvres et des malades dans les hôpitaux.

3°. Parce que DIEU lui a donné tous les talents nécessaires pour s'acquitter dignement de cet emploi, et suggéré tous les moyens d'y réussir. Ce qui lui a justement acquis le nom d'homme de DIEU, comme au ministre et dispensateur de sa charité et de sa miséricorde envers les misérables : car tout cela est exprimé par le nom que DIEU même lui a donné de *Jean-de-Dieu.*

—

VI. — Pour un parfait éloge de l'illustre S. Jean-de-Dieu, on peut faire voir

1°. Qu'il a été l'apôtre et le prédicateur de la charité et de la miséricorde, l'ayant prêchée et pratiquée toute sa vie envers les pauvres, les malades et tous ceux qui ont eu besoin de son secours.

2°. Il en a été un parfait modèle, n'y ayant point d'œuvres de miséricorde et de charité qu'il n'ait pratiquées avec un zèle infatigable.

3°. Il est le martyr de la charité, étant mort par l'excès de ses travaux et dans l'exercice actuel de cette charité même.



VII. — *Quis, putas, est fidelis servus et prudens, quem constituit Dominus super familiam suam, ut det illis cibum in tempore ?* (Matth. XXIV). — Le bienheureux Jean-de-Dieu est ce serviteur fidèle et prudent que le Seigneur a établi sur sa famille pour subvenir à ses nécessités. Nous pouvons donc considérer, dans ce grand saint

1°. Sa fidélité à suivre la voix du ciel qui l'appelle.

2°. Son zèle à procurer le salut des âmes qui se perdent.

3°. Sa prudence à dispenser les aumônes qu'on lui donne.

Ce sont trois points de son éloge qui font les trois parties d'un discours. (*Le P. Simon, de la Vierge, religieux carme, Panégyrique de S. Jean-de-Dieu*).



§ II.

Les Sources.

[Auteurs qui ont écrit la vie du saint]. — **François Castro**, supérieur ou administrateur de l'hôpital de Grenade, a été le premier qui ait entrepris d'écrire la vie de S. Jean-de-Dieu. Il l'a composée environ vingt outrente ans après la mort du saint, et il parle de manière à ne laisser nul lieu de douter de la vérité de ce qu'il dit.

Antoine Govea, évêque de Cyrène et visiteur apostolique dans la Perse, trouvant cette vie du saint un peu succincte, en a composé une autre, approuvée par l'Inquisition, où il rapporte et explique plusieurs faits particuliers omis dans la précédente.

Le P. Augustin de la Victoire, prêtre de l'ordre de notre saint, a encore augmenté la précédente histoire, et y ajouta celle de la translation de ses reliques.

Jean de Loyac, abbé de Notre-Dame de Gondon, a aussi donné en français une vie du bienheureux Jean-de-Dieu, où il explique les choses

plus en détail, et particulièrement ses miracles, le culte et les honneurs qu'on lui a rendus après sa mort, et le décret de la congrégation des Rites touchant la béatification de ce saint.

Bollandus a pareillement rapporté son histoire dans le tome Ier du mois de Mars ; mais ce n'est proprement qu'un abrégé de ce que François de Castro et Antoine Govea en ont écrit.

Sponde, à l'année 1572 et à l'année 1617, parle de S. Jean-de-Dieu (*Annales*), et lui donne de grands éloges : ce qu'ont fait tous ceux qui ont écrit l'histoire ecclésiastique jusqu'à la mort de ce grand saint.

Enfin il y a une dernière vie de S. Jean-de-Dieu, sans nom d'auteur, mais très bien écrite, plus ample que toutes les autres, laquelle, outre la vie du saint, contient le décret de sa canonisation et les vies de quelques uns des Frères de la Charité illustres en sainteté : c'est de cette dernière vie que nous avons tiré la plus grande partie de ce que nous avons mis dans notre recueil.

[Prédicateurs]. — **Biroat**, Panégyrique des saints, en a un sur S. Jean-de-Dieu.

Le Maître, docteur en théologie, en a donné un au public.

Le P. Simon de la Vierge, Panégyrique sur ce même sujet.

[Recueils]. — **Le P. Nouet**, *Méditations sur les saints*, en a une dont il est aisé de faire un sermon sur S. Jean-de-Dieu.

Le P. Croiset, *Exercices de piété*, 8 mars, fait un extrait de la vie de ce saint, et donne des matériaux qui peuvent être mis en œuvre.



§ III.

Passages, Exemples, Figures et Applications de l'Écriture.

Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor Ps. x.

Le pauvre vous a été confié, vous serez le protecteur de l'orphelin.

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem. Ps. xl.

Heureux celui qui comprend ce que c'est que le pauvre et qui en a compassion.

Non deerunt pauperes in terrâ habitationis tuæ : idcircò ego præcipio tibi ut aperias manum tuam fratri egeno et pauperi qui tecum versatur in terrâ. Deuteron. xv, 11.

Il y aura toujours des pauvres dans le pays où vous habiterez : c'est pourquoi je vous ordonne d'ouvrir votre main aux besoins de votre frère qui est pauvre et sans secours, et qui demeure avec vous dans votre pays.

Noli avertere faciem tuam ab ullo paupere : ita enim fiet ut nec avertatur à te facies Domini. Tob. IV, 7.

Ne détournez votre visage d'aucun pauvre, car de cette sorte le Seigneur ne détournera point non plus son visage de dessus vous.

Eleemosynas illius enarrabit omnis ecclesia sanctorum. Eccli. XXXI, 11.

Toute l'assemblée des saints publiera les aumônes qu'il a faites.

Beatus vir qui inventus est sine maculâ, et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecuniâ et thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum? fecit enim mirabilia in vitâ suâ. Ibid.

Heureux celui qui a été trouvé sans tache, qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors ! Qui est celui-là, et nous le louerons, parce qu'il a fait des choses merveilleuses durant sa vie.

Non te pigeat visitare infirmum. Eccli. VII, 39.

Ne soyez point paresseux à visiter les malades.

Quod fecistis uni ex his fratribus meis minimis mihi fecistis. Matth. XXV, 40.

Ce que vous avez fait au moindre des miens je le regarde comme fait à moi-même.

Charitas Christi urget nos II Cor. V, 14.

La charité de Jésus-Christ nous presse.

Quis infirmatur, et ego non infirmor? II Cor. XI, 29.

Qui est-ce qui est faible ou infirme, sans que je le sois avec lui ?

Pater eram pauperum. Job. XXXIX, 16.

J'étais le père des pauvres.

Pauper sum ego, et in laboribus à juventute meâ. Ps. LXXXVII.

Je suis pauvre et dans les travaux dès ma jeunesse.

Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum. Ps. XXXIII.

Ce pauvre a crié, et le Seigneur l'a exaucé.

Qui miseretur pauperis beatus erit. Proverb. XIV, 21.

Heureux celui qui a compassion des pauvres.

Fœneratur Domino qui miseretur pauperis et vicissitudinem reddet ei. Ibid. XIX, 17.

Celui qui a pitié du pauvre prête au Seigneur à intérêt ; il lui rendra fidèlement sa dette.

Congregationi pauperum affabilem te facito. Eccli. IV, 7.

Rendez-vous affable à l'assemblée des pauvres.

Homo indigens misericors est. Proverb. XIX, 22.

Celui qui est dans le besoin a de la compassion.

Qui pronus est ad misericordiam benedicetur. Proverb. XXII, 9.

Celui qui est porté à faire miséricorde sera béni.

Qui facit misericordiam offert sacrificium. Eccli. XXXV, 4.

Celui qui fait miséricorde offre un sacrifice.

Illi viri misericordiæ sunt quorum pietates non defuerunt. Eccli. XLIV, 10.

Ce sont des hommes de charité et de miséricorde, et leurs œuvres de piété n'ont point cessé.

Frange esurienti panem tuum, et egenos vagosque induc in domum tuam. Cùm videris nudum, operi eum, et carnem tuam ne despexeris. Isaiæ LVIII, 7.

Faites part de votre pain à celui qui a faim ; faites entrer dans votre maison les pauvres et ceux qui ne savent où se retirer; lorsque vous verrez un homme nu, revêtez-le, et ne méprisez point votre propre chair.

Misericordia vestra quasi nubes matutinæ, et quasi ros manè pertransiens. Oseæ VI, 4.

Votre miséricorde est semblable aux nuages du matin, et à la rosée qui se sèche bientôt.

Ordinavit in me charitatem. Cant. II, 4.

Il a ordonné en moi la charité.

Venite, benedicti Patris mei; possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi: esurivi enim, et dedistis mihi manducare; sitivi, et dedistis mihi bibere ; hospes eram, et collegistis me. Matth. XXV, 35.

Venez, les bénis de mon Père ; possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde : car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger : j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli.

Nudus eram, et cooperuistis me ; in carcere eram, et venistis ad me. Ibid.

J'étais nu, et vous m'avez revêtu ; j'étais en prison et vous m'avez visité.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ÉCRITURE.

[S. Jean imite N.-S. guérissant les malades]. — C'a été l'emploi le plus ordinaire du Fils de Dieu sur la terre de rendre la santé aux malades, dans les lieux où sa charité l'a conduit; l'Évangile est rempli des guérisons surprenantes qu'il opérait partout : *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes* (Act. x). Car tantôt les premiers et les plus considérables des villes le priaient de venir dans leurs maisons pour y guérir des personnes qui étaient près d'expirer; tantôt les peuples accouraient en foule et étendaient les malades sur les chemins par où il passait: tantôt enfin, ce médecin charitable prévenait lui-même leur prière, et leur demandait s'ils voulaient être guéris. Bien que le Sauveur ait laissé ce même pouvoir à ses apôtres et qu'il l'ait souvent communiqué à des saints en particulier, pour preuve du crédit et du pouvoir qu'ils avaient auprès de lui, ce n'est pas néanmoins un moyen ordinaire auquel on doive s'attendre, et sa providence ne nous a laissé que des secours humains. Mais, comme elle a des ressources infinies, il excite la charité de plusieurs personnes vertueuses à leur donner toutes les assistances nécessaires. C'est à ce charitable emploi que Dieu a appelé les saints religieux de l'ordre communément nommé de la Charité, institué par S. Jean-de-Dieu, que leur charité, jointe à la stabilité des vœux, et l'esprit de leur vocation, rend plus capables d'un ministère si saint et si utile au public.

[Parabole du serviteur appelant les pauvres au festin]. — Jean-de-Dieu était semblable à ce père de famille de l'Evangile qui dit à ses serviteurs : « Allez-vous-en dans les places publiques et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. » Car que ne faisait-il pas pour obliger les malades à venir chercher leur guérison dans son hôpital? Ne courait-il pas après ceux qui, retenus par leur orgueil, ne pouvaient se résoudre à profiter des soins charitables de ce saint homme? et quand il envoyait ses amis à la découverte, quelle joie quand ils lui en amenaient quelqu'un qui avait échappé à sa vigilance? Plus ils sont rebutants, plus ils lui sont chers; plus ils sont chargés d'ulcères et de plaies horribles, plus il les embrasse, plus il se rend assidu auprès d'eux. Quelle charité! sensuels chrétiens qui avez tant d'horreur d'un hôpital! Vous qu'une extrême délicatesse empêche de fréquenter ces maisons de Dieu pour y rendre vos services aux pauvres; vous qui, accoutumés à vivre au milieu des parfums, ne pouvez souffrir une mauvaise odeur; vous à qui la vue d'un malade fait soulever le cœur : venez ici

apprendre de Jean-de-Dieu à vous confondre ; venez lui voir faire vœu de servir les pauvres tout le temps de sa vie, les porter comme un doux et précieux fardeau sur ses épaules, appliquer sa bouche sur un affreux ulcère pour en sucer le pus, et passer les jours et les nuits auprès de ces chers dépôts que la Providence lui a confiés.

[Abraham et S. Jean-Baptiste]. — On peut faire quelques réflexions sur la conduite de S. Jean-de-Dieu encore enfant, qui sortit si jeune de la maison paternelle, sous la conduite d'un ecclésiastique, à l'insu de son père et de sa mère. Quelques-uns ont dit qu'il avait en cela imité Abraham quittant son pays pour aller adorer Dieu dans une terre étrangère ; d'autres ont cru qu'il valait mieux le comparer à S. Jean-Baptiste, son illustre patron, passant presque du berceau dans les déserts, et se séparant de ses parents et du monde entier pour se préparer à son ministère, et pour ne s'occuper que de Celui qui était attendu de toutes les nations. Il s'en est aussi trouvé qui, considérant ces paroles du Fils de Dieu : *Si quelqu'un vient après moi et ne hait son père et sa mère, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple*, ont soutenu que Jean avait mis en pratique cette maxime évangélique, et que, conduit par une lumière surnaturelle, il avait, dans un âge si tendre, surmonté les affections naturelles les plus légitimes. On aurait pu ajouter à cette pensée que, Dieu l'ayant destiné à être le chef d'un grand ordre et le père d'une infinité de religieux qui devaient quitter pères et mères pour entrer dans la voie de la perfection, il a voulu qu'il fît la même chose dès sa première enfance, et qu'il se séparât de bonne heure de ses parents, afin que, ayant été toute sa vie dégagé de la chair et du sang, il fût plus en état d'inspirer de pareils sentiments à tous ceux qui se soumettraient à sa conduite, et qu'il les y portât autant par son exemple que par ses paroles. — Voilà à peu près les différentes faces sous lesquelles on peut considérer cette retraite de S. Jean-de-Dieu encore jeune. On laisse aux personnes judicieuses à examiner si ces pensées sont justes, et si elles ont un fondement légitime.

[Sa charité comparée à celle des saints de l'ancien et du nouveau Testament]. — Après tout cela, qu'attendez-vous de la charité de Jean-de-Dieu? Qu'il aille, comme Abraham, attendre les pauvres sur les grands chemins? qu'il les cherche, comme Tobie, dans les grottes et les cavernes, jusque même dans les sépulcres des morts? qu'il pénètre, comme Job, dans les déserts les plus affreux et les solitudes les plus écartées, pour y répandre partout les effets de sa charité? Mais c'est trop peu de comparer Jean-de-Dieu aux patriarches de l'ancienne alliance, puisqu'il a quelque chose de singulier même par-dessus ceux de la nouvelle. Il n'est pas surprenant, à la vérité, qu'il y ait eu des saints qui aient tant donné aux pauvres, parce qu'ils étaient nés de familles opulentes, et que, ayant beaucoup reçu, ils

donnaient aussi beaucoup, et DIEU leur rendait avec usure. Mais que Jean-de-Dieu, né de pauvres parents, pauvre lui-même et dénué de tout bien, ait fourni abondamment aux pauvres et aux malades leurs nécessités et pourvu à leurs besoins, qu'il ait étendu ses libéralités par toutes les provinces du monde, sans avoir aucun fonds sûr, et par ses seuls travaux, ne peut-on pas appeler cela un prodige de charité incomparable?

[S. Jean-de-Dieu et Abraham]. — Les SS. Pères ont beaucoup relevé le bonheur d'Abraham, qui, ne croyant exercer l'hospitalité qu'envers de simples pèlerins, eut la gloire de recevoir dans son logis des anges du ciel, ou même, selon quelques-uns, le DIEU du ciel et de la terre, qui voulut bien prendre une forme humaine pour lui procurer cet honneur. On peut dire que Jean-de-Dieu n'a pas été inférieur, en ce point, à ce grand patriarche, puisqu'il a pratiqué, comme lui, l'hospitalité, qu'il a imité sa ferveur lorsqu'il est allé au-devant des pauvres pour les inviter à venir dans sa maison, qu'il les a même, la plupart du temps, porté sur ses épaules; qu'il a eu soin d'eux, qu'il a pourvu à tous leurs besoins, et que, pour se conformer plus particulièrement à ce père des fidèles, il les a lui-même servis. Aussi a-t-il reçu une pareille récompense : car, un jour, ne pensant s'abaisser que devant un simple homme pour lui laver les pieds, il reconnut que c'était devant JÉSUS-CHRIST même qu'il s'était humilié. Il l'a vu plein de gloire, il l'a entendu parler, et il a eu la consolation d'apprendre de sa propre bouche que ce qu'il faisait lui était agréable, et qu'il approuvait les services qu'il rendait à ses membres.

[L'ange Raphaël et S. Jean-de-Dieu]. — On admire avec raison les services que l'ange Raphaël rendit autrefois au jeune Tobie, mais on peut assurer qu'il en rendit de pareils à Jean-de-Dieu, s'étant revêtu pour cela d'une forme visible, et agissant d'une manière à faire voir qu'il n'était pas un simple homme. Car, un jour que Jean-de-Dieu était fort en peine, n'ayant pas assez de pain pour le souper de ses pauvres, il vit entrer ce saint ange, sous la forme d'un jeune homme, vêtu à peu près comme lui, qui apportait une corbeille pleine de pain pour le repas; et, s'approchant de notre saint, il lui dit : *Jean, nous avons un même office : prenez ce pain que le ciel vous envoie pour subvenir à votre nécessité.* Une autre fois, Jean-de-Dieu, rencontrant un pauvre malade exposé dans les rues à la pluie et au vent, et s'étant mis en devoir de le porter dans son hôpital, n'eut pas assez de force pour l'enlever et succombait sous le faix : et ce même ange, sous la figure d'un gentilhomme, s'offrit à le soulager et à le conduire, lui disant avec douceur : *Pourquoi vous êtes-vous trop chargé? Donnez-moi la main et appuyez-vous sur moi.* — Combien de fois ce même ange a-t-il été vu balayer la maison, servir les malades dans toutes leurs nécessités, exercer les offices même les plus vils et les plus humbles de la maison, et rendre tous les services aux malades sous

la figure de notre saint! En sorte que, trouvant, à son retour des quêtes qu'il allait faire par la ville, les offices de la maison accomplis, les lits faits, les salles de l'infirmerie balayées, et demandant aux malades qui avait pris ce soin, les pauvres lui disaient que c'était lui-même. Jean, sachant que ce ne pouvait être lui, et se doutant que c'était un ange, prenait de là sujet d'encourager ses malades, et leur disait : *Courage, mes frères! courage: c'est que* Dieu *envoie ses anges pour vous servir*. Il se doutait que c'était l'ange Raphaël qui accomplissait la promesse qu'il lui avait faite de le secourir, comme nous venons de le dire.

[Les saintes femmes de la Judée]. — Ce fut, à la vérité, un avantage singulier et un bonheur incomparable aux saintes dames dont parle l'Evangile, lesquelles suivaient partout le Fils de Dieu et fournissaient à ses besoins: mais la présence de ce divin objet qu'elles avaient devant les yeux faisait une telle impression sur leur esprit, qu'elles s'estimaient heureuses de lui rendre tous ces bons offices. Les charitables Frères de Jean-de-Dieu n'ont pas, à la vérité, l'avantage de servir le Sauveur en sa propre personne; mais ils en ont tout le mérite: ils rendent toutes sortes de services au Fils de Dieu dans ses images, non-seulement en tant que malade, mais en tant que pauvre, puisqu'en cette qualité il a besoin des charités de ceux qui le peuvent faire subsister.

[Jean-de-Dieu contrefaisant l'insensé.] — Il est facile de montrer que la conduite de Jean-de-Dieu feignant d'avoir perdu son bon sens a eu plusieurs exemples parmi les saints tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. Personne n'ignore que David, cet homme si sage et si saint, craignant d'être maltraité à la cour du roi Achis, donna lieu de croire qu'il était tombé en démence, afin de sauver sa vie par ce moyen. *S'étant contrefait le visage,* dit l'Ecriture, *il se laissait tomber entre leurs mains*, *il se heurtait contre les poteaux de la porte*, etc. Tout le monde sait aussi que ce même prince ne fit point de difficulté de danser et de sauter en conduisant l'arche d'alliance, pour témoigner sa joie, et que son épouse Michol s'étant moquée de lui en cette rencontre, il s'éleva au-dessus de ses mépris et protesta qu'il continuerait à se rendre vil et méprisable en présence du Seigneur. — Le prophète Isaïe fit encore quelque chose de plus surprenant, par l'ordre de Dieu même: car il quitta l'habit de pénitence qu'il avait coutume de porter, il ôta ses souliers et le sac dont ses reins étaient couverts, et il marcha ainsi dépouillé en présence de tout Israël. C'était une prophétie de la honte et de l'ignominie préparée aux peuples d'Egypte et d'Ethiopie, parce qu'ils devaient être dépouillés eux-mêmes et emmenés en captivité.

Si l'on veut passer de l'Ancien Testament au Nouveau, on pourra y trouver aussi plusieurs exemples de saints qui, dans le dessein de faire pénitence et de s'humilier devant Dieu, ont affecté de paraître insensés

aux yeux des hommes, et de se conduire en plusieurs rencontres comme des gens tout à fait hors de sens. Ce que fit S. Ephrem est fort remarquable. Ayant été averti qu'on l'avait nommé évêque et qu'on venait le chercher pour lui conférer cette dignité, il fit semblant d'avoir l'esprit troublé; il traîna ses habits dans la boue, marcha dans les rues d'une manière ridicule; mangea avec avidité devant tout le monde, et fit plusieurs autres choses absolument indignes de lui. Par ce moyen il évita l'épiscopat, dont il se croyait incapable pendant que tous les autres jugeaient que sa vie, sa science et ses grands talents répondaient parfaitement à l'éminence de cette dignité. (V. **Sozomène**, *Hist. ecclésiastique*, *ch. V*).

[S. Jean-de-Dieu comparé à S. Jean l'Aumônier et à Ste Paule].—Je sais que l'histoire ecclésiastique nous parle d'un saint évêque qui tenait un fidèle registre de tous les paralytiques, de tous les lépreux et de tous les malades de sa ville, et savait le temps et la durée de leurs infirmités. Je sais que S. Jérôme, parlant des grandes charités de Ste Paule dans le commencement de sa viduité, assure qu'elle nourrissait tant de malades, qu'elle les allait trouver dans tous les quartiers de la ville de Rome, et qu'elle croyait avoir fait une grande perte lorsqu'une autre personne avait assisté et nourri un pauvre. Mais c'est peu, pour Jean-de-Dieu, de connaître, comme ce saint évêque, tous les malades de la ville de Grenade; c'est peu pour lui de les aller trouver, comme Ste Paule, dans le lit de leur douleur: sa charité les réunit dans un même lieu, afin de leur être toujours présent, de les voir à toute heure, de les entretenir, de les consoler, et de leur rendre tous les bons services dont il est capable. L'hôpital de Grenade, qu'il fonda, est encore le même, et il sera, avec plusieurs autres bâtis à son imitation, un monument éternel de l'amour de Jean-de-Dieu pour les pauvres.

[S. Jean-de-Dieu comparé aux enfants de la fournaise de Babylone]. — C'est un exemple admirable de la protection de Dieu sur les trois enfants hébreux qui furent jetés dans la fournaise par l'ordre du roi de Babylone, de les en voir sortir sans aucune lésion. Ce prodige nous montre évidemment la bonté du Tout-Puissant à l'égard de ceux qui l'aiment, et que l'on ne sent point les atteintes du feu matériel quand on est brûlé de ce feu sacré que le Fils de Dieu a apporté sur la terre. Jean-de-Dieu nous est aussi un exemple de cette vérité, quand nous le voyons au milieu des flammes qui réduisaient en cendres l'hôpital de Grenade. Nous apercevons en lui une foi semblable à celle de ces enfants: comme eux, il demeure dans ce feu un temps considérable, et en sort sans aucun dommage. Nous connaissons, par cette action extraordinaire, que l'amour a de saints excès, qu'il n'y a rien dont il ne soit capable, et que la religion chrétienne a des héros dont le cœur est incomparablement plus élevé que

celui des conquérants. Enfin, nous voyons dans ce prodige que l'amour de DIEU et du prochain ne peut être arrêté ni suspendu par les incendies ni par l'abondance des eaux: *Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem.* (Cantic. VIII).

[S. Jean-de-Dieu comparé aux saints de la primitive Eglise.] — Nous pouvons comparer encore Jean-de-Dieu à ces grands saints qui ont vécu dans ces temps heureux du christianisme où tout était encore plein de ferveur; et l'on peut dire que notre saint ne leur fut inférieur ni en zèle ni en charité, qu'il a travaillé autant qu'eux et qu'il a imité toutes leurs vertus. En effet, il n'a eu que du mépris pour les biens de la terre: il les a négligés lorsque l'occasion s'est présentée d'en acquérir, et il a préféré la pauvreté à tous les avantages qu'il pouvait espérer dans le siècle. — Il a imité la ferveur de ces premiers chrétiens qui, pour punir leurs propres péchés, firent d'affreuses pénitences. Ne s'en est-il pas imposé d'aussi grandes, et même de plus grandes, que celles que les canons exigeaient des plus abominables pécheurs? — Il participa à la gloire des vierges les plus pures, puisque non-seulement il a refusé de s'engager dans le mariage, mais qu'il a pris la fuite dès qu'on lui en a parlé, et qu'il a préféré les peines et les fatigues d'une vie pauvre et laborieuse au repos qu'il aurait pu goûter dans la maison d'un homme riche qui lui offrait son alliance. — N'imita-t-il pas ces anciens anachorètes morts à eux-mêmes et au monde, et ne fit-il pas pour s'anéantir beaucoup plus que les gens du siècle pour s'élever aux plus hautes dignités? — Quelle soumission n'eut-il pas pour ceux qui dirigeaient sa conscience, et avec quelle docilité ne suivit-il pas tous leurs conseils! S'il ne fut pas porté aux sciences humaines, il ne manqua pas pour cela de lumières, et il est aisé de voir qu'il fut très-éclairé dans les voies du salut. — Pour ce qui est de sa charité, il y a de quoi en être surpris, et il est difficile de comprendre comment un homme sans crédit, sans autorité et sans biens, a pu établir un grand hôpital au milieu de la ville de Grenade; comment il n'a pas succombé sous le faix de tant d'affaires dont il fut accablé de toutes parts, et comment il ne s'est point rebuté par tant d'objets qui n'avaient rien que de contraire à la nature. — Pour ce qui est du martyre, il en a assurément mérité la couronne, puisqu'il a effectivement couru après et traversé de grandes provinces pour l'acquérir: de sorte que si le martyre lui a manqué, on peut assurer qu'il n'a pas manqué au martyre. — On pourrait, enfin, dire à la gloire de S. Jean-de-Dieu qu'il a égalé ou même surpassé la pénitence la plus rude des anciens solitaires, souffert les tourments des plus célèbres martyrs, imité le zèle le plus ardent des Apôtres, et surtout pratiqué les œuvres de charité et de miséricorde les plus pénibles et les plus édifiantes, en quoi il s'est le plus signalé et rendu le plus imitable.

[Moïse guidant les Israélites]. — A considérer les routes que tiennent les

Israëlites dans le désert, on ne peut les voir sans étonnement aller et revenir sur leurs pas, comme s'ils étaient incertains de leurs voies. Moïse fait errer ce grand peuple par mille détours l'espace de quarante ans, et l'on dirait que, au lieu de l'approcher de la terre promise, il a dessein de l'en éloigner. Mais c'est la volonté de Dieu qui le guide, et jamais il n'eût réussi dans son entreprise, si, négligeant les voies qui lui étaient marquées, il eût suivi celles que son propre esprit lui montrait. Telle est la conduite du Seigneur sur S. Jean-de-Dieu. Ce saint homme doit quitter les armes et ensuite les reprendre, retourner en son pays natal et en sortir quelque temps après, devenir une seconde fois l'économe d'une maison de campagne et se faire une seconde fois soldat d'un régiment de cavalerie. C'est par ces différentes routes que Dieu conduit le saint homme à la fin à laquelle il l'a destiné.

[Les anciens patriarches]. — S. Paul exhorte les Hébreux à ne point laisser éteindre leur charité envers leurs frères, et il les conjure de ne pas oublier l'hospitalité, plusieurs sans le savoir ayant reçu des anges dans leurs maisons. Ce bonheur arriva à Abraham dans la vallée de Mambré; à Loth dans Sodome; et le saint homme Tobie ne mérita-t-il pas d'avoir l'ange Raphaël pour conducteur de son fils? Ces faveurs, qui furent partagées entre les premiers patriarches de l'ancienne alliance, se trouvent réunies dans la personne de Jean-de-Dieu. Pour tracer dans vos esprits un juste plan du bon ordre qu'on voit régner dans son hôpital, il faudrait vous faire une vive peinture de la haute sagesse que Salomon faisait briller dans son palais. Les appartements où Salomon logeait les officiers portaient dans leur économie des caractères de magnificence : Les salles où Jean-de-Dieu reçoit les pauvres ont dans leur simplicité je ne sais quel air de grandeur. Là les meubles étaient précieux : ici ils sont propres. Là les emplois étaient dispensés selon le mérite des courtisans : ici les offices sont distribués selon le talent des religieux.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Ab infantiâ crevit mecum miseratio, et utero matris meæ egressa est mecum (Job. XXXI). Quoique les vertus ne soient pas toujours héréditaires, et qu'elles ne passent pas toujours des pères aux enfants avec le sang, elles peuvent du moins être d'heureux présages et de forts préjugés que, de bons arbres ne pouvant porter que de bons fruits, suivant la parole de la vérité même, on a tout lieu d'attendre que les enfants seront sem-

blables à leurs pères. Jean-de-Dieu, qui eut le bonheur de naître de parents charitables, en reçut tout l'esprit dès le moment que Dieu lui fit la grâce de l'appeler à prendre soin des pauvres; et on peut dire de lui, de même que du saint homme Job que, la miséricorde était née avec lui, et qu'elle a toujours pris dans son cœur, avec l'âge, de nouveaux accroissements.

Quis infirmatur, et ego non infirmor. (Cor. xi)? Ces paroles conviennent naturellement à Jean-de-Dieu, parce qu'il en avait les sentiments dans le cœur, et que la suite de sa vie n'est qu'un enchaînement d'œuvres de charité envers les malheureux, dont il ressentait les misères plus vivement que s'il les eût souffertes lui-même. Il avait été appelé de Dieu, qui avait mis dans son cœur ce sentiment si vif et si tendre de compassion pour les misères de ses frères. Les yeux de la foi lui découvrent Jésus-Christ dans la personne du pauvre. Il se disait à lui-même : Puis-je aimer le chef sans aimer les membres? Puis-je être sourd à la voix du Sauveur? Puis-je ne pas entendre que c'est lui qui m'appelle, et qui me dit, par la bouche du pauvre : Je suis pressé par la faim, déshonoré par la nudité, condamné innocemment à une honteuse captivité? Et, à la vue de ce spectacle que la foi me présente, puis-je ne point courir partout, et à la ville et à la campagne, en tout temps, de jour et de nuit, pour aller chercher les pauvres et leur donner tous les secours possibles, dans leur extrême indigence? *Quis infirmatur, et ego non uror*? Plein de cette pensée, animé de cette tendre compassion, Jean-de-Dieu se regarde comme un homme né pour la charité; jamais il n'admet de bornes ; rien n'est capable ni d'arrêter ni de ralentir son zèle pour les malheureux. Il convertit les obstacles mêmes qui s'opposent à sa tendresse en moyens pour venir à bout d'accomplir ses charitables desseins, et soulager tous les pauvres, de quelques maux qu'ils soient accablés, et par où même il semblait impossible de le faire. Tant la charité est ingénieuse, pleine de ressources, lorsqu'elle s'est emparée d'un cœur jusqu'à lui faire sentir les maux du prochain comme s'il en était affligé lui-même.

Ordinavit in me charitatem (Cant. ii). A Dieu ne plaise que Jean-de-Dieu ait été du caractère de ceux qui entreprennent tout au hasard; qui, à la première impression que le zèle fait sur eux, en suivent tout le feu sans rien examiner ; qui, par une téméraire confiance et une charité mal entendue, se flattent que tout leur sera possible ; qui, sans comparer les moyens avec la fin, s'exposent étourdiment à tout sans penser quel en sera le succès : Jean-de-Dieu, mieux instruit de ses devoirs, met de l'ordre dans sa charité, et n'agit que sur les principes d'une sagesse chrétienne, qui ne pouvait le tromper. Il est vrai qu'on fut surpris qu'un homme comme lui, sans bien, sans revenu, prît des mesures pour établir un hôpital; qu'on dit, en lui insultant, que c'était une témérité ridicule

ou une présomption insupportable de vouloir se charger du soin des pauvres pour les faire subsister, sans avoir de ressources; que c'était tenter Dieu et se chercher soi-même, sous un prétexte spécieux de charité ; qu'il fallait que cette vertu fût réglée par la prudence, et que ce n'était point agir en homme sage que de s'ingérer dans un ministère sans y être appelé, et sans une espérance bien fondée d'y réussir. Mais la Providence justifia le choix qu'elle avait fait de lui pour ces merveilles.

Isti viri misericordiæ sunt quorum pietates non defuerunt; cum semine eorum permanent bona (Eccli. XLIV). — Ceux-là sont véritablement des hommes de miséricorde dont la charité envers le prochain a été continuelle ; tous les bonheurs accompagnent toujours leurs enfants. — Il y a cette différence entre les grands du monde et les saints, que ceux-là tirent la gloire de leur nom ou des terres qu'ils possèdent, comme les rois, ou des actions qu'ils font les uns à la destruction des autres, comme les conquérants qui se font appeler du nom des provinces qu'ils ont ruinées. Les saints prennent leur titre de la sainteté qu'ils possèdent, comme un héritage qu'ils ont dans le ciel, et singulièrement des bienfaits qu'ils ont procurés à leur prochain. Voilà leur héritage et leur possession; là est leur gloire, leur victoire, leur triomphe : ce qui fait qu'on les appelle des hommes de charité et des hommes de miséricorde : *Isti viri misericordiæ sunt.* — C'est sous cette auguste et glorieuse qualité que S. Jean-de-Dieu peut paraître, comme un homme de miséricorde, mais des plus charitables et des plus extraordinaires que Dieu ait jamais donnés à son Eglise. Nous lui pouvons, assurément, donner ce second titre sans déroger à son premier nom; parce qu'il n'a été l'homme de Dieu que parce qu'il a été l'homme de miséricorde. Dieu est charité, dit S. Jean, et ceux qui exercent la charité demeurent en Dieu : Deus *charitas est, et qui manet in charitate in* Deo *manet.* On peut donc assurer véritablement de Jean-de-Dieu qu'il a demeuré en Dieu, puisqu'il a demeuré dans la charité, qu'il en pratiqua le ministère et qu'il en a rempli toutes les fonctions aussi parfaitement qu'il est possible.



§ IV.

Pensées et passages des SS. Pères et autres.

Misericordia est alienæ miseriæ in nostro corde compassio, quâ utiquè, si possemus, subvenire compellimur. Augustin IX. Civit.

La miséricorde est une compassion de la misère d'autrui, par laquelle nous nous sentons obligés de la soulager s'il est en notre pouvoir.

Beati illi qui subveniunt miseris, quoniam eis rependitur ut per misericordem Dominum de miseriâ liberentur. Id. de Serm. Domin.

Heureux sont ceux qui assistent les misérables, parce que, par la bonté d'un DIEU miséricordieux qui leur rend la pareille, ils sont eux-mêmes délivrés de leur misère.

Nihil tàm commendat christianum quàm miseratio charitatis. Ambros. Offic.

Rien ne rend un chrétien plus recommandable que la charité et la miséricorde qu'il exerce envers les pauvres.

Non memini me legisse malâ morte mortuum qui libenter opera charitatis exercuit. Heronym. Epist. ad Nepot.

Je ne me souviens point d'avoir lu nulle part qu'un homme qui exerce volontiers la charité pendant sa vie ait fini ses jours par une mort malheureuse.

Peccatis tuis venumdatus es? Redime te pecuniâ tuâ, vilis pecunia, sed pretiosa est misericordia. Ambros. De S. Elia.

Etes-vous vendu à l'iniquité ? Rachetez-vous par vos aumônes : l'argent est de nul prix, mais la charité est précieuse.

Nullâ re omninò perindè ut misericordiâ DEUS *conciliatur, quandoquidem nec aliud quidpiam* DEO *magìs proprium est, quippe quem misericordia et veritas præcedant* Greg. Nazianz. Orat. de paupert.

Rien ne nous attire davantage l'amitié de DIEU que la charité, parce que c'est le propre de DIEU que la vérité et la miséricorde accompagnent et précèdent toutes ses œuvres.

Nihil tam divinum homo habet quàm de aliis benè mereri; fac calamitoso sis Deus, DEI *misericordiam imitando.* Id. Ibid.

L'homme n'a rien de plus divin que de faire du bien aux autres; soulagez le malheureux, soyez son Dieu en imitant la miséricorde de DIEU même.

Dominus misericordiam mavult quàm sacrificium. Id. Ibid.

Le Seigneur préfère la miséricorde au sacrifice.

Non timeatur in expensis defectio facultatum, quoniam ipsa benignitas magna substantia est, nec potest largitatis deesse materies ubi Christus pascit et pascitur. In omni hoc opere, illa intervenit manus quæ panem frangendo auget, et erogando multiplicat. Leo, Serm. x de Quadrag.

Que l'on ne craigne point de manquer de quoi fournir à la dépense en faisant la charité; car la miséricorde même est un grand fonds et l'on ne peut manquer d'avoir toujours de quoi donner, là où c'est JÉSUS-CHRIST qui nourrit et qui est nourri. Dans cet exercice, la main qui donne le pain l'augmente et le multiplie en le distribuant.

Omnis summa christianæ disciplinæ in misericordiâ et pietate est. Ambr. Offic.

Le comble de la perfection chrétienne est dans la charité et dans la miséricorde.

Si misericordis appellatio DEUM *decet, ad quid aliud te sermo* DEI *hortatur nisi ut Deus fias, tanquàm insignitus propriâ notâ Deitatis?* Gregor. Nyssen, De Beatit.

Si la qualité de miséricordieux est propre à Dieu, à quoi JESUS-CHRIST vous exhorte-t-il davantage, sinon à être comme DIEU, et à porter avec honneur cette marque de la divinité ?

Qui petentibus dat benefacit, qui tacentem intelligit beatus. Augustin. In Ps.

Donner à celui qui demande c'est être bienfaisant; mais heureux celui qui assiste le malheureux avant qu'il se plaigne.

Si nihil habes quod largiaris pauperi, collacryma magnum infortunato remedium miseratio ex animâ collata. Gregor. Naz. Orat. de paupertatis amore.

Si vous n'avez pas de quoi soulager un malheureux, mêlez vos larmes aux siennes; c'est un grand soulagement à un pauvre infortuné que la sincère compassion qu'on lui témoigne.

Unusquisque nostrûm animæ suæ benefacit quotiès misericordiâ suâ inopiæ succurrit alienæ. Leo, Serm. I de Collact.

Chacun est libéral envers soi-même lorsque, par une action de miséricorde, il soulage la pauvreté d'autrui.

Semper illi quod largiatur occurrit cui benè velle non deficit. Id. De apparit. Domini.

Celui-là trouve toujours de quoi donner, qui ne manque point de bonne volonté.



§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Charité et prudence]. — Si toutes les vertus ont besoin de la prudence pour ne pas aller au-delà des bornes d'une juste modération, qui fait leur perfection, il ne faut pas s'imaginer que la charité, qui en est la reine, soit dispensée de cette loi. Comme la prudence, dit S. Bernard, est languissante si elle n'est animée par l'ardeur de la charité, la charité devient précipitée si la discrétion et la prudence ne la tempèrent. Si vous n'écoutez que la prudence, vous ne ferez presque rien; si vous n'écoutez que la charité, vous échouerez, pour vouloir trop entreprendre. La prudence séparée de la charité rendra trop timide, et la charité séparée de la prudence rendra trop hardi. Si on fait trop en suivant celle-ci, on ne fera presque rien en ne consultant que celle-là. Il faut donc, pour qu'il y ait dans ce que nous faisons cette belle harmonie et ce juste accord qui est comme l'âme des grandes entreprises et qui en assure le succès, il faut que ces deux vertus se prêtent la main l'une à l'autre, et qu'elles aillent toujours de compagnie: et c'est, dans la pensée de S. Bernard, l'avantage que l'Épouse se vantait d'avoir reçu : *Ordinavit in me charitatem.* Il nous est facile de voir que, dans le besoin qu'elles ont l'une de l'autre, elles n'ont jamais été plus unies que dans l'exécution des grands desseins que la grâce a fait former à Jean-de-Dieu, et que sa charité, tout ardente qu'elle a été, ne fut point précipitée.

[Zèle et douceur.] — Il faut l'avouer, il n'y a point de vertu où il soit plus

difficile de garder un juste tempérament que dans le zèle et la charité pour le prochain. Ce zèle rend ordinairement ardent et impétueux, et on passe aisément de cette ardeur et de cette impétuosité à l'impatience et à l'emportement, quand on trouve des difficultés qu'on n'avait pas prévues, et de la résistance qu'on n'attendait pas. Il rend hardi pour entreprendre de grandes choses, et cette hardiesse va quelquefois jusqu'à la témérité. Il rend sensible à tout ce qui regarde la gloire de DIEU, et cette sensibilité ne démêle pas toujours les intérêts de DIEU d'avec les siens propres. Enfin, il rend ferme dans les choses qu'on a entreprises, mais il est à craindre que cette fermeté ne dégénère ou en opiniâtreté pour ne céder jamais, ou en fierté pour se faire honneur d'une fausse constance, ou en dureté pour n'user d'aucun des ménagements que prescrit la prudence chrétienne. Désordres d'autant plus dangereux que le zèle outré qui le produit ne manque jamais de les justifier aux yeux de ceux qu'il y engage. Car on croit avoir toujours raison quand une fois on s'est persuadé qu'on agit par zèle. La charité, qui allume ce feu sacré dans le cœur des hommes apostoliques, y répand en même temps une sainte douceur qui, sans l'amollir ou la ralentir, en tempère la force et la vivacité. L'exemple de S. Jean-de-Dieu nous en est un témoignage très-évident, puisqu'il a été comparable en zèle aux saints de la primitive Eglise, et que, tempérant ce zèle par la douceur chrétienne, il a fondé dans l'Eglise une nouvelle milice qui lui rend encore tous les jours de si grands services dans la personne des pauvres.

[Motif surnaturel de la charité]. — Il ne faut pas regarder les misères des pauvres comme des maux purement humains. JÉSUS-CHRIST les a élevés à un ordre supérieur, quand il s'est mis dans leur personne et qu'il a protesté qu'il s'intéressait dans leur soulagement : *Quod fecistis uni ex istis minimis, mihi fecistis.* Depuis que DIEU s'est fait homme, il a fait les pauvres les membres de son corps, puisque, comme dit S. Chrysostôme, il s'est caché sous leur misère : *In paupere absconditur* DEUS. Il ne s'assujettit expressément à cette pauvreté que pour la faire paraître une espèce de sacrement. — Il y a deux choses à distinguer dans le sacrement de l'autel : l'une qui paraît au dehors et qui est très-vile en apparence, les espèces du pain et du vin ; l'autre qui est intérieure et cachée, et qui est très-auguste, le corps et le sang du Sauveur. La pauvreté est comme un sacrement de la miséricorde du Fils de DIEU, qui, sous les viles apparences et sous les haillons des pauvres, cache sa grandeur et sa majesté : ce qui fait dire au prophète : *Beatus qui intelligit super egenum*, bienheureux celui qui entend, qui connaît et qui cherchant dans les pauvres ce qui est au-dessus d'eux, travaille à leur salut, pendant qu'au dedans d'eux il écoute la voix du Sauveur. C'est ainsi que la charité de Jean-de-Dieu regardait la pauvreté de ces malheureux, et qu'il s'appliquait à les

soulager avec la même ardeur que si c'eût été le Fils de Dieu lui-même.

[Ce que l'aumône faite aux pauvres malades a de particulier.] — Comme le précepte de l'aumône a un motif général, qui comprend toutes sortes de bonnes œuvres et s'étend à toutes les actions de charité que l'on exerce envers le prochain, il est nécessaire de connaitre ce que l'assistance donnée aux pauvres malades des hôpitaux a de particulier. On peut y remarquer deux ou trois choses qui sont plus capables de nous y porter. — La première est que ceux qui y sont reçus étant pauvres et malades en même temps, ils ont plus besoin de secours comme plus incapables de se soulager et de chercher leur vie, ou de travailler pour avoir de quoi subsister. La pauvreté seule nous doit inspirer des sentiments de compassion pour leur misère ; mais la pauvreté jointe à la maladie rend leur misère extrême et impose une obligation plus pressante de les assister ; ce qui est fondé sur le principe de l'aumône, lequel, au sentiment des théologiens, oblige seulement les riches de donner aux pauvres le superflu de leurs biens, dans les nécessités communes et ordinaires ; mais cette obligation, dont nous parlons, s'étend jusque sur une partie du nécessaire quand la misère est extrême et qu'il y va de leur vie. Or, si jamais la nécessité des pauvres est de cette nature, c'est sans doute dans leurs maladies, parce qu'elles les mettent hors d'état de se procurer eux-mêmes de quoi vivre, et d'ailleurs qu'ils ont besoin de plus de choses, et qu'ils sont dans une plus grande impuissance de se pourvoir. Ces besoins ne leur peuvent être fournis que par les aumônes des personnes qui sont plus à leur aise ; faute de ce secours et de ce soulagement, ils sont visiblement en danger de leur vie, laquelle, selon les règles de la charité chrétienne, est préférable non-seulement à l'éclat et à la bienséance de la condition de chaque particulier, mais encore à ce qui n'est pas absolument nécessaire à maintenir sa vie propre. De manière que, quand on en devrait être incommodé, moins bien nourri, moins avantageusement pourvu et établi, la charité chrétienne demande que l'on préfère la vie de ces pauvres à tout cela ; et c'est à quoi on doit faire une sérieuse réflexion, comme à une obligation indispensable. Et que l'on n'objecte point que, si les pauvres renfermés dans un hôpital sont dans une plus grande nécessité, il y a aussi des personnes pour en prendre soin et des fonds pour les faire subsister : car outre que ces fonds sont si modiques qu'ils ne peuvent suffire pour la troisième partie de ceux qui y sont actuellement, combien est-on obligé d'en refuser tous les jours, et d'attendre que d'autres leur aient fait place ? Combien est-on contraint d'en congédier à demi-guéris, et lorsqu'ils auraient plus besoin d'être soignés dans leur convalescence ? Combien le nombre serait-il plus grand s'il y avait de quoi les entretenir ? N'est-ce pas une espèce de bénéfice d'y être admis ? Il faut pour cela de la faveur et des amis qui leur ména-

gent ce bienfait : d'où il arrive que ce ne sont pas toujours les plus misérables qui y sont reçus, mais ceux qui ont de plus puissants intercesseurs, pendant que les riches sont souvent coupables de la mort des autres, faute de les secourir.

Une autre raison qui nous montre évidemment que le devoir de secourir les pauvres malades a cela de plus pressant que toutes les autres aumônes, c'est qu'on ne peut pas s'en dispenser, comme des autres, sur l'ignorance de leurs besoins. Car souvent on ne connaît pas les autres, et l'on n'est pas obligé de les connaître ; quelquefois les pauvres les cachent eux-mêmes, par la honte qui leur fait souffrir la plus grande nécessité, Il y en a enfin qui feignent leurs misères plus grandes qu'elles ne sont en effet ; et, pour en voir quelques-uns qui usent de cet artifice, afin d'exciter la compassion des riches, souvent leur cœur s'endurcit sur les véritables misères de tous les autres. Mais il ne faut qu'entrer dans un hôpital pour reconnaître le besoin extrême de ceux que l'on y voit, puisqu'on n'y reçoit que ceux qui n'ont ni moyens ni ressources pour se soulager. Si la charité était telle qu'elle devrait être dans un véritable chrétien, il n'y aurait jamais d'excuse ni de prétexte qui dispensât de soulager les misérables ; elle donnerait des yeux, pour les découvrir en quelque lieu qu'il fussent ; des entrailles de compassion pour en être touché, sans examiner si leur misére est extrême ou seulement ordinaire, et des mains pour les soulager, en quelque état qu'ils puissent être. Mais, comme cette charité, qui animait autrefois les chrétiens, est tellement refroidie, ou pour mieux dire, tellement éteinte, au lieu de les aller chercher comme on faisait durant cette première ferveur, on vous les amène maintenant et on les rassemble dans un hôpital. Vous ne pouvez les méconnaître ; leurs plaies sont autant de bouches qui vous parlent et qui vous demandent ; et, n'ayant pas la force d'aller vous solliciter à vos portes, ils vous font savoir le lieu où ils sont. Leur nécessité et leur misère vous doit être encore moins inconnue que leurs personnes, puisqu'ils attendent tout de la Providence et de votre charité. C'est pourquoi je me fais aujourd'hui l'interprète de leur silence, et je leur prête ma voix pour crier avec l'Apôtre : *Induite viscera misericordiæ* (Coloss. III), prenez des entrailles de miséricorde ; et si vous n'avez pas le zèle qu'ont eu des personnes de piété, de retirer les pauvres dans vos logis, ce que vous feriez si vous étiez vivement persuadés que ce fût le Fils de DIEU qu'on recevrait, aidez-les du moins à trouver les soulagements nécessaires dans celui que la charité des autres leur a bâti, et partagez avec eux le mérite d'une si sainte action en pourvoyant à leurs autres besoins : leur nécessité est assez grande pour que chacun y puisse avoir part.

Une autre considération qui rend encore cette obligation plus étroite est que, outre que ce devoir de charité facilite le précepte de l'aumône en déterminant le lieu et les personnes à qui elle est particulièrement

due, on pratique en même temps tous les autres devoirs qui nous obligent envers le prochain. Et quoique je ne prétende pas par-là borner votre zèle et votre piété, en sorte qu'ils doivent se restreindre à ce seul exercice de charité, je dis cependant qu'il a une étendue qui lui fait comprendre en quelque manière toutes les autres actions de miséricorde dont le Fils de Dieu daignera bien faire le détail au jour du grand jugement, pour vous en donner la récompense. Par le moyen de l'aumône qu'on leur fait, on soulage leur faim et leur soif : *Esurivi, et dedistis mihi manducare*; et vous n'attendez pas qu'ils viennent vous importuner, vous prévenez leur demande et leur prière. Ce sont des étrangers et des pélerins que vous recevez dans une maison qui ne leur appartient pas, et vous fournissez de quoi les entretenir : *Hospes eram, et collegistis me*. Vous revêtez des personnes nues : les habits, le linge et tout ce qui est nécessaire pour les garantir du froid sont les vêtements dont vous couvrez le Fils de Dieu en leurs personnes : *Nudus eram, et cooperuistis me*. Ce sont des malades que vous visitez ou que vous envoyez visiter de votre part : *Infirmus eram, et visitâstis me*. Ce sont des personnes enfermées comme en prison, arrêtées par des chaînes plus lourdes et plus pesantes que ne le sont celles des criminels enfermés dans les prisons publiques : et vous vous intéressez pour leur délivrance : *In carcere eram, et venistis ad me*. Combien d'œuvres de charité pour une seule ! Je ne prétends pas régler vos aumônes, ni vous ôter la liberté du choix des personnes que votre charité vous porte à soulager ; mais j'ose bien vous assurer que, ne la pouvant répandre sur des personnes qui en aient plus de besoin, il n'y a point d'aumônes qui soient mieux employées, plus utiles au public, plus agréables à Dieu, et plus capables de vous attirer toutes les bénédictions du Ciel.

[Folie affectée dont Jean-de-Dieu se servit pour faire pénitence]. — Il faut avouer que cette conduite de Jean-de-Dieu paraît extraordinaire, et qu'elle ne doit pas être proposée au commun des hommes comme un exemple qu'ils puissent imiter. Il ne s'ensuit pas néanmoins qu'elle doive être condamnée : car il y a des voies particulières que Dieu marque à certaines âmes qu'il veut distinguer du commun et élever à un haut degré de perfection. Les personnes qui ne sont pas dans les mêmes engagements, et qui n'ont pas été favorisées d'une grâce si abondante, ne doivent pas entreprendre de les suivre ni de les imiter ; et, si elles le faisaient, elles seraient téméraires et présomptueuses. Mais cela n'empêche pas que ce que ces personnes font ne soit bon et louable par rapport à leurs dispositions et au motif qui les fait agir. C'est pourquoi, il ne faut pas se laisser facilement prévenir contre ce procédé de Jean-de-Dieu, ni s'imaginer que la folie affectée ne puisse être justifiée, sous prétexte qu'elle ne répond pas à nos idées et qu'elle semble contraire à l'ordre commun. On ne doit point être surpris que Dieu ait permis que notre saint ait fait tant de

choses contraires en apparence à la raison, parce que sa souveraine sagesse les avait marquées pour coopérer à son salut : et c'est en cette occasion qu'il est vrai de dire, avec le grand Apôtre, que *ce qui paraît en* DIEU *une folie est plus sage que la sagesse de tous les hommes, et que ce qui paraît en* DIEU *une faiblesse est plus fort que la force de tous les hommes.*(I Cor. I, 25). Ces vérités générales pourraient sans doute suffire pour ne point juger témérairement des actions qui sont au-dessus de notre raison et de tout ce que nous pouvons comprendre. Il ne sera pas cependant inutile de faire voir que cette conduite de Jean-de-Dieu n'est pas sans exemples, et que plusieurs grands saints ont fait la même chose. Nous pouvons à ce sujet rapporter le témoignage d'un savant évêque, qui, parlant d'un autre homme de DIEU qui marchait dans la même voie que Jean, dit : « Je sais que, parlant régulièrement, une telle conduite non-seulement n'est pas bonne, mais même qu'elle est digne de blâme, et je ne m'étonne pas que les gens du monde la condamnent et en fassent des railleries. Mais il faut aussi considérer que l'esprit de DIEU, qui agit dans les saints, les porte quelquefois à des actions qui sont hors de la règle ordinaire, et qui ont leur raison fondée en la folie de la croix, laquelle choque toutes les raisons de la sagesse humaine. (**Godeau**, Hist. eccl., *VIe siècle*, livre I, nº 146).

[Dieu et le prochain, même amour]. — C'est une question aussi curieuse qu'elle paraît importante, de savoir s'il y a plus de mérite à aimer DIEU qu'à aimer le prochain. S. Augustin, dont les sentiments ont été des décisions de concile, ne fait qu'un même précepte de ces deux amours. En effet, il semble que le mérite soit égal ; et, quoique DIEU lui seul mérite infiniment plus d'amour que toutes les créatures et que lui seul soit digne d'être aimé, il est néanmoins si bon qu'il confond souvent ses intérêts avec les nôtres. Quelquefois il rapporte tous les autres préceptes à son amour et quelquefois à l'amour du prochain ; tantôt il les sépare, tantôt il les réunit. Cependant, si nous écoutons la voix du disciple bien-aimé, il est content pourvu qu'on aime le prochain : *Hoc si solùm fiat, sufficit.* N'est-ce pas ce que dit le Sauveur lui-même, lorsqu'il veut que nous interrompions le culte de ses autels et les plus augustes mystères de la religion pour satisfaire aux devoirs de l'amour du prochain : *Relinque munus tuum ad altare*, etc. Il préfère même les œuvres de miséricorde aux honneurs du sacrifice : *Misericordiam volo, et non sacrificium.* — Adorable bonté de DIEU, qui renonce à ses droits et qui préfère les intérêts de ses créatures aux siens propres. — Sur ces principes, je ne crains point d'avancer que l'amour que Jean-de-Dieu a fait paraître pour le prochain lui est beaucoup plus glorieux que tout ce qu'il a fait pour DIEU même. C'est sa charité pour le prochain, c'est son amour pour les pauvres de JÉSUS-CHRIST, qui l'a élevé à un degré de gloire tout particulier.

[Il est plus aisé de donner l'aumône aux pauvres que de les servir.— Il se trouve assez de personnes qui donnent quelque chose de leurs biens aux pauvres, et il s'en trouve qui les soulagent de leurs aumônes ; mais il y en a peu qui les servent de leurs mains, et qui entrent dans les hôpitaux pour les consoler eux-mêmes. La raison de cette différence vient de ce qu'il n'est pas malaisé de faire des aumônes pour soulager les pauvres ; il y a même de la gloire et du plaisir ; mais dans les services qu'on leur rend il y a mille difficultés et mille peines contraires à la nature. La délicatesse de notre constitution, la mauvaise odeur des hôpitaux, l'horreur des plaies et la présence de la mort sont capables de nous effrayer. C'est néanmoins à ces emplois que Jean-de-Dieu consacre ses mains, son corps, sa santé et sa vie ; et, pour tirer plus de mérite de cette vertu, et plus infaillible pour le secours des pauvres, il s'engage par vœu à la pratiquer toute sa vie. Dieu, dont la providence veille particulièrement sur les pauvres, a fait naître dans tous les siècles des hommes charitables auxquels il a donné le soin des misérables. Aux uns, il a confié l'hospitalité envers les pélerins, aux autres la retraite des vagabonds, à ceux-ci la tutelle des orphelins, aux autres la visite des prisonniers, et aux plus zélés le soin des malades. Jean-de-Dieu n'est point entré dans tous ces partages : et Dieu, dont les actions tendent toujours à l'unité, a réuni dans sa personne ces différentes charités : de sorte qu'il peut dire aussi bien que Job, qu'il est le tuteur des orphelins, l'époux des veuves, le médecin des malades, l'hôte des étrangers, le soutien des affligés, l'honneur des pauvres honteux, le père, j'ose dire le Dieu de tous les pauvres. A quoi nous pouvons ajouter qu'étant très-pauvre lui-même, il a travaillé de ses propres mains à de pénibles ouvrages ; il s'est fait petit marchand de livres et d'images, pour subvenir à l'indigence des pauvres, suivant en cela le conseil de l'Apôtre aux Ephésiens, qu'il faut travailler de ses mains, pour subvenir à leurs nécessités.

[La Providence s'exerce par notre charité]. — Il ne faut pas croire que les pauvres soient abandonnés de Dieu quand ils sont abandonnés des hommes. Il y a une providence particulière sur eux, qui veille et qui pourvoit effectivement à leurs misères. Mais un des principaux secours dont Dieu se sert pour les soulager, c'est la miséricorde des chrétiens, c'est cet esprit de charité qu'il allume dans son Eglise. C'est à ces chrétiens miséricordieux qu'il adresse cette commission de secourir les pauvres ; *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor* : à vous je recommande les pauvres, et je me repose sur votre charité pour soulager les orphelins dans leurs nécessités. Mais si jamais il y eut un saint qui se soit fidèlement acquitté de cette commission, c'est sans doute Jean-de-Dieu, que nous pouvons appeler un homme de miséricorde, puisqu'il a été comme le suppléant de la miséricorde divine en soulageant par sa charité toutes les nécessités des pauvres.

[Les nécessités spirituelles des pauvres]. — Si les nécessités corporelles des pauvres sont grandes, les nécessités spirituelles ne le sont pas moins, et il est plus important d'y pourvoir : car quelle plus grande perte peuvent-ils souffrir que celle de leurs âmes rachetées par le sang du Sauveur ? On trouve assez de directeurs et de confesseurs pour les riches, on trouve assez de personnes pour les secourir et pour les aider à bien mourir ; mais, pour assister les pauvres en cette dernière heure, on peut dire avec vérité que le zèle et la charité de la primitive Eglise est bien ralenti : comme si les âmes des pauvres n'étaient pas aussi précieuses au Fils de Dieu que celles des riches. C'est en quoi Jean-de-Dieu est notre modèle : combien de pauvres a-t-il retirés de l'abîme des désordres où ils étaient plongés ! combien d'insensibles a-t-il excités à la pénitence et aidés à bien mourir par ses bons conseils et ses exhortations ! combien a-t-il sauvé de misérables qui ne l'eussent jamais été s'ils ne fussent entrés dans les hôpitaux, attirés premièrement par ses charités ! Disons donc qu'il est véritablement l'apôtre de la miséricorde, puisqu'à l'occasion de la charité qu'il exerce sur les corps, il en a exercé une autre bien plus excellente sur les âmes.

[De la visite des malades]. — Les visites que l'on rend aux malades doivent avoir deux fins : leur consolation et leur utilité. On les peut consoler en leur suggérant, chacun selon sa capacité, des motifs pour souffrir avec patience le mal que Dieu leur envoie. Sur quoi il est bon de remarquer qu'il faut toujours compatir aux peines d'un malade, au lieu de lui en faire comme un sujet de reproche, en lui disant mal à propos, comme ces trois amis de Job, qu'il se les est bien attirées par ses dérèglements : car on ne connaît point, remarque fort bien S. Grégoire, le jugement de Dieu dans les afflictions corporelles, ni si c'est pour les éprouver ou pour les punir. Nous ne devons donc pas affliger ceux qui sont déjà malheureux, mais les exhorter à offrir à Dieu leurs souffrances pour l'expiation de leurs péchés. C'est ce que la charité de Jean-de-Dieu envers les pauvres malades lui faisait pratiquer excellemment, persuadé qu'il était que les pauvres sont déjà assez malheureux d'être pauvres et malades, sans ajouter à leurs maux un autre mal plus insupportable, qui est de leur en faire des reproches.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Eloge et caractère de S. Jean-de-Dieu]. — Voici un héros chrétien que je viens vous présenter, qui s'est ouvert un nouveau chemin à la gloire ; qui, après les travaux d'une vie cachée, passée dans le silence et dans une retraite assez obscure, paraît sur le théâtre du monde : homme miraculeux, modèle éclatant de toutes les vertus, d'une mortification extrême, de sorte que l'on peut dire qu'il fut martyr au milieu de la paix de l'Eglise, et par-là aimé et respecté des petits et des grands ; reçu comme un ange à la cour des rois d'Espagne ; animant tout le monde par ses discours, l'édifiant par ses exemples ; homme, dis-je, miraculeux, que Dieu suscita dans ces derniers temps pour être le père et le protecteur des pauvres ; prodige de charité, qui est venu établir un grand ordre dans le dessein de faire revivre dans le cœur des fidèles cette vertu, alors presque entièrement éteinte. On ne peut lire l'histoire de sa vie avec attention qu'on n'y reconnaisse que l'amour des humiliations et des travaux de la pénitence, et le zèle pour le soulagement des malades et des pauvres, ont été les deux chères vertus de son cœur, et comme les deux caractères qui l'ont rendu un parfait imitateur de Jésus-Christ (**Anonyme**).

[Dessein de la providence en donnant S. Jean-de-Dieu à son Eglise]. — Dieu, qui aime son Eglise et qui est attentif à tous ses besoins, lui a toujours envoyé des hommes extraordinaires et d'un mérite singulier pour la gouverner, pour la défendre, pour l'instruire, pour l'édifier, et pour lui donner des exemples éclatants de vertu, qui fussent capables de renouveler en elle cet esprit de sainteté qui est son propre caractère, et qui doit la faire reconnaître au milieu de ce monde corrompu. C'est ainsi qu'il a suscité d'abord les apôtres, qui en ont été les pères, qui l'ont fondée sur la solidité de la pierre, et qui ont parcouru l'univers pour y répandre la lumière de l'Evangile, et porter la gloire de son nom jusqu'aux extrémités de la terre. Il a fait naître ensuite dans son sein une infinité de fidèles de tout âge, de toute condition, de tout sexe, qui, pour rendre témoignage à la vérité, ont affronté les tyrans, méprisé leurs menaces, et versé jusqu'à la dernière goutte de leur sang afin de cimenter le bâtiment de l'arche de

la nouvelle alliance. Il a aussi pourvu à son instruction en lui donnant des pasteurs et des docteurs éminents en science et en piété, pour distribuer aux fidèles le pain de la parole de Dieu. Il a donné aussi, dans tous les temps, des personnes particulières qui pussent servir d'exemple et de modèle aux autres pour marcher dans les voies de la vertu, et qui, par leur zèle, leur courage, leur vie pénitente, servissent à réveiller les chrétiens de l'assoupissement où ils étaient, et à les faire rentrer dans les voies de la justice. — C'est ainsi que la Providence a fait paraître S. Jean-de-Dieu : quoiqu'il ne soit venu que dans les derniers temps, il n'a été inférieur aux autres ni en zèle ni en charité, puisqu'il a travaillé autant qu'eux, en imitant leurs vertus, méprisant les biens de la terre, et préférant la pauvreté évangélique à tous les avantages qu'il pouvait espérer dans le monde. Il a imité la ferveur des anciens pénitents par la sévérité extrême qu'il exerça sur son corps, et les déserts n'ont guère vu de solitaires plus humbles et plus morts à leur propre estime que ce grand saint ; il fit toujours tout son possible pour s'anéantir lui-même, et pour se rendre le plus vil et le plus méprisable aux yeux des hommes. Il est vrai qu'il ne s'appliqua point à l'étude des sciences humaines, parce que ses jours se sont passés dans les peines et les fatigues d'une vie mortifiée; mais il n'a pas pour cela manqué de lumières, et on peut dire qu'il a parfaitement possédé la science des saints, puisqu'il a fait gloire toute sa vie de connaître Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié : ce qui est le comble de la véritable science. (*Vie du saint*).

[Naissance du bienheureux Jean-de-Dieu]. — N'attendez pas de moi que je commence l'éloge de Jean-de-Dieu par les avantages qu'il reçut de la nature, ou que je fonde la sainteté de ses actions sur les prodiges de sa naissance. Si mon sujet était moins riche par lui-même, j'emprunterais de son berceau la matière de son panégyrique, et je vous ferais voir que celui de Jean-de-Dieu a quelque rapport avec celui du Sauveur même. En effet une colonne de feu, semblable à celle qui éclaira autrefois les Isrëlites dans le désert, parut sur la maison qui le vit naître. Si les anges annoncèrent aux pasteurs la naissance du Fils de Dieu, ils firent une fête du jour de la naissance de notre saint ; et, comme le saint vieillard Siméon prophétisa à la naissance de Jésus-Christ, il se trouva un vénérable personnage, qui, rempli de l'esprit de prophétie, publia la future grandeur de Jean-de-Dieu dès son berceau. N'en soyez point surpris : telle est la conduite de Dieu sur les grandes âmes sur lesquelles il a quelque dessein : il fait toujours paraître à leur naissance des signes extraordinaires, heureux présages de leur grandeur future. La colonne de feu qui présida à la naissanee de Jean-de-Dieu fut comme le symbole de sa charité qui devait un jour embraser les cœurs. Et ce signe fut bientôt suivi de la réalité. A peine eut-il atteint l'âge de raison, que son cœur se détacha des créatures ; la charité le dépouilla de ses biens, et lui fit

quitter son pays, pour aller, comme un autre Abraham, adorer dans une terre étrangère le véritable Dieu. La Providence fit voir, dès la naissance de notre saint, que la vertu n'a point d'âge, et que la plus tendre enfance est capable de donner commencement aux plus saintes actions, puisque à peine savait-il parler qu'il enseignait déjà ses petits compagnons à prier Dieu et à aimer la pauvreté évangélique. (**Houdry.**)

[Conduite de la Providence sur la jeunesse de Jean-de-Dieu]. — Le prêtre qui s'était chargé du jeune Jean pour le mener à Madrid ne le conduisit pas jusqu'au terme : car, étant arrivé à Oropésa, il se sépara de lui et l'abandonna absolument. Conduite un peu dure, à la vérité, mais la Providence le permit ainsi parce qu'elle voulait que cet enfant fût détaché de sa famille dès ses plus tendres années, et élevé au-dessus des affections naturelles. Il faut donc se représenter cet enfant séparé de son père et de sa mère, dans une ville étrangère, sans aucun secours, destitué de toutes sortes de connaissances et dans un abandonnement général. Cet état est dur et rigoureux ; mais c'est Dieu qui agit, qui veut se former un saint dont le travail, la pauvreté et les humiliations soient le propre caractère. Le jeune enfant fut secouru d'abord par des personnes de piété, qui lui donnèrent retraite et l'employèrent quelque temps. Il entra ensuite au service d'un riche bourgeois, qui le fit pasteur de ses troupeaux à la campagne : et ce fut là qu'il passa une grande partie de sa jeunesse, et qu'il s'accoutuma au travail, ne refusant jamais de se charger des occupations les plus pénibles. Dans cet état, la conduite de ce jeune enfant était comme un présage de la sainteté où il arriverait un jour : car jamais on n'en vit un plus modéré, plus retenu, plus obéissant, plus circonspect dans ses paroles, plus soumis non-seulement à son maître, mais à tous ceux qui lui commandaient quelque chose. Il souffrait avec humilité les réprimandes qu'on lui faisait, de quelque part qu'elles pussent venir. Assidu au travail, il savait ménager son temps et l'employer utilement ; de sorte que son maître, merveilleusement content de ses bonnes qualités, et surtout de sa fidélité, le retint plusieurs années à son service ; et d'ailleurs Jean considéra cet état comme infiniment avantageux pour lui, parce qu'il espérait par là être plus séparé du monde et avoir plus de temps pour servir Dieu. En effet, la vie qu'il y mena fut une suite continuelle de bonnes œuvres. Il avait, le soir et le matin, des heures destinées à la prière, et ménageait quelques heures dans la journée qu'il destinait à ce saint exercice. Tout ce qu'il voyait dans la campagne lui était une occasion de louer et d'adorer Dieu. Il se mortifiait en toutes choses ; il veillait continuellement à la garde de ses sens, et il pratiquait tout le bien qu'il pouvait. Quelques années après, son maître, charmé de sa conduite, lui donna le soin de sa famille, et l'établit économe de ses biens. Ce fut alors que Jean fit paraître une piété solide : car, sans négliger ses prières, il se donna tout entier à procurer l'avantage de son

maître, duquel le bien augmentait visiblement entre ses mains. Mais ce qui est surtout à remarquer, c'est que, au milieu de ces occupations différentes, il procurait aussi le bien spirituel des autres domestiques, qu'il instruisait des principaux points de la foi, et il prenait son temps dès lors pour gagner des âmes à JÉSUS-CHRIST. (*Le même.*).

[Jean à l'armée se relâche de sa piété]. — Il n'est que trop constant que rien n'est plus capable de refroidir la piété dans un cœur, que la vie que l'on mène ordinairement à la guerre. Le tumulte des armes trouble presque toujours le repos intérieur de l'âme. Les mauvais exemples qu'on y voit tentent et affaiblissent les plus forts et ceux qui sont le mieux affermis dans la vertu ; l'agitation continuelle où l'on est obligé de vivre fait souvent qu'on oublie DIEU, et on se croit tout permis sous prétexte qu'on est éloigné des lieux où s'exerce la justice. Jean-de-Dieu fit une triste expérience de cette vérité. A peine arrivé au camp, il négligea ses exercices ordinaires de piété ; il s'accoutuma à vivre comme les autres, et suivit le torrent du mauvais exemple. Il marcha dans la voie large, et suivit la grande route qui mène à la perdition. Il suffit d'avoir dit quelque chose en général sur cette matière, sans entrer dans le détail, et seulement afin que l'on voie combien il est important à tous ceux qui veulent conserver leur innocence de s'éloigner des occasions dangereuses. La divine miséricorde, qui veille sans cesse sur les élus, et qui ne permet qu'ils tombent dans quelque péché qu'afin que la manière généreuse dont ils se relèvent serve à édifier les fidèles et à leur apprendre à faire pénitence, ne permit pas que Jean restât longtemps dans ses désordres : elle lui fit bientôt reconnaître sa faute, et elle permit que de fâcheux accidents le fissent rentrer en lui-même, et qu'il fût touché d'une componction salutaire (*Vie du Saint*).

[Secours qu'il reçoit de la Sainte Vierge]. — Jean, étant commandé pour aller en partie avec plusieurs de ses compagnons, était monté sur un cheval fougueux, qui le jeta par terre, et sa chute fut si rude et si dangereuse qu'il jeta le sang par plusieurs endroits, et fut longtemps sans pouvoir parler ni remuer. Ne recevant aucun secours dans cet état, il fut en danger de perdre la vie. Enfin, un peu revenu à lui, et voyant le danger extrême où il était, il se releva, et, se jetant à genoux, les yeux vers le ciel, il s'adressa à la Sainte Vierge pour implorer son secours par une prière pleine d'ardeur. A peine Jean l'eut-il finie, qu'il vit paraître la reine des anges, qui le consola par sa présence, lui promit de le protéger, et lui dit : *Acquittez-vous désormais avec plus de fidélité de vos devoirs ordinaires, et souvenez-vous de vos promesses.* Il n'en fallut pas davantage pour couvrir Jean de confusion, et le faire rentrer en lui-même ; il résolut dès lors de faire une sincère pénitence. — DIEU, qui voulait l'exercer et le détacher par là de plus en plus du monde, permit qu'il courût

encore une fois risque de la vie, par la fureur de son officier, qui, ayant commis à sa garde quelque butin qu'il avait pris sur les ennemis, et Jean l'ayant laissé enlever par des voleurs, le capitaine l'eût fait mourir, si la Providence, qui avait sur lui de grands desseins, et qui voulait s'en servir dans la suite pour soulager une infinité de misérables, n'eût permis qu'un autre officier, ami du sien, obtînt sa vie et sa grâce, à condition qu'il renoncerait à la profession des armes.

Notre Jean, ayant été miraculeusement délivré de plusieurs dangers de sa vie, contre toute sorte d'apparence, fit sur cela plusieurs réflexions. Il considéra que Dieu, par un excès ds sa bonté, lui ayant conservé la vie, ce lui était une nouvelle obligation de l'employer à son service. Il comprit clairement combien les hommes sont aveugles de courir avec tant d'avidité après le monde, qui ne les paie de leurs peines que par des infortunes et des disgrâces. Il quitta l'armée. Comme il marchait le long du grand chemin, il rencontra une croix, au pied de laquelle il se prosterna, et remercia le Sauveur de l'avoir délivré de tant de périls. Il lui demanda pardon de tous ses excès, et sa douleur fut si violente qu'elle lui fit verser un torrent de larmes. Il protesta qu'il voulait désormais mener une vie nouvelle. Il se passa dans son cœur une infinité de choses merveilleuses; et ce qui paraîtra surprenant, c'est qu'il passa deux jours entiers dans ces transports, sans prendre de nourriture ni aucun repos. Il entra ensuite dans un espèce d'extase ou dans une sommeil mystérieux, pendant lequel il ne faut pas douter que Dieu lui fit connaître les desseins qu'il avait sur lui. Bien plus, comme Dieu avait autrefois agi avec le prophète Elie et avec S. Paul premier ermite, auxquels il envoya des secours extraordinaires et qu'il nourrit par miracle au milieu des déserts et des solitudes, ainsi en usa-t-il avec son serviteur, déclarant par-là qu'il prenait un soin particulier de lui : ce qui rétablit entièrement ses forces, et le fit résoudre à s'appliquer plus que jamais à la prière et à la contemplation. (*Vie du Saint*).

[Vie austère et pénitente]. — Jean-de-Dieu, à son retour de l'armée, fut embrasé du désir du martyre, et il se mit en devoir de chercher dans les royaumes infidèles une cruelle mais favorable main qui l'immolât à Jésus-Christ. Arrêtez, innocente victime : le Ciel accepte vos vœux, mais il n'en demande pas l'éxécution ; il agrée votre sacrifice, mais il vous destine à d'autres autels : gardez et ce zèle qui vous anime et ce sang que vous offrez. Vous n'en serez pas moins martyr. Les rigueurs de la pénitence feront en vous ce que la cruauté des tyrans n'a pas fait; et, par une mortification continuelle, vous satisferez à l'ardeur de votre désir en vous acquittant des devoirs de votre charité. Dieu en disposa de la sorte, et permit que l'ange qui veille à la conduite de son Eglise arrêtât le bienheureux Jean-de-Dieu lorsqu'il était près de passer en Afrique. Ce saint homme déplora son malheur, n'usant de la vie qu'avec regret, parce qu'il

la voulait perdre, ne trouvant point d'autre consolation que de mourir tous les jours par un genre de martyre d'autant plus douloureux qu'il était moins éclatant. Quel autre nom pourrait-on donner à cette vie austère et laborieuse que sa ferveur l'engagea d'entreprendre, le faisant aller de bourgade en bourgade, de ville en ville, de province en province, pour gagner des âmes à DIEU ? Quel autre nom que celui de martyre pourrait-on donner à ses abstinences continuelles, à ses jeûnes fréquents, à ses austérités excessives? Quel autre nom que celui de martyre à cette soif insatiable des mépris et des opprobres, jusqu'à se faire un sujet de joie d'être traité comme le dernier des hommes? Quel autre nom que celui de martyre à cette patience dans les injures, présentant le côté droit lorsqu'on frappait le côté gauche, et mettant toute sa gloire à souffrir pour les péchés qu'il avait pu commettre ! (**Le P. Simon de la Vierge**, *religieux carme, panégyrique de S. Jean-de-Dieu.*)

[Obéissance et soumission]. — Ce fidèle serviteur réduit sa perfection, non à faire sa propre volonté, mais à suivre celle de son maître; non à marcher par la voie que l'amour-propre lui suggère, mais à tenir celle que son directeur lui conseille. Soit qu'il s'élève à une contemplation sublime, soit qu'il s'abaisse à de simples ministères, il a toujours un même esprit. Faut-il qu'il augmente ses mortifications, il obéit; faut-il qu'il les modère; il y acquiesce. Et ainsi, se soumettant à tout ce qui lui est ordonné, il se défie de ses propres lumières, pour s'assujettir à celles des autres; bien éloigné de ces faux spirituels qui se font une fausse spiritualité, s'entêtent de leurs idées, ne suivent que leur caprice, s'érigent en maîtres d'eux-mêmes et en censeurs de tout le monde; qui trouvent toujours toutes leurs actions bien faites, et jugent toujours témérairement de celles des autres, quelque bonnes et saintes qu'elles soient ; qui, dans la nécessité de faire le bien, se réservent la liberté de le choisir. (*Le même*).

[Jean-de-Dieu inspiré de se consacrer au service des pauvres.] — Comme notre saint, dans les desseins de DIEU , était destiné pour être un nouvel ornement qu'il devait en son temps donner à son Eglise, pour dompter ou amollir la dureté inflexible des riches pour les pauvres, la charité de JÉSUS-CHRIST, qui pressait ce grand saint, lui inspira le dessein de les secourir par toutes sortes de moyens, et poussé vivement par l'impression qu'elle fit sur son cœur, il crut qu'étant appelé à ce pénible ministère il devait sans délai commencer à s'en acquitter. Ce fut ainsi que, pénétré des sentiments que le Sauveur nous a laissés dans l'Evangile, et que portant les yeux de sa foi au-delà de ces viles apparences et de ces méprisables dehors qui nous frappent dans les pauvres, Jean-de-Dieu se disait en secret : Peuvent-ils m'être indifférents, ces pauvres abandonnés ? Puis-je aimer le chef sans aimer les membres ? et si la charité de l'un me presse, ne doit-elle pas me donner du mouvement pour les

autres? *Charitas Christi urget nos.* Occupé de cette pensée, qu'il ne perdait point de vue, il ne se regarde plus que comme un homme né pour la charité et pour les plus pénibles emplois de la charité, Mais quelle étendue n'eut point cette charité dans le cœur de ce grand saint ? et y mit-il jamais de bornes, que lorsqu'il ne put la porter plus loin ? Quels obstacles ne s'opposèrent pas à son ardeur? Mais y en eut-il aucun qui fut capable de l'empêcher? Attaquée par mille endroits, cette charité en fut-elle jamais rebutée ? Rien lui a-t-il jamais échappé, que lorsqu'il y aurait eu de la témérité à le vouloir retenir ? Sa charité fut toujours ardente, mais cependant toujours tempérée dans son ardeur; toujours combattue, mais toujours victorieuse; toujours vive, toujours empressée, mais toujours réglée par la vue du devoir; toujours en butte aux contradictions et toujours supérieure à tout ce que l'on entreprenait pour en arrêter le cours.

Cette compassion et ce tendre sentiment pour les misères d'autrui, que nous appelons charité, n'alla-t-il pas toujours croissant dans l'âme de Jean-de-Dieu, par les vives lumières qu'il plut à la Providence d'y répandre, pour lui faire connaître à quoi elle l'appelait. Dieu lui fait d'abord, par sa grâce, le plan de ce qu'il attendait de lui pour répondre à ses desseins. Il lui fait voir ce qui doit l'engager davantage dans ce saint et pénible exercice; il ne lui cache rien de ce qui peut le rebuter; répréhensions, dégoûts, amertumes, oppositions, fatigues, rien ne lui en est inconnu.—« Ah ! je sais, disait le Saint, dans cette heureuse disposition où le mit la grâce pour prendre le parti qu'elle lui présentait, je sais les peines infinies nécessairement attachées au glorieux emploi que vous me destinez, Seigneur ; emploi vil par rapport aux sujets sur lesquels je dois exercer mon zèle : ce sont des pauvres, des malades, des affligés; mais emploi glorieux par rapport à celui à qui je dois rendre mes services en leur personne. C'est mon Dieu, c'est mon Sauveur ! Que cet état, continuait Jean, s'accorde bien avec mon cœur, et qu'il répond bien à mon amour ! »

Plein de cette consolante pensée, Jean-de-Dieu ne peut s'en distraire un moment. « C'est donc à servir Jésus-Christ dans ses membres que je suis appelé ! dit-il : Ah ! quelle gloire pour moi, s'il tient pour fait à lui-même ce que je ferai pour le moindre des siens ! *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis.* Ce sera lui que je soulagerai en soulageant ces misérables, qui n'ont rien que de dégoûtant. » A ce mot, sa charité s'excite, s'allume, s'embrase; il fait siennes toutes leurs misères. Suspendu par l'idée, qu'il a toujours présente, que c'est sur lui que Dieu s'est déchargé du soin des pauvres, et qu'il l'a substitué en sa place pour être le supplément de sa providence, il ne distingue plus les misères de ses frères d'avec les siennes propres. « Qui est infirme, pouvait-il dire avec S. Paul, sans que je devienne infirme avec lui? *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* Qui est malade, sans que je sois malade avec lui? Qui est pauvre,

sans que je souffre avec lui les incommodités de la pauvreté ? » Animé de cet esprit, avec quelle ardeur cherchait-il les occasions d'être utile à tout le monde? Et quand, accablé par la multitude de ceux qui venaient demander son secours, il ne pouvait leur faire tout le bien qu'il eût voulu : « DIEU, mes frères, leur disait-il, qui connaît les plus impénétrables secrets des cœurs, m'est témoin avec combien de tendresse je vous aime tous dans les entrailles de JÉSUS-CHRIST. *Testis mihi* DEUS, *quomodo cupiam omnes vos in visceribus Christi*, et quelle joie ce serait pour moi de pouvoir vous satisfaire. » (**Houdry**).

[Jean-de-Dieu auprès des malades.] — Jean, accablé par la multitude des pauvres qui venaient de toutes parts lui demander son assistance, fait par autrui ce qu'il ne peut faire par lui-même. Il demande, il exhorte, il presse; il va de tous côtés représenter leurs besoins; il fait parler sa charité avec tant de force, que les cœurs les plus durs sont amollis et obligés de lui tout accorder. Aussi ce grand saint avait-il coutume de dire que, depuis que JÉSUS-CHRIST lui avait fait l'honneur de le choisir pour être l'apôtre de la miséricorde et le prédicateur de la charité, il ne devait plus penser qu'à pourvoir aux besoins de ses frères, surtout depuis qu'il lui avait fait sentir intérieurement que c'était à lui que s'adressaient ces paroles du prophète : *Tibi derelictus est pauper.* C'est à vos soins que j'abandonne le pauvre, le malade, l'affligé. C'est pourquoi on ne doit considérer ce saint que comme le père et le protecteur des misérables, comme l'asile public et le rendez-vous général des malheureux, comme un port assuré où, après avoir été longtemps laissés à la merci des orages d'une désolante pauvreté, ils viennent enfin se reposer et jouir du calme que la charité de notre saint leur faisait trouver; comme un homme que cette divine vertu multiplie et partage en tant d'emplois, que cent autres ensemble n'auraient pu faire; comme un homme universel, qui seul suffit à tout le monde. (*Le même*).

[Jean apôtre de la charité.] — Ne peut-on pas, après cela, justement appeler Jean-de-Dieu l'apôtre de la miséricorde et le prédicateur de la charité, puisqu'il faisait de son temps, par ses soins et l'exemple de ses vertus, ce que les Apôtres ont fait en s'acquittant de leur ministère ? Il prêchait la miséricorde dans les places publiques avec tant de ferveur, qu'il persuadait à tout le monde la pratique de cette vertu, et même aux plus endurcis, comme lorsqu'il s'adressa à un riche marchand à dessein de lui emprunter une somme considérable pour les nécessités de son hôpital. Celui-ci lui ayant demandé caution pour la sûreté de ses deniers : « Oui, dit Jean-de-Dieu en lui présentant un crucifix : et voilà la caution que je vous donne, et qui répondra pour moi.» C'est là comme ont parlé les Pères de l'Eglise, les Chrysostôme, les Augustin, quand ils ont dit que le Sauveur est la caution des aumônes que l'on fait. Et si vous me demandez

qui certifiera cette caution, et qui s'obligera de rendre ce qu'on donne sous ce titre, je vous réponds que ce sera lui-même : *Idem restitutor ac debitor*. Mais ce qui est surprenant dans cette action de Jean-de-Dieu, c'est que le crucifix parut au marchand tout brillant de lumière : comme si le Sauveur eût voulu cautionner la promesse que son serviteur avait faite de payer, et engager lui-même sa gloire à l'exécution de ce contrat. Ce ne sont donc pas les ressources qui nous manquent, ni les biens pour soulager nos frères, mais c'est la charité, puisqu'elle trouve des fonds en elle-même et dans la toute-puissance de Dieu. (**Biroat**).

[L'ordre que Jean-de-Dieu mettait dans son hôpital.] — L'ardeur tout extraordinaire de Jean-de-Dieu pour remplir de pauvres l'hôpital qu'il avait rétabli n'empêchait pas qu'il ne fût exact à pourvoir à tout ce qui leur était nécessaire. Il leur donnait la nourriture qu'il apprêtait lui-même aux heures qui étaient marquées. Il savait prendre les temps propres pour les panser, et se conduisait en cela par l'ordonnance des médecins. Il leur était présent à tous les moments du jour, et jamais ils ne l'appelaient qu'il ne fût aussitôt auprès d'eux, et c'était presque toujours de sa propre main qu'ils recevaient tous leurs besoins. Car, comme il n'y avait alors que très-peu de personnes qui se missent en peine de seconder son zèle, il fallait qu'il donnât ordre à tout, qu'il fût dans une action continuelle, qu'il satisfît à toutes les nécessités de ses malades, et qu'il s'occupât à mille choses différentes. C'était ainsi que cet homme charitable contentait l'ardeur de son zèle, et que, bien loin de se rebuter de toutes les peines et les fatigues qu'il lui fallait essuyer presque toujours tout seul, il faisait en sorte que les pauvres ne manquaient pas d'être servis et secourus avec la dernière exactitude. (*Vie du Saint*).

[Etendue de sa charité.] — L'hôpital de Jean-de-Dieu était ouvert à tout le monde, et il admettait tous ceux qui se présentaient. On y voyait, d'un côté, des gens qui étaient consumés par les ardeurs de la fièvre; d'un autre, on y remarquait des estropiés, des blessés et des paralytiques. Ceux qui étaient accablés d'ulcères et d'autres maladies y étaient admis. On ne rebutait personne, et on n'examinait point si ceux qui demandaient des lits étaient de la ville ou de la campagne. En un mot, il suffisait d'être malade et de souffrir quelque incommodité pour avoir accès dans cette sainte maison. S'il arrivait qu'on exposât des enfants à la porte de l'hôpital, il s'en chargeait volontiers, et les faisait nourrir et élever avec bonté; il travaillait à leur procurer une éducation chrétienne, et n'omettait rien de tout ce qui dépendait de lui pour suppléer à l'inhumanité de leurs parents. — Le bruit de tant de bonnes œuvres et d'une charité si extraordinaire ne tarda guère à se répandre dans toutes les provinces voisines, et il devint en peu de temps le refuge de tous les misérables. On voyait aborder à son hôpital toutes sortes de personnes, des veuves

et des orphelins, des pauvres honteux, des vieillards qui n'étaient plus propres au travail; des laboureurs ruinés par les orages; des marchands à qui on avait fait banqueroute; des gens même qui n'avaient pas le moyen de soutenir les procès qu'on leur suscitait, ou qui étaient obligés d'en intenter eux-mêmes pour ravoir leurs biens. Il les recevait tous avec un visage ouvert, qui témoignait assez qu'il prenait part à leurs maux. Il les consolait, les exhortait à la patience et à faire un saint usage de leurs disgrâces. Il leur procurait ensuite tous les secours dont il était capable.

Ce qu'on ne peut trop admirer dans Jean-de-Dieu, c'est que les différentes occupations dont il était chargé d'ailleurs ne l'empêchaient point de prendre tous les soins dont nous venons de parler. Avant que de sortir, il donnait ordre à tout, et marquait en particulier ce qu'il fallait faire durant son absence; et dès qu'il était de retour, il visitait tous ses malades l'un après l'autre, les consolait, les servait lui-même, et il leur demandait s'ils étaient contents et si on les avait bien assistés; ensuite, sans considérer s'il était fatigué, il retournait dans la ville faire la quête pour eux, jusqu'assez avant dans la nuit. C'est ainsi que sa charité l'obligeait à sacrifier son temps, ses peines, sa santé, sa vie même pour le prochain. Il ne prenait aucun repos, il était toujours dans le mouvement et dans l'action; il se trouvait partout où il avait du bien à faire. Tous les moments de sa vie étaient consacrés au service de ses frères; il se chargeait de tout ce qui était difficile et mortifiant dans son hôpital, laissant aux autres les emplois les plus faciles et les moins pénibles. Il avait toujours mille affaires sur les bras, et néanmoins se donnait tout entier à la moindre personne qui avait recours à lui. Il se regardait comme le père de tous les pauvres; il ne pensait qu'à eux, il ne travaillait que pour eux, et, s'oubliant lui-même en toutes rencontres, il s'appliquait uniquement à leur faire trouver dans leurs maladies une manière de vivre douce et commode, qu'ils n'eussent pu trouver dans aucun endroit,

Comme une infinité de pauvres avaient recours à Jean-de-Dieu, et que, pour la grande quantité de personnes qui s'adressaient à lui, il lui arrivait assez souvent de manquer d'argent, se souvenant de la maxime de son confesseur le prêtre d'Avila, il ne les renvoyait pas, mais il s'adressait pour eux à des personnes qui étaient en état de les secourir; il ne négligeait aucune des bonnes œuvres que la divine Providence lui présentait; et il parlait à des gens riches avec tant de force et tant d'onction, qu'il les engageait presque toujours à seconder ses bons desseins. (*Vie du Saint.*)

[Il se transporte à la cour d'Espagne.] — L'Espagne était alors gouvernée par Philippe II, nommé seulement le Prince de Castille, parce que l'Empereur Charles-Quint son père était encore vivant. Jean-de-Dieu était connu de quelques seigneurs de la cour qui l'avaient vu à Grenade : ils parlèrent de lui au prince, qui le voulut voir. Dès qu'il eut été introduit en sa pré-

sence, il se jeta à genoux, et lui fit un compliment digne de sa simplicité chrétienne, et dont le prince fut si content, qu'il s'abaissa pour le relever; et, l'ayant mené dans son cabinet, lui donna une longue audience; et il eut la bonté, en le congédiant, de lui faire compter des sommes considérables pour ses pauvres. Jean fut mené ensuite aux appartements des deux Infantes, qui, l'ayant longtemps entretenu de son hôpital et de la manière dont il le gouvernait, lui firent toutes deux des libéralités qui répondaient à leur piété et à leur naissance. Les filles d'honneur des deux princesses voulurent aussi profiter de sa conversation, dont elles furent si édifiées, qu'elles vendirent plusieurs pierreries pour en appliquer le fruit aux pauvres de Jean-de-Dieu. (*Ibid.*)

[Il met toute son œuvre pour subvenir aux nécessités des pauvres.] — Quel touchant spectacle de voir Jean-de-Dieu ensevelir les morts, sinon avec pompe, du moins avec les cérémonies ordinaires de l'Eglise ! Quel spectacle de le voir marcher dans les rues au milieu de la nuit, une hotte sur le dos et des vases en ses mains, pour recueillir les aumônes du peuple, et cela pendant la pluie, le vent, et les autres injures de la saison, criant à haute voix : « Mes frères, rachetez vos âmes par vos libéralités. » Quelle chose plus édifiante que de rencontrer cet homme portant sur ses épaules les pauvres malades qu'il trouve dans les rues ? Mais, parce que son corps est exténué de jeûnes, de veilles et d'austérités, il tombe assez fréquemment sous son pesant fardeau, et la charité lui donne des forces pour se relever. Vous dirai-je que la charité de Jean-de-Dieu devint l'admiration du ciel et de la terre; que les villes voisines de Grenade lui envoyèrent, pour satisfaire son zèle, tous leurs malades ; que tous les blessés, les estropiés, les veuves et les orphelins, les vieillards et les enfants abandonnés, trouvèrent un asile dans son hôpital ? vous dirai-je que les anges l'aidèrent à servir les pauvres, et que le Sauveur même lui fit la grâce de lui apparaître sous la figure d'un pauvre malade, tout pâle et tout défiguré, et Jean l'ayant porté sur ses épaules comme les autres dans son hôpital, il le reconnut, en lui lavant les pieds, à ses cicatrices et à son visage tout éclatant de lumière. (**Houdry**).

[Autres détails]. — Outre le soin des pauvres et des malades, auxquels Jean-de-Dieu était entièrement dévoué, son zèle s'étendait à toutes sortes de bonnes œuvres. Il recevait les pèlerins et les étrangers, et les allait chercher par la ville pour les attirer chez lui. Il avait un don particulier pour réconcilier les plus cruels ennemis, et par sa douceur extrême il convertissait les siens propres et en faisait des saints. Il avait une ardeur incomparable pour conserver l'honneur des vierges qui étaient en danger de le perdre, et subvenait à leurs nécessités. Il allait jusque dans les lieux publics pour ramener de leurs égarements les femmes débauchées. Il veillait particulièrement sur ces sortes de personnes, afin

qu'elles ne retournassent point à leurs désordres ; il leur fournissait charitablement de quoi subsister, et tâchait de les pourvoir par un honnête mariage, s'il en trouvait l'occasion. Il raccommodait ensemble les personnes qui étaient en procès ; il payait les dettes de ceux qui étaient hors d'état de satisfaire leurs créanciers, ou faisait en sorte que leurs créanciers leur donnassent un temps raisonnable pour les pouvoir payer. Il allait dans les places publiques et dans les carrefours, le crucifix à la main, pour empêcher les jurements et les excès qui s'y commettaient. Il descendait jusque dans les cachots, pour tâcher d'attirer à Dieu les criminels les plus désespérés et leur procurer une bonne mort. Enfin, il n'y eut aucune bonne œuvre que Jean-de-Dieu ne pratiquât, lesquelles si l'on rapportait en détail, elles iraient à l'infini et demanderaient un panégyrique particulier. (**Houdry**).

[Son esprit d'oraison]. — Les SS. Pères nous enseignent que les emplois de Marthe et de Marie sont rarement réunis en une même personne, et que, lorsqu'à l'exemple de Marthe on s'adonne à l'action, on n'est pas toujours disposé à contempler avec Marie, parce que les choses extérieures troublent le repos intérieur de l'âme. C'est cependant une chose admirable que Jean-de-Dieu, ayant toujours été dans l'action, chargé d'une infinité d'affaires, qui lui venaient de toutes parts, n'ayant presque point de temps à lui, ait toujours fait de grandes prières, et que toutes ses occupations n'aient point interrompu ses exercices de dévotion ni ralenti la ferveur de ses méditations. Il s'était fait une habitude de longue main d'adorer Dieu dans toutes les créatures ; tout ce qui se passe dans l'univers lui fournissait des sujets de méditation. Lorsqu'il allait par la ville, il ne manquait point d'entrer dans toutes les églises ouvertes pour y adorer le Sauveur dans le sacrement de l'autel, et quelquefois il y demeurait longtemps ravi en extase, et quand il était revenu à lui il disait en se retirant : *Mon Maître, on ne perd point son temps en s'arrêtant avec vous.* Il dérobait à son sommeil tout le temps qu'il pouvait, afin de le donner à la prière et à la méditation. Il travaillait pendant tout le jour pour ses pauvres, et, la nuit venue, au lieu de se reposer, il s'appliquait à cet exercice. Non-seulement il priait avec assiduité, mais ses prières étaient si ferventes qu'en plusieurs rencontres elles lui faisaient verser une grande abondance de larmes : en sorte que l'on entendait de loin les soupirs qu'il poussait, et on le trouvait souvent dans des transports et des ravissements qui surprenaient.

Sa prière était si agissante, qu'il convertissait tout en matière d'oraison. Il pleurait aux pieds du Sauveur ses égarements passés et les désordres de tous les pécheurs : *Orandi studio et lacrymarum dono enituit,* lit-on dans son office. C'est là qu'il suivait avec une pleine liberté les mouvements de son affectueuse tendresse. Or, les larmes abondantes que versait notre saint avaient leur source non dans l'imagination et dans les sens, mais

elles partaient du cœur, dans la vue de JÉSUS-CHRIST percé de plaies, ou dans la considération des grandeurs de DIEU, dont il se voyait séparé et dont il désirait la présence, disant souvent à DIEU, avec David : « Hélas ! que le temps de mon pèlerinage est long ! Je suis forcé de demeurer ici avec les citoyens de Cédar, qui ne me parlent point de la céleste Jérusalem : *Hei mihi, quia incolatus meus prolongatus est !* etc. Ses larmes coulaient avec une nouvelle abondance quand il se représentait la dureté des riches, qui, manquant de foi, ne transportent pas leurs trésors dans le ciel pour les empêcher de périr ; quand il les voyait passionnés pour amasser des richesses, pendant que les pauvres mouraient de faim et de soif. Ces objets si saints étaient la source de ses larmes continuelles et la matière la plus ordinaire de ses prières. Il est aisé de voir, par l'exemple de ce saint homme, qu'il n'est pas impossible de réunir ensemble les emplois de Marthe et de Marie ; et il faut avouer que Jean-de-Dieu avait pour cela des grâces tout extraordinaires, et qu'il peut servir de modèle non-seulement aux personnes occupées dans les différentes conditions du monde, mais même aux personnes les plus retirées et les plus solitaires. (**Anonyme.**)

[Sa pénitence et ses austérités étonnantes]. — Dire que Jean-de-Dieu était chargé d'un grand hôpital, c'est insinuer en peu de mots qu'il menait une vie très-austère et pénitente. Car que peut-on s'imaginer de plus rude et de plus pénible qu'un tel emploi ? Cependant notre saint, depuis même l'établissement de son hôpital, a pratiqué des austérités toutes particulières. Ordinairement il ne donnait pas plus d'une heure chaque nuit au sommeil, employant le reste à la prière et au travail, et il avait coutume de dire que les esprits paresseux et endormis sont inutiles à DIEU. Une natte étendue par terre lui servait de lit, une pierre d'oreiller, et un méchant manteau de couverture. Il avait toujours la tête découverte, quelque pluie et quelque orage qu'il pût faire, et même pendant qu'il gelait. A l'exemple des anciens pénitents, il faisait tous ses voyages à pied ; il ne montait jamais à cheval, ni n'allait dans aucune voiture, lors même qu'il était le plus fatigué et pendant les saisons les plus fâcheuses. Aussi en était-il souvent incommodé, et on lui voyait en plusieurs rencontres les jambes meurtries et les pieds ensanglantés. Lorsqu'il revint de la cour, où il avait été quêter pour ses pauvres, on remarqua qu'il avait la tête, le cou et le visage tout écorchés à cause de l'excessive chaleur qu'il avait soufferte sur les chemins. Cependant il ne se plaignit jamais de rien, parce qu'il était ravi de souffrir, et qu'il se faisait un plaisir de mortifier son corps, soit par le chaud, soit par le froid. (*Vie du Saint*).

[Confiance de notre saint en Dieu]. — La prudence de la chair, cette téméraire interprète des choses de DIEU, trouva fort à redire que Jean-de-Dieu

pauvre et dénué de tous biens osât entreprendre un si grand ouvrage, et qui paraissait être au-dessus de ses forces. Mais que répond notre saint à l'archevêque de Grenade, devant lequel il est cité pour rendre compte de sa conduite ? « Ce que j'entreprends, dit-il, vous paraît hardi : hé ! que ne puis-je avec celui qui est ma force, mon soutien, mon appui ? L'hôpital à l'établissement duquel je travaille est l'œuvre de Dieu, et non pas la mienne ; je ne suis qu'un faible instrument dont il veut se servir : c'est par sa puissance, et non pas par ma faiblesse, qu'il faut juger quelle en sera l'issue. Il m'en a inspiré le dessein, ce grand Dieu ; il lui donnera sa bénédiction, s'il est pour sa gloire. Les cœurs des hommes sont en ses mains ; il peut les tourner quand il lui plaît. Son oracle a parlé ; Avila, cet homme si distingué par sa vertu et par son mérite, Avila, dis-je, son ministre et l'interprète de ses volontés sur moi, s'est expliqué : que dois-je craindre, et en quoi puis-je manquer en obéissant? Je suis sûr que Dieu le veut ; c'est le fondement de ma juste confiance. Que le succès en soit heureux ou non, que m'importe ? Je sens bien que que ce n'est pas en vain que je suis appelé. Je ne puis voir les nécessités de mes frères sans en être touché, et il n'est rien que je ne fasse pour les en tirer. Faudra-t-il chercher dans la bourse des autres ce que je ne trouverai pas dans la mienne ? la providence sera mon garant, et dans les emprunts que je ferai pour le soulagement des malades, je donnerai Jésus-Christ pour caution. — Vos fonds seront bientôt épuisés, la dureté des fidèles ne pourra être amollie. — Seigneur, dit Jean-de-Dieu, ce sera votre affaire : je n'oublierai rien de ce qui dépendra de moi, vous ferez le reste. Il s'agit de vous-même, puisqu'il s'agit de vos membres ; pouvez-vous ne les pas aimer, ou ne pas vous intéresser pour eux ? Je tiens fait à moi-même, avez-vous dit, ce que vous ferez au moindre des miens ; cela suffit. » (**Anonyme**).

[Réflexion sur ce sujet]. — Que ne sommes-nous aussi convaincus que Jean-de-Dieu que les pauvres sont véritablement les membres de Jésus-Christ ! Ah ! si nous l'étions autant que lui, nous les aimerions tendrement ; nous nous tiendrions honorés de les servir, de les visiter, de les consoler ; nous leur ferions part de nos biens ; nous retrancherions ces dépenses ou superflues ou criminelles, qui contentent si bien notre orgueil. Notre charité presque éteinte se rallumerait ; nous deviendrions sensibles aux misères des pauvres ; nous nous dirions à nous-mêmes, pour exciter notre tendresse, que ce n'est pas tant à ces malades qu'au Sauveur même que nous rendons nos services ; que cet hôpital que nous voyons n'est pas une simple maison comme les autres, mais qu'il est véritablement la maison de Dieu, qui le consacre par sa présence, et qui nous le rend vénérable par les biens qui s'y font au Fils de Dieu même en la personne des pauvres. (*Le même*).

[L'occasion de sa mort et sa préparation à cette dernière heure]. — Il eût été à souhaiter, pour le bien de l'Église et l'entretien de la charité dans le royaume d'Espagne, que S. Jean-de-Dieu eût vécu encore plusieurs années ; mais la charité même fut la cause de sa mort. Etant déjà tombé malade, et ayant appris que le débordement d'un fleuve emportait beaucoup de bois et d'autres meubles de son hôpital, sans considérer son mal, il se leva et prit un de ses serviteurs pour l'aider à retirer ce que l'eau avait entraîné ; mais, le courant ayant emporté ce pauvre garçon, la charité de Jean-de-Dieu ne lui permit point de délibérer : il se jeta dans l'eau, tout vêtu qu'il était, pour le sauver, et ne put cependant empêcher ce serviteur de se noyer. La douleur qu'il conçut de cet accident augmenta si fort sa maladie, que, ne pouvant se soutenir, il fut contraint de se remettre au lit. Il serait difficile de rapporter ses sentiments de piété dans cette dernière maladie. L'archevêque de Grenade l'ayant fait transporter dans son palais, S. Jean y donna des exemples de toutes les vertus qu'on pouvait attendre d'un mourant. Il fit paraître une profonde humilité, protestant qu'il était indigne des grâces qu'il recevait. Il demanda publiquement pardon à Dieu de toutes les fautes qu'il avait commises, et il en fit une amende honorable devant les assistants. Il répondit d'une voix claire et distincte à toutes les demandes de l'archevêque et à toutes les prières qu'il fit. Il témoigna qu'il était très-soumis à la volonté de Dieu, et qu'il ne voulait vivre et mourir que par son ordre, pour lui obéir. En un mot, il parla et il agit d'une manière si chrétienne, que toutes ses paroles et ses actions furent autant de leçons pour apprendre à bien mourir. Interrogé par l'archevêque, qui voulut lui-même lui administrer les derniers sacrements, s'il n'avait rien à se reprocher dans cette dernière heure : « Ah ! répondit-il, comment ne me reprocherais-je pas d'avoir été si lâche et si négligent dans le service que j'ai rendu à Dieu dans la personne des pauvres ? » — O Dieu, si un saint dont la vie a été toute employée à servir les malheureux a pu en mourant se faire un tel reproche ; si, au moment de paraître devant le tribunal de son juge pour recevoir la couronne préparée à ses grands travaux, sa délicatesse sur son devoir s'est fait un sujet de peine de n'avoir pas assez fait pour Jésus-Christ dans ses membres, hélas ! que dirons-nous à l'heure de la mort, et quel scrupule n'aurons-nous pas, quand Dieu nous fera voir cette inflexible dureté de cœur que nous avons pour eux? **(Anonyme)**.

[Circonstances de sa mort]. — Le saint muni des sacrements de l'Eglise et ne sentant plus rien en lui-même qui lui donnât de l'inquiétude, avait un saint empressement de finir et de consommer au plus tôt son sacrifice. Il ne s'occupait que de Dieu, il ne parlait que de Dieu, et, voyant déjà par les yeux de la foi les biens de l'autre vie, il était dans une sainte impatience d'entrer dans la Jérusalem céleste. Sentant que ses

forces diminuaient et que son pèlerinage allait bientôt finir, il voulut parler à ses frères. Il les entretint tous en particulier, et leur marqua ce qu'ils devaient faire pour leur propre sanctification et pour le service des pauvres. Ses frères, saisis de douleur, ne purent lui répondre que par leurs larmes, qu'ils seraient très-exacts à exécuter ce qu'il leur ordonnait. Le malade, leur ayant ainsi dit le dernier adieu, ne pensa plus qu'à prier et à entrer dans l'éternité. Il tomba ensuite dans une espèce d'extase, qui fut d'assez longue durée. Il pria les assistants de se retirer un peu et de le laisser seul ; il passa quelque temps dans un admirable ravissement, et, tout le monde étant retiré, l'archevêque l'entretint en particulier, et le pressa de lui dire avec ingénuité tout ce qui se passait en lui, et s'il y avait encore quelque chose qui lui fît peine, afin qu'il y remédiât : Jean-de-Dieu qui était un véritable enfant d'obéissance et qui n'était pas accoutumé à rien dissimuler à l'oint du Seigneur, lui avoua que, la nuit précédente, l'ange Raphaël l'était venu visiter pour l'assurer que Dieu était disposé à lui faire miséricorde en le retirant de ce monde ; que la Sainte Vierge l'avait aussi honoré de sa présence, et qu'elle lui avait promis que l'ange Raphaël et S. Jean-l'Evangéliste, qui l'accompagnaient alors, seraient les protecteurs de son ordre et de ses pauvres. Enfin, sentant son heure approcher (car il avait eu révélation de sa mort), il se leva, se vêtit de ses habits réguliers, prit entre les mains le crucifix qu'il avait coutume de porter sur lui, et s'alla prosterner à genoux devant l'autel. Là, il versa des larmes en abondance, il fit des actes de contrition et d'amour de Dieu ; il adora avec une extrême humilité l'auteur de son être, et, ayant prononcé ces paroles d'une voix claire et distincte, et qui fut entendue de ceux qui étaient proche de sa chambre ; Jésus, Jésus, *Je remets mon esprit entre vos mains* ; il rendit le dernier soupir, et alla recevoir la récompense de ses travaux.

Ainsi S. Jean-de-Dieu, ayant toujours été affectionné à la prière pendant sa vie, eut le bonheur de mourir en priant ; et, ce qui est bien remarquable, son corps, après la séparation de son âme, se tint encore à genoux, en posture de suppliant, et continua en quelque sorte ses prières ; car, selon S. Jérôme, dans la vie de S. Paul, premier ermite, cette posture seule était une prière devant Dieu. Sur quoi on peut conclure qu'il n'y a guère de saints qui soient morts d'une manière plus édifiante, et qui ait plus de rapport à l'état des bienheureux dans le ciel, dont l'unique occupation est de louer et adorer sa souveraine majesté. On peut avancer sans crainte que jamais homme ne fut plus honoré que lui après sa mort. On verra bien dans l'histoire des funérailles plus illustres et plus pompeuses, soit par le concours des peuples et des grands de la terre, soit par la magnificence extérieure des ornements ; mais on n'en trouvera point où l'on ait fait paraître plus de respect, plus d'amour et plus de regrets : ce qui est le seul véritable honneur qu'on

puisse rendre à un défunt, tout le reste ne devant être regardé que comme de simples cérémonies et une pompe purement hnmaine. (**Houdry**).

[Prodiges arrivés à la mort du saint.] — Il ne faut pas oublier de remarquer que, lorsque l'archevêque entra dans la chambre où était le corps du saint, il arriva un prodige pareil à celui dont nous avons parlé en rapportant sa naissance. Toutes les cloches de la ville sonnèrent d'elles-mêmes, et firent une harmonie si triste et si lugubre, qu'on vit bien que le ciel prenait part à sa mort. Ce fut pour les habitants un signal qu'ils venaient de perdre leur père et leur protecteur; on ne vit que pleurs et larmes dans toute la ville. Les rues retentissaient des cris des veuves et des orphelins qu'il faisait subsister. Les autres pauvres témoignèrent aussi une extrême affliction; les riches mêmes publiaient que Grenade souffrirait désormais une extrême misère, puisque celui sur qui reposait la charité publique n'était plus au monde. Enfin, ce saint homme était en telle vénération, que tous les corps de métier, toutes les communautés religieuses, tout le clergé de la ville, tous les magistrats et les officiers de différents tribunaux, voulurent honorer son convoi de leur présence, comme pour faire une amende honorale au saint des mauvais traitements qu'ils lui avaient faits autrefois, pendant quelque temps.

C'est peu encore que ces honneurs, si nous n'ajoutons que tout le monde reconnut et publia sa vertu après sa mort. L'archevêque de Grenade convertit en église la chambre où il était décédé ; on en bâtit aussi une autre au lieu où il avait pris naissance. On procéda ensuite à sa canonisation, qui se fit par le Pape Innocent XI, après avoir ouï les dépositions de plus de quatre cent-soixante témoins, par le témoignage desquels il est évident que ce saint a fait plus de mille miracles, et qu'il n'y a personne qui ait eu recours à son intercession sans être exaucé : de sorte que, tant que l'Eglise subsistera, tant qu'il y aura des fidèles, la mémoire de Jean-de-Dieu sera en vénération. On le respectera, on l'invoquera, on fera l'éloge de sa charité, les pauvres le regarderont toujours comme leur père, leur asile, leur protecteur ; le monde entier, l'Espagne, et surtout la ville de Grenade, qui a été honorée de sa présence et de ses travaux, se tiendra toujours heureuse d'avoir été témoin de son ardente charité. Elle rappellera avec un sensible chagrin les persécutions qu'elle lui suscita autrefois, avant de le connaître ; elle fera passer jusqu'aux siècles les plus reculés le témoignage des bienfaits infinis qu'elle en a reçus, et elle avouera qu'elle crut avoir tout perdu quand la mort, jalouse de son bonheur, le lui enleva. Mais si ce grand saint a quitté la terre, qui n'était pas digne de lui, les fidèles, et surtout les pauvres, ont tout sujet d'espérer que ce tendre et affectueux père des misérables et de toutes les personnes affligées vivra toujours dans ses enfants, ces saints religieux qu'il a donnés à l'Eglise pour ses successeurs, et qui travaillent

avec tant de zèle à continuer tous les services possibles, pratiqués auparavant par leur saint père à l'égard des malheureux. (*Le même.*)

[Exhortation à secourir les pauvres.] — Que l'emploi de secourir les pauvres est saint, et qu'il est agréable à DIEU, puisque c'est celui qui occupait le plus ordinairement le Fils de DIEU, pendant le séjour qu'il daigna faire avec nous. Mais n'est-il propre qu'aux personnes consacrées au service du Seigneur par une possession particulière, comme les Frères de la charité? Ah! si tous ceux qui appartiennent à la religion chrétienne avaient le premier esprit du christianisme, ils feraient leur première occupation d'un devoir si digne du nom qu'ils portent, et si conforme aux maximes de la loi qu'ils ont embrassée. Mais, comme témoigne le texte sacré, le nombre des chrétiens étant accru, la charité a diminué dans leurs cœurs, et ce zèle s'est tellement refroidi, qu'à peine en reste-t-il une étincelle aujourd'hui dans quelques âmes pieuses, que je conjure de venir partager le travail et le mérite d'une si sainte action, avec les saints religieux qui se sont dévoués à ce charitable exercice de servir les pauvres malades. On les visitera de temps en temps, et si on n'est pas en état de les secourir de son bien, du moins il n'y en a point qui ne les puisse soulager par quelque office charitable, en les consolant, en les aidant dans mille besoins qu'ils peuvent avoir; en les entretenant de bons discours, en leur inspirant de pieux sentiments, en les portant et les animant à prendre patience dans les maux qu'ils souffrent, et en faire un moyen d'acquérir le ciel. Combien de dames qui sont dans la dévotion pourraient égaler le zèle de ces saints Frères de Jean-de-Dieu! Elles pourraient, sans autre autorité que celle que leur donne la charité, distribuer le pain de la parole de DIEU par des exhortations familières à ces pauvres malheureux, qui parfois n'en ont pas moins besoin que de la nourriture corporelle. Elles pourraient nourrir les âmes des pauvres de quelque parole de vie, à l'imitation de ces saints religieux, en leur faisant prendre leur repas ordinaire; les fortifier par de saints discours, les préparer a bien mourir et à penser à l'éternité. Il n'y a point, enfin, de sentiment de piété qu'elles ne pussent leur inspirer. Et comme c'est au Fils de DIEU qu'elles rendront tous ces bons offices en la personne de ces pauvres malades, quelles grâces et quelles faveurs ne pourront-elles point espérer de celui qui a hautement déclaré que ce qu'on fera au moindre des siens, il le tiendra fait à sa propre personne! La visite des malades dans cet hôpital lui serait infiniment plus agréable que ces visites inutiles que vous appelez devoirs de civilité et de bienséance; ces actions de charité, après les soins de vos familles, seraient une vicissitude d'emplois qui vous occuperait saintement; l'assiduité dans les églises et les longues prières, en quoi quelques-unes font consister toute la dévotion, interrompues pour quelque temps afin de joindre les fonctions de Marthe avec celles de Madeleine, n'en seraient pas moins agréables à DIEU, et en seraient même

plus favorablement reçues, après lui avoir rendu de si considérables services. (**Houdry**, *Sermons*).

[Visite des hôpitaux.] — On peut dire avec vérité qu'un hôpital dans une ville est une école de vertu, une maison de charité, puisqu'elle s'y pratique de toutes les manières imaginables, un exercice de toutes les bonnes œuvres que l'on peut faire par les vues les plus nobles et les plus relevées, par les intentions les plus pures. Car le motif qui nous y porte est que nous voyons le Sauveur dans la personne de nos frères; nous pensons que c'est à lui à qui nous rendons service dans ces malades, que c'est lui que nous secourons par notre assistance et nos assiduités : suivant en cela les chritables exemples de ces saints religieux qui font profession particulière d'employer leur temps, leurs veilles et leurs sueurs à secourir ces pauvres, affligés de diverses maladies. Il est facile de voir que leur esprit, tout occupé de la pensée de servir le Sauveur même, ne peut agir pour un autre dessein : aussi n'en faut-il pas davantage pour les animer à continuer ce saint exercice, avec tous les sentiments de dévotion dont ils sont capables. Heureux de ne perdre jamais la présence de Dieu dans les actions les plus tumultueuses ; persuadés que non-seulement c'est pour Dieu qu'ils rendent mille bons offices à ces pauvres malades, mais encore que c'est à Dieu même qu'ils les rendent. On peut comprendre aisément, par ces bons exemples, que l'on doit quelquefois quitter Dieu pour le prochain, quoiqu'il me semble que ce soit mieux dit de quitter Dieu pour Dieu même. (*Le même*).

[L'insensibilité de la plupart des chrétiens pour les malheureux.] — Je ne craindrai pas de le dire, les bêtes ont pitié des hommes, les hommes ont pitié des bêtes : nous, pires que les bêtes, quoique nous nous flattions d'être hommes, nous traitons les hommes plus inhumainement que les bêtes. C'était la réflexion que faisait souvent Jean-de-Dieu. Qui de nous, rentrant en soi-même, se demande : Que deviendra ce pauvre que j'ai aperçu dans les rues? qu'a-t-il mangé pendant ce jour? où se reposera-t-il durant la nuit? Allez, pauvres du christianisme; cherchez d'autres libérateurs ; traversez les mers ; souhaitez d'autres climats : votre pauvreté trouvera mieux un asile dans le cœur des barbares que dans celui des chrétiens. Quel sujet de plainte, pour les misérables, de se voir si cruellement abandonnés ! Offriront-ils leurs prières pour nous, qui ne voulons pas écouter les leurs? Nous souhaiteront-ils des biens, à nous qui les abandonnons à leurs maux ? Ne murmureront-ils pas, au contraire, contre notre cruauté, nous voyant si empressés à solliciter ce qui ne nous appartient pas, et si froids à leur donner ce qui leur appartient? Peuvent-ils croire que le Créateur du riche et du pauvre soit le même, et que, dans la distribution de ses trésors, il ait également pensé à tous? Rendez-vous attentifs à cette morale, vous qui, favorisés de la fortune, vous imaginez qu'il n'y a per-

sonne qui en éprouve les disgrâces ; vous qui, vivant dans les plaisirs, vous persuadez que personne ne vit dans les souffrances ; vous qui, possédant tout, faites accroire que les autres ne manquent de rien. Le bienheureux Jean-de-Dieu, dont les pensées sont plus sublimes et le cœur plus tendre que les nôtres, était bien persuadé que les pauvres et les malades sont les amis les plus puissants de Jésus-Christ, qu'ils sont ses images les plus achevées, qu'ils sont ses membres les plus chers. Il reconnaissait, avec saint Chrysologue, que ce divin Sauveur se transforme en eux, et qu'il les transforme en lui. Il découvrait, au travers de leurs infirmités et de leur faiblesse, un caractère de grandeur et de divinité, comme parle S. Augustin, et, dans cette vue, il les honorait, les aimait, les consolait, les soulageait, les servait de ses propres mains, et il exerçait autour d'eux les plus vils et les plus laborieux ministères. Nous avons naturellement de l'horreur pour ces tristes lieux où la pauvreté et la maladie travaillent comme de concert à la destruction de l'homme ; à peine pouvons-nous nous résoudre d'y entrer : il y a toujours des prétextes qui nous en détournent. On appréhende un air infecté, on craint d'entendre des cris lamentables et d'apercevoir des maux affreux ; on a peur qu'en voyant des mourants on ne soit contraint de penser qu'on est mortel ; et, pour se justifier à soi-même sa propre lâcheté, on s'exécute sur la délicatesse de son tempérament, on se sauve sur la manière de son éducation. Jean-de-Dieu ne se trompa jamais lui-même par de si faibles artifices : semblable à nous selon la nature, mais plus généreux selon la grâce, il s'éleva au-dessus des répugnances naturelles ; il assista les malades selon ses forces, au-delà même de ses forces, et il s'engagea par vœu à vivre et à mourir à leur service. (**Le P. Simon de la Vierge**, *religieux carme*, *Panégyrique de S. Jean-de-Dieu*).

SAINTE URSULE,

Patronne des religieuses Ursulines.

AVERTISSEMENT.

Il y a deux extrémités opposées à éviter dans l'éloge de cette sainte. La première est de ceux qui, par une critique outrée et téméraire, traitent de fable et de roman ce qu'en disent les anciens auteurs. L'autre, opposée à celle-ci, se donne la liberté de feindre des circonstances si peu vraisemblables, qu'elles ont donné lieu de douter du fond même de l'histoire et du martyre de Ste Ursule *et de ses compagnes. Le milieu donc auquel il faut se tenir, c'est de suivre la tradition, autorisée du sentiment de l'Eglise, et telle que la rapportent les meilleurs historiens.*

Pour ce qui est de la manière de traiter ce sujet, je crois que, sans étaler des lieux communs sur le martyre ou sur la pureté des vierges, lesquels peuvent s'appliquer à tant d'autres saints qui ont souffert les tourments les plus atroces pour la même cause, il faut tâcher de le caractériser, et le rendre propre à Ste Ursule*, en faisant valoir ce qui la distingue le plus, comme son obéissance à la volonté de son père, sa soumission à la volonté de* DIEU*, pour un établissement et une alliance si contraire à son inclination; la vie retirée et toute sainte qu'elle a menée à la cour, séjour funeste à l'innocence; le courage qu'elle fit paraître et qu'elle inspira à ses compagnes pour la défense de leur pureté; le grand effet que produisit son exemple dans une multitude si nombreuse de filles, et qui continue encore aujourd'hui dans une infinité de religieuses, qui portent son nom et qui imitent son zèle par l'instruction des jeunes filles, qu'elles élèvent dans la piété. Voilà ce qui peut fournir des réflexions solides et particulières sur ce sujet.*

§ II.

Desseins et Plans.

I. — *Eo quòd castitatem amaveris, ideò benedicta eris in æternum :* Parce que vous avez aimé la pureté, vous serez bénie pendant tous les siècles. (Judith. v). — Ce n'est point à la noblesse du sang dont Ursule a été formée qu'elle doit les bénédictions qu'on lui donnera jusqu'à la fin des siècles; c'est à la pureté, qu'elle cultiva toujours d'une manière capable de donner de l'éclat à la plus basse origine. Qui se mettrait maintenant en peine de rendre de nouveaux devoirs à sa mémoire, si pendant sa vie elle n'avait point eu d'autre grandeur que celle qui éblouit les faibles yeux des mondains? Consumée dans le tombeau par la pourriture, comme le reste des hommes, elle aurait trouvé il y a longtemps une seconde mort dans l'oubli des peuples. Mais, grâce au ciel, à ce haut rang où la Providence la fit naître elle a su joindre une pureté parfaite : et voilà ce qui la garantit de la destinée qu'éprouvent la plupart des grands de la terre, quand leur mémoire, venant à s'effacer peu à peu, ils perdent enfin cette seconde vie qu'ils se promettaient dans une éternité de réputation, et qui peut-être était la seule qu'ils envisageaient après celle-ci. *Eo quòd castitatem amaveris, ideò benedicta eris in æternum.* Tant que Jésus-Christ aura de véritables adorateurs ici-bas, on publiera les louanges d'Ursule, parce qu'elle a eu un parfait amour de la pureté. Comment aima-t-elle cette noble vertu, qui, élevant l'homme au-dessus de lui-même, le rend semblable aux plus sublimes intelligences, et lui assure un époux dans le sein même de la divinité? Elle l'aima :

1°. D'un amour vigilant, pour la conserver.

2°. D'un amour efficace, pour l'inspirer.

3°. D'un amour courageux, pour la défendre.

J'en découvre la vigilance au milieu des écueils de la cour, où elle la conserve. J'en découvre l'efficace au milieu d'une troupe innombrable de jeunes filles, à qui elle l'inspire. J'en découvre enfin le courage, au milieu de ces barbares des insultes desquels elle la défend. C'est le sujet de son panégyrique.

II. —*Mulierem fortem quis inveniet? procul et de ultimis finibus pretium ejus :* Qui trouvera une femme forte? elle est plus précieuse que ce qu'on va chercher aux extrémités du monde (Proverb. xxxi).

Quoiqu'il soit vrai que la virginité, aussi noble et aussi précieuse qu'elle est délicate et fragile, soit commune à l'un et à l'autre sexe, on ne peut nier cependant qu'elle n'appartienne, par un droit tout particulier, au sexe dont elle fait l'ornement et la vertu qu'on y considère davantage. L'opinion commune a attaché le haut point de sa gloire à la conserver, et à donner jusqu'à sa propre vie pour la défendre. Que si vous joignez à cette vertu si admirable le zèle de conserver la foi, qui n'est pas moins précieuse, et qn'un saint Père appelle la virginité de l'âme, c'est alors que le courage des vierges chrétiennes, qui ont souffert le martyre pour défendre l'une et l'autre, et que l'on a ordinairement attaquées par ces deux endroits ; c'est alors, dis-je, que leur courage s'est signalé entre les autres, et que la religion a coutume de produire ces grands exemples comme des miracles de force et de générosité. — Mais, entre celles qui se sont distinguées pour la défense de ces deux vertus, je crois que vous ne me désavouerez pas si je donne aujourd'hui un des premiers rangs à l'illustre Ste Ursule. Ayant hérité avec la foi l'amour et le désir de la pureté, le martyre qu'elle a souffert pour la défense de l'une et de l'autre a été accompagné de circonstances si singulières, que je ne crains point de lui donner en particulier la qualité de femme forte, qui est le plus glorieux éloge que le Saint-Esprit, par la bouche du Sage, accorde à celles de son sexe dont on a le plus admiré la constance et la générosité.

1°. Parce qu'elle a conservé sa foi et sa pureté parmi les délices de la cour, où elle a été exposée aux plus grands périls ; parmi les menaces et les promesses des soldats, qui ont employé l'artifice et les menaces pour la séduire ; et enfin parmi les frayeurs et la présence de la mort, qui n'a pas été capable de l'ébranler. C'est ce que nous verrons dans la *première partie* de ce discours. — 2°. Parce que la force qu'a eue sur l'esprit de cette illustre troupe de vierges l'exemple de cette généreuse princesse les a toutes animées à souffrir un glorieux martyre pour la défense de leur foi et de leur pureté. Ce sera le sujet de la *seconde partie*.

—

III. — *Adducentur Regi virgines post eam :* Elle attirera au service du Seigneur une infinité de vierges. (Ps. XLIV). — Il n'est personne qui ne reconnaisse dans ce peu de paroles le caractère particulier de Ste Ursule ; et quoique le Saint-Esprit les ait prononcées en vue de l'Eglise, qui, pour se distinguer de la Synagogue, devait établir parmi ses enfants une vertu dont la pratique n'avait pu trouver lieu dans tous les siècles précédents, cependant les différents rapports que cette sainte a toujours eus avec cette divine épouse sans tache et sans difformité font qu'on ne peut envisager celle-ci qu'on ne réfléchisse en même temps sur celle-là. Elles sont l'une et l'autre épouses, vierges et mères tout ensemble.

Car, si l'Eglise est épouse par l'union étroite qu'elle a avec JÉSUS-CHRIST si elle est féconde par son esprit, si elle est vierge par l'incorruptibilité de sa foi, Ursule ne possède-t-elle pas les mêmes qualités puisque c'est

1°. Une vierge qui conserve sa pureté dans les conjonctures les plus opposées à cette vertu.

2°. Une épouse sans tache, qui ne veut avoir d'union qu'avec DIEU.

3°. Une mère saintement féconde, qui enfante, pour ainsi dire, une infinité de vierges, lesquelles, profitant de ses conseils et de son exemple, consacrent leur pureté à leur aimable Sauveur, et la conservent en face de la mort.

C'est donc avec justice que je dis d'elle ce que le Saint-Esprit a dit autrefois de l'Eglise, qu'elle attirera au service du Seigneur une infinité de vierges : *Adducentur Regi virgines post eam.* C'est donc avec justice que je la regarde comme cette illustre fille de Jérusalem qui se distingue de toutes celles de son sexe par le nombre infini des vierges qu'elle gagne à son époux; comme un divin flambeau qui a dessillé les yeux à tant de jeunes personnes qui reposaient tranquillement à l'ombre de la mort; enfin, comme une étoile mystérieuse qui retire du naufrage une infinité de personnes abandonnées, et qui les conduit heureusement dans le port du salut : *Adducentur Regi virgines post eam.* Voilà, en peu de mots, l'idée que l'on peut concevoir de l'incomparable Ursule, qui a fait, et par elle et par ses compagnes, tout ce qu'on peut faire de plus illustre et de plus généreux pour la gloire de DIEU.

—

IV. — *Mulierem fortem quis inveniet?* (Proverb. XXXI). — Ste Ursule est cette femme forte que le Sage se mettait tant en peine de trouver : elle le fit bien paraître en trois manières : car

1°. Elle conserva courageusement sa foi et sa pureté dans les dangers qui se trouvent à la cour.

2°. Elle défendit sa foi et sa pureté contre les plus cruels ennemis qui les attaquaient.

3°. Par son exemple et ses paroles, elle inspira aux vierges qui l'accompagnaient le courage de souffrir plutôt la mort de la main des barbares que de perdre ces deux admirables vertus.

C'est dans ces trois états que triomphe notre princesse : elle montre sa force contre les attraits de la cour ; elle résiste courageusement aux tyrans qui veulent la séduire, et, par son admirable exemple et ses paroles, elle inspire le courage à ses compagnes de s'offrir avec elle au Sauveur comme des victimes sans tache. (*Biroat*).

—

V. — *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi in reli-*

quo reposita est mihi corona justitiæ (II Tim. IV). — On peut dire de Ste Ursule ces mêmes paroles de l'Apôtre, puisque DIEU lui donna trois éclatantes couronnes, pour celles qu'elle avait méprisées et quittées dans le monde :

1°. La couronne des vierges, pour avoir triomphé de la chair et du sang, et de tout ce que la grandeur a d'attraits et de délices.

2°. La couronne des martyrs, pour avoir triomphé des tyrans et de ceux qui la tenaient captive.

3°. La couronne des docteurs, pour avoir instruit par son exemple et par ses paroles cette troupe de vierges qui étaient de sa suite, et les avoir portées à sacrifier tout, jusqu'à leur vie même, pour JÉSUS-CHRIST.

Ainsi, on peut la considérer comme la maîtresse des vierges, des martyrs et des docteurs. — Des vierges, puisqu'elle les a tirées de la captivité du monde ; des martyrs, puisqu'elle les a encouragés par son exemple à souffrir plutôt la mort que d'abandonner la foi ; des docteurs, puisqu'ils l'ont reconnue pour leur patronne. — Ursule a donc cette gloire particulière, non-seulement d'être la mère d'un nombre prodigieux de vierges, qui travaillent si utilement à l'instruction des filles chrétiennes, mais d'une infinité de savants théologiens des plus célèbres écoles du monde, comme celle de Vienne en Autriche, celle de Sorbonne à Paris, celle de Conimbre en Espagne, qui la reconnaissent pour leur patronne. (*Méditations du* **P. Nouet**).

—

VI. — Le martyre souffert pour la foi, ou pour quelque autre vertu, a toujours été regardé comme la gloire de la religion chrétienne. Cette gloire est d'avoir eu de fidèles défenseurs, de quelque rang et de quelque qualité qu'ils fussent. Ce qu'il y a de plus remarquable dans la qualité des personnes se rencontre dans Ste Ursule. Elle était d'un rang distingué, fille d'un roi et destinée elle-même à devenir reine. Elle pouvait jouir des délices de la cour et vivre d'une manière convenable à sa naissance ; elle avait toutes les qualités qui pouvaient la rendre heureuse selon le monde. Et néanmoins elle a renoncé librement à tout cela. C'est le premier avantage qu'elle a sur une infinité d'autres martyrs, qui n'ont pas tous procuré le même honneur à la religion.

2° — Le martyre a été une preuve incontestable, non-seulement de la foi de ceux qui ont embrassé la religion chrétienne, mais de la vérité de la religion même, selon cette parole d'un S. Père : *Nisi vera esset religio, nunquàm sanguine defenderetur.* Les raisons en sont prises de l'amour naturel que nous avons pour la vie, et de l'horreur de la mort ; en sorte qu'on ne se résoudrait jamais à la soutenir, si l'on n'avait une entière et parfaite certitude de la vérité. D'où l'on tire cette consé-

quence, qu'il faut que cette religion soit la véritable, puisque des personnes d'esprit, de naissance et avec tous les avantages de la nature, l'ont embrassée au péril de leur vie et de tous les avantages qu'ils pouvaient espérer dans le monde.

3° — Le martyre a été la cause de l'extension de la foi, par la fécondité que Dieu semble avoir attachée au sang des martyrs : *Sanguis martyrum semen christianorum*, dit Tertullien. Cela s'est vérifié dans toutes les persécutions que la religion a souffertes : *Plures efficimur quotiès metimur*, dit le même auteur. Mais quel martyre en a plus produit d'autres, pour parler ainsi, que celui d'Ursule, qui fut suivie de cette troupe nombreuse de vierges ses compagnes, qu'elle anima par ses paroles et par ses exemples? Ne peut-elle donc pas être appelée la mère d'autant de martyres qu'elle en a envoyé au ciel devant elle ? Toutes ces circonstances, bien examinées, n'ont-elles pas signalé le martyre de cette sainte comme une infinité d'autres ?

Les Sources.

[Historiens qui ont écrit la vie de cette sainte.] — L'histoire de S. Cunibert rapporte le martyre de Ste Ursule à l'année 238, sous Maximin, et non pas sous le tyran Maxime.

Surius rapporte au long l'histoire du martyre de cette sainte, avec des circonstances que plusieurs croient fort douteuses. Il cite un ancien manuscrit d'un auteur sans nom, sur la foi duquel il les donne pour véritables.

Sigibert et Usuard en parlent à peu près de même.

Sans nous arrêter au jugement des nouveaux critiques sur le nombre des vierges qui furent les compagnes de Ste Ursule, et sur d'autres faits dont on n'a pas toute la certitude nécessaire, il suffit, pour fonder l'éloge de cette sainte, de s'en tenir au sentiment de l'Eglise, qui célèbre la fête de son martyre, et au sentiment de **Baronius**.

[Prédicateurs]. — Le **P. Senault**, prêtre de l'Oratoire, Panégyriques.

Biroat, Panégyriques.

Le **P. Texier**, *Id.*

Le **P. Lejeune**, de l'Oratoire, Sermons.

Le **P. Odet d'Allier**, Panégyriques.

Discours Chrétiens, Panégyriques.

Sermons sur tous les sujets, Panégyriques (**Houdry**.)

[Recueils.] — Le **P. Crasset**, *Instruction de la jeunesse,* fait l'éloge des religieuses ursulines, dont l'institut est de s'appliquer à l'instruction des jeunes filles.

Le **P. Nouet**, Méditations sur les saints, en a sur Ste Ursule, 21 octobre.

Albert le-Grand a un sermon pour cette fête, sur ces paroles de S. Matthieu, xxv : *Mediâ nocte clamor factus est : Ecce sponsus venit, exite obviam ei.*

Denis-le-Chartreux en a un autre plus propre à cette fête.

Thaulère, sur la même fête, prend ces paroles pour texte : *Beati mundo corde, quoniam ipsi* Deum *videbunt.*



§ III.

Passages, Exemples, Figures, Applications de l'Écriture.

Adducentur Regi virgines post eam. Ps. xliv.

On présentera au Roi des vierges qui suivront leur reine.

Eo quòd castitatem amaveris..., Ideò benedicta eris in æternum. Judith. xv, 11.

Parce que vous avez aimé la pureté, vous serez bénie pendant tous les siècles.

Certamen forte dedit illi ut vinceret. Sapient. x, 12.

Dieu l'a engagée dans un rude combat, mais il a assuré sa victoire.

Mulierem fortem quis inveniet? procul et de ultimis finibus pretium ejus. Prov. xxxi.

Qui trouvera une femme forte? elle est plus précieuse que ce qui s'apporte des extrémités du monde.

Multæ filiæ congregaverunt divitias : tu supergressa es universas. Ibid.

Plusieurs filles ont amassé des richesses, mais vous les avez toutes surpassées.

Omnis gloria filiæ Regis ab intus. Ps. xliv.

Toute la gloire de la fille du roi vient du dedans.

Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum et domum patris tui : et concupiscet Rex decorem tuum. Ibidem.

Ecoutez, ma fille, ouvrez vos yeux, ayez l'oreille attentive, et oubliez votre peuple et la maison de votre père : et le roi désirera voir votre beauté.

Docuisti me à juventute meâ. Ps. vii.

Seigneur, vous m'avez enseigné dès ma jeunesse.

Dabitur illi fidei donum electum, et sors in templo Dei *acceptissima.* Sapient. iii, 14.

On lui donnera le don précieux de la foi, et une heureuse destinée dans le temple de Dieu.

Confitebor nomini tuo quoniam adjutor factus es mihi, et liberâsti corpus meum à perditione, à linguâ iniquâ, et à labiis ope-

Je rendrai, Seigneur, gloire à votre nom, parce que c'est vous qui m'avez assisté et protégé, en délivrant mon corps de la per-

rantium mendacium, et in conspectu astantium factus es mihi adjutor. Eccli. LI, 2.

dition, de la langue injuste, des lèvres mensongères, et que vous avez été mon défenseur contre ceux qui m'accusaient.

Et liberâsti me, secundùm multitudinem misericordiæ tuæ, à rugientibus præparatis ad escam, de manibus quærentium animam meam, et de portis tribulationum quæ circumdederunt me, et à linguâ coinquinatâ, et à verbo mendacii, et à rege iniquo, et à linguâ injustâ. Ibid.

Et vous m'avez délivré, selon la multitude de vos miséricordes, des lions rugissants prêts à me dévorer, des mains de ceux qui cherchaient à m'ôter la vie, et des afflictions différentes qui m'assiégeaient de toutes parts ; vous m'avez délivré des lèvres souillées de mensonge, d'un roi injuste et des langues médisantes.

Laudabit usquè ad mortem anima mea Dominum et vita mea appropinquans erat in inferno deorsòm; circumdederunt me undiquè, et non erat qui adjuvaret. Ibid.

Mon âme louera le Seigneur jusqu'à la mort, parce qu'elle était près de tomber au plus profond de l'enfer : ils m'avaient environnée de tous côtés, et je n'avais point de secours.

Respiciens eram ad adjutorium hominum, et non erat : memorata sum misericordiæ tuæ, Domine, et miserationis tuæ quæ à seculo sunt, quoniam eruis sustinentes te, Domine, et liberas eos de manibus gentium Ibid.

J'attendais des hommes quelque secours, et il ne m'en venait point. Et alors je me suis souvenue, Seigneur, de votre miséricorde, qui est dès le commencement du monde, parce que vous avez tiré, Seigneur, du péril ceux qui ont confiance en vous et que vous les avez délivrés de la puissance des nations.

Invocavi Dominum patrem Domini mei, ut non derelinquat me in die tribulationis meæ, et in tempore superborum sine adjutorio. Ibid.

J'ai invoqué le Seigneur père de mon Seigneur, afin qu'il ne m'abandonne point sans assistance au jour de mes afflictions et pendant le règne des superbes.

Aperuerunt super me os suum, sicut leo rapiens et rugiens. Ibid.

Ils ont ouvert leur bouche sur moi, comme des lions rugissants après leur proie.

Quoniam circumdederunt me canes multi, consilium malignantium obsedit me. Ibid.

Des furieux affamés comme des chiens m'ont environnée; l'assemblée des impies m'a assiégée.

Suprà modum mater mirabilis, et bonorum memoriâ digna, quæ pereuntes filios conspiciens, bono animo ferebat, propter spem quam in DEUM *habebat, singulos hortabatur fortiter voce patriâ, repleta sapientiâ, et fœmineæ cogitationi masculinum animum inferens.* II Machab. VII.

Cette mère admirable, digne de demeurer dans le souvenir des justes, laquelle avait vu mourir en un jour tous ses enfants, souffrait généreusement leur mort, par l'espérance qu'elle avait en DIEU; elle les exhortait successivement, en langage du pays, remplie d'un grand courage, d'une force merveilleuse, portant dans l'esprit d'une femme les sentiments dignes des plus grands hommes.

Quid quæris, et quid vis discere à nobis? Parati sumus mori magìs quam patrias leges prævaricari. Ibid.

Pourquoi nous interrogez-vous, et que voulez-vous de nous ? Nous aimons mieux mourir que de violer la loi de nos pères.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ÉCRITURE.

[Ursule comparée à Judith]. — Ce fut un spectacle également beau et surprenant, de voir revenir du camp des Assyriens une femme victorieuse d'une armée innombrable qui, répandue dans les plaines et sur les montagnes, menaçait Israël d'une servitude éternelle. Les habitants de Béthulie, spectateurs de la victoire qui détourna de dessus leurs têtes un

joug qu'ils devaient recevoir les premiers, en furent étonnés ; l'admiration dont leur esprit fut rempli suspendit pendant quelque temps leurs paroles, et le silence fut le premier éloge qu'ils donnèrent à leur libératrice. Mais enfin, la reconnaissance leur ayant ouvert la bouche, ils prononcèrent celui-ci comme de concert : « Parce que vous avez aimé la pureté, vous serez bénie pendant tous les siècles. » Toute la Judée en retentit, et les louanges de l'incomparable Judith se répandirent partout où la nouvelle de la défaite des ennemis porta la joie et l'assurance, chacun se faisant à l'envi son panégyriste : *Et omnes populi gaudebant cum mulieribus ac virginibus et juvenibus, in organis et citharis.* — Me trompé-je quand je pense que, frappé d'un semblable étonnement, vous admirez dans le silence l'héroïne chrétienne dont nous célébrons aujourd'hui la fête ? Qui ne serait surpris, en effet, de voir les avantages qu'elle remporte sur son ennemi, non pas en le surprenant, comme fit celle dont nous venons de parler, mais en éludant ses surprises ; non en l'immolant par les coups qu'elle lui porta, mais en s'immolant elle-même par ceux qu'elle en reçut ? Rompons donc le silence, à l'exemple des Juifs, pour lui dire ce qu'ils dirent autrefois à cette sainte veuve : *Eo quòd castitatem amaveris, ideò benedicta eris in æternum :* vous serez bénie à jamais parce que vous aimez la chasteté.

[Esther]. — Ste Ursule, élevée dans la piété dès sa naissance, au milieu des divertissements du siècle, qui sont la plus douce occupation des personnes de son rang, soupira, dans le secret de son cœur, comme une esclave sous le poids de ses chaînes ; et elle se plaignait au céleste époux de ce que, par une espèce de disgrâce, il la tenait si longtemps éloignée de l'unique objet de son amour. Je me représente, dans cette grande sainte, la sage Esther, qui, maîtresse du cœur d'un monarque, et plus maîtresse encore du sien, sut se préserver de la mortelle douceur que lui présentaient à l'envi les grandeurs et les délices de la cour. Vous savez, Seigneur, disait-elle, que c'est par nécessité et sans attachement que je parais revêtue de la dignité royale où votre providence m'a conduite, et que, loin de goûter avec complaisance les avantages humains qui y sont attachés, je les regarde comme des objets d'abomination et d'horreur : *Tu scis, Domine, necessitatemmeam, quòd abominer signa superbiæ et gloriæ meæ, quod est super caput meum, in diebus tentationis meæ.* Excellents sentiments de cette grande reine. Que si elle a pu s'en servir avec justice, ne pouvons-nous pas attribuer ces mêmes paroles à notre grande sainte, qui avait sucé la piété avec le lait, et qui a conservé à son céleste époux, avec un courage héroïque, la pureté et la virginité qu'elle lui avait consacrée.

[La mère des Machabées]. — Puis-je faire une comparaison plus juste que de Ste Ursule avecla mère des Machabées exhortant ses fils au martyre plu-

tôt que de violer la loi de leurs pères ? Cette sainte mère envoya ses fils au ciel avant elle avec la couronne du martyre ; elle les engendra plus saintement au Seigneur, par ses puissantes exhortations, qu'elle n'aurait pu faire en les élevant dans le monde. Elle devint heureusement leur mère spirituelle, et elle fit la dernière aspersion de leur sacrifice en mourant généreusement après toutes ces innocentes victimes. Notre courageuse princesse, semblable à Ste Félicité dont S. Pierre Chrysologue a fait l'éloge avec tant d'éloquence, n'avait point de plus grande inquiétude que de voir ses filles lui survivre, parce qu'elle craignait que, n'étant plus animées par sa présence, on n'ébranlât leur fermeté par la rigueur des supplices. Elle ne souhaitait rien plus que de les voir mourir avant elle, parce que, d'un côté, elle voulait être assurée de leur bonheur, et que de l'autre elle regardait en elles, des yeux de la foi, autant de récompenses que de tourments, autant de couronnes que de victimes : et, remplie de cette grande pensée, elle songeait beaucoup moins à les animer au combat par de grands discours qu'à leur inspirer de la constance par l'exemple de la sienne. *Quia internis oculis tot cernebat bravia quot vulnera, quot tormenta tot præmia, quot victimas tot coronas.* C'est pour cela que notre sainte leur représenta les avantages qu'il y avait à prendre le parti de Jésus-Christ, les engagements de leur baptême, l'honneur de leur sexe, la sainteté de leur religion, la grâce singulière de suivre l'Agneau partout. Elle reçut aussi du Ciel, dans ce moment décisif, cette grâce et cette sagesse qui convainc, qui touche, qui charme, qui entraîne : et elle devint ainsi la mère de toutes ces pieuses vierges, qui choisirent de répandre plutôt tout leur sang que de consentir à aucune sollicitation de ces barbares, dont l'amour se changea en fureur, jusqu'à plonger leurs épées dans le sein de ces saintes et innocentes victimes ; et Ursule fit la dernière aspersion de son sacrifice en mêlant son sang avec celui de ses fidèles compagnes, qui furent toutes ensemble reçues de Dieu en odeur de suavité.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE A CE SUJET.

Mulierem fortem quis inveniet? procul et de ultimis finibus pretium ejus (Prov. xxxi). Ne soyons plus en peine de trouver cette femme forte que Salomon regardait comme un trésor dont toutes les richesses des pays les plus éloignés ne pouvaient égaler le prix. Cela était bon avant que le roi des vierges fût venu sur la terre, et lorsque la virginité était regardée comme un obstacle à l'honneur de contribuer à la naissance du Messie : mais maintenant que ce Messie a publié une nouvelle loi, dont

la pureté de l'âme et du corps a fait l'un des principaux préceptes, et la virginité l'un des plus importants conseils, l'Eglise nous met aujourd'hui devant les yeux l'exemple de onze mille vierges, qui peuvent disputer de la gloire de la force avec les plus généreux martyrs ; et l'on peut dire que l'oracle de Salomon s'est accompli en leurs personnes, puisqu'elles viennent d'au-delà des mers, et qu'elles ont passé un assez long espace de pays, poussées par la tempête des côtes d'Angleterre jusque sur les bords du Rhin, pour dire qu'elles viennent de loin : *Procul et de ultimis finibus pretium ejus*. Mais leur multitude montre bien que la rareté, qui donne le prix aux choses, n'en est pas si grande, puisqu'il s'en est tant trouvé dans un seul pays, et que l'Eglise en a produit, depuis, un nombre infini qui ont vécu dans tous les temps et dans tous les pays, auxquelles cette grande sainte a servi de modèle, et qui lui peuvent dire ces paroles que Jérémie disait à Dieu : *Dux virginitatis meæ es tu;* c'est vous qui êtes notre chef et notre guide ; et c'est sous vos auspices et sous votre conduite que nous nous sommes engagés dans une sainte milice qui a le Fils de Dieu pour chef, et où l'on voit sur la terre une image de ce que S. Jean vit autrefois dans le ciel, savoir une armée de vierges qui suivaient l'Agneau.

Adducentur Regi virgines post eam. On présentera au Roi des Vierges qui suivent leur reine (Ps. LXIV). — Ne vous persuadez pas que ce soit un roi de la terre dont parle ici le prophète, ni que je veuille appliquer ces paroles de l'Ecriture à un événement profane qui n'ait qu'un rapport apparent à la pensée de l'auteur sacré. Il est vrai qu'un prince qui commandait autrefois en Bretagne rechercha avec empressement et avec instance Ursule, jeune princesse, la plus spirituelle et la plus accomplie de son temps ; il est vrai que cette illustre et vertueuse princesse lui fut accordée par le roi de Cornuailles, son père, et qu'elle obéit aux volontés de ses parents, qu'elle quitta son pays, suivie d'une troupe nombreuse de vierges destinées à peupler la Bretagne, où notre princesse devait régner, et qu'elle s'embarqua dans le dessein d'aller se présenter avec cette florissante cour au prince qui l'attendait : *Adducentur regi virgines post eam.* Mais ce parti, tout avantageux qu'il parût à la maison d'Ursule, n'était pas assez considérable pour elle : le Ciel a d'autres vues sur cette princesse : il l'a fait naître pour devenir l'épouse d'un plus grand roi : Jésus, qui sait ses inclinations, la recherche ; il rompt les mesures de son rival, il commande à la mer et aux vents de seconder ses intentions. La flotte de notre princesse est écartée de sa route, elle est poussée par une tempête dans l'embouchure du Rhin ; elle fait rencontre d'une armée d'infidèles, et le martyre de cette sainte troupe de vierges ses compagnes lui donne occasion de faire au roi du ciel le plus beau et le plus agréable présent qu'on puisse imaginer, et

d'accomplir à la lettre ces paroles du prophète : *Adducentur Regi virgines post eam.*

Docuisti me à juventute meâ (Ps. VII). — Que ces mêmes paroles auraient eu de force dans la bouche de cette illustre sainte dont nous honorons avec l'Eglise aujourd'hui la mémoire. Ursule, cette héroïne chrétienne, cette fille forte, cette vierge, qui par le prix de sa pureté mérita d'être mise à la tête de tant d'autres, n'aurait-elle pas pu, aussi bien que David, se vanter d'avoir été instruite par le Seigneur dès ses plus tendres années, d'en avoir reçu les salutaires leçons dès sa jeunesse, et d'avoir ressenti les douceurs de son amour en marchant dans ses voies ? Elle a toujours suivi les traces de l'Agneau, partout où il est allé. Elle s'est tellement empressée de le suivre, qu'on peut dire qu'elle ne l'a jamais perdu de vue : toujours si fort attachée à lui, que rien n'a été capable de l'en séparer. Le monde et ses illusions, la chair et ses attraits, la cruauté avec tous ses supplices, les démons et leurs puissances, sont trop faibles pour la séparer de ce divin objet qu'elle aime tant.

Mulierem fortem quis inveniet ? ou, comme porte une autre version : *Mulierem exercitus ?* (Prov. XXXI). — Esprit divin, ne cherchez plus cette femme forte dont la rencontre vous paraît si difficile : nous l'avons trouvée en la personne de Ste Ursule. Il me semble que je vois cette généreuse princesse, d'un air majestueux et d'un visage intrépide, paraître à la tête de cette troupe de vierges, et leur inspirer tant d'ardeur et de courage. C'est cette grande âme qui, se multipliant en quelque manière dans ces saintes filles, les anime, les soutient et les affermit dans une occasion si périlleuse, où la faiblesse et la force, la douceur et la violence, les promesses et les menaces, la vie et la mort, sont d'intelligence pour les combattre. C'est son grand cœur qui, sortant, pour ainsi dire, par les éclairs de ses yeux et par les paroles enflammées de sa bouche, répand dans ces cœurs innocents le beau feu qui les brûlait. Disons mieux, disons que, dans cette conjoncture, Ste Ursule entra dans ces nobles et tendres sentiments de S. Paul : *Filioli, quos iterùm parturio donec Christus formetur in vobis* (Galat. XIX). Quoiqu'elle soit vierge, son affection néanmoins et son zèle lui donnent des entrailles de mère pour enfanter de nouveau à Jésus-Christ toutes ses filles. — « Mes chères compagnes, leur dit-elle, le monde nous destinait à des alliances assez considérables ; mais Dieu nous offre une occasion favorable pour être ses épouses : la charité de Jésus-Christ, cet époux du sang, qui a voulu mourir pour nous, est trop pressante pour lui refuser notre vie : nous avons souvent protesté que nous l'aimions, il faut maintenant lui en donner des preuves. Soldats impitoyables, déchargez votre fureur sur ces brebis innocentes ; tuez, déchirez, immolez ; leur amour achèvera volontiers ce sacrifice par les mains de la cruauté. Courage, mes sœurs, le ciel est ouvert, la

couronne est prête ; le Sauveur nous attend ; allons. » Ainsi parlait notre courageuse princesse, tandis que cette victorieuse troupe moissonne des palmes dans son propre sang. Ursule en est toute couverte, elle ne marche plus que sur des corps morts; mais, loin d'être effrayée d'un si terrible spectacle, elle considère avec joie ces précieuses reliques comme le trophée de l'amour de Dieu.

Spiritu magno vidit ultima. Elle envisagea sa dernière fin d'un œil intrépide (Eccli. XLVIII).— Ursule n'attendait plus que le coup favorable de la mort, qu'elle regardait avec un courage ferme et constant, pour suivre ses compagnes, lorsque les soldats, éblouis de l'éclat de sa vertu et de la majesté qui brillait sur son visage, posèrent les armes. Leur général surtout ressent la même impression de respect, qui suspend sa fureur, et qui, l'abattant aux pieds de notre sainte, lui met dans la bouche des paroles humbles et tendres, pour gagner par cet artifice le cœur de cette invincible vierge, qui ne souhaite rien tant que la mort. La Providence, qui avait choisi notre princesse pour marcher à la tête de cette sainte troupe de vierges, voulut qu'elle survécût à ses compagnes, et qu'après ce grand carnage, elle restât seule, afin que sa victoire fût plus remarquable, et que, ayant animé les autres, elle eut l'honneur de vaincre, de combattre et de triompher d'une façon particulière. Ce fût par ce moyen qu'elle donna de plus illustres preuves de son amour envers Dieu, méprisant également les offres et les menaces du chef de ces Barbares. Il est aisé de voir jusqu'à quel degré monta la fidélité de cette généreuse héroïne : et pour cela il faut remarquer que le cœur de l'homme, qui est fort et faible tout ensemble, a deux ennemis, qui l'attaquent en deux manières différentes : l'un par l'adresse, l'autre par la violence. Celui qui tâche de le surprendre par la douceur et par le plaisir fait ses approches insensiblement et agréablement : il promet, il caresse, et par cette complaisance apparente il affaiblit la vigueur de l'âme, qui se rend sans résistance : au lieu que l'ennemi qui paraît armé de menaces et de terreur, comme la douleur, l'infamie, la mort, oblige le cœur à recueillir ses forces, et à soutenir avec courage et fermeté les assauts d'un ennemi violent. C'est ce que fit aussi notre incomparable princesse : elle tint ferme contre la cruauté de ce furieux ennemi, après avoir éludé toutes ses adresses, et triompha ainsi glorieusement de ces deux sortes d'ennemis tout ensemble.

Videte vocationem vestram (I Cor. I). — La vocation des religieuses Usurlines, outre ce qui leur est commun avec les personnes du même sexe consacrées à Dieu par les vœux de religion, c'est de s'employer à l'instruction des jeunes filles, à leur apprendre les principes de la foi, à former leurs mœurs, et à faire d'elles, avec la grâce du Ciel, autant de saintes et de vertueuses chrétiennes, quelque état qu'elles embrassent

dans la suite. Elles doivent rendre à la divine Majesté mille actions de grâces de les avoir appelées à un emploi si sublime et à une fonction si honorable, puisque c'est celle des anges mêmes et des plus nobles intelligences du ciel. On ne peut donc point appeler Ursuline une religieuse qui n'a point d'affection pour les enfants, et qui n'est point disposée à les instruire : car elle n'a pas, assurément, l'esprit de son ordre ; elle ne s'acquitte pas du principal de ses devoirs ; c'est un cadavre de religieuse, un fantôme d'Ursuline, pour me servir des termes de Tertullien en un sujet semblable. — Mais c'est ce qu'on ne peut point dire de vous, âmes religieuses qui m'écoutez, puisque vous vous attachez, avec un zèle et une charité infatigable, à remplir un ministère si saint qu'on peut l'appeler une fonction apostolique, une fonction angélique, une fonction divine. Vous répandez sur la terre vos saintes instructions, et par la lumière de vos bons exemples vous édifiez tous les fidèles. C'est vous qui sanctifiez l'Eglise, qui peuplez les cloîtres, qui mettez le bon ordre dans les familles : qui donnez aux personnes de votre sexe l'horreur du vice, et qui leur inspirez l'honnêteté, la modestie, la dévotion, la crainte de Dieu, et généralement toutes les vertus qui forment une fille chrétienne. Vous semez avec beaucoup de travail ce que tous les fidèles et tous les pays recueilleront ensuite avec beaucoup de plaisir : de sorte que l'on ne peut trop estimer le mérite de votre vocation, et la manière affectueuse et sainte dont vous vous en acquittez.

Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum (Matth. IV). — Il y a diverses demeures dans le ciel : il y a des trônes de gloire différents les uns des autres; tous ne sont pas égaux en grandeur : or, le Fils de Dieu nous assure que les plus élevés seront pour ceux qui auront fait le bien et qui l'auront enseigné. Où place-t-on donc une religieuse qui instruit les jeunes filles avec tant de soins et des fatigues si grandes, qui leur apprend à gagner la vie éternelle, et qui le fait gratuitement, par une charité pure et désintéressée, et par un engagement volontaire de sa liberté, qu'elle a dévouée à un emploi si pénible et si avantageux au ciel et à la terre, si nécessaire à l'Eglise, si utile au public, si agréable à Dieu, si profitable à tout le monde ? Quelle assurance aura-t-elle, à la mort, après avoir consumé sa vie dans cet exercice de patience et de charité ? Il ne faut, dit S. Jacques, qu'avoir converti un pécheur pour avoir quelque assurance de son salut, et pour espérer le pardon de ses péchés. Que peut appréhender une religieuse qui aura retiré une grande multitude d'âmes des enfers, sanctifié une infinité de familles, empêché une infinité de crimes, planté et enraciné dans les cœurs de ces enfants une infinité de vertus, loué Dieu par autant de bouches qu'elle aura enseigné d'enfants à prier ; qui le sert encore par autant de mains qu'elle en a dressé au travail et à la pratique des vertus ; qui l'aime par autant de cœurs qu'elle en a embrasé du feu de la charité ? Quel degré de gloire

prépare Dieu à une religieuse, qui inspire aux jeunes filles l'horreur du vice et l'amour de la vertu. *Ceux*, dit le Saint-Esprit, *qui instruisent les autres, et qui leur enseignent la voie du salut, brilleront dans toute l'éternité, comme les étoiles du firmament* (Daniel. xii).

---

§ IV.

Pensées et Passages des SS. Pères.

Gaudia virginum de Christo, in Christo et cum Christo.

La joie des vierges consacrées à Dieu ne doit être que de Jésus-Christ, en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ.

Quæ est virginitas mentis? Integra fides, solida spes, sincera charitas. Id. in Ps. vii.

Quelle est la virginité de l'âme ? n'est-ce pas une foi entière, une espérance solide, une charité sincère ?

Major est victoria virginum quam Angelorum : angeli enim sine carne vivunt, virgines verò in carne triumphant. Ambros. De viduis.

La victoire que remportent les vierges est plus glorieuse que celle des anges; car enfin, les anges vivent sans avoir besoin de combattre contre une chair fragile, et les vierges triomphent dans cette même chair.

Gaudet per illas : (nempè virgines) *atque in illis largior floret Ecclesiæ matris gloriosa fœcunditas, quantòque plus copiosa virginitas numero suo addit, tantò plùs gaudium matris augescit.* Cyp. De habitu virg.

C'est la virginité qui fait la joie de l'Eglise, et ce qui la rend florissante c'est sa fécondité glorieuse; sa joie croît à proportion que le nombre des vierges augmente.

Non ideò laudabilis est virginitas quia et in martyribus reperitur; sed quia ipsa martyres faciat. Ambros. De virgin. i.

La louange que mérite la virginité ne lui est pas tant due parce qu'elle se trouve dans les martyrs que parce qu'elle-même fait des martyrs.

Habetis in unâ hostiâ duplex martyrium, pudoris et religionis; et virgo permansit. et martyrium obtinuit. Id. De S. Agnete.

Vous avez dans une seule victime un double martyre, le martyre de la pudeur et celui de la religion; elle est demeurée vierge et elle a été martyre.

Majus est in castitate vivere quàm pro castitate mori. Tertul. Exhortat ad castit.

Il est plus difficile de vivre dans une parfaite chasteté que de mourir pour la chasteté.

Forma vincit armatos, ferrum pulcritudo captivat, vincuntur specie qui non vincuntur prælio. Origen.

La beauté a coutume de vaincre les mieux armés, elle émousse la pointe du fer; elle triomphe de ceux qui ne peuvent être vaincus par la force.

Libidinem fugere pars magna martyrii est. Augustin.

Vaincre la convoitise par la fuite, est un grand martyre.

Custodit Dominus virgines grandi curâ. Ambros. L. De virgin.

Dieu veille avec un soin tout particulier à la garde des vierges.

Nùm hanc fœminam martyrem, et plùsquàm martyrem dixerim, quæ septem filios ante se mortuos præmisit? Gregor. Homil. 3 in Matth. (loquitur de S. Felicitate).

Ne puis-je pas dire que cette généreuse femme est plus que martyre, elle qui a envoyé au ciel devant elle sept de ses enfants.

Martyrum gloria carnificum crudelitas. Tertul.

La cruauté des tyrans relève la gloire des martyrs.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[La grâce et sa force]. — Quoique la force, en tant que vertu chrétienne, ne semble pas appartenir au sexe, parce qu'il est naturellement faible, et que la force a je ne sais quoi de violent et de farouche, cependant, comme cette généreuse vertu se répand sur toutes les autres et qu'elle en fait une partie, elle se trouve conséquemment dans les femmes chrétiennes, dans lesquelles elle s'emploie principalement à soutenir la gloire de leur pureté; et c'est la principale occupation de cette vertu dans le sexe, de faire des femmes courageuses. Nous apprenons de Tertullien que les âmes n'ont point de sexe, et qu'il se trouve dans des corps des femmes des esprits courageux; un S. Père nous dit que la pureté est une vertu qui a toujours les armes en main, et qu'elle s'occupe continuellement à livrer et à soutenir des combats. A quoi nous pouvons ajouter que jamais la grâce de Dieu ne paraît plus victorieure ni plus éclatante que dans les occasions qui font connaître la force qu'elle inspire à ce sexe.

[La virginité chrétienne]. — Quoique toutes les vertus se soient rendues visibles, et comme dit S. Ambroise, qu'elles se soient, pour ainsi parler, incarnées avec le Fils de Dieu depuis qu'il a pris un corps pour paraître sur la terre et pour converser avec les hommes, on peut dire cependant que la pureté et la virginité ont eu cet avantage et cette prérogative entre toutes les autres, puisque ce Verbe éternel qui est la pureté par essence dans le sein de son Père, et, comme l'appelle l'Ecriture, l'éclat de la lumière incréée, a non-seulement paru au monde, mais que, en prenant naissance d'une vierge, il a levé l'étendard de cette vertu, auparavant inconnue. C'est depuis ce temps-là, disent les SS. Pères, qu'on a commencé à en connaître le mérite, et à couvrir de gloire une vertu si éclatante, qui était auparavant une espèce d'opprobre parmi les Juifs. Car on a vu ensuite des milliers de vierges l'embrasser par une profession déclaree, et l'on n'a point eu d'autres sentiments des personnes qui l'ont professée que ceux que l'admiration a coutume de faire naître, parce que c'est par son moyen qu'elles se sont élevées au-dessus de la condition de leur nature et égalées aux anges, qui en ce point ont, à la vérité, plus

de bonheur, mais non plus de force ni de mérite. Il y a cette seule différence entre la pureté des hommes sur la terre et celle des anges dans le ciel, que cette excellente qualité dans les anges n'a pas eu besoin de force pour se conserver, et que ç'a été en eux plutôt un bonheur de leur condition qu'un effet de leur vertu, et du côté de leur nature et du côté du lieu où ils sont. Ce sont des substances purement spirituelles, qui, n'ayant pas de corps, ne peuvent pas être attaquées de ces sensibles passions qui combattent la pureté des hommes; et d'ailleurs, ils sont dans des lieux éloignés des occasions et des dangers qui pourraient flétrir leur gloire. Mais c'est à des conditions bien différentes que la pureté réside dans une personne mortelle. Au-dedans elle est attaquée par les faiblesses de la chair qui compose notre substance, et au-dehors par les objets et par les occasions dangereuses qui nous environnent de tous côtés. C'est ce qui fait dire à S. Bernard qu'une pureté qui peut se conserver parmi tant de combats capables de la faire perdre est bien plus forte que celle des anges : celle-ci a plus de bonheur, mais celle-là a une gloire plus victorieuse : *Et si illius castitas felicior, hujus tamen fortior esse significatur*. C'est avec ces glorieuses circonstances que Ste Ursule a conservé cette vertu, qui fait aujourd'hui le sujet de sa gloire.

[La force des Vierges chrétiennes qui ont souffert le martyre]. — On peut ajouter que la force paraît avec plus d'éclat dans les vierges chrétiennes qui meurent pour Jésus-Christ : — Premièrement, parce que, leur sexe les rendant plus faibles, leurs vertus trouvent moins de secours du côté de la nature; au-lieu que les hommes ont plus de dispositions naturelles à être courageux. De là vient que la puissance de la grâce paraît plus victorieuse dans le martyre des vierges. — Secondement, parce que, lorsqu'on a mené les hommes au supplice, on n'a attaqué que leur foi seulement; on les a rarement sollicités à l'impureté ou à quelque autre vice; ainsi, il leur était plus facile de résister. Mais, pour les vierges chrétiennes, on attaquait tout ensemble leur pureté avec leur foi, et ces combats multipliés rendaient leur résistance plus difficile et plus glorieuse. — Troisièmement, parce que, pour ébranler la foi des hommes, on ne les combattait que par des tourments; mais contre la pureté des dames on employait encore la volupté. Voilà deux inclinations attaquées en même temps, dont l'une nous rend sensibles au plaisir, et l'autre à la douleur et à la peine. Chacune à part est difficile à vaincre; mais, quand elles sont jointes ensemble, elles augmentent naturellement leurs impressions, pour se rendre plus dangereuses. — C'est à ces terribles épreuves que les tyrans exposent la vertu d'Ursule. Ce n'était pas assez d'y employer des promesses et des sollicitations, ils se servent encore des menaces, de la mort et de la dernière violence des supplices, pour ajouter aux derniers efforts de son courage et de sa force.

Il semble que ce genre de force, qui consiste à vaincre la mort et à triompher des supplices, ne soit pas propre à une fille ni à une chrétienne, et qu'elle ne soit convenable ni à la douceur de sa religion ni à la faiblesse de son sexe. Mais S. Ambroise répond à ces deux sortes de doutes. Dans le premier livre de ses *Offices*, il prouve excellemment que la force et la générosité se trouvent parmi les chrétiens avec un éclat plus admirable que celle qui a paru dans les plus fameux conquérants, et que les victoires des martyrs sont plus admirables que tous les triomphes des princes du monde; et dans le livre des *Vierges* il montre que la force de la foi appartient indifféremment aux hommes et aux femmes chrétiennes, *Utrique indifferenter sexui.*

[La mort affrontée en face]. — Quoique ce soit une grande marque d'une force chrétienne d'accepter la mort quand on nous en menace, et de résoudre notre nature à dire : Je consens à la mort, il y a néanmoins encore dans l'exercice effectif du martyre quelque difficulté particulière, qui ne se trouve pas dans la simple acceptation, laquelle demande une force nouvelle pour le souffrir. Il y a bien de la différence entre cette résolution avec laquelle on accepte la mort comme absente et éloignée, et le courage avec lequel on la souffre quand elle est présente. Car, outre que la présence du supplice étonne les plus courageux quand on l'endure effectivement, il y a aussi beaucoup de danger que la douleur n'arrache quelque soupir, quelque parole et quelque mouvement qui diminue la gloire du martyre. C'est cette constance que les théologiens louent dans les martyrs, et qui marque la vérité de notre religion et la puissance de la grâce. Ainsi, le corps d'un martyr fait voir et la force de l'Esprit de Dieu qui l'anime, et la vigueur de son courage à travers les plaies qui brisent son corps. C'est ainsi que je vois paraître et mourir l'incomparable vierge Ursule sur la poupe de ce vaisseau qui lui sert d'échafaud et de théâtre. Elle porte dans ce corps de fille, dans un vaisseau fragile, une virginité courageuse, mais dont l'éclat ne paraît pleinement que par l'ouverture de ses plaies, en ce qu'elle les souffre pour Jésus-Christ, avec une constance inébranlable.

[Toutes les vertus éclatent dans le martyre]. — Le martyre est une action qui a besoin de toutes les forces de la grâce, et qui, entre toutes les actions surnaturelles, doit tenir le premier rang, puisqu'elle renferme toutes les vertus les plus nobles du christianisme, la foi la plus vive, qui fait croire à une autre vie avec tant de certitude qu'on ne craint point de verser tout son sang pour rendre témoignage de cette vérité; une espérance héroïque, qui fait quitter les biens présents pour ceux de l'éternité; la charité la plus ardente, puisque l'on donne jusqu'à sa propre vie pour Dieu, marque la plus certaine du grand amour, comme l'assure le Fils de Dieu : *Majorem hâc dilectionem nemo habet quàm ut animam suam ponat*

quis pro amicis suis (Joann. xv). Aussi faut-il pour cela une grâce toute singulière, qui n'est que pour ceux à qui Dieu destine cet incomparable bonheur. Or, ce qui est bien à remarquer c'est que Dieu attache les autres grâces aux accidents de cette vie et aux conjonctures des temps et des lieux, mais il se sert ordinairement des exemples des martyrs pour animer les autres au martyre, puisqu'ils renaissaient en quelque manière à mesure qu'on leur ôtait la vie : *Plures efficimur quoties metimur*, disait Tertullien. D'où ce Père tirait une preuve certaine de la vertu divine qui poussait les chrétiens à rendre témoignage de leur religion : car dans tout le reste, dit-il, la crainte de la mort fait obéir aux édits des empereurs : les supplices dont les criminels sont menacés arrêtent leurs desseins les plus funestes, ou empêchent du moins qu'ils ne se multiplient; mais pour la religion chrétienne, on a beau la défendre sous peine de mort, c'est l'espérance de mourir qui la fait embrasser, et les supplices les plus terribles et les plus inouïs, loin d'en empêcher le progrès, en sont la principale cause.

[Conduite particulière de la Providence sur Ursule et ses compagnes]. — Il n'est guère d'hommes raisonnables qui ne croient une providence de Dieu, et il n'est guère de chrétiens qui ne révèrent cette divine perfection; mais il en est très-peu qui se soumettent aveuglément à sa conduite, qui se reposent sur ses soins, qui comptent uniquement sur elle, qui enfin la fassent l'arbître et la maîtresse de leurs actions et de leurs pensées, parce qu'en effet il est très-rare de trouver des chrétiens qui soient parfaitement résignés à la volonté de Dieu; d'autant plus que cette parfaite résignation suppose une sainte violence à toutes les passions, qu'elle est directement opposée à tous les mouvements de l'amour-propre, qu'elle ne peut souffrir ni les bizarreries déplorables d'une ridicule ambition, ni les recherches présomptueuses d'une vaine curiosité, ni les murmures injustes d'une lâche délicatesse, ni les attachements passionnés d'un sordide intérêt, ni, en un mot, tous les dérèglements de nos appétits et de notre propre volonté. Cependant cette résignation est tellement nécessaire à ceux qui veulent suivre Jésus-Christ, qu'elle est le fondement le plus solide de leur perfection, et le principe de l'union la plus étroite qu'ils puissent avoir avec Dieu. Aussi est-ce la première démarche que cet aimable Sauveur fait faire à ceux qu'il attire après lui. Il leur inspire d'abord un renoncement général à leurs propres inclinations, une sainte et secrète complaisance pour toutes ses volontés; et, pour faire l'épreuve de cette première vertu, il les conduit par des routes non-seulement difficiles, mais souvent opposées en apparence au terme qu'il leur a prescrit. Il retire les uns des abîmes du péché, et les élève au plus haut degré de la grâce, pour leur faire connaître plus sensiblement l'étendue infinie de sa miséricorde, et il permet que les autres tombent de la perfection dans le désordre pour les sanctifier plus solidement dans les abaissements des hu-

miliations chrétiennes. Il inspire à ceux-ci, dès l'enfance, une horreur perpétuelle du monde, pour posséder leur cœur sans partage ni division, et il laisse dans ceux-là du penchant pour ce même monde, afin de les en dégoûter plus fortement lorsqu'ils seront sur le point de s'y engager : conduisant ainsi l'âme chrétienne par des voies détournées, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement unie à celui qui ne peut ni l'égarer ni la perdre. Conduite admirable de la Providence de Dieu, qui éclate autant dans la sanctification d'Ursule qu'elle ait jamais fait dans l'élévation de tous ceux et celles dont le nom est écrit dans le livre de vie, et dont les mérites seront éternellement révérés dans l'Église.



§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Ce que l'histoire nous apprend du martyre de Ste Ursule et de ses compagnes]. — Pour ne pas fonder l'éloge de Ste Ursule sur des faits incertains et mal assurés, nous nous contenterons d'en rapporter ce qu'en dit l'histoire la plus authentique, autorisée par la tradition de l'Eglise. L'ambition ayant porté Maximin à se révolter contre l'empereur Gratien son prince légitime, la politique lui fit prendre toutes les mesures pour s'assurer de la fidélité de ceux qu'il engagea dans sa révolte. Il crut qu'il ne pouvait les attacher plus fortement à ses intérêts qu'en les liant par des mariages aux familles les plus considérables du pays où il avait établi le siége de sa nouvelle domination. Ursule fut destinée au général de l'armée, et ses compagnes aux autres. Toutes furent embarquées pour se rendre au lieu où devait s'accomplir ce dessein, que la prudence humaine semblait avoir si bien concerté. Mais Dieu, qui tire, quand il lui plaît, les vents de ses trésors, comme parle l'Ecriture, excita une tempête qui jeta cette troupe de vierges sur une côte où elles devaient trouver la palme du martyre, au lieu de ce grand appareil de noces qu'on leur préparait ailleurs. Elles tombèrent entre les mains des Huns, ces peuples si fameux par la désolation de l'univers, et qui, idolâtres et barbares tout ensemble, ne purent manquer de leur ravir ou l'honneur si elles se rendaient à leurs

poursuites, ou la vie si elles y résistaient. A DIEU ne plaise que j'emprunte rien ici des écrits fabuleux de quelques auteurs indiscrets, qui, par un faux zèle pour l'honneur de Ste Ursule, mécontents de trouver si peu de chose d'elle dans les anciennes histoires, ont cru pouvoir y suppléer par leurs propres inventions! Respectons le silence de l'antiquité sur ce sujet, et n'allons pas chercher, par une curiosité téméraire, ce qu'il a plu à la divine Providence de nous cacher. Il suffit de dire que Ste Ursule était fille de roi, qu'elle vécut saintement à la cour de son père, et qu'elle souffrit ensuite le martyre avec ses compagnes. Voilà ce qui se trouve de plus constant, et il n'est pas besoin d'autre chose pour nous faire comprendre quelle fut sa vertu. (**Le P. Martineau.**)

[Ste Ursule à la cour]. — Dans le récit que je viens de vous faire d'une aventure aussi extraordinaire qu'est celle dont l'Eglise nous rappelle le souvenir en ce jour, permettez-moi de vous prévenir d'abord sur les termes de force, de constance, de courage, de chef de troupes et d'autres semblables, dont mon sujet m'oblige de me servir dans l'éloge d'une pieuse vierge qui s'était consacrée à DIEU dès ses plus tendres années, et qui n'avait d'autre emploi que la dévotion et les exercices de piété. Vous cesserez de vous en étonner quand vous aurez fait réflexion que la pureté est, de toutes les vertus, celle qui a le plus d'ennemis à craindre, le plus de dangers à essuyer, le plus de combats à soutenir; et comme il faut, pour la conserver, un secours tout particulier du ciel, ou, pour parler avec le Sage, que c'est une faveur que DIEU fait aux âmes choisies, il n'y a point non plus de vertu pour laquelle il faille plus de force et de courage, tant à cause de la multitude des ennemis qui l'attaquent que de l'opiniâtreté du combat, et de la nécessité de toujours vaincre. Mais c'est cela même qui fait aujourd'hui la gloire de Ste Ursule, qui a conservé une vertu si rare et qui court tant de hasards : premièrement dans la grandeur de la naissance, dans les délices de la cour où elle avait tant à craindre, et dans le rang qu'elle tenait en qualité de fille du souverain d'une partie considérable de l'Angleterre. Car si, d'un côté, on y est plus en assurance à cause du respect qu'on a pour les personnes de son rang, d'ailleurs on sait assez que les alliances auxquelles on les destine, et qui leur fait chercher des partis souvent dès le berceau, ne leur laisse pas le choix ni la liberté de demeurer vierges quand elles le voudraient. Double obstacle qu'Ursule eut donc d'abord à combattre pour conserver la pureté et la gloire de sa virginité, qu'elle avait consacrée à DIEU dès ses plus tendres années. Ces deux choses, dans l'alliance étroite qu'elles ont ensemble, ont pourtant quelque différence, et de différents hasards à éviter. Mais Ursule a tout à la fois à se défendre contre les charmes et les délices de la cour qui attaquent la pureté, et contre les intérêts d'Etat, ou, si vous voulez, contre le droit que prétendent les souverains de disposer de leurs enfants pour le bien de leur royaume. C'est pour cela que notre

pieuse vierge eut besoin du secours de celui qui lui avait inspiré le généreux dessein de se donner uniquement à lui, et l'on peut dire que la grâce du ciel n'a jamais été plus forte ni plus victorieuse qu'à son égard, dans les différentes rencontres où tout semblait s'opposer à sa généreuse résolution. (**Houdry,** *Sermons*).

[Exemple pour les personnes du monde]. — Heureux serait notre siècle si la jeunesse d'à présent, à l'exemple de l'illustre Ursule, vivait dans la retenue et la modestie nécessaires ! Mais, hélas ! qu'il s'en faut que les choses soient sur ce pied-là ! Faut-il s'étonner des désordres qui couvrent maintenant de honte et de confusion la face de l'Eglise ? « La pudeur, dit S. Ambroise, est une vertu timide ; elle prend aisément l'alarme ; la seule présence d'un homme la fait trembler. Tout lui paraît dangereux ; et, de peur d'être surprise une seule fois, elle craint à tout moment de l'être. » Où trouve-t-on à présent quelque chose de semblable, à présent qu'on veut voir et qu'on veut être vue ; qu'on néglige le domestique, et qu'on se produit au dehors ; qu'on veut plaire au monde et qu'on cherche dans le monde ce qui peut plaire ? Car pourquoi a-t-on tant d'empressement à se trouver dans toutes les assemblées où la vanité mondaine étale ce qu'elle a de plus magnifique ? Pourquoi cherche-t-on tant de nouveaux agréments dans des manières affectées, dans des parures brillantes, dans des habits riches et pompeux ? Pourquoi emprunte-t-on du fard et cent autres choses, que S. Ambroise décrit fort au long, pour se donner une beauté qu'on n'a pas reçue de la nature ? Si l'on ne se mettait en peine que de se rendre agréable aux yeux de Dieu, à l'exemple de notre illustre princesse, chercherait-on ainsi ce qui ne peut servir qu'à rendre agréable aux yeux des hommes? Ne me dites pas, femmes mondaines, que vous donnez les dehors à la bienséance et à la coutume, tandis que votre cœur, jaloux de sa pureté, sait se défendre de tout ce qui pourrait la lui ravir : car je vous réponds, avec Tertullien, que ce n'est pas assez pour vous d'être chastes, mais que vous devez encore le paraître : *Pudicitiæ christianæ satis non est esse, verùm et videri oportet;* que cette vertu doit être si abondante en vous, qu'elle passe de votre esprit jusque dans vos habits, et de vos plus secrètes pensées jusque dans tout votre extérieur : *Tanta debet esse plenitudo ejus, ut emanet ab animo ad habitum, et eructet à conscientiâ ad superficiem.* Vous devez cela à Jésus-Christ, à qui le démon enlève tous les jours tant d'âmes, sans se servir d'autres armes que de celles que vous lui fournissez par vos manières affectées et vos pompeux vêtements. Vous le devez aux fidèles, à qui vous inspirez un poison capable de leur faire perdre la vie de la grâce. Vous le devez à votre propre réputation, sur le chapitre de laquelle vous voulez paraître si délicates : car, dit S. Jérôme, la modestie, la réserve, la retenue, la retraite, sont les compagnes inséparables de la pudeur. Que voulez-vous donc qu'on pense, si l'on voit en

vous une conduite tout opposée à ces vertus ? Ursule, persuadée qu'elle ne pouvait vivre innocente sans leur secours, les a toutes pratiquées avec une exactitude parfaite : croirons-nous, en votre faveur, qu'il y a d'autres moyens de se conserver parmi les écueils du monde ? (**Le P. Martineau.**)

[Soumission d'Ursule à la Providence]. — Il est à croire que taut de personnes différentes qui accompagnaient notre princesse ne reçurent pas la proposition de ce voyage de la même manière ; chacune de ces filles, ayant ses vues particulières, raisonnait différemment de sa destinée. Ce que l'intérêt inspirait aux unes, l'ambition le détruisait dans les autres. Il s'en pouvait trouver dans ce grand nombre que l'éloignement d'un père et d'une mère tendrement chéris devait dégoûter d'un établissement si bizarre, comme il y en pouvait avoir d'autres auxquelles la présence ennuyeuse de ces mêmes parents pouvait tout faire entreprendre pour jouir d'une liberté à laquelle on avait peut-être fait trop de violence. Jusqu'alors Ursule, qu'une éducation conforme à sa naissance distinguait de toutes ses compagnes, pénétrait bien plus dans la conduite d'un dessein si extraordinaire : car, éloignée de toutes les maximes de la chair et du sang, sans écouter ni l'intérêt ni la passion, elle rapporte tout à la divine Providence. Elle est convaincue qu'il est inutile aux hommes de s'élever contre les ordres du Seigneur. Prévenue de ces saintes pensées, elle se dispose au voyage qu'on lui ordonne ; et, quittant généreusement son père et sa famille, elle anime par son exemple et par ses discours celles de ses compagnes qu'elle croit les plus affligées ; elle instruit et réforme celles dont les intentions ne lui paraissent point assez pures. Elle exhorte les unes, elle console les autres, et, insinuant la force de son exemple dans l'esprit et dans le cœur de ces saintes victimes, elle s'abandonne librement aux flots impétueux d'une mer orageuse, persuadée que celui qui la sépare pour jamais d'un père et d'une mère qui la chérissaient uniquement lui tiendra lieu de tout ce qu'elle peut souhaiter de plus avantageux dans le monde. Aussi n'est-elle pas trompée dans ses pieuses conjectures ; car cette divine Providence, qui avait éprouvé la fidélité de notre sainte dans une occasion si délicate, non-seulement l'assiste d'un secours particulier au milieu des vagues de la mer, mais, faisant servir les orages mêmes à ses desseins, bien loin de la livrer entre les mains de celui qui ne la recherchait que pour satisfaire sa passion, la jette dans un port étranger, où, défendant sa foi et sa virginité, elle acquiert la couronne du martyre, la perfection de la sainteté. (**Anonyme.**)

[Ursule inspire le courage à ses compagnes]. — Ce n'était pas assez qu'Ursule eût consacré son cœur au Dieu de la pureté, il fallait qu'elle lui fît autant

de conquêtes qu'elle avait de personnes commises à ses soins. Elle les regarde toutes comme des dépôts que le ciel a mis entre ses mains ; et, fidèle dépositaire, elle n'aura point de repos qu'elle ne les lui ait rendues exemptes des atteintes de la corruption du siècle. Quoi ! dans un si grand nombre qu'on aurait de la peine à le croire s'il n'était autorisé par la tradition constante de quatorze siècles, n'y en aura-t-il aucune qui se laisse séduire par sa propre faiblesse ou par les pressantes sollicitations de ces barbares ? Non, et Ursule aura la consolation de pouvoir dire de ses filles ce que le Sauveur a dit à son Père de ses prédestinés : *Non perdidi ex eis quemquam quos dedisti mihi :* je n'ai perdu aucune de celles que vous m'avez données. Cependant à quelles épreuves ne vit-elle pas leur vertu exposée ! Qu'on inspire des sentiments de piété aux personnes éloignées des occasions capables de les gagner par l'attrait du plaisir, ou de les abattre par la crainte de la douleur, je n'en suis pas surpris. Qui ne prend aisément la résolution de combattre ses ennemis, quand on n'est pas réellement aux prises avec eux ? L'idée flatteuse des avantages qu'on se promet d'en remporter occupe agréablement l'âme, qui, jouissant par imagination de la douceur de la victoire, se fait un plaisir de penser qu'elle est déjà aux mains avec l'ennemi. Mais affermir la constance d'une infinité de personnes à la vue de tout ce qui peut le plus l'ébranler, leur faire vaincre d'un côté les charmes des plaisirs qui s'offrent d'eux-mêmes, et leur faire mépriser de l'autre les horreurs d'une mort présente, en un mot, les engager à avoir pour bourreaux ceux qu'elles pourraient avoir pour époux, c'est sans doute une chose surprenante, et c'est ce qu'a cependant fait Ursule, par les paroles les plus touchantes et par l'exemple d'un courage intrépide dont elle anima ses saintes compagnes, les engageant à plutôt souffrir la mort que de perdre leur foi et leur pureté. **(Le P. Martineau.)**

[Conduite admirable de la Providence sur Ste Ursule et ses compagnes]. — Providence adorable de Dieu, que vos pensées et vos desseins sont éloignés des pensées et des desseins des hommes ! Après quelques heures d'une navigation assez heureuse, une furieuse tempête éloigne notre princesse et ses filles du port où elles pensaient aborder, et les pousse avec violence à l'embouchure du Rhin, qu'elles sont obligées de remonter pour trouver un port où elles puissent être hors du danger du naufrage. Elles abordent proche Cologne, où une partie des troupes de l'empereur Gratien avaient leur quartier d'hiver. En voyant cette flotte mal en ordre, reconnaissant aux pavillons qu'elle était du parti de Maxime, ils courent aux armes, et se mettent en devoir de s'en saisir et de massacrer sans pitié tous ceux qui se trouveraient dedans. Quelle fut, je vous prie, leur surprise quand, au lieu de soldats, ils ne trouvèrent que des filles qui, par leur contenance, leur modestie, leur tristesse, et la frayeur encore peinte sur leur visage, leur firent d'abord tomber les armes des mains, arrêtèrent

leur fureur, et la changèrent en compassion, tout barbares et infidèles qu'ils étaient : car l'histoire marque que c'étaient des Huns, peuples assez connus par leur férocité, que l'empereur tenait à son service, et qu'il avait choisis pour opposer aux progrès de Maxime. Ils leur offrent donc leur secours ; mais ce fut avec l'insolence ordinaire à ces sortes de gens, qui, n'étant retenus ni par le respect ni par la compassion du pitoyable état où était cette troupe affligée, prétendaient se payer de leurs services, et faisaient assez voir que c'était l'amour qui leur inspirait ces sentiments d'humanité. (**Houdry**).

[Séductions exercées sur les saintes martyres]. — Ursule, voici le temps auquel vous devez attendre l'effet de la confiance que vous avez toujours eue en celui qui est engagé de vous défendre ; jamais le danger ne fut plus grand. Vous avez résisté aux charmes et aux délices de la cour ; mais alors vous n'aviez à combattre que contre vous-même et contre les objets séduisants : ici on joint la force et la violence aux caresses et aux bienfaits, les promesses et les menaces aux soumissions et aux prières. Peut-être même qu'ayant appris leur aventure de quelques-unes d'entre elles, et qu'elles étaient destinées pour femmes aux soldats que Maxime avait laissés dans la Bretagne, ils leur représentèrent qu'elles devaient préférer les sujets d'un empereur légitime à ceux d'un rebelle et d'un perfide qui s'élevait contre le meilleur prince du monde ; qu'elles trouveraient un établissement plus certain et plus avantageux en Allemagne, et que Gratien, pour renverser les projets de ses ennemis, contribuerait à leur bonheur ; mais enfin, que le droit des gens les faisait leurs captives, et que, par un heureux caprice de la fortune, elles trouveraient en eux des serviteurs et des amants au lieu de maîtres. Voilà de nouveaux piéges, dont il était difficile de se défendre à des captives sans secours, et qui ne pouvaient manquer d'éprouver la violence de ceux dont elles rebutaient les promesses. — Quels sont vos sentiments, grande sainte ? et où est l'effet de votre confiance ? Ce Dieu que vous avez pris pour votre époux vous manquera-t-il au besoin, et dans une occasion où sans secours vous ne sauriez éviter de perdre ou l'honneur ou la vie ? Non ce secours ne manquera pas à notre princesse dans un si pressant besoin : car, d'un côté, elle parle au chef de la troupe avec tant d'autorité, marque tant d'assurance et de courage, qu'elle arrête l'insolence de ses soldats, et de l'autre elle inspire tant de force et de résolution à ses compagnes, en représentant la gloire qu'elles auront à souffrir plutôt la mort et tous les supplices que de condescendre à une infamie et aux infâmes désirs de cette soldatesque impudente, qu'elle les trouve toutes disposées à mourir pour un si glorieux sujet.

Enfin, les refus que la princesse Ursule et toutes les saintes filles ses compagnes, font constamment de recevoir les cœurs qu'on leur présente y réveille la fureur que leurs charmes avaient comme assoupie, et y

éteint l'amour qu'elles y avaient allumé malgré elles. Le dépit, la rage, le désespoir, la vengeance, prennent la place des promesses, des recherches, des prières, des protestations ; et l'on voit briller le fer pour immoler les généreuses victimes dans les mêmes mains qu'on avait vues prêtes à leur donner de l'encens. Ne craignez-vous point, chrétiens auditeurs, que des filles jeunes, délicates, élevées dans le sein d'une paix profonde, ne tremblent, ne pâlissent, ne succombent enfin à ce terrible aspect? Néanmoins il n'y en a aucune qui n'ait l'assurance dans l'âme, et qui ne dise par son maintien qu'elle peut mourir, mais qu'elle ne peut être vaincue, qu'on peut lui ôter la vie, mais qu'on ne peut lui ôter la pudeur : *Mori possumus*, *fœdari non possumus?* En effet, les barbares se jettent sur l'innocent troupeau comme autant de loups carnassiers. Ils ne portent point de coups qu'ils ne fassent des plaies mortelles. Toutes répandent leur sang ; nulle ne verse de larmes, et, s'il sort quelque plainte de leur bouche, ce n'est que pour dire qu'elles voudraient souffrir infiniment davantage pour celui qui les attend au ciel avec des couronnes immortelles : car elles regardent la mort avec joie, trouvant dans la perte de la vie la conservation de la pureté. (*Le même*).

[Leçon donnée par ce martyre]. — Le beau trophée, grand DIEU, et pour la gloire de votre saint nom, que les corps sanglants de toutes ces vierges innocentes, devenues invincibles par votre grâce, malgré la faiblesse de leur âge et de leur sexe! *Quantò enim infirmius est vas, tantò illustrius est trophæum.* Ursule a été l'instrument dont vous avez daigné vous servir pour opérer de si grandes merveilles : *In omnibus ipsa certabat, in omnibus ipsa vincebat:* elle a combattu dans toutes, elle a vaincu dans toutes, parce que toutes ont combattu, parce que toutes ont vaincu par le saint et généreux amour qu'elle leur a inspiré ponr la pureté. Il n'est donc point de bouche qui puisse publier plus éloquemment les louanges d'Ursule que les plaies innombrables que reçoivent ses généreuses compagnes. Ecoutons avec respect la voix du sang qui sort à gros bouillons de ces innocentes victimes, et nous serons obligés de nous écrier, dans les mêmes termes que fit autrefois S. Jérôme, admirant la vertu des deux illustres saintes élèves de Ste Marcelle, Paule, et Eustochium : *Qualis magistra ubi tales discipulæ?* Quelle doit avoir été la maîtresse qui a eu de telles disciples? Combien doit avoir aimé la pureté celle qui l'a fait aimer ainsi à tant d'autres? De quel courage n'a pas été animé un cœur qui a pu rendre tant de filles assez courageuses pour vaincre les appas des plaisirs les plus doux, et l'horreur de la mort la plus cruelle! *Qualis magistra, ubi tales discipulæ?* (**Le P. Martineau**).

[Admirable courage des victimes]. —Il y bien de la différence entre désirer les souffrances et s'y résigner lorsqu'elles sont présentes. C'est être vertueux que d'y préparer son esprit ; mais il faut une vertu bien plus forte pour ne

point être ébranlé quand la mort est sous nos yeux, et le martyre présent. Le Sauveur, cet adorable Agneau sur les vestiges duquel marche notre sainte, dès le moment de sa conception a toujours eu en vue sa passion; il a déjà beaucoup souffert pendant toute sa vie ; et cependant, à la veille de souffrir la mort en effet, il en sue sang et eau, tant la crainte d'une mort prochaine est terrible. Si nous admirons Ursule dans le désir qu'elle a du martyre et dans son héroïque résolution de mourir lorsque la mort était éloignée, c'est une chose bien plus admirable de la considérer dans les approches de son martyre, et, pour ainsi dire, sous le coup de la mort. On égorge, on massacre, on met en pièces sous ses yeux cette troupe innombrable de vierges, ses compagnes, qui ne lui étaient pas moins chères que si elles eussent été ses propres filles ; c'est-à-dire qu'on l'égorge et qu'on la met en pièces elle-même mille et mille fois. Si S. Grégoire écrit que Ste Félicité est morte huit fois, parce qu'elle a vu mourir sept de ses enfants avant d'être martyrisée elle-même, s'il la traite du nom de plus que martyre : *Numquid ergò hanc fœminam martyrem dixerim, sed plùs quàm martyrem, quæ, septem pignoribus ad regnum præmissis, totiès antè mortua, ad pœnas prima venit, sed pervenit octava* ? Ne peut-on pas dire de Ste Ursule qu'elle a souffert autant de fois la mort et mérité autant de couronnes qu'elle avait de vierges à sa suite, puisqu'au rapport d'un historien digne de foi, elle fut martyrisée après toutes ses compagnes ? Si c'est être patient jusqu'à l'excès que de souffrir la mort avec constance, la souffrir tant de fois n'est-ce pas un prodige de patience dans la personne de cettte sainte princesse, digne de l'admiration de tous les siècles, du ciel et de la terre ? (**Le P. Dalier**).

[Constance d'Ursule après la mort de ses compagnes]. — Ursule a eu l'avantage de conduire toutes ses compagnes jusque dans le port du repos éternel ; l'orage qui dure encore pour elle, ayant survécu à toutes, ne l'en éloignera-il point ? Il est vrai que, tandis que l'innocente troupe à la tête de laquelle elle combattait eut les yeux attachés sur sa personne, rien n'a été capable de l'ébranler ; mais il est des vertus qui, ne pouvant se soutenir d'elles-mêmes, ne subsistent qu'autant de temps qu'elles sont soutenues par les regards des spectateurs : celle d'Ursule n'a-t-elle point eu besoin de semblables appuis ? Non : car la généreuse princesse achève, en mourant sur les corps entassés de ses filles, le glorieux trophée qu'elle avait commencé d'ériger à la pureté, dans leurs personnes. En vain le général de l'armée des Huns, qui n'avait fait mourir à ses yeux toutes ses compagnes que pour s'ouvrir par tant de morts un passage à son cœur, trop lent à répondre à ses vœux, en vain, dis-je, tente-t-il de la gagner par de nouvelles promesses : — « De quelle alliance me parlez-vous ? répond notre princesse, se servant des paroles que S. Ambroise a mises dans la bouche d'une vierge chrétienne : quelque honorable, quelque avantageuse qu'elle vous paraisse pour moi, j'y renonce de grand cœur, pour consa-

crer mon amour à un époux infiniment plus estimable que tous ceux de la terre ; époux dont les trésors renferment toutes les richesses, dont l'empire n'a point d'autres bornes que celles de l'univers, dont la noblesse tire son origine du ciel même. Il n'y a que le coup de la mort qui puisse parfaitement m'unir à lui : pourquoi différez-vous de me le donner, ce coup si favorable à mes désirs ? Que je porte d'envie à ces vierges que vous avez immolées à votre cruauté ! Qu'ai-je donc fait pour leur survivre si longtemps ? Frappez, frappez cette dernière victime, qu'une fausse espérance ou une compassion simulée a épargnée jusqu'ici : elle est d'autant plus digne de mourir qu'elle a été assez malheureuse pour vous plaire davantage. » Ces paroles font comprendre au barbare que nul avantage humain n'est capable de faire changer la résolution d'Ursule. Il prend donc le parti d'employer les menaces de mort pour emporter un cœur qu'il a trouvé inaccessible à tout ce que l'amour a pu lui inspirer de plus engageant, et la tue en effet ; d'autres disent qu'elle fut percée d'un coup de flèche. Quelles bénédictions ne reçut-elle pas de l'époux céleste, qui l'attendait avec ses compagnes, lorsque son âme victorieuse sortit de son corps, par les plaies dont il était couvert, pour aller prendre part à la gloire de leur triomple ! (**Le P. Martineau**).

[Les religieuses Ursulines]. — Les religieuses de Ste Ursule, à raison de leur sexe, avaient été dispensées jusqu'à ces derniers temps de passer les mers dans le dessein d'enseigner la doctrine chrétienne dans les pays barbares ; mais leur charité ingénieuse les en a rendues capables, pour montrer que ce n'est pas tant leur courage qui manque au martyre, comme parle S. Cyprien, que le martyre à leur courage. C'est le fruit de l'exemple de Ste Ursule, lequel a été fécond en vierges et en martyres, puisque la vocation propre des filles qui veulent se ranger sous ses étendards, est de faire profession de l'une et d'aspirer à la gloire de l'autre. De manière que, comme il n'y a point de plus haute ni de plus noble fonction dans l'Eglise que celle d'apôtre, qui est une disposition et pour ainsi dire l'apprentissage du martyre, c'est parmi les filles de Ste Ursule que Dieu en a choisi pour aller chercher les âmes à instruire jusqu'aux extrémités de la terre, et faire les fonctions d'apôtres dans ces pays éloignés, qui sont rachetés du Sang du Sauveur, et où elles vont porter son nom au péril de leur vie. Glorieuse postérité que l'exemple de notre illustre princesse nous a laissée, dignes filles d'une si illustre mère, héritières aussi bien de son courage que de sa pureté, toujours disposées à donner des martyres à l'Eglise aussi bien que des vierges, parce qu'elles sont formées sur l'exemple de celle dont nous faisons l'éloge ! Aussi composent-elles la seconde troupe, qui reconnaît notre sainte pour son chef et pour son modèle : cette grande sainte conduit cette seconde famille par les mêmes voies par lesquelles elle a conduit la

première : aussi est-elle l'héritière de sa force et de son courage. (**Houdry**.)

[Même sujet]. — Donnons, avec l'Eglise, mille bénédictions à Ste Ursule de ce qu'elle a défendu si courageusement sa foi, et de ce qu'elle a aimé la pureté d'un amour si efficace qu'elle l'a inspiré à une troupe innombrable de filles, qui lui sont redevables des palmes dont elles seront couronnées à jamais. Le ciel nous en donne l'exemple par les bénédictions qu'il lui donne dans ce siècle avec tant d'éclat. Car n'est-ce pas ainsi que nous devons regarder l'institution de l'ordre illustre qui sous les auspices et à l'imitation de cette sainte, travaille sans relâche à former des épouses à Jésus-Christ dans ces jeunes vierges qu'on confie à leurs soins? Les religieuses qui composent cet ordre s'estimant, comme dit S. Jérôme, beaucoup plus glorieuses de pouvoir inspirer à ces tendres cœurs les sentiments de la piété chrétienne que le prince des philosophes ne l'avait été de former le conquérant de l'Asie, sacrifient avec joie leur repos, leur santé, leur vie même, aux travaux inséparables d'un si saint emploi : *Multò gloriosior mundi philosopho, qui non regem Macedonum sed sponsam Christi erudiam,* dit S. Jérôme. Leur zèle, plus vaste que le monde entier, ne pouvant se renfermer dans les bornes de l'Europe, les fait passer au travers des flots d'une mer immense, jusque dans ces climats que le soleil abandonne d'un côté à des glaces éternelles, et de l'autre à des ardeurs insupportables, pour aller gagner au céleste Epoux des âmes que les ténèbres d'une grossière idolâtrie ou la licence d'un libertinage affreux rendait esclaves du démon. Ainsi, ce que notre illustre princesse n'a pu faire et qu'une fois et qu'en un endroit, ces ferventes religieuses, qui n'ont pris son nom que pour s'engager à suivre ses exemples, le font tous les jours, par toute la terre ; et, comme leur cœur est animé du même amour de la pureté, leur langue est l'écho des saintes paroles qu'elle prononça pour l'inspirer : *Ejus doctrina mirabilis, per multiplices linguas magnâ ubertate diffunditur.*

Que ce secours était nécessaire à l'Eglise de Jésus-Christ dans le siècle où nous sommes! Siècle où l'innocence chrétienne ne trouve presque plus de retranchement contre la corruption des mœurs, la modestie ancienne passant pour bassesse d'esprit, et le libertinage devenant à la mode sous le nom d'une honnête liberté! Personnes séculières, mais chrétiennes, que la divine Providence a engagées dans le mariage pour donner des habitants au ciel plutôt qu'à la terre, regardez les maisons de notre illustre sainte comme des asiles où l'innocence de vos enfants peut être à couvert. Quelque réglées que soient vos maisons, il s'y présente tous les jours des choses dangereuses à cet âge tendre; choses cependant que la coutume autorise, et que la nécessité justifie en quelque façon. Il est, par conséquent, de la prudence chrétienne de confier leur éducation à des personnes qui éloignent de leurs yeux ces sortes d'objets. La ten-

dresse que la nature inspire aux pères et aux mères s'y opposera quelquefois; mais la crainte que doit vous donner la vue des dangers auxquels ces filles seraient exposées sans le savoir elle-mêmes doit l'emporter sur cette tendresse : *Melius est desiderare absentem quàm pavere ad singula, quid loquatur, cui arrideat.* Ce sont les paroles de S. Jérome à une dame romaine à qui il demandait sa fille pour l'élever dans la solitude de Bethléem. Quelle consolation n'aurez-vous pas de les voir ou vous quitter pour chanter le cantique de l'Agneau avec ces âmes ferventes qui ont déjà contracté une alliance éternelle avec lui, ou revenir à vous pour remplir vos familles de l'odeur des vertus qu'elles auront apprises beaucoup plus par l'exemple que par des instructions. S. Charles Borromée, ce prélat en qui le Ciel retraça, sur la fin du siècle passé, les vertus de l'ancienne Eglise, pressentant les fruits que le Ciel devait cueillir sur la terre par les travaux de ce saint ordre, en honora de sa protection les premières ébauches qui parurent en Italie de son temps; et le même ordre ayant, quelques années après, reçu sa forme et sa dernière perfection en France, quel Evêque ne s'empressa pas à en avoir des monastères dans son diocèse ? En peu de temps on en vit dans les villes les plus considérables du royaume, et il n'y en eut aucune qui ne s'en louât d'une manière toute particulière. (**Martineau**).

[Même sujet]. — Qui dit religieuses Ursulines dit des filles en qui Ste Ursule a perpétué son zèle pour le salut des âmes, et en qui l'on trouve par excellence le grand avantage que S. Ambroise attribue à toutes les vierges : je veux dire l'alliance de la virginité avec une fécondité d'autant plus admirable qu'elle est le fruit de leurs paroles et de leurs instructions, par le moyen desquelles elles peuplent le ciel, pendant que celle de la nature ne peuple que la terre : *Partus Virginis fœtus labiorum, nescit funera, novit hæredes*; *omnes pro liberis habet.* Vos soins et vos travaux, âmes religieuses, font un bien public, dont toutes les familles vous sont redevables. Et ne vaut-il pas mieux pour elles que leurs filles soient elevées dans vos maisons, parmi les exemples de la vertu, que dans le monde, parmi les exemples du vice ? Les âmes sont susceptibles dans la jeunesse de toutes sortes d'impressions; c'est comme un morceau de cire sur lequel on imprime tout ce que l'on veut; et, comme le corps se forme avant l'esprit, les actions que voient les enfants les persuadent beaucoup plus que les préceptes qu'ils entendent, et les personnes qui les tiennent par la main les conduisent plus sûrement que celles qui marchent devant eux. Continuez, saintes âmes, à donner tous vos soins à l'instruction de ces tendres vierges; vous formerez ainsi des épouses au Sauveur sur la terre, qui vous attireront mille bénédictions du Ciel, parce que vous les aurez rendues, par vos veilles et vos soins, capables de jouir un jour de l'éternelle félicité. (*Discours chrétiens*).

FIN DU TOME QUINZIÈME.

TABLE

DU QUINZIÈME VOLUME

PANÉGYRIQUES.

Saint Benoît,

Fondateur de la vie monastique en Occident.

—

Saint François de Paule.

Fondateur de l'Ordre des Minimes.

—

Saint Philippe Néri.

Fondateur de la congrégation de l'Oratoire en Italie.

—

Saint Norbert.

Fondateur de l'Ordre des Prémontrés.

—

Le prophète Élie.

Père et Fondateur des religieux du Mont-Carmel.

—

Saint Ignace.

Fondateur de la Compagnie de Jésus.

—

Saint Dominique

Fondateur de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

—

Saint Bernard,

Fondateur de plusieurs abbayes.

—

Saint Augustin.

—

Saint François d'Assise.

Fondateur de l'ordre des Frères mineurs.

—

Sainte Thérèse,

Fondatrice des religieuses Carmélites.

—

Saint François de Sales.

—

Saint Jean-de-Dieu

Fondateur des Frères de la Charité.

—

Sainte Ursule,

Patronne des religieuses Ursulines.

Saint-Quentin, imp. J. Moureau.






U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 05 02 12 06 04 4